





1894-5

ÉTUDES

RELIGIEUSES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

SUPPLÉMENT AUX TOMES LXI, LXII ET LXIII

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

CINQUIÈME ANNÉE

PARIS
IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

ÉTUDES

RELIGIEUSES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE PAR DES

Pères de la Compagnie de Jésus

SUPPLÉMENT AUX TOMES LXI, LXII ET LXIII

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

(ANCIENNE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, 1841-1889)

1894. — CINQUIÈME ANNÉE



PARIS

ANCIENNE MAISON RETAUX-BRAY

VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

JANVIER 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — **Theologia dogmatica generalis,** auctore G. David, Societatis Mariæ presbytero. Tomus primus. *De Divinitate religionis christianæ et Ecclesiæ Romanæ.* Tomus secundus : *De Constitutione Ecclesiæ Romanæ et locis theologicis.* Lyon, Vitte, 1893. 2 vol. in-16, pp. VIII-563 et 371. Prix : 7 francs.

II. — **Theologia dogmatica generalis,** auctore Clino Crosta, doctore in S. theologia ac philosophia. Côme, Longatti. In-8, pp. 488. Prix : 3 fr. 75.

III. — **Constitutiones dogmaticæ sacrosancti œcumenici Concilii Vaticani** *ex ipsius actis illustratæ* a Theodoro Granderath, Societatis Jesu presbytero. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892. Gr. in-8, pp. 243. Prix : 5 fr. 75.

I. — Le cadre de l'apologétique du P. David déborde celui des vieux traités scolastiques sur le même sujet. L'auteur a compris que la tactique du théologien, invariable dans ses grandes lignes, doit s'adapter sur quelques points secondaires à certaines exigences qui diffèrent selon les temps. Que pour défendre la religion il se serve, autant que possible, de l'Écriture et de la tradition, ces armes invincibles puisqu'elles sont divines, rien de plus juste. Que pour établir la divinité de sa foi, il en appelle d'abord aux miracles et aux prophéties, c'est la méthode la *plus sûre*, sinon la plus neuve et la plus attrayante.

A vouloir omettre ces preuves, on a la chance de construire un

bel édifice, mais sans fondements. Là est donc l'essentiel; mais ce n'est point assez : il est utile aujourd'hui, nécessaire même, au cours d'une théologie fondamentale, d'exposer aussi les raisons qui s'adressent plus directement au cœur. Puisque l'homme, selon l'expression de Platon, doit s'attacher à la vérité avec toute son âme, il faut assiéger celle-ci par toutes ses issues. « Tenez, je ne puis suivre, disait Augustin Thierry au P. Gratry, je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie religieuse. Cela doit être bon pour d'autres, non pour moi. Je suis un rationaliste fatigué qui me *soumets à l'autorité de l'Église*. Je vois les faits; je vois par l'histoire la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement du genre humain. » Seule, cette preuve, insuffisante pour d'autres, satisfaisait le grand historien.

A ce côté moderne de l'apologétique le R. P. David donne une large place. En face du christianisme il montre la manifeste infériorité du judaïsme contemporain, du mahométisme, du brahmanisme et du boudhisme (p. 268-279). Plus loin, il expose les harmonies des dogmes catholiques avec les aspirations de l'esprit et du cœur humain. A mon humble avis l'auteur exagère même, parfois, la portée de ces dernières considérations. N'y a-t-il pas quelque danger à vouloir attribuer à chacune, prise à part, une valeur démonstrative absolue? Et ne nuit-on pas quelque peu à la force de cet autre argument, à savoir que lé christianisme s'est établi malgré des obstacles humainement insurmontables?

Enfin, est-il bien permis de conclure *avec certitude* que le christianisme est vrai, par ce fait seul que les autres religions sont fausses? Il y a là une belle induction qui repose sur une hypothèse fort vraisemblable; ce n'est pas une démonstration. La considération de notre ignorance et de nos misères nous met sur la voie de la révélation, mais ne l'appelle pas infailliblement.

II. — Dans ce premier volume d'un cours de théologie que le docteur Crosta espère mener à bonne fin, se trouvent traitées les questions ordinaires sur la religion en général, la révélation, l'Écriture et la tradition, l'Église et la primauté du Pontife romain. L'auteur s'est placé à un point de vue tout scolastique. Son ouvrage a moins de précision et de clarté que les deux précédents, mais il offre des parties mieux enchaînées et une synthèse plus rigoureuse. En voici toute la trame.

La religion consiste dans une dépendance avouée vis-à-vis de Dieu ; elle est donc nécessaire, et il n'y en a qu'une. Actuellement, nos devoirs ont leur expression complète et définitive dans la révélation, dont un grand nombre de miracles et de prophéties attestent la vérité. Les Écritures où sont contenus ces témoignages ont été positivement inspirées de Dieu. Mais ces livres, qui les interprétera? L'Église, société parfaite, fondée directement par Jésus-Christ pour rendre les âmes d'abord saintes, et puis éternellement heureuses.

De cette fin de l'Église l'auteur déduit la nature de ses relations avec l'État ; il décrit ensuite ses caractères, marque les traits qui la distinguent des autres sociétés religieuses, et s'arrête longuement à considérer l'autorité infaillible du Pontife romain, clef de voûte de tout le catholicisme. Vient en dernier lieu une savante analyse de l'acte de foi, qui « est le terme de la révélation ».

L'auteur — nous le constatons avec plaisir — s'est appliqué à reproduire fidèlement « les doctrines romaines ». Sa méthode est celle de la plupart des théologiens scolastiques. Il explique d'abord les termes de la question qu'il aborde, expose les erreurs, établit sa thèse et résout enfin les difficultés. Cette marche donne aux démonstrations plus de rigueur et de clarté ; mais il en résulte malheureusement quelques longueurs et des redites. Au reste, l'auteur n'a pas grand souci de l'élégance du style. Ses pages sont, plus qu'il ne faut, hérissées de termes techniques. Beaucoup de mots incorrectement écrits ne sont point relevés à la table des *errata*. Ces légers défauts, la pureté de la doctrine les fait pardonner.

J'aurais pourtant avec l'auteur un léger désaccord sur quelques points. Pour n'en citer qu'un, sa définition du miracle me semble d'un théologien trop exigeant ; elle n'embrasse que les miracles de premier ordre, dont Dieu seul peut être l'auteur immédiat. Pourquoi ne pas comprendre, dans une définition plus complète, ces autres faits dont Dieu est manifestement l'inspirateur, et qui, dans les circonstances où ils se produisent, proviennent directement de lui ou de ses bons anges ?

Si de telles dérogations — qui dénotent dans leur auteur immédiat, non une puissance infinie, mais une vertu supérieure à celle du monde visible et d'un caractère inimitable au démon — ne sont point miraculeuses, à quel titre l'auteur distingue-t-il

plus loin, après saint Thomas, trois classes de miracles ? Et puis, n'infirme-t-il pas, à l'avance, la valeur de plusieurs faits, sur lesquels il base la divinité de Notre-Seigneur et de la religion catholique ?

III. — Le livre du P. Granderath sera fort utile aux théologiens et aux controversistes. Si claires que soient les décisions doctrinales d'un concile, il y a comme autour de toutes les formules synthétiques de grande portée, une limite indécise au regard le plus pénétrant ; et les questions plus ou moins nombreuses qui avoisinent ce point obscur restent fatalement dans l'ombre.

Pour mettre ces déclarations dans leur vrai jour, pour en préciser le sens et la portée, il faut saisir exactement le point de vue des Pères du concile ; et le seul moyen d'y parvenir, c'est de remonter à l'origine de leur pensée, d'en suivre tous les circuits, d'en marquer toutes les variations. Le théologien arrive ainsi à ressusciter avec sa vie et son caractère propre le concile disparu ; évoqués, les Pères eux-mêmes viennent dissiper ses doutes et répondre à ses interrogations.

Le P. Granderath a tiré son savant commentaire des actes et décrets du concile du Vatican, qui forment le tome VII de la *Collectio Lacensis*. Parmi les documents dont il s'est servi, se trouvent d'abord les deux projets (*schemata*) de constitutions dogmatiques, élaborées par une commission de théologiens avant la réunion du concile ; l'un, sur la « doctrine catholique opposée aux erreurs nées du rationalisme » ; l'autre sur « l'Église ». Il a aussi consulté le protocole des séances de la commission *de fide*, ainsi que le journal d'un membre de la même commission, et les rapports adressés à la congrégation générale des Pères.

Le plan de l'ouvrage est fort simple. Après avoir raconté comment les Pères du concile élaborèrent et fixèrent les décrets, l'auteur divise son livre en deux parties, dont chacune comprend trois chapitres. La première partie contient d'abord l'exposé historique de la constitution *de fide*, puis des explications sur les points les plus importants ou les plus obscurs, enfin le texte intégral de la constitution *de fide*, avec un grand nombre d'annotations. Dans la seconde partie : « Constitution dogmatique sur l'Église », l'auteur suit une marche parallèle. Au début, il raconte comment le *schema* de la « constitution sur l'Église » a

été préparé, discuté et corrigé; dans le second chapitre, il examine plus à fond certaines questions relatives à la primauté et à l'infaillibilité du Pontife de Rome. Le dernier chapitre contient le texte même de la constitution, au-dessous duquel court un long et savant commentaire. F. TOURNEBIZE, S. J.

Theologica lucis theoria, auctore J. A. Chollet, sacerdote Virdunensi, in Facultate theologica Insulensi philosophiæ scholasticæ lectionibus deputato. Lille, Bergès, 1893. Gr. in-8, pp. 338. Prix : 4 fr. 50.

Ouvrez les Écritures, lisez les Pères, et vous serez étonnés de voir avec quelle insistance on y fait mention de la lumière.

Dans son unité Dieu est lumière, lumière parfaite sans ombre ni tache. Dans sa Trinité il est lumière. Le Père est appelé le Père des lumières; le Verbe est splendeur du Père; l'Esprit-Saint est un feu ardent. Le Verbe éclaire tout homme venant en ce monde. Le Saint-Esprit répand ses lumières dans les âmes. Le Verbe incarné est la lumière de ce monde, les apôtres sont appelés : lumière du monde. Les fidèles vivant de la vie du Christ deviennent des enfants de la lumière; leurs œuvres, des armes lumineuses; leur gloire sera manifestée quand dans la lumière de gloire ils verront Dieu face à face.

Nous nous bornons à ces quelques indications, elles suffisent à montrer que dans l'enseignement des vérités surnaturelles il peut, il doit y avoir place pour une question théologique sur la lumière : *De theologica lucis theoria.* C'est le sujet que M. l'abbé Chollet a traité dans sa thèse de doctorat en théologie. Avec une application d'abeille, le professeur de Lille a parcouru les Écritures, les Pères, les exégètes, les œuvres liturgiques, hagiographiques et archéologiques. Le butin ramassé est considérable, les trouvailles ont été parfois aussi surprenantes qu'inattendues. De tous ces trésors lentement recueillis, artistement groupés et scientifiquement classés est née une monographie à peu près complète sur la théorie de la lumière dans les sciences sacrées. Le 15 novembre dernier, M. Chollet a soutenu sa thèse devant la Faculté de théologie de Lille et remporté les éloges flatteurs de ce jury distingué.

Pour remplir notre rôle de critique, nous devrions aussi signa-

ler quelques ombres au milieu de tant de lumières ; où est le critique qui pense n'en avoir point trouvé ? Nous avons en effet constaté quelques inexactitudes d'expression, quelques assertions de détail qui ne nous paraissent pas tout à fait justes ; mais puisque les trois censeurs de la Faculté ont cru pouvoir les laisser passer, nous aurions mauvaise grâce à les relever. Signalons toutefois deux lacunes. Pourquoi, en exposant les institutions surnaturelles, foyers de lumière, pourquoi l'auteur n'a-t-il pas parlé du sacrifice ? S'il est une institution qui manifeste l'excellence de Dieu, sa bonté, c'est bien le sacrifice, surtout l'auguste sacrifice que Jésus-Christ nous a laissé. Nous espérions trouver une exposition du *lumen gloriæ*, grande a été notre déception de devoir nous en passer. Autre question. Le théologien peut-il se contenter de ramener la grâce actuelle exclusivement à l'illumination ? Nous ne le pensons pas, et nous aurions voulu l'entendre dire à M. Chollet lui-même. Enfin, pour terminer, nous ne pouvons souscrire à l'assertion, p. 190 : *facta miraculosa quoad substantiam supernaturalia non sunt.... sed quoad modum.* Il y a trois ordres de surnaturel : un ordre logique ou de connaissance, c'est l'ensemble des vérités révélées ; un ordre dynamique ou d'efficience, ce sont les opérations miraculeuses ; un ordre statique ou ontologique, c'est l'élévation à la participation de la nature divine. Or dans l'ordre dynamique il faut absolument maintenir la distinction traditionnelle du miracle surnaturel, *quoad substantiam*, ou *quoad modum*, sous peine de ne pouvoir plus faire la démonstration chrétienne de la religion révélée.

Telle est cette thèse dont nous venons de donner un léger aperçu. La trame en est continue, le tissu compact, l'ordonnance parfaite, le style clair, la phrase modeste avec le suffisant de distinction que demande ce genre de travail. On ne peut que souscrire au jugement favorable porté par la Faculté de théologie de Lille.

J. STEIGER, S. J.

Casus de Matrimonio *fere quingenti, quibus applicat et per quos explicat sua* **Asserta Moralia** *circa eamdem materiam*, M. M. Matharan, S. J. Paris, Retaux, 1893. In-8, pp. x-416. Prix : 2 fr. 25 ; relié, 3 francs.

Dans le titre ci-dessus le R. P. Matharan expose en deux mots

son but et sa méthode : expliquer la doctrine des *Asserta*, élucider ce que la concision d'un manuel peut avoir d'obscur, en appliquer les principes. Cet ouvrage est donc un commentaire pratique des *Asserta*, dont il suit pas à pas le texte.

Un double écueil était à craindre : ou trop développer les conclusions, ce qui aurait grossi le volume outre mesure et rendu les recherches pénibles, ou, par un excès contraire, prononcer en quelques lignes et sans considérants un verdict qui aurait pu paraître arbitraire. L'auteur nous semble s'être tiré fort heureusement de cette difficulté. Aux confesseurs pressés, il offre une solution claire, précise et appuyée de quelques raisons solides ; quant aux lecteurs plus maîtres de leurs loisirs, qui veulent examiner par eux-mêmes le fond de la question et ne juger qu'en connaissance de cause, il leur fournit des indications détaillées et leur met entre les mains toutes les pièces du litige.

J'ouvre le livre au hasard et je tombe sur un point qui n'est pas de première importance, la proclamation des bans. Je compte néanmoins vingt références en tête du premier chapitre, à peu près autant devant le second, et dans le texte quatre-vingts nouveaux renvois aux autorités. Toutes ces indications, chose à noter parce qu'elle est trop rare, sont très exactes et très complètes et se prêtent par là-même à une vérification facile.

Un ouvrage de ce genre ne peut se résumer. Nous appellerons seulement l'attention du lecteur sur deux points d'un intérêt spécial, l'un pour les prêtres français, l'autre pour les missionnaires : nous voulons parler du divorce et du mariage des infidèles.

On sait combien est complexe la question du divorce récemment introduit dans notre législation athée. Jusqu'où s'étendent en cette matière les devoirs du juge, du procureur, de l'avoué, de l'avocat, du maire, les obligations des époux eux-mêmes ? Tout cela a suscité bien des doutes que les réponses des Congrégations romaines n'ont pas toujours suffi à dissiper. Sur cette question difficile il y a dans l'ouvrage du P. Matharan quinze cas bien choisis. On ne lui reprochera pas de s'être un peu départi ici de sa concision habituelle et de reproduire *in extenso* le texte des plus récentes décisions.

L'application du privilège dit de saint Paul met souvent les missionnaires dans de sérieuses perplexités. Le P. Matharan

leur donne la solution des cas les plus embarrassants et des principes pour résoudre les autres. Signalons encore les chapitres sur l'abus du mariage, sur les dispenses nécessaires à ceux qui sont liés par un empêchement et la manière de les demander.

On pense bien que parmi les cinq cents problèmes étudiés par l'auteur tous n'ont pas la même importance ni la même difficulté. Plusieurs seront résolus de prime abord par quiconque n'est pas entièrement novice en morale, quelques-uns pourraient être remplacés par une simple question ; mais tous donnent lieu à des remarques utiles, et si tel peut s'en passer, tel autre en fera son profit.

Pour les nombreux lecteurs des *Asserta* l'éloge de l'auteur serait superflu. Ils trouveront dans ce nouvel ouvrage toutes les qualités solides qui ont été si justement appréciées dans le premier. Espérons que le P. Matharan ne tardera pas trop à compléter son œuvre, et n'enviera pas au public le fruit de sa longue expérience et de son fécond enseignement.

F. P., S. J.

I. — **Manuel des conseils de fabrique**, par un ancien employé supérieur du ministère des finances. Paris et Poitiers, Oudin, 1893. In-12, pp. 138. Prix : 1 franc.

II. — **Notions pratiques sur la comptabilité des fabriques**, par F. Fédou, curé-doyen du diocèse de Toulouse, directeur du *Défenseur des Conseils de fabrique*. Toulouse, Imprimerie catholique Saint-Cyprien, 1893. In-8, pp. 88. Prix : 3 francs.

III. — **Lettre** *à Mgr l'évêque de Limoges sur le décret du 27 mars 1893 concernant les fabriques*, par l'abbé Royer, curé de Saint-Nicolas (Haute-Vienne). Paris, Blériot, 1893. In-8, pp. 32. Prix : 60 centimes.

IV. — **Le Caractère confessionnel des conseils de fabrique.** *Étude sur la loi du 26 janvier 1892 et le décret du 27 mars 1893*, par Armand Granel, avocat. Carcassonne, Gabelle, 1893. In-8, pp. 16. Prix : 25 centimes.

I-II. — L'auteur du *Manuel* a codifié ou groupé dans un ordre logique les dispositions éparses dans les lois, décrets et règlements concernant les fabriques. M. le doyen Fédou s'attache à résoudre

les diverses difficultés qui peuvent surgir en matière de comptabilité. L'un et l'autre procèdent avec méthode et clarté ; mais leurs opuscules ne renferment pas l'instruction ministérielle du 15 décembre 1893, et sont forcément incomplets.

III-IV. — M. l'abbé Royer considère le décret du 27 mars comme attentatoire aux droits de l'Église, et, suivant M. Granel, il modifie sensiblement la lettre et l'esprit de la loi de 1809.

Le décret de 1809 reste, en effet, d'après l'aveu du gouvernement (circulaire ministérielle du 30 mars 1893), le texte fondamental de la législation des fabriques. L'article 3 exige que tous les membres du conseil appartiennent au culte catholique, et l'article 4, encore plus formel, en écarte le maire, quoique membre-né, lorsqu'il est étranger au catholicisme. Or, le législateur de 1893 impose, le cas échéant, un inspecteur protestant, un comptable juif, des juges libres-penseurs. (Art. 5, 9, 25.)

Les uns et les autres regardent comme « nouveau » le décret du 27 mars qui doit régir les fabriques paroissiales. Il a juste quatre-vingt-onze ans d'existence. Nous le trouvons au n° 3036 du *Bulletin des lois*, 7 thermidor an XI de la République française (25 juillet 1803).

Le tout-puissant législateur d'alors recula devant la promulgation de ce décret. Les législateurs de nos jours ont été moins scrupuleux, et ils pourront, à défaut d'autre gloire, être produits comme bons copistes. ALEX. COURAT.

De la propriété des biens ecclésiastiques, *lettre à M. Carnot, président de la République, contre le décret du 27 mars 1893*, par Mgr Fèvre, protonotaire apostolique. 2e édition. Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1893. In-8, pp. 155. Prix : 2 francs.

On connaît tout l'odieux du décret récent qui dépouille les conseils de fabrique de la gestion de leurs fonds. C'est ce décret dont Mgr Fèvre fait le procès dans le présent ouvrage. La besogne était facile, dira-t-on, l'iniquité de cette mesure étant évidente ; rendons néanmoins hommage à la façon magistrale avec laquelle l'auteur fait éclater l'injustice et le vexatoire de cette mesure. Nous ne résistons pas au plaisir de citer le début de la

lettre qu'il écrivit à M. Carnot, au lendemain de l'apparition du décret au *Journal officiel*.

« Monsieur le Président, le journal m'apporte un décret par lequel vous mettez la main de l'État sur les offrandes des fidèles et détruisez jusqu'au dernier atome l'indépendance de l'Église en France.

« Ce décret nous arrive le jour même où Jésus-Christ souffre et meurt en croix pour le salut des hommes.... Une foule furieuse entraîne l'Homme-Dieu au Calvaire ; les exécuteurs le dépouillent de ses vêtements. Ici se présente un détail qui motive l'évocation de ces douloureux souvenirs. Les vêtements arrachés sur les membres sanglants du Christ, les soldats se les partagent et jettent au sort sa tunique sans couture. La propriété personnelle du Christ passe aux mains de ses bourreaux : c'est le premier chapitre de l'histoire des biens de l'Église ; c'est le prophétique symbole du sort réservé au patrimoine de l'Église toutes les fois que les Juifs crucifieront de nouveau Jésus.

« Depuis cent ans, l'Église dépouillée de ses biens n'a plus qu'une existence idéale, elle ne touche plus à la terre que comme le Christ, par le poteau qui l'élève en croix. Au milieu de ces dépouillements scélérats on avait pourtant épargné une avanie à l'Église : personne jusqu'à ce jour n'avait mis en doute sa probité. Un décret... Monsieur le Président, remet au maire la clef de l'église, elle remet au percepteur la clef du trésor de l'église. Un César de Rome demandait au diacre Laurent de lui ouvrir le trésor des pauvres, et parce que Laurent refusait d'acquiescer au désir de César, Laurent était martyr. Laurent aujourd'hui ne serait pas même un anachronisme : il n'est plus possible, le trésor de l'église; César en a pris la clef, et s'il n'entre plus dans l'église, il sait du moins en soutirer l'argent. Le prêtre et l'Église vivront de frumentations ; des gens qui ne mettent pas le pied à l'église y mettent la main pour occuper les troncs au nom de l'omnipotence de l'État. Désormais l'État gardera les deniers de l'Église comme il garde les deniers de l'impôt dans un tonneau percé par les deux bouts, à moins qu'il ne les protège comme il a protégé les souscriptions de Panama. En temps d'élections, le gousset des agents électoraux; en temps ordinaire, la caisse des agents du fisc ou la poche des députés : c'est là que le diacre Laurent pourra chercher le trésor des pauvres. »

L. D'ARC.

Conférences de Notre-Dame. *Carême de 1893. Les Devoirs envers Dieu* (fin), par Mgr d'Hulst. Paris, Poussielgue, 1893. In-8 écu, pp. iv-322. Prix : 5 francs.

Mgr d'Hulst livre au public le troisième volume de ses Conférences de Notre-Dame. On se souvient que la première année avait été consacrée à étudier les *Fondements de la morale*. En 1892, le commentaire du Décalogue s'était ouvert par l'exposition des *Devoirs envers Dieu*. La suite du premier commandement a encore défrayé les trois premières conférences : *le Culte de Dieu*, *le Sacrifice*, *la Prière*. Le second commandement est abordé dans la quatrième conférence : *le Respect du nom divin*. La cinquième et la sixième ont pour objet *le Dimanche de Dieu* et *le Dimanche de l'homme*.

L'orateur s'y montre, comme toujours, très au fait des idées, des besoins et des erreurs de son temps; et il lui parle sa langue. Dialecticien habile, chez lui l'argumentation ne s'avance pas comme un flot puissant et continu qui vient presser de toutes parts et enfin cerner l'adversaire. C'est plutôt une passe d'armes alerte, souple, brillante, aux coups d'épée sûrs, prompts, parfois un peu brusques. Les lames qui se croisent jettent des feux, mais d'un éclat rapide, un peu heurté, comme ceux de l'acier. L'ennemi est pressé, acculé, touché à mort, mais il n'est guère amené à poser les armes. C'est que le conférencier a plus souci de convaincre que d'émouvoir.

Mais un amour qui lui tient au cœur, c'est celui de la vérité, et il veut instruire. De là ces notes complémentaires qui remplissent un tiers du volume. L'auteur y discute de plus près des théories qu'il n'a pu qu'effleurer dans les conférences, peut-être parce qu'il a voulu dire trop de choses; il éclaircit certains passages nécessairement trop concis, répond à des objections qui lui ont été adressées. Il y a là condensées beaucoup de recherches et de lectures.

Parmi ces notes, il en est deux où il nous semble que la pensée de l'éminent conférencier donne lieu à quelques difficultés. La première a pour titre : *La recherche du meilleur est-elle plus parfaite avec ou sans le vœu?* (P. 248-249.) « Il est bien vrai, écrit-on, que le vœu, temporaire ou perpétuel, engage celui qui l'a fait dans une voie de perfection habituelle... Mais si l'on compare

deux actes passagers dépassant le devoir, dont l'un est fait en vertu d'un vœu, et l'autre par le libre choix de l'agent,... celui qui est lié par le vœu ne saurait y manquer actuellement sans pécher; il peut donc être soutenu dans l'effort par la crainte du mal et du châtiment, tandis que celui qui n'a rien voué ne peut être porté à l'acte de perfection que par le motif désintéressé de l'amour. A ce point de vue l'avantage semble lui appartenir. » — Sans doute, dirons-nous, celui qui est lié par le vœu *peut* être soutenu par la crainte, mais de là il ne suit nullement que son vœu le rende moins apte à agir par pur amour. Ces deux motifs ne sont pas incompatibles; même la vivacité du premier se concilie parfaitement avec la pureté du second. Ajoutons que, pour une âme religieuse, la crainte du mal, du péché, est souvent ce que les théologiens appellent la *crainte filiale*, fondée sur la considération des amabilités divines : or, cette crainte est un exercice très pur de la charité.

« On répond, continue l'auteur, que le libre choix qui communique à l'acte sa plus grande valeur morale ne fait pas défaut à la perfection vouée, parce qu'il s'est exercé au moment de l'émission du vœu et qu'il a influencé par avance toute la série des actions qu'il devait inspirer. » — Ce n'est pas assez dire. Il y a plus que cette influence exercée par avance. Le religieux qui dans un acte, par exemple d'obéissance, s'inspire de l'intention qui lui a dicté à l'origine son vœu, renouvelle équivalemment la donation d'amour qu'il a faite de sa vie à Dieu. C'est donc plus qu'un acte de charité portant sur un point isolé, c'est une oblation totale de lui-même renouvelée : d'où accroissement de valeur morale.

Revenant à l'objection qu'on s'est posée, on poursuit : « Cette opinion paraît fondée en raison et en autorité. Et cependant l'expérience prouve qu'il est souvent plus facile de tenir ce qu'on a promis en s'obligeant, que d'ajouter sans cesse au devoir commun un supplément facultatif qui exige un renouvellement fréquent de l'effort généreux... C'est qu'en effet la promesse qui oblige... est quelquefois un aveu de débilité : c'est la béquille du boiteux. » — La difficulté qu'on éprouve à faire un acte n'augmente pas par elle-même la valeur morale de l'action. Si elle est souvent une source de plus grand mérite, c'est qu'elle est propre à rendre plus intense la pureté de l'intention. Supposez chez

deux personnes volonté égale d'observer la loi de Dieu : l'une reste mêlée à une société mauvaise, l'autre s'en écarte librement pour mettre sa fidélité plus en assurance. La première aura plus de difficulté à remplir son devoir : qui osera dire que par là même elle aura plus de mérite? De plus, pourquoi celui qui s'est lié par vœu réussit-il plus aisément à triompher de sa faiblesse? N'est-ce pas à cause de l'élan même d'amour que son vœu a imprimé à toute sa vie? *Ubi amatur, non laboratur.*

Un simple mot à propos des *Œuvres interdites le dimanche* (p. 285). « Il ne faut pas chercher beaucoup de logique, dit une note, dans la détermination de ces œuvres... L'esprit de l'Église est évidemment de maintenir la règle du repos comme une protection en faveur du pauvre et comme une limitation de la liberté du riche. » C'est ce qui explique pourquoi « une femme du monde n'est pas autorisée à faire de la broderie à titre de passe-temps ». — Nous ne savons si l'esprit de l'Église est ici exactement défini. Cet esprit nous semble être d'interdire les travaux manuels, les travaux d'ouvrier ou d'artisan. Pour certains de ces travaux qu'on pourrait appeler *mixtes*, où le corps et l'esprit ont une part à peu près égale, il y a lieu à interprétation, interprétation variable suivant les pays. On est ici en face d'une sorte de droit coutumier : une réglementation par voie administrative serait-elle opportune? Nous ne croyons pas non plus qu'on puisse dire que l'Église applique la loi du repos au riche sous forme de limitation apportée à sa liberté : cette limitation, cette dépendance, elle pourrait la lui faire sentir par d'autres moyens que par l'interdiction de certains travaux; en tout cas, on n'est plus ici dans la question du repos dominical, mais plutôt dans celle de la sanctification. La loi du repos ne porte que sur les œuvres manuelles ou serviles, et là où ces œuvres manquent, la loi cesse de s'appliquer, faute de matière : il n'est pas nécessaire de lui chercher un équivalent. Ainsi, la loi de l'abstinence, en tant qu'elle diffère de la loi de mortification, ne tombe pas sur celui qui s'abstiendrait toute l'année, fût-ce par goût particulier, de la chair des animaux.

L. ROURE, S. J.

Le Césarisme et le Byzantinisme *dans l'histoire du schisme oriental*, par Jean MARKOVITCH, de l'Ordre de Saint-François. Agram, 1891. 2 vol. in-8, pp. XXIV-551 et 648.

Écrit en langue croate, cet important travail risquait bien, par là-même, d'échapper entièrement à l'attention du public français. C'eût été grand dommage, tant à cause de l'intérêt majeur, vital, du sujet, que de la méthode employée par l'auteur, méthode exclusivement basée sur des faits historiques notoires. Il n'est pas le premier assurément à nous parler du césarisme et du tort que celui-ci a causé à l'Église. Mais son mérite est d'avoir mis cette vérité en plein jour, en parcourant toutes les phases du schisme oriental et en montrant les premiers germes dans la création même de l'empire byzantin. Des considérations généralement très justes, des vues originales et lumineuses n'y font pas défaut ; toutefois elles se perdent dans l'élément historique qui domine et forme un tableau très nourri des principaux événements de l'Église grecque.

Dans un avant-propos, l'auteur polémise avec les écrivains catholiques qui affectent de donner aux Églises séparées le titre d'orthodoxes, dont elles sont aujourd'hui extrêmement jalouses et aiment à se parer. Le spécieux de leur théorie consiste en ce qu'ils ne donnent pas de notion claire de l'Église ; ils confondent l'Église universelle et vraiment orthodoxe (c'est-à-dire catholique) avec des Églises séparées qui rejettent certains dogmes de l'Église romaine, soit dans leur catéchisme, soit dans leurs professions de foi. Organisées hiérarchiquement, elles envisagent le magistère comme un devoir rigoureux de leur corps enseignant ; et les doctrines qui en émanent comme étant obligatoires pour tous les fidèles, mais nullement comme de simples *opinions d'école*, que chacun serait libre d'adopter ou de rejeter. Que ce soit de leur part une présomption mal fondée, inadmissible, rien de plus vrai ; toujours est-il qu'elles se croient seules en possession de la vraie doctrine chrétienne, seules gardiennes du dépôt de la foi. Aussi s'arrogent-elles non seulement le titre d'orthodoxes, mais encore celui de *catholiques*.

J'ai insisté sur ce point, parce que l'auteur y attache de l'importance. Il y revient à la fin de son ouvrage et s'étend longuement sur l'origine de l'usage qui fait donner le nom d'orthodoxes aux Églises séparées d'Orient, — usage qui jadis révoltait Joseph de Maistre, mais que de nos jours nous voyons adopté par plusieurs écrivains catholiques fort zélés et instruits. Selon M. Markovitch, cet usage aurait été introduit par Allatius dans

son livre si connu : *De Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis perpetua consensione.* De là serait sortie, comme de sa source, la théorie de la prétendue unité dogmatique des Églises grecques et de celle de Rome. L'auteur la combat dans les trois derniers chapitres du deuxième volume. Une observation cependant : il ne faut pas oublier que les Églises grecques admettent les conciles œcuméniques comme l'unique règle de la foi, comme la seule autorité infaillible pouvant définir des dogmes. Or, puisque d'après ces mêmes Églises les conciles œcuméniques sont devenus impossibles sans la participation des papes, dont elles sont séparées depuis le onzième siècle, il s'ensuit que les points de doctrine dogmatique qu'elles enseignent et qui sont distincts de ceux de Rome, ne peuvent être que de simples opinions, nullement obligatoires.

Le livre de Markovitch ne saurait être analysé en détail ; un tel examen mènerait trop loin ou deviendrait une redite. Afin que le lecteur puisse contrôler lui-même les faits exposés dans l'ouvrage, l'auteur prodigue les citations, qui témoignent d'une grande familiarité avec les historiens les plus renommés de l'Église, tant anciens que modernes. Toutefois, parmi ces derniers, nous avons surpris quelques lacunes. Ainsi, en parlant de Richer, fameux gallican, l'auteur renvoie à la *Biographie universelle* de Michaud (laquelle est souvent citée), et passe sous silence l'excellent travail en 2 volumes de l'abbé Pujol. De même, aucune mention n'est faite de l'*Histoire de l'Église ruthène*, par Pelesz, aujourd'hui évêque : ce n'est pas la langue allemande, dans laquelle cet important ouvrage est composé, qui peut le lui rendre inaccessible ; il la connaît fort bien. Quiconque s'avise aujourd'hui de parler des Croisades, ne peut se contenter de l'ouvrage, très estimable d'ailleurs, de Wilken, sans indiquer les savantes publications de l'*Orient latin*, qu'avait fondé feu le comte Riant. Enfin, il eût été à désirer qu'au lieu de Mouraviev, dont l'autorité en fait d'histoire est nulle, fussent cités Philarète, archevêque de Kharkov ; Golubinski, historien vraiment critique de l'Église russe ; surtout l'archevêque Macaire, plus connu par ses travaux théologiques. Dans l'*Histoire* de ce dernier, Markovitch aurait trouvé la confirmation de sa thèse et de précieux aveux sur le césarisme hérité de Byzance et devenu l'âme de l'Église russe, que feu Mgr Macaire appelle autocéphale, mais qui, en réalité, est *acéphale*.

On lira avec plaisir les premières pages du présent ouvrage, où l'auteur revendique à l'Église catholique sa prérogative d'avoir toujours combattu pour sa liberté et son indépendance, le plus précieux joyau de sa couronne. Elle sortit victorieuse de la lutte, et c'est un des plus grands titres à la reconnaissance éternelle de la chrétienté envers les papes. Par contre, « l'Église orientale, dit Pichler, n'est jamais sortie de l'esclavage, manque de la force divine de la papauté qui est fondatrice et gardienne de la liberté ecclésiastique ». Aussi Gfrœrer avait raison de dire que « l'histoire byzantine est la meilleure justification de la papauté ». (P. 238.)

L'Église romaine doit sa liberté à l'empereur Constantin, au moins d'une manière indirecte, par suite de la translation de la capitale de l'empire sur les rives du Bosphore ; comme l'Église grecque, par la même raison, y a fait la perte de son indépendance, et fut insensiblement conduite au schisme, œuvre du césarisme politique et des évêques courtisans ou ambitieux qui la secondaient de leur mieux. A leur tête figurent Photius, personnification du byzantinisme et véritable auteur du schisme grec, et Cérulaire, son imitateur et le consommateur de son œuvre. En s'attaquant à la papauté, gardienne intrépide de la liberté, ils ont détruit à jamais celle de leur Église, ils l'ont asservie aux Césars.

Aussi ces deux sinistres patriarches occupent-ils une large place dans l'ouvrage dont nous parlons, de même que le concile de Florence, où leur œuvre néfaste semblait être vouée à un oubli éternel, et la paix des deux Églises solidement rétablie (ch. xx-xviv). Je ne dois pas passer sous silence les pages consacrées à l'apostolat des saints Cyrille et Méthode, à la conversion des Russes (2 v., ch. v.), des Bulgares (ch. vi et viii, xxi et xxii), ainsi que les appréciations du droit canon grec consacrant et légalisant les principes erronés de l'Église grecque (ch. xi).

Ce qui ressort du livre de M. Markovitch, c'est l'état de division dans lequel se trouvent aujourd'hui les Églises séparées. Le schisme ne peut en effet engendrer que des schismes. Il possède une force centrifuge qui ne cesse d'agir et de multiplier les divisions. Aussi que voyons-nous ? Autant d'Églises autonomes, nationales, qu'il y a d'États distincts et indépendants. Il existe des Églises, il n'y a pas d'Église.

Il est curieux de voir à quelle conclusion arrive notre auteur.

L'histoire du passé lui a révélé le principal obstacle à l'union tant désirée des Églises ; le présent le prémunit contre les illusions auxquelles tant de zélateurs se laissent prendre, faute de connaître la véritable situation des choses. Il désire l'union avec ardeur, mais il ne la croit réalisable que lorsque le césarisme et le byzantinisme cesseront d'exister, surtout en Russie, qui en conserve les traditions plus que toute autre Église séparée, et dont l'exemple serait immédiatement suivi par l'Orient tout entier. Mais cela suppose une réforme radicale dans l'ordre ecclésiastique et moral ; c'est-à-dire l'émancipation des consciences et la liberté religieuse garantie par les lois, l'abrogation du code pénal encore en vigueur aujourd'hui et ayant quelque chose de draconien. Tant que la liberté légale de suivre ses convictions religieuse ne sera pas accordée aux sujets russes, il n'y a rien à espérer pour leur retour à l'Église catholique. Il n'y a que la prière qui puisse hâter ce moment connu de Dieu seul.

J. MARTINOV, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **Dieu devant la science et la raison,** par le P. A. Villard, des Frères Prêcheurs. Paris, Oudin, 1894. In-8, pp. VIII-308. Prix : 4 francs.

II. — **Théonomie.** *Démonstration scientifique de l'existence de Dieu*, par Charles Fauvety. Nantes, Lessard, 1894. In-12, pp. 291. Prix : 2 fr. 50.

I. — Le P. Villard nous donne *Dieu devant la science et la raison.* Quelques-uns trouveront le titre un peu ambitieux. De fait, le livre n'est que le commentaire de la grande démonstration de l'existence de Dieu en cinq preuves, qui ouvre la *Somme* de saint Thomas. A la vérité, le commentaire est ample et riche autant que ferme et exact, mais il n'épuise pas toutes les considérations que la science et la raison suggèrent à l'égard de Dieu. Les cinq preuves proposées par saint Thomas, au sentiment du P. Villard, se ramènent à celle de la contingence du monde.

Nous le croyons aussi, mais alors nous comprenons moins pourquoi, venant à exposer la preuve spéciale de la contingence (la troisième dans saint Thomas), l'auteur écrit : « Nous pensons que sa grandeur la rend moins accessible, et que son élévation nuit à son intelligibilité. » (P. 186.) Disons aussi que nous n'avons pas trouvé dans l'exposé de l'argument tiré de la finalité la même rigueur d'enchaînement qu'ailleurs.

Au sujet de l'évolution, l'auteur note qu'admettre chez les êtres créés une véritable causalité — et il le faut — c'est reconnaître dans la nature une certaine faculté d'évolution au moins restreinte et par influence d'un principe étranger à l'être qui évolue. La remarque est juste. On ajoute : « Il est aussi impossible à la rose de devenir le lis, qu'au cercle de passer au carré : les essences des choses y répugnent. Ceci n'ôte rien à la variabilité des existants. Les formes et les figures peuvent être immuables sans que les choses figurées ou informées le soient nécessairement. » (P. 167.) Cette remarque ou cette objection — si objection il y a — n'est-elle pas un peu puérile ? Le transformisme soutient-il que la forme-minéral devient la forme-végétal ? Il lui suffit, ou il lui suffirait, que le minéral se change en végétal. Quand on donne à une boule de cire la forme d'un cube, on n'a pas la prétention de rendre cubique une sphère.

L'esprit aimerait aussi, en arrivant au terme du développement de chaque preuve, de se voir remettre devant la vue en quelques traits tout le chemin parcouru. Voilà peut-être bien des remarques ; mais, en un sujet si important, on ne saurait trop demander la perfection. Le P. Villard annonce un second volume sur les attributs divins. Nous ne doutons pas qu'il ne serve grandement comme le premier la cause spiritualiste.

II. — M. Fauvety a découvert que jusqu'ici toutes les philosophies et toutes les religions se sont plu à défigurer l'idée de Dieu. Son ambition est de rendre à cette notion sa vérité, en même temps que d'en faire l'objet d'une démonstration *positive*. Mais comment établir « l'indispensabilité de la fonction divine », sans arguments *aprioriques ?* « Il doit être bien entendu, dit-il, que nous ne cherchons pas Dieu hors de l'univers. L'univers étant pris pour l'ensemble des choses, il y aurait contradiction à chercher quoi que ce soit hors de l'univers... D'une autre part,

Dieu n'est pas à chercher dans telle ou telle partie de l'univers, car si Dieu est, il faut qu'il soit l'être par excellence, ayant des rapports avec tout ce qui est. Or... cet être, c'est l'existence même de l'univers conçu dans son unité. En un mot, c'est l'*Unité universelle.* » (P. 11-12.) Ce n'est pas plus difficile que cela. Seulement, il y aura des esprits, sans doute chicaneurs à l'excès, qui feront observer à notre dialecticien que toutes ses prémisses auraient besoin d'être fortement prouvées, et que même ces prémisses étant données, la conclusion qu'il en tire ne s'ensuit nullement.

Plus loin, la doctrine se précise : Dieu est le « Moi conscient de l'univers, la raison universelle ». Mais c'est du panthéisme ! lui objecte-t-on. — Comment ! du panthéisme ? Rien de plus éloigné d'une telle monstruosité que ma théorie. Ce qui est panthéiste, c'est le catéchisme catholique : ne dit-il pas que Dieu est partout ? Je me contente de dire qu'il « est inhérent à tout ». « Le monde est le corps de Dieu. » — Mais, dans ce cas, Dieu est hors du monde, distinct du monde ? — Non, car si Dieu est hors du monde, l'existence du monde ne s'explique plus que par le dogme absurde de la création. Dieu est « l'unité universelle de tout » sans être la « totalité des êtres » ; il est la synthèse de l'univers. — Dieu serait-il une abstraction ? — Que dites-vous ? Dieu est la plus réelle des réalités. Cependant je ne saurais dire s'il est personnel.

L'auteur qualifie sa doctrine de parfaitement *claire*, *précise*, explicite (p. 60) ; il ferme sa démonstration sur ces mots : « Et j'ai prouvé Dieu. » Après cela, le moyen de dire qu'on n'est pas convaincu ? Il nous invite à brûler l'antique théologie, fantaisiste et arbitraire, aux enseignements absurdes, qui dresse la piété populaire à mâcher à vide des abstractions chimériques, etc., etc. (p. 21, 158, 228) ; qui « n'a même guère servi qu'à détraquer les cerveaux ». Sans doute, la théonomie est pure de pareils forfaits.

L. ROURE, S. J.

La Liberté. — Première partie : *Historique du problème au dix-neuvième siècle*, par l'abbé C. Piat, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lethielleux, 1894. In-12, pp. 351. Prix : 3 fr. 50.

Avant de nous donner une étude doctrinale sur le problème de la liberté, M. l'abbé Piat a voulu nous mettre au courant des débats auxquels il a donné lieu dans ce siècle. De là ce premier volume bien informé et généralement exact. M. Piat n'est pas de ces voyageurs qui pour avoir traversé un pays, en rapide, la nuit, dans un demi-sommeil, et y avoir fait la rencontre d'un compagnon de voyage grincheux, croient le connaître et déclarent à leur réveil que le paysage y est sans caractère et les gens d'humeur difficile. Il a bien vu le pays qu'il nous dépeint, il l'a habité, il en connaît la langue, chose plus rare qu'on ne pense. Il en parle avec compétence et mesure. Ce qui frappe, ce n'est pas tant l'abondance des détails que la justesse des appréciations. On s'aperçoit aisément que ce livre n'est pas le fruit d'une étude hâtive et d'une érudition de fraîche date. L'auteur a lu les philosophes dont il nous parle, il a médité leurs systèmes. Il a vécu avec eux dans une longue et intime familiarité.

Trop longue peut-être et trop intime, au sentiment de quelques-uns. Ils penseront que l'auteur en a rapporté une bienveillance, non pas sans doute universelle, mais pourtant excessive. Il n'a du moins, dans cette fréquentation assidue, rien perdu de ses convictions, et s'il donne à des écrivains dont il apprécie le talent des témoignages d'estime, il ne leur sacrifie pas la vérité. Cela nous suffit. Ce qui le frappe dans un système ce n'est pas tant l'erreur qui s'y est glissée et les conséquences fâcheuses qu'il enveloppe, que les germes de vérité qu'il contient et les facilités qu'il fournit pour aller plus avant. Il a moins de souci de renverser que de reconstruire. Sa critique n'y perd rien de sa clairvoyance, mais au lieu d'aboutir à des condamnations qu'il croit inutiles, elle se termine par des regrets.

Ceci tient aux tendances naturelles de son esprit et aussi à la méthode qu'il a choisie, méthode vraiment scientifique. Pour étudier une question, pense-t-il, il en faut bien connaître les difficultés, sans cela on est exposé à frapper dans le vide. Il faut surtout s'enquérir des solutions déjà données pour en profiter. Agir autrement c'est se priver de richesses considérables, se livrer à un travail inutile, condamner la philosophie à de perpétuels recommencements. Cette méthode n'est pas nouvelle, surtout dans la philosophie catholique. Elle prévaut aujourd'hui dans toutes les sciences, et l'importance qu'on donne à l'histoire de

la philosophie montre que les philosophes qui l'avaient quelque temps abandonnée y sont revenus.

Quelques critiques pour terminer. Dans une étude peut-être un peu longue, mais originale et faite d'après des textes peu connus en France, de la philosophie de Schelling, M. Piat dit que le P. Gratry l'a mal comprise, qu'il a exagéré la contradiction qu'elle enveloppe. Le P. Gratry ne parle-t-il pas surtout de Hegel, et la contradiction chez celui-ci n'est-elle pas plus manifeste ? Le jugement qu'il porte sur le système imaginé pour concilier la prescience divine et les libertés humaines pourra paraître à plusieurs tout à la fois trop sommaire et trop vif. Cependant il peut s'entendre, et toute une école l'adopterait volontiers. Pourquoi Lotze n'est-il pas nommé parmi les partisans de la contingence ? A la fin du volume, quelques philosophes catholiques sont mentionnés : n'y en a-t-il pas d'autres ? L'auteur nous répondrait sans doute qu'il n'a pas eu l'intention de nommer tous ceux qui à un titre quelconque avaient eu occasion de parler de la liberté, mais seulement ceux qui en ont fait une étude spéciale, et que loin de dédaigner la doctrine traditionnelle de l'École, c'est d'elle qu'il s'inspirera dans le volume qu'il nous annonce et que celui-ci prépare. Il continuera ainsi les travaux qu'il a inaugurés, il y a quelques années, avec tant de succès. Ceux qui ont lu sa thèse sur l'*Intellect actif* ont bien vu qu'il savait unir à une légitime indépendance le sentiment de la tradition et le respect du passé. Nous souhaitons qu'il trouve des lecteurs et surtout des émules.

M. C., S. J.

Une Liberté nécessaire : le Droit à l'association, par le Comte de Paris. Paris, Calmann Lévy, 1894. In-18, pp. VIII-49. Prix : 1 franc.

La liberté d'association, si vivement réclamée par l'opposition sous le troisième Empire, est encore dans les langes, au pays de France. A part quelques feuillets détachés en 1884, en faveur des syndicats professionnels et créant un privilège, les projets de loi se sont succédé, tous inspirés par un esprit de plus en plus hostile aux associations religieuses, sans qu'aucun ait abouti jusqu'à présent. En l'espèce, la France est encore sous le régime de la législation qui lui fut imposée par l'autorité souveraine de Napoléon Ier.

Mgr le comte de Paris demande pour la France une loi libérale, prévoyante, rédigée en dehors de tout esprit de parti, sans nœud coulant qui servirait à étrangler les associations religieuses, et garantissant à tous les citoyens, dans le sens le plus large, la liberté d'association. Il signale les abus à redouter et désigne les garanties que le législateur doit imposer aux associations pour prévenir les périls que toute institution humaine fait courir à la société quand la liberté dégénère en licence.

La loi d'association, appliquée en Angleterre depuis vingt-cinq ans, a déjà donné d'excellents résultats : ce qui permet à notre pays d'en espérer de non moins avantageux.

ALEX. COURAT.

La Population. *Les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor*, par Edouard Van der Smissen, chargé de cours à l'Université de Liège. Paris, Guillaumin; Bruxelles, Société belge de librairie, 1893. In-8, pp. 561. Prix : 8 francs.

Il n'y a pas de question plus grave pour la France, puisque, par suite du seul mouvement de sa population, la France perd insensiblement son rang dans le monde. C'est là, sans doute, ce qui explique comment l'Académie des sciences morales et politiques ayant proposé, pour sujet du concours Rossi de l'année 1891, la question de la population, treize mémoires — treize, chiffre presque inouï — furent déposés au secrétariat de l'Institut. Celui que M. Van der Smissen publie aujourd'hui obtint le premier rang.

L'auteur commence par un aperçu historique. L'étude de l'antiquité l'amène tout naturellement à décrire l'influence funeste de l'esclavage sur la population, puisque l'esclavage est la note dominante de la civilisation antique. Un peu plus loin sont exposées les raisons de la dépopulation de la Grèce et de Rome. Puis les lois juliennes sont analysées en détail : c'est le monument le plus complet d'une législation faite pour favoriser l'essor de la population. M. Van der Smissen explique pourquoi elles y ont peu réussi.

Au moyen âge, fréquemment des vides se produisent par suite de guerres, d'épidémies, de misère ; mais « les vides se remplis-

sent vite, à cause de la simplicité des mœurs et de la vivacité du sentiment religieux ». (P. 105.)

A l'entrée de la période contemporaine, l'auteur rencontre sur sa route l'*Essai sur le principe de population*, de Malthus, et il consacre le second livre de son travail à l'examen des prétendues lois de cet économiste. Aucune des fameuses progressions de Malthus ne résiste à cette critique : ni la progression géométrique, selon laquelle toute population tendrait à augmenter, ni la progression arithmétique, qui serait le summum de l'accroissement des subsistances. Au lieu de cela, il faut admettre qu' « accroissement de population et accroissement de prospérité vont de pair ». D'ailleurs, quant aux subsistances, il y a encore de telles réserves de ressources inexploitées qu'on peut presque les dire inépuisables.

Le troisième livre, et le plus important, est consacré au dix-neuvième siècle et à l'étude des influences économiques, sociales et législatives propres à influer sur le mouvement de la population.

Étudiant les premières, l'auteur établit que l'émigration, loin de causer la dépopulation, encourage la natalité; que la désertion des campagnes amène de désastreuses conséquences démographiques. Il se prononce contre la concentration de la propriété rurale en quelques mains, comme en Angleterre. La protection agricole ne lui paraît pas non plus exempte de tout danger, au point de vue qui l'occupe.

Passant aux influences sociales, il n'admet pas que la diminution de la fécondité française soit due à une cause physiologique, à une diminution de la fécondité de la race : la race française se montre aussi féconde qu'aucune autre au Canada et en Algérie. Il explique comment l'élévation du niveau des besoins, comment la démocratisation du luxe conduit à la limitation de la natalité. Surtout il affirme « avec Malthus que la dépopulation est le dernier résultat des pratiques vicieuses ». (P. 400.) C'est l'histoire de la Grèce et de Rome. Toute nation qui pourrit, périt. Il faut en revenir à apprendre le chemin de l' « école du devoir », et ce devoir, seul le Crucifié peut l'enseigner efficacement (p. 403).

Parvenu à l'étude des influences législatives, M. Van der Smissen montre avec raison qu'en France il n'est pas tant besoin d'inciter à se marier que de pousser à avoir des enfants, chose

bien plus difficile. Puis il énumère certaines réformes fiscales qui y pourraient aider, en faisant cesser la proportionnalité à rebours en vertu de laquelle, actuellement, un père de famille paye d'autant plus d'impôts qu'il a, non plus de ressources, mais plus de charges, c'est-à-dire d'enfants à élever.

En fait de régime successoral, tout en étant d'avis que l'on augmente la quotité disponible, et surtout que l'on cesse d'exiger le partage égal en nature, il ne croit pas que tout le mal vienne de l'accession de tous les enfants à l'héritage du père. Si beaucoup de parents ne veulent plus actuellement que des aînés, ce qu'ils veulent éviter avant tout dans les cadets, ce sont des enfants qui seraient obligés de vivre plus à l'étroit que leurs parents. Leur permettre de tout donner au même, ou presque tout, ne leur enlèvera pas cette crainte, et ainsi ne les déterminera pas à multiplier le nombre de leurs fils.

Ces quelques réflexions suffiront sans doute pour donner une légère idée des nombreuses questions que M. Van der Smissen aborde en passant ou traite à fond, et de l'esprit, en général juste, modéré, excellent, qui lui dicte ses conclusions. Elles engageront aussi nos lecteurs désireux d'étudier cette grave question à se reporter en toute confiance au livre lui-même.

P. FORTIN, S. J.

La Femme aux États-Unis, par C. de Varigny. Paris, A. Colin, 1893. In-18, pp. 322. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre se compose de quatre chapitres. Le premier est une étude historique des circonstances qui ont influé sur la formation du type intéressant dont on s'occupe ; dans la langue à la mode, on appellerait cela la *genèse* de la femme américaine. Le second est plus spécialement consacré aux jeunes filles. Le troisième, au mariage et au divorce. Le quatrième enfin résume en un tableau d'ensemble les qualités et les défauts de la plus belle moitié du genre humain dans la grande république.

Je ne pense pas que M. de Varigny ait la prétention d'apprendre rien de bien nouveau à ses contemporains. Tous ceux qui écrivent sur les États-Unis — et ils sont légion — se font un devoir de parler longuement de *ces dames*. Nous savons dès longtemps que là-bas on ne voit aucun inconvénient à réunir dans la même école petits garçons et petites filles, qui, devenus grands

les uns et les autres, se retrouvent au pied des mêmes chaires dans les universités ; que les jeunes *misses* ont la plus complète liberté d'aller et de venir ; qu'elles choisissent leurs *compagnons* de promenades et de divertissements, sans que personne y trouve à redire ; que, partout où elles vont, les femmes jouissent de grands privilèges ; qu'en toutes choses elles marchent les égales des hommes, exerçant les mêmes droits et les mêmes professions ; enfin qu'elles se marient à leur guise et se démarient de même avec une épouvantable facilité.

M. de Varigny est manifestement sous le charme ; l'Américaine l'a conquis. Ce n'est pas qu'il s'écrie à chaque tirade, comme le complaisant d'Horace : *Pulchre*, *bene*, *recte!* Il est trop raisonnable pour cela et a vu les choses de trop près. Mais somme toute, à ses yeux, le beau côté de la médaille fait passer le revers. Son livre est un hommage à la femme américaine telle qu'elle est, à son éducation, à son esprit d'indépendance, à ses habitudes sociales, en un mot à son *genre*. La femme des *vieux pays* a beaucoup à prendre d'elle. Pour n'être pas formulée en termes exprès, cette conclusion n'en est pas moins celle que le lecteur emporte malgré lui de ces pages. M. de Varigny n'est pas le seul écrivain de valeur qui pousse chez nous à l'américanisme. Il y a peu de temps, une Revue pleine de bonnes intentions publiait un programme d'éducation d'après les idées américaines, affirmant que là est le salut pour la famille, pour la France, pour l'Europe, voire même pour l'Église... Bien entendu, il fallait faire bénéficier nos jeunes filles d'une révolution aussi salutaire. Dieu veuille qu'il se rencontre au bord de cette voie assez d'hommes sérieux et autorisés pour crier : Casse-cou !

Je sais bien par quelle fin de non-recevoir on écarte nos remontrances. Nous ne sommes pas en mesure de juger équitablement la question. « Il est difficile de s'abstraire soi-même assez des usages et du milieu dans lequel on vit, pour être impartial. D'instinct on incline vers les idées admises, les coutumes usuelles et les axiomes courants. Les nôtres s'écartent trop encore de ceux d'outre-mer pour que ceux ci n'éveillent pas de vives contradictions. » (P. 318.) Fort bien ; mais il y a pourtant des principes ou, pour mieux dire, des lois de nature, qui ne varient pas avec les degrés de longitude. De ce nombre sont celles qui imposent aux jeunes filles la réserve, la tenue, toutes les

délicatesses exquises de la pudeur. Voilà ce que l'on paraît avoir un peu oublié de l'autre côté de l'Atlantique. Et l'on nous propose avec une admiration à peine contenue ces jeunes filles qui n'ont plus rien à apprendre des choses de la vie ; qui ont élevé « la flirtation à la hauteur d'une institution », qui se font suivre d'un cercle de soupirants parmi lesquels elles choisissent à loisir, après longues délibérations ; qui conduisent seules l'affaire de leur mariage avec la liberté d'esprit, la froideur de calcul d'un financier qui combine une opération, toujours sûres d'elles-mêmes, irréprochables, fraîches comme des huîtres perlières. Mais alors de quel bois sont-elles donc faites ? En tout cas, le mot *virginal* ne doit certainement pas avoir là-bas le même sens que chez nous. Puis, au lendemain du mariage, changement à vue : ces jeunes filles si gâtées, si courtisées, si volontaires, sont métamorphosées en femmes sérieuses, simples, rangées, toutes à leurs devoirs d'intérieur. Voilà qui est bien extraordinaire.

Malheureusement, il paraît que cela ne tient pas. Le divorce sévit dans la société américaine comme le plus dégoûtant des fléaux. En moyenne, il y a une union rompue sur dix ; dans certains États, une sur sept. Une femme qui a quatre ou cinq ex-maris vivants, dont chacun lui sert une pension, n'est pas un phénomène rare. Le divorce est devenu lui aussi une institution sur laquelle vivent plusieurs industries. M. de Varigny met cette ignominie au compte des lois, qui diffèrent selon les États de l'Union, dont quelques-uns offrent les plus grandes facilités pour la rupture du lien conjugal. Il en résulte des situations étranges : on est marié à New-York, on ne l'est pas à Boston. Mais supposez la loi uniforme pour tout le territoire de la république, vous aurez supprimé quelques bizarreries dans l'état civil des citoyens ; mais le mal sera-t-il guéri ?

Quid leges proficiunt sine moribus !

Le mal a des causes multiples. Pour ne pas sortir du sujet de ce livre, les allures d'esprit et de conduite que les mœurs américaines donnent aux femmes et surtout aux jeunes filles peuvent compter parmi les plus graves. Dieu leur a assigné leur place quand il a dit à notre première mère : *Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui.* Quand elles la quittent pour en prendre une plus haute, personne n'y gagne, ni la société, ni l'homme, ni

elles-mêmes. Les Américains, M. de Varigny le constate, en viennent à se demander s'ils n'ont pas fait fausse route. Qu'ils ouvrent leur Bible : ils trouveront la réponse.

Pour nous, qu'on nous fasse grâce de l'américanisme féminin. Il n'a déjà que trop pénétré les vieilles mœurs chrétiennes et françaises. Tous les jours, notre aristocratie besogneuse en introduit de nouvelles doses sous la forme d'héritières yankees, heureuses d'échanger leurs millions contre des titres. La tentation est d'ailleurs délicate; l'émancipation à l'américaine est certes pour griser les petites pensionnaires. Souhaitons que leurs pères et mères aient la tête plus solide.

J. BURNICHON, S. J.

Manuel pratique *à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales*, par Louis Durand, docteur en droit, avocat à Lyon. Paris, Maison de la Bonne Presse. Gr. in-8, pp. 44. Prix : 1 fr.

On commence enfin à songer un peu à l'agriculture, et la question du Crédit agricole notamment attire l'attention. A notre connaissance, trois groupes de personnes surtout s'en occupent. Le premier paraît être composé uniquement de spéculateurs habiles. — Dans le second, on voit, non sans quelque surprise, des personnes honorables, respectées et aimées par les catholiques, figurer en compagnie de francs-maçons militants et bien connus, tels que Mesureur, Hubbard, Lockroy, et d'un juif, qui, s'étant récemment faufilé dans le groupe, y joue déjà un rôle des plus actifs.— Le troisième est l'*Union des caisses rurales et ouvrières*, système Raiffeisen ; institution essentiellement pratique, moralisatrice et catholique, dont le siège est à Lyon, avenue de Noailles, 56.

C'est pour instruire et guider ceux qui voudraient organiser des caisses de ce genre, que M. L. Durand a publié ce manuel qui indique les formalités à remplir et les règles à suivre pour constituer une caisse rurale, l'administrer et la faire prospérer. Pour cela, il suffit de connaître sa commune et les quatre règles d'arithmétique ; puis d'avoir feuilleté et de suivre ce manuel. Rien n'a été oublié, et les indications sont minutieuses et précises : d'abord quelques notions générales, brèves et claires ; puis l'énumération des formalités à remplir pour la constitution de la

caisse, des opérations qu'elle doit faire et de la manière de s'y prendre ; les notions de la comptabilité nécessaire ; enfin les règles d'administration. Un modèle de statuts et sept de comptabilité et d'administration complètent ce manuel où tout est si bien prévu, qu'il suffit entièrement pour la fondation, la constitution et l'administration d'une caisse rurale, sans qu'on ait besoin d'aucun autre secours. CH. A.-T., S. J.

L'Alimentation qui procure le plus de chaleur et le plus de force musculaire, intellectuelle et morale, par le Docteur Gallavardin. Lyon, chez l'auteur. Imprimerie, 12, rue de la Barre, 1893. 1 br. in-8, pp. 32. Prix : 1 fr.

Voilà une brochure intéressante et suggestive. L'auteur, déjà connu par plusieurs travaux originaux, signale dans une première partie la vanité de la *science pure*, qui n'aboutit pas au bien des hommes, et les dangers du monopole universitaire. Il rappelle fort à propos, d'après Henri Huchard, le cas de l'illustre Duchenne (de Boulogne), qui, n'étant rien à l'hôpital, à la Faculté, à l'Académie, a découvert plus de maladies que tous les professeurs réunis. Malheureusement, le monopole qui stérilise la science n'est pas près de disparaître. — Dans une seconde partie, notre estimé confrère défend avec verve et talent un *végétarisme* mitigé. Peu de viande, beaucoup de graisse et de féculents pour produire chaleur et force ! Ce régime mixte est excellent. Suffit-il à donner la force intellectuelle et morale ? Non. La *vertu* tient-elle aux herbes et aux choux ? Le docteur Gallavardin ne le dit pas, mais il insiste sur la nécessité de surveiller l'alimentation en la proportionnant aux tempéraments, de rompre avec la routine de l'école qui ne soigne en nous que le corps, et de faire une large place à l'intelligence et au cœur dans l'hygiène humaine. De tels aperçus sont rares, mais d'autant plus méritoires et dignes d'être écoutés et suivis. Dr SURBLED.

I. — **Le Beau dans la nature**, par l'abbé Gaborit, archiprêtre de la cathédrale de Nantes. 3e édition, illustrée de 20 gravures hors texte. In-8, pp. 280.

II. — **Le Beau dans les arts**, par le même. 3e édition, illustrée de 40 gravures hors texte. Paris, Bloud et Barral, 1893. In-8, pp. 332. Prix : 10 francs.

I. — Le traité si remarquable de M. l'abbé Gaborit s'est imposé depuis plusieurs années déjà à l'attention de tous ceux qu'intéresse l'étude du beau et de l'art. L'ouvrage fait aujourd'hui autorité dans les questions d'esthétique. Aussi nous n'aurions pas à en signaler une édition nouvelle, s'il ne ne se présentait cette fois avec des modifications qui seront fort appréciées.

On connaît le plan du livre. Philosophe de la meilleure école et artiste distingué, l'auteur était plus que personne en mesure d'explorer dans toute son étendue le vaste sujet qu'il abordait. Après avoir analysé la notion du beau avec une grande délicatesse et une extrême précision, il condense le résultat de cette étude dans une formule nette et transparente, destinée à éclairer toutes les observations qui doivent suivre. La partie la plus saillante de cette étude préliminaire est celle qui met en relief le rôle de l'expression dans les phénomènes d'esthétique. L'homme n'est pas une pure intelligence; il n'arrive à saisir l'idée qu'à travers le sensible, et le beau rayonne pour nous dans une forme matérielle. C'est ce rayonnement matériel et sensible, cette expression de la beauté invisible que l'auteur s'efforce particulièrement de faire remarquer.

II. — Une fois en possession d'une notion précise et lumineuse, il en projette tour à tour les clartés sur l'homme et sur les grands spectacles de la nature. Puis il entreprend une excursion à travers le monde des arts. Les principales productions de la littérature, de la musique, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture sont étudiées et jugées d'après les principes établis au début de l'ouvrage. En compagnie d'un tel guide, à travers des régions par elles-mêmes si attrayantes, on prévoit quel doit être le charme d'une pareille exploration. Du reste, chemin faisant, tous les problèmes qui se rattachent à cette question du beau et de l'art sont abordés avec franchise et discutés avec une rare compétence et une parfaite bonne foi : l'art pour l'art, la moralité de l'art, l'influence du beau sur l'intelligence et le cœur... Vraiment, tous les éléments d'intérêt sont rassemblés dans ces pages : un langage exquis qui s'unit à une vaste érudition, un goût parfait qui inspire des observations fines et délicates, des jugements très personnels qui n'excluent ni la modération ni la largeur d'esprit.

Mais, en parcourant les éditions précédentes, que de lecteurs ont dû regretter de n'avoir pas sous les yeux la reproduction des panoramas ou des chefs-d'œuvre étudiés et décrits par l'auteur. La représentation que créait l'imagination ou que la mémoire retrouvait dans ses souvenirs, ne pouvait compenser l'absence d'une gravure qui eût augmenté le charme des explications. C'est cette lacune qu'on a voulu combler dans cette édition nouvelle. Utilisant les procédés les plus récents, on a composé comme une galerie où sont exposées quelques-unes des œuvres les plus célèbres en chaque genre. Cette collection de gravures déjà riche pourra s'augmenter, l'exécution pourra être perfectionnée, mais la tentative est déjà un succès. Elle complète fort heureusement l'ouvrage qui désormais atteindra mieux encore le but si noble poursuivi par l'auteur : élever les âmes en développant et en purifiant le goût. P. BOUVIER, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

La Mission de la France, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, vicaire général de Mgr d'Aix. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-4, illustré de 84 gravures, d'après les documents historiques et les reproductions artistiques de différentes époques ; pp. iv-312. Prix : broché, 5 francs ; demi-reliure, 7 fr. 25.

Nous sommes en retard avec ce livre que nous aurions voulu être des premiers à recommander pour étrennes ; mais le jour de l'an reviendra encore, et avant celui de 1895 il y aura la distribution de prix de 1894. D'ici là, ceux qui le liront et le reliront se seront vite convaincus qu'il n'y a guère d'ouvrage à la fois plus actuel et plus fortifiant que celui-ci. C'est l'épopée religieuse de la France, écrite dans une prose qui passe la poésie. La *Chanson de Roland* est belle et Joinville est bien plaisant; seulement, depuis qu'on en a fait des instruments de torture pour les bacheliers et les licenciés, on nous en a défraîchi la parure de grandeur fruste et de naïve bonhomie. Mgr Ricard prend pour

point de départ la première et incomparable conférence de Lacordaire à Notre-Dame, sur la *Vocation de la Nation française*. C'est là un poème encore. Il le commente souvent par lui-même, souvent aussi par des extraits de nos meilleurs orateurs ou écrivains catholiques du siècle : Mgr Pie, Léon Gautier, Mgr Freppel, Hervé-Bazin, Edmond Demolins. La mosaïque est si bien agencée qu'elle joue les plus fines peintures, et l'on se croirait, à parcourir ces chapitres colorés et vivants, en présence de ces galeries historiques qui s'appellent Saint-Jean de Latran ou Versailles.

Mgr Ricard est de ceux qui sentent profondément toutes les tristesses de l'heure présente; mais chez lui la note de l'espérance domine celle des regrets stériles. Il croit encore à l'enthousiasme des générations qui montent, et il raison. Le plus sûr moyen de rendre la confiance qui s'en va est d'élever les yeux vers les sommets d'où tant de fois le salut descendit pour nous. On voudrait seulement que l'illustration fût aussi riche que le texte. Mais ce n'est pas un léger mérite d'avoir mis enfin à des prix abordables un type de volume destiné à figurer avec honneur sur la table d'un salon sévère ou sous la vitrine d'une bibliothèque de goût. Nous souhaitons que cet essai très réussi inspire à d'autres auteurs chrétiens la pensée de continuer dans la voie si bien ouverte. Ils y seront suivis par beaucoup de lecteurs.

H. CHÉROT, S. J.

I. — **Saint Ignace de Loyola,** *fondateur de la Compagnie de Jésus : sa Vie et son Institut*, par le P. Daniel BARTOLI, S. J. Traduction nouvelle par le P. Jacques TERRIEN, de la même Compagnie. Paris et Lille, J. Lefort. 2 vol. in-8, pp. IV-580 et 436. Prix : 7 fr.

II. — **Les Saints, Confesseurs et Martyrs** *de la Compagnie de Jésus*, par le P. Frédéric ROUVIER, S. J. Lille-Paris, Société de Saint-Augustin, 1893. Gr. in-8 illustré, pp. 485. Prix : broché, 10 fr.; relié, 15 fr.

I. — Comme le dit fort à propos l'auteur de cette publication, l'histoire du fondateur de la Compagnie de Jésus n'a rien perdu de son intérêt et de son actualité; car aujourd'hui comme par le passé le nom d'Ignace de Loyola « est de ceux qui ont le privilège de n'être entendus de personne avec indifférence ». Pas plus que

le sujet lui-même, l'œuvre maîtresse du P. Bartoli n'a point vieilli. Divers auteurs s'en sont inspirés, l'ont analysée ou réduite, aucun n'a songé à la remplacer. C'est toujours à Bartoli qu'il faut revenir pour connaître la vie de saint Ignace, et plus encore peut-être son esprit et celui de son Institut.

La première traduction française, parue en 1844, a été réimprimée plusieurs fois. Il s'en fallait pourtant qu'elle fût irréprochable. Outre qu'on avait cru devoir faire dans le texte, ici des coupures considérables, ailleurs de simples résumés, le sens était souvent assez mal rendu et la langue passablement lourde. Nous ne pouvions plus nous contenter d'un travail aussi imparfait.

Traduire intégralement à nouveau le P. Bartoli était une tâche laborieuse et ardue. Le P. J. Terrien ne s'en est point laissé effrayer. Familiarisé avec la langue de l'original par un long séjour en Italie, il ne tenait qu'à lui d'éviter le reproche dont les Italiens ont fait un dicton à l'adresse des traducteurs : *Traduttore, traditore.* Encore fallait-il y prendre peine. Le génie de notre langue s'accommode mal des contours amples, des périodes nombreuses du grand style classique italien. Il faut démonter ces appareils savants, dégager la pensée de tout ce qui l'empêche d'avancer. Il nous semble que le nouveau traducteur a résolu avec bonheur cette partie du problème. Sans rien enlever au P. Bartoli de son air grave et digne, il lui a donné une allure bien française. Sa phrase est correcte, claire, et elle marche.

Tout en s'interdisant de faire comme ses devanciers aucune modification au texte original, le P. Terrien a cru devoir changer les divisions trop multipliées et de longueur trop inégale ; il a divisé le tout par chapitres, avec des numéros correspondant aux différentes parties du sommaire. Il a également jugé à propos de partager en deux le troisième livre de Bartoli, lequel traite en effet deux sujets bien distincts : l'Institut de la Compagnie de Jésus et le gouvernement de saint Ignace. Enfin il a ajouté une table analytique, ce complément obligé de tout livre où l'on aura à puiser après l'avoir lu.

L'exécution typographique est parfaitement nette, bien que le caractère soit un peu fin ; on n'a pas voulu sans doute ajouter un troisième volume. Pour résumer d'un mot mon appréciation, je pense que l'auteur a le droit de prendre sa part de l'éloge que les Bollandistes ont fait, il y a deux cents ans, du P. Bartoli lui-

même : *Singulari titulo inter recentiores scriptores de nostro Parente meritus est.* (*Acta SS.*, t. VII, jul., p. 598.)

II. — Ces *Vies* abrégées des saints de la Compagnie de Jésus avaient été publiées isolément. Chacune d'elles forme une plaquette légère de poids et élégante d'aspect. Nous n'avons pas à les apprécier ici ; la Revue les a signalées déjà, et leur succès prouve que l'auteur avait trouvé et exploité une bonne veine. Il vient de les réunir en un seul volume ; rien n'a été épargné pour en faire une œuvre d'art. C'est à ce point de vue uniquement que nous avons à en dire notre avis. L'illustration est riche et intéressante ; deux cents dessins au moins, la plupart inédits, dont une vingtaine hors texte. Nous y avons particulièrement remarqué le *fac-similé* de la formule des vœux, signée de saint Ignace et de ses dix premiers compagnons. La typographie est parfaitement soignée ; mais peut-être le format carré que l'on a cru devoir adopter essuiera-t-il les critiques des amateurs de beaux livres ; il en résulte des lignes trop longues, défaut qui devient plus sensible avec les petits caractères. (Voir les notes au bas des pages, et surtout le catalogue des bienheureux et vénérables, en appendice.) On trouvera aussi que le texte remplit trop le cadre tracé en minces filets rouges ; il semble qu'on ait craint de perdre de la place : ce qui est fâcheux dans une œuvre où l'on a voulu faire grand.

Mais quoi qu'il en soit d'ailleurs du bien fondé de ces observations, voilà un beau livre que l'on peut présenter à ses amis et à ses ennemis. Nous ne pourrions en dire autant de toutes nos *Vies de Saints*.

J. BURNICHON, S. J.

Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften. *Ein Beitrag zur Kirchengeschichte des 16. Jahrhunderts.* — (*Le Cardinal Pole, sa vie et ses écrits.* Contribution à l'histoire ecclésiastique du seizième siècle), par le P. Ath. Zimmermann, S. J. Ratisbonne, Pustet, 1893. 1 vol. in-8, pp. 390. Prix : 4 fr. 50.

Le cardinal Pole a été l'une des grandes figures du seizième siècle. Grâce à la haute situation de sa famille (il était Plantagenet par sa mère), mieux encore par ses admirables qualités personnelles, il prit aux événements politiques ou religieux de son époque une part souvent importante, parfois exceptionnelle.

Sa belle vie méritait d'être racontée. Attaché du fond de l'âme à la vérité catholique, défenseur intrépide des droits de l'Église, il ne se déroba jamais à une obligation de conscience. Mais, avec l'esprit d'une rectitude parfaite, il était pourtant tout conciliant ; sans faiblesse pour lui-même, il fut à l'égard de tous, sans excepter ses ennemis, d'une condescendance presque incroyable. Aussi parut-il à ses contemporains comme naturellement destiné à rapprocher l'Angleterre et la papauté ; et tous lui ont rendu cette justice qu'il ne tint pas à lui que la restauration catholique de 1553-1558 ne fût moins douloureuse et plus durable. En outre, l'humanisme de Pole et ses relations amicales avec les célébrités littéraires du temps; ses travaux au concile de Trente pour la réforme ecclésiastique ; ses missions diplomatiques en Flandre, en Espagne et en France ; ses situations diverses vis-à-vis de la cour romaine; enfin, l'estime universelle dont il jouit et qui, lors du conclave de 1550, fit présager ou même redouter à quelques-uns son avènement au trône papal : voilà autant de sujets d'études bien dignes de tenter les biographes. La consciencieuse monographie du P. Zimmermann, composée d'après les sources, appuyée en particulier sur les écrits mêmes du cardinal, fait bien revivre cette sympathique figure ; elle retrace avec vérité l'action douce et puissante qu'exerça l'âme généreuse et désintéressée de Pole partout où son zèle et ses malheurs le poussèrent. L'auteur est très au courant de l'histoire religieuse de l'époque. On trouvera seulement bien sévère le jugement qu'il émet sur la politique de Paul IV à l'égard des souverains espagnols. Sans doute, il y a quelque chose de singulier dans le renversement fréquent des alliances ou des sympathies pontificales au cours du seizième siècle. Mais il est bien facile d'expliquer, au moins partiellement, ces fluctuations par les entreprises multipliées de Leurs Majestés très catholiques sur l'autorité du Saint-Siège, tant au sud des Alpes qu'au sud des Pyrénées. J. DELARUE, S. J.

La Mère Angélique, abbesse de Port-Royal, *d'après sa correspondance*, par Guillaume Dall. Paris, Perrin, 1893. In-18, pp. VIII-318. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce volume, remarquable toujours, malgré les objections qu'il soulève, s'est épris de sympathie et d'admiration

pour la Mère Angélique, à la lecture de sa correspondance. Il s'efforce, non certes sans talent, de nous faire partager ces sentiments. Religieuse à huit ans, par la volonté de son père, et, à onze, « bombardée » abbesse, à l'aide d'artifices pour lesquels l'avocat Arnauld n'aurait pas eu assez de foudres, si jamais il en avait découvert de semblables chez les Jésuites, Jacqueline Arnauld, devenue Marie-Angélique, allait bientôt régulariser sa position et mériter ses titres, en les prenant au sérieux beaucoup plus que sa famille ne l'avait désiré. Ses répugnances d'abord contre la vocation imposée, puis le revirement dans son intérieur et enfin ses luttes intrépides pour établir la réforme à Port-Royal, sont racontés en un style pittoresque. Toutefois, il y a peut-être là, dans la dramatisation des incidents et dans l'étude psychologique des personnages, un peu d'excès qui fait trop ressembler cette partie du livre à un roman.

Le succès de sa campagne spirituelle sacra la réformatrice « mère en Israël » ; elle dut accorder son concours à des œuvres analogues dans d'autres couvents; puis elle vit s'étendre de plus en plus le cercle des correspondants qui réclamaient ses avis, ses encouragements. Les jansénistes ont publié à Utrecht, en 1742-1744, près de deux mille de ses lettres, dont les originaux ou les copies authentiques, d'abord donnés à Saint-Germain des Prés, sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque Nationale. Ces lettres sont adressées, partie aux membres de la nombreuse famille Arnauld, partie à des religieuses, partie enfin aux amis et aux amies de Port-Royal dans le monde. Entre autres grandes dames, la princesse de Guéméné, Mme de Sablé et surtout Marie de Gonzague, reine de Pologne, ont une large part dans cette correspondance. De tout cela, c'est-à-dire des trois volumes imprimés seulement, semble-t-il, M. Dall a tiré des extraits bien choisis qui arrivent presque à rendre attrayante l'austère figure de la Mère Angélique. Nous croyons bien qu'il cède un peu à l'illusion de la sympathie, en nous parlant de « deux facultés » qui « secondèrent merveilleusement la nature ardente (de la Mère) : le bon sens et l'*esprit* ». L'esprit, tel qu'on l'entend aujourd'hui du moins, n'était pas dans les cordes des Arnauld, d'Angélique pas plus que d'Antoine. Ce qui est bien vrai, c'est que la sœur rappelle le frère, non seulement par sa gravité habituellement un peu froide et même triste, mais souvent aussi par

le nerf et l'expression incisive. M. Guillaume Dall a raison d'insister sur le bon sens dont est marquée en général sa direction ; puis encore sur la tendresse de cœur que la rigide abbesse ne s'empêche pas toujours de montrer, sur sa compassion pour toutes les misères, sa charité pour les pauvres. Il y a là des qualités qu'il est d'autant plus nécessaire de reconnaître que, sans elles, on ne s'expliquerait pas aisément comment la Mère Angélique a pu entraîner tant d'autres âmes dans la voie de mortification qu'elle a suivie. Mais ces qualités augmentent notre regret de ne pouvoir partager dans toute son étendue l'admiration de M. Guillaume Dall pour son héroïne. A la vérité, nos appréciations ne divergent que sur la question du jansénisme, et sans doute M. Guillaume Dall pense que ceci est peu de chose. Manifestement, malgré quelques phrases où la résistance des solitaires de Port-Royal aux bulles des papes semble justifiée, l'auteur n'a point d'attache au jansénisme. Il en comprendrait mieux le caractère funeste, s'il avait cru devoir l'étudier plus à fond. Nous lisons à la page 120 que la première des propositions condamnées de Jansénius était de cette teneur : « Quelques commandements sont impossibles aux justes, malgré les efforts de leur volonté, avec les forces dont ils disposent présentement, s'ils n'ont pas la grâce qui les leur rend possibles. » — « Donc, conclut M. Dall, selon Jansénius, à quiconque Dieu refuserait la grâce, le salut deviendrait impossible : cela constituait une véritable hérésie. » L'auteur, ici, a été affreusement trahi par ses imprimeurs, ou ses renseignements sur la doctrine condamnée comme étant de Jansénius sont des plus erronés ; voici en effet la première des cinq fameuses propositions : « Quelques préceptes sont impossibles aux justes, malgré les efforts de leur volonté, avec les forces dont ils disposent présentement ; *et* il leur manque la grâce qui les leur rendrait possibles, *deest quoque illis gratia qua possibilia fiant.* » Il n'y a pas hérésie à dire que « le salut deviendrait impossible à quiconque Dieu refuserait la grâce » ; c'est au contraire une vérité de la foi catholique. L'hérésie est de dire que *Dieu refuse même aux justes la grâce sans laquelle ses commandements sont impossibles à observer* ; et voilà ce que les jansénistes, à travers mille équivoques, ont toujours soutenu. Nous sommes persuadé que M. Guillaume Dall rejette comme nous avec horreur une doctrine aussi désespérante. Nous serions heu-

reux d'avoir la preuve que, sur ce point et pour les autres parties du système janséniste, la Mère Angélique s'est rangée simplement et humblement aux décisions de l'Église. Cette preuve n'est pas fournie par M. Guillaume Dall, qui affirme seulement que « les pires détracteurs de la Mère en Israël n'ont pu relever (chez elle) une dérogation aux préceptes de l'Église catholique, apostolique et romaine ». (P. 314.) Cette affirmation du très honorable auteur ne suffit pas. Mais nous ne voulons pas commencer contre la Mère Angélique un réquisitoire, trop facile à faire même à l'aide de sa correspondance. Si nous ne pouvons l'absoudre de jansénisme, nous nous abstenons de mesurer l'étendue des reproches qu'elle mérite; en tout cas, nous serions bien loin de la juger aussi sévèrement que les guides qu'elle a suivis, trompée par sa confiance de sœur et par la pente naturelle de son âme, généreuse jusqu'à l'excès et par là trop portée aux solutions rigides. Nous lui reconnaissons donc de rares qualités, nous aussi, mais nous ne la mettrons jamais au rang des Thérèse et des Chantal. J. BRUCKER, S. J.

Le Diocèse de Nantes pendant la Révolution, par Alfred Lallié. Nantes, Bécier. 2 vol. grand in-8, pp. IV-595 et 417. Prix : 16 francs.

M. Lallié, à qui sont dus des écrits estimés sur la Bretagne, a publié cet important ouvrage pour décrire les ravages du culte constitutionnel dans la Loire-Inférieure, pour glorifier les confesseurs et les martyrs de la foi. Dans un court Avant-propos, il nous apprend qu'il a consulté, comme pièces authentiques de son travail, les archives du tribunal civil, celles de la mairie et principalement de la préfecture, les plus riches de toutes. Son livre, parfaitement sincère, est le résumé ou la reproduction textuelle de ces pièces ; rien n'est avancé qui ne repose sur des preuves indiscutables.

Tout d'abord l'auteur jette un coup d'œil sur la situation politique et religieuse du diocèse en 1789. Il constate le profond attachement des campagnes à leurs prêtres; les idées révolutionnaires d'une partie considérable de la bourgeoisie de Nantes, enrichie par le commerce ; l'indifférence religieuse et même politique de la classe ouvrière, indifférence qui ne céda qu'aux excitations

permanentes de deux ou trois années; les réformes des ordres religieux devenues nécessaires; l'adhésion modérée aux idées nouvelles et les généreux sacrifices du clergé pour le bien général, idées moins accentuées toutefois que celles du tiers état, et qui ne compromettaient ni sa foi ni sa moralité.

Arrivant à son sujet, l'auteur signale la Constitution civile du clergé, comme origine des agitations du département, des désordres révolutionnaires, des résistances énergiques de la plus grande partie de ce grand diocèse. Nulle part, en France, cette fermeté ne fut aussi vivace. Malheureusement, il y eut dans les ordres religieux, par suite de leurs dangereux mélanges, de nombreux assermentés ; les Dominicains furent tous inébranlables. Dans le camp révolutionnaire, il y avait les autorités départementales, celles des districts et notamment, à Nantes, les *Sociétés* et les clubs, qui agissaient fortement sur l'administration et l'entraînaient aux violences. Dans les rangs du schisme constitutionnel, où s'affirmèrent d'ailleurs bien des rétractations, figurait en première ligne l'évêque intrus Minée ; il usurpait le siège si noblement occupé par Mgr de la Laurencie, qu'on rencontra déplorablement plus tard dans l'opposition des vingt-six de la *Petite Église*. Minée était un caractère avili par l'intérêt et par la peur ; il s'abaissa peu à peu jusqu'à renoncer publiquement en 93 à ses fonctions sacerdotales, jusqu'à devenir le courtisan du féroce Carrier et de la Compagnie de Marat. Au reste, il n'était que l'instrument servile de l'administration, et celle-ci, par hypocrisie ou par ignorance, affectait de donner au culte public, dont elle maintenait les formes catholiques, une grande solennité extérieure.

M. Lallié déroule, d'après les documents, les progrès de la persécution religieuse, activés par les constitutionnels vigoureu-reusement repoussés, presque sur tous les points du département, par la constance invincible des populations. En 91, des excès déplorables se produisirent, témoin entre autres choses les traitements ignominieusement cruels que subirent le couvent des Coaëts et les hospitalières de Nantes. La Révolution, qui des régions supérieures du pouvoir se précipitait sur la France entière, s'accélérait spécialement dans la Loire-Inférieure, et l'administration départementale, dominée par la démagogie, devançait quelquefois les lois persécutrices. C'est ainsi qu'au mépris de

toute légalité, elle ordonna des arrestations fréquentes de prêtres insermentés que sa justice sommaire fit enfermer dans les prisons de Nantes. En 1792 et les années suivantes, jusqu'à la chute de Robespierre, la persécution fut à son apogée. Aux cruautés de la déportation s'ajouta la peine de mort contre les réfractaires, sollicitée de la Convention par l'autorité départementale. Il faut lire ici l'émouvante histoire des luttes de la fidélité contre les atrocités d'une terreur qui ne désarmait pas... Trois cents prêtres environ, dit M. Lallié, furent chassés de France, affrontèrent en Espagne, en Angleterre et ailleurs les tourments de la misère ; d'autres, que la vieillesse ou les infirmités retenaient dans les prisons, y trouvèrent la mort ou succombèrent dans les noyades de Carrier ; beaucoup se résignèrent avec une vaillance héroïque aux douleurs d'une vie errante toujours menacée par l'inquisition révolutionnaire ; ils se dérobaient au supplice pour aller, la nuit et le jour, porter aux catholiques les consolations de leur ministère, et « cent cinquante (à peu près) de ces derniers moururent (captifs) ou furent noyés, guillotinés, massacrés ». Au plus fort de la tourmente, le parti constitutionnel eut un moment d'éclipse ; la bassesse de ses adeptes ne les préservait pas des rigueurs de l'incivisme.

Sous le Directoire il y eut oscillation entre les sévices des persécuteurs et une tolérance relative que maintenaient les chefs de l'armée. Mais le coup d'État de Fructidor remit la *terreur* à l'ordre du jour. Alors se renouvelèrent les héroïsmes du clergé, soutenus par des laïques intrépides. M. Lallié les révèle, et comme toujours il cite autant qu'il est possible les noms de ceux que leur courage, digne des chrétiens primitifs, recommande aux hommages et aux souvenirs ineffaçables de l'histoire. Adviennent le 18 Brumaire et le Concordat. Ici l'impartial auteur reconnaît que si le culte catholique, déjà public à Nantes au commencement de 1795, eût pu à la rigueur se relever dans tout le diocèse, il était impossible, sans l'intervention du Saint-Siège, de résoudre efficacement des questions religieuses d'une importance souveraine. De là, ainsi que pour toute la France, le Concordat de 1803. A ce propos, l'auteur ne se méprend ni sur le caractère ambitieux et fourbe, ni sur les desseins de futur despotisme du premier consul, et en regard de ses agissements il fait voir la magnanimité, la rectitude de Pie VII et de ses délégués, dont la condescendance patiente alla jusqu'aux limites du devoir.

Le deuxième volume se compose de notices bibliographiques : elles sont consacrées, par ordre alphabétique, « aux prêtres et aux religieux du diocèse de Nantes qui ont été, par le seul fait de leur existence à cette époque, mêlés aux événements de la Révolution ». Malgré les obligeances qui lui sont venues en aide dans ses recherches, ces notices de l'auteur sont toutes plus ou moins frustes ; elles pourront servir de notes pour des travaux ultérieurs. Si incomplètes qu'elles soient, elles n'en sont pas moins précieuses à bien des communautés; elles y trouveront les titres d'honneur de ceux dont elles vénèrent et conservent, comme faisant partie de leur patrimoine, la mémoire bénie.

M. Lallié demande l'indulgence des lecteurs pour les inexactitudes et les répétitions qui auraient pu, malgré ses soins, se glisser dans ses notices. A la fin de son premier volume, il exprime l'espoir que d'autres, en s'inspirant des traditions, donneront à l'histoire de la persécution dans le diocèse, la couleur et la vie qui manquent dans son récit. C'est là une modestie vraiment bien rare de nos jours, et qui lui fait illusion sur la valeur de son œuvre. Non seulement elle est pleine de documents et de faits, mais elle a des citations saisissantes et des pages pleines d'émotion. Ce qui vaut mieux encore, c'est que la plume de l'historien est toujours conduite par une foi aussi éclairée que profonde.

G. GANDY.

Le Roi-Martyr, par le P. V. Delaporte, S. J. Paris, Dumoulin, 1893. In-8, pp. 216.

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'intéressante étude publiée à l'occasion du centenaire, 21 janvier 1793, où le P. Delaporte s'est montré le peintre douloureusement ému de « l'âme du Roi-Martyr » (p. 2). Cette âme, dont l'auteur révèle les vertus par des faits puisés aux meilleures sources, nous apparaît aussi avec toute sa sereine majesté dans les écrits du roi : testament, vœu au Sacré Cœur, etc., qui suivent les pages du P. Delaporte. Des documents complètent le volume, entre autres l'apologie de Louis XVI par Pie VI, avec la reproduction du titre de la première édition, et l'oraison funèbre prononcée au Cercle catholique d'ouvriers de Montparnasse, le 21 janvier 1893, par le R. P. Le Doré, supérieur des Eudistes.

Dire que l'exécution typographique n'est pas inférieure à l'œuvre paraîtra superflu à qui sait le soin apporté par M. Dumoulin à tout ce qui sort de ses ateliers. Des gravures bien choisies ornent élégamment le volume. P. POYDENOT, S. J.

Le Cardinal Lavigerie. Discours prononcés le mercredi 19 avril 1893, dans la basilique de Saint-Louis de Carthage, et le mardi 2 mai de la même année, dans la cathédrale d'Alger, par Mgr PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Paris et Poitiers, Oudin, 1893. Gr. in-8, pp. 103.

Deux oraisons funèbres d'un prince de l'Église, prononcées à treize jours d'intervalle par un évêque, membre de l'Académie française : voilà qui probablement est sans exemple dans les annales de la prédication chrétienne.

Les débuts du distingué professeur en Sorbonne, du directeur de l'Œuvre des écoles d'Orient, plus tard auditeur de Rote, évêque de Nancy (1863), furent ceux d'un maître. Archevêque d'Alger (1867), Mgr Lavigerie, en mettant le pied sur la terre africaine, faisait ce serment qu'il a tenu avec une inviolable fidélité jusqu'à la mort : « Je ne veux pas un jour de repos. »

Mgr Perraud dit quels ont été les labeurs de ce conquérant des âmes et comment ils ont été abondamment bénis. L'administration pastorale dans l'archidiocèse d'Alger, l'action métropolitaine sur cette grande colonie, occupent les premières années de l'épiscopat de Mgr Lavigerie. L'évangélisation des indigènes, commencée avec les orphelins de la famine de 1867, se poursuit en Kabylie, au Sahara, et par delà le désert, jusqu'aux populations de l'Afrique équatoriale. De cette époque date la fondation de la Société des Pères Blancs et des Sœurs missionnnaires. Précurseur aussi habile qu'actif de la France en Tunisie, le cardinal ressuscite les plus glorieux souvenirs de Carthage, et relève sur des ruines tant de fois séculaires le siège primatial de saint Cyprien.

Mgr Lavigerie a tenu dans l'histoire de ce siècle une grande place, et le Souverain Pontife a fait en deux lignes l'éloge le plus complet qu'un évêque ait reçu du Pasteur de l'Église universelle. « Les services que vous avez rendus à l'Afrique, écrivait Léon XIII

au cardinal, vous mettent au rang des hommes qui ont le mieux mérité de la religion catholique et de la civilisation [1]. »

Les deux éloquents discours de Mgr Perraud serviront de cadre à l'historien, déjà à l'œuvre, du cardinal Lavigerie.

A. COURAT.

Eugène Boré, *supérieur général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité*, par M. Léonce DE LA RALLAYE. Paris, Delhomme et Briguet. In-8. Prix : 5 francs.

M. de la Rallaye, avantageusement connu depuis longtemps dans la presse catholique, nous retrace dans cet intéressant volume la vie d'un homme qui, après s'être distingué, jeune encore, par ses travanx d'érudition, fut amené à jouer, sans l'avoir recherché, le rôle d'homme public, et finit par offrir un modèle achevé de la vie religieuse. Des documents du plus haut intérêt, notamment des lettres inédites de Lamennais, dont Eugène Boré fut le disciple, la correspondance de M. de Bussière, les *Annales de la Congrégation de la Mission*, ont rendu à l'auteur sa tâche facile ; aussi les pages qu'il présente au public sont-elles d'une lecture à la fois instructive, attachante et surtout édifiante.

Né à Angers, le 15 août 1809, Eugène Boré dut aux sentiments religieux et dévoués de sa mère une forte et chrétienne éducation. Après avoir étudié dans plusieurs collèges, entre autres au petit séminaire de Montmorillon, alors dirigé par les Jésuites, il fit au collège Stanislas, à Paris, sa rhétorique et sa philosophie. Cette dernière année, il remporta au concours général le prix d'honneur. Il avait eu un concurrent sérieux dans la personne d'Alfred de Musset ; mais la composition du premier fut jugée avec raison plus ample, plus solide et plus nourrie. Il s'empressa de déposer la couronne qui lui avait été décernée sur l'autel de la sainte Vierge.

A cette époque régnait dans l'élite de la jeunesse française un vague désir de régénération sociale, dont Lamennais avait depuis longtemps donné le signal. Eugène, résolu de répondre à son appel, se rendit à la Chesnaie. « Efforce-toi, mon cher enfant, écrivait le maître à son disciple, d'avancer chaque jour dans la voie sainte de l'humilité et du renoncement à toi-même. C'est la

1. Lettre de Léon XIII, 10 novembre 1887.

voie de la paix, même sur la terre, la voie du contentement et de la joie intérieure, la voie qui conduit au repos éternel. » Eugène se montra fidèle à cette pieuse recommandation : trop heureux, Lamennais lui-même, s'il eût mis en pratique la morale qu'il prêchait si bien aux autres !

C'est du côté des langues orientales que s'étaient portés l'attention et les efforts du jeune Boré; il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans cette branche importante des connaissances humaines. La Société Asiatique de Paris le reçut, en 1833, au nombre de ses membres; dès l'année suivante, il professa comme suppléant, le cours de langue arménienne au Collège de France. Deux ans après, il forma le dessein d'aller en Orient étudier à leur source les langues sémitiques, et il se vit investi par le ministre de l'Instruction publique et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'une double mission scientifique. Mais son but était surtout religieux; il ambitionnait l'honneur de combattre par la plume en faveur du catholicisme. Il avait trente ans à peine lorsqu'il entreprit le voyage en Arménie et en Perse, qui fonda sa célébrité.

A partir de ce moment, la vie de M. Eugène Boré offre le triple attrait de récits de voyages dans des contrées peu connues, d'événements intéressant à la fois la politique et la religion, et d'actes de vertu poussés jusqu'à l'héroïsme. On suit avec plaisir et profit les traces d'un érudit de premier mérite que l'Académie des inscriptions se fit honneur d'admettre parmi ses membres; d'un observateur sagace qui dévoile discrètement les menées de la diplomatie; d'un fervent religieux qui fut le modèle de ses frères avant de devenir leur chef.

M. Boré se trouve mêlé aux origines et au développement de ce que l'on a nommé la « question d'Orient ». Par la publication d'une brochure sur les « Lieux saints », qui fit alors certain bruit, il avait le premier éveillé l'attention non seulement des croyants, mais encore des indifférents et des politiques sur la situation religieuse de ces contrées lointaines. Fixé par la Providence sur les bords de la mer de Marmara, il voua sa vie à la régénération de ces pays appauvris intellectuellement et moralement par le schisme et l'hérésie, et ruinés par la barbarie musulmane.

Il attachait beaucoup d'importance à la diffusion de l'instruction. En répandant chez des peuples ignorants les lumières de la

science, on détruirait, disait-il, de regrettables préventions qui s'opposaient au triomphe de la vérité. Il ne serait pas téméraire d'affirmer qu'il fut un des inspirateurs de l'Œuvre des Écoles d'Orient. C'est, en effet, à la suite d'une conférence faite par lui au Cercle catholique du Luxembourg, que M. Cauchy entreprit cette œuvre importante ; aussitôt qu'elle fut créée, il s'empressa de lui apporter tout son appui.

Déjà bien connu dans le monde des savants et dans celui des œuvres, M. Boré se trouvait à Constantinople au moment où éclata la guerre entre la Russie et la France. Le dévouement dont il fit preuve comme aumônier militaire, dévouement qui fut admirablement secondé par le zèle des Missionnaires et des Sœurs, ne saurait être oublié, aujourd'hui surtout que la haine des sectaires s'attache à bannir de l'école et de l'hôpital tout ce qui porte un nom congréganiste.

Ce n'est pas sans profit que l'on revit par la pensée avec ces grandes âmes qui ont laissé des traces ineffaçables de leur passage sur la terre. Rien de plus édifiant et de plus admirable, dans l'ouvrage de M. de la Rallaye, que les citations du *Journal intime* d'Eugène Boré avant et depuis sa profession religieuse, et jusque sous son généralat si court, mais si bien rempli. On y lit que, quelques années après sa profession religieuse, il avait généreusement ajouté aux vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui de se dévouer au service des pauvres. Quoi de plus noble et de plus beau que le spectacle de cette âme qui, sous le regard et l'impulsion de Dieu, marche à grands pas dans le chemin de la vertu, et arrive enfin, d'ascensions en ascensions, jusqu'au sommet de la sainteté !

Nous ne doutons pas que les deux familles dont M. Boré était le chef vénéré, ne soient heureuses de retrouver dans cette touchante biographie l'image fidèle de celui qui les a tant aimées, de celui auquel elles ont voué un culte reconnaissant d'admiration.

V. MERCIER, S. J.

I. — **Vie de M. de Cissey,** *promoteur de l'Œuvre dominicale de France*, par Mme L. Bastien. Paris, Maison de la Bonne Presse. Prix : 2 francs.

II. — **Eugène Beluze.** *Sa vie et ses œuvres*, avec une lettre de

Mgr d'Hulst, par Christian de Coulonges. Paris, Poussielgue. Prix : 2 francs.

I. — Le mouvement qui s'opère en faveur du repos du dimanche dans la France entière, et qui emporte heureusement les chefs des grands ateliers chrétiens, les compagnies de chemins de fer, parfois jusqu'à l'État lui-même, est dû en partie à l'impulsion d'un homme qui laissera une œuvre importante en ce siècle, M. Louis de Cissey. Perpétuer la mémoire de ce *missionnaire laïque*, faire connaître son œuvre en le montrant d'abord bon père de famille, excellent chrétien, homme d'action et de dévouement pour le bien-être moral et matériel de ses concitoyens; puis, étendant plus loin et plus haut son action, par l'apostolat en faveur de l'Œuvre dominicale, et cela malgré les difficultés de toute nature : persécution de ses ennemis, défection de ses amis, apathie d'un grand nombre : tel est le but que s'est proposé une associée de cette Œuvre, Mme Bastien.

Le lecteur qui voudra se donner la peine de parcourir la *Vie* édifiante *de M. de Cissey* verra de près la sainteté de cet apôtre, son genre d'éloquence pour lequel il avait d'abord ce qu'exige Mgr Mermillod : un cœur et des lèvres; mais M. de Cissey avait de plus une foi vive et un ardent amour pour Dieu et les âmes. Là est le succès de ses conférences dans les salons, les réunions publiques, les églises même, jusqu'à ce que le gouvernement vînt s'y opposer. Cette Vie prouve qu'il n'est pas nécessaire de porter la soutane ou la robe d'un religieux pour faire l'œuvre de Dieu, que la piété et l'éloquence suffisent seules, avec l'appel du Ciel. Dans un Appendice, l'auteur a eu la bonne idée de nous donner un recueil de lettres du missionnaire, remplies de saintes et salutaires pensées que les hommes d'œuvres devront méditer. Toutes portent l'empreinte d'un grand esprit de foi.

Nous aurions désiré, avec une table indiquant la substance de ces lettres, quelques conférences, *in extenso*, faites par M. de Cissey.

Ce livre à bon marché est à répandre.

II. — Faire connaître la vie et les œuvres de charité d'un pieux et zélé chrétien, rendre service aux étudiants qui arrivent à Paris, remplis de bonne volonté et de généreux sentiments, c'est là ce que se propose M. de Coulonges, dans ce petit volume.

Eugène Beluze appartient à cette pléiade de chrétiens au cœur chaud, à la foi vive, qui détruisirent en France, au milieu de notre siècle, le règne du respect humain, et rendirent aux jeunes gens le courage de montrer cette foi, de la répandre autour d'eux.

Son exemple est instructif, et plus que jamais il était bon de le recueillir. Les services signalés rendus par cet homme à la jeunesse catholique, ces œuvres qu'il a créées les continuent après lui et les perpétueront longtemps encore.

M. de Coulonges fut un des collaborateurs d'Eugène Beluze : nul n'a mieux connu son héros et ne sait mieux en parler. Bien nourrie de faits, bien substantielle, cette biographie est écrite d'un style sobre, facile et agréable. L'auteur a des qualités qu'il ne doit pas craindre de montrer : nous prendrons plaisir à le lire souvent.

Le Cercle du Luxembourg n'est pas assez connu en province. Le livre de M. de Coulonges le fera connaître et aimer des étudiants, de ceux qui ne font pas les barricades aux jours d'émeute.

A. BARAUD.

Recherches sur les Aryas, par le général Wolf. Mâcon, imprimerie Romand, 1893. In-8, pp. 192.

Sous le nom d'Aryas, on comprend un groupe de populations de descendance japhétique, qui occupaient, il y a environ cinq mille ans, une région assez étendue de l'Asie dont le centre était la Bactriane. Ces tribus parlaient dès lors des dialectes distincts, mais tous dérivés d'une langue primitive commune, dont le sanscrit serait demeuré le plus voisin.

Les Aryas envahirent successivement l'Inde et la Perse d'un côté, de l'autre l'Europe, se cantonnèrent dans les diverses contrées et finirent par former les groupes ethniques que nous désignons sous les noms d'Hindous, Perses, Grecs, Latins, Celtes, Germains, Slaves.

Ce court résumé nous donne les conclusions les plus probables des savants sur l'histoire primitive des Aryas. L'auteur des « Recherches » veut aller plus loin : il s'est fait une théorie particulière de l'influence des Aryas sur les destinées de l'humanité.

D'abord le général Wolf pense que l'on n'a pas assez étendu

l'aire des migrations des tribus aryennes : on a eu tort, à son avis, d'en exclure l'Afrique : « Je suis arrivé, dit-il, à constater que l'Afrique septentrionale était saturée de vestiges aryens, témoignant qu'elle avait été envahie comme l'Inde, la Perse et l'Europe ; et ensuite j'ai reconnu qu'il existait encore dans les profondeurs du Sahara un essaim d'Aryas, l'aristocratie des Touareg, qui a conservé la plupart de ses caractères natifs, et, entre autres, ses antiques institutions sociales. » (P. 7.)

Si le général parvenait à prouver sa thèse, nous n'aurions qu'à nous transporter chez les Touareg pour y voir de vrais Aryas en tout semblables aux Aryas de l'ancien temps, de la Bactriane. M. Wolf nous en fait un portrait fort avantageux au physique aussi bien qu'au moral : haute stature, peau blanche, figure allongée, cheveux blonds, yeux bleus, grand air de distinction, et, d'autre part, doués des belles qualités dont Ibn Khaldoun gratifie l'aristocratie des Touareg : respect envers la divinité, bravoure dans les combats, loyauté, fidélité aux promesses et aux traités, patience dans l'adversité, bonté de cœur, compassion pour les malheureux, haine de l'oppression, etc.

Mais la question est de savoir si, en réalité, les seigneurs touareg sont les descendants directs d'un essaim d'Aryas qui de la Bactriane serait venu se fixer directement dans les montagnes de l'Aurès et se serait perpétué jusqu'à nos jours.

Bien avant qu'il fût question, dans la science, des migrations aryennes, on avait parfaitement remarqué dans les populations de l'Afrique septentrionale un mélange de deux races humaines : les habitants de ces pays présentent, les uns, le type brachycéphale, à tête ronde, de taille moyenne, aux yeux et aux cheveux noirs ; d'autres se rapprochent du type dolichocéphale, sont de haute taille, ont les cheveux blonds. Les brachycéphales paraissent former le fond de la population aborigène, en possession du sol depuis fort longtemps ; l'élément doliphocéphale, la race blonde, clairsemée, était considérée comme venue assez récemment du dehors par immigration ; on la regardait comme la descendance des mercenaires gaulois et vandales jadis employés dans les guerres d'Afrique.

Le général Wolf veut absolument que ces hommes blonds soient des Aryas arrivés en Afrique à une époque très ancienne,

aux temps où les premiers Celtes passaient le Rhin pour occuper les terres de France.

Pour prouver sa thèse, le général met en œuvre tous les arguments possibles : noms que se donne l'aristocratie touareg, *Imohar*, *Imochar*, etc.; caractères physiques, costume traditionnel, état social et régime des castes, religion supposée primitive, monuments mégalithiques, langue qui présenterait des restes du dialecte aryen. Mais ces arguments, malgré leur nombre, ne semblent pas aboutir à démontrer la conclusion, et le lecteur, après avoir suivi les discussions quelque peu subtiles de M. Wolf, ne reste pas persuadé que les seigneurs touareg soient les petits-fils des Aryens de la Bactriane.

Chose singulière, ces Aryens, dont le général voudrait nous faire contempler un spécimen persistant dans l'aristocratie des Touareg, ailleurs, dans les pays qu'ils ont certainement envahis, comme l'Europe, la France, auraient disparu et ne laisseraient même plus de traces aujourd'hui. « Les Aryens, écrit le général (p. 189), ne sont pas nos ancêtres; nos véritables ancêtres, ce sont les aborigènes mêmes du sol, qui, après avoir recouvré leur liberté et secoué le joug des Aryas, ont pris la direction des destinées de l'humanité. »

Quel a donc été le rôle des Aryas et de qui sommes-nous réellement les fils? Sur ces questions, le général Wolf a sa théorie toute personnelle : « Nulle part, dit-il, les Aryas n'ont été les premiers habitants des pays où ils se sont implantés ; les tribus aryennes n'ont même envahi que les contrées où il y avait des populations à asservir : dominateur par nature, l'Arya voulait vivre dans l'oisiveté, aux dépens de bras humains qu'il astreignait au travail. L'invasion aryenne avait le caractère d'une conquête, et non d'une colonisation.

Aussi, d'après le général Wolf, quand les Aryas arrivèrent en Europe, en France, ils y rencontrèrent un peuple nombreux et une civilisation déjà vieille de plusieurs milliers d'années. Cette civilisation, qu'il appelle *chamitique*, était caractérisée par une grande culture des arts manuels, des sciences d'application et des lettres.

La victoire des Aryas, dans l'hypothèse du général Wolf, eut pour résultat de « créer une société dans laquelle vivaient côte à côte deux races d'hommes différentes, superposées sur le même

sol, mais séparées par une inimitié implacable, éternelle; l'une spoliatrice, l'autre dépouillée; l'une guerrière et oisive, l'autre désarmée, disparaissant dans l'abjection et dans les fatigues du labeur servile ». (P. 160.) L'Aryen, le conquérant, ne vivait que de combats, de fêtes, de chasses; l'aborigène, le vaincu, consumait sa vie dans les travaux agricoles et industriels, au profit de maîtres insatiables et sans pitié (p. 161).

Un tel état était violent et ne pouvait pas toujours durer; au lendemain de la conquête, une lutte sourde commença entre les Aryas, qui n'avaient d'autres aspirations que le maintien de leurs privilèges, et les aborigènes, les premiers occupants du sol, qui ne tendaient qu'à s'affranchir de leur dur servage.

Ce fut le système aryen qui eut enfin le dessous. Du sein de la population aborigène, longtemps assujettie, s'éleva une classe moyenne qui finit par secouer le joug des Aryas et par prendre en main les destinées de l'humanité, en inaugurant une ère nouvelle, la civilisation moderne.

« C'est donc à tort, conclut l'auteur (p. 189), qu'on fait honneur au génie aryen de la civilisation moderne : l'influence de l'Aryen ne s'est fait sentir que pour entraver tout essor. « La « civilisation moderne est l'œuvre des aborigènes du sol, des « vaincus ; elle est le triomphe du travail sur l'oisiveté ; elle s'est « développée au fur et à mesure que s'amoncelaient les ruines « de l'édifice aryen. »

Exposer le système, c'est en montrer le caractère conjectural. Où le général a-t-il pris cette civilisation *chamitique* dont il gratifie l'Europe, la France, avant l'arrivée des Aryens, des premiers Celtes ? D'où venait cette population dite aborigène ? De quels aïeux descendait-elle ? M. Wolf, d'autre part, ne se contente pas des trois mille ans avant notre ère, que plusieurs auteurs assignent à l'invasion aryenne ; il lui faut de gros chiffres, des dix et treize mille ans avant Jésus-Christ, et il estime que l'établissement des Aryens aux environs du Rhin est antérieur aux temps historiques de l'Égypte. Quelques bonnes preuves données à l'appui de ces assertions ne seraient certes pas superflues.

Ce n'est pas dans les *Recherches sur les Aryas*, malgré l'originalité de ce livre et l'intérêt qu'il offre, que le lecteur peut avoir espoir de rencontrer les solutions convaincantes des questions agitées encore aujourd'hui par la science, au sujet des tribus

aryennes, de leur type ethnique, de leurs migrations, de leurs rapports de parenté avec les populations indo-européennes et autres.

A. HATÉ, S. J.

La Turquie et l'Hellénisme contemporain : *La Macédoine*, par Victor Bérard. Paris, Alcan, 1893. In-12, pp. v-352. Prix : 3 fr. 50.

Que faut-il entendre par *hellénisme*, et par *hellénisme contemporain?* Les mots en *isme* sont généralement des vocables abstraits, dont le sens est fort élastique et par là même peu clair. M. Bérard aurait peut-être bien fait de définir celui-ci avant de commencer son étude, dont le présent volume ne comprend que la première partie. Les géographes de Berlin ont publié, apparemment pour le compte des Grecs de Grèce, un πίναξ τοῦ ἑλληνισμοῦ. Cette grande et belle carte embrasse tout le bassin de la Méditerranée, ou pour mieux dire tout le monde connu des anciens. Non seulement les colonies grecques, mais tous les endroits où la Grèce a étendu son influence par sa langue et son commerce, y sont désignés en caractères saillants. L'hellénisme, d'après le πίναξ, serait donc l'ensemble des contrées plus ou moins atteintes par le rayonnement de la civilisation de la Grèce antique. Je crois bien que notre Gaule elle-même est enfermée dans les vastes frontières de cet hellénisme.

Mais le mot signifie manifestement autre chose. Depuis que la Grèce a recouvré son indépendance, ce petit peuple a ouvert son âme à de grandes ambitions ; il s'est souvenu de l'histoire d'Athènes et de Sparte, de Thémistocle et de Périclès; il s'en est fait une auréole. Comme sa langue est encore parlée non seulement dans les îles de l'Archipel, mais en Europe et en Asie, de l'Adriatique jusqu'au Nil, il s'est persuadé qu'il avait droit de revendiquer ces territoires, et il ne rêve rien moins que la reconstitution de l'empire byzantin, avec Constantinople pour capitale. C'est ce qu'on appelle la *grande idée*. Cet état d'esprit, ces visées grandioses, la propagande faite pour leur recruter des adhérents, la fermentation qui en résulte dans tout l'Orient, et qui donne bien du souci à la Turquie et à l'Europe elle-même, tout cela c'est l'*hellénisme contemporain*.

M. Bérard se propose de l'étudier dans les diverses parties de

l'empire ottoman. Pour cette fois, son champ d'exploration comprend seulement deux provinces européennes, l'Albanie et la Macédoine. Peut-être trouvera-t-on que son itinéraire est celui d'un voyageur qui se rend par le grand chemin d'un point à un autre, plutôt que d'un ethnographe qui tient à se rendre compte de l'état du pays. Elbassan, Okhrida, Monastir, Kastoria marquent la ligne qu'il suit de Durazzo aux frontières de la Thessalie ; les haltes ne sont guère plus nombreuses. Est-ce bien suffisant ? Au demeurant, M. Bérard ne laisse rien échapper de ce qu'il voit sur sa route : description topographique, orographique, hydrographique, état de la culture, régime de la propriété, productions du sol, tout est relevé avec un soin consciencieux. On pourrait, sur ses indications, dresser la carte physique et agricole de la région.

Quant au sujet spécial de l'étude, l'hellénisme contemporain, il ne paraît pas dominer ce qui l'entoure. Au contraire, l'impression d'ensemble qui reste au lecteur, quand il ferme le livre, c'est que l'hellénisme ne doit pas compter la Macédoine au nombre des provinces de son futur empire. Dès aujourd'hui le Bulgare y fait plus grande figure que l'Hellène ; il y occupe plus de place, il avance d'une allure moins tapageuse, mais plus régulière ; tout compte fait, il est plus sympathique. L'avenir ne lui appartiendrait-il pas ?

M. Bérard est philhellène et ne s'en cache pas. Cette inclination est assez commune chez nous. Les Grecs modernes bénéficient encore des enthousiasmes que les poètes ont suscités autour de leur cause, il y a tantôt trois quarts de siècle. Nous avons tous eu notre heure de juvénile passion pour la Grèce renaissant à la liberté à force d'héroïsme. Plus tard, ceux qui ont suivi son histoire se sont généralement beaucoup refroidis. Avec des dehors moins brillants, le Bulgare a des qualités plus solides. Nous ne lui avons pas été secourables comme nous l'avions été pour les Grecs. Aujourd'hui ce vaillant petit peuple serait catholique, si nous lui avions tendu la main il y a trente ans ; ce serait un ami et un allié pour les parties qui doivent se jouer sur l'échiquier oriental, où il est peut-être destiné à un rôle prépondérant.

Revenons au travail de M. Bérard : en essayant de débrouiller l'écheveau macédonien il a bien, semble-t-il, abordé le côté le

plus difficile de sa tâche. Nulle part en effet les nationalités orientales ne sont plus mêlées, plus enchevêtrées qu'en Macédoine. Serait-ce pour cela qu'on appelle macédoine un mélange culinaire où l'on trouve de tout ? Outre les Hellènes et les Bulgares, on y rencontre les Albanais, les Serbes, les Valaques, sans parler des Juifs et des Turcs, non plus que des puissants voisins, la Russie d'une part et l'Autriche de l'autre, qui ne sont point quantités négligeables. Cette lutte de races qui se réveillent et qui toutes aspirent à recueillir l'héritage de l'Ottoman condamné à disparaître, est sans doute un sujet d'étude des plus attachants.

Mais par-dessus les compétitions de détail il semble qu'il y aurait lieu de mettre en relief certaines idées qui dominent les faits et finalement mènent le monde. L'effacement progressif de la puissance musulmane devant la poussée de la civilisation chrétienne est le plus grand phénomène de l'ordre politique et social que présente l'Europe. Après avoir menacé la chrétienté de la ruine et tenu pendant des siècles la victoire indécise, l'Islam définitivement vaincu est obligé de céder la place à des nationalités qu'il a foulées et broyées, mais que la sève chrétienne a empêché de périr. Cette loi inéluctable n'a-t-elle point quelque peu échappé à M. Bérard ? On le surprend, sinon à plaider la cause du Turc, du moins à rappeler le droit du Turc. Est-ce donc que le droit du sabre abolit pour jamais tous les autres ? De toutes les pages du livre se dégage pourtant cette conclusion que, partout où le Turc a été maître, la barbarie s'y est installée avec lui.

Un critique rigoriste relèverait encore tel passage plaisant, telle malice dont certaines susceptibilités respectables pourraient être froissées ; nous n'y voulons voir que des boutades de voyageur fatigué. En somme, nous avons dans ce volume les premiers chapitres, écrits avec verve et richement documentés, d'une étude du plus haut intérêt. Nous souhaitons sincèrement que les autres ne se fassent point trop attendre. J. BURNICHON, S. J.

I. — **Le Maréchal de Mac-Mahon**, par le commandant GRANDIN. Paris, Haton. 2 vol. in-12. Prix : 6 francs.

II. — **Mac-Mahon**, par Germain BAPST. Paris, Colin. In-16. Prix : 1 franc.

III. — Éloge funèbre du maréchal de Mac-Mahon, par Mgr Perraud. Autun, Dejussieu.

I. — Il appartenait à un soldat de redire la vie et les hauts faits d'un guerrier tel que Mac-Mahon. Le commandant Grandin s'est acquitté de cette tâche avec succès. La plume est celle d'un écrivain qui nous rappelle le général Ambert, le capitaine Blanc et plusieurs auteurs militaires qui ne sont plus.

Le premier volume surtout contient le récit des guerres d'Afrique et la part considérable prise par Mac-Mahon comme officier, puis comme général, et enfin comme gouverneur de l'Algérie. Quelques épisodes ne se rattachent que de loin au héros du livre, mais il était difficile de faire autrement. La lecture en est attachante, comme celle de tout ce qui a rapport aux gloires de la France. C'est d'ailleurs le double but du commandant Grandin : honorer le soldat autant que la patrie française.

L'auteur nous montre son héros guerrier dans l'âme, ne rêvant que batailles sur la terre d'Afrique, parce que c'est là qu'il pourra satisfaire sa soif des combats ; là seulement est la guerre de tous les jours. Quand son régiment, après huit années de luttes en Afrique, est rappelé en France, Mac-Mahon change de régiment pour demeurer sur le champ de bataille. Sa valeur le fait général de brigade à quarante ans, de division à quarante-quatre : la politique ne le préoccupe point. Son sang-froid, son calme comme son intrépidité l'accompagnent au plus fort de la mêlée et au milieu des plus grands périls.

L'auteur le montre heureux partout, partout le premier à l'attaque et à la défense, jouant mille fois sa vie, s'exposant autant qu'il ménageait ses soldats : *contemptor suæ vitæ, dominus alienæ*, selon la belle épigraphe empruntée à Sénèque ; atteint seulement de quelques blessures peu sérieuses qui jamais n'affaiblissent son courage, et se relevant aussitôt pour courir à de nouveaux combats et à de nouveaux succès. Volontiers Mac-Mahon se fût écrié comme le vaillant La Moricière, jeté à bas de son cheval tué pendant les journées de Juin, et se relevant pour monter un nouveau coursier : *Petit bonhomme vit encore !*

Partout on le retrouve audacieux jusqu'à la témérité, en Crimée, en Italie, dans l'est contre les Allemands, comme en Afrique où il guerroya pendant vingt-sept ans.

Une colonie qui se forme traverse trois périodes : la période de conquête, celle de pacification, celle d'administration. L'écrivain militaire, trop admirateur peut-être, s'attache à montrer que Mac-Mahon était apte à ces trois périodes, et qu'il a heureusement rempli son devoir de soldat, de pacificateur et d'administrateur.

En 1870, le maréchal n'a plus les mêmes succès que jadis, mais alors des causes multiples s'opposent à son action : *il exécute des ordres et ne prend rien sur lui*, dit l'auteur. Cependant, partout et toujours il fait ce qu'il doit et ce qu'il peut, se souvenant que Dieu n'ordonne pas de vaincre, mais de combattre ; et quand la politique s'empare de sa personne, à défaut d'autres qualités de gouvernement, la même loyauté préside à ses actes. Aussi redirons-nous volontiers avec le commandant Grandin ces paroles qui résument la vie du héros : « Grand par la modestie, plus grand encore par le cœur et la fermeté dans le malheur, héroïque dans la victoire comme dans la défaite, Mac-Mahon a été le modèle des soldats ; et il y en a peu comme lui, même sous la coupole des Invalides. » Il eût été bon et juste d'ajouter qu'il fut grand également par sa foi de chrétien.

A la page 221, t. II, une faute de français a échappé au correcteur : « pour ne se rappeler que *de* l'humiliation de Sedan ».

Somme toute, ouvrage excellent à répandre, dût-il paraître un peu trop prodigue d'éloges sans réserve.

II. — A son tour, M. Germain Bapst a voulu honorer et faire connaître le mérite militaire du Bayard des temps modernes.

Son livre a surtout quelque valeur par les nombreux traits de la vie guerrière de Mac-Mahon, et dont plusieurs ne se retrouvent pas dans des biographies plus étendues. C'est qu'il a puisé avec bonheur dans les divers écrivains qui ont raconté les guerres d'Afrique.

Les *Archives historiques du ministère de la Guerre* sont notamment une mine précieuse qu'il a su exploiter, comme il a puisé aux sources officielles pour son *Essai sur l'histoire du théâtre*, également rempli d'anecdotes et de détails intéressants.

La modestie du maréchal est particulièrement mise en relief dans le *Rapport* du vainqueur de Malakoff, où celui-ci ne fait pas une seule fois allusion à son rôle de général : ce qui a inspiré au

duc d'Aumale et à La Moricière ces paroles si vraies : « Sa modestie surpasse encore ses autres qualités. »

Un peu écourtée, cette biographie, quand arrive l'époque douloureuse de la guerre contre l'Allemagne. A peine quelques anecdotes sur Mac-Mahon à Reichshoffen et à Sedan, et c'est tout. Il est vrai que ce livre a pour titre : *les Premières années de Mac-Mahon.* Si l'auteur a été embarrassé pour justifier le héros de Magenta et de Malakoff dans sa marche sur Sedan et sa retraite vers Paris, il peut lire le travail du commandant Grandin, où le maréchal est dit, avec raison, *exécuter des ordres*.

Espérons que dans une nouvelle édition cette lacune sera comblée. Il faut ajouter que, pour qui voudrait connaître la vie de Mac-Mahon dans ses détails, ce petit livre serait insuffisant.

Tel qu'il est, il suffit à donner une haute idée du courage et de l'honnêteté du vaillant guerrier.

III. — Ce qui est nouveau dans l'éloge funèbre du maréchal par Mgr Perraud, c'est la beauté du style et le sentiment chrétien qui y domine. Que d'autres célèbrent les qualités du guerrier, la prudence du tacticien, l'attitude politique du chef de l'État, l'orateur, en son noble langage, s'attarde surtout à vanter les vertus du chrétien, l'homme de « la ligne droite », selon l'expression du prélat, tout en indiquant en traits rapides les principaux épisodes de la vie militaire du maréchal.

Le but de ces trois œuvres est le même : développer le sentiment de l'honneur et du patriotisme, en faisant connaître le valeureux soldat qui en est la haute expression.

A. BARAUD.

LITTÉRATURE

ROMANS

Les Classiques païens et chrétiens, par le P. V. Delaporte, S. J., docteur ès lettres. Paris, Victor Retaux et fils, 1894. In-12, pp. xiv-190. Prix : 2 fr. 50.

Cette brochure n'est que la reproduction de trois articles des *Études*.

On y trouve, comme dans tout ce qu'a écrit le P. Delaporte, ce qu'Horace appelait : *disjecti membra poetæ*. Mais les citations éparses, les broderies, les arabesques de la forme ne nuisent point à la solidité du fond. Aucun argument en faveur des classiques n'est oublié, et ils ont l'air de venir spontanément dans le laisser-aller d'une causerie éloquente et familière. Parfois même, le brillant causeur se laisse entraîner à ses souvenirs plus loin qu'il ne semble nécessaire ; il pousse sa pointe à outrance, par exemple quand il montre comment tous les exercices d'un collège chrétien contribuent à *élever* les enfants. Là-dessus, il rappelle le passage bien connu de saint Jean Chrysostome : « Nul art n'est si grand que de former les mœurs de la jeunesse. » Est-ce pour en persuader ses contradicteurs? Ils ne contestent pas la nécessité d'une éducation chrétienne, au contraire ; et saint Chrysostome ne parle nullement, en ce passage du moins, de l'enseignement classique.

Où le P. Delaporte ralliera tous les suffrages, même ceux de ses adversaires, c'est dans les belles pages par lesquelles il demande que, « dans toutes les maisons d'éducation catholiques, l'enseignement de la foi, de ses dogmes, de sa morale, de son histoire, devienne de plus en plus exact, complet, pratique, actuel ;.... que les maîtres chrétiens rendent leurs élèves forts dans la foi, riches dans la foi, *fortes divites in fide* ». Les auteurs classiques ne sont pas pour nuire à cet enseignement-là, et, pour donner aux jeunes gens une foi raisonnée, il y a mieux à faire que de proscrire les maîtres qui font honneur à la raison humaine. Ni le latin ni le grec des classiques n'ont empêché les âges de foi de comprendre et d'aimer l'Évangile ; peut-on dire que le grec des apôtres et le latin de la Vulgate prépareraient les esprits modernes à goûter les beautés éternelles de la littérature antique ?

Du reste, n'allons pas réveiller la querelle ; le P. Delaporte n'a pas eu cette intention. Il a voulu seulement réunir les pièces du procès, pour qu'on ne soit pas tenté de le recommencer sans cesse. Espérons à ce sujet la paix perpétuelle, ou du moins une trêve qui permette à chacun de travailler selon sa vocation à servir l'Église.

A. BOUÉ.

I. — Cicéron : *Lettres choisies*. Édition classique, par l'abbé F. Juet. Poussielgue, 1893. In-16, pp. xx-233. Prix : 1 fr. 60.

II. — M. T. Ciceronis de Officiis liber primus. Édition classique, par l'abbé Charles Delabar. Poussielgue, 1893. In-16, pp. 157. Prix : 1 fr. 25.

La collection de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne*, qui compte déjà plus d'une œuvre excellente, s'est enrichie dernièrement de deux jolis volumes, consacrés l'un et l'autre à Cicéron.

I. — De nos jours, les livres classiques se hérissent parfois de commentaires trop savants et peu engageants pour l'élève. C'est un excès dont M. l'abbé Juet a su se garder. Dans ses *Lettres choisies*, aucun bagage inutile, rien qui sente la philologie épineuse; mais une Introduction substantielle, un résumé chronologique fort commode, des sommaires courts et précis, un texte facile à lire, enfin des notes claires et sobres. Heureux les rhétoriciens qui auront entre les mains ce recueil, composé avec beaucoup de goût, et très propre à faire connaître, dans les grandes lignes, la vie et le caractère de Cicéron.

Reconnaissons toutefois qu'il ne satisfait pas sur tous les points notre curiosité légitime. Ainsi des professeurs aimeraient à savoir les autorités suivies pour la constitution du texte. L'éditeur use de son droit en mutilant certaines lettres un peu longues, mais il faudrait toujours prévenir. L'écolier ne trouvera pas non plus la réponse à toutes les questions qu'il doit se poser. Citons quelques exemples : dans la lettre V, le mot *altercatio* reste une énigme pour qui ne connaît pas les formes de la procédure romaine; dans la lettre XXXII, que signifie : *ubi illæ sunt tensæ dexteræ?* Dans ces notes rapides, nous souhaiterions parfois plus de précision ou d'exactitude. L'Introduction renferme aussi trop de sous-entendus[1]. Plusieurs passages du texte embarrasseront encore les élèves et même bien des maîtres.

1. Voici qui est presque une faute : on pourrait croire (p. v) que Cicéron a porté les armes sous le grand Pompée ; en réalité, il s'agit du père de ce dernier, Pompée Strabon. — De même, les personnages obscurs qui s'appellent Salluste, M. Marius, pourraient être utilement distingués de leurs célèbres homonymes.

En somme, l'ouvrage nous paraît avoir, dans une certaine mesure, les défauts de ses qualités. L'auteur invite ses collègues de l'enseignement libre à lui communiquer leurs observations : nous avons cru répondre à son désir en joignant ces légères critiques à des félicitations d'ailleurs très sincères.

II. — M. l'abbé Delabar s'est proposé de faciliter aux élèves de philosophie la lecture de ce livre que Montaigne appelait « le bréviaire de l'honnête Romain au premier siècle avant Jésus Christ ». Il y a pleinement réussi.

Une Introduction très étudiée fait connaître la philosophie de Cicéron, et en particulier le traité *de Officiis*, avec ses mérites et ses lacunes. On trouvera peut être le portrait du jeune Marcus (p. 17) un peu flatté. L'annotation historique et philosophique mérite certainement de grands éloges; les remarques sur la langue sont d'un latiniste expert[1]. Le plaisir de la lecture n'est gâté que par le souvenir du baccalauréat; du moins c'est à des préoccupations d'examen que nous attribuons le rappel *per fas et nefas* des théories cartésiennes. Ainsi, à propos d'évidence (VI, 18), l'idée claire de Descartes intervient, on ne sait trop pourquoi. S'il fallait absolument citer quelqu'un, ne pouvait-on choisir le maître de la philosophie chrétienne? Nous n'apprendrons pas à M. l'abbé Delabar que saint Thomas d'Aquin énonce en termes meilleurs le même principe, que d'ailleurs il n'a pas inventé. A propos des règles de bienséance tracées par Cicéron, nous sommes renvoyés (XLI, 148) à la *morale par provision* du Discours de la méthode.

Signalons encore quelques formules vagues, telles que : « la participation commune de tous les membres de l'humanité à la raison infinie et universelle ». Mais voilà de bien petites querelles, auxquelles on ne penserait même pas s'il s'agissait d'un livre moins estimable.

A. D'ALÈS, S. J.

M. Tullii Ciceronis *pro Murena oratio*. Texte revu et annoté, par le P. A. D'ALÈS, de la Compagnie de Jésus. Tours, Mame, 1893. In-16, pp. 195. Prix : 1 franc.

1. Disons pourtant que nous ne suivons pas l'auteur dans toutes ses interprétations ; par exemple quand il distingue trois sens du mot *consilium*, au § XXII, 75.

Voici une excellente édition du *Pro Murena*, savante à la fois et accessible, bonne pour les maîtres et pour les élèves.

Le texte est précédé d'une Introduction précise et substantielle qui nous fait connaître les circonstances, la cause, les personnages. Je regrette seulement de n'y pas voir un mot sur les juges et sur le public.

Vient ensuite une analyse du discours, claire, simple, synoptique.

Le texte a été établi avec le plus grand soin, d'après les meilleures éditions critiques. Dans les cas douteux, le P. d'Alès a su se faire une opinion, et choisir avec goût et indépendance. Dans un Appendice critique, sobre et précis, il nous fait connaître, sur les points intéressants, l'état des manuscrits, la leçon des principaux éditeurs, et les raisons qui ont déterminé son propre choix.

Impossible de méconnaître combien un texte ainsi constitué est supérieur à ce qu'on trouvait jusqu'ici dans les éditions scolaires : il est plus lisible et plus correct, plus sûr et plus près de ce que Cicéron a dû écrire.

L'annotation occupe une bonne moitié des pages. On ne peut guère souhaiter mieux pour l'annotation « réelle » (histoire, institutions, etc.). Les difficultés de sens sont résolues aussi avec sûreté et pénétration. Enfin, l'auteur a joint quelques remarques sur le sens propre des mots, sur certaines particularités de syntaxe. Ici le choix était délicat, et la mesure difficile à garder. Les uns trouveront peut-être que c'est trop, d'autres que c'est trop peu. Mais l'auteur n'a voulu que suggérer, et des suggestions de ce genre, nécessaires à l'élève pour une lecture en particulier, peuvent mettre les professeurs eux-mêmes sur la voie d'explications utiles et intéressantes.

L'ouvrage se termine par un *Index* très détaillé, spécialement commode par le groupement des remarques grammaticales disséminées dans les notes.

Nous avions déjà un *Pro Ligario* du P. d'Alès, fait dans le même esprit.

J. V. BAINVEL, S. J.

I. — **Un vaincu,** par Jean de La Brète. Paris, Plon, 1893. In-18, pp. 290. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Estelle** (*les Passions honnêtes*), par Henry DE CHENNEVIÈRES. Paris, Marpon et Flammarion, 1893. In-16, pp. 530. Prix : 3 fr. 50.

III. — **Éliane** ou *la Fiancée d'un volontaire*, par Marie STÉPHANE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893. In-12, pp. 286. Prix : 3 fr.

IV. — **L'Oiseau de passage,** par Mme la Vicomtesse DE PITRAY, née de SÉGUR. Paris, Perrin, 1893. In-18, pp. 276. Prix : 3 francs.

I. — Lutte et défaite ont fait couler des larmes. Doué d'une intelligence supérieure, chef d'une filature prospère, aimé des contremaîtres et de ses ouvriers, riche et faisant le bien, Marc de Preymont est atteint de la même infirmité que le maréchal de Luxembourg, le tapissier de Notre-Dame. Battu dans l'expansion de ses sentiments les plus intimes, tenté de passer avec armes et bagages dans la misanthropie égoïste et le scepticisme étroit, sur le point de tout perdre dans le combat de la vie, il est sauvé de la débâcle par l'influence discrète et délicate d'une mère aimante.

Notons un vrai type de servante du bon vieux temps, au franc parler, au cœur d'or. Le caractère des autres personnage, très soutenu, est moins sympathique. M. de la Brète sait apprécier ces personnages à leur juste mesure. Son récit sera goûté de tous les lecteurs.

II. — *Estelle* se rattache au titre génésique des *Passions honnêtes*, mis en vedette par M. Henry de Chennevières. Sans nous porter garant de toute la série, nous pouvons dire que les passions honnêtes sont ici correctement étudiées, avec une pointe d'originalité vraie, avec une tournure de phrase personnelle, s'arrêtant aux justes limites pour rester toujours française. Le légitime, mais inconsidéré mariage d'Estelle, fille d'un millionnaire et d'une danseuse, avec un Breton bretonnant, de bonne souche, coupe le câble de la famille, crée des situations pénibles, conduit aux secousses purifiantes, et supportées avec bravoure, de la misère. La mort a marqué une victime lorsqu'arrivent la réconciliation des familles et le bien-être.

Estelle sert de marraine à trois autres nouvelles : *Khotta*, touchante autobiographie d'une jeune Marocaine adoptée et dotée

par une riche Anglaise catholique ; *Après rupture*, épisode dramatique de la réconciliation de deux ex-fiancés sur le tombeau d'une sœur, bluette encadrée dans la description vivante d'un coin de la Suisse ; *Baden-Baden*, croquis de mœurs allemandes.

III. — Le deuil a voilé de crêpe le berceau d'Éliane : sa mère est morte en lui donnant naissance. Les années de sa radieuse enfance ont été assombries par la perte de son père, tombé glorieusement à Reichshoffen. Fiancée dans tout l'éclat de ses vingt ans, alors que la raison sanctionne pleinement le choix du cœur, que la corbeille de noces est étincelante de bijoux et de dentelles brodées d'or, il lui faut remettre l'avenir entre les mains de Dieu. Comme soutien à ses épreuves, c'est Dieu même qu'elle implore, et sa foi est récompensée. Le fiancé, parti à l'appel du devoir, est de retour. Dans la corbeille de mariage brille une perle de plus, précieuse entre toutes, remise, en plein combat, au jeune volontaire, par l'illustre amiral Courbet : la croix de la Légion d'honneur.

Cette simple trame est brodée avec grâce.

IV. — « J'ai connu Liliane, j'ai connu Alba, j'ai connu Norbert, j'ai connu Mme Rémins ; le fond du récit est vrai, tristement vrai. Ces scènes appartiennent à la vie réelle. » (*Avant-propos.*) Comment le mettre en doute ? Il s'agit des tribulations d'un gendre. Dans le théâtre de Labiche, le gendre de M. Poirier n'est pas soumis à de plus rudes épreuves. Mme Rémins se garde bien de dire : « Tout est rompu, mon gendre. » Norbert, porteur d'un beau nom, riche, élégant, brillamment apparenté, choyé par la société la plus choisie, intelligent, instruit et sérieux, sorti le premier de Saint-Cyr après y être entré le premier, se fait remarquer au régiment par ses aptitudes et son mérite hors ligne. Que faut-il de plus ? Mme Rémins est enthousiaste. Le « coup de foudre » est, sans grand délais, suivi du mariage. Pauvre Norbert ! Les nuages aussitôt s'amoncellent, sombres, épais, au point de cacher même la lune de miel.

Égoïste, hautaine, despotique, habituée à faire tout plier devant elle, « véritable crampon », Mme Rémins ne veut à nul prix se séparer de sa fille. Envoyer sa fille dans une ville de garnison, dans un « trou » de province, même à Marseille !... Jamais. Marseille n'est pas Paris. Sur ce théâtre, épouse incapable de volonté et belle-mère frondeuse veulent continuer la vie brillante,

insouciante, frivole et gaie. Faut-il accuser l'époux et gendre de faiblesse de caractère ? Ne sait-il commander qu'à des soldats, comme on le répète autour de lui ? Peut-être, et ce serait aller trop loin. Norbert est bon, loyal, et par sa bonté patiente, par sa loyauté, avec l'aide de sa fille, « oiseau de passage » qui prend bientôt son vol vers le ciel, il parvient à conquérir sa place au foyer domestique.

Nous conseillons la lecture de ce livre... aux belles-mères.

ALEX. COURAT

I. — **La Jeune Indienne**, par Mme Chéron de la Bruyère. Paris, René Haton. In-12, pp. 274. Prix : 3 francs.

II. — **La Mare aux loups**, par Marguerite Levray. In-12, pp. 280. Prix : 3 francs.

III. — **Un oiseau bleu**, par Mme la vicomtesse de Pitray. Paris, René Haton, 1893. In-12, pp. 280. Prix : 3 fr.

I.— La jeune Léa, née aux Indes, de parents français, est ramenée en France après la mort de son père ; elle est confiée à son oncle, M. de Cène. Celui-ci, parfait modèle de l'égoïste et du jouisseur, ne l'élève que pour lui : elle brillera dans le monde, et les éloges seront pour lui. Il imagine pour sa nièce une union mal assortie ; mais que lui importe ? son futur neveu a su, à force de flatteries, se mettre dans ses bonnes grâces. Léa résiste, il la chasse ; et elle vit de travail et de privations. Cependant M. de Cène s'aperçoit trop vite qu'il a donné sa confiance à un coquin ; il meurt réconcilié avec Dieu, avec Léa, heureux de savoir qu'elle épouse un officier, digne d'elle, digne de sa famille.

II. — Rolande de Tréforêt, devenue orpheline, a été confiée à sa nourrice par des parents trop égoïstes pour prendre une charge quelconque ; son père, tout noble qu'il était, s'est occupé d'invention, et a perdu sa fortune.

Rolande vivra-t-elle toujours dans cette pauvreté ? — Non. C'est d'abord et surtout un vieux médecin qui s'acharne à lui faire restituer le bénéfice des travaux de son père, et qui lui fait retrouver l'affection d'un grand-oncle. Il n'y a point de mariage, et cependant le livre est fort intéressant : point banale du tout la scène terrible de la Mare aux loups, où la nourrice vend les papiers du père de Rolande à un inventeur, retour du bagne.

Nous félicitons Mme ou Mlle Levray de respecter la vraisemblance, tout en colorant son récit.

III. — On se plaint souvent que nos romanciers religieux côtoient trop les rives de l'ennui et ne savent pas assez marcher dans les chemins de l'imprévu. Certes, dans le nouveau drame imaginé par Mme de Pitray, il y a des coups de théâtre et des changements à vue surprenants !... trop surprenants peut-être !

Eh ! oui, à notre avis. M. d'Arville s'est remarié à un monstre de perfidie et deméchanceté. Il a une fille, Paule, de son premier mariage ; c'est contre elle que la nouvelle Mme d'Arville a essayé un de ses tours les plus cruels : elle veut la marier à un fou, — vous lisez bien, à un fou ! — imagine-t-on une idée pareille ?

Heureusement que Paule a comme amie, comme protectrice, une ancienne actrice qui magnétise le pauvre garçon et lui arrache le secret de sa folie. Suivent des scènes d'enlèvement, de conversion, de reconnaissance, de mariages, etc... Nous avons quelque peine à comprendre que Mme de Pitray ait donné, dans cet assemblage de marquis, de princes et de ducs, le grand rôle à une ancienne actrice. Et nous ne voyons pas bien ce que nos jeunes gens et nos jeunes filles peuvent tirer de toutes ces scènes extraordinaires.

Nous regrettons de ne pas pouvoir admirer sans restriction l'œuvre de Mme de Pitray ; mais tant que nous pourrons tenir une plume, nous dirons la vérité, toute la vérité.

A. LEFÈVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Annales de philosophie chrétienne (Paris).—Novembre.—Manifestation du bien, *L. Jouvin.*—Hypothèses physiques et explications métaphysiques, *E. Domet de Vorges.*— Argument de saint Anselme, *A. Guyton.*—Année philosophique, *G. Léchalas.*

Association catholique (Paris).—15 décembre.—Réforme du Crédit foncier, *H. Savatier.*— Catholiques et réforme sociale, *La Tour-du-Pin-Chambly.*— Situation ouvrière en Belgique, *H. Bussoul.* — Chronique, *comte de Ségur-Lamoignon.*

15 janvier.— Discours du comte de Mun à Saint-Brieuc.—Gouvernement, Chambre et question sociale, *comte de Ségur-Lamoignon.*— Chez nos voisins. Législation et politique, *J. Depoin.*

Bibliothèque de l'École des Chartes (Paris).— Septembre-octobre.—Origine et sens des mots Dauphin et Dauphiné, *A. Prudhomme.*—Visites pastorales de maître Henri de Vezelai, archidiacre d'Hiémois, en 1267 et 1268, *L. Delisle.* — Compilation inédite de Hugues de Sainte-Marie et vie de saint Sacerdos, *C. Couderc.* — Guerre de partisans dans la haute Normandie (1424-1429), *G. Lefèvre-Pontalis.* — Julien Havet. — P.-M. Perret, *Paul Meyer.*

Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes (Gap).— Octobre.— Topographie et archéologie du canton de Veynes, *abbé Allemand.*— Canaux d'irrigation à Embrun, *C. Roche.* — Inscription découverte à Montsaléon, *C. Romieu.*— Ferry, évêque de Gap (1188-1198), *J. Roman.*— Muséum central de Gap, *F.-N. Nicollet.* — Documents relatifs à l'histoire des Hautes-Alpes, *abbé P. Guillaume.*

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris).— — 15 décembre.— L' Fransé d' l'Académi, première étape (suite), *A. Savoure.*— Enseignement primaire dans les diocèses d'Orléans, Rouen, Vannes et Viviers, *E. P.*— Conseil supérieur de l'Instruction publique, *A. B. C.*

15 janvier.— Question scolaire aux États-Unis, *G. Martin.*— Budget de l'Instruction publique pour 1894, *P. Talon.* — Université catholique de Lille, *Dr Salembier.*

Bulletin de l'Institut catholique (Paris),— Décembre.— Rapport sur les concours de la Faculté de droit et les travaux des écoles des lettres et des sciences.— Discours du recteur.

Bulletin d'histoire ecclésiastique des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Romans).—Janvier-février.— Histoire du Pont-de-Beauvoisin, *abbé Perrin.* — Notes sur

Pierre de Chalus, évêque de Valence et de Die, *abbé Vernet*.— Chronique religieuse du vieil Aubenas, *A. Mazon*.— Études franciscaines sur la révolution dans la Drôme, *P. Apollinaire de Valence, O. C.*

Canoniste contemporain (Paris).— Décembre.— Honoraires de messes. — Mémoires à faire à la messe.

Janvier. — Réitération conditionnelle du baptême, *Boudinhon*.—Obligation de l'office canonique et son origine, *P. Battifol*.

Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris). — 4 décembre. — Signification de la localisation des organes dans la mesure de la gradation des végétaux, *A. Chatin*.—Mémoire sur l'essai des oxydes de manganèse par l'eau oxygénée, *Jones*.

11 décembre.— Structure des plumes, *M. Sappey*.— Géographie de Madagascar, *M. Grandidier*.—Densités des vapeurs saturées, *F.-M. Raoult*.—Incendie des Landes dans la Gironde et sécheresse exceptionnelle du printemps et de l'été 1893.

18 décembre. — Allocution de *M. Lacaze-Duthiers*. Prix décernés et proposés.

26 décembre — Toxicité du sang de la vipère, *C. Phisalix* et *G. Bertrand*. — Influence du fer sur la végétation de l'orge, *P. Petit*.

2 janvier. — État de l'Académie des sciences au 1er janvier 1894.— Notes sur un problème de mécanique, *J. Bertrand*.— Équation des dérivées partielles dans la théorie de la propagation de l'électricité, *E. Picard*. — Étude chimique sur la nature et la cause du verdissement des huîtres, *Chatin et Müntz*.

8 janvier.— Étude sur la formation de l'acide carbonique et l'absorption de l'oxygène par les feuilles détachées des plantes : réactions purement chimiques, *MM. Berthelot* et *André*.

Correspondant (Paris).—10 décembre.— Péril socialiste, *Claudio Jannet*.— Quelques années de ma vie, *Mme Octave Feuillet*.— Clôture de l'Exposition de Chicago, *marquis de Chambrun*.— Néo-Bouddhisme, *Angot des Rotours*.—Ouganda, *M. Dronsart*.— Gounod et la musique sacrée, *M. Brenet*.

25 décembre. — Réaction actuelle contre le positivisme. Ses causes et ses conditions de succès, I, *abbé de Broglie*. — Quelques années de ma vie, II, *Mme Octave Feuillet*.—Alexandre de Battenberg, prince de Bulgarie, *comte Joseph Grabinski*.— Populations rurales et leurs souffrances, *A. Lair*.— Journal de Mlle de Vernoux, *J. de la Bretonnière*.— Luxe et goût sous la Restauration, *A. Babeau*. —Œuvres et hommes, *Victor Fournel*.

10 janvier. — Congrès catholique et parlement des religions à Chicago, *vicomte de Meaux*.— Quelques années de ma vie, III, *Mme Octave Feuillet*. — La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement français, *G. Firmin-Didot*. — L'Allemagne nouvelle. II. Les partis conservateurs.— Comte Elzéar de Sabran et ses papiers inédits, I, *Pierre de Croze*.— Erreurs de l'économie sociale, *V. de Chevigny*.

Cosmos (Paris).— 16 décembre.— Suggestions hypnotiques, *L. Menard*. — Conservation et amélioration des vins, *M. Willon*. — Ilot de Baixo, *E. Schmitz*. — L'Œil de la tempête, *Chateaublanc*. — Mission G. Muller à Madagascar, *P. Camboué*.— Carthage, notes archéologiques, 1892-93, *P. Delattre*.

23 décembre. — Chronique photographique, *A. Berthier*. — Tyndall, *C. M.*— Arbre historique, *H. Léveillé*, — Nouvelles piles, *Dr A. Battandier*. — Thé dans la famille ouvrière. — Notes archéologiques sur Carthage (1892-93), *A.-L. Delattre*. — Postes en Chine.

30 décembre. — Suggestions hyp-

notiques, *L. Menard*.— Antinonnine, *M. Villon*.—Piano-harmonium Croissandeau, *C. Crépeaux*.— Compensateur économique, *P. Guibert*. — Anciens glaciers en Bretagne, *Tardy*.— Terre-Neuve, *Viator*. — Tramways électriques de Milan, *Dr Albert Battandier*.— Structure des plumes, *C. Sappey*. — Correspondance astronomique, *J. Vinot*.

6 janvier. — Terre-Neuve, *P. Viator*.— Orthographe, *M. de Lacaze-Duthiers*. — Pipes archéologiques, *C. M.* — Suggestions hypnotiques, *L. Ménard*.— Gros horloge de Rouen, *L. Reverchon*. — Jeu du Taquin, *P. Redon*. — Pétrole solidifié, *J. d'Allest*.— Bandages en caoutchouc pour roues de voitures, *V. Guédon*.

13 janvier.— État mental des mourants, *L. Ménard*. — Le plus ancien *Ms.* de la Bible, *Dr Battandier*.— Le Rhône moteur à Genève et à Lyon, *A. Berthier*. —Chemin de fer en bois. — Parfums artificiels, *Villon*. — Carthage, notes archéologiques, *L. Delattre*.

Économiste français (Paris). — 9 décembre. — Ministère modéré et programme radical. — Finances de l'Allemagne.— Rémunération des capitaux dans l'industrie houillère. — Contre le Portugal.— Sociétés de secours mutuels en France.

23 décembre. — Prétendu socialisme modéré et confiscation des propriétés privées.— Baisse de prix des marchandises en 1892 et ses causes économiques. — Transformations de l'industrie du papier. — Mouvement économique et social aux États-Unis. — Nouveaux impôts en Allemagne.— Les progrès et la production de la houille. — Nouvelles du Brésil et de l'Uruguay.

30 décembre. — Chemins de fer en Europe. — Ventes judiciaires d'immeubles et saisies immobilières. — Le Chili — Essai de crédit agricole. — Lettres d'Angleterre. — Nouvelles du Pérou.

6 janvier.—Conversion de la rente. — Mouvement économique et social en Allemagne. — Valeurs de douane en France et à l'étranger.— Statistique des divorces et des séparations de corps.

16 décembre.—Situation financière et politique de l'Italie. Moyens de salut.— Hygiène des travailleurs.— Chemins de fer portugais. — Lettre d'Angleterre. — Nouvelles du Chili.

13 janvier. — Chemins de fer en Europe.— Assurance agricole contre les accidents en Allemagne et en Autriche. — Le Chili. — Le change. — Lettre d'Angleterre.—Syndicats professionnels. — Production des vins et des cidres en 1893.

Éducation chrétienne (Paris). — 16 décembre. — L'enseignement des filles. L'Œuvre d'Anne de Xainctonge, *B*.— Savants hors de la foi, *J. Aimé*.

23 décembre. — Enseignement de la dynamite. — Chaos des opinions contradictoires, *J. Aimé*.— Exagération des congés. — Instruction primaire pour les enfants des forains.

30 décembre. — Christianisme et salut social. — La vie n'est pas un rêve, *J. Aimé*.

6 janvier. — Fidélité des sens, *J. Aimé*. — Histoire sainte au lycée.

13 janvier. — Remède à l'anarchie, *E. Hervé*. — Le petit Jésus allait à l'école.

Enseignement chrétien (Paris). — 15 décembre. — A propos d'une reprise de *Britannicus*, *J.-M. V*.— Bibliothèque des professeurs, *E. Ragon*. — Explication sur une satire d'Horace (suite et fin), *J.-V. Bainvel, S. J.* — Concours de rhétorique. — Devoirs classiques.

1er janvier.—Introduction à l'Iphigénie de Racine, *G. Le Bidois*. — Mémoires d'un professeur, *Nogarel*. — Université catholique et congrès de Lille, *Dr L. Salembier*. — Notes sur la version latine, *Le Goff*. — Devoirs classiques. — Actes officiels.

16 janvier. — Madame du Deffand (1697-1780), *A. Chauvin.* — Mots latins d'origine chrétienne, *A. Boué.* — Une imitation de l'antique, *L. D.* — Enseignement de la géographie en Sorbonne, *M. Dubois.*

Journal des économistes (Paris.)— Décembre. — Arnold Toynbee et le mouvement économique en Angleterre, *E. Castelot.* — Premier essai de socialisme d'État sous Napoléon III, *A. Thomereau.* — Officiers ministériels, *L. Theureau.* — Visite aux colonies chinoises à Bornéo, *Dr d'Estrey.* — Conférence douanière russo-allemande, *L. Domansky.*—Intervention de l'État, *F. Passy.*

Janvier.—Marché financier en 1893, *Raffalovich.* — Crédit populaire industriel ou agricole, *M. de Malarce.* — Trente années de libre-échange en Angleterre, *G. François.* — Droit de posséder chez les associations, *Hubert Valleroux.*—Industries houillères en Grande-Bretagne, *D. Bellet.*

Journal du Droit canon (Paris-Auteuil). — 10 octobre. — Droit divin et droit humain dans la société, *Mgr Cavagnis.* — Causes présentées devant la S. Congrégation du Concile, le 15 juillet 1893. — Actes du Saint-Siège.

Messager du Cœur de Jésus (Toulouse). — Janvier. — Noces d'or de l'Apostolat de la prière. — Promesses de Jésus à la bienheureuse Marguerite-Marie en faveur de la France. —Marie de Jésus, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, aux *Oiseaux* († 15 janv. 1854). — Échos de Paray-le-Monial.

Nature. — 16 décembre. — John Tyndall, *E. Hospitalier.* — Un traîneau suédois, *H. L.* — La chaussure du soldat, *Dr A. Cartaz.*— Le « Jauréguiberry », *X.... ingénieur.* — Les fusils à petit calibre, *M. Waton.* — Le langage sifflé, *D. Bellet.* — Dynamo à pédale, *Dr Z.* — Les compteurs et indicateurs de nombre de tours, *J. Laffargue.*

23 décembre.—La machine à courir Valère, *L. Baudry de Saunier.* — Astronomie, *J. Vinot.*— Les dragées, *J. D.* — Machine à décaper par le sable, *J. L.* — Le pinceau à air, *E. Hospitalier.* — La torpille de Fulton, *A. Gouin.* — Arbres à lait, *Ch. Marsillon.* — Les chemins de fer dans les montagnes suisses, *L. B.*

30 décembre. — Expériences sur les courants ascendants, *C.-E. G.* — Les systèmes d'irrigation agricole en Chine, *F. Ly.*—La science pratique, *A. Couturier.* — Sur un galet de Jean Mayen, *S. Meunier.* — Les pelotes marines, *H. Coupin.* — Histoire d'un feu d'artifice, *G. Mareschal.* — La calcographie, *A.-M. Villon.*

6 janvier. — La galerie des produits végétaux, *Dr Z....* — Du pas gymnastique, *Dr Félix Regnault.* — L'art dans l'électricité, *C.-E. Guillaume.* — La photographie et l'histoire, *Gaston Tissandier.*—Sur l'emploi de la tourbe, *F. Villain.* — Les nouvelles frontières de l'Indo-Chine, *G. Rouvier.* — Les basses eaux du Doubs en 1894, *A. Jaccard.*

13 janvier. — Une ville d'eaux suisse, *L. de Launay.* — Photographies spirites, *H. Fourtier.* — De l'eau pure partout, *P. Robin.* — Les animaux verts; la chlorophylle animale, *H. Coupin.* — Sur quelques objets en cuivre, *M. Berthelot.* — L'épinette Pieffort, *C. Crépeaux.*

20 janvier. — Les orangs-outangs du Jardin d'Acclimatation, à Paris, *Gaston Tissandier.* — Une trombe marine, *Dr P. Gouzien.* — L'utilisation des tramways en Amérique, *E. Hospitalier.* Les Nandous, *E. Oustalet.* — Vélocipédie, *G. Cornié.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris). — Décembre. — Michel-Ange artiste chrétien, *G. Guillot.* — Rénovation florentine, *A. F. Rio.*

Janvier. — Saint Luc, peintre, *P.*

Charles Clair. — Bulletin de la Société de Saint-Jean, *E. Bolysis.* — Bibliographie. — Musique et théâtre, *B. Fauvet.* — Nouvelles artistiques, *T. Nello.* — Correspondance.

Nouvelle Revue (Paris). — 15 décembre. — Pie VII et Napoléon, *A. Gagnière.* — Norvège, *H. Le Roux.* — La mémoire, *E. Blanchard.* — Canons et blindage, *X****. — Mort de Marie Stuart, *abbé Petit.* — Lettres sur la politique extérieure, *Mme Juliette Adam.*

1er janvier. — Instant de recueillement, *Pierre Loti.* — Pie VII et Napoléon, *A. Gagnière.* — A travers l'Arménie russe, *J. Ménant.* — Politique étrangère de la seconde République, *G. Bouniols.* — Conception nouvelle du délit, *H. Blanc.* — Évolution morale, *P. Bourély.* — Système de gammes nouvelles, *A. de Bertha.* — L'influence anglaise au Siam, *S. de Goudourvielle.*

15 janvier. — Idylle d'un prince (1re partie), *R. Scheffer.* — Coup d'œil sur la Tunisie, *N. de Ring.* — Évolution de la politique moderne, *Cesare Lombroso.* — Pape et empereur. III. Le dénouement, *A. Gagnière.* — Sur Napoléon, *E. Bricon.* — Le roman contemporain et les pronostics de Sainte-Beuve, *A. Albalat.* — Frère Pélage (4e partie), *Mme Jane Dieulafoy.* — Anciens vers, *Paul Mariéton.* — Les procès de sorcellerie au XVIIe siècle (6e partie), *F. Delacroix.* — La question de la femme. Le travail, *Mme E. Schmahl.*

Nouvelle Revue théologique (Tournai). — Septembre. — Funérailles des étrangers. — Juridiction du Supérieur des PP. de la Compagnie de Marie sur la Congrégation des Filles de la Sagesse. — *De examine testium inductorum in denuntiationibus contra sollicitantes.* — Déclarations de la Congrégation des Indulgences sur les tiers ordres. — Décrets de la Congrégation des Rites.

Questions actuelles (Paris). — 9 décembre. — Lettre encyclique de S. S. Léon XIII sur l'étude de l'Écriture Sainte. — Bref sur le pèlerinage de Noël à Bethléen.

Réforme sociale (Paris). — 16 décembre. — Question des octrois, *E. Cohen.* — Sociétés de famille dans le droit civil portugais, *F. Lepelletier.* — Industrie lainière de Verviers, *P.* — Nouvel appel pour l'enquête sur la condition des ouvriers agricoles. Une famille heureuse, *Le Drument.* — Unions de la paix sociale, *A. Delaire.* — Chronique du mouvement social, *A. Fougerousse.*

1er janvier. — Société d'économie sociale. — Grève du Pas-de-Calais, *A. Maron.* — Mgr de Miollis et le rétablissement du culte en Provence après la Révolution, *Claudio Jannet.* — Industrie du chiffon, *E. Fuster.* — Famille-souche, *Etcheverry.*

16 janvier. — Liberté politique, *A. Desjardins.* — Deux types d'écoles ménagères, *Nazarkiewicz.*

Revue administrative du culte catholique. (Lille). — Décembre. — I. Vœu de paix. — II. La comptabilité des fabriques au Congrès des jurisconsultes catholiques. — III. Les curés ou desservants ne peuvent être ni comptables ni ordonnateurs. — IV. Du timbre des quittances délivrées par les comptables des fabriques. — V. Les séminaristes soldats. — VI. Questions choisies. — 37. Serment professionnel des trésoriers et des receveurs des fabriques. — Mode de prestation. — Enregistrement. — 38. Les garderies d'enfants sont-elles assujetties à des prescriptions légales ? — 39. Les locations verbales de bancs et de chaises d'église sont-elles soumises à l'enregistrement ? — 40. Les marguilliers peuvent-ils procéder eux-mêmes à la vente publique aux enchères des objets mobiliers appartenant aux fabriques ?

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

10 *décembre* — 20 *janvier.*

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Allègre (chanoine), docteur en théologie et en droit canon. — *De la célébration du mariage religieux et civil. Du divorce. Étude de législation canonique et civile comparée.* Paris, Roger et Chernoviz, 1893. Broch. in-16, pp. 71.

Badet (R. P.), prêtre de l'Oratoire. — *Jésus et les femmes dans l'Évangile.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 318. Prix : 3 francs.

Besse (P. Ludovic de), définiteur, gardien des Capucins de Paris. — *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix.* Paris, Librairie du Crédit mutuel et populaire, 1893. In-16, pp. 150. Prix : 2 francs.

Bolo (abbé Henry). — *Le Fruit défendu.* Paris, Haton, 1894. In-16, pp. 281. Prix : 2 fr. 50.

Chollet (abbé Jean-Arthur), professeur de philosophie aux Facultés catholiques de Lille. — *Theologica lucis theoria.* Thèse de doctorat en théologie, 15 novembre 1893. Lille, Bergès, 1893. In-8, pp. 344. Prix : 4 fr. 50.

Delvigne (A.). — *Doctrines philosophiques de Louvain et Congrégations romaines* (1834-1866). *Une page d'histoire contemporaine.* Bruxelles, Schepens, 1893. In-8, pp. 42. Prix : 1 fr. 50.

Dreves (P.), S. J. — *Analecta hymnica medii ævi. XV. Pia dictamina. Reimgebete und Leselieder des Mittelalters. Erste Folge aus Handschriften und Wiegendrucken.* Leipzig, Reisland, 1893. In-8, pp. 273. Prix : 8 Mk.

Fava (Mgr Amand-Joseph), évêque de Grenoble. — *Catéchisme apostolique.* Grenoble, Baratier et Dardelet, 1893. In-12, pp. IX-382. Prix : 1 franc.

Fontaine (le R. P. J.), S. J. — *Cours d'apologétique. Leçon d'ouverture.* (Extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest.*) Angers, imprimerie Lachèse, 1893. In-8, pp. 20.

Kieckens (F.), S. J. — *Jésus notre modèle dans sa vie cachée.* Suivi de *Maximes pour la vie spirituelle,* par des anonymes. Bruxelles, A. Vromant, 1894. In-16, pp. 64 et 28. Prix : 50 centimes.

Leday (J.). — *Doit-on croire? Examen de quelques difficultés.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 170. Prix : 1 fr. 50.

Lelong (Mgr), évêque de Nevers. — *Le Bon Pasteur, conférences sur les obligations de la charge pastorale.* Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. 510. Prix : 7 francs.

Mabillon (Dom Jean), O. S. B. — *La Mort chrétienne, sur le modèle de celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de plusieurs saints et grands personnages de l'antiquité.* Nouvelle édition. Imprimerie de l'abbaye Saint-Martin, Ligugé (Vienne), 1893. In-24, pp. xxxv-274. Prix : 1 fr. 50.

Missiones catholicæ, cura S. Congregationis de Propaganda fide descriptæ in annum 1892. Ann. VII. Romæ ex Typographia polyglotta, 1892. In-16, pp. xxxvi-682. Prix : 6 L.

Nilles (P. N.), S. J. — *Varia pietatis exercitia erga sacratissimum Cor Jesu, cum idoneis instructionibus in usum juniorum clericorum, ex libro de festis utriusque SS. Cordis exscripta.* Editio 4a. Inspruck, Rauch, 1893. In-16, pp. iv-96.

Perraud (Mgr), évêque d'Autun, membre de l'Académie française. — *Éloge funèbre du maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, ancien président de la République, prononcé dans la cathédrale d'Autun, le* 22 *novembre* 1893. Autun, Dejussieu, 1893. Broch. in-8, pp. 51.

Rambaud (abbé C.), de Lyon. — *La Religion.* Paris, Gaume, 1893. In-8, pp. xv-464. Prix : 6 francs.

Ricard (Mgr), prélat de la maison de Sa Sainteté, vicaire général de Mgr d'Aix. — *La Mission de la France.* Paris, Firmin-Didot, 1894. In-4, illustré de 84 gravures d'après les documents historiques et les reproductions artistiques de différentes époques, pp. iv-312. Prix : broché, 5 francs; demi-reliure, 7 fr. 25.

Royer (abbé), curé de Saint-Nicolas (Haute-Vienne). — *Lettre à Mgr l'évêque de Limoges sur le décret du* 27 *mars* 1893, *concernant les fabriques.* Deuxième édition, augmentée d'un Post-scriptum. Paris, Gautier, 1893. In-8, pp. 32. Prix : 60 centimes.

Urbain (Ch.). — *De Concursu divino scholastici quid senserint. Philosophicam disputationem Facultati litterarum Parisiensi proponebat Carolus Urbain, licentiatus et altiorum studiorum scholæ olim auditor aggregatus.* Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. 149. Prix : 2 fr. 50.

Vigouroux (abbé V.), prêtre de Saint-Sulpice. — *Dictionnaire de la*

Bible, contenant tous les noms de personnes, de lieux, de plantes, d'animaux mentionnés dans les Saintes Écritures, les questions théologiques, archéologiques, scientifiques, critiques relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament, et des notices sur les commentateurs anciens et modernes, avec de nombreux renseignements bibliographiques, publié avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fasc. V. *Athènes-Beck*. Paris, Letouzey, 1893. In-4, orné de 118 gravures, dont une hors texte; pp. 1218-1535. Prix du fascicule : 5 francs.

Viteau (abbé J.), élève diplômé de l'École des hautes études de la Sorbonne, ancien élève de l'école des Carmes. — *Étude sur le grec du Nouveau Testament. Le verbe : syntaxe des propositions*. Paris, Bouillon, 1893. In-8, pp. lxi-240.

— *De Eusebii Cæsariensis duplici opusculo*. Περὶ τῶν, ἐν Παλαιστίνη μαρτυρησάντων. Paris, Bouillon, 1893. In-8, pp. 94.

Weiss (Fr.-Albert-Maria), O. P. — *Lebensweisheit in der Tasche*. (Recettes de sagesse pour la vie. Vade-mecum de poche.) Fribourg en Brisgau, Herder, 1893. In-16, pp. xix-507. Prix : broché, M. 2,80; relié, M. 3,60.

Wetzer et Welte. — *Kirchenlexicon oder Encyklopædie der katholischen Theologie*. Zweite Auflage. VIII Band (*Litteræ apostolicæ* bis Mythologie.) Freiburg im Breisgau, Herder, 1893. Grand in-8, col. 2118. Prix : 11 Mk.

X***, ancien missionnaire. — *Les Premiers quinze ans de la vie*. Ouvrage dédié aux parents chrétiens. Saint-Amand (Cher), Imprimerie Saint-Joseph, 1398. In-16, pp. 208. Prix : 2 francs.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Annuaire pour l'an 1894, publié par le Bureau des longitudes, contenant, outre les renseignements pratiques de l'année, les notices suivantes : *La Lumière et l'Électricité d'après Maxwell et Hertz;* par M. Poincaré. — *L'Origine et l'emploi de la boussole marine appelée aujourd'hui compas;* par le contre-amiral Fleuriais. — *Quatre jours d'observation au sommet du mont Blanc;* par M. J. Janssen. — *Discours prononcés aux funérailles de l'amiral Pâris;* par MM. Faye, Bouquet de la Grye et le contre-amiral Fleuriais. — *Discours prononcés à l'inauguration de la statue d'Arago;* par MM. Tisserand, Cornu, Mouchez. Paris, Gauthier-Villars et fils, 1894. In-18, pp. v-886, avec 2 cartes magnétiques. Prix : 1 fr. 50.

Baets (abbé M. de), docteur en théologie. — *Les Localisations cérébrales et le siège de la sensation dans la philosophie scolastique*. Gand, A. Siffer, 1892. In-16, pp. 30.

Barthélemy (T.), médecin nommé au concours de Saint-Lazare. — *Étude sur le dermographisme ou dermoneurose toxivasomotrice*. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893. In-8, avec 17 planches hors texte, pp. 293. Prix : 7 fr. 50.

Baudrillart (Heuri). — *Les Populations agricoles de la France*. Troisième série, publiée par Alfred Baudrillart. Méditerranée, Alpes, Pyrénées, Massif central, Provence, Comté de Nice, Comtat Venaissin, Roussillon, Comté de Foix, Languedoc. Paris, Guillaumin, 1893. In-8, pp. 655. Prix : 10 francs.

Block (M.), membre de l'Institut. — *L'Europe politique et sociale*. Deuxième édition. Ouvrage entièrement nouveau. Paris, Hachette, 1893. In-8, pp. viii-586, avec 18 cartes et 5 diagrammes. Prix : 10 francs.

Bournet (Dr A.). — *Saint François d'Assise. Étude sociale et médicale*. Lyon, Storck, 1893. In-16, pp. 195. Prix : 5 francs.

Enrique Gil y Robles. — *Ensayo de metodologia juridica*. Salamanca, Imprenta catolica, 1893. In-16, pp. xv-223. Prix : 3 francs.

Guérin (Urbain). — *Ouvrier-employé de la fabrique coopérative de papiers d'Angoulême (Charente), dans le système des engagements volontaires permanents, d'après les renseignements recueillis sur les lieux en* 1890. 33e fasc. de la 2e série des *Ouvriers des deux mondes*. Paris, Firmin-Didot, 1893. In-8, pp. 273-322. Prix : 2 francs.

Hello (Ernest). — *L'Homme. La vie, la science, l'art*. Précédé d'une introduction de M. Henri Lasserre. Nouvelle édition. Paris, Perrin, 1894. Prix : 3 fr. 50.

Ollivier (Émile), de l'Académie française. *Solutions politiques et sociales*. Paris, Bellier, 1894. In-12, p. vii-310. Prix : 3 fr. 50.

Perrot (G.) et Chipiez (C.). — *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. V. *Perse, Phrygie, Lydie et Carie : Lycie*. Contenant 537 gravures dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. Paris, Hachette, 1890. Grand in-8, pp. 928. Prix : 30 francs.

— T. VI. *Grèce primitive. Art mycénien*. Contenant 553 gravures. Paris, Hachette, 1894. Grand in-8, pp. 1033. Prix : 30 francs.

Piat (abbé C.), professeur à l'Institut catholique de Paris. — *La Liberté. Première partie. Historique du problème au dix-neuvième siècle*. Paris, Lethielleux, 1894. In-12, pp. 351. Prix : 3 fr. 50.

Schneider (abbé J.-P.-F.), directeur de l'école Saint-Sigisbert, à Nancy. — *L'Hypnotisme*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. viii-391. Prix : 3 fr. 50.

Stourm (René), ancien inspecteur des finances, professeur à l'École des sciences politiques. — *Systèmes généraux d'impôts*. Paris, Guillaumin, 1893. In-8, pp. xv-415. Prix : 7 francs.

X. — *Nos vieux principes légitimistes en regard des élections d'août-septembre* 1893. Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. 73. Prix : 1 fr. 50.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

ALBOUY (A.). — *Jérusalem et les sanctuaires de la Judée.* Paris, Firmin-Didot, 1894. In-4, illustré de nombreuses gravures, d'après A. de Bar et Matthieu, pp. 296. Prix : broché, 5 francs; demi-reliure, 7 fr. 25.

APOLLINAIRE DE VALENCE (le P.), O. C. — *Bibliotheca fratrum minorum capuccinorum provinciæ Neapolitanæ.* Rome et Naples. In-4, pp. 189.

— *Bibliotheca fratrum minorum capuccinorum, provinciarum Occitaniæ et Aquitaniæ.* Rome, Archives générales des Capucins, 74, rue Saint-Nicolas de Tolentino; Nîmes, Gervais-Bedot; l'auteur, Bellegarde (Gard), 1894. In-4, pp. 171. Prix : 5 francs chaque fascicule.

BALME et LELAIDIER (RR. PP.), O. P. — *Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique, avec illustrations documentaires.* 4e fasc. (années 1214-1215). Paris, Bureaux de l'*Année dominicaine*, 94, rue du Bac, 1893. Prix du fasc. : 3 francs; prix du tome I complet : 10 francs.

BELLOC (J.-T. de). — *Sainte Agnès et son siècle.* Paris, Desclée, 1894. Grand in-8 illustré de nombreuses gravures, pp. 303. Prix : 5 francs.

BERLIÈRE (R. P. Dom), O. S. B. — *Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique.* Tome I. Maredsous, 1894. Abbaye de Saint-Benoît. In-4, pp. 324. Prix : 5 francs.

BONY (le P. M.), oblat de Saint-François de Sales. — *L'Initiateur du Vœu national. Vie et œuvres de M. A. Legentil.* Paris, Retaux, 1893. In-8, pp. IX-405. Prix : 6 francs.

BOULAY DE LA MEURTHE. — *Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège en* 1800 *et* 1801. Tome III et dernier. Paris, Leroux, 1893. Gr. in-8°, pp. 777, avec le fac-similé du projet de convention discuté dans la première conférence. Prix : 8 francs.

BOURBON-LIGNIÈRES (comte de). — *Étude sur Jeanne d'Arc et les principaux systèmes qui contestent son inspiration surnaturelle et son orthodoxie.* Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Lamulle et Poisson, 1894. In-12, pp. IX-622. Prix : 3 fr. 50.

CARRÉ (H.). *La France sous Louis XV.* (Bibliothèque d'histoire illustrée.) Paris, Librairies-Imprimeries réunies (s. d.). Prix : broché, 4 fr. ; relié, 5 fr. 50.

France (M.-T. de). — *Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême (5 octobre 1789 — 2 septembre 1792), corrigé et annoté par Louis XVIII.* Journal entièrement inédit, publié par les soins de la famille Hüe. Introduction par le baron Imbert de Saint-Amand. Manuscrit donné par la Dauphine à François Hüe et publié par sa famille. Paris, Firmin-Didot, 1893. In-8° illustré de 4 héliogravures et suivi d'une page en fac-similé de l'écriture de Louis XVIII, pp. xxiv-167. Prix : broché, 10 fr. ; relié 15 francs.

Joly (abbé), directeur de l'École Sainte-Geneviève. — *Le R. P. Étienne Mazelier, de la Compagnie de Jésus* (1838-1893). *Éloge funèbre prononcé au service des anciens élèves défunts de l'École Sainte-Geneviève*, le 29 novembre 1893. Paris, Imprimerie Dumoulin. Gr. in-8°, pp. 35.

Lamairesse. — *L'Empire chinois. Le Bouddhisme en Chine et au Thibet.* Paris, Carré, 1894. In-12, pp. 430. Prix : 4 francs.

Mat Gioi (Albert de Pouvourville). *Études coloniales. La Politique indo-chinoise* (1892-1893). Paris, Savine, 1894. In-12, pp. xvi-322. Prix 3 fr. 50.

Métais (abbé Ch.). — *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.* Tome XXII. *Cartulaire saintongeais de la Trinité de Vendôme.* Paris et Saintes, Picard et Mortreuil, 1893. In-8, pp. 430. Prix : 15 fr.

Reclus (Élisée). — *Nouvelle Géographie universelle. La terre et les hommes.* Tome XVIII. *Amérique du Sud. Les régions andines ; Trinidad, Vénézuela, Colombie, Ecuador, Pérou, Bolivie et Chili,* contenant 4 cartes en couleur tirées à part, 157 cartes intercalées dans le texte et 64 vues ou types gravés sur bois. Paris, Hachette, 1893. Gr. in-8°, pp. 846. Prix : 25 francs.

— T. XIX. *Amérique du Sud. L'Amazonie et la Plata. Guyanes, Brésil, Paraguay, Uruguay, République Argentine,* contenant 5 cartes en couleur tirées à part, 172 cartes intercalées dans le texte et 66 vues ou types gravés sur bois. 1894. Gr. in-8, pp. 821. Prix : 30 francs.

Saint-Simon. — *Mémoires,* nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe et augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau, et de suites et appendices par M. de Boislisle. Tome IX. *Mémoires* (1702). Appendice. Première partie : Additions au Journal de Dangeau. — Seconde partie : Notices et pièces diverses. — Additions et corrections. — Tables.

— Tome X. *Mémoires* (1702). Appendice. Première partie : Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau. Seconde partie : Notices et pièces diverses. — Additions et corrections. — Tables. (Collection des grands écrivains de la France.) Paris, Hachette, 1892 et 1893. 2 vol. in-8, pp. 501 et 652. Prix : 7 fr. 50 le vol.

Soulange-Bodin (A.). — *La Diplomatie de Louis XV et le pacte de famille.* Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. 286. Prix : 3 fr. 50.

Taine (H.), de l'Académie française. — *Les Origines de la France contemporaine. Le Régime moderne.* Tome II. Paris, Hachette. Prix : 7 fr. 50.

Villaret (Amicie de). — *Campagnes des Anglais dans l'Orléanais, la Beauce chartraine et le Gâtinais* (1421-1428). *L'armée sous Warwick et Suffolk au siège de Montargis. Campagnes de Jeanne d'Arc sur la Loire postérieures au siège d'Orléans.* Orléans, Herluison, 1893. In-8, in-12, pp. 168. Prix : 2 fr. 50.

Villefranche (J.-M.). — *Vie du P. Chevrier, Fondateur de la Providence du Prado, à Lyon.* Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. vi-380. Prix : 3 fr. 50.

X***. — *Le P. Joseph de Rességuier, de la Compagnie de Jésus.* Toulouse, Loubens, 1893. In-16, pp. 66.

LITTÉRATURE

ROMANS

Alès (le P. A.). — *M. Tullii Ciceronis Pro Murena oratio.* Texte revu et annoté. Tours, Mame, 1893. In-16, pp. 194. Prix : 1 franc.

Almanach Hachette. Petite encyclopédie de la vie pratique pour 1894. La Famille. — Horoscopes de 1894. — Les Calendriers civils et religieux. — L'Agenda. — L'Univers. — Histoire générale. — Grammaire abrégée. — Lexique orthographique. — Histoire de l'année 1893. — Géographie. — Littérature. — Beaux-Arts. — Amour et Mariage. — La Mode. — Economie domestique. — La Bourse. — Nos Maladies, leurs remèdes. — Médecine vétérinaire. — Arithmétique. — Sciences occultes. — Industrie. — Droit usuel. — Loi militaire. — Agriculture, etc. — Carte d'identité. Paris, Hachette, 1894. Petit in-8 contenant plus de trois millions de lettres en 420 pages, 20 cartes et plans et 1030 figures dans le texte ou groupées en tableaux. Prix : broché, 1 fr. 50 ; cartonné en couleurs, 2 francs.

Association des anciens élèves de Notre-Dame de Boulogne. Dix-neuvième compte rendu annuel (1892-1893). Lille, Desclée, 1893. In-8, illustré, pp. 69-xxxv.

Barral (Adrien de). — *Promenades en Berry.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-8 illustré, pp. 237. Prix : 2 fr. 50.

Biré (Edmond). — *Études et Portraits.* Quatrième série : Chateaubriand, Lamartine, Balzac, Laurentie, Pontmartin, Camille Rousset, Xavier Marmier, etc., etc. 2e éd. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1894. In-8, pp. vi-382. Prix : 3 fr. 50.

Bouchard (J.). — *Les Ironiques. Poésies.* Paris, Nadaud, 1894. In-12, pp. 204. Prix : 3 francs.

Calendrier de la vie des saints pour 1894. Paris, Desclée. Prix : n° 387, 2 francs ; n° 392, 3 fr. 50.

Calendrier perpétuel avec sentences religieuses. Même librairie. Prix : n° 608, 30 cent. ; n° 609, 40 cent.

Chérot (le P. H.), S. J. — *La Légende de Notre-Dame de Boulogne*, poème. Deuxième édition, revue. Paris, Retaux, 1894. In-16, pp. 35. Prix : 50 cent.

Grandpré (Pauline de). — *Légendes de Notre-Dame de Paris.* Paris, Tolra, 1893. In-8, pp. xvi-360. Prix : broché, 5 fr. ; relié, 6 fr. 50.

Granges (Charles des). — *Les Légendes de l'art.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. xiv-359, illustré de nombreux dessins. Prix : 6 francs.

Quesnay de Beaurepaire (A.). — Légendes du Morbihan : *L'Ane des Korrigans*, suivi de *Les Bateaux noirs de Belle-Isle.* Paris, Firmin-Didot, 1894. In-4, illustré de 30 compositions dont 26 hors texte par l'auteur, pp. 330. Prix : broché, 6 francs ; relié, 10 francs.

Signerin (abbé), chanoine de Lyon. — *Répertoire bibliographique à l'usage des bibliothèques paroissiales, comprenant plus de* 2000 *ouvrages examinés sous le rapport du style, de l'intérêt et de la diversité des lecteurs* (1865-1893). Lyon, Vitte, 3, place Bellecour, 1894. In-16 cartonné, pp. xiv-800. Prix : 7 francs (franco).

Taxil (Léo) et Marcel (P.). — *Les Sœurs de charité.* Paris, Geffroy, 1894. In-4, illustré de 90 gravures inédites sur bois, pp. 795. Prix : 10 francs.

Urbain (Ch.). — *Nicolas Coeffeteau, dominicain, évêque de Marseille, un des fondateurs de la prose française* (1574-1623). Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. 415. Prix : 5 francs.

Le 31 janvier 1894.

Le gérant : **H. CHÉROT.**

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

FÉVRIER 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

De Divinis Scripturis earumque interpretatione brevis institutio auctore P. Aloisio SENEPIN, S. J. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1893. In-8, pp. VII-212. Prix : 4 francs.

L'auteur de ce livre pense, comme nous, que le cours d'Écriture Sainte, dans les écoles théologiques, doit être consacré principalement à la lecture et à l'interprétation des saints Livres. C'est aussi une des recommandations que contient l'encyclique récente de S. S. Léon XIII. Mais tout le monde reconnaît que certaines notions préliminaires sont nécessaires aux élèves pour qu'ils puissent aborder avec goût et avec fruit l'exégèse proprement dite. Les *Introductions à l'Écriture Sainte*, qui ont pour but de donner ces notions, sont trop souvent d'une longueur qui les rend impropres à servir de manuels d'enseignement. Le R. P. Senepin a évité ce défaut. En 200 pages, assez compactes il est vrai, son volume offre une réponse plus ou moins développée, suivant le besoin, à toutes les questions qu'on traite d'ordinaire dans ces introductions.

Ainsi, dans une première partie, sous le titre de *Notions bibliographiques*, sont condensés en 55 pages les renseignements essentiels sur la composition de l'Écriture en général, sur le sujet et les auteurs de chacun de ses livres, sur la langue dans laquelle ils ont été primitivement rédigés, sur les différentes versions, etc. Dans la seconde partie viennent les graves questions de l'authenticité et de la vérité des Livres saints, spécialement

des Évangiles et du Pentateuque; puis de l'inspiration, du canon, de l'autorité de la Vulgate. Tout en suivant l'usage actuel qui fait entrer ces matières dans les cours d'Écriture Sainte, le P. Senepin observe qu'elles relèvent proprement de la théologie dogmatique : ce qui est incontestable au moins pour l'inspiration. Du reste, cette partie est la plus remarquable de son livre et la plus originale, sinon quant au fond des idées, du moins quant à la forme nette et lumineuse de l'exposition. Nous signalons en particulier la réfutation des objections contre l'authenticité du Pentateuque (p. 69-75), et les chapitres sur l'inspiration (p. 77-92) et sur l'autorité de la Vulgate (p. 103-109). L'auteur défend les doctrines traditionnelles, en suivant surtout le cardinal Franzelin.

Les mêmes qualités de sagesse et de clarté distinguent la troisième partie, qui traite de l'*herméneutique* ou de l'interprétation des saints Livres. Entre les questions qui y sont discutées avec plus de détails, on remarquera celle qui concerne l'unité ou la multiplicité du sens *littéral* dans l'Écriture. Le P. Senepin se prononce avec toute raison pour l'unité, après avoir écarté les équivoques qui troublent, pour plusieurs, l'évidence de cette thèse. La quatrième et dernière partie du volume comprend les *notions d'archéologie* biblique *les plus usuelles*. Dans le nombre figurent naturellement les notions concernant les divisions du temps et la chronologie. A ce propos, le R. P. Senepin examine « s'il y a une chronologie biblique », et en particulier si l'Écriture indique, au moins approximativement, l'âge du genre humain et les époques de l'histoire primitive. Il croit pouvoir l'affirmer, et cela en s'en tenant aux chiffres du texte hébreu et de la Vulgate. Nous sommes pour une interprétation différente des données chronologiques du Pentateuque, et nous avouons n'être pas ébranlé par les arguments que le R. P. Senepin nous oppose. Il donne aussi une table chronologique des rois de Juda et d'Israël : cette table, dans ses détails, n'est pas non plus au-dessus de toute contestation ; il fallait avertir de cette incertitude.

Mais enfin nous pensons que ce volume rendra de bons services, soit dans l'usage privé, soit comme manuel de cours d'Écriture Sainte.

J. BRUCKER, S. J.

Élévations sur les Épîtres de saint Paul, par la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph, ancienne prieure du Carmel de Tours. Paris, Victor Retaux et fils. 2 vol. in-12. Prix : 4 francs.

Le 8 septembre 1890, mourait saintement, après plus de cinquante années de vie religieuse, la Mère Thérèse de Saint-Joseph, ancienne prieure du Carmel de Tours; c'était une femme supérieure qui répandit une éclatante lumière autour de son monastère et sur son Ordre tout entier. A peine le bruit de sa mort se fut-il répandu qu'un concert unanime de regrets et de louanges retentit de toutes parts. On manifesta le désir de connaître dans ses plus petits détails une existence si féconde en vertus, si pleine de mérites, qui portait si visiblement l'empreinte d'une mission divine; et dès 1892 parut la Vie de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph.

La Mère Thérèse était née écrivain : « La nature et la grâce se réunirent pour en faire une excellente plume; » *calamus scribæ velociter scribentis*. Dès ses premières années elle montra une brillante intelligence accompagnée d'une maturité de jugement, objet d'étonnement pour tous ceux avec qui elle eut quelques rapports. Qu'elle laissât courir sa plume dans une lettre familière ou qu'elle s'appliquât à une composition sérieuse, on admirait la grâce et le naturel de son style toujours noble et simple.

Son historien a donné, dans un chapitre spécial, une appréciation générale des ouvrages déjà publiés et des ouvrages encore manuscrits de la Mère Thérèse de Saint-Joseph. Parmi ces derniers se trouvaient les *Élévations sur les épîtres de saint Paul*, que nous annonçons aujourd'hui. On peut lire dans la Vie de la Mère Thérèse l'histoire intime de la composition de ces Élévations si pleines de doctrine et de piété. Elles furent, comme tous ses autres écrits, le fruit même de son obéissance. Cette parfaite soumission à celui qu'elle regardait comme le représentant de Notre-Seigneur, chargé de lui manifester la volonté divine, ne rappelle-t-elle pas le touchant exemple de sainte Thérèse, écrivant, sur l'ordre formel de son directeur, la relation de sa vie avec la révélation des grâces reçues de Dieu ?

Qui pourrait exprimer tout ce qu'il y a de suavité dans ces Élévations où l'amour divin s'épanche avec tant de charme et

d'abandon. La profondeur des pensées n'y a d'égale que la fraîcheur des images qui servent de vêtement à la doctrine. On ne saurait donc s'étonner des éloges que l'ouvrage a déjà reçus et qui sont placés en tête du premier volume.

Combien ne serait-il pas à souhaiter que des écrits si lumineux et empreints d'une grâce si ravissante fussent répandus non seulement dans les communautés, mais dans le monde entier! C'est le vœu exprimé par le cardinal-archevêque de Tours dans son approbation des *Élévations*.

V. MERCIER, S. J.

Analecta hymnica *medii ævi*, t. XV. *Pia dictamina.* Reimgebete und Leselieder des Mittelalters. Erste Folge. Aus Handschriften und Wiegendrucken herausgegeben von Guido Maria Dreves. Leipzig, O. R. Reisland, 1893[1]. In-8, pp. 273. Prix : 8 mark.

Le R. P. Dreves est infatigable[2]. Cela n'est pas pour déplaire à ceux qui attendent avec impatience que, sa cueillette achevée, il nous donne enfin l'histoire de la poésie pieuse au moyen âge.

Le présent volume ouvre la série des *Pia dictamina.* C'est une riche collection de prières rythmées, de pièces dévotes non destinées, par leur origine, au chant ni à l'usage liturgique. La distinction d'avec les pièces liturgiques n'est pas toujours facile. Cependant elle est ordinairement possible, soit d'après les manuscrits, soit d'après les caractères de la pièce. Le principal de ces caractères, un de ceux qui font le grand intérêt de ce recueil, c'est le ton personnel, le relief du « moi ». Tandis que dans la poésie liturgique le poète s'efface pour ne donner jour qu'au sentiment de tous, ici nous le voyons apparaître à chaque pas, nous l'entendons prier, s'accuser, demander pardon, se réjouir, admirer, gémir, selon le souffle qui passe sur son âme. C'est la poésie du *moi* en face de la poésie du *nous.*

Ajoutons que les sujets sont bien plus variés, traités avec une tout autre liberté pour le ton, l'étendue, le rythme, etc. Bref, l'originalité du poète se donne ici libre carrière, et plusieurs de

1. La préface est datée Paris, *Esto mihi* 1893. Quelques-uns ne devineront peut-être pas du premier coup que *Esto mihi* désigne le dimanche de la Quinquagésime, comme *Quasi modo* le dimanche qui suit Pâques.

2. Cf. *Partie bibliographique des Études*, 31 juillet et 30 nov. 1893, etc.

ces pièces sont des bijoux poétiques. Ainsi les deux complaintes sur la Compassion de la sainte Vierge (56 et 57) sont dignes d'être comparées au *Stabat*.

L'éditeur a groupé les pièces sous quatre titres principaux : Dieu, la Sainte Vierge, les Saints, Pièces diverses.

Les plus curieuses sont celles du quatrième groupe. Voici d'abord (219) un sermon rythmé où le poète orateur promet d'être court :

Ne dormitet lector præ tædio,
Nec *Tu autem* dicat in medio.

Puis c'est une prière du roi des Anglais, composée pour lui par Guillaume Pritz Stephen, l'ami et le biographe de saint Thomas Becket. On dit que le roi, en recevant la prière, rendit ses bonnes grâces à l'auteur. Il devait pourtant, quand il la récitait, se dire à lui-même des vérités un peu dures :

Non procuro corde puro
Quod te Deum diligam,
Parvipendo, vix attendo
Quomodo me habeam...

Honestatis, castitatis
Legem fregi tutius,
Est sopita mea vita
In malis diutius.

Plus loin, nous sommes en pleine satire, ici (223) déguisée sous forme de prière pour avoir de bons prélats, là (230) s'attaquant directement au pape Grégoire XII (durant le grand schisme). Ailleurs (228), un brûlant appel à la croisade, dont voici une strophe curieuse :

Surgat invincibilis
Pastor Romanorum,
Accingatur nobilis
Probitas Francorum.

Producatur agilis
Populus Anglorum,
Nec non et horribilis
Turba Bohemorum.

A côté (229), une longue méditation sur l'office de Matines, où un moine, peut-être un vieux chevalier, compare le chœur à un tournoi :

Dum in nocte video in choro conventum
Et ad laudem Domini quemlibet intentum,
Esse me considero ut ad tornamentum
Ubi non est licitum ire somnolentum.

Quelques critiques pour finir. Les fautes d'impression sont fréquentes, d'autres semblent tenir à une distraction du copiste. Le mal est qu'on ne sait pas toujours si la faute ne serait pas dans

les vieux manuscrits. Ainsi, pièce 97, 3, 2, au lieu du barbarisme *fluvia*, la rime exige *flumina*. Pièce 226, 39, 4, l'auteur a dû écrire *isti* au datif, rimant avec *Christi* , et non *isto*. Pièce 231, 3, 3, *premit* à la rime indique qu'il faut lire *fremit*, et non *frendet*. Pièce 90, 20, 1, *tu* est de trop pour le vers. Je regrette de ne pas trouver une table des matières. Le mal est d'autant plus sensible dans ce volume, que les pièces sont plus variées et plus originales. Quand on fait une œuvre unique comme celle du R. P. Dreves, on est d'autant plus tenu à la faire très bien.

J.-V. BAINVEL, S. J.

Vetus hymnarium ecclesiasticum Hungariæ, curis et impensis Joseph Danko, præpositi S. Martini Posonii. Budapesth, Franklin, 1893. In-8, pp. xv-599. Prix : 12 florins.

Il a été réservé, semble-t-il, à notre siècle de rechercher, d'analyser, de commenter et d'éditer les monuments littéraires du moyen âge et de l'époque dite de la Renaissance. La liturgie et l'hymnologie qui en font partie ont été l'objet d'études sérieuses et importantes. Mais toutes les Églises n'ont pas été, sous ce rapport, également favorisées. Si les unes parmi elles avaient eu la bonne fortune de fixer l'attention des liturgistes illustres, tels qu'Assemanni, Azévédo, le cardinal Bona, Mabillon, Martène, Muratori, Renaudot, Thomasi, Zaccaria, etc., d'autres, justement jalouses, se virent presque totalement négligées. De ce nombre est l'Église de Hongrie, profondément attachée dès son origine au Saint-Siège et au rite romain. Ce qui avait le plus contribué à cet abandon, ce fut un décret du synode national de 1630, abrogeant l'ancienne liturgie en usage dans le pays, pour lui substituer la liturgie romaine, laquelle devint en peu de temps dominante au point de faire complètement oublier sa devancière. Mais, bien que les rites de la liturgie ancienne eussent beaucoup de ressemblance avec ceux de Rome, toutefois on y trouvait des divergences assez nombreuses et assez marquées pour tenter la curiosité savante des liturgistes et fournir la matière d'un travail d'ensemble intéressant et important.

Ce travail vient d'être fait avec une compétence incontestée par le D[r] Joseph Danko, prévôt de Saint-Martin de Presbourg, dont le nom est devenu depuis longtemps synonyme de science et d'érudition.

Et d'abord, l'hagiographe aurait bien des choses à glaner dans cette riche collection non seulement des hymnes isolées, mais des offices rythmiques entiers. Parmi ces derniers, les saints indigènes occupent naturellement le premier plan de la scène : après saint Étienne, surnommé apôtre des Hongrois et leur premier roi, viennent Émeric, Ladislas, tous deux de la famille royale; la bienheureuse Marguerite, vierge, fille du roi Béla IV; Elisabeth, duchesse de Thuringe, fille d'André I[er], et saint Martin de Tours, que la Hongrie se glorifie d'avoir donné au monde et qu'elle honore d'un culte immémorial. La bienheureuse Marguerite, religieuse dominicaine († 1271), mérite une attention spéciale, son nom ne se rencontrant dans aucun ancien calendrier de Hongrie.

Cependant, en tête des saints indigènes paraît un étranger, saint Paul, premier anachorète († 341), dont le culte avait été introduit en Hongrie à l'occasion de la translation de ses reliques de Venise à Bude, en 1381, et prit une grande extension. Les ermites de Saint-Paul possédaient en Hongrie seule cent soixante-dix monastères. Cette translation est célébrée dans un office écrit en hexamètres et résumant la vie du saint. Parmi les autres patrons de provenance étrangère, l'Église hongroise compte saint Jean l'Aumônier, patriarche d' Alexandrie († 416), dont les dépouilles reposent dans la cathédrale de Saint-Martin, administrée aujourd'hui par l'auteur de l'*Hymnarium*. De plus, les évêques et martyrs Adalbert de Prague († 997) et Gérard de Czanad († 1047), qui ont contribué à évangéliser la Hongrie. Mgr Danko a eu grand soin d'indiquer les jours auxquels l'Église hongroise célébrait la mémoire de ses saints protecteurs, et il montre que les dates en étaient diverses, variant suivant les localités et les circonstances. Les hagiographes lui sauront gré de ces détails, n'ayant pas d'importance aux yeux des autres, mais qui auront demandé à l'auteur de patientes recherches.

Bon nombre d'hymnes et de cantiques y sont consacrés à la Reine du ciel et témoignent éloquemment de la tendre piété dont elle avait toujours été l'objet dans ce pays, surnommé *royaume de Marie*. On conçoit que l'auteur fut obligé de se tenir dans des limites assez étroites, sous peine de trop grossir le volume; toutefois il ne manque pas d'indiquer d'abondantes sources où la piété des lecteurs peut s'abreuver à satiété.

Les linguistes eux-mêmes sauront tirer parti du présent recueil. Sans doute ce n'est pas la belle latinité qu'il faut chercher dans les poésies sacrées du moyen âge. Les hymnographes médiévaux se servaient du latin de l'époque, plus ou moins dégénéré et considérablement mélangé avec des éléments disparates, informes ; cependant, malgré les incorrections de langage et de métrique, on découvre souvent dans leurs compositions des éclairs de poésie, des traits lumineux, des expressions originales, heureuses, et quantité de mots qu'on chercherait en vain dans les glossaires imprimés de basse latinité, et toujours utiles à connaître. Le linguiste recueille le moindre mot avec le même soin que le botaniste la plus petite plante.

Au reste, on lit aussi dans le recueil de Mgr Danko des morceaux dont la latinité ne laisse rien à désirer. Ce sont des offices rythmiques et des hymnes composés par des RR. PP. Bénédictins, connaisseurs de la langue de Virgile et d'Horace autant que poètes. Leur œuvre, sanctionnée à Rome, est destinée à l'usage exclusif de l'archiabbaye de Saint-Martin, sur la montagne sacrée de Pannonie.

Le projet primitif de Mgr Danko avait été d'embrasser la liturgie tout entière de l'ancienne Église hongroise, à partir du dixième siècle ; des raisons graves, impérieuses, l'obligèrent de renoncer à une pareille tâche, qui dépassait de beaucoup ses ressources matérielles et demandait le concours de plusieurs forces réunies. Il se borna donc à la seule *hymnologie*, qui occupe d'ailleurs une place assez considérable dans le système liturgique. Hâtons-nous d'ajouter que le savant prélat nous a donné une œuvre magistrale, modèle du genre. Désormais son nom sera inséparable de ceux de Daniel, Drewes, Klemming, Mone, Neale, Paulson, French, Weale, pour ne citer que les éditeurs les plus renommés des collections d'hymnes de l'Église.

Voici le contenu de cette docte monographie, dont l'élégante exécution trahit aussi le sentiment du beau et le goût exquis qui distingue ordinairement les publications déjà nombreuses du vénérable auteur. Sous le titre d'*Annotations préliminaires* (pp. 1-140), Mgr Danko traite du but de son ouvrage, de l'origine des hymnes, des offices rythmiques, des auteurs qui en ont fait des recueils, notamment de Clichtovœus, de Kajoni et de Georges Nagy, des sources et des ouvrages subsidiaires utilisés dans le présent vo-

lume, enfin de la méthode suivie dans la publication des textes. Le chapitre consacré à l'exposé des sources (p. 76-115) contient, outre les indications ordinaires, une foule de données biographiques, artistiques, littéraires, qui en rendent la lecture presque attachante, et montrent un bibliophile consommé.

La seconde partie de l'ouvrage, la principale, se compose des hymnes en l'honneur des saints patrons de la Hongrie, puis des cantiques se rapportant aux fêtes mobiles et autres solennités observées dans le pays. Chaque hymne, chaque cantique est accompagné de notes critiques et de variantes pour ainsi dire innombrables, fruit d'immenses recherches faites aux archives et dans les bibliothèques de Gran et Budapest, de Presbourg, Vienne et Berlin, Agram et Munich.

L'ensemble de cette précieuse collection hymnologique offre tout ce qu'on connaît sur la matière, déjà traitée bien des fois il est vrai, mais d'une manière incomplète et avec des vues spéciales, et en tout cas éparpillée de tous côtés. Le grand mérite de Mgr Danko, c'est d'avoir réuni en un corps les éléments dispersés, de les avoir complétés, commentés et enrichis d'indications bibliographiques sans nombre, que d'autres pourront exploiter à loisir.

A la fin du volume, l'auteur a reproduit textuellement et pour la première fois deux documents de haute importance liturgique : un ancien calendrier de l'Église primatiale de Gran, où se trouve aussi un obituaire des années 1370-1533 ; et l'Ordinaire ou le Directoire de la même Église, datant du quinzième siècle.

La *mort*, sous la figure d'un faucheur de fleurs, termine dignement cette collection que les spécialistes ne manqueront pas d'apprécier comme elle le mérite, et de goûter à loisir.

J. MARTINOV, S. J.

I. — **Tractatus de vera religione,** auctore O. F. Cambier, S. theol. doctore. Tournai, Decallonne-Liagre, 1893. In-8, pp. 226.

II. — **Theologia dogmatica.** Volumen quartum complectens tractatus *de Divinis sacramentis* et de *Deo Fine supremo et omnium consummatore*, auctore Clino Crosta. Côme, R. Longatti, 1893. In-8, pp. 454. Prix : 3 fr. 75.

III. — **Études médico-théologiques sur les anesthésiques,** par l'abbé L. Pierraccini, membre de plusieurs sociétés savantes. Nice, imprimerie du Patronage de Saint-Pierre, 1893. Br. in-8, pp. 26.

IV. — **La Confession d'après les grands maîtres**, par le P. Zelle, S. J., missionnaire, ancien professeur de théologie. Paris, Delhomme et Briguet, 1893. In-16, pp. 321.

I. — Le traité du docteur Cambier est court et suffisamment clair. Point de divagations; tout converge à ce but : établir la divinité du christianisme. Il montre d'abord qu'il existe une religion vraie et que tous sont tenus de la rechercher et de la suivre; puis il réfute les faux principes invoqués par les rationalistes pour s'y soustraire. Avouerai-je que, dans ce premier chapitre, l'origine du libéralisme, son développement, les formes qu'il revêt n'apparaissent point avec l'exactitude et la netteté désirables?

Parmi les preuves de notre religion, l'auteur met au premier plan les prophéties et les miracles. Il ne méconnaît pourtant pas l'importance d'un autre genre de démonstration fort en honneur aujourd'hui, et qui, sans produire en général autant de conviction dans les intelligences, saisit certaines âmes d'une manière plus complète et plus intime, intéressant à la fois leur esprit, leur imagination et leur cœur. Telle est la considération des vertus du Sauveur, de la beauté de sa doctrine et de l'amour héroïque et fidèle qu'il suscite dans tous les temps.

Je regrette pourtant que certaines démonstrations soient incomplètes; les principales prophéties messianiques, par exemple, sont trop sommairement énoncées. Parfois la réponse de l'auteur à une objection glisse sur elle, sans l'étreindre et la renverser. Mais le moyen, en un si court espace, de pousser à fond toutes les questions qui font partie intégrante d'une apologétique?

D'ailleurs des citations intéressantes et judicieuses viennent à chaque page confirmer la parole du professeur, dont elles sont un attrayant commentaire. Tantôt c'est un passage bien choisi de quelque apologiste; tantôt c'est l'objection d'un incrédule, reproduite mot pour mot, ou bien un aveu involontaire qui lui échappe, un hommage forcé rendu au christianisme.

Ces notes avivent l'attention, stimulent l'intelligence de l'élève;

il sent davantage qu'il s'agit d'une lutte sérieuse où les plus graves intérêts sont engagés. Il en est à peu près, d'un cours trop abstrait et sans regard sur les erreurs actuelles, comme de la science du soldat. L'enseignement théorique est utile, indispensable même; pourtant le conscrit ne sera vraiment rompu au métier que lorsqu'il aura senti l'odeur de la poudre et croisé le fer avec un adversaire qu'il sait n'être pas de carton.

II. — Le docteur Crosta vient de publier la quatrième partie du Cours complet que nous annoncions le mois dernier à nos lecteurs. La seconde et la troisième partie paraîtront bientôt. Le volume que nous avons sous les yeux traite des sacrements, soit en général (p. 6-119), soit en particulier (p. 119-368). Il se termine par les questions relatives aux fins dernières.

Dans ce livre, même sûreté de doctrine et même enchaînement de toutes les parties que dans le précédent. L'auteur est doué d'un esprit éminemment synthétique. A la rigueur, il suffirait du large tableau synoptique qui termine chacun de ses ouvrages, pour en faire foi. Le souci de rester orthodoxe ne l'empêche pas de chercher, sur certains sujets, des explications nouvelles. Telle est bien son hypothèse sur la *causalité des sacrements*.

Le signe sensible, élevé par Notre-Seigneur à la dignité de sacrement, a-t-il reçu de Dieu la vertu de produire directement la grâce, comme le ciseau manié par un statuaire habile est l'instrument sous lequel se forme immédiatement la statue? Est-il, au contraire, comme une lettre de créance signée du sang du Christ, et dont la simple présentation obtient de Dieu la grâce méritée par le sacrifice du Calvaire? Pour parler le langage de l'École, les sacrements produisent-ils la grâce, à l'égal d'un instrument physique ou d'un moyen moral? Leur action sur la grâce, répond M. Crosta, après le R. P. Billot, n'est ni physique ni morale. Leur effet propre et immédiat n'est point la grâce, mais un titre, une disposition qui l'exige « instrumentaliter imperative causant » (p. 75).

Il semble que l'influence du sacrement sur chacun de ces deux effets doit être ou physique ou morale. Illusion! C'est un pur mode impératif dont l'action est d'une nature intermédiaire! A beaucoup de théologiens, cette doctrine neuve d'aspect et assez ingénieuse paraîtra encore quelque peu vague, et avant d'y recon-

naître la solution définitive d'un problème difficile, ils attendront qu'elle soit mieux précisée.

III. — La brochure de M. l'abbé Pierraccini est précédée d'une lettre élogieuse du docteur Ferrand, président de la Société de Saint-Luc, et contient plusieurs importantes conclusions. Voici la principale : l'emploi de l'opium, du laudanum, de la morphine, des anesthésiques en général, comme l'usage de l'hypnotisme naturel, est permis « dans un but thérapeutique »; mais à une condition, c'est qu'il sera dirigé et contrôlé par un praticien prudent et consciencieux.

IV. — S'il est un devoir pénible à remplir, c'est assurément celui de la confession. Accuser certaines fautes, c'est, pour des âmes vaniteuses ou timides, un poids formidable à soulever. Il y faut quelquefois un effort héroïque; et comme pareil courage n'est pas chose très commune, il est fort à craindre qu'au tribunal de la pénitence tous les péchés ne soient pas avoués.

Les victimes de la fausse honte sont-elles nombreuses? « Oui, » répond le P. Zelle; et, à l'appui de sa conviction personnelle, il évoque les plus illustres apôtres des siècles derniers. Puis, s'inspirant de la parole et des exemples de ces grands *convertisseurs*, il oppose au mal qu'il dénonce plusieurs remèdes : que le confesseur aide le pénitent; qu'il l'interroge; qu'il l'amène, s'il y a vraiment utilité, à lui faire une confession générale plus ou moins étendue. Mais il doit procéder à peu près comme le praticien qui sonde une plaie douloureuse et cachée : il est nécessaire que ses interrogations soient graduées, circonspectes.

Guérir le mal ne suffit pas; mieux vaut l'empêcher, s'il est possible, ou du moins en prévenir le retour. Voilà pourquoi, ajoute le zélé missionnaire, les prêtres doivent faire en sorte que leurs pénitents puissent, de temps à autre, s'adresser à un confesseur étranger; voilà pourquoi les prédicateurs devront parler, avec toute la force dont ils sont capables, sur les qualités de la confession, après avoir au préalable remué la conscience de leurs auditeurs, en leur prêchant les grandes vérités.

Le P. Zelle ambitionne plus encore : il désire que, dès le seuil du séminaire, on s'applique à mieux former les futurs confesseurs. On rencontre dans ce livre des généralisations qui, prises à la rigueur, semblent outrées, des considérations qui paraîtront dou-

teuses, risquées même à certains lecteurs. On dira que dans les paroles de Bridaine, de Léonard de Port-Maurice, etc., il y a un peu d'exagération. D'aucuns se refuseront peut-être à prendre pour modèle la *Faculté de S....*, dont l'auteur a suivi les cours ; on ajoutera que, de nos jours, beaucoup de causes n'existent plus qui fermaient jadis la bouche à un grand nombre de pénitents. Il faut plus de courage qu'autrefois pour se montrer chrétien pratiquant. Pourquoi ceux qui ont assez de bonne volonté pour aller trouver le prêtre n'auraient-ils pas, d'ordinaire, assez d'énergie et d'humilité pour avouer les fautes graves dont ils ont conscience? Et puis, la tâche principale des directeurs de grand séminaire n'est-elle pas de former des prêtres saints et possédant à fond les principes de la science ecclésiastique?

En toutes ces observations, il y a, nous semble-t-il, quelque part de vérité ; néanmoins les considérations développées par le P. Zelle sont, dans leur ensemble, l'écho de voix fort autorisées. Qu'on ferme donc les yeux sur quelques redites, sur telle expression trop accentuée, sur tel tour de phrase d'allure un peu belliqueuse. Que l'on considère dans ses importantes lignes ce petit exposé de stratégie apostolique, et l'on sera ému sinon entièrement gagné, à l'accent convaincu et vibrant du missionnaire; et l'on conclura, en modifiant quelque peu l'une de ses paroles : C'est dans l'éducation pratique des prêtres que se trouve l'un des principaux éléments de réforme morale et sociale.

F. TOURNEBIZE, S. J.

Juris Pontificii de Propaganda Fide. *Pars prima complectens Bullas, Brevia, Acta S. S... juxta temporis seriem disposita cura ac studio* Raphaëlis DE MARTINIS, ej. Cong. Consult. et Missionis sac. Vol. IV et V. Rome, Imprimerie de la Propagande, 1892-1893. 2 gr. in-4, pp. 770 et 454. Prix des vol. I-IV : 37 fr. 50.

Le cinquième volume de ce nouveau Bullaire de la Propagande nous est arrivé avec un bref de S. S. Léon XIII, où le Souverain Pontife exprime sa haute satisfaction pour la manière dont s'exécute cette importante publication, qu'il avait autorisée et encouragée dès le principe. Nous sommes heureux de voir confirmés par l'autorité suprême les éloges que nous avons déjà donnés aux

trois premiers volumes, et nous félicitons le digne éditeur du témoignage éclatant, mais bien mérité, qui est ainsi rendu à « son jugement intelligent et à ses soins laborieux ».

Les deux nouveaux volumes contiennent les actes des papes depuis Clément XIII jusqu'à Grégoire XVI inclusivement (1758-1846). Ce qui domine dans tout cela, ce sont les érections de nouveaux sièges épiscopaux et de vicariats apostoliques. Ces documents sont intéressants, parce qu'ils nous font suivre le merveilleux développement de l'Église, qui a motivé toutes ces créations. Inutile de dire qu'ils sont la source capitale où il faudra toujours recourir pour se renseigner sur la circonscription, nécessairement compliquée, des pays de missions. On doit se rappeler d'ailleurs qu'ils ne concernent pas seulement les missions proprement dites, mais tous les pays qui ressortissent dans quelque mesure à la juridiction de la Congrégation cardinalice de la Propagande. Telles sont, outre les contrées que les missionnaires ont conquises sur l'infidélité, en plus ou moins grande partie, celles où le catholicisme a perdu son ancienne prédominance ; ainsi, les deux Amériques Septentrionale et Méridionale, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie en entier; puis en Europe la Grande-Bretagne, l'Allemagne du Nord, la Russie, la Péninsule scandinave, la Hollande, la Suisse. L'histoire ecclésiastique de tous ces pays est intéressée dans les volumes que nous signalons; on remarquera notamment la grande place qu'y tiennent les relations du Saint-Siège avec les Orientaux de divers rites, relations souvent délicates, qui tantôt demandent des mesures de rigueur contre des rebelles, parfois haut placés dans la hiérarchie, tantôt obligent à des concessions indulgentes, dérogeant plus ou moins à la discipline idéale.

Ajoutons qu'on trouvera dans ces volumes, comme dans les précédents, plusieurs pièces qui n'appartiennent pas proprement au Bullaire de la Propagande, et que l'éditeur reproduit pour l'utilité des missionnaires, à qui sa collection est destinée en premier lieu. Telles sont la célèbre bulle *Actorum fidei*, qui condamne les décrets du synode janséniste de Pistoie, et diverses lettres que les souverains pontifes ont adressées, surtout à des évêques allemands, au sujet des mariages mixtes et du mariage civil.

En résumé, la publication que M. de Martinis poursuit au prix de tant de labeurs justifie de plus en plus l'appellation que lui

décerne le Souverain Pontife, de « trésor de documents précieux pour l'histoire, le droit canon et la science morale ». Tous ceux qui la consulteront feront des vœux pour son heureux achèvement. La première partie approche du terme : puisse-t-elle être suivie bientôt de la seconde, qui doit contenir les décrets, résolutions et instructions de la Sacrée Congrégation de la Propagande !

Cette dernière partie est d'autant plus nécessaire qu'il n'existe encore, pour les actes de la Propagande, rien d'analogue aux recueils où l'on trouve, par exemple, les décisions de la Sacrée Congrégation des *Rites*, de celle du *Concile*, etc. Cependant les lettres apostoliques ne tracent guère que les grandes lignes ; ce sont les rescrits de la Propagande qui, interprétant ces lettres, règlent les détails du gouvernement des missions. On voit combien il est important, non seulement pour la direction pratique des missionnaires, mais encore pour l'histoire, et spécialement pour la connaissance de la discipline ecclésiastique, d'avoir sous la main la collection aussi complète que possible de tous ces règlements. J. BRUCKER, S. J.

I. — **Comptabilité des fabriques**. *Droits et devoirs des membres des Conseils de fabrique, comptables et curés*. Paris, au siège du Comité des jurisconsultes, 22, avenue d'Antin, 1894. In-16, pp. 64. Prix : 25 centimes.

II. — **Lettre** *à Mgr l'évêque de Limoges sur le décret du 27 mars 1893 concernant les fabriques*, par l'abbé ROYER, curé de Saint-Nicolas (Haute-Vienne). Paris, Blériot, 1893. In-8, pp. 32. Prix : 60 centimes.

I. — Le décret de 1809 était un empiétement sur les droits de l'Église ; celui du 27 mars 1893 en est le nivellement. Car la comptabilité des fabriques paroissiales n'appartient plus à l'Église, mais à l'État. Un seul droit reste aux fabriciens : celui de constater que le décret de 1893 est un outrage à la clarté de la langue française. L'auteur de cette brochure a cherché à mettre un peu de lumière dans les principaux articles du décret. Son commentaire est en grande partie puisé dans l'excellent *Manuel de la comptabilité des fabriques*, de M. di Braga. Une table alphabétique facilite les recherches.

Cette brochure sera très utile aux fabriciens, marguilliers et comptables; et il leur sera profitable de savoir qu'ils peuvent, en cas de difficultés, recourir aux avis du Comité de jurisconsultes, 22, avenue d'Antin.

II. — Nous avons déjà fait mention en deux mots de cette brochure, évitant tout éloge et tout blâme. C'était juste suffisant pour la question pendante.

L'éloge était inutile ; mais nous avons eu tort de ne pas signaler et de blâmer deux hors-d'œuvre. A l'importante question des fabriques, l'auteur mêle celle des synodes diocésains et celle du choix et de la nomination des évêques. Nous croyons que M. l'abbé Royer eût été mieux inspiré en traitant à part et en meilleurs termes ces deux dernières questions. Courir deux lièvres à la fois, c'est trop, dit-on; en courir trois, c'est le fait d'un Nemrod débutant.

La question des synodes diocésains intéresse peu le public. En la traitant, c'est sagesse et devoir d'éviter les récriminations contre les autorités ecclésiastiques. La question du choix et de la nomination des évêques, en dépit des usages passés et présents, relève absolument du Souverain Pontife.

Nous avions omis de même, et pour cause, de mentionner une lettre laudative adressée de Rome à l'auteur; nous doutons que cette lettre ait été livrée à la publicité avec l'agrément de celui qui l'avait écrite.

Il nous serait pénible d'encourir de la part des lecteurs des *Études* le reproche d'avoir recommandé sans restriction un écrit qui ne le méritait pas, et plus encore d'avoir paru approuver un langage peu modéré. Il n'en est rien, et en revenant sur notre compte rendu, nous avons voulu que personne ne pût avoir à ce sujet le moindre doute. ALEX. COURAT

Catéchisme apostolique, par Mgr Amand-Joseph Fava, évêque de Grenoble. Grenoble, Baratier et Dardelet, 1893. In-18, pp. 382. Prix : 1 franc.

Ce catéchisme est le résumé du bel ouvrage publié par Mgr Fava, en 1891 : *Jésus-Christ Roi éternel.* « Dieu le Père préparant le royaume de son fils ; Dieu le Fils prenant possession de son royaume; Dieu le Saint-Esprit formant ce royaume, c'est-à-

dire l'Eglise dont il est l'âme, » voilà ce que le zélé et savant évêque de Grenoble expose, développe, prouve et démontre.

Tout dans cet excellent abrégé de la doctrine chrétienne va au but de l'auteur, qui est de faire connaître et aimer à notre société française, si ignorante aujourd'hui en matière de religion, la personne adorable de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ce *Catéchisme apostolique* sera très utile aux gens du monde désireux de s'instruire des grandes vérités de la foi, ou de progresser dans leur intelligence ; il leur offrira un enseignement substantiel mis à leur portée par une exposition claire et méthodique. J. PRA, S. J.

Doit-on croire? Examen de quelques difficultés, par J. LEDAY. Paris, Delhomme et Briguet. In-12, pp. 170. Prix : 1 fr. 50.

Sous ce titre : *Doit-on croire ?* M. Leday s'est proposé de résoudre les difficultés les plus répandues contre les vérités de la religion catholique. Il existe, sans doute, de nombreux et importants ouvrages qui répondent à toutes les attaques de l'incrédulité contre la foi ; mais ces livres trop spéciaux ou trop considérables ne conviennent pas à tout le monde. Des esprits distingués, comme Mgr de Ségur et le P. Franco, ont entrepris de résoudre d'une manière plus simple, quoique non moins solide, les principales objections qui ont cours parmi le peuple ; mais leurs solutions, appuyées sur le bon sens ou sur la raison philosophique, ne répondent plus aussi parfaitement aux besoins de la génération contemporaine.

Le temps a marché, la tactique a changé, les attaques se sont multipliées ; c'est au prétendu désaccord entre la science et la foi que l'on fait surtout appel aujourd'hui. L'auteur, en face des nouveaux adversaires, s'est bien gardé d'un vain étalage d'érudition ; il s'est contenté de vulgariser, dans un langage clair et concis, les principales données de la science, en les mettant sous une forme populaire à la portée de tous.

Nous ne pouvons que féliciter M. Leday sur la manière dont il a réalisé son programme, en réfutant les sophismes de l'incrédulité. Après l'examen du manuscrit, un bon juge affirmait n'y avoir rien trouvé d'inexact au point de vue doctrinal, et résu-

mait ainsi son appréciation dans une lettre à l'auteur : « Vous voyez juste, vous parlez clair. » N'est-ce pas en deux mots le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce petit « traité d'apologétique », comme l'appelle le cardinal Bourret ?

V. MERCIER, S. J.

I. — **Bibliothèque des Religions comparées.** — *L'Empire chinois. — Le Bouddhisme en Chine et au Thibet*, par E. LAMAIRESSE, ancien ingénieur en chef des établissements français dans l'Inde. Paris, Georges Carré, 1894. In-12, pp. IV-440. Prix : 4 francs.

II. — **Variétés sinologiques,** N° 3. — *Croix et Swastika en Chine*, par le P. Louis GAILLARD, S. J. Chang-haï, Imprimerie de la Mission catholique, à l'orphelinat de T'ou-séwé, 1893. In-8, pp. IV-282, avec planches et plus de 200 figures. Paris, Leroux. Prix : 10 francs.

I. — Ce volume très compact comprend deux parties : 1° la Chine historique, sociale et religieuse; 2° le Thibet et le lamaïsme.

Soyons franc : nous n'avons lu que la première partie. Ce n'est pas que l'ouvrage soit sans intérêt : il est au contraire très amusant par... les nombreuses méprises dont il est émaillé.

M. Lamairesse nous offre tout au plus une étude de seconde main sur une matière fort complexe et fort obscure. Il est besoin de quelque courage pour entreprendre de démêler pareil écheveau. Sans doute l'auteur a beaucoup lu, mais il s'agit de bien lire : un grand discernement est indispensable pour choisir entre tant de sources de valeur fort diverse, quelques-unes très contestables. Pour celles qui sont sérieuses, il faut les comprendre, et ce n'est pas si facile que l'on croit. M. Lamairesse est loin d'avoir rempli ce minimum de *desiderata*. Un volume presque aussi gros que le sien nous serait nécessaire pour relever toutes ses erreurs, ses méprises et ses confusions. Quand on parle de la Chine, il faut bien se garder d'étendre à toutes les époques et à toutes les provinces ce qui est vrai d'une partie de son espace ou de sa durée ; il ne faut pas confondre le fait et le droit, la théorie et la pratique, les principes et leur application. En Chine, plus que partout ailleurs peut-être, ces choses sont souvent fort éloignées l'une de l'autre. L'écrivain qui généralise ses observations court

grand risque de sacrifier l'exactitude ; le lecteur qui généralise les affirmations de l'écrivain s'expose fort à sortir de la vérité. M. Lamairesse, d'abord en lisant, ensuite en rédigeant le fruit de ses lectures, a donné en plein sur cet écueil.

Les noms chinois sont massacrés, méconnaissables.

Quant aux affirmations qui ne devraient pas trouver place dans un ouvrage sérieux, nous en pourrions remplir des pages. Citons seulement quelques perles en ce genre.

« Le haut commerce chinois a appris... *par ses rapports avec les Européens* que la *bonne foi dans les affaires* est le moyen le plus sûr d'arriver à la fortune. » (P. 3.)

« Même pour la torture, même pour la *mort lente et cruelle* (c'est l'auteur qui souligne), on trouve des suppléants... Pour l'application du bambou, les remplaçants se présentent en foule. En Chine, il y a une infinité de gens qui ne vivent que de coups de bâtons. » (P. 20.) Où l'auteur a-t-il trouvé cette dernière boutade qu'il prend au pied de la lettre ? il ne le dit pas. Mais si jamais l'envie lui prenait, après avoir écrit ces belles choses, d'aller les vérifier sur place, nous lui conseillons de ne pas se mettre dans le cas de recevoir la bastonnade. Il pourrait constater à ses dépens qu'il n'est pas si facile d'être bâtonné par procuration.

« Passionnés pour l'exactitude, les Chinois mettent dans leurs écrits toute la précision et toute la clarté possibles. Nous comprenons tous leurs livres comme s'ils étaient écrits en français. » (P. 24.) Pour avoir écrit cela, il faut n'en avoir jamais lu un seul. Mais en revanche, M. Lamairesse a lu les *Lettres édifiantes*, n'en doutez pas. Je pourrais le prouver par la note qui se lit au bas de la page 244. La voici : « La situation de l'Annam a rendu en *dernier lieu* (il s'agit bien des derniers événements du Tonkin) la Chine plus hostile au catholicisme et plus favorable au bouddhisme. Le Père jésuite Parennin (vous lisez bien) a écrit dernièrement (*sic*) dans les *Lettres édifiantes* (vous voyez bien qu'il les a lues) : « On ne voit partout que bonzes et pagodes... » Le moindre dictionnaire biographique aurait appris à M. Lamairesse que le P. Dominique Parennin, né en 1665, est mort à Pékin en 1741, et que sa *Correspondance* a été publiée en 1759.

Page 174, il décore pompeusement du titre d'*Encyclopédie chinoise* des opuscules de quelques feuillets et qui n'ont aucune importance en eux-mêmes.

L'auteur regrette, que ne regrette-t-il pas? (p. 241) qu'on n'ait pas évité la persécution en tolérant les idoles bouddhiques. Il regrette aussi l'antagonisme des diverses missions chrétiennes, c'est-à-dire catholiques et protestantes, en Chine. Mieux vaudrait une action combinée, comme cela a lieu, dit-il, en Afrique (p. 171). Il a cependant entendu parler des événements de l'Ouganda, une note le prouve.

II. — Tout autre est l'étude du P. Gaillard concernant la présence de la croix sur d'anciens monuments chinois. Compétence indiscutable, fruit naturel d'un long séjour en Chine, de patientes recherches, d'observations et d'études sérieuses; critique saine; discussion serrée; indication des sources aussi précise qu'on peut le souhaiter, permettant à qui le veut de contrôler les assertions de l'auteur; reproductions fidèles des monuments et citations des textes originaux qui, aux yeux des profanes, feront trouver le livre trop hérissé de caractères chinois, mais, pour les initiés, donnent à l'ouvrage une grande valeur scientifique et une autorité incontestable, sans parler de l'intérêt qui s'attache à une foule de renseignements littéraires, historiques, artistiques, archéologiques, dont beaucoup sont peu connus et plusieurs inédits. Telles sont les qualités de ce beau travail, qui place le P. Gaillard à côté des anciens Jésuites dont les mémoires ont fait sensation dans le monde savant.

Il y a loin de cette étude approfondie et sincère aux interprétations fantaisistes, aux analogies risquées, aux puérilités d'exégèse essayées en ces derniers temps par certains auteurs qui s'érigent en juges de l'histoire des religions, et sur la compétence desquels, dit finement le P. Gaillard, il est plus courtois peut-être de ne pas insister. Plus d'un, en renom plus ou moins mérité de science, un Dumoutier, un Burnouf, un Guimet, un Reclus, sortent assez maltraités de cette étude consciencieuse. La faute en est à eux. Que n'ont-ils imité la sage et prudente réserve de l'auteur, qui n'affirme rien dont il ne soit sûr et dont il n'apporte les preuves? Si parfois il propose une hypothèse ou avance une explication encore douteuse, il s'empresse d'avertir qu'avant une nouvelle confirmation on ne peut voir là que de simples conjectures, ou des affirmations tout au plus probables. Sa bonne foi n'éclate pas moins, soit qu'il rejette des renseignements qui ren-

trent dans sa manière de voir, mais qui lui semblent sans fondement, soit qu'il combatte des frères d'armes entraînés par des systèmes préconçus dans des affirmations hasardées, pour ne pas dire dans des erreurs regrettables. Pour cette loyale besogne, il emprunte le concours du P. Havret. Qu'on lise la note qui forme l'appendice A, et qu'on me dise s'il subsiste encore quelque chose de l'explication aventureuse de l'illustre P. de Prémare, que des auteurs estimables avaient suivie trop aveuglément. Remarquons en passant la franchise avec laquelle les PP. Gaillard et Havret font retomber toute la responsabilité de cette méprise sur leur docte confrère. Voilà, nous semble-t-il, de la probité, ou il n'y en a nulle part.

Pareille impartialité donne droit à l'auteur de se montrer quelque peu sévère à l'égard de soi-disant savants qui dissimulent sous un vernis de fausse érudition leur hostilité systématique contre le catholicisme.

On sait les efforts de la libre-pensée pour prouver que la célèbre inscription de Si-ngan-fou n'était que le résultat « d'une pieuse fraude jésuitique ». « Mais, dit preuve en main le P. Gaillard, Voltaire, d'Argens, Renan, etc., en sont tous pour leurs frais de contradiction, quelques-uns pour la confusion de leur ignorance, plusieurs pour la honte de leur mauvaise foi. »

A propos de cette fameuse inscription, le P. Gaillard observe que, dans l'état actuel de la science, rien n'autorise à y voir, comme on est trop porté à le faire, un monument plutôt nestorien qu'orthodoxe.

Regrettons que cet ouvrage, imprimé en extrême Orient, n'ait pas toute la correction typographique désirable.

F. BIESSE, S. J.

Traité de l'Examen particulier *selon la méthode de saint Ignace*, d'après le P. Louis DE LA PALMA, auteur de l'*Histoire de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Paris, Taffin-Lefort, 1894. In-16, pp. 272. Prix : 1 fr. 50.

Comment un pareil ouvrage n'avait-il point encore été traduit en français? Réédité naguère en espagnol, sa langue originale, il avait passé à différentes époques en latin, en italien et en anglais. C'est par l'Angleterre qu'il nous arrive aujourd'hui; de ce

pays où il est devenu un livre classique dans nombre de communautés religieuses, il se présente dans le nôtre et il y sera bien accueilli. Une version faite sur le texte primitif serait difficilement plus ferme et plus nette. Celle-ci a la précision du latin avec la limpidité du français.

Ce traité d'ascétisme pratique valait un pareil effort de traduction. L'examen particulier est l'âme des *Exercices spirituels* de saint Ignace ; or, tandis que des générations de commentateurs s'évertuent depuis trois siècles à démonter la machine extérieure et à nous en expliquer le mécanisme, il est au moins singulier que si peu aient songé à nous en analyser le principal ressort.

Le P. de la Palma l'a fait avec pénétration et méthode. Son grand art est de rattacher naturellement chacune des parties du plan de saint Ignace à ce point central d'où ils dérivent et où ils convergent. Les actes de la volonté, si importants et si oubliés dans tant d'autres traités, sont ici décrits, distingués, classés. Des considérations étendues et détaillées sur l'objet de la lutte et la tactique à employer, à l'usage des commençants, de ceux qui sont en voie de progrès et de ceux qui sont au terme, adaptent cet examen particulier aux catégories les plus variées, pour les conduire à la connaissance de soi-même, à la réforme, à la perfection.

H. CHÉROT, S. J.

Éclaircissement sur les œuvres mystiques de saint Jean de la Croix, par le P. LUDOVIC DE BESSE, gardien des Capucins de Paris. Paris, 2, rue de Valois, 1893. Prix : 1 fr. 50.

Que l'auteur me permette une modeste observation. Je me demande si, en traitant des deux « nuits obscures », il a suffisamment expliqué quelle différence elles présentent quant à leur partie passive. Mais je me félicite de me trouver, par ailleurs, en communauté d'idées avec le Révérend Père ; par exemple, au chapitre VI, où il combat un préjugé trop répandu. Les prêtres (on veut bien le concéder) ont besoin, pour certains ministères, de connaître les descriptions et les règles de conduite de saint Jean de la Croix ; mais on prétend que cette lecture a quelque inconvénient dans les communautés de femmes. Là, pourtant, ne faut-il pas quelquefois se contenter de directeurs dont les connaissances mystiques sont assez vagues et qui, moins heureux

que les confesseurs de sainte Thérèse, n'ont pas expérimenté ces grâces par eux-mêmes? Une telle direction serait insuffisante si elle n'était complétée par l'enseignement écrit; de même que ce dernier doit s'aider de l'interprétation prudente du directeur. C'est là le plan normal de la Providence; les faits l'ont mille fois prouvé. En particulier, la lecture de saint Jean de la Croix est inoffensive si elle est tant soit peu contrôlée.

Le Révérend Père combat aussi l'erreur, cause de ce préjugé. On confond en un seul bloc toutes les faveurs surnaturelles, pour les frapper d'une seule condamnation. Elles se divisent, de fait, en deux catégories, bien séparées par leur nature et les précautions à prendre. D'une part, la haute contemplation, qui est trop simple, trop opposée à l'imagination, pour monter la tête des lecteurs; et, d'autre part, les visions, paroles et révélations, qu'on doit repousser de toutes ses forces, et vers lesquelles se précipitent instinctivement les esprits mal pondérés ou insuffisamment avertis.

Le livre du R. P. Ludovic répandra des idées utiles. Achetez-le, lecteur; quoiqu'il puisse vous faire oublier celui que j'ai écrit sur le même sujet.

A. POULAIN, S. J.

I. — **Nos deuils et nos consolations** : *la prière pour les morts*, par le P. C. LAURENT. Paris, Haton, 1894. In-12, pp. 409. Prix : 3 francs.

II. — **Jésus-Adolescent**, *modèle des jeunes chrétiens*, par le P. PRALON, S. J. Tours, Mame, 1893. In-32, illustré, pp. 320. Prix : broché, 45 centimes; relié, 70 centimes.

I. — *Nos deuils et nos consolations*. Livre très agréable d'aspect, sérieux de fond, auquel nous ne reprocherions, vu son objet (le Purgatoire), qu'un excès d'ornements profanes, citations de Musset et autres, fort exactes d'ailleurs. Mais on y trouve aussi, et bien cités (sauf peut-être p. 81), les conciles, l'Écriture, la liturgie, les Docteurs, même scolastiques, comme Suarez. Dans ce qui est de l'auteur, quelques expressions ont dû trahir la pensée : « la sainteté indéfinie de Dieu » (p. 55); « les données toujours un peu vagues de la foi » (p. 107); ailleurs, quelques restes de ce qu'on appelait jadis fleurs de rhétorique, pourraient, ainsi que dans les sermons, distraire du but. Il est même telles tirades

qu'on craint d'avoir rencontrées en chaire ou d'y retrouver : « N'est-ce pas lui (David) qui.... n'est-ce pas lui qui.... n'est-ce pas lui qui a composé ce *De profundis* qui.... Ce *De profundis*.... ce *De profundis* enfin.... » (p. 157). Ainsi de plusieurs autres (p. 284). L. Veuillot disait d'une œuvre de piété contemporaine : « La théologie n'y étouffe pas les fleurs ; » nous craignons plutôt qu'ici les fleurs n'étouffent quelque peu la théologie.

Donc, doctrine, piété, intérêt en cet ouvrage : il est par suite bien supérieur à une foule d'autres sur la matière ; mieux sarclé, il vaudrait les meilleurs du genre.

II. — « Que faisait *Jésus adolescent ?* » Quelle pensée pour des adolescents ! Cet opuscule en est le développement. C'est en dire l'utilité. Le ton est pieux, communicatif, et, chose remarquable aujourd'hui, relevé par des traits d'une saveur toute chrétienne. Quelques observations pourtant, surtout en vue de la lecture publique. Le mot adolescent revient bien souvent, sous toutes les formes : « Jésus, le Dieu de toutes les adolescences. » « Cher adolescent, dit Notre-Seigneur au jeune homme de l'Évangile, » etc. Puis, est-ce parce qu'il n'y a plus d'enfants ? mais quelques endroits paraîtront peut-être trop enfantins pour nos adolescents de quinze ans, comme on les suppose dans tout le livre et dans le cantique si bien phrasé de la fin :

Même à quinze ans, sois-moi fidèle.
— A vous, nos cœurs et nos quinze ans !

Avec plusieurs cantiques, on trouve en appendice les *Prières ordinaires de la messe*, enfin purgées de tout jansénisme (Communion, p. 267), des prières et litanies en latin et en français, dûment approuvées celles-là, les Vêpres de la Sainte Vierge, les Complies du dimanche, également en latin et en français. Nous avons donc là, nous, pour les jeunes chrétiens, un manuel pratique et que la pratique ne fera plus que perfectionner.

A. LABBÉ, S. J.

I. — **L'Attente de Jésus,** par M. l'abbé M. Caron, supérieur du petit séminaire de Versailles. Paris, Letouzey, 1893. In-18, pp. xvi-212. Prix : 1 fr. 50.

II. — Un quart d'heure aux pieds de Jésus, par LE MÊME. Paris, Letouzey, 1893. In-8, pp. XVI-380. Prix : 1 fr. 60.

Ces deux excellents petits livres sont avant tout destinés aux jeunes gens et spécialement aux élèves des séminaires; mais tous les fidèles peuvent en tirer profit. L'*Attente de Jésus* est une série de méditations préparatoires à la fête de Noël; une pour chaque jour des quatre semaines de l'Avent. *Un quart d'heure aux pieds de Jésus* est une autre série de méditations pour chaque jour des vacances; il y en a soixante, sans compter plusieurs méditations des jours de fête.

M. l'abbé M. Caron avait d'abord écrit ces deux volumes en vue des élèves de son séminaire. L'accueil qu'ils ont rencontré partout a prouvé au pieux auteur qu'il a fait œuvre utile pour la foi, utile pour la piété. Ce ne sont point de ces considérations et aspirations plus ou moins banales qui trop souvent remplissent les livres à l'usage de la jeunesse chrétienne. C'est l'Évangile et la Bible médités, avec le texte sacré, complet, mis en tête de chaque « Journée »; avec les *préludes*, les *points* précis, la *prière* finale, suivant la méthode des *Exercices* de saint Ignace.

M. l'abbé M. Caron sait que le premier livre des maisons chrétiennes d'éducation doit être la *Parole de Dieu*. Aussi, dans l'*Attente de Jésus*, a-t-il choisi les plus belles pages de l'Ancien Testament qui se rapportent à la Nativité; et dans le *Quart d'heure aux pieds de Jésus*, les pages les plus appropriées au bien des jeunes âmes.

Nous ne pouvons que recommander l'un et l'autre; en signalant ces deux ouvrages, nous n'éprouvons qu'un regret: celui de ne les avoir pas recommandés plus tôt.

V. DELAPORTE, S. J.

Le Prêtre auprès des malades et des mourants, *ou Règles de conduite sacerdotale pour l'assistance spirituelle et corporelle des malades dans les cas ordinaires et les accidents imprévus*, par le R. P. STUB, barnabite. Troisième édition. Paris, Abadie, 1894. In-12, pp. 464. Prix : 3 fr. 50.

Deux parties fort distinctes dans cet ouvrage. L'une, consacrée aux maladies communes et à leurs symptômes les plus apparents, contient des conseils pour les cas très urgents, indique la ma-

nière de se faire entendre dans l'assoupissement des sens et décrit les signes d'une mort prochaine ou imminente. C'est l'assistance corporelle. L'autre recommande au prêtre la visite des malades, lui trace la conduite à tenir, les exhortations à faire, les bénédictions à donner, les réflexions à suggérer. C'est un bon commentaire du *Rituel* et un guide pratique dans les diverses circonstances, aujourd'hui plus importantes que jamais, du ministère sacerdotal au chevet des agonisants. La partie technique gagnerait à être mise au courant des publications récentes.

ROCHET.

Joseph de Nazareth, par Jean Lazare. Marseille, imprimerie de l'Oratoire Saint-Léon, 1892. In-8, pp. xi-390. Prix : 3 fr. 50.

Joseph de Nazareth n'est pas un nouveau Mois de saint Joseph. Les âmes vraiment pieuses y trouveront plus et mieux que les phrases suaves et vides dont se recommande trop souvent cette sorte de littérature. On leur offre un livre. Ce livre est un code de vie chrétienne ; code vivant, car le saint présenté naguère par Léon XIII aux fidèles de tous les états comme le parfait modèle de la vie chrétienne, est vivant dans ces pages. C'est leur mérite ; ce n'est pas le seul. L'auteur n'a pas oublié que les âmes vivent de vérité ; il y a de la doctrine dans son livre. Les théologiens de profession la voudraient plus substantielle et surtout plus précise. Le commun des fidèles est moins difficile. L'auteur a dû le constater sur les traits attentifs de son auditoire ; car ces chapitres ont tout l'air d'avoir été prêchés comme sermons avant de sortir comme livre des presses de l'Œuvre salésienne.

L'ouvrage, divisé en quatre parties, nous montre en Joseph de Nazareth sa Dignité, sa Grâce, sa Sainteté, sa Gloire. Sous tous ces aspects, il est le modèle imitable pour tous, le patron secourable à tous. C'est la pensée de Léon XIII dans son encyclique du 15 août 1889 ; M. Jean Lazare en a fait la pensée de son livre.

J. GRIESBACH, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — Logica in usum scholarum, auctore Carolo Frick, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893. In-8, pp. VIII-296. Prix : Mk. 2. 60 (3 fr. 25).

II. — Institutiones Theodicææ *sive theologiæ naturalis secundum principia S. Thomæ Aquinatis ad usum scholasticum, accommodavit* Josephus Hontheim, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893. In-8, pp. x-831. Prix : Mk. 8 (10 francs).

III. — Le Problème de la mort. *Ses solutions imaginaires et la science positive*, par L. Bourdeau. Paris, Alcan, 1893. In-8, pp. 354. Prix : 5 fr.

I. — Les Pères de la Compagnie de Jésus appartenant à la province de Germanie ont entrepris de publier un résumé de tout l'enseignement philosophique. L'ouvrage entier comprendra six volumes de dimension restreinte. Le premier qui a paru est la *Philosophie morale* du P. Cathrein (V. *Études,* Partie bibl., 1893, nov., p. 818). Aujourd'hui, le P. Frick nous donne sa *Logique*.

Écrire une Logique neuve à l'usage des débutants en philosophie serait chose difficile, même inopportune. Ce qu'on demande à un ouvrage élémentaire de ce genre, c'est avant tout d'être clair et méthodique. Or le livre du P. Frick possède ces qualités. La seconde partie, qui a pour objet la *Critique*, procède par syllogismes rigoureusement en forme; dans la première partie, on avait les préceptes de la méthode scolastique ; ici, on a le modèle. Au cours de son exposé, l'auteur indique les passages de saint Thomas ou de Suarez qu'il serait plus utile de consulter. Il renvoie aussi fréquemment à Kleutgen ou à Pesch. De nombreuses objections sont discutées à la suite de chaque thèse. En somme, l'ouvrage atteint bien son but.

II. — La *Théodicée* du P. Hontheim n'est pas un livre élémentaire. Il fait partie d'une autre collection : la collection appelée *Philosophia Lacensis*, éditée elle aussi par les Pères Jésuites d'Al-

lemagne. Le P. Hontheim traite les deux questions de l'existence et des attributs de Dieu avec une ampleur vraiment magistrale et une grande sûreté de doctrine. Les erreurs modernes sur Dieu sont exposées à l'aide d'amples extraits faits aux ouvrages de leurs auteurs, et nettement réfutées. Naturellement, parmi ces systèmes, la part la plus large est faite à ceux qui ont vu le jour en Allemagne. Si un lecteur français ne trouve pas dans cette théodicée l'examen direct de toutes les théories écloses chez nous en cette matière, au moins lui fournit-on avec abondance tous les moyens de discussion.

La terminologie nous a paru, par endroits, un peu laborieuse. De tout temps, les philosophes se sont senti le goût de créer des vocables. Ils s'étudient à condenser en un mot une idée complexe ou tout un groupe d'idées : dessein louable, mais dont on peut abuser. Ainsi nous trouvons un peu bien rébarbatifs les titres de certains articles : *Argumentum cinesiologicum, ideologicum, henologicum, deontologicum, ethnologicum.* Les appellations : *argumentum ex motu, ex fundamento possibilium, ex gradibus entium, ex fundamento obligationis, ex consensu gentium*, ne disent-elles pas aussi bien et plus simplement ?

III.— L'effroi qu'inspire la mort, dit M. Bourdeau, tient surtout à l'obscurité qui l'environne. « Tâchons de nous en faire une juste idée, nous pourrons alors l'envisager sans fausses alarmes et la subir avec résignation. » Aux questions qu'elle soulève, les religions et les philosophies ont proposé les réponses les plus diverses. Mais toujours elles ont procédé par l'*a priori* de la révélation ou du système. Il est temps d'examiner le problème de l'au-delà avec les seules données de la science. C'est ce que l'auteur se propose de faire.

Nous étonnerions peut-être M. Bourdeau si nous lui disions que la science, dont il nous rebat sans cesse les oreilles, est une des choses qui manquent le plus à son livre. Oh ! les citations ne font pas défaut : extraits d'auteurs grecs, latins, français, anciens et modernes, encombrent ses pages. Mais ceci, c'est la petite monnaie, la pacotille de la science. La science qui contrôle et pèse toutes ses assertions, où est-elle ? Il a, par exemple, des affirmations prononcées avec une sérénité qui désarme. « Le *Pentateuque* ne contient aucune allusion à une existence future.

— D'après saint Paul, l'homme n'est immortel que par la foi. — La plupart des Pères croyaient l'âme matérielle. — La scolastique professe la distinction de trois âmes (concomitantes). — L'idée du purgatoire fut introduite dans la dogmatique au sixième siècle, à l'instigation de Grégoire le Grand... La création théologique du purgatoire donna une influence immense à l'Église, qui se réservait le pouvoir d'en racheter par ses prières, et qui finit par le faire à prix d'argent, etc.... » De critique, de discussion, pas un mot. L'auteur ne semble même pas soupçonner qu'il y a sur la question de la croyance à l'immortalité dans les Livres saints, chez les Pères, au moyen âge, certaines dissertations ou travaux classiques comme ceux de Th.-Henri Martin, de M. Vigouroux. Un pareil sans-gêne avec la science s'accorde mal avec de ronflantes prétentions au savoir.

Parfois le défilé des citations incohérentes se termine par une gambade grotesque. « Machiavel disait qu'il aimerait mieux aller en enfer qu'en paradis, parce qu'il y serait en meilleure compagnie et verrait de plus beau monde.... M. Renan, également dégoûté d'un paradis maussade et d'un enfer odieux, ne juge habitable que le purgatoire, lieu mélancolique et charmant. » (P. 251.) Pauvre M. Renan et pauvre M. Bourdeau ! Mais ce sont surtout « les modes d'activité » dans l'autre vie, comme il s'exprime, qui excitent la verve bouffonne de l'auteur. Devant ces plaisanteries en un tel sujet, il faut se contenter de hausser les épaules, et passer.

De tant de belles et profondes raisons, l'auteur conclut que « la croyance à une existence future ne repose sur aucun fondement de certitude. Elle n'est pas même étayée par des indices de vraisemblance, pas même par une présomption de possibilité. » (P. 291.) En est-il bien sûr ? Il finit en disant que chacun doit borner ses vues à la vie présente et travailler uniquement à l'améliorer. Il s'oublie ensuite dans quelques conseils de stoïcisme. Mais quiconque aura goûté sa façon dégagée et joviale de parler de l'immortalité, ne pourra guère entendre cette amélioration que dans le sens d'une gaieté dégagée, elle aussi, de préjugés.

L. ROURE, S. J.

La Causalité efficiente, par G.-L. Fonsegrive, professeur agrégé de philosophie au lycée Buffon. Paris, F. Alcan, 1893. In-12, pp. 168. Prix : 2 fr. 50.

Voici un ouvrage de haute métaphysique. Le phénomène est assez rare, en France du moins, et mérite d'être signalé. D'ordinaire, les études philosophiques ne sont guère qu'une critique, plus ou moins érudite et intelligente, des systèmes divers anciens ou modernes. C'est plutôt de l'histoire que de la philosophie.

Le problème soulevé est ramené à trois questions subsidiaires : *idée*, *principe*, *nature de la causalité efficiente*. Autant de chapitres pour le résoudre.

Afin de dégager l'idée de la causalité, M. Fonsegrive procède à une série d'analyses délicates sur des faits d'expérience extérieure et interne, au bout desquelles il arrive à sa conclusion.

L'idée une fois dégagée, il faut s'élever à la formule, à l'origine, aux conséquences du principe. L'auteur adopte pour le fond la formule aristotélicienne : *Tout ce qui est mû est mû nécessairement par quelque chose ;* mais il préfère pour l'expression celle de Stuart Mill : *La causalité est universelle.* Cette phrase du philosophe anglais nous paraît vague et défectueuse : elle énonce un fait sans même en insinuer la raison.

Quant à l'origine, M. Fonsegrive se range à la théorie d'Aristote et de la scolastique.

L'auteur déroule ensuite les conséquences du principe de causalité à travers la philosophie : suite d'études intéressantes et suggestives.

Le dernier chapitre est consacré à la *nature* du principe de causalité : c'est le plus original, le plus profond et aussi, par là même, celui qui prête le plus à la contestation.

Cet ouvrage, on le voit, aborde de front les questions les plus hautes, avec une puissante originalité : il sort de la banalité courante, car il donne à penser. Ce n'est pas de la philosophie vulgaire, menue monnaie ; c'est de l'or, avec un peu d'alliage sans doute, mais de l'or bien affiné et frappé d'une vigoureuse empreinte.

G. SORTAIS, S. J.

H. Taine, par Amédée de Margerie, doyen de la Faculté catholique des Lettres de Lille. Paris, Poussielgue, 1894. In-8 écu, pp. vii-486. Prix : 5 francs.

Dès le lendemain de sa mort, le nom de M. Taine a retenti plus éclatant que jamais dans les journaux et les revues. C'était peu ; son œuvre méritait un livre : ce livre, M. Amédée de Margerie nous le donne.

Philosophe, il n'a eu aucunement l'intention d'écrire une biographie. C'est le penseur en M. Taine qui l'intéresse, c'est du penseur qu'il s'occupe. Et il déclare lui-même dans quel esprit il entend le faire. « J'ai considéré comme mes premiers devoirs, dit-il, la parfaite sincérité dans l'exposé, la parfaite liberté dans la critique. Comme je n'ai point marchandé les hommages aux rares qualités du psychologue, aux dons merveilleux de l'écrivain et de l'artiste, je me suis cru en droit d'apprécier scientifiquement le système de M. Taine avec autant d'indépendance que j'aurais fait celui de Hobbes ou de Condillac, et de démontrer qu'en soi il est faux et destructif de toute science. Cette tâche accomplie, je n'ai point cru excéder les franchises de la critique loyale en démontrant qu'il est de plus, et contre la volonté de l'auteur, funeste et destructif de toute moralité. »

Ce programme, l'éminent écrivain le remplit fidèlement. En même temps qu'il met en lumière ce qu'il y a de vérité dans la doctrine de M. Taine, il en signale les lacunes et s'attache à les combler. On reconnaît là le scrupule consciencieux du professeur qui ne veut pas soulever une question dans l'esprit de ses auditeurs sans essayer d'y apporter la solution convenable. Le professeur se reconnaît encore à la parfaite logique de la méthode et à la lucidité de l'exposition.

Mais M. Taine n'a pas seulement traité de philosophie ; il a aussi parlé art et histoire, quoique toujours en philosophe. M. A. de Margerie le suit dans ce double domaine, critique lui-même d'un goût très sûr et historien d'une science bien informée. Au début de considérations d'une large portée sur l'œuvre de l'historien, il jette cette petite malice que nous voulons relever : « Ce que je vais dire est une pure hypothèse à l'appui de laquelle mon oreille n'a reçu aucune confidence. Mais quand l'immense effet produit par les *Origines de la France contemporaine* aurait été

pour quelque chose dans le persévérant empressement du Conseil municipal de Paris à doter la Sorbonne d'une chaire d'histoire orthodoxe de la Révolution, je n'en éprouverais pas une extrême surprise. » (P. 329.)

On devine aisément que la conclusion de l'auteur sur les conditions du salut social pour notre pays sera celle de M. Taine lui-même. Pour suffire à pareille tâche, *il n'y a que le christianisme*. Seulement plus avant que lui il a pénétré les divines raisons de cette efficacité. Il voit déjà même ce travail de résurrection en train de s'accomplir. « Ce n'est point assez sans doute pour envisager l'avenir avec une sécurité trompeuse qui ralentirait notre effort en nous donnant l'illusion que cet effort est devenu moins nécessaire. C'en est assez pour nous garantir du découragement et du pessimisme; c'en est assez pour nous permettre l'espérance en nous imposant le travail. » Ce salut social, des philosophes chrétiens comme M. A. de Margerie peuvent beaucoup pour l'assurer et le hâter.

L. ROURE, S J.

I. — **Histoire du Droit civil français,** *accompagnée de notions de Droit canonique et d'indications bibliographiques*, par Paul VIOLLET, membre de l'Institut, professeur d'histoire du Droit civil et du Droit canonique à l'École des Chartes, etc. Paris, Larose et Forcel, 1893. In-8, pp. XII-942. Prix : 12 francs.

II. — **Des Obligations**. — *Sources*, *Extinction*, *Preuve*, par A. HUDELOT et E. METMAN. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 308. Prix : 4 francs. (Forte réduction pour les ecclésiastiques.)

I. — L'auteur n'est pas de ceux qui pensent qu'un peuple soit libre de changer selon son caprice et à jour donné son droit public et privé. Il redit avec Portalis : « Les codes des peuples *se font* avec le temps, mais à proprement parler, *on ne les fait pas.* » Aussi est-ce dans l'histoire des législations qui ont influé sur la formation du droit français, et dans l'étude des monuments des âges précédents, qu'il cherche la raison d'être et le sens vrai des lois qui nous régissent.

Déjà honoré par l'Académie des inscriptions et belles-lettres

du grand prix Gobert, sous le titre de *Précis de l'histoire du droit français*, l'ouvrage a été refondu, soigneusement mis au courant et complété. *Les Sources*, — *les Personnes*, — *la Famille*, — *les Biens et contrats :* telles sont les grandes divisions. Partout on retrouve une vaste érudition et une richesse bibliographique témoignant d'immenses recherches ; partout aussi l'ordre des matières et la parfaite clarté du style rendent la lecture facile et attrayante, même aux lecteurs peu habitués aux livres traitant de législation.

Avec le droit gaulois, germanique et français, le droit canonique forme une partie importante des sources. S'agit-il de suivre la transformation des institutions ? les lois de l'Église, ses décisions, sa jurisprudence, ses coutumes, jouent un rôle fort important qui certes n'est pas méconnu. Mais il paraît, à certaines hésitations et à quelques appréciations, que le savant professeur à l'École des Chartes est plus sûr de lui-même sur le terrain du droit civil et de l'érudition que sur celui des principes théologiques. Canonistes et jurisconsultes traitant de matières communes aux deux droits auraient grand profit à se faire reviser mutuellement avant d'imprimer. Un théologien aurait-il écrit, par exemple : « Où finit le domaine canonique? Quelle est la limite exacte entre le droit canonique et le droit civil ? C'est là un problème aussi mobile en fait que la ferveur des convictions religieuses, ou que la sincérité des opinions libérales. Il est résolu différemment selon les temps et les lieux, ou plutôt il n'est jamais résolu : il est constamment débattu. » (P. 29.) En fait, soit ; souvent les pouvoirs civils ont méconnu la compétence et l'indépendance de l'Église ; souvent encore les concordats ont beaucoup relâché de la rigueur du droit. En principe, il n'en va pas ainsi, et les affirmations infaillibles des conciles et des papes tracent les limites respectives : or, les pouvoirs confiés par Jésus-Christ à son Église sont de tous les temps, l'application pratique peut seule changer.

Sous la plume d'un canoniste, l'épithète d' « illustre » accolée à Hontheim (Febronius), p. 57, serait légitimement suspecte, l'illustration venant beaucoup moins d'une science solide que de graves erreurs dogmatiques solennellement condamnées par le Saint-Siège, et de l'esprit de révolte contre la papauté. La rédaction de ce qui concerne les *cas réservés* et les *tarifs de la pé-*

nitencerie, malgré des atténuations respectueuses, ne laisse pas que d'être fâcheuse (p. 53). S'agit-il des empêchements au mariage? des hésitations et des impropriétés de termes font regretter qu'un théologien de métier n'ait pas revu soigneusement.

C'eût été plus nécessaire encore dans la question du divorce; car ce n'est pas là affaire de simple législation, mais de dogme, et partant absolue et universelle. Que des Églises d'Orient aient mal interprété les textes évangéliques, que le protestantisme en ait faussé le sens ou n'en tienne pas compte; que la loi civile, trop conséquente, nous le reconnaissons, avec les principes modernes, l'inscrive dans ses codes; que les mœurs enfin l'acceptent avec une triste facilité: rien ne saurait rendre dissoluble, même d'autorité papale, le mariage légitimement contracté et consommé entre chrétiens. Les définitions du concile de Trente et des pontifes romains sont irrévocablement acquises. On désirerait sur ce point des affirmations plus nettes et une rédaction moins flottante.

Tout en rendant justice aux savants travaux des critiques d'outre-Rhin sur les textes canoniques, nous ferons observer qu'ils ont moins d'importance pour déterminer le sens légal et usuel que la doctrine commune des théologiens et des canonistes, et que la pratique traditionnelle des cours ecclésiastiques. Saint Raymond de Pennafort, à l'instar de Tribonien, se piquait moins de faire œuvre d'érudit que de formuler une législation; de plus, la coutume ayant force de loi dans l'Église est aussi la meilleure interprète de la discipline. Pour une raison analogue il est plus avantageux de conserver dans les éditions du *Décret* de Gratien le texte officiel des correcteurs romains, lequel avait aussi tenu compte des gloses généralement citées; c'est d'ailleurs se conformer à la lettre au commandement de Grégoire XIII dans son bref *Emendationem*. Des notes exposent les résultats des recherches modernes.

Quelle est la patrie des fausses Décrétales? Faut-il, avec MM. Simon et Paul Fourier, suivis par M. Viollet, attribuer au Mans ce peu enviable honneur? Nous nous y résoudrions bien difficilement, alors que tout concourt à désigner ou Mayence, dont les *scrinia* fournissaient au faussaire les matériaux qu'il mit en œuvre à sa façon, ou la province ecclésiastique de Reims. L'église du Mans n'est que trop riche de son propre fonds en

pièces apocryphes. Quant au pseudonyme d'« Isidore Mercator », la seconde appellation reçoit une interprétation très plausible, mais pourquoi « Isidore » ? — C'est sans doute que l'imposteur, qui avait confisqué à son profit l'*Hispana*, voulut encore se prévaloir du grand nom de saint Isidore de Séville, à qui elle était attribuée, fort légitimement à notre sens.

A propos de la Pragmatique Sanction dite de saint Louis dont la fausseté est nettement affirmée, il est fait mention de collectes abusives faites en France par la cour de Rome. Dans l'espèce, l'allusion est-elle bien à son lieu? On sait que les collectes dont le clergé français se plaignit alors le plus amèrement, furent précisément celles que le Pape ordonna en faveur de Louis IX et de la croisade; le saint roi n'avait garde de réclamer.

Le caractère d'opposition au Saint-Siège, les empiétements et les fâcheux effets de la Pragmatique Sanction de Bourges pourraient être plus vigoureusement signalés.

Quelques lignes à peine sont consacrées au Concordat de 1801 et aux faits qui le suivirent. Les articles organiques ne sont pas même mentionnés (p. 81). L'histoire de cette insigne fourberie méritait pourtant d'être rappelée, ne fût-ce que pour prévenir la confusion intéressée que les ennemis de l'Église et nombre de légistes s'efforcent de faire entre le traité authentique et l'acte odieux du despotisme de Bonaparte. — C'est sans doute à une distraction qu'est due l'omission, dans la bibliographie, des noms et des *Mémoires* de Consalvi et de Pacca.

Dans d'autres questions encore, les références sont à des auteurs d'ordre secondaire, alors que les maîtres sont omis, peut-être parce qu'on les suppose suffisamment connus et désignés d'avance.

Ce sont là matières à retouche, faciles d'ailleurs, étant donné l'esprit général du livre. Reconnaître son grand mérite n'est que justice.

II. — Résumer méthodiquement et brièvement la théorie générale des obligations d'après le Code, l'éclairer par les principes naturels, la jurisprudence et l'enseignement des maîtres, tel est le but de ce traité. Nous pouvons dire que les auteurs l'ont atteint : tout dans leur travail est clair, simple et bien ordonné. Il faut les

louer de leur esprit chrétien et du respect qu'ils témoignent aux lois de l'Église. Aussi ce livre pourra-t-il être très utile aux élèves des séminaires ou aux prêtres désireux d'étendre leurs études de théologie morale. Ils y trouveront le moyen de contrôler, d'après les principes de la loi naturelle et ecclésiastique, les dispositions de la loi civile. Or ils savent que la solution des cas, surtout en matière de justice, exige souvent que la question soit envisagée sous ce double aspect.

Une observation de détail cependant : au point de vue de la conscience, il n'y a délit ou quasi-délit que lorsqu'un fait illicite et dommageable est imputable à son auteur, et constitue une faute rendant coupable. Mais au point de vue de la responsabilité civile, une « libre détermination » (p. 152) n'est pas toujours requise ; les distraits et les imprudents l'apprennent à leurs dépens.

A quand le traité des contrats spéciaux ?

S. ADIGARD, S. J.

Ensayo de Metodologia juridica, por Enrique Gil y Robles. Salamanca, 1893. In-8, pp. xxv-223. Prix : 3 francs.

Tout mince qu'il est, cet opuscule est rempli d'une doctrine abondante et sûre, et surtout il arrive en temps opportun. Comme le dit le docte professeur de Salamanque, chaque jour voit s'affirmer davantage la nécessité d'une méthode sévère dans l'enseignement du droit ; et c'est pour y répondre que M. Gil y Robles a écrit sa brochure. Bien que s'adressant à l'Espagne, où la pédagogie naturaliste s'acharne à enlever à la jeunesse sa foi catholique et son esprit national, l'ouvrage peut trouver aussi des lecteurs à l'étranger.

Le rationalisme et son dérivé naturel le positivisme ont horreur de la méthode, dite *a priori*, des scolastiques, et s'efforcent d'abolir ce procédé traditionnel, à la fois si chrétien et si conforme au sentiment des vrais savants. Ils se flattent déjà d'avoir réalisé une révolution radicale dans la méthode de toutes les sciences. Le positivisme, en particulier, tout fier des découvertes dues à la méthode expérimentale, les attribue à la méthode positiviste et travaille avec une ardeur fébrile à l'appliquer aux sciences sociales, morales et juridiques. Erreur étrange, qui ne tend

à rien moins qu'à ruiner les fondements de la raison, comme on peut s'en convaincre en étudiant la sociologie spencérienne et l'anthropologie criminelle de l'école italienne.

En quelques pages, surtout dans le chapitre IV : *la Méthode expérimentale dans le droit*, M. Gil y Robles fait bonne justice de tous ces prétendus savants, et dans un style alerte, vigoureux, concis, trop concis même parfois, démontre leur imprudence, leur ignorance du système scolastique, les contradictions du positivisme appliqué au droit, et explique dans quelles limites la méthode expérimentale peut intervenir dans la science du droit.

Ses observations à la fois fines et profondes, contre la méthode d'enseignement monopolisé dans les Universités, ont la plus grande portée, comme on peut le voir en lisant les deux premières notes placées à la fin du livre, et surtout la onzième et la quatorzième.

Pour conclure nous recommanderons l'essai de *Méthodologie juridique* à l'attention du corps enseignant, et notamment aux professeurs de droit, qui peuvent tant pour le bien de la jeunesse. « Une des plus belles entreprises du patriotisme, dirons-nous en transcrivant la fin de l'Introduction, est de contribuer à la formation vigoureuse de générations capables de corriger les erreurs et les aberrations de leurs devancières, dignes par le désintéressement, l'effort viril, l'abnégation héroïque, de voir luire des jours plus sereins et plus heureux. Après la science théologique, après le ministère sacerdotal, il n'y a pas de science, il n'y a pas de ministère plus honorable que la connaissance et la pratique du droit, ni qui puisse influer davantage sur la moralité publique et par là sur la prospérité réelle et la grandeur effective des nations. » P. VILLADA, S. J.

Gouvernants et gouvernés. *Essai sur la question sociale*, par l'abbé CALABER. Paris, Delhomme et Briguet. In-18, pp. 217.

Voici un livre au sujet duquel on peut rééditer le cliché connu, « qu'il vient à son heure ». Par ce temps de socialisme et d'anarchie, au moment où le problème se pose d'une manière si tragique, qui donc ne s'empresserait d'ouvrir un livre qui porte en sous-titre : *Essai sur la question sociale?*

Tout le mal vient, dit notre auteur, de ce que gouvernants et gouvernés ne connaissent plus leurs devoirs réciproques et qu'ils ne veulent plus de Dieu dans les institutions sociales. L'ignorance, le manque de convictions, l'amour effréné du plaisir, le libéralisme, l'anémie morale, le découragement des bons, telles sont les plaies douloureuses qu'il signale et dont il sonde la profondeur. Le remède est dès lors tout indiqué. Il consiste à rendre à Dieu la place qui lui est due, la place d'honneur. Et il faut que ce remède soit appliqué immédiatement, par chacun de nous, par la pratique de la prière et de la pénitence. C'est le moyen le plus expéditif, le plus infaillible, le plus universel.

A première vue, ces idées paraissent bien générales, et on s'étonne de ne rien trouver sur les questions de la propriété, du capital et du travail, du salaire, des accidents, des assurances, de l'intervention de l'État dans les relations entre patrons et ouvriers, etc.... C'est sans doute que l'auteur est persuadé que si Dieu est remis à sa place, tout le reste viendra par surcroît et que tout s'arrangera pour le mieux. C'est bien ce que nous pensons aussi. Cela dispense-t-il d'étudier ces questions brûlantes dans des auteurs spéciaux et de mettre la main à l'œuvre? Non, mais il est utile de rappeler les grands principes et même de les répéter à satiété, dans un temps où on est si porté à les oublier.

H. DESPONT, S. J.

I.— Le Capital, par Karl Marx. Extraits faits par M. Paul Lafargue, avec introduction de M. Vilfredo Pareto. Paris, Guillaumin (s. d.). In-32, pp. lxxx-176. Prix : 2 fr. 50.

II. — Pour devenir financier. *Traité théorique et pratique de Banque et de Bourse*, par René Chevrot, ancien directeur d'agence de la Société Générale et du Crédit Lyonnais, ancien inspecteur de la Société du Crédit Mobilier. Paris, Gauthier-Villars, 1893. In-8, pp. xx-402. Prix : 6 francs.

I.— M. Guillaumin a consacré un des charmants petits volumes de sa *Bibliothèque économique* au *Capital* de Karl Marx. Mais le gros traité de cet hérésiarque en économie n'aurait pu tenir tout entier sous le modique format. On s'est donc contenté d'en donner la substance au moyen d'extraits bien choisis. Surtout il importait de prémunir le lecteur inexpérimenté contre le danger de pareille

lecture, si facilement troublante. Aussi M. Vilfredo Pareto a-t-il reçu mission de mettre à nu, dans une importante Introduction, les sophismes du socialiste. C'était là une précaution sage, et on ne peut que féliciter l'auteur de l'avoir prise. L'Église suit le même principe quand elle exige certaines mesures de précaution pour permettre la publication d'ouvrages dangereux;... et on se permet alors de la critiquer, cette bonne mère l'Église! Imiter sa prudence, c'est le meilleur moyen de lui donner raison.

Donc le lecteur de la *Petite Bibliothèque économique* ne courra pas le risque de se laisser envelopper et entraîner par les paralogismes de Karl Marx, faute de pouvoir se rendre compte par lui-même du défaut du système. Ce point faible est bien démasqué. Karl Marx part de cette idée qu'à lui tout seul le travail nécessaire à la production des marchandises détermine et mesure leur valeur. Dès lors, conclut-il logiquement, celui qui retire de ces marchandises plus que ne lui a coûté leur production ne peut le faire qu'en retenant à l'ouvrier une partie de la valeur de son travail : il exploite l'ouvrier; il s'engraisse de la sueur de l'ouvrier. C'est horrible ! La conséquence est rigoureuse. Mais la fausseté des prémisses enlève à la conclusion toute sa force. L'Introduction le démontre abondamment.

II.—Ce traité, écrit par un homme de la partie, sera utile à tous ceux qui se proposent de financer, soit dans les banques comme employés, soit à la Bourse comme capitalistes. Il est plein de renseignements intéressants sur la comptabilité dans les banques et les différents services que ces maisons rendent à leurs clients et au commerce; sur les opérations qui se font à la Bourse, surtout les négociations à terme. Puisse-t-il avoir pour résultat de démontrer à quelques âmes candides que toutes ces opérations sont compliquées, demandent une initiation sérieuse, demeurent cependant très aléatoires, et ainsi de les en détourner à tout jamais. La foule immense des « gogos » n'en sera malheureusement pas sensiblement diminuée.

P. FORTIN, S. J.

Cavalerie en campagne. *Études d'après la carte*, par le lieutenant-colonel Cherfils, de l'École de Guerre. Paris, Berger-Levrault, 1893. In-8, pp. 347. Prix : 6 francs.

Les beaux et bons livres, les livres marqués, de la première

page à la dernière, au coin du bon sens, se font rares en France, et le vieil esprit gaulois, si clair et si droit, a déserté bien des têtes. Il n'est cependant pas tout à fait banni. Parmi ceux qui lui ont gardé droit d'asile, plusieurs de nos écrivains de l'École de guerre occupent un rang distingué : M. le général Niox lui a fait une large part dans sa *Géographie militaire*, et M. le colonel Cherfils en a fait l'âme de sa *Cavalerie en campagne*. Nous ne croyons pas rabaisser le mérite de ce dernier ouvrage, en disant qu'il est avant tout un ouvrage de bon sens. Si cette qualité maîtresse ne s'y trouve pas seule, si elle y marche de pair avec la noblesse des pensées, c'est que les esprits droits sont naturellement des esprits élevés qui n'estiment pas plus ce qui est plat que ce qui est faux.

S'agit-il d'étudier le rôle de la cavalerie indépendante (1re partie du traité), ou de la considérer en rapport avec les autres armes (2e partie du traité); dans les deux cas, sous une forme ou sous une autre, mais avec une invariable force de raisonnement, le colonel revient sur cette idée qu'il s'attache à faire entrer et à faire triompher : on ne fait pas la guerre, la vraie guerre, pas plus que les vraies manœuvres, avec des recettes infaillibles, des clichés invariables et des formules toutes faites ; en campagne, pas de service, dès lors qu'il est ample et réclame de l'initiative, qui puisse se gouverner par une formule virtuelle, par un dispositif normal ; car, « s'il existe pour les petites unités des formations précises, réglementaires pour les diverses circonstances de la guerre, marche ou combat, aussitôt qu'on s'élève à un ensemble appliquant sur un terrain donné, avec un but particulier, une idée particulière, il n'y a plus de dispositif général, il n'y a plus que des applications particulières de quelques principes fondamentaux ». (P. 239.) Voilà la grande pensée qui court à travers tout le traité, variée suivant les circonstances, mais toujours vive, pressante et pénétrante, imprimant aux parties distinctes et aux points épars un caractère particulier de force et d'unité. C'est encore cette pensée qui inspire au colonel cet éloignement marqué pour tout ce qui est compliqué, pour tout ce qui ne se comprend pas ; c'est elle (un détail en passant) qui lui fait signaler les inconvénients des lignes trop étendues et les avantages de l'attaque en *échelons* dans les combats de cavalerie ; car dans ces combats comme dans les autres, ce qu'il faut cher-

cher, ce n'est pas une victoire quelconque, une victoire de première ligne, c'est la victoire finale, la victoire définitive qui s'obtient mieux par la masse échelonnée qu'autrement[1].

La force morale de la cavalerie! n'en rien dire ici serait laisser dans l'ombre un des plus beaux endroits du livre, le tableau vivant de la charge de cavalerie contre cavalerie, où l'on voit, neuf fois sur dix, l'un des deux partis, sans respect pour la formule de mathématiques MV^2, faire demi-tour devant la résolution de l'autre. C'est que, remarque l'auteur, avec le colonel Ardant du Picq, la formule de cavalerie est : « R résolution, R et toujours R > que tous les MV^2 du monde. »

Non, il n'est pas possible d'être à la fois plus vrai et plus vigoureux, et il y a dans cette formule tout le secret de la victoire pris au fond du cœur humain. Voilà dans quel esprit il faut dresser notre cavalerie : R > que tous les MV^2 du monde. Quand avec cela, le chef a un peu de tête et du tact, on taille des croupières à l'ennemi et on fait la fortune du pays.

Des traités comme celui-ci dépassent de loin les limites d'un enseignement technique, ils sont faits pour l'instruction de tous; ils sont la condamnation péremptoire des utopistes, des idéologues qui ont rempli le monde de leurs systèmes abstraits, vagues et nuageux, systèmes qui n'ont l'air de rester debout que parce qu'ils sont insaisissables, mais qui s'évanouissent dès qu'on les met à l'épreuve du sens commun et qu'on cherche à les appliquer sur un terrain réel et concret. — A. B., S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Bibliotheca fratrum minorum Capuccinorum, *provinciarum Occitaniæ et Aquitaniæ*, auctore P. Apollinare a Valentia Segalaunorum, ejusdem ordinis, provinciæ vero Parisiensis alumno. Nîmes, Gervais-Bedot; l'auteur, Bellegarde (Gard), 1894. In-4, pp. 171. Prix : 5 francs.

Le P. Apollinaire de Valence (Dauphiné), connu en Italie par

1. Des cartes séparées et des figures dans le texte accompagnent et fixent les études de M. le colonel Cherfils.

sa bibliographie des Capucins de Naples, publiée en 1886 et louée par la *Civiltà*, a fait paraître en France, depuis quelques années, une série d'*Études franciscaines* sur la Révolution dans le Gard, la Haute-Garonne et l'Isère, dont nous avons fait ici l'éloge mérité. Aujourd'hui, ce ne sont plus des mémoires particuliers sur une époque, mais bien une *Bibliothèque* de divers documents généraux qu'il livre aux chercheurs. Pour n'être encore que régionale et se borner aux provinces d'Occitanie et d'Aquitaine, elle n'en est que plus méthodique et plus sûre. Espérons d'ailleurs que l'auteur, entré en si bon chemin, élargira le cadre de ses explorations et de ses découvertes.

Trois parties. La première est une bibliothèque des sources pour l'histoire des provinces et des couvents de Capucins en Roussillon, Languedoc et Aquitaine, suivie d'indications biographiques sur leurs plus célèbres religieux. La deuxième partie offre un catalogue alphabétique des ouvrages imprimés ou manuscrits dus aux auteurs de l'Ordre originaires de ces contrées, et qui en portent le nom. Un intérêt spécial s'attache à ces énumérations qui nous donnent le *nom de famille*, si souvent ignoré, pour la plus grande multiplication des erreurs et des confusions de personnages. Ici encore quelques éléments de biographie. Dans la troisième partie, les ouvrages sont distribués par ordre méthodique de matières. Quelques appendices sur Mgr d'Olinda et la franc-maçonnerie au Brésil, une mission à Tarbes au dix-septième siècle, Venance Dougados, et même des pensées de Montaigne, formant sans doute bouquet, terminent ce recueil consciencieux et utile. H. CHÉROT, S. J.

Vie de la Bienheureuse Alpais, *vierge*, *de Cudot*, *au diocèse de Sens*, *1150 à 1211*, publiée pour la première fois en latin, d'après un manuscrit chartrain du treizième siècle, et précédée d'une Introduction française, résumant la vie de la sainte et reproduisant les documents historiques qui la confirment, l'abrègent ou la complètent, par l'abbé P. Blanchon, curé-doyen de Marly-le-Roy. Chez l'auteur, à Marly-le-Roy (Seine-et-Oise), ou au presbytère de Cudot-Sainte-Alpais (Yonne), 1893. In-8, pp. 231. Prix : 3 fr. 50.

Le titre un peu compliqué et les allures érudites de cet ouvrage

ne doivent pas décourager les lecteurs. Sur la vie merveilleuse de sainte Alpais, quel plan devait être plus instructif et plus simple à la fois, que de donner le texte même du biographe contemporain, de le contrôler par les divers manuscrits que nous en avons, d'étudier enfin tous les documents historiques qui le confirment? L'Introduction en français qui précède le texte latin se propose de fournir les éléments de cette étude. Elle compare les différents manuscrits de la vie de sainte Alpais, donne les raisons pour lesquelles on a choisi un manuscrit de Chartres, le plus ancien et le plus complet, puisqu'il est suivi d'un appendice qui n'est pas dans les autres; elle passe en revue les chartes de fondation et les chroniques latines qui ont trait à cette vie, les martyrologes et les catalogues des saints, les historiens français et les traditions locales; elle décrit les monuments du culte alpaisien : la fontaine, l'église, la cellule, le tombeau où l'on a retrouvé le corps de la sainte; elle rapporte les ouvrages de ses nouveaux historiens, le décret de confirmation de son culte avec les pièces du procès et la mention de son office. Tout cela en 70 pages qui forment une étude succincte, mais complète, des sources de la Vie de sainte Alpais. Les conclusions sont conformes à celles qu'avait déjà données M. le chanoine Tridon, dans l'ouvrage considérable où il a célébré sur un mode un peu trop lyrique la gloire de l'humble bergère. Tout en admirant ce livre qu'il appelle « une œuvre magistrale », le nouvel auteur en a pourtant comblé une grande lacune. La simple plaquette que forme son Introduction nous renseigne mieux sur sainte Alpais que tous les éloges dithyrambiques, puisqu'elle nous apprend à puiser aux sources mêmes. Modestement, M. l'abbé Blanchon attribue à d'autres que soi le mérite de son propre travail; il invoque la mémoire M. Duplès-Agier, archiviste-paléographe, dont il a recueilli les notes; il met ses conclusions à l'abri de l'autorité de M. Omont ou de M. Léopold Delisle. En cela, il montre seulement une fois de plus que la modestie est toujours, comme on disait autrefois, compagne du vrai mérite, et il révèle en lui-même, sans y prétendre, l'étoffe d'un véritable érudit. Qu'il suive cette vocation ; aussi bien les développements oratoires ne lui réussiraient peut-être guère, et l'on ne voit pas bien comment les télescopes des astronomes pourraient rapprocher de nous les astres dont la lumière n'a pu encore nous parvenir (p. 2). Il aura plus

de succès avec la loupe de l'érudit et du paléographe. Les photographies qu'il nous donne de son manuscrit chartrain prouvent qu'il l'a sérieusement étudié. On a beaucoup écrit sur sainte Alpais, jamais on ne l'avait fait avec cette précision. On écrira sans doute encore sur ce sujet à l'avenir, ne fût-ce que pour faire la critique des documents livrés au grand public; mais on ne pourrra plus en rien dire de sérieux sans avoir recours à l'ouvrage de M. le curé de Marly. N'est-ce pas déjà une récompense?

A. BOUÉ.

Vie de saint François d'Assise, par Paul SABATIER. Paris, Fischbacher, 1894. In-8, pp. CXXVI-418. Prix : 7 fr. 50.

C'est une œuvre très documentée qui s'ouvre par l'étude critique des sources : œuvres de saint François, biographies, documents diplomatiques, chroniques et chroniqueurs ; étude consciencieuse et approfondie d'une centaine de pages, qui dénote un travail laborieux, sincère, entrepris et mené jusqu'au bout *con amore*. La figure du Poverello est si belle, son œuvre si pure, le cadre de sa vie si attachant ! — Que les touristes de l'Ombrie ravivent leurs souvenirs. C'est ce que M. Sabatier a compris, c'est ce qu'il a profondément senti. Aussi la *Vie de saint François* qu'il nous présente n'est pas une œuvre impersonnelle, une sorte de commun des saints si cher à tant d'hagiographes. François est un homme en chair et en os, un Italien du treizième siècle, de cette Italie morcelée, divisée, fractionnée, mais vivante. Ce n'est pas un être surhumain qui naît saint et vit sans efforts comme il est né.

C'est donc bien un vrai François d'Assise? Hélas! non. Si les cendres vénérées du saint se ranimaient, François serait le premier à dire : Ce n'est pas moi! C'est qu'en effet on veut faire de lui un continuateur de Jésus-Christ et à la fois un adversaire de l'Église. Cependant, je l'ai dit et je le répète, cette Vie est le fruit d'un travail sincère fait sur documents. Il y a contradiction, semble-t-il. Laissons l'auteur donner lui-même le mot de l'énigme. « Pour écrire l'histoire, — ce sont ses propres paroles, — il faut la penser, et la penser, c'est la transformer. » A ce compte l'histoire est peut-être œuvre d'art, à coup sûr elle n'est plus une science. Dès lors, que nous apprendront les archives

fouillées, les manuscrits déchiffrés, si le seul lien qui les unit, si le seul souffle qui les anime vient de l'historien qui les met en œuvre ? Ce ne sera plus qu'une matière inerte et vague, qui prendra tel corps selon que tel esprit viendra l'animer. Ce sera de l'histoire subjective. M. Sabatier en convient : « C'est une utopie que l'histoire objective. » N'allons-nous pas tout droit au scepticisme ? Que la justesse de ce gros mot excuse son âcreté.

Saint François étudié sur documents peut donc être à la fois continuateur de Jésus-Christ — je devrais plutôt dire continuateur de Christ — et par le fait adversaire de l'Église. Si les documents sont *pensés* par une âme protestante, quelque bonne et sincère qu'elle soit d'ailleurs, œuvres, biographies, chroniques, seront à coup sûr *transformées*, et avec elles saint François d'Assise.

Le but de M. Sabatier est de rendre à l'humanité un des génies religieux que l'Église a confisqués, comme autrefois elle a confisqué Jésus-Christ. Ce serait à la fois grandir ce génie, lui rendre sa vraie physionomie, son âme, âme de feu, âme toute pétrie d'amour, sans loi dogmatique ni cérémonielle. Pas plus que Jésus, François ne voulait de science. Que lui eût-elle donné ? Peut-être l'orgueil d'un docteur, mais non pas une moisson d'âmes. Fidèle encore à son Maître, — je n'ose dire à son Dieu, l'auteur ne semble pas me le permettre, — la *loi* lui apparaît comme l'antithèse de l'*amour*. A quoi bon des observances pour une âme vide d'elle-même et pleine de Dieu ? Jésus-Christ, qui sentait la vanité des observances et des dogmes, a voulu non pas instituer une religion, mais inoculer au monde une *vie* nouvelle. François, lui aussi, n'a pas voulu fonder un *institut* avec des règles bien définies, des observances bien précises, sorte de contrat qui livre à Dieu l'homme extérieur, l'enveloppe, pour lui ravir le meilleur, le dedans, l'intime du cœur. Il a dit : Aimez, dépouillez-vous ; il l'a fait surtout : exemple de détachement sublime qui a remué les cœurs et les a transformés.

Impossible à qui sait la vérité, à qui connaît l'histoire *objective*, d'admettre ces esquisses d'un Christ tronqué, d'un François défiguré. L'Église n'a confisqué ni son auteur, Jésus-Christ, ni François d'Assise, son enfant. Si elle impose des dogmes et des lois, c'est qu'elle les a recueillis sur les lèvres du Verbe Incarné, qui est la *vie*, mais aussi la *voie* et la *vérité*. Si elle a transformé

les *Frères mineurs* de François en *clercs réguliers*, c'est qu'elle jugeait nécessaire à la faiblesse humaine, non pas de comprimer, mais de fortifier, de diriger la loi intérieure d'amour et de charité. L'Église a le droit, mais elle seule, de faire des *gloses* et sur l'Évangile et sur les règles des ordres religieux. Jésus-Christ et après lui François ont voulu sauver l'humanité, et dans ce sens ils sont, je l'avoue, la propriété commune du genre humain tout entier ; mais ils ont voulu le sauver par le ministère de l'Église. Et quoi qu'en dise M. Sabatier, dès qu'on veut ravir à l'Église le droit de considérer comme *siens* Jésus-Christ et ses grands imitateurs, on fait œuvre de négation et de démolition ; on ne fait pas éclater la véritable grandeur des génies religieux : on les diminue. On diminue Jésus-Christ, tout au moins de son œuvre, souvent aussi de sa divinité. On diminue le saint de son obéissance à l'Église, pour en faire, comme François, le guide, le chef du *laïcisme* contre le *monachisme* et le *clergé*, le porte-étendard du *subjectivisme* religieux contre le *formalisme égoïste* de l'observance et des dogmes, l'inspiré qui met sa règle au-dessus de l'Église. Est-ce encore François d'Assise? Je ne reconnais plus que Joachim de Flore.

Hélas! oui, nombreuses sont les pages que les fils de saint François, et avec eux les catholiques, devront tourner rapidement, parce que nombreuses sont les pages qui leur feront peine.

Le François d'Assise dont M. Sabatier a parlé en termes chaleureux et sincères n'est pas le nôtre. Ce sont bien pourtant ses pauvres vêtements, sa figure amaigrie par les austérités, son regard plein d'amour, son bienfaisant sourire, sa parole de feu; mais ce n'est pas son âme. Fidèle à sa méthode historique, l'auteur n'a pas fait *revivre* : il a *créé*. L. V., S. J.

Saint François d'Assise, *étude sociale et médicale*, par le Dr A. Bournet. Lyon, A. Storck, 1893. 1 vol. in-8, pp. 198. Prix : 5 francs.

Le Dr Bournet publie un livre comme n'en écrivent pas souvent les médecins de nos jours, et qui se distingue par sa valeur et son originalité. Étudier la grande et belle figure de saint François, au point de vue somatique et médical, sans né-

gliger pour cela le côté psychique et surnaturel qui fait l'homme, tel est le but de notre savant confrère. A-t-il été atteint? Nous n'oserions le prétendre; mais l'auteur, admirablement documenté, a fait son possible pour être complet et n'a été trahi que par l'insuffisance des sources.

Quel était le *physique* de saint François ? Il est très difficile de le dire, et il faut avouer que les historiens et les artistes ont peint le saint, non pas selon la vraie nature, mais selon la nature de leurs propres conceptions, en d'autres termes avec une vérité relative et de pure convention (ch. I).

Les *influences de l'hérédité*, *du milieu*, *du moment*, qui priment tout selon nos savants matérialistes, suffisent-elles à expliquer la riche organisation du saint? Notre auteur hésite justement à l'affirmer, et la plume dépasse assurément sa pensée quand il écrit : « Qui n'a pas vu cette douce et rêveuse vallée ombrienne, ce site idéal d'Assise, avec sa grâce languissante, ne comprendra jamais la forme extérieure du *Christ de l'Ombrie*. François d'Assise semble tout formé de la terre où il prit naissance. Son âme est faite de ce qui l'entoure. Cette harmonie entre les sites ombriens et la nature d'imagination du *Poverello* d'Ombrie indique un des cas où se vérifie la loi si générale des milieux. » (P. 32.) Ce n'est pas parler en savant, et le Dr Bournet est mieux avisé en étudiant dans saint François l'homme de *pensée*, d'*action* et de *cœur*, qui relève les petits et les humbles, réhabilite la pauvreté, sa « dame » et sa « fiancée », et enseigne à tous une foi vive, ardente et gaie. Le *socialisme chrétien* est-il né de la réforme franciscaine? C'est douteux (ch. II).

Le coup d'œil qu'au chapitre III notre auteur jette sur le treizième siècle ne nous paraît ni juste ni complet. Nous n'acceptons pas des exagérations comme celles-ci : « Une *foi anxieuse* au diable, aux sorciers *troublait* les meilleurs esprits. On mêlait les sorciers, le diable et l'amour à tout.... Toutes les maladies mentales et nerveuses s'expliquaient par des possessions. » La question du surnaturel est à l'ordre du jour : elle est complexe, difficile, bien étudiée, mais ici, que notre confrère nous permette de le lui dire, elle est mal présentée et mal résolue.

Le chapitre IV, consacré à l'étude de l'état physique et psychique de saint François, est plein d'intérêt. Le Dr Bournet y aborde le grave problème des *stigmates :* il expose assez bien ses

différentes faces, l'explication surnaturelle et celle de Charcot, mais se garde de conclure. Il est plus catégorique sur cette autre question : Saint François fut-il un fou, et particulièrement un *fou altruiste ?* Ses idées sur la folie sont excellentes, et il n'a pas de peine à montrer que tous les fous sont par nature des égoïstes. Saint François n'était pas fou.

Le chapitre v et dernier donne quelques notions sur les années de souffrance du saint. Il est probable que sa vie mortifiée, succédant à une existence large et facile, a provoqué une affection gastrique. Les symptômes accusent la dyspepsie, l'hépatite, et la mort est due probablement à un ulcère, à une perforation d'estomac.

Des appendices qui terminent le volume, il faut retenir d'excellentes notes de M. l'abbé de Baets sur la *possession*. La science ne démontre ni l'*impossibilité* ni la *non-existence* des possessions, elle prouve seulement que beaucoup de phénomènes concomitants appartiennent aux névroses (p. 162).

En résumé, au point de vue strictement scientifique et religieux, l'ouvrage du Dr Bournet est peu étudié et prête à de sérieuses critiques ; mais il est bien écrit, intéressant, et surtout suggestif. Il ne s'adresse ni aux savants ni aux théologiens, mais il fera du bien aux gens du monde, à tous ceux qui combattent, dédaignent ou ignorent le surnaturel. Dr SURBLED.

Étude sur la vie et la mort de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, par J. Lair. Paris, Alph. Picard, 1893. In-fol., pp. 84, avec deux planches photo-gravées et un plan topographique. Prix : 8 francs.

Guillaume Longue-Épée, deuxième duc de Normandie, est un personnage à la fois historique et poétique, qui a été le sujet de nombreuses publications durant ces dernières années.

Fils de Rollon, il sut bien défendre son héritage, commander à ses hommes et faire sentir à ses voisins le poids non moins que la longueur de son épée. C'est lui principalement qui rappela son jeune suzerain Louis d'Outremer, et qui le soutint fidèlement. Il finit par être tué de guet-apens, à Picquigny, victime de sa loyauté. Voilà l'histoire dans ses grands traits, telle qu'on la connaissait.

Mais M. J. Lair nous la fait plus amplement connaître d'après les chroniqueurs du temps, qu'il collationne avec ordre et qu'il complète les uns par les autres. Ses travaux sur le dixième siècle lui assuraient d'avance une compétence particulière sur le sujet en question.

Outre les chroniques historiques, il fallait aussi tenir compte des chansons de gestes et des grandes épopées dans lesquelles figure souvent le successeur de Rollon. Il fallait surtout étudier avec soin une complainte latine qui fut composée après la mort tragique de Guillaume, et qui a été retrouvée d'abord par M. G. Paris dans les manuscrits de Clermont-Ferrand, puis par M. Léopold Delisle à Florence. M. Lair s'est acquitté de la tâche qu'il s'était imposée, en érudit consciencieux, en critique consommé, en appréciateur délicat.

En lisant à la page 36 le nom d'un pape Damase qui intervient en l'an 942, nous avons bien vu qu'il y avait erreur. Mais nous étions plus frappé, comme le seront sans doute plusieurs lecteurs, de l'incommodité du format. Cela n'empêchera pas les amateurs, nous le croyons, de parcourir cette étude dans l'un des 300 exemplaires numérotés, qui font honneur à l'imprimerie Maulde, comme les planches à l'héliogravure Dujardin.

Les lecteurs seront guidés par de bonnes tables. Ils examineront avec intérêt les deux belles planches, fac-similés de deux précieux manuscrits. Ils constateront l'érudition et le bon goût de l'auteur; ils connaîtront mieux et admireront peut-être son héros.

A. JEAN, S. J.

Jeanne d'Arc considérée au point de vue franco-champenois, par l'abbé Étienne Georges, de Troyes. Troyes, Lacroix; Paris, Lechevallier, 1894. Gr. in-8, pp. v-538. Prix : 7 fr. 50.

On sait avec quelle énergie la Champagne et la Lorraine se disputent — depuis tantôt un demi-siècle — l'honneur d'avoir été la *petite patrie* de Jeanne d'Arc. La discussion entre le Dr Athanase Renard et M. Henri Lepage, archiviste de la Meurthe, soutenant, le premier l'origine champenoise, le second l'origine lorraine de la Pucelle, et publiant coup sur coup six mémoires sur cette question, est restée célèbre; mais, loin de clore le débat, elle n'a

été que le point de départ d'une série d'études contradictoires sur ce sujet, parmi lesquelles celle de M. Siméon Luce d'une part, et celle de M. Chapellier d'autre part (tous deux sont récemment décédés), restent les plus importantes.

Jusqu'ici les nombreux auteurs qui avaient disserté sur cette question — M. Siméon Luce excepté — s'en étaient tenus à peu près aux arguments immédiats, s'il est permis de nous exprimer ainsi, discutant sur le côté matériel de la question. M. l'abbé Étienne Georges, un érudit champenois distingué, qui avait pris part entre temps à la discussion par la publication de plusieurs mémoires en faveur de la thèse champenoise, nous donne aujourd'hui un ouvrage magistral sur la question de l'origine provinciale de Jeanne d'Arc. L'auteur ne se borne pas à discuter devant nous le point de savoir si Domremy faisait partie de la Champagne ou de la Lorraine, il étend et moralise en quelque sorte le débat en s'attachant à montrer les liens de toute nature qui unirent la Champagne à Jeanne d'Arc, et en nous faisant voir dans l'héroïne la marque d'origine champenoise.

C'est ainsi que M. Georges nous montre la Champagne, patrie des ancêtres de Jeanne, de son père et de la famille de sa mère; le développement de l'enfance et de l'adolescence de Jeanne dans un milieu franco-champenois; les préliminaires de sa mission à Vaucouleurs, prolongement du Bassigny champenois; l'esprit des croisades, né au sein de la Champagne chevaleresque, reproduit dans la manière de combattre de Jeanne; la Champagne, théâtre de la marche triomphale de Jeanne vers Reims, et couronnement de sa mission dans la cathédrale de Reims; la Champagne, berceau de la langue d'oil, langue française par excellence, parlée par Jeanne devant ses juges, à Poitiers et à Rouen; le caractère franco-champenois personnifié dans l'attitude et le langage de Jeanne pendant son jugement, sa condamnation et son supplice; la généreuse initiative de la Champagne dans le procès de réhabilitation.

M. Siméon Luce, dans sa *Jeanne d'Arc à Domremy*, avait démontré que la conception, la gestation et l'enfantement de la mission de Jeanne s'étaient effectués dans un milieu franco-champenois, en face de la réaction de ce milieu contre la Lorraine féodale devenue anglo-bourguignonne. L'éminent historien s'était attaché surtout à déterminer les influences ambiantes, les cir-

constances de temps et de lieu, à rétablir l'enchaînement des faits *antérieurs* à la mission. Faisant œuvre à la fois de patriotisme provincial et national, M. Étienne Georges adapte le même point de vue à la vie de Jeanne tout entière et la suit de sa naissance à sa mort, insistant particulièrement sur la période que n'avait pas étudiée M. Luce, c'est-à-dire l'époque même de la mission.

Cet ouvrage, on le sent, est le fruit de longues et mûres réflexions, l'essence d'une vie de travail et de nombreuses recherches convergeant au même but ; il repose, à ce point de vue, du flot de publications historiques hâtives que nous ont apportées ces dernières années. P. L. D'ARC.

Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais, *d'après les sources britanniques*, par M. WIESENER. T. II. Paris, Hachette, 1893. In-8, pp. VIII-336. Prix : 7 fr. 50.

M. Wiesener vient de donner au public le second volume de son important ouvrage sur la Régence : c'est une bonne fortune pour la science et la vérité. L'auteur, en effet, n'est point de ceux qui écrivent l'histoire avec des préjugés, des opinions préconçues, qu'on se transmet de main en main sans jamais en contrôler l'exactitude. Il cherche, il étudie par lui-même avec une patience, une sagacité presque toujours récompensées. Le *British Museum*, le *Record Office*, les *Stair Annals and Papers* lui ont livré tous leurs secrets : aussi, rarement pages ont été plus riches d'informations nouvelles et curieuses.

Que le consciencieux et impartial érudit nous pardonne cependant une remarque. Sans doute pour tirer meilleur parti de ses forces en ne les dispersant pas sur plusieurs points ; sans doute pour arracher plus complètement aux mines ouvertes à ses investigations, tout ce qu'elles contiennent de précieux, et n'en rien laisser perdre, il s'est acharné sur deux ou trois filons seulement, négligeant à peu près tous les autres : il n'a puisé qu'aux sources britanniques, passant à côté des archives françaises, hollandaises, espagnoles, autrichiennes. N'est-ce pas s'exposer à errer parfois ? Cette méthode peut-elle même permettre de porter un jugement d'ensemble et définitif, spécialement sur des hommes qui furent en relations non pas uniquement avec l'An-

gleterre, mais avec l'Europe entière ? De là, dans le travail qui nous occupe, certains récits incomplets et partant moins exacts. Nous en relèverons quelques-uns.

1° D'après M. Wiesener, ce fut l'abbé Dubois qui souleva, lors de l'une de ses missions en Angleterre (1717), la question de la restitution de Gibraltar à l'Espagne (p. 123). Je ne sais si les pièces britanniques l'insinuent, en tout cas un document français dit positivement le contraire. L'offre de la cession de cette forteresse, assure Destouches rapportant l'affirmation de Stanhope, « était venue du propre mouvement » du roi de la Grande-Bretagne. (*Destouches à Dubois*, 29 fév. 1720, *Aff. Étrang.*, Angl., vol. 330, f. 127.) Cette assertion eût mérité, semble-t-il, d'être discutée au moins brièvement, d'autant que, communiquée à Dubois, elle ne fut pas relevée par lui : il avait pourtant, dans la circonstance, tout intérêt à ne point laisser s'accréditer cette erreur.

2° Ailleurs, l'auteur ne sait que penser d'une accusation grave portée par l'historien anglais Coxe contre le P. Daubenton, confesseur du roi d'Espagne. « Je suis pour la guerre! » aurait écrit le jésuite au comte Alberoni, au moment où les nuages s'élevaient plus épais entre la France et l'Espagne (1719) ; il eût même excité son puissant correspondant à ne s'opposer point davantage aux hostilités, dans la crainte d'une disgrâce (p. 96). Les pièces concernant l'incident qui donna lieu à la lettre de Daubenton au cardinal-ministre se trouvent aux *Affaires étrangères* (Espagne, vol. 261, f. 138 et suiv.), à la *Bibliothèque de l'Arsenal* (mss. 4780, p. 20 et suiv.). Or, nulle part on ne voit la phrase attribuée au conseiller de Philippe V. Quelques lignes plus bas, sur ce même point, M. Wiesener devient plus affirmatif. Les paroles citées par Coxe, dit-il, peuvent être regardées comme exactes, « elles sont en situation » (p. 96, note). C'est inexact, croyons-nous. L'envoyé secret du Régent, Saint-Aignan, très au fait par ses nombreux espions de toutes les menées de l'Escurial, annonce au contraire que le concours de Daubenton pour la paix lui est assuré (28 septembre 1717, *Aff.*, *Étr.*, Esp., vol. 260, f. 102). Et de fait, si, tenant la plume au nom de Philippe V, Daubenton écrit à Alberoni, au duc Popoli, afin de se plaindre de leur peu d'enthousiasme pour les projets belliqueux du souverain, il a bien soin d'ajouter

qu'il ne donne pas ses propres idées, qu'il « ne fait en ceci qu'exécuter à la lettre les ordres du roi ». (*Daubenton au duc de Popoli*, 12 juin 1719, *Aff. Étr.*, Esp., vol. 261, f. 146, 155; *Lettre à Alberoni*, *ibid.*, f. 144.) D'ailleurs nos archives des Affaires étrangères contiennent plusieurs lettres du jésuite, qui montrent son vrai rôle à la cour, et partant l'invraisemblance de cette inculpation antipatriotique. « Je n'ai jamais fait métier de me fourrer dans les affaires d'État, écrit-il, je ne commencerai pas si tard à y entrer; j'ai toujours méprisé les religieux intrigants qui s'y engagent, et je suis infiniment éloigné de pratiquer ce que je condamne chez les autres. » (*Daubenton au maréchal d'Huxelles*, 4 janvier 1717, *Aff. étr.*, Esp., vol. 957.) Les adversaires du P. Daubenton voudront bien le remarquer, c'est à un ami qu'il parlait ainsi, d'autres diraient à un affidé.

3° Le cardinal Alberoni ne nous est-il point présenté sous des couleurs un peu sombres? Est-il vrai, par exemple, « que la licence effrénée de son langage ait été jusqu'à subjuguer Vendôme » (p. 66); que ce soit là le principe de son extraordinaire fortune? Et puisque M. Wiesener nous retrace les torts réels de la cour de Madrid, du cardinal surtout, vis-à-vis de la France, pourquoi ne nous dit-il rien des machinations et des intrigues du Régent, afin de mettre tout en révolution à l'Escurial, afin de brouiller Alberoni avec le roi, la reine, Daubenton, et ce dernier même avec ses frères; ce second tableau eût avantageusement éclairé le premier. Il est possible que les archives britanniques se taisent sur ce point, les nôtres parlent longuement et clairement. On y peut lire l'*édifiante* correspondance de Philippe d'Orléans avec Saint-Aignan, son confident. (Cf. *Aff. étr.*, Espagne, vol. 257, f. 28-31; vol. 266, f. 9; f. 33-36, 54-60, 71-79, 102-110, etc.) Le Régent n'allait-il pas jusqu'à faire assurer les mécontents « que sa protection ne leur manquerait jamais »? (29 mars 1717, *ibid.*, vol. 266, f. 163.) Alberoni et Philippe V, on le voit, n'étaient pas les seuls à essayer « de mettre le feu à toutes les mines ».

Ces remarques, nous l'espérons, diront à M. Wiesener avec quelle attention nous avons lu son savant ouvrage, et nous dispenseront d'ajouter que nous croyons avoir fait en sa compagnie, à travers les documents anglais, une excursion instructive et agréable. A bientôt le troisième volume, nous l'attendons avec impatience.

P. BLIARD, S. J.

La Guillotine et les exécuteurs pendant la Révolution, par G. Lenotre. Paris, Perrin, 1893. In-8, pp. 378. Prix : 7 fr. 50.

Le sujet que traite M. Lenotre est lugubre. On comprend facilement la réflexion par laquelle il termine : « C'est avec un certain soulagement que nous écrivons le mot *fin* au bas de cette étude et que nous nous séparons de la *genti dolorose* qui fait l'objet de ce travail. » Il faut cependant remercier l'auteur d'avoir fouillé avec tant de patience les archives d'État, d'avoir écrit un ouvrage si instructif à maints égards, et surtout de l'avoir composé avec tant de tact et de discrétion. Combien d'autres se seraient perdus avec complaisance dans les détails macabres, dans les peintures repoussantes !

Les bourreaux n'ont pas toujours été tels que les dépeint le comte de Maistre. La France en vit beaucoup qui n'étaient pas sanguinaires, « monstres bons bourgeois, s'alliant entre eux, s'entr'aidant, criant souvent misère,... faisant souche de petits bourreaux,... parlant du *métier* avec une bonhomie terrifiante »,... méprisés et maudits de tous pourtant. La dynastie des Sansons est la plus connue. Elle donna des exécuteurs à Paris, Reims, Provins, Blois, Montpellier. Les Sansons de Paris se succédèrent de père en fils, de 1688 à 1847 ; le dernier fut destitué, enfermé à Clichy pour dettes, puis s'en alla vivre on ne sait où. Le quatrième, Charles-Henry, reçut ses lettres de provision de Louis XVI, le 1er février 1778 : quinze ans plus tard, le roi devait périr de sa main. Par nature, ce Charles-Henry était doux et compatissant, il cherchait à adoucir autant que possible les derniers moments des condamnés. Il paraît même certain que, le 21 janvier 1793, il assista pendant la nuit à une messe pour le roi, que célébra un prêtre réfractaire. Le fond du dramatique récit de Balzac serait donc vrai. Plusieurs bourreaux, du reste, avaient la pieuse coutume de faire dire une messe pour celui qu'ils allaient mettre à mort dans la journée.

La guillotine, ou Louisette, ou machine à décapiter, fut inventée dans un but philanthropique ; mais on peut affirmer qu'elle influa sur la marche de la Révolution : des exécutions si rapidement, si « proprement » faites, facilitaient la tâche du tribunal révolutionnaire et soulevaient moins la répulsion du peuple. Elles la soulevaient si peu, que, lors du premier emploi de la guillotine,

le 25 avril 1792, le peuple murmura. Il « n'était pas content, car il n'avait rien vu, la chose était trop rapide ». Bien plus, l'instrument de supplice devint un thème à vaudevilles, à chansons ; ce fut « le rasoir national » ; la folie alla si loin que la guillotine eut son culte, la « sainte Guillotine », comme on disait ; on l'invoqua par de révoltantes litanies : « Sainte Guillotine, effroi des aristocrates, protégez-nous ; Machine admirable, ayez pitié de nous. » Et pendant ce temps-là, les têtes tombaient sous le couperet, à la Grève, au Carrousel, à la place de la Révolution, à la place du Trône *renversé*, et dans tous les départements. M. Lenotre nous donne, dans cette seconde partie de son livre, la monographie de la guillotine et de tout ce qui s'y rapporte : les emplacements de l'échafaud, la charrette de Sanson, les cimetières des suppliciés, les triomphes et les fêtes de la Guillotine. Par là, on apprend à mieux connaître la grande tourmente du siècle dernier, car « ne pourrait-on pas dire que l'homme qui connut le mieux la Révolution, ce fut le bourreau ? »

J. LIONNET, S. J.

Légendes révolutionnaires, par M. Edmond Biré. Paris, Champion, 1893. In-8, pp. vi-389.

M. Edmond Biré, comme chacun sait, est un vaillant et habile démolisseur de légendes ; mais au rebours des jansénistes *dénicheurs de saints*, il n'ébranle et ne ruine que les légendes peu édifiantes et tout à fait menteuses. Il fait œuvre d'assainissement historique.

La Révolution « satanique » a menti, sur toute la ligne, comme son père. Ses conquêtes sont d'audacieux mensonges ; toutes ses promesses sont des hâbleries ; tous ses héros sont faux ; ses colosses sont de plâtre et de boue. On ne le redira jamais assez ; et il y a grand mérite et profit à en établir la preuve, quand on le fait avec la compétence, la patience, le courage critique de M. Edmond Biré.

Dans le présent volume, M. Biré détruit neuf *légendes révolutionnaires ;* d'abord, celle du *Pacte de famine*, lequel « n'a jamais existé » (p. 52) ; pas plus en 1765, sous Louis XV, que sous Louis XVI, en 1789. Odieuse calomnie qu'il est triste de voir figurer encore dans les dictionnaires à l'usage de la jeu-

nesse studieuse, et jusque chez Larousse, qui fournit de la science aux gens pressés.

Vient ensuite la légende de la *Bastille sous Louis XVI*. La Bastille, « caverne affreuse » où des multitudes d'innocentes victimes pourrissaient sur la paille humide ; et que d'intrépides et doux vengeurs ont, avec un héroïsme sans pareil, fait disparaître, le jour immortel du 14 juillet. La vérité est que : 1° le *gîte ;* 2° la *nourriture ;* 3° le *vêtement ;* 4° le *service médical*, étaient tels à la Bastille, qu'il serait fort agréable à beaucoup d'honnêtes citoyens d'être logés à aussi bonne enseigne. Bref, c'était « la moins dure des prisons » (p. 100), ou une prison si sortable, qu'il s'y trouvait jusqu'à des « prisonniers volontaires » (p. 87).

M. Biré dit aussi la *Vérité sur les Girondins*, ces « modérés » de la guillotine, ces avocats impitoyables qui édictèrent *trente et une* lois portant peine de mort en matière politique, même contre des jeunes filles de quatorze ans (p. 146) ; faux grands hommes dont M. Thiers, Charles Nodier, et surtout l'inconscient Lamartine, se sont faits les Plutarques.

Après les Girondins, deux illustres révolutionnaires inconnus, en qui on a voulu voir des bienfaiteurs de l'humanité, le brigadier Muscar, ce « fusilleur de femmes », et le maire de Rennes, Leperdit, qui, selon E. Souvestre, « avait adoré la Liberté comme sa sainte » (p. 200), sont traités selon leur mérite, qui est petit.

M. Biré met ensuite en lumière les origines de l'*Institut de France*, qui ne doit que son nom à la Révolution (p. 249) ; et l'histoire vraie de la *Congrégation*, d'après le beau livre de M. G. de Grandmaison, que nous avons analysé dans les *Études* (août 1889).

Les deux derniers chapitres, curieux et instructifs comme les sept autres, ont pour sujet *les Bourgeois d'autrefois* et *l'Enseignement avant* 1789. On voit, dans le premier, que les bourgeois, surtout les magistrats, étaient avant tout des hommes de devoir, d'une dignité et d'une fermeté que, seules, leurs convictions chrétiennes pouvaient inspirer et soutenir.

Le second de ces deux chapitres prouve, une fois de plus, que « pas n'était besoin de bouleverser la France, d'installer la guillotine, de verser des torrents de sang, pour tirer le pays de l'ignorance et pour répandre l'instruction ». (P. 361.) L'instruction,

avant 1789, était répandue dans toutes les classes, et elle coûtait beaucoup moins cher que notre instruction *gratuite*.

Il serait superflu d'ajouter que toutes ces études très intéressantes de M. Edmond Biré ne se déroulent qu'avec toutes les références, les dates, les noms, les preuves et citations choisies. Avec M. Edmond Biré, on marche toujours en terrain solide, d'un pas assuré et sans fatigue. V. DELAPORTE, S. J.

Le Clergé de Touraine pendant la Révolution française *(1789-1800)*, par l'abbé V. Arnault, curé de Saint-Épain, membre de la Société archéologique de Touraine. Tours, Alfred Cattier, 1893. In-8, pp. I-410. Prix : 4 francs.

Tours en 1789 était déjà la ville aimable que tout le monde connaît : mais c'était avant tout la ville sainte, et l'un des plus ardents foyers de la vie chrétienne en France.

Mais la Révolution passa : en trois ans, elle a tout renversé, tout détruit : églises, couvents, chefs-d'œuvre de l'art et de la piété ; il ne reste plus rien de tant de richesses accumulées par douze siècles chrétiens. Au lendemain de la tempête, la Touraine offrait cet aspect désolé que présentent certaines villes d'Afrique après le passage des Arabes. Cette fureur barbare indigna un jour Napoléon Ier ; reçu aux portes de la ville par les premiers magistrats, il contempla un instant silencieux cet amas de ruines ; puis, tournant brusquement le dos, il partit en disant : « Je n'ai rien à répondre à ceux qui ont détruit Saint-Martin. »

Cependant, pour abattre les vieux murs de la basilique nationale, il avait suffi de faire jouer la mine ; jamais la déportation ni la mort ne purent ébranler la foi du clergé tourangeau. Dans toute la province, il ne se trouva que quarante-quatre prêtres à prononcer le serment schismatique ; à Tours, neuf sur onze le repoussèrent avec horreur.

Le bon exemple partait de haut. Nous devons aux récits détaillés de l'abbé Arnault de pouvoir suivre jour par jour les victimes de la persécution dans leur douloureux voyage de Tours à Bordeaux, véritable chemin de croix où les Simons de Cyrène et les Véroniques se rencontrent parfois, mais où trop souvent les pauvres victimes n'aperçoivent de tout côté que des regards haineux, et ne sentent que la dure main d'un bourreau.

Malgré quelques considérations un peu longues, ce livre est plein d'intérêt pour ceux qu'attirent toujours les *Acta martyrum*. Les Tourangeaux y goûteront ce plaisir spécial qu'on éprouve en retrouvant des noms connus, en lisant l'histoire d'une ruine aimée ; mieux que cela, plusieurs y verront avec fierté leur propre nom à jamais illustré par le sang d'un martyr ; et tous apprendront à quel prix leurs pères selon la grâce leur ont transmis intact le dépôt de la foi. G. DE MONTENON,

Mémoires de l'adjudant-général Landrieux. T. I, par Léonce GRASILIER. Savine, 1893. In-8. Prix : 7 fr. 50.

Nous sommes en pleine marée de mémoires sur la Révolution et l'Empire. A la fin d'un siècle qui naquit dans un éblouissement de gloire, les documents et les cahiers posthumes sortent de l'ombre et de la poussière. Les historiens actuels s'en servent, après les avoir découverts, dans l'intérêt de la vérité historique ; mais beaucoup sont publiés par les familles et tendent à rehausser la part qu'ont prise certains hommes aux événements de cette époque. Il y a souvent lutte entre la critique et la légende. L'effort des uns et des autres n'a peut-être pas donné ce qu'ils se promettaient.

Certains de ces généraux et ministres de la période révolutionnaire et impériale, qui survivaient dans une nuée d'apothéose, ont perdu pas mal de leur rayonnement. Le récit autobiographique de leurs exploits et de leurs aventures porte trop la marque d'esprits exaltés par vingt années de lutte, au contact d'un homme extraordinaire. Les historiens les plus sérieux n'ont pas encore pu remettre chacun à sa place et restituer leur figure réelle à ces personnages démesurément grandis. La synthèse historique de cette époque, trop proche de nous, n'est pas faite ; il faut des années avant que de cet amas de matériaux, d'observations et de discussions, sorte une page d'histoire définitive.

La psychologie de ces hommes, que la Révolution a soulevés de rien et fait monter aux plus hauts sommets de l'humanité, ne sera pas la partie la moins intéressante et la moins difficile de cette histoire. Et c'est pourtant dans cette étude des caractères et des influences des milieux que l'histoire trouve peu à peu la lumière qui met les événements sous leur vrai jour.

Le général ou colonel Landrieux, dont on publie les mémoires en ce moment, nous donne une fois de plus la note générale des héros de l'époque. Ce n'est certes pas sa faute s'il n'est pas devenu maréchal de France et n'a pas ramassé une couronne sur les grands chemins de l'Europe, comme son camarade Murat, qui fut son subordonné. Il n'a rien épargné, ni palinodies, ni dénonciations, ni réclamations ; il n'a pas eu la chance, voilà tout.

La vie de cet ancien employé des Haras du roi, qui, après avoir eu l'idée, si on peut l'en croire, de sauver la famille royale à Varennes, faisait quelques mois plus tard une chasse acharnée aux nobles, se passe presque tout entière dans les affaires louches. Ses actions de guerre se bornent en général à des tripotages et à des services d'espionnage. Il est totalement dépourvu de sens moral : c'est d'ailleurs la note caractéristique de ses compagnons, plus heureux. Et la meilleure preuve en est qu'il se croit toujours parfaitement honnête et méconnu. Si nous laissons l'homme de côté comme peu intéressant, pour nous en tenir aux documents que ses mémoires nous présentent, nous les jugerons assez curieux : ils nous montrent les coulisses de l'armée d'Italie, et prouvent une fois de plus que les dessous de la guerre sont assez sales, et que la gloire est comme un coup de soleil qui fait reluire les eaux corrompues aussi bien que les mers limpides.

GABI.

Questions vendéennes. *Cathelineau généralissime de la grande armée catholique et royale (13 mars-14 juillet 1793);* réponse à M. Célestin Port, membre de l'Institut, archiviste de Maine-et-Loire, par M. l'abbé Eugène Bossard, docteur ès lettres. Paris, Lamulle et Poisson ; Niort, L. Clouzot, 1893. In-8, pp. xiv-296. Prix : 5 francs.

Dans le *Dictionnaire* de Maine-et-Loire, son meilleur titre à l'estime des vrais historiens, M. C. Port avait donné la note juste sur Cathelineau ; mais dans la *Vendée angevine*, dont j'ai eu l'avantage d'entretenir les lecteurs de la *Bibliographie catholique*, et récemment, dans la *Légende de Cathelineau*, il a suivi une autre piste, parce qu'il avait été, dit-il, égaré par les écrivains royalistes. Voici donc ses nouveaux jugements.

Cathelineau, voiturier colporteur au Pin-en-Mauges, ne fut pas le promoteur du mouvement vendéen en mars 1793. Il n'a été, au début, que simple capitaine de la 3e compagnie du Pin-en-Mauges, sa paroisse, et il est mort officier en sous-ordre de Beauchamp, son général. Après avoir pris part au commencement de l'insurrection, il s'est retiré chez lui, et n'en est sorti que vers le 22 mars pour paraître à Chalonnes ; il a donc été étranger à la prise de Chemillé, de Cholet et de Vihiers. L'abbé Cantiteau, curé du Pin-en-Mauges, a créé en *faussaire* la légende de Cathelineau, soit par la note qu'il a introduite dans le *Précis de la Guerre vendéenne*, publié en 1802 par Bournizaux, soit par sa lettre de 1807, qu'a éditée M. de la Sicotière dans son *Étude critique de la Vendée angevine*. Dès lors que Cathelineau n'a pas été nommé généralissime de l'armée angevine, le brevet de sa prétendue nomination n'est authentique ni dans son texte ni dans ses signatures.

Pour soutenir cette thèse étrange, M. Célestin Port cultive l'argumentation fantaisiste et partiale qui avait fleuri dans la *Vendée angevine*. Il transforme le silence des auteurs en démonstration; il interprète les textes à sa manière, c'est-à-dire qu'il croit y voir ce qui n'y est pas ; très souvent il se trompe sur les autorités qu'il invoque. Sur les faits allégués, il oublie ou il abandonne la méthode en honneur à l'École des Chartes, dont il a été l'élève.

Déjà M. de la Sicotière avait jété une grande lumière sur la Vendée angevine dans le remarquable travail que je viens de citer. M. l'abbé Bossard, petit-fils de *brigands*, comme il se dit, a voulu reprendre une à une les affirmations de M. Port. « Eh quoi ! lui disait-on, qu'allez vous faire? Vous attaquer à M. Port, à un membre de l'Institut! mais il est très fort! » Aussi M. Bossard était dans l'angoisse au début de sa lecture de la *Légende*. Par bonheur, à mesure qu'il avançait dans le livre, la confiance lui revenait ; l'édifice qui d'abord avait effrayé son courage lui semblait mal assis sur ses bases ; à la fin de sa lecture il était complètement à son aise. Et vraiment il avait raison de se rassurer. Ce n'était pas avec des phrases creuses et des déclamations qu'il s'engageait dans la lutte : il était armé de toutes pièces et fort de sa sincérité. Il avait fouillé toutes les sources, interrogé tous les témoins, apprécié leur valeur respective; il savait à fond

les faits et les dates. Les *Mémoires* du temps, les *Mémoires* postérieurs, les traditions n'avaient pas de secrets pour lui ; tout cela était savamment coordonné dans son esprit, et de plus il avait à son service une ferme logique et des connaissances variées à l'aide desquelles il pouvait réfuter sans réplique bien des sophismes.

Grâce à sa préparation, M. l'abbé Bossard suit pas à pas M. Port et ne laisse debout aucune de ses prétentions hautaines. Donc il établit victorieusement ses preuves sur chaque partie de son sujet. Impossible de les énumérer, ce serait refaire le volume ; je me contente de les signaler à l'attention des lecteurs, et de constater les résultats.

Cathelineau ne fut pas le seul chef, mais l'un des premiers chefs de l'insurrection angevine. Cette insurrection n'a pas été fomentée par un complot des nobles ; elle a éclaté instantanément au moment de la levée militaire que les Vendéens, indépendamment de leurs griefs religieux et politiques, avaient en horreur. Il est sûr que Cathelineau, à la tête de ses braves, fut vainqueur à Chemillé, à Cholet, à Vihiers ; que ses vertus et ses exploits le firent nommer généralissime à Saumur, le 12 juin 1793, non pas de toutes les armées vendéennes, mais de l'armée angevine ; que, blessé le 29 juin à l'attaque de Nantes sur le point d'être pris, il mourut le 14 juillet, et qu'après lui, d'Elbée, digne de toute sa confiance, fut élu généralissime de toutes les armées. Le brevet de nomination du glorieux plébéien est irrécusable et dans son texte et dans ses signatures. M. l'abbé Bossard l'étudie à fond sous ses divers aspects ; il met à néant toutes les objections de M. Port et donne, contrairement au fac-similé publié par le *Figaro* et reproduit ici, le vrai fac-similé de l'original usé et maculé. Cette dissertation technique est sans doute sèche, mais aussi claire qu'elle peut l'être. Aride est également une polémique de trois cents pages. Toutefois l'auteur l'agrémente, dans la mesure du possible, de sa verve et de fines railleries qui mettent de son côté les rieurs. Il a aussi quelquefois l'éloquence de l'indignation, quand par exemple il justifie contre les inculpations haineuses de M. Port le vénérable et loyal Cantiteau, qui, loin de fausser l'histoire de Cathelineau, lui a donné son vrai caractère par l'intégrité de ses récits, non pas dans la note de Bournizaux qu'on lui attribue à tort, mais dans sa lettre de 1807,

dans son éloge funéraire du grand homme. Peut-être pourrais-je hasarder un brin de critique sur certaines phrases trop coupées d'incidentes, trop enchevêtrées de détails ; mais cela ne fait pas que M. l'abbé Bossard n'ait point partout gain de cause.

Dans sa *Conclusion*, il relève les dédains *littéraires* que M. Port prodigue à ses contradicteurs. Il a, dit-il, les mains pleines de citations dont il pourrait émailler la belle littérature du redresseur de torts ; il se borne à quelques spécimens, sans oublier le mauvais ton de la *Légende*. Tout autre est la manière de M. l'abbé Bossard : il discute toujours, il n'insulte jamais. Ce n'est pas là son moindre mérite. G. GANDY.

L'Initiateur du Vœu national : *Vie et œuvres de M. A. Legentil*, par le P. M. BONY, oblat de Saint-François de Sales. Paris, Retaux, 1893. In-8, pp. IX-405. Deux héliogravures. Prix : 6 francs.

M. Alexandre Legentil (1821-1889) a été un admirable chrétien, à la foi ardente et agissante. Son nom mérite de prendre rang à côté de ceux d'Ozanam, d'Armand de Melun, d'Augustin Cochin et de tant d'autres dont les œuvres sont la plus belle louange. S'il a jeté moins d'éclat, c'est surtout parce qu'il a pratiqué la modestie jusqu'à ce point où elle s'appelle l'amour du silence et de la vie cachée. Le rôle prépondérant qu'il a eu dans l'œuvre du Vœu national ne permettait pas d'abandonner sa mémoire à l'oubli.

M. A. Legentil était l'unique héritier d'une famille du grand commerce parisien ; mais la carrière paternelle cadrait assez mal avec sa nature délicate, son esprit cultivé et ses goûts d'artiste. Il s'en retira de bonne heure. Dès lors il se voua tout entier aux œuvres catholiques ; les Conférences de Saint-Vincent de Paul eurent la meilleure part d'un dévouement qu'une grande fortune et l'expérience des affaires rendaient plus précieux. Il plut à la Providence de se servir de cet humble et de ce vaillant pour préparer l'acte national de pénitence et de réparation qui allait prendre corps dans la basilique de Montmartre. Le vœu des Lyonnais pour la reconstruction de Fourvière fut pour lui l'indice révélateur de la volonté divine. Dès lors, le vœu de la France au Sacré Cœur fut, en dépit des entraves, des résistances, des

contradictions que semblable entreprise ne pouvait manquer de susciter, l'objet constant de ses pensées, de son activité, de ses affections, de sa vie tout entière.

M. Legentil a laissé quelques écrits, dont le principal est assurément ses *Méditations* à l'usage des membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Son biographe a cité abondamment. Il s'en était donné le droit en intitulant son livre : *Vie et œuvres*. Pour tenir pleinement les promesses de ce titre, il eût fallu citer encore davantage. Ces extraits montrent une âme nourrie aux plus pures sources de la doctrine et de la piété ; on y voit avec quelle énergie et quelle autorité particulière un laïque fervent peut parler à ses frères de leurs devoirs ; un prêtre n'oserait pas toujours tenir ce langage.

Des biographies de ce genre sont appelées à faire un grand bien aux hommes d'œuvres ; les exemples de foi, de charité, de piété d'un confrère sont souvent une prédication plus efficace que ceux des saints qui ont pratiqué des vertus plus extraordinaires peut-être, mais dans d'autres temps et d'autres milieux. Si les difficultés spéciales de l'heure présente sont un scandale pour quelques-uns, ils apprendront ici qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que la génération chrétienne qui les a précédés a dû soutenir le bon combat dans des conditions bien autrement ingrates et douloureuses.

Le P. Bony peut se féliciter, non seulement d'avoir écrit cette belle Vie, mais d'avoir pu la faire éditer si magnifiquement. Combien d'écrivains de marque lui envieront cette mention inscrite au verso du faux titre : *Imprimé sur papier des papeteries du Marais par Dumoulin !* Maintes fois en le lisant je me suis pris à penser que la règle religieuse nous rend un grand service en nous obligeant à soumettre nos manuscrits à une revision qui nous signale les *lapsus*. Le P. Bony en a commis un certain nombre en composant son livre ; mais avec un si beau papier, des caractères si nets, une typographie si parfaite, la lecture est un charme et les distractions littéraires passent inaperçues, sauf peut-être des critiques de profession, gens à l'œil mauvais.

J. BURNICHON, S. J.

I. — **De Reims à Jérusalem en 1893**, par Mgr PÉCHENARD. Cartes et plans par M. l'abbé NICOLE. Reims, Dubois-Poplimont, 1893. In-8, pp. XI-319. Prix : 4 fr. 75.

II. — **L'Ouganda** : *La Mission catholique et les agents de la Compagnie anglaise*, par le P. J. M., missionnaire apostolique. Paris, à la Procure des Missions d'Afrique, 27, rue Cassette, 1893. In-8, pp. XVIII-326. Prix : 6 francs.

III. — **Cours de Géographie** : *Les cinq parties du Monde et la France*. Texte et cartes, par l'abbé DUPONT. Paris, Poussielgue, 1893. In-4, pp. 84. Prix : 4 fr. 75.

I. — Je le déclare tout d'abord, ce joli livre m'a apporté une déception. Mgr Péchenard aurait pu nous apprendre sur le Congrès de Jérusalem des choses que le public ignore. Vicaire général du cardinal-archevêque de Reims, qui l'a présidé en qualité de légat du Saint-Siège, il était bien placé pour voir et pour entendre. Le peu qu'il nous dit des contradictions suscitées par la politique à cette grande œuvre et des intrigues qui ont failli la faire échouer, inspire le désir d'en savoir davantage. Les grands journaux du boulevard, si copieusement renseignés sur les gestes des chanteuses ou les prouesses des chevaux de course, ont paru ignorer un événement qui pendant près d'un an a mis en émoi toute la diplomatie de l'Europe. Que voulez-vous ? Il s'agissait seulement d'une manifestation religieuse qui allait réunir l'Orient et l'Occident près du tombeau du Christ, sous la bannière de la France. Enfin, ce n'est pas le livre de Mgr Péchenard qui fera la lumière sur les points restés plus ou moins noirs ou obscurs dans l'histoire de ces splendides solennités. Lui-même déclare que le moment n'est pas venu ; et en attendant il se borne à publier ses notes et impressions recueillies au jour le jour sur le pèlerinage et le Congrès. Les personnes qui y ont pris part seront heureuses de revivre pour ainsi dire dans cette lecture des moments inoubliables.

L'auteur nous avertit en toute modestie et simplicité que son récit n'a aucune prétention scientifique. On ne peut que l'approuver ; car tout est devenu sujet à discussions en Terre-Sainte, et ce n'est pas au profit de la piété. Nous n'aurons garde de lui faire des chicanes, mais on peut signaler quelques *lapsus*

où l'archéologie n'a rien à voir. « Les Maronites-unis construisent en ce moment une chapelle à Notre-Dame du *Spasme*... » (P. 160.) *Maronites-unis* semble indiquer qu'il y a une communauté de Maronites non unis ou schismatiques; or, pour l'honneur de la nation maronite, elle est tout entière catholique. D'autre part, l'église du *Spasme* appartient non pas aux Maronites, mais aux Arméniens. Les Maronites n'ont pas d'établissement à Jérusalem; pendant le Congrès, ils songeaient à une acquisition. J'ignore s'ils ont réussi. — P. 195, on installe 14 000 moines dans la laure de Saint-Sabas. Chifre de légende apparemment, mais dénué de vraisemblance. — P. 238, on mentionne un évêque du rite copte-uni. Jusqu'ici ce rite n'a pas d'évêque. — P. 143, le Pentateuque samaritain n'est pas conservé dans une synagogue « au sommet du mont Garizim », mais dans la petite synagogue samaritaine de Naplouse, où, plus heureux que les pèlerins, j'ai eu la chance de le voir tout à l'aise.

D'autres passages appelleraient un mot d'explication, comme, par exemple, p. 285 : « Peu ou point d'écoles en dehors de ce que fait l'admirable *Œuvre des Écoles d'Orient*...; peu ou point de prêtres, excepté au Liban... » Il y a pourtant telle Société de missionnaires qui, à elle seule, entretient en Orient à peu près 200 écoles peuplées d'environ 15 000 élèves, garçons et filles. Les rites orientaux ont tous, en proportion du chiffre des fidèles, un nombre de prêtres supérieur à celui des diocèses de France. Cela ne veut pas dire que l'appel fait ici à la charité et au zèle des chrétiens d'Occident, en faveur de leurs frères orientaux, ne soit pleinement justifié.

Mgr Péchenard n'a point prétendu faire un livre ; il a écrit sa relation au jour le jour pour « l'excellente feuille de son pays, *la Croix de Reims* ». Elle aura certainement pour ses compagnons de voyage le charme d'un mémorial vivant où ils rafraîchiront leurs propres impressions.

N'oublions pas la partie décorative du livre : portraits, cartes et plans ; la couverture est en son genre une œuvre d'art qui fait honneur au crayon délicat et inventif de M. l'abbé Nicole.

II. — On sait les admirables débuts de la mission catholique fondée par les Pères Blancs d'Alger, dans la région des grands lacs africains. Au lendemain du baptême, des centaines de néophytes

y ont versé leur sang pour la foi, avec la sublime simplicité des martyrs de la primitive Église. A la suite de cette épreuve, un avenir magnifique s'ouvrait aux espérances des missionnaires ; tout un peuple jeune, vigoureux, intelligent, était gagné à l'Évangile. En 1879, le roi de l'Ouganda demandait le protectorat de la France. Le gouvernement ne crut pas devoir assumer cet honneur et cette charge. Peu après, la Compagnie anglaise de l'*East-Africa*, munie d'une charte royale, y créait ses premiers établissements. La propagande des sociétés bibliques vint promptement à la rescousse. Au mois de janvier 1892, le conflit éclatait entre les indigènes protestants et catholiques. Le capitaine Lugard, agent de la Compagnie, prenait fait et cause pour ses coreligionnaires,et intervenait personnellement dans la querelle, d'une façon que, malgré tous les euphémismes, on ne peut s'empêcher de trouver barbare. Il y eut des milliers de victimes, des femmes et des enfants massacrés ou emmenés en esclavage ; les travaux des missionnaires étaient anéantis.

La nouvelle de ces atrocités eut en France un douloureux retentissement. M. Ribot, alors ministre des affaires étrangères, demanda justice au gouvernement anglais pour les missionnaires spoliés. On répondit par de bonnes paroles et l'on commença les enquêtes ; elles durent encore, et tout récemment les journaux nous annonçaient la mort du dernier commissaire, sir Gerald Portal, chargé de présenter un rapport au Parlement britannique sur les troubles de l'Ouganda.

Les missionnaires catholiques ne pouvaient abandonner,devant le tribunal de l'opinion, leur cause et celle de leurs ouailles à des juges trop intéressés pour être équitables. Le capitaine Lugard avait publié ses documents; ils publient les leurs. Ce livre n'est, à proprement parler, ni un récit ni un plaidoyer; on serait plus dans le vrai en l'appelant un dossier. Le rédacteur se contente de produire les pièces, c'est-à-dire le journal et la correspondance des missionnaires, confrontés à l'occasion avec les assertions du capitaine Lugard. Si ces pièces cousues telles quelles bout à bout sont d'une lecture peu attrayante, elles constituent du moins une source d'informations d'une valeur irrécusable. Après les avoir parcourues on sait à quoi s'en tenir sur les protestations indignées de la presse d'outre-Manche contre les prétendues calomnies des missionnaires *papistes*. Déjà le gouver-

nement britannique s'est substitué à la Compagnie frappée de déchéance; mais quel que soit le verdict du Parlement, les aventures de l'Ouganda ont ajouté un vilain chapitre à l'histoire, tant admirée et souvent si peu digne de l'être, de la colonisation anglaise.

III. — Ce volume est le sixième du *Cours de géographie* publié par M. l'abbé Dupont. Il répond au programme des classes de sixième et de cinquième de l'enseignement secondaire, et à celui des candidats aux brevets de l'enseignement primaire.

Les maîtres chrétiens se sont mis au niveau des très réels progrès accomplis depuis quelques années dans l'outillage scolaire. Pour la géographie en particulier, nous ne pensons pas que l'on ait rien fait de mieux que les manuels classiques de M. l'abbé Dupont. Ce n'est pas un mince éloge; dans toutes les branches du savoir humain, rien n'est plus difficile à faire qu'un bon manuel. Que n'avons-nous eu, quand nous étions sur les bancs, ces jolis atlas si clairs, si complets et si bien expliqués!

J. BURNICHON, S. J.

Une nouvelle page ajoutée à l'histoire de Rosny-sur-Seine, par l'abbé H. THOMAS. — *Exhumation d'une nécropole des premiers siècles de notre ère. — Découverte d'une partie d'un autel païen. — Substructions d'une basilique chrétienne gallo-romaine. — Un deuxième cimetière mérovingien.* Paris, Plon, 1893. In-8, pp. XI-129. Prix : 7 fr. 50.

Cette relation de fouilles exécutées sur l'emplacement de l'ancienne église de Rosny-sur-Seine est écrite en un style clair, sans affectation d'érudition, mais avec une grande prudence dans les conjectures : toutes qualités qu'on est peu accoutumé à rencontrer dans ce genre. L'illustration et la typographie, très soignées, achèvent de faire de cet ouvrage un modèle de bon goût.

M. l'abbé Thomas avait d'abord trouvé un grand nombre de sépultures antiques, malheureusement peu riches en mobilier funéraire, quand, au moment où les fouilles allaient être closes, il vit ses recherches récompensées par une précieuse découverte: celle des substructions d'un édifice gallo-romain que sa forme de croix grecque faisait reconnaître comme un monument chrétien. L'extrême exiguïté des dimensions laissait lieu à une certaine

hésitation sur la destination probable de l'édifice. M. l'abbé Thomas y voit une basilique primitive, et c'est à bon droit, nous semble-t-il, car le monument rappelle beaucoup par ses dimensions et par sa forme une très ancienne basilique découverte par M. de Rossi, sur la voie Ardéatine, dans la campagne romaine.

J. FLORIAN, S. J.

LITTÉRATURE

ROMANS

Thomas Corneille, *sa vie et son théâtre*, par Gustave REYNIER. Paris, Hachette. In-8, pp. 386. Prix : 7 fr. 50.

La Harpe a porté sur Thomas Corneille un jugement sévère peut-être, mais exact : « C'est un écrivain essentiellement médiocre, et qui ne s'est jamais élevé. Il a quelquefois rencontré le naturel ; il n'a jamais été au grand. »

C'est à la même conclusion qu'arrive, après une étude consciencieuse, le biographe de Thomas Corneille, M. Gustave Reynier : « Th. Corneille est oublié, parce qu'il ne s'est jamais imposé d'autres règles que les caprices de la mode, et aussi parce qu'abusant de son étonnante facilité, il s'est dépensé dans une production trop hâtive. » (P. 329.)

Courtisan de la mode et *auteur infatigable*, tel est le double caractère qui le distingue de son frère.

Il travaille à faire descendre la tragédie, des hauteurs où son aîné l'avait établie, vers les régions moyennes où l'esprit public atteint plus aisément.

Si dans *Camma*, la *Mort d'Hannibal*, — ses meilleures pièces, — il cherche à s'élever sur les traces de Pierre; si dans le *Comte d'Essex*, *Ariane*, il s'inspire du génie de Racine, c'est une exception. Dans la plupart, il ne suit d'autre guide que le goût précieux de ses contemporains.

Timocrate, son premier succès, est tiré d'un roman qui a la vogue, de *Cléopâtre*. Quatre-vingts représentations ne fatiguent pas le public ; les acteurs s'en lassent les premiers. Le grand Cyrus est mis à contribution dans *Bérénice*. *Pyrrhus*, *Darius*, *Antiochus*, ne font que broder sur le même fond romanesque où

s'enchevêtrent « les déclarations mal comprises, les histoires de portraits qu'on substitue l'un à l'autre » (p. 134), et au cinquième acte, « l'inévitable sédition qui doit précipiter le dénouement » (p. 135).

En 1678, Thomas Corneille tente encore une réaction avec le *Comte d'Essex ;* il conserve la faveur du public, mais il connaît son auditoire ; il entrevoit déjà quelques bâillements ; il se lance dans des voies nouvelles pour ranimer la curiosité d'un public blasé ; il a inauguré les pièces à spectacle, il fait applaudir vingt-six fois de suite le *Triomphe des Dames*, « jeu du cirque ou divertissement forain » ; et quand le procès de la Voisin remue Paris, il met dans la *Devineresse*, sous des noms transparents, les dupes et les criminels du jour.

Tant de travaux n'épuisent pas sa fécondité. Sans négliger le théâtre, il se fait tour à tour journaliste (1677), grammairien, géographe, vulgarisateur, traducteur, historien, fabuliste : il collabore pendant près de trente ans au *Mercure galant*, publie des *Remarques sur Vaugelas* (1687 et 1704), un *Dictionnaire géographique* (1708), un *Dictionnaire des termes d'arts et de sciences* (1694), les *Métamorphoses d'Ovide*, traduites en français (1669 et 1697) ; il met peut-être la dernière main à une *Histoire de France* (1697), et compose des *Quatrains moraux* pour accompagner une traduction d'Ésope (1702).

Si on ajoute à ces cinquante six ouvrages (voir le catalogue, p. 365) les trois cents volumes qu'il livra au public pendant les vingt années de sa collaboration au *Mercure galant*, il faut reconnaître que le cadet des Corneille eut une variété merveilleuse et une facilité déplorable.

Tel est le portrait que M. Reynier a finement tracé. Dans cette étude où la multiplicité des détails eût facilement engendré la confusion, point de cette érudition touffue qui déroute le lecteur, mais une peinture délicate daus un cadre simple.

A peine un trait qu'on effacerait : par exemple cette assertion surprenante que les *faux* dévots seuls s'échauffent contre le *Tartuffe* (p. 233). Le reste est irréprochable. C. PERROT.

Les Chroniqueurs français du moyen âge, par l'abbé A. Lepitre. Alliance des maisons d'éducation chrétienne. Paris, Poussielgue, 1893. In-16, pp. VII-178. Prix : 1 fr. 40.

Les programmes ont imposé à l'enseignement secondaire classique l'étude des textes de nos vieux écrivains. Est-ce à tort, ou à raison? Sans vouloir rien trancher, il est plus sage de se tenir à équidistance des médiévistes fougueux et des partisans trop exclusifs des anciennes méthodes. Il y a certainement à gagner, sans détriment pour la vraie culture intellectuelle, dans une initiation, même rudimentaire, à l'histoire de notre ancienne langue française, et l'on trouve encore son profit à fréquenter des hommes d'un autre âge, mais qui représentent au vif des mœurs, des préoccupations, des manières de penser et de faire si différentes des nôtres.

Pour répondre aux exigences des programmes, l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne* vient de publier un manuel d'extraits. M. l'abbé Lepitre, professeur à la Faculté catholique de Lyon, a exécuté ce travail, qui ne manque pas de solides qualités. Au lieu de m'attarder aux compliments, qu'il me soit permis de signaler un desideratum. N'y a-t-il pas quelque disproportion entre la part faite aux Notices et celle que l'on a accordée aux Extraits? Ne serait-il pas préférable de restreindre celles-ci aux proportions d'une étude littéraire, assez soignée pour être, aux yeux de l'élève, un modèle de bonne critique; puis d'augmenter les Extraits de tout ce qu'on aurait retranché aux Notices? L'auteur a pensé au contraire que mieux valait donner de longues analyses d'ouvrages, et il n'a pas estimé qu'on aurait du plaisir et du profit à les lire dans le style original du chroniqueur. Il connaît tant de détails biographiques sur chaque auteur!

Je me permettrai une dernière remarque. Telle note semble-t-elle bien appropriée au peuple scolaire à qui l'on destine ce manuel? Sur tel point d'érudition, pourquoi certaines références dont une moitié est allemande? L'ouvrage ne risquerait-il pas ainsi de cesser d'être le manuel de l'élève, pour qui il serait trop fort, sans cependant devenir le livre du maître, pour qui il resterait trop simple. Mais qui peut se flatter d'atteindre jamais, surtout ici, le juste milieu?

Je ne voudrais pas oublier de féliciter l'auteur de la patience qu'il a mise à revoir son texte. L'exactitude typographique ne laisse presque rien à désirer, ce qui a bien son mérite en cette matière.

J. S. DOIZÉ, S. J.

I. — L'abbé de Fénelon, *apôtre des Savoyards*, épisode de la Terreur; drame historique en deux actes, par M. Henri Hello, aumônier du Patronage de Notre-Dame de Nazareth. Paris, Haton, 1894. In-8, pp. 48.

II.—Bethléem, drame-mystère, en deux actes et en vers, d'après S. Luc et S. Matthieu; paroles et musique de M. l'abbé Cresté. Évreux, Odieuvre, 1894. Libretto in-18, pp. 20.

I. — L'abbé de Fénelon, mort sur l'échafaud, à l'âge de quatre-vingts ans, 7 juillet 1794, trois semaines avant Robespierre, est une des victimes les plus touchantes de la Révolution sacrilège. Il appartenait à la famille de l'illustre archevêque de Cambrai; il avait été aumônier de la pieuse reine Marie Leckzinska; et il avait fondé à Paris un établissement charitable pour les *Petits Savoyards*. Le dévouement, la tendresse de ce prêtre grand seigneur pour ces pauvres petits l'avaient fait surnommer « l'évêque des Savoyards »; il était surtout leur *bon père*.

Arrêté comme suspect, l'abbé de Fénelon, octogénaire, fut condamné à l'échafaud, le 28 juin, « pour avoir conspiré en prison contre l'unité et l'indivisibilité de la République ». Tous les Savoyards réunis à Paris se rendirent à la Convention et implorèrent la grâce du saint vieillard. Mais les *amis du peuple* n'eurent garde de se laisser attendrir, et l'abbé de Fénelon monta sur l'échafaud, avec le colonel de Fénelon, son neveu, et cinquante-huit autres victimes. Ses pauvres enfants les Savoyards suivirent en pleurant l'immonde charrette; et une dernière fois, le vénérable prêtre les bénit avant de mourir.

C'est cette histoire pleine de larmes et de sang que M. Henri Hello, prêtre de Saint-Vincent de Paul, et héritier du zèle de M. de Fénelon pour les enfants, a mise en scène. Il serait superflu de dire que le drame est triste et poignant, ou que les Brutus de la Terreur n'y jouent pas un beau rôle. Mais l'abbé de Fénelon y donne de nobles exemples de foi, de bonté, de courage, où les enfants des Patronages n'ont qu'à s'instruire et à se fortifier. Ils y apprendront une fois de plus à connaître les *bienfaits* de la Révolution; ils y verront comment elle a *travaillé* pour le bien du peuple.

II.—Nous avons déjà exposé dans les *Études* notre avis motivé sur les prétendus *Mystères*, dus à la plume de poètes incroyants, de

ces incroyants « sensibles » qui s'intitulent *néo-chrétiens*. Le *Mystère de la Nativité*, de M. Bouchor, entre autres, nous avait paru mériter la défiance et le blâme des fidèles quelque peu éclairés; nous l'avons dit (mai 1890, mars 1891).

Le *Mystère* de Noël ou de *Bethléem*, par M. l'abbé Cresté, professeur à l'école Saint-François de Sales, d'Évreux, ne ressemble point à ces parodies plus ou moins voulues, où il n'y a de chrétien que le titre. C'est l'Évangile traduit, mis en récitatifs, chœurs et tableaux; le tout se terminant par cet *Épilogue :*

> Ainsy fut-il escrit, en sincère droicture;
> De ces faicts merveilleux le monde a retenti...
> Car, ni Matthieu ni Luc oncques point n'ont menti;
> Et sont récits de Dieu dans la saincte Escriture.

Cela rappelle les vrais *Mystères* du temps jadis, lesquels se jouaient à l'église, ou tout à côté, dans le cimetière, pour le grand bien et profit de nos « dévots aïeux ». Mais le *Mystère* ainsi renouvelé est une nouveauté, ou, si l'on veut, une innovation grandement profitable. La représentation s'en fait en partie double : c'est tout à la fois charme pour les yeux et l'oreille, joie pour l'esprit et le cœur d'une assemblée chrétienne.

Sur le théâtre, se déroulent, derrière un rideau de gaze, tour à tour verte, rose, blanche, avec projections lumineuses, *trente-huit* scènes tirées de saint Luc et de saint Matthieu, « en sincère droicture » : Bethléem, la crèche, les bergers, les anges, Hérode et les Juifs, les mages;... scènes jouées, sans paroles, par une quarantaine de personnages. Tandis que ces personnages muets figurent ou imitent lentement, gravement, pieusement, ce qui est conté ou chanté, un chœur nombreux, soutenu par l'orchestre, exprime ce qui se passe : puis, comme le chœur antique, marque les divers sentiments qui doivent émouvoir l'assistance. Pour peu que les costumes soient pittoresques et les décors appropriés, on croirait voir des pages de vieux missels, ou mieux, d'immenses tapisseries, qui *vivent* et se meuvent.

Les récitatifs, en solo, duo, trio et ensemble, mêlés de vieux noëls, de sonneries ou de trompettes ou de cloches, de symphonies douces, de pastorales naïves avec hautbois et musettes, suivent, une par une, les paroles des deux évangélistes. L'ensemble est d'un effet merveilleux, gracieux, saisissant. Personne,

à notre avis, n'avait jusqu'ici essayé le *Mystère* sur ce plan à la fois simple et grandiose, avec un égal succès. L'œuvre de M. l'abbé Cresté, œuvre littéraire, musicale, scénique, mérite tous nos éloges. V. DELAPORTE, S. J.

I. — **Les Sœurs de charité,** par Léo Taxil et P. Marcel. Paris, Geffroy, 1893. In-8, pp. 790. Prix : 10 francs.

II. — **Autour de la Méditerranée,** par Marius Bernard. *De Tripoli à Tunis ; de Tunis à Alger*. Paris, H. Laurens, 1894. 2 vol. illustrés, gr. in-8, pp. 360. Prix : chaque vol., 10 francs.

III. — **Julienne Duguesclin,** par l'auteur de la *Vocation de Jeanne d'Arc*. Tours, A. Cattier, 1893. Brochure in-12, pp. 63. Prix : 2 francs.

I. — La moisson était belle dans ce champ fécondé par la charité de toutes les Sœurs qui se dévouent à leurs frères ; les épis étaient nombreux, leur couleur dorée et les gerbes si pesantes qu'en 800 pages les auteurs ont à peine effleuré les bords de ce champ si vaste, si vaste qu'il couvre le monde.

Faits héroïques sur les champs de bataille, dans l'incendie, dans l'inondation ; dévouement obscur et prolongé auprès des malades, des infirmes, des incurables ; soins donnés à l'enfance, à la vieillesse ; charité sous toutes ses formes, avec toutes ses improvisations, avec ses tendresses, avec sa gaieté : c'est, de la première page jusqu'à la dernière ligne, le bilan de ce compendium de la charité ; c'est un arsenal où les orateurs puiseront des traits charmants ou des faits glorieux en l'honneur de tous les Ordres de femmes qui ont pour but de soigner les malades ; c'est une réponse intelligente à la persécution qui s'acharne après les biens des Sœurs, et qui les chasse des hôpitaux et de la mansarde du pauvre.

Que çà et là les auteurs aient chargé leur palette de tonalités trop à la Rubens, où est le mal ?

Le livre se termine par la nomenclature des maisons de secours, d'hospitalité, qui, malgré la franc-maçonnerie, enserrent notre France comme dans un réseau et la protègent contre la colère du Tout-Puissant.

II. — L'auteur nous fait suivre dans ces deux volumes les détours des côtes barbaresques; nous nous embarquerons avec lui à Tripoli jusqu'à Sfax et à Mehdia; de Sousse nous pousserons une pointe vers Kairouan; nous doublerons le cap Bon, pour aborder enfin à Tunis. Et, je vous l'affirme, nous visiterons agréablement les villes et les villages en la docte et aimable compagnie de M. Bernard.

Puis, dans un second voyage, c'est-à-dire dans un second volume, notre cicerone nous fera partir de Tunis pour Bizerte, la Calle, Bône; avec lui nous quitterons le rivage pour gravir les pentes abruptes de Constantine; nous terminerons notre excursion par Bougie, Dellys et Alger. Et tout cela avec une température de 30 à 45 degrés de chaleur : n'est-ce pas qu'on n'est pas mal, au coin de son feu, pour suivre ces intrépides qui dorment où ils peuvent, qui se font cahoter par les chameaux, ballotter par la mer, pour notre agrément et notre instruction? Hâtons-nous de le dire, ces voyages n'ont pas été faits à coups de ciseaux; l'auteur a noté jour par jour ses impressions, ses enthousiasmes, ses fatigues; il s'est fait tout expliquer, il a compris, et comme il est fort intelligent, il nous fait comprendre et voir ce que nous ne voyons jamais avec ces auteurs en chambre qui prennent l'omnibus de Clichy-Odéon ou les Hirondelles, et rêvent qu'ils sont dans les diligences sans ressorts des Kabyles ou dans les barques des pêcheurs de la Calle. M. Bernard a mis son style à l'unisson des sites ensoleillés qu'il décrit; c'est étincelant parfois de verve et de bonne humeur.

III. — Ce drame, où figurent la sœur du grand héros français et quelques jeunes filles nobles attachées à la maison de Tiphaine de Raguenel, se passe au château fort de Pontorson; il est destiné aux pensionnats de demoiselles. A. LEFÈVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revue bleue (Paris).—16 décembre. — Lycée Lamartine, *E. Legouvé.* — Rôle social de la littérature chinoise, *A. Capus.* — « Souvenirs » d'A. de Tocqueville, *E. Spuller.*

23 décembre. — L'idée anarchiste, *P. Desjardins.*—Chanson de la terre (conte russe), *M. Le Braz.* — Lettres intimes d'un officier allemand en 1870, *V. Barnberg.* — Jean Racine chez lui, *L. Barron.*

30 décembre. — Réflexions vaines sur la guerre future, *J. Lahor.* — Médecins en Angleterre, *M. Leclerc.* —Souvenirs inédits sur Napoléon Ier, *commandant Grandin.* — Jeunes revues, *C. Maurras.*

6 janvier. — Louis Veuillot, *Jules Lemaître.* — Italie et France, *Bonghi* et *Anatole Leroy-Beaulieu.* — Soudan français et colonel Archinard, *Alfred Rambaud.*

Revue bleue. — 13 janvier, — Denys le Jeune, *L. Barracand.* — Louis Veuillot (deuxième partie), *Jules Lemaître.* — L'art intellectuel. Les anarchistes, *C. Maurras.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Décembre. — Noël, *Riehl.* — Second semestre de l'Université populaire, *C. Sipp.* — Nouvelle orientation politique des catholiques alsaciens, *N. Delsor.* — Fête de la Raison à Colmar, *J. Beuchot.* — Habitabilité des astres, *L. Kueny.*

Revue catholique de Bordeaux. —10 janvier. — Berceau de Clément V et chronique de Bazas, *S. Fauché.* — Chateaubriand d'après sa correspondance familière, *G. Pailhès.* — Vieux noëls bordelais, *A. Dupré.* — Note de M. M. de la Sizeranne sur les Sœurs aveugles de Saint-Paul, *A. P.*

10 décembre. — Chateaubriand d'après sa correspondance familière, *G. Pailhès.* — Prieuré de Notre-Dame de Bellegarde à Lansac, *E. Maufras.* — Deux nouveaux inventaires des archives bordelaises, *E. Allain.* — 25 décembre. — Lettre inédite de Taine, *E. Allain.* — A propos d'un voyage à Solesmes (suite), *J. Hazera.* — Chateaubriand d'après sa correspondance familière (suite), *G. Pailhès.* — Amiral Jaubert de Barrault et pirates de la Méditerranée, *R. Tamizey de Larroque.*

Revue catholique des institutions et du droit (Paris et Grenoble). — Décembre. — Droit de punir, *H. Dumas*, — Libre arbitre et criminalité, *Mgr Kernaëret.* — Exécution des peines et meilleur système pénitentiaire, *M. Rivière.*

Janvier. — Congrès des jurisconsultes catholiques, tenu à Aix, octobre 1893. — Questions actuelles de droit pénal. — Jurisprudence. — Loi sur la presse. — Chronique. — Bibliographie.

Revue chrétienne (Paris). — 1er janvier. — Comment la foi chrétienne de l'apôtre Paul a-t-elle triomphé de la crainte de la mort? *A. Sabatier.* — Philosophie d'Ernest Renan, *R. Allier.* — Histoire et dogme, *E. Frounnel.* — Léon Pilatte, *H. Draussin.* — Lettres d'Italie et de Suisse, *E. Comba* et *L. Ruffet.*

Revue de Gascogne (Auch). — Novembre-décembre. — Fromentières (d'après l'abbé Lahargou), *L. Couture.* — Histoire de l'imprimerie à Pau, *A. Claudin.* — Deux lettres de Marca à Launoy, *L. Batcave.* — Douze publications récentes de M. Tamizey de Larroque, *L. C.* — Pénitents à Auch au XVIIIe siècle, *E. Dellas.*

Janvier. — Origines de l'imprimerie à Auch. I. Claude Garnier, *A Claudin.* — La Fronde dans les Landes. II. Fronde des princes, *abbé Tauzin.* — Ecrivains gascons capucins, *Léonce Couture.* — Origines de l'asile de nuit de Sainte-Marie d'Auch, *abbé Breuils.* — « Curriculum vitæ » du P. Montgaillard, *T. de Larroque.* — Deux mots du maréchal de Grammont, *T. de L.*

Revue de la jeunesse catholique (Paris). — Décembre. — Enquête sur le secrétariat du peuple, *M. Delamarre.* — Tunique sans couture de Notre Seigneur Jésus-Christ, *H. Martin.* — Drapeaux de la France, *H. Rubat du Mérac.* — Choses de Bretagne, *P. Thomas.* — Causerie littéraire, *H. Le Franc.* — Chronique de l'association, *Parent du Chatelet.* — Revue des revues, *M.* et *H. Aubrun.*

Revue de l'Art chrétien (Lille-Paris). — Cinquième série, 1893. T. IV, 6e livraison. Novembre. — Châssis de vitrail à Château-Landon, *R. de Lasteyrie.* — Décoration polychrome de l'architecture, *J. Helbig.* — Reliques de sainte Cécile à Albi, *Mgr Barbier de Montault.* — Principes du beau en architecture, *L. Cloquet.*

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur (Paris). — 7 décembre. — Jeudi classique de l'Odéon, *Z.* — Association des étudiants, *E. Lavisse.* — Revue des idées, *C. Calvet.*

14 décembre. — François Coppée, *C. Chollet.*

21 décembre. — François Coppée, *C. Chollet.* — Laboratoire de psychologie physiologique, *A. Binet.*

28 décembre. — Mouvement des idées, *F. Picavet.* — Histoire des idées, *J. Schopfer.* — Études égyptologiques, *E. Amelineau.*

4 janvier. — Réalisme et naturalisme, *P. Robert.* — Revue de idées.

11 janvier. — Bibliothèque de Pétrarque, *S. Rocheblave.*

Revue de l'histoire des religions (Paris). — Septembre-octobre. — Les Muzarabes, *L. Dollfus.* — Bulletin archéologique de la religion romaine (1892), *Audollent.* — État actuel des études sur la mythologie germanique, *Knappert.* — Parlement des religions à Chicago, *Bonet-Maury.*

Revue de Lille. — Décembre. — Discours de Mgr Baunard à la séance de rentrée solennelle des Facultés, le 23 novembre 1893. — Taine, écrivain et critique, *A. de Margerie.* — Question d'Égypte, *E. Pannier.* — Siège de Dunkerque, *Monteuuis.*

Janvier. — Influence sociale des Facultés catholiques de Lille, *chanoine Didio.* — Brizeux, *Lecigne.* — Enseignement du droit à Rome dans les universités pontificales, *Duthoit.* — Troisième congrès scientifique international des catholiques en 1894, *N. B.* — Siège de Dunkerque en 1793, *G. Monteuuis.* — Prophètes d'Israël et découvertes modernes en Assyrie et en Egypte, *E. Pannier.*

Revue de métaphysique et de morale (Paris). — Janvier. — De l'ha-

bitude, *Ravaisson.* — La logique de Hegel, *G. Noël.* — Le principe de la tendance à être, *F. Rauh.* — La philosophie au lycée, *C. Chabot.* — L'évolutionnisme et la conservation de l'énergie, *L. Weber.* — Notes critiques. — Supplément.

Revue de Saintonge et d'Aunis (Saintes). — 1er janvier. — Chronique. — Avis et nouvelles. — Actes d'état civil. — Archéologie. Les Angoumoisins. Cimetière de Montierneuf. Seigneurs de la Barde. — Variétés. — Livres et périodiques. — Questions et réponses. — Bibliographie.

Revue des Deux Mondes (Paris). — 15 décembre. — Transformations de la diplomatie. — Grève des mineurs dans le Nord, *A. de Calonne.* — Théâtre anglais au moyen âge, *J. Jusserand.* — Penthésilée, *M. Paléologue.* — Washington (1800 à 1816), *A. Moireau.* — Revue musicale, *T. de Wyzewa.*

1er janvier. — Les Juifs sous la domination romaine, Hérode le Grand, *Ernest Renan.* — Socialisme et liberté, *Arthur Desjardins.* — Bernadette de Lourdes (mystère), dernière partie, *E. Pouvillon.* — Gladstone et la Chambre des lords, *Augustin Filon.* — Ambassade de Junot à Lisbonne, d'après des documents inédits, *comte Ch. de Mouy.* — Cuba et Puerto-Rico, *C. de Varigny.* — Trois romanciers scandinaves. I. Jonas Lie, *M. Biglon.* — Saint François d'Assise et ses derniers biographes, *G. Valbert.*

15 janvier. — L'Afrique romaine. Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. I. Les indigènes, *Gaston Boissier.* — Fragments des Mémoires inédits du chancelier Pasquier. Le Congrès de Vienne. — L'anachronisme dans l'art, *R. de la Sizeranne.* — Avenir des métaux précieux, *Raphaël-Georges Lévy.* — Crise italienne et nouveau ministère Crispi, *C. Benoist.* — Question du blé, *J. Charles-Roux.* — Littérature et dégénérescence, *René Doumic.* — Gwendoline, *C. Bellaigue.*

Revue des Facultés catholiques de l'Ouest (Angers). — Décembre. — Bref de Léon XIII à l'archevêque de Rennes. — Prédication bouddhique à Ceylan, *Th. Pavie.* — Le rationalisme scientifique et l'apologétique contemporaine, *J. Fontaine, S. J.* — Deux spectacles, *R. Bazin.* — Anjou et Vendée. Guerre religieuse (1790-1792), *H. Baguenier-Desormeaux.*

Revue des questions historiques (Paris). — 1er janvier. — L'Église au XIe siècle dans la Gascogne, *abbé A. Breuils.* — Origines de l'hérésie albigeoise, *abbé E. Vacandard.* — Expédition et mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384), *Noël Valois.* — Un prêtre émigré en Italie, en 1793, d'après sa correspondance inédite, *vicomte de Richemont.* — Origines de la France (période mérovingienne et carlovingienne) d'après Fustel de Coulanges, *Godefroid Kurth.* — Origine du « Liber responsalis » de l'Église romaine, *abbé Batiffol.* — La Dalmatie (1797-1815), *L. Pingaud.*

Revue des sciences ecclésiastiques (Amiens). — Novembre. — Comtesse Jeanne de Flandre, *abbé Delassus* et *Mgr Dehaisnes.* — Théologie à Lille, 1892 93, *abbés Moureau* et *Quilliet.* — Hollande, histoire et situation. — Délégations générales pour mariages, *Dr D. Dolhagaray.*

Décembre. — De la fin de l'État ou des sociétés civiles, *P. Caudron, S. J.* — Théorie théologique de la lumière, d'après l'abbé Chollet, *abbé Goujon.*

Revue du Lyonnais. — Novembre. — Cartes d'adresse et étiquettes à

Lyon aux XVIIe et XVIIIe siècles, *N. Rondot*. — Savants lyonnais et bénédictins de Saint-Germain des Prés, *abbé J.-B. Vanel.*

Décembre. — Les savants lyonnais et les Bénédictins de Saint-Germain des Prés, *abbé J.-B. Vanel.* — Quelques notes sur la vigne en Beaujolais, à la fin du XIVe siècle, *marquis d'Albon.* — Le Songe d'une nuit d'hiver, *Dr Francus.* — L'économie politique et la question sociale, *Pierre de Bouchaud.*

Revue du Midi (Nîmes). — Novembre. — Illusion démocratique, *A. Delacroix.* — François Ier à Nîmes, *A. Bardon.* — O'Connell, *M. de Lajudie.* — Abbaye de Franquevaux, *M.* — Bulletin parisien, *M. de l'Esparon.*

Décembre. — Un chapitre de la vie du frère Trivier, *A. Ricard.* — Entrée de François Ier à Nîmes (suite), *A. Bardon.* — Documents historiques sur Alais, *J. Goirand.*

Revue du monde catholique (Paris). — 1er janvier. — Duchesse de La Rochefoucauld - Doudeauville, dame de Montmirail (1764-1849), *abbé Tilloy.* — Windthorst et le centre, *H. Kuhn.* — Désarmement, paix et arbitrage international, *L. Pichot.* — Coup d'œil sur l'ensemble du code civil, *M. Allègre.* — Elections en Amérique, *Viator.* — Congrès de Grenoble et mouvement coopératif en France, *U. Guérin.* — Questions scientifiques, *Dr Tison.*

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris). — 15 décembre. — Explorations au pôle nord, *P. Barré.* — Hollandais à Java. — Russes, Anglais et Afghans ; chemin de fer de Perse. — Télégraphe de Fort-Salisbury.

1er janvier. — Année géographique 1893, *M. Maunoir.* — Brésil et belligérants, *G. Demanche.* — Recensement canadien en 1891, *E. Rameau de Saint-Père.* — État-tampon du Mékong, *Voulzie.* — Chemin de fer de Port-Saïd, *A.-A. F.*

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris). — 15 décembre. — Drainage des terres, *Risler* et *Wéry.* — Biologie cellulaire, *F. Henneguy.* — Lait stérilisé et allaitement, *Dr P. Budin.*

30 décembre. — Pression osmotique au point de vue physiologique, physique et chimique, *J. Van' t Hoff.* — Nouvelle organisation des grands celliers du Bas-Languedoc, *A. de Saporta.* — Optique des sons, *C. Guillaume.* — Un premier succès en aviation, *C. Runge.*

15 janvier. — Méthodes de l'ancienne et de la nouvelle navigation, *E. Caspari.* — Maladies contagieuses en Australie, *Dr A. Loir.* — Outillage de la meunerie moderne, *L. Lindet.* — Gisements phosphatés de la Floride, *F. Wilson.*

Revue historique (Paris). — Janvier février 1894. — Avènement de Philippe-Auguste (suite et fin), *Alex. Cartellieri.* — Quelques mots sur l'origine des pairs de France, *F. Lot.* — *L'Institution chrétienne de Calvin.* Examen de l'authenticité de la traduction française, *G. Lanson.* — Un traité secret de mariage et d'alliance entre les cours de Vienne et de Madrid en 1725, *G. Syveton.* — Bulletin historique : France, *A. Molinier* et *G. Monod.* — Angleterre, *Ch. Bémond.*

Revue Philosophique (Paris). — Janvier. — Philosophie de la contingence, *A. Fouillée.* — Observation sur la fausse mémoire, *Dugas.* — Jacobi et spinosisme, *Lévy-Bruhl.*

Revue Scientifique (Paris). — 19 décembre. — Electricité dans les phénomènes de la vie, *E. Solvay.* — Oiseaux, *E. Oustalet.* — Bicyclettes dans l'armée.

23 décembre. — Procédés de dé-

fense de l'organisme, *Ch. Richet.* — Rôle des voyages dans l'éducation, *J. Thoulet.* — Corée et Coréens, *J.-H. Rosny.* — Biographies scientifiques, *M. de Lacaze-Duthiers.*

38 décembre. — Rôle agricole des microbes, *M. Duclaux.* — Études médicales et baccalauréat, *M. Potain.* — Richesses minières de l'empire russe, *D. Bellet.*

6 janvier. — Joseph Decaisne, *M. Berthelot.* — Méfaits des rongeurs aux États-Unis, *H. de Varigny.*— Maladies de la vigne, *Portes* et *Ruyssen.*

13 janvier. — Rôle du caractère dans la vie des peuples, *G. Le Bon.* — Rire et pleurs spasmodiques, *E. Brissaud.* — Touage magnétique et touage électrique, *D. Bellet.*

Science Catholique (Paris-Auteuil et Arras). — 15 décembre. — Ordinations anglicanes, *F. Dalbus.* — Bulletin scripturaire, *J. Corluy, S. J.* — Bulletin d'apologétique, *A. Cognon.* — Bulletin médical : l'hôpital moderne, *Dr Tison.* — Bulletin d'histoire naturelle, *Dr Maisonneuve.* — Bulletin théologique, *J. Forget.*

15 janvier. — Liberté dans l'acte de foi, *L. Bellouvet,* des prêtres de la Miséricorde. — Faute et pardon, dans la doctrine chinoise, *P. Antonini,* professeur à l'Institut catholique de Paris.

Science Sociale (Paris). — Décembre. — Grève des mineurs en Angleterre, *P. de Rousiers.* — Robinson Crusoë devant la science sociale, *G. d'Azambuja.* — Les Berbères, *L. Poinsard.* — En Italie, de Florence à Pérouse, *G. Lainé.*

Janvier. — Mouvement ouvrier en France, *P. de Rousiers.* — Type sud-slave et domination turque, *E. Demolins.* — Critique de la classification des espèces de Le Play, *R. Pinot.* — D'Assise à Rome, *G. Lainé.*

Sociologie Catholique (Montpellier). — 1er janvier. — Mouvement social chrétien dans la région du Nord, *abbé J. Raux.* — Billet de banque productif d'intérêt, *R. de Kergorlay.* — Esprit politique de la Réforme, *L. Duclos.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical review (Philadelphia). — Décembre. — Doctrine de l'Immaculée Conception dans l'Église primitive, *Heuser.* — Prêtre appelé par les malades, *Arminio.* — La théologie morale et ses méthodes, *Washington.*

Janvier. — Casuistique, *Hogan.* — Morale nouvelle et problèmes physiologiques, *Holaind.* — Notes sur Sabelli, *Lehmkuhl.*

Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa. — 12e série, nos 3 et 4. — Evêchés portugais en Orient, *C. de Nazareth.*

Nos 5 et 6. Lettres envoyées de l'Amérique du Sud (1882-83), *A. Lopes Mendes.*

Boletin de la real Academia de la historia (Madrid). — Décembre. — Le tombeau du docteur Eximio, *Moguel.* — Portugal et Espagne, *Ribeiro.* — Histoire de la province de Zamora, *Moguel.* — Inscriptions romaines inédites de Añavieja et Oyarsun, *Fita.* — Ruines de Calatorao, *Moro.* — Archéologie à Bilbilis, *Delgado.* — Doña Blanca de Portugal, *Moguel.*

Catholic World (New-York). — Décembre. — Mgr Satolli, *Duhigg.* — Le vestibule du ciel, *Sweeney.* — Abraham Lincoln, *Bramantip.* — L'esprit d'un livre, *Maccorry.* — Sanctuaire, *O'Shea.* — Travaux de surérogation, *Walworth.*

Janvier. — Lutte de l'avenir, *A. Young*. — Un grand mouvement en progrès, *A. Toomy*. — William Hazlitt, *I. Guiney*. — Travail de la femme dans les communautés religieuses, *M. Edselas*,

Ciudad de Dios (Madrid). — 5 décembre. — Littérature régionale de Galice, *Blanco*. — Physiologie cellulaire, *Martinez*. — Académies juives en Espagne, *Pérez-Aguado*. — L'opéra en Espagne, *Uriarte*.

20 décembre. — Physiologie cellulaire, *Martinez*. — L'opéra en Espagne, *Uriarte*.

Janvier. — Histoire des idées esthétiques en Espagne, *Restituto del Valle Ruyz*. — Pentateuque et archéologie préhistorique, *Honorato del Val*. — Astronomie, *A. Rodriguez*.

Civiltà cattolica (Rome). — Encyclique de S. S. Léon XIII sur les études d'Écriture Sainte. — Décomposition du ministère italien, le 24 novembre 1893.

6 janvier. — Fraternité chrétienne et fraternité humanitaire. — Migrations des Hittîm ou Héthéens. — Du patronat de Venise. Réplique à Rinaldi. — Agnès et Suzanne, ou les dernières années de la persécution de Dioclétien.

20 janvier. — Libéralisme et anarchie. — Nicolas III (Orsini), 1277-1280. — Actions et instincts des animaux. — Agnès et Suzanne.

Katholische Bewegung (Würzbourg). — Décembre 1893. — La confession a-t-elle existé dans tous les siècles de l'Eglise? — Sur l'histoire du calvinisme en Écosse. — La liturgique de Thalhofer.

Janvier 1894. — L'existence du Centre est nécessaire. — La parité des cultes en Prusse. — Revue de la situation (en Autriche). — Origène et son temps. — Shakespeare était-il catholique? (Oui.)

Dublin Review. — Janvier. — Art funéraire, *Casartelli*. — Anciens offices de quelques saints anglais, *Gilliat-Smith*. — Crise sociale, *Dowling*. — Visite à St-Mary's Church en 1301, *Mgr Brownlow*. — La première liturgie gallicane (deuxième partie), *H. Lucas, S. J.*

Literarische Rundschau (Fribourg en Brisgau). — Décembre. — Publications sur l'histoire de l'art, par Kalchner, Donner v. Richter, Galland, Firmerich-Richartz. — Une tradition précanonique chez saint Luc, *Scharz*. — Brandscheid, Novum Testamentum græce et latine; du même, Manuel d'introduction au Nouveau Testament — Didiot, Cours de théologie catholique. — Cathrein, Philosophie morale. — Canet, La liberté de conscience, *Zeiler*. — Œuvres de saint François de Sales, *Rottmanner*. — Rottmanner, Sermons, *Keppler*. — Baron de Hertling, Droit naturel et politique sociale, *Ratzinger*. — Schanz, Histoire de la littérature romaine, *Seibel*.

Janvier 1894. — Nouvelles poésies catholiques, *v. Heemstede*. — Kellner, Saint Ambroise comme interprète de l'Ancien Testament, *Bardenhewer*. — Kalemkiar, La septième vision de Daniel, *Vetter*. — Publications sur l'Évangile et l'Apocalypse de Pierre, *Krieg*. — Zschokke, Les études théologiques en Autriche, *Schæfer* — Funk, Le huitième livre des Constitutions apostoliques, *Kihn*. — S. Bonaventuræ Opera omnia, t. VI, *Bach*. — Alberti a Bulsano Institutiones theologiæ, *Schill*. — Vering, Manuel du droit ecclésiastique, *Bellesheim*. — Mémoires de Marbot. — Souvenirs de Macdonald.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *janvier* — 20 *février*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

B. (J. de). — *La politique de Léon XIII et les intérêts catholiques.* Paris, Savine, 1894. In-12, pp. 65. Prix : 1 franc.

Bayle (abbé), vicaire général de Paris. — *Oraison funèbre des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc, de Bengy, S. J., prononcée le* 26 *mai* 1872. Paris, Téqui, 1894. In-16, pp. 42.

Borgnet (A.), prêtre du diocèse de Reims. — *B. Alberti magni, Ratisbonensis episcopi, ordinis prædicatorum, opera omnia.* Vol. XX. Enarrationes in Evangelium Matthæi (i-xx). Vol. XXV. Commentarii in I Sententiarum (Dist. i-xxv). Vol. XXVI. (Dist. i-xlviii). Paris, Vivès, 1893. Trois vol. in-4°, pp. 721-669-587.

Clino Crosta (chanoine), professeur de dogme au grand séminaire de Côme. — *Theologia dogmatica in usum scholarum ad quadriennium accommodata.* T. IV. *Theologia specialis. Pars tertia, complectens tractatus de Deo sanctificatore per aliud, seu de divinis sacramentis atque de Deo fine supremo et omnium consummatore.* Côme, Longatti, 1893. In-8, pp. 454. Prix : 3 fr. 75.

Danko (Joseph). — *Vetus hymnarium ecclesiasticum Hungariæ.* Buda-Pesth, Franklin, 1893. In-8, pp. xv-598.

Freppel (Mgr). — *Les Pères de l'Église des trois premiers siècles. Portraits et notices extraits du Cours d'éloquence sacrée.* Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. xxix-283. Prix : 4 francs.

Garratt (Guillaume), maître ès arts de l'Université de Cambridge.— *Lorette, le nouveau Nazareth. A l'occasion du* 6e *centenaire* (1894-1895). Paris, Desclée. Gr. in-8 illustré, pp. vi-295. Prix : édition de luxe, 4 francs ; broché, 0 fr. 75.

Gasparri (Mgr Pietro), professeur de droit canon à l'Institut catholique de Paris. — *Tractatus canonicus de sacra ordinatione, volumen*

secundum. Paris, Delhomme et Briguet, 1893. In-8, pp. 399. Prix : 13 francs.

Gilly (Mgr), évêque de Nîmes. — *Les œuvres complètes et la vie de saint Jean de la Croix, premier Carme déchaussé et directeur de sainte Thérèse*. T. IV. Paris, Chapellier, 1866-1894. In-12, pp. 274.

Hébrard (R. P.), O. P. — *La Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, méditée d'après Louis de Grenade, O. P.* Paris, Vic et Amat, 1894. Broch. In-32 raisin, pp. 139. Prix : 50 centimes.

Katholische Flugschriften zur Wehr und Lehr. Berlin, Germania, 1892-1893, in-16. Prix : 10 Pfennig la livraison.

65. Jude, Socialdemokratie, Militær, pp. 32. — 66. Das apostolische Glaubensbekenntniss und seine Bestreiter, pp. 64. — 67. Das apostolische Lehramt, pp. 59. — 68-69. Der erste Jesuit in Deutschland. P. Petrus Faber, pp. 128. — 70. Die englischen Mærtyrer. Von J. Morris S. J., pp. 50. — 71-72. Eine Perle, welche den Protestanten verloren ging. (Das heiligste Altarssacrament.) Von L. v. Hammerstein, S. J., pp. 74. — 73-74. Das Christenthum und die Familie. Von Nic. Schl. S. J., pp. 125. — 75. Der Evangelische Bund und das achte Gebœt, pp. 61. — 76. Die religiose Gleichgültigkeit, der gewohnliche Weg zum Unglück. Von L.v. Hammerstein S. J., pp. 64. — 77-78. Wesen und Grundlehren der Freimaurerei. Von N. von der Hütten, pp. 95.

Lallemand (Paul), prêtre de l'Oratoire. — *Allocutions pour les jeunes gens*. Quatrième série. Paris, Retaux, 1894. In-16, pp. 301. Prix : 3 francs.

Lazare (Jean). — *Joseph de Nazareth, d'après l'Encyclique du Saint-Père sur la condition des ouvriers*. Imprimerie de l'Oratoire Saint-Léon ; Paris, Vic et Amat, 1892. In-16, pp. 390. Prix : 3 fr. 50.

Le Querdec (Yves). — *Lettres d'un curé de campagne*. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. 319. Prix : 3 fr. 50.

Madaune (abbé de), premier vicaire de Saint-Séverin, à Paris. — *Le Livre des oraisons de Gaston Phébus, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale*. Paris, Picard, 1893. In-8, pp. 41.

Mazel (Dr Fortuné). — *La Décadence religieuse en France*. Tulle, imprimerie Mazeyrie, 1894. In-8, pp. 31.

Meschler (P. M.), S. J. — *Méditations sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, traduites de l'allemand par l'abbé Ph. Mazoyer, du clergé de Paris. T. III : *Vie temporelle de Jésus* (*suite*). *Vie souffrante et mort de Jésus. Vie mystique dans l'Église*. Paris, Lethielleux, 1894. In-16, pp. 463.

Olivaint (R. P.). — *Conseils aux jeunes gens*, recueillis par le P. Ch, Clair. S. J. Paris, Taffin-Lefort. Nouvelle édition. In-16, pp. 413. Prix : 3 francs.

Ortolan (R. P. Th.), des Oblats de Marie-Immaculée, docteur en théologie et en droit canonique, professeur de théologie. — *Astronomie et théologie, ou l'erreur géocentrique, la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. xii-434. Prix : 5 francs.

Palma (le P. Louis de la), S. J., auteur de l'*Histoire de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.* — *Traité de l'examen particulier selon la méthode de saint Ignace.* Paris, Lefort, 1893. In-16, pp. 272. Prix : 1 fr. 50.

Sales (saint François de). — *Œuvres.* Edition complète d'après les autographes et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites, publiée par les soins des religieuses de la Visitation d'Annecy. T. III. *Introduction à la vie dévote.* Annecy, Niérat, 1893. Gr. in-8, pp. lxxi-366 et 205. Prix : 8 francs.

Schmitz (Dr Ignat.). — *De effectibus sacramenti extremæ unctionis. Dissertatio historico-dogmatica.* Fribourg, Herder, 1893. In-8, pp. 86. Prix : 1 fr. 90.

Strater (Dr Hermann). — *Die Erlosungslehre des hl. Athanasius.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. viii-201. Prix : Mk. 3.

Thérèse de Saint-Joseph, ancienne prieure du Carmel de Tours. — *Élévations sur les épîtres de saint Paul.* Paris, Retaux, 1894. 2 vol. in-12, pp. xxvii-302 et 458. Prix : 4 francs.

Turinaz (Mgr), évêque de Nancy. — *Lettre pastorale pour le carême : La Vie chrétienne est une vie surnaturelle, c'est-à-dire divine.* Nancy, Imprimerie Crépin-Leblond, 1894. In-8, pp. 72.

Weiss (R. P. Albert-Maria), O. P. *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation.* Traduite de l'allemand sur la 2e édition, par l'abbé Lazare Collin, professeur à l'école Saint-François de Sales de Dijon. L'Homme complet. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. 2 vol. in-8, pp. 530 et 401. Prix : 12 francs.

X***. — *Comptabilité des fabriques. Droits et devoirs des membres des conseils de fabrique, comptables et curés.* Paris, Siège du Comité de jurisconsultes, 22, avenue d'Antin, 1894. In-16, pp. 64. Prix : 0 fr. 25. Remises par nombre.

X***, professeur au séminaire d'Issy. *L'Éducateur apôtre. Sa préparation, l'exercice de son apostolat.* Paris, Poussielgue, 1894. In-12, pp. 347. Prix : 2 francs.

X***. — *Lettre à un évêque*, par un catholique. Paris, Savine, 1894. In-12, pp. 64. Prix : 1 franc.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Bourret (cardinal), évêque de Rodez. — *Instruction pastorale pour le carême. De la nécessité des principes chrétiens pour résoudre équitablement le problème de la production de la richesse et de sa juste répartition, et arriver ainsi à la solution de cette partie de la question sociale.* Rodez, Carrère, 1894. In-4, pp. 38.

Corre (Dr A.) — *Militarisme.* Edition de la Société nouvelle. 1894. Brochure in-8, pp. 25.

Desjardins (Arthur). — *De la liberté politique dans l'État moderne.* Paris, Plon, 1894. In-8, pp. xv-365. Prix : 7 fr. 50.

Frick (Car.), S. J. — *Ontologia sive metaphysica generalis in usum scholarum.* Fribourg en Brisgau, 1894. In-16, pp. viii-204. Prix : 2 Mk. (2 fr. 50).

Gaillard (P. Louis), S. J. — *Croix et Swastika en Chine.* Variétés sinologiques, n° 3. Chang-Haï. Imprimerie de la Mission catholique, à l'orphelinat de T'ou-sè-wè. Paris, Leroux, 1893. In-8, pp. iv-281. Prix : 10 francs.

Giry (A.), professeur à l'École des Chartes. — *Manuel de diplomatique. Diplômes et chartes. Chronologie technique. Eléments critiques et parties constitutives de la teneur des chartes. Les Chancelleries. Les actes privés.* Paris, Hachette, 1894. In-8, pp. 944. Prix : 20 fr.

Griveau (Maurice), sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève. — *Science et poésie. Incompatibilités prétendues. Conciliation par l'esthétique.* (Extrait des *Annales de philosophie chrétienne.*) Paris, Roger et Chernoviz, 1893. Brochure in-8, pp. 65.

Haan (Henr.), S. J. — *Philosophia naturalis in usum scholarum.* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894. In-16, pp. viii-219. Prix : 2 Mk. (2 fr. 50).

Haberl (Dr François-Xavier). — *Kirchenmusikalisches Jahrbuch.* Ratisbonne, Pustet, 1894. In-8. pp. 123. Prix: 2 Mk.

Hatzfeld (A.), Darmesteter (A.) et Thomas (A.). — *Dictionnaire général de la langue française du commencement du dix-septième siècle jusqu'à nos jours,* précédé d'un traité de la formation de la langue et contenant : 1° la prononciation figurée des mots ; 2° leur étymologie, leurs transformations successives et l'exemple le plus ancien de leur emploi, etc. Paris, Delagrave, 1894. 12e livraison : *Emergent-éprendre.* In-8, pp. 865-944. Prix de souscription à l'ouvrage complet en 30 livraisons : 30 francs.

Papus. — *Peut-on envoûter ? Étude historique, anecdotique et critique sur les plus récents travaux concernant l'envoûtement.* Avec une planche inédite. Paris, Chamuel, 1893. Brochure in-16, pp. 39.

PAPUS — *Le Plan astral. L'État de trouble de l'évolution posthume de l'être humain.* Avec 10 figures. Paris, Chamuel, 1894. Broch. in-12, pp. 20. Prix : 50 cent.

SERRES (Louis), professeur de chimie à Jean-Baptiste-Say. — *Traité de chimie, avec la notation atomique*, à l'usage des élèves de l'enseignement primaire supérieur, de l'enseignement secondaire moderne et classique, des candidats aux écoles du gouvernement et des élèves de ces écoles. *Deuxième partie : Métaux.* Paris, Baudry, 1894. In-12, pp. 317-603. Prix : 3 fr. 50.

ZABLET (M.). — *Le Crime social.* Paris, Perrin, 1894. In-16. pp. VI-266. Prix : 3 fr. 50.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'), membre de l'Institut. — *Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes.* Seconde édition corrigée et considérablement augmentée par l'auteur. T. II. Les Indo-Européens, suite. (Ligures, Hellènes, Italiotes, Celtes.) Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. XXVI-426. Prix : 12 fr.

BRIÈRE (L. de la). — *Ferry de Carondelet, ambassadeur à Rome* (1510). — Evreux, Imprimerie de l'Eure, 1894. In-16, pp. 64.

COUVREUR (S.), S. J. — *Choix de documents. Lettres officielles, proclamations, édits, mémoriaux, inscriptions...* Texte chinois avec traduction en français et en latin. Ho-kien-fou, Imprimerie de la Mission catholique, 1894. In-8. pp. 560.

DESURMONT (R. P.), de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. — *Le R. P. Joseph Passerat et, sous sa conduite, les Rédemptoristes pendant les guerres de l'Empire.* Paris, Retaux, 1893. In-8, pp. 416. Prix : 4 francs.

FABRÈGE (Valentine). — 1870-1893. Montpellier, Firmin et Montane, 1893. In-8, pp. 170.

FESCH (abbé). — *Jeanne d'Arc, vierge et martyre.* Paris, Tolra, 1894. In-8, pp. 440. Prix : broché, 4 francs ; relié, 6 fr. 50.

FRESNEL (commandant du). — *Un régiment à travers l'histoire.* Le 76e, ex-1er léger. Préface de François Coppée. Paris, Flammarion, 1894. In-4 illustré, pp. X-752. Prix : 25 francs.

GEORGES (abbé Etienne), de Troyes. — *Jeanne d'Arc considérée au point de vue franco-champenois.* Troyes, Lacroix ; Paris, Lechevalier, 1894. In-8, pp. V-538. Prix : 7 fr. 50.

Gérin (Charles), ancien conseiller à la Cour d'appel de Paris. — *Louis XIV et le Saint-Siège*. Paris, Lecoffre, 1894. 2 vol. in-8, pp. IX-576 et 648. Prix : 15 francs.

Guzmann (P. Luis de). — *Historia de las Misiones de la Compania de Jesus, en la India oriental, en la China y Japon, desde* 1540 *hasta* 1600. Bilbao, bureau du *Messager du Cœur de Jésus*, 1892. In-4, pp. 674.

Héricault (Ch. d'). — *Les Mères des saints*. Paris, Gaume, 1894. In-12, pp. XII-336. Prix : 3 fr. 50.

Jean (R. P. Auguste), S. J., missionnaire au Maduré, *fellow* de l'Université de Madras. — *Le Maduré. L'ancienne et la nouvelle mission.* Paris, Desclée, 1894. 2 vol. in-8, pp. XVI-509 et 430. Prix : 10 francs.

Konig (Dr Leo), S. J., professeur d'histoire au collège de l'Immaculée-Conception, à Kalksburg, près Vienne. — *Die Pæpstliche Kammer unter Clemens V und Johann XXII. Ein Beitrag zur Geschichte des pæpstlichen Finanzwesens von Avignon*. Wien, Mayer, 1894. In-8, pp. 87.

Léon (H.). — *Histoire des Juifs de Bayonne*. Paris, Durlacher, 1893. In-4, pp. XVI-436. Prix : 15 francs.

Margerie (Amédée de), doyen de la Faculté catholique des lettres de Lille. — *H. Taine*. Paris, Poussielgue, 1894. In-8, pp. VII- 486. Prix : 5 francs.

Maulde-la-Clavière (M. de). — *La Diplomatie au temps de Machiavel*, t. III. Paris, Leroux, 1893. In-8, pp. 478.

Mazade (Ch. de), de l'Académie française. — *L'Opposition royaliste. Berryer, de Villèle, de Falloux*. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 304. Prix : 3 fr. 50.

Michael (E.), S. J. — *Ignaz von Dœllinger*. 3e éd. Innsbruck, 1894. In-12, pp. XX-655.

Molènes (E. de). — *L'Espagne du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde. Exposition historique de Madrid* 1892-1893. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1894. In-8, pp. 344. Prix : 7 fr. 50.

Montoya (P. Antonio Ruiz de). — *Conquista espiritual hecha por los religiosos de la Compania de Jesus en las provincias del Paraguay. Parana, Uruguay y Tape*. Bilbao, Imprimerie du Cœur de Jésus, 1892. In-16, pp. 309.

Porcher (R.). — *En route pour l'Amérique du Nord. Croquis américains*. Blois, Fayau, 1893. In-16, pp. 132. Prix : 2 francs.

Pougeois (abbé Ét.). — *Le Général La Moricière, vie militaire, politique et privée*. Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1894. Prix : 2 francs.

Sire (abbé Vital), professeur de théologie au grand séminaire de Toulouse. — *Le P. Charles Sire, de la Compagnie de Jésus. Simple biographie composée d'après ses écrits et le témoignage de ceux qui l'ont vu de plus près*. Nouvelle édition. Paris, Haton. In-12, pp. XVIII-364. Prix : 3 francs.

Soulange-Bodin (André). — *La Diplomatie de Louis XV et le pacte de famille*. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. 286. Prix : 3 fr. 50.

Taché (Mgr), évêque de Saint-Boniface. *Une page de l'histoire des écoles du Manitoba. Étude des cinq phases d'une période de soixante-quinze années*. Saint-Boniface, Imprimerie du Manitoba, 1893. In-8, pp. 125.

Thiébault (baron). — *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes. T. II (1795-1799). Portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 563. Prix : 7 fr. 50.

Torreilles (abbé Ph.), professeur au grand séminaire. — *Mémoires de M. Jaume, avocat au conseil souverain, professeur à l'Université de Perpignan*. Notes et introduction par l'abbé Torreilles. Perpignan, Latrobe, 1894. In-8, pp. lxii-215.

Villars (marquis de). — *Mémoires de la Cour d'Espagne*, 1679-1781, publiés et annotés par M. A. Morel-Fatio et précédés d'une introduction par M. le marquis de Vogüé. Paris, Plon, 1893. In-12, pp. lxxx-348. Prix : 6 fr. 50.

Vitasse (abbé L.), curé-doyen d'Auxi-le-Château. — *Auxi-le-Château. Histoire et description*. Lille, Imprimerie Danel, 1894. In-8, illustré, pp. 400. Prix : 10 fr. 80 ; éditions de luxe : 15 et 20 francs.

Wismes (baron de). — *Les Chars aux diverses époques. Histoire anecdotique et pittoresque des chars, carrosses et voitures de luxe ; fiacres et omnibus, postes, messageries, diligences et chemins de fer*. Paris, Picard, 1893. In-8, pp. 124. Prix : 3 francs.

LITTÉRATURE

ROMANS

Ardel (Henri). — *Au Retour*. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 330. Prix : 3 fr. 50.

Barneville (Pierre de). — *Le Grand Sylvain*. Paris, Perrin, 1894. In-32, pp. 264. Prix : 3 fr. 50.

Beaurepaire de Louvagny (Comtesse de). — *Naguère, aujourd'hui*. Paris, Téqui, 1894. In-12, pp. 428. Prix : 2 francs.

Biré (Edmond). — *Victor Hugo après* 1852. *L'exil, les dernières années et la mort du poète*. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. xi-379. Prix : 3 fr. 50.

Fyllières (Camille). — *La Villa Esculape*. Paris, Téqui, 1894. In-12, pp. 320. Prix : 2 francs.

Gjertz (Mme Marie). — *L'Enthousiasme* (roman). Deuxième édition. Paris, Gaume, 1893. In-12, pp. ii-337. Prix : 3 francs.

Gloria (Raoul). — *Mater dolorosa*. Paris, Savine, 1894. In-12, pp. 224. Prix : 2 francs.

Harel (P.). — *Souvenirs d'auberge*. Deuxième mille. Paris, Vic et Amat, 1894. In-12, pp. 209. Prix : 2 francs.

Leclerc (baronne). — *Surprise du cœur*. (Bibliothèque Saint-Germain. Lectures morales et littéraires.) Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 213. Prix : 2 francs.

Liégeard (Stéphen). — *La Côte d'azur*. Nouvelle édition illustrée. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1894. In-8, pp. III-628.

Meunier (E.). — *Les Idées de la douairière*. (Bibliothèque Saint-Germain. Lectures morales et littéraires.) Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 262. Prix : 3 fr.

Nolhac (Pierre de). — *Paysages de France et d'Italie*. Paris, Lemerre, 1894. In-16, pp. 151. Prix : 3 fr. 50.

Rod (Édouard). — *La seconde vie de Michel Teissier*. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 313. Prix : 3 fr. 50.

Sepet (Marius). — *Un Drame religieux au moyen âge. Le miracle de Théophile*. Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. 33. Prix : 1 fr. 50.

Sommervogel (P. Carlos), S. J., Strasbourgeois. — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Première partie : *Bibliographie, par les PP. de Backer*. Seconde partie : *Histoire, par le P. Carayon. Bibliographie*. Tome V. Lorini-Ostrozanski. Paris, Picard, 1894. In-4 à double colonne. Colonnes 1984 et pages VIII. Prix : pour les souscripteurs, 40 francs; pour les autres acheteurs, 50 francs.

Spilmann (P. Joseph), S. J. — *Aimez vos ennemis. Épisode de la guerre des Maoris dans la Nouvelle-Zélande*. Traduit de l'allemand par E. C. Tours, Cattier, 1894. In-16, pp. 158. Prix : 1 fr. 50.

Stolz (Mme de). — *Le nom d'une inconnue*. (Bibliothèque Saint-Germain. Lectures morales et littéraires.) Paris, Delhomme et Briguet, 1893. In-12, pp. 309. Prix : 3 francs.

Le 28 février 1894.

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

31 MARS 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — **De Concursu divino** *Scholastici quid senserint*, Facultati litterarum parisiensi proponebat Carolus Urbain, licentiatus. Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. 149. Prix : 2 francs.

II. — **Expositio brevis Magistri sententiarum,** auctore J. M. de Ripalda, S. J. Paris, Vivès, 1892. In-4, pp. 514. Prix : 12 francs.

III. — **Galilée et la Belgique,** par le docteur G. Monchamp. Paris, Retaux, 1892. Prix : 5 francs.

IV. — **Législation générale des cultes protestants** *en France et dans les colonies*, par M. Petrel Beaufin. Paris, Giard et Brière. In-16, pp. 275. Prix : 3 francs.

V. — **La Crise théologique actuelle** *dans l'Église réformée de France*, par G. Fulliquet, pasteur à Lyon. Lyon, Georg, 1892. In-12, pp. 61. Prix : 75 centimes.

I. — Cette thèse, récemment présentée à la Faculté des lettres de Paris, a été accueillie avec une bonne grâce parfaite, et a valu à M. l'abbé Urbain le titre de docteur.

C'est donc, au point de vue littéraire, une œuvre distinguée; elle est écrite en une langue claire, simple, élégante, qui rappelle — avec un peu plus d'apprêt pourtant — les traités philosophiques de Cicéron. La pensée est souvent limpide comme le style, et les arguments les plus abstraits prennent parfois une forme précise et colorée qui les rend palpables.

Mais ce n'est pas seulement le brillant latiniste qui a été félicité; les éloges de la Faculté visaient aussi le fond même de sa pensée, son argumentation, sa doctrine et le système dont il se faisait le héraut. « Je suis charmé, lui a dit M. Janet, d'entendre discuter devant les représentants de l'Université l'une des plus importantes questions de la scolastique. » C'était à ses yeux, a-t-il ajouté, un signe de réconciliation entre les ennemis d'antan. M. Brochard a malicieusement loué l'auteur d'oser rompre en visière à saint Thomas.

Nous espérions, quant à nous, voir conservée dans ses grandes lignes la pure doctrine scolastique, ne regrettant guère qu'on la dépouillât de quelques idées accessoires, lot d'un âge où le microscope et le télescope n'étaient point inventés, et qui d'ailleurs ne sont pas plus inséparables de l'essence de la vieille métaphysique que la mousse du rocher qu'elle recouvre. Au lieu de cela, M. l'abbé Urbain a essayé de remettre en honneur une doctrine boiteuse et depuis longtemps démodée.

Quand la créature agit, est-elle mise en mouvement et physiquement déterminée par l'action divine? Dieu l'aide-t-il seulement, et ne lui prête-t-il qu'une assistance indifférente, que nous plions suivant notre gré à des opérations contraires? Ou bien notre acte ne dépend-il que de notre énergie individuelle, Dieu se bornant à nous conserver l'existence? Le premier système est celui de la *prémotion physique*, dans son sens rigoureux; le second est le concours immédiat et simultané; on nomme le troisième *concours médiat* ou indirect. C'est pour lui que s'est prononcé M. l'abbé Urbain.

Nous avons lu avec attention son plaidoyer ; c'est la réédition, sous une forme plus moderne, de l'argumentation du fameux Durant de Saint-Pourçain. Ceux que n'a pu convaincre le docteur très résolu ne seront guère plus émus, selon toute apparence, des considérations présentées par son disciple ; ou plutôt, bon nombre des vieux maîtres de la Sorbonne, s'ils pouvaient sortir de leur tombe et rompre un silence plusieurs fois séculaire, diraient probablement de la doctrine que nous examinons qu'elle est risquée et même téméraire.

En vérité, si la créature dans ses divers actes ne relève immédiatement que d'elle-même, c'est d'elle seule aussi qu'elle doit attendre son développement et toute sa perfection; car celui qui

par son industrie fertilise le fonds qu'il a reçu et en décuple la valeur, peut aussi, d'un droit rigoureux, s'en attribuer les fruits. Et cependant, oser dire qu'on ne tient que de soi-même la science, la bonté, la force de caractère, toute vertu naturelle, n'est-ce pas relâcher les liens de notre dépendance envers le Créateur ? Il est bien difficile que Dieu joue le rôle de cause première et universelle de l'être, s'il ne prend aucune part directe à tous ses épanouissements et à toutes ses transformations !

Plus concluantes sont les pages où l'abbé Urbain combat les partisans de la *prémotion physique*, au nom de la liberté humaine et de la sainteté de Dieu. Nous ne croyons pourtant pas que leur système conduise directement au panthéisme. Autre importante réserve : est-il avéré que saint Thomas ait enseigné la *prédétermination physique ?* M. Urbain semble ignorer que ce point est contesté par de nombreux et savants théologiens. Sur ce sujet d'ailleurs, comme sur d'autres questions scolastiques, il est à craindre qu'il ait pris le change. Ne déclare-t-il pas que, selon les scolastiques et saint Thomas, l'activité des créatures ne sortirait pas de leur essence, et surviendrait en elles après un laps de temps plus ou moins long. C'est pourtant chez eux, si je ne me trompe, une doctrine courante, que les puissances d'un être résultent de sa nature. Quant à cette soudure artificielle des propriétés avec la substance, j'en cherche vainement la trace dans l'école ; et, faute de perspicacité peut-être, je ne la découvre même pas dans les passages de saint Thomas auxquels on me renvoie.

II. — Les deux noms inscrits en tête de cet ouvrage suffiraient au besoin à le recommander. Les *Sentences* de Pierre Lombard, on le sait, ne sont autre chose qu'une somme de théologie où l'illustre docteur a condensé et fondu ensemble, dans une harmonieuse unité, les textes de l'Écriture et les témoignages des Pères. Elles marquent un progrès dans l'enseignement de l'école. Longtemps les professeurs en firent le thème obligé de leurs leçons, et l'on rajeunit, à l'honneur du célèbre docteur, le vieil adage : « Le Maître l'a dit. »

Il faut bien en convenir, l'œuvre de Pierre Lombard a des lacunes ; il y a des questions trop subtiles ou même oiseuses longuement discutées ; on y trouve des arguments peu concluants ;

mais elle tient le milieu entre les ébauches qui l'ont précédée et les chefs-d'œuvre qui vont suivre; Pierre Lombard annonce saint Thomas; c'est l'aube avant le soleil.

Le P. de Ripalda explique d'abord en peu de mots, le plus clairement possible, la parole du Maître; il pose ensuite des questions qui piquent la curiosité et forcent à réfléchir; enfin, qui veut y répondre plus à fond et élargir le cadre de ses études trouve là indiqués une foule d'auteurs à consulter.

Au point de vue typographique, l'ouvrage ne laisse rien à désirer ; les caractères sont larges, élégants, espacés ; tout est calculé pour diminuer la fatigue des yeux et faciliter le travail de l'esprit.

III. — Le livre du docteur Monchamp retrace les vicissitudes du système de Copernic en Belgique, au dix-septième et au dix-huitième siècle. Il s'ouvre par la condamnation de Galilée, en 1616 et en 1633. L'auteur, à ce sujet, rappelle que les décisions des Congrégations romaines ne sont point infaillibles et irréformables. Mais son but n'est pas de raconter comment se comportèrent, devant cette condamnation, les représentants plus ou moins autorisés de l'Église. Ce qu'il se propose, c'est de montrer que vers cette époque les sciences continuaient de progresser dans sa patrie.

La thèse de Galilée, avec les controverses qu'elle excite, tel est le fil qui relie, tant bien que mal, de nombreuses monographies, remplies de faits serrés, où est condensée la vie intellectuelle des universités belges. Il y a là de nombreux documents ; mais ce sont plutôt les matériaux d'une histoire qui n'est pas encore faite. Le lecteur avance péniblement au milieu des controverses, des disputes d'école, des procès interminables que suscitent les thèses cartésiennes et coperniciennes de Martin Von Velden, professeur de philosophie à Louvain. On voudrait plus de lumière, plus d'air surtout. Au reste, un chercheur opiniâtre comme le docteur Monchamp est bien excusable d'avoir prêté à ses lecteurs sa longue patience.

IV. — L'auteur décrit l'organisation, le fonctionnement et le régime financier des cultes protestants depuis leur origine jusqu'à nos jours. Des quatorze ou quinze cultes protestants ayant des

prosélytes en France, deux sont officiellement reconnus et protégés par le gouvernement : ce sont les cultes luthérien et calviniste; le premier compte environ 360 000 adhérents, le second 50 000. C'est de leur législation que s'occupe plus spécialement M. Penel-Beaufin.

Il a tiré ses renseignements du *Journal officiel*, du *Bulletin des lois*, des arrêts des tribunaux, des revues spéciales, etc. Deux tables, l'une chronologique, l'autre analytique, résument le livre et facilitent les recherches.

Il est aisé de constater que chez les protestants l'enseignement supérieur rencontre moins d'entraves que celui des catholiques. Ils ont en France deux Facultés de théologie : celle de Montauban appartient aux calvinistes; celle de Paris, inaugurée en 1875 par J. Ferry, est mixte. En dépit d'une protection officielle, les réformés n'ont guère moins de peine à maintenir l'union extérieure dans leurs consistoires que l'intégrité de leur *credo*. On sait qu'au synode général de 1872, un schisme éclata entre orthodoxes et libéraux. C'est qu'il y a dans la constitution du protestantisme un vice originel qui ne disparaîtra que le jour où la branche séparée du tronc de la véritable Église viendra s'y réunir.

V. — Cette division entre les réformés de France est nettement signalée dans le livre de M. Fulliquet. Orthodoxes et libéraux diffèrent profondément par leur méthode et leur doctrine. Les premiers, sans admettre que l'Écriture soit inspirée dans toutes ses parties, l'acceptent pourtant comme la règle suprême de leurs croyances.

Les libéraux mettent au-dessus des Écritures l'histoire, l'exégèse, les résultats du progrès scientifique. Passée tout d'abord au travers de ces trois cribles, la Bible ne leur présente plus dans Notre-Seigneur qu'un idéal inférieur à Dieu, digne cependant de rester à jamais le modèle de l'humanité.

Entre ces deux tendances opposées, M. Fulliquet décrit avec complaisance une tendance intermédiaire, qui prend pour règle suprême le témoignage de la conscience et l'action immédiate et personnelle de Jésus-Christ sur l'âme. Là seulement, dit-il, est la pierre de touche pour distinguer ce qu'il y a de divin dans les Écritures. Cette lumière intérieure ou plutôt ce goût intime nous

révèle que Jésus-Christ est saint et domine l'humanité. Est-il Dieu? On ne sait. Au reste, à vouloir imposer des vérités absolues, on mine, selon lui, les fondements de la religion.

Bref, ces trois tendances, nous dit M. Fulliquet, dénotent des caractères différents, et au fond irréductibles; également légitimes et nécessaires, elles doivent coexister au sein du protestantisme. Ainsi, qu'un réformé croie ou non à la divinité de Jésus-Christ, il peut aspirer à devenir pasteur. Voilà un principe de conciliation singulièrement tolérant!

F. TOURNEBIZE, S. J.

Nos Modèles. Œuvres oratoires de Mgr Laroche, évêque de Nantes. Orléans, Herluison, 1893. 2 vol. in-12, pp. 387 et 324. Prix : 6 francs.

Au moment où Mgr Laroche quittait Orléans pour aller prendre possession du siège épiscopal de Nantes, l'éditeur Herluison eut l'idée de réunir en deux volumes les discours prononcés par l'éloquent vicaire général de Mgr Coullié. L'idée était heureuse : Mgr Laroche avait conquis une belle renommée oratoire. En produire les titres dans une publication soignée, c'est offrir tout ensemble un souvenir délicat à l'église d'Orléans et un précieux cadeau à l'église de Nantes. Le titre choisi pour grouper les morceaux épars est bien trouvé : *Nos modèles.* I. Jésus-Christ et les saints; II. Marie et les saintes.

Notre-Seigneur est annoncé par un beau panégyrique de saint Jean-Baptiste, son précurseur. Trois grands discours sont consacrés au divin Modèle : *Jésus-Christ dans le monde ancien; — la Personne de Jésus-Christ; — Jésus-Christ dans le monde moderne;* saint Paul, saint Marc, saint Charles Borromée, saint François de Sales adolescent et le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle lui font cortège et gravitent autour de lui, nous envoyant le reflet tempéré de son éblouissante lumière.

La Mère de Jésus-Christ est célébrée dans son immaculée Conception et dans sa glorieuse apparition à Lourdes. Comme son divin Fils, elle a une suite digne d'elle : sainte Marie-Madeleine, sainte Thérèse, sainte Chantal, et celle qu'on peut désormais appeler la vénérable Jeanne d'Arc.

Le couronnement est mis à l'œuvre par la magnifique lettre

pastorale de Mgr l'évêque de Nantes, à l'occasion de la prise de possession de son siège épiscopal et de son entrée dans son diocèse, sur les *Harmonies de la religion chrétienne avec l'âme humaine et les sociétés*.

Ces discours sont eux aussi, dans leur genre, des *modèles*. L'éditeur a donc été bien inspiré « de prolonger l'écho d'une voix chère aux Orléanais » et d'en étendre au loin l'agréable harmonie. On comprend, après avoir lu ces deux volumes, les regrets de la ville d'Orléans ; on porte envie aux Nantais, heureux et fiers de posséder un évêque qui écrit et parle si bien.

GASTON SORTAIS, S. J.

L'Apparition de Notre-Dame de la Salette, par le P. H. FAYOLLAT. Lyon, librairie de la Croix ; Paris-Lyon, Delhomme et Briguet. In-32, pp. 135. Prix : 60 centimes.

A côté du large courant qui entraîne la France à l'apostasie, nous en voyons un autre moins étendu et moins bruyant, mais plus profond, qui pousse les âmes vers le surnaturel et les incline devant ses manifestations. Que de cœurs élevés et généreux dont l'espoir en de célestes protecteurs redouble d'intensité, à mesure que la lourde main du matérialiste se lève plus menaçante vers le ciel, comme si elle pouvait en éteindre l'éternelle et consolante lumière et le dépeupler !

Ces tentatives de régénération individuelle et sociale, la Vierge Marie semble les favoriser sensiblement et les bénir. Telle est la pensée bien encourageante qu'inspire l'intéressant discours du P. Fayollat. Il est divisé en quatre parties. Que Notre Dame ait apparu à la Salette, dit-il, ce n'est point un article de foi ; mais en présence des preuves qu'il apporte, il serait au moins déraisonnable de le nier. L'auteur rappelle ensuite les « avertissements » adressés à la France et les châtiments qui l'ont punie de ses crimes, surtout de la profanation du dimanche. Il expose, dans la quatrième partie, nos motifs d'espérance, et montre les signes avant-coureurs d'un entier relèvement. Nous conseillons aux personnes pieuses la lecture de ces pages. Elles sont d'un apôtre dont la parole, à la fois discrète et convaincue, émeut le cœur sans le brusquer et ravive sa confiance en Marie.

F. TOURNEBIZE, S. J.

L'Ami du Prêtre. Entretiens sur la dignité, les devoirs et les consolations du sacerdoce, par l'abbé Rouzaud, chanoine de Toulouse. Paris, Poussielgue, 1893. In-12, pp. VIII-458. Prix : 3 francs.

Après trente années consacrées aux labeurs de l'apostolat et à la direction d'enfants destinés au sacerdoce, M. le chanoine Rouzaud espérait dépenser le reste de ses forces dans le ministère des retraites ecclésiastiques. Ce sont des entretiens composés dans ce but qui forment ce volume. Ils ont été livrés à l'impression avant d'être prononcés ; car la voix de l'auteur, brisée par la fatigue, l'oblige à renoncer à l'espoir qu'il caressait.

Beaucoup de piété, des vues solides, de la méthode, du mouvement, du cœur, un style facile, riche d'images, nourri d'Écriture Sainte, caractérisent cet excellent travail.

Les sujets sont bien choisis et embrassent l'ensemble des grandes vérités qu'un prêtre a besoin de méditer sans cesse.

Ces entretiens auraient remué le clergé dans nos retraites pastorales ; mais, comme le dit le vénérable cardinal de Toulouse, enfermés sous la couverture d'un charmant volume, ils pénétreront dans les presbytères, seront lus et relus à loisir, et pourront porter des fruits plus abondants et plus durables.

VACANT.

I. — **Jésus et la sainte mort,** par le P. J. Servière, de la Compagnie de Jésus. Paris, Delhomme et Briguet, 1893. In-12, pp. 346. Prix : 3 francs.

II. — **La Mort chrétienne** *sur le Modèle de celle de Notre Seigneur Jésus-Christ, et de plusieurs saints et grands personnages de l'antiquité*, par Dom Jean Mabillon, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition. Ligugé, Imprimerie de l'Abbaye de Saint-Martin. In-24, pp. XXXV-269. Prix : 1 fr. 50.

I. — Le titre de l'ouvrage indique clairement la pensée de l'auteur. Il n'a pas dessein de préparer seulement ses lecteurs à une bonne mort. Son ambition est plus haute, il veut former des saints jaloux de mériter dans le ciel une place de choix. Il s'adresse donc à l'élite, aux religieux, aux prêtres, aux personnes qui dans le monde font profession de piété.

Le maître ici, c'est Jésus. Il parle, il agit devant nous, puis nous invite à faire comme il a dit et comme il a fait. La marche est simple et naturelle. Jésus-Christ dispose d'abord de loin les âmes à une sainte mort. Comment? Il les éclaire sur leur destinée qui est de bien vivre, c'est-à-dire de servir Dieu fidèlement, pour bien mourir, c'est-à-dire pour posséder Dieu éternellement. Il leur découvre dans le péché véniel et la tiédeur les grands ennemis de la sainteté; il leur enseigne les moyens de les vaincre : la lutte contre soi-même, la pratique des vertus, l'amour de Dieu; il les encourage au combat par le souvenir et l'exemple des saints et par la promesse des secours qui assurent la persévérance finale.

Près de quitter son corps, l'âme craint pour son salut, au souvenir de ses péchés; Jésus-Christ la rassure. Elle subit plus que jamais les assauts du démon; Jésus-Christ lui donne du cœur. N'est-il pas son espérance, sa lumière, sa force? Pourquoi donc est-il mort sur la croix, si ce n'est pour nous mériter une sainte mort, et nous servir encore de modèle? Le voilà qui vient lui-même par ses sacrements achever la préparation à la mort. *Proficiscere anima christiana*. Partez, âme chrétienne, allez jouir de Jésus-Christ et célébrer les bienfaits de son amour.

C'est l'ordre progressif des Exercices de saint Ignace. Le P. Servière, qui les connaissait à fond, en a suivi tout naturellement la méthode. De là un air de famille que ne manqueront pas d'admirer les habitués de Manrèse. Même clarté, même plénitude de doctrine, sinon même profondeur; aucun apprêt dans le discours, aucune recherche de l'éloquence, rien pour la mise en scène. Il faut méditer pour découvrir le feu qui s'y cache et en sentir la bienfaisante chaleur. C'est le conseil de l'auteur lui-même. Beaucoup d'âmes pieuses voudront le suivre; elles ne se repentiront pas de l'avoir fait. Le R. P. Servière avait vécu son livre avant de l'écrire. A peine était-il achevé que l'auteur allait recevoir la récompense d'un bon ouvrage et d'une sainte vie.

II.—Le traité de la *Mort chrétienne* est le développement historique de ce cri du cœur : *Moriatur anima mea morte justorum;* « Que mon âme quitte ce monde à la manière des saints. » Le savant religieux le composa pour se reposer de ses illustres travaux de bénédictin. Il prend la route la plus directe, *brevis per exempla;*

la plus facile aussi, *exempla trahunt;* la plus agréable surtout. Ces récits, empruntés d'ordinaire aux témoins oculaires des faits, sont pleins de vie et d'onction. Un livre de ce genre ne s'analyse pas, il faut le lire et le goûter. De chacun des chapitres s'échappe nette et précise cette conclusion : le secret de mourir comme les saints c'est de vivre comme eux. Avec quelle force elle pénètre dans l'âme, présentée par saint Augustin, saint Bernard, saint Jean Chrysostome! Le livre commence par les adieux de Notre-Seigneur à ses disciples après la Cène; il se termine par la paraphrase du *Nunc dimittis*, péroraison touchante d'une longue vie tout entière consacrée à la gloire de Dieu. Cette vie, l'éditeur nous la fait connaître dans une notice où l'on sent l'admiration d'un disciple et l'affection d'un père. C. DUPIN, S. J.

I. — **Oraison funèbre des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc, de Bengy, S. J.,** *prononcée le 26 mai 1872*, par M. l'abbé Bayle, vicaire général de Paris. Paris, Téqui, 1894. In-16, pp. 42.

II. — **Aux jeunes gens.** *Conseils du R. P. Olivaint*, recueillis par le P. Ch. Clair, de la Compagnie de Jésus. Paris, Taffin-Lefort, 1894. In-24, pp. 413. Prix : 3 francs.

I. — Ce discours, prononcé il y a douze ans et retrouvé dans les papiers de l'abbé Bayle après sa mort, vient d'être publié par les soins de Mgr Pelgé. C'est une thèse sur le titre de *martyr* décerné par l'orateur à ces cinq victimes de la Commune. Il prouve qu'elles ont enduré la *peine*, et sont tombées de leur plein *consentement* pour la *cause* de Jésus-Christ. L'accent ému du témoin oculaire et du compagnon de souffrances vibre à travers ces pages qui ont la valeur d'une déposition historique. On ne lira pas sans émotion le tableau des promenoirs de Mazas (p. 27).

II. — Cette édition, en format de livre de prière, des *Conseils* du P. Olivaint répond à une idée excellente. On pourra désormais les méditer à l'église et en faire son *vade-mecum* de poche. La composition typographique est aussi élégante que la morale du livre est austère. C'est de la vulgarisation, mais artistique et distinguée. ROCHET.

I.—Lettres d'un curé de campagne, publiées par Yves Le Querdec. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. 319. Prix : 3 fr.50.

II.— Le Salut est en vous, par le comte Léon Tolstoï. Édition originale. Paris, Perrin et Cie, 1893. In-12, pp. 389. Prix : 3 francs.

I.— Elles sont très vivantes ces *Lettres d'un curé de campagne*, et tout à fait écrites d'aujourd'hui. L'abbé X..., un jeune prêtre, est mis à la tête de la petite paroisse de Saint-Julien. Au village, c'est une population défiante ; au château, une noble famille qui de tout temps a protégé la religion, mais peut-être a « fait payer sa protection de quelque servitude ». Aussi, dès les premiers jours, les difficultés éclatent pour le nouveau curé. Cependant peu à peu les malentendus se dissipent. Les paysans reviennent au prêtre, parce que le prêtre est allé à eux ; et le marquis se décide à sortir de sa retraite chagrine.

Ce n'est pas que, parmi les confrères de notre abbé, plusieurs n'aient crié aux nouveautés dangereuses. Pour eux, ils trouvent plus facile de se consoler de leur isolement en fréquentant quelques familles dévouées et en lisant les journaux qui chaque matin bâtonnent le personnel gouvernemental.

Certains lecteurs trouveront peut-être que l'auteur des *Lettres* les malmène un peu vivement. Il est toujours fâcheux d'être dérangé dans ses habitudes d'esprit. Nous aimons mieux louer le piquant de ses analyses et la franchise de son langage. Il connaît « les vices et les dangers de la démocratie » ; mais, ajoute-t-il, « la monarchie n'en a-t-elle point et l'aristocratie en est-elle exempte ? » Et depuis les prescriptions venues de si haut, il y aurait aujourd'hui plus que de l'aveuglement et de la maladresse à faire grise mine aux institutions démocratiques du pays.

II. — C'est un nouveau livre, non de nouvelles doctrines, que le comte Tolstoï présente au public. Seulement ici la thèse générale a remplacé le roman. La thèse est celle-ci : la religion du Christ nous défend toute violence ; donc il faut refuser le service militaire organisé en vue des tueries humaines ; refuser de payer l'impôt, qui est employé à des actes de violence ; refuser de participer au gouvernement parce qu'il « est en son essence une force qui viole la justice » ; refuser d'être juge ou même plaignant parce que ce serait un recours à la violence. A la force, qu'on se con-

tente d'opposer la résignation et la patience. Tous les hommes ne sont-ils pas frères et ne doivent-ils pas vivre en frères ?

Toute cette doctrine professée par les ménonites, les quakers, les bogomites et les pauliciens, le comte Tolstoï prétend la tirer du *Sermon sur la montagne.* Mais ce sermon, il le découpe de tout le reste de l'enseignement évangélique. Le fameux « Rendez à César ce qui est à César », prononcé précisément à l'occasion du payement de l'impôt, la conduite du Christ (c'est le seul nom que l'auteur donne au Sauveur) chassant les marchands du temple, et d'autres faits semblables sont écartés comme étant sans valeur. Dès lors, le commentateur a beau jeu pour presser la lettre d'un texte jusqu'à en dénaturer le sens.

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans son livre des aperçus plus justes, même profonds. Ce terrible phénomène de la guerre l'a frappé : il lui a semblé impossible de le concilier avec l'esprit du christianisme. Il a vu combien sont en opposition avec ce même esprit les abus de pouvoir chez ceux qui gouvernent, et l'exploitation des pauvres par ceux qui possèdent. Mais ou bien il rattache ces excès à la nature même du gouvernement et de la propriété individuelle, ou bien il suppose comme un axiome que tout usage de la force est crime.

Il a raison de voir dans la religion, non un simple assemblage de formules et de pratiques, mais une orientation de la vie, et dans l'accomplissement de la doctrine du Christ, une marche incessante vers la possession de la vérité et le parfait amour du bien. Mais pourquoi épurer le christianisme jusqu'à en exclure toute cérémonie ? Comment oser dire que toutes les Églises établies sont « antichrétiennes »; que la croyance au Fils de Dieu incarné, au baptême, à l'Eucharistie, sont de grossières superstitions ; que *le salut est en chacun de nous*, sans que nous ayons rien à demander aux prétendus secours institués par le Christ ? Le comte Tolstoï est-il sûr d'avoir bien saisi la doctrine du Christ qu'il reproche aux Églises d'avoir dénaturée sciemment et volontairement ? Et puis on peut se demander d'où vient à notre fougueux apôtre ce zèle pour la parole évangélique. A l'entendre, il s'est épris d'elle moins à cause de sa beauté et de sa sublimité que parce qu'elle est la parole même du Christ ; mais quelle autorité peut avoir en lui-même le Christ si ce n'est qu'un homme, au plus un sage ?

Puisque le comte Tolstoï était en si belles dispositions pour prêcher la douceur, il aurait pu se rappeler qu'il est une autre violence également condamnée par le *Sermon sur la montagne :* celle de la parole. Est-il, par exemple, bien chrétien de dire que « ce que répètent avec tant d'assurance et de solennité, de siècle en siècle, les archidiacres, les évêques, les archevêques, les saints synodes et les papes, n'est qu'un perfide mensonge, et qu'ils calomnient le Christ dans le but de s'assurer (des) richesses » (p. 45) ; que « la mission du clergé est d'abrutir les hommes » (p. 210) ; et autres aménités semblables ?

La censure a interdit l'ouvrage en Russie. En France, le livre trouvera une première barrière dans l'esprit de la nation, qui saurait mal s'accommoder de ce rationalisme mystique. Il en trouvera une autre dans sa forme même. A part quelques scènes fortement crayonnées, quelques pages où se fait jour une vraie chaleur de conviction, l'ouvrage est d'une négligence de composition qui fatigue. Les mêmes idées, les mêmes développements, les mêmes expressions se répètent et s'entassent sans rien ajouter à la démonstration de la thèse.

L. ROURE, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Examen des doctrines de Rosmini, *contenant l'abrégé et l'analyse de ses principales œuvres*, par le P. A. Trullet, conventuel mineur, consulteur de la Congrégation de l'Index. Ouvrage traduit de l'italien par le baron Silvestre de Sacy, conseiller maître à la Cour des Comptes. Paris, Wattelier, 1893. In-8, pp. xxiv-292. Prix : 5 francs.

Antonio Rosmini est certainement un des penseurs les plus puissants et les plus déliés de ce siècle. Il aime à explorer des terres nouvelles, comme aussi il excelle à construire un système dont toutes les parties s'agencent fortement. Mais en lui la sûreté du jugement n'est pas égale à l'originalité et à la force de l'esprit. Aussi, en 1887, quarante propositions tirées d'ouvrages

publiés après sa mort (1855) étaient condamnées à Rome. La Sacrée Congrégation déclarait en même temps que le germe de ces erreurs se trouve déjà dans les travaux édités du vivant de l'auteur.

Est-ce une pensée de réhabilitation qui a inspiré M. le baron de Sacy? Nous ne savons. Mais il vient de traduire, à l'usage des lecteurs français, le rapport composé, en 1854, par le P. Trullet, conventuel mineur, au moment où s'instruisait la cause des doctrines rosminiennes. Pie IX l'avait chargé avec le P. Caiazza de recevoir les accusations et les défenses produites dans ce procès. Le P. Trullet conclut à la non-condamnation, et son avis fut suivi par la Sacrée Congrégation.

Nous ne saurions souscrire cependant à ces paroles de M. de Sacy : « On a peine à s'expliquer, surtout après la lecture de l'écrit du P. Trullet, la violence des attaques auxquelles ont donné lieu les théories de Rosmini. » (Préf. p. IX.) Le P. Trullet dit lui-même quelque part, d'un ton qui laisse bien percer le doute : « Je n'entends pas me prononcer ici sur la valeur philosophique ni sur l'orthodoxie des doctrines exposées jusqu'ici; je veux seulement montrer l'unité de la théorie. » (P. 88.) Il s'agit en effet de l'opinion qui met l'« essence de l'âme dans le sentiment fondamental en tant que ce sentiment est substance et sujet. » — Ailleurs, le P. Trullet s'efforce de démontrer que « si l'on doit condamner comme hérétique ou comme erronée la doctrine idéologico-psychologique de Rosmini, il convient de condamner par une égale raison la doctrine de saint Thomas d'Aquin » (p. 233 et *sqq.*). Sans doute, à Rome, on en a jugé autrement : le cardinal Monaco, dans la lettre qui précède le décret où sont notées des propositions déjà en *germe* dans les autres ouvrages de l'auteur, invite précisément la jeunesse des séminaires à l'étude de saint Thomas.

Le jugement porté sur Rosmini par le cardinal Gonzalès dans son *Histoire de la philosophie*, ne saurait non plus, quoi qu'en pense M. de Sacy, être une justification complète des doctrines rosminiennes. A l'éloge qu'on transcrit seul, il aurait fallu ajouter les réserves du « célèbre thomiste ». Or, celui-ci voit dans Rosmini des *erreurs* qui *entraînent des conséquences assez graves au point de vue catholique*, et ouvrent la *voie aux récentes théories du darwinisme et de l'évolutionnisme.* L. ROURE, S. J.

I. — **Les Anciennes Universités et leur organisation,** par le R. P. A. Dechevrens, S. J. Angers, Lachèse, 1893, pp. 172.

II. — **La Faculté de théologie de Paris** *et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Féret, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, curé de Saint-Maurice de Paris. *Moyen Age*. T. I. Paris, Picard, 1894. In-8, pp. LXIV-368. Prix : 7 fr. 50.

III. — **Les Doctrines philosophiques de Louvain et les Congrégations romaines,** *1834-1866. Une page d'histoire contemporaine*, par Ad. Delvigne. Bruxelles, Schepens, 1893, pp. 42.

I. — Le volume que nous donne le P. Dechevrens est la collection d'articles récemment écrits pour la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*. « Trois causes, lui semble-t-il, ont surtout contribué au succès et à la prospérité des universités anciennes : 1° leur constitution qui revêtit la forme de corporations parfaites, autonomes et libres, sous la double autorité de l'Église et de l'État; 2° l'organisation scolaire, c'est-à-dire la gradation rationnelle des études en vue d'une formation complète de l'homme au triple point de vue religieux, moral et intellectuel ; 3° le système des grades académiques, joint à la considération et aux privilèges extraordinaires qui y étaient attachés. »

L'auteur puise tous ses renseignements à des sources nombreuses et sûres, plutôt que nouvelles, et les présente avec une grande clarté et un véritable intérêt.

II. — M. l'abbé Feret a limité son étude à la Faculté de théologie de Paris; et certes le champ à parcourir est vaste. Le présent volume ne va pas au delà de la première moitié du treizième siècle. Trois grandes écoles théologiques fleurissent à Paris pendant les onzième et douzième siècles. C'est l'école de Notre-Dame avec Anselme de Laon, Pierre le Mangeur, Adam du Petit-Pont, Maurice de Sully, Pierre le Chantre, Pierre de Poitiers, Pierre et Michel de Corbeil. C'est l'école de Sainte-Geneviève qui compta sans doute parmi ses maîtres Pierre Lombard, et peut citer après lui Joscelin, Robert de Melun, Gautier de Mortagne. L'école de Saint-Victor est illustrée par Guillaume de Champeaux, Hugues et Richard. Avec le treizième siècle prennent naissance des col-

lèges, soit séculiers soit réguliers. Qu'il suffise de nommer parmi les docteurs franciscains Haymon de Feversham, Alexandre de Halès, Jean de la Rochelle ; parmi les maîtres dominicains, Jourdain de Saxe, Pierre de Reims, Guerric de Saint-Quentin, Roland de Crémone, Hugues de Saint-Cher.

C'est plaisir de parcourir, à la suite d'un guide si bien informé, toutes ces grandes écoles de savoir et de sainteté. Peut-être lui arrive-t-il de ramener le voyageur sur ses pas plus que de raison, et ne prend-il pas assez soin de bien déterminer les étapes et les haltes ; comme aussi chez lui l'érudit peut faire tort au littérateur. Mais on sait gré à l'auteur du nombre considérable de documents dont il satisfait la curiosité de son lecteur, et on désire poursuivre bientôt avec lui l'excursion interrompue.

III. — Dès leur apparition, les doctrines de Lamennais furent accueillies avec grande faveur par une partie considérable du clergé belge. M. Ubaghs, professeur au séminaire de Rolduc, au diocèse de Liège, suivit le torrent. Chargé d'enseigner la philosophie à l'Université catholique établie à Malines en 1834, et transférée l'année suivante à Louvain, il y était rejoint en 1841 par Arnold Tits, professeur de théologie dogmatique générale. Là ils essayèrent avec quelques disciples, en particulier Mgr Laforêt, d'édifier à la défense de la religion un système qui enseignait, outre la nécessité du langage pour l'éclosion de l'intelligence, et, par suite, la nécessité d'une révélation primitive, un réalisme analogue à celui de Guillaume de Champeaux et l'ontologisme. Dès 1843 et 1844, la Congrégation de l'Index fit des *Observations* sur ces doctrines. M. Ubaghs ne connut pas toute la teneur de ces pièces ; il y vit seulement une demande d'éclaircissements à fournir. Aussi, après avoir rédigé un *Mémoire explicatif et justificatif*, il ne crut pas devoir rien changer à son enseignement. Mais, en 1864, les deux congrégations du Saint-Office et de l'Index jugeaient que l'auteur n'avait pas satisfait aux prescriptions données et l'invitaient à s'y soumettre. C'est ce qu'il fit immédiatement, en protestant de son entière bonne foi. Et il se mettait à remanier sa *Logique* et sa *Théodicée*. Malheureusement, Rome y relevait en 1866 les mêmes principes qui avaient été précédemment notés comme devant être corrigés. Neuf ans après, M. Ubaghs mourait dans les sentiments de la plus humble piété.

Ces faits, M. l'abbé Delvigne nous les expose en quelques pages qui sont plutôt une série de documents qu'une histoire vraiment écrite. Son érudition et son impartialité donnent un grand prix à sa conclusion. M. Ubaghs nous apparaît comme un homme d'un esprit sincère, que l'ignorance du texte complet des observations faites par Rome sur ses doctrines et les lacunes d'une première formation philosophique empêchent, presque jusqu'à la fin, d'ouvrir les yeux sur ses propres erreurs. Et c'est à une œuvre inutile, même dangereuse, qu'il consacre sa vie avec d'excellentes intentions et une bonne foi qui paraît hors de doute.

L. ROURE, S. J.

I.— **L'Hypnotisme,** par l'abbé J.-P.-F. SCHNEIDER. Paris, Delhomme et Briguet, 1893. In-18, pp. 391. Prix : 3 fr. 50.

II.— **Les Succès du traitement Kneipp constatés par correspondance.** *Cent cures remarquables*, par M. l'abbé Jean GRUBER. Delhomme et Briguet, 1894. 1 vol. in-18, pp. 179. Prix : 1 fr. 50.

I.—Le jeune et savant auteur de ce livre n'a pas eu la satisfaction de le voir imprimé : il est mort prématurément. Son travail méritait d'être revu et développé : malgré son volume, il est trop sommaire pour être suffisant. Dans un premier livre, les *phénomènes hypnotiques* sont rapidement exposés, avec une partialité évidente et regrettable pour l'école de Nancy. Les cas de *télépathie* sont négligés à tort ; mais comment s'y arrêter, dans cette revue de l'hypnotisme *à vol d'oiseau* qui tient en moins de 100 pages ? Le livre second, le plus discutable, est consacré aux *états analogues à l'hypnotisme* (sommeil, somnambulisme, rêves, hystérie, folie, ivresse). L'abbé Schneider a beaucoup de lecture, mais ne sait ni assimiler ni peser les différents auteurs. Sur la question du *sommeil*, il cite une foule de savants, mais néglige le travail le plus récent et le plus important, celui de Serguéyeff ; enfin il se garde de conclure et laisse le lecteur ignorant et perplexe. Il suit d'ailleurs des *autorités* très contestables, souvent universitaires, par exemple M. Pierre Janet, qui appelle l'hystérie « une maladie de l'esprit ». L'aliénation mentale, à son tour, est l'*altération de l'intelligence*, soit *quantitative* (*dégénérescence*),

soit *qualitative* (*folie*). De telles définitions sont aussi contraires à la philosophie qu'à la science.

Le livre III nous donne un essai d'*explication psychologique*. Ici, nous voudrions être indulgent; mais nous ne pouvons admettre qu'on emprunte au professeur Ball cette définition : « L'hallucination est une *perception sans objet*. » Il est bon de lire nos adversaires, mais il ne faut pas adopter leurs erreurs. Reconnaissons que l'abbé Schneider défend très bien l'unité du *moi* contre les prétendus cas du dédoublement de la conscience.

Le livre IV traite des *applications* et des *rapports de l'hypnotisme;* mais, en voulant trop embrasser, l'auteur n'a fait qu'effleurer les questions soulevées (sorcellerie, miracles de Jésus-Christ et des saints, stigmates, Lourdes, crimes hypnotiques, représentations hypnotiques, éducation par l'hypnotisme, etc., etc.). C'est notre seul grief. L'*hypnotisme* attend encore son traité.

II.—M. Gruber est un *poitrinaire* que M. Kneipp a guéri, et qui maintenant applique aux autres la méthode avec un tel succès que ses cures se comptent par centaines. Heureux médecin ! Je vous recommande la lecture des *Cent cures*. Vous y verrez des guérisons extraordinaires d'*épilepsie*, de *cécité*, de *surdité*, de *cancer* et autres maux dits incurables par les *ânes diplômés*. Voici une colonne vertébrale *déviée* que l'hydrothérapie de M. Kneipp redresse, ce qui paraîtrait ailleurs miraculeux, mais ce qui est ici tout simple. Voici l'histoire amusante d'*un enfant de deux ans aux portes du tombeau par suite de constipation :* il n'y a que notre curé bavarois pour sauver d'un danger si mortel ! Voici un ouvrier qui accuse par lettre « un chatouillement semblable à des morsures au gros intestin, *tout comme si un être vivant s'y était introduit* », et que le kneippisme délivre rapidement de sa *petite bête*. Voici une mère reconnaissante qui atteste la guérison de sa fille affectée d'une maladie cruelle et rare : *la bouche close!* Mais c'est assez : le système Kneipp guérit toutes les maladies, on le sait, et c'est venir trop tard que de le célébrer à cette heure. Il a la vogue et les honneurs. S'il n'émanait pas d'un catholique, nous oserions presque le recommander à un juif fameux, Cornélius Herz, dont le mystérieux diabète résiste aux soins des plus éminents praticiens d'outre-Manche. D[r] SURBLED.

Premiers principes d'électricité industrielle, par Paul Janet. Paris, Gauthier-Villars et fils, 1893. 1 vol. in-8, pp. VIII-275. Prix : 6 francs.

L'accueil le plus favorable et le plus mérité a été fait par le monde scientifique au livre de M. P. Janet; il nous suffira donc d'indiquer ici le programme que s'est tracé l'auteur et qu'il a si bien rempli.

« Cet ouvrage, lisons-nous au début de la Préface, est la reproduction presque textuelle des leçons qui ont été professées à la Faculté des sciences de Grenoble pendant les mois de février et mars 1892, sous les auspices de la municipalité de cette ville ; en entreprenant un enseignement de ce genre au centre d'une région où les industries électriques les plus diverses sont représentées, où les plus petits villages sont éclairés à l'électricité, nous devions avant tout chercher à nous adresser à un public nombreux, en général sans préparation spéciale, avide de comprendre et d'apprendre. »

Sera-ce donc de la *vulgarisation* ? Non certes ! L'auteur s'en défend, il s'est toujours adressé « à un public décidé à travailler ». Mais les conditions de ce public exigeaient une méthode spéciale. Les applications de l'électricité se multiplient avec une rapidité tellement foudroyante, depuis dix ou quinze ans, que les hommes appelés par leur position à surveiller, à diriger les travaux d'installation qu'elles exigent, n'ont souvent pas le loisir de prendre les choses « comme l'on dit, par le commencement », étudiant d'abord les lois générales avant de passer aux applications. Aussi M. P. Janet a-t-il procédé « de l'extérieur à l'intérieur, allant de ce que l'on voit à ce que l'on ne voit pas ». Ajoutons que ce livre sera du plus grand secours, également, pour tout personne désireuse « de changer en idées modernes, actuelles, le bagage suranné du vieil enseignement de l'électricité, qui a disparu il y a si peu de temps ».

Un mot maintenant sur les matières traitées. Dans une Introduction, l'auteur expose le principe de la conservation de l'énergie et les propriétés spéciales, si précieuses, de l'énergie électrique. Il divise les appareils électriques en *générateurs*, destinés à produire de l'énergie électrique, et non de l'électricité, comme il le fait très justement remarquer (p. 33), piles, piles thermo-

électriques (dont il ne sera pas question dans l'ouvrage, vu leur faible importance industrielle) et dynamos, et en *récepteurs*, qui, à l'inverse des premiers, transforment l'énergie électrique en une autre forme de l'énergie, chimique, calorifique, etc.

Après avoir rappelé quelques principes de mécanique appliquée (ch. I), il étudie le *courant électrique* (ch. II); chaque notion, chaque loi est précisée et immédiatement accompagnée d'une application parfaitement claire et bien choisie, procédé qui est suivi dans tout l'ouvrage, au grand avantage du lecteur.

Le chapitre III contient les principes généraux sur les générateurs et les récepteurs. Notons, en passant, la distinction soigneusement faite (p. 50) entre la différence de potentiel et la force électromotrice, trop souvent confondues dans le langage usuel. On passe ensuite en revue la pile (ch. IV), les accumulateurs (ch. V), enfin et surtout les dynamos. Le chapitre VI sert d'introduction à cet important sujet. M. Janet y expose les propriétés des aimants, les relations entre les aimants et les courants, les phénomènes d'induction; c'est là surtout que le lecteur trouvera l'occasion de changer « en notions modernes le bagage suranné du vieil enseignement de l'électricité »; puis les dynamos à courants continus (ch. VII), et celles à courants alternatifs (ch. VIII) sont successivement examinées.

Dans un dernier chapitre, M. Janet résume en quelques pages les principales notions sur les transformateurs; c'est le seul point sur lequel, me semble-t-il, il eût été désirable d'avoir un peu plus de détails.

Enfin, un intéressant appendice est consacré aux champs magnétiques tournants, aux courants polyphasés, ainsi qu'aux courants alternatifs à haute fréquence.

Dans tout cet ouvrage on ne rencontre point de formules compliquées, point d'intégrales farouches; tout est simple, clair, précis, pratique; sans doute, certains points délicats sont laissés de côté, mais ces lacunes elles-mêmes sont signalées, de façon à ne pas faire naître dans l'esprit du lecteur une fâcheuse et trompeuse sécurité. Nous ne pouvons que recommander vivement ce livre à tous ceux qui s'occupent d'électricité.

J. DE JOANNIS, S. J.

Dictionnaire des Explosifs, par J. P. CUNDILL, lieutenant-colonel de l'artillerie royale anglaise, inspecteur des explosifs. Édition française, par E. DÉSORTIAUX, ingénieur des poudres et salpêtres. Paris, Gauthier-Villars, 1893. Gr. in-8, pp. 246. Prix : 6 francs.

Voilà un titre bien menaçant, à une époque où les explosifs n'ont que trop tendance à faire parler d'eux, et où il y a peu d'intérêt à vulgariser ces auxiliaires de l'anarchie. Grâce à Dieu, les lecteurs des *Études* sont peu révolutionnaires, et il n'y a pas d'inconvénient à dire devant eux tout le bien que nous pensons du nouvel ouvrage. A notre connaissance, c'est le seul en France de cette sorte. M. Désortiaux, bien connu dans la littérature des explosifs par son Traité sur la fabrication de ces substances, d'après Upmann et Meyer, a donc rendu un nouveau et signalé service à ceux qu'intéressent ces questions.

Après une courte introduction rappelant les principales propriétés des explosifs et la préparation des grands types, l'auteur énumère, par ordre alphabétique, la plupart des combinaisons et mélanges proposés jusqu'ici. Chaque article indique brièvement la composition et les propriétés de l'explosif. Une table analytique des matières facilite les recherches.

On voit, du premier coup, l'intérêt de ce recueil pour les officiers, ingénieurs, chimistes, et en général pour tous ceux qui, sans être spécialistes, doivent souvent se servir d'explosifs. L'officier y trouvera la composition des substances proposées en France et à l'étranger pour le chargement des projectiles. Le directeur de mines ou minières a souvent à faire un choix raisonné entre les diverses poudres qu'on lui propose. Telle exploitation, en effet, exige un explosif brisant, à décomposition rapide ; telle autre demande un produit à décomposition lente (c'est-à-dire s'effectuant en quelques centièmes de seconde, ce qui est le comble de la lenteur en pareille matière). Le Dictionnaire pourra guider dans ce choix. Enfin, le chimiste trouvera dans cette nomenclature le moyen d'abréger ses tâtonnements, lorsqu'il cherche à caractériser les substances soumises à son analyse, et peut-être même un utile aide-mémoire pour éviter la formation de corps dangereux. Oserions-nous aussi conseiller aux philosophes qui s'occupent de la constitution de la matière, l'étude de ces corps

étranges, qui, à notre avis, jetterait bien quelque lumière sur ces recherches ? Telle explication de l'énergie potentielle, par exemple, par le mouvement latent des atomes ou des molécules, nous paraît moins probable quand nous songeons qu'un gramme de nitroglycérine développe par sa décomposition plus de 500 000 kilogrammètres. Il est vrai que de telles expériences demandent des gens exercés au maniement de ces corps dangereux. Et, à ce propos, signalons les excellents conseils de l'auteur au sujet de ce maniement. Avec cette pointe d'humour qui ne manque jamais aux savants anglais, il rappelle que l'explosif le plus débonnaire a cependant pour but de faire explosion, et que, sous prétexte que sa manipulation n'est pas dangereuse, on ne doit pas le traiter comme certains font un gros chien, pour voir jusqu'où ira sa patience. Trop de déplorables accidents montrent la sagesse de cette remarque. A. BÉLANGER, S. J.

Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour 1894. *Analyse et travaux de 1892.* Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-24, pp. 649. Prix : broché, 2 francs ; cartonné, 2 fr. 50.

Comme dans ses publications antérieures, l'*Annuaire de Montsouris* de 1894 fournit les résultats météorologiques observés en 1892. Il contient une explication assez nouvelle de l'onde diurne barométrique attribuée aux effets électro-magnétiques du soleil. Les corrélations entre la température, la pression barométrique et l'état sanitaire offrent une très curieuse remarque. Les travaux micrographiques exécutés à Montsouris fourniront pour l'avenir des documents précieux. X...

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Analecta Bollandiana. Tomus XII. Ediderunt Carolus de Smedt, Josephus de Backer, Franciscus Van Ortroy, Josephus Van den Gheyn, Hippolytus Delehaye et Albertus Poncelet, presbyteri Societatis Jesu. Bruxelles, Société belge de librairie, 1893. In-8, pp. 496. Prix : 15 francs.

Avant d'analyser pour les lecteurs des *Études* (31 juillet 1893,

p. 504) le tome XI des *Analecta Bollandiana*, j'ai rappelé le but de cette publication. On me pardonnera donc d'arriver sans plus de préambule à la description détaillée du tome XII, dont le dernier fascicule paraissait le 1er décembre.

De l'appendice, qui est formé par le *Repertorium hymnologicum* (t. II, p. 1-148) de M. le chanoine Chevalier, je n'ai rien à dire pour ma part. Le compte rendu fait ici-même (30 novembre 1893, p. 810) du tome I me dispense d'une nouvelle appréciation. J'insisterai davantage sur les travaux hagiographiques et d'abord sur les nombreux textes que renferme le tome XII des *Analecta*.

Ce sont (p. 5-42) les Actes grecs des saints Anthuse, Athanase, Charisime et Néophyte, qu'édite et traduit M. Usener, professeur de littérature ancienne à l'Université de Bonn. Le bollandiste Pien, dans les *Acta*, au 22 août, avait préféré à une narration plus vieille de la Bibliothèque Vaticane un codex plus court de l'Ambrosienne, peut-être parce que ce résumé du moine Laurent de Calabre lui paraissait moins fabuleux. Mais la source vaut toujours mieux que le ruisseau. Convaincu de cette vérité, M. Usener nous rend le premier récit d'après un manuscrit de Vienne du neuvième siècle, non sans s'être aidé d'un manuscrit de Paris un peu moins âgé et de celui du Vatican. Le texte ainsi publié comprend deux parties diverses de nature et d'origine. A partir du chapitre XVII, il est aisé de découvrir, dans les Actes de l'évêque Athanase et des deux serviteurs d'Anthuse, une continuation plus récente que le moine calabrais n'a pas connue. L'intérêt de la première partie vient de ce qu'elle permet de saisir une étroite ressemblance entre sainte Pélagie de Tarse et sainte Anthuse. M. Usener regarde le culte de sainte Pélagie comme antérieur à celui de sainte Anthuse, sa concitoyenne.

Le texte de beaucoup le plus long du recueil (p. 97-287) contient la vie du bienheureux martyr Jean Fisher, évêque de Rochester. Cette importante publication, dont nous avons ici la fin, avait été commencée en 1891, par le P. Van Ortroy, dans le tome X. Le lecteur trouvera là également une dissertation préliminaire des plus solides. Je me borne pour mémoire à en signaler les principales conclusions. La présente Vie du P. Fisher, dont l'original aurait appartenu aux Bénédictins anglais de Dieulouard, fut imprimée à Londres, dès 1655, par Thomas Bailey,

qui, l'ayant maladroitement remaniée, s'en déclara l'auteur. Sa véritable valeur passa donc inaperçue, jusqu'au moment où le P. Bridgett, C. S. R., s'en servit pour écrire, il y a six ans, l'histoire du Bienheureux. Sur ces entrefaites, un texte latin, qu'il découvrit en Italie, engagea le P. Van Ortroy à reprendre l'examen des manuscrits. On en verra l'énumération et le classement dans les *Analecta* de 1891. Il suffit de savoir que le texte anglais, publié en continuation dans le tome XII, provient d'un manuscrit du British Museum (fonds Arundel), rédaction définitive et type d'où sont dérivés les autres exemplaires. Le P. Bridgett croyait pouvoir le dater du règne de Marie Tudor. Le P. Van Ortroy le place plutôt sous le règne d'Élisabeth, aux abords de 1577. Quant au texte latin édité ici concurremment avec le texte anglais, c'est une traduction très fidèle, conservée à la bibliothèque Barberini, et qui fut faite à Saint-Omer vers 1599, probablement par l'exilé Richard Hall, pris longtemps pour l'auteur même. On l'a préférée au texte, de latinité moins bonne, qui se trouve dans le manuscrit de Londres et où le P. Van Ortroy reconnaît une première ébauche du texte anglais. Quel est l'auteur, ou mieux, quels sont les auteurs de celui-ci ? Les conjectures du bollandiste tombent sur Thomas Watson, plus tard évêque de Lincoln, et sur John Young, vice-chancelier de l'Université de Cambridge. « Quoi qu'il en soit, cette biographie se recommande par elle-même. Elle a été préparée et composée avec un soin jaloux et avec une sollicitude constante de la vérité, à une époque où la mémoire des travaux et des épreuves de l'illustre martyr était encore vivace parmi les contemporains survivants de trois règnes successifs. » L'immense travail que s'est imposé l'éditeur est bien payé par la satisfaction de présenter le grand évêque tel qu'il fut en face des prétentions de Henri VIII : « un des rares caractères d'un règne si fécond en lâchetés et en bassesses ».

Curieuse légende que celle de saint Mort-né (p. 353-355). Écrite à la fin du quinzième siècle, d'après les récits populaires, par un moine de Saint-Laurent au pays de Liège, elle est une preuve palpable de ce que peut produire un jeu de mots. Au huitième siècle, disait-elle, une femme affligée de tristes pressentiments fait vœu de porter son enfant à l'autel de Notre-Dame de Vinegge, à Huy. L'enfant, mort en effet avant de naître, y recouvre la vie, et, devenu plus tard ermite, est massacré par des vo-

leurs. Les religieuses d'Andenne réclament son corps; mais les chevaux ne veulent le conduire qu'à l'église de Notre-Dame, où les miracles éclatent sur son tombeau. Malheureusement, ce n'est là qu'une fable. Des reliques d'un saint Maur inconnu étaient honorées à Huy : une simple homophonie a provoqué l'invention populaire et créé la légende de saint Mort-né.

Pages 356-366, on lira la vie d'une religieuse styrienne. Née à Salzbourg, de parents nobles, elle occupa au couvent d'Admont, pendant le douzième siècle, la charge de *magistra monialium*, et y mourut âgée de cent vingt ans. Les Bollandistes, en dépouillant le Grand Légendaire autrichien, ont rencontré ce document copié dans un espace que le premier scribe avait laissé libre. Cette Vie a pour auteur une certaine Gertrude, qui est nommée dans le prologue en vers du second scribe et qui fut compagne de la servante de Dieu. — Les pages 367-370 comprennent deux chapitres qui manquaient au P. Papebroch quand il publia, dans le tome VII de mai, la Vie du bienheureux Jacques de Venise, dominicain. Une obligeante communication du P. Paul de Loë, O. P., a permis de combler cette lacune.

Après le bollandiste Cuypers (*Acta*, Jul., t. VI), M. Bruno Krusch réédite la Passion des sept dormants d'Éphèse par Grégoire de Tours. Dans une savante préface, il expose les rapports de cet écrit avec l'original grec (perdu, mais assez fidèlement représenté par le texte publié dans Migne, *Patr.*, t. CXV, p. 427), dont il procède par l'intermédiaire d'une version syriaque, œuvre de Jean, évêque d'Éphèse, et son influence sur une Passion latine du Mont-Cassin, et par elle sur les légendaires du moyen âge. Étrange destinée que celle de ce livret tour à tour publié et oublié, mais qui appartient certainement à Grégoire de Tours ; lui-même en fait foi dans sa *Gloire des martyrs*, chapitre XCIV. La découverte de quatre manuscrits a singulièrement facilité la tâche de M. Krusch, dont l'édition critique sera fort appréciée de tous ceux qui étudient Grégoire de Tours.

MM. Chéruel et Lebarq ont fait d'Alexandre de Jumièges une lumière de son siècle. Ils le traitaient ainsi à la suite du moine anonyme qui, vers la fin du dix-huitième siècle, écrivit l'histoire de l'abbaye, et des auteurs plus réservés de la chronique « triple et une » du seizième. Mais comment juger du mérite d'Alexandre sur une seule lettre peu importante qui restait de lui? Voici,

p. 388-408, un second ouvrage d'Alexandre, d'après un manuscrit autographe de Rouen (douzième-treizième siècle), où il raconte l'invention des reliques des saints Paul, Clair et Cyriaque en 1185 et les miracles qui suivirent. Ce document, transcrit et annoté par feu M. le chanoine Sauvage, est d'assez grand intérêt pour la géographie et la connaissance des mœurs du temps.

Si des textes nous passons aux précieux inventaires des bibliothèques, dont les Bollandistes ont la spécialité, nous trouverons, p. 43-73, le catalogue des manuscrits hagiographiques latins conservés au Mans. Outre les miracles et la translation, en 1200, de saint Julien, évêque de cette ville, je vois cité un fragment inédit d'un poème sur saint Samson de Dol. C'est le dernier chapitre de sa Vie. On connaissait deux prologues en vers sur lesquels dom Plaine s'appuyait pour affirmer l'existence d'une œuvre poétique complète. La découverte nouvelle lui donne raison contre M. l'abbé Duchesne, car le poète dit formellement :

... Cecini libris genus, acta, duobus.

Les pp. 409-440 nous présentent un second catalogue : celui des manuscrits hagiographiques appartenant à M. Wins, juge au tribunal de Nivelles. Ces manuscrits ont l'avantage d'en compléter bien d'autres, que l'on conserve actuellement à la Bibliothèque royale de Bruxelles et dont ils ne sont d'ailleurs que des feuillets détachés. Tout ce trésor littéraire, emporté de l'abbaye de Saint-Ghislain par les Bénédictins qui fuyaient, il y a cent ans, devant les armées françaises, devint la propriété de la famille Wins, mais n'y demeura intégralement que jusqu'en 1817. Après avoir décrit les manuscrits de Nivelles, les Bollandistes énumèrent les variantes qui amélioreront les textes déjà publiés par eux sur saint Ghislain. Enfin un appendice plus considérable renferme la *petite* Vie de saint Vincent Madelgaire, plus ancienne, paraît-il, que la *grande*, préférée par le P. du Sollier pour les *Acta* (Jul. III). L'autorité du document n'est pas très sérieuse, car il s'y rencontre pas mal d'emprunts, entre autres un miracle de saint Martin raconté par Grégoire de Tours. Mais nous saisissons ici sur le fait le zèle que mettent les Bollandistes à perfectionner constamment leur œuvre, et par suite l'utilité des *Analecta* périodiques.

Où le lecteur se sent surtout en face d'une œuvre vivante,

pleine de passionnante actualité, c'est dans le Bulletin des publications hagiographiques. Près de cent quarante auteurs y verront analysés leurs derniers travaux, pp. 74-96; 288-332; 447-487. Il est à souhaiter que quelques-uns de ces hagiographes, à lire éloges ou critiques, conçoivent une plus juste idée de leur art. La leçon qui se dégage de tout le Bulletin est une leçon de respect pour la vérité, qui fera toujours mieux l'affaire de l'Église catholique. Si nous voulions citer tous les passages intéressants de cette bibliographie, nous n'en finirions pas. Signalons les remarques sur l'hagiographie bretonne, au sujet des travaux de dom Plaine, pp. 79-82, et de M. de la Borderie, p. 308-312; sur diverses publications concernant saint Pierre et saint Paul, pp. 293, 451, 452; saint Martin, pp. 302, 466-469; saint Louis roi, p. 478-480, etc.

La polémique n'est pas absente du Bulletin, on le comprend. Par exemple, p. 330-332, M. Deramey, pour avoir prétendu, à l'École des hautes études, qu'une lettre de saint Ignace de Loyola au roi d'Éthiopie fut cause de l'insuccès des missionnaires jésuites en ce pays, s'attire plusieurs blâmes parfaitement motivés. Mais l'hagiographie militante est spécialement représentée par deux dissertations, écrites en français comme le Bulletin : l'une sur la *Vierge aux sept glaives*, p. 333-352, et l'autre sur *saint Norbert et Tanchelin*, p. 441-446.

M. H. Gaidoz (*Mélusine*, t. VI, 1892) a voulu voir dans l'image et le « mythe » de Notre-Dame des Sept-Douleurs une évolution provoquée par un cylindre chaldéen du British Museum, sur lequel la déesse Istar est encadrée dans un trophée d'armes comprenant sept pièces en éventail. Il suppose, mais sans argument valable, qu'au moyen âge un type de ce genre est venu d'Orient en Italie, et qu'un clerc ingénieux y a reconnu la Vierge Marie percée de glaives en signe de douleur. Dès lors il ne restait qu'à trouver sept circonstances douloureuses, et la dévotion était créée.

Par malheur pour M. Gaidoz, les mythes ne se forment pas de la sorte, et puis l'histoire contredit sa thèse. Au treizième et même encore au commencement du quinzième siècle, on honore les douleurs de Notre-Dame sans indication d'aucun nombre. Le nombre sept est d'abord appliqué aux joies de Marie, dans une dévotion chère aux sept fondateurs des Servites et qui précède de

plusieurs siècles, quoi qu'en pense M. Gaidoz, la dévotion des sept douleurs. L'analogie conduira aisément de l'une à l'autre : un sermon de saint Vincent Ferrier le laisse prévoir.

En effet, la dévotion, telle que nous la connaissons, naquit en Flandre tout à la fin du quinzième siècle. Un prêtre, Jean de Coudenberghe, affligé des maux de la guerre civile, place dans les trois églises de sa juridiction une image de la Vierge avec une inscription qui rappelle les sept circonstances où Marie a particulièrement souffert. Du concours des fidèles naît une confrérie encouragée par Philippe le Beau et approuvée par les papes. Toute une littérature éclôt pour défendre l'institution ou en raconter l'origine. Aussi bien que l'histoire, l'iconographie réfute M. Gaidoz, car les plus anciens types représentent les glaives, non pas disposés derrière le buste de la Vierge et comme ils émergeaient des épaules d'Istar, mais complètement dessinés sur la poitrine et d'abord réunis en un seul faisceau. Le symbole, variable dans ses détails au gré des artistes, est la conséquence du culte et non sa cause. Istar peut rentrer dans l'oubli.

Dans un travail lu à l'Académie d'archéologie de Belgique et où il ne voulait du reste servir à ses confrères « qu'une dose infinitésimale d'histoire », M. le général Wauwermans a renversé les rôles entre saint Norbert et l'hérésiarque Tanchelin, pour faire de ce dernier un missionnaire fidèle de l'Église romaine. Cette thèse inouïe n'offre à vrai dire que « malentendus bizarres, affirmations gratuites, hypothèses de haute fantaisie ». Les alentours du sujet et le sujet lui-même, quant aux bonnes sources, sont ignorés de M. Wauwermans : cinq pages d'une piquante réfutation suffisent à le prouver victorieusement.

Je me reprocherais de rabaisser les savantes éditions de textes, si utiles d'ailleurs pour la polémique ; mais il me semble que de pareilles dissertations sont d'une importance capitale de nos jours. Bien des gens, qui n'ont pas ou n'ont plus le sens religieux, se mêlent d'hagiographie et tournent *leurs* Vies de saints contre l'Église. Qui pour les combattre serait mieux armé que les Bollandistes? La science et le froid bon sens de ces vrais hagiographes auraient vite raison de leurs pseudo-confrères.

P.-C. HUBY, S. J.

Notes d'histoire. *Les Quatre premiers siècles*, par J.-G. Nicolas. Paris et Poitiers, Oudin, 1893. 1 vol. in-12, pp. x-248. Prix : 3 francs.

L'auteur a essayé de condenser, en quelques paragraphes d'une rédaction précise, les principaux traits de l'histoire chrétienne aux premiers siècles, et d'indiquer nettement le pour et le contre des points controversés. L'idée était bonne; la méthode suivie est malheureusement bien défectueuse. M. Nicolas n'a travaillé que sur des ouvrages de seconde ou troisième main; il s'appuie trop souvent sur des autorités trop peu contrôlées : c'est ainsi que l'abbé Darras lui fait donner sans hésitation la « parenté » des *Philosophumena* à « l'antipape » Béron. D'autres questions fort épineuses ne sont pas tranchées moins résolument. D'ailleurs, rien de stérile, en matière débattue, comme les dénombrements d'opinions. Mieux vaudrait aborder soi-même les documents, et ne pas conclure à l'évidence là où, quoi qu'on fasse, l'obscurité persiste. Pour que les bons éléments, qui sont néanmoins dans ces *Notes d'histoire* aient toute leur utilité, il y faudrait aussi corriger d'innombrables erreurs typographiques : *Faillou*, *Prigille*, *Synascaire*, *Hoergenrether*, *Rorhbacher* et *Rhorbacher*, *Mulher* et *Moelher*, *Noef*, *Osuard*, *Hélioclès*, *Marangonine*, etc. : autant d'orthographes fautives ou de noms défigurés. Et puis la découverte du tombeau de Childéric date de 1655, et non de 1863. J. DELARUE, S. J.

I. — **Les Récents Progrès de l'histoire,** par A. Lecoy de la Marche. Lyon, Emm. Vitte, 1893. In-8, pp. 286. Prix : 3 francs.

II. — **La Fondation de la France** *du quatrième au sixième siècle*, par A. Lecoy de la Marche, ouvrage orné de nombreuses gravures. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer et Cᵉ, 1893. In-8, pp. 294. Prix : 3 francs.

M. Lecoy de la Marche, l'érudit catholique bien connu, n'a plus besoin d'être présenté à nos lecteurs. Un livre de lui est toujours une bonne fortune pour les amis de la vérité historique; le plaisir est double aujourd'hui, que nous en avons deux.

I. — Le premier, sur les récents progrès de l'histoire, pour-

rait même tenir lieu de plusieurs, puisqu'il aborde une foule de sujets divers, que l'auteur groupe sous trois titres : Histoire religieuse, Histoire politique, Histoire sociale. Ce dernier attire la curiosité en un temps où l'on n'entend plus parler que des questions sociales à l'ordre du jour. Justement voici un chapitre sur les Ouvriers mineurs et la société.... au quinzième siècle. Le détail minutieux de leurs ressources, établi d'après M. Siméon Luce, ne va pas, cela se devine, sans un retour sur celles des mineurs de la fin du dix-neuvième siècle. On y apprend avec plaisir qu'il y avait alors des lois pour frapper « ceux qui voudraient empêcher leurs camarades de travailler » ; qu'au lieu de crier : « La mine aux mineurs! » les ouvriers d'autrefois se contentaient d'acheter, non pas un château, mais une chaumière, sur leurs économies. Mais ils croyaient en Dieu, la vieille chanson les berçait encore ; la question sociale n'est au fond qu'une question morale... ; on aperçoit d'ici le point de vue. L'auteur sacrifie à l'actualité, comme on dit aujourd'hui ; il réveille la curiosité en faisant vibrer dans les livres qu'il étudie la note contemporaine. Voilà un exemple du procédé, on pourrait en relever beaucoup d'autres. Est-ce à dire que M. Lecoy de la Marche ne s'intéresse pas à l'histoire pour elle-même ? Loin de là ; il a trop prouvé par ses ouvrages qu'il était capable lui aussi de contribuer aux « récents progrès de l'histoire ».

II. — Son second livre sur la fondation de la France en est une nouvelle preuve. C'est une étude absolument personnelle où il expose les faits et les coordonne pour démontrer comment s'est faite la France chrétienne. Car ce n'est pas lui qui, comme Barante, prendrait pour épigraphe : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.* Il a choisi celle-ci :

Tantæ molis erat *Francorum* condere gentem,

et montré successivement la fondation de la France religieuse et de la France politique, les deux parties de ce grand œuvre. C'était aussi une lourde tâche d'en découvrir les assises fondamentales. A signaler dans la première partie un résumé net et méthodique de la fameuse question de l'apostolicité de nos Églises, les chapitres sur le rôle social des évêques et l'œuvre des moines, et les curieux détails sur l'érection des paroisses

rurales, inconnues avant saint Martin. On sait que l'auteur a élevé un monument au grand apôtre des Gaules; il était donc tout préparé à écrire la fondation de la France religieuse. J'ose dire que ses croyances religieuses le préparaient également à comprendre la fondation de la France politique. Elles l'ont dirigé dans sa discussion sagace sur la lettre de saint Remi à Clovis ; mais ce n'est pas une raison pour avoir sans cesse en histoire des visées apologétiques. On a reproché à M. Lecoy de la Marche quelques détails de son livre, son dédain pour certains autres travaux, des exemples tirés du septième siècle, que sais-je encore ? Son livre a un défaut plus grave dans sa conception générale. D'abord une tendance manifeste à l'optimisme : presque tout est beau dans le règne de Clovis ; on dirait que l'auteur voudrait le réhabiliter pour le quatorzième centenaire de son baptême. Il est lyrique quand il annonce sa venue. Clovis « a la beauté de la Sulamite, que l'Écriture compare à un chœur de guerriers.... ». Les meurtres rapportés par Grégoire de Tours, légendes germaniques, débris de poèmes populaires. « C'est fort commode en vérité, » dit-il lui-même au critique allemand Junghans, qui ne voit dans une autre partie du récit du saint chroniqueur « qu'une tradition ecclésiastique et légendaire ». Ensuite, il excède peut-être un peu en poursuivant, comme il est dit dans la Préface du livre, « le triomphe de la vérité catholique *par* la démonstration de la vérité historique ». Sans doute M. Lecoy de la Marche, pour défendre l'Église, n'a recours qu'à la vérité ; il est trop loyal pour agir autrement et il sait trop bien que la religion n'a pas besoin de nos mensonges. Mais aussi qu'est-ce que nos petites conjectures sur des faits contingents peuvent ajouter à la certitude du dogme catholique immuable et révélé ? Ce qui fait son triomphe, c'est que la vérité est une, que la vérité historique est forcément d'accord avec la vérité religieuse. Si nous ne voyons pas cet accord, avouons notre ignorance et ne craignons pas que les fautes humaines fassent tort à l'Église de Dieu. Son influence salutaire est assez évidente ; pour ne pas la voir, il faudrait fermer les yeux à la lumière. La meilleure apologétique est celle qu'on fait sans le vouloir, parce qu'elle sort spontanément de l'exposition des faits.

A. BOUÉ.

La Bretagne aux grands siècles du moyen âge (938-1364), par Arthur DE LA BORDERIE. Rennes, Plichon et Hervé, 1892. In-18, pp. 255. Prix : 2 fr. 50.

M. Arthur de la Borderie ayant donné à la Faculté de Rennes, en 1891-92, une série de conférences sur l'histoire de la Bretagne, un de ses auditeurs en faisait chaque semaine un résumé pour un journal. Ce sont ces résumés que le savant conférencier, à la demande de ses auditeurs, a réunis en volume, après les avoir revus et augmentés de quelques développements. Ils reproduisent fidèlement, dit l'auteur, « l'allure, l'esprit, la méthode, la substance, les traits principaux du cours, et l'on y trouve sur l'histoire, les institutions, les monuments, les mœurs, la littérature de la Bretagne au moyen âge, beaucoup de notions utiles récemment acquises par les travailleurs contemporains, et que l'on chercherait vainement dans les autres histoires de cette province ».

Ce nouveau travail ne peut que contribuer, selon les vœux de l'auteur, à « mieux faire connaître, et par là-même à faire aimer davantage » la Bretagne, qui déjà lui a inspiré tant d'importants travaux historiques ; et le public lui sera reconnaissant de le convier à partager le plaisir qu'il a donné à son auditoire d'élite de Rennes, dans ces intéressantes et savantes conférences où il fait revivre le passé d'une province si riche de glorieux souvenirs.

L. BOUTIÉ, S. J.

Campagnes des Anglais dans l'Orléanais, la Beauce et le Gatinais de 1421 à 1428. *Campagnes de Jeanne d'Arc sur la Loire postérieures au siège d'Orléans*, par Mlle Amicie DE VILLARET. Orléans, Herluison. Petit in-8, pp. v-168. Prix : 2 fr. 50.

Le siège d'Orléans au quinzième siècle a déjà été l'objet de bien des travaux ; les *Études* ont rendu un témoignage mérité à l'œuvre du regretté M. de Molandon et de M. de Beaucorps : *l'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans*. Aussi Mlle de Villaret n'a-t-elle pas voulu refaire ce qui était bien fait ; elle a laissé de côté le siège pour s'occuper des campagnes anglaises qui avaient précédé, et nous donner sur

celle qui a suivi, sur la campagne de la Loire par la libératrice, de précieux documents.

Il n'en est pas ainsi du dernier livre de Mlle de Villaret. Elle exhume des comptes des trésoriers anglais, Andry d'Esparnon, Pierre Sureau, des livres de compte de la ville d'Orléans, des chiffres qui nous permettent d'évaluer les forces mises en mouvement par l'envahisseur, les patriotiques sacrifices d'Orléans, et aussi l'état lamentable du pays, état dont elle dit un mot qui n'est nullement exagéré : il est simplement indescriptible. La merveilleuse campagne de la *vénérable* envoyée du Ciel qui après la délivrance d'Orléans s'ouvrait un chemin vers Reims, en enlevant Jargeau, Meung, Beaugency, en taillant en pièces à Patay l'armée de Talbot, forme la partie la plus intéressante du volume. On trouve aussi sur les ténébreuses menées qui la firent échouer devant la Charité, d'utiles renseignements.

Cet ensemble de notes sera utilisé par les historiens de l'avenir. Il ajoute à ce que l'historien définitif de Charles VII nous a déjà fait connaître dans son volume : *le Roi de Bourges*. C'est par l'œuvre magistrale de M. de Beaucourt qu'il est permis de rectifier quelques inexactitudes de Mlle de Villaret. En 1425, le versatile duc de Bretagne, Jean VI, n'était pas du côté des Anglais ; il venait au contraire de se rallier au parti national avec son frère, Richemont, qui avec l'épée de connétable avait reçu sur le roi de Bourges une sorte de tutelle. La manière violente dont il en usa, le peu de succès de ses entreprises, ne justifiaient pas encore la sympathie que devaient lui valoir des services ultérieurs.

J.-B.-J. AYROLES, S. J.

La Diplomatie au temps de Machiavel, par M. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. T. II, pp. 408; t. III, pp. 479. Gr. in-8, Paris, Ernest Leroux, 1892. Prix : chaque volume, 8 francs.

Le deuxième volume n'est pas moins neuf, ni moins intéressant, ni moins érudit que son aîné ; l'auteur a prodigué dans ses notes des résultats de patientes recherches. Voici les titres des chapitres : Traitement des ambassadeurs ; Immunités ; Langue diplomatique ; Pouvoirs et créances ; Instructions ; Voyage et entrée des ambassadeurs ; Audience de créance ; Manière d'être et conduite des ambassadeurs ; Moyens d'action diplomati-

ques. Comme dans le tome précédent, l'habile historien énonce d'abord les principes, les règles générales; puis il les applique dans les faits innombrables qui composent la trame de l'ouvrage; il parcourt ainsi la France, qui a la place d'honneur; l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Turquie, aux quinzième et seizième siècles; ce sont là autant de tableaux, ou plutôt de croquis, pris sur le vif, et dont la variété ne laisse pas languir l'attention. Je m'arrête à quelques détails qui me semblent avoir le plus de relief.

« Le latin était... la vieille langue internationale et diplomatique, consacrée d'ailleurs par la science, par le droit canon, par le droit civil; il était donc indispensable à un ambassadeur de savoir bien parler le latin, car en Italie la culture du latin était répandue jusque parmi les femmes du plus haut rang. » Néanmoins, toutes les instructions florentines, au temps de Louis XII, sont écrites en italien. Les entrées des ambassadeurs, et surtout leurs audiences de créance, celles-ci publiques, se faisaient avec un grand appareil dont l'auteur décrit la pompe; Venise principalement était la « terre promise des ambassadeurs »; ils assistaient avec le doge à toutes les fêtes religieuses et civiles. A Rome, « la présence des ambassadeurs formait la base des cérémonies ». « Au commencement du seizième siècle, la cour pontificale tenait le premier rang; elle avait le secret des belles réceptions; aucun souverain ne saurait se comparer à Alexandre VI ou à Jules II, en tant que princes temporels, par la puissance intellectuelle, par la hauteur de vues, la compréhension de tout ce qui élève l'esprit humain. La cour de Rome présente un caractère de gaieté, de splendeur, de magnificence sans égale. »

Relativement à *la manière d'être*, « l'ambassadeur doit se conduire en homme intelligent et bien élevé, se montrer homme du monde, sans pédantisme, à l'accueil engageant et aimable. Toutefois, quelles que soient ses qualités, il n'est pas appelé en France aux grandes cérémonies nationales : sacres, couronnements, mariages des princes, enterrements des rois et reines ».

Entre tous les chapitres, celui qui traite des *moyens d'action* de l'ambassadeur a la plus haute importance, et c'est ici que se montre en plein jour l'esprit diplomatique des quinzième et seizième siècles. Afin de réussir dans ses négociations, l'ambassadeur cultivait les amis, distribuait, au nom de la puissance

qu'il représentait, ou recevait de celle auprès de laquelle il était délégué, des dons de toute sorte ; avant tout, l'argent était le moyen de succès le plus accrédité. A ce propos, l'auteur esquisse les portraits du viveur Machiavel et du diplomate le plus souple et le plus habile de Louis XI : j'ai nommé Commines. Aux yeux de l'un et de l'autre, la fin justifie tous les moyens ; la diplomatie est un négoce, une sorte de marchandage : « c'est l'art, dit Commines, de pratiquer des marchés au dehors, sous quelque bonne couleur et assez peu apparente ». Cette diplomatie abaissée était, l'auteur eût pu le dire, comme le reflet des théories détestables qui avaient envahi la plupart des cours. Sans doute, on signale de préférence le machiavélisme dans l'*école italienne;* mais, par malheur, il avait pénétré en France, et l'un de ses types était Louis XI, à qui d'ailleurs il faut reconnaître de grandes qualités politiques. Au siècle suivant, Catherine de Médicis introduisit largement dans la cour de France la ruse et la force comme bases de ses négociations. J'aurais désiré cependant que l'historien, tout en flétrissant la corruption diplomatique, distinguât plus nettement les rémunérations légitimes des trafics qui achetaient les consciences.

Une autre observation plus grave concerne la diplomatie romaine. Qu'il y ait eu quelquefois à la cour pontificale et parmi les cardinaux trop de faste et une certaine mondanité ; qu'à ce titre la diplomatie ait eu çà et là ses faiblesses, on peut le dire, mais non pas la mettre, à ce point de vue, au niveau des autres cours, ni formuler des considérations générales qui dépassent la vérité. « Sans parler, dit M. de Maulde, des grands moyens *politiques* de Rome : grandes excommunications, grandes concessions d'indulgences et de dîmes pour croisades, la diplomatie pontificale possède un arsenal sans pareil. Selon Commines (est-ce une autorité bien sûre ?), un légat donne habituellement des indulgences pour la conclusion d'une *ligue.* » (N'y avait-il pas des *ligues* où les intérêts de la religion et du droit étaient engagés ?) « L'indulgence est le seul moyen diplomatique qu'on puisse mettre en balance avec un bon subside. » (Où est la preuve ? Dans la citation latine d'un manuscrit dont l'auteur n'est pas nommé, et qui a trait à des promesses de salut éternel faites à une armée suisse, on ne sait pourquoi ni dans quel but.) « Le cardinal d'Amboise obtient des indulgences pour un hôpital de Rouen

dénué de ressources. » (C'était là un acte louable et qui n'avait rien de politique.) D'autre part, les grandes concessions d'indulgences et de dîmes pour les croisades n'étaient-elles pas des moyens dont le but, loin d'être politique, était religieux et éminemment civilisateur?

Le tome troisième et dernier achève cet ouvrage important. Comme les précédents il se distingue par une érudition de bon aloi, par l'abondance et l'intérêt varié des détails.

Ce volume continue l'exposé des Missions, puis il décrit les procédés écrits de négociations, les négociations diverses, les correspondances diplomatiques, la conclusion des ambassades, les formes et modalités des traités, leurs matières, le congé et départ des ambassadeurs, enfin les Mémoires, archives et protocoles; un appendice fait connaître le règlement de la diplomatie florentine au quinzième siècle.

Ainsi que dans les volumes antérieurs, la table des matières est très ample; une table générale termine tout. L'impression de l'ouvrage est excellente et ajoute à l'agrément de sa lecture.

Malgré quelques réserves qu'une critique impartiale exige, j'aime à dire que ce travail de longue haleine est consciencieux et d'une grande autorité : il mérite une place de choix dans les bibliothèques historiques. G. GANDY.

Deux Livres de raison de l'Agenais, *suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits*, par Ph. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut. Paris, Picard, 1893. In-8, pp. XIII-206. Prix : 6 francs.

La partie maîtresse de cette publication est la bibliographie des livres de raison qui la termine. Œuvre d'un érudit tel que M. T. de Larroque, elle ne saurait offrir beaucoup de lacunes et elle présente les meilleures garanties d'exactitude. Cet excellent catalogue est précédé du livre de raison des Boisvert, comprenant généalogie, analyse du cartulaire, enfin énumération des mariages, décès et naissances. Suit un autre journal domestique, celui d'un N. de Lidon, sieur de Savignac et châtelain de Saint-Léger, à Montastruc près Monclar. Des extraits tirés des registres de la dame Boucharel et de Bertrand Noguères,

terminent ce recueil où figurent, sous une forme un peu sèche, une foule de détails curieux et d'appréciations antiques — au bon sens du mot — sur les événements grands ou petits de la vie politique en province, de la Fronde, et du foyer familial de ces rudes et chrétiennes générations de gentilshommes ruraux. Nous y avons rencontré un document fort intéressant sur une sainte et noble femme de la cour de Louis XIII, Anne de Caumont, comtesse de Saint-Paul. C'est la saisie de sa terre, opérée pour défaut de payement d'une misérable rente. Elle n'avait engagé sa fortune que pour céder aux exigences de son mari, « hault et puissant prince messire François d'Orléans-Longueville », avec qui elle est ici déclarée séparée de biens. Une seconde dame de la cour, la marquise de Flamarens, lui fait un digne pendant. Veuve et toute jeune, elle eut le courage de quitter Paris, où elle brillait par son esprit, pour aller s'ensevelir dans ses terres de Gascogne et refaire, à force d'économie, le patrimoine de ses enfants. M. T. de Larroque la rapproche heureusement de la comtesse de Rochefort, si connue depuis le beau livre de M. de Ribbe. La consolation de Mme de Flamarens était de recevoir des lettres de Chapelain !

H. CHÉROT, S. J.

La Chalotais et le duc d'Aiguillon. *Correspondance du chevalier de Fontette*, publiée par Henri CARRÉ, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, ancienne maison Quantin, Librairies-Imprimeries réunies, 1893. In-8, pp. 615. Prix : 7 fr. 50.

Je ne sais si La Chalotais a déjà quelque part une statue. Cela ne me surprendrait qu'à moitié ; n'est-il pas, en effet, l'intègre magistrat par excellence, le parlementaire jaloux des droits de son corps, le courageux adversaire du pouvoir absolu, la victime du despotisme, le janséniste convaincu, le « grand patriote », en un mot, et, ce qui ne gâte rien, le dénonciateur des Jésuites et l'intéressant objet de leurs vengeances posthumes ? Que de titres pour être coulé en bronze ou être sculpté en marbre ! Eh bien ! qu'on lise cette correspondance de Fontette ; qu'on étudie sans parti pris, comme elle l'a été écrite par M. Carré, l'Introduction à cette correspondance ; on ne pourra, je crois, qu'admirer l'engouement systématique de la plupart des historiens pour ce per-

sonnage fort peu sympathique au demeurant, tel que le dépeint son patient geôlier. On ne voit dans ce portrait, tracé par un témoin dont l'impartialité est manifeste, qu'un homme violent, farouche, intraitable, orgueilleux, plein de morgue, injuste dans ses plaintes, exigeant dans ses prétentions, ridiculement poseur, se figurant que la France entière a les yeux sur lui et se passionne pour sa cause; pamphlétaire dans les Mémoires qu'il écrit pour sa défense, exagérant les faits ou les dissimulant; affirmant ce qui est faux ou incertain, et calomniant ses adversaires. M. Carré termine son appréciation sur La Chalotais en se demandant s'il est autre chose qu'un révolutionnaire inconscient; c'est, il me semble, la note juste. Sans doute, ce procureur général de Bretagne ne chercha pas à renverser le pouvoir royal, et, de ce chef, il est inconscient; mais il n'en est pas moins vrai qu'il est un des premiers soldats de cette armée de procureurs et d'avocats qui, vingt ans plus tard, saperont à la base l'édifice de la monarchie et finiront par le détruire.

Hanté par le spectre des Jésuites, La Chalotais, comme il convient à un bon parlementaire janséniste, voit la main des Jésuites menant toute l'intrigue dont il est la victime; sachant que « le gros public » les déteste et les redoute, il n'hésite pas à affirmer que « les Jésuites ont rassemblé contre lui calomniateurs, faux témoins et faussaires, qu'ils l'ont soumis au régime des prisons d'inquisition; que, grâce à eux, il a souffert d'une procédure abominable », etc., etc. Ses partisans renchérissent encore sur ses doléances de convention : voyez les *Lettres d'un gentilhomme breton à un noble Espagnol*, le *Tableau des assemblées secrètes et fréquentes des Jésuites et leurs affiliés à Rennes*; voyez l'affaire du supérieur de l'hôpital de Saint-Méen, l'abbé Clémenceau. Jean René Clémenceau, né à Rennes le 28 octobre 1713, entra au noviciat de la Compagnie le 19 mars 1734, et sortit de l'Ordre le 26 novembre 1740, pour raisons de santé. Parce qu'il a passé six ans chez les Jésuites, où il professa la grammaire et les humanités, le voilà, vingt-six ans plus tard, accusé d'empoisonnement, ou équivalemment, dans l'affaire Bouquerel, « qui se lie assez obscurément à celle de La Chalotais ». De là à une tentative d'empoisonnement sur La Chalotais lui-même, il n'y avait qu'un pas, et le procureur Canon, « homme de mœurs suspectes, de fortune malaisée, ayant grand goût pour le scandale, doué d'une

imagination hardie », Canon n'eut pas de peine à le franchir, et, sans vergogne, prit pour devise : *Victrix causa diis placuit, sed victa Canoni.* C'est, en résumé, toute la part des Jésuites dans l'incident La Chalotais. Avant de les quitter, je signalerai un renseignement bibliographique assez intéressant. On sait que La Chalotais publia en 1742 le fameux *Compte rendu* contre la Compagnie, qui a immortalisé son nom. « Son compte rendu, écrit Fontette le 29 avril 1766, lui a tourné la tête. Il s'est figuré qu'il était de lui ; et il est peut-être le seul à ignorer aujourd'hui que c'est d'Alembert qui l'a fait. » Ce détail est, je crois, entièrement inédit.

En prenant toujours M. Carré comme guide, et je le ferais en toute confiance, je pourrais montrer encore combien le duc d'Aiguillon a été jugé injustement par la plupart des historiens : à leurs yeux, « parmi les persécuteurs du grand magistrat, il est le plus coupable ». Représentant de l'autorité royale, il est, à cause de cela, déchiré, calomnié par les libelles de la partie adverse ; ce sont des rancunes personnelles qui le dirigent dans toute l'affaire La Chalotais ; il est l'auteur de l'arrestation du procureur général ; toute la procédure est menée par lui ; il la soutient par les moyens les plus arbitraires ; il dicte aux juges leurs décisions. Lisez les lettres de Fontette et vous saurez à quoi vous en tenir. Comme le remarque M. Carré, « il ne se trouva ni presse officielle, ni presse modérée pour faire campagne » contre les chalotistes ; de là cette légende qui entoure le nom du commandant de Bretagne. Quoi qu'il en soit, en étudiant l'intéressante correspondance de Fontette, on est frappé de la faiblesse qui se manifeste déjà en 1766 dans la conduite des ministres de Louis XV ; vingt-cinq ans avant 1789, s'élève le premier souffle de la tempête qui emportera la vieille monarchie, ses défenseurs et même les révolutionnaires inconscients.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

Le Duc de Lauzun et la Cour intime de Louis XV, par Gaston Maugras. Paris, Plon, 1893. In-8, pp. 470. Prix : 7 fr. 50.

Le duc de Lauzun a été la personnification la plus complète et la plus brillante de la fin du dix-huitième siècle ; il en a possédé tous les défauts, mais aussi tous les charmes, toutes les séduc-

tions, toutes les idées nobles et généreuses. En le prenant pour sujet d'une étude sur « la fin de la société du dernier siècle », qu'il doit compléter prochainement par un second volume, M. Gaston Maugras a voulu surtout nous peindre toute cette société, alors à l'apogée de son éclat, et que la tourmente révolutionnaire va faire disparaître à jamais.

L'auteur a largement puisé dans les dépôts publics et dans les archives particulières, où il a trouvé, notamment, le délicieux portrait placé en tête du volume ; il a fait aussi de nombreux emprunts aux Mémoires de Lauzun, dont l'authenticité n'a pas laissé que d'être fréquemment discutée. Dans une préface très précise, M. G. Maugras établit, d'une manière qui nous paraît concluante, que Lauzun est bien réellement l'auteur du manuscrit auquel il fait de nombreux emprunts, tout en laissant au spirituel gentilhomme toute la responsabilité de ses assertions.

L'ouvrage commence par une étude détaillée de cette société d'apparence si brillante, où le raffinement de l'esprit et de l'élégance avait amené la suprématie absolue de la femme. Pour adoucir les jugements portés sur cette époque, l'auteur invoque toutes les circonstances atténuantes auxquelles on peut faire appel. Quoi qu'il en en soit, — la lecture attentive de l'étude sur Lauzun le démontre amplement d'ailleurs, —, il faut reconnaître que ces dehors séduisants cachaient une indifférence, une absence de religion si complètes, une morale si relâchée, qu'on ne saurait admirer, malgré ces dehors brillants, une société si foncièrement corrompue.

M. G. Maugras s'attache à mettre en lumière les qualités de son héros et à nous démontrer que, si peu d'hommes ont été jugés avec autant de sévérité, il y en a peu qui l'aient moins mérité ; qu'au surplus il n'a fait que suivre les mœurs de son temps. Sans admettre complètement l'opinion de l'auteur, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Lauzun avait de grandes qualités. Sa conduite pendant la campagne de Corse, son dévouement au duc de Choiseul disgracié, établissent qu'il fut brave, généreux, ami sûr et fidèle. Ce sont là les meilleures pages de cette partie de sa vie. Dans ce volume, M. Maugras suit Lauzun jusqu'à l'époque de la mort de Louis XV ; il nous fait une peinture si fine et si brillante du milieu dans lequel vit son héros, du cadre dans lequel il se meut, qu'il faut faire appel à toute sa raison pour juger sainement

cette société de la cour de Louis XV, qui, au point de vue moral et intellectuel, était en pleine décadence. Certaines pages de l'ouvrage sont cependant de nature à inspirer de sérieuses réflexions : tels sont par exemple les détails sur la mort de Mme de Pompadour, sur les derniers moments, si édifiants, du dauphin, sur la vie et la fin de Marie Leczinska.

Le *Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV* est un livre fort intéressant, qui recevra certainement bon accueil des personnes curieuses d'étudier la fin du dix-huitième siècle. Le soin avec lequel la librairie Plon édite cet ouvrage en fait un volume de bibliothèque et d'étude destiné à rester entre les mains du public restreint auquel s'adresse ce genre de publications. En cette circonstance, un moraliste sévère ne saurait regretter que le prix relativement élevé de cet ouvrage l'empêche d'être à la portée de tous.

LE FOURDRAY.

Les Causes financières de la Révolution française. *Les derniers contrôleurs généraux*, par Charles Gomel. Paris, Guillaumin, 1893. In-8, pp. xx-646. Prix : 8 francs.

Voici le second volume de l'important ouvrage que M. Gomel consacre à l'étude des causes financières de la Révolution. Nous avons déjà, ce nous semble, assez nettement marqué la valeur de cet ouvrage pour qu'il soit inutile d'insister de nouveau ; qu'il suffise de dire que le second volume est digne du premier.

C'est Joly de Fleury qui succède à Necker. Il veut parer au déficit par des augmentations d'impôts. Mais le *Compte rendu* n'avait pas préparé les esprits à admettre la nécessité de taxes nouvelles ; bien au contraire. Les parlements protestent. Le pays est mécontent. Ormesson, qui remplace Fleury en 1782, n'inspire pas confiance ; on le sait honnête homme ; on le dit peu capable. Aussi, la même année, doit-il céder la place à M. de Calonne. Celui-ci parvient à placer une série d'emprunts. Mais il est impossible d'emprunter tous les ans, et en 1786 le ministre se voit dans la nécessité d'avouer au roi Louis XVI le déficit. Pour y remédier, il voudrait pouvoir imposer les privilégiés, et croit qu'une assemblée des notables rendrait la réforme plus aisée. Le roi consent à ce qu'elle soit convoquée. Or, les notables refusent de voter l'établissement d'une subvention territoriale qui frappe-

rait toutes les propriétés sans exception, ainsi que l'institution d'assemblées provinciales qui nommeraient tous les propriétaires de la région indistinctement. Ils demandent qu'on leur produise des états justifiant l'énorme déficit qu'on met en avant comme prétexte à nouveaux impôts. Calonne tombe; M. de Fourqueux ne tient pas trois semaines. Brienne ne peut rien obtenir de plus des notables : « Nommés par le roi et ne tenant pas leurs pouvoirs de la nation, ils n'ont pas qualité pour consentir à l'augmentation des charges supportées par les contribuables. » Après eux, le parlement déclare illégale toute taxe nouvelle qui ne serait pas préalablement accordée par les États généraux. Le roi exile alors le parlement à Troyes ; puis le rappelle et retire ses édits. Le 19 novembre 1787, il promet les États généraux dans cinq ans ; on vivra d'emprunts d'ici là. Peu après, il essaye de réduire les pouvoirs des parlements et de confier à une cour plénière l'enregistrement des édits royaux. Rien de tout cela ne satisfait l'opinion. Un arrêt du Conseil, disposant qu'à l'avenir les payements du trésor se feront pour partie en papier détermine la chute de Brienne. Necker, de retour au contrôle, fait promettre les États généraux pour janvier 1789. Les notables, assemblés une seconde fois, refusent le doublement du tiers et le vote par tête. Mais en vain renoncent-ils aux privilèges pécuniaires des deux premiers ordres, il est évident que la nation demande autre chose et plus. Aussi Necker accorde le doublement du tiers, sans cependant oser trancher la question du vote par tête. Le gouvernement n'accordera plus tard ce second point que malgré lui. On ne lui en saura alors aucun gré.

Il est impossible d'exposer combien puissamment les difficultés financières de la fin de l'ancien régime ont contribué à l'avènement de la Révolution, sans parler du mouvement général d'idées qui caractérise cette époque préparatoire. M. Gomel montre comment tout cela se mêle et s'enchaîne. Il le fait voir surtout en reproduisant les remontrances des différentes cours souveraines, en analysant quelques-unes des nombreuses brochures qui parurent alors. De mauvaises récoltes, de rigoureux hivers contribuèrent à faire pénétrer le mécontentement et l'irritation dans le bas peuple. Au-dessus de tout cela, le gouvernement se montrait incapable, sans force, hors d'état de diriger tant soit peu les courants d'idées, de contenir dans de justes limites les aspirations

réformistes, impuissant à réprimer les soulèvements insurrectionnels. A vrai dire, l'anarchie régnait déjà. Il a fallu cette double faiblesse du gouvernement de Louis XVI pour faire aboutir un mouvement de réformes en partie si désirables au bouleversement que nous connaissons.

M. Gomel annonce qu'il va poursuivre son travail et parlera, dans un troisième volume, de l'œuvre financière de la Constituante. Cette nouvelle ne peut manquer d'être bien accueillie par tous ceux qui désirent se rendre un compte exact des travaux de la célèbre Assemblée.

P. FORTIN, S. J.

18 Fructidor, *documents, pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine*, par Victor PIERRE. Paris, Alphonse Picard, 1893. 1 vol. in-8, pp. xxxv-516. Prix : 10 francs.

L'histoire de la Révolution française est aujourd'hui, plus que jamais, à l'ordre du jour. Les uns, il est vrai, n'étudient cette histoire que pour en faire un panégyrique constant ; tandis que d'autres s'en occupent uniquement en vue d'une critique le plus souvent fondée, mais quelquefois excessive. Ces derniers ne songent pas assez que leurs exagérations excitent leurs rivaux à justifier l'œuvre révolutionnaire tout entière, les détails et le bloc.

Ne semble-t-il pas pourtant que la première chose à faire avant toute discussion, et même avant toute étude historique, ce soit de rechercher les documents originaux, les actes officiels, les procès-verbaux, les rapports, les correspondances intimes, qui ont trait aux principaux événements de l'époque ? C'est incontestable. Or, tel est le but que se propose d'atteindre la Société d'histoire contemporaine, dans chacune de ses publications, et que s'est proposé M. Victor Pierre dans le bon et beau volume que nous annonçons.

Le coup d'État fructidorien est un événement capital de l'ère révolutionnaire ; personne n'en doute. Il a été prémédité dans l'ombre, préparé de longue main, exécuté avec audace ; il a eu pour conséquences le retour de la Terreur, les déportations inhumaines et les sanguinaires arrêts des commissions militaires. Un seul de ces points était à peu près connu, l'exécution du coup d'État dans la journée du 18 fructidor an V (4 septembre 1797),

et la loi cruelle qui fut promulguée le lendemain. Mais les pièces concernant les autres points demeuraient cachées dans les différents dépôts de la capitale ou dans les archives des départements.

Qui pouvait mieux que M. Victor Pierre, parvenir jusqu'à ces pièces, les collationner, les apprécier et les faire connaître? Une note que nous empruntons à son Introduction, p. VIII, répondra bien clairement à la question que nous venons de poser.

« Il m'arrivera souvent, au cours de ce volume, dit notre auteur, de renvoyer le lecteur à un ouvrage que j'ai publié, il y a quelques années : *La Terreur sous le Directoire*, histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797), d'après les documents inédits (Paris, 1887, in-8, XXII-481 p. Retaux, éditeur). Je ne m'en excuse qu'à demi; car c'est à ces études prolongées sur la période directoriale d'après fructidor que je dois l'honneur que m'a fait la *Société d'histoire contemporaine*, en me confiant le soin de la présente publication. »

En rappelant son précédent ouvrage, l'éminent auteur, sans le vouloir, recommande le nouveau. Dans l'un et l'autre, en effet, on constate une érudition sûre, une exactitude consciencieuse, une grande perspicacité de vue, une remarquable clarté d'expression, et surtout, qu'on nous laisse dire, une absence totale de passion. Ce n'est pas l'avocat qui plaide, ni le procureur qui requiert; c'est le magistrat qui instruit parfaitement une cause ou qui prononce un jugement avec la plus entière équité.

Écartant à dessein de son volume les documents qu'on peut, sans trop de difficulté, trouver ailleurs, et se bornant aux documents inédits, l'auteur les range en cinq séries, sous ces titres : 1° le général Hoche et les mouvements de troupes commandés par les trois Directeurs séditieux; 2° Lettres de Mathieu Dumas au général Moreau, démontrant la situation légale et pacifique des deux conseils souverains; 3° le Coup d'État illégal et barbare; 4° la Déportation; 5° les Commissions militaires.

Comme on le voit assez, les deux premières séries se rapportent à des événements qui ont précédé le coup d'État; les deux dernières ont trait aux événements postérieurs. La dernière série est de beaucoup la plus étendue; c'est aussi la plus nouvelle, les historiens de la Révolution ayant peu connu la juridiction et les actes des commissions militaires. Si l'auteur, malgré ses prodi-

gieuses recherches, reste cependant forcément incomplet sur ce point, ce qu'il avance, du moins, est établi sur des pièces irréfragables, qui sont citées ou analysées avec soin et toujours avec l'indication du dépôt où elles se trouvent.

Autant le rapporteur se montre calme, j'allais dire froid, en présentant ces pièces authentiques, autant le lecteur simplement honnête s'indigne contre un Barras, un Reubell, un Reveillère-Lépeaux, un Merlin, un Sotin, un Hoche, qui unissent la ruse à l'ambition, l'illégalité à la cruauté. Sans doute Augereau et ses séides sont repoussants; les premiers sont odieux. Qu'on lise sans parti pris; on partagera ce sentiment.

A. JEAN, S. J.

L'Europe politique *(Gouvernement, Parlement, Presse)*, 4e fascicule : *Grande-Bretagne*, par Léon SENTUPÉRY, ancien chef de cabinet du sous-secrétaire d'État au ministère de la justice et des cultes. Paris, Lecène et Oudin, 1893. Pages 658-882 et IV p. index. Prix : 2 fr. 50.

Il y a beaucoup, et de très exactes informations dans ce volume, j'allais dire dans cet annuaire. C'est en effet une sorte de *unitaker's* à notre usage, et quiconque a jamais consulté un *unitaker's* sait que ce n'est pas là un mince éloge. Mais ce travail est quand même un livre bien français, débrouillant mille choses que très peu d'Anglais savent expliquer.

Ces éloges conviennent surtout à ce qui regarde l'administration, les tribunaux, les partis politiques et l'organisation du Parlement. L'armée est aussi fort bien traitée, mais je regrette que l'auteur n'ait rien dit de l'armée coloniale.

Il y a beaucoup de clarté, mais peut-être un peu trop d'enthousiasme dans le chapitre consacré à l'assistance publique. M. Sentupéry a-t-il jamais parcouru les quartiers pauvres de Londres ou de Liverpool, ou rencontré les malheureux *tramp* qui couvrent les chemins? En tout cas, l'autre jour encore, un orateur des Communes attirait l'attention de la Chambre sur la multitude de pauvres qui mouraient de faim.

Deux pages sur l'instruction publique, ce n'est pas assez, et encore ne sont-elles pas très nettes, tant cette question est compliquée chez nos voisins.

Mais la partie de beaucoup la plus faible est ce qui concerne la religion. L'auteur ne semble pas avoir soupçonné la place qu'elle tient encore en Angleterre. Il est possible que cela change, mais il ne nous donnait pas un annuaire de l'avenir. Cette insouciance a amené dans son livre plusieurs erreurs. Ainsi, malgré son exactitude habituelle dans les statistiques, M. Sentupéry compte pour l'Angleterre, l'Écosse et le pays de Galles, 5 millions et demi de catholiques. Hélas ! pour atteindre ce chiffre, il faut l'appoint de 3 millions et demi de catholiques irlandais. C'est ainsi encore qu'après avoir mentionné plusieurs follicules sans importance, il oublie le *Catholic Times*, si universellement répandu. Enfin, je sais tel Irlandais qui bondirait s'il lisait dans M. Sentupéry que le *Tablet* paraît à Dublin et est un des grands journaux religieux de l'Irlande [1] !

Détails que cela, sans doute, mais un ouvrage de ce genre doit être exact dans tous les détails. D'ailleurs ces riens pourront être corrigés sans peine, et le livre restera ce qu'il est, une vraie mine très sûre de renseignements sur un grand nombre de choses anglaises, dans lesquelles il était — avant ce travail — bien difficile de voir clair.

HENRI MAUVOISIN.

En allant de Marseille à Bourbon sur le « Polynésien », par A. G. Paris, Lecène, Oudin et Ce, 1893. In-8, pp. 340. Prix : 3 fr. 50.

M. A. Guillemare, dont il est facile de découvrir le nom, grâce aux titres divers dont il fait suivre ses deux initiales, dédie ce volume à ses anciens élèves de France et de Bourbon. C'est une véritable série de leçons de choses appliquées à la navigation sur les derniers types de nos paquebots modernes, que l'ancien vice-recteur de la Réunion a réunies dans les pages de ce volume. Visant évidemment à en rendre la lecture agréable pour toutes les classes de la société, il s'y montre respectueux de toutes les convictions religieuses et fait même preuve d'une sorte d'éclectisme très large en fait de religion. Ainsi Édouard Drumont lui pardonnerait difficilement sans doute sa tolérance pour les juifs.

Le professeur a mis à profit ses relations avec le personnel du

1. La *Dublin review*, grave *quarterly*, n'est pas, comme le croit M. Antoine, un journal hebdomadaire.

Polynésien et les ingénieurs de la Compagnie à laquelle il appartient, pour donner à ses lecteurs des explications techniques assez exactes sur les machines, la construction du navire, la manière dont il est dirigé à travers les mers, etc. C'est un petit cours de navigation à vapeur agrémenté de description des pays visités en route de Marseille à la Réunion. Quelques histoires de passagers rendent le sujet moins aride et amusent ceux que rebuteraient les leçons du professeur, malgré le soin qu'il a pris de les simplifier autant que possible. On y trouve aussi un peu d'histoire naturelle au sujet des oiseaux et des poissons observés en route. Mais là on s'aperçoit que le professeur n'est évidemment pas licencié ès sciences naturelles : autrement il ne parlerait pas de *toucans* à Aden, où l'on n'a jamais vu ces oiseaux du Brésil et des Moluques. Nous lui ferons également remarquer que le télégraphe qui met la passerelle du commandant en communication avec la machine n'est pas, comme il le dit, un appareil Bréguet électrique, mais simplement un transmetteur Chadburn, à tringles et chaînettes, comme nos vulgaires sonnettes d'appartement. Malgré quelques autres erreurs de ce genre qu'il faudra faire disparaître de la prochaine édition, le livre sera lu utilement par les passagers des paquebots et le public voyageur. A.-A. FAUVEL.

Le Tour de nos colonies *en 365 jours*, par G. BONNEFONT. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. 384. Prix : 6 francs.

C'est le voyage d'une famille bretonne à travers la France d'outre-mer. Chemin faisant, le fils aîné écrit son journal, où l'histoire, la description géographique, les caractères particuliers de chacune de nos colonies sont présentés avec exactitude et entrain. Cet ouvrage de vulgarisation n'a aucune prétention scientifique, mais il est riche de renseignements variés. Il plaira aux enfants, tout en les instruisant. Il est regrettable que les illustrations soient dessinées avec si peu de goût. Et puis, pourquoi donc l'auteur a-t-il jugé bon de jeter au milieu de son récit une petite amourette, très honnête du reste, mais tout à fait inutile ? Il n'y a gagné qu'une chose : le livre se ferme sur un mariage, tout comme une vulgaire comédie.

J. LIONNET, S. J.

Jérusalem et les Sanctuaires de la Judée, par Augustin Albouy. Ouvrage illustré de nombreuses gravures d'après Alexandre de Bar et Mathieu. Paris, Firmin-Didot, 1894. Gr. in-8, pp. 296. Prix : broché, 5 francs; demi-reliure, 7 fr. 25.

Un écrivain qui a l'honneur d'être comte, marquis, baron, docteur en quelque Faculté, avocat, officier, professeur, etc., ne manque pas de se parer de son titre en signant ses livres. De nos jours, certains ecclésiastiques-auteurs écrivent leur nom tout court. C'est sans doute par modestie. Encore semble-t-il fâcheux que de tous les titres honorables celui de prêtre soit le seul qu'on évite de mettre en avant.

Il ne faut pas pousser bien loin dans la lecture de ce livre pour savoir que M. Augustin Albouy est prêtre, et prêtre pieux, zélé et instruit. On s'en convainc davantage à mesure qu'on avance. C'est bien de la sorte qu'un prêtre doit écrire ses *Souvenirs et impressions* de pèlerinage aux Lieux saints. L'archéologie, l'histoire, la critique, l'art, la poésie ont leur place ; la foi et la dévotion ont partout la première et la plus grande ; il y a assez pour la science, mais beaucoup plus pour l'édification.

M. l'abbé Albouy a visité la Terre-Sainte en 1872 ; c'est bien un peu ancien. Jérusalem n'est point l'immuable Orient; beaucoup de changements s'y sont accomplis depuis vingt ans, et tous ne sont pas à regretter. Par exemple, les pèlerins catholiques y sont devenus moins rares, et la liberté plus grande. L'auteur avait publié sa relation sous une autre forme ; il s'est efforcé de la mettre à jour, s'il est permis de s'exprimer de la sorte. Néanmoins sur certains points de détails elle est encore en retard. J'en citerai quelques-uns : « le Frère Raphaélis, assistant », ne peut figurer comme « chargé de la direction des maisons du Levant », dans un livre qui porte le millésime de 1894 ; car le digne Frère a été l'une des victimes de la catastrophe de Saint-Gervais. A la même date, la route de Jérusalem à Bethléem est devenue une fort belle route, et il n'y a pas lieu de « s'effrayer » au départ. Les Filles de la Charité ont été chargées par les autorités turques de la direction de l'hôpital municipal de Jérusalem. C'est un fait qui a son importance. Il existe en Palestine un

troisième Carmel à Caïffa... L'énumération des établissements catholiques comprend bien d'autres lacunes.

Il semble aussi qu'on pourrait signaler quelques erreurs assez notables. Ainsi, dans la liste des piscines de la ville sainte, liste incomplète d'ailleurs, le Birket-Mamilla n'est point *intra-muros ;* la piscine de Bethsaïda ou piscine probatique n'est point la même que le Birket-Israïl. Les chiffres relatifs à la mer Morte ne sont point d'accord avec ceux des géographes autorisés. (Cf. Él. Reclus, *Asie Antérieure*, p. 733.)

Ce sont là vétilles qu'on ne remarquerait point s'il ne s'agissait de la *Terre-Sainte* et de la *Ville sainte*.

La maison Firmin-Didot a édité l'œuvre de M. Albouy pour sa belle collection de livres de demi-luxe. Les gravures sont soignées et généralement exactes. Aujourd'hui, où grâce à la photographie l'illustration nous donne la véritable physionomie des lieux, on apprécie moins celle qui reproduit des croquis toujours un peu fantaisistes ; il y en a ici quelques-uns devant lesquels ceux qui ont vu ne se reconnaissent pas.

Nous voulons espérer que ce beau livre persuadera plus d'un de ses lecteurs de répondre à l'invitation sur laquelle il se termine : « Allez à Jérusalem. » J. BURNICHON, S. J.

I. — **Leçons d'histoire du Brésil,** par le professeur R. Galanti, S. J. (En portugais.) Sao Paulo, Typographia da Companhia industrial, 1892. In-16, pp. 213.

II. — **L'Idée républicaine au Brésil,** par Oscar d'Aranjo. Paris, Perrin, 1893. In-16, pp. x-156. Prix : 2 fr. 50.

I. — La clarté, la précision, une critique saine et sûre distinguent ce Manuel de l'histoire du Brésil, écrit pour des élèves. Les événements importants, leurs causes, leurs conséquences directes se détachent vivement des faits accessoires et se gravent dans l'esprit. On reconnaît l'œuvre d'un professeur expérimenté et méthodique, qui connaît à merveille son histoire du Brésil et sait la mettre à la portée de ses auditeurs. La grande part qui revient aux religieux, et spécialement aux Jésuites, dans la civilisation de ce pays est fort bien mise en lumière. Peut-être la question de l'Uruguay tient-elle un peu trop de place dans un simple résumé.

Le volume se termine par la table des faits principaux; elle ne peut qu'aider grandement les jeunes mémoires.

II. — Cette brochure, qui vise à une explication historique, voire scientifique, n'est qu'un dithyrambe.

La nomenclature des *pronunciamientos* et émeutes du Brésil, de 1720 à 1889, un éreintement farouche de l'empereur Dom Pedro, la propagande révolutionnaire par la presse et les loges, le panégyrique enthousiaste du fondateur de la République, l'histoire du 15 novembre 1889, forment autant de chapitres.

L'auteur a grand soin de nous mettre au courant de sa foi au positivisme, de sa conviction que le progrès moderne est dans l'école laïque et la séparation de l'Église et de l'État. Il s'applaudit que le Brésil, « après trois siècles d'opprobre », ait enfin conquis une glorieuse liberté. Heureux Brésiliens !... Jusqu'à ce jour pourtant, chacun le sait, le nouveau régime ne leur a pas donné que du calme et du bonheur. J. T., S. J.

Mgr Retord et le Tonkin catholique (1831-1858), par Adrien Launay, de la Société des Missions étrangères. Lyon, Emmanuel Vitte, 1893. Gr. in-8, pp. 446. Prix : 4 fr. 50.

Comme il convient, le Tonkin n'occupe dans cet ouvrage que la place nécessaire pour compléter cette belle vie d'apôtre.

Au commencement, c'est la pauvreté de la famille qui s'oppose à la vocation du jeune Retord, sans le décourager jamais.

Ses débuts nullement vulgaires sont suivis d'une vie qui y répond pleinement. A vingt-cinq ans, Retord est prêtre, et, nommé vicaire dans une paroisse de Lyon, il s'y fait aimer et y accomplit tout le bien qu'on pouvait attendre de son zèle, de sa piété et de son savoir-faire. Puis il sacrifie toutes les joies de cet apostolat si fécond et si consolant pour répondre à une vocation plus sublime.

Aux Missions-Étrangères il ne fit guère que passer. Depuis son départ pour le Tonkin, de nombreuses lettres, alertes et vigoureuses, écrites avec cette facilité, cette grâce, cet entrain qui reproduisent si bien le caractère de leur auteur, nous permettent de suivre l'intrépide missionnaire à travers les situations les plus difficiles, où il sait se conduire avec un calme, une

prudence, une habileté qui égalent son intrépidité, sa constance, sa grandeur d'âme vraiment digne d'un héros. Ce courage joint à tant de prudence lui fit acquérir une influence telle que, lui, proscrit, dont la tête était mise à prix, presque toujours traqué et n'échappant souvent aux recherches des espions que par la fuite ou en se dissimulant au fort du danger dans d'étroites cachettes, on le vit se mettre en rapport avec les persécuteurs, leur présenter l'apologie de la religion, négocier la délivrance des fidèles ou des prêtres retenus dans les fers et voués à la mort. Témoin affligé mais imperturbable de la destruction des églises, qu'il s'acharnait saintement à relever aussitôt de leurs ruines, témoin saintement envieux du martyre de tant de ses fidèles et de ses prêtres, il finit par mourir d'épuisement, loin de tout secours, dans des montagnes insalubres où il avait dû chercher un refuge.

Ce héros, le mot n'a rien d'exagéré, a trouvé dans M. Launay un historien digne de lui. Membre de la même Société, M. Launay, on le sent, a tous les nobles et saints enthousiasmes qui ont animé Mgr Retord. Héros et historien étaient faits l'un pour l'autre.

Nous demandons la permission de compléter ici les courts renseignements que M. Launay donne sur les causes de la guerre de l'opium. Suivant l'opinion presque universellement admise, M. Launay écrit (p. 177) : « Les Anglais de Canton... voulaient vendre leur opium en toute liberté. Le vice-roi Lin refusait, arguant de ce que semblable marchandise empoisonnait le peuple. L'Angleterre ne répondit pas à l'objection; elle décida simplement que, si la Chine n'était pas plus équitable, elle lui déclarerait la guerre. » Or, d'après une polémique engagée en 1891 dans les journaux de Shanghaï, entre un Anglais nommé Griffiht John et un Chinois remplissant les fonctions de secrétaire près du vice-roi du Hou-koang, voici comment les choses se seraient passées. Le vice-roi Lin, non content de s'opposer à la vente de l'opium, ce qui était son droit, exigeait que cette marchandise lui fût livrée. Cette prétention parut exorbitante, et l'on refusa. Pour vaincre ce refus, Lin fit arrêter tout ce qu'il y avait alors d'Européens à Canton, hommes, femmes et enfants, qu'ils fussent ou non intéressés à la querelle, et menaça de les tuer tous si on ne lui livrait l'opium sans retard. Pour sauver les vies, on céda; mais la guerre dite de l'opium fut une réponse à cette menace inqualifiable du vice-roi de Canton.

L'exécution typographique laisse peu à désirer. Nous eussions aimé à trouver dans le volume une carte du Tonkin. Enfin, parmi les nombreuses gravures qui ornent ce bel ouvrage, nous regrettons qu'on n'ait pas effacé (pp. 279, 295) les numéros renvoyant à une légende explicative qui n'a pas été reproduite.

F. BIESSE, S. J.

BELLES-LETTRES

I. — **Nouveaux exercices grecs,** fondés sur la comparaison de la Syntaxe grecque et de la Syntaxe latine, par G. BENOIST, professeur au lycée de Limoges. Paris, Delalain. 2 vol. in-8, pp. 188 et 292. Prix : 1 fr. 60 et 2 fr. 40.

II. — **C.-J. César.** *Guerre des Gaules.* Traduction nouvelle avec notes et un index géographique, par Justin BELLANGER. Paris, Thorin, 1892. In-12, pp. 437. Prix : 5 francs.

I. — Ces deux ouvrages scolaires seront d'une grande utilité à quiconque voudra faire ou faire faire à ses élèves une étude sérieuse de la langue grecque. Ils renferment une suite graduée de thèmes et de versions, avec règles en tête des exercices, et vocabulaire en regard du texte. Ce texte, quand il s'agit de thème, est parfois un texte latin. La comparaison des deux langues classiques s'opère ainsi par des rapprochements constants, et le génie propre de chacune est habilement mis en lumière. On s'étonnera peut-être en France de voir commencer le premier Cours par des exercices sur l'accentuation. C'est la méthode allemande. Malgré son apparence d'érudition, elle est présentée d'une manière assez élémentaire pour être à la portée des élèves de quatrième, à qui ce Cours est destiné. Il se continue par des exercices sur la syntaxe des mots, et les éléments de celle des propositions. Avec le second Cours, les élèves de troisième pénètrent plus avant dans les difficultés de ces deux syntaxes, et un heureux choix de textes suivis leur fait récapituler toute la grammaire. Au total, manuel sérieux et pratique.

II. — Bien des gens s'imaginent qu'une traduction n'est jamais

qu'un livre à laisser aux écoliers en quête de *corrigés*. En voici une qui a la hardiesse d'ambitionner d'autres lecteurs. L'auteur a voulu « donner au public un César français aussi agréable comme lecture qu'exact comme interprétation; restituer au style de César le mouvement et la vie, la rapidité et le nerf ». Belles promesses. Ceux qui, par devoir ou par goût, se sont exercés à faire ainsi passer dans notre langue toutes les nuances d'un texte latin, et ont éprouvé toutes les difficultés d'un pareil travail, se défieront un peu et s'attendront à être déçus. Vraiment, ils ne le seront pas. Le traducteur ne se traîne pas péniblement sur les mots : il a du jet; il a de la couleur, et vive, et intense; c'est alerte, c'est aisé, c'est français.

Mais n'est-ce pas une « broderie » qui défigure l'original? répliqueront les partisans du calque trop fidèle. Non ; l'exactitude, quant au sens, est au moins aussi grande que dans les traductions qui avaient déjà cours. Quant aux mots, avouons qu'il s'en glisse parfois qui n'étaient pas dans le latin. Mais ils sont si courts et complètent si bien la pensée! César, s'il parlait aujourd'hui, ne les sous-entendrait plus, et ne manquerait pas pour cela à son *imperatoria brevitas*.

Les notes sont rares. Quelques-unes rétablissent la vérité, plus d'une fois « fardée » par le général-historien. D'autres ont trait aux usages romains ou à la topographie. Une bonne carte, dans un livre où la géographie tient tant de place, n'aurait pas été inutile.

Qu'on trouve étrange, si l'on veut, de laisser certains mots dans leur enveloppe à demi antique; de dire : les oppides, les Nerves ou les Kimbres; l'ensemble fait pardonner de tels détails, et il est dans cette œuvre mainte page qu'un professeur, même des classes supérieures, pourra proposer à ses élèves comme un parfait modèle de version « réussie ». J. MARQUAIS, S. J.

Le Drame norvégien. *Henri Ibsen — Biœrnstiern — Biœrnson*, par Ernest TISSOT. Paris, Perrin, 1893. In-12, pp. IV-294. Prix : 3 fr. 50.

En essayant de nous faire mieux connaître et, s'il se peut, goûter les œuvres d'Ibsen et Biœrnson, deux principaux représentants du drame norvégien moderne, M. Tissot offre le résumé des

principaux travaux écrits sur le sujet par la critique scandinave, allemande, anglaise et française. Le but de son étude n'est pas de discuter les problèmes aussi graves que compliqués dont ces deux libres penseurs se sont constitués interprètes et propagateurs convaincus; il se borne à les exposer, à les analyser. Eût-il même la compétence de les juger, dit-il très modestement, que le mot d'un critique célèbre l'aurait arrêté : « Les vérités ne me semblent plus que des erreurs relatives. » Laissant donc à chacun la liberté d'appréciation sur les théories plus étrangement exprimées qu'originalement pensées, il s'attache avant tout à mettre en lumière la réforme du drame norvégien accomplie avec tant d'éclat par ces deux innovateurs, en y faisant dominer l'élément national, les phases diverses par lesquelles ils ont dû passer avant de l'entreprendre; leur vie si tourmentée, si fiévreusement active, si pleine d'indicibles labeurs, mais aussi de triomphes. Il explique par leur vie extérieure et intérieure la genèse de leurs œuvres, soumet chacune d'elles à une analyse très détaillée, parfois fatigante pour qui ne les a pas lues, d'autant qu'elles sont très variées, souvent très compliquées, voire assez difficiles à comprendre.

Après des notions générales sur les deux dramaturges, sur la parenté de leurs talents, sur la différence entre le théâtre français et norvégien, et quelques données bibliographiques sur Ibsen, M. Tissot consacre à chacun d'eux une étude critique, faite avec grand soin et connaissance parfaite du sujet. Ce sont, au fond, deux monographies distinctes et seulement réunies ensemble. Ibsen, qui vient le premier, comme étant plus connu en France, est étudié comme auteur dramatique, comme philosophe et comme moraliste, suivant les trois phases de sa vie intellectuelle et littéraire. A la première période (1828-1864) appartiennent *Catilina*, pièce très inachevée, œuvre d'un collégien; *la Châtelaine d'Oëstrot*, drame historique, inspiré par un ardent patriotisme, mais long, diffus et plein de raisonnements politiques; *les Guerriers de Helgeland*, dramatisation réaliste de la forme scandinave des *Niebelungen*, thème bien connu, mais compliqué par plusieurs intrigues parallèles; *la Fête de Solhang*, romance populaire mise en comédie avec un grand talent, mais combien différente de la *Comédie de l'amour*, satire dénigrante qui scandalisa toute la Norwège, et dont l'in-

tention dernière semble avoir été de prouver que l'amour n'est que duperie, que mensonge, sous quelque forme qu'il paraisse. Enfin, *les Prétendants à la couronne*, dernier drame historique (treizième siècle) en cinq actes : œuvre dans son genre spéciale, mais qui après la *Comédie de l'amour* n'obtint aucun succès, en haine de l'auteur, mis au ban de la société et forcé bientôt de s'expatrier. Il s'en alla d'abord à Christiania, puis à Rome. Il en rapporta deux poèmes philosophiques de cinq mille vers : *Brand* (1866) et *Peer Gynt* (1867), poèmes dénigrants jusqu'à la satire, passionnés jusqu'au pamphlet, et originaux jusqu'à l'étrangeté ; à Dresde, il écrivit (1869) l'*Union de la jeunesse*, une comédie où il raille la politique norwégienne, et quatre ans après parut le très long drame philosophique : *Empereur et Galiléen*, symbolisant la lutte du paganisme et du christianisme et le triomphe, selon lui, passager de celui-ci. De la troisième période (1877-1891) je ne citerai que la *Maison de poupée*, trop connue, jouée dans toutes les capitales, et discutée passionnément ; le *Canard sauvage*, où l'âme humaine est dignement symbolisée par un canard boiteux (!); la *Dame de la mer*, comédie d'un inquiétant illogisme, traitant la même thèse que la *Maison de poupée*, c'est-à-dire l'égalité absolue des sexes et l'union librement contractée ; enfin *Hedda Gabler*, dont l'affabulation se base sur l'histoire aussi absurde que monstrueuse d'une femme enceinte qui se tue en éclatant de rire. Voilà Ibsen moraliste. La critique européenne l'a proclamé un des plus grands écrivains de notre siècle. M. Tissot se borne à rapporter cet arrêt sans y souscrire.

En général, il met une extrême réserve à donner son appréciation personnelle, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser parfois le lecteur, lequel ne sait si le critique énonce son propre jugement ou bien celui d'autrui. En voici quelques passages relatifs à Ibsen, et que nous tenons à reproduire.

« Ce théâtre, dans son ensemble, est surtout une longue, une suprême protestation contre la vie telle que nous l'a faite le christianisme. Pourquoi cette immolation de tout l'être à un idéal peut-être conventionnel, en vue d'espérances peut-être fallacieuses ? Pourquoi ces superstitions dans les rapports de famille, ces conventions surannées dans les rapports de société ? Pourquoi ces commandements arbitraires et cette existence attristée, alors que l'homme avait été créé pour vivre sainement, librement,

parmi la lumière et la paix? Le christianisme convient aux âmes enfants ; pour les autres ce ne sera qu'un manteau d'hypocrisie ou qu'un long sacrifice dont l'horreur reste inconcevable, etc. » (P. 138.)

« Dans ses drames, les pasteurs, les évêques, ont toujours des rôles abjects. Il nous montre le grave pasteur Strohmann procréant ses treize enfants, prêchant la décence des mœurs en oubliant qu'il a eu jadis son roman d'amour avec enlèvement, mariage secret, etc. ; il nous montre en l'évêque Nicolas l'incarnation des sept péchés capitaux. » (P. 69.) Ces individus figurent dans sa *Comédie d'amour*.

Ibsen prétendait exercer un apostolat, annoncer au monde pervers la bonne nouvelle qui doit le réformer et lui enseigner le véritable sens et le but de la vie. Et quelle est cette bonne nouvelle? La voici : « l'avènement d'un troisième État qui unira à jamais la vérité et la beauté, la morale et l'art, l'âme et la chair ! Il viendra un nouveau Messie, non le Messie du peuple juif, mais le Messie du royaume de ce monde, le Dieu-Empereur, l'Empereur-Dieu ! » (P. 97.) Ailleurs, il dit que son Dieu est celui qui fut toujours : « Seul demeure éternellement libre l'Esprit à jamais incréé. » Le christianisme est pour lui une étape, non un terme ; il passera comme a passé le paganisme naturel ; c'est la loi des choses. Il l'a amèrement critiqué, comme étant basé non sur les raisonnements, mais sur les sentiments, ou plutôt sur les passions. Enfin, pour lui, « le divin ici-bas c'est l'harmonie ».

Les extraits qu'on vient de lire n'ont rien qui puisse attirer les catholiques vers l'étude d'un écrivain dont les principes et les doctrines ne leur apprendront autre chose que ce qui se trouve dans les œuvres de Schopenhauer, Taine, Renan et consorts. C'est du pessimisme le plus courroucé, le plus révolté, qu'Ibsen a formulé dans l'énoncé suivant : « La nuit noire c'est encore ce qu'il ya de mieux ; » (p. 115), ou bien dans celui-ci : « Je ne connais rien au monde qui vaille la peine de vivre. » (P. 141.) Ses livres sont des livres de haine ou de désespoir ; ce verdict est de M. Tissot.

Le portrait de Biœrnson est moins sombre ; il n'y a dans ses œuvres aucune tendance pessimiste ; loin de là, ce qui le *significatise*, pour employer l'expression de M. Tissot, qui aime les mots à effet et les constructions inaccoutumées (v. p. 51, l. 2,

et p. 84, l. 16), c'est l'optimisme à la façon de Gœthe, que l'auteur du *Drame Norvégien* se plaît à citer comme terme de comparaison. Biœrnson croit aussi que le principe de bonheur est un principe d'harmonie; sa philosophie est la philosophie d'harmonie et d'apaisement. Observateur patient, penseur intègre, artiste indépendant et poète, il aboutit à une analyse et à une synthèse de cette vie étudiée dans ses *extériorités* comme en ses intimités. Réaliste dans sa première manière d'écrire, représentée surtout par son grand drame historique : *Sigurd le fou*, il se montre après, à la suite d'une crise morale et intellectuelle, profond psychologue, pénétrant les mystères de l'âme humaine, indiquant l'association des faits et des pensées, et en expliquant la genèse, les raisons d'être, les développements, les métamorphoses et le but final. Son esprit est mieux équilibré que celui d'Ibsen. « Il y a, dit M. Tissot, du soleil, de la paix, du bonheur, dans son œuvre. Aussi ses livres sont-ils des pages de vie bienfaisantes et radieuses. » (P. 22, 23.)

Mais les ombres n'y manquent pas non plus ; et certes, tout n'est pas, dans les œuvres de Biœrnson, salutaire, ni même édifiant. Après avoir goûté de la science moderne, des littératures étrangères, représentées par Stuart Mill, Darwin, Spencer, Stendhal, Max Muller, Taine, Auguste Comte; après avoir lu ces auteurs et autres du même genre, à en perdre les yeux, Biœrnson envisagea tout différemment les choses de la vie et de l'âme. Il abandonna ses croyances religieuses et rejeta toute religion établie; « il découvrit, conjecture M. Tissot, que le christianisme base ses principes, ses dogmes sur une vue idéale, et non sur une vue réelle de la nature humaine ; ... » que le dogme chrétien étant un pessimisme fondé sur un idéalisme, convient à certaines âmes, à certains tempéraments, non à tout le monde (p. 186) ; qu'il ennoblit l'homme, mais tue la joie, le bonheur. Ses livres de la seconde période sont écrits dans le sens des théories modernes sur la théogonie humaine. Il y explique tous les faits, toutes les choses et les pensées de ce monde par la théorie essentiellement matérielle, à savoir, que dans l'homme l'état psychique n'est que la dépendance, que l'effet de l'état physiologique. La foi aux vérités révélées, au surnaturel, au miracle, en est bannie, bien entendu. Elle ne convient qu'aux âmes enfants, n'ayant aucune expérience de la vie.

Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, l'héroïne de son dernier drame, *Trop hautes visées*, dirigé contre la foi au miracle, est une hystérique dont le caractère halluciné est expliqué par des causes purement physiologiques, par les témoignages de Charcot, de Richer, par un diagnostic des symptômes d'une précision extrême. C'est un cas de pathologie nerveuse, où il n'y a pas l'ombre de miracle.

En résumé, M. Tissot conclut, avec sa bienveillance systématique pour les auteurs, qu'au point de vue philosophique et humain l'œuvre de Biœrnson est bonne à étudier. Quant à moi, je n'y vois aucun profit pour quiconque a des principes conformes à la religion chrétienne. L'ouvrage de M. Tissot, lu attentivement, posément, car la lecture n'en est ni facile ni entraînante, à cause d'un luxe d'érudition minutieuse, justifie amplement une telle appréciation. J. MARTINOV, S. J.

Le Français et le provençal, par H. SUCHIER, professeur à l'Université de Halle, traduction par P. MONET, professeur au Prytanée militaire. Paris, Bouillon, 1891. In-8, pp. VI-224. Prix : 6 francs.

Cette traduction, entreprise sur le conseil de M. Gaston Paris, a été faite avec un soin consciencieux. Peut-être le « public savant », auquel elle est destinée, s'en serait-il passé sans peine ; car de nos jours on n'est guère de cette élite sans savoir l'allemand. Mais M. Monet a fait revoir son travail par l'auteur même; celui-ci a profité de l'occasion pour « modifier, améliorer » sa rédaction primitive, de sorte que le texte français a les avantages d'une seconde édition.

Ce traité sur la formation du français (et du provençal) est fort en progrès, en bien des points, sur ce que nous avions jusqu'ici. Mais il ne remplace pas Diez, Littré, Brachet, etc. ; il les suppose et cherche plus loin. Ainsi, l'auteur s'occupe des principaux dialectes du domaine français, il en trace les limites d'après quelques traits caractéristiques (*c* picard en face de *ch* français, *a* provençal en face de *ie* ou de *e* français, etc.), il en indique rapidement le développement phonétique et morphologique. En homme de la nouvelle école, dont M. H. Paul a si magistralement exposé les principes, il prête une attention spéciale

aux influences psychologiques. De là une foule de remarques intéressantes sur le croisement phonétique ou syntaxique, sur les permutations de sons, sur les changements de signification et d'emploi, etc.

Quelques détails pour finir. Dans certains cas, l'auteur suppose, d'après les livres, une prononciation qui n'est plus. Ainsi, aujourd'hui, nous prononçons *c* dans *échecs*, mais non *s* dans *gens*, ni *r* dans *aimer*; *croire* n'est plus diphtongue (*oi* = *ouè*), et la syllabe muette *ye* a cessé de se faire entendre dans *paie* (ou *paye*), *voient*, etc. Il est difficile de croire avec l'auteur (p. 100), que l'*s* de la première personne (*je rends*, *je crois*) soit due à la seule influence du verbe *faire*. Page 208, la rédaction est obscure, et ferait penser que M. Darmesteter voyait des indicatifs dans nos jolis composés, comme *porte-plume*, *marche-pied*, *attrape-nigaud*, *va-nu-pieds*, etc. Or, mieux que tout autre, M. Darmesteter a montré qu'à l'origine de cette formation pittoresque le verbe était à l'impératif. Il y aurait bien d'autres détails à relever dans ce travail si plein de choses. Mais c'est assez pour annoncer l'ouvrage, et pour montrer à qui il s'adresse.

J.-V. BAINVEL, S. J.

I. — **Les Ironiques,** poésies, par Joseph Bouchard. Paris, Nadaud (s. d.). In-12, pp. 204. Prix : 3 francs.

II. — **Bertrand du Guesclin,** drame en trois actes et en vers, par M. l'abbé A. Poulain. Paris, Lamulle et Poisson, 1893. In-12, pp. VI-165. Prix : 2 francs.

III. — **L'Immaculée**, *son triomphe au dix-neuvième siècle*. Poème en douze chants, par Joseph Rigal. Paris, Vic et Amat, 1893. In-12, pp. XIII-270. Prix : 2 francs.

IV. — **Bleuets et Nielles,** par Costy Martel. Paris, A. Lemerre, 1893. In-12, pp. 133. Prix : 3 francs.

I. — M. Joseph Bouchard, poète des *Ironiques* et qui se pose fièrement en ennemi de tout le monde, n'est pas tendre pour la critique. Aurait-il déjà senti les égratignures de cette mégère qui, du temps de Juvénal, caressait les corbeaux et déchirait les colombes? Je ne sais. Mais M. Bouchard débute, en ses *Ironiques*, par une décharge de projectiles rimés contre ces vieux à « barbe blanche » qui verseront leur « encre sale » sur son volume

couleur primevère : contre les Nestors hirsutes qui lui crieront, avec un dédain pompeux : Jeune homme,

.... Ton père vend de la ficelle,
Des cornichons et du poireau ;
Son métier t'échoit en partage ;
Ne persiste pas davantage
A devenir poétereau. (Page 14.)

Nous ne lui tiendrons point ce discours ; de quoi, sans doute, M. Joseph Bouchard sera bien surpris. Mais enfin, nous ignorons s'il a des aptitudes pour l'épicerie ; et il en faut : demandez plutôt au *Petit Épicier* de M. Coppée. Nous croyons même que M. Joseph Bouchard a plus de talent que tant de « poétereaux » qui méritent d'être, comme feu Pelletier,

Roulés dans *un* office en cornets de papier.

Si, par hasard, nous osions le louer ; si nous lui affirmions qu'il a de l'esprit, nous croirait-il ? Oh ! non ; car, selon lui, pour tout critique, le jeune poète n'est qu'un « imbécile » (p. 13), « de l'ordre du fruit sec » (p. 78) — autre image empruntée à l'épicerie. M. Bouchard hausserait les épaules si nous allions lui dire que *moribond* ne rime point à *potion* (p. 91) : deux idées qui pourtant s'appellent ; ni *lycéen* à *latin* (p. 136) : deux idées qui se repoussent, ou qui ne s'appellent plus guère.

M. Bouchard, ce « jeune sans vergogne » (p. 13), a légèrement tort de se moquer de tout le monde, et de la morale pardessus le marché. Le Juvénal imberbe des *Ironiques* ne craint-il pas un peu qu'on lui rende la pareille ? Quoi qu'il en soit, il n'obtiendra point de nous les « dix lignes de mépris » (p. 13) auxquelles il s'attend — et que peut-être il réclame.

II.— *Bertrand du Guesclin!* le grand connétable, le grand vengeur, pour la rançon duquel les femmes de Bretagne filaient leurs quenouilles de lin ! Quel souvenir et quel nom ! Ce grand nom s'étale en lettres rouges sur une jolie couverture cendrée, semée d'hermine. Autour de ce grand nom, l'auteur aligne trois actes d'un drame emprunté à la *Guerre des deux Jeanne ;* époque féconde en glorieux faits d'armes, « qu'un vrai Breton ne saurait lire ou rapporter, sans se sentir ému d'orgueil et de fierté » (Notice).

L'auteur déclare que cette pièce est un « premier essai ». Si

l'on n'examinait que les sentiments généreux qui éclatent partout ce serait probablement le cas de dire : coup d'essai, coup de maître. Quant au fond même, à la langue et à la versification, le poète ne semble pas adopter les avis qui ont généralement cours parmi ses confrères. Il a « cru, dit-il, devoir écrire dans le style le plus simple possible » ; et il a, le plus possible, rapproché les vers de la prose, par la raison que les jeunes acteurs « éprouvent trop souvent une réelle difficulté à débiter, d'une manière passable, les magnifiques alexandrins d'une poésie élevée ». De là vient qu'il néglige les magnifiques alexandrins, et, plus d'une fois, les règles en usage dans les vieilles prosodies. Ainsi, pour ne choisir des exemples que dans le premier acte du drame, on y rencontre à la file quatre rimes féminines (p. 12-13) ; quatre rimes masculines (p. 23) ; un vers sans rime (p. 18) ; puis des rimes par à peu près, comme celles-ci : *Je l'affirme*, rimant à *il vous estime* (p. 37) ; *complète* avec *accepte* (p. 42) ; *l'acier* avec *par pitié* (p. 35) ; *Bembro* avec *héros* (p. 19)... On y trouve *armistice* du féminin et nombre d'autres licences hardies, sans parler des enjambements, qui sont des licences ordinaires.

Les jeunes gens, même ceux des patronages, ont-ils vraiment moins d'efforts à faire pour loger en leur mémoire et pour débiter des vers *faciles?* — non point *faciles* comme ceux dont Boileau enseignait à Racine l'art difficile. Nous croyons avoir constaté le contraire : et, à tout prendre, ne serait-il pas préférable, dans tous les cas, de faire de son mieux ?

III. — L'*Immaculée*, c'est Marie, mère de Dieu, seule digne de ce beau nom. M. l'abbé Rigal, « lauréat des concours poétiques », lui consacre un volume de vers, qu'il intitule, en soustitre : *l'Immaculéïde*. La meilleure façon d'analyser cet ouvrage en douze chants, ce sera probablement de citer l'auteur luimême : « Que les juges de l'œuvre veuillent bien ne point fonder leur appréciation sur un rapide parcours, ou sur un simple coup d'œil, comme c'est l'usage en ce temps de fiévreuse lecture. Un examen sérieux leur fera dire, pensons-nous, que tout le dixneuvième siècle est dans l'ouvrage, au point de vue religieux et social ; que la Théologie, la Philosophie et la Science contemporaine s'y donnent la main pour collaborer, comme d'aimables

sœurs, au résumé de tout ce qui s'est jamais dit de plus élevé sur l'incomparable Héroïne de ce long poème. » (Préface, p. XIII.)

L'*Immaculéïde* rencontrera-t-elle des lecteurs insensibles, ou trop froids, le poète lui-même les en reprend, par avance, avec une éloquence indignée : « Les contempteurs de la poésie ne pourraient... avoir qu'une intelligence sans élévation, un cœur sans vibrations, un corps sans âme. » (*Ibid.*, p. IX.)

Voilà certes des reproches graves et une apostrophe vigoureuse. Espérons bien que personne ne les méritera.

IV. — Il ne faudrait pas confondre la gerbe des *Bleuets et Nielles* avec la foule de livres jaunes qui fleurissent pêle-mêle derrière les vitrines de la maison Lemerre. Le talent de l'auteur est délicat et il promet plus que des fleurs. Les cinquante ou soixante fleurs bleues ou rougeâtres de ce recueil ont d'abord été offertes au poète académicien des *Humbles*, avec un *Envoi* gracieux; à quoi M. Coppée s'est empressé de répondre : « Vos vers sont d'une inspiration fraîche et sincère, Madame, et aussi d'un art charmant. » Parmi ces poèmes d'une inspiration brève, il y a, je l'avoue, un peu trop de rêves couleur de bleuets ou de nuages roses; souvent, l'auteur ne semble voir dans la vie qu'un long sourire; de là quelques pages trop sentimentales : en un mot, l'auteur fait de ses fleurs trop de bouquets à Iris : ce sont les *Nielles*. Les pièces consacrées à des deuils, à des pensées de foi, *Automne*, *Lys mort*, *Petite Sœur des pauvres*, ont une autre allure; et c'est de ceux-là, surtout de la *Visite* au tombeau d'une mère, que l'on peut louer « l'art charmant ». — Le plus beau vers que nous croyons avoir trouvé dans ces 130 pages est celui-ci :

J'ai lutté, j'ai souffert, j'ai prié, j'ai pleuré. (P. 99.)

C'est là vraiment le résumé « sincère » de toute vie humaine, sérieuse, utile, chrétienne. Que l'auteur de *Bleuets et Nielles* médite son beau vers avant d'aller moissonner d'autres campagnes ou prairies. Alors, dans sa gerbe, il y aura moins de *Nielles*, peut-être même de *Bleuets;* mais plus de *Lys*, de fleurs d'*Automne*, ou de ces fleurs priantes et graves qui éclosent près d'une *église abandonnée*.

V. DELAPORTE, S. J.

Le Fuseau d'argent, par Pierre Huguenin. Paris, Lemerre, 1894. In-16, pp. 48.

Savoir conter est rare; savoir conter honnêtement et en vers est rarissime. M. Pierre Huguenin, qui est un jeune, a fait ce tour de force ignoré de beaucoup d'anciens; et il l'a fait de la meilleure grâce du monde. Simplicité de récit, fraîcheur de coloris, pureté de sentiment, il a fondu toutes les qualités de l'idylle, de la nouvelle et de la légende dans ce *conte de fée* bourguignon. Un jeune seigneur promet sa main à la meilleure fileuse du village. La pastourelle Isabeau, grâce au fuseau d'argent d'une fée bienveillante, devient châtelaine au concours, jusqu'au jour où une pie lui vole le don enchanté. Deux ballades traduites du patois expriment, en des strophes familières et délicates, la crainte et l'espoir de la bergère. Mais pourquoi donc M. Huguenin, ce maître rythmeur, malmène-t-il parfois la césure avec une liberté qu'on traitait jadis de licence, même dans les chefs-d'œuvre?

H. CHÉROT, S. J.

ROMANS

Au retour, par Henri Ardel. Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 330. Prix : 3 fr. 50.

Les personnages en scène sont nombreux, tous titrés par droit de naissance. La plupart appartiennent à une catégorie bien connue de la grande famille mondaine, d'allure très moderne, d'une nature spéciale, absorbée par le gaspillage des heures, ardente à la battue des distractions nouvelles, toujours sur la piste des fêtes, vivant pour s'amuser.

L'intérêt se porte sur trois personnages à part, dont les sentiments sont plus nobles, plus élevés. Le capitaine Jean de Bryès, dont la haute distinction égale la bravoure, serait seul capable de conquérir le blason. Au retour d'une campagne de cinq années en Orient, il recherche loyalement la main de Mme de Bressane, dont l'âme aussi est supérieure. Les désenchantements de la vie, faite de déceptions, sont venus pour la jeune veuve; elle se donne toute à sa fille, réclamant des soins attentifs pour sa santé délicate. Ayant en grande estime le capitaine Jean de Bryès, elle

s'emploie généreusement à le marier à une jeune fille intelligente qui n'a pas subi « les influences du milieu ».

La lecture de ce roman, écrit du reste avec verve, ne saurait être profitable à la jeunesse. ALEX. COURAT.

Souvenirs d'auberge, par Paul HAREL. Paris, Vic et Amat, 1894. In-16, pp. 209. Prix : 2 francs.

Enfin ! enfin ! un bon livre, bien fait ! de bonnes pensées bien présentées ! Nous l'avons lu, ce volume, brin à brin, effeuillant les fleurettes, égrenant les épis de cette gerbe champêtre qui nous égayait et nous charmait. Il y a vingt-huit historiettes du genre le plus varié, mais aucune du genre triste : c'est de la vraie gaieté française, ça ! ou je ne m'y connais plus. M. Harel a joliment raison de rester aubergiste comme son père et son grand-père ; il prétend qu'on fait mieux son métier quand on suit une tradition.

L'auteur est catholique, on le sait, il ne s'en cache pas ; comme il a une influence acquise par les services rendus, par le dévouement aux pauvres, par une aisance légitime, il s'en sert pour soutenir le bon combat de Jésus-Christ. Or, il se trouve que par surcroît, il est fort instruit et fort intelligent ; il fricote et il rime ; il sert d'excellent vin à ses clients, et il nous régale de sa poésie ou de sa prose.

L'Académie a couronné ses odes ; nous applaudirons à ses récits où pétille l'esprit, où brille la bonne humeur.

Nous engageons vivement nos amis à se délecter, comme nous l'avons fait, avec ces nouvelles d'un parfait aubergiste.

ADÉODAT LEFEVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Lyceum (Dublin). — Décembre. — Législation et entretien de la vie. — Devoirs des *clergymen* envers la réforme sociale. A propos de l'ouvrage : *Stephen Remarx*. — Jugements divers sur Dante. — Orthographe irlandaise. — Ballade de la délivrance de Richard Cœur de Lion. — Anecdotes sur Burns. — Aventures de deux ladies au Mashonaland. — Topiques du mois.

Month (Londres). — Janvier. — Éclat de l'Allemagne chrétienne. — Pour l'enfant, *C. Maude*. — Mgr Rider Haggard et l'emmurement des nonnes, *Rev. H. Thurston*. — André Vésale, fondateur de l'anatomie, *Rev. G. Tyrrell*. — L'école d'Oxford et la pensée religieuse moderne, *Rev. G. Tyrrell*. — Pouvoirs pour la confession, *Rev. John Morris*. — Le bienheureux Hermann Joseph, *A. Streeter*. — Force et sens de la loi, *W. Humphrey*.

Précis historiques. Bulletin mensuel des missions belges, S. J. Bengale. Congo (Bruxelles). — Janvier. — Passé et avenir du catholicisme, *L. Delplace, S. J.* — Mission du Kwango (Congo belge). Lettres des PP. *Van Henxthoven* et *Liagre, S.J.* — Mission du Bengale. Lettre du P. *L. Haghenbeek, S.J.*

Przeglad powszechny (Cracovie). — Décembre. — Une soirée au bord du lac de Genève, *Morawski*. — Gestes d'une famille puissante, *Kraszewski*. — L'abbé Charles Antoniewicz, sa vocation religieuse, *Badeny*. — Mérites de Copernic devant la philosophie, *Czaykowski*. — D'un passé récent, départ pour la Sibérie, *Kraskowski*. — Mélanges.

Janvier. — Situation présente du royaume de Pologne, *X*. — L'abbé Antoniewicz au couvent, *Badeny*. — Autre soirée sur les bords du lac de Genève, *Morawski*. — Nouvelle vue sur l'esthétique, *Rydl*. — D'un passé récent. Voyage jusqu'à Omsk, *Kraskowski*. — Une apparition (poésie), *Piatkiewicz*.

Revue Bénédictine (Maredsous). — 1er janvier. — Ordre bénédictin en Belgique. — Lectures de table des moines de Marchiennes au XIIIe siècle. — Notes pour servir à l'histoire des monastères bénédictins de la province de Reims.

Revue Canadienne (Montréal). — Décembre. — Fort et château Saint-Louis, *Gagnon*. — Nouveau livre du P. Lacasse.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 février — 20 *mars* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Agusti (V.), S. J. — *El Devoto del angélico joven san Estanislas Kostka*. Barcelona, imp. F. Rosal, 1893. In-16, pp. 334, avec portrait.

Bassibey (abbé René), docteur en droit canon. — *Les Sentences ex informata conscientia*. Ouvrage couronné par l'Académie de Saint-Raymond de Pennafort, de Paris. Paris, bureaux du *Journal du droit canon*, 1894. In-8, pp. xi-116. Prix : 3 francs.

Blanlœil (abbé). — *Considérations sur les vérités fondamentales*. Nantes, imprimerie Bourgeois, 1892. In-24, pp. 432. Prix : 1 fr. 25.

Borgnet (A.), prêtre du diocèse de Reims. — *B. Alberti magni Ratisbonensis episcopi, ordinis prædicatorum, opera omnia*. Vol. XX. Enarrationes in Evangelium Matthæi (xxi-xxviii); in Marcum. Vol. XXVII. Commentarii in II Sententiarum. Paris, Vivès, 1893. Deux vol. in-4, pp. 806-792.

Cornély (R.), S. J. — *Cursus Scripturæ sacræ*. I. *Introductio generalis*. Editio altera, emendata et aucta. Paris, Lethielleux ; Ratisbonne, Pustet, 1894. In-8, pp. 784. Prix : 12 francs.

Dalbus (F.). — *Les Ordinations anglicanes*. Arras, Sueur-Charruey, 1894. In-8, pp. 40. Prix : 1 franc.

Decorsant (abbé). — *Le Pape-roi*. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. 182. Prix : 2 francs.

Décrouïlle (abbé R.). — *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Haton, 1894. 4 vol. in-12, pp. xvii-496, vii-512, vii-496, vii-531. Prix : 4 volumes, 12 francs.

Deleval (abbé E.), curé d'Etinehem (Somme). — *La Très Sainte Passion du Dieu immortel souffrant dans un corps mortel, d'après Guillaume Stanihurst, de la Compagnie de Jésus*, traduite en français. Amiens, Imprimerie Rousseau-Leroy, 1893. In-8, pp. 585. Prix : 5 fr.

Druzbicki (G.), S. J. — *Breves puntos propuestos a la consideracion de quien desea acertar en la eleccion de estado*, traducidos por el P. Eduardo M. Garcia Frutos. Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1894. In-16, pp. 18.

Farjou (R. P. R.), S. J. — *Le Bienheureux Pierre Sanz et ses compagnons martyrs, de l'Ordre de Saint-Dominique. Panégyrique prononcé dans l'église primatiale Saint-André de Bordeaux, le* 15 *novembre* 1893. Bordeaux, imprimerie Coussau, 1894, In-8, pp. 29.

Garau (F.), S. J. — *De la eleccion de estado.* Nueva edicion refundida por el P. Vicente Agusti, S. J. Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1893. In-16, pp. 105.

— *El Purgatorio.* Nueva edicion refundida por el P. V. Agusti, S. J. Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1893. In-16, pp. 130.

Grou (J.-N.), S. J. — *La Science pratique du Crucifix dans l'usage du sacrement de l'Eucharistie.* Bruxelles, A. Vromant, 1894. In-16, pp. 156. Prix : 90 centimes.

Guillemon (abbé J.-M.), de la Compagnie de Saint-Sulpice. — *La Vie chrétienne, ses principes, sa pratique.* Paris, Lecoffre, 1894. 2 vol. in-12, pp. vi-385 et 350. Prix : 6 francs.

Hulst (Mgr d'). — *Conférences de Notre-Dame. Carême de* 1894. *La morale de la famille.* Première conférence : *la Famille ;* deuxième : *les Devoirs des époux, respect du lien conjugal ;* troisième : *les Devoirs des époux* (suite et fin), *respect des fins du mariage ;* quatrième : *les Devoirs des parents ;* cinquième : *les Devoirs des enfants* (suppléments à l'*Enseignement chrétien*). Paris, Poussielgue. In-8. Prix : la conférence, 25 centimes.

Ireland (Mgr), archevêque de Saint-Paul aux États-Unis. — *L'Église et le siècle. Conférences et discours*, publiés avec une préface par l'abbé Félix Klein, maître de conférences à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. 230. Prix : 2 francs.

Kinane (R. P. H.), P. P. — *Saint Joseph.* Traduit de l'anglais par Lérida de Geofroy. Nouvelle édition. Paris, Delhomme et Briguet (s. d.). In-16, pp. 372. Prix : 1 fr. 50.

Molinari (G. de). — *Science et religion.* In-16, pp. x-284. Prix : 3 fr. 50.

— *Ny Fivoasana ny Katesizy* (Explication du catéchisme pour les Malgaches). A. M. D. G. Antananarivo, Notontaina tamy ny Presy Katolika, 1892. In-12, pp. 465.

Paquet (abbé), docteur et professeur de théologie à l'Université Laval. — *Disputationes theologicæ seu commentaria in Summam theologicam D. Thomæ. De creatione.* Québec, imprimerie Demers, 1893. In-8, pp. 468.

Portmans (le P. Fr. A. M.), des Frères Prêcheurs. — *Manuel de*

dévotion à saint Joseph, comprenant des méditations substantielles et pratiques pour chaque jour du mois de mars et un grand nombre de prières. Deuxième édition. Liège, Dessain. In-16, pp. XXIII-344. Prix : 1 fr. 25.

PRADIÉ (Pierre), ancien député. — *La Divine Constitution de l'univers*, avec une préface d'Arthur Loth. Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. XXXI-487. Prix : 6 fr.

TEPE (G.-B.), S. J. — *Institutiones theologicæ in usum scholarum.* T. I, *continens tractatus de Vera religione, de Ecclesia Christi, de Verbo Dei scripto et tradito.* Paris, Lethielleux, 1894. In-8, pp. 636. Prix : 6 francs.

TURINAZ (Mgr), évêque de Nancy. — *La Troisième béatitude. La douleur et le découragement. Conférences aux femmes chrétiennes.* Paris, Retaux, 1894. In-16. Prix : 2 fr. 50.

X***. — *Mois de Marie, d'après les grands prédicateurs contemporains, suivi d'une série de textes de l'Écriture et des Pères sur chaque fête de la sainte Vierge, pour servir de matière à des instructions, sermons et discours sur ces fêtes.* Paris, Téqui, 1894. In-12, pp. 314. Prix : 3 francs.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1894. (*Analyse et travaux de* 1892.) *Météorologie. Chimie. Micrographie. Applications à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-24, pp. 649. Prix : broché, 2 francs ; cartonné, 2 fr. 50.

Annuaire de l'Université Laval, pour l'année académique 1893-94. N° 37. Québec, Coté, 1893. In-8, pp. 147-XXXVIII.

BOUSIES (comte de). — *Le Collectivisme et ses conséquences.* Bruxelles, Schepens, 1894. In-16, pp. 245. Prix : 2 fr. 50.

CAUDRON (R. P.), S. J. — *De la fin de l'État ou des sociétés civiles.* (Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, décembre 1893 et février 1894.) Amiens, imprimerie Rousseau-Leroy. In-8, pp. 55.

COLIN (R. P. E.), S. J. — *Observatoire royal de Madagascar. Observations météorologiques faites à Tananarive.* IVe volume, 1892. Tananarive, imprimerie de la Mission catholique, 1893. In-8, pp. VI-328.

DEMOLINS (Edmond), directeur de la *Science sociale.* — *Quel est le devoir présent? Réponse à M. Paul Desjardins.* Paris, Didot, 1894. In-16, pp. VIII-64. Prix : 75 cent.

France ecclésiastique. Almanach-Annuaire du clergé pour l'an de grâce 1894, contenant la Cour de Rome ; les archevêques et évêques de France, leurs vicaires généraux ; leurs officiaux ; les dignitaires et

chanoines des églises cathédrales; les supérieurs des séminaires, les curés et desservants; les cures, succursales et vicariats; les congrégations religieuses; ce qui est relatif au chapitre de Saint-Denis; etc. 44e année. Paris, Plon, 1894. In-24, pp. 880. Prix : 4 francs.

Gody (Léon). — *Précis des matières éclairantes et de l'éclairage moderne.* Namur, Wesmael-Charlier, 1894. In-16, pp. 176. Prix : 5 fr.

Huit (Ch.). — *La vie et l'œuvre de Platon.* Paris, Thorin, 1892. Deux volumes in-8, pp. IX-506 et 478. Prix : 20 francs.

Liard (Louis). — *L'Enseignement supérieur en France* (1789-1893). Tome II. Paris, Colin, 1894. In-8, pp. 522. Prix : 7 fr. 50.

Méray (Ch.), professeur à la Faculté des sciences de Dijon. — *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques.* Première partie : *Principes généraux.* Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-8, pp. XXXIII-405. Prix : 13 francs.

Saint-Vincent (A.-C. de). — *Nouvelle médecine des familles à la ville et à la campagne.* 11e édition entièrement refondue. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1894. In-12, pp. 452, avec 129 figures. Prix : cartonné, 4 francs.

Serre (Joseph). — *Ernest Hello. L'Homme, le Penseur, l'Ecrivain.* Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. VIII-416. Prix : 3 fr. 50.

Surbled (Dr Georges). — *Éléments de psychologie physiologique et rationnelle.* Paris, Masson, 1894. In-12, pp. VI-206. Prix : 3 francs.

Winterer (abbé). — *Le Socialisme contemporain.* Deuxième édition, entièrement refondue et continuée jusqu'en 1894. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. XI-406. Prix : 3 fr. 50.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Agusti (V.), S. J. — *El Beato Antonio Baldinucci, de la Compañia de Jesus. Reseña histórica.* Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1893. In-16, pp. 108, avec gravures. Prix : 1 franc.

— *Vida de los santos Justo y Pastor, mártires de Alcalá.* Barcelona, Libreria catolica, 1893. In-12, pp. 160, avec gravure.

— *Páginas del cristianismos dedicadas á la juventud. San Agapito.* Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1894. In-16, pp. 121. Prix : 40 centimes.

— *Vida de san Estanislas Kostka, novicio escolar de la Compañia de Jesus.* Barcelona, Subirana, 1893. In-8, pp. 625, avec portrait.

— *Los martires de Salsete, de la Compañia de Jesus. Reseña histórica.* Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1893. In-12, pp. 233, avec gravure. Prix : 1 franc.

Babeau (Albert), correspondant de l'Institut. — *La Province sous l'ancien régime*. Paris, Firmin-Didot, 1894. 2 vol. in-8, pp. xv-347 et 380. Prix : 12 francs.

Barrail (général du). — *Mes Souvenirs*. T. I (1820-1851). Avec un portrait. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 452. Prix 7 fr. 50.

Baudrillart (Henri). — *Gentilshommes ruraux de la France*, publié par M. André Baudrillart, et précédé d'une notice biographique par M. Charles Benoist. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. lxviii-358. Prix : 10 francs.

Blanc Saint-Hilaire. — *L'Espagne monumentale et pittoresque*, avec une préface de James Condamin, professeur à l'Université catholique de Lyon. Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. xix-396. Prix : 4 francs.

Chamard (Dom), prieur des Bénédictins de Saint-Maur. — *Annales ecclésiastiques pour faire suite à l'Histoire universelle de l'Église catholique, par Rohrbacher, continuée sous forme d'annales, de* 1846 *à* 1868, par Chantrel, *et de* 1869 *à* 1889 par Dom Chamard. Fasc. I. Année 1873 (suite). In-4 à double colonne, pp. i-160. Prix : le vol. 10 francs.

Daudet (Ernest). — *Souvenirs et révélations. Histoire diplomatique de l'alliance franco-russe* (1873-1893). Paris, Ollendorff, 1894. In-8, pp. iv-339. Prix : 7 fr. 50.

Delacroix (Frédéric). — *Les Procès de sorcellerie au dix-septième siècle.* Paris, Librairie de la *Nouvelle Revue*. In-12, pp. 328. Prix : 3 fr. 50.

Deville, capitaine breveté d'état-major. — *Palmyre. Souvenirs de voyage et d'histoire*. Paris, Plon, 1894. In-16, pp. viii-270. Prix : 4 fr.

Favre (Edouard). *Annales de l'histoire de Eudes, comte de Paris et roi de France à l'époque carolingienne* (882-898). Paris, Bouillon, 1893. In-8, pp. xxv-284. Prix : 8 francs.

Gsell (S.). — *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*. Thèse de doctorat ès-lettres en Sorbonne. Paris, Thorin, 1893. In-8, pp. 390. Prix : 12 francs.

Pasquier (chancelier). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. *Première partie. Révolution, Consulat, Empire*. III. — 1814-1815. T. III. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 448. Prix : 8 francs.

Payan d'Augery (abbé), vicaire général de Marseille. *Vie du vénérable J.-B. Gault, prêtre de l'Oratoire de Jésus, évêque de Marseille en* 1643. Marseille, Verdot, 1894. In-12, pp. 360. Prix : 2 francs.

Rance-Bourrey (abbé A.-J.). — *Documents sur le transport des cendres de Pie VI, de Valence à Rome*. Paris, Picard, 1891. In-8, pp. 15.

Rodocanachi (E.). — *Les Corporations ouvrières à Rome, depuis la chute de l'Empire romain*. T. I et II. Paris, Picard, 1894. Deux vol. in-fol., pp. cx-478 et 470. Prix : 40 francs.

Ruble (baron de). — *Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret*, publ. par le baron de Ruble. Paris, Paul, 1893. In-8, pp. xiii-240. Prix : 7 fr. 50.

X. — *Vie de la R. M. Anne Quinon, fondatrice et première supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons.* Paris, Delhomme et Briguet (1894). In-12, pp. x-176. Prix : 2 francs.

BELLES-LETTRES

Bainvel (J.-V.), S. J. — *Exercices méthodiques de vers latins. Partie du maître.* Tours, Mame, 1893. In-16, pp. xix-191. Prix : 4 francs.

— *Exercices méthodiques de vers latins. Ibid.*, 1893. In-16, pp. xii-168. Prix : 2 fr. 25.

Bouchet (E.). — *Précis des littératures anciennes et modernes.* Paris, Hetzel, 1894. In-8, pp. v-425. Prix : 7 fr. 50.

Cagnacci (Octavii), S. J. — *Odæ.* Venise, Imprimerie Emilienne, 1894. In-8, pp. 82.

Degré (A.). — *La Morale par la nature* (Fables en vers). Paris, Lamulle et Poisson, 1893. In-8, pp. 437. Prix : 3 fr. 50.

Ducros (Louis), professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix. — *Diderot. L'homme et l'écrivain.* Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. 344. Prix : 3 fr. 50.

Gariel (Georges). — *Les Conférenciers de Notre-Dame.* Grenoble, Imprimerie centrale, 1891. In-8, pp. 62.

Gréard (O.), de l'Académie française. — *Prévost-Paradol. Étude suivie d'un choix de lettres.* Paris, Hachette, 1894. In-16, pp. vi-305. Prix : 3 fr. 50.

Havet (Louis), professeur au Collège de France. — *Abrégé de métrique grecque et latine.* Paris, Delagrave, 1894. In-12, pp. viii-94. Prix : 2 francs.

Huguenin (Pierre). — *Le Fuseau d'argent* (en vers). Paris, Lemerre, 1894. In-16, pp. 45.

Letourneau (Ch.). — *L'Evolution littéraire dans les diverses races humaines.* Paris, Battaille, 1894. In-8, pp. vii-574. Prix : 9 francs.

Le Roy-Villars (Ch.). — *Le Gondolier de la mort. Drame vénitien en trois actes.* Paris, Bricon, 1894. In-12, pp. 142. Prix : 1 franc.

Supplément au Dictionnaire arabe de Said El-Khouri El-Chartouni. Beyrouth, Librairie de l'Imprimerie Catholique, 1893. In-8. Prix : broché, 15 francs.

ROMANS

Gérard (Dorothea). — *Recha.* Paris, Perrin, 1893. In-16, pp. 283. Prix : 3 fr. 50.

Héricault (Ch. d'). — *Une Veuve millionnaire.* Paris, Firmin-Didot, 1894. Bibliothèque des mères de famille. In-16, pp. 396. Prix : 2 fr. 50.

Verley (A.). — *Les Chambres de Fernande.* Paris, Lecoffre, 1894. In-16, pp. 268. Prix : 2 francs.

Le 31 mars 1894.

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. Dumoulin et Cᵉ, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

30 AVRIL 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Christ in type and prophecy, by Rev. A. J. MAAS, S. J., professor of oriental languages in Woodstoock College, Md. New York, Benziger, 1893. Vol. I. In-8, pp. 485.

C'est la vie de Jésus-Christ, d'après les figures et les prophéties de l'Ancien Testament, une sorte d'Évangile préhistorique que va nous donner le R. P. Maas. Voici les divisions générales qui formeront les huit parties de cet ouvrage : Généalogie, Naissance, Enfance, Noms, Offices, Vie publique, Souffrances, Gloire du Messie. Le premier volume, qui a seul paru jusqu'ici, contient, avec une Introduction, le texte anglais et le commentaire de toutes les prophéties qui se rapportent aux quatre premiers chefs. On peut dès maintenant prédire à l'auteur un véritable succès; les théologiens, les apologistes, les prédicateurs trouveront chez lui des armes non seulement solides et de bonne trempe, mais, ce qui ne gâte rien, polies, et même étincelantes, pour peu qu'on les expose au grand soleil.

L'Introduction, qui traite de la prophétie en général et des prophètes, n'a pas moins de cent soixante pages. On n'a cessé, depuis l'origine du christianisme, de démontrer par les prédictions de l'Ancien Testament la divinité de Jésus-Christ, l'autorité irréfragable de sa mission. Les premiers apologistes de la foi, les apôtres et le Sauveur lui-même ont eu recours à ce genre d'arguments. Aussi, que de fois depuis Celse l'adversaire a tenté d'émousser cette arme dans nos mains! Celse n'est point tout à fait mort; il a trouvé de notre temps des partisans nombreux :

Ewald, Reuss, Kuenen, Réville et tant d'autres, dont le R. P. Maas nous expose avec soin les théories pour les réfuter ensuite. Car, il faut en convenir : pour être en Amérique, notre auteur n'en est pas moins bien informé de ce qui se passe dans le vieux monde. Toutes les théories de nos modernes rationalistes lui sont parfaitement connues; une seule peut-être dans cet ouvrage n'a pas été signalée, et l'omission est facile à réparer : je veux parler de la position nouvelle prise par la jeune école des E. Havet et des Maurice Vernes. Kuenen lui-même en éprouva du scandale et le déclara de très haut à M. Vernes.

Au second chapitre de son Introduction, le R. P. Maas traite la question suivante : Jusqu'à quel point les nations étrangères à Israël eurent-elles connaissance des prédictions divines ? Peut-on dire qu'il y eut chez la plupart des peuples anciens, sinon l'attente positive d'un Rédempteur promis, du moins une sorte d'aspiration vers un Libérateur de l'humanité ? Je ne sais si tous les lecteurs accepteront d'emblée les traditions antiques que l'on nous apporte ici des quatre coins du monde : Perses, Indiens, Chinois, Arabes, Grecs, Latins, Germains, Celtes, Mexicains, Péruviens, etc., pas une race, j'allais dire une tribu, qui n'apporte son témoignage. La question est certainement intéressante ; je préfère cependant la suivante, où l'on envisage directement la prophétie chez les vrais prophètes du peuple de Dieu : c'est le sujet des chapitres III, IV et V de l'Introduction.

Mais quel rôle magnifique que celui de l'ordre prophétique en Israël ! C'était une véritable fonction sociale, instituée de Dieu immédiatement pour la gouverne de son peuple, et entretenue par un miracle constant depuis les temps de Samuel jusqu'après l'exil. Faut-il dire avec l'auteur que le sacerdoce ancien ne partagea en aucune façon le rôle d'éducateur du peuple? Faut-il croire surtout que les prophètes, auxquels appartenait le magistère suprême en Israël, suffirent à l'enseignement des cinq ou six millions d'âmes répandues en Palestine? Ou bien, devrons-nous admettre, jusque dans les petites villes de province et dans les plus humbles hameaux, des éducateurs, des maîtres de second et de troisième ordre, enseignant, sous la haute direction des prophètes, la religion au simple peuple, aux enfants, aux artisans, aux bergers, à tous enfin, puisque tous doivent connaître la loi et la mettre en pratique? En d'autres termes, faudra-t-il supposer,

dans les temps antérieurs à l'exil, une institution analogue à celle des synagogues que nous voyons fonctionner dans les trois ou quatre derniers siècles qui ont précédé Jésus-Christ? Autant de questions dont le R. P. Maas nous suggère au moins la solution, quand il ne la donne pas en termes exprès.

Mais je sens que je n'en finirais pas à dire tout le bien que je pense de cette Introduction. Contentons-nous d'ajouter que le lecteur y trouvera encore clairement exposé et sagement résolu le problème critique, aujourd'hui si fortement agité, concernant l'antériorité de la loi sur les prophètes.

La méthode suivie par l'auteur, quand il explique en détail chacune des prédictions messianiques, m'a paru très nette et d'un caractère parfaitement scientifique. D'abord un aperçu général, qui met au point voulu la prophétie dont on va dérouler le tableau sous les yeux du lecteur ; puis le texte se développe avec lenteur et majesté, accompagné d'un savant commentaire qui fouille avec amour jusqu'aux moindres détails de la peinture biblique.

Après cela, on conçoit que le R. P. Maas ne se soit pas séparé sans regret de son travail pour le livrer au public : « It is with sincere sorrow that the author surrenders a work that has afforded him so many hours of interior joy and consolation. » Le lecteur, j'en suis sûr, partagera les sentiments de l'écrivain : c'est avec joie qu'il lira ce livre, avec regret qu'il en tournera le dernier feuillet. L. MÉCHINEAU, S. J.

Les Omrides, *préface historique à l'* « *Athalie* » *de Racine*, par l'abbé F. Martin, prêtre du diocèse d'Orléans. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. 1 vol. in-12, pp. 374. Prix : 3 francs.

« Au temps de Racine on savait très bien son histoire sainte ; à présent on ne la sait plus ; mais ça n'est pas du tout nécessaire pour comprendre *Athalie.* » — Il y a du vrai, il n'y en a que trop dans cette phrase de M. Francisque Sarcey. (Conférence sur *Athalie*, octobre 1888.) L'histoire sainte, cette histoire que Dieu lui-même a daigné consigner pour nous dans des livres inspirés, quand elle s'enseigne encore, n'est-elle pas reléguée dans les classes les plus élémentaires? Réduite aux humbles propor-

tions d'un manuel enfantin, à peine expliquée et imparfaitement comprise, elle se voit bientôt étouffée sous le poids de l'érudition profane, ou même renvoyée au pays des légendes, devant les prestiges de la science rationaliste. Et pourtant, quoi qu'en pense M. Sarcey, la connaissance de l'histoire sainte est nécessaire, non seulement pour admirer dans leur harmonieux ensemble les relations surnaturelles de Dieu avec l'humanité, mais encore pour comprendre l'art chrétien, et en particulier le chef-d'œuvre de Racine. *Athalie* en effet, selon l'expression même de son auteur, est une tragédie *tirée de l'Écriture Sainte.*

Transporter ses élèves dans le monde palestinien du neuvième siècle avant Jésus-Christ, les faire assister aux grandes luttes religieuses et politiques de cette époque, afin de les mettre à même de mieux sentir les beautés d'*Athalie*, comme aussi de porter un jugement plus éclairé sur les critiques dont elle est l'objet, tel a été le but de M. l'abbé Martin dans l'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs. Son étude historique et littéraire nous conduit, à travers vingt chapitres des IIIe et IVe livres des Rois, depuis Amri, père d'Achab et fondateur de la dynastie des Omrides, dont Athalie fut le dernier rejeton, jusqu'après la mort du roi Joas. A l'intérêt si vif, au charme puissant de ces récits bibliques, dominés toujours par les deux imposantes figures d'Élie et d'Élisée, s'ajoute le plaisir de lire dans leur cadre historique les vers de notre grand poète, et de constater l'exactitude parfaite des allusions dont ils sont parsemés.

L'auteur est parfaitement maître de son sujet, comme le témoigne d'abord la longue liste des ouvrages consultés. Nous avons pourtant été surpris de n'y point rencontrer le travail si remarquable de Son Ém. le cardinal Meignan sur les prophètes d'Israël; peut-être, en y lisant le tableau du règne de Josaphat, M. Martin serait-il devenu un peu moins sévère pour ce « pauvre roi ». Le savant prélat propose aussi, sur le massacre des prophètes de Baal par l'ordre d'Élie, des réflexions fort justes et de nature à atténuer l'impression pénible de cette exécution, en montrant qu'une telle sévérité ne fut pleinement approuvée ni de Dieu ni de l'antiquité chrétienne.

La narration, toujours vivante et pittoresque, s'éclaire de toutes les lumières que les auteurs profanes et surtout les découvertes modernes projettent sur ce passé lointain. Deux cartes géogra-

phiques et quelques illustrations insérées dans le texte seront certainement goûtées du lecteur, ainsi que les renseignements chronologiques, iconographiques et autres mis en appendice.

La nature et l'importance de l'idée messianique sont bien mises en lumière par l'auteur, qui en fait un heureux usage pour répondre à l'objection soulevée à propos de la prophétie de Joad. Laisser entrevoir la cruelle ingratitude de Joas, c'est, dit-on, refroidir nécessairement le spectateur à l'égard du héros de la tragédie. Mais, Joad ne travaille pas en réalité pour Joas, « il ne voit.... que son descendant lointain qui doit fonder la Jérusalem nouvelle. Ces larges idées, il faut les communiquer aux prêtres, et voilà pourquoi il prophétise. Nous avons deux buts, leur dit-il; le premier et le plus direct c'est

De rétablir Joas au trône de ses pères:

Mais ce but n'est important que parce qu'il amène le second, qui est de *rallumer le flambeau de David*. »

Moins heureuse nous semble la réponse nouvelle proposée par M. l'abbé Martin à ceux qui accusent le Joad de Racine d'attirer Athalie dans le temple par une « canaillerie magnifique » (Sarcey), promettant de la satisfaire, alors qu'il ne songe qu'à lui ôter le trône et la vie. Paraissant concéder aux adversaires que la réponse du grand prêtre est « équivoque et traîtresse », l'auteur pense que Racine, à son insu peut-être, fut amené à la mettre sur les lèvres de Joad par sa profonde connaissance de l'histoire et des mœurs juives. « Joad est juif; il appartient à cette nation féroce où se pratique sans remords l'impitoyable même : « Œil « pour œil, dent pour dent »;... par quel privilège trancherait-il sur ses contemporains rusés et cruels? » Cette appréciation, légèrement teintée d'antisémitisme, ne nous paraît pas absolument exacte. Ne cherchant rien moins qu'à faire le panégyrique de leur nation, les historiens d'Israël nous signalent, il est vrai, plusieurs traits d'une révoltante barbarie; mais il suffit de parcourir le Deutéronome, si justement appelé la préface de l'Évangile, pour se convaincre que ces actes étaient en opposition flagrante avec l'esprit de la loi, et qu'Israël possédait un idéal moral bien supérieur à celui des nations païennes. Ici d'ailleurs l'objection ne porte que sur le moyen employé pour s'emparer d'Athalie. Or, il nous paraît bien plus aisé de soutenir la légiti-

mité d'une telle ruse de guerre, que de supposer en un prêtre, en un prophète comme Joad, l'ignorance ou l'oubli de ces paroles du psaume XIV : « Seigneur, qui demeura dans votre tabernacle?.... Celui qui pratique la justice, qui parle selon ce qu'il croit être la vérité.... »

Quoi qu'il en soit de ces critiques, nous souhaitons aux *Omrides* de nombreux lecteurs. Ils y trouveront certainement intérêt, plaisir et profit.

A. PIFFARD, S. J.

Tractatus de Romano Pontifice, *cum prolegomenis de Ecclesia*, auctore Dominico PALMIERI, S. J., editio altera, aucta et in nonnullis emendata. Prato, Giachetti, 1891. In-8, pp. 792. Prix : 6 francs.

Cet ouvrage et l'auteur sont connus : dans le monde théologique le P. Palmieri est une célébrité, et le *de Romano Pontifice* passe pour son chef-d'œuvre.

Quand il parut pour la première fois, il y a quinze ans, des hommes comme M. le chanoine Didiot écrivirent : « Le R. P. Palmieri était bien l'homme qui convenait pour *creuser* les définitions du concile du Vatican relatives à l'Église et au Souverain Pontife. Son travail réalise vraiment un progrès dans l'intelligence du dogme... Nous l'en félicitons bien sincèrement et nous attendons de lui des travaux plus approfondis et plus fructueux encore, sur ce terrain qu'il a déjà si patiemment fouillé[1]. »

Le désir exprimé par l'éminent doyen de la Faculté théologique de Lille vient d'être réalisé dans la nouvelle édition : plus de vingt thèses sur le Magistère de l'Église, son institution, sa nature, sa perpétuité, son infaillibilité, son extension, etc., donnent une augmentation considérable, mais précieuse, à ce beau traité de l'Église et du Pape.

La question si actuelle des concordats a été aussi remaniée; la modification porte, non pas sur le fond de la doctrine, qui n'avait aucun besoin d'être changée, mais sur son antiquité, laquelle, contestée en France[2], demandait à être établie, et sur les formules, toujours embarrassantes, de ces sortes de conven-

1. *Revue des sciences ecclés.*, 1879, p. 123.
2. *La Science cathol.*, 1887, p. 515.

tions, formules qui ont reçu une explication nouvelle, docte et conciliante.

Partout l'auteur reste lui-même, original et solide, patient et profond dans ses pénétrantes analyses.

Qu'on nous permette d'ajouter que le prix si modéré auquel ce grand ouvrage est mis en vente lui assure, pour le progrès de la théologie sérieuse, une large diffusion.

A. AVRIAL, S. J.

La Vie surnaturelle, manuel de la vie et de la perfection chrétienne, par l'abbé F.-H. VOSDEY, vicaire général de Troyes. Paris, Retaux, 1893. In-18 jésus, pp. 326. Prix : 3 francs.

« L'auteur de ce questionnaire n'a pas eu l'intention de faire un livre » (p. 15), disait trop modestement, au début de sa préface, le regretté vicaire général de Troyes. Son successeur, qui a été bien inspiré en se faisant « un devoir de ne pas l'ensevelir dans l'oubli » (p. 10), présente ainsi « aux personnes dont l'instruction religieuse est terminée » (p. 15) l'ouvrage posthume de M. Vosdey : « L'heureuse conception du plan, l'exactitude de la doctrine, la netteté de l'exposition, la précision des termes, et, par surcroît, la pureté et la vigueur du style qui convient à une composition de ce genre, tels sont les caractères et les qualités que nous avons constatés dans cet écrit. S'il n'eût été que bon, nous l'aurions laissé dans l'ombre; l'ayant trouvé excellent, nous ne pouvions hésiter à le mettre au jour. » (P. 9-10.)

Tout en souscrivant à ce jugement, nous nous permettrons respectueusement quelques remarques qui témoigneront de la sincérité de notre critique.

Des trois parties qui composent cet ouvrage, bornons-nous à signaler brièvement les deux premières : la première traite de la création de l'homme, de l'élévation à l'état surnaturel, de la chute, de la réparation avant la venue de Notre-Seigneur. La seconde montre Jésus-Christ *Sauveur*. La troisième, qui occupe le plus de place (pp. 83-264), traite *des Vertus surnaturelles*, et est, sans contredit, la plus importante. Après les vertus théologales et les vertus cardinales, le choix des autres semble un peu arbitraire; les raisons pour lesquelles l'auteur exclut les vertus de religion et de chasteté ne paraissent pas pleinement convain-

cantes. Imbu de la doctrine des saints, et particulièrement de celle de saint Thomas, ne serait-il pas souhaitable qu'il empruntât plus souvent encore ses définitions mêmes au Docteur angélique?

Un long appendice est consacré à l'*Oraison*. Il y aurait peut-être un danger à vouloir trop réglementer la dévotion, et à laisser croire que le succès dépende des efforts de l'esprit. Hâtons-nous de le dire : s'il parle de la *Contemplation infuse*, M. Vosdey déclare qu'elle échappe à toute méthode, et les mystiques qu'il indique sont, croyons-nous, « les plus renommés pour leur piété et leur orthodoxie » (p. 282). C'est avec plus de détails qu'il traite de l'oraison mentale ordinaire; celle-ci n'échappe pas à l'analyse, et il en donne clairement les parties; bien que celles de saint Ignace ne soient pas toujours très heureusement ou très strictement exposées, les méthodes qu'il recommande sont bien les meilleures; les maîtres de la vie spirituelle qu'il cite, les guides les plus sûrs; et il a raison de conclure que « le progrès ne peut s'obtenir que par l'oraison, dont il est le fruit *surnaturellement* naturel » (p. 291). P. POYDENOT, S. J.

Le Chemin de la vérité. *Du Spiritualisme au christianisme. La Religion*, par I. L. GONDAL, S. S., professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique au séminaire de Saint-Sulpice. Paris, Roger et Chernoviz, 1894. In-12, pp. XI-323. Prix : 2 francs.

Ce volume est une pierre détachée du grand édifice que le savant professeur de Saint-Sulpice se propose d'élever à la gloire de la foi. Cette œuvre, sous le titre général de « *Chemin de la vérité* », comprendra trois séries d'études apologétiques ainsi groupées.

1° Du scepticisme au spiritualisme.

2° Du spiritualisme au christianisme.

3° En plein christianisme, ou le christianisme intégral.

La première partie nous promet la réfutation détaillée du scepticisme, du matérialisme et de l'athéisme. La deuxième embrasse cinq études distinctes : la Religion, — le Surnaturel, — les Prophéties, — l'Évangile, — le Christianisme. La dernière nous conduira sans doute au catholicisme.

Voilà certes un vaste plan, puissamment conçu, et, chose plus

rare qu'on ne pense, nettement formulé. Il répond, croyons-nous, au besoin actuel des esprits. Nous sommes loin de ce temps où l'apologiste pouvait dresser tranquillement ses batteries contre la *Religion naturelle* de M. Jules Simon. Il ne suffit même plus, comme au dix-huitième siècle, de combattre l'athéisme de la philosophie matérialiste. Le kantisme, dominant sous mille formes notre génération, a porté ses ravages au fond même de l'âme, et il faut d'abord apprendre à l'intelligence à se ressaisir elle-même si l'on veut asseoir sur une base solide, non une vague religiosité, mais une foi vraiment convaincue.

Elle est donc nécessaire, cette première étape *du scepticisme au spiritualisme :* si nécessaire que, nous l'avouerons, nous avons été un moment surpris, presque déçu, en voyant le docte sulpicien la renvoyer à plus tard. Heureusement ce n'est que partie remise, et le volume déjà paru nous permet d'espérer une apologie aussi complète que sérieuse.

Une âme immortelle, un Dieu créateur; M. Gondal suppose ces deux vérités déjà établies : partant de là, il conduit le lecteur, non pas encore à la foi, mais à la conception rationnelle de la religion et de ses devoirs. Cinq livres développent cinq grandes questions :

1° *Vraie notion* de la religion (analyse à la fois savante et très nette des relations de l'homme avec Dieu).

2° *Nécessité* d'une religion.

3° Du devoir de *la prière :* c'est, à notre avis, la partie la plus originale de cette étude.

4° Nécessité d'un culte public dans la famille et la société.

5° De l'unité essentielle de la religion obligatoire. L'auteur distingue très justement entre la vérité et la bonne foi : « la vérité est affaire de science, la bonne foi affaire de conscience. Or, si la science est une, la conscience est multiple. » (P. 250.)

Les questions sont anciennes, mais la façon de les traiter est intéressante : une vue large et nette du sujet, la vigueur du raisonnement et une marche rapide qui va droit au but, surtout une grande sûreté de doctrine jointe à la précision de la pensée, trahissent le professeur expérimenté. Rien d'ailleurs qui rappelle l'allure un peu lourde des traités dogmatiques. S'adressant au grand public plutôt qu'aux professeurs, l'exposition a ce ton vif et alerte que demandent les esprits de ce siècle. Tout au plus

regrettera-t-on que les citations entravent si souvent la marche de la pensée. L'auteur a voulu « faire passer sous les yeux du lecteur les plus belles pages de la littérature religieuse ». (P. XI.) A dire vrai, le *Choix de lectures* ne saurait être plus heureux ni plus varié. Mais l'ouvrage n'y perd-il pas un peu de son originalité, et la démonstration n'en sera-t-elle pas çà et là trop affaiblie ? Ce siècle positif nous a si souvent reproché, à nous catholiques, nos apologies oratoires ! Le savant sulpicien expose la vérité avec une si lumineuse clarté, et parfois avec un tel bonheur d'expression, que les questions importantes gagneraient à être toujours discutées par lui-même, sauf à produire ensuite, s'il y a lieu, des témoins autorisés et intéressants.

Peut-être aussi certains esprits synthétiques trouveront-ils l'apologie fragmentée à l'excès : cinq volumes pour conduire de la religion naturelle au christianisme, c'est beaucoup. N'est-ce pas s'exposer à séparer des questions étroitement liées, et par suite à une démonstration incomplète? Il est vrai que tant d'esprits dans le monde demandent la vérité par petites doses, et sont effrayés des gros volumes !

En tout cas, nous attendons trop de bien du grand ouvrage annoncé, pour ne pas signaler cet écueil. Mais dès maintenant nous ne doutons pas que ce premier volume ne soit accueilli avec faveur. Selon la parole d'un juge autorisé entre tous, Son Ém. le cardinal Bourret, « à notre société qui semble avoir perdu son orient religieux, il rendra des services intellectuels et moraux dont elle a le plus grand besoin ». (Lettre à l'auteur.)

E. PORTALIÉ, S. J.

Science et religion, par G. DE MOLINARI, correspondant de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des Économistes*. Paris, Guillaumin, 1894. In-18, pp. x-284. Prix : 3 fr. 50.

Nous ne serons pas de ceux qui feront dur accueil au livre de M. de Molinari. Il y règne un amour de la justice, une passion pour la moralité dont la note est trop nette pour n'être pas sincère. Mais les vérités qu'on y trouve augmentent notre désir que l'auteur arrive à la pleine lumière pour le reste.

L'idée de l'ouvrage est analogue à celle déjà présentée dans *Religion*. (V. *Études*, partie bibl., mars 1892.) La première partie

a pour titre : *l'Utilité des religions*. Si les croyances religieuses ont été nécessaires dans l'enfance de l'humanité, elles le sont encore dans l'état de civilisation. « A mesure que les entreprises s'agrandissent, les manquements au devoir causent à la société un dommage croissant ; » or la religion « est l'assureuse de la justice ». La deuxième partie s'occupe du *Progrès religieux*. Il est nécessaire à la moralité des nations qu'il y ait toujours accord entre la science et la religion ; cet accord est possible. La science s'accommode même des doctrines chrétiennes mieux que de toute autre solution, s'il s'agit de la création, de l'intention de bonté que Dieu avait en créant le monde, des intermédiaires entre Dieu et l'homme, du dogme de la vie future. Pour les autres points que l'Église aurait déjà mis d'accord ou qui lui resteraient à mettre d'accord avec la science, l'auteur ne nous paraît pas assez familier avec l'enseignement catholique. Un seul exemple : « Nous ne pouvons plus admettre, dit-il en parlant du récit de la Genèse, que la vie végétale ait pu naître avant les sources de chaleur et de lumière. » (P. 126.) Mais rien ne force à interpréter le passage de la Bible auquel on fait allusion comme affirmant la création des végétaux avant la *création* du soleil, ou au moins l'existence d'une vie végétative à l'abri de *toute* chaleur et de *toute* lumière. (V. *Études*, avril 1894, p. 561-564.)

L'illusion de M. de Molinari est de considérer la religion comme un produit purement rationnel d'une faculté localisée « dans la partie supérieure de l'encéphale » (p. 203). Il a à se réconcilier avec le concept d'une religion positive, divinement révélée, quoique à base historique et rationnelle. Espérons que sa sincérité l'amènera un jour à reconnaître ce côté divin du christianisme.

L. ROURE, S. J.

Sermons de Mgr Gay, *évêque d'Anthédon*. Paris, Oudin, 1894. 2 vol. in-8, pp. 500 et 491. Prix : 12 francs.

Beaucoup de personnes, du goût le plus affiné, tiennent Mgr Gay pour un des maîtres contemporains de l'ascétisme. Dans ces deux volumes de sermons que de pieux héritiers ont eu l'heureuse pensée de publier, on retrouvera les qualités qui ont valu à ses précédents ouvrages un légitime succès. Il me semble même — sauf avis de juges plus compétents — que la pensée de l'éminent

prélat se dégage et se déroule ici plus aisément, que le style est plus libre et plus varié d'allure.

Peut-être aussi les sujets si importants et variés qu'il traite se prêtaient-ils mieux à un langage plus précis, plus chaud, plus oratoire. Avec le cadre de ses prédications, le cercle de son auditoire s'élargit. Il comprend, outre les personnes qui pratiquent les conseils évangéliques, celles qui, dans le monde, font profession d'une solide piété. Car ce sont les grands principes de la vie chrétienne qui sont exposés. Dans ses premiers sermons l'auteur traite de « la vie selon Jésus-Christ » ; il en examine le principe, la loi et la fin, et l'oppose à celle qui « est selon le monde ». Poursuivant ensuite cette féconde pensée, il montre que la vie chrétienne se reconquiert par la pénitence ; que l'Eucharistie est son aliment; le mariage, sa source naturelle ; le sacerdoce, sa source surnaturelle qui jaillit elle-même du Christ ressuscité. Les derniers sermons traitent de la divinité de Notre-Seigneur, du péché, de la mort, du jugement et de l'enfer.

Sur la miséricorde comme sur la justice de Dieu, Mgr Gay transmet dans toute sa pureté l'enseignement catholique ; il déclare nettement que le feu éternel auquel sont condamnés les criminels est « réel, et non métaphorique ». Faut-il signaler, près de belles et éloquentes pages, quelques traits, à mon avis, moins heureux ? Celui-ci, par exemple : « Tandis que les corps des élus exhaleront des parfums exquis, ceux des damnés exhaleront des puanteurs horribles. » (T. I, p. 383.) Dans le sermon précédent, au milieu d'excellentes raisons qui mettent bien en relief la justice des peines éternelles, je rencontre, en guise de preuve, ce petit raisonnement assez peu convaincant, et qui suppose ce qui est en question : l'impossibilité du repentir. Le damné ne se convertit pas parce que « le repentir est un changement ; le changement suppose la succession ; la succession suppose le temps ; il n'y a plus de temps dans l'éternité ». (P. 350, t. I.)

Voici les sujets développés dans le second volume, ils sont également intéressants et variés : Les démons ; la pénitence ; l'aumône ; la foi ; l'obéissance ; la loi du dimanche ; la confession ; la Passion de Notre-Seigneur ; la piété chrétienne ; la lecture chrétienne ; la méditation chrétienne ; la prière ; la présence de Dieu ; les actions chrétiennes ; la conformité à la volonté de Dieu ; Marie source de la piété.

Ici Mgr Gay revient à son thème favori, *la piété chrétienne*. C'est un monde qu'il connaît parfaitement ; il l'a parcouru en tous sens, ayant pour guide l'Évangile, mais l'Évangile *affectueusement médité*. Aussi la foi, la raison, le sentiment et l'imagination s'unissent et se pénètrent dans ces pages où l'onction n'exclut pas la force. Nous ne prétendons pourtant pas recommander ces sermons comme l'idéal achevé de l'éloquence même tempérée. Aux lecteurs impatients surtout, qui aiment à faire en un rapide coup d'œil le tour d'une idée, telle pensée semblera trop longuement présentée, telle phrase trop tourmentée et d'un contour indécis, malgré l'abondance des expressions. Mais au moins sera-t-on sûr de trouver dans l'éminent auteur un conseiller éclairé, un guide élégant et disert, qui excelle à dégager l'âme des choses terrestres et à l'orienter sans violence vers les cieux.

F. TOURNEBIZE, S. J.

Jésus et les femmes dans l'Évangile, par le R. P. BADET, prêtre de l'Oratoire. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 318. Prix : 3 francs.

Après les *Femmes de l'Évangile* du P. Ventura, le sujet aurait pu sembler épuisé à un conférencier moins capable que le P. Badet de rajeunir le fond immuable des livres saints par la nouveauté de l'expression et l'actualité du point de vue. Moins théologien que son devancier, l'auteur possède un art plus moderne et une langue plus vivante. Son œuvre, toute personnelle, sans être bien originale, a une vraie valeur littéraire. Les mères chrétiennes, pour qui ces homélies paraissent avoir été composées, y trouveront une série de considérations parfaitement adaptées à la piété de leurs sentiments et à la tendresse de leurs affections les plus délicates et les plus élevées. Les chapitres généraux sur la femme créée par Dieu et rachetée par Jésus, la femme mère du Christ et la femme née de l'Évangile, sont d'une belle philosophie chrétienne. Les études de détail sur les femmes pardonnées, louées et reprises, bénies dans leurs joies et consolées dans leurs douleurs par le Fils de Dieu fait homme, enfin dévouées à la personne du Maître adorable, offrent une lecture spirituelle propre à développer dans les âmes la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. On souhaiterait parfois une touche plus virile, même dans ces peintures gracieuses

de la vierge, de l'épouse et de la mère, où excelle le talent souple et brillant de l'éloquent oratorien. Les lectrices lui sauront gré d'avoir écrit (p. 224) que « seul le cœur de la femme a compris le Cœur de Jésus ». Mais ne pouvait-on pas exalter le courage des Galiléennes debout sur le Calvaire, autrement qu'en leur sacrifiant l'apôtre saint Jean ?

ROCHET.

I. — **Lettres spirituelles,** par Mgr Gilly, évêque de Nîmes. Paris, Bloud et Barral, 1893. In-12, pp. xxiv-431. Prix : 3 francs.

II. — **Conseils de direction aux Enfants de Marie,** par le même. Paris, Bloud et Barral, 1893. In-24, pp. viii-208. Prix : 1 fr. 25.

I. — Fort utiles déjà aux religieuses de l'Assomption, qui les reçurent d'abord, les *Lettres spirituelles* de Mgr Gilly le seront maintenant à qui les lira... Les sujets en sont très variés, un peu épars peut-être (comme dans les lettres), mais toujours attrayants ; par exemple, la lettre trente-troisième : *Comment profiter des mauvais sermons.* « Car, dit l'auteur avec une franche sincérité, il y en a, et pas seulement dans la forme. Il en est qui pèchent par le fond... Le prédicateur aurait pu tout aussi bien prêcher dans une langue étrangère... Il en est même où la vérité est altérée... Véritables outrages au Verbe de Dieu, comme ceux qu'il reçoit dans l'Eucharistie !... L'Église souffre actuellement cette plaie dont Dieu menaçait les Juifs : la faim de la parole de Dieu... Cependant, quelques-uns de ceux qui prêchent si mal sont judicieux et pieux ailleurs ; mais, une fois en chaire, ils s'imaginent qu'il leur faut éviter avec soin le naturel : aussi ne consultent-ils plus alors ni leur cœur ni leur auditoire... Ils se forment, pour la circonstance, comme une région étrange qu'ils n'habitent pas d'ordinaire et où se trouve comme un magasin de pensées fausses et creuses... » Le sermon fini, ils se remettent à penser et à parler comme il faut... » Eh bien ! même des mauvais sermons on peut tirer quelque profit : c'est ce qui est montré en des déductions fines et solides, caractère général de tout l'ouvrage.

II. — Les *Conseils* ont aussi été adressés à des congréganistes

de l'Assomption avant de l'être à toutes les Enfants de Marie. Rien n'y est omis de ce qui peut les rendre dignes de ce titre, au pensionnat et dans le monde. Amour de Marie, c'est-à-dire Imitation, Piété, Travail, Devoirs de famille et de société, Bonnes œuvres, *Attrait pour les prières de l'Église*. Ce dernier point est bien à signaler, quand on sait quels abus envahissent aujourd'hui la prière, le chant, toute la dévotion, dans les congrégations et les pensionnats même les meilleurs. (Cf. décrets du Saint-Office, 3 juin 1891, rappelant ceux du 13 janvier 1875, du 6 avril 1879.)

Notons pour l'éditeur que la méthode d'oraison qu'il donne en appendice comme de saint Ignace, est à la fois plus complexe et moins complète que le saint ne l'expose dans ses *Exercices* : c'est là qu'il faut avant tout la chercher. A. LABBÉ, S. J.

Aux Maîtres chrétiens. *L'Éducateur apôtre*, par J. GUIBERT, prêtre de Saint-Sulpice, directeur au séminaire d'Issy. 2e édit. Paris, Poussielgue 1894. In-12, pp. III-385. Prix : 2 francs.

Former des hommes qui « portent la vérité dans l'esprit et la vertu dans le cœur » (p. 64), tel est le but de l'éducation chrétienne ; « faire concourir toutes les facultés du maître au développement de toutes les facultés de l'élève », voilà le moyen. L'auteur de l'*Éducateur apôtre*, fort heureusement, n'a pas la prétention d'inventer : il serait heureux si pour beaucoup d'éducateurs son livre était inutile (p. 1). Sans s'égarer dans des récriminations stériles ou des critiques injustes, il fait de la besogne positive, et, en indiquant le mieux à réaliser, sait reconnaître le bien déjà produit. Étudiant l'apostolat de l'éducation chrétienne sous toutes ses formes et à tous ses degrés, l'auteur s'arrête surtout à l'école primaire et au collège (2e édit., pp. 85-134). Là spécialement, sa compétence apparaît dans la modération de ses jugements et la chrétienne largeur de ses vues. Point de pessimisme, point de cet esprit de système qui veut tout expliquer par une cause unique. L'influence de la famille, du milieu social, de l'école ou du collège, tout est bien démêlé, étudié, sans l'inutile préoccupation de répartir et d'assigner, avec une précision impossible, les responsabilités de tous et de chacun.

En rappelant les hauts principes de la formation chrétienne,

l'*Éducateur apôtre* présente un ensemble de procédés très sages, très pratiques. Signalons les chapitres sur la leçon de choses, sur l'*esprit* de l'enseignement (pp. 200-206, 213-220), sur le caractère, les vertus naturelles (pp. 249-298). Il faut féliciter l'auteur de « compter plus sur la parole *vivante* du professeur que sur les livres pour christianiser la jeunesse », et de signaler certains ouvrages très modernes comme plus dangereux que d'honnêtes classiques grecs ou latins (pp. 105, 133, 137-140, 206-213). Les chapitres qui traitent de la « formation de l'éducateur » sont tout particulièrement instructifs ; d'autres, relatifs aux devoirs des parents (éducation de la famille, action des maîtres sur les parents) ont été tirés à part pour la propagande, par les soins des Frères des Écoles chrétiennes.

On désirerait peut-être, entre les chapitres qui se suivent, un ordre plus serré, un lien plus apparent. Ce qui fait la véritable unité de ce livre, c'est un zèle ardent et ingénieux pour le règne de Jésus-Christ et le bien des âmes ; et qu'importe que telle idée paraisse se répéter, si la répétition même était utile ou nécessaire? Les noviciats des congrégations enseignantes, les instituteurs catholiques trouveront là une série de lectures aussi profitables qu'intéressantes; toute la deuxième partie et certains chapitres de la première offriront aux professeurs de l'enseignement secondaire des vues fécondes, et, tout au moins, la matière d'un examen de conscience toujours utile.

Cette deuxième édition, qui suit de quelques mois à peine la première, se termine par un Appendice sur la culture des vocations ; la doctrine en est excellente, très sage au point de vue naturel et surnaturel. L'observation de ces conseils épargnerait à un zèle trop prompt ou peu éclairé plus d'une amère déception.

D. F., S. J.

I. — **Mois de Marie,** d'après les grands prédicateurs contemporains, suivi d'une série de textes de l'Écriture et des Pères sur chaque fête de la Sainte Vierge, pour servir de matière à des instructions, sermons et discours sur ces fêtes. Paris, Téqui, 1894. In-12, pp. 314. Prix : 3 francs.

II. — **Symboles et figures de Marie** ou *Marie étudiée dans le livre de la nature*, par le P. Joseph Nègre, de la Compa-

gnie de Jésus. Paris, Victor Retaux et fils, 1894. In-12, pp. 454. Prix : 2 fr. 50.

I. — Les allocutions recueillies dans cet ouvrage ont été groupées sous trois chefs généraux : Marie considérée dans ses rapports avec la vie pratique; on pourrait intituler cette partie : Vie et mort de la sainte Vierge ; — Marie considérée dans ses grandeurs et ses bontés, ou, si l'on veut, Marie au ciel ; — enfin, Marie honorée par la prière publique, série de méditations sur les principales prières et sur les hymnes liturgiques consacrées à la Mère de Dieu. — Dans une quatrième partie se trouvent ramassés les textes de l'Écriture et des saints Pères dont il est question au titre du livre.

Quels modèles plus excellents pour le prédicateur du mois de Marie que des maîtres comme le cardinal Giraud, le P. Félix, les abbés Combalot, Deguerry, et tant d'autres !

II. — Les cœurs touchés de l'amour de Marie éprouvent un irrésistible besoin de la voir et de la contempler. Leur désir ne pouvant être pleinement satisfait en ce monde, Dieu, pour les consoler, a voulu que les créatures fussent un miroir capable de réfléchir les rayons de cette beauté originale et unique, et qu'ainsi Marie pût être aperçue de ses dévots serviteurs *per speculum in ænigmate*.

Largement exposée dans la première instruction, — l'une des meilleures de l'ouvrage, — cette idée est expliquée et détaillée dans les instructions suivantes : l'auteur passe en revue les règnes de la nature, qui tous ont reçu quelques reflets des prérogatives de Marie. Le dernier chapitre nous montre les analogies entre le prêtre et la Vierge corédemptrice.

La pensée générale de ce livre est assurément fort belle ; le développement est solide et pieux : on sent vibrer partout le pur amour de Marie.

Les fidèles gagneront à cette lecture de mieux comprendre ces divers symboles qui expriment, dans le langage liturgique, les perfections de la Mère de Dieu. Ils verront que ces termes figurés, consacrés par les Livres saints ou par le culte, sont autre chose que de simples images, brillantes ou gracieuses, telles qu'on en trouve chez tous les poètes. Elles sont comme les traits mêmes et les couleurs par lesquels l'Esprit-Saint a voulu repré-

senter aux yeux des hommes la beauté divine de son Épouse et de leur Mère. Quel aliment solide pour la piété que de savoir en pénétrer la vérité théologique, en goûter le charme inépuisable !

G. DE MONTENON.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **La Vie et l'Œuvre de Platon,** par Ch. Huit, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris. Paris, Thorin, 1893. 2 vol. in-8, pp. IX-506 et 468 avec portraits. Prix : 20 francs.

II. — **B. Alberti Magni,** *Ratisbonensis episcopi*, *ordinis Prædicatorum*, *opera omnia*, ex editione Lugdunensi religiose castigata, etc., cura ac labore Augusti Borgnet, sacerdotis. T. XX et XXI, *Enarrationes in Matthæum*, *in Marcum;* t. XXV, XXVI, XXVII, *Commentarii in I et II Sententiarum.* Paris, Vivès, 1893-1894. 5 vol. in-4, pp. 721, 807, 669, 587, 792.

I. — Le premier travail consacré par M. Huit à Platon remonte déjà à plus de vingt ans. Depuis, il n'a cessé de fouiller en tout sens la vie et l'œuvre du fondateur de l'Académie. C'est l'ensemble de ses recherches, dont plusieurs avaient déjà été consignées dans d'importantes monographies, qu'il livre aujourd'hui au public.

L'auteur explique ainsi son titre : « Notre première préoccupation a été de reconstituer... la biographie de Platon, en insistant particulièrement sur ses voyages, sur la fondation et la constitution de son école, sur ses rapports personnels avec ses amis, disciples, émules et contradicteurs... Puis, après la mort du philosophe, nous suivons le sort de ses écrits et de ses enseignements... Quels sont (les dialogues) dont l'authenticité est garantie, dès l'antiquité, par des témoignages indiscutables ?... Un second volume est consacré à exposer et à juger les efforts tentés dans notre siècle » pour résoudre cette même question d'authenticité. On recherche ensuite dans quel ordre Platon a composé ses dialogues.

« Enfin deux appendices donnent, le premier, la liste des manuscrits de Platon contenus dans les bibliothèques de l'Europe;... le second, l'indication des traductions les plus recommandables des dialogues, soit en France, soit à l'étranger. »

Comme on le voit, M. Huit a prétendu faire de la critique historique, non de la critique philosophique. Outre les problèmes d'authenticité où il jouit d'une autorité universellement reconnue, signalons, comme points où il a fait plus heureusement la lumière, la question des emprunts de Platon au pythagorisme, celle de sa prétendue doctrine secrète, celle enfin de ses relations avec Aristophane. Parmi les écrivains modernes qui ont travaillé à remettre Platon en honneur, il cite avec raison Cousin. Mais il semble que le philosophe bénéficie trop des éloges qu'on accorde au littérateur. M. Huit admet d'ailleurs que Cousin aurait pu reconnaître de meilleure grâce tout ce qu'il devait à la traduction du P. Grou.

M. Huit rappelle quelque part que l'Allemagne a été nommée « le grand atelier de l'érudition moderne ». Il prouve par son exemple que l'érudition française sait, quand elle veut, joindre l'exactitude des informations à la méthode et à la sobre élégance de l'exposition. Son livre est un de ceux qui font le plus honneur à la critique et aux lettres françaises de notre temps.

II. — Les volumes de l'édition d'Albert le Grand, entreprise par M. Vivès, se succèdent rapidement. On est heureux, malgré cette rapidité, d'y constater un progrès de correction sur des éditions précédentes de la même maison. Les deux volumes d'exégèse que nous annonçons aujourd'hui sont consacrés à saint Mathieu et à saint Marc. Il faut être de la taille et avoir les épaules d'un Albert le Grand pour supporter des titres comme celui-ci : *Doctrina toto orbe celeberrimi... luculenta expositio*. Et cependant l'on doit reconnaître que l'exposition est copieuse et opulente, que le renom jadis universel de l'auteur et de l'œuvre mérite de retrouver son ancienne splendeur. Le Commentaire sur le Livre des Sentences forme le trait d'union entre Pierre Lombard et saint Thomas. C'est assez en dire la valeur pour l'histoire de la théologie et de la philosophie, sans parler de son haut mérite intrinsèque.

L. ROURE, S. J.

I. — **Ontologia sive Metaphysica generalis in usum scholarum,** auctore Carolo Frick, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. viii-204. Prix : Mk. 2 (2 fr. 50).

II. — **Philosophia naturalis in usum scholarum,** auctore Henri Haan, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. viii-219. Prix : Mk. 2 (2 fr. 50).

I.-II. — Nous avons déjà eu deux fois l'occasion de signaler le Cours de philosophie abrégée, dont les Pères de la Compagnie de Jésus en Allemagne ont entrepris la publication (V. *Études*, Partie bibl., 1893 nov., 1894 fév.). Après la *Philosophie morale* du P. Cathrein et la *Logique* du P. Frick, voici une *Ontologie* du même P. Frick et une *Philosophie naturelle* du P. Haan. Tous ces ouvrages sont conçus sur un plan uniforme. Ils présentent tous la même précision abondante et sont bien au courant du mouvement philosophique actuel, au moins pour l'Allemagne. Aux curieux de questions controversées dans l'école, signalons la thèse v^e^ du P. Frick, où il défend la non-distinction réelle entre l'essence et l'existence dans les êtres créés, et la thèse viiie du P. Haan sur la possibilité de la multilocation.

Les éditeurs annoncent la prochaine publication de la *Psychologie* et de la *Théodicée*. L. ROURE, S. J.

Éléments de psychologie physiologique et rationnelle, par le Dr Georges Surbled. Paris, Masson, 1894. In-18, pp. viii-206. Prix : 3 francs.

L'auteur a voulu faire une œuvre d'exposition calme, non une œuvre de combat : il sait qu'il s'adresse à de jeunes philosophes. A peine trouverait-on l'écho de luttes anciennes dans la sévérité avec laquelle il parle des spiritualistes ou des philosophes en général (p. 7 et 76). L'étroitesse de vue qu'on leur attribue ne peut être justement reprochée qu'à l'école éclectique de Cousin ou à l'école écossaise. Il y a un spiritualisme plus large qui étudie non seulement les phénomènes de conscience, mais l'âme tout entière comme principe de la vie végétative, sensitive et psychique ; et c'est à ce spiritualisme qu'appartient le Dr Surbled.

Quelques observations faites à première lecture. « Le *sens musculaire*, écrit-on, s'exerce par les nerfs cutanés et n'est qu'un

dérivé du sens tactile. » (P. 19.) Une théorie peut-être plus complète veut que le sens musculaire s'exerce à la fois par les corpuscules du tact, les fibres nerveuses reliées aux aponévroses, surtout les corpuscules nerveux qui se trouvent à l'union des muscles avec leurs tendons. Le problème d'ailleurs, de l'aveu des physiologistes, est loin d'être résolu. — L'auteur place l'*habitude* tout entière dans l'organisme. « La vertu n'est pas, quoi qu'on dise, une *habitude morale;* elle trouve dans l'habitude (musculaire) une auxiliaire puissante. » (P. 49.) Nous croyons que l'habitude peut affecter directement l'âme. (Cf. S. Th., *Sum. Theol.*, I. 2, q. L.) Certaine série d'actes vertueux peut exiger les mêmes efforts musculaires que la série d'actes vicieux opposés, et cependant par la seule répétition ces actes moralement bons sont devenus plus faciles qu'au début : la volonté morale s'est fortifiée elle-même par l'exercice. — « Les sens, dit-on, comportent certaines notions générales. Ainsi l'animal a des représentations générales des objets, ce qu'on a appelé des *images communes*. » (P. 79.) Comme on l'explique plus haut, « l'image de l'avoine pour le cheval n'est pas l'image de tel ou tel grain d'avoine; c'est l'image composée des grains d'avoine ». Mais on ajoute avec raison : « Cette image n'a rien de comparable avec une *idée générale*, avec une notion universelle : elle est réellement d'ordre particulier ou plutôt relatif et se résume en somme dans des détails propres et sensibles. » (P. 60.) C'est ramener à sa juste valeur l'expression « notion générale » appliquée tout à l'heure à la sensation. Cette image, dite commune, ne nous semble que la somme d'images particulières juxtaposées ou superposées dans le cerveau de l'animal; c'est avec cette somme que l'animal peut comparer l'image d'un nouveau grain d'avoine.

Mais c'est trop tarder à louer un ouvrage dont nous reconnaissons la clarté, la précision et, quant à ses principales parties, l'heureuse exactitude. L. ROURE.

Principes d'Économie politique. Traité par le R. P. Matteo Liberatore, de la Compagnie de Jésus, publié à Rome en 1889, et traduit de l'italien par le baron Sylvestre de Sacy, conseiller maître à la Cour des comptes. Paris et Poitiers, Oudin, 1894. In-18, pp. xxiv-386. Prix : 3 fr. 50.

On sait la teneur ordinaire des traités d'économie politique,

et l'on n'attend pas de moi que j'analyse, à propos des *Principes* du P. Liberatore, tous les modes de production, de distribution et de consommation de la richesse. Mieux vaut dire comment il se distingue de la plupart des économistes, et en quoi il a formulé ces principes d'une manière nouvelle et originale.

Comme il avait des notions philosophiques arrêtées, il n'emploie pas les mots sans se rendre compte de leur portée et de leurs conséquences. Ainsi, à ses yeux, les biens communs donnés par la nature seule et qui ne sont pas susceptibles d'appropriation ne constituent pas une richesse; la richesse consiste non pas dans la valeur des choses, mais dans leur utilité; la consommation est la destruction d'un produit pour la satisfaction d'un besoin, et la consommation dite productive n'est pas une consommation, mais l'emploi d'un élément de production. On pourra relever beaucoup d'autres rectifications à la langue courante des économistes, rectifications faites souvent avec esprit et bonne humeur, mais parfois difficiles à soutenir, par exemple celle du mot richesse au sens vulgaire d'abondance de biens. Dans ce sens, toute consommation devrait être une destruction considérable.

Si ces *Principes* valent par la lettre, ils valent peut-être davantage par leur esprit. Cet esprit se révèle dès l'Introduction. L'auteur y montre que l'économie politique est de sa nature subordonnée à la science politique et, qui plus est, à la science morale. Les enseignements économiques peuvent donc être condamnés *a priori* quand ils ne sont pas conformes à la justice et à l'honnêteté des mœurs. Le P. Liberatore cite à ce propos le travail du dimanche comme exemple de mauvaise économie politique. Comme le repos du dimanche est une prescription chrétienne, il aurait pu choisir un exemple d'une étendue plus générale, ainsi celui du malthusianisme tel que l'ont compris les disciples de Malthus. Si son principe de la contrainte morale devait aboutir nécessairement à la prudence conjugale, il faudrait le déclarer faux, sans même discuter les observations plus ou moins vraies sur lesquelles il prétend l'établir. De même la subordination de l'économie politique au bien social montre la fausseté de l'axiome : « Laissez faire, laissez passer », pris dans toute sa rigueur.

C'est dire que le P. Liberatore n'appartient pas à l'école libé-

rale. Il avoue d'ailleurs sincèrement qu'à combattre les erreurs du libéralisme, on court le risque de tomber dans les erreurs opposées du socialisme, et il essaye de naviguer entre les deux écueils, ne voulant pas, en fuyant Charybde tomber en Scylla. Son traducteur, tout en lui faisant certaines objections de détail, reconnaît qu'il a réussi. « Le P. Liberatore, dit-il, est parfois plus libéral qu'il ne croit l'être. »

A ses yeux, le bon sens pratique de la Compagnie de Jésus atténue ce qu'il y a d'absolu dans ses principes. Il le félicite de l'opportunité, de l'originalité et de la nouveauté de son œuvre, qui fait jaillir des doctrines de saint Thomas les principes de la véritable science économique, et montre qu'ils concordent avec les enseignements persévérants des Pères de l'Église et les préceptes de la justice et de la charité chrétienne.

Félicitons à notre tour M. le baron Sylvestre de Sacy, d'avoir entrepris cette traduction. Elle est consciencieuse et nette, plus facile même que ne semblerait le faire craindre le style de la préface. Elle est surtout d'un bon exemple. Le traducteur a compris qu'il ne fallait pas dédaigner l'école catholique, et ce bon exemple portera des fruits. Ce petit livre est fait pour les aspirants et les novices, mais il pourrait redresser même les idées des savants. En tout cas, il initiera les jeunes gens à la science économique, et les jeunes ecclésiastiques, en particulier, l'étudieraient avec avantage avant de se lancer dans les « questions sociales ». Car l'économie politique est une science, et pour en parler utilement il faut d'abord l'avoir apprise. Jusque-là, ils feront sagement de se borner à la question morale où ils sont compétents, à la doctrine de l'Évangile, qui est peut-être pour le prêtre le meilleur moyen « d'aller au peuple ». On y trouve le *Misereor super turbam*, mais aussi le *Beati pauperes*. Il faut, comme dit Burke, « recommander la patience, la frugalité, le travail, la sobriété et la religion. Le reste n'est que fraude et mensonge. » Bienheureux ceux qui ont l'intelligence du pauvre, disait le Prophète; oui, bienheureux ceux qui comprennent, mais encore faut-il comprendre.

A. DES GRÉES.

I. — **L'Hérédité normale et pathologique,** par André Sanson. Paris, Asselin et Houzeau, 1893. 1 vol. in-8, pp. VII-430. Prix : 8 francs.

II. — La Vie et l'Hérédité, par P. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Retaux et fils, 1891. 1 vol. in-18, pp. xi-388. Prix : 3 fr. 50.

I. — Voilà une œuvre remarquable à plusieurs titres : par la clarté, par la science, par la sincérité surtout ; et nous la signalons avec d'autant plus de plaisir qu'elle émane d'un adversaire décidé de nos croyances, d'un positiviste bien connu. M. Sanson reconnaîtra, nous en sommes sûr, que les *Études* n'ont pas une critique étroite et sectaire... comme tant d'organes de la presse médicale, et qu'elles savent admirer et applaudir le bien partout où elles le rencontrent. Il faut avouer que ce *vétérinaire*, en portant sur les lois biologiques un coup d'œil aussi complet que juste, fait la leçon à presque tous nos confrères dont le jugement est irrémédiablement vicié par les doctrines matérialistes. Matérialiste, M. Sanson l'est indubitablement ; mais, avec des esprits comme le sien, sérieux, logiques et honnêtes, on se plaît à discuter, et on arrive toujours à s'entendre.... au moins sur les principes de la physiologie.

L'*Hérédité* veut être lue et méditée, et notre analyse ne donnera qu'une faible idée de sa valeur. Dans un premier chapitre, *Définition et modes*, M. Sanson établit que l'hérédité biologique est la transmission des ascendants aux descendants, par voie de génération sexuelle, des propriétés ou qualités naturelles ou acquises. Il admet trois modes distincts d'hérédité qui se combattent dans la descendance : l'*hérédité individuelle* ou transmission d'un individu à un autre, l'*hérédité de famille* ou *consanguinité*, l'*hérédité de race*, connue encore sous les noms d'*hérédité ancestrale* ou plutôt d'*atavisme*. Cette dernière est prépondérante d'ordinaire. Il ne faut pas confondre les phénomèmes *congénitaux* avec les phénomènes *héréditaires*, ni surtout admettre l'*hérédité* dite *collatérale*. L'auteur se plaint avec raison de l'influence usurpée de Darwin en biologie, et montre que « son autorité est absolument nulle. Il n'est ni juste ni sage, ajoute-t-il, d'y faire appel par pur entraînement doctrinal. On peut admirer tant qu'on voudra la doctrine transformiste. C'est affaire de sentiment philosophique, étranger à la science positive. » (P. 14.)

Le chapitre ii démontre sans peine que toutes les *théories* physiologiques ou histologiques de l'*hérédité* sont hypothétiques.

Le chapitre III est consacré à l'importante question de l'*hérédité individuelle*. Cette hérédité qui s'applique nécessairement aux caractères *acquis* n'est pas contestable, quoique niée par certains auteurs, et M. Sanson en donne des preuves convaincantes. Tandis que les traumatismes de la peau, des muscles, des cartilages, du périoste ne sont pas transmissibles, les malformations congénitales ou tératologiques sont héréditaires au premier chef. Notre auteur admet l'*hérédité psychologique :* il est libre ; mais il a tort d'affirmer que la question de la transmission des facultés intellectuelles... est résolue par l'observation des animaux (p. 64).

Il invoque l'exemple du *chien d'arrêt* et trouve une valeur *morale* à un fait qui dérive de l'instinct transformé par l'habitude. L'intelligence du *chien de berger* ne nous paraît nullement démontrée (p. 69). — M. Sanson est plus précis, plus intéressant quand il réfute l'opinion de Buffon que le mulet tient plus de l'âne que de la jument, et que le bardot ressemble davantage au cheval qu'à l'ânesse. Il combat l'opinion si souvent vérifiée que, dans nos familles, les filles ressemblent au père et les garçons à la mère, et pense qu'il ne faut pas attribuer à chacun des sexes une hérédité spéciale. Enfin il critique avec verve l'explication trouvée aux *envies* de la grossesse dans l'imagination, mais il ne la remplace pas par une explication physiologique et raisonnable.

Dans le chapitre IV, *Hérédité du sexe*, M. Sanson démontre qu'on n'a pas encore trouvé le secret de la procréation des sexes. Toutefois il admet, avec Girou de Buzareingues, que le plus vigoureux des deux générateurs transmet son sexe au produit : c'est très contestable.

Le chapitre V est consacré à la *consanguinité* ou *hérédité de famille*. Nous sommes d'accord sur ce point. La consanguinité n'a ni les vices ni les vertus qu'on lui prête : elle ne met en jeu que l'hérédité. Si les conjoints sont sains, les produits sont sains ; ils sont défectueux si la famille procréatrice est entachée d'un vice quelconque. Mais il est incontestable que la consanguinité élève l'hérédité à sa plus haute puissance.

M. Sanson étudie, dans le chapitre VI, l'*atavisme* ou *hérédité de race*, et en ramène à sa juste valeur la notion étrangement défigurée par le darwinisme. Il reproche à de Quatrefages de confondre la notion de *race* avec celle de *variété*, et admet que dans chaque genre naturel il y a des *espèces* représentées par des

races qui se subdivisent en *variétés* et en *familles* (p. 145). L'*atavisme* transmet sans altération les types naturels dans la série des générations, et, si ces types viennent à varier par croisement, c'est lui qui les ramène bientôt intacts (*réversion*). C'est pure fantaisie que d'en faire l'agent... du *transformisme*, puisqu'au contraire il maintient infailliblement l'unité de la race. Le *léporide*, croisement de lièvre et de lapin, fait retour rapidement aux types originaux : c'était, selon Broca, Darwin, un type fixe, une espèce nouvelle, c'est tout simplement un... *lapin* qu'ils nous ont posé. L'atavisme s'applique à la famille comme à la race, mais il ne touche alors que les caractères acquis et n'a qu'une puissance précaire (p. 174). M. Sanson combat énergiquement la *doctrine* dite *de l'imprégnation*, suivant laquelle le premier mâle fécondant une femelle aurait sur tous les produits de cette dernière une influence héréditaire certaine; et nous n'avons pas de peine à nous ranger à son avis.

La convergence et la divergence des puissances héréditaires sont étudiées dans le chapitre VII, sans qu'aucune conclusion nette puisse en être tirée.

M. Sanson consacre ensuite sept chapitres à l'*hérédité pathologique*. Le sujet est intéressant, mais échappe un peu à la compétence de l'auteur. D'ailleurs l'espace nous manque pour en parler convenablement.

Le dernier chapitre, *Hérédité et progrès social*, est faible. Il se termine par des considérations très contestables sur la sociologie et la religion, et par une longue citation d'un matérialiste insuffisant, Letourneau. On parle toujours au nom de la science; mais est-il scientifique, nous le demandons, de nier *à priori* ces deux *évidences* qui s'imposent, *Dieu* et l'*âme?* Nous empruntons la réponse à M. Sanson lui-même : *Il ne manque pas de choses*, dit-il, *que nous sommes bien obligés d'admettre sans les comprendre*. (P. 40.) En fermant son livre, digne d'ailleurs de tout éloge, notre seul regret est de n'y pas trouver la trace des grandes vérités qui font l'honneur et la force de la vie humaine.

II. — Deux études très distinctes sont contenues dans ce volume.

La première est consacrée à la vie, et est de beaucoup la plus importante et la plus complète. L'auteur, fidèle disciple du thomisme,

s'efforce de concilier les enseignements de la science avec ceux de la philosophie. Il donne une bonne notion de la vie, du principe vital et montre que la vie animale ne saurait se ramener à la vie végétative. L'étude des passions est moins exacte ; et nous n'en faisons pas un crime au savant sulpicien, car elle a déconcerté les plus grands génies. Nous ne voyons pas, même à la lumière de saint Thomas, comment « la délectation est une passion, et la joie un sentiment ». Pourquoi la joie resterait-elle toujours au-dessus de la portée des sens ? De même pourquoi la douleur et la tristesse seraient-elles considérées comme étrangères à l'animal ? Nous n'admettons pas que « la tristesse appartienne à l'âme seule » (p. 155). Enfin nous contestons absolument que le cœur charnel soit le siège et l'organe des passions (p. 144), et nous avons pour nous tous les physiologistes.

Le travail sur l'hérédité, conçu un peu en dehors des faits, appellerait bien des réserves : sa valeur est faible auprès de l'œuvre d'un savant comme M. Sanson. Toutefois, il est bien écrit, bien déduit et se lit avec intérêt. L'auteur en a emprunté les éléments aux derniers travaux sur la matière, sans toujours peser la force et l'autorité des témoignages. M. Ribot, en particulier, qu'il aime à citer, n'est pas un philosophe sûr, et nous avons peur qu'il ne soit qu'un physiologiste insuffisant. Dr SURBLED

La Législation de l'Enseignement primaire libre, par Auguste Rivet, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Lyon. Lyon, Vitte, 1891. 1 vol. gr. in-8, pp. VIII-332. Prix : 6 francs.

Nous sommes bien en retard pour rendre compte de ce livre. Néanmoins, si quelque chose peut nous servir d'excuse, c'est que cet ouvrage présente un intérêt toujours actuel, et que, aujourd'hui comme hier, ceux qu'intéresse à tant de titres la question capitale de l'enseignement libre peuvent être amenés à y chercher des solutions.

Qu'ils le fassent en toute confiance, car ils ne peuvent désirer de guide plus sûr et mieux informé.

Si notre témoignage personnel peut être de quelque valeur, nous dirons qu'appelé journellement à nous prononcer sur des difficultés pratiques concernant l'enseignement privé, son fonc-

tionnement, ses rapports avec l'autorité académique, nous n'avons jamais eu recours au livre de M. Rivet sans y trouver, au moins en germe, la réponse aux doutes proposés. Aussi le recommandons-nous de tout notre pouvoir aux praticiens, de même qu'aux comités et aux directeurs d'établissements libres.

L'auteur n'examine pas seulement l'organisation de l'enseignement primaire d'après les lois de 1882 ; les sanctions de l'obligation, les règles relatives au personnel enseignant, les formalités d'ouverture des écoles, le contrôle de l'inspection et la juridiction exercée par les conseils universitaires ; mais, pénétrant dans ce qui est actuellement le vif de la question scolaire, il expose, d'après la plus récente jurisprudence du Conseil d'État, les conditions auxquelles, sans s'insurger contre la loi, les conseils communaux ou départementaux peuvent accorder des subventions aux écoles libres.

Les nombreux procès engagés au sujet de l'inexécution des conditions posées aux libéralités qui ont été l'origine d'un très grand nombre d'écoles congréganistes, donnent un intérêt considérable à ce traité, aussi consciencieux que solide, où percent aisément, sous la modération de la forme, les généreuses préférences de l'auteur pour la liberté de l'enseignement chrétien.

F. BUTEL, *docteur en droit.*

I. — **La Formation des mondes,** par TURPIN. 2e édition. Paris, Savine et Grasilier. In-12, pp. 374. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Les Causes des phénomènes,** mêmes auteur et éditeur. 3e édition. In-12, pp. 342. Prix : 3 fr. 50.

I. — Ces livres ont été écrits dans la prison d'Étampes par l'inventeur infortuné de la mélinite. Il commence par réfuter les différents systèmes cosmogoniques. Peut-être triomphe-t-il un peu trop facilement de Laplace. Celui-ci se cantonne sur les sommets les plus élevés du calcul intégral. Il abuse, sans doute, des nuages qui règnent à ces hauteurs pour se dérober aux attaques des profanes. Mais il n'en reste pas moins vrai que les questions de mécanique ne peuvent se trancher dans une causerie spirituelle. Si les adversaires ont trop d'algèbre, M. Turpin en emploie trop peu pour les vaincre.

Pour la mécanique classique, on ne sait au juste ce qu'il lui

plaît d'en accepter. Ainsi il ne comprend pas que la rotation des planètes sur elles-mêmes se continue par un simple effet de l'inertie (p. 167).

Toutefois, il fait aux systèmes cosmogoniques modernes certaines objections qui mériteraient une discussion. Par exemple, s'il est vrai que ce sont les planètes qui ont formé leurs satellites par des pelotonnements d'anneaux, des raisons identiques semblent prouver que les satellites ont dû former des sous-satellites de différents ordres (p. 114). M. Turpin fait aussi remarquer (p. 157) que les athées ne peuvent pas admettre comme état primordial la nébuleuse de Laplace. Le chaos initial devrait être irrégulier, désordonné à tout point de vue, et il faudrait expliquer par un travail intérieur son organisation. On se contente de dire : cette nébuleuse est l'état le plus simple qui puisse exister. Oui, le plus simple à concevoir, mais non à réaliser par des causes naturelles. On suppose que tout y est d'une belle uniformité : densité, basse température, vitesse angulaire. Mais c'est là déjà un commencement d'ordre. Il est fort commode de le supposer, sans s'inquiéter de le faire dériver du désordre.

L'auteur développe ensuite ses propres idées. Son exposition, très touffue, est difficile à suivre. Il mêle ensemble deux grands problèmes : la nature intime des corps et la cosmogonie. Sur la première question, on voudrait qu'il fît une liste exacte de ses hypothèses et en donnât les motifs en très peu de pages. Il est vrai qu'à la page 58, il énonce déjà trente-quatre hypothèses, mais sans explication ; et il en ajoute bien d'autres à partir des pages 200 et 250. En somme, il revient un peu, pour la lumière, au système de l'émission. Il le corrige seulement en y ajoutant des vibrations (p. 24) qui, suivant leur nombre décroissant, donnent la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme. Il oublie de dire quel rôle a la vitesse de translation. On ne pourrait discuter ces idées que si elles étaient condensées d'une manière didactique, comme les propositions d'un traité de géométrie.

II.— Dans son second ouvrage, M. Turpin, chimiste éminent, se montre décidément trop étranger aux mathématiques. Ainsi, pour lui, quand il a prouvé (?) qu'une courbe a une forme ovale, il s'ensuit qu'elle ne peut être qu'une vraie ellipse (p. 62). Il affirme comme évident que, puisque le soleil est sphérique, son

attraction doit faire mouvoir les planètes suivant un cercle (p. 56). Il ne semble pas savoir que tous les traités de mécanique donnent fort simplement la raison de l'orbite elliptique. De même (p. 3), il n'a pas compris le raisonnement qui établit que la lune produit deux protubérances opposées sur l'océan. La faute, il est vrai, en est un peu aux livres classiques de cosmographie. Voulant masquer aux élèves une difficulté, ils rédigent de manière à laisser croire qu'on fait abstraction de la chute de la terre et de la lune sur leur centre de gravité commun. Si ces astres étaient immobiles, il est très vrai que la protubérance serait unique. Mais comme il y a chute, la masse océanique s'allonge comme la goutte d'eau que vous laissez tomber. Il s'y forme trois régions : une avant-garde qui se précipite, ardente ; un centre, plus modéré d'allure, et une arrière-garde qui traîne. C'est une armée en marche et non au repos.

En résumé, ces livres sont l'œuvre d'un esprit généreux, doué d'une brillante imagination. Mais on n'y trouve pas assez de précision ni de connaissances techniques.

A. POULAIN, S. J.

I. — **Cours de minéralogie** professé à la Faculté des sciences de Paris, par Charles Friedel. *Minéralogie générale*. Paris, G. Masson, 1893. In-8, pp. iii-416. Prix : 10 francs.

II. — **Traité de chimie** avec la notation atomique, à l'usage des élèves de l'enseignement primaire supérieur, de l'enseignement secondaire moderne et classique, des candidats aux écoles du gouvernement et des élèves de ces écoles, par Louis Serres. Première partie : *Métalloïdes*. — Deuxième partie : *Métaux*. Paris, Baudry et Cᵉ, 1894. 2 fasc. In-8, pp. 588. Prix : chaque partie, 3 fr. 50.

I. — Cet ouvrage est la reproduction presque textuelle du cours professé par l'auteur, à l'École normale supérieure d'abord, puis, il y a quelques années, à la Sorbonne. Il s'adresse surtout aux étudiants qui se préparent à la licence ès sciences physiques. Un trop grand nombre de ces candidats « ne possèdent malheureusement pas cette préparation mathématique qui leur serait si utile », ainsi que le fait remarquer M. C. Friedel; aussi, celui-ci a-t-il cherché à se mettre à leur portée en dégageant son ensei-

gnement de tout ce qui serait trop pour la théorie pure, et s'efforçant cependant de « faire pénétrer dans l'esprit la notion si importante de la symétrie cristalline ».

C'est donc « une simple minéralogie dans laquelle se trouvent condensées et exposées aussi simplement que possible les méthodes que cette science emprunte à la cristallographie, à la physique et à la chimie pour déterminer et classer les minéraux ».

Après quelques préliminaires, M. C. Friedel examine donc les caractères extérieurs des minéraux, caractères organoleptiques et géométriques, puis leurs propriétés physiques. Vient ensuite ce qui concerne leur composition chimique et les synthèses minéralogiques; enfin les principaux systèmes de classification sont exposés.

C'est d'ailleurs seulement une *minéralogie générale*, et l'auteur nous promet une seconde partie, rédigée avec la collaboration de son fils, M. G. Friedel, ingénieur au corps des mines; elle renfermera la description de toutes les espèces minérales présentant quelque intérêt particulier.

En terminant, je ferai une simple observation : M. Friedel consacre quelques pages aux principes de la théorie des assemblages de Bravais; j'aurais aimé le voir s'en inspirer davantage en certains cas, par exemple en séparant plus radicalement les types sénaire et rhomboédrique; je sais qu'il nous donne ses raisons pour ne pas en agir ainsi (pp. 62, 71), mais ces raisons ne me paraissent pas bien convaincantes; puis, et surtout, en exposant plus méthodiquement l'hémiédrie. La distinction antique des trois modes d'hémiédrie n'a rien de bien satisfaisant pour l'esprit, on peut toujours se demander si elle est complète; tandis que l'examen, si simple en somme, des réductions dont est susceptible l'ensemble des éléments de symétrie de chaque assemblage fournit un critérium évident que l'on n'omet aucun cas. On trouve bien, p. 90, un tableau indiquant les principales de ces réductions; seulement il devrait non pas suivre, mais précéder l'étude des formes hémièdres, et lui servir de base après avoir été lui-même expliqué et justifié. Il me semble que plus on mettra en œuvre la théorie de Bravais, mieux on fera « pénétrer dans l'esprit la notion si importante de la symétrie cristalline ».

Ce ne sont là d'ailleurs que des détails, et le cours de

M. C. Friedel rendra certainement de grands services à ceux auxquels il est destiné.

II. — Un troisième fascicule, consacré à la chimie organique, doit compléter ce traité; celui-ci, dans la pensée de l'auteur, correspond à des programmes très variés, aussi de petits caractères distinguent les sujets dont l'étude est nécessaire seulement pour la préparation aux écoles.

Après de courts préliminaires (8 pages), on examine d'abord l'air et l'eau; les connaissances ainsi acquises servent de base à l'établissement des lois générales de la chimie et des règles de la nomenclature. Vient ensuite l'étude de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'azote dont on a fait la connaissance à propos de l'air et de l'eau; puis celle des composés hydrogénés et oxygénés de l'azote et, immédiatement après, celle du phosphore, de l'arsenic et de l'antimoine, afin de mettre ainsi mieux en évidence leurs analogies avec l'azote; enfin les autres métalloïdes. Le deuxième fascicule contient l'étude des métaux.

Il y a diverses manières d'entendre l'enseignement de la chimie; chaque professeur a ses goûts, ses idées là-dessus; je crois donc utile d'ajouter ici quelques renseignements complémentaires.

Disons d'abord que M. L. Serres emploie uniquement la notation atomique, cela va de soi, elle a enfin prévalu dans l'enseignement en France; mais j'aurais été content de voir l'auteur établir cette notation d'une façon tout expérimentale, complètement indépendante de la théorie atomique, qui, si importante soit-elle, reste néanmoins toujours hypothétique.

De plus, puisque l'on adopte la notation et la théorie atomiques, pourquoi ne pas chercher à en tirer tout le parti possible? Ainsi, à propos des composés hydrogénés de l'azote, pourquoi considérer l'acide azothydrique, l'hydrazine, l'hydroxylamine, comme dérivant du gaz ammoniac par suite du remplacement de *deux volumes* d'hydrogène par *deux volumes* d'azote, de gaz ammoniac ou de vapeur d'eau? Cette ancienne manière de parler dit assurément beaucoup moins à l'esprit que le remplacement de deux *atomes* d'hydrogène par tels ou tels atomes ou groupements moléculaires. Il est vrai que pour exposer les choses ainsi il eût fallu donner, dès l'abord, certaines notions sur l'atomicité et la valence

(termes qui ne sont point synonymes) que M. Serres place à la fin du premier fascicule, se réservant d'en faire usage uniquement en chimie organique; je ne vois pourtant rien qui s'oppose à ce qu'on les donne plus tôt. Ce que j'en dis est peut-être affaire de goût personnel, et certains professeurs seront peut-être heureux, au contraire, de trouver un traité de chimie écrit uniquement dans la nouvelle langue, mais où l'on n'emploie pas, dès le début, les formules développées, si utiles cependant pour faire comprendre bien des choses.

J. DE JOANNIS, S. J.

Miniatures choisies de la Bibliothèque du Vatican, par Étienne Beissel, S. J. — Documents pour une histoire de la miniature. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893. In-fol., pp. VIII-59, avec 30 planches en phototypie. Prix : broché, 25 francs; relié, 30 francs.

Cet ouvrage, qui fait honneur aux presses du grand éditeur catholique de Fribourg, a pour but « de faciliter l'étude des miniatures au plus grand nombre possible des amateurs de l'histoire de l'art ». Des livres tels que celui du comte de Bastard, où les miniatures sont reproduites en couleurs et en grandeur naturelle, ne sont pas abordables aux petites bourses. Tout le monde ne peut pas non plus se rendre à Rome pour étudier sur place les trésors que Sa Sainteté Léon XIII a mis si libéralement au service de la science historique. C'est donc un véritable service que le savant rédacteur des *Stimmen* a rendu au monde des travailleurs, en publiant ce choix de miniatures tirées des meilleurs manuscrits de la Bibliothèque du Vatican.

On y trouve les éléments d'une véritable histoire de la miniature à travers les âges, depuis les illustrations qui ornent les classiques de l'antiquité jusqu'aux enluminures des livres d'heures du seizième siècle, aussi bien en Orient qu'en Occident.

Les trente planches, parfaitement exécutées, donnent une suite chronologique fort intéressante, qui nous mène du *Virgile enluminé*, copie d'un original de l'antiquité classique, jusqu'au merveilleux *exemplaire de Dante*, œuvre du quinzième siècle. Les trois dernières planches sont des spécimens remarquables de l'art français, flamand et allemand, à la fin du moyen âge.

Le texte explicatif est imprimé avec luxe sur deux colonnes :

allemand et français en regard. L'auteur réclame l'indulgence pour sa traduction; on la lui accordera d'autant plus volontiers qu'il possède une qualité bien chère aux Français, la clarté.

Nous espérons que le succès de ce premier fascicule encouragera le zélé moyenagiste à faire pour d'autres grandes bibliothèques ce qu'il a si bien réalisé pour la Bibliothèque du Vatican. La collection ainsi obtenue serait une source précieuse pour l'histoire de l'art.

P. MURY, S. J.

Psychologie musicale, par Camille BELLAIGUE. Paris, Delagrave, 1893. In-12, pp. 282. Prix : 3 francs.

Ce titre promettait beaucoup plus que ne donne l'ouvrage. Mais l'auteur a soin, dès les premières lignes, de retirer tout ce qu'il pourrait avoir d'excessif : « Dans les quatre articles publiés précédemment par la *Revue des Deux Mondes*, et qui forment ce petit volume, on ne doit chercher, dit-il, ni une théorie ni un traité, mais seulement quelques exemples de psychologie musicale. »

Ces exemples, il veut les faire servir à appuyer une thèse que nous croyons juste : « Pour comprendre la musique et l'admirer, il faut sans doute la considérer en elle-même et dans sa valeur intrinsèque; pour la sentir et l'aimer, il faut surtout la regarder, ou mieux l'écouter, comme l'interprète des sentiments, des passions, de l'âme enfin. » Et prenant quatre sentiments principaux, le sentiment religieux, celui que l'on éprouve en face des beautés de la nature, l'amour et l'héroïsme, il montre comment les musiciens les ont traités dans les trois derniers siècles.

A signaler dans la musique religieuse une belle et juste appréciation de Palestrina. Dans les temps modernes, l'auteur voit plutôt le sentiment religieux au théâtre que dans la musique d'église, dont il ne parle pas. Mais comme il n'a pas la prétention d'être complet, nous ne lui en ferons pas un reproche.

Le sentiment de la nature aurait paru « chez Haydn, un des premiers ». Nous pourrions signaler à l'auteur l'exclamation du critique Vincent Galilée (père du grand astronome) au sujet des madrigaux de Palestrina : *Qual grande imitatore della natura!* On s'inspirait donc déjà du sentiment de la nature. L'auteur a

une certaine tendance à déprécier les anciens pour exalter les œuvres modernes.

Même observation pour le sentiment de l'amour, qu'il examine dans les œuvres de divers compositeurs : Gluck, Mozart, Meyerbeer, Verdi, Wagner et enfin Gounod, dont il dit qu' « aucun musicien n'a mieux chanté cette passion ».

Le chapitre de l'héroïsme dans la musique nous a paru inférieur aux autres. Le titre lui-même en est une preuve ; l'auteur aurait voulu parler de l'entraînement que la musique produit sur nous par son rythme. Seulement les exemples ne se trouvent plus dans la grande musique, que seule l'auteur voudrait apporter à la défense de sa thèse.

En somme, le livre est de lecture facile et les tableaux qui s'y succèdent ont généralement le mérite d'être exacts et de bon goût. E. SOULLIER, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Les Persécuteurs et les Martyrs *aux premiers siècles de notre ère*, par M. Edm. Le Blant, membre de l'Institut. Leroux, 1893. 1 vol. in-8, pp. iv-372, illustré. Prix : 7 fr. 50.

Les vingt-sept chapitres qui composent le présent livre ont été déjà publiés à diverses dates, dans plusieurs revues académiques ou autres. Ils sont bien connus de tous ceux qui s'intéressent à l'âge héroïque de l'histoire chrétienne ; les travailleurs sauront gré à M. Le Blant d'avoir enfin rassemblé pour leur commodité ces savants mémoires, auxquels nul des grands ouvrages écrits jusqu'ici sur les persécutions ne dispense de recourir.

Le plan adopté pour la mise en volume de ces études détachées, sans être expressément indiqué ni rigoureusement suivi, est néanmoins très apparent. Deux premiers chapitres ont trait aux *Acta martyrum* en général, et aux *Actes de sainte Thècle* en particulier. C'est une sorte d'introduction, où le lecteur est renseigné sur l'origine des pièces officielles relatives aux procès des martyrs, et sur la conservation de ces documents primitifs dans les églises ;

il y apprend aussi, par quelques traits saillants, combien les écrits de basse époque les plus pénétrés par la légende, laissent encore de précieuses ressources à l'histoire. Vient ensuite le tableau de la situation des chrétiens dans la société romaine ; situation singulièrement complexe qui, au foyer domestique comme dans les mille fonctions de la vie civile, est alternativement cause ou effet des plus périlleux malentendus, des plus inévitables divisions. Surtout les chrétiens qui sont nobles et riches, ceux mêmes que signalent leurs agréments extérieurs, paraissent plus compromis. Au jugement prévenu des païens, la grandeur de la naissance ou celle de la fortune (ch. IV), la simple beauté physique (ch. V) rendent, en effet, plus étrange et plus impardonnable l'abandon du vieux culte. Quelquefois leur pitié, mais bien plus souvent leur indignation s'émeut de voir avilir tant d'avantages par l'adoption d'une religion méprisée. Ce ne sont là, si l'on veut, que des points de détail ; mais la longue série des *Acta* les reproduit si souvent qu'il est difficile de les laisser tout à fait dans l'ombre ; d'autant plus qu'ils nous éclairent sur les pensées habituelles de ceux qui se font les bourreaux ou qui vont être les victimes. C'est à dessein que j'appuie sur ces particularités, afin de montrer par un exemple la méthode ingénieuse et savante de l'auteur : groupement systématique des textes à première vue peu importants, analyse minutieuse des détails de la vie ou du langage antiques, tel est son procédé constant pour aboutir aux conclusions générales.

Après ces aperçus vient une double série d'études dont le développement se poursuit presque parallèlement. En voici les principaux titres : ce sont, du côté des persécuteurs, les bases juridiques de leurs accusations, leurs édits de proscription, la marche et les variations de leur procédure criminelle, la tenue des audiences, les interrogatoires, les tortures, les derniers supplices ; du côté des chrétiens, leur préparation pour les grands combats du Seigneur, leurs visions surnaturelles ; parfois la témérité d'un zèle réprouvé par l'Église, parfois aussi les défaillances de leur volonté ; leurs réponses aux juges, leur attitude en prison ou devant la mort, spécialement devant la mort qui entraîne avec elle la destruction du corps. Les deux chapitres suivants reviennent encore, partiellement du moins, sur des sujets déjà touchés : dans le premier, M. Le Blant a reproduit plusieurs monuments

antiques, peintures, miniatures, ivoires, marbres sculptés, qui ont rapport aux études précédentes; l'autre, l'*Apparitio et les martyrs*, a pour complément un mémoire spécial sur les agents du tribunal de Pilate, lors du procès du Christ.

Il est impossible d'examiner ici, d'indiquer même les observations de toutes sortes rassemblées dans ce volume. Quantité de traits y sont rapportés et étudiés, qui, même légendaires, pullulent de renseignements utiles. Il y aurait eu sans doute plus d'unité, les conclusions auraient gagné plus de relief, si l'auteur avait consenti à faire, non une simple reproduction, mais une refonte nouvelle de ses anciennes publications. Tel qu'est pourtant son livre, coordonnant, comme il fait, toutes les informations qui nous restent sur les persécuteurs et les persécutés, il présente encore la meilleure synthèse que nous ayons de l'histoire du martyre.

Pour terminer, M. Edm. Le Blant fait un rapprochement saisissant des persécutions antiques et des voies douloureuses où marchent trop souvent les missionnaires catholiques de l'extrême Orient. Il y a dans ces pages autant de science que d'émotion chrétienne. Et ce parallèle final n'est pas un hors-d'œuvre. Outre que, sur bien des points, les renseignements que nous avons sur les martyres contemporains confirment ou éclairent d'une manière inattendue les relations anciennes, ils contribuent surtout, beaucoup plus que les documents refroidis du passé, à faire apprécier justement le généreux sacrifice des victimes autant que la haine furieuse et les préjugés des bourreaux. M. Edm. Le Blant a montré là, par un exemple lumineux, combien l'histoire religieuse gagnerait, si les écrivains qui s'y consacrent voulaient bien tenir un peu plus compte de la vie et de la doctrine actuelles du christianisme pour étudier et retracer ce qu'a été jadis le christianisme vivant, enseignant ou souffrant.

J. DELARUE, S. J.

Le Régime des biens de l'Église avant Justinien, *spécialement sous les empereurs chrétiens*, par Auguste RIVET, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Lyon. Lyon, Emmanuel Vitte, 1891. 1 br. gr. in-8, pp. 96. Prix : 3 francs.

Ce travail a pour objet un des points les plus intéressants des origines chrétiennes.

Dès le principe on peut constater que l'Église a possédé des biens temporels. A la communauté absolue des premiers jours succède un régime d'offrandes et de collectes dont l'ensemble accumulé finit par constituer un trésor qu'il fallut administrer d'après des procédés réguliers. Bientôt la propriété individuelle n'offrant plus assez de ressources ni assez de sécurité, on dut rechercher la forme de la propriété collective. Les catacombes ou cimetières en furent un des éléments les plus considérables.

Au commencement du troisième siècle, l'Église était, en tant que corps, propriétaire de biens immeubles.

Mais l'Église n'étant pas encore officiellement reconnue par l'État, sous quelle disposition légale, ou sous quelle fiction était-elle parvenue à s'abriter ? Problème non encore résolu.

D'après la théorie émise par Rossi et soutenue par Desbassayns de Richemont, Allard, Northcote, Lœnig et autres, les églises chrétiennes avaient réussi à conquérir l'existence légale en profitant de la législation sur les *associations funéraires*.

M. Rivet combat cette opinion, déjà fortement ébranlée par M. l'abbé Duchesne. Ses arguments peuvent se ramener à trois.

En premier lieu, les chrétiens eux-mêmes ont toujours paru professer une véritable répugnance pour les collèges funéraires. En second lieu, les lois romaines, très restrictives pour les collèges funéraires, n'auraient pas souffert le subterfuge d'une très nombreuse société dissimulant sous ce paravent son véritable but religieux et social. Enfin le moyen eût été inutile, puisque déjà, sous Commode, on voit les chrétiens jouir d'une certaine tolérance et élever des églises dans presque toutes les villes, au témoignage d'Eusèbe.

Il est plus naturel de croire que si, dès la mort de Marc-Aurèle, les communautés chrétiennes ont joui de longs intervalles de paix, c'est qu'on les a tolérées et reconnues, sans fiction légale, comme société religieuse.

Ceci n'est qu'un point dans la thèse de l'auteur, où abondent les renseignements sur l'organisation et l'administration du temporel ecclésiastique pendant les premiers siècles. Il y a telle de ces constatations qui est d'une piquante opportunité, au moment où une hypocrite législation entreprend d'accaparer, sous couleur d'égalité, la gestion des biens des fabriques.

F. BUTEL, *docteur en droit.*

I. — Étude sur Jeanne d'Arc *et les principaux systèmes qui contestent son inspiration surnaturelle*, par M. le comte DE BOURBON-LIGNIÈRES. 2e édition. Société Bibliographique, Lamulle et Poisson. In-12, pp. IV-622. Prix : 3 fr. 50.

II. — Jeanne d'Arc *Vierge et Martyre*, par M. l'abbé FESCH. Paris, Tolra, 1894. In-8, pp. 440. Prix : broché, 4 francs; relié, 6 fr. 50.

I.— L'*Étude sur Jeanne d'Arc*, preuve des occupations sérieuses auxquelles se livre le noble comte, est déjà un hommage à l'héroïne par le nom de son auteur. Ceux qui ont l'honneur de le connaître assurent qu'il ne peut avoir été écrit que dans des vues de foi et de patriotisme. C'est bien une pensée de foi qui est la conclusion des trois thèses qui sont le fond du livre tout entier.

Les merveilles accomplies par la Pucelle ne s'expliquent ni par ses qualités naturelles, ni par l'enthousiasme qu'elle excita ; c'est la première. On ne doit pas en chercher la raison dans un de ces états anormaux dont, sous le nom d'hypnotisme, l'on a fait dans les dernières années le vacarme scientifique qui commence, paraît-il, à se calmer, mais qui sans doute battait son plein lorsque l'auteur écrivait, car il lui consacre la partie de beaucoup la plus notable de son volume ; c'est la seconde thèse. La Pucelle fut soumise à l'Église ; c'est la troisième.

Une cause surnaturelle explique seule la divine histoire ; c'est la conclusion des thèses précédentes ; elle ressort plus claire que le jour aux yeux de tous ceux qui étudient les documents sans parti pris. L'auteur puise dans ces documents ; nous aurions voulu qu'il l'eût fait plus largement encore, et qu'il les eût mis en œuvre d'une manière plus serrée et plus ferme.

Il semble avoir oublié les plus importants et les plus décisifs, lorsque, s'en tenant encore à une thèse désormais insoutenable, il veut que la mission finisse à Reims, et affirme que le principal argument de la thèse contraire serait la déposition du duc d'Alençon. Il y en a certes bien d'autres, spécialement les assertions de l'héroïne consignées dans ses lettres, dans de multiples réponses faites au procès de Rouen, dans sa conduite entière. Elle marche sur Paris absolument comme elle avait marché sur Reims. Ses voix lui parlent après le sacre non moins fidèlement que précé-

demment, à Paris, à Montfaucon, à Saint-Pierre-le-Moustier, à Melun ; *comme tous les jours* durant plus d'un mois avant sa captivité, à partir de la douloureuse annonce faite sur les fossés de Melun. L'interruption de leurs communications, affirmée dans tant d'histoires, n'a pas une ombre de fondement dans les documents authentiques. Nous ne pouvons nous expliquer que par une extrême préoccupation d'esprit que M. de Bourbon-Lignières affirme que la mission limitée au sacre possède en sa faveur le nombre, l'importance, la netteté précise des témoignages. C'est le contraire qui nous semble manifeste et qu'il serait facile d'établir, si les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer nous permettaient une discussion approfondie. Par suite d'une préoccupation du même genre, M. de Bourbon-Lignières se défait des témoignages deBoulainvilliers et d'Alain Chartier en alléguant qu'ils ont pu exagérer *leurs souvenirs*. Ce n'étaient nullement des souvenirs, mais la relation même de ce qu'ils venaient d'entendre de la bouche de la céleste envoyée, puisque l'un et l'autre, familiers de Charles VII, écrivaient au moment même où la libératrice s'avançait à pas de géant dans sa carrière glorieuse, affirmant que cette carrière ne devait finir que par l'expulsion totale de l'envahisseur. C'est ce qu'elle disait bien haut, ce qu'en ces mêmes jours les jeunes seigneurs de Laval, les trois gentilshommes Angevins, écrivaient avoir recueilli de sa bouche dans leurs lettres si pleines de charme et d'intérêt. Si le chambellan et le secrétaire étaient égarés par leurs souvenirs, qu'en sera-t-il donc des témoins allégués par M. de Lignières, puisqu'ils parlent vingt-cinq ans après, alors qu'ils ont tout intérêt à dissimuler un fait bien accusateur pour ceux qui avaient alors la direction des affaires : le reproche d'avoir interrompu et arrêté l'effusion des divines miséricordes, dont ils avaient un gage incomparable dans les miracles déjà accomplis ?

Le noble comte nous pardonnera cette insistance. Ce n'est pas seulement le droit de la critique, c'est son devoir. L'opinion à laquelle il s'attarde encore rend l'héroïne vraiment inintelligible, et, si elle n'était pas dénuée de fondements sérieux, empêcherait, pensons-nous, une canonisation que M. le comte, dans son âme si chrétienne et si française, désire bien ardemment, comme la France chrétienne tout entière.

II.—De fort nombreuses, de très hautes approbations recommandent ce volume riche en illustrations. Ce sont des Évêques, ce sont des Cardinaux de marque. La critique, si elle croyait avoir à mordre un peu profondément, ne serait pas médiocrement intimidée par le vénérable front d'une si longue ligne de défenseurs. Il n'en est rien, comme on se l'imagine bien. Pareil livre ne peut être que bon. Sans rien présenter de bien nouveau ni d'entraînant, la lecture en est saine, et pour beaucoup ne sera pas sans profit.

L'auteur fait un usage fréquent des ciseaux, et coupe dans les bons draps. Quand l'instrument taille dans des fabriques de marque, il indique la provenance avec une complaisance marquée. Il est moins attentif lorsqu'il prend dans des ateliers dont le propriétaire a moins de renom, par exemple dans *la Pucelle devant l'Église de son temps :* ce qui lui arrive encore de temps en temps. Après avoir donné en note d'abord, et plus tard vers la fin, au volume utilisé, des éloges dont l'auteur ne peut être que flatté, il prend mot à mot soit les traductions, soit les rajeunissements, sans citer autre chose que le titre premier, auquel certains indices sembleraient faire soupçonner qu'il n'a pas eu recours. Ainsi, tel mot fort important omis par mégarde dans l'œuvre première, est omis dans *Jeanne d'Arc vierge et martyre*, quoique les pièces justificatives, si elles avaient été lues, eussent fait palper l'omission. Les longues phrases latines sont coupées dans les traductions de *la Pucelle devant l'Église de son temps*. Les coupes sont identiques dans *Jeanne d'Arc vierge et martyre*, et des phrases ne diffèrent que par la substitution de quelques mots, substitutions dont il serait inutile de discuter la valeur comme la raison.

Nosseigneurs les prélats approbateurs n'avaient pas à intervenir dans ces détails de critique minutieuse, ni à relever quelques autres artifices littéraires de ce genre.

Après les avoir signalés, il ne reste qu'à s'en tenir à leur favorable appréciation. J.-B.-J. AYROLES, S. J.

Vie de saint Stanislas Kostka, *de la Compagnie de Jésus*, par l'abbé M. Le Monnier, d'après le P. J. Boero. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1893. In-8, pp. 184. Prix : 2 francs.

Je ne sais s'il existe en France une bonne biographie de saint Stanislas ; en tout cas, la dévotion de M. Le Monnier lui a mis au cœur le désir de faire mieux connaître le jeune saint, et sa dévotion l'a bien servi. Le livre est une adaptation de la Vie écrite en italien par le P. Boero. Un des mérites du traducteur est de n'avoir pas cédé à la tentation de mêler des réflexions morales à ce récit qui vaut tous les sermons (il faut bien que la tentation soit terrible, puisque d'autres biographes du saint y ont si copieusement cédé). De bonnes gravures fixent l'imagination du lecteur qui aime, par exemple, à se représenter la scène charmante où le bienheureux Canisius trace son itinéraire au doux pèlerin. Mais pourquoi M. Le Monnier n'a-t-il pas profité du document découvert par les Bollandistes. Les *Analecta Bollandiana* ont commencé la publication d'une sorte de Vie de saint Stanislas par le P. Ubaldini, promoteur de la foi pour la cause de notre saint. Il y avait là plusieurs détails intéressants qu'on aurait pu sans peine enchâsser dans le récit du P. Boero. Signalons entre autres ce qui concerne les études de Stanislas. On nous avait habitués — je ne sais sur quelles preuves — à le regarder comme moins brillant dans ses études que Louis de Gonzague et Jean Berchmans. Il n'en est rien, et le P. Ubaldini le montre amplement. Je regrette aussi de n'avoir pas trouvé dans ce volume la jolie lettre détaillée où Stanislas raconte à un intime de son âge l'histoire de sa fuite et de son dur voyage. Cette petite lettre en dit plus long sur lui que tous les commentaires, et il y a dans ces lignes quelque chose de candide, d'enfantin et d'abandonné que je ne trouve pas au même degré dans les lettres de saint Jean Berchmans[1].

M. Le Monnier fera bien de traduire cette lettre dans sa prochaine édition, — car je suis sûr qu'il songe déjà à une seconde

1. Qu'on me permette de citer en note le *post-scriptum* de cette lettre exquise. « Dans la précipitation du départ, j'ai couru à l'autel de notre sainte Barbara pour lui dire un ou deux mots de prière et d'adieu. Je laissai par terre mon cilice et ma discipline..., à droite de l'autel dans un coin et j'oubliai de les reprendre. Cher Ernest, dites mille choses aimables à celui de mes domestiques qui est au courant de mes secrets : dites-lui d'aller chercher ces objets, de s'en servir et de prier pour moi. » (Ubaldni, p. 442, 5.) Je signale aux amis de saint Stanislas la Vie anglaise qui vient de paraître, et où le P. Goldie a dit tout ce qu'on pouvait dire sur notre saint. Londres, Burns et Oates, 1893.

édition. Ce n'est pas trop pour la gloire de saint Stanislas, et son aimable biographe le mérite bien.

HENRI MAUVOISIN.

Un Apôtre au dix-huitième siècle. *Le Bienheureux Antonio Baldinucci, de la Compagnie de Jésus*, par le P. Charles Clair, de la même Compagnie. Paris, Société de Saint-Jean, Duret, éditeur, boulevard Saint-Germain, 226, et Dumoulin et Cᵉ, libraires, rue des Grands-Augustins, 5. In-8, pp. 163, 3 gravures. Prix : 2 fr. 50.

Dédiée à S. A. R. Madame la duchesse d'Alençon, cette vie est capable de plaire et de faire du bien, non seulement aux personnes pieuses, mais à tout chrétien et aux esprits les plus cultivés.

Tout est contraste, tout est merveille dans l'existence de Baldinucci ; mais, au milieu de tant de faits extraordinaires, le P. Clair s'avance d'un pas toujours sûr, s'appuyant tantôt sur les écrits du Bienheureux ou sur les dépositions juridiques des témoins, tantôt sur les historiens de son héros, sur Galluzzi, l'ami et le collaborateur d'Antoine, sur Galletti, son dévoué compatriote, sur Vannucci surtout et sur son récent travail si complet, si bien documenté et si riche en détails nouveaux.

Et comme il sait bien mettre en œuvre ces différents matériaux ! Empruntant aux autres, il reste toujours lui-même, simple, sobre, sincère. Son style ne manque ni d'élégance ni de chaleur, sans avoir d'ailleurs ces vains artifices de langage que les hagiographes devraient toujours s'interdire. Pourquoi, en effet, vouloir peindre et dramatiser quand les faits parlent d'eux-mêmes avec tant de force ?

Quoi de plus émouvant, par exemple, que le miracle de la chute des feuilles, rapporté dans les termes mêmes du décret de la béatification et d'après la déposition de quelques prêtres témoins du fait ? Quoi de plus saisissant encore que le sermon sur la mort, où le Bienheureux paraît en chaire avec un crâne « qu'il a retiré de la fosse avec horreur », qu'il interroge solennellement et qu'il confronte ensuite avec le crucifix ?

Les processions nocturnes de pénitence et tant d'autres scènes grandioses pouvaient aussi tenter une plume d'artiste comme celle de notre auteur. Tout cela cependant est raconté brièvement, d'un style alerte, mais simple et naturel.

Il faut savoir gré aussi au P. Clair de n'avoir pas cherché à ménager les susceptibilités de notre siècle. Non seulement il rapporte les faits merveilleux les plus étonnants, dès lors qu'ils s'appuient sur les témoignages irrécusables de l'histoire, mais il ne craint pas même de parler de pénitence, de disciplines et de sanglantes flagellations. Aux délicats qui, devant cette réparation de l'ordre moral, crient à l'imprudence, au crime de lèse-humanité, il se contente d'opposer leurs propres principes. Eux-mêmes, ces esprits forts, « trouvent tout naturel que des êtres raisonnables, par intérêt ou sotte vanité, risquent leur vie sur un champ de courses » ou dans d'autres divertissements.

L'exécution typographique de l'ouvrage ne laisse rien à désirer. L'élégant volume est orné de trois belles gravures exécutées comme pouvait le désirer le directeur d'une association d'artistes chrétiens.

Faut-il faire quelque réserve dans la critique d'une œuvre si recommandable? Nous aurions supprimé, ou, pour le moins, réduit à deux ou trois lignes la note de la page 73. D'autre part, nous regrettons de n'avoir pas trouvé dans notre auteur certains traits charmants de la vie du bienheureux Baldinucci; et, pour dire toute notre pensée, nous regrettons que le P. Clair n'ait pas publié, dans une langue qu'il écrit si bien, la Vie complète de son héros. Cette Vie reste à faire; tous ceux qui liront les pages dont nous rendons compte la désireront vivement; mais qui la fera mieux que ne saurait le faire l'auteur d'*Un Apôtre au dix-huitième siècle?*

A. F., S. J.

Les Cinquante-deux serviteurs de Dieu, *Français, Annamites, Chinois, mis à mort pour la foi en extrême Orient, de 1815 à 1856, dont la cause de Béatification a été introduite en 1840, 1843, 1857.* Biographies, par Adrien Launay, de la Société des Missions étrangères. Paris, Téqui, 1893. 2 vol. in-8, pp. xii-354 et 346. Prix : 3 francs.

Trois décrets successifs des 19 juin 1840, 9 juillet 1843 et 24 septembre 1857 ont introduit la cause de béatification d'un grand nombre de serviteurs de Dieu, prêtres du clergé indigène ou des Missions étrangères, religieux des Ordres de Saint-Dominique ou de Saint-François, membres de la Congrégation de la

Mission, ou simples fidèles, tous mis à mort, en haine de la foi, en Annam, en Chine ou en Corée, de 1815 à 1856. L'un d'eux, le bienheureux Perboyre, a déjà été élevé sur les autels. La cause des autres avance peu à peu.

Comme l'indique le titre, M. Launay ne parle que des prêtres des Missions étrangères et des prêtres séculiers ou des simples fidèles soumis à leur juridiction dans les seules missions de Cochinchine, du Tonkin et du Sutchuen en Chine. Ces vénérables sont au nombre de cinquante-deux.

Éclairer les membres de la Congrégation des Rites, édifier les fidèles et les exciter à prier pour hâter le grand jour de la béatification de ces vénérables, tel est le but de l'auteur.

Voici la marche de l'ouvrage : l'auteur expose d'abord la situation du catholicisme dans les régions arrosées du sang de ces martyrs, pour préciser le milieu dans lequel ils vécurent. Il expose ensuite brièvement les différentes tortures en usage dans ces pays, pour mieux faire comprendre les souffrances qu'ils ont endurées ; puis il donne une notice sur chacun d'eux. Enfin, après la relation de deux guérisons obtenues par l'intercession des vénérables, viennent en appendice les décrets d'introduction de la cause.

On ne saurait rien lire de plus touchant, de plus noblement simple ou de plus simplement grand que le récit du martyre du vénérable André Trong (t. I, pp. 109-117) ; rien de plus cruel, de plus horrible et de plus émouvant que le supplice infligé au vénérable Marchand (t. I, pp. 119-141). Où trouver un plus beau modèle de désintéressement et de charité envers les pauvres que le vénérable Quinh-Nam (t. I, pp. 184-185) ? On y lit des réponses admirables, dignes des martyrs des premiers âges. Le juge fit un jour traîner le vénérable Mi sur la croix, et poussant un cri de triomphe : « Ah ! ah ! dit-il, vous avez enfin marché sur la croix ! — Vous pourriez, reprit le confesseur, y faire marcher même un éléphant ; mais je suis homme, et ne consens pas à fouler aux pieds l'image du Dieu que j'adore. — Foulez la croix aux pieds, et vous serez délivré. Bien d'autres chrétiens l'ont fait. Ne pouvez-vous le faire comme eux ? — Mandarin, si quelqu'un voulait vous forcer à marcher sur la tête du roi de qui vous tenez votre dignité, oseriez-vous le faire ?... Quant à l'exemple de ceux qui ont foulé la croix aux pieds, il ne m'émeut pas plus que l'exemple

des déserteurs n'émeut les braves. » La femme et les enfants de cet héroïque confesseur étaient dignes de lui. La femme, portant à la mamelle son dernier fils, vint plusieurs fois l'exhorter à mourir sans qu'il s'inquiétât d'elle ou de ses quatre enfants qu'elle espérait, disait-elle, pouvoir élever seule avec la grâce de Dieu. Sa fille, âgée de onze ans, s'échappant un jour furtivement de la maison paternelle, fit seule une demi-journée de marche, pénétra jusqu'au captif, malgré les postes de soldats, et l'exhorta à mourir plutôt que de fouler la croix aux pieds. Son fils, âgé seulement de neuf ans, lui fit dire par ceux qui allaient le voir de souffrir la mort plutôt que d'abandonner la religion.

Certains confesseurs ne perdaient pas leur gaieté, même au milieu de leurs souffrances. Le vénérable Bonnard venait d'être arrêté. On le conduisait en grande hâte à la sous-préfecture. Bientôt, à bout de forces et contraint de ralentir le pas, le martyr dit en riant à son escorte : « Que ceux qui sont pressés prennent les devants; pour moi, j'ai bien le temps d'arriver. » Il allait à la condamnation et à la mort.

Si après cela il fallait absolument formuler une critique contre l'ouvrage, nous regretterions que certains noms annamites ou chinois n'aient pas été traduits, par exemple Thi-ve (t. I, p. 97), Trong-tou (t. II, p. 184). F. BIESSE.

Des classes ouvrières à Rome, par A. TYPALDO-BASSIA, docteur en droit, avocat attaché au parquet, président du conseil municipal de Katoë (Grèce). Ouvrage couronné par l'Académie de législation de Toulouse. Concours général 1891. Prix de l'Académie. Paris, Chevalier-Marescq et Cᵉ. 1 vol. in-8, pp. 150. Prix : 3 francs.

Le sujet donné par l'Académie de législation de Toulouse pour l'année 1891 était intéressant. Tout ce qui touche à l'état des classes ouvrières est aujourd'hui à l'ordre du jour, et il ne peut y avoir que profit à connaître comment était organisé le travail dans l'antiquité et au moyen âge. Le passé contient souvent plus d'une leçon dont peut profiter le présent.

M. Typaldo-Bassia, qui a remporté le prix, a fait imprimer son mémoire afin que le public puisse profiter de son travail. Disons tout d'abord que le plan tracé par lui est clair. Il étudie succes-

sivement l'ouvrier public, c'est-à-dire l'ouvrier des manufactures de l'État et celui qui est employé à quelque service d'intérêt général, puis l'ouvrier libre non incorporé, l'ouvrier esclave et enfin l'ouvrier faisant partie d'une corporation. Un dernier chapitre a pour objet l'intervention de l'État dans la réglementation du travail.

Malheureusement l'exécution du plan laisse beaucoup à désirer. Quand on a terminé la lecture du mémoire on éprouve le besoin de se refaire à soi-même un classement des renseignements qu'il donne. Cela tient à ce que l'auteur n'a pas tenu assez de compte de la chronologie. Au lieu de présenter un tableau de l'état des ouvriers à diverses époques bien choisies, il nous fait passer du Bas-Empire à Numa, ou au temps de Cicéron. Il est évident qu'en bon légiste il connaît surtout les codes et que tout ce qui est antérieur lui est moins familier. C'est pour cela probablement qu'il nous apprend qu'à Rome on vota dans les comices d'abord par curies, puis par centuries, et enfin *par tête* (p. 115). C'est par *tribus* qu'il eût fallu dire. La page 18 nous présente un remarquable mélange de la confusion qui se rencontre dans le livre entre les différentes époques. M. Typaldo-Bassia nous présente comme appartenant à une même administration les *curatores operum publicorum* et le *comte* des aqueducs publics, le *comte* du lit du Tibre et des égouts.

Où M. Typaldo-Bassia a-t-il trouvé trace de ces comtes ? C'est un titre qu'il a écrit au hasard sans être le moins du monde choqué de le placer sous le Haut Empire. Ailleurs il nous parlera du præfectus *armonarum* (p. 56), ou il nous dira que le nombre des *ilotes* inondait l'Attique (p. 29). Il est grave de contredire un Grec sur l'histoire de son pays, mais on croit généralement à l'étranger que les ilotes n'existaient qu'en Laconie.

Un dernier reproche que je ferai à M. Typaldo Bassia c'est de n'avoir pas suffisamment étudié les textes originaux. Il s'est presqne toujours contenté d'ouvrages de seconde main. De plus ses citations sont vagues. Allez donc chercher un texte à l'aide d'une référence ainsi conçue : Tive Live. *Hist. Rom.*, t. XLII à XLIV.

Ailleurs il renvoie à la *Cité antique* de Fustel de Coulanges,

sans indication de page, ou mieux encore aux excellents ouvrages de Mommsen (?) et de M. Waddington : *Voyages archéologiques en Grèce et en Asie-Mineure.* Bien fin qui découvrirait par ce renseignement que Mommsen a publié l'édit de Dioclétien, *De Pretiis rerum venalium*, dans le t. III du *Corpus inscriptionum latinarum.*

En somme il est à regretter que M. Typaldo-Bassia n'ait pas refait son mémoire avant de le livrer à la publicité.

E. BEURLIER.

Un serviteur et compère de Louis XI, *Jean Bourré*, par G. Bricard, docteur ès lettres. Paris, Picard, 1893. In-8, pp. 391. Prix : 7 fr. 50.

Comines nous dit que de tous les princes de son temps, Louis XI fut celui « qui plus travailloit à gaigner ung homme qui le povoit servir ou qui lui povoit nuire ».

L'histoire nous a transmis les noms de ceux qu'il avait gagnés et attachés à son service. Il en est un cependant qu'elle a presque oublié, et qui, par le rôle honorable et important qu'il joua dans l'entourage de Louis XI, méritait d'être tiré de sa demi-obscurité : c'est Jean Bourré, seigneur du Plessis, qui fait si bonne figure parmi les *compères* et les agents à tout faire de ce roi. M. G. Bricart lui a consacré une savante monographie, qui par l'abondance des documents inédits habilement et consciencieusement mis en œuvre, nous aide à mieux connaître une époque si importante de notre histoire : la transformation de la France féodale en France monarchique, par la ruine de la haute noblesse.

« Jean Bourré semble personnifier cette bourgeoisie qui s'attache au roi et le sert loyalement, tandis que les grands seigneurs le trahissent et le combattent ; qui parvient aux premiers honneurs et aux premières charges dans l'État, alors que la noblesse perd son prestige et son ancien rôle auprès du souverain. »

Dans l'Introduction, l'auteur caractérise avec beaucoup de netteté et de justesse la personne et la politique de Louis XI. Puis il nous fait connaître en détail l'origine de Jean Bourré, fils d'un des principaux bourgeois de Château-Gontier ; sa première éducation au collège de cette ville, dirigé par des chanoines ; ses études de droit à l'Université de Paris, son entrée dans la maison du Dau-

phin fils de Charles VII, son séjour en Dauphiné avec le jeune prince exilé, qui le nomme clerc secrétaire à la Chambre des comptes du Dauphiné ; après la mort de Charles VII, sa rentrée à Paris avec Louis XI, qui « pour la bonne et entière confiance qu'il a de la personne de son ami et féal ministre Jean Bourré, et de ses sens, suffisançe, loyauté et diligence », le nomme clerc-notaire et secrétaire royal, contrôleur de la chancellerie royale, conseiller-maître en la Chambre des comptes, etc. L'auteur étudie avec soin l'état et l'administration des finances à cette époque, et montre que Jean Bourré était plutôt l'*homme d'affaires* de Louis XI qu'un ministre des finances, au sens moderne du mot.

Louis XI lui confia les missions les plus difficiles et les plus délicates.

Il ne fut pas moins en faveur sous Charles VIII et Louis XII, sous lequel il conserva ses anciennes charges, et reçut de nouvelles dignités.

Sa grande fortune si honorablement acquise fut consacrée en partie à des constructions princières dans sa province d'Anjou, en partie à de pieuses fondations. L. BOUTIÉ, S. J.

Le Père Joseph et Richelieu (1577-1638), par Gustave FAGNIEZ. Ouvrage contenant 2 portraits, 1 vue et 3 fac-similés. Paris, Hachette, 1894. 2 vol. in-8, pp. 605 et 514. Prix : 15 francs.

De nos jours la division du travail prévaut dans l'ordre intellectuel comme dans l'industriel.

Le champ à cultiver est si vaste que, pour y faire une figure honorable et une œuvre utile, il faut, après avoir acquis des connaissances générales, se cantonner dans quelque sillon et le creuser avec amour et persévérance.

M. G. Fagniez s'est épris du P. Joseph, capucin plus célèbre que connu, et a tâché de mettre en lumière la part qui lui revient dans la grande œuvre de Richelieu. Il a consacré quinze ans de sa vie à rechercher les documents nécessaires à son travail et à les coordonner. Sa persévérance n'a été surpassée que par sa bonne foi. Son œuvre est avant tout sincère et on peut la considérer comme définitive dans la plupart de ses conclusions. La place me manque pour résumer ici les deux gros volumes où il a

donné le résultat de ses habiles et consciencieuses investigations.

Je me contenterai donc de produire quelques remarques inspirées par le sujet, tout autant que par le livre. On a beaucoup critiqué la politique de Richelieu et blâmé ses entreprises à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, et pour ma part je continue à croire qu'il eût mieux servi les intérêts de la France en agissant d'une manière plus catholique. Mais, au milieu de l'étourdissement produit par les intérêts du moment, lui, aussi bien que ses ennemis politiques, ne se croyait guère libre de ses actes. La maison d'Espagne devait songer à s'agrandir si elle voulait se conserver, et la France se voyait obligée de s'opposer à son agrandissement, pour ne pas se trouver enfermée dans un cercle de fer. Ces deux propositions sont évidentes. Mais elles n'empêchent nullement de conclure que Richelieu a commis une véritable faute politique en ne ratifiant pas le traité conclu à Ratisbonne par Brulart et le P. Joseph et en ne permettant pas à l'empereur Ferdinand II de séparer sa cause de celle du roi Philippe IV. S'il eût accepté ce traité, la Bavière grandissait aux dépens de l'Autriche et surtout des protestants, elle prenait le rôle qu'on laissa usurper un peu plus tard par la Prusse; et la France n'avait plus à combattre sur toutes ses frontières. A l'égard des protestants, il est certain qu'en 1624 on agit envers eux avec peu de loyauté, et qu'ils étaient en droit de se plaindre de l'inexécution des engagements pris à leur égard : mais, si l'on avait quitté les positions qui gênaient la Rochelle, le parti huguenot en eût immédiatement profité pour rendre sa capitale imprenable. Lui-même, en d'autres endroits, se donnait des torts encore plus considérables : le ministre se trouvait donc armé d'un véritable droit de représailles, et surtout en présence d'une nécessité qui n'a pas de lois.

Quant à la puissance donnée par Richelieu au P. Joseph, on s'en étonnera moins si l'on songe que ce fait n'est pas unique dans son histoire. Il avait d'abord songé à s'appuyer sur le fondateur de l'Oratoire; il lui confia, pour l'essayer, diverses affaires. Content, peut-être un peu facilement, de ses services, il le fit nommer cardinal, espérant se décharger sur lui d'une partie du fardeau qui l'accablait. Il croyait voir en lui, comme dans le P. Joseph, un homme d'une grande piété et même en commu-

nication directe avec le ciel. Mais Richelieu ne tarda pas à concevoir pour le cardinal de Bérulle une aversion qui n'excluait pas le dédain. Et quand même la mort ne lui eût pas ôté ce concurrent, le P. Joseph n'aurait pas eu longtemps à le redouter : leur commun maître voulait faire *reprendre à son premier favori le chemin de la béatification* en l'exilant à Rome.

Qu'on me permette encore une réflexion qui ne se présenterait peut-être pas d'elle-même à tous les lecteurs. Le P. Joseph est un capucin installé au vu et au su de tout le monde à côté du tout-puissant ministre ; une sorte de second maire du palais, aidé dans sa mission par quatre de ses confrères, secrétaires d'État au petit pied. A la même époque se signalait un religieux d'un autre Ordre, dont les agissements, beaucoup moins honorables que ceux du P. Joseph, ont été mis en lumière par M. Victor Cousin. Pendant ce temps, les Jésuites peuvent présenter à leurs amis et à leurs ennemis un P. Suffren, qui s'attache à Marie de Médicis exilée, de préférence à son fils victorieux ; et un P. Caussin qui sacrifie sa position, peut-être même l'existence de son Ordre en France, au cri de sa conscience, et s'élève auprès du roi contre le ministre triomphant. Les Franciscains et les Dominicains passent sans être mis en cause, et les Jésuites, qui au fond avaient raison, même au point de vue politique, sont accusés d'ambition, de servilité, de manque de patriotisme.

Mais, revenons au P. Joseph et à M. Fagniez. Désormais, tout homme qui voudra connaître la vérité sur le célèbre ami et confident de Richelieu, devra recourir à cette œuvre magistrale à la fois nouvelle et définitive.

H. M. COLOMBIER, S. J.

I. — **Le Serment du Jeu de Paume,** fac-similé du texte et des signatures, d'après le procès-verbal manuscrit conservé aux Archives nationales, avec une introduction et des tables, par Armand Brette, et avec un avant-propos par Edme Champion. Paris, 1893. In-8 jésus, pp. LXXVIII-63. Prix : 10 francs.

II. — **Mémoires de Chaumette,** sur la Révolution du 10 août 1792, avec une introduction et des notes, par F. A. Aulard. Paris, 1893. In-8, pp. XVI-67. Prix : 3 francs.

III. — **Les Régicides,** par E. Belhomme. Paris, 1893. In-8, pp. 47. Prix : 3 francs.

IV. — **Notes sur la justice et les tribunaux à Agen** *pendant la Révolution (1789-1800)*, par A. Douarche. Paris, s. d. In-8, pp. 156. Prix : 3 fr. 50.

Publications de la *Société de l'Histoire de la Révolution française.* Paris, Charavay frères, 3, rue de Furstemberg.

La Révolution française est assurément un fait considérable, et si l'on veut, une période très importante de notre histoire. On ne peut donc sous aucun prétexte la passer sous silence ; il n'est permis à personne de noircir ni de blanchir cette période ; et si l'histoire en général est le récit d'actions, d'événements et de choses dignes de mémoire, l'histoire de la Révolution sera toujours une leçon, sans être jamais une apologie, pas plus qu'une diatribe. Un historien, quel qu'il soit, est soumis aux deux grandes lois de la véracité et de l'impartialité, sous peine de n'être qu'un romancier, un nouvelliste, un pamphlétaire ou un sectaire.

C'est pénétré de ces principes que nous avons lu soigneusement les quatre publications dont nous venons de donner l'indication bibliographique, en les rangeant selon l'ordre des événements. Toutes sont récentes, comme on le voit ; toutes sont dues à une Société dite de la Révolution francaise, qui a son comité directeur, son bureau, ses membres, ses fonds, ses règlements et son but. Forcé d'être court, et voulant cependant être aussi clair que loyal, voici en quelques mots notre sentiment sur chacune des publications en question.

I. — M. *Brette* s'est imposé un travail pénible, nous dirions volontiers ingrat, pour composer ses douze chapitres d'introduction, pour reproduire ensuite en treize planches hors texte le procès-verbal de la fameuse séance avec les signatures autographes, pour faire ses observations et donner enfin le plan de Versailles en 1783. Ce travail est méritoire sans doute ; mais il le serait infiniment plus si l'auteur et surtout son introducteur, M. *Champion*, avaient pu se borner à la critique historique.

II. — M. *Aulard* n'estime pas Chaumette, personnage méprisable sous tout rapport. Pourquoi donc réimprime-t-il les mé-

moires de ce misérable sur une journée qui lui fait si peu d'honneur ? Et puis M. Aulard ne se trompe-t-il pas sur le prénom de Camille Desmoulins, qu'il appelle Lucile (p. XIII), et ne confond-il pas Gobel avec Chabot (p. XV) ?

III. — M. *Belhomme* a la conscience la plus scrupuleuse des chiffres, quand il dresse ses listes des régicides. Mais un ancien inspecteur d'académie aurait pu s'élever au moins une fois jusqu'à la conscience morale qui est supérieure à toutes les statistiques, et que ne fait pas taire l'appareil le plus imposant de la légalité.

IV. — La brochure de M. Douarche a 156 pages. Or, il n'en consacre guère que la moitié à la justice et aux tribunaux d'Agen pendant la Révolution, ce que porte uniquement son titre. Avait-il donc si grand besoin de remonter à la justice de l'ancien régime ? Oui, s'il voulait ne montrer que des vices dans les juridictions des deux ou trois siècles précédents, et ne signaler que quelques défectuosités exceptionnelles dans les dix ou douze ans qu'embrassent ses *Notes*.

A. JEAN, S. J.

La Dalmatie de 1797 à 1815, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté de Paris par M. l'abbé Paul PISANI, professeur à l'Institut catholique. Paris, Alphonse Picard, 1893. Grand in-8, pp. XXXIV-490, orné de 3 héliogravures et de 10 cartes. Prix : 10 francs.

Plusieurs historiens que M. Pisani cite et honore s'étaient occupés de la Dalmatie; mais, faute de renseignements suffisants, ils n'avaient pas appuyé leur œuvre sur de solides bases. Le nouvel auteur, voulant faire un travail véridique et complet, a colligé des documents innombrables à Paris, à Vienne, à Zara, à Laybach, à Raguse, etc. De ces fouilles laborieuses dans les archives et les bibliothèques il a tiré un ouvrage considérable auquel est venue en aide sa connaissance d'un pays qu'il avait longtemps habité.

La Dalmatie est une longue et étroite bande de terre sillonnée de montagnes, entre l'Adriatique et la Bosnie. Vers la fin du dernier siècle, elle vivait tranquille et heureuse sous le patronage de ses libres institutions, de sa religion profonde, de son clergé

vénéré, de ses franchises et de ses privilèges; mais, à divers points de vue, sa civilisation trop arriérée réclamait des réformes. Pendant près de deux siècles, Venise lui conserva sa vieille constitution, respecta ses traditions et ses mœurs ; mais, lorsque Bonaparte ravit à l'antique cité des doges son indépendance, et la fit donner à l'Autriche, la Dalmatie dut être placée sous le sceptre de l'empereur. Les gouverneurs, et surtout Goëss, qui au nom de leur souverain la dirigèrent, entreprirent de la renouveler par des réformes hâtives, parfois hostiles aux droits de l'Église ; elles eurent peu de succès.

A la suite du traité de Presbourg, la période française fut inaugurée. C'est la plus intéressante du livre si substantiel de l'historien.

De 1806 à 1809, Napoléon fit de la Dalmatie une route vers Constantinople. Des rêves de conquêtes orientales hantaient alors son imagination gigantesque. Deux hommes, le provéditeur Dandolo et le général Marmont, aveuglément dévoués à l'empereur, furent les instruments de ses desseins ; mais leurs jalousies et leurs rivalités, l'esprit faux à bien des égards du vaniteux et souvent peu sincère Dandolo, son empressement à vouloir tout changer à la fois, sans tenir compte ni des traditions ni des mœurs, la constitution civile qu'il tenta d'imposer au clergé, certaines dispositions du Code napoléonien profondément odieuses à la province, inspirèrent à celle-ci des haines anti-françaises désormais implacables. La Dalmatie, en dépit de quelques réformes, était violentée dans ses affections les plus chères ; pour comble de vexations, elle était surchargée d'impôts qui avaient pour cause les visées militaires du maître.

Sa situation devint sensiblement pire, lorsqu'après la bataille de Wagram et le traité de Schœnbrunn Napoléon eut la folle pensée de s'annexer les provinces illyriennes et de ramener à l'unité, par son génie autocratique et centralisateur, un groupe d'états, si divers, d'institutions et de coutumes. Pour achever sa tyrannie et l'impossibilité d'un succès, on organisa un système d'oppression soldatesque, religieuse et matérielle, dont il faut lire les détails dans les pages saisissantes de l'auteur. Ce despotisme allait susciter forcément les insurrections et la guerre étrangère. De 1810 à 1812, il fallut combattre les Croates musulmans, les Anglais, les révoltés des bouches de Cattaro, les

Monténégrins. Vinrent ensuite les Autrichiens qui, à la faveur d'une insurrection générale, prirent possession de Zara; la Dalmatie napoléonienne avait vécu (1815).

Les récits de M. Pisani sont toujours pris aux bonnes sources, clairs et concluants. Toutefois, qu'il veuille bien permettre à mes sympathies quelques observations.

Trop préoccupé, ce me semble, de certaines améliorations que ne rachetaient pas les fautes graves de Dandolo, il paraît admettre, en punition de la prétendue ingratitude des Dalmates, la nécessité de leur faire subir ce droit commun qu'il condamne plus loin avec une juste énergie. D'abord, il exalte l'administration de Dandolo (p. 256), plus loin (p. 398), il censure avec raison « les idées fausses et les absurdes préjugés juridiques et économiques du provéditeur ». Quant à Marmont, il le signale judicieusement comme général habile, mais ignorant les problèmes de droit et d'économie, hostile ou indifférent en matière religieuse, et n'admettant dans ses *Mémoires* qu'une morale variable, subordonnée aux exigences de la politique, M. Pisani décerne sans restriction les plus grands éloges au Code napoléonien; il l'appelle un *magnifique monument juridique,* excellent pour les Français. Relativement aux réformes ecclésiastiques, il oublie de dire qu'elles devaient être opérées de concert avec la plus haute autorité de l'Église, et il félicite le pouvoir séculier de sa mainmise sur l'administration des fabriques, en vue de certaines améliorations faites ailleurs.

Sa *Conclusion* est fortement motivée. C'est avec vérité qu'il attribue surtout les échecs de l'occupation française en Dalmatie aux conflits de Dandolo et de Marmont, aux luttes iniques des administrations civiles et militaires contre les ordres religieux et le clergé, à l'introduction intempestive de notre Code au sein de populations régies par d'autres principes.

J'ajoute que, sous le régime de Napoléon, tout ce qui s'est fait devait se faire. On ne pouvait attendre ni justice ni sagesse d'un conquérant dévoré d'ambition et qui avait à cœur de tout sacrifier, hommes et choses, au culte de sa personnalité. Aussi, dit l'auteur, en Dalmatie comme ailleurs, l'épopée (ou plutôt l'ère) napoléonienne « n'a laissé derrière elle que du sang et des ruines ».

G. GANDY.

Les Pieux Sanctuaires de la Sainte Vierge en France, par L. Peyrin. Tours, Cattier. In-8, pp. 240. Prix : 2 fr. 50.

Le titre recommande cet ouvrage à tous les fidèles serviteurs de Marie. Nous regrettons avec l'auteur que la limite prescrite à son livre laisse de côté tant d'autres pèlerinages. Ses trente-cinq notices nous avaient mis en haleine ; pourquoi faut-il s'arrêter si tôt? Nous formulons aussi un autre regret : c'est de ne pas rencontrer plus de gravures ; l'image des lieux, le portrait des diverses Madones permettraient aux fidèles d'accomplir plus facilement ces pèlerinages spirituels que l'auteur se propose de favoriser; une soigneuse description des sanctuaires et de leurs abords supplée partiellement, il est vrai, à ce petit défaut. Plus d'un lecteur désirerait peut-être en outre quelques mots de critique historique, quelques renseignements bibliographiques sur chaque pèlerinage; nous ne ferons pas de cette dernière lacune un grand grief, puisque le but de l'auteur est avant tout l'édification des dévots serviteurs de Marie. L. D., S. J

Portuguese discoveries, *dependencies and missions in Asia and Africa* (Découvertes portugaises, dépendances et missions en Asie et en Afrique), par le Rév. I.-D. d'Orsey. Londres, Allen, 1893. In-16, pp. xvi-434. Prix : 3 sh. 6 d.

L'ouvrage du Rév. A. d'Orsey est écrit dans l'esprit sectaire le plus pur. Il renferme en quelques pages tout ce que l'ignorance et la mauvaise foi ont jamais imaginé contre l'Église catholique. Les Jésuites, tout naturellement, en ont une large part. Vouloir entrer dans le détail d'une réfutation serait se condamner à réimprimer toute une bibliothèque d'apologies. Ce serait du reste inutile; un docteur de Cambridge qui répète de pareilles accusations, ou n'a rien lu, ou a endurci son esprit contre toute apologie. Un proverbe malayalam, que je lisais ces jours-ci, dit, sous une forme poétique : « Arrosez un buisson avec de l'ambroisie, il n'en fera pas moins des épines. »

Parmi les chrétiens de Saint-Thomas, l'auteur, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, ne voit que les schismatiques; les catholiques pour lui ne comptent pas. Les schismatiques s'appellent eux-mêmes « les *nouveaux* amis » depuis leur séparation

d'avec les catholiques après le concile de Diamper. Cela n'empêche pas l'auteur de les regarder comme les représentants de l'*ancienne* vérité. Il constate un grand nombre de différences notables avec les croyances protestantes, mais ces peccadilles sont toutes lavées dans un bain efficace qui est l'aversion de l'Église catholique. Après avoir trouvé sans réplique la réponse des Syriaques aux Portugais : « Qui que vous soyez, vous autres hommes de l'Occident, nous autres nous avons la vraie foi, car nous venons du pays où les disciples du Christ furent appelés chrétiens, » l'auteur ne désespère pas d'en faire des protestants anglais sur toute la ligne. Hélas! une partie, partie infime il est vrai, des Jacobites est devenue protestante, tout en conservant les formes extérieures du culte. Les autres seront peut-être sauvés par leur dévotion à la sainte Vierge.

Jacobites et protestants feraient bien de méditer les paroles suivantes de l'auteur : « La vie que menaient les Européens, quand *ils étaient libres des entraves de Rome*, était plus propre à retarder qu'à promouvoir le christianisme et la civilisation parmi les tribus de l'Hindoustan. » Si les entraves de Rome sauvent la moralité, ces mêmes entraves pourraient bien être aussi la sauvegarde de la vérité. CH. LAVIGNE, S. J., Vic. ap.

Exposition historique de Madrid (1892-1893), par Émile de Molènes, subdélégué général des Comités français, membre du jury international. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1894. In-8, pp. 344. Prix : 7 fr. 50.

Les *Études* ont longuement parlé, dans le temps (septembre et octobre 1893), de l'Exposition historique de Madrid (1892-1893), organisée à propos du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Ceux qui voudraient connaître plus en détail les richesses qui ont servi à cette manifestation des deux mondes, si noble dans sa fin, si variée dans ses moyens, si originale dans son ensemble, n'ont qu'à se procurer et à lire le beau volume où M. Émile de Molènes raconte ce qu'il a vu et entendu, avec l'exactitude d'un témoin, la compétence d'un connaisseur et la sympathie d'une âme largement ouverte à toutes les formes de la pensée, de l'art et de la vie.

Rien n'a moins ressemblé à l'étalage industriel et au luxe banal

de nos expositions universelles, que cet hommage rendu par l'Amérique, par l'Europe et surtout par l'Espagne, au grand navigateur. Le gouvernement et les particuliers, l'Église et l'État, y avaient pris part, et les fêtes religieuses ont rehaussé les spectacles militaires et civils. Au lieu d'une rivalité d'ordre inférieur, où l'effort humain ne semble avoir d'autre idéal que la richesse et la jouissance, on a pu contempler une grave et noble explosion d'enthousiasme provoquée par de patriotiques souvenirs. Ce sentiment, élevé au-dessus des intérêts et des plaisirs vulgaires, a fait honneur à l'Espagne et prouvé qu'elle garde, plus peut-être qu'aucune autre nation, le sens et le culte des grandes et belles choses. Dans cet amas de documents rares et précieux tirés des archives publiques, des musées de l'État, des trésors des églises, des bibliothèques privées et des collections particulières, l'intelligence avait la part la plus considérable; les innombrables objets d'art étaient autant de témoins et de sujets d'étude. Ce caractère particulier de l'exposition madrilène, parfaitement mis en lumière par le subdélégué général des comités français, donne à son livre une originalité pleine de saveur et d'intérêt. Un ton sympathique et une impartialité affectueuse contribuent encore à rendre cette lecture élevée, saine et attachante.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **France noire** (*Côte d'Ivoire et Soudan*), *Mission Binger*, par Marcel Monnier. Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 300, accompagné de 40 gravures. Prix : 7 fr. 50.

II. — **Dix années en Equatoria,** par G. Casati. Paris, Firmin-Didot, 1892. In-4, pp. 498, avec 170 gravures et 4 cartes. Prix : 20 francs.

III. — **Au Kilima-Ndjaro** (*Afrique orientale*), par Mgr Le Roy, vicaire apostolique du Gabon, ancien missionnaire au Zanguebar. Paris, de Soye, 1893. In-4, pp. 470, avec 89 gravures et 4 cartes. Prix : broché, 8 francs; relié, 10 francs.

Les curieux des choses de l'Afrique liront avec plaisir ces trois ouvrages. Ils y trouveront des études de mœurs pleines d'intérêt, des descriptions charmantes et beaucoup de nouveau, le tout agrémenté et éclairé d'illustrations artistiques. Cependant,

si ces traits communs rapprochent les trois livres, des différences profondes les distinguent.

I. — Le premier a pour auteur un voyageur exercé, un dilettante qui aime à observer, mais observe surtout les dehors, et qui se plaît à décrire. Le capitaine Binger quitte Marseille, en décembre 1891, chargé d'une entreprise fort délicate : il doit opérer, de concert avec des officiers britanniques, la délimitation entre nos possessions de la Côte d'Ivoire et le protectorat anglais de la Côte d'Or. M. Monnier est l'historiographe de la mission. Disons tout de suite qu'il remplit son rôle avec un réel talent. Il nous fait visiter, sur la route, nos établissements de Dakar, Konakry, Grand Bassam, Assinie. L'expédition proprement dite commence à ce dernier comptoir, et se poursuit, au milieu de péripéties sans nombre, par les pays de la Tanoë, de la Comoë, jusqu'à la ville de Kong. Cette relation n'est pas à mettre entre toutes les mains. Non pas à cause de l'injuste caricature que l'auteur trace du missionnaire catholique (p. 13), mais pour un autre motif. Au départ, M. Monnier se plaint que son paquebot « manque de femmes » ; certes, on ne fera pas le même reproche à son ouvrage !

II. — M. Monnier est le type du voyageur dilettante ; M. Casati fait œuvre de véritable explorateur : il sait, il expose avec talent l'histoire, la géographie, l'ethnographie des pays qu'il visite. En 1879, Gessi-Pacha fut chargé par Gordon de soumettre les révoltés du Soudan, et il voulut, pour rendre sa mission plus fructueuse, faire explorer à fond le haut bassin de l'Ouellé. Il demanda donc au directeur de l'*Esploratore*, de Milan, de lui envoyer un officier capable et bon géographe. Un des rédacteurs de ce journal, le capitaine Casati, qui réunissait toutes les qualités désirables, accepta de partir : le 24 décembre 1879, il s'embarquait à Gênes pour Souakim. Il devait rester dix années dans l'*Equatoria*, et souffrir beaucoup aux côtés d'Emin-Pacha. Au retour, il écrivit l'intéressant récit de ses voyages.

Il nous promène de Souakim à Berber et à Kartoum, sur les rives du Nil blanc, de l'Ouellé et des Grands Lacs. Il nous raconte, dans une narration pleine de vie, la conquête du Soudan par les khédives, depuis 1827, les phases diverses de la révolte des Soudanais, les efforts énergiques et la fin malheureuse de

Gordon; il nous remet en mémoire les explorateurs qui l'ont précédé dans ces régions, il nous décrit les usages et les mœurs des peuplades équatoriales. Il a des pages bien curieuses sur la carrière du médecin Édouard Schnitzer, plus connu sous le nom d'Emin-Pacha, sur le Mahdisme, sur les insurrections militaires des garnisons de l'Equatoria, sur les dangers terribles où lui-même et Emin sont bien près de trouver la mort. La position des deux Européens est des plus critiques, lorsqu'arrive en 1888 l'expédition de secours de Stanley. Après bien des périls, bien des hésitations, Stanley, Emin et Casati quittent l'Equatoria et reviennent par Bagamoyo.

La traduction de ce livre laisse beaucoup à désirer; elle est lourde, embarrassée, même un peu gauche çà et là. Un autre défaut, beaucoup plus grave : l'éditeur n'a pas été assez scrupuleux dans le choix des gravures; il en est de peu décentes. Il aurait bien pu les supprimer, puisque souvent le récit n'y fait même pas allusion.

III. — Mgr Le Roy nous donne le récit d'une expédition apostolique. S'il visite les abords du Kilima-Ndjaro, c'est pour préparer l'établissement de missions nouvelles. Son livre n'en est ni moins riche, ni moins gai, ni moins intéressant. Tout au contraire; à côté d'études sérieuses sur les populations, les mœurs, le gouvernement, la religion, sur la flore, la faune, la structure géologique des pays traversés, nous rencontrons des historiettes des plus divertissantes, par exemple les maux de dents de Séliman, la réception chez Foumba, le coucher du Dr Baxter, la rencontre d'un lion, etc., etc. Parti de Zanzibar, Mgr Le Roy (alors le P. Le Roy) parcourt successivement la vallée de l'Oumba, le pays montagneux du Paré, l'oasis de Toveta, au pied du massif du Kilima. Il est à remarquer que les peuplades de ce massif, les Tchagas, ne connaissent pas le nom de Kilima-Ndjaro; ils appellent les deux sommets principaux : le Kibô (6 100 mètres) ou mont Blanc, et le Kima-Wenzé (5 300 mètres). Dans la langue des Massaï, Kilima Ngaro signifient Montagne de l'eau. A Tovéta commence la montée. Les missionnaires gravissent les pentes du haut plateau (4 800 mètres) qui supporte le Kima Wenzé et le Kibô. Le P. Le Roy seul monte jusqu'au faîte du plateau, et se rappelant « qu'il a l'honneur d'être le premier prêtre catholique

et le premier Français arrivé là, (il) plante entre les pierres une petite croix..., fait une prière au bon Dieu, et à travers l'espace... envoie son salut à la patrie lointaine ». Ce voyage n'a pas été stérile : plusieurs missions catholiques sont déjà établies au milieu des tribus visitées, et les indigènes viennent nombreux implorer « l'eau de Dieu qui purifie l'âme ».

J. LIONNET, S. J.

La Politique indo-chinoise (1892-1893), par MAT GIOÏ (Albert DE POUVOURVILLE). Paris, Savine, 1894. In-8, pp. XVI-322. Prix : 3 fr. 50.

M. Albert de Pouvourville, ancien lieutenant à la légion étrangère, signe aujourd'hui de son nom son dernier livre d'études coloniales sur l'Indo-Chine française. Nous avons donné ici même une critique de son *Tonkin actuel* (1888-1889), et de ses *Deux années de luttes* (1890-1891), publiés sous son pseudonyme de Mat Gioï, et nous sommes heureux de voir qu'il a tenu compte de nos remarques et suggestions. Le livre actuel nous paraît un livre de bonne foi, écrit d'une plume calme et réfléchie. Un séjour plus prolongé en France a permis à l'auteur de tempérer des jugements qui dans les ouvrages précédents sentaient encore la fièvre du Tonkin. M. de Pouvourville s'en est parfaitement rendu compte et il a eu la bonne foi d'avouer ici ce que ses anciens jugements envers certaines personnalités avaient eu d'exagéré. On sent bien encore çà et là une légère rancœur contre d'anciens chefs, entre autres le général Reste, mais on peut excuser ses critiques, étant donné que cet officier a été blâmé et rappelé. Il est bien difficile de parler de M. de Lanessan en termes froids et modérés, ou des excès de pouvoir auxquels il s'est laissé aller. La rentrée de ce gouverneur général en France donne une note d'actualité au livre de M. de Pouvourville, qui contient des appréciations fort intéressantes sur la politique générale. Nous avons plaisir à signaler à nos lecteurs les excellentes pages qu'il consacre à la louange de nos missionnaires catholiques français, qui « sans avoir jamais eu pour eux ni un fusil, ni une force armée, ni une protection quelconque, ont su, grâce à leur charité, à leurs seuls renoncements, arriver à être absolument maîtres chez eux ». On trouve à la fin de cet intéressant ouvrage des renseignements

fort complets sur les mines diverses du Tonkin, entre autres sur les mines de houille, actuellement en telle voie de prospérité que leur possession seule donne raison à ceux qui ont fondé de grandes espérances sur l'avenir de cette colonie. Tous ceux qu'intéresse la question coloniale liront avec fruit ce volume qui semble s'imposer au public, puisque la couverture porte déjà cette mention : « Deuxième édition ». A. A. FAUVEL.

En route pour l'Amérique du Nord. *Croquis américains*, par R. Porcher. Blois, Fayau, 1893. In-16, pp. 132. Prix : 2 francs.

Voici un voyageur qui n'a eu ni accidents ni aventures. Parti de Blois le 29 juin, il y est revenu le 29 août, après avoir visité Québec, Montréal, Chicago, Louisville, Washington, New-York. J'en passe, et des mieux décrites. Autre mérite du narrateur : il laisse à Christophe Colomb et à beaucoup de journalistes d'avoir découvert l'Amérique. Je ne sache pas non plus qu'il soit revenu décoré du grand pays utilitaire où tant d'autres ont cueilli la fleur pour la boutonnière.

M. Porcher sait voir et il sait conter. Cela lui suffit comme à nous. Avec un abandon inconscient ou voulu, il se laisse envahir par la physionomie vraie des choses et des gens; il la rend avec une agréable justesse. Une seule manie le poursuit, bien innocente d'ailleurs. Il est hanté par le souvenir de la Grèce et ne peut s'empêcher de comparer le golfe du Saint-Laurent à la Corne-d'Or, Chicago à Athènes, et les îles du Niagara à celles de l'Archipel. C'est le seul contraste par lequel il vise à l'effet. Peut-être y faut-il voir moins une naïveté qu'une charmante malice à l'adresse des Yankees, qui ne lui ont point paru le premier peuple du monde. ROCHET.

Histoire de Saint-Valery, par M. l'abbé Caron. Abbeville, Paillart, 1894. In-8, pp. 327. Prix : 3 francs.

Beaucoup connaissent cette petite ville appuyée à un coteau verdoyant baigné par la Somme, qui vient y mêler ses eaux à la mer : c'est l'embouchure de la rivière picarde. L'auteur y a vécu pendant longtemps, faisant beaucoup de bien et occupant ses rares loisirs à étudier la ville dont il était le curé doyen.

Mais à chaque pas il rencontrait le souvenir de l'abbaye et de son glorieux fondateur, saint Valery : d'où l'histoire du bienheureux, de l'abbaye et de la ville qui, comme tant d'autres, se développa par la protection des moines. C'est une histoire locale, soit ! N'est-ce pas avec ces histoires particulières qu'on groupe, qu'on met en gerbe, que se fait l'histoire de France ? C'est la gloire de notre époque d'avoir tiré de l'oubli tant de fondations, tant de chartes, tant de souvenirs historiques de familles, de villages, d'abbayes surtout. Nous avons eu à nous occuper de l'histoire de la ville de Saint-Valery : nous ne pouvons que remercier le savant auteur de ses recherches sérieuses et intelligentes.

AD. LEFEVRE.

La Vie privée d'autrefois (*le Café, le Thé et le Chocolat*), par Alfred FRANKLIN. Paris, Plon, 1893. In-12, pp. 319. Prix : 3 fr. 50.

Gens du nord ou gens du midi, ministres avec portefeuille ou concierges avec balai, voyez s'il fut jamais livre plus savoureux : 320 pages employées à parler du *petit noir*, de la tablette de chocolat, du thé. En 1666, alors que Potin n'avait pas encore ouvert ses magasins, le café se payait 80 francs la livre : le saviez-vous ? Le thé, en 1648, coûtait 30 francs. L'auteur vous dira comment ces plantes aromatiques furent introduites en France, combien nos aïeux eurent de peine à s'ingurgiter les breuvages plus ou moins mal composés avec ces produits. Il vous parlera du cacao. Puis vous aurez l'historique des cafés de Paris. Heureusement que l'auteur ferme son livre sur 1789, car il faudrait des in-folio pour dire le prodigieux développement des limonadiers et cafetiers en ce siècle, jusqu'à l'an de grâce 1893.

Tout cela peut être intéressant. Mais M. Franklin a cru devoir donner des détails tout médicaux sur certaines propriétés prétendues du café ? Aussi son livre ne saurait être mis entre les mains de la jeunesse ?

A. LEFEVRE.

BELLES-LETTRES

Essai d'une bibliographie historique *de l'Enseignement secondaire et supérieur en France avant la Révolution*, par A. Silvy, ancien conseiller d'État, directeur honoraire au ministère de l'Instruction publique. (Extrait du *Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement.)* Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1893. In-8, pp. 149. Prix : 4 francs.

Il faut avoir un goût bien spécial pour trouver quelque plaisir à lire un ouvrage tel que celui-ci. Eh bien! je l'avoue, j'ai eu ce goût, et ce plaisir je l'ai goûté. Qu'on y regarde d'un peu près, et plus d'un amateur se joindra à moi pour féliciter M. Silvy d'avoir publié ce qu'il nomme modestement un *Essai*. Tout ouvrage bibliographique, quand il embrasse une matière un peu vaste, est un Essai, parce qu'il ne peut prétendre du premier bond atteindre à la perfection; mais il en est qui en approchent de si près qu'on peut les considérer comme parfaits. Je n'hésite pas à placer parmi eux celui de M. Silvy. Vraiment, ils seront bien mal avisés ceux qui, voulant écrire sur l'histoire de l'enseignement secondaire et supérieur en France, se plaindront de ne savoir quelles sources consulter. Ils auront ici « une première provision de route », comme dit l'auteur, qui a eu en vue « de rendre un vrai service et d'épargner aux autres le mal qu'il s'est donné ». M. Silvy nous offre donc, dans ces 140 pages, le fruit de ses recherches personnelles, entreprises dans le but de faire connaître les établissements d'instruction en France avant la Révolution. Quand nous le voyons à la tête d'une pareille armée de documents, nous ne pouvons exprimer qu'un vœu : qu'il se hâte de les mettre en œuvre et de montrer que ce n'est pas de 1789 que date la création de l'instruction publique en France, et que nos ancêtres n'étaient pas, à cet égard, déshérités, comme certains le prétendent.

M. Silvy demande qu'on veuille bien lui signaler ses erreurs et ses omissions. Une erreur : à la page 60, il cite la première édition de la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, par les PP. de Backer, sous la date 1861-1869; il faudrait :

1853-1861. — Une omission : la deuxième édition du même ouvrage, en 3 vol. in-fol., qui est de 1869-1876. — Encore une omission : en 1892, mon ami Berger-Levrault a publié un ouvrage capital qui ne peut être passé sous silence : *Annales des professeurs des académies et universités alsaciennes*. 1523-1871. Nancy, Berger-Levrault, 1892, pp. CCXLV-308 et plusieurs tableaux. — Et puis, c'est tout, sauf qu'à mon avis un *Index locorum* aurait été utile.

Ces lignes étaient écrites lorsque nous avons été surpris par une douloureuse nouvelle. M. Silvy vient d'être emporté par la mort. Sur la tombe de cet homme de bien qui fut un travailleur et un chrétien, nous déposons l'hommage de nos plus vifs regrets et nous exprimons le vœu que les importants travaux laissés par lui en manuscrit ne soient pas perdus pour la science.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

Répertoire bibliographique *à l'usage des bibliothèques paroissiales*, par l'abbé SIGNERIN. Lyon, Vitte, 1893. In-12, pp. 800. Prix : 7 francs.

Dépouillez la collection considérable de la *Bibliographie Catholique* et je ne sais combien d'autres revues ; colligez les innombrables articles intitulés Romans ; ajoutez-y une somme importante de volumes compris dans la rubrique Histoire et géographie, ainsi que d'autres sur les sujets religieux, et vous aurez le Dictionnaire de M. l'abbé Signerin. Ce n'est pas nous qui serons les derniers à le féliciter de cette excellente idée, car nous sommes plus que persuadé de la nécessité qui incombe aux directeurs de bibliothèques paroissiales, aux supérieurs de collèges, de maisons d'éducation, de consulter des Bibliographies sérieuses, absolument catholiques, avant d'acheter les livres qu'ils destinent à leurs lecteurs ou à leurs élèves. Le nom de l'éditeur n'est pas une garantie absolue ; en tout cas, l'éditeur, qui est marchand, flatte sa marchandise et vous bâtit dans les journaux des comptes rendus où l'exagération frise souvent la mauvaise foi. C'est pourquoi l'abbé Signerin vient de nous rendre un précieux service.

AD. LEFEVRE.

I. — **Berryer,** *sa Vie et ses Œuvres (1790-1868)*, par E. Lecanuet, prêtre de l'Oratoire. Paris, Bloud et Barral, s. m. 1 vol. in-16, pp. 492. Prix : 6 francs.

II. — **L'Opposition royaliste**. *Berryer, de Villèle, de Falloux*, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 304. Prix : 3 fr. 50.

I. — En attendant le grand et définitif tableau que nous prépare M. Charles de Lacombe, dépositaire des papiers laissés par Berryer, il appartenait à un prêtre de l'Oratoire de nous tracer l'esquisse du brillant élève de Juilly. Le P. Lecanuet s'en est chargé ; et nous sommes heureux de constater qu'il a réussi à faire œuvre intéressante et utile.

L'analyse d'une vie publique qui comprend plus d'un demi-siècle est impossible ici. Bornons-nous donc à dire que le P. Lecanuet la suit fidèlement dans ses phases diverses, mettant bien en relief les côtés principaux : ce qui en fait le charme et le prix singuliers, c'est sa parfaite unité dans une étonnante variété de situations et de circonstances. L'auteur la dédie à la jeunesse ; il a raison d'espérer qu'elle trouvera tout plaisir et profit à fréquenter un homme qui fut un grand caractère et un puissant orateur.

On pourrait souhaiter quelques réserves sur le libéralisme trop confiant de Berryer, ainsi que sur le rôle trop exclusivement politique de sa parole, comme nous l'avions fait nous-même, dans les *Études*, à l'occasion de son premier centenaire : « Il aurait pu monter plus haut encore, s'il avait été avant tout, comme autrefois Montalembert et aujourd'hui le comte de Mun, orateur catholique ; sur ces sommets, son éloquence aurait plané plus à l'aise et pris un plus vaste essor. »

II. — M. de Mazade nous a laissé dans ce livre posthume trois portraits bien ressemblants, ni défigurés de parti pris, ni embellis à plaisir. Berryer, c'est le royaliste parlementaire ; M. de Villèle, c'est l'homme d'affaires de la Restauration ; M. de Falloux, c'est le politique avisé toujours en quête de conciliation. Chaque physionomie est nettement caractérisée. L'auteur, tout en rendant, de la meilleure grâce du monde, pleine justice à l'administration de M. de Villèle, montre un faible assez marqué pour le libéra-

lisme de Berryer et de M. de Falloux. L'ouvrage, d'ailleurs, intéressant pour le fond, est, comme ses aînés, de forme agréable.

G. SORTAIS, S. J.

L'Homme, par Ernest Hello; avec une introduction de M. H. Lasserre. Nouvelle édition. In-12, pp. xxxii-430. — **Ernest Hello,** par M. Joseph Serre. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. viii-416, avec portrait. Prix : chaque volume, 3 fr. 50.

On publie à nouveau le livre original et vigoureux d'Ernest Hello, *l'Homme;* œuvre d'un chrétien généreux, d'un penseur hardi, indépendant, poussant parfois jusqu'aux frontières du paradoxe les pensées hautes et vaillantes, surtout dans le livre de *l'Art.*

Voici, d'autre part, un livre écrit *con amore* par un admirateur d'Ernest Hello; M. J. Serre le comprend; ce qui est une façon d'égaler; il l'aime jusqu'à l'enthousiasme; il l'imite même dans son style, d'où s'échappent, de ci et de là, quelques bouffées légèrement apocalyptiques. L'*Ernest Hello* de M. J. Serre est une apologie et une anthologie, un recueil des meilleures pages de l'auteur de l'*Homme;* il en est de superbes; il en est d'exquises.

M. J. Serre a découvert Hello; il a frémi d'indignation en voyant que Vapereau, si large pour de très petites gens, n'a pas même nommé ce « Pascal de Kéroman ». De là, il s'est mis à fouiller la vie et les œuvres de ce philosophe, en qui « il y a du Tacite et du Bossuet » (p. 295). Il en a rapporté des fragments de granit; il en bâtit un piédestal à « ce grand inconnu et grand méconnu » (p. 393) qui, par un miracle d'équilibre où nous atteignons malaisément, est tout ensemble « plus libéral que Lacordaire et plus intransigeant que Veuillot » (p. 230). Encore une fois, le volume de M. J. Serre est un panégyrique; il discute moins qu'il n'affirme; il affirme éloquemment avec des antithèses, comme Hello : du choc de ces idées, il jaillit souvent une belle lueur, voire une belle flamme.

Est-ce à dire que ce soit toujours la pleine lumière? M. J. Serre, qui s'est comme identifié avec Hello, pose ceci en axiome : « Ceux qui ne pensent pas trouvent Hello obscur. » (P. 371.) Combien y a-t-il de gens qui pensent? Je n'ose compter. Hello est clair, au jugement de M. J. Serre, comme « le P. Gratry,... ce chaste et

blanc lumineux » (p. 400). Il va même jusqu'à cette affirmation : « Gratry (est) le plus *catholique*, après Hello, des penseurs du dix-neuvième siècle. » (P. 21.) M. J. Serre ne lésine point quand il admire !

Tout en reconnaissant la vigueur et le talent du critique, ou de l'admirateur, je crains qu'il n'ait été, par endroits, ébloui. Il l'est un peu lorsqu'il réclame que « le vieux catholicisme éternel soit vu dans une lumière nouvelle » (p. 229). Hé ! laquelle donc ?... Après cela, nous devrons arriver au « libéralisme vrai » (lequel?), puis aux splendeurs de « l'esprit moderne », qui, « non mutilé, non défiguré par l'ennemi, ne demande qu'à éclater pour transfigurer le monde » (p. 219). — Enfin, dans sept ou huit ans « s'ouvrira, par le vrai 89, par le véritable embrassement des principes, le vingtième siècle, qui n'aura pas de 93 » (p. 218). Évidemment, nous voudrions dire : *Amen!* mais il nous semble qu'Ernest Hello, malgré ses hardiesses, n'aurait pas souscrit à ces promesses, d'où il ressort, ou peu s'en faut, que le catholicisme n'a point assez de « largeur d'esprit » et manque de certaine clarté pour dissiper les ombres.

En somme, le panégyrique est vibrant, vivant, œuvre sincère et courageuse ; mais les panégyriques sont comme les torrents : quelquefois ils débordent.

V. DELAPORTE, S. J.

ROMANS

Au Sortir du couvent, par Cat. Paris, Grasilier, 1894. 1 vol. in-12, pp. 259. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà loué, dans les *Études*, une nouvelle écrite par l'habile conteur qui se cache sous le bref pseudonyme de Cat. *Au sortir du couvent* est un récit beaucoup moins mouvementé, mais aussi étudié, aussi bien mené que *Merghi*. C'est le journal d'une jeune fille chrétienne, pendant les six premiers mois qui suivent sa sortie de pension. Sur le seuil du couvent, tout est rose ; six mois plus tard, le dévouement, l'expérience de la charité et de la souffrance, ont mis des teintes plus graves dans le ciel de cette jeune existence : une femme forte se prépare et s'annonce. Le tout est animé de figures originales, vivantes, vraies :

même cette Clotilde de Rochegranit, aux « saintes colères » (page 40); et ces deux vieillards d'ancien régime qui s'éteignent doucement et pieusement au fond de leur manoir de Valsombre. Dans ce roman, on prie, on travaille, on s'aime à la chrétienne; on ne hait que les sociétés « hétéroclites », où se rencontrent, coude à coude, « un descendant des Croisades et un banquier israélite » (page 56). Bonne leçon, jetée là en passant; on en cueille d'autres sur la route, sans effort, non sans profit.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — La Seconde Vie de Michel Teissier, par Edouard Rod. Paris, Perrin et Ce, 1894. In-12, pp. 313. Prix : 3 fr. 50.

II. — Mater Dolorosa, par Raoul Gloria. Paris, A. Savine, 1894. In-12, pp. 224. Prix : 2 francs.

I. — Michel Teissier, dans sa première vie, avait divorcé pour s'unir civilement avec sa maîtresse; il avait abandonné ses deux filles. Nous le retrouvons maintenant essayant de découvrir un asile pour goûter le repos, la paix qu'il cherche, qu'il réclame et qui ne vient pas. Tant que la passion domine, il semble atteindre au bonheur, mais la passion n'est qu'un accident, elle ne peut emplir toute une vie. L'ennui ronge bientôt le brillant orateur, il voudrait ressaisir cette activité qui avait fait de lui un chef de parti. Mais il sent bien que sa conduite s'oppose maintenant à sa rentrée dans le camp des conservateurs. Il s'irrite alors contre ses anciens amis; son égoïsme le rend injuste pour tous ceux qui ont conservé l'honneur de la vie et le respect d'eux-mêmes. Sur ces entrefaites, sa femme légitime meurt de chagrin; il fait venir ses filles à son foyer déshonoré. Or, ses filles ont dix-huit et quinze ans; elles ont vécu à côté de leur mère, elles l'aimaient; brusquement Michel Teissier les éloigne de la tombe de la chère morte, et il les oblige à être les témoins de son crime! Il pourrait cependant, lui insinue sa compagne d'adultère, effacer sa faute en se mariant à l'église! Elle sent sa honte et voudrait enlever tous les souvenirs qui l'oppressent. Michel se raidit contre Dieu, comme il s'est raidi contre la société. Sa haine n'a plus de borne; il sait que sa fille aînée a rêvé un mariage de tous points convenable; le prétendant est le fils d'un ennemi de sa nouvelle politique, il s'oppose à cette union; sa fille en meurt de chagrin! Est-ce que cette mort va le guérir? Allons donc!

l'abîme appelle l'abîme! l'ambition, la vengeance ont étouffé toute voix de conscience, tout cri de remords. Lui, conservateur, est devenu socialiste pour se venger de la société qui lui reproche ses trahisons et ses lâchetés !

Malgré certaines atténuations, certaines complaisances, l'auteur a su montrer les inquiétudes, les troubles, les lâchetés, conséquences fatales, nécessaires, du divorce ; et, comme il a une palette brillante, l'action est dramatique, saisissante. Point, ici, de tous ces trucs de romancier aux abois! on assiste heure par heure aux luttes, aux défaites de ce vaincu de l'amour sensuel.

Nous regrettons l'intérêt, la sympathie dont M. Rod a crû devoir entourer la compagne d'adultère de Michel Teissier ; il lui fait une auréole de sa résignation, de sa douceur, de ses procédés envers les filles de son amant. Elle est, comme lui, divorcée, c'est-à-dire hors la loi de l'Église et hors la loi naturelle. Pourquoi la parer de toutes les qualités ? N'a-t-elle pas contribué à briser le cœur de l'épouse légitime, et n'est-elle pas coupable de sa mort?

Le grand talent de l'auteur la met trop en lumière, c'est notre principal reproche ; nous louons sans restriction le style élégant et sobre de l'auteur ; nous louons aussi la manière distinguée, toujours convenable, de son drame.

II. — L'auteur n'y va pas de main morte ! Il vous prend une lanière plombée et il tape dur et ferme sur ceux qui ne suivent pas le chemin droit. Assurément, nous ne saurions le blâmer de châtier le vice, à une époque où on l'excuse, quand on ne l'encense pas. Mais nous ne saurions non plus l'excuser de la trop grande liberté de ses tableaux. Le colonel des Glos a perdu sa femme dans un naufrage ; elle lui a laissé une fille, Marie : c'est la « Mater Dolorosa ». Sa douleur s'explique, puisque le colonel s'est remarié à une coquette de bas étage. Cette femme se conduit mal... Il suffisait de l'indiquer et de ne pas faire assister le lecteur à cette scène si inconvenante où Marie surprend sa belle-mère en adultère. M. Gloria n'est pas le premier venu ; il nous a donné des preuves de ses sentiments chrétiens, dans *Mon temps*. Nous nous permettons de lui conseiller une plus grande réserve dans les exemples qu'il nous donne à l'appui de sa thèse : son but est bon, ses moyens le sont moins.

A. LEFEVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — 25 novembre. — Catholiques et sociétés ouvrières, *J.* — Notions d'économie politique, *J.* — Lettres inédites de Marie Jenna, *X.*
25 décembre. — Noël de misère, *Mario.* — Un bon pasteur, *Bourban.* — Lettres de Jean-François Bonomio, *J.-J. B.* — Notions d'économie politique, *J.*

Rivista internazionale (Rome). — Décembre. — Pour le centenaire de la naissance du P. Taparelli d'Azeglio, *S. T.* — Revision de la constitution belge, *Pyfferoen.* — Quelques caractères moraux de l'agitation socialiste, *Costanzi.* — Conférence du comte de Mun à Landerneau.

Scuola cattolica (Milan). — Novembre-décembre. — Le pontificat romain, indispensable unité dans la nécessaire variété, *L. de Matteis.* — Léon XIII, la démocratie et les doctrines politiques de saint Thomas, *Rossignoli.* — Le jeune clergé dans les questions politico-sociales, *A. Nasoni.* — Pour la virginité de saint Joseph, *G. Ballerini.* — Antonio Fogazzaro, l'évolution et la doctrine catholique, *G. Ballerini.* — Ausonio Franchi et les rationalistes, *F. Bertani.* — Du caractère distinctif de la musique ecclésiastique, *A. Nasoni.* — Problème social au point de vue de la moralité, *S. di Pietro.* — Propositions de Giovanzana et doctrine catholique, *C. Manzoni.*

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en Brisgau). — Janvier 1894. — Le socialisme d'État, *H. Pesch.* — L'enseignement supérieur en Allemagne, *L. de Hammerstein.* — Les plus anciennes mosaïques des églises de Rome, *Et. Beissel.* — L'éducation des Wittelsbach de Bavière, *O. Pfülf.* — L'œuf de coucou et ses énigmes, *E. Wasmann.* — Aubrey de Vere, *A. Baumgartner.*

Studi e documenti (Rome). — Juillet-décembre. — Donation en droit romain, *Ascoli.* — Testament de Pie IV, *Cerasoli.* — Hôtelleries de Rome du XIVe au XIXe siècle, *Cerasoli.* — Pape Liberius, *L. de Feis.*

Studien (Utrecht). — T. XLI. 4e livraison, 1893. — Chiffres remarquables touchant la persécution de la foi, aux Pays-Bas, au XVIe siècle, *W. Wilde.* — Deux poèmes sur M. Dirk van Heussen (1648), *H. I. Allard.* — Langue universelle artificiellement formée ou naturellement développée, *H. Bolsius.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *mars* — 20 *avril* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

BARROU (L.), ancien chef d'institution. — *La Foi et la raison, solution des deux grands problèmes qui ont pour but de concilier la raison* avec la raison *et la raison avec la foi.* 5e et 6e fascicules. Paris, Librairie générale, 1894. In-8, pp. 64 et 60. Prix : 1er fascicule, 2 francs ; 2e fascicule, 1 fr. 50.

BEAUREGARD (Mme Nau de), née de Givodan. — *Manuel du jeune chrétien, avec avant-propos de M. Amédée de Margerie.* Paris, Lamulle et Poisson, 1894. In-32, pp. XXIII-753. Prix : broché, 3 francs ; relié chagrin, 10 francs.

CAELS (P. Félix), S. J. — *Unum est necessarium. Le Salut. Consirations pour chaque jour du mois, extraites des œuvres de Bourdaloue, mises en ordre et enrichies d'exemples.* Paris, Retaux-Bray, 1894. In-16, pp. IV-522. Prix : 3 fr. 50.

COLIN (Louis). — *Notre-Dame de Pontmain.* Paris, Bloud et Barral (1894). In-16, pp. IX-407. Prix : 4 francs.

CROZES (R. P.), O. P., BRULE (van den), S. J., ROVERIÉ DE CABRIÈRES (Mgr de), évêque de Montpellier. — *Panégyriques des bienheureux martyrs dominicains et jésuites Pierre Sanz et ses compagnons, O. P., Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons, S. J.* Toulouse, Privat, 1894. In-16, pp. 64.

DELPLACE (L.), S. J. — *Le Catholicisme ; son passé, son avenir.* Bruxelles, A. Vromant, 1894. In-8, pp. 52.

DIDON (le P.). — *La Foi en la divinité de Jésus.* Paris, Plon, 1894. In-16. Prix : 3 fr. 50.

DOMENECH (abbé). — *Lourdes. Hommes et choses.* Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1894. In-8, pp. 327. Prix : 3 francs.

Gay (Mgr), évêque d'Anthédon. — *Sermons*. Paris, Oudin, 1894. 2 vol. in-8, pp. 500 et 491 Prix : 12 francs.

Grosjean (Eugène). — *Et nos Marins ? Des deux côtés du détroit*. In-8, pp. 37. Paris, bureaux de la *Croix*, 8, rue François Ier, 1894. Prix : 50 centimes.

Grospellier (Alexandre), chanoine régulier de l'Immaculée-Conception. — *De la participation du peuple chrétien à la liturgie et au chant de l'Église. Rapport présenté au congrès catholique de Saint-Antoine, le 30 janvier 1894*. (Extrait de la *Revue du chant grégorien*.) Grenoble, bureau de la Revue, 2, rue Paul-Bert. Broch. in-8, pp. 8.

Hulst (Mgr d'). — *Conférences de Notre-Dame. Carême de 1894. La morale de la famille*. Sixième conférence : *Les Devoirs des maîtres et des serviteurs*. (Supplément à l'*Enseignement chrétien*.) Paris, Poussielgue. In-8. Prix : 25 centimes.

— *La Retraite de la semaine sainte*. Prix : 50 centimes.

Mandato (P. Pio de), S. J., professeur de philosophie à l'Université grégorienne. — *Della Forza dimostrativa dei cinque argomenti coi quali S. Tommaso d'Aquino prova l'esistenzia di Dio, nella « Somma Teologica »* (Extrait de l'*Académie romaine de S. Thomas*, 1894.) Rome, 1894. In-8, pp. 16.

Meschler (R. P.), S. J. — *Le Jardin aux roses de Notre-Dame*. Bruxelles, A. Vromant, 1894. In-16, pp. 128. Prix : 70 centimes.

Nègre (J.), S. J. — *Symboles et figures de Marie ou Marie étudiée dans le livre de la nature*. Paris, Retaux, 1894. In-16, pp. 454. Prix : 2 fr. 50.

Noces d'or des œuvres de jeunesse, fondées à Paris en 1843 par le vicomte Armand de Melun. Paris, Procure générale des Frères, 27, rue Oudinot. In-8, pp. 96.

Palfray (abbé L.), curé-doyen de Saint-Romain. — *L'Instruction religieuse à cinq degrés. Quatrième degré. Catéchisme de persévérance*. In-12, pp. 475. Prix : 2 fr.

Pergeline (M. l'abbé), supérieur honoraire des Enfants-Nantais. — *A la jeunesse catholique. Retraites pascales et allocutions du dimanche*. Nantes, Lanoë-Mazeau, 1894. 2 vol. in-12, pp. 465 et 494. Prix : 7 fr. ; franco, 8 fr.

Périès (abbé G.), docteur en droit canon, professeur de droit canonique à l'Université catholique de Washington. — *Code de procédure canonique dans les causes matrimoniales*. (Extrait du *Canoniste contemporain*.) Paris, Lethielleux, 1894. In-12, pp. viii-261. Prix : 4 francs.

Pierre (abbé Henri), curé de Jarny. — *Entretiens sur la fréquente communion*. Nouvelle édition. Paris, Bloud et Barral. Prix : 2 francs.

Rivet (A.), avocat à Lyon, professeur à la Faculté catholique de droit. — *De la Capacité des établissements ecclésiastiques pour recevoir*

des libéralités. Grenoble, Baratier et Dardelet, 1893. In-8, pp. 40. Prix : 1 franc.

— *La Désorganisation des fabriques d'église.* Lyon, Vitte, 1894. Gr. in-8. Prix : 50 centimes.

— *Les Démêlés du clergé avec les Parlements et le Conseil d'État moderne.* Lyon, Vitte, 1893. In-8, pp. 28. Prix : 50 centimes.

Schumacher (Petro), obispo de Portoviejo. — *La Sociedad cristiana, segun la doctrina de la Iglesia romana. Texto de enseñanza moral para la juventud de ambos sexos.* Cuarta edicion. Fribourg en Brisgau, Herder, 1894. In-12, pp. x-118. Prix : broché, 1 franc; relié, 1 fr. 15.

Tissot (R. P. Joseph). — *Petit trésor salésien de la Supérieure. Conseils et encouragements aux personnes en charge,* recueillis par le R. P. J. Tissot, supérieur général des Missionnaires de Saint-François de Sales. Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-32, pp. 176. Prix : 75 centimes.

Vicomte de ***. — *La Danse au XIXe siècle.* Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-16, pp. 64. Prix : 40 centimes.

X***. — *Études scientifiques et religieuses périodiques. Le Verbe est la forme de toutes les créatures.* Avignon et Paris, Seguin et Palmé, 1894. In-8, pp. 72. Chaque numéro : 2 francs.

Zahm (Rev. J. A.), C. S. C. — *Moses and modern science.* (Reprint from the *American Ecclesiastical review*). Bureau de l'*American Ecclesiastical review.* Philadelphie, Gallacher et Ce, éditeurs, 245-7 North Broad street.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Baraduc (Dr H.). — *L'Ame vitale.* Paris, Jouve, 1894. In-8, pp. 16.

Brehm (A. E.). — *Les Merveilles de la Nature : les Insectes.* Edition française par J. Künckel d'Herculais, assistant au Muséum. Paris. J.-B. Baillière, 1894. 2 volumes gr. in-8 de 1 500 pages à 2 colonnes avec 2 000 figures dans le texte et 36 planches hors texte. Prix : 24 fr.

Nouvelle édition en 48 séries à 50 centimes.

Il paraît une série toutes les semaines depuis le 1er mars. Abonnement de 3 mois, 6 fr.; — de 6 mois, 12 fr.; — d'un an, 24 fr.

Butel (Fernand). — *Une Vallée pyrénéenne. La vallée d'Ossau.* Préface par M. Edmond Demolins. Paris, Bureaux de la *Science sociale,* 56, rue Jacob. 1894. In-16, pp. v-210. Prix : 2 fr. 25.

Colin (P. E.). — *Travaux à Madagascar en* 1892. (Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des sciences.*) Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-4, p. 5.

Dommer et Pomey. — *La Continuité des états gazeux et liquide*, par J. D. Van der Waals, traduit de l'allemand et annoté par MM. Dommer et Pomey. Paris, Carré, 1894. In-8, pp. xvi-280. Prix : 6 francs.

Hugonin (Mgr), évêque de Bayeux et Lisieux. — *Lettre sur l'enseignement de la philosophie, aux professeurs de nos établissements diocésains.* Bayeux, Payan, 1893. In-8, pp. 28.

Maroussem (P. du). docteur en droit. — *La Question ouvrière.* III. *Le Jouet parisien. Grands magasins, « Sweating-system ». Cours libre professé à la Faculté de droit de Paris.* Introduction de M. Th. Funck-Brentano. Paris, Rousseau, 1894. In-8, pp. 307. Prix : 6 francs.

Minerva. — *Jahrbuch der Gelehrten Welt, (Annuaire du Monde savant)*, par Kukula et Trübner. 3e année (1893-1894). In-16, pp. xvi-861.

— *Personnel des bibliothèques, universités, établissements scientifiques du monde entier.* Paris, Picard. Prix : 8 fr. 75.

O. — *Le Contrat démocratique.* Paris, Grasilier, 1894. In-12, pp. 94. Prix : 1 fr. 50.

Pompery (E. de). — *Le Dernier mot du socialisme rationnel.* Paris, Savine, 1894. In-16, pp. 131. Prix : 2 francs.

Rebière (A.). — *Les Femmes dans la science.* Conférence faite au Cercle Saint-Simon, le 24 février 1894. Paris, Nony, 1894. In-8, pp. 85.

Talairach (abbé), aumônier du Sacré-Cœur, à Perpignan. — *Considérations sur les bègues ; Conseils aux familles.* Perpignan, Latrobe. In-12, pp. 23. Prix : 50 centimes. — *Manuel du bègue.* In-16, pp. 135. Prix : 5 francs. — *Méthode scientifique d'antibégaiement en douze exercices.* In-18, pp. 46. Prix : 5 francs.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Angelini (N.), S. J. — *Istoria della vita e del martirio dei beati Rodolfo Acquaviva, Alphonso Paceco, Pietro Berno, Antonio Francisco, Francesco Aragna, della C. di Gesu*, narrata dal P. Nicola Angelini della medesima compania. Roma, Tipografia Befani, 1893. In-16, pp. 225.

Anis (abbé Auguste-François), licencié ès lettres. — *Étude historique et littéraire. David Rivault de Fleurance et les autres précepteurs de Louis XIII.* Paris, Picard, et Laval, Leroux, 1893. In-8, pp. 155. Prix : 4 francs.

Audiat (M. Louis). — *La Terreur en Bourbonnais.* T. II. *Les Victimes. Moulins et Lyon.* Moulins, André Paris, 1894. In-16, pp. 399. Prix : 6 francs.

Ayroles (J.-B. J.), S. J. — *La Vraie Jeanne d'Arc.* — II. *La Paysanne et l'inspirée, d'après ses aveux, les témoins oculaires et la libre pensée.* Paris, Gaume, 1894. In-4, pp. xv-567. Prix : 15 francs.

Babonneau (le P.), des Frères Prêcheurs. — *Le Bienheureux Rodolphe d'Aquaviva et ses compagnons martyrs, S. J. Panégyrique prononcé dans la Primatiale Saint-André de Bordeaux, le* 14 *novembre* 1893. Le Havre, Dumesnil, 1894. In-16, pp. 50.

Beurlier (abbé), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. — *Histoire de l'Église depuis la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'à nos jours, précédée de réponses aux principales objections historiques.* Ouvrage à l'usage des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance. Paris, Putois-Cretté, 1894. In-12, pp. xvi-292. Prix : 2 fr. 50.

Birot (abbé), docteur en droit canon. — *La Révolution d'après M. Taine.* Paris, Delhomme, 1894. In-8, pp. 107. Prix : 1 fr. 50.

Bonnault d'Houet (baron de), ancien élève de l'École des Chartes. — *Un Picard : Antoine Erlault, confesseur de Catherine de Médicis évêque de Chalon-sur-Saône.* Compiègne, Imprimerie Lefebvre, 1894. In-8, pp. 48.

Bournand (François), professeur à l'École professionnelle catholique. — *Les Russes et la France.* Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-8 illustré, pp. 383. Prix : 6 francs.

Carini (P. Francesco-M.), S. J. — *Monsignor Niccolo Ormaneto, Veronese, vescovo di Padova, nunzio apostolico alla corte di Filippo II, re di Spagna* (1572-1577). *Narrazione fatta sopra documenti inediti dell' archivio segreto Vaticano.* Roma, Tipografia Befani, 1894. In-8, pp. vii-142.

Cère (Émile). — *Madame Sans-Gêne et les femmes soldats* (1792-1815). Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 320. Prix : 3 fr. 50.

Dubois (Félix). — *Le Péril anarchiste.* Paris, Flammarion, 1894. In-12, orné de 70 illustrations et documents, pp. 288. Prix : 3 fr. 50.

Ehrhard (Dr Albert), professeur d'histoire ecclésiatique à l'Université de Wurtzbourg. — *Die Altchristliche Literatur und ihre Erforschung Seit* 1880. *Allgemeine Uebersicht und erster Literaturbericht* (1880-1884). (*Les Recherches sur l'ancienne littérature chrétienne. Aperçu général et premier bulletin bibliographique.*) Strasbourg et Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. xix-239. Prix : 3 Mk. 40.

Fages (R. P.), dominicain. — *Histoire de saint Vincent Ferrier.* Paris, Bureau de l'*Année dominicaine*, 94, rue du Bac, 1894. 2 vol. in-8, pp. 520 et 550, avec portraits et fac-similés. Prix : 7 fr. 50.

Faure (abbé), aumônier au dépôt des condamnés. — *Au Pied de l'échafaud. Souvenirs de la Roquette.* Ouvrage illustré de nombreux

portraits et d'autographes, et précédé d'une notice sur l'abbé Faure, par L. Crouslé, professeur à la Sorbonne. Paris, Dreyfous, 1894. In-12, pp. 369. Prix : 3 fr. 50.

FINN (Francis). — *Claude Lighfoot; or, How the problem was solved.* Second edition. New-York, Benziger, s. d. (1894). In-8, pp. 245. Prix : 1 shilling.

FRANKLIN (Alfred). — *La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers. Modes, mœurs, usages des Parisiens du douzième au dix-huitième siècle, d'après des documents originaux ou inédits.* Variétés chirurgicales. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. VII-301. Prix : 3 fr. 50.

— *Les Magasins de nouveautés.* Paris, Plon, 1894. In-12, pp. VII-319. Prix : 3 fr. 50.

GRUBER (Hermann), S. J. — *Der selige Rudolf Acquaviva, und seine Gefæhrten, gemartert am* 15 *bezw.*, 25 *Juli* 1583, *selig gesprochen am* 30 *April* 1893. Von N. Angelini, S. J., teilweise neu bearbeitet, von H. Gruber, S. J. Ratisbonne, Pustet, 1894. In-16, pp. XVI-336. Prix : 3 francs.

LA BORDERIE (Arthur de), membre de l'Institut. — *La Bretagne aux derniers siècles du moyen âge* (1364-1491). Rennes, Plihon et Hervé, 1893. In-16, pp. 287. Prix : 3 francs.

LANÉRY D'ARC (Pierre). — *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc. Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. Catalogue méthodique, descriptif et critique des principales études historiques, littéraires et artistiques consacrées à la Pucelle d'Orléans, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours.* Taris, Techener, 1894. In-8, pp. XXVIII-1008. Prix : papier ordinaire, 45 francs ; hollande, 65 francs.

— *Deux lettres à M. l'abbé Jaugey, à propos de la brochure de M. Gaston Save, intitulée* : « *Jehanne des Armoises* ». Beauvais, Imprimerie professionnelle, 1894. In-16, pp. 18.

LEFEBVRE (Bienheureux Pierre), S. J. — *Cartas y otros escritos del B. P. Pedro Fabro, de la Compañia de Jesus, primer Companero de san Ignacio de Loyola. (Lettres et autres écrits du Bienheureux Pierre Lefebvre, de la Compagnie de Jésus, premier compagnon de saint Ignace de Loyola.)* Tomo I. Bilbao, Imprenta del Corazon de Jesus. MDCCCXCIV. In-8, pp. 474.

LÉMANN (abbé Joseph). — *Napoléon Ier et les Israélites. La prépondérance juive.* Deuxième partie : *Son organisation* (1806-1815). Paris, Lecoffre, 1894. Prix : 5 francs.

LINTELO (Jules), S. J. — *Un Frère de Berchmans. Gustave Marlier, scolastique de la Compagnie de Jésus,* 1864-1884. 3e édition. Gand, A. Siffer, 1894. In-8, pp. 204. Prix : 1 franc.

MARTIN (Alexis). — *Une Visite à Versailles et aux Trianons. La ville, le palais, le musée, le parc, les Trianons, hommes célèbres nés à Versailles.*

Paris, Hennuyer, 1894. In-16, pp. 94, avec 12 gravures et 1 plan colorié. Prix : 1 fr. 50.

Molènes (Émile de). — *L'Espagne du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde. Exposition historique de Madrid* (1892-1893). Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1894. In-8, pp. 344. Prix : 7 fr. 50.

Montchenu (Marquis de), commissaire du gouvernement du roi Louis XVIII dans l'île. — *La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu.* Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. 330, ouvrage accompagné de huit gravures hors texte. Prix : 7 fr. 50.

Muzac (A.-J.), S. J. — *Jeanne Poinsot. Vie angélique d'une enfant de Marie* (1867-1892). Avignon, Aubanel, 1894. In-16, pp. ix-307. Prix : 3 fr.

Pasquier (abbé H.), doyen de la Faculté catholique des lettres d'Angers. — *Vie de la Révérende mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice du Bon-Pasteur d'Angers.* Tome I. Paris, Lethielleux, 1894. In-12, pp. xxviii-482. Prix : 8 francs.

Pélade (M.), ex-sous-officier de l'armée d'occupation. — *Rome. Histoire de ses monuments anciens et modernes.* Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. 239. Prix : 2 fr. 50.

Pieper (Dr Anton), de l'Académie de Munster. — *Zur Entstehungeschischte der stændigen Nuntiaturen. (Histoire des origines des nonciatures permanentes.)* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. viii-222. Prix : 3 Mk. 50.

Potiquet (Dr). — *La Maladie et la mort de François II, roi de France.* Paris, Rueff, 1894. In-16, pp. iv-103, avec portraits et vignettes dans le texte. Prix : 3 fr. 50.

Préville (Xavier de). — *Un Grand Français. Le cardinal Lavigerie.* Paris, Tolra, 1894. In-16, pp. 333, et 39 gravures sur bois. Prix : 5 fr.

— *Un Glorieux soldat. Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta.* Paris, Tolra (1894). In-8, pp. 362, avec nombreuses compositions hors texte. Prix : 5 francs.

Quarré-Reybourbon (L.). — *Une Fausse miniature concernant la ville de Lille.* Paris, Plon, 1893. In-8, pp. 13

— *Carnet de voyage. Est et Midi de la France. Italie et Sicile.* Lille, Quarré, 1894. In-8, pp. 117.

Rombault (abbé), curé-doyen de Messey. *Élisabeth d'Orléans, duchesse de Guise et d'Alençon.* Alençon, Imprimerie Renaut de Broise, 1893. In-8, pp. 27.

Stiegler (Gaston). — *Récits de guerre et de foyer. Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio, d'après les souvenirs inédits de la maréchale.* Préface de M. le marquis Costa de Beauregard. Portraits en héliogravure. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. xvi-566. Prix : 7 fr. 50.

Tamizey de Larroque (Ph.), correspondant de l'Institut. — *Les Correspondants de Peiresc.* Fasc. XIX. *Le Père Marin Mersenne. Lettres*

inédites écrites de Paris à Peiresc (1633-1637), publiées et annotées par Philippe Tamizey de Larroque et précédées de la vie de l'auteur, par le P. Hilarion de Coste. Paris, Picard, 1894. In-8, pp. 171. Prix : 5 francs.

— *Lettres inédites du docteur A. Novel, écrites à Peiresc et à Valavez, d'Espagne, de Paris, de Bretagne* (1625-1634), *suivies de lettres inédites de quelques autres médecins provençaux* (*Cassagnes, Merindol, Senelle*), publiées et annotées par Ph. Tamizey de Larroque. Aix-en-Provence, Garcin et Didier, 1894. In-8, pp. 147. Prix : 3 francs.

Teil (baron Joseph du). — *Le Livre de raison de noble Honoré du Teil* (1571-1586), *publié avec des documents inédits sur la Provence et précédé d'une notice biographique*. Digne, imprimerie Chaspoul, 1894. In-8, pp. xv-34.

Vannucci (P.), S. J. — *Vita del Beato Antonio Baldinucci sac. prof. della C. di Gesu*, descritta dal P. Pietro Vannucci della stessa compagnia. Roma Tipographia Befani, 1893. In-16, pp. iv-318.

Waliszewski (K.). — *Autour d'un trône. Catherine II de Russie. Ses collaborateurs, ses amis, ses favoris*. Avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. vii-472. Prix : 8 francs.

X***. — *Le R. P. Georges de Saint-Maixent, S. J. Notes et souvenirs* (1835-1893). Paris, imprimerie Schneider, 1894. In-8, pp. 209.

X***. — *Lettere famigliari del B. Antonio Baldinucci d. C. d. G. Riprodotte in fototipia dagli autografi custoditi nella biblioteca del seminario Fiorentino*. 26 planches.

BELLES-LETTRES

Delaporte (P. V.), S. J. — *Drames français. Le Baptistère de la France* (532). — *La Revanche de Jeanne d'Arc* (1434). — *Les Trente sous de Vincent de Paul* (1588). — *Loch' Maria* (1795). — *Une page d'histoire* (1840). — Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. viii-337. Prix : 4 francs.

— *Saint Louis* (1242). *Drame historique, en cinq actes, en vers*. Paris, Retaux, 1894. In-12, pp. 142. Prix : 2 francs.

Legré (Ludovic). — *Le Poète Théodore Aubanel. Récit d'un témoin de sa vie*. Paris, Lecoffre, 1894. In-16, pp. 423. Prix : 3 fr. 50.

Macinai (Ludovico). — *Omero. L'Iliade, con note italiane* del prof. Ludovico Macinai. Canto I. Frascati, collegio di Mondragone. In-16, pp. xlix-77.

Mithouard. — *Récital mystique*. Paris, Lemerre, 1893. Prix : 3 fr.

X***, Bénédictine du Saint-Sacrement. — *Poème de saint Benoît, patriarche des moines d'Occident, d'après les dialogues de saint Grégoire le Grand* (en vers). Lille, Desclée, 1891. In-16, pp. 194.

ROMANS

Benoit (Valentine). — *Francisca, histoire vraie.* Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 275. Prix : 3 francs.

Cat. — *Au sortir du couvent.* Paris, Grasilier, 1894. In-12, pp. 259. Prix : 3 fr. 50.

Corelli (Marie). — *Barabbas. Vision du grand drame de l'humanité.* Paris, Gautier, 1894. In-12, pp. 501. Prix : 3 fr. 50.

Gréville (Henry). — *L'Aveu.* Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 284. Prix : 3 fr. 50.

Rosny (J.-H.). — *L'Impérieuse bonté.* Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 371. Prix 3 fr. 50.

Saint-Aulaire (comte A. de). — *France et Russie. Roman historique* (1791-1801). Paris, Calmann Lévy, 1894. In-12, pp. 320. Prix : 3 fr. 50.

Le 30 avril 1894.

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

31 MAI 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Les Pères de l'Église des trois premiers siècles. Portraits et notices extraits du Cours d'éloquence sacrée de Mgr Freppel. Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. XXIX-282. Prix : 4 francs.

Il serait oiseux de recommencer ici l'éloge des travaux patrologiques de Mgr Freppel. L'érudition peut avoir fait des progrès sur quelques points de détail; ces volumes n'en demeurent pas moins l'une des lectures les plus substantielles et les plus agréables que l'on puisse conseiller aux esprits sérieux. Les principales questions qui préoccupent les contemporains y sont abordées, discutées et résolues avec une ampleur, une clarté et une sûreté admirables. On les voit naître avec l'Église, on suit leurs transformations à travers les siècles, et on constate qu'elles agitent et troublent encore le monde moderne. Rien n'est plus grandiose que ces vastes synthèses où l'on trouve à la fois la vie d'une histoire, la netteté d'un traité et la passion d'une controverse. Le volume que nous annonçons ne peut en donner qu'une idée imparfaite, quoiqu'il ait été fait par une main très expérimentée; l'auteur est le premier à le reconnaître dans son excellente préace; mais il espèr e, avec raison, qu'il suffira pour répandre dans un public plus nombreux l'estime des Pères, le goût de la littérature sacrée et le désir de connaître dans son ensemble harmonieux le monument dont ces notices et ces portraits ne sont que des pierres détachées. Ce résultat serait un bienfait immense.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **Le Bon Pasteur.** *Conférences sur les obligations de la charge pastorale*, par Mgr Lelong, évêque de Nevers. Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. 510. Prix : 7 fr. 50.

II. — **Œuvres du cardinal Mermillod,** *ancien évêque de Lausanne et Genève*, recueillies et mises en ordre par le R. P. Dom Alexandre Grospellier, chanoine régulier, ancien secrétaire de Son Éminence. — **Œuvres pastorales de Genève, 1864-1873.** Paris, Delhomme et Briguet, 1893. In-8, pp. VIII-590. Prix : 5 francs.

III. — **La Troisième Béatitude.** *La Douleur et le découragement. Conférences aux femmes chrétiennes*, par Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul. Paris, Retaux, 1894. In-16, pp. 336. Prix : 2 fr. 50.

IV. — **Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nancy et de Toul,** *pour le carême de l'année 1894. La vie chrétienne est une vie surnaturelle.* Nancy, Crépin-Leblond, 1894. In-8, pp. 72.

I. — Depuis plusieurs années, Mgr l'évêque de Nevers a fait à ses prêtres, au cours des retraites ecclésiastiques, des instructions remarquables sur les devoirs de leur état. Dans les vingt-deux conférences qu'il vient de réunir en un seul volume, le pieux prélat n'a traité que de la vie extérieure du clergé paroissial. Mais on peut dire qu'il a épuisé le sujet. Aucun point de quelque importance qui n'ait été abordé et discuté. A une doctrine solide s'ajoutent les lumières de l'expérience. Toutefois ce qui frappe particulièrement à la lecture de ces pages si autorisées, c'est la modération de ces conseils également éloignés de la sévérité et du relâchement, c'est l'amour paternel qui inspire manifestement toutes ces graves recommandations.

Mgr l'évêque de Nevers a pensé que ces conférences, après avoir édifié le clergé confié à sa sollicitude, pourraient franchir les limites de son diocèse et aller fortifier d'autres âmes sacerdotales. Nous applaudissons à cette inspiration : bien des prêtres en effet aimeront à méditer ces importantes leçons, à y chercher une règle pour leur vie et un stimulant pour leur zèle.

II. — La publication des Œuvres du cardinal Mermillod se poursuit. Après le volume qui contient les panégyriques et oraisons

funèbres, voici le premier de ceux qui renfermeront les Œuvres pastorales.

Cette première série comprend ce qui se rattache au séjour de Mgr Mermillod à Genève, depuis sa nomination d'évêque auxiliaire, en 1864, jusqu'à son bannissement, en 1873.

Toutes les pages tombées de la plume de l'éloquent et sympathique prélat ont leur intérêt. On retrouvera dans ses lettres pastorales sur *l'Église* (1866, 1867, 1868), *le Concile et l'Infaillibilité* (1870), *la Situation du Catholicisme* (1871, 1872), les qualités qui distinguent toutes les œuvres oratoires de Mgr Mermillod : l'éclat, la verve, l'actualité.

La correspondance de l'évêque persécuté avec le Conseil d'État du canton de Genève fait suivre toutes les phases d'une lutte qui se termina par l'exil de l'intrépide confesseur de la foi.

III. — L'infatigable évêque de Nancy a donné une série de conférences aux femmes chrétiennes de sa ville épiscopale, sur *la Douleur et le découragement*. Sujet toujours actuel et toujours palpitant d'intérêt. Le nombre de ceux qui traînent le boulet de la souffrance sur les chemins de la vie est toujours considérable, et ils ont souvent besoin d'entendre une parole qui relève et fortifie. Ils la trouveront dans ces pages destinées à étendre au loin l'influence déjà exercée par cet enseignement sur un auditoire d'élite.

IV. — La lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nancy, pour le carême de 1894, aborde de front la question du surnaturel, question capitale et malheureusement trop peu connue. La doctrine est solide et élevée ; l'exposé est simple, méthodique et à la portée de tous les esprits. Croyants et incrédules gagneront à parcourir et à méditer ces pages. P. BOUVIER, S. J.

Le P. Didon, *de l'Ordre de Saint-Dominique. La Foi en la divinité de Jésus-Christ*, conférences prêchées à l'église de la Madeleine, carême de 1892. Paris, Plon, 1894. In-16, pp. XXXII-260. Prix : 3 fr. 50.

L'état actuel de la croyance en la divinité de Jésus-Christ (1re conférence); *la négation contemporaine*, ou l'évolution et la critique (2e et 3e); *le grand motif de crédibilité*, ou le témoignage de Jésus (4e et 5e); *les difficultés* et *les moyens pratiques de croire*

(6[e] et 8[e]) : tel est le plan de ces conférences où se déploient à l'aise un talent d'une merveilleuse souplesse et le zèle d'un apôtre qui aime trop son siècle pour désespérer de lui. Mais les discours du P. Didon sont de ceux qui veulent être lus, ou mieux encore, entendus, ils se refusent à toute analyse. Aussi bien quel cadre, si large fût-il, emprisonna jamais un esprit puissant et hardi? Le P. Didon a d'heureuses échappées, et si l'imprévu chez lui sort parfois des règles, jamais l'intérêt ne lui fait défaut.

Seulement, pour goûter tout le charme de ces causeries, il est essentiel de se bien mettre au point. N'y cherchez pas, sous peine d'être déçu, les réfutations savantes ou les larges expositions doctrinales. Sans doute on aimerait qu'à l'originalité des aperçus, à des tableaux ravissants comme celui de la sainteté de Jésus, à des éclairs brillants mais trop fugitifs, vînt s'ajouter l'entraînement d'une irrésistible logique. Mais le P. Didon n'entend pas disserter pour les académies. Il vise au peuple et veut une apologie démocratique. « Dédaignez, Messieurs (les philosophes), dédaignez à votre aise. Moi je suis populaire, populaire dans mes goûts, populaire dans mes sentiments, populaire dans ma philosophie... On vous laissera philosopher, beaux fils d'Académus ! » (P. 50.) Il se réclame de « la raison populaire, parce que le peuple a la perpétuité, tandis que la bourgeoisie ne l'a pas, tandis que la royauté ne l'a pas, tandis que les systèmes de philosophie ne l'ont pas ». (P. 67.)

Est-ce assez flatteur pour le peuple souverain? Et pourtant, ironie du sort! ces pages chaudes et vibrantes, le peuple ne les lira guère, il lui faut, hélas! une autre pâture. Ce sont les bourgeois et les lettrés qui en feront leurs délices, et plus d'un, nous l'espérons bien, se vengera en ouvrant les yeux à la vraie lumière.

E. PORTALIÉ, S. J.

Allocutions pour les jeunes gens. 4[e] série, par Paul LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire. Paris, Retaux, 1894. In-18, pp. 304. Prix : 3 francs.

Les *Études* ont déjà plusieurs fois signalé avec éloge l'apparition des précédentes séries d'*Allocutions pour les jeunes gens*. Il nous suffira donc d'affirmer que cette quatrième série est, selon l'expresion de Son Ém. le cardinal Bourret, auquel elle est dédiée, « digne de ses devancières ». On y retrouve en effet les

mêmes qualités brillantes, comme aussi l'excès, quoique atténué, de ces qualités. Le style est élégant jusqu'à la recherche. Pourquoi recourir à des néologismes comme : le *secouement*, les *hideurs?* Ces mots détonnent quelque peu; l'harmonie de l'ensemble gagnerait à leur suppression. L'auteur, s'adressant à des élèves, leurs sert une nourriture légère et délicatement apprêtée, comme il sied à des jeunes intelligences incapables de porter un aliment plus substantiel, fait de la moelle des Écritures, des Pères et des théologiens. On aimerait pourtant à le trouver plus sobre de citations profanes et plus sévère dans le choix de ses autorités.

GASTON SORTAIS, S. J.

Les Petites religions de Paris, par Jules Bois. Paris, Chailley, 1894. In-18, pp. vi-215. Prix : 3 fr. 50.

C'est moins une promenade qu'une course que M. Jules Bois nous fait faire à travers les *Petites religions de Paris*. Il y a dans le livre la hâte du bourgeois qui a loué un fiacre à l'heure pour visiter les curiosités de la capitale; on passe devant les monuments de manière à dire qu'on les a vus, mais on ne s'arrête pas.

Ces menus récits ont d'abord paru dans le *Figaro*. C'est dire qu'on y traitera avec frivolité un sujet d'une réalité si sérieuse. Aux yeux de l'auteur, les petites sectes sont « des bibelots de sanctuaire, des monstres inoffensifs », qui ont l'avantage d'apporter « dans notre société vraiment trop sceptique un regain de mysticisme, ou du moins un motif un peu noble de distraction ». Pour lui, au-dessus de la religion des Olympiens, des Swedenborgiens, des Bouddhistes, des Théosophes, des Lucifériens, des Gnostiques.... dont il a *interviewé* quelques représentants, il met le culte d'Isis!

La plume de M. J. Bois est assez vive, d'une vivacité boulevardière. Mais pourquoi des frisures de style comme *muettement*, *embuer*, *ascensionné?*... En somme, des bavardages de salon, là où il faudrait un livre.

L. ROURE, S. J.

La Vie chrétienne, *ses principes*, *sa pratique*, par J. M. Guillemon, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Lecoffre, 1894. 2 vol. in-12, pp. vi-385 et 350. Prix : 6 francs.

De nos jours plus que jamais il est nécessaire d'instruire les

fidèles sur la nature et les obligations de la vie chrétienne. Beaucoup, même parmi les meilleurs, n'en ont qu'une idée trop incomplète, parfois inexacte. Or, en cette matière, les erreurs de l'intelligence exercent nécessairement une influence désastreuse sur la conduite de la vie. N'est-ce pas en partie pour ce motif « que l'on recule devant le sacrifice, et que l'on croit assez faire en s'attachant à l'exercice des vertus naturelles et en s'acquittant des pratiques les plus élémentaires et les plus communes de la dévotion » ? (T. I, p. 6.)

M. Guillemon l'a pensé; voilà pourquoi, écrivant un traité de la vie chrétienne, il s'est préoccupé d'instruire plutôt que d'émouvoir. Disons-le tout de suite : il a réussi. Dans un enseignement clair, sobre, précis, à la portée de tous, le docte sulpicien expose d'abord les principales vérités dogmatiques qui forment comme les assises de la morale chrétienne ; puis il développe avec une grande largeur de vues, avec ordre et logique, et, il convient de l'ajouter, avec une piété convaincue et communicative, les conclusions qui doivent servir de règles à la pratique de la vie chrétienne.

Deux parties dans l'ouvrage : Dieu, sa vie intime et ses droits souverains et inaliénables sur l'homme, comme Créateur et comme Auteur de l'ordre surnaturel; le divin Médiateur; le chrétien, la noblesse de son adoption divine, ses œuvres et les voies de la perfection où Dieu l'appelle : c'est la première partie, sorte d'introduction à la deuxième partie, qui prend les deux tiers de l'ouvrage et se divise en quatre livres : l'affermissement de la vie chrétienne par l'observation de la loi; son progrès par l'exercice des vertus morales; sa perfection par l'épanouissement des vertus théologales; enfin quelques moyens de persévérance et de perfection, tels que la prière, la méditation des mystères de la vie de Notre-Seigneur, etc.

Dans un ouvrage comme celui-ci, l'originalité est moins dans les choses elles-mêmes que dans la manière de les présenter. A ce titre, ce traité d'ascétisme, d'allure franchement didactique, prendra rang parmi les meilleurs.

Il y a peut-être quelque chose d'un peu factice dans les divisions et les gradations de la deuxième partie. La vie dans sa réalité concrète ne procède pas d'ordinaire par floraisons si mathématiquement étagées.

Ce qui est inattaquable, c'est la pensée qui se dégage de tous les chapitres de cet ouvrage : c'est que dans notre état de nature déchue et réparée, le renoncement, la lutte contre soi-même est l'âme d'une vie sérieusement chrétienne; que le sacrifice de soi-même n'est pas seulement, comme voudraient le croire nombre de demi-chrétiens, l'exercice d'une vertu admirable sans doute, mais facultative; l'auteur démontre par le seul exposé des doctrines qu'il est en réalité la condition nécessaire pour atteindre notre destinée.

Nous croyons devoir signaler aussi, comme renfermant une doctrine trop rarement exposée aux simples fidèles, les chapitres concernant le progrès et la perfection de la vie chrétienne. A les lire, on comprendra mieux que la gloire de se rendre parfait n'est pas l'apanage exclusif de quelques âmes d'élite; mais qu'elle est, du moins avec mesure, un devoir qui oblige toute âme chrétienne. M. Guillemon invoque volontiers l'autorité de M. Olier, de saint Ignace de Loyola et de saint François de Sales; il s'est formé à l'école de ces grands maîtres de l'ascétisme, et c'est leur doctrine qu'il enseigne. La confiance des fidèles ne peut que s'en accroître.

J. GRIESBACH, S. J.

Nouveau mois du Sacré-Cœur, trente méditations sur les litanies du Cœur de Jésus, par l'abbé Paul de TERRIS. Avignon, Aubanel, 1893. In-24, pp. XIV-380. Prix : 1 fr. 25.

En suivant les invocations des litanies, le chanoine de Terris envisage « le Cœur de Jésus sous un triple aspect qui se prête également à la contemplation et à l'action pratique, à savoir : dans sa vie éternelle au sein de la divinité, dans sa vie temporelle depuis l'Incarnation, et dans sa vie spirituelle, dont il est le principe pour les âmes. » (P. 11.)

Mettant très heureusement à profit les scènes évangéliques qui manifestent « les miséricordieuses tendresses du Cœur de Jésus » (p. 288), ces instructions, quoique « dépouillées de la vie et du mouvement que leur communiquait l'action oratoire » (p. 10), respirent un parfum d'éloquente piété et contribueront à faire connaître et aimer le divin Cœur de Jésus. P. P., S. J.

Ce qu'il faut faire en face des lois Brisson. *Simples considérations présentées aux congrégations religieuses*, par Un Catholique. Lyon, imprimerie Jevain, 1891. Broch. in-8, pp. 87.

La question posée par le titre de cet ouvrage est l'une de celles qui passionnent le plus l'opinion.

Les congrégations religieuses, chargées d'impôts et menacées de ruine complète par le trop fameux *droit d'accroissement*, doivent-elles se soumettre aux exigences du fisc? y gagneront-elles quelque chose; n'y perdront-elles pas tout?

L'auteur examine la question en jurisconsulte consommé, et, nous ajoutons en jurisconsulte chrétien : sa conclusion est bien nette.

Ni oppositions ni procès : tout cela est inutile; — la résistance passive.

« Vous voulez prendre le peu que nous avons, doivent dire, selon nous, les congrégations. Nous savons que vous avez des lois et des tribunaux qui vous en donnent la force. Eh bien, faites-le et prenez! »

Que le refus soit licite, c'est ce qui ne fait aucun doute.

« Le droit d'accroissement n'est pas un impôt, mais un vol. Il n'est pas une contribution aux charges publiques : il est la spoliation intégrale, quoique échelonnée, de ces petits patrimoines recueillis pour les œuvres de foi, d'espérance et de charité. »

Que les procédures juridiques soient inutiles, l'expérience l'a démontré.

La jurisprudence de la Cour de cassation, inaugurée par l'arrêt du 27 novembre 1889, enlève aux victimes tout espoir de succès. Pourquoi gaspiller des ressources et un temps précieux à des ruses de procédure qui n'empêcheront ni les contraintes ni les saisies fiscales? Mieux vaut, dès le premier jour, opposer un refus formel.

Mais cette ligne de conduite n'est admissible et ne peut être efficace qu'autant que toutes les congrégations marcheront unies, avec un seul mot d'ordre. Cette union leur est commandée non seulement par des considérations surnaturelles et morales, mais par des nécessités très pratiques et très actuelles.

Voilà ce que l'auteur établit fortement et sous une forme qui,

tout en laissant leur valeur aux arguments juridiques, sait les rendre accessibles aux intelligences de bonne foi.

F. BUTEL, *docteur en droit.*

Nomenclator literarius recentioris theologiæ catholicæ *theologos exhibens, qui inde a concilio Tridentino floruerunt, ætate, natione, disciplinis distinctos.* Edidit et commentariis auxit H. Hurter, S. J., S. Theolog. et Philos. doctor, ejusdem S. Theolog. in C. R. universitate Œnipontana professor P. O. Editio altera plurimum aucta et emendata. Œniponte, libraria academica Wagneriana, 1892. 2 vol. gr. in-8, pp. xiv-630, col. 1846 et pp. liii. Prix : 37 fr. 50

Comme professeur, le P. Hurter jouit d'une réputation justement méritée; la vogue de son Cours de théologie, qui a déjà plusieurs éditions, est là pour l'attester mieux que je ne le pourrais faire. Mais le P. Hurter est encore autre chose : il a conquis, parmi les érudits les plus en renom, une place à part. Son *Nomenclator literarius theologiæ catholicæ*, publié en 1871-1886, accueilli avec la faveur la plus flatteuse, a rendu déjà des services hors ligne. *Voir Hurter*, est devenu une formule courante. Qu'est donc le *Nomenclator?* C'est un dictionnaire bio-bibliographique raisonné de tous les théologiens qui, depuis le concile de Trente, ont écrit sur les sciences sacrées; non pas qu'on y doive chercher une notice assez étendue pour qu'elle renferme toutes les particularités de leur existence, non pas que la bibliographie y soit traitée avec la minutieuse exactitude que réclament de nos jours des ouvrages uniquement consacrés à la connaissance des livres; mais, en se renfermant dans des limites plus restreintes pour ne pas dépasser les justes proportions d'un dictionnaire ou d'un manuel, le P. Hurter, par la parfaite intelligence de son sujet et la conception bien nette de son plan, est parvenu à nous offrir un livre qui satisfait à toutes les exigences raisonnables des travailleurs.

Donner une biographie concise, selon l'ordre chronologique, de tous les auteurs catholiques qui ont publié des ouvrages de théologie scolastique, polémique et positive, traité des connaissances nécessaires à l'étude des Lettres sacrées, édité les œuvres des Pères de l'Église ou des travaux sur l'histoire ecclésiastique, sur la théologie pratique; indiquer l'édition princeps de leurs

ouvrages; formuler, aussi brièvement que possible, un jugement, une appréciation de ces ouvrages : voilà tout le plan du P. Hurter, voilà en quoi son *Nomenclator* est un instrument de travail indispensable. Mais, on le comprend, un livre de ce genre ne peut atteindre, du premier coup, toute la perfection dont il est susceptible. Encouragé par un bref approbatif de Pie IX (21 janvier 1874), stimulé par l'accueil fait à sa première édition, le P. Hurter a remis son *Nomenclator* sur le métier. Dans sa nouvelle préface, il affirme — et ceux qui connaissent son infatigable ardeur le croiront sans peine — qu'il n'y a presque pas de page qui n'ait été soumise à une attentive revision et soigneusement corrigée. Comparez les tableaux ingénieusement conçus qui, à la fin de chaque volume, mettent sous nos yeux la série chronologique des auteurs; nous trouverons, par exemple, la liste des théologiens scolastiques, de 1554 à 1663, augmentée de cent quarante noms; cent quarante-sept de plus pour les historiens ecclésiastiques. Dans ces tableaux, aussi bien que dans ceux où les auteurs sont rangés par ordre de nationalités, on voit, grâce à la différence des types, d'un seul coup d'œil, quels sont les écrivains d'un mérite au-dessus du commun et ceux qui leur sont encore supérieurs. Avec la modestie du vrai savant, le P. Hurter réclame l'indulgence de ses lecteurs, et pour ces tableaux dont ils n'approuveront peut-être pas tous la disposition, et pour ces jugements portés sur la valeur des auteurs qu'il cite. Il est évident qu'il y aura toujours matière à discussion sur le mérite d'un écrivain, mais on peut, sans témérité et sans crainte de s'égarer, suivre le sentiment d'un homme aussi expérimenté que le P. Hurter et aussi maître en sa partie.

J'ai entendu tel critique se plaindre, en présence de la deuxième édition, de la disposition du texte en deux colonnes, du resserrement des lignes; je me permets de ne point partager cette manière de voir : le *Nomenclator* n'est pas un roman à 3 fr. 50; c'est un ouvrage qu'on consulte selon ses besoins, à tête reposée, mais que généralement on ne lira pas d'un trait depuis la première ligne jusqu'à la dernière; du reste, la netteté du caractère et la variété des types en facilitent singulièrement la lecture. Une bonne amélioration introduite seulement dans le deuxième volume, c'est la numération des colonnes substituée à celle des pages; on se retrouve ainsi plus facilement au moyen de l'Index final. Le

P. Hurter demande à ses lecteurs de l'aider à améliorer encore son œuvre; on voit qu'il n'attend pas leur concours en se croisant les bras : trois pages d'*addenda* et de *corrigenda* le prouvent surabondamment. C. SOMMERVOGEL, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

De la nécessité des principes chrétiens *pour résoudre équitablement le problème de la production de la richesse et de sa juste répartition.* Instruction pastorale de Son Éminence le cardinal Bourret, évêque de Rodez et de Vabres. Rodez, Carrère, 1894. In-4, pp. 38.

Dans cette instruction pastorale, éditée aussi sous forme d'opuscule populaire, l'éminent auteur s'occupe de la question sociale, ou plutôt, comme il le dit fort bien, d'une partie de la question sociale, du problème de la production de la richesse et de sa juste répartition. Il la traite en évêque; on ne doit point en conclure qu'il ne la traite pas en économiste. Ce n'est pas sortir d'une science, c'est en pénétrer les entrailles mêmes, que d'exposer ses lois les plus intimes et ses principes les plus féconds. Une grande et belle pensée résume cet écrit : étant donné que les hommes plus que jamais convoitent la richesse; l'Église réprime cette convoitise dans ce qu'elle a de mauvais, en s'opposant à tous les moyens coupables d'acquérir la richesse, elle la favorise dans ce qu'elle a de bon, en corroborant tous les moyens honnêtes et légitimes. Les moyens coupables, ce sont la révolte contre l'inégalité des conditions, la négation du droit de posséder, les atteintes à la propriété d'autrui sous quelque forme qu'elles se produisent. L'Église rappelle que la seule vraie et naturelle égalité qui puisse et doive régner parmi les hommes, est celle de leur dignité personnelle, de leur destinée immortelle, de leur droit à la réaliser; elle affirme la nécessité providentielle de la propriété privée, elle en ordonne le respect dès qu'elle a été légitimement acquise. Les moyens honnêtes d'acquérir, c'est d'abord le travail; le Christianisme n'en fait pas seulement subir la loi comme un besoin, mais il la fait accepter comme

un devoir et une sauvegarde. C'est l'hérédité des biens : il la justifie par ses principes, et, en inspirant les bonnes œuvres, il fait briller aux yeux l'utilité sociale des fortunes acquises et stables. C'est encore l'épargne, qu'il rend possible en apprenant à garder la modération ; c'est le crédit, qu'il maintient probe et humain ; c'est l'association, qu'il empêche de devenir un instrument d'oppression des petits et des simples par les forts et les habiles ; c'est la législation économique, qu'il vivifie par l'esprit de l'Évangile ; ce sont les facultés naturelles, dont il augmente les énergies en conservant la santé de l'âme et celle du corps ; c'est l'ordre et la régularité de la vie, qu'il assure par les bonnes œuvres ; c'est la vertu de tempérance, par laquelle il prévient ces excès alcooliques qui dévorent les meilleurs fruits du travail et les générations mêmes de travailleurs ; c'est la libéralité, cette pourvoyeuse, toujours stimulée par le sentiment religieux, de travaux d'art, de créations charitables, de secours de tout genre.

Cette thèse, dont on voit toute l'ampleur et la fécondité, est développée en un style lumineux, sobre, personnel, qui en rend la lecture aussi agréable qu'instructive. Ce serait œuvre excellente que de la répandre. Fut-il jamais plus opportun qu'aujourd'hui de faire pénétrer dans les esprits la conclusion qui la résume : « Il demeure donc prouvé que le Christianisme est le meilleur moyen de dénouer le problème de la production de la richesse et de sa juste répartition. »

R. DE SCORRAILLE, S. J.

I. — **La Question ouvrière,** par l'abbé FÉRET, docteur en théologie, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, chanoine honoraire d'Évreux, curé de Saint-Maurice, à Paris. Paris, Lethielleux. In-12, pp. 352. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Questions sociales et politiques,** par Arthur DESJARDINS, membre de l'Institut, avocat général à la Cour de cassation. Paris, Plon, 1893. In-8, pp. xv-365. Prix : 7 fr. 50.

III. — **La Société moderne et la question sociale,** par J. BORIN-FOURNET, avocat à la Cour d'appel. Paris, Guillaumin, 1893. In-12, pp. 449. Prix : 3 fr. 50.

I. — Nous avons ouvert ce volume avec un préjugé favorable : les ouvrages précédents de l'auteur, ses titres, nous avaient inspiré

le désir de le lire. Nous y avons en effet rencontré beaucoup de choses qui nous ont plu, mais l'impression d'ensemble, le dirons-nous? n'a pas été tout à fait ce que nous espérions. Pourquoi?

L'Introduction établit que l'Église seule peut résoudre la question ouvrière : pourquoi l'auteur gâte-t-il cette thèse si juste, en y introduisant la distinction cent fois réfutée entre le socialisme et le socialisme chrétien; entre le mauvais et le bon socialisme? Le socialisme, tout socialisme, est l'intrusion de l'État dans des fonctions réservées par la Providence à l'individu et à la famille; conséquemment, tout socialisme est chose irrationnelle et mauvaise.

Défendre les droits des ouvriers, n'est pas de la part de l'État faire acte de socialisme, c'est sa fonction primordiale; mais assurer leur avenir, aux frais des contribuables, quand eux-mêmes peuvent aisément, pour 15 centimes par jour, se ménager une assurance de 600 francs par an, cela, c'est du socialisme tout pur. Quant au socialisme chrétien, il n'y en a pas : ces deux mots hurlent de se voir accouplés.

Le livre I traite la *Question de la Propriété*, *base de l'État social.* Le livre II roule sur le droit de l'ouvrier au travail, et le reste du volume, c'est-à-dire la moitié, est consacré à des *éclaircissements* sur toute espèce de questions, sur la *rente foncière*, sur les *instruments du travail*, sur les *prix et leurs bases*, sur *Karl Marx*, sur les *bourses du travail;* c'est une série de notes diverses. Ce procédé de composition rend l'ordre des matières difficile à saisir. Ainsi, par exemple, on se demande pourquoi, parlant « des bases de l'État social », M. l'abbé Féret n'a rien dit de la famille ouvrière. Pourquoi les notes sur Karl Marx ne se trouvent-elles pas au chapitre des systèmes contre la propriété? Pourquoi le *Homestead* n'a-t-il pas trouvé place dans les pages consacrées aux habitations ouvrières?

Ce défaut d'ordre fait tort aux belles pages que l'auteur a consacrées à la gratuité de l'enseignement, aux associations obligatoires, à la charité légale, aux caisses de retraite et d'assurance établies par la loi, toutes manifestations du socialisme d'État que M. l'abbé Féret réprouve. Après ces éloges mérités, M. l'abbé Féret ne trouvera pas mauvais que nous fassions quelques réserves sur d'autres points de doctrine qui appelleraient, nous semble-t-il, des explications plus exactes.

Nous lisons (p. 10) : *D'où viennent au possesseur légitime ses titres véritables? C'est ce que le droit naturel ne règle pas positivement.* Et cependant vous avouez que sans la propriété privée l'homme ne peut pas vivre en famille ou en société : donc, la nature veut la propriété. Et vous-même vous citez ces paroles du Pape dans l'encyclique *Rerum novarum : La théorie socialiste est absolument à répudier comme contraire au droit naturel.* Comment accorder tout cela?

L'auteur affirme que le droit naturel exige comme un devoir de justice le *salaire familial*, et écrit : « Ce principe de droit naturel a été clairement rappelé par Léon XIII dans son encyclique *Rerum novarum.* » On trouvera cette assertion bien hardie, quand on se rappellera que le pape, interrogé par le cardinal archevêque de Malines, si par ces paroles : *Il est une loi de justice naturelle, à savoir que le salaire ne doit pas être insuffisant pour faire subsister l'ouvrier sobre et honnête*, il a voulu dire que le salaire doit être suffisant pour nourrir la famille de l'ouvrier, fit répondre par le cardinal Zigliara qu'en ne donnant pas ce salaire on ne violera pas la justice, bien qu'on *puisse parfois* pécher, soit contre la charité, soit contre l'équité naturelle.

L'exclusion absolue, dans les recettes de la famille, du travail de la femme, que préconise l'auteur, est une exagération qui se brisera toujours contre le bon sens, contre la coutume générale et contre la nécessité des choses. Réglons par la loi, s'il le faut, le travail des femmes, ne rêvons pas de le supprimer.

Parlant des moyens d'améliorer le salaire, M. l'abbé Féret croit que les sociétés coopératives mixtes de production sont appelées à rendre d'immenses services.

Comment se fait-il alors que leur marche en avant semble arrêtée? Comment d'ailleurs ces sociétés, même nombreuses, changeraient-elles la face des choses, puisque, comme on l'a démontré par les chiffres, la participation aux bénéfices ne modifierait pas sensiblement la situation des ouvriers, même en laissant le capital sans rétribution, ce qui est impossible.

Parmi les moyens d'améliorer la position des ouvriers, que suggère l'auteur, suivant en cela les travaux bien connus des disciples de Le Play, beaucoup sont recommandables. Mais il n'a pas fait de place aux plus efficaces : nous n'avons rien vu ni sur la réforme nécessaire de l'instruction religieuse du peuple et de la

prédication, ni sur les rapports du prêtre avec l'ouvrier, ni sur le mariage et le foyer de l'ouvrier, ni sur la manière d'arrêter la débauche, ni sur l'effroyable abus de l'alcool, qui, chaque année, enlève aux ouvriers français 1 500 000 000 francs. Ces lacunes disparaîtront probablement dans une seconde édition.

II. — Ce volume attrayant, dont la table séduit le regard, — Conflits internationaux, le Droit et la politique, le Code civil et les ouvriers, les Réformateurs, Henri IV, Fénelon, Mirabeau, — n'est pas un livre proprement dit : c'est une galerie d'articles bien faits, intéressants, qui eussent péri si l'auteur ne les avait réunis. C'eût été dommage, et personne n'en voudra à M. Desjardins de les avoir sauvés du naufrage.

Il nous serait difficile de rendre un compte détaillé de chacune de ces études, dont plusieurs sont très originales et très instructives : cela nous entraînerait trop loin. La seule qui nous ait paru faible est celle qui a pour titre : *Mirabeau jurisconsulte.* Le lecteur qui aura suivi M. Desjardins aura de la peine à lui accorder que Mirabeau fut *un jurisconsulte.* Grand orateur, oui, sophiste plus grand encore, certainement, mais philosophe et jurisconsulte ! pour cela, non !

Nous n'en voulons d'autre preuve que les pages où M. Desjardins lui-même relève ses incohérences. L'auteur nous paraît par trop dominé par le préjugé populaire, qui veut qu'un orateur ait tous les mérites, quand il applique à un des discours du fougueux tribun cette phrase par laquelle on a brièvement et fortement caractérisé les harangues politiques de Démosthène : *C'est de la raison écrite.* Cette parole, appliquée à Mirabeau, surprend un peu.

Pour donner une idée de la manière de l'auteur, quand il est en veine, nous citerons son étude sur *le Code civil et les ouvriers,* à laquelle nous souscrivons, bien que nous ne partagions pas son enthousiasme trop absolu pour l'œuvre du Code civil. Nous n'examinerons pas s'il est vrai, comme le prétend M. Desjardins, que la raison décisive qui pousse plusieurs à légiférer sur cette matière, c'est *qu'il est indispensable de faire quelque chose pour les ouvriers et de ne pas leur laisser croire qu'on les oublie.* Non, rejetant cette mauvaise pensée, nous aimons mieux suivre M. Desjardins dans l'analyse des difficultés inextricables où

s'engagent les législateurs inexpérimentés, qui se mêlent de rédiger des lois sur les ouvriers.

Des lois, nous ne prétendons pas qu'il ne faille point en faire sur le régime du travail. On nous a prêté cette erreur, mais c'était sans fondement.

Nous prétendons au contraire que beaucoup de lois seraient nécessaires pour sauvegarder les droits de la classe ouvrière, bien que ce ne soient pas celles que certains voudraient nous imposer. Non, certes, l'État ne doit pas se désintéresser de l'industrie ; gardien de la morale publique et de la justice, son premier devoir est de les défendre par des lois et par ses magistrats. Mais encore faut-il rédiger ces lois de manière à ne pas remédier à un abus par un autre abus, et à rendre leur application possible. Ceux qui ont rédigé et défendu la loi sur le travail des femmes auront avantage et profit à lire ce beau livre. M. Desjardins a rendu service aux amis des ouvriers, en leur signalant les écueils que recèlent les mots et les formules.

III. — L'auteur consacre un demi-volume à prouver ou à essayer de prouver que trois causes ont amené la crise sociale en France : ces trois causes sont l'indifférence (l'auteur veut dire l'égoïsme) de toutes les classes de la société, y compris le clergé ; l'esprit de parti ou de coterie qui cherche son intérêt, au lieu de chercher le bien commun ; et le défaut de vraie religion, entendant par là certaine religion naturelle — qui n'a jamais existé — laquelle, au dire de l'auteur, rend les hommes bons, charitables et tolérants. Est-ce très sérieux?

M. Borin-Fournet ne paraît pas avoir fait une étude fort approfondie des causes de la crise sociale ; il lira avec profit sur ce sujet le préambule de l'encyclique *Rerum novarum.* Au surplus, si ce sont là les causes du mal, le remède est bien simple : ce sera de guérir l'indifférence et l'esprit de parti et de convertir tout le monde à ce que l'auteur appelle « la vraie religion ». Mais, tout à coup, il abandonne cette voie. Comme s'il s'apercevait qu'il a fait fausse route, il entre dans un autre ordre d'idées et passe en revue *les remèdes à apporter au mal social,* ceux qu'il rejette et ceux qu'il adopte.

Il écarte le socialisme et le socialisme d'État, qu'il a oublié de définir. Examinant un troisième remède, la corporation, l'auteur

remarque avec raison que la corporation d'autrefois répondait à un état social qui n'existe plus, à un temps où il n'y avait ni industrie ni commerce, au sens moderne du mot. Il reconnaît ensuite que la corporation n'a réussi que parce qu'elle avait pour base la confrérie. De la corporation d'autrefois nous ne pouvons garder qu'une chose, l'association; mais l'association, sans lien religieux, ne sera-t-elle pas plus nuisible qu'utile ? — Probablement. L'auteur se trouve amené par cette conclusion, qui est très juste, à recommander la moralisation de l'ouvrier par la religion, et cette fois enfin il ose l'écrire, par l'*Église !*

Les autres remèdes indiqués par M. Borin-Fournet, le développement et le raffermissement de la petite propriété, le patronage des grands propriétaires, les conseils d'usine et d'arbitrage, ont été traités à fond dans les *Études*.

La grande réforme préconisée par l'auteur comme la transformation de l'industrie qui nous délivrera du socialisme, c'est la participation aux bénéfices. Quelle illusion ! La participation aux bénéfices ne modifierait pas sensiblement l'état de l'ouvrier : elle lui vaudrait une chope de bière par jour dans la plupart des cas. Les houillères du Nord ont donné, en 1883, 20 millions de salaires et 2 millions de bénéfices. Ces deux millions, partagés entre ouvriers, auraient donné à chacun cent et quelques francs, et le capital, non rétribué, se retirerait des affaires. La participation aux bénéfices ne peut devenir générale que si la loi l'impose, et comment la loi imposerait-elle ce qui est injuste ? Le bénéfice provient de la différence entre le prix de revient et le prix de vente, et cette différence, c'est le patron qui la ménage par ses calculs.

La seconde partie du livre vaut mieux que la première, qu'on pourrait supprimer avec avantage. J. FORBES, S. J.

Par ici la sortie ou *les conservateurs et les catholiques font fausse route*, par l'abbé GRÉZEL, conseiller municipal. Paris, Bloud et Barral; Besançon, Jacquin, 1893. In-8, pp. 344. Prix : 3 fr. 50.

Les discussions politiques et sociales, se continuant, passent des journaux dans les livres. C'est la loi, loi surtout inéluctable pour les écrivains en rupture de journal. Les arguments mis en

ligne s'embrouillent à plaisir ou suivent une marche parallèle qui se prolonge indéfiniment. Le cas n'est pas rare. Précisément, on pourra trouver que l'étude de M. l'abbé Grézel sur la situation politique et sociale en France est un peu longue et diffuse. L'abbé Grézel a du moins le mérite d'avoir relevé les innombrables fils de la franc-maçonnerie, lesquels partent des loges pour aboutir aux chaumières. Si d'aventure les fils se cassent, ils sont repris, renoués avec persévérance, avec ténacité. Les conservateurs à leur tour organisent des trains. Ah ! le bon billet ! Les places sont déjà prises. L'aiguillage est défectueux ; des chocs se produisent ; des retards s'ensuivent, et les voyageurs débarquent engourdis, harassés. Les uns rebroussent chemin avec mélancolie ; les autres agissent avec mollesse ou s'agitent sans vigueur : peines perdues, frais inutiles.

Sans tendresse pour les anciens régimes, sans enthousiasme pour la république, battant en brèche avec entrain la secte antireligieuse des francs-maçons, l'abbé Grézel ne déguise pas ses sentiments sympathiques à l'endroit de la démocratie. Un gouvernement, dit-il, n'est possible, légitime, durable, qu'autant qu'il est appuyé sur la force politique la plus considérable de la nation. En France, cette force est et sera *indéfiniment* la démocratie (pp. 94, 106, etc.). Le quatrième état possédant le pouvoir, veut jouir des avantages du pouvoir, et ne se laisse diriger que par ceux qui lui procurent ces avantages. Deux partis sont en présence pour diriger la force politique la plus considérable de la nation, force presque toujours inconsciente : le parti des classes éclairées catholiques et le parti de la franc-maçonnerie. Que les classes éclairées soient républicaines ou légitimistes, le peuple ne les rejettera pas, pourvu qu'elles soient démocrates, qu'elles lui aident à conserver le pouvoir et à l'exercer, et s'il trouve des soutiens chez elles plus sûrement que dans la franc-maçonnerie. Dès lors, semblable à l'employé de la gare, l'abbé Grézel dit à ces voyageurs, qui ne voient devant eux que des barrières fermées : « Par ici la sortie ! Allez au peuple ! »

Nous résumons les idées du livre sans les apprécier.

ALEX. COURAT.

J. Locke. *Sa vie et son œuvre, d'après des documents nouveaux*, par Henri Marion. Paris, Alcan, 1893. In-18, pp. vii-155. Prix : 2 fr. 50.

Locke est trop peu connu en France, estime M. Marion; on s'y rend mal compte de l'influence qu'il a exercée sur la philosophie moderne. Aussi s'est-il proposé de retracer la vie du penseur anglais et l'histoire de son esprit, de démêler dans ses doctrines ce qui lui appartient en propre, d'indiquer ses rapports avec les philosophes antérieurs ou contemporains. De cette idée est sorti un livre dont nous avons aujourd'hui la seconde édition.

Tour à tour ou tout à la fois théologien, médecin, diplomate, homme d'action et homme de méditation, Locke partage son temps entre ces diverses occupations, sans se fixer à aucune. En philosophie, il a les mêmes hésitations. Empirique dans sa psychologie, utilitaire dans sa morale, il admet la réalité de l'âme sans se décider sur sa spiritualité, le bien moral sans croire à son immutabilité, l'existence de Dieu tout en dénaturant l'idée de cause. Cette indécision de doctrine, M. Marion en fait plutôt un sujet d'éloge pour l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, et l'appelle prudence, réserve, sagesse, quoique « un peu étroite ». Nous croyons cependant qu'en philosophie il y a des questions où l'on peut, où l'on doit prendre position. Il semble par instants que le manque de précision de Locke ait influé sur la manière du critique ou du panégyriste. Ainsi il aura des phrases comme celle-ci : On aperçoit dans Locke « une *humilité* sincère, mais excessive, relevée pourtant par une certaine *fierté* triste, sinon même par une pointe *d'ironie*. » (P. 24.) Voilà qui ne dessine pas avec grand relief le personnage.

Locke est un modéré et un honnête homme qui a posé tous les principes d'un sensualisme dont il n'aurait pas voulu. M. Marion loue la modération de l'homme et du philosophe; on le désirerait plus net à condamner le positiviste, père du positivisme anglais.

L. ROURE, S. J.

L'Enseignement du Droit et des sciences politiques dans les Universités d'Italie, par Eugène Duthoit, maître de conférences à la Faculté libre de droit de Lille. Paris, Rousseau, 1894. In-12, pp. 186.

Il y a près de deux ans, M. Duthoit avait publié une étude remarquée des spécialistes sur l'*Enseignement du droit dans les Universités d'Allemagne*. L'étude sur *les Universités d'Italie* ne peut qu'ajouter au renom et à l'autorité de l'auteur, qui est déjà un maître dans l'art d'enseigner et d'écrire. Beaucoup de lecteurs, je le devine, ouvriront ce livre non seulement avec la pensée de chercher où en est l'enseignement du droit dans le pays où il a en quelque sorte pris naissance et est arrivé le plus vite à la maturité, mais aussi avec la curiosité maligne de savoir ce que, dans l'état besogneux de ses finances, l'Italie a fait d'un enseignement qui pouvait lui être un titre de gloire. Le livre de M. Duthoit satisfera l'un et l'autre désir. C'est un exposé sérieux, technique sans être sec, et aussi une appréciation très impartiale de tout ce qui se rapporte au personnel enseignant des Facultés de droit en Italie (chap. I), aux règlements et aux programmes (chap. II), aux sanctions dont les Facultés disposent, tant par les grades ou certificats que par l'entrée assurée dans certaines fonctions publiques, après concours (chap. III).

Les vues originales et intéressantes, richement et solidement développées, ne manquent pas à l'auteur. Il faut remarquer surtout la comparaison entre l'*Insegnante privato* d'Italie, écrasé d'examens, de travaux fixés par les programmes, de concours sans initiative personnelle, et le *Privat-docent* d'Allemagne, qui, pour obtenir la chaire de professeur ordinaire, n'a pas à franchir des obstacles indéfinis, à triompher dans de nombreux concours successifs sur des matières réglementées, mais peut se livrer à ses seules études favorites et produire des œuvres qui seront pesées au seul poids de leur originalité et de leur valeur scientifique. Programmes beaucoup trop surchargés de matières réparties sur quatre années seulement ; trop grand nombre de Facultés de droit végétant pour la plupart, et, en même temps, personnel enseignant beaucoup trop restreint ; de toutes ces données éparses dans le livre de M. Duthoit, qui ne contient cependant ni récrimination, ni insinuation même, une impression se dégage. C'est qu'en dépit des incontestables qualités juridiques de la race italienne, et des spécialistes distingués qu'elle renferme,— M. Luigi Lucchini en est une preuve, — presque tout l'enseignement du droit se fait fiévreusement, ambitieusement et.... pauvrement, dans les Facultés officielles.

Le chapitre IV contient une étude remarquable sur *l'Enseignement du droit dans les Universités pontificales*. Tout en rendant justice à la supériorité de l'exposition déductive qui y est usitée, et qui est empruntée surtout à la philosophie scolastique, l'auteur remarque que la perfection est de compléter l'exposition déductive, qui lie fortement les idées et aiguise la netteté de l'esprit, par la méthode expérimentale et le recours aux sciences historiques. C'est l'innovation bienfaisante par laquelle Léon XIII a voulu rajeunir et élargir l'enseignement du droit canon; il y a intérêt, consolation et surcroît d'admiration pour l'universel génie du Pape régnant, à lire (p. 144-149) sous quels auspices et dans quel but a été fondée à Rome l'*Académie historico-juridique* récemment ouverte aux clercs et aux laïques.

J. LE GÉNISSEL, S. J.

Étude de psychologie sociale. *Psychologie du militaire professionnel*, par A. HAMON. Bruxelles et Paris, Rozez et Charles, 1894. In-12, pp. 216. Prix : 3 fr. 50. — **Militarisme,** par le Dr A. CORRE. Paris, Bureau de la *Société Nouvelle*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, 1894. In-8, pp. 25.

Ce n'est pas sans répugnance que nous donnons le compte rendu de ce livre, réquisitoire équivoque et passionné contre l'armée. Le docteur Corre, à qui il a été dédié, n'aurait pas été fâché, si on l'avait prévenu à temps, de décliner cet honneur. Dans sa brochure *le Militarisme,* écrite en réponse à la courtoisie de M. Hamon, il s'explique sur cette dédicace, et se montre en certains points moins extrême que son ami, tout en marchant avec lui, la main dans la main, pour la défense de la société, menacée par cet être dangereux, le soldat de profession ! C'est tout ce que nous dirons de cette brochure, sorte d'appendice officieux à la pièce principale. Quant à la pièce elle-même, la voici dépouillée de ses ornements et réduite à ses éléments essentiels. C'est une thèse avec corollaires et conclusions pratiques. Nous la résumons pour en épargner la lecture aux lecteurs honnêtes.

Il n'y a pas de libre arbitre.

Chaque classe de la société porte dans son cerveau une crimi-

nalité particulière, héréditaire, qui se développe par l'éducation du milieu, et qui se traduit fatalement en acte.

La criminalité du soldat de métier, du *militaire professionnel*, est l'outrecuidance, la grossièreté, la brutalité, le meurtre, le viol, le pillage, etc. Le dévouement militaire et l'esprit de sacrifice n'existent pas : ce sont des légendes. Le soldat de métier n'agit jamais que par intérêt ou par passion. L'éducation militaire, telle qu'on la donne dans les écoles spéciales, loin d'atténuer cette tendance à tous les crimes, ne fait que la développer et en hâter l'éclosion.

Étant ce qu'il est, le *professionnel* est un être dangereux, vis-à-vis duquel la société se trouve en cas de légitime défense. Comment s'en défendre? voilà la question. En le punissant? Ce ne serait pas juste ; il n'est pas responsable : il n'y a pas de libre arbitre. En le corrigeant? Il est incorrigible : son vice est radical, il est de race. Mais alors, il n'y a plus qu'un moyen : étouffer l'être au berceau, détruire le vice dans son germe, se débarrasser des militaires et de l'armée ! Oui, c'est bien cela, mais l'heure n'est pas opportune : cet être malsain est devenu nécessaire, il faut le supporter comme un moindre mal, et le rendre, en attendant, le plus inoffensif possible. Pour cela, il faut faire descendre l'armée de son piédestal, lui enlever cette auréole empruntée d'honneur et d'esprit de sacrifice, la reléguer au dernier rang, derrière toutes les professions sociales ; il faut restreindre l'obéissance militaire aux strictes nécessités du service et soustraire, pour le reste, le soldat à l'influence dangereuse du chef ; défendre à celui-ci de paraître en public, dans la vie civile, porteur de son uniforme et de ses insignes. Moyennant ces petites précautions, on pourra attendre en paix l'heure de mesures plus radicales !

Voilà le livre de M. Hamon. Il y a songé : on ne l'accusera pas trop de patriotisme ; mais il s'est consolé en pensant qu'il rendait hommage à la vérité ! — Eh bien, nous pensons, nous, qu'il peut faire son deuil de cette dernière consolation. Il n'a ni rencontré ni dit la vérité. Il a été égaré dans ses recherches par sa propre lanterne, étant du nombre de ces écrivains qui, sous l'empire d'une habitude invétérée et passée à l'état de criminalité professionnelle, ne s'avancent jamais, innocemment, je le veux bien, qu'une lampe fumeuse à la main, passant à côté des hauts faits et

des grands dévouements auxquels ils n'entendent rien, pour aller puiser dans les recoins malpropres les éléments d'une thèse où, si l'esprit de parti entre à flots, le bon sens et la bonne foi restent absents. « Quand de pareils chercheurs vont, dans les avenues obscures de l'histoire, ramasser péniblement des faits épars, incohérents, et qu'ils me présentent une vérité douteuse, édifiée sur un piédestal boiteux, je ne puis me découvrir devant leur idole, et je sors du temple noir pour chercher ailleurs la lumière[1]. »

En dépit du livre de M. Hamon, l'armée gardera son auréole d'honneur et d'esprit de sacrifice, car on n'efface pas l'histoire d'un trait de plume, et on ne détruit pas ce qui est dans la nature des choses. S'il y a dans les armées des faiblesses et des misères, cela ne tient pas à l'essence du métier des armes : la preuve en est que les soldats les plus irréprochables, que les saints militaires, au risque de faire rire M. Hamon, ou simplement que les soldats d'un christianisme pratique, ont été aussi bons soldats que d'autres, et qu'ils ont même porté l'amour et la perfection du métier à des hauteurs inconnues du vulgaire. Ces hauteurs, nous souhaitons à M. Hamon d'y monter, comme plusieurs de ceux qu'il incrimine, qui ont su, par des moyens dont il n'a pas le secret, se relever et gagner les sommets de la véritable grandeur morale du soldat.

De pareils hommes ne sont pas un péril pour la société ; ils en sont la sauvegarde. A. B., S. J.

I. — **L'Europe politique et sociale,** par Maurice Block, membre de l'Institut. 2e édition. Ouvrage entièrement nouveau. Paris, Hachette, 1893. In-8, pp. VIII-586, avec 18 cartes et 5 diagrammes. Prix : 10 francs.

II. — **Cobden.** *Ligue contre les lois-céréales et discours politiques*, par M. Léon Say. Paris, Guillaumin (s. d.) In-32, pp. XXII-303. Prix : 2 fr. 50.

I. — M. Maurice Block avait publié, en 1869, une *Europe politique et sociale,* où se trouvaient réunis une foule de docu-

1. *Cavalerie en campagne,* par le colonel Cherfils, p. 74. Paris, Berger-Levrault.

ments intéressants. Il en donne une seconde édition qui est vraiment un ouvrage nouveau. Non seulement les renseignements présentés cette fois continuent, sans les répéter, ceux que renfermait l'édition de 1869, mais aussi leur groupement a varié; le cadre de l'ouvrage est différent.

Par malheur, une chose n'a pas changé. M. Block ne semble pas plus comprendre aujourd'hui qu'autrefois ce que peut bien être la religion vraie. Toutes ne sont pour lui qu'affaire de sentiment, allant fréquemment jusqu'à la passion et que la raison pure a le droit de traiter de haut en bas. De là, dans son livre, bien des réflexions, des jugements inadmissibles, et qui auraient pu facilement disparaître d'un recueil de cette nature.

II. — Le quatorzième volume de la Petite Bibliothèque économique est consacré à Richard Cobden, le grand adversaire des *corn-laws*.

Les discours de Cobden en faveur de la liberté du commerce ne sont assurément pas dans le courant des idées qui triomphent aujourd'hui. Raison de plus sans doute pour que M. Léon Say se soit chargé avec plaisir de présenter aux lecteurs français le célèbre industriel de Manchester. Attendons-nous à voir les protectionnistes riposter en publiant à leur tour, sous la haute direction de M. Méline, les œuvres des maîtres de la science partisans de leurs théories.

Le spectacle de ces grandes luttes de Cobden contre les lois-céréales présente, ce nous semble, un intérêt bien plus général que le pur intérêt économique. On y voit un groupe d'hommes de talent, peu nombreux, mais luttant énergiquement contre des lois de malheur, et amenant, au bout de peu d'années en somme, « par la seule puissance de l'opinion », le triomphe des idées pour lesquelles ils ont combattu. P. FORTIN, S. J.

Les Effets moraux de l'Exercice physique, par A. MAGENDIE, directeur d'école normale; avec une préface de M. H. MARION. Paris, Colin, 1893. In-18, pp. XXVIII-224. Prix : 3 francs.

Depuis quelques années que nous avons *inventé* l'éducation physique, beaucoup de livres, sans parler des discours, des articles de journaux et de revues, ont été publiés sur la matière.

Nous aurons bientôt une bibliothèque de l'éducation physique. M. Magendie, directeur d'école normale, apporte sa quote-part à la collection ; il préconise l'exercice physique comme agent de culture intellectuelle et morale. Dans la langue de l'auteur, les *effets moraux* se rapportent à l'esprit aussi bien qu'aux mœurs. L'ouvrage est en effet divisé en *titres*, comme les Codes. Titre I : L'exercice physique et l'éducation intellectuelle. Titre II : L'exercice physique et l'éducation morale.

L'idée mère de ce livre est juste au fond et les intentions de l'auteur sont excellentes. Mais il a entrepris une tâche ingrate. Il est malaisé de remplir le programme qu'il s'impose sans tomber dans un double écueil, la monotomie et l'exagération.

On veut établir que l'exercice physique, ou pour mieux dire, les jeux scolaires, développent toutes les facultés mentales ; on va donc dans une série de chapitres passer en revue l'attention, la perception extérieure et intérieure, la mémoire, l'imagination, l'abstraction, le jugement, le raisonnement. A montrer comment une partie de paume met en jeu tous ces rouages et tous ces ressorts, on a bien du mal ; l'exposition devient laborieuse et alambiquée ; M. Marion parle poliment de subtilité. Finalement, il faut se réfugier dans l'argument à vastes conclusions : L'exercice physique développe la vitalité générale de l'enfant. Donc, il favorise le développement de sa mémoire, de son imagination, de son jugement, etc...

Hors de là, il est bien difficile de ne pas verser dans l'exagération. C'est du reste la note dominante dans les écrits consacrés à la glorification des exercices physiques. On ne sait pas garder la mesure. Les jeux scolaires, les sports athlétiques vont renouveler la face de la terre ; car il y a dans la vigueur des muscles la racine de toute énergie morale, de toute vertu, de toute valeur intellectuelle. M. Magendie ne s'est pas, croyons-nous, suffisamment gardé de cet emballement. Son cadre même l'obligeait à aller sur certains points plus loin que personne. On se prend à dire en lisant certains chapitres : En vérité, le meilleur moyen de donner de l'esprit à nos enfants, c'est peut-être de les faire jouer aux barres ou au cheval fondu.

Ce manque de sobriété me paraît surtout sensible dans le *titre I*. Dans le suivant, où il est question de l'influence de l'exercice physique au regard de la formation morale, le rapport de la

cause à l'effet est plus saisissable. Il est certain que les jeux de plein air peuvent contribuer d'une manière heureuse à façonner le caractère, à tremper la volonté, à développer les qualités qui rendent l'homme sociable. On peut ajouter qu'ils sont un précieux préservatif des mœurs, point essentiel à peine effleuré dans le livre. Mais encore faudrait-il s'arrêter à temps et ne pas écrire d'aphorismes comme celui-ci : « Qu'un homme accomplisse, en présence d'un enfant, des actes qui témoignent de la force de son corps, et son exemple sera plus réconfortant pour son jeune admirateur que les manifestations stériles de la volonté même très ferme d'un homme physiquement déshérité. » A ce compte-là, mieux vaudraient, pour élever l'âme de nos enfants, les prouesses d'un hercule de foire que les exemples de vertu des gens moins richement pourvus de biceps.

Le livre est écrit dans une langue généralement correcte et ferme; mais il y manque un accent personnel. On le dirait composé de formules et de centons, un perpétuel écho des manuels de philosophie universitaire. On y voit venir à point nommé certains clichés, par exemple les petites tirades contre le moyen âge, « cette époque où le naturel et le surnaturel étaient confondus...; où l'on vivait en plein miracle...; où les Français étaient si ignorants et si crédules...; où Satan était en lutte perpétuelle avec Dieu..., etc. » On ne sait trop à quoi cela rime. M. Magendie, qui a été longtemps « maître d'étude », aujourd'hui directeur d'école normale, se doit de prendre en pitié l'ignorance des âges de foi. La génération qu'il a contribué à éclairer est plus instruite que ne l'étaient nos pères. Est-elle moins crédule? Ce n'est pas sûr [1].

J. BURNICHON, S. J.

I. — **La Voix, le Chant et la Parole.** *Guide pratique du chanteur et de l'orateur*, par Lennox BROWNE et Émile BEHNKE, de Londres. Traduit sur la 14e édition anglaise, par le Dr P. GARNAULT. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893. In-8, pp. xv-328. Prix : 8 francs.

II. — **De la respiration dans le chant,** par le Dr JOAL, du Mont-Dore. Paris, Rueff. In-16, pp. vi-232. Prix : 3 fr. 50.

1. A défaut d'autres documents, le livre récemment publié par M. J. Bois sur les *Petites religions à Paris,* suffirait à prouver qu'en fait de crédulité notre civilisation n'a rien à envier aux siècles de ténèbres.

III. — **Cours de physiologie et d'hygiène de la voix,** professé au Conservatoire en 1892, par le Dr GOUGUENHEIM. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893. In-8, pp. 121. Prix : 2 francs.

IV. — **The First Principles of Voice Production in Song and Speech,** by Thomas KELLY, S. J. Second edition. London, Burns and Oates. Brochure in-8, pp. 23. Prix : Six pence.

V. — **Considérations sur les bègues,** *Conseils aux familles.* Brochure in-18, pp. 23. Prix : 50 centimes. — **Manuel du Bègue**. Brochure in-18, pp. 135. Prix : 5 francs. — **Méthode scientifique d'antibégaiement,** en 12 exercices. Brochure in-18, pp. 46. Prix : 5 francs.

I.— Le Dr Garnault a rendu un grand service au public français en traduisant le livre de MM. Browne et Behnke, qui est populaire chez nos voisins d'outre-Manche. C'est un traité clair, méthodique, complet d'hygiène vocale, nécessaire à l'éducation des orateurs et des chanteurs. Les huit premiers chapitres sont spécialement scientifiques et consacrés aux *lois du son*, à la *parole* et au *chant*, à l'*anatomie* et à la *physiologie de l'organe vocal*, aux théories qui comparent la voix humaine à tel ou tel instrument de musique (flûte, anche), sans voir qu'elle leur est incomparablement supérieure (p. 98).

Le chapitre IX, très important, est consacré à l'hygiène de l'appareil vocal. Nos auteurs insistent sur la nécessité d'une bonne respiration et condamnent le corset avec une vigueur qui n'est pas pour nous déplaire. Le chapitre X étudie les rapports de la gorge et de l'oreille, rapports aussi importants que méconnus au point de vue de la voix. Les quatre chapitres suivants nous initient à l'invention et à la pratique du *laryngoscope*, qui permet d'apprécier *de visu* la nature et les mouvements des *cordes vocales*. Dans les derniers chapitres, on considère la culture de la voix, la vie journalière du chanteur et de l'orateur, ses maladies particulières, enfin les défauts de la voix et surtout le bégaiement.

Dans la grave question qui divise le monde musical sur la manière de chanter, MM. Browne et Behnke prennent une position catégorique qui nous paraît la bonne : ils condamnent la respira-

tion claviculaire et préconisent le jeu large du diaphragme et des muscles costaux, qui seul est vraiment physiologique.

II.— Le Dr Joal (du Mont-Dore), très lié avec Jean de Reszké, rompt une lance en faveur de la respiration costale, que cet artiste de l'Opéra préfère. Son plaidoyer est vif, intéressant, mais ne nous a pas convaincu. Après un premier chapitre d'anatomie et de physiologie, notre confrère étudie les trois types respiratoires, *claviculaire*, *costal*, *abdominal*, et termine son petit livre par quelques conseils sur l'éducation et l'hygiène de la respiration. Comme nous, il signale et condamne les abominations du corset, mais n'ose interdire cet instrument chéri de torture.

En résumé, le livre du Dr Joal est plein de faits; et, s'il n'arrive pas à nous convertir à la méthode des vieux maîtres italiens, il nous convainc que le monde des artistes est très divisé sur la meilleure manière de respirer en chantant, et qu'il se trouve jusque dans la docte Faculté des avocats également habiles et convaincus pour chaque école.

III.— Le Dr Gouguenheim, dans son cours du Conservatoire de musique, a presque exclusivement traité l'anatomie et la physiologie de l'appareil respiratoire (p. 1-86). Les deux dernières leçons seules sont consacrées à l'hygiène et aux maladies de la voix. Notre confrère n'hésite pas à qualifier d'artificielle la respiration costale ou latérale et à recommander aux chanteurs la respiration naturelle par le diaphragme. Il condamne le corset, nécessairement.

Le cours du Dr Gouguenheim est étudié et savant : il l'est peut-être trop pour les artistes qui le suivent et ne sont guère préparés à ce luxe de détails anatomiques et physiologiques. Mais il n'en est pas moins très remarquable; et nous recommandons sa lecture à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation et au développement de la voix.

IV. — Cet opuscule, qui a d'abord paru dans la revue *The Month*, mars 1893, en est à sa deuxième édition et doit être prochainement publié en France. Il ne fait qu'indiquer les principes de la science, mais il le fait avec autant de rigueur que de clarté et met très bien en relief les conditions multiples de la production de la voix, soit dans la parole, soit dans le chant. Le

rôle si capital des cordes vocales et surtout des ventricules du larynx est particulièrement exposé; il a été plus ou moins soupçonné par les auteurs anciens, mais nul ne l'a plus heureusement démontré que le savant anglais Lunn. Le P. Thomas Kelly rappelle l'enseignement de ce maître et lui dédie avec raison son travail, qui sera consulté avec fruit.

V. — Trois opuscules par l'abbé J. Talairach, aumônier du Sacré-Cœur de Perpignan.

Le bégaiement est une infirmité malheureuse, que la volonté peut guérir, avec l'aide d'une bonne éducation. Dans un premier opuscule dédié aux parents, M. l'abbé Talairach leur rappelle leur devoir pour prévenir ou corriger le bégaiement. Il donne une étude assez complète du mal dans son *Manuel.* C'est bien, d'après lui, une névrose spasmodique caractérisée par un défaut de coordination entre les trois mouvements de la respiration, de la phonation et de l'articulation, et par l'insuffisance de l'*attention.* Un troisième opuscule donne la méthode d'antibégaiement en douze exercices. Elle consiste à redresser l'inspiration, le repos intermédiaire et l'expiration du bègue, et à exercer le malade dans l'articulation des différentes syllabes.

L'auteur a consciencieusement étudié son sujet, et ses livres rendront de précieux services aux bègues.

Dr SURBLED.

I. — Résumé d'astronomie, *pour la préparation à la licence ès sciences mathématiques*, par le P. Séverin, S. J. Paris, Croville-Morant, 1894. In-8, autographié, pp. 76-vi, avec figures dans le texte. Prix : 2 fr. 50.

II. — Traité de chimie, *avec la notation atomique.* Troisième partie : Chimie organique, par Louis Serres. Paris, Baudry, 1894. In-8, pp. 589 à 904. Prix : 3 fr. 50.

III. — Problèmes et calculs pratiques d'électricité, par Aimé Witz. Paris, Gauthier-Villars, 1893. In-8, pp. xiv-330. Prix : 7 fr. 50.

IV. — Méthode pratique pour la résolution des problèmes de physique élémentaire. Principes et exemples. A l'usage des candidats aux baccalauréats et aux écoles du gouver-

nement, par H. MERCEREAU. Paris, Croville-Morant. In-12, pp. VIII-110. Prix : 1 fr. 50.

I. — Les candidats à la licence ès sciences mathématiques ont parfois la tentation de négliger l'astronomie, qui n'occupe qu'un rang secondaire dans le programme ; et cependant, faute d'un point,... l'on peut perdre son diplôme.

Le présent *Résumé* est réellement de nature à parer à cet inconvénient. Il est court, se bornant aux questions nécessaires pour l'examen de licence, sans donner mille détails et bien des développements utiles seulement pour un astronome proprement dit. On pourrait même se demander si la brièveté de cet opuscule n'est pas excessive ; il n'en est rien cependant : tous les problèmes qui peuvent être demandés à l'examen et dont le programme lui-même donne la liste, tous les sujets les plus fréquemment demandés à l'examen oral y sont traités.

Une seconde qualité de ce *Résumé d'astronomie* est la clarté et la simplicité. Il suffit, pour le comprendre à la lecture, de posséder les notions élémentaires de cosmographie et les connaissances ordinaires et indispensables en fait de spéciales. Je n'entrerai pas dans le détail des matières qu'il traite ; il est strictement limité au programme de licence lui-même.

Ajoutons enfin que ce cours a été professé pendant plusieurs années par le R. P. Séverin, au grand avantage de ses élèves : il a donc fait ses preuves. Longtemps simplement manuscrit, il est enfin autographié ; et nous ne pouvons que le recommander vivement aux candidats à la licence ès sciences mathématiques : il leur rendra de grands services.

II. — Dans un précédent compte rendu [1] nous avons annoncé l'apparition des deux premiers fascicules du *Traité de chimie* de M. L. Serres ; voici maintenant le troisième et dernier : il comprend la chimie organique.

L'exposé est très méthodique, facile à suivre et bien suffisamment complet pour faire connaître les principaux composés organiques. M. Serres emploie parfois les formules développées ou de constitution, mais peut-être insuffisamment, du moins à mon goût ; il me semble que ce mode de représentation est souverainement utile, surtout ici, et l'élève ne s'y habituera que si on

1. *Études, Partie bibliographique,* 30 avril 1894, p. 270.

a soin de lui en montrer constamment le sens, le mécanisme et l'utilité.

L'auteur a été heureusement inspiré en exposant les principales des règles admises par le Congrès de 1892, à Genève, pour la nomenclature des composés organiques. Le professeur fera bien de les faire remarquer aux élèves et de les exercer à leur application. J'aurais aimé à voir l'auteur les donner toutes ensemble, dès le début, et y renvoyer par un numéro chaque fois que l'occasion s'en présente, au lieu de les énoncer isolément, et sans y insister toujours assez, à propos de chaque catégorie de composés.

III. — Il y a quelque temps que le présent ouvrage de M. A. Witz a paru, et sans doute plus d'un de ceux de nos lecteurs auxquels il s'adresse le connaissent et ont eu occasion de l'apprécier.

Le savant auteur a déjà rendu de bien grands services aux étudiants (et quel est celui qui n'a pas toujours un peu à étudier?), en publiant son *Cours de manipulations de physique*, et ses *Exercices de physique et applications préparatoires à la licence;* ces deux volumes s'adressent plus spécialement, il est vrai, à ceux qui se destinent à la licence ès sciences physiques, mais ils peuvent rendre également bien des services à ceux qui désirent simplement se tenir au courant des choses et trouver des exercices bien choisis et des conseils utiles. Le nouveau volume a une destination plus générale, il comprend en effet toute une échelle graduée de calculs pratiques d'électricité; or ces questions commencent à descendre dans les examens du baccalauréat, et les professeurs d'élémentaires pourront trouver ici posés, résolus, appréciés, une foule de types de problèmes ne dépassant point les bornes de leur programme.

D'ailleurs, M. A. Witz propose également des questions plus délicates et plus relevées, telles que celles qui concernent les générateurs d'électricité, les électromoteurs, le transport de l'énergie, etc.

Un des avantages et des charmes de ce volume est de présenter après chacune des solutions qu'il comporte, une appréciation sur le côté pratique de la méthode que l'on vient d'appliquer, ses inconvénients, le degré d'approximation qu'elle fournit; en

un mot, M. Witz a tenu à justifier le titre général sous lequel sont compris cet ouvrage et les deux précédents : *l'École pratique de physique*.

Ce recueil de problèmes est partagé en trois livres : le premier résume, en la condensant, la théorie du magnétisme et de l'électricité; ce n'est pas là un traité, mais un memento rappelant les formules et les propriétés dont on va faire usage. Le second donne des tableaux de constantes numériques nécessaires aux calculs. Le troisième, formant à lui seul les trois quarts du volume, contient les problèmes; il est divisé en vingt-quatre chapitres, et aucun genre d'application de l'électricité n'y a été oublié. Nous ne pouvons que recommander vivement ce recueil à tous ceux qui désirent quelque chose de pratique et de sérieux en ce genre.

IV. — Tous ceux qui ont quelque expérience de la préparation au baccalauréat savent que beaucoup de candidats s'effrayent du *problème de physique*. Afin de faire disparaître cet effroi, M. H. Mercereau s'est décidé à publier un petit travail (fruit d'une longue expérience), où les divers problèmes sont groupés d'une façon très méthodique et fort utile, si l'on en juge par ces paroles de l'auteur : « *En quinze jours*, au plus, un élève quelconque, même le moins bien doué sous le rapport de l'intelligence, a toujours pu se mettre en état de résoudre sûrement les problèmes que proposent chaque année aux examens la Sorbonne et les Facultés des départements. » (Avertissement, p. vii.) Je souhaite à tous les professeurs de pouvoir s'associer à ce témoignage.

Je signalerai deux points, l'un à modifier, à mon sens, l'autre à compléter. Le premier est relatif aux problèmes sur les miroirs et les lentilles; l'auteur emploie deux formules distinctes suivant les cas; on peut n'en employer qu'une, et cela me semble préférable. Le second point concerne l'électricité; on n'y trouve aucune application de la loi d'Ohm; ce déficit sera d'ailleurs facilement complété par le maître ou même par l'élève; il suffira d'appliquer à cette loi la méthode employée pour les autres et de réunir quelques types de problèmes s'y rapportant.

J. DE JOANNIS, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Histoire de l'Église, *depuis la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'à nos jours*, par l'abbé Beurlier, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Putois-Cretté, 1894. In-12, pp. xvi-291. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur avertit que les prétentions de son livre sont des plus modestes; il n'a visé dans son travail que les collèges catholiques et les catéchismes de persévérance. Du moins son abrégé, fait d'après les ouvrages les plus récents, a bien tout ce qu'il faut pour initier très solidement à l'histoire religieuse. On ne peut que conseiller aux établissements d'éducation cet excellent manuel d'enseignement, où brièveté, clarté et intérêt vont de pair. Signalons seulement quelques points, en vue des éditions qui ne manqueront pas de se succéder. Page 70 : Récarède est le second fils de Léovigilde, et non d'Herménégilde; page 79 : lisez deux fois Jean XIX au lieu de Jean XII; page 161 : lisez Gandie au lieu de Candie; pages 209 et 210 : M. Beurlier, pour résumer la doctrine moliniste, a adopté la rédaction défectueuse de Funk : « Si Dieu prévoit que sa créature coopérera au secours surnaturel, il lui accorde une grâce efficace; s'il prévoit qu'elle n'en fera point usage, il ne lui donne qu'une grâce suffisante. » (T. II, p. 222.) La phrase ainsi présentée laisse supposer que le jésuite admettait une différence intrinsèque entre la grâce suffisante et l'efficace; il enseigne au contraire l'identité parfaite de l'une et l'autre. L'efficacité de la grâce ne vient selon lui que de la libre coopération humaine. Enfin, p. 220, il est dit du P. Malagrida « qu'il ne jouissait probablement pas de toute sa raison » ; peut-être est-il bon d'ajouter que la folie du vieillard n'est *probable* qu'autant qu'on voudra bien, contre toute vraisemblance, lui attribuer les écrits absurdes dont ses juges l'ont accusé d'être l'auteur, sans pourtant jamais les produire.

J. DELARUE, S. J.

Jeanne d'Arc la Vénérable, *d'après les documents versés au Procès de sa canonisation en cour de Rome*, par

Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, avec une préface de Mgr Gouthe-Soulard, archevêque d'Aix. Paris, Dentu, 1894. In-8, pp. x-286. Prix : 3 fr. 50.

A Jeanne proclamée vénérable, il fallait une nouvelle histoire. L'heure des timides réhabilitations est maintenant si loin ! Les plaidoyers qui paraissaient hardis, il y a trente ans, sous la plume de M. Henri Wallon, nous semblent aujourd'hui de pâles essais. Et la continuité de la mission après le sacre de Reims, et la préméditation de l'assassinat juridique commis à Rouen par les Anglais, et la mise hors de cause de l'Église dans le crime de Cauchon sont des vérités acquises. Elles pouvaient, elles devaient être exposées d'abord froidement par les critiques dont les travaux ont fait autour de l'héroïne la lumière de la vérité. Mais Jeanne est entrée désormais dans la lumière d'une gloire plus radieuse que la gloire humaine, et c'est l'auréole de la sainteté au front, que nous la regardons. Ce reflet d'en haut, Mgr Ricard le projette avec un art religieux sur toutes les périodes d'une vie commencée dans le cadre virginal d'une maison de Nazareth et consommée dans les angoises d'un Calvaire. Sa comparaison du bûcher de Rouen avec le Golgotha, si frappante dans son dramatique récit, a été louée par Mgr Gouthe-Soulard en des termes qui sont un hymne triomphal à la mémoire de la martyre.

L'exposition des événements bien connus de la vie de Jeanne est enlevée par la plume toujours alerte et brillante de Mgr Ricard. Dans la description de l'enfance, à Domremy et à Vaucouleurs, il nous fait presque revivre la plus fraîche idylle. Puis, à la suite des rudes chevauchées d'Orléans à Reims, son style paraît prendre l'allure de l'épopée. Il est difficile de contempler avec lui les scènes du cimetière de Saint-Ouen, sans partager un peu sa communicative émotion. Un souffle de l'éloquence des Lacordaire et des Mgr Pie, des cardinaux Langénieux et Perraud, qu'il aime tant à citer, semble errer à travers son œuvre et la rendre plus entraînante. Quand on arrive au chapitre final de la glorification, l'on est encore au charme à peine dissipé des premières années, lorsque filait, entre Jacques d'Arc et Ysabellette Romée, la bonne, simple et douce fille dont l'archevêque d'Aix écrit : « Jeanne d'Arc est la gloire sans pareille de la France et de l'humanité tout entière.

Je ne connais rien de plus beau après la Vierge Marie. Elle est une des plus angéliques figures du ciel. » C'est dire que l'idéal défie le portrait. Il y avait d'autant plus de courage à en tenter l'esquisse. H. CHÉROT, S. J.

Vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque, d'après Mgr J.-J. LANGUET. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1893. In-8, pp. 198. Prix : 2 fr.

Sur Mgr Languet, beaucoup connaissent tout au plus quelques lignes dédaigneuses que l'on consacre, dans les éditions universitaires du *Discours sur le style*, au prédécesseur de Buffon à l'Académie. Le savant évêque eut l'honneur de mériter les moqueries des philosophes, qui ne lui pardonnèrent pas d'avoir voué son talent à la gloire de Marguerite-Marie et du Sacré Cœur. Malgré leurs vaines colères, la Vie de la Bienheureuse eut un immense succès. Elle reste encore, après tant de biographies qui l'ont suivie, et, l'année du centenaire, il s'en faisait une magnifique édition, sous les yeux de Sa Grandeur Mgr Perraud.

La librairie Saint-Augustin réédite à son tour, en l'ornant de plusieurs gravures, le chef-d'œuvre de l'archevêque de Sens ; et cette édition, abrégée en vue du jeune public auquel elle s'adresse, mérite et aura sûrement bon accueil. Dirai-je, moi aussi, que ce livre possède « d'éminentes qualités que nul peut-être des historiens postérieurs, si aimables qu'ils soient, n'a réunies au même degré » ? Comment le dire, après le livre du P. Daniel, d'une beauté si sereine et si pure, après le charmant poème dans lequel Mgr Bougaud a chanté sa chère sainte ?...

Mais quand même on préférerait les œuvres plus jeunes, il sera toujours intéressant de revenir à Mgr Languet. Rien n'est plus à la gloire de la Bienheureuse que d'avoir su captiver et presque passionner ce grave académicien, et vraiment, en plein dix-huitième siècle, il fallait une oreille bien catholique et bien française pour écouter, aimer et admirer la voix naïve de la vierge de Paray. Mgr Languet a le premier goûté l'exquise perfection du *Mémoire* de la Bienheureuse ; il est un des premiers dévots de la suave visitandine, et sa propre gloire est inséparable de celle de Marguerite-Marie. HENRI MAUVOISIN, S. J.

Histoire du vénérable Père Claude de la Colombière, *de la Compagnie de Jésus*, complétée à l'aide de documents inédits, par le P. Pierre Charrier, de la même Compagnie. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1894. 2 vol. in-8, pp. xix-398 et 368, avec portrait en héliogravure. Prix : 10 fr.

La vie du vénérable Père Claude de la Colombière fut assurément très belle aux yeux de Dieu et de ses anges, mais elle n'en est pas pour cela plus aisée à raconter. L'admirable religieux a eu une carrière bien courte, 1641-1682. Il s'est peu produit dans le monde, et, sauf un séjour de deux ans à Londres en qualité de prédicateur de la duchesse d'York, les ministères qu'il exerça ne sont pas de ceux qui mettent un homme en évidence. Il eût peut-être brillé à l'égal de Bourdaloue, car dès ses débuts il s'était révélé comme prédicateur de marque, et, au témoignage de Patru, il passait dans la société des beaux esprits « pour un des hommes du royaume qui entendaient le mieux notre langue ». Rien ne le prouve mieux que le succès de ses ouvrages qui, publiés après sa mort, rapportèrent en cinquante ans 100 000 écus aux éditeurs. Quant à son histoire, c'est celle d'une âme qui s'élève par grandes envolées sur les sommets de la sainteté, mais en restant dans l'ombre d'une existence tout intérieure et toute cachée. Plusieurs s'étaient déjà essayés à la mettre en lumière; l'introduction de la cause de béatification du vénérable serviteur de Dieu rendait nécessaire une biographie plus complète.

Le P. Charrier a utilisé les travaux de ses devanciers, mais les recherches qu'il a poursuivies pendant des années, sur les traces de son héros, en France, en Italie et en Angleterre, donnent à son œuvre un caractère très personnel. Sans doute le dernier mot n'est pas dit; il n'est pas facile de reconstituer par le menu la vie d'un homme à demi oublié pendant deux siècles. Il y a lieu d'espérer que cette publication même provoquera des découvertes nouvelles; c'est le vœu de l'auteur.

En attendant, il a bien mérité du vénérable serviteur de Dieu et de tous ceux qui s'intéressent à sa glorification. Il a exploré avec l'acharnement d'un érudit de profession les recoins de son sujet restés obscurs jusqu'ici. C'est inouï ce qu'il faut soulever et élucider de questions de tout genre pour mettre dans son jour une figure disparue. Les notes que le P. Charrier a semées au bas

des pages seront omises du gros de ses lecteurs; je crois bien que certains autres passeront le texte pour lire les notes, aussi bien que les documents rejetés à la fin des volumes, et qui remplissent quelque deux cents pages. Il y en a vraiment de fort curieux, comme par exemple les caricatures et jeux d'esprit que ces doux et honnêtes protestants anglais se permettaient sur les papistes qu'on pendait à Tyburn.

Sans doute c'est l'édification que l'on demande avant tout à une œuvre de ce genre. Mais si je disais seulement que la nouvelle *Histoire du P. de la Colombière* est très dévote, on se demanderait avec quelque inquiétude pourquoi elle est si volumineuse. A devenir une étude historique sérieuse elle n'a pas cessé d'être profondément édifiante. J. BURNICHON, S. J.

Les Mères des Saints, par Ch. D'HÉRICAULT. Paris, Gaume, 1894. In-12, pp. 336. Prix : 3 fr. 50.

« J'ai rêvé d'écrire un livre qui, comme elles, fût fort et doux, élevant et purifiant les âmes. » Ce rêve, qu'il faudrait appeler plutôt une grande et chrétienne pensée, l'auteur le réalise dans ce livre où il a recueilli les plus belles fleurs de la maternité catholique. Il s'est plu à chercher à travers l'histoire de l'Église les secrets de ce qu'il appelle la *Pédagogie de la sainteté*. Facilement il a constaté que l'agent principal, dans cette œuvre admirable, était un cœur de mère. C'est là une vérité que l'on peut appeler d'instinct, et que l'histoire des âmes révèle à chacune de ses pages. Avec M. d'Héricault nous assistons d'abord à la fondation, pour ainsi dire, de la maternité sainte. C'est pour elle l'âge qu'on peut appeler héroïque. Il va du premier au quatrième siècle. Les mères s'y montrent généreuses jusqu'au martyre, et souvent elles offrent leurs enfants au bourreau comme une part d'elles-mêmes qui complète leur sacrifice. Elles ont sur les lèvres de ces paroles admirables où la mère et la chrétienne mettent toute leur foi et tout leur cœur. Telle est Symphorose, sur le point d'être mise à mort avec ses sept enfants et s'écriant : « D'où me vient ce bonheur de pouvoir être immolée huit fois à mon Dieu? » Telles aussi Zoé la pauvre esclave, sainte Félicité, les mères de Symphorien et de Méliton, Vivia Perpetua et bien d'autres, exhortant, au milieu même des supplices, leurs jeunes

enfants à souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Après le martyre, la vie cénobitique nous apparaît comme un autre fruit héroïque de la maternité sainte, et c'est par elle que la pauvreté chrétienne et religieuse est introduite dans la société romaine. M. d'Héricault a très heureusement mis en lumière ce point de vue qui n'est pas sans quelque nouveauté.

Du quatrième au dix-huitième siècle la moisson est abondante, et, si nous ne trouvons plus dans notre gerbe des mères canonisées, nous y admirons toujours l'esprit de foi et de sacrifice jetant dans le cœur d'un enfant le germe de la sainteté. Le lecteur parcourra avec le plus vif intérêt cette galerie dont les tableaux sont tous choisis avec un goût parfait et un sens historique qui n'est jamais en défaut. Aussi forment-ils un ensemble dont toutes les parties, détachées en apparence, se tiennent par le lien très étroit d'une même pensée, que chacune d'elles met en relief. Aussi n'appellerons-nous pas ce livre, comme le fait modestement l'auteur, une consciencieuse mais simple compilation. Nous le mettrons, sans crainte, au rang des meilleurs ouvrages historiques. Une pensée maîtresse lui en donne l'unité, et, si l'on peut introduire dans son cadre des éléments nouveaux, ceux qui le remplissent déjà suffisent à l'histoire de la maternité sainte.

On ne saurait donc trop vivement recommander une lecture où l'esprit et le cœur rencontreront partout les pensées les plus hautes et les sentiments les plus généreux.

Livre d'histoire et de piété, écrit avec l'élégance et le charme que l'on retrouve dans tous les ouvrages de l'auteur, les *Mères des Saints* sont destinées à faire beaucoup de bien. Ajoutons qu'un tel livre paraît vraiment à son heure. Nul n'ignore que la secte travaille à soustraire la mère à l'action de l'Église. Après avoir lu les belles pages de M. d'Héricault, on comprendra mieux la perte irréparable que ferait le monde le jour où il n'y aurait plus de mères désireuses de former des saints.

H. MARTIN, S. J.

I. — Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. *Cartulaire Saintongeais de la Trinité de Vendôme*, par l'abbé Ch. Métais. Paris, Picard, 1893. In-8, pp. 430. Prix : 15 francs.

II. — Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier. — *Cartulaire du prieuré de Paray-le-Monial*, par le chanoine Ulysse Chevalier. Paris, Picard, 1891. In-8, pp. 244 et 218. Prix : 12 francs.

I. — Le nouveau volume (XXIIe de la collection) que M. l'abbé Métais vient d'ajouter aux *Archives historiques de la Saintonge et d'Aunis*, est d'une grande importance pour l'histoire civile et religieuse de cette province, ainsi que pour celle du Poitou et de l'Anjou. Le cartulaire de la célèbre abbaye de la Trinité de Vendôme, fondée en 1032 par Geoffroi Martel, comte d'Anjou, enrichit la science historique de nombreux documents inédits puisés aux sources les plus diverses : archives départementales du Loir-et-Cher et de la Charente-Inférieure, bibliothèque Phillips à Chettenham (Angleterre), Bibliothèque et Archives nationales, bibliothèques de Vendôme et de Poitiers, etc.

L'ouvrage est précédé d'une savante Introduction renfermant des éclaircissements, des discussions sur quelques points d'histoire, d'intéressants détails généalogiques et sigillographiques.

Les chartes font passer sous nos yeux, depuis le onzième siècle jusqu'au dix-huitième, un grand nombre d'illustres personnages, la plupart bienfaiteurs, quelques-uns persécuteurs de l'abbaye. *Il faisait bon vivre sous la crosse.* Le Cartulaire de la Trinité nous le prouve une fois de plus. Il nous montre les religieux en temps de crise, de guerre, de disette, abaissant les redevances et les réduisant presque à rien ; luttant pour soustraire le peuple aux injustices des seigneurs, en particulier quand il s'agit des droits odieux sur le sel ; concédant aux habitants d'Oléron le droit d'établir dans toute l'étendue de leurs domaines des salines qui ne payaient qu'une faible redevance à l'abbaye. C'est une nouvelle page ajoutée à l'histoire des bienfaits de l'Église dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral.

II. — Parmi les services que M. Ulysse Chevalier a rendus à la science, il faut signaler la publication de divers Cartulaires, mines précieuses où l'histoire puise tant de richesses.

Pour leur grande histoire du Languedoc, les Bénédictins mirent à contribution les chartes de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier (diocèse du Puy). M. Chevalier, en les publiant, a voulu

mettre ces richesses à la portée de tous. Le manuscrit original n'existe plus ; mais un manuscrit de la Bibliothèque nationale en renferme une copie, parfois abrégée, il est vrai, et on en trouve des fragments dans d'autres manuscrits. De plus, comme les annales du prieuré de Saint-Gilles de Chamalières, qui dépendait de Saint-Chaffre, se confondaient souvent avec celles de la grande abbaye, existent encore dans l'original, M. Chevalier en a ajouté le texte à celui du Cartulaire de Saint-Chaffre.

Une savante Introduction résume l'histoire de l'abbaye en la complétant à l'aide de pièces manuscrites trouvées dans les archives de la Haute-Loire.

Un *Index personarum*, *locorum*, *rerum*, un index *onomastique*, une table chronologique des Cartulaires de Saint-Chaffre et de Chamalières, facilitent les recherches des travailleurs.

Le Cartulaire original de Paray-le-Monial a disparu aussi. Mais la plupart des érudits qui en prirent des extraits ayant eu le soin de noter le feuillet de chaque pièce, on a pu le reconstituer sans trop de difficulté.

En ajoutant au Cartulaire dix-huit chartes relatives à Paray, et les *Visites clunisiennes de la province de Lyon*, l'auteur a enrichi sa publication de documents importants pour l'histoire de la province. L. BOUTIÉ, S J.

Léon Lecestre. *Mémoires de Gourville*, publiés pour la Société de l'histoire de France. Tome I. Paris, Renouard, 1894. In-8, pp. CXVI-264. Prix : 9 francs.

Les mémoires de Gourville ne viennent pas en première ligne parmi les sources historiques du règne de Louis XIV ; mais la bonhomie mélangée de finesse avec laquelle ils sont écrits, les détails précis qu'ils fournissent sur divers personnages importants avec lesquels Gourville était lié, notamment sur Foucquet, en font une œuvre fort intéressante qui méritait les honneurs d'une édition critique. Personne ne pouvait mieux s'acquitter de cette tâche que M. Léon Lecestre, qui formé à l'école de M. de Boislisle connaît merveilleusement l'histoire du dix-septième siècle. Non seulement en s'aidant de tous les manuscrits connus, il a restitué au texte sa forme primitive altérée par les éditions qu'on en avait données jusqu'ici, mais il a fait précéder ce texte d'une

longue introduction qui en double la valeur. Dans cette savante étude dont les principaux éléments sont empruntés aux archives de Chantilly et aux pièces du procès de Foucquet, le récit de Gourville est contrôlé et complété par des documents authentiques et par les autres témoignages contemporains ; puis la physionomie de l'ami du surintendant et du gérant des biens de la famille de Condé nous est retracée dans un portrait des plus vivants ; nous sommes ainsi mis à même d'appécier en toute connaissance de cause le degré de confiance que mérite le narrateur.

C'est une figure curieuse que celle de cet ancien valet de la maison de La Rochefoucauld, qui, grâce à son habileté personnelle, à son esprit, et aussi, il faut le dire, à son affranchissement de tout scrupule, sut édifier une fortune puissante et se mêler, comme dit Saint-Simon, à la plus illustre compagnie. L'histoire de ses débuts met en relief deux plaies qui ont affligé d'une façon déplorable la haute société du dix-septième siècle : la participation aux spéculations financières et l'amour effréné du jeu. On voit Gourville pratiquer le système des pots-de-vin avec une désinvolture qui ferait envie à certains financiers de nos jours ; on le voit trouver dans le trente-et-quarante des gains énormes que les plus modérés évaluaient à plus d'un million, évaluation qui ne saurait étonner, quand on l'entend raconter qu'un jour, « en moins d'un demi-quart d'heure », il gagna au duc de Richelieu cinquante-cinq mille livres.

Après la disgrâce de Foucquet et l'exil auquel Gourville dut se résigner pendant quelques années, celui-ci réapparaît complètement transformé : le financier peu scrupuleux, le grand joueur fait place à un homme paisible qui s'occupe tranquillement à gérer les biens de la maison de Condé et à embellir le domaine de Saint-Maur, que lui a donné M. le Prince. Il jouit avec bonne humeur de l'abondance où « son étoile fortunée l'a si bien conduit » ; il devient presque dévot, tout en professant une philosophie légèrement épicurienne : « Au commencement de chaque année, dit-il, je souhaite pouvoir manger des fraises ; quand elles passent, j'aspire aux pêches, et cela durera autant qu'il plaira à Dieu. »

De la confrontation des *Mémoires* avec les sources historiques, et de l'examen du caractère de Gourville, on peut conclure que ses récits méritent une grande créance. Ses hautes relations et

sa curiosité naturelle lui permettent d'être bien informé : il est franc, il ne connaît pas les remords, et il avouera aussi volontiers les moyens peu scrupuleux dont il se servait pour se procurer de l'argent, qu'il confessera ses petits défauts, sa poltronnerie ou sa gourmandise. « Je ne sais faire mes affaires que par la vérité, en l'accommodant un peu, » écrivait-il un jour à Lionne : en somme, il paraît l'avoir assez peu accommodée dans ses mémoires.

LÉON LE GRAND.

La Terreur en Bourbonnais. *Les Victimes : Moulins et Lyon*, par M. Louis Audiat. Moulins, André Paris, 1890. In-8, pp. 399. Prix : 6 francs.

Il y a vingt ans que M. Louis Audiat publiait sous ce titre : *la Terreur en Bourbonnais*, un volume dont celui qui va nous occuper est la continuation, mais non la fin. Car un troisième volume est annoncé.

Le consciencieux auteur nous fait observer que son premier volume, publié si longtemps avant le second, est moins bien appuyé de preuves, et plus pauvre en documents que celui-ci, à cause des difficultés qu'on opposait alors aux travailleurs, quand ils s'approchaient des dépôts publics. Aujourd'hui que les barrières sont abaissées, et qu'il est loisible d'arriver jusqu'aux sources, les travailleurs s'y rendent, mais avec un esprit, j'allais dire avec un œil tout différent.

Les uns en effet, s'il s'agit de la Révolution française, sont éblouis par les dimensions du bloc, et refusent d'examiner les détails, surtout quand ils sont hideux. C'est ce que paraît avoir fait un M. Cornillon, en quatre volumes in-8, intitulés : *le Bourbonnais sous la Révolution*. Les autres ne recherchent que les faits, pour les apprécier à la lumière du plus simple bon sens, et pour les juger suivant les lois de l'équité naturelle.

M. Audiat se range lui-même hardiment et à bon droit parmi ces derniers, dans les seize pages très serrées de sa Préface et dans le cours des quinze notices biographiques dont se compose le corps de son volume.

Ces notices sont celles d'autant de victimes, plus ou moins innocentes, plus ou moins intéressantes, de la Terreur en Bourbonnais. Quatre furent exécutées à Moulins, et onze immolées à

Commune-Affranchie, ci-devant Lyon. Ces derniers faisaient partie des trente-deux prévenus qui furent expédiés de Moulins à la sanglante commission extraordinaire, et qui aussitôt arrivés furent guillotinés, le 11 nivôse an II, 31 décembre 1793.

Chacune des notices contient des pièces inédites qui ont été copiées sur les registres municipaux ou dans les greffes. L'auteur aurait pu les abréger, ou mieux, les renvoyer *ad calcem*. Il aurait pu également éviter les redites en passant d'une notice à l'autre. Quelques détails qui se trouvent dans telle notice ressembleraient à des hors-d'œuvre, s'ils ne faisaient mieux connaître l'histoire générale de cette triste époque et l'histoire particulière du nouveau département de l'Allier, de ses administrateurs inexpérimentés, de ses juges timides, de son lâche évêque constitutionnel, *Laurent*.

Peut-être certains lecteurs regarderont-ils quelques expressions comme très familières ou trop basses : l'âme honnête de l'écrivain n'a pu contenir son indignation. On sera sans doute plus sévère pour quelques incorrections. Les adorateurs du bloc garderont sur cet ouvrage un silence méprisant, c'est à croire. Mais c'est une raison de plus pour que les lecteurs désintéressés, de quelque pays qu'ils soient, et surtout pour que les représentants actuels des victimes, fassent bon accueil à ce livre.

A. JEAN, S. J.

I. — **Journal de Marie-Thérèse de France,** *duchesse d'Angoulême*, corrigé et annoté par Louis XVIII ; Introduction par le baron Imbert DE SAINT-AMAND. Paris, Firmin-Didot, s. d. 1 beau vol. in-8, pp. XXIV-167, avec portraits. Prix : broché, 10 francs ; relié, 15 francs.

II. **Élisabeth d'Orléans,** *duchesse de Guise et d'Alençon*, par l'abbé J. ROMBAULT, curé-doyen de Messei (Orne). Alençon, Renaut de Broise, 1893. Brochure in-8, pp. 27.

III. — **Ferry de Carondelet,** *ambassadeur à Rome en 1510*, par M. L. DE LA BRIÈRE. Évreux, Odieuvre, 1894. Brochure in-8, pp. 64.

I. — Le *Journal* de la duchesse d'Angoulême se compose de deux parties. La seconde est une reproduction pure et simple des *Mémoires*, écrits au Temple par l'infortunée princesse, depuis

1792 jusqu'à la mort de Louis XVII, son frère, juin 1795. Nous avons déjà parlé d'une autre édition, publiée chez Plon, d'après le manuscrit qui appartenait à la duchesse de Madrid. La première partie était inédite ; il avait été écrit en exil, et la princesse avait donné son manuscrit à la famille du fidèle serviteur de Louis XVI, François Hüe ; il va, des tristes journées d'octobre 89, jusqu'à l'emprisonnement de la famille royale.

Ce *Journal* est doublement précieux ; d'abord il est le récit dû à la plume de la seule victime royale qui ait survécu à ces fatales journées de Versailles, des Tuileries, du Temple ; ensuite, parce qu'il a été annoté, d'un bout à l'autre, par Louis XVIII, qui en fit une copie de sa propre main. M. Imbert de Saint-Amand a conservé les annotations du roi. Le tout est précédé d'une excellente étude sur la duchesse d'Angoulême. Les notes de la fin ne sont pas moins curieuses ; surtout celle des « signes » convenus avec les royales prisonnières ; puis les romances que Mlle de Brévannes composa et chanta, après le 9 thermidor, dans une chambre, en face du Temple, pour distraire Marie-Thérèse de France.

II. — Élisabeth, troisième fille de Gaston, frère de Louis XIII, mariée en 1667 au duc de Guise, veuve après cinq ans de mariage, passa les vingt-cinq années de son veuvage dans la retraite, la piété la plus austère et tous les exercices d'une charité admirable. A la mort de son fils unique, elle s'était écriée : « Seigneur, vos pauvres vont être mes enfants. » (P. 7.) Les communautés d'Alençon et les hospices furent en effet l'objet continuel de ses aumônes ; elle dînait à l'hôpital, « les fêtes et dimanches » ; elle fonda la « *Marmite* des Pauvres Malades » (p. 13) ; elle seconda les religieuses et les enfants élevées par les hospitalières, dans la confection de la fameuse dentelle, connue depuis, « dans tout le monde, sous le nom de *Point d'Alençon* » (*ibid.*). Le zèle de la duchesse s'étendit aussi activement aux « nouveaux convertis » ; en quoi elle fut aidée par le P. de la Rue, l'auteur du Virgile *Ad usum Delphini*. Elle eut la joie de concourir au rétablissement et au maintien de la paix entre son directeur, l'illustre abbé de Rancé, réformateur de la Trappe, et Dom Mabillon ; elle les convoqua auprès d'elle et les fit asseoir en sa présence, contrairement à l'étiquette, « l'un, à titre de goutte sciatique, l'au-

tre, à titre de gravelle ». (P. 23.) Les notes recueillies par l'historien érudit et consciencieux, M. l'abbé J. Rombault, sont curieuses, édifiantes, tout à l'honneur de cette fille de France sur laquelle Louis XIV pleura de vraies larmes, et dont les pauvres bénissent encore la mémoire.

III. — Ferry de Carondelet, d'une illustre famille de Franche-Comté, « l'un des prélats les plus magnifiques du seizième siècle », fut ambassadeur de Charles-Quint, près de la Cour romaine. Raphaël nous a conservé ses traits dans une peinture merveilleuse ; il convenait que M. L. de la Brière, un de ses arrière-petits-neveux, nous conservât sa mémoire. Il l'a fait, en puisant dans la correspondance du prélat, qui existe aux archives de Lille. L'histoire diplomatique du représentant des Pays-Bas est intéressante, même au point de vue français. Elle est curieuse à d'autres égards : témoin cette page où le prélat énumère les présents, homériques ou bibliques, offerts par le Pape à un ambassadeur, pour la seule fête de Pâques, en 1510. Le Saint-Père « lui fit présenter vingt-cinq veaux, quelque trente chevreaux, avec plusieurs chapons, poules, fromages de Parmesan, jambons salés et plusieurs autres choses à l'usance et coutume de par deça ». (P. 15.) V. DELAPORTE, S. J.

Monseigneur Taché. *Une page de l'histoire des écoles du Manitoba.* Imprimerie du *Journal Manitoba,* Saint-Boniface-Manitoba (Canada), 1893. Brochure in-8, pp. 128.

Voici une brochure qui, tout en nous parlant d'un pays encore bien peu connu en France, ne laisserait cependant pas d'intéresser nos historiens, nos juristes et nos hommes politiques catholiques.

Mgr A. A. Taché, archevêque de Saint-Boniface depuis 1871, évêque depuis 1850, et missionnaire depuis quarante-six ans dans cette immense région de l'Amérique du Nord qui s'étend de l'extrémité ouest des grands lacs du Canada jusqu'à l'océan Pacifique, et de la frontière des États-Unis jusqu'à la mer Polaire, nous donne dans ces quelques pages, écrites en un style simple, mais énergique et éloquent, une histoire progressive et circonstanciée de la jeune province du Manitoba, au point de vue scolaire, et par concomitance au point de vue religieux et national.

Après avoir successivement considéré les cinq phases par où sont passées les écoles du Manitoba, l'archevêque de Saint-Boniface indique sommairement les moyens employés, mais sans succès, pour remédier à l'injustice commise contre les écoles catholiques et la langue française par le gouvernement du Manitoba en 1890. De l'ensemble de cette brochure il semble ressortir assez clairement que la suppression des écoles catholiques et de la langue française, en tant qu'officielle au Manitoba, est l'œuvre de la franc-maçonnerie, et que si les réclamations des victimes n'ont pas été entendues, c'est encore à l'influence maçonnique qu'on doit l'attribuer.

Dans tous les pays où se trouve établie l'Église catholique, il est reconnu que les ennemis de cette église, qu'ils soient protestants, impies ou surtout francs-maçons, travaillent sans cesse à faire pénétrer leurs doctrines ténébreuses et confuses partout où régnaient auparavant la foi surnaturelle à l'Évangile, l'ordre et la paix religieuse. Ainsi en a-t-il été au Manitoba, où régnait jusqu'en 1890 une entière liberté religieuse, scolaire et nationale, en même temps qu'une entente harmonieuse et presque générale entre les colons de religion et de nationalité différentes.

Quelques franc-maçons de la province d'Ontario, constatant avec une rage infernale les progrès immenses de l'Église catholique dans ce jeune et beau pays, qu'ils avaient depuis plusieurs années convoité pour en faire une province maçonnique modèle, vinrent en 1890 à Winnipeg, pour y commencer, ainsi que dans toute la province, une série de conférences haineuses et incendiaires contre le catholicisme, les écoles confessionnelles séparées, et contre la langue française, qu'ils considèrent comme un auxiliaire du catholicisme.

Après avoir gagné à la cause maçonnique quelques membres du gouvernement de Manitoba, on ouvrit, avec le concours du fanatisme protestant et des secours d'argent recueillis dans Ontario et ailleurs, une campagne formidable contre les écoles séparées, mais en réalité contre les seules écoles catholiques et la langue française, auxquelles la Constitution de la province accordait cependant pleine et entière liberté officielle, à côté des écoles protestantes et de la langue anglaise, comme du reste la chose existe dans les provinces de Québec, d'Ontario et ailleurs.

Ainsi à force de mensonges, d'injustice flagrante et de ruses

diaboliques, est-on parvenu à emporter de force la mesure désirée et voulue, au moins pour un temps; car, comme le dit avec vérité Mgr Taché, toute cause réglée en dehors de la justice est une cause non réglée et pendante.

La suppression des écoles catholiques et de la langue française, en tant qu'officielle au Manitoba, a été l'acte arbitraire d'un parti que le gouvernement provincial n'avait aucun pouvoir de décréter, ni le gouvernement fédéral le pouvoir de sanctionner. Le devoir manifeste de ces deux gouvernements est donc de rétablir au plus tôt la liberté supprimée.

Comme les francs-maçons protestants et gallophobes ont voulu couvrir leur conduite du manteau de l'équité, Mgr Taché, qui résidait dans le pays depuis quarante-six ans et avait été le témoin attentif et très bien informé de tout ce qui s'était passé et en public et en secret, depuis l'origine de la province du Manitoba, a voulu faire connaître à la postérité du pays quels ont été les vrais auteurs de cette injustice inqualifiable envers une partie considérable des citoyens, afin que la honte et le mépris retombent sur les vrais coupables. S. ROBERT, S. J.

Vieux Souvenirs, par M. le prince DE JOINVILLE (1818-1848), avec illustrations de l'auteur. Paris, Calmann-Lévy, 1894. In-12, pp. 454. Prix : 3 fr. 50.

Ces *Souvenirs* du prince sont une autobiographie qui va de sa naissance (1818) jusqu'au lendemain de la révolution (1848). Sa première éducation fut universitaire; son instruction religieuse fut confiée à l'abbé Dupanloup. Les récits d'un amiral éveillèrent en lui une forte inclination vers la carrière de la marine; il eut de très bonne heure « l'instinct des choses de mer »; il observait et lisait beaucoup. Après un premier examen technique où sa capacité précoce étonna ses juges, il parvint du simple rôle d'aspirant, par des degrés rapidement franchis, jusqu'à la dignité de commandant d'escadre. On le suit avec plaisir et profit dans ses excursions maritimes en Europe, en Asie, en Amérique, en Afrique, et partout on admire, alors qu'il ne pose jamais en matamore et dédaigne toujours le culte du *moi*, son habileté, sa présence d'esprit et son sang-froid dans les périls, sa fermeté à maintenir sans violence la discipline et la hiérarchie, sa bonté

pour les équipages : témoin ses adieux à ses subordonnés de la *Belle-Poule*, qu'il eût commandés pendant quatre ans avec gloire et dont il ne se séparait pas sans un serrement de cœur. « Marin, il l'était, dans l'âme. » Aussi se plaît-il à rendre justice aux hommes célèbres, ou simplement aimables et distingués, qu'il avait le bonheur de voir et de connaître. Bien souvent encore il rend hommage à d'obscurs loups de mer dont la vie s'est écoulée dans un dévouement continu à la France, et qui n'ont qu'une tombe inconnue, tandis qu'aujourd'hui, observe-t-il, « on érige des statues aux politiciens et aux déclassés, morts tranquillement dans leurs lits, après n'avoir travaillé qu'aux succès inutiles ou funestes de leur ambition. »

Le prince ne fut pas uniquement un marin d'action, c'était un soldat dont le second siège de Constantine, Saint-Jean-d'Ulloa et Mogador attestent les brillants faits d'armes ; il avait d'ailleurs de belles initiatives ; c'est ainsi qu'il étudia profondément la question de Terre-Neuve, la transformation par la vapeur du matériel naval et des arsenaux ; à ce titre, il fut nommé membre du Conseil d'amirauté.

Ses récits de voyage sont presque toujours attachants, malgré la sécheresse de certains détails du métier, peu connus des *profanes*. Topographie, aventures émouvantes ou plaisantes sur terre et sur mer, épisodes variés, figures et portraits pris sur le vif, tableaux fortement brossés qui trahissent la passion des arts, tout cela est présenté avec franchise et rondeur, sans préjudice de la verve, de l'esprit et de l'humour à leurs heures.

Le prince de Joinville avait été profondément imbu des enseignements religieux de l'abbé Dupanloup. Dans les péripéties de sa vie de marin, il ne perdit jamais la foi de son enfance. A Jérusalem, il se rappelle au Saint-Sépulcre l'*admirable* légende (il veut dire histoire) « de notre religion ». A Rome, dans sa visite à Pie IX, il est vivement touché de la douce majesté du Saint-Père, et il se prend à souhaiter qu'une confédération italienne se constitue sous le patronage de la papauté. Dans ses *Vieux souvenirs*, pas un fait, pas une réflexion qui détonne. Sans doute, pendant les intermèdes de ses courses, durant les jours de repos au milieu de sa famille bien-aimée, il s'engageait fort avant dans la vie mondaine, et rarement il oublie de rendre hommage aux *jolies femmes*, mais en toute réserve et honnêteté ; parfois seulement

quelques ardeurs juvéniles qui ne vont pas jusqu'à l'indécence. Toujours il eut en aversion les sectaires, les prédicateurs de matérialisme et d'athéisme; aussi quelle indignation contre les expulsions des Sœurs de charité, des autres hospitalières. « Faut-il que nous soyons tombés assez bas pour tolérer que ces saintes et nobles femmes, ces modèles de courage et d'abnégation qui ont soulagé partout tant de souffrances et porté si haut le nom français dans le monde entier, soient aujourd'hui sacrifiées à de prétendus esprits forts, à des réformateurs de brasserie! » (P. 317, 318).

Le prince n'aimait pas la politique; il y voyait tant d'inanités et de misères! Toutefois, il ne pouvait laisser passer 1830 et ses suites sans dire sa pensée en franc marin. C'est ici que se montre en plein jour sa passion de l'ordre, sa haine de l'esprit révolutionnaire. Donc il condamne la révolution de Juillet; il décrit d'une plume toute française les désordres qu'elle soulève de haut en bas, et tout ce qu'elle fait émerger des couches infimes de la société. Mais la royauté du 7 août? Il affirme que son père ne voulait pas une révolution; que ne pouvant pas se décider à l'exil, il désirait d'abord proclamer Henri V; que n'ayant pu y réussir, il accepta la royauté. On reconnaît là les inspirations de la piété filiale, comme dans les louanges trop absolues qu'il accorde au règne de Louis-Philippe. Cependant, sa sincérité, sa pénétration ne sont pas en défaut. Avec quelles vives couleurs il dépeint les scènes des foules ameutées ou abêties par les meneurs, la série des émeutes, des tentatives d'assassinat contre le roi, qui sont la « chronologie » de ces dix-huit ans.

Ce n'est pas tout : il rappelle la destruction par le fanatisme révolutionnaire de la belle marine de Louis XVI; il loue la « politique prévoyante et courageuse » qui a fait la conquête d'Alger; la Restauration qui fut depuis 1789 « notre meilleur gouvernement »; la garde royale et les bataillons suisses. « L'émeute de Juillet, transformée en révolution, a porté, dit-il, un coup au principe monarchique. » C'est pourquoi, en 1840, l'Europe s'est coalisée contre Méhémet-Ali et la France révolutionnaire. A ce propos, il dénonce le pouvoir électif qui n'a et ne peut avoir en France ni racine ni avenir. Sous l'Empire *électif* de Napoléon III, « 200 000 hommes ont été sacrifiés en Crimée, sans autre résultat qu'une jarretière à la jambe de l'empereur ». Il appelle le régime

issu de 1830 « un gouvernement d'occasion et non de droit », et il regrette qu'après la chute de ce gouvernement, peu de personnes aient songé à revenir au « principe qui tient son investiture de tant de siècles d'unité et de grandeur assurés à la France, au seul principe capable de l'arrêter sur la pente de démembrement, de dépopulation, de destruction sociale sur laquelle elle glisse..... Ce que le nombre fait, le nombre a droit de le défaire. C'est le provisoire perpétuel. Sous ces créations éphémères, l'infériorité nationale vis-à-vis de gouvernements stables à longues visées, est flagrante; le sentiment du devoir s'effrite, les dévouements ne sont plus prêtés qu'avec réserve du lendemain, de ce lendemain inconnu, mortel aux initiatives hardies. » (P. 448-449.)

C'est en Algérie, auprès de son frère le duc d'Aumale, que le prince apprit la catastrophe de février. Trop fier pour céder à l'injonction qu'un membre du gouvernement provisoire, l'astronome Arago, lui transmettait; trop faible, d'autre part, pour essayer de rétablir un trône qui, élevé par l'émeute, remarque-t-il, tombait sous les coups de l'émeute, il n'avait plus qu'à rejoindre en Angleterre sa famille.

En résumé, ces *Souvenirs* écrits sous la dictée de l'honneur, du courage, d'un dévouement éclairé à la France, ne peuvent que glorifier notre brave marine et réconforter les vrais amis de la France.

G. GANDY.

TREIZE PUBLICATIONS RÉCENTES DE M. PH. TAMIZEY DE LARROQUE, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT :

I. — **Le Père Marin Mersenne.** Lettres inédites écrites de Paris à Peiresc (1633-1637), publiées et annotées par Ph. Tamizey de Larroque, et précédées de la Vie de l'auteur par le P. Hilarion de Coste. (*Les Correspondants de Peiresc*, XIX.) Paris, Picard, 1894. Prix : 5 francs. — II. — **Lettres inédites du docteur A. Novel,** écrites à Peiresc et à Valavez, d'Espagne, de Paris, de Bretagne (1625-1634), suivies de lettres inédites de quelques autres médecins provençaux, Cassagnes, Merindol, Senelle. (*Les Correspondants de Peiresc*, XX.) Aix-en-Provence, Garcin et Didier, 1894. In-8, pp. 147. Prix : 3 francs. — III. — **Pour Peiresc,**

s. v. p. Paris, Bureau de la *Revue félibréenne* (rue Richepanse, 9), 1893. Brochure in-8, pp. 8. — **IV. — Peiresc, abbé de Guitres**. Supplément à la notice d'Antoine DE LANTENAY. Paris, Picard, 1893. In-8, pp. 61. Prix : 3 fr. 50. — **V. — Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais.** Paris, Picard, 1893. In-8, pp. 168. Prix : 6 francs. — **VI. — Livre-journal de Pierre de Bessot (1609-1652),** publié et annoté par TAMIZEY DE LARROQUE, Paul HUET et le comte DE SAINT-SAUD, suivi de la généalogie de la famille de Bessot. Paris, Picard, 1893. In-8, pp. 152. Prix : 3 fr. 50. — **VII. — Lettres inédites de Ramond, Strasbourgeois,** *surnommé le peintre des Pyrénées.* Toulouse, Privat, 1893. In-8, pp. 36. — **VIII. — Lettres inédites de Bertrand de Vignoles.** Niort, 1893. In-8, pp. 10. — **IX. — Un Languedocien oublié. L'abbé de Croisilles.** Toulouse, Privat, 1893. In-8, pp. 24. — **X. — Un notaire d'autrefois. Me Baboulène.** Agen, Lamy, 1893. In-8, pp. 24. — **XI. — Adolphe Magen (1818-1893).** Agen, Lamy, 1894. In-8, pp. 23. — **XII. — Le Bien ducal,** *poème de la fin du quinzième siècle*, par Jean GUILLOCHE, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque de Turin. Bordeaux, Gounouilhou, 1893. In-8, pp. 48. — **XIII. — Lettres inédites de Voltaire à Louis Racine.** Saint-Étienne, Boy, 1893. In-8, pp. 21.

Après être restée deux ou trois siècles à l'état de forêt vierge, la correspondance de Peiresc sera bientôt, grâce à M. Tamizey de Larroque, un parc moderne, percé d'allées droites et divisé en taillis alignés, aux coupes parfaitement réglées. Quelques fourrés encore à éclaircir, tels qu'étaient avant leur publication ces lettres du docteur Novel, le plus ignoré des hommes, mais dont les relations touffues débordent de détails sur les plantes exotiques, les singes, les personnages politiques et les événements militaires, notamment le siège de la Rochelle. — D'une tout autre valeur est le volume consacré au P. Mersenne ; il comble en partie une lacune béante dans l'histoire littéraire du dix-septième siècle. Comment un pareil savant, le condisciple ou l'ami de Descartes, de Gassendi, de « Messieurs Paschal le pere et le fils », n'a-t-il pas encore rencontré son biographe ? Mer-

senne, qui fut l'âme de l'assemblée des mathématiciens de Paris, a été si peu étudié jusqu'ici, qu'on est réduit à rééditer sa notice par le minime Hilarion de Coste. Il est vrai qu'entre les mains de M. Tamizey de Larroque cette notice est devenue un volume, j'allais presque dire un dictionnaire, tant il a commenté abondamment ces pages riches en noms propres de toute sorte. Est-ce la lassitude qui lui a fait, au milieu de cet encombrement, omettre sans doute une ligne (p. 52), et prendre les PP. Sirmond, Bourdin, Phelipeaux et François, pour *sept* jésuites? Les lettres de Mersenne, sans renfermer des choses de première importance, sont utiles à connaître pour l'histoire de l'époque. Elles eussent sans doute été publiées plus tôt, n'eût été la « diabolique écriture » du célèbre minime, qui n'a cédé que devant les efforts de M. Léopold Delisle. Mersenne s'exprime dans une langue ferme et claire, encore bien peu répandue de son temps. « Nous avons maintenant, écrit-il en 1634, une Académie françoise qui se tient chez Mr le Garde sceaux, qui en est, et Mr Servian, Botru, Balzac et les autres ; ils donnent la loy au langage et feront une grammaire et un dictionnaire pour determiner les dictions propres pour la comedie, pour la tragedie, pour les harangues, pour le style simple, mediocre et relevé. Enfin, si elle dure, nous en devons attendre de grand fruit. » (P. 101.) Dans sa copieuse annotation, M. T. de Larroque n'a pas fait seulement preuve d'une érudition étonnante ; il a, ce qui est plus rare encore, témoigné d'une sincérité et d'une loyauté qui honorent le caractère autant que l'esprit. S'étant trop pressé d'accuser le dernier historien du collège de la Flèche d'un silence regrettable au sujet de Mersenne, resté une des meilleures gloires de cet établissement, il reçut du R. P. de Rochemonteix une réponse justificative, et il a eu la bonne foi de l'insérer tout entière (pp. 170-171). Il y a donc des savants chez qui probité égale savoir. — *Pour Peiresc*, est une ingénieuse réclame de souscription en vue d'une statue à élever au grand homme. Ce monument ne vaudra pas sa *Correspondance!* — *Peiresc abbé de Guitres*, est le dernier mot d'une aimable rivalité entre deux érudits dont chacun prétend nous en apprendre plus que l'autre sur un seul chapitre, le chapitre ecclésiastique, de cet inépuisable héros. Mais, s'il a donné Peiresc à la république universelle des lettres, M. T. de Larroque n'en garde pas moins ses sympathies natives

au coin du pays de France qu'ombrage son châtaignier légendaire. Chaque fois qu'il découvre dans l'Agenais un nouvel homme célèbre, comme Joseph Scaliger, Jean-Jacques de Ségur, Adolphe Magen, Jean de Silhon, Jacques de La Ferrière, le maréchal Godefroy d'Estrades, le dominicain Combefis, le notaire Baboulène, le controversiste Claude, l'abbé Boileau, frère de Despréaux, le naturaliste Lacépède, il fixe leur souvenir par une édition de leurs lettres ou une spirituelle notice. Et pour qu'on ne l'accuse point de patriotisme étroit ou exclusif, il ouvre les portes de sa galerie au Périgourdin Pierre de Bessot, au Strasbourgeois Ramond, au Gascon ou Poitevin Bertrand de Vignoles, au Languedocien Croisilles, au Bordelais Jean Guilloche, et même à des Français : Voltaire et Louis Racine, tirés sur papier rose (*per le nozze*). H. CHÉROT, S. J.

Promenades en Berry, par Adrien DE BARRAL. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. 240. Prix : 2 fr. 80.

Au fur et à mesure de ses promenades en Berry, M. de Barral nous donne des lieux qu'il visite des descriptions enchanteresses Il se fait l'écho du passé, de ce bon vieux temps qui, sous plus d'un rapport, valait bien le nôtre. Il dépouille les chroniques locales, recueille les anciennes traditions, raconte les légendes et les histoires, même celles de revenants, sans omettre les contes de jadis. A l'occasion il fait de l'archéologie et rend au jour les parchemins poudreux enfouis dans les archives ou dans les bibliothèques.

L'auteur rime de temps en temps, mais la prose est le style ordinaire, et le ton celui d'une causerie enjouée, comme il convenait au sujet.

M. de Barral est enthousiaste de la belle nature, amant des arts et passionné pour les antiques souvenirs : tout son ouvrage est le fruit de ce triple amour. L'auteur est catholique, il ne s'en cache pas ; il pense, il parle en chrétien déclaré. Nous lui en voulons d'autant plus de certains éloges de George Sand qui déparent son livre. Nous le savons, ces éloges ne sont pas sans restriction : George Sand, dit l'auteur, n'a pas le sens chrétien. C'est trop peu dire : tout sens moral lui manque. Aussi, sans nier son talent incontestable, nous nous garderions bien, pour notre part, de

donner à ce talent profané des éloges imprudents qui pourraient inspirer à quelque âme innocente le désir dangereux de lire les ouvrages de cet écrivain dépravé.

A part cette réserve, nous aimons à reconnaître qu'avec des bluettes M. de Barral a su faire un volume intéressant.

F. BIESSE.

Une Visite à Versailles, par Alexis MARTIN. In-12, pp. 94. Paris, 1894, Hennuyer. Prix : 1 fr. 50.

L'auteur, que nous avons eu le plaisir de louer plusieurs fois dans cette revue, a consacré une étude particulière au château et à la ville de Versailles. C'est le guide le plus complet, le plus historique, le plus intelligent et le plus vrai que nous connaissions dans l'espèce. N'allez donc plus à Versailles sans avoir en poche la brochure commode et utile de M. Martin.

A. LEFÈVRE.

BELLES-LETTRES

I. — Saint Basile le Grand. Ses œuvres oratoires et ascétiques, par l'abbé VASSON. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Beauvais. Paris, Tolra, 1894. In-12, pp. 752. Prix : 5 francs.

II. — Sancti Basilii Magni et sancti Joannis Chrysostomi Orationes selectæ : *ad optimas editiones exegit et animadversionibus auxit* Joannes Baptista GARINO, sodalitatis Salesianæ sacerdos. Turin, Imprimerie Salésienne, 1894. In-12, pp. 231. Prix : 1 fr. 20.

I. — Ce livre n'est pas une étude personnelle de critique littéraire ou philosophique, c'est la substance même des œuvres de saint Basile, habilement condensées par un disciple assidu du grand docteur, qui a consacré à le lire, à le goûter, à le traduire *con amore*, tous les loisirs que laisse le ministère sacré à un curé de campagne. Il démontre une fois de plus à quels résultats glorieux aboutit le travail méthodique et persévérant d'un prêtre instruit. — L'ouvrage comprend une *Introduction* et dix chapitres. L'*Introduction*, bien pensée, présente saint Basile comme

suscité de Dieu pour donner à la vie cénobitique en Orient une règle qui servira de modèle à presque toutes les règles qui viendront après. Mais à la table des matières (p. 747), l'auteur force la vérité des principes et des faits en disant que « saint Basile a donné à la règle religieuse sa forme définitive ». Dix chapitres classent, suivant l'ordre des matières, les homélies sur l'Écriture Sainte et les discours de circonstance, sans négliger de faire connaître les heureux fruits de la prédication de saint Basile. — La traduction est fidèle, la langue aisée et abondante. Entre toutes, l'homélie *Contre les usuriers*, Ps. XIV (p. 279-294), et l'homélie IV sur l'*Assemblage des eaux* (p. 381-394), sont traduites avec relief et originalité. L'explication du mot *station*, marquant dans la langue de saint Basile, non seulement le lieu de réunion des fidèles aux fêtes des martyrs, mais le jeûne lui-même ou la solennité tout entière, est très intéressante (p. 559).

Ça et là, il faut relever des incorrections dans le style : « Le vin qui *bouillonne de l'Esprit-Saint,* » p. 183; « les engageant à *se réfugier à lui,* » p. 262; « ne mettez pas votre confiance *sur les princes,* » p. 263. Les fautes d'impression surabondent: non seulement des mots comme *exhameron,* p. 295, *conser* évidemment pour *conserves*, p. 207, mais des lignes entières omises ou transposées : cf. au bas de la p. 402. — Dans un livre comme celui-ci, on voudrait voir changer en majuscules les lettres initiales des mots *la trinité* (Dieu), *le père* de Jésus, et de quelques autres.

II. — Cette édition comprend les deux discours de saint Basile sur le Πρόσεχε σεαυτῷ et sur la *Lecture des auteurs païens*, et les deux discours de saint Jean Chrysostome sur le *Retour de Flavien* et sur la *Disgrâce d'Eutrope*. L'auteur est un helléniste et un latiniste éminent, et aussi un professeur et un directeur d'études très expérimenté. Deux vies en latin de saint Basile et de saint Jean Chrysostome, quatre préfaces, en latin qui rappelle l'*Orator*, préparent aux manieurs de cette édition des charmes et un profit dont nous sommes fort déshabitués en France. Les notes en latin sur le texte grec sont tantôt des notes grammaticales, très remarquables de connaissance des idiotismes et de précision, en particulier sur les nuances de l'emploi du subjonctif et de l'optatif avec ἄν, sur les différents emplois du participe aoriste, tantôt des notes explicatives des passages obscurs par l'histoire, s'il y

a lieu, le plus souvent par beaucoup de citations et de rapprochements de textes des auteurs classiques, Platon, Xénophon, Démosthène surtout. — Édition très intéressante, savante à la fois. — Dans la préface du *Discours aux jeunes gens*, l'auteur défend hautement, par d'excellents arguments, la licéité et l'utilité de l'explication des auteurs païens suffisamment expurgés. Son suffrage est de ceux qui comptent.

J. LE GÉNISSEL, S. J.

Flores Sanctorum seu De Claris Ecclesiæ viris, par M. l'abbé Lejard. Paris, Poussielgue, 1893. In-18, pp. xvi-198. Prix : 1 fr. 50.

Ce gracieux volume au gracieux titre nous mène à travers les champs, fertiles en fleurs, arrosés par le sang des premiers martyrs ou parcourus par les docteurs les plus célèbres ; et des récits qu'il y recueille sort un parfum d'édification qui ira droit à l'âme des enfants. Les apôtres André et Jean, les martyrs Ignace, Laurent, Sébastien, Symphorien, Maurice, la vierge Agnès, Cécile, dont les actes sont plus épiques qu'un chant d'Homère, saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Augustin et quelques autres sont les vivants personnages de ce *De Viris* hagiographique ; ce sont bien là nos ancêtres dans la foi, ceux dont les exemples ont nourri la piété des âges chrétiens , ceux qu'il serait honteux d'ignorer. J'aurais seulement souhaité une page de plus consacrée aux saints Donatien et Rogatien, si sympathiques à la jeunesse écolière.

Le fond des récits est emprunté surtout à Eusèbe, Lactance, saint Cyprien, saint Augustin, saint Ambroise et au Bréviaire romain. Mais qu'on se rassure, l'auteur ne se fait nul scrupule d'élaguer, d'abréger, d'arranger les textes au gré du bon goût et de l'intérêt [1], de la grammaire et du lexique. « Par une étrange délicatesse que n'ont pas connue les latinistes des siècles précédents, on ne veut pas de *textes arrangés*. J'ai peine à m'expliquer ce scrupule. Les auteurs latins ne s'étagent point par la difficulté comme les exercices de piano. Comme ils n'ont point songé aux générations

1. C'est ainsi que, dans le martyre de sainte Agnès, il supprime les bizarres antithèses de saint Ambroise ; et des longueurs où se traîne l'histoire de la légion thébaine, il tire une page dont l'allure rappelle Tite-Live.

d'aujourd'hui, il n'en est pas un seul qui n'ait, dès les premières pages, des difficultés à rebuter les plus courageux [1]. » Les arrangements de l'auteur sont heureux et ne laissent rien passer que d'intéressant ; mais il faut regretter que les retouches grammaticales n'aient pas été plus sévères [2]. Puis le texte des Vies ne comprend pas même la moitié du volume : c'est trop peu ; il faudrait gagner sur l'annotation trop prolixe, sur le lexique trop chargé, sur l'introduction et la conclusion tout à fait inutiles. Le système « employé pour expliquer en très peu de signes la prononciation des syllabes » accentuées ou longues, nous paraît arbitraire [3], et, quoi qu'en dise la préface, un peu trop compliqué pour de jeunes lecteurs.

L'appareil critique est celui qui convient à l'enfance, c'est-à-dire qu'il est absent. L'évangélisation des Gaules aux temps apostoliques, l'identité de saint Denis l'Aréopagite et de l'évêque de Paris, le miracle du martyr décapité portant sa tête à deux milles du lieu de son supplice, d'autres faits encore très discutés [4] sont affirmés sans la moindre restriction. Qu'eût-on perdu à mettre la phrase à l'infinitif, en la faisant précéder de *fertur ?* C'était une excellente occasion d'exercer l'écolier au style indirect, et il n'eût pas été exposé à douter un jour, et peut-être légitimement, de ce qu'on lui avait donné pour certain.

Ce point est délicat, puisque c'est une question de prudence et de justice ; mais l'introduction de tout classique chrétien soulèvera bien d'autres difficultés ! Je me hâte de dire qu'elles sont presque toutes ici fort heureusement résolues. Le nouvel *Epitome* a sa place auprès et au-dessus de l'ancien. Puissent tous nos élèves de sixième et de cinquième avoir entre les mains ces Fleurs de Saints, qui sont eux-mêmes la fleur de l'humanité !

PAUL T., S. J.

1. Bréal, *De l'Enseignement des langues anciennes.*

2. P. 6, *nedum* mal placé ; p. 7, *resciscis ;* p. 22, *tunc temporis ;* p. 84, *postquam distribuissent*, etc. A signaler aussi deux fautes d'impression : page 16, ligne 7, *Diocletiani* pour *Domitiani* ou *Trajani ;* et ligne 11, *habebatur* pour *haberetur*, ce qui change le sens.

3. Il est arbitraire d'écrire *brevi*, *vélle*, *tôtus*, puisque les deux premières pénultièmes sont de même nature et pareillement affectées de l'accent aigu, et que la dernière a l'accent circonflexe. Que l'on prenne deux signes, l'un pour la quantité, l'autre pour la tonalité, ou bien que l'on se contente d'accentuer comme dans les missels et les eucologes.

4. Notamment page 16.

Nouvelle grammaire latine *pratique*, en tableaux synoptiques propres à abréger et à faciliter l'étude du latin, par Ét. Terraillon. Première partie : *Éléments*. Deuxième édition, revue et augmentée. Lyon, imprimerie Pitrat aîné ; Rey, successeur, 1893. In-4, pp. 35. Prix: 1 fr. 25.

M. Ét. Terraillon n'a pas voulu faire preuve de haute science en écrivant sa *Nouvelle Grammaire latine* en tableaux synoptiques. Il ne se propose que d'être pratique, de faciliter et d'abréger l'étude du latin. Si modestes que soient en apparence ces prétentions, pourra-t-il encore les réaliser ? En principe, il faut se défier de ceux qui prétendent abréger l'étude des langues anciennes ; on ne les sait pas bien quand on n'en a pas senti les difficultés. Du reste, la méthode de M. Terraillon est-elle abrégée de sa nature ? Il reconnaît lui-même que ses tableaux synoptiques ne sont qu'un supplément à la Grammaire, et il suppose qu'on l'aura d'abord apprise. Mais alors, pourquoi ces tableaux ? Pour frapper les yeux de l'élève ? J'avoue que les enfants se prennent surtout par les yeux ; mais justement un tableau synoptique, à moins que l'élève ne l'ait fait lui-même, n'est-il pas plus embrouillé que les pages très nettes d'une grammaire. La mémoire locale ne trouve guère son compte dans un tableau surchargé et de grand format. Et puis, n'allons pas compter, pour simplifier les choses, sur la raison des enfants. Les principes de la formation des temps simplifient la conjugaison pour un homme fait ; mais que d'enfants qui préfèrent apprendre machinalement tous les verbes ! Le vieux Lhomond ne proscrivait pas les tableaux synoptiques, il en a donné un des cinq déclinaisons, le seul peut-être qui, dans la Nouvelle Grammaire de M. Terraillon, soit d'une netteté frappante. Ce n'était pas une raison de pousser les choses à l'extrême, de nous donner dix-sept tableaux, y compris le tableau final qui résume tous les autres, de vouloir mettre tous les éléments sous cette forme, même les verbes défectifs ou irréguliers. En vérité, il semble que l'édition revue gagnerait à être non pas « augmentée », mais diminuée. A quand les règles de la syntaxe qu'on nous annonce, toujours en tableaux ? Si ingénieux qu'on soit pour les disposer, et l'auteur y a dépensé beaucoup de savoir-faire, il est difficile, quoi qu'il en dise, de rendre cette méthode « pratique ». C'est

dommage pour ses efforts très méritoires ; mais pour l'étude du latin, est-ce vraiment dommage qu'elle ne soit pas « abrégée ».

A. BOUÉ.

Précis de grammaire comparée *de l'allemand et de l'anglais*, rapportés à leur commune origine, et rapprochés des langues classiques, par Victor Henry. Paris, Hachette, 1893. In-8, pp. xxiv-418. Prix : 7 fr. 50.

On connaît le *Précis* de M. V. Henry pour le grec et le latin comparés[1]. Le *Précis* d'anglais et d'allemand se présente avec les mêmes qualités maîtresses : science, vue compréhensive de l'ensemble et analyse pénétrante du détail, art de mettre les choses les moins familières et les plus délicates à la portée de tous sans rien sacrifier de la précision et de l'exactitude scientifiques, méthode rigoureuse, mais allure souple et confiante en une méthode qui a fait ses preuves, enfin l'entrain et le rayon d'enthousiasme nécessaires dans une route épineuse, longue, ardue. Peut-être la difficulté était-elle encore plus grande ici, car les phénomènes sont plus complexes, les sentiers se coupent et se croisent davantage, les lois générales sont plus difficiles à saisir, contrariées à chaque instant par des lois d'un autre genre. Mais l'auteur est venu à bout de tous les obstacles. On ne pouvait trouver meilleur guide. Il s'adresse à ceux qui ne savent pas et il entre pour eux dans tous les détails nécessaires[2]. Mais ceux qui savent le liront et reliront avec plaisir, comme on relit un excellent résumé pour se redonner la vue de l'ensemble, comme on s'intéresse à voir exposer avec art et clarté pour le commun des lecteurs des notions qui auraient paru réservées à quelques initiés. Si ces développements font, selon le mot de l'auteur, « foisonner les pages sous la plume », ils viennent si à propos, ils sont si bien présentés, qu'ils intéressent et plaisent toujours.

J.-V. BAINVEL, S. J.

1. *Études. Partie bibliographique*, mars 1892, p. 218.

2. Çà et là pourtant on voudrait une explication qui ne vient pas : *speak* et *sprechen* sont plusieurs fois rapprochés, une fois même avec le signe d'égalité ; mais jamais rien sur l'*r* de *sprechen*. De même, p. 56-57, le latin *emo* est rapproché du grec νέμω et de l'allemand *nehmen*, avec une intention évidente de le donner comme identique à eux ; mais alors qu'est devenue l'*n* initiale. De même, il faudrait dire plus clairement si l'on rejette ou non la parenté entre *habere* et *haven*, *have*.

I. — **Grammaire anglaise**. *Partie élémentaire*, par E. DE LA VILLEGLÉ. Poussielgue, 1894. 1 vol. in-18, pp. 207. Prix : 1 fr. 75.

II. — **Cours gradué de versions anglaises**, *à l'usage des classes élémentaires*, par M. l'abbé MOUSSEIGNE, licencié ès lettres. Paris, Delhomme et Briguet. 1 vol. in-18, pp. 63. Prix : 75 centimes.

I. — A côté de la langue littéraire il existe en anglais une langue toute pratique et tout usuelle avec une phraséologie quasi stéréotypée et les règles les plus élémentaires.

Voilà pourquoi l'on pourrait posséder certaines grammaires très fouillées et très complètes, sans être capable de tenir la moindre conversation, faute de s'être familiarisé avec le vocabulaire usuel. On n'est pas exposé à cet inconvénient avec la grammaire de M. de la Villeglé, qui semble mener infailliblement à une prompte connaissance de la langue *parlée*. Tout concourt à ce but : la prononciation déterminée au long, dès le début, et figurée dans le cours de l'ouvrage ; les sujets des exercices choisis d'une manière toujours très pratique ; la division matérielle en leçons courtes et parlant à la vue. L'auteur ne s'est pas cru obligé d'enfermer dans une seule leçon tout ce qui se rapporte à une même partie logique, par exemple, ce qui regarde la formation du pluriel. Il procède par petites doses, jamais plus d'une page. On y reviendra le lendemain. En regard des préceptes, un thème et un exercice oral remplacé, vers le milieu du livre, par des exercices de conversation, petites phrases à la tournure très anglaise, destinées à être apprises par cœur, et portant sur les circonstances les plus ordinaires de la vie. Si l'on trouvait le manuel un peu mince et si l'on regrettait de ne pas y rencontrer des exercices plus nombreux et plus relevés, qu'on se rappelle que c'est la *partie élémentaire*. Une syntaxe avec exercices proportionnés doit suivre. Nous lui souhaitons d'avance la bienvenue, convaincu qu'elle aura ce même caractère pratique.

II. — M. l'abbé Mousseigne nous présente un petit livre qui n'effrayera pas les jeunes *anglicisants* auxquels il s'adresse. Un vocabulaire, indiquant la prononciation, leur épargnera même

la peine de feuilleter leur *Elwall* ou leur *Clifton*. Un groupement syllabique partage les morceaux en trois séries : de la première sont exclus les dissyllabes, et de la seconde les pollysyllabes. Cette division peut avoir des avantages. Nous trouvons plus réel celui de n'avoir choisi que des morceaux d'origine anglaise, aux expressions à la fois simples et tout à fait propres à la langue. Dans chaque sujet, fable, conte ou dialogue, l'enseignement apparaît toujours sous une forme piquante et parfois inattendue. Voir, par exemple, le *Pudding merveilleux* (*The Wonderful pudding*).

L'intérêt ne manque jamais, et les petits traducteurs se résigneront difficilement à interrompre une histoire commencée.

M. TAMISIER.

Odæ Octavii CAGNACCI, e Soc. Jesu. Venetiis, ex typographia Æmiliana, 1894. In-8, pp. 82.

Vingt-quatre Odes latines, célébrant, presque toutes, des dates solennelles : le Jubilé épiscopal de Léon XIII, le couronnement et le Jubilé de Pie IX, le centenaire de saint Louis de Gonzague, le centenaire de Christophe Colomb, etc. Odes d'un style très pur, à peu près toutes du rythme d'Alcée, majestueuses et sonores comme le *Cœlo tonantem;* n'est-ce pas une merveille, en l'an de grâce 1894? Nous trouvons, nous Français, dans les Odes du P. Cagnacci, deux poèmes, entre autres, qui nous charment : l'un, plein de colères saintes, contre l'apostat Renan : *Odi Renanum*...; l'autre, chant de triomphe en l'honneur des cinq Jésuites fusillés par la Commune.

Si nous voulions louer ces strophes latines selon leur mérite, nos louanges pourraient sembler intéressées et partiales. Mieux vaut laisser louer le poète des Odes par un maître dont l'autorité dépasse infiniment la nôtre. Léon XIII a daigné féliciter lui-même le P. Cagnacci, lui dire qu'il admire sa latinité classique, rappelant celle du « siècle d'or ». Citons au moins la première phrase : *Dum silent fereque jacent litteræ optimæ, gratissima Nos in carminibus tuis tenuit oblectatio*... Les ennemis des classiques ne trouveront guère leur compte dans cette Lettre pontificale ; ce n'est pas nous qui devons nous en plaindre.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — Le Miracle de Théophile, un drame religieux du moyen âge, par M. Marius Sepet. Paris, Retaux, 1894. Brochure in-8, pp. 33. Prix : 1 fr. 50.

II. — Le Livre des Oraisons de Gaston Phébus, vicomte souverain de Béarn, comte de Foix, publié par M. l'abbé de Madaune, premier vicaire de Saint-Séverin à Paris. Paris, Picard, 1893. Brochure in-8, pp. viii-41.

I. — Le *Miracle de Théophile* fut joué par personnages, en la bonne ville du Mans, sur la place des Jacobins, l'an de grâce 1539, la veille et le jour de la Nativité Notre-Dame; et les chanoines de Saint-Julien, pour favoriser ce bel œuvre, arrêtèrent que « les deux jours susdits, malgré la fête, on ne sonnerait point, de peur de troubler les acteurs, les cloches de la cathédrale », de neuf heures du matin à trois heures de l'après-dînée (p. 5). C'est l'histoire de ce *Mystère* pieux, conversion et pénitence d'un clerc d'Adana, que M. Marius Sepet conte en ces pages curieuses et, comme il sied, richement documentées.

Le *Miracle de Théophile* était un des thèmes les plus familiers aux ménestrels, jongleurs, voire aux prédicateurs du temps jadis (p. 12-13). Le théâtre surtout s'en inspira, et nos dévots aïeux y trouvèrent édification ou componction, grâce au génie de Rutebeuf, poète gueux, passablement insolent envers le Pape, les moines et le bon roi saint Louis, mais qui rimait des vers fort chrétiens, lorsqu'on versait des sous d'or en son escarcelle.

Cette étude érudite de M. M. Sepet fait suite à son excellent volume du *Drame chrétien au moyen âge*, beaucoup plus littéraire que tous les chefs-d'œuvre de Rutebeuf, et aussi plus édifiant.

II. — On ne connaissait jusqu'ici de Gaston, comte de Foix, dit *Phébus*, gentilhomme à la belle chevelure, que son curieux traité de la chasse, *Miroyre de Phébus*, où le vaillant Nemrod béarnais conclut que « le bon veneur aura en ce monde joye, liesse et déduit, et après aura paradis encore ». La chasse, en effet, selon lui, mène tout droit à « fuir les péchés mortels ».

La Bibliothèque nationale possède quatorze manuscrits du *Miroyre*, dont deux contiennent, en outre, le *Livre des Oraisons;* un des deux a passé par les mains de Louis XIV. — Les deux premiers chapitres, écrits en latin, rappellent les *Confessions* de

saint Augustin ; les trente-quatre autres sont des psaumes, surtout des psaumes de la pénitence. Partout éclatent la foi très catholique de ce rude batailleur, sa ferme espérance en la miséricorde de son cher Sire et « doulz Dieu », et sa connaissance de l'Écriture Sainte. La langue de Gaston de Foix, contemporain de Froissart, est recherchée, — de lui vient l'expression : *faire du Phébus*, — mais singulièrement énergique par endroits ; témoin cette phrase où il confesse sa misère : « Toutes voyes, benigne Dieu, tu nourris et atens le tien inutil ver puant par pechie. Hé non homme, maiz vergoigne d'aultres hommes plus vil que beste, et pis que charoigne... » (P. 28.) Nous remercions et félicitons M. l'abbé de Madaune d'avoir tiré de la poussière ce *Livre des Oraisons*, où l'on voit comment ces fiers gentilshommes, qui donnaient de si bons coups d'épée, savaient prier et se frapper la poitrine devant Dieu. V. DELAPORTE, S. J.

Science et Poésie. *Incompatibilités prétendues. Conciliation par l'Esthétique*, par Maurice Griveau. (Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*.) Paris, Roger et Chernoviz, 1893. In-8, pp. 65.

S'il suffit, pour convertir, d'une fine analyse écrite avec vigueur et délicatesse, et où se révèle, avec la raison exacte d'un savant, l'âme vibrante d'un artiste, voici des pages qui feront sans doute beaucoup de conversions. Oui, beaucoup ; car ils sont nombreux ceux qui croient aux incompatibilités entre la science et la poésie. C'est un tort ; deux sœurs ne sont pas ennemies pour avoir dans la physionomie des traits qui appartiennent en propre à chacune. D'autant qu'il n'est pas si malaisé — l'auteur le pense et essaye de le démontrer — de mettre en lumière les traits communs auxquels on reconnaît les enfants d'une même mère. Entre la science et la poésie le mobile est commun : c'est le besoin d'activite des *facultés*, ici plus spécialement *sentimentales*, là plus particulièrement *rationnelles ;* le procédé est commun ; l'*exercice* réglé de ces mêmes facultés, mais en proportion inverse ; les fins sont communes, l'*extension* de cette activité, ou dans la sphère plus spécialement *rationnelle :* c'est la science ; ou dans la sphère plus spécialement *sentimentale :* c'est la poésie. Il y a distinction ; il n'y a pas de séparation. Pour reconstituer

dans l'ordre idéal l'unité qui les confond dans l'ordre réel et concret, que faut-il ? interpréter convenablement l'œuvre en apparence toute de raison du savant, la conception en apparence toute de fantaisie de l'artiste. C'est le rôle de l'*Esthétique :* à elle de nous enseigner la *langue*, hélas ! trop peu comprise, de l'*idéal.* Enseignement précieux, que M. Maurice Griveau fait mieux que d'appeler de ses vœux : il le donne. La présente plaquette n'est que la leçon d'ouverture du cours : elle nous fait vivement désirer les leçons suivantes. J. GRIESBACH, S. J.

ROMANS

Cœurs Russes, par le vicomte Melchior de Vogüé, de l'Académie française. Paris, Colin et Ce, 1893. In-18, pp. 245. Prix : 3 fr. 50.

Voilà un charmant opuscule qui fera passer au lecteur des moments très agréables. Il contient des histoires d'hiver, comme on s'en raconte en Russie durant les longues veillées, mais des histoires véridiques, des faits réels, racontés par un témoin oculaire qui les a vus se passer.

Chaque récit forme un tableau distinct, tracé avec beaucoup d'art et de finesse, où figure quelque type national sur lequel se concentre l'attention du lecteur, ces types ne sont pas nombreux, — une demi-douzaine environ, — mais ils ont chacun un cachet de frappante originalité, pour ne pas dire d'excentricité. Ils donnent une idée du caractère national, de ce que sont en réalité les cœurs russes, et de quoi ils sont capables.

Jugez-en par l'exemple de l'*Oncle Fédia* (diminutif de Fédor) : ce pauvre homme, méprisé, insulté, détesté de presque tous les habitants du village où il paraît de temps en temps avec son cheval maigrelet et sa petite voiture chargée de marchandises de toute sorte, ce prétendu vaurien, censé coupable de bien des méfaits, a pourtant un cœur foncièrement bon, compatissant, plein de commisération, au point de se déclarer coupable d'un crime qu'il n'a point commis et pour lequel il savait devoir être condamné aux travaux forcés en Sibérie ; et cela uniquement pour détourner cette sentence de la tête d'une veuve, mère de petits enfants. « Mon malheur ne gênera personne, » dit Fédia en sor-

tant du tribunal, et sans se rendre compte de l'acte sublime qu'il venait d'accomplir. Quelque temps après cet événement, le vrai coupable, qui a incendié la maison d'un propriétaire du village, déclara sa faute en confession et mourut bourrelé de remords. C'était le meunier de l'endroit.

Un autre type populaire, le *fifre Pétrouchka*, spécimen de paresse, bon homme d'ailleurs, chargé dans la maison de son maître, uniquement d'entretenir les *samovars*, mais aimant mieux râcler son violon dans quelque coin, apparaît soudainement comme le sauveur des assiégés de Bayazed pendant la dernière guerre de Turquie (1877). A ce propos, l'auteur reproduit le *Journal du siège*, qui forme une page des plus émouvantes dans les annales de la dernière expédition, en même temps qu'il témoigne des hautes vertus du soldat russe, de son endurance au milieu des plus affreuses privations, de sa résignation, de sa patience parmi les épreuves les plus intolérables, et de son amour du pays.

Tout autre est le type d'une nihiliste, représenté dans la personne d'une jeune fille qui, s'étant éprise de passion pour la science, se jette à corps perdu dans l'étude de la médecine, avec les meilleures intentions du monde de devenir utile au prochain, mais qui, à la vue des maux que cause la guerre, et de la mort emportant d'innombrables victimes, finit par comprendre le néant de ses efforts à la poursuite de l'idéal social, de la réforme radicale des mœurs et des théories surannées, et se pend de désespoir dans sa modeste chambrette.

Le récit intitulé : *Au temps du servage*, rappelle un de ces seigneurs cruels, vrais bourreaux de leurs serfs et l'opprobre de l'humanité. On peut juger de sa férocité par le fait suivant : pour réprimer la révolte d'un village, il l'a livré aux flammes avec tous ses habitants, hommes, femmes, enfants. Le tragique du récit, c'est la scène où l'on voit ce monstre à face humaine frappé de catalepsie, gisant sur la table entre des cierges, prêt à être porté au cimetière, insulté, maltraité par ses paysans, fous de joie; lorsque soudain le terrible maître ouvre les yeux, se lève sur son séant et revient à la vie, en laissant les paysans atterrés et plus morts que vifs. Quel tableau! et aussi quelle vengeance du maître, le lendemain de cette scène foudroyante!

Mais il faut en lire la description dans le volume même, ainsi que l'histoire du *Manteau de Joseph Olénine*, par laquelle se ter-

mine le recueil. Cette singulière histoire, dont l'auteur admet la vraisemblance, fait penser aux contes à la Hoffmann et à ce qu'on peut concevoir de plus idéal, de plus fantastique. De pareils types font exception dans la société russe; en tout cas, on en voit très rarement.

La série des types qui viennent d'être esquissés serait incomplète si l'on n'y en ajoutait un qui n'est ni moins remarquable ni si rare que les précédents. Je veux parler d'un Russe civilisé, si bien personnifié dans le digne propriétaire qui a donné l'hospitalité à l'auteur et conté avec tant de charme et d'entrain d'intéressantes histoires. Je me garderai bien de refaire son portrait, tracé par le brillant écrivain d'une main de maître. On sera frappé du bon sens, du jugement droit, de l'impartialité avec lesquels ce représentant de la classe dite intelligente parle de ses compatriotes; il fait valoir les bonnes qualités du peuple russe, sans en amoindrir les défauts et les vices ; qu'on lise, par exemple, ses considérations sur la nature et le caractère de la nation russe, envisagés au point de vue de la race, du pays habité et de l'histoire. On ne saurait donner un tableau plus véridique, plus pittoresque et plus approfondi de l'agglomération colossale appelée l'Empire des tsars.

Au reste, tout est à lire dans cet élégant et coquet volume, vrai régal pour les amateurs de belles choses. Pour ma part, je n'ai pu le quitter après en avoir commencé la lecture.

J. MARTINOV, S. J.

Barabbas, par Marie Corelli. Paris, Gautier, 1894. In-12, pp. 501. Prix : 3 fr. 50.

Barabbas est devenu voleur et assassin pour offrir un collier de perles à Judith, sœur de Judas; mais cette fille coquette ne répond point à l'amour de Barabbas et se laisse faire la cour par le grand prêtre Caïphe. Celui-ci machine un plan infernal et persuade à sa maîtresse de faire livrer Jésus par Judas. « En le livrant, lui dit-il, Judas procurera la gloire de son maître, car assurément Jésus de Nazareth fera éclater sa puissance. » Ainsi Judas, d'après l'auteur, n'a été coupable qu'en apparence. Le remords a poussé le traître au suicide; Judith découvre le cadavre de son frère et devient folle de douleur et de regrets. Quant à Barabbas, transfiguré, converti, il meurt dans une vision extatique. Ce drame

fantaisiste vient mêler une note amoureuse à la passion auguste de Jésus notre Dieu. On entend çà et là le bruit des baisers, alors que Jésus souffre ou expire. Je sais bien que l'auteur n'a pas eu de mauvaise intention, témoin ce respect, cet élan, ce cœur qu'il met dans la scène du Calvaire; mais nous l'adjurons de respecter le récit sacré. Il a un grand talent descriptif, une manière de Loti, une vigueur, un enlèvement de pensée et de style peu ordinaires. Qu'il burine d'autres sujets, nous l'applaudirons sans réserve.

A. LEFEVRE.

I. — **La Villa Esculape,** par Camille FYLLIÈRES, Paris, Téqui, 1894. In-12, pp. 319. Prix : 2 francs.

II. — **Naguère, aujourd'hui,** par Mme la comtesse DE BEAUREPAIRE. Paris, Téqui, 1894. In-12, pp. 423. Prix : 2 francs.

III. — **Le Nom d'une inconnue,** par Mme DE STOLZ. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 309. Prix : 3 francs.

I. —Esculape... vous savez bien... ce médecin... Mais il ne s'agit que de son nom donné à une villa qu'habite à Paramé le docteur Duvignier. Point clérical, ce docteur. Un jour, il reçoit d'un inconnu un dépôt; longtemps après, personne ne s'étant présenté pour le réclamer, il l'examine et constate que le portefeuille renferme une collection de billets de banque. Le docteur est peu fortuné; il a un fils à marier; il cède à la tentation et s'approprie le trésor. Ces valeurs avaient été dérobées à un caissier de banque, réduit maintenant à la misère. Le docteur se repent avant de mourir et lègue à son fils la réparation matérielle de son crime. La Providence, qui est chez un auteur chrétien la baguette magique, amène le dénouement : le caissier retrouve fortune et santé, pendant que Charles Duvignier expie la faute paternelle en se faisant trappiste.

Ce roman n'est point banal du tout. L'enlèvement du portefeuille est une trouvaille heureuse. Nous recommandons vivement ce livre aux directeurs de bibliothèques paroissiales.

II. —Naguère, c'était la fortune, le luxe, pour le minotier Lerond, presque la députation; aujourd'hui, c'est la révolte autour de lui, l'abandon de sa femme vaniteuse, égoïste, de ses amis les francs-maçons, tous adulateurs de l'or, de la vie facile. Naguère, Môs-

sieu Lerond était encensé par l'ignoble juif qui portait la livrée de préfet dans son département; il avait même songé à marier sa fille Marcelle au fils de l'israélite. Aujourd'hui qu'il a été à moitié tué par ses ouvriers en fureur, il trouve à son chevet cette fille qu'il avait méconnue; il a dû son salut au curé et à M. de Saint-Vandrille, un clérical qui s'était permis de lui disputer les suffrages des électeurs. Lerond, réconcilié avec Dieu, meurt repentant et a le bonheur de pouvoir unir sa fille Marcelle à son sauveur, M. de Saint-Vandrille. — Mme de Beaurepaire aborde la question sociale dans les rapports d'ouvriers à patron ; elle a le bon esprit de ne pas imiter ces idéologues, catholiques ou non, peu importe, qui s'adressent aux travailleurs pour soulever des haines contre les usiniers. Si parfois sa palette est un peu trop chargée, c'est un défaut dont il est facile de se corriger.

III.— Amaury de Bellerive a été blessé grièvement à la chasse par son ami de Wolmar. Il restera aveugle ; à vingt-cinq ans, lorsqu'on a une brillante position, c'est dur! Mais Dieu, qu'il aime, le console en lui faisant trouver les ineffables bonheurs de la charité. Bien plus, l'aveugle rencontre une jeune fille aussi assez dévouée pour unir sa vie à la sienne ; or, il se trouve que Marie de Kerny, devenue son épouse, est l'inconnue qu'il avait entrevue le jour même de son accident, et qui avait laissé en son cœur un souvenir inoubliable. Le drame n'est pas compliqué, et il a fallu bien des périphrases, bien des hors-d'œuvre pour fournir 300 pages d'impression. C'est dommage, car le thème est irréprochable.

ADÉODAT LEFEVRE.

Autour d'une tiare (1075-1085), par Émile Gebhart. Paris, Armand Colin et Cᵉ, 1894. In-12, pp. xviii-299. Prix : 3 fr. 50.

Les occasions font les hommes, dit-on ; elles font aussi les romans. Une promenade à Rome, le long des vieux murs, un écusson — l'écusson d'Alexandre VI — où des abeilles édifiaient un rayon de miel, voilà l'occasion de ce roman historique. « Du miel dans cette tiare terrible! » L'esprit qui vit de rapports se complaît dans l'antithèse, et je comprends que M. Gebhart ait trouvé joli d'édifier, lui aussi, son rayon de miel dans la tiare de Grégoire VII, moins terrible, mais autrement grandiose, si tant est que la tiare

tire son éclat du front qu'elle couronne. C'est *un conte d'amour ingénu mêlé aux terreurs du règne de Grégoire VII*, une idylle, quelque chose comme *les deux rosiers brodés de pourpre et blancs de neige dans les jardins de l'Église à la fois effrayants et sacrés*. Grégoire fait élever au Latran Victorien, fils de Censius, et Lia, sa propre petite-nièce et filleule. Les deux fleurs grandissent et se rapprochent : amour d'enfants, puis de fiancés, dont l'union, retardée par les malheurs de Rome et le pèlerinage de Victorien à Jérusalem, se consomme à Palerme, sous la main glacée du Pape.

Pourquoi, vraiment, aciduler le rayon de miel, pourquoi mordre dans la tiare, pourquoi jeter tant d'ombre sur cet écusson d'Eglise ? Il faudrait trop citer pour relever tout ce qui porte à faux, tout ce qui sonne mal. Bien joli, — dit le bon lecteur en fermant le livre, — mais quel temps ! Et voilà que clercs et moines, qui meurent d'ennui et vont droit en paradis, défilent à nouveau devant lui, l'anathème ou la sottise aux lèvres ; Egidius, sorte de niais visionnaire, homme d'importance pour l'époque sans doute, puisque Grégoire le charge d'une mission religieuse en Perse ; et l'abbesse, sotte et maussade ; et l'évêque d'Orvieto, « qui a chassé de son diocèse tous les misérables suspects d'hérésie manichéenne, y compris les femmes et *les enfants à la mamelle* » ; et les Pères du concile foudroyant le monde chrétien, après avoir fait risette à la petite Lia ; et les nonnes, et les moines, aussi tristes, aussi prudes, aussi dénués qu'Egidius et l'abbesse. Dans cette tourbe de frocs et de capes, un seul homme trouve grâce aux yeux de M. Gebhart : c'est Joachim, évêque sans évêché, *être singulier dans l'hôtellerie apostolique*, sorte d'arrière-grand-oncle du vicaire savoyard, c'est-à-dire le seul esprit sérieux, puisqu'il a ses idées sur l'enfer (p. 122) et sur la confession (p. 135) ; esprit mûr, qui prend et laisse de l'exégèse (p. 207) ; futur cardinal : il s'est fait tirer la bonne aventure (p. 215) ; amant de la nature, qui se laisse mener par sa mule le long du Tibre en la fête des saints Pierre et Paul, pendant que le Pape pontifie ; et surtout éducateur modèle. Si Victorien ne prend pas la cagoule et Lia le béguin, on le doit à Joachim, qui sait effacer les funestes influences d'Egidius et répondre aux racontars de l'abbesse. Le bon évêque tressaute bien quelque peu au récit du premier baiser d'amour sous les rosiers, mais on demande vite au Pape la bénédiction nuptiale. Il vient enfin, ce dénouement,

la mort donne la vie, — l'Égyptienne avait bien lu dans les mains de Victorien et de Lia; — c'est calme comme l'aube naissante et le dernier sourire d'un jour qui va mourir.

Jusqu'ici, j'avais vu Hildebrand, élevé par ses mérites aux plus hautes dignités de l'Église; ce moine à l'intelligence vaste, au cœur ferme, à la foi ardente, ce grand homme et ce grand saint, je l'avais vu mourir en proférant les paroles fameuses : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil; » et ma fierté de chrétien se redressait devant cette noble figure, une des plus majestueuses du moyen âge. M. Gebhart ne les omet pas, mais pourquoi les mettre dans l'ombre, en ajoutant celles-ci : « Recevez, mes enfants, le dernier sacrement imposé par le pape Grégoire »? Cependant, libre au romancier d'imaginer « un mariage *in extremis* » : le roman historique admet la fiction; mais il doit rejeter la fausseté. Or, le moyen âge ecclésiastique, malgré ses fautes et ses scandales, est moins triste, moins maussade, et surtout moins niais que ne le croit M. Gebhart.

L. V., S. J.

Aimez vos ennemis, par le R. P. Spillmann, traduit de l'allemand par E. C. Tours, Cattier, 1894. In-8, pp. 155. Prix : 1 fr. 50.

Le P. Spillmann procède à la façon du chanoine Schmidt : il intéresse, il charme, il émeut et il enseigne. Les différents récits qui composent ce nouveau recueil sont tirés des annales des Missions étrangères. La jeunesse aime tout ce qui vient de loin et elle accueillera avec joie ces descriptions de pays inconnus; elle verra surtout avec profit comment les nouveaux baptisés savent aimer leurs ennemis. ADÉODAT LEFEVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical review (Philadelphie). — Février. — Imperfections de nos systèmes de théologie morale et leurs remèdes, *Rev. J. Hogan.*

Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa. — 12e série, nos 7 et 8. — La question des Indes orientales en Portugal au XVIe siècle, *Sousa Viterbo.*

Nos 9 et 10. — Lettres envoyées de l'Amérique du Sud (1882-83), *A. Lopes Mendes.*

Boletin de la real Academia de la historia. — Janvier. — Inscriptions romaines et hébraïques, *F. Fita.*

Février. — Monuments préhistoriques de Majorque et Minorque, *Emile Hübner.*

Mars. — Concile national de Palencia en 1100 et de Girone en 1101, *F. Fita.*

Catholic world (New-York). — Février. — Sur l'architecture contemporaine de l'Église catholique, *R. Adams Cram.*

Mars. — Une retraite à la Trappe, *Scott.*

Avril. — Vie sociale primitive dans une vieille cité, *R. Elliott.*

Ciudad de Dios (Madrid). — 20 janvier. — Jansénisme et Régalisme en Espagne, *P. F. Miguelez.*

5 février. — Peine de mort et droit de grâce, *P. Jeronimo Montes.* — Preuves du Teledikto, *P. Teodoro Rodriguez.*

20 février. — L'existence de Dieu et la science athée, *P. Tomas Rodriguez.*

5 mars. — Pentateuque et archéologie préhistorique, *P. Del Val.*

20 mars. — Traditions religieuses en Orient, *P. Juan Lazcano.*

Civilta cattolicà (Rome). — 3 février. — Nécropoles pélasgisques et origines italiennes.

17 février. — Léon XIII et la question biblique. — Nicolas III (Orsini), 1277-1280.

3 mars. — Présages d'hier et réalités d'aujourd'hui.

17 mars. — Les principes de morale et les écoles d'économie politique.

7 avril. — Etat actuel de la Pologne.

Katholische Bewegung (Würzburg). — Février. — Un discours d'évêque catholique (Mgr Haffner, de Mayence). — Un discours d'évêque protestant suédois). — La protestation de Spire. Shakespeare était-il catholique ? — Origène. — Italia farà da sè. — Mgr S. Brunner.

Literarische Rundschau (Fribourg en B.). — Février. — Poésies catholiques récentes, *v. Heemstede.* — Mer-

cati, L'âge de Symmaque, le traducteur de la Bible.—Schulte, La version copte des quatre grands prophètes, *Hoberg*.—A. Jean, Les évêques et les archevêques de France depuis 1682, *Müller*.—Egli, Histoire ecclésiastique de la Suisse jusqu'à Charlemagne, *Hürbin*. — Kennedy, Foi en Dieu et conception moderne du monde. — Kratz, Le problème du monde, *Weiss*. — Blume, Le Symbole des apôtres. — Schmitz, De effectibus sacramenti Extremæ unctionis, *Schanz*.—Dankô, Vetus Hymnarium Hungariæ, *Krieg*. —Grimmich, Manuel de philosophie théorique, *Schmid*.—Hertling, Locke (Baeumker).— Rothe, Traité de droit naturel, *Bastien*. — Devas, Political economy, *Weiss*.

Lyceum (Dublin). — Février. — Le travail agricole en Irlande.

Monat-Rosen (Bâle). — 15 décembre.—Trois jours à Lucerne, *L. Ody*.

15 février. — Du pessimisme à l'anarchie, *G. de Montenach*.

15 mars. — Ferdinand Brunetière, *Jean Quartenoud*.

Month (Londres). — Février. — Hymnologie anglaise, *Orby Shiphey*. — Le Christ dans la théologie moderne, *R. John Rickaby*.

Mars.— Vie et correspondance de Stanley, *C. Kegan Paul*.

Avril. — Pour nos marins. Leurs sociétés de secours, *R. F. Goldies*.

Monumenta historica, *S. J.* (Madrid). — Mars. — Chroniques de la Compagnie de Jésus en 1548.

Précis historiques (Bruxelles). — Février. — Catholicisme ; son passé, son avenir, *L. Delplace*. — Mission du Congo belge, *Van Henxthoven* et *Liagre, S. J.* — Bengale, *Lhermite* et *Knockaert, S. J.*

Mars. — Lettre des *PP. Meulemeester, Camoy* et *Maene*.

Avril. — Léon XIII. Seize années de pontificat, *V. B.*

Przeglad powszechny (Cracovie). — Février. — Décret de bannissement du P. Mentchinski, *Tcherminski*. — P. Antoniewitch aux couvents de Tarnopol et Sandec, S. J., *Badeni*. — Destinées historiques de la Russie Blanche et de la Lithuanie, *Charlowski*. — Nouvelle théorie d'esthétique, *Rydl*. — Frédéric Ozanam, *M.*

Mars. — Décomposition actuelle du protestantisme en Allemagne, *Bilezewski*. — Un passé récent : vie de soldat, *Kraskowski*. — Troisième soirée sur les bords du lac de Genève, *Morawski, S. J.* — Le Congrès catholique de Chicago, *Imigrodski*. — P. Charles Antoniewicz : Missions après la jacquerie, *Badeni*.

Avril. — Tribunaux populaires en Lithuanie, *Witord*. — L'abbé Charles Antoniewiez, *Badeni*. —Congrès des religions à Chicago, *Zmigrodzki*.— D'un passé récent, *Kraskowski*. — Aperçus sur la religion de Vespasien Kochowski, *Dziama*.—Bibliographie. — Chronique.

Mai. — Encyclique aux Polonais, *Morawski*. — Genèse et histoire du Symbole des Apôtres, *Bilezewski*. — D'un passé récent, *Kraskowski*. — Vie de saint Stanislas Kostka, poème latin de Grégoire de Sambor, traduction de *Stroka*. — Congrès des religions à Chicago, *Zmigrodzki*. — Tribunaux populaires en Lithuanie, *Witord*. — Bibliographie. — Chronique.

Revue Bénédictine (Maredsous). — Février. — Nouvelles recherches sur l'auteur du *Te Deum*.

Mars. — Notes pour servir à l'histoire des monastères bénédictins de la province de Reims. — Israël et Amalec.

Revue Canadienne (Montréal). —

Janvier. — Samuel Champlain, *E. Magider.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Janvier. — Théories et systèmes des probabilités en théologie morale, *R. P. Boisdron.*

Février. — De la science de Jésus-Christ, *abbé Bovet.*

Mars. — Nouveaux livres posthumes de Barbey d'Aurevilly, *W. Ritter.*

Rivista internazionale (Rome). — Janvier. — Question du repos des fêtes, *N. Raffaelli.*

Mars. — Le Contrat de travail, *marquis de Luca.*

Scuola cattolica (Milan). — Janvier. — De l'esprit des trois partis italiens : libéraux, catholiques, socialistes, *F. Meda.*

Février. — Antonio Fogazzaro, l'évolution et la doctrine catholique, *G. Ballerini.*

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg-en-Brisgau). — Février. — L'encyclique *Providentissimus Deus*, *J. Knabenbauer.*—Religion et christianisme d'après Albert Ritschl, I, *Th. Granderath.* — L'enseignement supérieur des filles en Allemagne, *L. von Hammerstein.* — L'œuf du coucou, II, *E. Wasmann.* — L'éducation des Wittelsbach bavarois, II, *O. Pfülf.*— Aubrey de Vere, II, *A. Baumgartner.*

Mars. — Culture et science allemandes aux XVIe siècle, *A. Baumgartner.* — Religion et christianisme d'après A. Ritschl (fin), *Th. Granderath.* — Le socialisme d'État (fin), *H. Pesch.* — Eucharistie et martyre, *C. A. Kneller.* — Le nouveau roman de F. Dahn : « Julien l'Apostat », *W. Kreiten.*

Studien (Utrecht). — T. XLI, 5e livraison, 1893. — Le droit ancien et moderne, *A. van Gestel.* — Multatuli l'athée, *F. A. Lode.* — Bulletin de physique : Gaz incandescent, *d'Avez.*

T. XLV, 1re livraison, 1894. — Assurance de l'ouvrier, *P. B. Bruin.* — Çà et là dans le règne des forces, *J. Kerlen.* — Notes sur le Dr Boisseries et autres, *G. van Heyst.*

T. XLII, 2e livraison, 1894. — Multatuli l'Athée, *A. Lode.* — L'année de la naissance de saint Ignace de Loyola, *H. Alberdingk Thijm.* — Uit Nederland en Insulinde. Causeries littéraires, *T.* — A propos du dernier écrit du P. Jonckbloet, *M.*

Mai. — Le développement de la population, *V. Becker.* — Une conversion. Multatuli, *A. Lode.*

Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner-und dem Cistercienser orden (Brünn). — 4e fascicule de 1893. — Bernard Gustave, cardinal de Bade, et la Congrégation Bénédictine de Suisse (fin), *D. Ringholz.* — Le plus ancien inventaire des propriétés de l'abbaye de Seckau, 1543, *Dr A. Mell.* — L'histoire des premiers temps de l'Ordre de Saint-Benoît et la nouvelle critique, *D. Adlhoch.*

Zeitschrift für katolische Theologie (Innsbruck). — Janvier. — L'idée de Dieu chez Ritschl, *B. Rinz, S. J.* — La diète de Prague en 1575 (II), *J. Svoboda, S. J.* — L'explication de la transsubstantiation, *F. Schmid.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *avril* — 20 *mai* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Boissarie (Dr). — *Lourdes depuis* 1858 *jusqu'à nos jours*. Paris, Sanard et Derangeon, 1894. In-16, pp. viii-516. Prix : 3 fr. 50.

Bolo (abbé Henry). *Les Décadents du christianisme*. Paris, Haton, 1894. In-16, pp. xxxi-302. Prix : 2 fr. 50.

Chapot (abbé Léon). — *La Séduction libérale et la nécessité de l'autorité chrétienne, dans l'ordre politique et civil*. Paris, Féchoz, 1894. Broch. in-8, pp. 62.

Dalponte (Dr Jeremia). — *Compendium theologiæ fundamentalis*. Trente, Monauni, 1894. In-8, pp. 355. Prix : 5 francs.

Farges (A.), prêtre de Saint-Sulpice, directeur du séminaire de l'Institut catholique de Paris *(Ecole des Carmes)*. — *L'Idée de Dieu, d'après la raison et la science. Existence de Dieu. Nature de Dieu. Rapports de Dieu et du monde* (7e vol. des *Etudes philosophiques pour vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas, et leur accord avec les sciences*). Paris, Secrétariat de la Société de Saint-Thomas d'Aquin (74, rue de Vaugirard), 1894. In-8, pp. 578. Prix : 6 fr. 50.

Goldie (Francis), S. J. — *Our Sailors and their helpers*. (Extrait du *Month*, avril 1894.) Brochure in-8, pp. 14.

Gravier (abbé). — *Cantiques de circonstance, de congrégations et de confréries. — Dieu et Patrie. — Vie religieuse. — Credo. — Mariage. — Cloches. — Noviciats. — Orphelinats. — Pèlerins de Jérusalem. — Notre-Dame des Champs. — Offertoire. — Réunions ouvrières. — Séminaires et collèges. — Paroissiens. — Ecoles. — Cercles et patronages.* Paroles et musique. Prix net unique de chaque morceau : 1 fr. 50 ; par souscription : 1 fr. On peut souscrire à dix cantiques seulement, au choix.

Prix net : 10 fr., au lieu de 15 fr. Paris et Lille, Taffin-Lefort ; Cannes, chez l'auteur.

— *La Française. Chant national. Marseillaise de la Paix.* Soli à trois voix avec accompagnement. Prix : 2 francs ; sans accompagnement : 60 centimes.

JEAN DE JÉSUS-MARIE (le P.), carme déchaussé. — *Traité sommaire de l'amour et de la dévotion envers la Reine du ciel.* Traduit du latin par le P. Jean-Aimé de la Sainte-Famille, du même Ordre. Lille, Imprimerie de Dom Bosco, 1894. In-32, pp. 56.

KNABENBAUER (I.), S. J. — *Cursus Scripturæ sacræ*, auctoribus R. Cornely, I. Knabenbauer, Fr. de Hummelauer. *Commentarius in Evangelium secundum Marcum.* Paris, Lethielleux, 1894. In-8, pp. 451. Prix : 8 fr. 75.

LAMBERT (Maurice), avocat, docteur en droit. — *Les Fabriques d'église et leur nouvelle comptabilité.* Paris, Bureau de la Société d'économie sociale, 54, rue de Seine. 1894. Broch. in-8, pp. 23.

LÉMANN (abbé Joseph). — *Jeanne d'Arc, conservatrice du cœur de la France. Panégyrique prononcé dans la cathédrale d'Aix, le* 8 *mai* 1894. Deuxième édition. Lyon, Vitte, 1894. Broch. in-8, pp. 30.

MARIANI (A. F.), S. J. — *Les Dons et les Fruits du Saint-Esprit, ou Neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte.* Bruxelles, A. Vromant, 1894. In-16, pp. 64. Prix : 35 centimes.

MICHEL (le P.), des Pères Blancs. — *L'Orient et Rome. Etude sur l'union.* Paris, Vic et Amat, 1894. In-12, pp. XXII-344. Prix : 3 fr. 50.

PEYRE (abbé). — *Les Feuilles d'Or*, publication miniature de bonnes pensées, paraissant tous les trois mois, par 12 feuilles séparées : 1 franc ; la collection complète en 15 volumes : 15 francs, franco ; les trois derniers volumes se vendent seuls, séparément : 1 fr. le volume. Paris, Delhomme et Briguet ; Albi, chez l'auteur.

— *Le Calendrier du Cœur*, permettant, par une combinaison à part, de conserver précieusement les dates marquantes de la vie de chacun. Prix, franco : 10 centimes ; 7 fr. 50 le cent. Mêmes éditeurs et libraires.

PIERACCINI (abbé L.). *De l'Utilité temporelle de la religion. Une page de psychologie sociale.* Toulouse, Imprimerie catholique Saint-Cyprien, 1894. Broch. in-8, pp. 71.

PINOT (Robert). — *L'Église et l'esprit nouveau.* Paris, Firmin-Didot, 1894. Broch. in-12, pp. 50. Prix : 75 centimes.

PREVERAUD (Edmond). — *L'Église et le peuple. Études sur la liberté, l'égalité, la fraternité et la propriété.* Paris, Téqui, 1894. In-12, pp. VIII-416. Prix : 2 francs.

VASSON (abbé). — *Saint Basile le Grand. Ses œuvres oratoires et ascétiques.* Ouvrage approuvé par S. G. Mgr Fuzet, évêque de Beauvais. Paris, Tolra, 1894. In-16, pp. 752. Prix : 5 francs.

Vieille (P. Victor), S. J. — *Manuel illustré des confréries et autres œuvres du Très-Saint-Sacrement.* Abbeville, Paillard, 1894. Broch. illustrée. In-32, pp. 32.

X***. — *Bienfaisance et charité.* Nîmes, Grasset, 1896. In-8, pp. 36. Prix : 75 centimes.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Beaulieu (C. de). — *Les Peintres célèbres du dix-neuvième siècle.* T. I. *Gros, Girodet, baron Gérard, Robert, Géricault, H. Vernet, P.-N. Guérin, Sigalon,* etc. T. II. *Corot, Meissonier, Delaroche, Manet, Robert-Fleury, B. Lepage, Paul Baudry, Daubigny,* etc. Paris, Bloud et Barral, 1894. 2 vol. in-8, pp. 309 et 304. Prix : chaque vol., 4 francs.

Bonzon (Jacques), avocat. — *Cent ans de lutte sociale. La Législation de l'enfance* (1789-1894). Paris, Guillaumin, 1894. In-18, pp. 268. Prix : 3 fr. 50.

Brissaud (M.). — *Histoire des sources du droit romain,* par P. Krueger, traduit de l'allemand par Brissaud. (Tome XVI du *Manuel des Antiquités romaines.*) Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. xii-552. Prix : 12 fr.

Coquille (J.-B.-V.), rédacteur de l'*Univers* et du *Monde.* — *La France et le code Napoléon.* Paris, Lecoffre, 1894. In-8, pp. 428. Prix : 6 francs.

Guilhon (E.), lieutenant de vaisseau. — *Théories météorologiques et prévision du temps.* Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-8, pp. iii-88, avec 29 figures et tables. Prix : 2 fr. 50.

Hatzfeld (A.), Darmesteter (A.) et Thomas (A.). — *Dictionnaire général de la langue française du commencement du dix-septième siècle jusqu'à nos jours,* précédé d'un traité de la formation de la langue et contenant : 1° la prononciation figurée des mots ; 2° leur étymologie, leurs transformations successives et l'exemple le plus ancien de leur emploi, etc. Paris, Delagrave, 1894. 13e livraison : *Epreuve-Faîte.* In-8, pp. 945-1024. Prix de souscription à l'ouvrage complet en 30 livraisons : 30 francs. Chaque livraison : 1 franc.

Kelly (Thomas), S. J. — *The First principles of Voice Production in song and speech,* (Extrait du *Month,* mars 1893). 2e édition. London, Burns and Oates. Brochure in-8, pp. 23. Prix : 6 pence.

Le Boulengé (général). — *Détermination des vitesses vélocipédiques.* Bruxelles, bureau du *Cycliste belge illustré,* et Gand, Vandermeulen, 1894. In-24, pp. xxxiv-50. Prix : 3 francs.

Lefort (L.). — *Deux Mosaïques chrétiennes du quatrième siècle* (Extrait de l'*Enseignement chrétien* du 16 avril 1894). Paris, Poussielgue, 1894. Broch. in-8, pp. 11.

Nitti. — *Le Socialisme catholique*. Trad. de l'italien. (8e vol. de la Collection d'auteurs étrangers contemporains.) Paris, Guillaumin, 1894. Gr. in-8, pp. x-410. Prix : cartonné toile, 9 francs.

Nivelet (Dr). — *Hygiène alimentaire pour la santé et la longévité. Sobriété. Végétarisme*. Commercy, Cabasse, 1894. Broch. in-12. Prix : 1 franc.

Nys (E.), professeur à l'Université de Bruxelles. — *Les Origines du droit international*. Bruxelles, Castaigne; Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. v-414. Prix : 10 francs.

Pesch (R. P. Tilmann), S. J. — *Kant et la science moderne*. Traduit de l'allemand, par M. Lequien. Paris, Lethielleux, 1894. In-16, pp. 280. Prix : 3 fr. 50.

Poland (W.), professeur de philosophie rationnelle à l'Université Saint-Louis. — *The Laws of thougt or formal logic*. New-York, Boston et Chicago, Silver, Burdett and Co, 1892. In-16, pp. 104.

— *Fondamental ethics*. In-16, pp. 138. Mêmes éditeurs.

Serres (Louis), professeur de chimie à Jean-Baptiste Say. *Traité de chimie avec la notation atomique*. Troisième partie : *Chimie organique*. Paris, 1894. In-16, pp. 589-904. Prix : 3 fr. 50. Les trois parties en un vol., 10 francs.

Trémerel (Dr G.). — *Des Sociétés coopératives de consommation à l'étranger et en France*. Paris, Giard et Brière, 1894. In-8, pp. 272. Prix : 5 francs.

Verdad (P.) (Lessard). — *Socialisme pratique par le retour à la terre. Dédié au peuple, mais plus particulièrement aux gouvernants, aux classes et sociétés dites aristocratiques*. Paris, 1894. In-16, pp. 183. Prix : 2 francs.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Abrantès (duchesse d'). — *Mémoires. Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*. Tomes V et VI. Paris, Garnier, 1894. 2 vol. in-12, pp. 562 et 586. Prix : chaque vol., 3 fr. 50.

Apollinaire (le P.). — *Le Chapeau cardinalice du P. Joseph* (Extrait de la *Revue du Midi*). Nîmes, Gervais-Bedot, 1894. Broch. in-8, pp. 25.

Armailhacq (Mgr d'), prélat domestique de S. S., recteur de Saint-Louis des Français. — *L'Église nationale de Saint-Louis des Francais à Rome*. Rome, imprimerie Cuggiani; Paris et Poitiers, Oudin, 1894. In-4, pp. 224. Prix : 10 francs. In-12, pp. 372. Prix : 3 francs.

Aspres (Gaston des). — *Un Peuple exproprié.* Paris, Grasilier, 1894. In-12, pp. 317. Prix : 3 fr. 50.

Boursin (abbé), chanoine de Coutances. — *Un Martyr normand. Le vénérable Auguste Chapdelaine, de la Société des Missions étrangères.* Paris, Grillot, 1894. In-8 illustré, pp. xv-304. Prix : relié, 7 fr. 50 ; broché, 5 francs.

Broc (vicomte de). — *Un Évêque de l'ancien régime sous la Révolution. M. de Maillé-La Tour-Landry.* Paris, Lamulle et Poisson, 1894. In-8, pp. viii-354. Prix : 5 francs.

Charrier (R. P. Pierre), S. J. — *Histoire du vénérable Père Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, complétée à l'aide de documents inédits.* Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1894. 2 vol. in-8, pp. xix-397 et 368. Prix : 10 francs.

Cros (P. L.-Jos.-Marie), S. J. — *Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux.* Toulouse, Loubens, 1894. In-8, pp. xii-369. Prix : 3 fr. 50.

Dejob (C.). *L'Instruction publique en France et en Italie au dix-neuvième siècle.* Paris, Colin, 1894. In-12, pp. xi-455. Prix : 3 fr. 50.

Gandar (le P. D.), S. J. — *Le Canal impérial. Étude historique et descriptive (Variétés sinologiques*, n° 4). Chang-Haï, Imprimerie de la Mission catholique, orphelinat de T'ou-sè-wè, 1894. In-8, pp. ii-78.

Ingold (A. M. P.). — *Miscellanea Alsatica.* Paris, Picard, 1894. In-16, pp. 115.

La Gorce (Pierre de). — *Histoire du second Empire.* Paris, Plon, 1894. 2 vol. in-8, pp. vii-493 et 458. Prix : 16 francs.

Lambert (abbé). — *Mémoires de famille de l'abbé Lambert, dernier confesseur du duc de Penthièvre, aumônier de la duchesse douairière d'Orléans, sur la Révolution et l'émigration* (1791-1799), publiés pour la Société d'histoire contemporaine par Gaston de Beauséjour, son arrière-petit-neveu, ancien élève de l'Ecole polytechnique. Paris, Picard, 1894. In-8, pp. xix-330. Prix : 10 francs.

Largent (A.), O. J. — *Un Nouvel historien de saint François d'Assise* (Extrait de la *Revue catholique d'Alsace).* Colmar, Huffel, 1894. Broch. in-8, pp. 14.

Ludres (comte de). — *Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine.* Paris, Champion, 1893. 2 vol. in-8, pp. viii-434 et 393. Prix : 20 francs.

Martin (Alexis). — *Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris. Région du Nord. II. De Senlis à Compiègne et à Noyon. — Pierrefonds. — Villers-Cotterets. — Crépy-en-Valois. — La Ferté-Milon. — Nanteuil-le-Haudoin, etc.* Avec 60 gravures, 1 vue panoramique et 2 cartes coloriées. Paris, Hennuyer, 1894. In-16, pp. xi-348. Prix : 3 francs.

Mazon (A.). — *Chronique religieuse du vieil Aubenas.* Valence, imprimerie Céas, 1894. Broch. in-8, pp. 94.

Préville (A. de). — *Les Sociétés africaines. Leur origine. Leur évolution. Leur avenir.* Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. xiii-345. Prix : 3 fr. 50.

Ricard (Mgr), prélat de la maison de S. S., vicaire général honoraire de Mgr l'archevêque d'Aix. — *Jeanne d'Arc la Vénérable, d'après les documents versés au Procès de canonisation.* Préface de Mgr Gouthe-Soulard. Paris, Dentu, 1894. In-8, pp. 286. Prix : 3 fr. 50.

Richemont (comtesse de). — *Histoire de Mlle Le Gras (Louise de Marillac).* Quatrième édition. Paris, Poussielgue, 1894. In-12, pp. xviii-392. Prix : 3 fr. 50.

Séché (Léon). — *Les Origines du Concordat.* T. I. *Pie VI et le Directoire.* T. II. *Pie VII et le Consulat,* d'après des documents inédits tirés des Archives nationales et de celles des Affaires étrangères de France et d'Espagne. Portraits de Pie VI, Pie VII, Azara, Cacault, l'abbé Bernier et le Premier Consul. Paris, Delagrave, 1894. 2 vol. in-8, pp. xx-378 et 329. Prix : 15 francs.

Sicard (abbé). — *L'Ancien clergé de France. II. Les évêques pendant la Révolution.* Paris, Lecoffre, 1894. In-8, pp. 513. Prix : 6 fr.

Sortais (Gaston), S. J. — *Ilios et Iliade. Les Ruines de Troie. — Formation de l'Iliade. — Essai de restauration de l'Iliade primitive. — L'Olympe et l'art homériques.* Deuxième édition. Paris, Bouillon, 1894. In-8, pp. xv-417, avec une carte. Prix : 5 francs.

Weill (G.), docteur ès lettres, ancien élève de l'École normale. — *Saint-Simon et son œuvre.* Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. x-247. Prix : 3 fr. 50.

Willems (C.). — *La Sainte robe de Trèves et la relique d'Argenteuil. Etude archéologique et historique.* Paris, Lamulle et Poisson, 1894. In-16, pp. 207. Prix : 2 francs.

X***. — *Les Mémoires d'une inconnue, publiés sur le manuscrit original.* Paris, Plon, 1894. In-8, pp. xi-419. Prix : 7 fr. 50.

X***, chroniqueur. — *L'Épiscopat français, hier, aujourd'hui, demain.* Paris, Grasilier, 1894. In-12, pp. 272. Prix : 3 fr. 50.

BELLES-LETTRES

Bigeon (Maurice). — *Les Révoltés scandinaves. J. Brandès, Jonas Lie, Grieg, Bjornson, Strindberg, Rang, Garborg et Ibsen.* Paris, Grasilier, 1894. In-12, pp. 341. Prix : 3 fr. 50.

Brunetière (Charles). — *L'Autopsie du docteur Pascal, ou l'Anti-Zola.* Deuxième édition. Broch. in-8, pp. 23. Prix : 1 franc.

CHAPMAN (W.). — *Le Lauréat. Critique des œuvres de M. Louis Fréchette.* Québec, imprimerie Brousseau, 1894. In-8, pp. xvi-323.

COGORDAN (Georges). — *Joseph de Maistre* (Collection des grands écrivains français). Paris, Hachette, 1894. Prix : 2 francs.

DOUMIC (R.). — *Ecrivains d'aujourd'hui. Paul Bourget. Pierre Loti. Jules Lemaître. Ferdinand Brunetière. Emile Faguet. Ernest Lavisse. Notes sur les prédicateurs : Mgr d'Hulst,* etc. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 318. Prix : 3 fr. 50.

DRAULT (Jean) et GAULOIS (Noel). — *La Bête noire de Baptistin. Comédie bouffe en deux actes.* Paris, Gautier, 1894. In-12, pp. 90. Prix : 1 franc.

FILON (Augustin). — *Mérimée et ses amis.* Paris, Hachette, 1894. In-12, pp. xviii-390. Prix : 3 fr. 50.

GARINO (I. B.), S. S. S. — *Sancti Basilii magni et sancti Ioannis Chrysostomi orationes selectæ, ad optimas editiones exactæ et animadversionibus auctæ* (3e vol. de la *Collezione di classici greci annotati e commentati*). Turin, Imprimerie Salésienne, 1894. In-16, pp. xi-232. Prix : 1 fr. 20.

LA BRIÈRE (L. de). — *Montaigne chrétien. Réflexions tirées des « Essais ».* Paris, Chailley, 1894. In-12, pp. 260. Prix : 4 francs.

LA JONQUIÈRE (C. de), capitaine d'artillerie. — *L'Armée à l'Académie.* Paris, Perrin, 1894. In-8, pp. x-425. Prix : 7 fr. 50.

SCHURÉ (E.). — *La Vie mystique* (en vers). Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. ix-223. Prix : 3 fr. 50.

TAINE (H.). — *Derniers essais de critique et d'histoire.* Paris, Hachette, 1894. In-12, pp. viii-263. Prix : 3 fr. 50.

ROMANS

BEAUME (Georges. — *Au Pays des cigales.* Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 279. Prix : 3 fr. 50.

CALMETTES (Fernand). — *Brave fille* (Ouvrage couronné par l'Académie française). Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 306. Prix : 3 fr. 50.

DONEL (Lucien). — *Comiche.* Paris, Charpentier, 1894. In-12, pp. 306. Prix : 3 fr. 50.

LA BRETONNIÈRE (Jean de). — *Zozo.* Paris, Lemerre, 1894. In-12, pp. 280. Prix : 3 fr. 50.

LA QUEYSSIE (E. de). — *Acte d'amour.* Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 293. Prix : 3 fr. 50.

Le 31 mai 1894.

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. DUMOULIN et Ce, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

30 JUIN 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — **Les Ordinations anglicanes,** par Fernand Dalbus. Arras, Sueur-Charruey, 1894. Broch. in-8, pp. 40.

II. — **Tractatus canonicus de Sacra Ordinatione,** auctore Petro Gasparri, sacerd., in Instituto catholico Parisiensi, textûs canonici professore, etc. Paris, Delhomme et Briguet, 1893. 2 vol. in-8, pp. 441 et 399. Prix des 2 vol. : 13 francs.

III. — **Tractatus de Legibus** quem præcipue ad usum alumnorum suorum edidit Henricus Van den Berghe, SS. Canon. Doct., Semin. Brugen. præses. Bruges, Imprimerie De Plancke, 1893. In-8, pp. 163. Prix : 2 francs.

IV. — **A une Supérieure religieuse** *au sujet d'un récent décret pontifical.* Lettre du R. P. Secondo Franco, de la Compagnie de Jésus. Seule traduction française avec autorisation de l'auteur, par l'abbé A.-E. Gautier, du clergé de Bordeaux, docteur en droit canonique. Paris, Téqui, 1893. In-12, pp. 175. Prix : 1 fr. 25.

V. — **Des sentences « ex informata conscientia »,** par l'abbé René Bassibey, licencié en théologie, docteur en droit canonique. Ouvrage couronné par l'Académie de Saint-Raymond de Pennafort de Paris. Paris, au bureau du *Journal du Droit canon*, 95, avenue de Versailles. In-8, pp. 116.

VI. — **Code de procédure canonique dans les causes matrimoniales,** par M. l'abbé G. Périès, docteur en droit canon,

professeur de droit canonique à l'Université de Washington, membre de l'Académie de Saint-Raymond. Paris, Lethielleux, 1894. In-8, pp. VIII-261. Prix : 4 francs.

I. — L'Église catholique reconnaît la validité des ordinations dans les sectes hérétiques de l'Orient qui ont conservé leurs antiques liturgies; elle tient pour au moins douteuses celles de l'Église anglicane. Aussi les évêques orientaux hérétiques furent-ils convoqués au concile du Vatican, mais non les évêques protestants d'Angleterre. Dans les rangs de l'Église établie, et surtout de la haute Église, ce doute semble une injure; plusieurs s'y montrent fort sensibles comme à une démonstration d'hostilité, tandis qu'il ne s'agit en réalité que du fait et de la valeur des éléments concourant à la collation du sacrement de l'Ordre. Qu'il soit établi qu'il n'a jamais cessé d'être conféré, par des évêques vraiment consacrés à des sujets aptes à le recevoir, suivant un rite sauvegardant suffisamment la matière et la forme, et avec l'intention requise, tout sera dit : la hiérarchie protestante demeurera illégitime en tant que séparée de la vérité et de la communion de l'Église romaine ; elle sera néanmoins validement constituée.

Le seul fait de l'incurie avec laquelle nombre de ministres donnent le baptême suffirait dans bien des cas, et surtout lorsque le candidat a d'abord appartenu à une secte dissidente, à inspirer des inquiétudes sur la capacité du sujet à recevoir et à conférer ensuite les ordres ; de ce seul chef, plus d'un anneau a pu manquer, et interrompre ainsi la chaîne. Quoi qu'il en soit de cette considération, et en admettant que du moins dans la haute Église le rituel officiel soit exactement suivi, la question principale est celle de la réalité et de la validité de l'ordination de Parker, source de l'épiscopat et des ordres de l'Église anglicane.

M. Fernand Dalbus — ou le théologien érudit qui signe de ce nom — étudie le problème, et arrive aux conclusions suivantes :

1° Le rite de l'Ordinal anglican, pris en lui-même, pourrait être suffisant, en ce qui regarde la consécration épiscopale ; — d'autant qu'il reproduit en substance le texte du Pontifical de Sarum, employé en Angleterre avant le schisme (p. 14).

2° La consécration de Parker doit être regardée comme cer-

taine quant au fait; mais un doute subsiste au sujet de l'intention du consécrateur Barlow.

3° Par le fait des altérations introduites dans les cérémonies de l'ordination des prêtres, les ordinations sacerdotales, et par suite les consécrations épiscopales sont invalides dans l'Église anglicane.

S. Ém. le cardinal Bourret, dans une lettre d'éloges à l'auteur, appuie ces conclusions en les accentuant encore davantage.

Si nous avions à discuter à fond la question, nous aurions quelques doutes à élever sur la valeur des arguments apportés pour prouver les deux dernières conclusions.

Pour défendre la troisième, M. Fernand Dalbus recourt à la théorie qui veut que l'Église ait le pouvoir, et de fait l'ait exercé, de changer la matière de l'ordination sacerdotale suivant les lieux et les temps, en sorte que la porrection des instruments soit devenue matière essentielle, sans l'avoir été ni toujours ni partout. Or, elle est omise dans le Rituel anglican; donc point de sacerdoce, et, par une conséquence nécessaire, pas d'épiscopat validement conférés. Il s'en faut, on le sait, que cette opinion soit commune parmi les théologiens contemporains et plus anciens, ou qu'elle gagne du terrain parmi les érudits; l'argument que l'on en tire est assurément probable : il n'est pas certain.

La deuxième conclusion ne formule qu'un doute sur l'intention de Barlow; c'est prudence, et dans ces termes elle serait difficile à attaquer. Toutefois l'auteur semble porter loin ses exigences en fait d'intention strictement suffisante pour la valeur des sacrements. De graves erreurs sur leur nature, leurs conditions, leurs effets, — et c'était assurément le cas de Barlow en ce qui touche le sacrifice, le pouvoir sacerdotal et épiscopal, — sont cependant conciliables avec l'intention première et dominante d'administrer les ordres tels qu'ils sont en eux-mêmes, et tels que l'Église les a toujours conférés en réalité. Ainsi, le baptême, le mariage sont-ils vraiment sacrements à l'insu de ceux qui l'administrent en se trompant sur leur valeur, et pour ainsi dire en dépit de leurs préventions, si avant tout ils veulent donner le baptême tel que Notre-Seigneur l'a institué, ou étant chrétiens se marier véritablement.

Un curieux épilogue à cette brochure nous est fourni par une lettre courtoise et intéressante de l'évêque anglican de Salis-

bury, le T. R. Dr J. Wordworth, publiée dans le *Monde*, 28 mai 1894. « Nous sentons trop vivement dans ces ordinations la grâce de Dieu, déclare le prélat protestant, pour être ébranlés par la réprobation des hommes ou raffermis par leur faveur. » Puis, après s'être plaint « avec une certaine tristesse » de la lettre d'approbation de S. Ém. le cardinal Bourret, surtout parce qu'il le croit « un prélat instruit, pieux, veillant fidèlement sur son diocèse et jouissant d'une réputation distinguée en dehors comme au dedans de l'Église de France », l'évêque nie énergiquement que les rites des ordinations soient altérés ou négligemment observés. Il s'efforce de montrer que ni la notion « peu compréhensive » du sacerdoce, tel que le conçoit l'Église protestante, — ni la doctrine de la présence réelle, qui est « la doctrine explicite et officielle de notre Église », — ni la confession des péchés, alors que le pouvoir de les remettre est formellement donné dans l'ordination, — ne sauraient autoriser le doute sur la validité des ordres. *Lex orandi est lex credendi;* l'Église anglicane, en s'écartant des rites de l'Église romaine, a pu user de la liberté des églises nationales, elle n'a jamais voulu se séparer de l'Église catholique.

Plaise à Notre-Seigneur de faire bientôt reconnaître au Très Révérend auteur de cette protestation, comme naguère à l'illustre Newman, que l'Église romaine et l'Église catholique s'identifient de telle façon, qu'il est impossible de demeurer uni à l'une sans appartenir à la communion de l'autre! Ce serait, ce jour-là, grande joie aux anges de Dieu.

II. — Les mêmes qualités qui ont valu au *Tractatus canonicus de Matrimonio* de Mgr Gasparri une estime bien méritée, recommandent le *Tractatus canonicus de Sacrâ Ordinatione*, récemment publié par le savant professeur de l'Institut catholique de Paris : exactitude et ampleur de doctrine, clarté et méthode dans l'exposition, et surtout informations sûres et fort riches touchant les décisions du Saint-Siège, jusques et y compris celles de 1893.

Cinq chapitres ou parties divisent l'ouvrage : *Notiones præliminares; — De tempore et loco; — De subjecto; — De essentialibus sacræ ordinationis partibus; — De effectibus sacræ ordinationis.* Le troisième comprend le traité complet des irrégularités et empêchements aux saints ordres; dans le cinquième sont relatées et

discutées les questions théologiques et canoniques relatives au ministre légitime, à la matière et à la forme des ordres, avec de nombreuses et intéressantes citations des liturgies anciennes et orientales. L'ouvrage se termine par cinq *Allegata* contenant les principales constitutions et instructions du Saint-Siège, et une série de documents empruntés aux antiques liturgies.

Nous regrettons que Mgr Gasparri se soit contenté de six lignes mises en note (p. 279), touchant l'importante question des ordinations anglicanes. La hiérarchie protestante de l'Église établie la tient fort à cœur; elle présente d'ailleurs assez d'intérêt critique et théologique pour mériter mieux qu'un simple renvoi à Perrone, *de Ordine*, surtout lorsqu'on admet, comme l'auteur, que l'imposition des mains est la matière essentielle du sacerdoce et de l'épiscopat.

La typographie est soignée. Plus d'un lecteur trouvera peut-être bien monotones et de peu d'utilité les titres généraux se reproduisant à chaque *recto*. Trois cent cinquante pages durant vous lisez invariablement, au tome Ier : *Caput III. De subjecto sacræ ordinationis;* et au tome II, l'indication *De essentialibus sacræ ordinationis partibus* vous accompagne de la page 68 à la page 287. Les titres spéciaux à chaque page, et plus encore les manchettes, sont un luxe auquel les éditeurs modernes ont peu habitué leurs lecteurs.

III. — Doctrine exacte, ordre, clarté : telles sont les qualités du *Tractatus de Legibus*, publié par M. Van den Berghe. Une table analytique détaillée en facilite encore le maniement. — L'auteur a cru devoir renvoyer aux canonistes la question jadis vivement discutée des coutumes contraires au concile de Trente (p. 149), et passer sous silence celle des coutumes liturgiques. On peut le regretter, ainsi que l'absence d'indications sur les divers législateurs ecclésiastiques et leur autorité; ce serait rendre service au plus grand nombre des lecteurs que de préciser les idées sur la valeur exacte des divers actes des Congrégations romaines, selon la diversité de leurs formes et des questions qu'elles sont appelées à résoudre.

IV. — Le R. P. Secondo Franco, dont nous apprenions récemment la mort, avait été des premiers à écrire sur le décret du Saint-Siège du 17 décembre 1890. Il s'attachait surtout à en

montrer les raisons et à signaler les abus auxquels il remédie, c'est-à-dire une sorte d'intrusion de supérieurs laïques ou de supérieures de communautés religieuses dans le domaine réservé de la conscience, et par suite l'atteinte portée à l'autorité légitime des confesseurs jusqu'en matière de sacrements. La deuxième édition donne plus de détails sur la pratique et examine quelques difficultés. Bien que le but soit tout autre que d'insister sur la licéité des communications pleinement spontanées avec les supérieurs, cette liberté est nettement affirmée. Peut-être le vénérable auteur suppose-t-il un peu gratuitement que les confesseurs de communautés religieuses sont toujours à portée d'être consultés, et ont les loisirs de donner un temps assez notable aux doutes qui surviennent.

La traduction serre de très près le texte italien : qualité qui l'expose à sacrifier parfois l'élégance. A la page 21, faute d'impression dénaturant complètement le sens : *vies spéciales* pour *très spéciales*.

V. — Le pouvoir donné aux évêques par le Concile de Trente, sess. XIV, c. I, de procéder extrajudiciairement et pour des délits occultes, a été et est encore le palladium de la discipline ecclésiastique, là surtout où l'exercice de la juridiction épiscopale dans les formes régulières est soumis à mille entraves ou pourrait difficilement éviter le scandale.

Mais précisément parce que c'est une procédure extraordinaire et pouvant laisser place à l'arbitraire, elle inspira d'abord bien des défiances aux canonistes de l'école classique, et donna lieu à de nombreuses incertitudes. Destinée d'ailleurs à suppléer en certains cas à l'insuffisance de la procédure ordinaire, elle ne saurait la supplanter, ni dispenser de la suivre, quand elle est moralement possible; nous croyons toutefois les cas d'impossibilité morale plus fréquents que ne l'admet M. l'abbé Bassibey (p. 62-67), même après l'Instruction de 1880.

Histoire, nature, étendue et limites du pouvoir ; moyens de défense de l'accusé, conséquences de la violation des suspenses *ex informata conscientia* : c'est le traité complet, auquel sont jointes les principales Instructions du Saint-Siège ayant trait à la matière.

Citons quelques-unes des solutions à des points souvent dis-

cutés. L'auteur admet le pouvoir d'infliger la suspense perpétuelle et s'étendant jusqu'au bénéfice, du moins en rigueur de droit et dans des cas rares en définitive. On pourrait remarquer (p. 52), qu'outre les censures perpétuelles et celles qui étant *ad beneplacitum nostrum* sont temporaires et cessent avec la vie ou la juridiction de l'évêque qui les a portées, la plupart sont réellement infligées *donec pœnituerit;* il dépend du coupable d'en procurer la fin, sans quoi le changement d'évêque ne vérifiera pas la condition requise pour sa levée. Les opinions en apparence opposées peuvent se rencontrer sur ce terrain. — Pour déplacer à son détriment un curé non inamovible, il faut régulièrement un jugement au moins canonique ; l'évêque peut procéder au déplacement *ex informata conscientia* si ce jugement même est impossible. (Application généralisée de l'Instruction de la Propagande aux évêques des États-Unis, 1878.) — La suspense *ex informata*, fût-elle portée comme peine, fait encourir l'irrégularité à ceux qui la violent : les jugements du Saint-Siège ne permettent plus le doute sur ce point.

La brochure de M. l'abbé Bassibey se présente sous les auspices de l'Académie de Saint-Raymond de Pennafort à Paris, qui en a voté l'impression après l'avoir couronnée au concours. Ce sont là de bonnes lettres de recommandation : le lecteur s'assurera sans peine qu'elles sont bien méritées.

VI. — La forme adoptée par l'auteur est celle de nos codes modernes : articles courts et précis, titres, chapitres, sections. Dejà dans son *Jus canonicum generale expositum per articulos*, M. l'abbé Pillet, professeur à l'Institut catholique de Lille, avait préludé à une codification semblable de tout le droit canonique ; nous espérons bien, en dépit des anciennes traditions de compilations de fragments de pièces diverses conservant le style oratoire des chancelleries, que ce sera la forme du Code canonique de l'avenir; — sans trop espérer de voir notre souhait réalisé aussitôt que nous le désirerions.

Des notes éclaircissent chaque article et renvoient aux sources et aux auteurs ; elles atténuent, du moins en partie, l'inconvénient inhérent à ce mode de rédaction, de présenter sous une forme absolue ce qui est sujet à controverse.

On trouvera dans cet ouvrage une connaissance sûre de la ju-

risprudence dans son état le plus récent; on s'en convaincra en lisant, par exemple, ce qui a trait à l'omission de l'appel dans certains cas de nullité manifeste ; à la délégation mutuelle et générale des curés d'une ville pour assister aux mariages.

S. ADIGARD, S. J.

Cinq ouvrages de M. l'abbé Henry Bolo :

I. — Les Agonies du Cœur. *Pour les égarés de la vie.* Paris, Haton, 1893. In-18, pp. 299. — **II. — La Tragédie du Calvaire**. *Pour lire au temps de la Passion. Ibid.*, 1893. In-18, pp. 304. — **III. — Devant la Mort.** *Ibid.*, 1894. In-18, pp. 277. — **IV. — Le Fruit défendu.** *Ibid.*, 1894. In-18, pp. 283. — **V. — Les Décadents du Christianisme.** *Ibid.*, 1894. In-18, pp. xxxi-302. Prix : chaque vol., 2 fr. 50.

Cinq volumes de M. l'abbé Bolo : deux portent le millésime de 1893 ; trois celui de 1894, et nous ne sommes qu'au mois de juin. Il est vrai que ceux qui paraîtront encore d'ici à la fin de l'année porteront la date de 1895.

J'ai déjà eu l'occasion de m'expliquer sur le genre du fécond et brillant auteur. (*Études, Partie bibliographique*, 1891, p. 218 ; 1892, p. 408.) Ce qui nous a valu de sa part une déclaration de principes parue dans un de ses livres, sous forme d'avant-propos. « Avant-propos sensationnel, nous dit son éditeur, qu'on a très justement appelé une nouvelle *Préface de Cromwell*, en souvenir de la célèbre préface de V. Hugo. » Rien que cela.

C'est assez dire que les observations provoquées par les premiers essais de M. l'abbé Bolo, j'aurai à les répéter au sujet de livres écrits dans le même goût et suivant les mêmes procédés. Je tâcherai d'être bref; car en fait de répétitions les plus courtes sont les meilleures.

Après avoir lu ces cinq volumes sans en omettre une ligne, mon impression d'ensemble peut se résumer en quatre mots :

1° C'est joli, très joli, trop joli peut-être. La parole du prêtre, aussi bien que sa personne, ne comporte pas toute sorte de toilette.

2° On cherche trop l'effet, et les moyens de l'obtenir ne sont pas toujours d'un choix irréprochable. Pour être constamment imagée et pittoresque, l'expression reste souvent vague et flot-

tante, et trop souvent aussi dépasse les limites de l'exactitude doctrinale.

3° Ce n'est pas seulement par l'expression, c'est trop souvent par le fond des choses que, au point de vue doctrinal, cette littérature spirituelle, cet ascétisme fin de siècle, laisse beaucoup à désirer. Le charmant écrivain aurait bien du mal à répondre à un théologien peu sensible aux grâces du langage, et qui l'arrêterait pour lui demander ce qu'il veut dire.

4° Enfin l'usage si copieux des textes de la sainte Écriture est loin d'être toujours assez discret et respectueux. La traduction ou l'application est telle parfois que l'on ne se résigne pas à croire que l'Esprit-Saint ait tenu le langage qu'on lui prête.

I. — *Les Agonies du cœur;* dédié *Aux égarés de la vie!* L'idée-mère de ce livre est, je pense, dans ces lignes qui se rencontrent sur la fin : « Ainsi une définition juste de notre vie morale, telle qu'elle résulte des tendances de notre double nature, soumise à la double inoculation du mal originel et de l'esprit évangélique, ne serait autre que celle-ci : une agonie du cœur. » (P. 227.) Au fond il s'agit de la lutte entre les deux lois, celle de la chair et celle de l'esprit. M. Bolo appelle cela l'*agonie du cœur*. Il y a beaucoup de *cœur* dans les livres de M. Bolo ; on y trouve le verbe *aimer* conjugué à l'actif et au passif; celui-ci s'ouvre sur cette phrase : « Toute la saveur de la vie est enfermée dans ces deux termes : aimer et être aimé. »

Ni dans ce livre ni dans les autres il ne faut chercher un développement progressif et méthodique. Les différents discours ou chapitres dont il se compose sont reliés par un fil très peu apparent ; dans chacun d'eux il semble même que l'auteur s'applique à dissimuler sa marche, si bien que, arrivé au bout, le lecteur serait bien en peine de dire par où il a passé et ce qu'il a vu le long du chemin.

Je ne m'arrête point à relever des hardiesses de langage comme « les salacités, les lascivités », « les cœurs qui veulent s'abreuver aux lourdes ivresses de la pensée », « le suprême arrachement de l'Évangile », etc. Il y aurait à faire des querelles plus sérieuses. Avec tout son talent, le prestigieux styliste serait embarrassé, je crois, pour justifier telles propositions qu'il formule pourtant en termes scientifiques. Par exemple : « L'objet immédiat et direct

de la création de l'homme est le cœur ; là est son essence, là tout son être spécifique et condensé. »

On a beau être disposé à faire crédit aux poètes, il est difficile d'accepter certaine page sur la *grâce* divine, — c'est bien d'elle qu'il s'agit, — où la fantaisie prend décidément le pas sur la théologie : « La grâce... est en pleine harmonie avec les tendres penchants du cœur. La grâce semble créée spécialement pour le cœur, et le cœur pour la grâce. C'est par le cœur que la grâce aborde l'homme et qu'elle en prend possession.... » Puis on lui applique les plus suaves paroles de la Bible : « Un cheveu de sa tête suffit à faire la douce blessure au cœur.... Son passage laisse dans l'âme éprise d'indicibles langueurs, etc., etc.... » — Si je disais qu'on nous sert là une petite *bouillabaisse* spirituelle, M. Bolo, qui est Marseillais et qui ne craint pas le mot naturaliste, ne devrait pas s'en offenser.

Enfin, ces pages, dont un grand nombre sont d'une belle venue et vigoureusement frappées, ne me paraissent pas faites pour ramener les *égarés de la vie* auxquels on les adresse. Malgré le ton sentimental, elles ont, je ne sais quelle saveur âpre et amère. On gourmande, on invective, on humilie « les charnels », « les dépravés », « les contaminés ». Ce n'est pas le moyen de les guérir.

II. — Le *Drame du Calvaire* raconte, dit la Préface, « la tragique *histoire de Jésus*, immolé pour les péchés du monde ». Vers le même temps, M. Bolo a publié une conférence sur « les Gauloises et les Gaulois à la *Passion de Jésus* ». Autrefois on disait : *Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Je sais bien que les saints prononcent avec ravissement le nom de *Jésus* tout court. Mais je sais aussi que d'autres affectent d'écrire *Jésus* comme *Socrate* ou *Pythagore* ; et pour ma part je regrette que parmi nous on croie devoir les imiter.

M. Bolo a déployé ici sa connaissance remarquable des saintes Écritures. Son *Drame du Calvaire* est tissu de textes scripturaires. Dirai-je qu'ils viennent tous avec un égal à-propos ? Non certes. Sans doute la sainte Écriture est pleine de Jésus-Christ ; mais on ne peut cependant pas lui appliquer d'une manière immédiate et directe tout ce qu'on y rencontre. Il ne semble pas, par exemple, que la fameuse vision nocturne de Job soit un récit anticipé de l'agonie de Notre-Seigneur. Au reste, voici en une

ligne un spécimen du genre : « Il (Jésus) vint les genoux chancelants (Ps. vi. 3), les cheveux hérissés (Job, iv, 15), les traits livides (Is. liii. 5). » — En collectionnant ainsi les traits épars çà et là dans les saints Livres, on peut composer une physionomie ; mais peut-on dire que le tableau soit de l'Esprit-Saint ?

Est-ce la grandeur tragique du sujet qui a exalté la verve de l'auteur ? Il me semble que dans cet écrit, plus encore que dans aucun autre, il a chargé ses couleurs ; on dirait qu'il prend à tâche d'éviter les locutions ordinaires ; les vocables criards attirent ses préférences ; sa littérature devient violente. Je cite un peu au hasard : « Judas, épouvantablement brutal et dur, sortit, hideux et sordide de colère et d'avarice. » Et une référence au bas de la page met cela au compte de saint Mathieu (xxvi, 14). — « Il haletait, comme enfiévré sous cette épouvantable irruption. » Et cela est traduit du psaume xxxix, 16 et 17... « La sale figure de Judas.... La bête venimeuse recula... La crapuleuse valetaille crache les déjections de sa bouche, moins puantes encore que les immondices de sa conscience. »

Voici Notre-Seigneur au tribunal de Pilate : « La voix, étranglée par la rage, de ces énergumènes grinçait plus impérieuse, et plus aigre. » (Traduit de saint Luc, xxiii, 23.) « Pilate assistait à ce vomissement des Juifs.... Les derniers lambeaux de sa volonté flottaient, prêts à être emportés au souffle de la tempête juive déchaînée. » — Il y a à la page 82 une de ces audaces de parole que l'on justifie en renvoyant au texte de saint Jean. Celle-là est simplement déplorable, et le passage allégué n'a rien qui y ressemble de près ni de loin.

On me dira peut-être que je fais métier de chicaneur; j'en serai faché; mais voici encore une singularité que je ne puis m'empêcher de trouver déplaisante. Jusqu'à présent, quand nous parlions à Dieu, nous autres Français catholiques, nous lui disions *Vous*, comme à une personne respectable. Les protestants le tutoient. M. Bolo trouve sans doute qu'ils ont raison et fait comme eux. Chez lui, Dieu est tutoyé, toutes les fois du moins qu'on traduit les Psaumes. Pareillement Notre-Seigneur est tutoyé par ses disciples. On dira que c'est plus lyrique, que c'est l'usage des poètes, et que M. Bolo est un poète qui écrit en prose. Soit; mais malgré tout, je n'aime pas que les apôtres s'en

viennent dire au divin Maître : « Tu sais que les Pharisiens t'ont entendu.... Explique-nous cette parabole.... »

III. — *Devant la mort* traite parallèlement de la *mort* et du *péché*, qui sont, ou peu s'en faut, une seule et même chose : « La mort n'est pas en soi différente du péché ; elle est une de ses manifestations, elle est sa forme physique. » (P. 39.) Cette phrase, qui dans la rigueur des termes énonce une fausseté, donne assez bien la note du livre. Combien on en pourrait citer de semblables ! « L'apôtre saint Paul a parlé du gémissement que fait entendre toute créature ; ce gémissement est un râle. » Non, ce n'est point du tout la pensée de saint Paul. — « Dieu ne peut arrêter le péché.... Le Verbe se communique par l'intermédiaire du néant.... » — Le verbe, principe immédiat, *per se*, de la vie corporelle ; le péché directement, *per se*, principe de la mort corporelle : voilà, si j'ai bien compris, la doctrine que l'on développe dans le chapitre intitulé *Jésus-Christ :* « Dès l'instant que le principe de la mort spirituelle et corporelle est le même, tout comme la source de l'immortalité physique et surnaturelle est unique.... » (P. 113.) Mais non ; il y a ici confusion de choses pourtant bien différentes. Est-ce que le péché atteint la vie naturelle du corps, comme la vie surnaturelle de l'âme ?

Je place ici une observation faite maintes fois au cours de ces lectures. Pourquoi imprime-t-on les vers comme la prose ? Les stances de Malherbe, l'ode de Lamartine sur la mort, pour ne citer que les plus belles pièces, sont découpées en vulgaires alinéas. L'effet est bizarre.

IV. — La Préface du *Fruit défendu* nous fait connaître le contenu et le ton du livre : « Dès la chute originelle, Satan a marqué à l'épaule les forçats de la vie, de ses deux griffes : la dépravation et la douleur. Et ce double mal, moral et physique,... enfante des questions inextricables, obsédantes, *hérissées de blasphèmes et de désespoirs.* » Et l'auteur va chercher dans l'histoire de la chute originelle, « commentée avec l'Évangile », de quoi éclairer le mystère de la dépravation et consoler la douleur.

Le sujet est beau et vaste ; M. Bolo le traite avec l'éclat de style dont il a le secret. Malheureusement ici encore il faut répéter le refrain déplaisant : M. Bolo semble plus se préoccuper de frapper fort que de frapper juste. Les exagérations de langage,

les inexactitudes de doctrine ne se comptent plus. Je n'en veux citer qu'un exemple. Je lis à la page 85 : « ... Nul — ou à peu près — n'est victime du péché originel, sans avoir librement et spontanément accepté ce fatal héritage. » Que les maîtres en théologie apprécient. Il est vrai que le jeune et brillant écrivain ne paraît pas les tenir en très haute estime. Il prétend que les théologiens perdent parfois leur temps en discussions inutiles, et cela à propos de cette question sur laquelle on a en effet grandement discouru : Si le Verbe se serait incarné alors même que l'homme n'eût point péché ? Mais, à qui trouve que c'est là une question oiseuse, ne pourrait-on répondre que c'est faute de l'avoir comprise ? De fait, y en a-t-il beaucoup de plus importantes que celle du motif de l'Incarnation ?

M. Bolo a une tendance à simplifier les problèmes de la théologie ; il a, lui, des solutions inédites, très claires, évidentes même, pour remplacer « ces laborieuses démonstrations théologiques auxquelles des masses d'incroyants déclarent ne rien comprendre ». Ainsi la transmission du péché originel n'a plus de mystères ; l'*hérédité* explique tout. L'enfer et l'éternité des peines, pas davantage. Les théologiens se contentaient jusqu'ici d'établir par les sources théologiques la vérité du dogme, puis ils s'efforçaient de prouver que la raison n'a rien à objecter à l'encontre. C'étaient des timides ; M. Bolo affirme que tout cela est rigoureusement rationnel. L'enfer, c'est « l'absence de Dieu », laquelle entraîne toutes les peines, celle du feu comprise. « Il en est des douleurs de l'autre vie comme de celles de la vie présente. Elles découlent nécessairement, philosophiquement, de la nature même du péché. Dieu lui-même, une fois la période d'épreuve et de liberté finie, n'y peut rien. » Eh bien ! non ; il y a des fissures dans cette argumentation, et tout cet édifice est fragile.

A noter encore dans ce livre des pages malheureuses, quoi qu'il en puisse paraître, à l'adresse des casuistes qui distinguent entre péchés mortels et péchés véniels. La citation de Montesquieu n'est pas pour les rendre meilleures. Cette satire est très dangereuse parce qu'elle est très sophistique. Au fond, le casuiste que l'on veut rendre ridicule a parfaitement raison. Il y a des péchés qui restent véniels, quelque volontaires qu'ils soient ; et c'est bien heureux pour nous, qui que nous soyons. On se demande en vérité à qui il en veut et quels sont, à l'heure présente,

ces « pharisiens » contre lesquels il charge avec tant de véhémence.

L'unique chapitre sur la *Douleur* est écrit en forme de pensées détachées. Ce thème est un de ceux sur lesquels il est le plus facile de manquer de mesure. Je ne crois pas que M. Bolo ait évité cet écueil. C'est très beau, cette litanie des magnificences, des sublimités, des joies de la souffrance : « Dieu l'honore plus que... la sainteté... Et nulle joie n'est comparable à la joie de souffrir... Il suffit de dire *Fiat!* pour être assuré du salut... », etc., etc. Encore faudrait-il éviter d'ériger toute souffrance en béatitude. Sur son lit de mort, Gambetta disait : « Je souffre comme un damné. » Ce n'était pas suffisant pour en faire un bienheureux.

V. — Dans une *Introduction* de 31 pages, M. Bolo fait l'oraison funèbre de sa mère, morte pendant qu'il écrivait les *Décadents du Christianisme*. Il y a là pas mal de choses que l'on devrait peut-être garder pour le cercle de ses intimes. Je n'insiste pas ; la matière est délicate. Seulement on nous apprend que la vénérable dame a été singulièrement réjouie, dans ses dernières années, par le succès des sermons et des livres de son fils, ainsi que par ses « amusantes batailles contre les moulins à vent de la critique et du public ». Nous voilà bien accommodés, nous autres qui avons eu le tort de ne pas trouver tout admirable dans ces « petits livres dont les libraires n'avaient jamais assez ». Mais encore pourquoi nous appelle-t-on « moulins à vent » ? M. Bolo se prend-il pour un Don Quichotte ?

Les *Décadents du Christianisme*, ce sont les mauvais chrétiens de notre temps ; M. Bolo les crible d'épigrammes. Il y met d'ordinaire beaucoup d'esprit. Est-ce qu'il n'en met pas trop ? Comme satire, ses tableaux de la dévotion mondaine sont des morceaux réussis. Convertiront-ils beaucoup de *décadents?* Les gens dont la comédie flagelle les travers et les ridicules sont les plus empressés à assister à la comédie et à s'y amuser. Mais, en dépit du dicton classique, ce n'est pas cela qui corrige les mœurs. Puis le charmant auteur tombe par trop dans son péché mignon. L'exagération coule de sa plume avec la même facilité que les grâces littéraires. Sans doute la proposition est le plus souvent *défendable ;* on voit ce que l'écrivain a voulu dire, et avec de la bonne volonté

le lecteur ramène aux proportions de la vérité ce que l'expression ou même la pensée ont d'excessif. Mais on se lasse de faire crédit à ceux qui ont par devers eux tant de ressources.

Dirai-je que ce dernier volume — et d'autres aussi parmi ses devanciers — laisse une impression pénible, presque décourageante ? Y a-t-il encore de la vertu dans le monde ? Reste-t-il encore une goutte de sève chrétienne dans les veines de notre société décrépite ? Cet âge présente t-il autre chose que névrose et corruption ? A lire certains journaux et certains livres on pourrait en douter. Qui ne regarde que les mauvais côtés de son temps le mettra évidemment au-dessous de tout. Mais il en sera de même de n'importe quel siècle qu'on étudiera avec cette méthode. Et c'est pourquoi le Saint-Esprit nous avertit de ne pas demander pourquoi le temps où nous vivons est pire que ceux d'autrefois ; car c'est là une sotte question. *Stulta enim est hujusmodi interrogatio.*

Et maintenant, qu'on ne se méprenne pas sur cette critique. Si nous relevons ce qui nous paraît répréhensible dans les livres de M. l'abbé Bolo, ce n'est pas que nous contestions leur mérite. M. Bolo a les défauts de ses qualités. Les qualités ne sont point banales, elles sont nombreuses et brillantes : c'est pour cela peut-être que les défauts ont aussi quelque éclat. Si le chapitre de la critique est un peu long, celui de l'éloge le serait bien davantage. Mais, dans sa *Déclaration de principes*, M. l'abbé Bolo nous a fait savoir qu'il n'avait nul besoin de compliments. On lui en adresse tout de même. (Voir les lettres épiscopales insérées çà et là.) S'il en est de plus pompeux que les nôtres, qu'il veuille bien croire qu'il n'y en a pas de plus sincères.

J. BURNICHON, S. J.

Retraites pascales et allocutions du dimanche, par l'abbé PERGELINE, supérieur honoraire des Enfants-Nantais. Nantes, Lanoë-Mazeau, 1894. 2 vol. in-8, pp. 488 et 494. Prix : 7 francs.

M. l'abbé Pergeline est l'un des hommes qui ont le mieux servi, en ce siècle, la cause de l'enseignement libre. Après avoir fondé l'externat justement renommé des Enfants-Nantais, il l'a dirigé lui-même pendant près de quarante années, consacrant à cette œuvre les inépuisables ressources d'un magnifique talent

et d'un zèle tout apostolique. Dieu du reste a béni ces efforts, et les succès du meilleur aloi en ont été la première récompense.

Orateur distingué, le Supérieur des Enfants-Nantais dut certainement à son éloquence une partie du prestige qu'il exerça sur toutes les générations confiées à sa sollicitude. Un juge autorisé le répétait récemment encore, M. l'abbé Pergeline possède au plus haut point toutes les qualités qui captivent et passionnent la jeunesse : « des pensées élevées, des sentiments généreux ; et pour les traduire une langue abondante, colorée, dans laquelle les images se succèdent tantôt gracieuses, tantôt terribles, mais toujours saisissantes, et donnent un haut relief à la vérité. »

Aussi, pendant les longues années de cette féconde administration, aucune parole ne fut goûtée comme la sienne par cet auditoire ardent et délicat qui l'entendit toujours avec un nouveau charme, soit au prône de chaque dimanche, soit dans ces retraites pascales organisées pour les anciens élèves et suivies avec un si fidèle empressement.

Les amis et les disciples du vénéré Supérieur ont été bien inspirés en le priant de consacrer ce qui lui reste de forces à publier au moins une partie de ces nombreux entretiens où le cœur du Père s'est épanché dans le cœur de ses enfants.

Cédant à d'aussi pieux désirs, l'orateur vient de faire paraître deux volumes de discours qu'il dédie à ses auditeurs d'autrefois. Il les avertit qu'il a laissé à ces discours leur allure et leur physionomie.

Ce n'est pas seulement la nombreuse famille des Enfants-Nantais qui recueillera ces pages ravissantes. J'aime à penser qu'elles parcourront toutes nos maisons d'éducation chrétienne : les élèves y trouveront de si utiles leçons et les maîtres de si délicieux modèles ! P. BOUVIER, S. J.

Les Œuvres complètes et la vie de saint Jean de la Croix, *premier Carme déchaussé et directeur de sainte Thérèse,* traduites en français d'après l'édition de Séville de 1702, par Mgr Gilly, évêque de Nîmes. Paris, ancienne maison Douniol, Chapellier, successeur, 29, rue de Tournon, 1866-1894. 4 vol. in-12, pp. xii-328, 392, 519, 240-274. Prix : 14 francs.

Les deux premiers volumes de cette traduction datent déjà de loin. M. l'abbé Gilly avait commencé son travail à Rome, en 1859, « sous l'inspiration et avec la coopération de M. l'abbé Jules Hugo ». A cette époque, M. l'abbé Gilly était le premier à faire connaître en France les œuvres de saint Jean de la Croix d'après l'édition de Séville de 1702, c'est-à-dire d'après le seul texte authentique et complet. Aussi la *Montée au Carmel* et la *Nuit obscure de l'âme*, publiées en 1866, furent une vraie révélation et suscitèrent, on doit le dire, les autres traductions qui ont paru depuis et qui n'ont point fait oublier celle-là. Mgr l'évêque de Nîmes, au milieu des travaux absorbants de son ministère, a trouvé le temps de compléter l'œuvre de sa jeunesse, et il a bien fait. Les deux volumes qui viennent de paraître contiennent la fin de l'œuvre de saint Jean de la Croix. Le tome III renferme le *Cantique spirituel* et la *Vive flamme d'amour*, ces deux chefs-d'œuvre où l'on trouve peut-être le fond de la pensée mystique du grand docteur et l'explication la plus pénétrante de sa doctrine. Le tome IV nous donne les opuscules de moindre étendue : l'*Instruction*, les *Avis et maximes*, les *Lettres spirituelles*, les *Dévotes poésies* et le *Traité des épines de l'esprit*. Mgr Gilly y a joint la traduction de la Vie de saint Jean de la Croix, par Fray Geronimo de San Joseph. Enfin on sera heureux de rencontrer dans ce volume le Panégyrique de saint Jean de la Croix, prononcé au Carmel de Nîmes, en 1891, par Mgr Gilly. Ces quatre volumes nous donnent donc des œuvres du grand mystique espagnol une traduction absolument complète, qui ne fait double emploi avec aucune autre, ayant son caractère propre de fidélité et de clarté élégante. Il faut remercier de ce nouveau travail l'un des plus cultivés, des plus universels, des plus laborieux de nos prélats écrivains. B. G., S. J.

Lorette, le nouveau Nazareth, par Guillaume Garratt, maître ès arts de l'Université de Cambridge. Lille, Desclée, 1893. Gr. in-8 illustré de 30 gravures, pp. vi-295. Prix : 4 francs.

L'ouvrage sur *Lorette*, composé à l'occasion du sixième centenaire de la translation de la Santa Casa de Nazareth en Italie, est le récit d'un pèlerin aux deux sanctuaires.

L'auteur s'efforce, dans la première partie, d'établir d'une façon péremptoire l'identité du sanctuaire vénéré à Lorette avec la maison de la sainte Famille, disparue de Nazareth au treizième siècle : comparaison des fondations restées à Nazareth avec les murailles de la Santa Casa, dans leurs dimensions et les matériaux dont elles sont formées, témoignages des saints, des souverains pontifes, particulièrement de l'illustre Benoît XIV, tradition orale ou écrite, aucun témoignage probant, d'où qu'il vienne, n'a été négligé. A ce premier point une fois établi succèdent l'historique de la Santa Casa, depuis son origine jusqu'à l'heure actuelle, le récit des translations successives et des prodiges qui suivirent, l'exposé des documents attestant ces translations. De nouveaux témoignages arrivent à l'appui de ceux qui ont été signalés au début du livre, puisés dans les écrits des pèlerins, dans les ouvrages d'historiens et de poètes. Les derniers chapitres sont consacrés plus spécialement aux préparatifs d'un pèlerinage à Lorette, le 10 décembre 1894 et pendant toute l'année suivante.

Documents et pièces justificatives terminent l'ouvrage. Ces documents et les réflexions pieuses que l'auteur a largement semées, font de *Lorette, le nouveau Nazareth*, à la fois une histoire, un manuel et un guide du pèlerin.

De fréquentes répétitions encombrent la marche du récit. Les illustrations, très nombreuses et parfaitement réussies, ne sont pas un des moindres attraits de ce livre.

ALEX. COURAT.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **The Laws of Thought or Formal Logic. — Fundamental Ethics**, by W. Poland, professor of rational phylosophy in St. Louis University. Boston, Silver, Burdett and C°, 1892, 1894. 2 vol. in-16, pp. 104 et 138. Prix : 72 cents (3 fr. 75).

II. — **L'Idée de Dieu** *d'après la raison et la science*, par Albert Farges, prêtre de Saint-Sulpice, directeur du séminaire de l'Institut catholique de Paris. Paris, au secrétariat de la

Société de Saint-Thomas d'Aquin, 1894. In-8, pp. 578. Prix : 6 fr. 50.

I. — Ces deux petits traités présentent sous une forme très claire et très méthodique, l'un les *lois de la pensée*, l'autre les *principes de la morale*. Dans le premier, d'ingénieuses figures montrent aux yeux le mécanisme du syllogisme. Le second procède par questions et réponses, de manière à tenir plus en éveil l'attention de l'élève. L'un et l'autre se recommandent par une rare exactitude de termes. Une impression soignée et une reliure élégante donnent un nouveau prix à ces deux volumes, et en font le vrai *vade-mecum* du jeune philosophe.

II. — « L'idée de Dieu, écrit M. l'abbé Farges, est le point culminant de la pensée humaine. » Ainsi le présent ouvrage forme le couronnement des six autres *Études philosophiques* destinées à montrer l'accord des doctrines scolastiques et de la science moderne. Il reste un dernier travail de conclusion pratique, une morale à écrire, et ce travail, on nous le fait espérer.

M. l'abbé Farges a une manière ample et riche de parler philosophie et sciences ; chez lui, les aperçus brillants ou élevés sont nombreux, et en même temps il a le souci de l'exactitude. Qu'il nous permette cependant quelques brèves remarques.

A *la contingence du monde* on a parfois opposé la loi de *la conservation de l'énergie*. L'auteur (p. 110-112) fait à l'objection une triple réponse. *a*) « Si le caractère de cette loi était d'une nécessité absolue, sa négation nous paraîtrait impossible et absurde. Or, il n'en est rien. » — Mais si quelques philosophes ont présenté cette loi comme une sorte de vérité première, les savants modernes s'accordent à n'y voir qu'une induction tirée de l'expérience. On ajoute que la conception contraire « a paru la plus vraisemblable à tous nos savants jusqu'au milieu de ce dix-neuvième siècle ». — Il ne faut cependant pas oublier que Descartes et Leibniz avaient déjà formulé, le premier, à vrai dire, d'une façon inexacte, le second d'une façon précise, mais pour un cas particulier, la constance d'un certain élément mécanique dans l'univers.

b) « Cette loi de la conservation de l'énergie est restreinte aux forces physico-chimiques... ; elle ne s'applique nullement aux énergies vitales. » — C'est ce qu'il faudrait établir. Il ne manque

pas de savants qui étendent la loi aux forces vitales. M. Chauveau vient précisément de publier un livre [1] où il s'attache à démontrer expérimentalement l'équivalence constante entre la quantité d'énergie dépensée par l'organisme et le travail produit. « Qui oserait soutenir, poursuit l'auteur, qu'il n'y a pas plus de vie aujourd'hui qu'il y a six mille ans, lorsque chaque espèce n'avait encore qu'un petit nombre d'individus ? » — De ce qu'il existe plus d'êtres vivants, on peut uniquement conclure qu'il y a maintenant une plus grande quantité d'énergie utilisée par les êtres organisés, mais nullement que la somme des énergies cosmiques s'est accrue.

c) « Dans le monde physico-chimique,... l'énergie tend vers un état de repos ou d'équilibre. » — Ce dernier terme est plus juste. Une même quantité d'énergie peut être utilisable à divers degrés. Or, c'est une loi générale que, dans toutes ses transformations, l'énergie perd de son aptitude à en subir ultérieurement de nouvelles ; en d'autres termes, sa valeur *utile* diminue (et dans le cas où elle ne diminue pas, du moins elle n'augmente jamais). C'est ce que l'auteur exprime en disant qu'elle passe « *à un titre inférieur* ». On a là une excellente preuve de la variabilité, et par suite, de la contingence du monde. L'ensemble de l'énergie de l'univers devient sans cesse de moins en moins utilisable ; elle *se dégrade*, comme on dit, et tend par suite vers un état où, sa quantité absolue restant la même, toute transformation devient impossible. Seule une cause étrangère au monde pourrait alors lui rendre cette capacité de transformations et d'actions réciproques.

Le docte sulpicien, qui se prononce contre la science moyenne des molinistes, nous semble avoir mal saisi une parole du P. de Régnon dans *Bannez et Molina*. La voici : « Il nous faut renoncer à expliquer le *comment* de cette Science divine que nous appelons la science des conditionnels... Expliquer cette science, c'est œuvre de dilettantisme philosophique. » L'abbé Farges déclare qu'il ne saurait « souscrire à cette conclusion un peu trop pessimiste », et il en fait un « aveu d'impuissance ». (P. 376.) Mais que veut dire le R. Père ? Entre la condition et le futur conditionnel il n'existe aucune relation essentielle. « Il n'y a là que deux faits, ne se touchant, pour ainsi parler, que par les fines

1. *La Vie et l'énergie chez l'animal.* Paris, 1894.

pointes de leurs existênces individuelles. Pour connaître ce lien, il faudrait donc posséder une connaissance de l'existence totalement purifiée de la connaissance de la quiddité. Cela ne nous est pas donné. » Et ainsi nous ne pouvons concevoir le *comment* de cette science divine, pas plus que le *comment* de l'accord entre la liberté et l'immutabilité en Dieu. Mais l'existence est une réalité, ce ne sont pas les thomistes qui le nieront; donc nous concevons que l'existence d'un futur conditionnel puisse être, directement et non seulement dans son décret, l'*objet* de la connaissance divine.

L'auteur expose avec beaucoup d'érudition et réfute avec grande finesse les diverses doctrines qui tendent à nier ou à déformer l'idée de Dieu. On regrette toutefois de ne rien trouver sur l'école néo-criticiste française, qui a repris pour sa part, en les modifiant, les objections formulées par Kant.

Ces réserves, en somme bien légères, nous mettent plus à l'aise pour louer le grand sens philosophique et scientifique de M. l'abbé Farges. Son livre est la théodicée la plus complète qui ait paru depuis longtemps en France.

L. ROURE, S. J.

Leçons de droit social naturel *données à la conférence des études sociologiques*, par le Dr Ed. TARDIF, d'Aix. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 320. Prix : 3 francs.

Pour coopérer efficacement à la solution des problèmes sociaux qui préoccupent en ce moment tous les esprits, il est nécessaire d'avoir des notions claires et des principes certains sur le droit, le devoir, la société, l'autorité, l'Église et la destinée de l'humanité en ce monde et en l'autre.

Les ouvrages de philosophie et de théologie traitent à fond ces importantes questions. Mais l'étendue de ces traités les rend peu accessibles aux publicistes et aux législateurs dont les loisirs sont absorbés par le travail de la lutte quotidienne. Les manuels populaires de vulgarisation sont donc, pour un grand nombre d'écrivains et d'orateurs, des ouvrages de première nécessité.

Celui que nous présentons ici au public nous paraît digne de toute confiance. L'auteur a donné ces leçons de vive voix devant un auditoire spécial qui concourait au développement de la doctrine par ses objections intelligentes et le sérieux de ses discus-

sions. Les lecteurs profiteront des explications du maître et des réponses provoquées par la sagacité des interlocuteurs. L'ouvrage est composé de vingt-cinq leçons divisées en deux séries, dont la première roule sur les grandes questions de la famille, du mariage, de la société civile, de l'autorité sociale, et la seconde sur la destinée de l'Église et ses rapports avec l'État.

Les principes sont sûrs, les démonstrations claires et rapides. Le style est sobre, nerveux et vivant, la discussion alerte et courtoise. A la vérité, on peut s'éloigner des conclusions adoptées sur quelques points controversés. Nous aurions notamment quelques réserves à faire au sujet de la meilleure forme de gouvernement, de la nature des concordats et des explications relatives à la vision intuitive. Mais ces restrictions n'enlèvent rien à la sincérité de nos éloges : l'auteur, dans les questions libres, expose son opinion et ne l'impose pas.

Qu'il nous soit permis d'exprimer notre étonnement sur le titre lui-même. L'auteur est prêtre. Il ne s'en cache pas, puisqu'il offre son livre à ses confrères dans le sacerdoce. Pourquoi donc recourir à une appellation, très honorable sans doute, mais qui en France du moins n'indique pas de prime abord un auteur ecclésiastique?

LOUIS BOUSSAC, S. J.,
professeur de théologie à l'Institut catholique de Toulouse.

Les Syndicats agricoles *et le Socialisme agraire*, par le comte DE ROCQUIGNY, avec préface de M. H. LE TRÉSOR DE LA ROCQUE. Paris, Perrin, 1893. In-12, pp. XIII-344. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est excellent : il doit être lu et relu par tous ceux qui veulent étudier l'importante question des syndicats agricoles, et il suffira à leur en faire connaître les aspects multiples et les fécondes applications. On y verra l'origine de ces syndicats, conçus et essayés avant la loi de 1884, mais qui par elle ont pris d'assez rapides développements pour dépasser aujourd'hui le nombre de 1200, et grouper environ six cent mille adhérents. On y trouvera, avec une grande richesse de faits et de renseignements, et avec des appréciations toujours sages, l'organisation, le fonctionnement, les formes variées, surtout les résultats divers de ces syndicats ; résultats politiques, comme de donner aux cam-

pagnes la conscience de leur importance et de les mettre en état de lutter contre la prédominance des villes; résultats sociaux, comme de rapprocher les classes agricoles par la communauté des intérêts et des efforts, de retenir sur leurs terres les riches propriétaires en leur offrant un moyen d'exercer autour d'eux une grande influence; résultats économiques, comme d'améliorer l'agriculture, de l'affranchir de mille interventions ruineuses par la mutualité de la coopération, du crédit, de l'assurance, de l'assistance, de l'arbitrage, fruits naturels des syndicats.

Un chapitre spécial est consacré à l'étude du socialisme agraire et de son programme perfide, tel que l'a formulé le Congrès de Marseille (27 sept. 1892), sous l'inspiration de l'Allemand Liebknecht. Mais, à vrai dire, le livre tout entier réfute ce socialisme en mettant constamment sous les yeux ce que peuvent faire, pour le bien des classes agricoles, sans sortir des limites de la justice, l'initiative privée et l'entente efficace. Mais pour que les syndicats agricoles atteignent leur but, il faut qu'ils restent ce qu'ils doivent être, des associations vraiment professionnelles, embrassant les diverses classes de propriétaires et de cultivateurs. A peu près partout ils ont été cela, naissant dans les campagnes, loin des passions si vives qui, ailleurs, ont cherché et trop souvent réussi à faire dévier cette institution. « Syndicats ouvriers et syndicats agricoles sont sortis, il est vrai, de la même loi, observe dans sa Préface, M. Le Trésor de la Rocque, président de l'Union des syndicats des agriculteurs de France; mais dès l'origine ils ont suivi des voies opposées, de sorte qu'à l'action menaçante des premiers les seconds peuvent servir de contrepoids. »

Un autre danger des syndicats c'est que, à côté, ou même à la place du but professionnel, vienne s'introduire tôt ou tard un but révolutionnaire et antireligieux. Toute union est une force, et toute force sociale, aujourd'hui, quand elle échappe à l'influence de l'Église, ne manque guère de passer plus ou moins sous celle de la franc-maçonnerie, qui s'en fait un instrument. Raison pressante, pour le clergé et pour les propriétaires catholiques, de s'emparer partout au plus tôt du rôle qui leur appartient dans la création des syndicats agricoles et de toutes les œuvres qui s'y rattachent.

R. DE SCORRAILLE, S. J.

Étude sur le dermographisme ou dermoneurose toxivasomotrice, par T. Barthélemy, médecin nommé au concours de Saint-Lazare. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893. In-8, avec 17 planches hors texte, pp. 293. Prix : 7 fr. 50.

Le Dr Barthélemy nous donne une intéressante étude du *dermographisme* ou *autographisme*. On sait ce qu'on entend sous ce nom : c'est « la reproduction, en reliefs saillants et teintés, des emblèmes, figures ou mots qu'il a plu à l'expérimentateur de tracer sur la peau ». (Mesnet.) Le *dermographisme* est un symptôme rare, transitoire, qui est commun à plusieurs états différents, et se rattache d'une part au nervosisme, de l'autre à l'arthritisme.

Les quatre premiers chapitres du livre, exclusivement scientifiques, ne méritent que des éloges. Notre distingué confrère étudie les rapports du *dermographisme* avec l'hystérie, et signale des essais curieux d'*autographisme* expérimental chez les animaux.

Au chapitre v, l'auteur commence à s'égarer sur le terrain de la « dermatologie sacrée ». Il essaye en vain d'établir l'existence de *stigmatisations* spontanées et de confondre l'*autographisme* avec les *stigmates*.

Au chapitre vi, l'incompétence et l'insuffisance de l'auteur s'accusent d'une façon navrante sur les questions de possession et de sorcellerie, qu'il ne possède pas du tout. Signalons seulement ses puérils et vains efforts pour expliquer *naturellement* les stigmates sanglants et les sueurs de sang.

Vers les chapitres vii et viii, nous rentrons avec l'auteur au domaine de sa compétence, dans l'étude pratique du diagnostic, du pronostic et du traitement de l'*autographisme*.

Près de soixante-dix pages sont consacrées à une bibliographie aussi longue qu'insuffisante, qui grossit le volume sans en augmenter la valeur. Le Dr Barthélemy aurait dû s'en tenir à l'étude expérimentale du *dermographisme*, et ne pas se perdre dans la démonologie qu'il ignore. Son œuvre peut servir la libre-pensée, mais elle est incomplète et dénuée d'esprit critique et philosophique.

Dr SURBLED.

Les Courants polyphasés, par J. Rodet et Busquet, ingénieurs des arts et manufactures. Paris, Gauthier-Villars, 1893. In-8, pp. 180. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est extrait des *Annales de la Société d'agriculture et des sciences industrielles de Lyon.* On ne doit donc pas s'attendre à y trouver l'ampleur et le fini d'un traité scientifique. S'adressant à des praticiens, les auteurs ont voulu réunir pour eux les théories et calculs d'établissement de ces installations qui transportent l'énergie à grande distance. C'est par le champ magnétique tournant qu'on est arrivé à résoudre le problème. Une rapide revue historique rappelle les efforts faits dans ce sens depuis cinq ans par Ferraris, Tesla, Bradley, Hutin et Leblanc, Brown et Dobrowolski. Avant d'établir comment en 1888 Ferraris « a montré la possibilité d'un champ tournant sans le secours d'un aimant », n'aurait-il pas été à propos de citer les expériences de deux de nos compatriotes qui ont résolu ce problème préliminaire dès 1880? Le gyroscope magnétique de MM. W. de Fonvielle et Lontin[1] avait sa place marquée dans cette nomenclature.

Deux courants biphasés traversant respectivement deux bobines à angle droit, produisent un champ tournant dans lequel un électro-aimant (moteurs Bradley, Schuckert) ou même un simple solénoïde (moteur von Dolivo Dobrowolski) seront entraînés à raison de n tours par seconde, si n est la fréquence commune de ces deux courants. Trois courants triphasés ou décalés d'un tiers de période, s'ils sont inclinés de 120° l'un sur l'autre, produiront le même effet. Si on les compare à un monophasé de même tension, de tels courants permettent de réaliser sur la ligne une économie de métal pouvant aller jusqu'à 27 pour 100 pour deux biphasés, et 25 ou 75 pour 100 pour trois triphasés, selon qu'ils sont montés en triangle ou en étoile aux deux extrémités de la ligne.

Le quatrième chapitre expose trois manières différentes de produire ces courants, ou bien directement au moyen d'un seul alternateur à induit généralement fixe, tels les générateurs Brown, Thomas-Homton; ou en biphasant le courant continu d'une gramme ordinaire au moyen d'une légère modification à son

1. *Comptes rendus,* t. XC, 1880, 1, p. 800, 910, 969. *Explicat. de Jamin,* p. 839.

armature, tel le moteur Bradley, ou enfin en décalant deux courants branchés en quantité sur un alternatif simple ou monophasé, tels les procédés de Tesla et de Ferraris, de Schallenberger, et enfin celui de MM. Hutin et Leblanc, au moyen de condensateurs. On établit en effet qu'un condensateur de capacité C, interposé dans un courant alternatif de fréquence n, équivaut à une résistance $\frac{1}{C. 2 \pi n}$.

Deux chapitres étudient les moteurs; de nombreuses figures schématiques accompagnent le texte ; elles sont claires et de belle venue. Dans les moteurs synchrones avec la génératrice, l'armature est munie de saillies polaires sur lesquelles un enroulement fermé reçoit des lignes de force du champ, s'il se met en retard sur elles, un induit qui renforce le couple moteur utile en développant dans ces saillies une polarité temporaire. Dans d'autres moteurs dits asynchrones, l'armature est recouverte d'un enroulement uniforme, en sorte qu'elle ne reçoit du champ mobile qu'une seule influence, toujours la même, quelle que soit sa position par rapport aux lignes de force.

Une question semble avoir échappé aux auteurs dans le chapitre des générateurs, celle de l'association en parallèle d'alternateurs commandant une même ligne : cette disposition méritait cependant d'être traitée, car elle est déjà résolue dans la pratique, par exemple à Yffiniac, près de Saint-Brieuc. Il faut en effet savoir reconnaître le synchronisme des alternateurs, l'établir s'il y a lieu, puis envoyer progressivement dans la ligne déjà reliée à l'un d'eux, les pulsations de l'autre : autant d'opérations particulières qu'il eût été intéressant de voir traiter ici.

Les transformateurs sont plutôt comparés que décrits dans les deux chapitres qui suivent. Les auteurs renvoient pour leur description aux traités spéciaux. Le calcul montre en effet qu'un transformateur à courant biphasé d'une puissance de 100 kilowatts par exemple se compose de deux transformateurs de courant monophasé, de 50 kilow., convenablement accouplés. Placés en tête de la ligne, ils permettent de ne demander au générateur que la puissance du courant dont ils se chargent d'élever la tension avant l'entrée sur la ligne. Un générateur à faible tension, mais donnant l'intensité qui correspond à la puissance demandée, présentera moins de dangers pour les ouvriers, en exigeant moins de précautions pour l'isolement ; il subira enfin

moins de pertes par les courants de Foucault, l'hysteresis et la ventilation. — Noyé dans un isolant liquide, le transformateur peut être placé aussi hors d'atteinte que l'on veut du personnel de l'usine. Mais leur place est encore plus marquée à l'extrémité de la ligne, chaque moteur pouvant ainsi recevoir de son transformateur la tension précise, ou au contraire l'intensité qui assure son meilleur rendement.

Quelques détails complémentaires sur les canalisations et la description des installations de Lauffen-Francfort et d'Heilbronn terminent l'ouvrage. Notons en passant un tableau des résultats de dix-sept observations faites à Francfort, desquelles il résulte que, à une distance de 175 kilomètres, un rendement moyen de 74 pour 100 a été obtenu entre la turbine et la réceptrice; la première fournissant en moyenne 135 chevaux. Des installations plus récentes n'auront pas manqué d'introduire d'utiles modifications élevant encore ce rendement. Espérons que MM. Rodet et Busquet voudront les exposer en les justifiant dans une autre édition plus complète et s'adressant à un public moins spécial que celui des *Annales industrielles de Lyon*.

R. DE BEAUREPAIRE, S. J.

La Géométrie du mouvement. *Exposé synthétique*, par le Dr Arthur Schœnflies, professeur à l'Université de Gœttingen, traduit de l'allemand par Ch. Speckel, capitaine du génie. Édition revue et augmentée par l'auteur; suivie de **Notions géométriques sur les complexes et les congruences de droites**, par G. Fouret, examinateur d'admission à l'École polytechnique. Paris, Gauthier-Villars, 1893. In-8, pp. vii-292. Prix : 6 fr. 50.

L'ouvrage de M. le Dr Schœnflies révèle ce que peut donner le rendement d'une méthode au service d'un esprit logique et fécond. A l'aide des seuls procédés de la géométrie synthétique, l'auteur a su nous présenter tous les résultats de la cinématique dans une série de propositions rigoureusement enchaînées et démontrées avec élégance. Plusieurs d'entre elles, aussi neuves qu'intéressantes, élargiront le domaine de la science. Peut-être a-t-il trop sacrifié à l'unité de méthode, et en cela se montre-t-il un peu systématique. Dans ce même esprit sans doute, l'auteur proscrit la notion d'accélération comme étrangère à la géométrie. Celle de

déplacement l'est aussi. La géométrie, science éminemment statique, étudie les propriétés de l'étendue, et celles-ci sont aussi indépendantes de la direction que de l'intensité de la vitesse. Si malgré cela l'auteur ne dédaigne pas de faire intervenir le déplacement, à titre de notion auxiliaire, l'accélération peut réclamer droit de cité au même titre, lorsqu'il s'agit d'interpréter les propriétés infinitésimales du second ordre.

Les *Notions géométriques sur les complexes et congruences de droites* de M. G. Fouret se recommandent par les mêmes qualités. Ses élégantes démonstrations allient heureusement la clarté à la sobriété.

M. Ch. Speckel a donc rendu un réel service aux mathématiciens français en leur donnant cette excellente traduction d'un ouvrage éminemment suggestif, très propre à former à l'esprit géométrique les débutants dans les études scientifiques.

M. DE MONTCHEUIL, S. J.

I. — **La Terre avant l'apparition de l'homme,** périodes géologiques, faunes et flores fossiles, géologie régionale de la France, par F. Priem. Paris, J.-B. Baillière, 1894. In-8, illustré de 700 figures, pp. 760. Prix : 12 francs.

II. — **Précis des matières éclairantes et de l'éclairage moderne,** par L. Gody. Namur, Wesmael-Charlier, 1894. In-8, pp. 176. Prix : 5 francs.

III. — **1822-1892. Jubilé de M. Pasteur (27 décembre).** Paris, Gauthier-Villars. In-4, pp. 183. Prix : 10 francs.

IV. — **La Continuité des états gazeux et liquide,** par J.-D. Van der Waals, traduit de l'allemand par MM. Dommer et Pomey. Paris, Carré, 1894. In-8, pp. xvi-280. Prix : 6 francs.

V. — **Détermination des vitesses vélocipédiques. Vélographe,** par le général Le Boulengé. Bruxelles, *le Cycliste belge illustré*, 1894. In-12, pp. xxxvi-50. Prix : 3 francs.

I. — La collection des *Merveilles de la nature* de Brehm, comprenant l'histoire de l'homme et des animaux, est bien connue. Malgré certaines réserves à faire, surtout à propos de l'homme, mais qu'un peu d'attention signale sans peine au lecteur instruit, on y trouve, sous une forme attrayante, des renseignements

nombreux et sérieux sur les innombrables richesses de la création.

M. F. Priem a déjà publié, pour faire suite à cette collection, un douzième tome intitulé : *la Terre, les Mers et les Continents*, dont il a été parlé dans cette revue[1]; le même auteur nous donne maintenant un nouveau volume, *la Terre avant l'apparition de l'homme*. Il se propose d'y étudier la distribution des terres et des mers aux diverses périodes géologiques, d'y rechercher les flores et les faunes d'autrefois, en faisant ressortir les liens qui les rattachent aux faunes et aux flores actuelles. Disons ici que, dès le premier fascicule (p. 10 et suiv.), M. Priem se rattache complètement à l'hypothèse de l'évolution. Il a d'ailleurs consacré à cette question un ouvrage à part auquel il renvoie plusieurs fois le lecteur. Il nous dit (p. 12) : « C'est cette idée d'évolution lente qui nous guidera dans l'examen des faunes et des flores des périodes géologiques. » Il y a là de quoi mettre en défiance le lecteur contre les idées directrices dont s'inspire l'auteur; néanmoins il serait injuste de ne pas ajouter que l'ouvrage conserve quand même un véritable intérêt au point de vue descriptif des faits établis; ils sont bien résumés et exposés, autant du moins que les deux premiers fascicules nous permettent de l'augurer, et par conséquent, *sous les réserves faites*, nous le recommandons au lecteur.

II. — Cet ouvrage de M. L. Gody est vraiment instructif et intéressant. Après quelques développements sur la nature des flammes, l'auteur s'occupe des différents modes d'éclairage au moyen : 1° des matières solides (cire, stéarine, paraffine, etc.), sans omettre un coup d'œil rétrospectif sur les chandelles de suif, avec lesquelles « s'éclairaient nos pères » (p. 18); 2° des matières liquides (huiles grasses, minérales, etc.); 3° des gaz combustibles. Ces deux dernières classes, assez longuement étudiées, amènent l'auteur à parler des appareils servant à l'éclairage lumineux, lampes diverses, becs de gaz variés. Quand le sujet le comporte, on trouve indiqués l'usage auquel convient le mieux chaque sorte d'huile ou de gaz, les avantages, inconvénients, prix de revient, dangers des systèmes examinés.

Il ne s'agit ici que d'un *Précis;* rien d'étonnant, par conséquent,

1. *Études, Partie bibliographique,* 31 janvier 1893, p. 28.

si certains procédés, certains appareils sont laissés dans l'ombre; j'aurais désiré cependant voir signaler quelques-uns d'entre eux; ainsi pourquoi mentionner (p. 130) la seule méthode de M. Tessié du Mothay pour la fabrication de l'oxygène, méthode qualifiée par M. Gody de « peu pratique », et omettre l'extraction de l'oxygène de l'air au moyen de la baryte anhydre, procédé fort pratique et pratiqué?

Enfin l'on arrive à l'éclairage électrique. Après des préliminaires où l'on s'occupe presque exclusivement des accumulateurs (dix-huit pages, contre cinq consacrées aux machines électriques), les lampes électriques sont examinées rapidement en onze ou douze pages. Pour s'expliquer cette concision, il faut se souvenir, je pense, que l'auteur a mis en première ligne, dans son titre, les *matières éclairantes*, et en ce qui concerne cette question surtout, il est certain qu'il a bien rempli son but.

III. — Nous n'avons pas à raconter ici la fête exceptionnellement solennelle qui eut lieu en l'honneur de M. L. Pasteur, le 27 décembre 1892, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance.

Le présent volume a pour but de conserver et de faire connaître à ceux qui ne pouvaient assister à cette séance grandiose, les discours prononcés, les adresses (plus de 120), les télégrammes (au nombre de 150), envoyés en ce jour à l'illustre savant. Ces témoignages de reconnaissance et de vénération, si bien mérités, venant non seulement de toutes les nations européennes, mais aussi de quelques pays lointains, forment un concert d'une unanimité vraiment touchante.

Cette fête n'était pas seulement une fête de famille... scientifique, entre savants; elle avait un caractère plus relevé. M. J. Bertrand, dans l'un des nombreux discours prononcés en cette circonstance, disait à M. Pasteur : « Si, pour vous rendre un hommage exceptionnel, le chef de l'État nous honore de sa présence, si nous sommes entourés des plus hauts dignitaires de notre pays, si les hommes les plus illustres des pays étrangers ont voulu accroître par leur présence l'éclat de cette fête plus que nationale, c'est que vous n'êtes pas seulement un grand et illustre savant, vous êtes un grand homme. »

Le dirai-je? une chose m'a frappé en feuilletant ces pages :

« la Science » et « l'Humanité » reviennent à chaque instant, mais, sauf dans une quinzaine d'adresses et de télégrammes, on ne parle point de Dieu qui est cependant la Source des sciences, le Père de l'humanité. Ce n'est point assurément, d'ailleurs, M. Pasteur qui est la cause de ce triste oubli, on le sait; et, loin de trouver là un motif de découragement ou de mépris maladroit pour les sciences naturelles, qui ont l'œuvre de Dieu pour objet aussi bien que les autres, les catholiques doivent y puiser une nouvelle ardeur pour s'animer à l'étude sérieuse, approfondie de ces questions, afin de pouvoir rendre à Dieu, avec autorité, lorsque l'occasion s'en présente, l'hommage qui lui est dû.

IV. — Une triple série de travaux et de découvertes sert de point de départ à cet ouvrage. D'abord, la preuve rigoureusement faite de l'insuffisance de la formule de Mariotte pour représenter comment diminue le volume d'un gaz lorsqu'on le comprime; d'autre part, la liquéfaction d'un grand nombre de gaz, qui permettait, il y a déjà longtemps, de prévoir que tout corps à l'état gazeux était incapable, sous certaines conditions, de prendre l'état liquide; toutefois on considérait le passage de l'un de ces états à l'autre comme une sorte de discontinuité; enfin une troisième catégorie de faits vint ébranler cette dernière idée; à savoir les phénomènes relatifs à l'état critique étudiés définitivement par Andrews il y a vingt-cinq ans. De tout cela sortit bientôt une conception plus large et presque paradoxale, celle de la *continuité* entre les états gazeux et liquide. Proposée d'abord par M. J. Thomson en 1871, elle fut précisée et réduite en théorie en 1873 par M. J. Van der Waals. Dans cette façon de comprendre les choses, une formule unique doit représenter les propriétés d'un corps, soit à l'état gazeux, soit à l'état liquide, puisque l'on doit pouvoir « passer d'un état d'agrégation à l'autre d'une manière tout à fait continue », et « plus rigoureusement, ajoute M. Van der Waals, j'ai voulu montrer encore davantage l'identité de ces deux états d'agrégation;... alors il ne reste plus, entre les deux états, que la différence des densités plus ou moins grandes, c'est-à-dire seulement une différence quantitative ». (P. XIV.) C'est l'établissement de cette formule et l'étude de ses conséquences expérimentales qui font l'objet de ce travail.

En 1880, M. Van der Waals faisait de nouvelles additions à

son ouvrage et c'est l'ensemble de ces publications qui vient d'être traduit en français par MM. Dommer et Pomey, sur la traduction que le Dr F. Roth en avait d'abord faite du hollandais en allemand. On doit leur être reconnaissant d'avoir rendu plus accessible aux lecteurs français cet ouvrage important de physique mathématique. A la fin sont insérées quelques notes sur divers travaux récents relatifs au même sujet.

En fait, cette théorie, la formule qui la résume ne sont encore que des approximations. « Mais, dit M. Sarrau, dans la préface de l'édition française, dans son état actuel, la théorie de M. Van der Waals peut être considérée comme représentant, dans leur allure générale, une classe fort étendue de phénomènes naturels. C'est par de telles synthèses que s'édifient les théories physiques. »

V. — L'auteur de ce petit volume est déjà bien connu par l'invention de nombreux appareils, répondant tous à des besoins réels, et destinés à mesurer avec précision des phénomènes rapides et fugitifs tels que la vitesse des projectiles, les pressions développées par les gaz de la poudre sur les parois des bouches à feu, etc., etc.

Frappé de l'importance que le *cyclisme* prend au point de vue militaire, le général Le Boulengé a imaginé un appareil, nommé par lui Vélographe, et permettant d'obtenir, en utilisant uniquement l'action de la pesanteur, la vitesse moyenne d'un cycliste pendant qu'il parcourt un espace de quatre mètres seulement; les durées s'évaluent ici en cent millièmes de seconde. Pour apprécier ce résultat à sa juste valeur il faut savoir que le plus court espace sur lequel, jusqu'ici, on avait pu mesurer cette vitesse moyenne était, d'après l'auteur, de 100 yards (environ 91 mètres), et l'on avait déjà pu constater ainsi des vitesses moyennes de 65 kilomètres à l'heure. Le nouveau dispositif permettra d'obtenir des nombres bien plus élevés, puisqu'il pourra fournir la vitesse au plus fort de l'*emballement* du cycliste; il rendra service d'ailleurs non seulement aux cyclistes militaires, mais à tous ceux qui affectionnent ce genre d'exercice, agréable et utile, comme toute chose, à condition que l'on n'en abuse point.

Pour les descriptions, les détails d'établissement du Vélographe sur la piste, nous renvoyons au volume lui-même; celui-ci con-

tient en outre des tables donnant la vitesse correspondant à l'indication enregistrée automatiquement par l'appareil.

J. DE JOANNIS, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Documents inédits pour servir à l'Histoire ecclésiastique de la Belgique, publiés par le R. P. Dom Ursmer Berlière, bénédictin de l'abbaye de Maredsous. T. I. Maredsous, abbaye de Saint-Benoît, 1894. Gr. in-8, pp. vi-324. Prix : 5 francs.

La race des anciens Bénédictins n'est pas éteinte ; dans différents pays de l'Europe, les enfants de saint Benoît donnent, au dix-neuvième siècle, des preuves non équivoques de leur vitalité. En Belgique, non seulement ils ne restent pas en arrière, mais il semblent ambitionner une place d'avant-garde. L'abbaye de Maredsous devient un centre d'activité intellectuelle, qui rappelle les beaux jours des vieilles abbayes bénédictines ; aussi saluons-nous avec plaisir le premier volume d'une collection destinée à rendre de grands services à la science historique, ecclésiastique et profane, et souhaitons-nous à Dom Berlière d'heureuses découvertes dont tous les savants du monde lui devront la publication.

Notre siècle est vraiment un siècle d'exhumation ; il a la fièvre des fouilles. De tous côtés, paraissent au jour les vieux documents enfouis dans les dépôts publics et privés. Les particuliers et les corps savants luttent de vitesse et de zèle à qui fera connaître les vieilles chartes, les anciennes chroniques, les nécrologes, que sais-je ? en un mot tout ce qui sent un peu son moyen âge, ou même les derniers siècles qui nous ont précédés. On ne peut qu'applaudir à ce mouvement et il est de l'honneur de chaque pays de s'y associer. Ne craignons pas de le voir sitôt s'arrêter faute de matière.

Jetons un regard sur ce volume de Dom Berlière ; voyons ce qu'il nous donne et ce qu'il nous promet.

(P. 1-36) : Chartes de l'abbaye de Florennes, extraites d'un *Recueil de tiltres et documens* concernant la fondation de l'abbaye

et ses droits sur divers villages, fait en 1708 : diplômes d'empereurs, deux bulles de papes et autres pièces de 1012 à 1299. Bien que les diplômes ne semblent pas authentiques, le savant éditeur les publie textuellement, afin qu'on puisse les discuter; les bulles sont de Léon IX et d'Alexandre III. — (P. 37-57) : *Gesta abbatum monasterii S. Jacobi Leodiensis*, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, provenant des Bénédictins de Saint-Maur ; c'est un document important pour la connaissance de la vie intérieure d'un monastère au quinzième siècle ; on y trouve aussi la liste des abbés, depuis Olbert (1021) à Rutger de Bloemendael (1436). — (P. 58-117) : *Chapitres généraux des monastères bénédictins des provinces de Reims et de Sens (treizième-quinzième siècles)*, d'après un manuscrit des Archives de l'État à Gand. Aux pp. 68-70 : *Questiones faciendæ in visitatione monachorum*, pièce curieuse postérieure à 1336; à signaler aussi (p. 78-80) une lettre de Charles VI, roi de France, du 10 octobre 1407, relative à la convocation des chapitres provinciaux, où l'on trouve la liste de quarante-quatre monastères. — (P. 118-132) : *Chronique des abbés d'Ecname*, près Audenarde, de 1063 à 1491. — (P. 133-292) : *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai*. Dom Berlière annote copieusement cette pièce au moyen de diverses sources manuscrites ou imprimées. Ce nécrologe renferme les noms des moines de l'abbaye, des étrangers hommes, religieux, clercs ou laïques, des femmes, les donations faites par ces différentes personnes et les anniversaires à célébrer. — (P. 293-309) : *Chartes de l'abbaye de Lobbes*, actuellement dans l'arrondissement de Charleroi, pièces de 1143 à 1237. — Une charte de l'abbaye de Brogne, de 1212 (p. 309-310), et, comme il était convenable, une table alphabétique des personnes et des lieux (p. 310-324) termine ce volume. Dom Berlière nous promet la publication d'un certain nombre d'obituaires inédits.

Cette sèche analyse d'un ouvrage qui ne prête ni aux divagations de l'imagination, ni aux effusions du sentiment, en dira cependant assez aux savants pour leur en faire comprendre l'importance.

En tout cas, nous ne pouvons qu'encourager Dom Berlière à poursuivre courageusement son entreprise, en même temps que son *Monasticon belge*. Un bénédictin n'est pas pour se laisser rebuter par les difficultés et les aridités de la diplomatique.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

La Vraie Jeanne d'Arc. — *II. La Paysanne et l'Inspirée*, d'après ses aveux, les témoins oculaires et la libre-pensée, par le P. J.-B.-J. Ayroles, S. J. Paris, Gaume, 1894. In-4, pp. xv-567. Prix : 15 francs.

C'est un monument aux proportions gigantesques que le Père Ayroles tente d'élever à la gloire de Jeanne d'Arc. Déjà un premier in-octavo de plus de cinq cents pages a paru ; un second volume de près de six cents pages succède au premier, et trois autres aussi considérables sont annoncés par le pieux et savant auteur. Le Père Ayroles s'est fait dans notre siècle le chevalier de l'héroïque Pucelle. Il défend cette fois la Pastourelle de Domrémy contre ses nombreux adversaires, et fait tous ses efforts pour repousser toutes les attaques.

La tactique des Michelet, Quicherat et autres adversaires est variée; de là cette longue réfutation qui ne saurait faire reculer l'infatigable champion de la sainte héroïne. Il ne fait pas grâce à l'ennemi d'un seul coup. Il est là sur tous les points contestés ; il s'escrime avec ardeur et dévisage les mécréants sans sourciller. Les armes défensives sont les documents authentiques sur la vie et la mission de Jeanne, étudiés avec soin, connus dans le détail : véritable arsenal où l'auteur cherche et trouve réponse à tout et à tous. Le bon chevalier ne connaît pas les ménagements, et les coups portés sont parfois pleins de rudesse. Il va à la bataille bien décidé à ne pas faire merci, et l'on sent à sa manière qu'il a fréquenté les hommes d'armes du quinzième siècle.

Le nouveau volume du grand ouvrage sur *la Vraie Jeanne d'Arc* succède à *la Pucelle devant l'Église et son temps ;* il a pour titre *la Paysanne et l'Inspirée.* Le Père Ayroles y étudie Jeanne la Pucelle à Domrémy et à Vaucouleurs jusqu'à son arrivée à Chinon.

C'est d'abord un tableau, aux mille traits s'entrecroisant, de la chrétienté « durant les années obscures de la Pucelle », des déchirements de la France, de l'impuissance de Charles VII, de la misère des peuples. Aucun détail n'est oublié, et ce spectacle un peu étourdissant donne bien l'idée de la grande pitié qu'il y avait alors au royaume de France. Le lecteur est justement effarouché par la dureté du coup de pinceau, et si l'art souvent fait défaut, la sincérité du peintre, qui ne cache aucune laideur, lui donne une satisfaction méritée.

On éprouve plus de charme à lire le livre second, consacré aux aveux de Jeanne. Qui n'entend sans émotion les réponses, si claires, si françaises et si chrétiennes de la Pucelle pressée par les questions de ses juges? Le commentaire de l'historien, bien qu'il diminue l'allure vive et chevaleresque des reparties de Jeanne, cependant, par la sagacité et le bon sens qui l'inspire, intéresse le lecteur et lui fait prendre goût à une polémique à chaque page plus ardente.

Les témoins oculaires des premières années de la paysanne inspirée défilent bientôt sous nos yeux au livre troisième. Ce sont « les parrain, marraine, parents par affinité spirituelle » de Jeanne, les anciens du village, les jeunes filles et jeunes gens de son âge, les prêtres, les nobles et les bourgeois, ce sont ses guides. Tous redisent les mêmes choses, et leurs témoignages scrupuleusement rapportés forment, à la gloire de la Pucelle, des litanies d'une monotonie austère, mais d'une éloquence irrésistible.

Le livre IV est consacré aux pièces complémentaires et aux éclaircissements. L'érudit se donne libre carrière ; le polémiste achève de se revêtir de ses armes, et dans le livre V il part en guerre contre la libre-pensée.

L'auteur déclare d'abord que « ce serait être infini que de vouloir relever toutes les incohérences auxquelles la sainte fille sert de thème » (p. 342) ; et passe à Michelet, à « ses chapitres systématiques et un peu fous », puis lâchant la bride à son indignation, il s'écrie : « C'est le siècle des idées chaotiques qui reproche aux siècles chrétiens de n'avoir su voir dans la France qu'un chaos de fiefs, d'idée vague! » et se redressant fièrement, il montre du doigt « la tourbe calomniatrice des fils de Rousseau et d'Arouet », et leur lance cette apostrophe victorieuse : « Nous avons fait la France de Clovis, de Charlemagne, de Philippe-Auguste et de saint Louis ; ils ont fait la France des trois invasions, des vingt constitutions, de la maçonnerie, de la juiverie, du Panama ! »

Cette riposte est dans le goût et du style habituel au journalisme, mais elle fait connaître l'idée-mère du grand œuvre du P. Ayroles. « Mettre en regard ce qu'il plaît au naturalisme d'imaginer sous le titre d'Histoire de Jeanne d'Arc ; en montrer la fausseté au point de vue des faits, l'incohérence, les contradictions au point de vue de la raison, faire juger par ce spécimen sa

méthode historique, c'est le but des volumes en voie de publication sous le titre commun de la *Vraie Jeanne d'Arc.* » (Préface, p. VII.)

Quicherat est pris à partie dans le chapitre III (liv. V). « Il a rêvé une burlesque fillette, dont il falsifie et calomnie les communications surnaturelles. » Fortement houspillé, il est convaincu de déraison pour avoir voulu fuir le surnaturel. Le même sort est réservé à Henri Martin, qui a fait de Jeanne d'Arc « un personnage fantastique, impossible et monstrueux ». (P. 401.) Vallet de Viriville n'est qu'un « esprit grisé par le sentiment de son importance » (p. 406), et « ce travailleur à la loupe » (p. 403) montre « de quelle épaisseur de vue peuvent être atteints ceux qui, écartant de haut le surnaturel, abordent la Pucelle, et manquent d'ailleurs des qualités de style qui peuvent dissimuler à des lecteurs superficiels l'extravagance des conceptions ». (P. 404.)

Siméon Luce « naïf et fantaisiste, se contredit, fait des contes impossibles et présente une histoire ultra-fabuleuse » (p. 431) ; il se permet des « hypothèses gratuites, monstrueuses » (p. 437), et nous offre un « roman absurde ». (P. 447.) « Il outrage le bon sens, la décence » (p. 449), divague, et ses « imaginations bouffonnes et ineptes » (p. 471) sont le fruit « d'un athéisme idéalistique et cafard » (p. 475); il paraît que « les catholiques s'y sont mépris, et il est temps qu'aucun homme sérieux n'aille demander la connaissance de la Pucelle à ces trois cents pages de rapsodies, qui outragent également la vérité historique, la raison et la foi ». (P. 477.)

Comme on le voit, le chevalier de Jeanne d'Arc n'y va pas de main-morte. Le P. Ayroles frappe d'estoc et de taille. Son livre, tout érudit qu'il est, est un livre de combat. Lui-même l'avoue dans sa conclusion (p. 484) : « Faire connaître la Pucelle,... c'est combattre la grande ennemie du genre humain et particulièrement des petits et des humbles : la franc-maçonnerie. »

Mais pour assurer la victoire au vaillant champion, le lecteur ne lui souhaitera-t-il pas des armes mieux affinées et une tactique plus habile. Peut-être serait-il ainsi plus à même de « bouter dehors » la juiverie et la franc-maçonnerie.

A. DE SALINIS, S. J.

Le Maréchal François de Scépeaux de Vieilleville et ses Mémoires, par l'abbé Ch. Marchand, professeur aux Facultés catholiques d'Angers. Paris, Alph. Picard, 1893. In-8, pp. xi-369. Prix : 7 fr. 50.

En ce temps où les Mémoires font prime sur le marché de la librairie, il n'est pas inutile de méditer le sort accidenté des Mémoires du maréchal de Vieilleville. Ils ont été présentés au public par le P. Griffet, dont la science et le jugement étaient universellement estimés au dix-huitième siècle, déclarés sur sa foi, par les journaux littéraires d'alors, « comparables à ce que nous avons de meilleur en ce genre », critiqués sévèrement en 1778, devant l'Académie des Inscriptions, par l'abbé Garnier, qui malgré cela s'en est servi dans son Histoire de France, reproduits depuis lors dans la plupart des collections de Mémoires authentiques, et considérés comme une source excellente par les historiens les plus autorisés et les plus récents, par ceux mêmes qui ont écrit l'histoire particulière du seizième siècle. Le secrétaire du maréchal, Vincent Carloix, auquel ils étaient attribués, passait pour savoir tous les secrets de son maître, pour avoir reçu ses confidences politiques et avoir en main toutes ses lettres. Il était partial en sa faveur sans doute, c'était « un bas flatteur de Vieilleville », mais aucun écrivain « ne faisait mieux connaître la cour et les mœurs du temps par ses anecdotes piquantes et souvent dramatiques ».

Cependant, contre de tels éloges M. l'abbé Marchand s'inscrit en faux, il reprend à son compte et plus sévèrement encore la sévère critique de l'abbé Garnier. L'examen des autres documents contemporains de Vieilleville, l'étude des biographies particulières et de l'histoire locale, leur comparaison avec le texte des Mémoires, lui ont démontré qu'ils sont souvent démentis par les monuments du temps, entachés d'invraisemblances et d'erreurs grossières, convaincus de plagiat dans maints passages où le rédacteur prête à son héros les exploits qui appartiennent à Biron ou à d'autres capitaines. Dès lors, les Mémoires manquent de toute autorité, ou, s'ils en ont une, leur récit doit être minutieusement contrôlé par celui des autres auteurs. « C'est à faire douter qu'ils aient été écrits par le secrétaire du maréchal, » dit M. Marchand dans son Introduction que je viens de

résumer, et qui donne la clef de tout son livre. Du reste, fussent-ils de Carloix, ils ne sauraient avoir la saveur des Mémoires écrits d'une main habituée à tenir l'épée, comme les *Commentaires* de Montluc, par exemple. A. BOUÉ.

La Nation canadienne. Étude historique sur les populations françaises du Nord de l'Amérique, par Ch. GAILLY DE TAURINES. Paris, Plon, 1894. In-18, pp. XII-338. Prix : 3 fr. 50.

Un livre très bien fait sur un sujet très intéressant. La nation canadienne, c'est la France en Amérique. M. G. de Taurines étudie successivement son passé, son présent et son avenir.

Le passé du Canada est pour nous un sujet de légitime orgueil, mais aussi de remords et presque de honte. Il y a dans le monde des colonies qui ont eu une fortune plus grande et plus rapide; il n'y en a pas dont l'histoire soit plus touchante et plus belle que celle de ces Français, établis dès le seizième siècle sur les bords du Saint-Laurent, et se créant une patrie à force d'énergie, d'activité et de luttes de toute sorte. Malheureusement, il y a dans cette histoire une période sur laquelle notre patriotisme voudrait tirer le voile de l'oubli. Au dix-huitième siècle, le triste gouvernement de Louis XV sacrifia le magnifique héritage colonial de la France. D'abord abandonné à lui-même, le Canada est livré à l'Angleterre par le traité de Paris. L'homme qui donne le ton en France, Voltaire, célèbre comme un heureux événement la cession de « ces quelques arpents de neige ».

L'auteur a de fort judicieuses réflexions sur les défauts du régime imposé aux colonies par l'omnipotence de Louis XIV. Les instructions des ministres aux gouverneurs du Canada sont des documents curieux à ce point de vue. De même que Sa Majesté a supprimé en France les États généraux, elle ne veut point souffrir que l'on donne « cette forme au corps des habitants dudit pays ». On ne voulait pas même de *syndic*, qui pût représenter une collectivité. C'est à Versailles que se réglaient jusque dans les moindres détails les affaires des colons canadiens. Déplorable centralisation qui a passé dans nos mœurs administratives et dont nous ne sommes pas près de nous défaire. L'Angleterre procède tout autrement ; malgré le mauvais vouloir des colons protestants

pour ceux qu'ils regardaient comme des vaincus, malgré quelques persécutions intermittentes, le Canada a bénéficié des libres institutions qu'elle fonde partout; l'autonomie lui est concédée dans une large mesure, et la race canadienne française est la première à en profiter. D'où ce résultat que, très attachés de cœur au *vieux pays*, les Canadiens français s'accommodent fort bien du protectorat peu gênant de l'Angleterre et ne l'échangeraient certainement pas contre l'annexion à la France.

La seconde partie présente le tableau de la merveilleuse expansion de la race française, qui non seulement gagne de proche en proche sur la *forêt* et la *prairie*, mais déborde sur le territoire de ses voisins de la *Puissance*, et même dans plusieurs États de l'Union, où elle forme des groupes compacts et réfractaires à l'*américanisation*. Les *Études* ont publié sur ce sujet une série d'articles, depuis réunis en volume, d'un de nos collaborateurs, le P. Hamon, établi depuis longtemps en Canada.

Le livre se termine par quelques chapitres sur la mission de la race canadienne, et son avenir au point de vue religieux, politique et social. Il est manifeste que le Canada marche à l'affranchissement; le lien déjà bien relâché qui l'attache à l'Angleterre sera infailliblement brisé. Entrera-t-il dans l'Union américaine? L'annexion a des partisans et des adversaires, aux États-Unis comme en Canada. Quoi qu'il arrive, il paraît assuré que, grâce à la nation canadienne, l'élément français aura sa part d'influence de plus en plus considérable dans ces immenses régions de l'Amérique du Nord, dont les destinées s'annoncent si grandioses, et à qui la France a envoyé ses premiers explorateurs et ses premiers colons.

Une petite chicane pour finir : des lacs qui ont moins de 100 000 hectares ne devraient pas être appelés « des mers intérieures ». Cela fait la septième partie d'un département français de moyenne grandeur. Pourquoi se servir toujours de mesures anglaises, de *milles*, d'*acres*, etc., dans un livre et un sujet si français? On est obligé de faire soi-même le calcul pour savoir, par exemple, qu'un mille carré équivaut à 260 hectares environ. Nous faisons ces menues observations d'autant plus librement que nous n'avons pas rencontré, dans le livre de M. de Taurines, un mot que nous en voudrions retrancher.

J. BURNICHON, S. J.

I. — **La Vendée patriote (1793-1800),** par M. Ch. L. Chassin. T. I. Paris, Paul Dupont, 1893. Gr. in-8, pp. xii-621. Prix : 10 francs.

II. — **Une Mission en Vendée (1793),** par M. Édouard Lockroy. 2[e] édition. Paris, Ollendorff, 1893. In-12, pp. 347. Prix : 3 fr. 50.

I. — La *Vendée patriote* est la suite de la *Préparation de la guerre de la Vendée;* elle est faite dans le même esprit de glorification révolutionnaire. Qu'est-ce donc que *la Vendée patriote?* C'est la Vendée des Jacobins et des terroristes qui opposèrent aux justes réclamations des populations catholiques les armées impitoyables de la Convention et du Comité de Salut public de sanguinaire mémoire, depuis l'insurrection de mars 1793 jusqu'en octobre de la même année. Rapports, délibérations, arrêtés, correspondances, proclamations, etc., se succèdent avec une monotonie fatigante. Ce n'est pas un ouvrage proprement dit, c'est un recueil de documents, presque tous officiels, cueillis dans les archives et les bibliothèques nationales. Tout ce qui concerne uniquement les armées de la République, leurs mouvements et leur stratégie, a de la valeur et peut trouver place dans une histoire sincère. En dehors de la question militaire, ce ne sont guère que déclamations jacobines contre les *brigands* pillards et assassins, invectives contre les nobles et les prêtres, chefs de bandits et exploitant leur ignorance avec un fanatisme intéressé.

L'auteur fait sa partie dans ce concert d'imputations et de malédictions qui s'inspirent de haines impies et du dépit *de ne pouvoir dompter* les *hordes* dans leurs luttes de géants. C'est ainsi que, dans une Préface fort peu modeste, il se fait fort d'écraser sous le poids de ses six cents pages les *légendes* vendéennes. Tout d'abord, il maintient contre l'abbé Brossard une accusation hideuse : « Les chefs vendéens ont inventé, dit-il, l'infâme supercherie du soi-disant évêque d'Agra, et ils ont eu pour complices les agitateurs religieux, à savoir : les Révérends Pères de la Compagnie de Marie, les prêtres missionnaires de Saint-Laurent. » Une telle calomnie se réfute elle-même et donne une idée de la justice qui règne dans cet écrit; il va de soi que l'auteur n'essaye même pas de combattre la solide brochure du

docte professeur de l'Université d'Angers. Au cours de ses récits il mentionne, sans laisser échapper un blâme sur leurs forfaits, les ravageurs de la Vendée. Le démagogue Bouchotte, ministre de la guerre, lui paraît, sinon capable, du moins *probe*. Quand il passe devant les généraux terroristes, les Westermann, les Ronsin, les Rossignol et autres patriotes de même espèce, il salue; l'ancien jacobin Mercier a toute sa confiance. Et pourquoi ne serait-il pas avec les *doux* vengeurs de la *chose publique*, puisqu'il déclare qu'à tout prix, par tous les moyens et de *quelque manière que ce fût*, il fallait purger le territoire de ces bandits? N'avaient-ils pas, en effet, l'audace de demander la liberté religieuse, hypocritement refusée, en promettant de mettre bas les armes aussitôt qu'ils l'auraient obtenue? Aussi les réquisitions, les dévastations, les sauvageries d'une guerre sans pitié, les taxes chez les riches et les *égoïstes indifférents* sont ici les belles œuvres du *patriotisme*. A Lyon, l'auteur ne plaint que « les victimes des conspirateurs royalistes ». Les meurtres des prisonniers vendéens, au mépris de toute humanité, les emprisonnements de suspects, spécialement aux Sables-d'Olonne, centre d'opérations offensives et de *justice* républicaine, sont pour lui de bonne guerre. Entre tous les héros, Danton (l'organisateur des journées de septembre 1792) lui paraît superbe. D'ailleurs, de quoi se plaignent les inventeurs de *légendes*? Est-ce que les Constitutions de 91 et de 93 ne garantissaient pas la liberté des cultes? Est-ce que le décret de la Convention sur l'instruction primaire, éminemment civique, n'était pas admirable? Voyez donc : « Il a fallu tout un siècle pour obtenir l'exécution de ce décret (nous en jouissons enfin), qui seul était capable de rendre impossible le renouvellement des guerres de la Vendée. » On n'est pas plus profond. Mais soyons juste, mettons en regard de ces jolies choses les aveux précieux de l'auteur. Il confesse que les chefs vendéens proclamaient qu'ils vivraient en paix quand la liberté religieuse leur serait acquise; qu'ils défendaient le pillage et les excès de toute sorte à leur entrée dans les villes conquises; qu'ils ne tuaient pas les prisonniers et les renvoyaient moyennant la promesse de ne plus les attaquer; qu'ils attribuaient les désordres aux soldats étrangers, mais non aux vrais Vendéens. Voilà pour les défenseurs de l'autel et du trône. Voici maintenant d'autres aveux.

On était alors en pleine anarchie militaire et sociale. Qui l'atteste? un montagnard moderne, M. Lockroy; les faits sont d'ail-

leurs incontestables, et on les trouve épars dans ce volume. Brigandages des armées et exécutions cruelles ; désertions, indiscipline, dénuements de toute sorte ; rivalités et dissensions des chefs militaires, des commissaires de la Convention, des sociétés populaires et des clubs, reliés aux Jacobins de Paris ; effarements administratifs ; plans de répression contradictoires ; arrestations arbitraires, dénonciations de suspects ; visites domiciliaires, épuisement des campagnes par les réquisitions forcées ; insuffisance des secours militaires ; légion germanique républicaine en réponse aux appels plus ou moins authentiques des Vendéens à l'étranger ; excès des *roués* de Paris et désorganisation des volontaires ; prédications de lois agraires et de communisme : tout cela forme une série de vérités dont il faut être reconnaissant.

II. — *Une mission en Vendée* est l'apothéose du jeune Jullien, commissaire du Salut public auprès des armées de l'Ouest. Notes, pièces et fragments sont la substance de ce livre. L'auteur, M. Lockroy, bien connu politiquement et même trop connu, reconnaît, dans une *Note préliminaire*, qu'en 1793 tout était plongé dans un affreux désordre civil et militaire ; mais en septembre un héros merveilleux apparut. C'était Jullien ; il allait régénérer en jacobin montagnard la France républicaine. Et comment ? par les clubs et les sociétés de patriotes, seul moyen de la sauver. Ce jeune homme comprit cela. Aussi s'en allait-il de club en club, éveillant les enthousiasmes, destituant, épurant, reconstituant, dénonçant, faisant des razias de suspects, terrifiant villes et campagnes, municipalités, districts et conseils de tout genre ; paradant avec fracas dans les temples de la déesse Raison, prescrivant de brûler livres et ornements sacerdotaux, tout le bagage de la *superstition ;* organisant des fêtes publiques, grand moyen d'instruire et de civiliser le peuple, surtout en Bretagne où régnaient d'épaisses ténèbres ; écrivant sans relâche au Comité de Salut public, au *bon ami Barrère*, au *bon ami Robespierre*, et à d'autres bons amis et confrères en jacobinisme ; promenant en triomphe la statue du calomnié Marat et buvant en son honneur dans les banquets ; faisant en un mot tout ce qui était de son état. On voit qu'en cet imberbe gaillard le plus pur sans-culottisme n'attendait pas le nombre des années ; il avait à peine dix-huit ans.

G. GANDY.

I. — **Vie du Vénérable J.-B. Gault,** *prêtre de l'Oratoire de Jésus, évêque de Marseille en 1643,* par M. l'abbé Payan d'Augery, vicaire général. Marseille, Verdot, 1894. In-12, pp. xii-360. Prix : 2 francs.

II. — **Le Vénérable Mgr J.-B. Gault,** *évêque de Marseille (1595-1643),* par Dom Théophile Bérengier. (Extrait de la *Revue du Monde catholique.)*

III. — **Un Picard. Antoine Erlault,** *confesseur de Catherine de Médicis, évêque de Chalon-sur-Saône,* par le baron de Bonnault d'Houët, ancien élève de l'École des Chartes. Compiègne, Lefebvre, 1894. In-8, pp. 48.

I. — S'inspirant d'une pensée de Mgr Robert, M. l'abbé Payan d'Augery a voulu faire une vie *populaire.* Il fallait en effet révéler aux fidèles ce nouveau vénérable, dont l'introduction de la cause, signée le 4 février 1893, est un honneur non seulement pour Marseille, mais pour toute la France. Peu d'évêques au dix-septième siècle réalisèrent à un égal degré le type admirable de saint Charles Borromée, que ce prélat avait choisi pour modèle. La sainteté y apparaît dans une auréole d'austérité que plusieurs, à notre époque amollie, seraient tentés de trouver effrayante. Raison de plus pour présenter ces fortifiants tableaux à ceux surtout à qui cette Vie est recommandée : les clercs de nos séminaires. Les laïques n'y trouveront pas un moindre intérêt, au spectacle de récits touchants et bien présentés par un auteur consciencieux et expérimenté.

II. — Dom Bérengier s'adressait à un public de revue; il a dû alléger le bagage de l'érudition et soigner la mise en scène. Il eût été difficile de dire mieux en moins de pages. La marche rapide du récit nous fait passer du collège de la Flèche, où le vénérable commença ses *études*, à la Sorbonne ultramontaine des Du Val et Gamaches. Nous suivons à Rome Jean-Baptiste et son frère aîné Eustache, son futur prédécesseur au siège de Marseille. Nous traversons avec eux la Congrégation de l'Oratoire de Bérulle, berceau de leur formation et de leur perfection religieuse; enfin nous assistons à l'apostolat héroïque de Jean-Baptiste sur les galères et dans les catéchismes populaires. D'ordinaire Richelieu savait choisir les évêques.

III. — Je regrette que cet excellent mémoire sur un personnage des plus curieux au point de vue religieux et surtout social, ait paru sous un avant-titre qui relève de l'érudition locale. Ce prédicateur d'une époque aux *prêcheurs* encore si peu connus, ce jeune paysan, trouvant dans son pays toutes les facilités pour l'étude, devenant maître en Sorbonne, évêque remarqué de la cour, personnage de premier rôle au colloque de Poissy, représentant du clergé de France au concile de Trente, était une figure digne de tenter un écrivain. M. de Bonnault d'Houët, qui manie la plume avec la même aisance que les vieux documents, a écrit un vrai chapitre d'histoire.

H. CHÉROT, S. J.

Quelques publications de M. Louis Audiat :

I. — **Saint Louis en Saintonge (juillet-août 1242)**. La Rochelle, 1892. Brochure in-8, pp. 16. — **II.** — **Note sur l'instruction primaire en Saintonge-Aunis avant 1789.** Paris, Picard, 1891. Brochure in-8, pp. 38. — **III.** — **Samuel de Champlain, de Brouage**, *fondateur de Québec (1567-1635).* Saintes, Mortreuil, et La Rochelle, Foucher, 1893. Brochure in-8, pp. 31. — **IV.** — **Prosper Mérimée et son édition de « Fœneste ».** La Rochelle, Texier, 1893. Brochure in-8, pp. 15 — **V.** — **Mgr Henri Valleau,** *évêque de Quimper et Léon.* Saintes, Mortreuil, 1893. Brochure in-16, pp. 55.

Sous une forme modeste, M. Léon Audiat publie, sans se lasser, une série de travaux de valeur dont nous citons ici à peine quelques-uns. Le président si actif de la Société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* ne s'entend pas seulement à organiser des fêtes patriotiques, telles que l'érection du monument de Champlain, « le père de la Nouvelle-France », au Brouage, et des réunions utiles de congrès archéologiques. Dans son étude sur Louis IX à Saintes, il ramène au point les données jusqu'ici flottantes et contradictoires des chroniqueurs français et anglais, et il tire de solides considérations sur les résultats de la bataille : féodalité contenue ; unité nationale sauvée ; domination anglaise sur l'Ouest refoulée au delà de la Gironde, et suprématie française reconnue jusqu'aux Pyrénées. — La note sur l'instruction primaire eût été un volume complet sans la perte

des archives où puiser les sources. Avec le peu qui restait, l'auteur a reconstitué quand même les anciennes institutions scolaires de sa province, et il a le droit de conclure contre ses contradicteurs : « Il y avait, avant 1789, comme dans toutes les autres provinces de France, des écoles et beaucoup d'écoles, tenues surtout pour les garçons par des laïques, fondées, entretenues par le clergé, le roi, la noblesse, la bourgeoisie, les particuliers et les communautés, fabriques ou corps de ville. » — Les notices sur Mérimée et Mgr Valleau sont d'un bibliophile qui est aussi un agréable biographe. H. CHÉROT, S. J.

Mémoires de famille de l'abbé Lambert, *dernier confesseur du duc de Penthièvre, aumônier de la duchesse douairière d'Orléans, sur la Révolution et l'émigration, 1791-1799*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par Gaston DE BEAUSÉJOUR, son arrière-petit-neveu. Paris, Alph. Picard et fils, 1894. In-8, pp. XVII-330. Prix : 10 francs.

Ces très intéressants Mémoires, quoique non complets, ni tout à fait inédits, — le premier chapitre ayant été égaré et les autres publiés en 1822, — feront certainement honneur à la *Société d'histoire contemporaine*, qui les déclare avec raison, sur la foi de M. Victor Pierre, dignes d'être donnés au public sous son patronage. Les vicissitudes qu'ils ont subies se trouvent bien exposées en onze pages, sous le nom d'Introduction, par M. Gaston de Beauséjour, arrière-petit-neveu de leur auteur, l'abbé Pierre Thomas Lambert.

Celui-ci, natif de Lons-le-Saunier, d'abord membre d'une congrégation ecclésiastique à Lyon, ensuite collaborateur de l'ancien évêque de Senez au Mont-Valérien, puis dernier confesseur du vertueux duc de Penthièvre, fut réduit, après la mort du prince, 4 mars 1793, au sort commun de tous les prêtres fidèles restés en France, au travestissement, au péril de mort, à la misère, à la fuite ou à l'exil.

L'éditeur de ces Mémoires s'est imposé un travail considérable ; nous n'hésitons pas à l'en remercier, lui et ses correspondants ou collaborateurs, au nom de tous les lecteurs sérieux. Les cinq ou six observations que nous faisons ici sur des points de détail

n'altèrent aucunement la satisfaction que nous cause l'ensemble du travail.

Le serment dont il s'agit, p. 20, ne pouvait être encore décrété par la Convention. — Pie VII, traversant le Nivernais, p. 147, note, fut reçu à Cosne, oui; mais non par l'archevêque de Sens. En 1804, il n'y avait pas d'archevêque de ce titre. — Dans la note 4, p. 175, on lit Charles III; c'est Charles IV qu'il faut lire. — La mourante constitution de la p. 262 est celle de 1791, et non celle de 1795. — Dans la note 5, p. 271, on lit: « Petit-fils de l'empereur Charles IV ». Ce pourrait être l'empereur Charles VI, si ce n'était en réalité l'empereur Joseph Ier; mais ce ne peut en aucun cas être l'empereur Charles IV. — A la page 300, ligne première, Barcelone est nommé au lieu de Perpignan.

Ces rectifications, que nous ajoutons de nous-même à la liste des *Errata*, n'empêcheront personne de lire avec le plus vif intérêt les six chapitres dont se composent les Mémoires de famille, et qui se rapportent aux huit années les plus sanglantes de la Révolution, 1791-1799. Il est vrai que pendant les deux premières années, 1791 — mars 1793, l'auteur des Mémoires vivait comme dans un port tranquille, en pleine France et dans un château princier, alors même que l'ouragan révolutionnaire renversait le trône, immolait le roi, ensanglantait les prisons et dressait partout la hideuse guillotine. Sa tranquillité relative, il la devait au duc de Penthièvre, Louis-Jean-Marie de Bourbon, qui par ses immenses charités s'était assuré une sorte d'immunité, et que de poignants chagrins ont pu seuls conduire au tombeau.

Privé de cette garantie, l'abbé Lambert traversa la France de l'ouest à l'est, en pleine Terreur, courut mille dangers, arriva pourtant sain et sauf dans sa province, la Franche-Comté, mais ce fut pour y être presque aussitôt emprisonné. Échappé de prison, il fut contraint de passer en Suisse. Là il entra en rapports avec les émigrés du plus haut rang, avec la princesse de Conti, avec le jeune duc d'Orléans et sa sœur, en faveur desquels il entreprit le voyage de Russie et le voyage d'Espagne, rentra même deux fois en France, au péril de ses jours. Mais sur ces démarches, commandées par des raisons politiques, il garde une étonnante discrétion.

Il n'en est pas de même pour ce qui concerne les réfugiés eccle-

siastiques : il nous donne sur leur situation les plus précieux détails que l'éditeur nous signale avec raison, dans sa préface, comme dignes de toute notre attention. L'hospitalité suisse, gênée sans doute par la crainte du gouvernement français, autant que par la pauvreté du pays, est moins remarquable que l'hospitalité anglaise. En Suisse pourtant, comme en Angleterre, le clergé français exilé inspire généralement une vénération qui rejaillit sur l'Église catholique et même sur la France. Personnellement l'abbé Lambert, par sa dignité, sa modération et par les autres vertus qu'attestent ses Mémoires, a dû inspirer un profond respect à ceux qui l'ont connu.

A. JEAN, S. J.

Nos adieux à la vieille Sorbonne, par Oct. Gréard, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1893. Gr. in-8 illustré, pp. xv-406. Prix : 15 francs.

Au moment où la vieille Sorbonne, *Capitoli immobile saxum*, tombe pierre à pierre sous le marteau et la pioche des démolisseurs ; où, des vieilles doctrines catholiques dont elle fut l'asile pendant cinq siècles et demi, il y reste à peine pierre sur pierre, M. Octave Gréard, recteur de l'Académie de Paris, a jugé qu'il convenait d'accorder un souvenir au passé de la *Vieille Sorbonne*. De là, ce volume qui est à la fois, si j'ose dire, *histoire*, *musée*, *archives*. A l'*histoire* se rapportent les quatre chapitres touchant la Sorbonne de Robert, celle de Richelieu, celle de la Révolution, celle des temps nouveaux, depuis la Restauration.

Au *musée* appartiennent les estampes, gravures et plans, qui ornent le texte ; aux *archives*, les *Pièces justificatives*, qui composent un bon tiers du volume. Autant de matériaux pour l'historien futur de la Sorbonne ; car le livre de l'abbé Duvernet est aujourd'hui bien en retard ; et M. Gréard serait le premier à confesser son incompétence en matières théologiques, qu'il faut nécessairement toucher quand on raconte les faits et gestes du « Concile permanent des Gaules ». Bien qu'il nomme « notre ancêtre » (page vii) le confesseur de saint Louis, Robert de Sorbon, il est évident, même pour M. Gréard, que la filiation est extrêmement éloignée, et que la succession ne comporte pas le droit à trancher des questions dogmatiques, ni la science requise en icelles. Aussi bien M. Gréard, dans ses *Adieux*, s'en tient-il à l'histoire du

dehors. Il puise, à pleines mains, dans le riche manuscrit de Claude Héméré : *Sorbonæ origines, disciplina, viri illustres.* Les pages qu'il consacre au saint prêtre, fondateur de la grande école de théologie, sont parmi les meilleures de l'ouvrage, si l'on excepte cette affirmation, renouvelée d'Héméré, que « les moines mendiants... avaient flairé... l'occasion de quelque profit » (page 17) dans la détresse des étudiants.

Du reste, M. Gréard parle avec un respect sincère des Sorbonistes, de leurs règlements, statuts et usages. Il ne remue les pierres du vieil édifice qu'avec une sorte d'émotion. La maison des « pauvres clercs » de la rue Coupe-Gueule n'avait d'autre but que la défense de la foi; M. le recteur de l'Académie de Paris ne le cache point. C'est seulement après avoir feuilleté 150 pages de ces *Adieux* érudits, que l'on sent poindre quelque lueur d' « esprit nouveau »; par exemple, dans cette antithèse entre les Docteurs d'il y a cent ans, condamnant les œuvres de Jean-Jacques Rousseau, et ceux du dix-neuvième siècle, qui en ont fait « applaudir par un public enthousiaste les nouveautés généreuses » (p. 152). Certes, on fut trop gallican et janséniste dans la *Vieille Sorbonne;* mais sur les ruines de l'antique Maison, toutes les erreurs ont fleuri; et M. Gréard n'a pas osé l'avouer dans ses *Adieux*. Aussi ne saurions-nous souscrire aux louanges qu'il répand sur Villemain, Cousin, Jouffroy et Damiron, « illuminé de la grâce philosophique » (page 239); ce qui n'est pas une grâce très efficace. Enfin nous regrettons de ne pas trouver, dans la liste des gens d'Église qui ont enseigné en Sorbonne depuis cinquante ans, le plus glorieux de tous, Mgr Freppel. — Mais, sauf ces quelques points de détail, l'ouvrage est sérieusement impartial et mérite les éloges que nous lui donnons volontiers.

I. — Le Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat, ou *le Clergé du Périgord pendant la période révolutionnaire*, par l'abbé H. Brugière. Montreuil-sur-Mer, 1893. Gr. in-8, pp. 320.

II. — Bergerac sous les Anglais, par Émile Labroue. Paris, Rouam, 1893. Gr. in-8, pp. 230. Prix : 7 francs.

I. — Il y a cent ans, en face de la persécution révolutionnaire, le clergé de France donna au monde un grand et beau spectacle.

Au milieu des épreuves que l'Église traverse aujourd'hui, rien de plus opportun que de nous rappeler et de nous remettre sous les yeux ces admirables exemples.

C'est ce que M. l'abbé Brugière vient de faire pour le clergé du Périgord. De patientes et savantes recherches lui ont mis dans les mains de très riches documents sur le clergé des diocèses de Périgueux et de Sarlat à l'époque révolutionnaire ; précieux matériaux qui ont servi à composer ce *Livre d'or*, où brillent tant de saintes vies et d'héroïques vertus.

Dans un premier chapitre l'auteur nous expose l'état des deux diocèses en 1789. Le chapitre cathédral de Périgueux comptait 34 membres, avec un revenu net de 67 164 livres. Nombreuses étaient les abbayes, les communautés d'hommes et de femmes ; elles sont énumérées, avec la date de leur fondation. Lorsque l'Assemblée de 1790 donna aux religieux la liberté de sortir de leurs cloîtres, dans les couvents du Périgord il n'y eut qu'une bien faible minorité qui en profita.

Le clergé séculier était très nombreux comparativement à celui d'aujourd'hui. 1 300 prêtres administraient les 683 paroisses des deux diocèses, dont on trouve le tableau à la fin du volume. Au témoignage de Mgr Macheco de Prémaux, le clergé périgourdin « était connu avec distinction par la science et la piété, par la bonne discipline et surtout par une pureté de doctrine qui n'a jamais eu un instant d'altération ». Il refusa en masse le serment schismatique, et le plus grand nombre de ceux qui, dans un premier mouvement d'égarement ou de faiblesse, s'étaient laissé séduire le rétractèrent dans la suite.

Les insermentés furent proscrits, et la plupart de ceux du Périgord allèrent demander un asile à l'Espagne, qui leur fit un accueil digne de la nation catholique. M. Bruguière donne des détails pleins d'intérêt sur les incidents des voyages, sur les fatigues et les privations que les exilés eurent à souffrir. Mais autrement dures furent les épreuves de ceux qui restés en France furent enfermés dans les prisons de Périgueux, ou conduits sur les pontons de Rochefort. La plupart succombèrent au long martyre physique et moral qu'ils eurent à subir.

La dernière partie, la plus développée, contient, par ordre alphabétique, une liste des ecclésiastiques des deux diocèses qui jouèrent un rôle pendant la Révolution. A un bon nombre sont

consacrées des notices biographiques étendues qui renferment des documents originaux précieux pour l'histoire locale.

II. — Place frontière des possessions anglaises dans la Guyenne, Bergerac joua un rôle important dans la guerre de Cent ans. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les origines de cette ville, et nous avoir donné un tableau développé de la vie municipale au quatorzième siècle, d'après les *Statuts* de 1322 et les *Coutumes* de 1368, M. E. Labroue raconte les faits militaires auxquels prit part la ville de Bergerac pendant les guerres du quatorzième et du quinzième siècle contre les Anglais. C'est la deuxième édition d'un Essai historique paru en 1879, enrichie de documents nouveaux. L'auteur a profité des travaux contemporains sur l'histoire de la Guyenne; mais il a surtout puisé aux archives de Bergerac.

Des gravures historiques : portraits de personnages, vues de villes et de châteaux, etc., complètent et enrichissent cette savante monographie. L. BOUTIÉ, S J.

Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris, par Alexis Martin. Région du Nord. II : *De Senlis à Compiègne et à Noyon. — Pierrefonds. — Villers-Cotterets. — Crépy-en-Valois. — La Ferté-Milon. — Nanteuil-le-Haudouin, etc.* Avec 60 gravures, 1 vue panoramique et 2 cartes coloriées. Paris, Hennuyer, 1894. In-16, pp. xi-348. Prix : 3 francs.

C'est un régal pour les touristes de voir paraître un de ces petits volumes qui s'appellent *Promenades et excursions dans les environs de Paris.* Avec ce guide si intelligent nous parcourrons aujourd'hui la région du nord, nous visiterons Senlis, Pierrefonds, Villers-Cotterets, la Ferté-Milon, Nanteuil-le-Haudouin. Dernièrement, un de nos amis, supérieur d'une maison d'éducation, nous demandait un motif d'excursion pour une promenade. A lui et à tous, je conseillerai de consulter les *Étapes d'un touriste.* A. LEFEVRE.

Un Martyr normand. *Le Vénérable Auguste Chapdelaine, de la Société des Missions étrangères*, par l'abbé Boursin,

chanoine de Coutances. Paris, Grillot, 1894. In-4, pp. XVI-304. Prix : relié, 7 fr. 50 ; broché, 5 francs.

Ceux qui ont peur des gros livres ne doivent pas reculer devant celui-ci, sûrs d'y trouver, d'un bout à l'autre, intérêt et édification.

Qu'on nous permette quelques remarques de détail. Pages 164-165, racontant le gracieux accueil fait aux missionnaires à bord du *Cassini*, commandant de Plas, l'auteur dit qu'un des officiers offrit de leur servir la messe. « Il s'appelait le lieutenant Clerc. Quelques années après, il était le R. P. Clerc, de la Compagnie de Jésus, destiné à mourir sous les balles de la Commune. » Du commandant de Plas, l'auteur ne dit rien. Peut-être aurait-il trouvé quelques renseignements dans la *Vie du R. P. de Plas*, mort en vénération à Brest, il y a quelques années ; il pouvait ignorer que le P. de Plas était l'ancien commandant du *Cassini*, qui reçut à son bord le vénérable Chapdelaine. En parlant, dans la lettre citée page 173, de quatre-vingts ou cent mille caractères chinois, dont un seul aurait quelquefois plus de soixante ou quatre-vingts petites barres entrelacées les unes dans les autres, le vénérable Chapdelaine répétait évidemment ce qu'on lui avait dit. Mais pour être dans la vérité, il faudrait diminuer de moitié au moins. Encore pourrait-on ajouter qu'il n'est pas nécessaire de connaître plus de quelques milliers de caractères pour être un excellent lettré.

Le tableau qu'en quelques traits vigoureux Mgr Perrocheau trace de la Chine, et que M. Boursin reproduit à la page 220, est un peu poussé au noir, et ne présente que le vilain côté des choses.

Nous ne partageons pas non plus complètement le sentiment de l'auteur qui, page 222, appelle le peuple chinois « le plus fourbe, le plus voleur, et peut-être le plus corrompu de la terre ».

Page 219, il faut lire *Miao*-tse, et non *Mao*-tse ; et page 227, c'est *Yong*-tching qu'il faut, au lieu de *Yang*-tching.

Enfin, ce ne sont pas les rebelles chinois, comme le dit l'auteur, page 181, qu'on appelait « cheveux rouges » ; ce sont les Anglais, tout le monde comprend pourquoi. Les rebelles s'appelaient « cheveux longs », à cause de leur manière de porter la chevelure.

Ces légères taches et quelques autres encore que nous évitons de signaler, n'empêcheront pas ce livre de plaire surtout à ceux qui s'intéressent à l'œuvre des Missions et aux gloires de l'Église catholique, parmi lesquelles l'apostolat et le martyre sont assurément des plus belles. F. BIESSE.

BELLES-LETTRES

I. — **Abrégé de métrique grecque et latine,** par Lous Havet, professeur au Collège de France. Paris, Delagrave, 1894. In-12, pp. VIII-94. Prix : 2 francs.

II. — **Exercices méthodiques de vers latins.** *Partie du maître*, par J.-V. Bainvel, S. J. Tours, Mame, 1893. In-16, pp. XIX-191. Prix : 4 francs. — **Exercices méthodiques de vers latins**. *Ibid.*, 1893. In-16, pp. XII-168. Prix : 2 fr. 25.

I. — On a pensé qu'il suffirait d'abréger la savante Métrique de M. Havet pour pouvoir la mettre entre les mains des enfants. Expérience faite, on se flatte d'avoir réussi. Plusieurs professeurs admireront comme moi les précoces enfants qui n'ont trouvé l'étude de ce livre « ni rebutante ni difficile », ou plutôt ils penseront que, pour leur faire aimer pareil travail, l'auteur de ce résumé a dû leur dire bien des choses qui ne sont pas—hélas ! — dans ce petit livre. Car je ne crois pas que ce soit là un livre de classe. Tout abrégé qu'il est, le livre s'adresse toujours aux mêmes lecteurs, c'est-à-dire aux étudiants de facultés qui y trouveront un utile memento à la veille de l'examen.

Entre autres obscurités, comment n'a-t-on pas eu la pensée de définir les termes techniques qui foisonnent dans ces pages ? Il y a bien un *index-glossaire*, mais il est lui-même encore trop compliqué pour des enfants.

II. — Les enfants feuilletteront par curiosité d'abord le livre du P. Bainvel, à cause de mille petites observations écrites dans une langue aimable et piquante ; puis, sans beaucoup de peine, ils seront amenés d'eux-mêmes à essayer ces exercices courts et intéressants. Ils y apprendront à faire des vers latins, et, ce qui vaut mieux encore, à savourer les vers latins immortels. Ce livre leur expliquera pourquoi tel vers de Virgile nous ravit, à quels

riens tient le charme, et il les aidera à trouver d'aventure quelques-uns de ces riens qui sont tout dans l'art des vers.

HENRI MAUVOISIN, S. J.

Bernadette de Lourdes (*Mystère*), par Émile POUVILLON. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 282. Prix : 3 fr. 50.

Que les amis de Bernadette ne tremblent pas en ouvrant ce volume. Dans l'agreste Quercy, un faiseur de contes n'avait pas trop l'air de penser aux choses du ciel. C'est un amoureux de cette terre de son pays que nul n'a mieux célébrée que lui. A peine si dans ses romans on s'aperçoit qu'enfant il a prié dans la chapelle de Saint-Urgèle, et qu'il a reçu, ce qu'il appelle lui-même « le coup au cœur de la première communion [1] ».

Mais il a malgré tout gardé la poésie de son âme, et s'il rencontre le surnaturel, il est capable de s'incliner devant lui. Je ne sais où ni comment lui est venue cette idée de raconter Bernadette. J'imagine que la grâce l'a conduit à Lourdes, peut-être au moment où M. Zola y faisait avec tant de fracas son pèlerinage-réclame ; et là — sans songer à faire un livre — il a dû laisser son âme se prendre au charme de la grotte bénie, il a vu se dérouler devant son imagination ravie la délicieuse histoire de Bernadette, puis il a écrit — non pas un roman, il a trop de goût pour cela — mais un doux mystère où vous retrouverez quelque chose de la poésie de Lourdes. Plusieurs réserves sont à faire. En voici une : pourquoi montrer — à la fin du prologue — comme une première esquisse de l'apparition, une première tentative de vision. Sans doute, on peut imaginer dans l'âme de Bernadette une sorte de préparation au mystère, mais pas si immédiate, et surtout pas à coups de rêve, d'impressions nerveuses et de fiévreux désirs.

HENRI MAUVOISIN, S. J.

I. — **Impressions de Théâtre,** de M. Jules LEMAITRE. 7e série. Paris, Lecène et Oudin, 1893. In-12, pp. 386. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Mon franc parler,** par M. François COPPÉE, de l'Académie française. Paris, Lemerre, 1894. In-12, pp. 335. Prix : 3 fr. 50.

1. *Chantepleure,* par M. Pouvillon. Lemerre.

I. — Nous avons dit autrefois, assez au long (*Études*, novembre 1889), notre sentiment sur les premiers volumes des *Impressions de théâtre*. La septième série est, de toute manière, la suite des autres; nous croyons inutile de nous répéter. En cette septième série on voit défiler une vingtaine de dramaturges fort divers. Les *Impressions* commencent avec Aristophane; elles finissent avec M. Bouchor. Vers le milieu, figurent M. Sarcey, le critique sans « impressions », et Renan, maître chéri de l'auteur des *Impressions*, dramaturge de l'*Abbesse de Jouarre*, ce qui ne l'empêche pas d'être le « bienfaiteur de nos esprits..., un bénédictin..., un homme très courageux » (p. 39), et le modèle, que dis-je? le parangon de toutes les vertus, de tout héroïsme, et le reste. M. J. Lemaître s'amuse un peu aux dépens de son collègue Sarcey; puis il amuse ses lecteurs en leur contant les merveilles parisiennes ou scandinaves de la *Dame de la Mer*, de *Thérèse Raquin*, du *Prince d'Aurec*... Faut-il ajouter que M. J. Lemaître, en s'amusant et en amusant autrui, étale beaucoup d'esprit? Ce serait banal. S'il s'occupait quelquefois de la morale au théâtre, ce ne serait pas banal du tout; mais là-dessus il se néglige : d'où il suit que nous ne saurions le louer de tout son esprit, ce qui lui est du reste bien indifférent. Louons, pour finir, deux ou trois pages des *Impressions* où M. J. Lemaître expose son admiration motivée pour l'œuvre tragique « incomparable » qui s'appelle *Athalie*. Ces pages sont excellentes; le critique y fait voir qu'il a, quand il veut, plus que de l'esprit.

II. — *Mon franc parler* est le recueil de quarante-cinq articles, ou, comme dit M. Coppée, de « libres causeries », parues dans le *Journal*. Ceci n'est pas une recommandation. Le *Journal* étant ce que l'on sait, les libres causeries, on doit s'y attendre, peuvent être parfois des causeries assez libres : et elles le sont. Néanmoins, il y a un départ à faire : *Sunt bona, sunt*.... On trouve, en ce recueil, des pages charmantes, exquises même; il en est d'affligeantes. En général, tout ce qui ne touche ni à la religion ni aux mœurs est parfait de bon sens, presque de courage; tout ce qui touche à ces deux points essentiels nous désole.

Le poète des *Humbles*, qui, dans ce volume de prose alerte, se définit à plusieurs reprises : « un vieux gamin de Paris »,

hasarde, avec la désinvolture de ses confrères plus jeunes, des plaisanteries ou des *gamineries* sur la Sainte Trinité, sur l'Eucharistie (page 280); sur l'immortalité de l'âme; car enfin, s'exclame cet immortel de l'Académie : « Qui de nous peut affirmer qu'il a une âme immortelle ? » O poète ! comme vous vous mettez au-dessous de Jacques Delille ! et de combien d'autres !

M. Coppée a beau nous répéter que, n'ayant aucune foi religieuse, et « répugnant aux dogmes et mystères » (page 205), il respecte néanmoins la vieille morale chrétienne; il a beau protester, par un vague sentiment des convenances, contre ce qu'il nomme « le bon Dieu au théâtre », c'est-à-dire contre les prétendus drames chrétiens de MM. Grandmougin, Bouchor, Haraucourt; le *Franc parler* de M. Coppée ne prêche pas irrésistiblement l'austérité : nous ne le conseillons point aux braves gens qui soupirent après les *Prix de vertu* décernés par l'Académie, — ni aux autres.

Et nous le regrettons. Sur une foule de questions, la politique, la « Chambre du Panama » (page 260), les élections de Muffleville (page 301), et toutes les « dégoûtations parlementaires », le *Franc parler* dit beaucoup et dit bien. M. Coppée est *dégoûté* des politiciens, du parlementarisme, du suffrage universel; et « le chant du merle lui plaît mieux que la *Marseillaise* » (page 269). Est-il besoin de déclarer que nous sommes en cela complètement de son avis? M. Coppée est par moments un conservateur renforcé; à telles enseignes qu'il tient mordicus pour l'orthographe de Corneille et de Ronsard, qu'il écrit *lys* et *rhythme*, et qu'il appelle barbares ses collègues de l'Institut, promoteurs de « l'orthographe démocratique » (page 289). Si le *Franc parler* était tout de cette allure et de cette vigueur antique, il faudrait le répandre à millions d'exemplaires; il faudrait le faire apprendre par cœur à tous les futurs électeurs de Muffleville.

V. DELAPORTE, S. J.

ROMANS

Die franzœsische Novellistik und Romanlitteratur über den Krieg *von 1870-1871*, par le Dr E. Koschwitz, professeur à l'Université de Greifswald. Berlin, Gronau, 1893. In-8.

Le D[r] Édouard Koschwitz, professeur à l'Université prussienne de Greifswald, vient de publier, sur *la Guerre de* 1870-1871 *et la littérature française*, un livre dont sans doute, malgré un vrai travail de bénédictin, on lui saura peu gré dans notre pays. Avec une patience digne d'une meilleure cause, il a classifié et disséqué presque tous les contes, romans et nouvelles qu'a fait éclore sur notre sol la guerre de 1870. C'est un interminable défilé, une sorte de pot-pourri littéraire où sont accumulés pêle-mêle, et le plus souvent sur le même plan, les ouvrages d'auteurs de talent, tels que A. Daudet, Coppée, About, Erckmann-Chatrian, les romans naturalistes les plus échevelés et jusqu'aux niaiseries des patriotes de café-concert. De là un manque de perspective qui énerve et des appréciations qui, exactes peut-être pour tel ou tel ouvrage pris isolément, n'en sonnent pas moins faux dans l'ensemble, parce que leur importance relative est méconnue.

L'auteur classe, comme l'indique son titre, les écrits analysés en deux catégories, les *Nouvelles* et les *Romans*. La liste s'ouvre par les *Nouvelles héroïques*, où des enfants, des pères, des fiancées, des épouses, se livrent à des exploits vengeurs contre les Allemands ; une place importante y est faite aux *Contes patriotiques* de J. Montet, aux *Contes du lundi* d'Alphonse Daudet, aux *Récits héroïques* de Siebecker, puis à nombre d'autres écrits, parmi lesquels notre professeur s'abaisse à analyser les *Soirées de Médan*, dont Zola inspira les tristes auteurs. Il passe de là aux *Nouvelles satiriques, naturalistes, réalistes ou fantastiques*, qui dépeignent l'état des choses et des esprits en France; et il ne nous fait grâce ni de la *Saignée* de H. Céard, ni de l'*Affaire du grand* 7 de L. Hennique, ni de *Boule de suif* de Guy de Maupassant, ni même de l'immonde nouvelle de Paul Alexis : *Après la bataille*. Heureusement Alphonse Daudet reparaît ici, pour varier ou atténuer tant soit peu l'écœurement, avec la *Défense de Tarascon*, *Une partie de billard*, le *Bac*, le *Concert de la huitième*, la *Vision du juge de Colmar*, etc. Viennent ensuite les *Récits satiriques contre les Allemands* et les *rêves de revanche*, tels que le *Docteur Indassohn*, le *Colonel Happethaler* et la *Confession d'un bon Bavarois* d'Assolant, de nombreux morceaux de P. Véron, dans les *Coulisses d'un grand drame*, le recueil anonyme *les Allemands*, et jusqu'aux facéties de mauvais plaisants, où nos ennemis sont vilipendés sans mesure ni raison.

La *seconde partie* nous apporte une longue série de *Romans;* les titres seuls indiquent trop souvent leur tendance, et nous en épargnons la nomenclature au lecteur : romans à épisodes guerriers, romans de francs-tireurs, romans satiriques dont les héros allemands font les frais, romans d'espions, romans sentimentaux et idylliques, romans de bataille. La *Débâcle* de Zola y trouve, comme de juste, une place d'honneur.

A vrai dire, rien de plus fastidieux que la lecture de cette implacable série d'analyses qui se suivent sans transition et condensent en quelques pages les inventions les plus invraisemblables, les plus hideuses, les plus inhumaines, les plus sanglantes; visions macabres où la haine, la vengeance, le vice, le crime, la lâcheté et la férocité de la bête humaine se coudoient, et où trop peu de nobles impressions reposent de tant de laideurs. On en sort comme d'un mauvais rêve, et on est tenté de maudire et nos romanciers et celui qui a condensé leur fumier avec tant de froide complaisance.

Pour désigner les Allemands, dit-il (p. 140), Aimard possède un grand choix d'expressions qui ont pris droit de cité en France, pendant la guerre de 1870-71, et qui, en général, se sont conservées dans la littérature populaire. Ils sont : vauriens, bandits, vandales, barbares, hordes germaniques, écorcheurs, incendiaires, assassins de femmes et d'enfants, bêtes fauves, violateurs de femmes, traîtres, monstres à face humaine, bestiaux puants, etc. ; leurs qualités sont : rapacité, bassesse, cruauté, sauvagerie, hypocrisie, stupidité. Les officiers allemands sont raides, orgueilleux, voleurs, cruels ; ils ont pour rire le rictus de l'hyène, etc...

Ailleurs (p. 66), il cite ce passage d'Assolant que je retraduis de l'allemand en français, n'ayant pas le texte original sous les yeux :

— As-tu sabré beaucoup de Prussiens, mon oncle ? — Oui, beaucoup. — Sont-ils très hideux ? — Plus hideux que des chenilles. — Et très méchants ? — Plus méchants que des aspics. — Est-il vrai qu'ils ne se lavent jamais ? — Si, une fois tous les six mois. — As-tu fait beaucoup de prisonniers, mon oncle ? — Non, jamais. — Pourquoi pas ? — Parce qu'ils sont si sales qu'on ne peut les prendre qu'avec des pinces ; j'y ai donc renoncé ; on n'a pas toujours une pince à la main. — Qu'en faisais-tu donc ? — Je les tuais, cela donne un excellent fumier, etc.

Il est à remarquer que la *Revue Bleue* vient de publier un

échantillon des sentiments qui animaient un officier allemand pendant la guerre de 1870. Ce sont les *Lettres de campagne* du capitaine de landwehr Henri Rindfleisch, mort récemment sous-secrétaire d'État à Berlin. Il ne se peut rien imaginer de plus froidement barbare; et ici il ne s'agit plus de fiction et de jeu de l'imagination, comme chez nos romanciers, mais de sentiments bien vécus et exprimés dans une correspondance intime. En voici quelques lignes seulement :

Jusqu'au bout, telle est notre devise. Si je tenais aujourd'hui à la gorge le bien-être de la France tout entière, je le serrerais, certes, à l'étouffer, et cela sans sourciller... A l'horizon brille l'incendie de Paris, et mon âme se réchauffe au feu infernal que nous faisons pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe. Je pense que les dernières terreurs approchent peu à peu. Je t'assure que j'ai quelque chose d'un tigre, quand je me représente le sang et les cadavres dans Paris, et j'affirme que je commettrais un honteux mensonge si je simulais une seule pensée de compassion ou un seul tressaillement de regret au sujet de la perte de tant de belles œuvres humaines...

Qu'on juge du reste! L. SŒHNLIN, S. J.

Esclavage, par M. du Campfranc. Paris, Blériot, 1893. In-12, pp. 247. Prix : 2 francs.

« Vous tous, hommes et femmes de lettres, poètes ou romanciers, historiens ou journalistes, aidez-moi à faire connaître à l'univers entier le sort misérable de mes pauvres enfants noirs réduits au plus dur esclavage. » A cet appel du cardinal Lavigerie, prêchant à Saint-Sulpice la croisade antiesclavagiste, M. du Campfranc a senti frémir son cœur et sa plume. De là *Esclavage*, roman sentimental dans le goût de la *Chaumière indienne* et de la *Case de l'oncle Tom*, où l'idylle alterne avec la tragédie. La couleur locale n'est pas toujours observée, non plus que la vraisemblance scientifique [1]; les sentiments, quoique simples [2], y sont singulièrement raffinés pour des noirs; à en croire les voyageurs, il est rare que « leurs beaux yeux, profonds comme des abîmes, en disent

1. Les serpents à sonnettes ne font pas entendre leurs grelots sinistres près du lac Tanganika.

2. Parfois trop simples, par exemple : Pas de lettres en Afrique (entre noirs), pas même la modeste photographie qui rappelle les traits... Qu'elle est horrible cette complète séparation ! » (P. 64.)

long ». Néanmoins on ne lira pas les aventures du généreux Mello, recueilli et converti par les Pères-Blancs, et de sa tendre Ghella, sympathique fiancée, sans s'attendrir, sans être gagné à la cause de la civilisation chrétienne. Ce volume a sa place dans toutes les bibliothèques populaires. PAUL T., S. J.

I. — **Comiche,** par Lucien DONEL. Paris, Charpentier, 1894. In-12, pp. 307. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Surprise du cœur,** par la baronne LECLERC. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 213. Prix : 2 francs.

III. — **Les Idées d'une douairière,** par E. MEUNIER. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 259. Prix : 3 francs.

IV. — **L'Ane des Korrigans,** par Alfred QUESNAY DE BEAUREPAIRE. Paris, Firmin-Didot et Ce, 1894. Gr. in-8 illustré, pp. 320. Prix : 10 francs.

V. — **Légendes de Notre-Dame de Paris,** par Pauline DE GRANDPRÉ. Paris, Tolra, 1894. In-8, pp. 360. Prix : broché, 5 francs ; relié, 6 fr. 50.

VI. — **Les Légendes de l'art,** par Ch. DES GRANGES. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. 361. Prix : 6 francs.

VII. — **Les Deux Jumeaux,** par Henri MAINGUENÉ. Paris, Flammarion, 1893. In-12, pp. 288. Prix : 3 fr. 50.

VIII. — **Recha,** par Dorothea GÉRARD. Paris, Perrin et Cie, 1894. In-12, pp. 283. Prix : 3 fr. 50.

IX. — **Une veuve millionnaire,** par Ch. D'HÉRICAULT. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-12, pp. 390. Prix : 3 fr. 50.

I. — *Comiche!* vous entendez, *Comiche!* c'est peu euphonique, et cependant c'est charmant, l'histoire de ce pauvre petit, mourant à sept ans, tombé d'un arbre où il dénichait des oiseaux. Après *Comiche* vous lirez *Fauvette*, puis le *Chardonneret de la Vierge*, et là, comme vous avez un cœur, vous serez ravi et vous éprouverez grand émoi en suivant le petit saint Jean. Enfin, vous lirez tout et tout vous semblera aimable et délicat. L'auteur possède un véritable talent descriptif, soit qu'il entonne le chant guerrier dans l'*Oncle Amat*, soit qu'il fasse vibrer les voix dramatiques ou

murmurer les tendresses de l'idylle. Le style ne nous déplaît pas non plus avec sa manière de néologismes et de tournures hardies.

Bref, *Comiche* doit entrer dans la série des livres qu'on gar de et qu'on met en bonne place dans une bibliothèque.

II. — Si les auteurs, même les mieux intentionnés, voulaient bien analyser les romans qu'ils offrent au public, ils seraient surpris de l'entraînement de leur imagination. — Voulez-vous que nous nous livrions à ce travail pour la *Surprise du cœur?* — Un beau jeune homme fait une cour... avouable à une sienne cousine veuve, jolie, titrée. Or, sortant un soir de flirter avec elle, le vicomte rencontre une jeune fille qui lui tend la main, puis lui demande protection. Il la suit, constate sa misère, s'intéresse à elle, la place chez la comtesse comme amie,... comme amie, vous entendez. Jusqu'alors tout est bien; mais le voilà tombé amoureux de Marcelle. Il le lui dit. La comtesse meurt de chagrin, et M. de Neubourg épouse sa protégée. Hâtons-nous de dire que Marcelle n'a pas failli un seul instant, ni au respect d'elle-même, ni à la reconnaissance qu'elle devait à sa bienfaitrice. — Quel bien ce roman... honnête peut-il faire? Tout au plus peut-il être lu comme distraction par les gens du monde. Nous aimons infiniment mieux le journal qui fait suite à ce récit sous le titre *Autrefois.*

III. — La douairière, qui s'appelle « de Révençor », adresse cinquante-six lettres de conseils à des officiers, à des propriétaires, à des évêques même, que l'auteur affuble des noms les plus cocasses : Mgr Trépieu, évêque de Nullendroit; M. des Gomets, à Beaulieu-la-Culbute ; M. Renfrogné de Malgrincheux, au château de Grisemine; et alors vous supposez que les calembours abondent et que les jeux de mots se rencontrent à toutes les pages ! Nenni. L'auteur dit simplement d'excellentes choses, formule de fort bonnes critiques, propose des réformes désirables. Malgré donc l'étrangeté bizarre des noms des destinataires, les idées de la douairière gagneraient à être répandues ; mais on ne veut plus que des romans, et ce ne sont que des lettres.

IV. — Puisqu'il s'agit de Korrigans, le drame se passe en Bretagne ; Perronick, un brave paysan qui combattait pour son Dieu et pour son roi, errant, cerné par les bleus, tombe au pouvoir des fées et des nains. Comme il résiste à leurs exigences cyniques, il

est changé en âne; alors toute une complication fantastique, effrayante, lugubre, de corbeaux porte-malheur, de sorcières à balais, de dolmens qui dansent, d'âne qui brait, de fleurs cabalistiques, de trésors éblouissants. La sœur de Perronick se dévoue pour sauver son frère et le ramener à l'état d'humain; elle y parvient, meurt à la peine. Puis Perronick, dit malicieusement l'auteur, d'âne devient un homme; de chouan, soldat de la République. Nous devons toutefois convenir que M. Quesnay de Beaurepaire a eu tout le respect qu'un républicain bien élevé peut avoir pour les héros de Quiberon.

Ceux, et ils sont nombreux, qui aiment à peupler leur cervelle endormie de rêves étranges, drôles, effrayants, peuvent lire ce livre : ils seront servis à souhait.

V. — L'auteur, qui aime Notre-Dame parce qu'elle la connaît bien, a eu la gracieuse idée d'offrir ce volume à chacun des officiers russes qui ont visité Paris, mais à qui on a volontairement oublié de montrer Notre-Dame. Nous la félicitons de cette réparation, comme nous la félicitons de ses légendes qui sont si bien à leur place sous les vieilles voûtes de notre basilique, qui donnent tant de relief à son contour extérieur. Est-ce que chaque pierre n'a pas sa poésie, sa légende? La légende n'est-elle pas aussi dans ses tours, d'où, sur le dos des cloches, s'envolent tant de souvenirs? Mais toute cette explosion de naïf, de terrible, de fantastique, se détache, comme les dentelures du portail, d'un fond absolument sérieux et vrai. Combien nous préférons ce volume à tant d'histoires fausses où les bergères et les institutrices épousent des marquis!

VI. — Les verriers, les ivoiriers, les céramistes, dans la personne de Van Eick, de Luidgi, de Lucca della Robia, figurent tour à tour dans ces récits légendaires. L'auteur a su, au milieu d'agréables ou de dramatiques fictions, nous donner les détails les plus intéressants sur les origines des vitraux de couleur, des figurines en ivoire ou en terre émaillée.

De nos jours, où la manie de la collection est poussée à des limites extrêmes, ce livre ne peut manquer d'avoir sa place, et une bonne place, dans la vitrine des bibliothèques d'amateurs; c'est bien fait comme fond, c'est bien ajouré comme décoration.

VII. — M. Jules Simon, dans une préface où il parle agréable-

ment de l'auteur, de l'ouvrage et de lui-même, nous avertit que M. Mainguené est ouvrier menuisier, et qu'il a le bon esprit de se servir du rabot en même temps que de la plume. Vivant de la vie du travailleur, l'auteur connaît les qualités et les faiblesses des ouvriers ; et s'il fustige le patron égoïste, jouisseur et lâche, il tempère la mauvaise impression que le lecteur ressent, en mettant à côté de Paul, devenu assassin et voleur pour une gourgandine, le frère jumeau de ce mauvais patron ; à celui-là il ne marchande ni le cœur ni la bonté. On ne peut donc accuser l'auteur de faire du socialisme d'un seul côté, comme cela arrive à d'aucuns plus titrés et plus en vue.

Faut-il conclure que ce livre est parfait? S'il n'y a pas de scènes crapuleuses, il y a des aperçus, des motifs un peu trop vrais entre Paul et certaine héroïne du roman. M. Mainguené ne sait pas non plus assez se découvrir devant Celui qui, seul, peut mettre les patrons et les ouvriers d'accord. En cela, il a copié son modèle, M. Jules Simon, qui prétend remplacer le crucifix par un livre de morale.

Ce roman est bien au-dessus des fantasmagories d'imagination créées, pour notre malheur, par des plumitifs aux abois.

VIII. — Ce roman d'étude est écrit contre les juifs, et en particulier contre les rapaces usuriers qui pullulent dans la haute Autriche. Nous ne pouvons donc qu'applaudir l'auteur qui démasque et fustige ces gens sans conscience, sans morale, exploiteurs et détrousseurs éhontés. L'un d'eux, Gedelle Wolf, est passé maître dans l'art de plumer un client : tout lui est bon, et il a même inventé de se servir des grâces charmantes de sa fille Recha pour extirper des signatures à des officiers besoigneux. Recha s'est prêtée à cette combinaison par crainte, mais si sa bouche a souri, sa vertu est restée sauve. C'est alors que le drame, un peu endormi, se réveille, se corse. Recha est allée trouver le lieutenant Borkam et a extorqué sa signature. La vue de cette belle juive a fait impression sur le cœur du jeune homme, qui se prend pour elle d'une violente passion. Recha lutte d'abord contre cet amour, parce que son père le lui défend ; mais bientôt elle aussi se prend à aimer. L'auteur a eu le tort de le lui faire dire en termes trop passionnés. C'est la seule page du livre où notre critique ait à s'exercer. Le dénouement est très enlevé, très

dramatique. Recha n'a pas hésité à sacrifier son amour, sa vie, pour sauver son fiancé, contre lequel s'est acharnée la haine des juifs.

IX. — Beaucoup de beauté, encore plus d'esprit, des rentes de cent mille francs, un titre de vicomtesse, tels sont les charmes de la très jeune veuve dont M. d'Héricault chante les exploits. A sa suite, naturellement, elle tient enchaînée une foule de soupirants ; elle en a cependant distingué quatre. Ce sont des badinages spirituels, amusants, drôles, avec tous ces prétendants, ma foi, d'assez belle prestance. Elle se croit aimée de celui-ci : il est le fiancé secret de sa belle-mère ; cet autre, qu'elle croit avoir terrassé à ses pieds, file le parfait amour avec sa belle-sœur ; ce qu'elle fait endurer, la capricieuse, à l'excellent Roselles, est inouï ! Un peu moins de duels nous aurait plu davantage ; je sais bien que dans les romans, on fait sempiternellement croiser le fer aux rivaux. Quand on a le talent réel, incontestable de M. d'Héricault, on est certes capable d'inventer d'autres trucs. Au demeurant, cette promenade à travers les poursuivants de la jeune veuve est fort plaisante, et nous avons ri plus d'une fois en lisant cette fantaisie très enlevée. AD. LEFEVRE.

Zigzags en Bretagne, par H. et G. Dubouchet. Texte et dessins par les auteurs, avec la collaboration de H. Berteaux, J. Breton, Th. Deyrolle, Français, H. Lemaire, Le Sénéchal, Le Sidaner, H. Mosler. Préface par M. N. Quellen. Paris, Lethielleux, 1894. In-4, pp. xi-552. Prix : broché, 18 francs ; reliure toile, tranches dorées, fers spéciaux, 23 francs.

Les *Zigzags en Bretagne* ne sont pas un livre très profond ; les érudits qui voudraient avoir sur les races celtiques, sur la formation géologique du sol, ou l'histoire du vieux duché, des renseignements nouveaux et inédits, feront bien de chercher ailleurs, et nos critiques d'histoire médiéviste souriront doucement à la lecture du chapitre sur *Perrinaïk*. C'est si beau, pourquoi n'est-ce pas vrai aussi ? Les auteurs toutefois ne s'en préoccuperont qu'à moitié, ils ne s'adressent ni aux critiques ni aux érudits : les amateurs du pittoresque et de la légende, qui connaissent la Bretagne et qui l'aiment, ou bien ceux qui, la connaissant un peu,

désirent la connaître davantage pour l'aimer mieux, voilà les lecteurs auxquels ils s'adressent. C'est pour eux qu'ils écrivent, pour eux qu'ils égayent et décorent chaque page d'un joli croquis rapporté de leur voyage ; le volume en contient plus de cinq cents. Probablement les gravures auront plus de succès que le texte, et l'artiste fera tort à l'écrivain. Faut-il le regretter ? Un peu, sans doute ; pas trop de sévérité pourtant : il est bien difficile de ne pas se répéter parfois quand on décrit longtemps les mêmes choses ; j'aime mieux féliciter les auteurs de leur belle jeunesse d'âme et d'enthousiasme. Si l'admiration hésite et balbutie, c'est peut-être une preuve qu'elle est sincère ; elle s'exprime naïvement parce qu'elle a été éprouvée naïvement. D'ailleurs, la phrase, qui parfois alourdie semble tomber de sommeil, et avoir été écrite sur une mauvaise table d'auberge après une rude journée de voyage, se redresse bien souvent et s'élance légère aux pages du livre ; elle marche d'un pas allègre : c'est l'allure du piéton reposé par une bonne nuit, faisant résonner dans la splendeur de l'aurore la route encore humide de rosée.

En somme, le livre de MM. H. et G. Dubouchet est un livre intéressant, et donne une juste impression du pays qu'il décrit : les auteurs ont tout voulu voir par eux-mêmes, et ils ont bien fait. — Pourquoi donc appellent-ils le Breton, *fils maudit de la création ?* La vie est dure là-bas, sur nos côtes, soit ; mais avec l'amour de la vieille terre natale et de la famille, avec un regard vers le ciel et sur l'Étoile de la mer, nos braves marins ne redoutent ni le labeur ni les flots écumants, et ils aiment leur côte aux durs rochers, comme les grandes vagues du large. N'est-ce pas à un Breton qu'on a fait dire :

Tout en pleurant ceux-là que prend le gouffre amer,
Ne dis jamais du mal de Dieu, ni de la mer.

A. HAMON, S. J.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris). — Décembre. — Matière et forme, *H. Gayraud.*

Janvier. — Notion cartésienne de l'étendue, *A. Ackermann.* — Le problème esthétique et la statistique des épithètes, *M. Griveau.*

Association catholique (Paris). — 15 février. — Réforme du Crédit foncier, *H. Savatier.*

15 mars. — Réforme du Crédit foncier, *H. Savatier.*

Bulletin archéologique de Tarn-et Garonne (Montauban). — 4e trimestre, 1893. — Prélats originaires de Tarn-et-Garonne, *Forestié* et *Galabert.*

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris). 15 février. — L'école libre payante, *F. Gibon.*

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Valence). — Mars-avril. — Chronique religieuse du vieil Aubenas, *M. A. Mazon.*

Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris). — 15 janvier. — Théorie de la photographie des couleurs simples et composées par la méthode interférentielle, *G. Lippmann.*

29 janvier. — Notice sur les travaux de A. Scacchi, *M. des Cloizeaux.*

5 février.—Propagation des ondes électromagnétiques, *M. Mascart.*

12 février.—Nouvelles expériences sur la reproduction du diamant, *H. Moissan.*

19 février. — Equations linéaires du second ordre renfermant un paramètre arbitraire, *E. Picard.*

26 février. — Démonstration du théorème de Fermat, *G. Korneik.*

5 mars. — Travaux à Madagascar en 1892, *P. E. Colin, S. J.*

12 mars. — Préparation et propriétés du borure de carbone, *H. Moissan.* — Travaux à Madagascar en 1892, *P. E. Colin, S. J.*

Correspondant (Paris). — 25 janvier. — Centenaire de l'École polytechnique, *A. de Lapparent.*

10 février. — Les trois Casimir-Périer, *H. de Lacombe.*

25 février. — Réaction actuelle contre le positivisme, *abbé de Broglie.*

10 mars. — Le roman du grand roi d'après des documents inédits, *Lucien Perey.*

Cosmos (Paris). — 20 janvier. — Amélioration du pain.—Disjoncteur-conjoncteur à force centrifuge, *M. de Contades.* — Parfums artificiels, *Villon.* — Crémation ambulante des immondices à Chicago. — Maçon-

nerie et gelée, *G. Béthuys*.— Vauban, architecte, *A. de Rochas*. — Carthage, notes archéologiques (1892-1893), *A. Delattre*.

27 janvier. — Tissus incombustibles, *Maumené*. — Moteurs à gaz, *J. Fournier*.

3 février. — Défense du Cotentin, *B. Bailly*. — Marines de guerre. — Intoxication par la vapeur de charbon, *Dr Ménard*. — Turbine de Laval. — Pile électrique, *A. Tauleigne*.

10 février. — Eclairage électrique des trains. — Voyage scientifique dans l'océan glacial Antarctique en 1893, *P. Viator*. — Allumeur-extincteur du gaz à distance. — Unification des mesures internationales. — Carthage, notes archéologiques, *A. L. Delattre*.

17 février. — État actuel de l'aérostation militaire. — L'autotomie, *L. Frédericq*.

24 février. — Pathologie microbienne devant la médecine traditionnelle, *L. Ménard*. — Rome économique, *Dr A. B.*

3 mars. — Nouveaux anesthésiques, *L. Ménard*. — Marine de commerce en 1893, *L. Reverchon*.

17 mars. — De la mortalité par professions à Paris, *Chateaublanc*.

Économiste français (Paris). — 20 janvier. — Possibilité d'un temps d'arrêt dans la baisse du taux de l'intérêt. — Reconstitution du vignoble français. — Lettres du Japon. — Nouvelles du Brésil.

3 février. — Droits sur les blés. — Salaire et durée du travail dans le département de la Seine.

10 février. — Tombouctou : son commerce ; importance de sa population.

17 février. — Mouvement de la population en France en 1892.

24 février. — Les assurances agricoles et l'intervention de l'État.

3 mars. — Socialisme et protectionnisme.

10 mars. — Caisses agricoles populaires.

17 mars. — Crise de l'industrie lainière.

Éducation chrétienne (Paris). — 20 janvier. — Lois scolaires jugées par leurs auteurs, *R. de Lavallée*. — Sûreté de la raison, *Jean Aimé*.

3 février. — L'homme-machine, *J. Aimé*.

10 février.— L'homme et l'animal, *J. Aimé*.

Enseignement chrétien (Paris). — 1er février. — De la formation des professeurs ecclésiastiques, *A. Pautonnier*.—Une conférence de M. Brunetière sur Bossuet, *G. Bertrin*.

16 février. — Comment Malherbe a réparé la langue, *F. Klein*. — Les mots latins d'origine chrétienne, *A. Boué*.

1er mars. — Enseignement secondaire scientifique, *A. Pautonnier*. — Mots latins d'origine chrétienne, *A. Boué*. — Livres de prix, *E. Ragon*. — Cardinal Gibbons et Mgr Ireland à l'Exposition de Chicago. — Une explication de M. Brunetière, *G. Bertrin*.

15 mars. — Comment Malherbe a réparé la langue, *Félix Klein*. — *A.* Les mots latins d'origine chrétienne, *Boué*.

Journal des économistes (Paris).— 15 février.—Chemins de fer de l'État en France et à l'étranger, *E. Ratoin*.

15 mars. — Droits sur les blés, *G. de Molinari*. — Crise économique et financière de l'Italie, *Fournier de Flaix*.

Nature (Paris). — 27 janvier. — La bille d'Acajou-Cedra, *J. Poisson*. — Les uniformes de l'École polytechnique, *Albert de Rochas*. — Histoire d'un feu d'artifice, *G. Mareschal*. — Conservation du lait à l'état frais, *A.-M. Villon*. — Exploration souterraine dans le Jura, *Edmond Renauld*.

3 février. — La construction du pont Mirabeau à Paris, *Max de Nansouty.* — Les hommes volants, *Gaston Tissandier.* — Coefficients de pluviosité, *J.-R. Plumandon.* — Le coloriscope, *Dr Z....* — L'enseignement aux Etats-Unis, *Daniel Bellet.* — L'Observatoire du Sonneblick, *Ch. Marsillon.* — Les ascensions de M. W. Conway, *Capus.*

10 février. — Edmond Fremy, *Gaston Tissandier.* — Le Salon du cycle, *L. Baudry de Saunier.* — Tramways à vapeur à chaudière Serpollet, *X..., ingénieur.* — L'hippiatrique et l'équitation, *Gaston Tissandier.* — Les problèmes de l'éclairage, *Charles Henry.* — Le volcan Calbuco, *A.-F. Nogues.*

17 février. — Les eaux de drainage en hiver, *P.-P. Dehérain.* — La locomotive électrique, *E. Hospitalier.* — La photographie des couleurs, *Gaston Tissandier.* — Histoire d'un singe, *Daniel Bellet.* — Destruction des ordures, *X..., ingénieur.* — L'Orthagorisque mâle, *Henri Gadeau de Kerville.*

24 février. — Paliers à billes, *X..., ingénieur.* — La plus haute station météorologique. — Bateau en aluminium, *G. Richou.* — Cheminées d'appartement, *Dr Z....* — Le Megaladapis, *Dr E. Trouessart.* — Les problèmes de l'éclairage, *Charles Henry.*

3 mars. — La stéréochimie, *Marius Otto.* — Turbine à vapeur, *E. Hospitalier.* — Coefficients de pluviosité des vents. — L'architecture navale primitive dans l'Europe septentrionale, *Daniel Bellet.* — La litière de tourbe, *lieutenant-colonel Hennebert.* — Les anaglyphes, *Dr E. Batault.* — Chemin de fer de montagne en Californie, *Ch. Marsillon.* — La maladie des œillets, *A. C.*

10 mars. — Les cristaux de neige *Gaston Tissandier.* — L'horticulture en Algérie en 1893. — Mécanique industrielle. — La loupe de noisetier du Muséum d'histoire naturelle, *J. Poisson.* — La voiture électrique de M. Joseph Carli, *E. H.* — Les expériences d'électro-physiologie du Dr d'Arsonval, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Les décors ignifugés au théâtre, *G. Mareschal.* — La science pratique, *T. G.*

17 mars. — Nouveau réservoir d'eau à Bordeaux, *Gaston Cornié.* — A propos de l'aréomètre Baumé, *C.-Ed. G.* — Stérilisation du lait. — L' « Ouvirandra fenestralis », *Henri Joret.* — Pendule électrique, *G. Mareschal.* — Recouvrement de l'aluminium. — Le papier à cigarettes, *A.-M. Villon.* — La culture des fruits en Californie, *Daniel Bellet.* — L'Exposition de Chicago en 1893, *Dr Z....* — Les demeures et les sépultures des premiers habitants du Bas-Vivarais, *Gabriel Carrière.*

Notes d'art (Paris). — Février. — Légende d'une madone italienne, *Henry Cochin.* — Charles Gounod, *marquis de Ségur.* — A travers les musées de l'Allemagne, *comte Guy de la Rochefoucauld.*

Mars. — La gravure sur bois, *Pierre Gusman.* — Yanthis, *E. C. Belville.*

Nouvelle Revue (Paris). — 15 février. — Napoléon Ier et les Jésuites (1er article), *E. Flourens.* — Brunetière, *A. Albalat.*

1er mars. — Découverte du fleuve Amour, *Mme Vend.* — Napoléon Ier et les Jésuites (fin), *E. Flourens.*

15 mars. — Dante. Une vue du Paradis, *Max Durand-Fardel.*

Questions actuelles (Paris). — 16 décembre. — Modifications à la loi sur la presse. — Discours de M. de Mun à Saint-Brieuc (19 novembre 1893). — Arrêté du jeudi 7 décembre sur les envois par la poste.

19 décembre. — Jugement d' Yvetot sur une école laïcisée (9 décembre). — Déclaration de Crispi (20 décembre). — Discours de Guillaume II

(16 novembre). — Envois par la poste (fin).

23 décembre. — Lettre de S. S. Léon XIII aux délégations ouvrières (19 décembre). — Lettre de Mgr de Saint-Brieuc contre les abus de l'alcoolisme. — Lois sur les associations de malfaiteurs et sur les explosifs.

30 décembre. — Lettre de S. S. Léon XIII à Mgr d'Hulst. — Instruction sur la comptabilité des fabriques. — Lettre de Mgr Trégaro. — Étude sur le décret des fabriques. — Quelques décisions des Congrégations romaines. — Circulaire du garde des sceaux sur l'anarchisme. — Le *Livre vert*.

6 janvier. — Lettre pastorale du cardinal Thomas. — Décisions des Congrégations romaines. — Arrêt de la Cour de cassation du 27 décembre contre le pourvoi des Frères de la Doctrine chrétienne. — Effets de la loi du divorce. — Étude sur le décret des fabriques (fin). — Affaire d'Aigues-Mortes. — Souhaits de M. Billot. — Bilan de la grève du Pas-de-Calais. — Liberté du travail. — Syndicats professionnels.

13 janvier. — Lettre de S. S. Léon XIII à Mgr Perraud. — Décrets des Congrégations romaines. — Lettre de Mgr de Harlez. — Loi sur les fabriques. — Factum de Vaillant. — Frais de justice. — Fasci en Sicile. — Pape et crise italienne. — Grève du Pas-de-Calais.

20 janvier. — La conversion. — Le minimum de salaire. — Le Siam.

3 février. — Discours de Léon XIII (28 janvier). — M. Challemel-Lacour à l'Académie.

10 février. — Lettres de S. E. le cardinal Parocchi au T. R. P. Picard; — de Mgr Gouthe-Soulard et du cardinal Lecot. — Portrait et biographie de NN. SS. Sueur et Gilbert.

17 février. — Cause de Jeanne d'Arc. — Soudan français. — Portrait et biographie de NN. SS. Touchet et Quillois. — Dépopulation de la France.

24 février. Portrait et biographie de NN. SS. Pelgé et Laferrière.

3 mars. — Oraison funèbre de Mac-Mahon prononcée à la Madeleine le 28 février. — Réponse du comte d'Haussonville à M. Brunetière, à l'Académie française, le 15 janvier. — Joffre à Tombouctou. — Congrégations romaines.

10 mars. — Politique pontificale (séance de la Chambre du samedi 3 mars 1894).

17 mars. — Testament du Plessis-Bellière. — Consultation de M. Ducrocq sur la personnalité civile du Saint-Siège et du Saint-Père en France.

Réforme sociale (Paris). — 1er février. — Collectivisme à l'état relatif, *comte de Bousies*.

16 février. — Recherches de la paternité, *J. Michel*. — Socialisme sicilien, *Spoto*.

1er mars. — Économie rurale de la France sous Henri IV (1589-1610), *G. Fagniez*. — Comment étudier les revendications ouvrières, *A. Béchaux*.

16 mars. — L'Enseignement du droit et des sciences sociales dans les universités italiennes, *E. Duthoit*.

Revue administrative du culte catholique (Lille). — Janvier 1894. — La circulaire ministérielle du 15 décembre 1893. — Revendications épiscopales. — Résistance. — Les livres de l'ordonnateur. — Prescriptions à interrompre et titres de rente à renouveler. — Questions choisies. — 43. Le casuel du clergé dans la comptabilité de la fabrique. Est-ce rationnel? Est-ce légal? — 44. Que faut-il entendre par « quittance explicative »? — 45 Procès-verbal de la situation de caisse au 1er janvier 1894. — 46. Trouble apporté à l'exercice du culte par des personnes se tenant hors de l'église. Application de l'ar-

ticle 261 du Code pénal. — 47. Les trésoriers-marguilliers sont-ils astreints au versement d'un cautionnement? — 48. La prestation de serment des comptables de la fabrique doit-elle être soumise à l'enregistrement? — 49. Deux frères peuvent-ils faire partie du même conseil de fabrique?

Revue biblique (Paris). — Janvier. — Encyclique de Léon XIII. — Symbole des apôtres, *P. Battifol.* — Analecta exegetica, *P. Van Kasteren, S. J.* — Epoque du second avènement du Christ, *M. Haghebaert, O. P.* — Le sermon *In monte, abbé Azibert.*—Saint Augustin et la Bible, *C. Douais.* — Chronique, *M.-J. Lagrange, O. P.*

Revue bleue (Paris). — 20 janvier. — Louis Veuillot (fin), *Jules Lemaître.* — Challemel-Lacour, écrivain et philosophe, *P. Lasserre.*

27 janvier. — Empereur et Galiléen, *Ibsen.* — Jeunes revues (fin), *Ch. Maurras.*

3 février.—Liberté d'enseignement supérieur, *Liard.* — Souvenirs inédits sur Napoléon Ier, *Mallet.* — Excuses à Renan, *E. Rod.*

10 février. — Diderot peint par lui-même et par ses contemporains, *L. Ducros.*

24 février. — L'enseignement de la philosophie, *P. Janet.*

10 mars. — Bonaparte et les poignards des Cinq-Cents, *Aulard.*

17 mars. — L'enseignement de la philosophie, *H. Marion.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Janvier. — Œuvres posthumes de Mgr Freppel, *J. Ph. Riehl.*

Février.— Habitabilité des astres, *Dr L. Kueny.*

Revue catholique de Bordeaux. — 25 janvier. — Nouvelles études sur Clément V, *F. Lacoste.* — Amiral Jaubert de Barrault, *Ph. T. de Larroque.* — Instruction primaire en Gironde avant la Révolution, *E. Allain.*

10 février. — Amiral Jaubert de Barrault, *Ph. T. de Larroque.* — Instruction primaire en Gironde avant la Révolution (fin), *E. Allain.* — Un poète bordelais du xve siècle, *Aimé Vingtrinier.*

10 mars. — Clément V et le roi de France, *F. Lacoste.* — La patrie de Bertrand de Goth, *E. Berchon.* — L'Amiral Jaubert de Barrault et les pirates de la Rochelle, *Ph. Tamizey de Larroque.*

Revue catholique des institutions et du droit (Paris).—Février.—Situation des étrangers en France, *J. Pey.* — Droit de nomination appartenant à l'évêque dans les Conseils de fabrique, *P. Besson.* — La résistance des fabriques au décret du 27 mars 1893, *Ch. A.-T.*

Mars.— Propriété au point de vue du droit et du fait, *A. Onclair.*

Revue chrétienne (Paris). — 1er février. — De Calvin à Vinet. Histoire du principe de l'individualisme, *G. Frommel.*

Revue de Gascogne (Auch). — Février.— Le château de la Gardère, *Ph. Lauzun.* — La Gascogne dans le catalogue de livres James Rotschild, *Ph. T. de Larroque.*

Mars. — Testament du cardinal de la Trémoille, *Ph. T. de Larroque.* — Bibliographie, *Léonce Couture.*

Revue de la jeunesse catholique (Paris). — Janvier. — Un ambassadeur en Russie au xviiie siècle, le marquis de la Chétardie, *Joseph Denais.*

Février.—Fête nationale de Jeanne d'Arc. — Socialisme marxiste, *Rivolot.*

Revue de l'art chrétien (Paris). — 1894. Tome V, 1re livraison. — Re-

cherches sur les miniatures du bréviaire Grimani, *J. Destrée*. — Yorkshire et Nord-Est de l'Angleterre, *J. Soil*.

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur (Paris). — 1er février. — Jeudis classiques de l'Odéon, *Z....*

15 février. — Le R. P. Chauvin et M. G. Le Bidois, *P. Robert*.

1er mars. — Concours général des lycées et collèges, *J. Gautier*.

8 mars. — A la Sorbonne, *Z....*

Revue de Lille. — Février. — Doctrine de saint Thomas d'Aquin, *Jules Didiot*. — Souvenirs de Belgique, Eudore Pirmez, *A. Béchaux*.

Mars. — Physionomie d'une armée française en Allemagne au XVIIIe siècle, d'après des lettres familières. — M. A. de Margerie, critique de Taine, *C. Looten*.

Revue de métaphysique et de morale (Paris). — Mars. — Divisibilité dans la grandeur, *F. Evellin*. — Valeur positive de la psychologie, *G. Remacle*. — Dialogue philosophique entre Eudoxe et Ariste, *Criton*. — Discussions. — Notes critiques. — Supplément bibliographique.

Revue de Saintonge et d'Aunis (Saintes). — 1er mars. — Combat de Montandre ; nouvelles archéologiques. — Idole gauloise à Saintes. — Musée de Cognac. — *Œuvres* de Fiefmelin.

Revue des Deux Mondes (Paris). — 1er février. — Paix armée et ses conséquences. — En Allemagne (1842), *Michelet*. — Castes dans l'Inde, *E. Senart*. — Tocqueville, *Faguet*. — Profanation, *Loti*. — Crise havaienne, *C. de Varigny*.

15 février. — Le caractère et l'intelligence, *A. Fouillée*. — L'éducation physique et morale en Angleterre, *M. Leclerc*.

15 mars. — Introduction aux Mémoires inédits de Barras, *George Duruy*.

Revue des Facultés catholiques de l'Ouest (Angers). — Février. — Le P. Joseph et le quiétisme.

Revue des questions scientifiques (Bruxelles). — Janvier. — Grands progrès de la chirurgie contemporaine, *Dr Debaisieux*. — Inlandsis du Groenland, *J. de la Vallée Poussin*. — Courant électrique, *J. Thirion, S. J.* — Engrais chimiques, *H. Primbault*. — Question monétaire, *Van der Smissen*. — Venin des araignées, *P. Camboué, S. J.*

Revue des religions (Paris). — Janvier-février. — L'Islamisme, *X, professeur de grand séminaire*.

Revue des sciences ecclésiastiques (Amiens et Paris). — Janvier. — Les cérémonies religieuses des confréries, *abbé A. Tachy*.

Revue du droit public et de la science politique en France et à l'étranger (Paris). — Première année, no 1. — Janvier-février 1894. — Notre programme, *F. Larnaude*. — Deux formes de gouvernement, *Esmein*. — Le « Catenaccio », en Italie, *Dalla Volta*. — De la personnalité en France du Saint-Siège et des autres puissances étrangères, *Ducroq*. — Des modifications apportées à la législation de la presse par la loi du 12 décembre 1893, *G. Barbier*.

Revue du Lyonnais (Lyon). — Janvier. — Autour de Lyon assiégé (août 1793), *Maurice Chanson*. — Les savants lyonnais et les Bénédictins de Saint-Germain des Prés, *abbé J.-B. Vanel*.

Revue du Midi (Nîmes). — Janvier. — Paganisme et fin de siècle, *C. Ferry*.

Février. — La liberté d'esprit, *C.-C.*

Charaux. — Une nouvelle langue française, *P. de Saint-Georges.*

Revue du monde catholique (Paris). — 1er février. — Christianisme et rationalisme, *abbé Merlan.* — L'Homme et la bête, *C. de Kirvan.*

1er mars. — L'universalité du christianisme, *J. Fontaine, S. J.* — Camarilla jésuitique à la cour de Jacques II, *XX.* — Excursion à Guise et à Angoulême, *U. Guérin.*

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris). — Février. — Pénétration par l'Algérie. — Pères Blancs au Tanganika.

Mars. — A travers l'Arménie russe, *G. Voulzie.*

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris). — 30 janvier. — Constitution chimique des produits hydrauliques, *H. Le Chatelier.*

15 février. — Nouvelle théorie transformiste, *L. Cuénot.*

15 mars. — Nouvelles idées sur la structure du système nerveux, *Ramon y Cajal.* — Essais de la locomotive, J. J. Heilmann, *L. Leroux.* — Développement de la mémoire visuelle chez les enfants, *Binet et Henri.*

Revue Historique (Paris). — Mars-avril. — La réaction féodale sous les fils de Philippe le Bel, *Ch. Dufayard.* — Un chapitre inédit d'histoire romaine; autographe inédit de Mirabeau, *P. Gachon.* — Marguerite Porete, *Ch. V. Langlois.* — Les « Œconomies royales » de Sully et le grand dessein de Henri IV (premier article), *Ch. Pfister.* — Bulletin historique : Travaux sur l'antiquité romaine.

Revue Néo-Scolastique, publiée par la Société philosophique de Louvain (Paris, Alcan). Première année, nº 1. — Janvier 1894. — La philosophie néo-scolastique, *D. Mercier.* — Un chapitre inédit de la philosophie d'Ibn Sinâ, *J. Forget.* — Les bases physiologiques de la parole rythmée, *G. Verriest.* — L'exemplarisme et la théorie de l'illumination spéciale dans la philosophie de Henri de Gand, *M. de Wulf.* — Mélanges et documents. — Comptes rendus.

Revue philosophique (Paris). — Février. — Inertie mentale et loi du moindre effort, *G. Ferrero.*

Mars. — Recherches sur les rapports de la sensibilité et de l'émotion, *P. Sollier.*

Revue Scientifique (Paris). — 27 janvier. — Réforme de l'orthographe, *H. de Lacaze-Duthiers et Ch. Richet.*

30 janvier. — Espaces hypermagiques, *G. Arnoux.*

3 février. — Ondes atmosphériques lunaires, *Bouquet de la Grye.*

10 février. — Le mal de montagne, *Egli-Sinclair.*

24 février. — Canal maritime de Manchester.

10 mars. — Progrès de la navigation aérienne, *W. de Fonvielle.*

17 mars. — L'éducation physique, *Tissié.*

Revue thomiste (Paris, 222, faubourg Saint-Honoré). — Janvier. — Pèlerinage artistique à Florence, *R. P. Sertillanges, O. P.*

Mars. — Le sentiment religieux dans Lamartine, *R. P. Maumus.*

Science catholique (Paris). — 15 février. — Les découvertes récentes dans le domaine de l'histoire ecclésiastique, *Dom Fernand Cabrol, prieur de Solesmes.*

15 mars. — Boudhisme au Thibet, *Mgr Biet.* — Jahvé et El Schaddai, *J. P. Van Kasteren, S. J.* — La volonté, *Dr Surbled.*

Science sociale (Paris). — 2e livraison. — Le devoir présent, réponse à M. Paul Desjardins, *Edmond Demolins.* — Nouvelles tendanees dans

l'Eglise catholique à propos d'un discours de Mgr Ireland, *Paul Bureau.* — Ecole de la science sociale, *Paul de Rousiers.* — Mouvement social.

3e livraison. — Crise monétaire, *Léon Poinsard.* — Classement des types sociaux de l'Asie orientale et méridionale, *Edmond Demolins.* — Enseignement de la géographie et science sociale, *Paul de Rousiers.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical review (Philadelphie). — Mars. — Les sept jours de Moïse, à la lumière de l'exégèse et de la science moderne, *Zahm.*

Avril. — Le grand inquisiteur Jean Bréhal dans l'affaire de Jeanne d'Arc.

Mai. — L'indépendance de la presse catholique, *Rev. A. Barry O'Neill, C. S. C.*

Juin. — Théologie ascétique, *Rev. F. Hogan.*

Analecta Bollandiana (Bruxelles). Tome XIII, fasc. I, 1894. — Vie de sainte Odile, *M. Chrétien Pfister.* — La plus ancienne Vie de saint Austremoine. — Bulletin des publications hagiographiques. — *Supplementum ad Acta S. Lucæ martyris, E. Martini.* — Répertoire hymnologique, *D. U. Chevalier.*

Fasc. II. — Vie et miracles de saint Stanislas Kostka, *P. Urbain Ubaldini, S. J.* — Martyrologe d'O' Gorman, *M. d'Arbois de Jubainville.* — Vie de sainte Odile de Liège, veuve. — Répertoire hymnologique, *D. U. Chevalier.*

Catholic World (New-York). — Mai. — L'unité chrétienne au parlement des religions, *Rev. A. F. Hewit, D. D.*

Juin. — Le règne du non-sectarisme, *Rev. Thomas Mc Millan.*

Przeglad powszechny (Cracovie). — Juin. — Un mois en Suisse, *Starowieyski.* — Congrès des religions à Chicago, *Zmigrodzki.* — La Czenstochowa de Moravie, *Badeni.* — Genèse et histoire du Symbole des Apôtres, *Bilczewski.* — Lettres de voyage en Asie : Chine et Japon, *Prince Paul Sapieha.*

Revue Bénédictine (Maredsous). — Avril. — Dom Jacques de Marquais, abbé de Saint-Martin de Tournai.

Mai — Le *Libellus synodicus* attribué par Bède à saint Grégoire le Grand. — Bulletin d'histoire bénédictine. — La ville des Papes revue après quinze ans.

Juin. — Encore la question des deux Amalaire, *D. Germain Morin.* — Dom Mathieu Moulart, abbé de Saint-Ghislain et évêque d'Arras, *D. Ursmer Berlière.* — Un pèlerinage à Subiaco, *D. Laurent Janssens.*

Rivista internazionale (Rome). — Avril. — La question sociale en Sicile, *I. Carini.* — Le colonat et l'Eglise. Étude d'histoire médiévale en Toscane, *C. Sardi.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *mai* — 20 *juin* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

ALLÈGRE (chanoine). — *Coup d'œil sur l'ensemble du Code civil.* Paris, Roger et Chernoviz, 1894. Brochure in-8, pp. 15.

BAUTAIN (abbé). — *La Chrétienne de nos jours. Lettres spirituelles. Première partie. La jeune fille et la jeune femme.* Nouvelle édition. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-18, pp. XI-396. Prix : 3 fr. 50.

BOURRET (S. Em. le cardinal), évêque de Rodez et de Vabres. — *Discours à l'occasion de la prise de possession de son titre cardinalice de Sainte-Marie-la-Neuve et Sainte-Françoise au Forum romain, le* 29 *mai* 1894. Rome, Befani, 1894. In-8, pp. 16.

CHEVALIER (abbé U.). — *Poésie liturgique traditionnelle de l'Église catholique en Occident, ou Recueil d'hymnes et de proses usitées au moyen âge et distribuées suivant l'ordre du Bréviaire et du Missel.* Paris, Desclée, 1894. In-8, pp. LXVIII 286. Prix : 5 francs.

DEIDIER (le R. P.), missionnaire du Sacré-Cœur. — *Jésus outragé, ou le Mois des opprobres.* Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. XXIII-282. Prix : 2 francs.

Diurnale parvum, sive Epitome ex horis diurnis continens psalmos quotidie recitandos et commune sanctorum, unacum officio B. M. V. per annum, officiis votivis atque orationibus propriis sanctorum. Editio quarta. Ratisbonne, Pustet. 1893. In-16, pp. 172. Prix : 2 fr. 50.

Diurnale parvum sive Epitome ex horis diurnis, continens psalmos quotidie recitandos et commune sanctorum, unacum officio B. M. V. per annum atque orationibus propriis sanctorum. Editio tertia. Ratisbonne, Pustet, 1894. In-8, pp. 172. Prix : 2 fr. 50.

LA RIVE (A. C. de). — *La Femme et l'enfant dans la franc-maçonnerie universelle.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. VIII-746. Prix : 7 francs.

Lector (Lucius). — *Le Conclave — Origines — Histoire — Organisation. — Législation ancienne et moderne.* Avec un Appendice contenant le texte des bulles secrètes de Pie IX. Ouvrage orné de gravures et de plans. Paris, Lethielleux, 1894. In-16, pp. xi-784. Prix : 6 francs.

Martin (Louis). — *L'Angleterre et la franc-maçonnerie.* Paris, Librairie Parisienne, 1894. In-12, pp. viii-436. Prix : 3 fr. 50.

Meignan (cardinal). — *Les Derniers prophètes d'Israël.* Paris, Lecoffre, 1894. In-8, pp. x-599. Prix : 7 fr. 50.

Michel (F. I.). — *Mois de Marie de Notre-Dame de Chartres.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. Brochure in-32, pp. 64. Prix : 25 centimes.

— *Courtes lectures pour le mois du Sacré-Cœur.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-32, pp. 64. Prix : 25 centimes.

Missale romanum, ex decreto SS. Concilii Tridentini restitutum, S. Pii V jussu editum, Clementis VIII, Urbani VIII et Leonis XIII auctoritate recognitum. Editio octava. Ratisbonne, Pustet, 1894. In-16, pp. cxiv-716-[292]. Prix : 6 francs.

— In-8, pp. lxii-536-[208]. Prix : 9 francs.

Nyegaard (E.), l'un des pasteurs de l'Église de Nancy.— *Catéchisme à l'usage des églises évangéliques.* Nancy, chez l'auteur, 25, rue Baron-Louis, 1894. In-16, pp. vii-87. Prix : 30 centimes.

Quilliet (H. R), professeur de théologie dogmatique. — *Oratio solemniter habita in sacello Seminarii academici, Insulis, nonis Martii*, 1894. Amiens, imprimerie Rousseau-Leroy, 1894. Brochure in-8, pp. 20.

Scholer (Georges), C. S. R. — *Cæremoniæ missarum solemnium et pontificalium, aliæque functiones ecclesiasticæ.* Ratisbonne, Pustet, 1894. In-8, pp. 424. Prix : 3 fr. 60.

Stenay (Victor de). — *Le Diable apôtre par la possession d'Antoine Gay, de Lyon* (1821-1871). *Biographie et documents.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. xvii-282. Prix : 4 francs.

Tissot (le R. P. Joseph), supérieur général des Missionnaires de Saint-François de Sales. — *La Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-18, pp. iii-318 Prix : 3 francs.

X***. — *De la Confirmation et de l'âge auquel il convient d'y admettre.* Marseille, Imprimerie Marseillaise, 1894. In-8, pp. vi-51.

X***, S. J. — *Heures du pèlerin de Lourdes.* Tournai, Desclée, 1894. In-32, pp. 415. Prix : 1 fr. 50.

X***. — *La Traslazione della S. Casa di Loreto, e la divozione di S. Luigi Gonzaga alla medesima.* Milan, Tensi, 1894. Brochure in-32, pp. 30.

X***. — *Les Etudes bibliques. L'Encyclique et les catholiques anglais et américains.* Paris, Grasilier, 1894. In-8, pp. 71. Prix : 1 fr. 50.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Alaux (J.-E.), professeur de Faculté. — *Philosophie morale et politique.* Paris, Alcan, 1893. In-8, pp. vii-409. Prix : 7 fr. 50.

Boyer d'Agen. — *Considérations sur le génie du christianisme. Les Beaux-Arts. Introduction aux mélodies grégoriennes.* Paris et Poitiers, H. Oudin, 1894. In-8, pp. xxiii-215. Prix : 3 fr. 50.

Brants (Victor), professeur à l'Université catholique de Louvain. — *Le Régime corporatif au dix-neuvième siècle dans les États germaniques. Étude de législation sociale comparée.* Louvain, Peeters, et Paris, Lecoffre, 1894. In-16, pp. xvi-159. Prix : 2 francs.

Cortis (Joseph C.). — *De l'Organisation des forces conservatrices en France.* Paris, Lecoffre, 1894. In-18, pp. xi-259. Prix : 2 fr. 50.

Desroches (M. J.-P.), curé-archiprêtre de Marcigny (Saône-et-Loire). — *Le Labarum. Étude critique et archéologique.* Paris, Champion, 1894. In-8, pp. xiii-520. Prix : 7 fr. 50.

Dierckx (Fr.), S. J. — *L'Homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la science et de la théologie.* (Extrait de la *Revue des questions scientifiques,* 1894.) Bruxelles, Schepens; Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. 124.

Leclerc (Max). — *L'Éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre.* Paris, Colin, 1894. In-18, pp. xix-368. Prix : 4 francs.

Ledos (Eugène). — *Traité de la physionomie humaine.* Paris, Oudin, 1894. In-8, pp. vii-441, avec 116 dessins de l'auteur. Prix : 15 francs.

Le Roux (M. Marc). — *Annuaire général et international de la photographie* (3e année, 1894). Paris, Plon, 1894. In-8, pp. xliii-421-48, orné d'un grand nombre d'illustrations dont 26 gravures hors texte. Prix : 3 fr. 50.

Mannheim (Colonel A.), professeur à l'École polytechnique. — *Principes et développements de géométrie cinématique.* Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-4, pp. x-589. Prix : 25 francs.

Manuel des œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris et principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris. 1894. Paris, Poussielgue, 1894. In-18, pp. vi-659. Prix : broché, 4 francs; relié, 4 fr. 50.

Margerie (Amédée de), doyen de la Faculté catholique des lettres de

Lille. — *De la Famille. Leçons de philosophie morale.* Quatrième édition. 2 vol. in-18, pp. xxxv-329 et 378. Prix : chaque vol., 2 fr. 50.

Milhaud (Léon), docteur en droit. — *Les Questions ouvrières. Les réformes possibles et pratiques.* (T. XI de la *Petite Encyclopédie sociale, économique et financière.*) Paris, Giard et Brière, 1894. In-12, pp. 202. Prix : 2 fr. 50.

Pazmany et Bognar. — *Petri Cardinalis Pazmany archi-episcopi, Strigoniensis et primatis regni Hungariæ Dialectica,* quam e codice manuscripto Bibliothecæ Universitatis Budapestinensis recensuit Stephanus Bognar, S. S. camerarius, etc. (Petri Pazmany opera. Series latina. Tomus I.) Buda-Pesth, Imprimerie de l'Université royale des sciences, 1894. In-4, pp. xxii-688.

Poincaré (H.). — *Les Oscillations électriques.* Paris, G. Carré, 1894. In-8, pp. 343. Prix : 12 francs.

Souvenir de la séance tenue le 6 *mars* 1894, *par le Comice agricole de Feurs (Loire).* Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1894. In-8, pp. 31.

Spencer (Herbert). — *Problèmes de morale et de sociologie.* Traduction et avant-propos de M. Henry de Varigny. Paris, Guillaumin, 1894. In-8, pp. viii-376. Prix : 9 francs.

Zahm (Rev. J. A.), C. S. C. — *The Age of the human race. According to science and the Bible.* (Extrait de l'*American catholic quarterly review.*) Brochure in-8, pp. 81.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Anis (abbé A.-F.). — *Esquisse du mouvement historique et archéologique dans la Mayenne.* Paris, Picard, 1894. Brochure in-8, pp. 187.

Baudrillart (André). — *Les Divinités de la Victoire en Grèce et en Italie, d'après les textes et les monuments figurés.* Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. 96. Prix : 3 fr. 50.

Bérard (Victor). — *De l'Origine des cultes arcadiens* (thèse). Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. 378. Prix : 12 fr. 50.

Caix de Saint-Aymour (vicomte de). — *Questions algériennes. Arabes et Kabyles.* Deuxième édition. Paris, Librairie africaine et coloniale, 1894. In-12, pp. 287. Prix : 3 fr. 50.

Castonnet des Fosses (H.). — *La Perte d'une colonie. La Révolution de Saint-Domingue.* Paris, Librairie africaine et coloniale, 1893. In-12, pp. vi-380. Prix : 3 fr. 50.

Choussy (J.-E.). — *Jeanne d'Arc. Preuves de son martyre à Rouen.* Orléans, Herluison, 1894. Broch. in-18, pp. 36.

Gasquet (Dom), Lugné-Philipon et Du Lac (le R. P.), S. J. — *Henri VIII et les monastères anglais*, par le R. P. Dom Francis-Aidan Gasquet, O. S. B., ancien prieur de Saint-Gregory's monastery. — *Traduction française*, par J. Lugné-Philipon, en collaboration avec le R. P. du Lac, S. J. Paris, Lecoffre, 1894. 2 vol. in-8, pp. xxxvi-450 et 521. Prix : 10 francs.

Ingold (A. M. P.). — *Lettres inédites de deux abbesses d'Alspach.* Orphelinat Notre-Dame, à Sainte-Marie-aux-Mines (Haute-Alsace), 1894. In-24, pp. 39.

Kerviler (René). — *Répertoire général de Bio-Bibliographie bretonne.* Livre premier. *Les Bretons.* Fascicule 19e (Camb-Carn). Rennes, Plihon et Hervé, 1894. In-8, pp. 321-490. Prix : 5 francs.

Lambelin (Roger). — *La Sicile. Notes et souvenirs.* Lille-Paris, Desclée, 1894. In-8, pp. 286 et 17 gravures hors texte. Prix : 5 francs.

Lambert (le R. P. J.-M.). — *Un Serviteur de l'Eucharistie. L'abbé Édouard Le Guillou* (1882-1893). Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1894. In-8, pp. ix-411.

Martin (Alexis). — *Les Étapes d'un touriste en France. Promenades et excursions dans les environs de Paris. Région du Nord.* — I. — *La vallée de Montmorency, les bords de l'Oise, la forêt de Carnelle, Chantilly.* — III. — *Creil, Clermont, Beauvais et sa région, Gisors et le Vexin.* Paris, Hennuyer, 1894. 2 vol. in-12, pp. xi-160-5 et xii-349 à 519-5, avec gravures et cartes coloriées. Prix : chaque vol., 3 francs.

— *Une Visite à Beauvais.* Paris, Hennuyer, 1894. In-16 cartonné, pp. xvi-94, avec 13 gravures et 1 plan colorié. Prix : 1 fr. 50.

Nonell (P. Jaime), S. J. — *El V. P. Jose Pignatelli, y la Compania de Iesus, en su extincion y restablecimiento.* Manrèse, Imprimerie de San Jose, 1893. 3 vol. in-8, pp. xiv-413, 430 et 409.

Pasquier (chancelier). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. *Deuxième partie. Restauration.* — I. 1815-1820. T. IV. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 550. Prix : 8 francs.

Schmidt (Adolphe). — *Paris pendant la Révolution, d'après les rapports de la police secrète* (1789-1800). *Traduction française accompagnée d'une préface par Paul Viollet.* T. IV et dernier. *Affaires religieuses, instruction publique. Table alphabétique générale.* Paris, Champion, 1894. In-8, pp. 353. Prix : 8 francs.

Schmidt (Dr André). — *Geschichte des Georgianums in München.* Ratisbonne, Pustet, 1894. In-8, pp. iv-412. Prix : 4 fr. 50.

Solanet (chanoine). — *Les Gorges du Tarn illustrées.* Paris, Colombier, 1894. In-8, pp. 407. Prix : 16 francs.

Un Pèlerin. — *Guide général et pratique du pèlerin en France.* Mar-

seille, Typographie de l'Œuvre de Dom Bosco. Paris, Vic et Amat, 1893. In-16, pp. 458. Prix : relié, 3 fr. 75.

Vanel (abbé J.-B.). — *Histoire de la Sainte Tunique d'Argenteuil. Ms. inédit d'un bénédictin de Saint-Maur*. Paris, Havard, 1894. In-18, pp. 296. Prix : 3 fr. 50.

X***. — *Sainte Solange, bergère, vierge et martyre, patronne du Berry*, par l'auteur d'*Une Chrétienne à Rome*. Bourges, Tardy-Pigelet, 1894. In-12, pp. 76.

BELLES-LETTRES

Eude (E.). — *Le Nouveau mystère du siège d'Orléans* (en vers). Orléans, Herluison, 1894. In-16, pp. xxv-226-32. Prix : 2 francs.

— *La Sœur de Duguesclin. Scène historique en vers avec chœur* (1373). (Théâtre des demoiselles ne contenant que des rôles féminins.) Paris, Retaux, 1894. In-18, pp. 36. Prix : 50 centimes.

F***. — *A l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Hymne de la jeunesse chrétienne*. Paroles de F***, musique de Louis Canne. Paris, Enoch et Costallat. In-4, pp. 6. Prix : piano et chant, 3 francs; chant seul, in-8, 1 franc.

Harfouch (Joseph), professeur à l'Université Saint-Joseph. — *Le Drogman arabe, ou Guide pratique de l'arabe parlé en caractères figurés, pour la Syrie, la Palestine et l'Égypte*. Ouvrage contenant : 1° un Abrégé de la grammaire arabe; 2° un Vocabulaire analogique des mots usuels; 3° des Dialogues variés; 4° les Arabismes et les Proverbes les plus connus. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1894. Prix : relié toile, 5 francs.

Hautefeuille (abbé O.). — *Sur le chemin du doute* (vers). Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. xvi-220. Prix : 3 fr. 50.

Jusserand (J. J.). — *Histoire littéraire du peuple anglais. Des origines à la Renaissance*. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. vii-580. Prix : 7 fr. 50.

Larroumet (Gustave), membre de l'Institut. — *Nouvelles études de littérature et d'art*. Paris, Hachette, 1894. In-16, pp. 344. Prix : 3 fr. 50.

Lejard (C.). — *Quelques pages du « Livre ». Poésies, d'après la Bible et ses commentateurs*. Imprimerie de Montligeon, 1894. In-12, pp. 96. Prix : 1 fr. 30.

Lhermite (le P.). — *Narrations et critiques littéraires*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-18, pp. 322. Prix : 3 francs.

Millien (Achille). — *Ballades et chansons populaires, tchèques et bulgares*. Paris, Lemerre, 1894. In-16, pp. iv-117. Prix : 3 francs.

Poisson (Adolphe). — *Heures perdues* (vers). Québec, Coté, 1894. In-8, pp. viii-256.

Simec (J.). — *La Fronde. Drame historique en cinq actes.* Paris, Retaux, 1894. In-18, pp. 71. Prix : 1 franc.

— *Les Martyrs sous Néron. Drame chrétien.* In-18, pp. 72. Prix : 1 franc.

Tamizey de Larroque (Ph.), correspondant de l'Institut. — *Deux allocutions au sujet de Peiresc.* Aix-en-Provence, Makaire, 1894. Brochure in-16, pp. 13.

ROMANS

Chennevières (Henry de). — *Les Passions honnêtes. Par elles !* 2e édition. Paris, Flammarion, 1894. In-16, pp. 424. Prix : 3 fr. 50.

Coz (Edmond). — *Paganisme. Le Songe d'une ombre.* Paris, Blériot (1894). In-18, pp. 244. Prix : 2 francs.

Daudet (Ernest). — *La Vénitienne.* Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 312. Prix : 3 fr. 50.

Jiadcér (J. de). — *La Muse de Lilia.* Paris, Delhomme et Briguet, (1894). In-18, pp. 258. Prix : 2 fr. 50.

La Brète (Jean de). — *Badinage.* Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 313. Prix : 3 fr. 50.

La Morandière (Fernand de). — *Beaux serments.* Paris, Ollendorff, 1894. In-18, pp. 303. Prix : 3 fr. 50.

Maryan (M.). — *Le Pont sur l'Oiselle.* Paris, Gautier, 1894. In-12, pp. 328. Prix : 3 francs.

Meunier (E.). — *Les Kerouaz.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 320. Prix : 3 fr. 50.

Rod (Édouard). — *Le Silence.* Sixième édition. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 303. Prix : 3 fr. 50.

Le 30 juin 1894

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. Dumoulin et Ce, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

31 JUILLET 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Anecdota Maredsolana, vol. I. *Liber Comicus sive Lectionarius Missæ quo Toletana Ecclesia ante annos mille et ducentos utebatur.* Edidit D. Germanus Morin, Presbyter et monachus Ord. S. Benedicti a Congregatione Beuronensi. Maredsoli, in monasterio S. Benedicti, 1893. Petit in-4, pp. xiv-462, avec un fac-similé photogr.

Je ne chercherai pas à traduire en français ces mots *Liber Comicus*, qui, comme le remarque Dom Morin, éveillent l'idée d'un recueil de comédies ou de faits comiques. Du Cange m'aidera à faire au moins comprendre ce que c'est : « *Comes*, *liber Comitis* : Comes vocatur ab Ecclesiasticis congregatio cœlestium lectionum. — Quibus innuitur *Lectionarius*, quem a sancto Hieronymo ferunt compositum, qui *Comitem* eum inscripsit.... Quidam sic appellatum volunt quod Ecclesiastici eum ut *Comitem* semper habere debeant.... In Chartis aliquot hispanicis fere semper *Comicus* et *Commicus* pro *Comitus.* » C'est donc un recueil de leçons qu'on lisait à la messe. Dans ses voyages littéraires entrepris, à l'imitation des anciens Bénédictins de Saint-Maur, pour découvrir dans les bibliothèques de Belgique, de France et d'Angleterre quelques trésors ignorés ou oubliés, Dom Morin a trouvé, dans le riche dépôt de la Nationale, le précieux *manuscrit* qu'il a édité l'an dernier ; il venait du célèbre monastère de Silos, auquel il semble avoir été donné en 1105, avec d'autres manuscrits, par Sanchez de Tablatiello. Dom Morin, dans sa docte préface, nous

le décrit avec soin et cite les différents *Liber Comitis* signalés par Thomasi, Ranke, Ceriani et Mabillon. Celui de l'Église de Tolède a cela de particulier qu'il nous révèle une nouvelle liturgie presque inconnue et toute différente de la liturgie mozarabe; on peut en juger par les comparaisons qu'établit l'éditeur; elles sont très sensibles. A quelle époque remonte cette liturgie tolétaine? Après avoir soigneusement examiné la question, Dom Morin prouve qu'elle était antérieure à saint Ildephonse, qui gouverna l'Église de Tolède de 657 à 667; il extrait du *De Cognitione Baptismi* de ce saint un passage qui, rapproché du *Liber Comicus*, s'y adapte parfaitement; mais des décrets de certains conciles d'Espagne nous permettraient de remonter plus haut que le septième siècle. Quoi qu'il en soit, il reste acquis que Dom Morin a mis la main sur une pièce de grande valeur au point de vue des antiquités ecclésiastiques, et que tous les amateurs doivent lui savoir gré d'avoir aussi savamment inauguré ses *Analecta Maredsolana*. Dans l'édition du *Liber Comicus*, voici en quoi consiste son apport personnel : respect absolu de l'original, par conséquent reproduction intégrale des leçons, surtout parce que la version de l'Écriture adoptée par le rédacteur du manuscrit, différente de la Vulgate, est celle du *Codex Toletanus*, publié par Migne à la fin des Œuvres de saint Jérôme, mais s'en éloigne en bon nombre d'endroits; reproduction scrupuleuse de l'orthographe latino-espagnole; reproduction même en lettres italiques, pour les mieux signaler à l'attention, des corrections ajoutées par un reviseur au travail primitif du copiste; enfin, quelques notes au bas des pages dans l'intérêt du lecteur et pour son instruction. Dans un Appendix (p. 391-444), Dom Morin a réuni différentes pièces intéressantes : « Adnuntiationes festivitatum, — Kalendarium Gotho-Hispanum, — Homiliæ Toletanæ, — Capitula Evangeliorum Neapolitana, — Lectiones ex epistolis Paulinis excerptæ quæ in Ecclesia Capuana sæc. VI legebantur. » Un triple Index « capitulorum, — locorum Scripturæ sacræ, — rerum, » termine cet ouvrage, dont notre approbation ne peut augmenter le mérite.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

I. — **Compendium theologiæ fundamentalis,** auctore J. DELPONTE, S. theologiæ doctore et professore. Trente, Monauni, 1894. In-8, pp. 356. Prix : 5 francs.

II. — **Commentaria in summam theologicam D. Thomæ, de creatione,** auctore A. Paquet, theologiæ doctore et professore in universitate Lavallensi. Québec, Imprimerie Demers, 1893. In-8, pp. 468.

III. — **De Effectibus Sacramenti Extremæ unctionis Dissertatio Historico-Dogmatica,** quam conscripsit Ignatius Schmitz, S. Th. Doctor, notarius apostolicus, etc. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893. In-8, pp. 86. Prix : 1 fr. 90.

IV. — **Œuvres de saint François de Sales**. Édition complète, d'après les autographes et les éditions originales, publiée par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. Tome III. Introduction à la vie dévote. Annecy, Imprimerie Niérat, 1893. In-8, pp. lxxi-571. Prix : 8 francs.

V. — **De l'Influence des idées religieuses sur l'état militaire,** par P.-J.-J. Durand, chef de bataillon. Paris, H.-Ch. Lavauzelle, 1893. In-8, pp. 56.

I. — Il n'est pas de trimestre où ne soit publiée quelque nouvelle théologie fondamentale. Entre théologiens, c'est à qui composera le meilleur traité sur les motifs de notre foi. Leurs efforts méritent d'être applaudis. Ils ont compris où est le terrain de la lutte actuelle entre croyants et incroyants. Par malheur, la plupart de ces apologies ne franchiront guère l'enceinte des grands séminaires. Là, du moins, croyons-nous, le traité du docteur Delponte sera bien accueilli. Il est court, clair et précis : qualités importantes pour un manuel. Il est écrit en une langue élégante et sobre, ce qu'on ne rencontre pas toujours dans les ouvrages scolastiques.

Les questions importantes qui ont trait à la divinité du christianisme et du catholicisme sont brièvement exposées et résolues. Mais ne demandez pas à l'auteur le dernier mot sur certaines controverses, que l'Église n'a point définitivement jugées. Il se borne à les rappeler sommairement; son opinion personnelle, il ne l'impose pas. Cette réserve est sage peut-être, étant données surtout les étroites limites qu'il s'est tracées. Nous regrettons néanmoins que, du haut des principes qu'il excelle à exposer, il n'ait pas ouvert au lecteur une vue plus large sur les erreurs modernes.

II. — Le livre du docteur Paquet traite de la création en général, de l'existence des anges, de leurs qualités naturelles et surnaturelles, de la chute et des châtiments des mauvais anges; de l'état primitif du genre humain. L'auteur suit pas à pas le Docteur angélique. Son œuvre, par la pureté de la doctrine et la rigueur de la méthode, est digne de la vieille école scolastique. C'est aux étudiants des grands séminaires qu'elle est tout naturellement destinée.

Peut-être le savant professeur a-t-il fait parfois trop large place à des questions qu'on croirait oiseuses ou un peu démodées; celles-ci, par exemple : Dans l'état d'innocence, le genre humain aurait-il eu besoin d'aliments? La vie aurait-elle été transmise par génération? Ce n'est pas à dire que les questions plus modernes, qui touchent au sujet étudié par l'auteur, soient omises. Ainsi, l'hypnotisme et le transformisme sont clairement exposés et discutés.

Nous croyons toutefois que l'auteur voit trop aisément l'intervention du démon dans certains faits d'hypnotisme qui ne sont pas des plus extraordinaires. Peut-être aussi est-il un peu prompt à proscrire au nom de l'Écriture quelques hypothèses scientifiques, auxquelles ont souscrit des catholiques compétents. Il y a des prestiges diaboliques dont les signes sont incontestables, mais il existe également dans l'univers des forces surprenantes qui nous sont encore cachées.

Les écrivains sacrés sont infaillibles; d'accord; mais avant de se faire de leur parole une arme de précision contre les erreurs modernes, ne faut-il pas en saisir clairement le sens et en mesurer la portée?

III. — Le sacrement de l'extrême-onction est nettement décrit par ces paroles de saint Jacques (v, 14-15) : « Quelqu'un d'entre vous est-il gravement malade, qu'il fasse venir les prêtres, etc.; » mais d'un traité il n'y a là que le germe; c'est au cours des siècles suivants qu'il s'est développé. Son évolution, d'ailleurs toute logique, est longuement retracée par le docteur Schmitz. L'auteur rappelle d'abord les témoignages assez rares que les premiers Pères nous en ont laissés. Viennent ensuite des textes plus nombreux et plus précis de l'ancienne liturgie. Ces notions, les docteurs scolastiques les expliquent et les réunissent

en corps de doctrine. Plus tard, le concile de Trente les précise davantage et les sanctionne de son autorité.

Après avoir largement ouvert ces sources aux théologiens, le docteur Schmitz décrit à son point de vue, et d'une façon plus synthétique, les effets de l'extrême-onction.

IV. — Ce troisième volume est édité avec le même soin que les précédents (voir *Partie bibliographique*, juin 1893). Le texte adopté est celui de 1619, le dernier revu et corrigé par l'auteur, dont on a rétabli, avec une admirable patience, jusqu'à l'orthographe. Au bas de la page sont indiquées les variantes des trois éditions précédentes; l'*édition princeps* de 1609 est reproduite en appendice.

En nous donnant cette édition annotée de l'Introduction à la vie dévote, les religieuses de la Visitation ont fait œuvre éminemment agréable aux admirateurs de saint François.

On peut voir désormais comment a été conçu et lentement élaboré son traité le plus populaire.

Dans une savante préface, Dom Mackey en étudie la doctrine à la fois simple, attrayante et solide.

Point de pratiques extraordinaires. Les communications privilégiées avec Dieu, les ravissements d'une âme qui se « liquéfie » au feu de son amour, ce sont là, pour saint François, de sublimes récompenses de la dévotion. Elles ne la constituent pas. Il exige de ses disciples une seule disposition : le bon vouloir. Aussi « sa Philothée » n'est pas seulement la « noble dame de Charmoisy », en faveur de qui fut d'abord rédigé son livre. Il s'adresse à toutes les personnes désireuses de vivre pieusement. C'est pour les mieux persuader, et non par ambition de styliste, qu'il fait rayonner ses idées à travers tant de comparaisons naïves et de gracieuses métaphores.

Comme l'un de ses oiseaux favoris, « l'arondelle », sa pensée se joue en d'élégants zigzags, dans un ciel frais, lumineux, embaumé de toutes les senteurs du printemps.

Il ne farde point la vertu; il lui rend seulement ses couleurs naturelles, dont quelques ascètes trop rigides l'avaient dépouillée. Image de Dieu, ne doit-elle pas garder le reflet de sa beauté et de son infinie douceur? Si l'aimable docteur a su donner à la dévotion tant d'attraits, c'est qu'il a laissé parler son cœur, plus en-

core que son intelligence et sa riche imagination : « Les âmes qui veulent aller à la perfection, ses enfants spirituels, il les porte en son sein, comme une mère porte son petit enfant, sans se ressentir de ce faix bien aymé. »

Mais de compromis et de molle condescendance pour ce qui est blâmable, ne lui en demandez pas. La dévotion qu'il prêche est sérieuse autant qu'elle est attrayante. Selon lui, « pour être dévot, il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables ». Comme nous voilà loin d'une piété « douillette », toute de sentiments à fleur d'âme, qui s'évanouissent quand paraît la tentation.

V. — Cette brochure, œuvre d'un soldat franchement chrétien, renferme d'utiles et nobles conseils. Sans médire de l'esprit d'initiative, tant prôné aujourd'hui, l'auteur lui préfère l'esprit de discipline et « le respect du commandement ». Ces dispositions, les instructions reçues au régiment ne suffisent pas à les donner; le soldat garde toujours l'empreinte du milieu d'où il sort. Il faut donc que longtemps avant son entrée au régiment, dès l'enfance, dans la famille même, on s'applique à cultiver en lui la conscience, plus encore que l'esprit, et qu'on le pénètre de l'idée de ses devoirs. Ce résultat n'est guère possible, dit M. Durand, si à la morale on ne donne pour base la religion; elle est d'autant plus indispensable que la liberté, par ailleurs, manquera plus de frein.

Au reste, nul n'a plus besoin que le soldat de croire en Dieu et à la vie future. Pour souffrir, résigné, de longues privations; pour marcher à la mort, sans être vu de son chef, il doit se dire que, là-haut, un juge aussi juste que généreux l'attend. La « liberté » de s'appuyer sur Dieu, M. Durand la réclame pour le soldat. Il préfère, dit-il, « ce guide aux principes de morale ayant cours dans certains manuels ». Nous pensons de même et sommes heureux d'applaudir à son religieux et patriotique langage. F. TOURNEBIZE, S. J.

Das Apostolische Glaubensbekenntniss. Eine apologetisch-geschichtliche Studie, von Clemens Blume, Priester der Gesellschaft Jesu. (*Le Symbole des Apôtres*, étude apologétique et historique, par le P. C. Blume, S. J.) Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893. Prix : 3 Marks.

Une vive polémique a, depuis peu, mis en émoi les protestants d'Allemagne. Il s'agit du Symbole des apôtres : l'attaque ne vise à rien moins qu'à faire adapter cet insigne monument de la foi chrétienne aux exigences de la science moderne; à défaut d'une abrogation pure et simple, on voudrait au moins obtenir que l'emploi liturgique de cette formule fût désormais rendu facultatif. Le professeur Harnach, de l'Université de Berlin, a pris la tête du mouvement réformateur, et les partisans ne lui manquent pas : c'est un vrai signe des temps que le succès de sa brochure hétérodoxe, dépassant en quelques mois sa vingt-quatrième édition ; fait caractéristique aussi, cette protestation finale adoptée au congrès protestant de Brême, en février 1893, laquelle déclarait « parfaitement erronée toute opinion tendant à faire du Symbole dit des Apôtres, en tout ou en partie, la base de la foi et du christianisme : il y avait lieu de rechercher une formule plus courte, *capable de rallier tous les dissidents qui voudraient bien y croire* ». (*Germania*, 1893, n° 26.) Voilà qui peut renseigner sur l'unité de l'Église allemande et sur la solidité actuelle de sa dogmatique. Il est vrai que les contre-protestations se sont multipliées : réfutations, ordonnances synodales, écrits de tout genre, se succèdent encore. Mais le calme ne se fait pas. Aussi le P. Blume a-t-il jugé utile, dans le désarroi général, de parler aux âmes droites. Son récent livre leur fait entendre brièvement et clairement la note catholique.

Après un court et substantiel chapitre sur le sens chrétien du mot « apostolique », et sur les conséquences doctrinales à tirer de cette notion même pour tout le contenu du Symbole, le P. Blume expose rapidement les différences essentielles qui, en pareille matière, séparent l'historiographie protestante et la catholique. L'histoire de l'antique formule suit naturellement cette première partie théorique. A quelle date faire remonter sa rédaction ? Les documents liturgiques et littéraires sont d'abord passés en revue depuis le quatrième siècle : l'auteur présente dans un ensemble saisissant les témoignages de Rufin, de saint Ambroise, de Marcel d'Ancyre, de saint Léon et de saint Grégoire le Grand. Particulièrement curieuse et non moins concluante est la preuve fournie par l'Église d'Angleterre (*Psalterium Ethelstani*). Sans doute, quelques additions ont été faites au texte primitif; il y a eu de plus échange de la formule romaine contre la formule usitée

dans les régions franques. Dès le quatrième siècle cependant, l'Église était en possession, quant à la teneur générale, sinon mot pour mot, de la rédaction actuelle. Les démonstrations du P. Blume, faites article par article, sont péremptoires.

Les témoignages directs manquent pour les trois premiers siècles. Mais on trouve encore des indications très nettes dans les écrits de Tertullien expliqués par saint Cyprien et saint Augustin, dans ceux de saint Justin et de saint Ignace, ainsi que dans les questionnaires des cérémonies baptismales. La discussion du P. Blume, dans ce dernier chapitre, assurément le plus important, est aussi ingénieuse que solide. Là, comme dans tout son livre, on constate une saine érudition ; on est surtout satisfait de voir dégager les éléments essentiels et les parties accessoires de la thèse, et d'aboutir à des conclusions claires, grâce à la simplicité et à l'enchaînement des déductions. Pour amonceler sans ordre les savantes trouvailles, assez d'autres ouvrages allemands ou français habituent les pauvres lecteurs à ne conclure à rien qu'à la profonde obscurité des matières, en particulier des matières religieuses. J. DELARUE, S. J.

Étude théologique sur les ordinations anglicanes, par M. l'abbé A. Boudinhon, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lethielleux. Broch. in-8, pp. 43.

Les *Études*, *Partie bibliographique*, 30 juin 1894, ont rendu compte de la brochure de M. Dalbus sur les *Ordinations anglicanes*, et exprimé des réserves sur la valeur de quelques-uns des arguments apportés pour prouver leur invalidité[1]. M. l'abbé Boudinhon reprend la question ; et tout en arrivant par d'autres voies à la même conclusion définitive, il réfute presque en entier le travail de M. Dalbus. Comme lui, il admet sans discussion le fait historique de la consécration de Parker par Barlow, et étudie les divers éléments requis à la validité non seulement de cette première ordination, mais de celles encore qui depuis ont été faites suivant le même Ordinal. Résumons la discussion. Le rite de l'Ordinal et du *Prayer-book*, tant pour l'épiscopat que pour le sacerdoce, est insuffisant; non pas comme le veut M. Dal-

1. A la page 404 de cet article, ligne 11, au lieu de « *peu* compréhensive », lisez : « *plus* compréhensive ».

bus, parce qu'il ne contient pas la porrection des instruments, ce qui ne serait pas une cause d'invalidité, mais parce que les formes, très vagues, sont fort différentes de celles prescrites par le Pontifical romain. — Deux observations sur cet argument : nous ne saurions taxer de nullité des formes illégitimes et éloignées du texte officiel, mais qui exprimeraient substantiellement le nécessaire. Il serait important de comparer, comme l'a fait M. Dalbus, peut-être avec beaucoup d'indulgence, l'Ordinal anglican avec l'antique Pontifical de Sarum, différent lui aussi du Pontifical romain, et dont la validité ne saurait être mise en doute, sans contester du même coup les ordinations de l'Angleterre catholique qui s'en servait. Volontiers avec M. Boudinhon nous croyons mieux fondée la théorie qui, aujourd'hui encore, ne regarde pas comme matière essentielle du sacerdoce la porrection des instruments ; mais par égard pour la grande école théologique qui prétend s'appuyer sur saint Thomas, sur le concile de Florence et le Pontifical romain, nous ne l'appellerions pas certaine, au sens théologique du mot ; par suite, cette omission donne lieu à un doute sérieux sur la validité.

L'intention du consécrateur Barlow était-elle suffisante ? La réponse est négative, mais pour une autre raison que celle donnée par M. Dalbus : les altérations systématiques du Pontifical écartent la volonté de faire ce que fait l'Église catholique. Ce défaut est commun à toutes les ordinations faites d'après le même rite. Le lecteur jugera si la conséquence est absolument rigoureuse.

Enfin M. Dalbus, avec le très grand nombre des théologiens, regarde comme indispensable à la validité de l'ordination épiscopale celle de l'ordination sacerdotale. Notre auteur fait observer après Benoît XIV, et en renvoyant au récent traité *de Sacra Ordinatione*, de Mgr Gasparri, que des théologiens de grande science soutiennent par des raisons dogmatiques et historiques la valeur de la consécration épiscopale conférée *per saltum*, sans ordination au sacerdoce.

Conclusions. La nullité de l'ordination de Parker « doit être regardée comme certaine », par insuffisance de l'Ordinal, dont l'usage en outre ne semble pas compatible avec une intention sérieuse et suffisante. Par suite, et pour les mêmes causes, les autres ordinations de l'Église anglicane sont invalides. Ce que

confirme la pratique de l'Église romaine qui les rejette en fait; or elle devrait les admettre si elle pouvait croire à leur validité.

La question est, on le voit, importante et intéressante. De l'opposition des arguments produits au débat, se dégagent les points historiques, critiques et dogmatiques, à mettre en pleine lumière pour arriver à la certitude scientifique à défaut d'un jugement définitif de l'Église, mère et maîtresse de toutes les églises.

S. ADIGARD, S. J.

Le Purgatoire *d'après les Révélations des Saints*, par M. l'abbé Louvet, missionnaire apostolique. Paris, Retaux, 1893. 3e édition, pp. 406. Prix : 3 fr. 50.

Il faudrait comprendre le Ciel pour bien connaître le Purgatoire. Les saints ont soulevé dans leurs révélations un coin de voile qui cache à nos regards les mystères de ce lieu d'expiation; et M. l'abbé Louvet, s'éclairant de ces communications surnaturelles, considère le Purgatoire à deux points de vue différents, quoique inséparables, celui des peines et celui des joies.

Au point de vue des peines qu'on y endure, le Purgatoire est l'enfer, moins le désespoir et l'éternité. En effet, ainsi que l'enseignent les théologiens, et que le prouvent de nombreux exemples, les souffrances du Purgatoire sont sans proportion aucune avec celles de ce monde.

Mais le séjour des douleurs temporaires a aussi des joies : joies de la confirmation en grâce, joies de l'expiation, joies de l'amour. Les âmes du Purgatoire se sentent sûres de leur bonheur éternel, et dans l'impuissance de pécher désormais, elles sont heureuses de satisfaire à la justice divine et de se purifier; enfin la charité qui les remplit leur fait aimer la souffrance.

Après avoir remarquablement expliqué et développé ces vérités, M. l'abbé Louvet traite des rapports du Purgatoire avec Dieu et avec l'Église, triomphante au ciel et militante sur la terre. Il établit que le soulagement des défunts est à la fois une œuvre de justice et de charité. Puis il expose les différentes manières d'acquitter cette dette sacrée.

Un dernier chapitre, où il est parlé des moyens de se préserver soi-même du Purgatoire, résume en quelque sorte les précédents et leur sert de conclusion.

L'ouvrage se recommande par le choix judicieux des visions,

apparitions et autres faits de ce genre qu'il rapporte. « La lecture, dit Mgr de Samosate, en sera utile à toute âme qui a la foi : les paresseux, les lâches, les tièdes et ceux qui sont presque arrivés à l'indifférence pratique, en seront profondément impressionnés; les fervents dans le clergé ou dans la vie religieuse se sentiront portés à plus de perfection. » J. PRA, S. J.

R. P. Josephi Mansi, *Congregationis Oratorii Romani Presbyteri. Ærarium divini amoris locupletissimum, hoc est discursus varii exquisiti, in quibus, per tractatus ordine digestos, ad Verbum Dei fructuose et faciliter prædicandum de Passione Domini Nostri Jesu Christi et de sacratissima Eucharistia, materiæ morales subministrantur et ad plenum digeruntur, ex aurea Bibliotheca morali prædicabili colligebat* Z.-C. JOURDAIN, presbyter Ambianensis. Parisiis, apud Hippolytum Walzer, MDCCCXCII. Gr. in-8, pp. XL-832 à 2 col. Prix : 15 francs.

Si l'*Ærarium divini amoris* était un de ces ouvrages d'actualité conçu en présence de quelque événement imprévu et notable, né d'une question contemporaine passionnante, qu'un souffle lance dans la circulation pour le laisser rapidement oublier, nous viendrions bien tard pour en parler. Mais il en est tout autrement, et l'on peut sans remords, après le premier accueil favorable qu'il a reçu, le signaler à l'attention des amateurs. Du reste, l'*Ærarium* n'est pas une nouveauté : c'est un extrait textuel d'une de ces *Bibliotheca Prædicatorum*, que de patients auteurs, pendant les siècles précédents, surtout le dix-huitième, ont composées pour la plus grande utilité et commodité des ministres de la parole de Dieu. Le grand ouvrage de Mansi est un des plus célèbres répertoires de ce genre et des plus justement estimés. En quoi l'emporte-t-il sur ses congénères, par quelles qualités a-t-il conquis plus de faveur, il ne serait pas aisé de le dire; car, en pareille matière, le succès dépend du goût personnel de chacun. Un prêtre qui, pour un motif ou pour un autre, n'a pas la possibilité de composer à tête reposée le sermon qu'il doit prononcer, préférera le P. Faber au P. Houdry, le P. Houdry au P. Mansi, le P. Mansi aux deux premiers ou à Lohner, ou bien il s'en servira successivement, cherchant dans ces *Bibliotheca* une idée, un

développement, des preuves, des textes, etc. Que ce soit là le moyen d'arriver à remplacer ou à faire oublier les Pères de l'Église, Bossuet, Bourdaloue, Segneri, Vieira et autres, je suis bien loin de le soutenir; mais c'est un moyen de se faciliter la besogne, tout en y mettant du sien. La véritable utilité me semble être dans la *congeries* de textes empruntés à l'Écriture, aux Pères, aux ascètes, aux théologiens. Sous ce rapport, Mansi est abondant; aussi nous a-t-il laissé un répertoire considérable dont la vue fait reculer bien des désirs ou des convoitises, et fermer bien des bourses. M. l'abbé Jourdain a eu la bonne pensée de mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ou d'amateurs une partie notable de Mansi : celle qui traite de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Eucharistie, sujets des plus opportuns pour un auditoire chrétien et sur lesquels on ne saurait jamais assez revenir. La partie de la Passion contient neuf traités, chacun divisé en un certain nombre de discours; après vingt discours où est développée l'importance de la méditation assidue du grand mystère du Calvaire et des fruits qu'elle produit dans l'âme, Mansi suit Notre-Seigneur depuis la Cène jusqu'au Golgotha, pas à pas, analysant minutieusement chaque fait, chaque action, recueillant chacune de ses paroles, résumant sur chaque point la doctrine des auteurs les plus sûrs, ou citant *in extenso* les écrivains qu'il a consultés. — La seconde partie contient trois traités : « De incruento sacrificio missæ ; — De Eucharistia et Communione; — De solemni festo sanctissimi Corporis Christi; » en quinze, cinquante-deux et dix discours. — L'*Ærarium divini amoris* de Mansi est, on le voit, un ouvrage qui fera bonne figure dans la bibliothèque d'un prêtre.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

A l'École de Jésus-Christ. — *Souvenirs oratoires*, par M. l'abbé S. Bruzat, chanoine honoraire, supérieur de l'Institution Saint-Joseph, à Périgueux. — Paris, Poussielgue, 1893. In-8, pp. xii-528. Prix : 6 francs.

A côté d'ouvrages nés pour éclairer les âmes et les attirer aux solides vertus, les médiocrités pullulent. S'il s'en tenait là, le mal ne serait pas énorme. Mais qui comptera les productions dévotement précieuses, froidement onctueuses, fleuries et fades?

Sérieuse ou futile, la littérature de piété s'adressa longtemps,

par préférence, aux femmes, jeunes filles ou mères de famille, moins exigeantes, pensait-on, ou peut-être moins défiantes des fausses élégances de la forme. On semblait délaisser les jeunes gens, sauf les apôtres à l'âme forte, plus altérés de bien réel que d'applaudissements. Aujourd'hui, des hommes que tout sépare, idées, intentions, croyances, avouent que le temps presse de conquérir pour la société nouvelle l'âme des jeunes gens. Mais les voix d'appel ne résonnent pas toutes à l'unisson. Ne parlons pas des ambitieux qui cherchent un rôle, ni des vaniteux qui se contentent d'un piédestal. Il y a des esprits sincères, cultivés, animés d'une sympathie vraie pour la jeunesse, qui tentent de lui tracer un idéal de devoirs intellectuels et sociaux. Essai loyal, et malheureusement sans résultats féconds, puisqu'ils ne l'appuient pas sur le devoir chrétien. Cette tâche reste aux éducateurs selon l'esprit de Jésus-Christ. Au grand profit des jeunes gens, des livres ont paru déjà, dans lesquels se révèle une direction solide, mâle, affectueuse et originale, parce qu'elle reflète au vrai le livre vivant du cœur de la jeunesse. Un esprit fin et délié, une imagination riche et sobre, — chose rare, — surtout un cœur affamé d'apostolat, savent l'art délicat d'accommoder certaines formes de la langue contemporaine aux antiques vérités, sans se laisser séduire aux banalités courantes de la littérature naturaliste....

Mais je m'aperçois — et ce n'est pas artifice de plume — que mon compte rendu des *Souvenirs oratoires* de M. l'abbé Bruzat prend pleinement la forme de l'éloge qui leur convient. Je n'y pourrai rien ajouter d'essentiel, mais je m'honore de pouvoir conformer mon appréciation au jugement autorisé de Mgr l'évêque de Périgueux dans une lettre adressée à l'auteur : « Vos jeunes auditeurs trouvent toujours dans le développement de ces sujets un exposé doctrinal, simple et clair, qui suffit à leur foi, mais auquel se mêlent, comme pour en tempérer le caractère sérieux et grave, des rapprochements, des contrastes inattendus, des tableaux empruntés à la nature et à l'histoire, même des aperçus philosophiques habilement ménagés. Et tout cet harmonieux ensemble est animé par une parole vive, pénétrante, passionnée d'amour comme le cœur qui l'inspire, et tellement personnelle qu'elle paraît ne relever que d'elle-même. »

L'économie du livre de M. l'abbé Bruzat tient tout entière dans ce titre : *A l'école de Jésus-Christ.* L'ensemble des sujets traités comprend ce qui intéresse la vie pieuse d'un collège dans ses phases principales, sous les titres généraux : *Sermons*, *Entretiens*, *Allocutions.* Une quatrième partie contient, comme une sorte d'appendice, un certain nombre de discours de distribution de prix.

On nous permettra une ou deux critiques de détail. Quelques titres semblent friser la préciosité ; tels : Beauté et parfum, Triple Beauté, l'Hymne. On pourrait en outre, leur reprocher de ne pas laisser transparaître assez l'allusion aux sujets qu'ils désignent. La curiosité en est piquée davantage, dira-t-on. L'esprit en est, croyons-nous, plus désappointé dès l'abord, que curieux. N'insistons pas sur des vétilles. L'embarras dès lors n'est plus de goûter ces *Souvenirs*, mais de choisir parmi eux. Signalons : *l'Immaculée Conception*, — *le Maître Jésus*, — *Noël*, — *le Mauvais Riche*, — *La foi qu'il faut*, — *Sine parvulos.* — Heureux les jeunes gens pour qui ces pages sont vraiment des souvenirs : nous souhaitons qu'elles soient pour beaucoup d'autres un thème à réflexions sérieuses.

A. FLAMÉRION, S. J.

Visions et hallucinations, par le R. P. Francesco Salis-Seewis, S. J. 2e édition (en italien). Prato, Contrucci. In-12, pp. 190. Prix : 1 fr. 20.

« Plus de visions ni de possessions, » s'écrie la psychologie incrédule; il n'y a que des hallucinations et des névroses. — « Point ou presque point d'hallucinations, » semblent dire parfois certains catholiques qui mettraient volontiers des visions et des diables partout. Le grand mérite du P. Salis-Seewis est d'avoir évité toute exagération, et de dévoiler les contradictions de la fausse science sans refuser à l'illusion morbide cette large part que l'expérience impose. C'était certes une tâche délicate de tracer une ligne de démarcation entre deux phénomènes dont la ressemblance extérieure a trompé tant de savants : il y fallait cette profonde étude des fonctions sensorielles, si justement remarquée dans les précédents écrits de l'auteur sur *la Connaissance sensible* et sur *l'Extase.* Hallucinations de la vue, de l'ouïe, du toucher, de la raison et de la mémoire; visions divines ayant

tour à tour ou simultanément pour théâtre les sens extérieurs, l'imagination et l'intelligence : en peu de pages, tout cela est défini, classé, analysé avec une véritable finesse d'observation.

Le P. Salis-Seewis prend acte des aveux de la science qui enregistre les faits, mais se déclare impuissante à les expliquer. D'une main sûre, il décrit les phases du phénomène morbide et du phénomène surnaturel. Surtout il en signale les caractères distinctifs et formule certaines lois générales qui suffisent à convaincre d'ignorance ou de parti pris les savants qui repoussent en bloc toute intervention miraculeuse.

Telle est par exemple la connexion logique d'une vision avec une réalité objective : des bergers voient et entendent un ange leur annoncer la naissance d'un enfant dans une grotte. Peut-être est-ce une illusion. Mais ils y courent, et constatent la vérité dans les moindres détails. Le doute n'est plus possible. — L'accord simultané de plusieurs témoins séparés, autre signe de vérité. L'hallucination, phénomène essentiellement subjectif, est inadmissible quand un objet aux détails bien déterminés se présente à plusieurs personnes dont aucune n'a pu agir sur les autres. — L'état normal du sujet suffit souvent à exclure l'illusion. L'hallucination étant un phénomène morbide, pour ranger dans cette catégorie les innombrables visions des saints, il faudrait affirmer que tous ces grands hommes étaient des déséquilibrés, sinon des aliénés. La science sérieuse osera-t-elle aller jusque-là ? Mantegazza lui-même admire le génie de sainte Thérèse, et ses analyses psychologiques dont la finesse égale la profondeur (p. 57, 105).

Mais le P. Salis-Seewis proclame aussi que les hallucinations sont fréquentes, plus fréquentes même que ne le croit la médecine (p. 109). Les théologiens d'autrefois ne l'ignoraient pas : ils savaient l'influence des narcotiques pour déterminer des hallucinations d'un caractère particulier. Ils admettaient également que l'hallucination peut fort bien se produire sans aliénation mentale, et ce point est d'une importance capitale pour les directeurs des âmes, surtout quand il s'agit d'hallucinations d'un genre délicat que l'on a trop souvent attribuées à l'esprit mauvais (p. 110-112).

L'hallucination collective est également un fait constaté. L'auteur n'hésite pas à ranger dans cette catégorie l'épidémie de

Marzines (1857-1864), (p. 51). Combien de prétendues merveilles spirites n'ont d'autre origine que l'hallucination collective d'imaginations surchauffées, ou même de cerveaux détraqués par les pratiques de la théurgie moderne (p. 52)! Il faut apprécier de même les épidémies de démonopathie qui au seizième et au dix-septième siècle infestèrent des régions entières, la France, la Hollande, l'Allemagne, et, selon la curieuse remarque d'Ellis, les pays protestants plus encore que les provinces catholiques (p. 47). C'est l'honneur d'illustres théologiens, à la tête desquels l'histoire place les jésuites Tanner et de Spée, d'avoir convaincu les juges que la plupart des accusés étaient des fous, non des criminels.

Admettra-t-on sans réserve le jugement sur *les douteuses possessions* d'Aix, de Louviers et de Loudun? Surtout pour Loudun, l'auteur s'attend à la contradiction : elle est même déjà venue dès que ces pages eurent été publiées dans la *Civiltà cattolica.* Un appendice (p. 183-185) nous apprend que l'opinion du P. Salis-Seewis n'en a point été modifiée. Nous ne pouvons discuter ici un problème historique moins simple que plusieurs ne l'ont cru. Mais il était utile de signaler cette appréciation du savant écrivain de la *Civiltà*.

Il est bien d'autres problèmes soulevés par le P. Salis-Seewis, et tranchés avec la même sagesse; nous renvoyons le lecteur à ce petit mais excellent livre. On ne saurait trop le recommander à tous ceux qu'intéressent la psychologie, la mystique, et en général la question du surnaturel. E. PORTALIÉ, S. J.

Ultima critica di Ausonio Franchi. — *Parte terza.* — Il razionalismo del popolo. Milan, Palma. Prix : 5 fr. 50.

Nos lecteurs connaissent déjà l'illustre Italien Ausonio Franchi. Nous avons rendu compte autrefois (*Études*, *Partie bibliographique*, août 1891, p. 516), de la seconde partie de son auto-critique. A cette occasion, nous rendions hommage à l'admirable intrépidité avec laquelle ce nouveau converti réfutait lui-même les ouvrages remplis de sophismes et d'erreurs qui lui avaient valu une triste célébrité.

Au delà des Alpes, cette rétractation et cette réfutation, transformant en apôtre de la vérité l'apôtre de tant d'erreurs, a été considérée comme un événement presque miraculeux.

Quelques critiques, cependant, ont osé contester à l'auteur du scandale le droit de le réparer si héroïquement. Ils auraient, disaient-ils, préféré la réparation par le silence et l'oubli à celle d'une publication qui maintenait à l'ancien écrivain une notoriété regrettable et dangereuse, puisqu'elle rappelait trop ses anciens écrits.

Nous félicitons, pour notre part, le philosophe converti d'avoir persévéré dans sa résolution de venger les droits de la vérité par les moyens mêmes dont il s'était servi, avec trop de succès, pour les attaquer et les violer.

On retrouve dans cette troisième partie les brillantes et solides qualités qui distinguent la seconde. Le raisonnement est profond, rapide, rigoureux. Les principes sont empruntés à la philosophie scolastique. Le penseur converti reprend une à une toutes les erreurs qu'il a exposées et défendues autrefois sur Dieu, l'âme et la révélation, et réduit à néant l'échafaudage qu'il avait édifié. On constate facilement que l'ancien Ausonio Franchi n'était pas un rationaliste vulgaire. En vérité, nous sommes porté à croire que le célèbre écrivain a dû se livrer à de longues études avant d'être capable de se mesurer avec lui-même, de se prendre victorieusement à partie dans toutes les objections et les subtilités qu'il avait jadis accumulées avec tant de talent et de persévérance.

Et cependant il a remporté cette difficile victoire avec un succès complet. Nous serions même tenté de dire que le but a été dépassé. En effet, cette réfutation d'un ouvrage intitulé *Rationalisme du peuple* paraîtra à plusieurs peu populaire, à raison même de la science philosophique et théologique que son auteur déploie. On y remarque des expressions trop techniques, des aperçus trop relevés, des citations latines trop longues, des discussions trop subtiles pour les lecteurs ordinaires.

En retour, les professeurs de philosophie et de théologie trouveront dans ce remarquable travail des observations pleines de justesse sur les preuves de l'existence de Dieu et ses attributs, sur le miracle et les prophéties.

Pour détruire la monotonie d'une réfutation trop continue, l'auteur a heureusement adopté dans ce nouvel ouvrage la forme du dialogue scientifique. Les objections sont présentées par un personnage représentant le rationalisme, et les réponses sont

données par un catholique. Cette méthode est ici d'autant plus attrayante que le rationaliste et le catholique expriment les pensées d'une même personne avant et après sa conversion.

LOUIS BOUSSAC, S. J.

Congrégation de l'Immaculée Vierge Marie et de Saint-Louis de Gonzague à Barcelone, pour les jeunes gens des cours supérieurs (en espagnol). Barcelone, Henrich, 1893. In-8, pp. 211.

C'est plus et mieux qu'un annuaire quelconque nous donnant la liste des associés, le résumé des réunions mensuelles et semestrielles, les discours et les toasts du banquet de fin d'année. Nous voyons à l'œuvre une congrégation de jeunes hommes pleins d'entrain et de zèle, tous étudiants de l'enseignement supérieur ou élèves des écoles de commerce. Citons des chiffres : c'est plus court, plus vrai et plus instructif. A l'heure présente, le nombre des congréganistes monte à 834; en 1887 il n'était que de 175. On compte parmi eux 30 avocats, 192 étudiants en droit, 49 en médecine, 28 en pharmacie, 52 industriels; 42 suivent les cours des sciences, 157 les écoles de commerce, etc... On se réunit les dimanches et jours de fête, la communion est obligatoire une fois le mois, et la porte est ouverte devant qui s'absente trop aisément des réunions.

Les œuvres de zèle fondées ou soutenues par les congréganistes sont multiples; chaque groupe a la sienne : l'enseignement du catéchisme dans les paroisses à 1 149 enfants, 9 540 visites aux malades de divers hôpitaux avec dons en nature de toute espèce, l'Adoration nocturne, les Conférences de Saint-Vincent de Paul, etc. Une commission est chargée d'organiser un grand cercle d'ouvriers au sein des quartiers les plus populeux de Barcelone; un vaste local a été acheté, et déjà les ouvriers affluent. Conférences, écoles du soir, distractions, rien ne manque.

Amie de la charité et du bien, la Congrégation l'est également du beau et du savoir. Elle forme une grande Académie divisée en sections de droit, de philosophie, de médecine, de pharmacie, de sciences, de littérature et critique historique, de langue catalane, de musique, des beaux-arts, de sténographie. Des personnes distinguées, des professeurs attitrés de l'Univer-

sité tiennent à honneur d'accepter la présidence de ces diverses sections et d'en diriger les travaux.

C'est plaisir d'étudier dans ses détails cette belle œuvre, puissamment organisée, qui unit dans l'amour du bien et du beau tant de nobles étudiants. Nous connaissons leur influence à Barcelone; on les respecte, on les admire, et les Facultés de l'État comptent avec eux. Serrés les uns contre les autres, ils ont inspiré un peu de modestie à tel professeur matérialiste, et plus d'une fois mis en déroute des bandes d'étudiants sectaires.

J. THERMES, S. J.

Manuel des œuvres, *institutions religieuses et charitables de Paris, et principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris.* Paris, Poussielgue, 1894. In-12, pp. 659. Prix : 4 fr. 50.

Dans la *Partie bibliographique* des *Études* (février 1891), on a rendu compte de la précédente édition de ce manuel. Mais depuis, de nouvelles œuvres ont surgi, d'anciennes institutions ont été transformées ou modifiées. Cette nouvelle édition sera donc fort utile, souvent même indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent aux œuvres de charité, soit spirituelle, soit corporelle. Que de trésors de générosité et de dévouement se perdent ou s'amoindrissent, prodigués au hasard, faute d'un guide qui les éclaire et les dirige !

Estimables en elles-mêmes, toutes les œuvres dont on nous présente le tableau ne se réclament pourtant pas du même esprit, et ne peuvent être recommandées au même degré. Aussi, l'auteur a-t-il eu soin d'en signaler le caractère. Il y a là des œuvres purement philanthropiques ; d'autres, protestantes ou juives. Celles des catholiques l'emportent de beaucoup par le nombre et l'étendue.

Il était difficile qu'il n'y eût, dans cette publication, quelques lacunes, malgré de longues et minutieuses enquêtes. Ainsi, il n'est pas fait mention de la nouvelle fondation des Religieuses Augustines de Meaux pour les dames malades, rue Violet, 60. Est-il possible d'ailleurs de dresser au complet un catalogue dont les lignes se développent tous les jours ? Tel qu'il est, ce

tableau des institutions de charité en 1894 comptera lui-même parmi les œuvres éminemment bonnes et utiles.

F. TOURNEBIZE, S. J.

Journal et Pensées intimes de l'auteur de *La Vierge chrétienne*, une des victimes de la catastrophe de Saint-Gervais, 12 juillet 1892. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-16, pp. XIX-550. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de « La Vierge chrétienne », morte à trente-trois ans, appartenait à une de ces vieilles familles du grand commerce de Lyon, véritable aristocratie professionnelle, où se sont perpétuées, avec la fortune, les traditions de la foi et d'une charité inépuisable. Sa courte vie fut toute de dévouement. Son *Journal*, qui n'est point exempt des défauts ordinaires à cette littérature, révèle une belle intelligence, une âme d'élite, une dévotion tendre et active, qui s'étudie, à force d'abnégation, à rendre la vertu aimable.

M. de Courson, Supérieur de Saint-Sulpice, disait un jour à un séminariste, en lui montrant un papier qu'il tenait à la main : « Voilà qui n'est pas pour vous ; vous avez trop d'esprit. » Il s'agissait d'une pratique de dévotion affectueuse et naïve du bienheureux Grignon de Montfort. Volontiers nous dirions de ce livre : Voilà une excellente lecture pour les jeunes filles chrétiennes, mais peut-être pas pour toutes. Celles qui ont trop d'esprit, ou qui croient en avoir, risquent de ne pas la trouver à leur goût.

J. BURNICHON, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **Philosophie morale et politique.** *Études*, par J.-E. ALAUX, professeur de Faculté. Paris, Alcan, 1893. In-8, pp. X-409. Prix : 7 fr. 50.

II. — **Problèmes de morale et de sociologie**, par Herbert SPENCER. Traduction et avant-propos par H. DE VARIGNY. Paris, Guillaumin, 1894. In-8, pp. VIII-376. Prix : 9 francs.

III. — Petri Cardinalis Pázmány, *archiepiscopi Strigoniensis et primatis regni Hungariæ.* **Opera omnia.** Tomus I : **Dialectica** quam recensuit Stephanus Bognar, in regia scientiarum universitate Budapestinensi professor. Buda-Pesth, Imprimerie de l'Université royale, 1894. In-4, pp. XXII-688 avec portrait. Prix : 5 florins pour les souscripteurs.

I. — Le livre de M. Alaux est un de ceux que l'on ouvre avec intérêt : les problèmes qu'il aborde sont de réelle conséquence, et l'auteur est connu pour un esprit qui ne manque pas d'originalité. La lecture terminée, on se dit qu'une société vivant des principes moraux et politiques défendus par M. Alaux serait habitable, même pour des catholiques, dont l'auteur se défie à l'excès. On y serait très jaloux de ses droits, très reconnaissant pour la révolution de 1789, avant laquelle « l'homme n'avait jamais été qu'un mineur en tutelle » ; mais on y aurait le culte profond de l'obligation morale, on se reconnaîtrait des devoirs envers soi-même, envers les autres, envers Dieu. La théologie serait peu en honneur, mais l'État aurait sa morale. Le divorce serait permis, même soumis à des conditions moins rigoureuses qu'aujourd'hui, mais les catholiques auraient la faculté de se marier d'abord à l'église. On vivrait en république, mais dans une république très ouverte ; en démocratie, mais dans la « vraie démocratie », celle qui supprime les castes, non les classes ; où le gouvernement est exercé au profit de tous, non au profit de quelques-uns ; où l'État prend pour maxime : « Assurer le respect mutuel des droits. »

Oui, pareille société serait habitable, et si M. Alaux devenait un jour président du conseil, on pourrait espérer beaucoup de ses intentions larges et généreuses. Mais il manquerait à cette société quelque chose. S'il y a des points fixes en morale, comme le dit M. Alaux, il y en a aussi dans l'ordre religieux. Ce n'est pas à l'État à les définir ni à les imposer; mais quand une vérité religieuse ou autre a donné ses preuves, il doit la traiter comme la vérité. Passer le niveau sur toutes les théories religieuses pour les tenir toutes en égale suspicion, est aussi contraire à la nature et au droit, que de passer le niveau sur toutes les conditions humaines, pour éviter toute oppression d'une classe par l'autre. Or, M. Alaux condamne avec vigueur un pareil nivellement.

II. — Le présent ouvrage de Herbert Spencer se compose

d'articles déjà publiés dans diverses revues anglaises. Ils traitent tous de *morale* et de *sociologie*, sauf les deux derniers. Les *Facteurs de l'Évolution organique* et l'*Insuffisance de la Sélection naturelle* n'ont été placés ici que pour faire nombre.

L'auteur est fidèle à son évolutionnisme. Il le fait intervenir même pour expliquer l'origine des sentiments moraux, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire (V. *Études*, *Partie bibliogr.*, janv. 1893). Cependant, à côté de généralisations hâtives, de vues systématiques trop peu justifiées, il ne manque pas d'observations justes, parfois excellentes. Dans l'étude intitulée *la Morale de Kant*, H. Spencer montre parfaitement combien est inintelligible le concept d'une « volonté bonne en soi », abstraction faite de toute fin. L'article *De la liberté à la servitude* contient une bonne critique des tyrannies modernes, en particulier de l'éducation forcée (p. 97), et de la confiance naïve des réformateurs : « Vous n'avez qu'à faire ceci pour empêcher le mal ; suivez mon plan et toute souffrance disparaîtra... » (P. 107.) Les pages remarquables abondent dans l'essai qui a pour sujet *les Américains*. On y saisit sur le vif les abus du règne des politiciens, le vice des « constitutions de papier », faites tout d'une pièce, les suites fatales de l'égoïsme privé, du surmenage d'affaires, de « la vie à haute pression ». D'ailleurs, H. Spencer a confiance dans les destinées du peuple américain. Mais sa véritable grandeur ne datera que du jour où l'on aura reconnu « que la beauté morale est plus élevée que la puissance intellectuelle », où « le désir d'être admiré sera en grande mesure remplacé par le désir d'être aimé, » où par suite « il pourra y avoir une proportion rationnelle de travail et de repos ». (P. 136.)

III. — Le P. Pierre Házmány de Panasz, de la Compagnie de Jésus, fut élevé en 1616 à l'archevêché de Gran, siège primatial de Hongrie. Il mourut cardinal en 1637. Le sénat académique de l'Université de Buda-Pesth a entrepris de donner une édition complète de ses œuvres. Elle comprendra deux séries, une série latine et une série hongroise. On n'avait jusqu'ici du P. Pázmány, avec un volume de sermons, que des œuvres ascétiques et polémiques. Elève de Vasquez et de Bellarmin, il enseigna lui-même trois ans la philosophie et quatre ans la théologie. Ces cours étaient restés en manuscrit. Le Dr Étienne Bognár en commence aujourd'hui

la publication par la *Dialectica*. Suivront deux autres traités intitulés : *Physica* et *Theologia scholastica*. On retrouve dans la dialectique du P. Pázmány la manière ample et subtile, érudite et personnelle des grands dialecticiens de la fin du seizième siècle. En même temps, les amateurs de belle latinité goûteront la pureté et l'élégante sobriété de son style.

L. ROURE, S. J.

Catholic science and catholic scientists, par le R. J.-A. Zahm, prof. de physique à l'Université Notre-Dame. Philadelphia, Kilner, 1893. In-16, pp. 217. Prix : 75 cents.

Science catholique et savants catholiques. Sous ce titre, le P. Zahm reproduit, « revus et complétés », quatre articles publiés dans des revues catholiques. La « revision » a dû être rapide. Sinon, verrions-nous des listes de « dévots fils de l'Église » où figurent non seulement de simples spiritualistes, mais Lesseps, Eiffel, « of Eiffel-tower fame », et Berthelot? (p. 176). En 1893 ! L'abbé Moigno serait-il « le premier savant du siècle » (p. 51)? Et Riccati un jésuite (p. 79)? Et Tchang-kia-tchouang un observatoire (p. 79)? Pour montrer que l'évolution étendue jusqu'au corps de l'homme n'est pas une position intenable, quoiqu'elle soit peut-être dangereuse (p. 29), se serait-on contenté de mettre en avant le nom de M. Saint-George Mivart? etc. Le prote de Philadelphie a traité les noms propres étrangers avec une désinvolture tout américaine. Nous lisons v. g. Desgidius (p. 70) pour Desgodins (un Lorrain); Juan Chappe (p. 77) (un Manceau!); Gregory de San-Vincentè (p. 79) (un Belge!). J'en passe.

Au reste, si l'auteur s'est mis dans le cas de chercher partout des arguments sans assez les trier, c'est, nous semble-t-il, qu'il veut trop prouver. Les savants, dit-il, « doivent avoir recours à un ordre plus élevé de connaissances — la révélation — pour pouvoir tirer des conclusions justes, même dans la sphère propre de leurs recherches spéciales ». (P. 122.) Après cela, on est obligé de *tomber* sous les savants non catholiques, ou de les convertir de force. On se rappelle (p. 193) que les théologiens protestants ont attaqué le *Discours sur la méthode*, et on oublie que l'Église l'a mis à l'index. On voit en J. B. Fourier l'ancien novice, et on ne voit pas le jacobin (p. 85). Dans les deux derniers chapitres surtout, les savants protestants non impies, comme Thompson,

Tait, Dana, sont curieusement mêlés aux catholiques, et témoignent pour l'Église, bien à leur insu.

Est-ce à dire que l'opuscule du P. Zahm ne soit pas œuvre utile? Non certes, l'idée est excellente; certaines parties, surtout le premier chapitre, sont traitées avec netteté, force, sobriété. Seulement nous voudrions une seconde édition vraiment « revue », surtout au point de vue des faits, et peut-être un peu... abrégée.

J. DE MOIDREY, S. J.

Le Crime social, par Maurice ZABLET. Paris, Perrin et Ce, 1894. 1 vol. in-18, pp. VI-266. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, qui semble, en grande partie, imité des *Contradictions économiques* de Proudhon, est une critique acerbe, mais solidement motivée, de l'état actuel de la France. C'est donc moins une étude de sociologie, où les causes de la crise que nous traversons seraient profondément analysées, qu'un réquisitoire complet contre les abus de la désorganisation moderne.

L'auteur a partagé son ouvrage en deux livres : *la Misère humaine* et *l'Organisation sociale*. Le premier est un long cri d'indignation arraché à une âme éprise de justice et désireuse de voir aboutir les revendications légitimes des travailleurs. La question du travail nous semble pourtant trop sommairement traitée. Les considérations plus ou moins élevées et abstraites que l'auteur fait autour du travail ne remplacent pas l'examen sérieux, qu'on aurait aimé rencontrer dans ce chapitre, des solutions proposées par les différentes écoles d'économie politique. Plus documenté et mieux étudié nous paraît le second livre du *Crime social*, et nous sommes heureux de signaler aux lecteurs le beau chapitre intitulé : « Le rôle abusif et défectueux de la loi ». En notre temps de socialisme d'État, où une tendance malheureuse de se confier à l'État s'empare des meilleurs esprits, tout ce qui conclut à la décentralisation vient à son heure. Les derniers chapitres ne sont pas à louer entièrement. A côté d'excellentes pages et d'opportunes vérités sur la propriété et la famille, l'auteur s'est abandonné à une véritable diatribe contre la magistrature. Quiconque veut trop prouver ne prouve rien. Mais c'est surtout à propos de la religion que le distingué collaborateur de la *Revue du Monde catholique* se fourvoie, en accusant, fort injustement du reste, le clergé de manquer de charité. Il

nous a paru étrange, pour ne pas dire odieux, de trouver sous une plume catholique la phrase suivante : « Est-ce la morale catholique, celle des prêtres, des moines, des nonnes, *dont le seul souci est de vivre de la religion comme l'on vit d'un métier*, *qui ferment leur cœur comme leur bourse à tout sentiment de piété et de commisération?* Est-ce la hiérarchie catholique, celle qui oblige les évêques, successeurs des apôtres, à compter avec des puissances cachées derrière de sombres murailles, au fond des couvents?» Chacun appréciera, mais pour nous cela gâte bien des choses.

Nous attendrons cependant, pour porter un jugement définitif sur l'œuvre sociale de M. Zablet, qu'il ait donné ses conclusions dans le nouvel ouvrage qu'il annonce. JULES RICHÉ.

La Maladie et la Mort de François II, roi de France, par le Dr POTIQUET. Paris, Rueff et Cie. 1 vol. in-18, illustré, pp. IV-103. Prix : 3 fr. 50.

Notre savant confrère, le Dr Potiquet, médecin spécialiste pour les maladies des fosses nasales, nous livre dans cet opuscule les causes de la mort de François II. Son œuvre, basée à la fois sur l'histoire et sur la clinique, est le modèle du genre : elle mérite tous les éloges que lui a prodigués la presse. « Végétations adénoïdes compliquées d'une inflammation suppurée de l'oreille gauche, voilà, dit le Dr Potiquet, comment on peut étiqueter la maladie de François II. Cette conclusion ne peut, cela va sans dire, être aussi ferme que s'il s'agissait d'un vivant confié à nos mains; mais elle nous paraît atteindre le plus haut degré de certitude auquel peuvent prétendre ces diagnostics rétrospectifs. » (P. 100.)

Le livre, agréablement écrit, donne des détails complets et clairs sur les *végétations adénoïdes* (hypertrophie de l'amygdale pharyngienne), et s'appuie sur les témoignages du temps pour éclairer la thèse, que nous croyons bonne.

Dr SURBLED.

Conférences scientifiques et allocutions (*Constitution de la matière*), par sir William THOMSON (lord Kelvin), traduites et annotées sur la deuxième édition, par P. LUGOL,

avec des extraits de mémoires récents de sir W. Thomson et quelques notes par M. Brillouin. Paris, Gauthier-Villars et fils, 1893. 1 vol. in-8, pp. VIII-379. Prix : 7 fr. 50.

L'Université de Cambridge a entrepris la réimpression des nombreux travaux et mémoires de sir William Thomson (actuellement lord Kelvin); mais cet illustre savant a jugé préférable de réunir et de publier à part les conférences et allocutions scientifiques d'un genre plus populaire qu'il a eu occasion de prononcer en diverses circonstances. Cette dernière publication, dans son édition anglaise, comprend trois volumes; c'est le premier de ces trois volumes, renfermant celles des conférences qui traitent de sujets relatifs, de près ou de loin, à la constitution de la matière, que M. P. Lugol, agrégé des sciences physiques, professeur au lycée de Pau, et M. M. Brillouin, maître de conférences à l'École normale, ont traduit et annoté.

Même dans ces allocutions familières, lord Kelvin reste toujours élevé, sans toutefois omettre de loin en loin les traits humoristiques qui égayent et reposent l'auditeur et le lecteur; il ne s'agit donc point ici de vulgarisation banale. L'éminent orateur s'adressait, en général, à des auditoires choisis; aussi, souvent, il passe rapidement sur les faits connus des initiés et cherche uniquement à ouvrir des horizons nouveaux.

Les sujets principaux traités dans ce volume sont la capillarité, les unités électriques, diverses questions d'optique, les hypothèses sur la constitution de la matière, de l'éther, la grandeur des atomes, la chaleur solaire, enfin *les six portes de la connaissance*, autrement dit, les sens, qui sont, d'après l'auteur, au nombre de six, et non de cinq, le sens du toucher devant être distingué en sens de la force et sens de la température.

Un mot sur le titre spécial à ce volume : *Constitution de la matière*. Lord Kelvin se place ici au point de vue propre au physicien, et j'ajouterai, au point de vue anglais. Ceci a besoin, je crois, de quelque explication[1].

Tout le monde aime à se faire quelque représentation de la

1. Voir à ce sujet un intéressant article de M. P. Duhem : *l'École anglaise et les théories physiques, à propos d'un livre récent de M. Thomson.* (*Revue des questions scientifiques*, octobre 1893.)

nature intime des phénomènes; mais ce besoin semble particulièrement intense chez les physiciens anglais; ils imaginent des assemblages mécaniques fort complexes jouissant de propriétés analogues à ce que l'observation décèle de plus délicat en optique, élasticité, électricité, etc. Et ce n'est point là pour eux un simple jeu d'esprit. Parlant d'un semblable *modèle*, qu'il qualifie lui-même de « grossier et impraticable » (p. 341), lord Kelvin nous dit : « Aussi ne puis-je admettre que ce soit se livrer à une simple récréation théorique, mais bien au contraire fournir un secours puissant pour la conception des choses possibles. »

Un seul *modèle* ne suffisant jamais à représenter la réalité intégrale, on en imaginera d'autres; ils seront incompatibles avec le premier sur certains points, peu importe, puisque leur seul but est d'aider à mieux faire comprendre tel ou tel côté du phénomène dont il s'agit. Mais à ce jeu, dira-t-on, on risque fort d'oublier qu'il n'y a, en réalité, qu'une seule explication ne comportant point de contradictions. Sir William Thomson ne l'oublie point. Dans une de ses conférences, il se demande ce que c'est qu'expliquer une propriété de la matière, et à ce sujet il s'exprime ainsi : « Toutes les propriétés de la matière sont tellement liées les unes aux autres que nous pouvons à peine imaginer comment on en *expliquerait une complètement* sans apercevoir ses relations avec toutes les autres, sans avoir, en un mot, l'explication de toutes les autres; et tant que nous n'en serons pas là, nous ne pourrons dire ce qu'on entend par *expliquer une propriété* ou *expliquer les propriétés* de la matière. Mais bien que ce but suprême ne puisse jamais être atteint par l'homme, la Science peut s'en rapprocher pas à pas, et je crois qu'elle y marchera par bien des routes différentes convergeant vers lui de toutes parts. » (P. 152.) C'est pour attaquer ainsi la position, peut-être réellement inaccessible dans sa totalité, que le savant physicien imagine sans cesse de nouveaux mécanismes capables de *serrer la réalité de plus près, sans l'étreindre complètement*, suivant l'expression de M. Brillouin (p. 306, note).

M. Brillouin a été heureusement inspiré en ajoutant, à la suite de ces conférences, deux notes, dont il est l'auteur, sur les unités électriques et sur la construction de la surface capillaire de révolution, ainsi que des extraits de quelques mémoires de sir

William Thomson se rapportant à certains sujets traités dans ce volume. J. DE JOANNIS, S. J.

Traité élémentaire de physique, *classes de Mathématiques élémentaires et de Première sciences (enseignement classique et enseignement moderne, préparation aux baccalauréats ès sciences)*, par M. Branly, docteur ès sciences, professeur de physique à l'Institut catholique de Paris. Paris, Ch. Poussielgue, 1894. 1er fascicule. In-8, pp. xxxii-160.

La collection des publications de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne vient de s'enrichir d'un ouvrage que je m'empresse de signaler à nos lecteurs.

Le *Traité élémentaire de physique* publié par M. Branly n'a d'ailleurs pas besoin d'être recommandé, le nom de l'auteur est à lui seul une garantie trop assurée de la valeur de l'œuvre.

J'indiquerai seulement certains de ses traits caractéristiques ; à ces traits les anciens élèves de M. Branly reconnaîtront immédiatement leur maître. Celui-ci a voulu être réellement utile aux professeurs et aux élèves ; à cette fin, il leur fournit un texte sérieux, sobre, clair et pratique.

Après des notions de mécanique, très soignées, formant une sorte d'entrée en matière, l'auteur définit la physique, ses méthodes et ses branches. Il étudie ensuite brièvement les propriétés générales des corps ; puis viennent la pesanteur, la chaleur et les autres parties de la physique.

Les définitions, les principes, sont toujours nettement posés, et les difficultés y sont prévues et résolues d'avance en quelques mots substantiels.

Dans la rédaction du texte, M. Branly écarte avec soin ces appareils, ces détails superflus qui trop souvent absorbent les élèves et les détournent du travail sérieux. Ici, tout est utile, *tout est à savoir*, et j'ajoute, tout est clair, rien de vague, pas d'à peu près : c'est là un mérite bien peu commun.

Les applications numériques sont nombreuses, simples, et portent juste ; elles se présentent en petites séries après chaque question étudiée, permettant ainsi de concréter immédiatement les notions que l'on vient d'acquérir.

Le premier fascicule vient de paraître ; le second sera publié avant la rentrée, et dès à présent l'éditeur peut recevoir les commandes. J'engage vivement les professeurs à adopter cet ouvrage ; je serais vraiment heureux d'avoir concouru, par cette annonce, à faire profiter un plus grand nombre d'esprits de la science et des talents pédagogiques si remarquables que possède M. Branly.

J. DE JOANNIS, S. J.

L'Archéologie chrétienne, par André PÉRATÉ. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1892. In-4, pp. 368. Prix : 3 fr. 50.

Ce manuel d'archéologie chrétienne fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. J. Comte. L'exécution typographique et l'illustration en sont extrêmement soignées : on n'y trouve pas moins de 256 dessins, dont une bonne moitié est due à l'auteur lui-même ; rien en un mot n'a été épargné pour donner à ce volume les apparences les plus séduisantes et en rendre la lecture aussi agréable qu'utile.

M. Pératé, qui se glorifie à bon droit d'avoir été l'élève de M. de Rossi, s'est proposé de mettre à la portée de toutes les intelligences et de rendre accessibles à toutes les bourses les éléments de l'archéologie chrétienne, ainsi que l'histoire de l'art chrétien d'Occident depuis ses origines jusqu'à l'époque romane, et de communiquer ainsi à un grand nombre de lecteurs la substance des grands et savants ouvrages des Rossi, des Garrucci, des Le Blant, etc. Le but a été heureusement atteint. L'art des catacombes, l'art des basiliques, la miniature, la sculpture sont successivement étudiés; ces grandes divisions se subdivisent elles-mêmes en plusieurs cycles clairement et habilement délimités, où tous les sujets intéressants viennent figurer à leur place : l'ordre et la variété y gagnent également. Une plus large part a été faite, comme il convenait, aux catacombes; l'architecture et la décoration des hypogées chrétiens ont retenu l'artiste, et le lecteur s'y arrête volontiers en sa compagnie.

Évidemment on ne demande pas à un manuel d'être complet ou d'entrer au vif des questions controversées, et l'auteur a soin d'avertir qu'écrivant une étude d'art, il a soigneusement écarté « toute considération belliqueuse ». Il lui était bien permis pour-

tant d'indiquer à l'occasion, comme il l'a fait d'ailleurs, sa pensée personnelle sur tel ou tel point encore débattu : c'est ainsi, par exemple, qu'il se sépare des « partisans du symbolisme à outrance » (p. 49), pour admettre parmi les fresques des catacombes des scènes de la vie réelle, des peintures de métiers où aucune intention allégorique ne se fait jour. Peut-être l'auteur eût-il été mieux inspiré d'user plus souvent de cette liberté. L'exactitude de la description est sans doute le premier mérite d'un ouvrage de ce genre; mais n'y faudrait-il pas aussi un peu de doctrine?...

Il nous a semblé encore que M. Pératé admet çà et là trop facilement l'inspiration païenne dans les éléments décoratifs adoptés par les premiers artistes chrétiens. Cette influence de l'art païen est trop évidente pour qu'on puisse la révoquer en doute; mais encore ne faudrait-il pas l'étendre outre mesure. Si, par exemple, malgré les discussions des docteurs, les artistes chrétiens donnent toujours à l'auguste face du Christ l'éclat d'une grande beauté, quel besoin de voir persister en cela, « à travers le changement de foi, l'idée païenne si vivace de la beauté des immortels »? (P. 163.) Serait-ce donc à « l'idée païenne » que nous devons de ne pas nous représenter sous des traits difformes un Dieu incarné ?

Loin de nous d'ailleurs la pensée de rien enlever, par ces légères réserves, au mérite d'un ouvrage si recommandable à tant de titres.

A. CADET, S. J.

I. — **L'Art arabe,** par A. GAYET. Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, publiée sous la direction de M. J. Comte. Paris, May et Motteroz (s. d.). In-12, pp. 320. Illustré de 150 grav. Prix : 3 fr. 50.

II. — **La Peinture espagnole,** par P. LEFORT. Même bibliothèque et mêmes éditeurs (s. d.). In-12, pp. 304. Illustré de 120 gravures. Prix : 3 fr. 50.

I. — Ce petit ouvrage condense en peu de pages de longues et savantes recherches sur un art à peine connu dans nos pays occidentaux : l'art arabe.

M. Gayet, qui veut traiter à fond des origines et de la philosophie de cet art, a soin de mettre ses lecteurs en garde contre le titre menteur de son livre. En effet, l'art arabe, propre à la race et

originaire du pays, est un mythe. Celui qui porte cette dénomination, tout entier emprunté aux pays conquis par l'Islam, n'est pas autre chose qu'une imitation ou une efflorescence d'arts étrangers à l'Arabie, et principalement de l'art copte. L'ouvrage, dans son ensemble, démontre d'une manière satisfaisante ce point capital. Les premiers architectes au service de l'islamisme conquérant furent des Coptes, et ceux-ci ne trouvèrent rien de mieux que de s'inspirer de leurs églises pour bâtir la mosquée arabe. C'est ce qui explique, de concert avec le génie idéaliste de la race copte, pourquoi l'architecture dite arabe a des tendances spiritualistes qui la séparent assez nettement de l'art grec, soit antique, soit byzantin.

L'emploi presque constant de l'arcature brisée en ogive : tel est le trait saillant et caractéristique de cette architecture. D'après l'auteur, l'usage pourrait en remonter au cinquième siècle de notre ère. Il est regrettable que cette assertion ne soit point appuyée par des exemples. Celui de la mosquée d'Amrou à Fostat ne suffit pas : d'abord il date de la conquête musulmane, puis les arcs qu'il nous offre sont tellement obtus qu'on les prendrait volontiers pour des pleins cintres.

L'auteur continue en prenant pour guide de ses investigations l'historien Makrîsi. Il nous décrit avec intérêt et compétence les diverses évolutions de l'art copte au sein des pays conquis par les fils du Prophète, et particulièrement en Égypte, depuis la *Gama* (mosquée) de *Touloûn*, jusqu'à celle de *Kalaoûn ;* depuis le *Mâristan* (hôpital) de Damas, jusqu'à celui du Caire. On se laisse difficilement persuader quand il essaye de prouver, malgré la lettre des deux lois qui règlent les pratiques religieuses des mahométans, que la représentation des figures animées ne leur a pas été interdite.

Une véritable évolution s'opère dans l'architecture et dans la sculpture des palais et des mosquées, sous la dynastie des Fatimites, par l'emploi jusque-là dédaigné ou incompris de la voûte et de la coupole, et par celui de la flamboyante et féerique décoration du polygone étoilé, soit arabescal et fantastique, soit géométral et régulier. La ville du Caire, *el Kahîrah*, « la Victorieuse », en sortit avec ses merveilles qui éclipsèrent la Baghdad des Abassides.

On suit avec intérêt la description tracée de main de maître

de l'ornementation arabescale et polygonale, l'explication de la polygonie sphérique des voûtes en stalactites, et celle de leur technique constructive. L'auteur n'a pas voulu terminer son ouvrage sans passer en revue les différents objets de l'art décoratif et somptuaire. Chacun d'eux participe plus ou moins du goût adopté dans la grande architecture.

Intéressant et instructif, le livre de M. Gayet est cependant déparé par deux passages (p. 14 et 57), où les Pères de l'Église, voire les apôtres, sont accusés d'avoir fulminé l'anathème contre l'art. Hasarder une telle proposition, c'est se condamner d'avance à la produire sans preuves. L'auteur confond manifestement les diverses sectes hérétiques, monophysites et iconoclastes, qui ont infesté l'Orient, avec la véritable Église. Sa théorie sur le spiritualisme dans l'art appelle aussi, nous semble-t-il, quelques réserves. Qu'il nous suffise de dire qu'elle ne distingue pas assez le spiritualisme du pur symbolisme.

Ce livre, agréable à la lecture, a encore l'avantage d'être illustré par des gravures d'une parfaite exécution.

II. — M. Lefort expose dans une histoire abrégée les diverses phases par lesquelles l'art de la peinture a passé en Espagne, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Il avait à choisir entre deux alternatives : ou s'étendre à peu près également sur toutes les parties de son vaste sujet, ou se contenter d'en développer les points principaux. En s'arrêtant à ce dernier parti, il a préféré être moins complet et rester intéressant, plutôt que de paraître plus érudit et d'être superficiel. On ne peut que l'en féliciter, bien que sa fidélité à suivre ce plan l'ait entraîné forcément à parsemer son récit de pures nomenclatures de noms.

Dès le début, l'auteur prend une allure indépendante qui lui facilite singulièrement son travail : il rejette résolument, pour le temps qui a précédé le dix-septième siècle, la classification commune, d'ailleurs assez arbitraire, par écoles provinciales ou locales, de la peinture espagnole. Ainsi mis à l'aise, il peut écrire l'histoire en parcourant librement le champ immense qui s'ouvre à ses études, et il s'en acquitte en vrai historien et en fin connaisseur.

M. Lefort jette d'abord un rapide coup d'œil sur l'art de l'enluminure, qui fut porté en Espagne comme ailleurs à un haut

degré de perfection, et sur les essais de peinture qui furent tentés pendant les quatorzième et quinzième siècles. De là il passe à l'introduction de la Renaissance italienne. On regrette qu'il ne se soit arrêté qu'un instant à signaler quelques-unes des œuvres remarquables qui se rattachent par leur genre aux écoles des primitifs florentins, flamands et allemands. Van Eyck, entre autres, a laissé une trace profonde en Espagne, et nombreux furent ses imitateurs.

C'est l'école de Léonard de Vinci qui eut l'honneur d'éveiller à Valence et en Aragon le sentiment d'une belle expression, d'un dessin correct et d'un coloris harmonieux dans la composition artistique, tandis qu'en Andalousie ce fut l'école de Raphaël. On vit aussitôt apparaître d'excellents peintres : les léonardesques Juan de Juanès, Nicolas Borras, Francisco de Ribalta, qui forma le célèbre Ribera ; et les raphaélesques Luis de Varga, Luis de Moralès, Pablo de Cespedès, Francisco Pacheco, le maître de Velasquez, tous peintres profondément religieux, d'un idéal exquis, qui surent imprégner leurs toiles de leur foi ardente. En Castille, Pedro Berruguete, Gaspar Becerra et Blas del Prado font revivre les plus pures traditions florentines, tandis que Juan Fernandez Navarrete s'attache à la puissante palette des Vénitiens. Des étrangers, Domenico Theotocopuli, Antonio Moro et leurs brillants élèves introduisent de plus en plus la manière du Titien dans la peinture castillane.

L'auteur est dès lors en plein dans son intéressant sujet. Les plus grands peintres défilent devant nos yeux avec leurs principales œuvres. Voici le vigoureux Ribera, celui qui imprima la plus forte direction à la peinture espagnole ; puis Zurbaran, l'imitateur du Caravage ; Vélasquez, qui résume les plus brillantes qualités des peintres de son pays ; Alonzo Cano, d'une fécondité surprenante. M. Lefort aurait pu se dispenser de citer la phrase insolente et injuste de Taine à l'égard d'Innocent X (p. 194). Enfin, voilà l'admirable Murillo, la gloire de son école à tous égards, génie étonnant par son élévation et sa souplesse, d'un charme inexprimable, l'émule des plus grands maîtres des autres écoles, la dernière et la plus parfaite expression de la peinture espagnole.

L'original et sceptique peintre de genre, Francisco Goya, ne pouvait être oublié. Coloriste nerveux et brillant, il a exercé

une réelle influence sur son époque. Son talent est incontestable, mais il appartient à un ordre secondaire. De Murillo à Goya, il y a une chute effroyable.

Le livre de M. Lefort n'a pas seulement un mérite historique, il est encore relevé par un choix judicieux de gravures soigneusement exécutées. J. SATABIN, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

I. — **Manuel des antiquités romaines,** par Th. MOMMSEN et J. MARQUARDT. *Le Droit public romain*, par Th. Mommsen, traduit sur la troisième édition allemande, avec l'autorisation de l'auteur, par Paul-Frédéric GIRARD, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris. T. I., 2e édition, et t. III. Paris, E. Thorin. 2 vol. in-8. Prix : chaque volume, 10 francs.

II. — **Textes de droit romain,** publiés et annotés par Paul-Frédéric GIRARD. Paris, A. Rousseau. 1 vol. in-12. Prix : 8 francs.

I.—Le tome I de la traduction française du *Droit public romain* de M. Théodore Mommsen a paru en 1887. La seconde édition, qui vient de paraître cette année, n'est pas simplement la réimpression de la première, nécessitée par des raisons purement commerciales. Les éditeurs et les traducteurs du *Manuel des antiquités romaines* ont tenu à ce que la traduction française eût la même valeur que l'original allemand. Or, après la publication des deux volumes sur le *Sénat et le peuple*, qui achevaient son œuvre, l'illustre historien allemand a refondu les premiers, de telle sorte que son ouvrage a désormais acquis la forme définitive.

Tous les volumes parus dans la traduction française reproduisaient ce texte revisé, sauf le premier qui avait paru antérieurement et qui, traduit sur la seconde édition allemande, serait demeuré seul « au milieu d'un tout harmonique, comme une version vieillie hors d'usage ».

Afin de mettre à la disposition du public français une traduction homogène, faite tout entière sur un même original, l'éditeur a consenti à réimprimer une nouvelle édition du tome I, traduite comme le reste de l'ouvrage sur le texte de la troisième édition allemande.

Parmi les modifications les plus importantes que contient la nouvelle édition, il convient de signaler celles qui ont rapport à la théorie de la collégialité (pp. 31, 43, 66), à la théorie de l'*imperium domi* et *militiæ* (pp. 70,85); dans la section des Auspices, l'exposé du système de la *nuntiatio* et de l'*obnuntiatio* (pp. 124-125, 129, 132); dans celle du Commandement militaire, le classement du triomphe ; dans celle du Droit de coercition, les pp. 158, 163-164, 169, 170, et au sujet des moyens de contrainte, dont toute l'exposition a été refondue, les pp. 174-175, 177-179, 181-183, 184-185 ; dans celle de la Juridiction criminelle, les pp. 187, 189 ; dans celle de la Juridiction administrative, les pp. 194-199, 201-203, 207-208 ; dans celle de la Juridiction civile, les pp. 212, 213 ; dans celle du Droit d'agir avec le peuple où le plan général est changé, les pp. 218-219, 224-228, 230-236 ; dans celles du Droit de nomination, les pp. 247, 248, 250, 251, 256, 258, 266; dans celle de la Représentation juridique du peuple, les pp. 267, 268, 276, 281-289, 291-293, etc., etc.

On voit qu'il s'agit d'une transformation complète de l'ouvrage, et l'on peut dire en toute vérité que c'est à cette seconde édition seule qu'il sera désormais permis de renvoyer.

Le tome III a pour objet les *Magistratures*. Après avoir étudié les pouvoirs du plus ancien des magistrats, le roi, M. Mommsen montre qu'il n'y a pas à proprement parler d'interruption juridique entre la république et la royauté. La seule différence qui existe entre les pouvoirs du consul et ceux du roi, la limite de temps, existait déjà dans l'interrègne.

Toutefois, sous la république, une partie des pouvoirs du roi, la puissance sacerdotale, est dévolue au grand pontife. C'est par lui que M. Mommsen commence l'étude des magistratures républicaines. Il traite successivement de la nomination des prêtres, du pouvoir de légiférer et d'interpréter la loi qui appartient au grand pontife. Cela lui donne occasion d'indiquer les rapports qui existent entre la législation pontificale et de se demander jusqu'à quel point les *leges regiæ* sont des édits pontificaux. La

juridiction religieuse des magistrats et des pontifes, l'administration des biens des dieux forment la matière des chapitres suivants.

Les autres magistratures dont il est parlé dans ce volume sont le Consulat, la Dictature, la Maîtrise de la cavalerie, le Tribunat consulaire, la Préture, à laquelle se rattache naturellement un chapitre sur les gouverneurs de province et le Tribunat du peuple.

Il est impossible d'analyser un *Manuel*, nous nous bornons donc à cette nomenclature sommaire qui suffira à faire connaître au lecteur ce qu'il trouvera dans le tome III. Le traducteur de ces deux volumes est M. Paul-Frédéric Girard. Nous avons déjà dit ce que nous pensons de sa méthode. Elle est excellente et il y a été fidèle. Il est de ceux qui croient avec raison que le traducteur ne doit pas faire disparaître le texte de l'auteur sous un amas d'additions. Il présente l'original en excellent français, sans autres compléments que des documents nouveaux émanant de l'auteur même, ou des renseignements destinés à faciliter les recherches du lecteur.

II. — Nous profiterons de cette occasion pour présenter également le recueil de *Textes de droit romain*, publié par M. P. F. Girard. Le savant professeur de droit romain a voulu faire un pas en avant dans la voie ouverte par M. Giraud dans son *Enchiridion*.

Il a donné une large place aux documents autérieurs à Justinien.. Sans doute, son volume ne dispensera pas de recourir aux *Fontes juris romani* de Bruns, aux éditions savantes de Gaius par MM. Studemund et Krueger, des sentences de Paul et des Règles d'Ulpien, par M. Krueger, des fragments du Vatican, par M. Mommsen ; enfin au *Corpus inscriptionum latinarum* pour les documents épigraphiques ; mais il sera commode à tous d'avoir sous la main les principaux textes, bien édités et dans un format commode.

Le recueil se divise en trois parties : les Lois, les Commentaires et les Actes. Parmi les lois nous trouvons les *leges regiæ*, les lois des XII tables et les lois de la République et de l'Empire qui nous ont été conservées par les inscriptions ; les senatus-consultes, les édits des magistrats et les constitutions impériales. Chacun des textes est précédé d'une courte introduction

qui contient tous les renseignements historiques nécessaires à l'intelligence du document, et une bibliographie qui permet de recourir facilement aux meilleurs commentaires.

La seconde partie contient les fragments de M. Valerius Probus et de Pomponius, les Institutes de Gaius, les fragments de Papinien, les sentences de Paul, les fragments des Institutes d'Ulpien, les Règles d'Ulpien, et tous ces fragments des jurisconsultes antérieurs à Justinien qui sont parvenus jusqu'à nous. Elle se termine par les Institutes de l'empereur.

Dans la troisième partie, l'auteur a rassemblé un certain nombre d'actes propres à nous montrer l'application du droit. Ce sont des testaments, des mancipations fiduciaires, des mancipations à titre gratuit, des constitutions de droits réels (servitudes, fondations impériales ou privées), des contrats verbaux, des contrats de vente, de louage, de société, etc., des quittances, des statuts d'associations, des tables d'hospitalité ou de patronat, enfin des décisions judiciaires.

Parmi les documents que contient cette partie nous en signalerons trois qui ont paru postérieurement à l'édition de 1887 des *Fontes* de Bruns et qui par conséquent n'y figurent pas, ce sont deux actes de mancipation fiduciaire trouvés à Pompeï (p. 705) et une petite inscription trouvée à Chagnon, dans le département de la Haute-Loire, qui mentionne une servitude établie par l'autorité de l'empereur Hadrien.

Il est à désirer que les *Textes de droit romain* de M. P.-F. Girard soient entre les mains de tous les étudiants, qui apprendront beaucoup en les consultant souvent.

E. BEURLIER.

Vie de saint Martin, par Sulpice Sévère, traduit du latin par M. Viot. Tours, A. Cattier, 1893. In-8, pp. 206. Prix: 2 francs.

Ce livre est né d'une bonne pensée : réveiller la dévotion envers le héros de la charité, le protecteur de Tours et de notre patrie francaise. Notre ami M. Viot, l'un des grands collaborateurs de l'œuvre de M. Mame, ne se contente pas de diriger fort habilement l'imprimerie de cette importante maison, il utilise ses rares loisirs en faisant des traductions. Aujourd'hui, il nous donne la preuve de son talent et de sa connaissance approfondie

de la langue latine dans sa traduction élégante et fidèle de la vie de saint Martin, par Sulpice Sévère.

C'est de l'histoire prise sur le vif, écrite avec ce charme, cette simplicité, cette naïveté que possédait le disciple et l'ami de notre glorieux patron. A. LEFEVRE.

Cartulaire de l'histoire diplomatique de saint Dominique, avec illustrations documentaires, publié et commenté par le R. P. Fr. Balme, des FF. Prêcheurs. 4e fascicule, années 1214-1215. Paris, aux bureaux de l'*Année dominicaine*. In-8, pp. 121. Prix : 3 francs.

Nous avons déjà dit tout le plaisir que nous avait causé la lecture des premiers fascicules de ce Cartulaire. Le quatrième, qui vient de paraître, va de l'année 1214 à l'année 1215 et achève le premier volume. Inutile d'ajouter qu'il est composé avec le même soin, écrit avec le même charme que les trois premiers. Ce mot semble étrange à propos d'une histoire diplomatique, mais ceux qui liront les commentaires de ces vieilles chartes seront de mon avis. A chacun de ces documents, le R. P. Balme rattache une foule de traits et de légendes. Et si notre vanité est tout heureuse de comprendre — le P. Balme aidant — ces hiéroglyphes, notre imagination a aussi sa bonne part, et notre piété.

Notons en particulier dans ce fascicule quelques détails nouveaux et précis sur la fondation de l'Ordre et sur la façon dont saint Dominique entendait le gouvernement. Tout autre intérêt cédait à celui de la prédication, « et s'il savait un prêtre apte à une prédication fructueuse, il ne permettait pas qu'on lui imposât un autre office ».

Mais, si vous voulez savoir ce que contient ce livre; écoutez cette jolie vision que « Maistre Alexandre, évesque de Vindosme, racompte en ses postilles sur cette parole : *Misericorde et verité s'entreencontrerent* ».

Il s'agit d'un pauvre « escollier » qui s'était abandonné aux iniquités du siècle. Il se voit, en songe, menacé par une grande tempête et toutes les portes se ferment devant sa fuite : une seule s'ouvrit enfin, la porte de miséricorde, et il entendit une voix qui lui disait :

« Va à la maison des FF. Prêcheurs et là trouveras l'estable

de pénitence et la crèche de continence, et les viandes de doctrine, et l'asne de simplesse, et le beuf de discrecion, et Marie qui te illuminera... et l'enfant Jhésus qui te sauvera. » (P. 513.)

Toutes ces jolies et saintes choses, et bien d'autres encore, on les trouve dans ce livre, et c'est une fête d'errer dans cette maison bénie que le P. Balme connaît si bien.

H. BRÉMOND, S. J.

Histoire de l'Europe et de la France, *de 1270 à 1610*, — classe de seconde, — par M. l'abbé GAGNOL. Paris, Poussielgue, 1893. In-12, pp. 628, avec 70 gravures et 5 cartes. Prix : 4 fr. 75.

Les manuels classiques d'histoire foisonnent. Chaque librairie veut avoir le sien. Rivalité de perfection, sans doute, et mieux encore rivalité de commerce, telle est la raison du fait. D'ordinaire, le manuel nouveau-né ressemble à ses frères : il est de la famille par ses qualités comme par ses défauts.

Je ne dirai pas la même chose du livre de M. l'abbé Gagnol, car il l'emporte de beaucoup sur la plupart de ses devanciers.

Ce qui manque à presque tous nos manuels d'histoire, c'est d'être composés, d'être écrits, au vrai sens du mot. Ils sont formés d'une suite de chapitres dont le seul lien est le programme officiel qui en donne les titres. Ils sont secs, sans vie et sans couleur, souvent ennuyeux. M. Gagnol a évité ces écueils du genre avec un rare bonheur. L'ordonnance de son ouvrage est nette, les divisions méthodiques, les titres de chapitres et de paragraphes bien choisis et significatifs. Les récits sont menés avec entrain. L'ensemble est d'une bonne tournure littéraire. Bien mieux, l'auteur ne s'est pas résigné à copier les anciens manuels, comme cela se voit de temps à autre, il a eu recours et aux chroniques, et aux mémoires, et aux monographies récentes. Le tout est habilement fondu dans un récit un et personnel.

L'ouvrage s'ouvre par une vue à larges traits : la période si complexe de 1270 à 1610 y est très clairement démêlée. D'autres chapitres méritent une mention spéciale, ceux par exemple qui traitent du développement des institutions politiques de la France, de la transformation du Saint-Empire après l'avènement des Habsbourgs, des origines de la Réforme, du rôle de

Jeanne d'Arc. Notons encore une description de Paris sous Charles V, qui plaira aux élèves par sa verve et son pittoresque.

Les illustrations sont heureusement choisies, mais la gravure en est souvent défectueuse. Les noms propres sont pour la plupart bien orthographiés, chose rare dans un manuel classique. J'indiquerai cependant quelques petites fautes ; on écrit maintenant avec raison : Erfurt, Danzig, Kalmar, Samarkande, et non Erfurth (p. 269), Dantzig (p. 271), Calmar (p. 507), Samarcande.

Les jugements sains, fermes, éclairés, que contient ce bon livre auront sur l'esprit des élèves une excellente influence. C'est assurément ce que l'auteur souhaite avant tout.

J. LIONNET, S. J.

Les Procès de sorcellerie, par Frédéric DELACROIX. Paris, Librairie de la *Nouvelle Revue*, 1894. In-12, pp. 328. Prix : 3 fr. 50.

C'est un livre des plus curieux, aux deux sens du mot. Il l'est même trop pour être mis entre les mains de tout le monde ; car si les histoires qu'il raconte sont curieuses, elles ne sont rien moins qu'édifiantes. Les érudits auxquels il s'adresse y pourront trouver des renseignements intéressants sur la foi générale à l'intervention du démon, sur les pouvoirs des sorciers et leur sabbat, sur leur comparution devant la justice au dix-septième siècle. Les lecteurs ordinaires pourront s'étonner de la crédulité de nos pères dans un temps si rapproché de nous, mais elle ne surprendra pas les hommes instruits. Quoi qu'en dise la petite feuille insérée par l'éditeur pour guider la critique, on n'a pas entièrement « oublié de nos jours combien la croyance à la sorcellerie était encore répandue et combien furent fréquentes à cette époque les instructions judiciaires contre les sorciers ». Il faut être un peu brouillé avec la littérature du dix-septième siècle pour parler ainsi ; il faut n'avoir lu ni Mme de Sévigné, ni Bourdaloue, ni bien d'autres qui ont fait allusion au supplice de la Voisin et aux procès de la chambre ardente. Dans ce sermon sur l'impureté, où Bourdaloue frappait comme un sourd, il parlait de l'empoisonnement « devenu commun », de la profanation des choses saintes et d'abominations telles qu'il ajoutait : « Disons des choses moins affreuses et que celles-là demeurent, s'il est possible, ensevelies

dans un éternel oubli. » Elles n'y sont pas restées, les contemporains nous ont dévoilé ces allusions, et si, au dire de Mme de Sévigné, ils n'écrivaient pas tout ce qu'ils en pensaient, elle rapporte pourtant elle-même le mot du maréchal de Villeroy : « Ces messieurs et ces dames ils croient au diable et ne croient pas en Dieu. » M. Delacroix ne prétend pas nous l'apprendre, mais seulement nous le rappeler. Il cite à l'appui une multitude de menus faits qui établissent la croyance générale; il rapporte, mais il ne discute guère. Du reste, son esprit fort peu crédule à l'égard de la sorcellerie ne semble pas hostile à la religion. Il condamne bien « les aberrations d'autrefois », mais quand il faut se prononcer sur la valeur des faits, la conclusion est moins absolue qu'on ne l'attendrait. N'y a-t-il pas, même de nos jours, des mystères que la science de Charcot et de ses émules ne peut expliquer?

A. BOUÉ.

Histoire des Séminaires de Bordeaux et de Bazas, par L. Bertrand, de la Compagnie de Saint-Sulpice, directeur au grand Séminaire de Bordeaux. T. I : *Séminaires de Bordeaux avant la Révolution*. Bordeaux, Feret, 1894. In-8, pp. xii-483. — T. II : *Séminaires de Bordeaux au dix-neuvième siècle*, pp. 438.— T. III : *Séminaires de Bazas. Popel* (poème), pp. xxii-383. Prix : 18 francs.

Tous les diocèses de France jetteront, j'en suis sûr, un œil d'envie sur cet ouvrage d'une véritable valeur. Mais il n'est pas facile de trouver partout un écrivain qui sache allier à la sagacité la plus pénétrante et à la plus infatigable persévérance dans la recherche des documents, l'art et le talent de les mettre en œuvre. Sans doute, l'*Histoire des séminaires de Bordeaux* n'est pas un roman ; c'est un livre fort sérieux et traitant de choses fort sérieuses. Mais est-ce la nouveauté du sujet, la variété des détails, peut-être la tournure d'esprit de l'auteur qui de temps en temps se trahit par quelque malice, comme pour égayer le récit, je ne sais ; toujours est-il que je n'ai pas trouvé trop longs ces trois volumes.

Par trente ans d'enseignement au grand séminaire de Bordeaux, M. l'abbé Bertrand s'est naturalisé Bordelais, et son ouvrage — je ne parle pas de ses autres publications — ne lui fera pas retirer ses lettres de naturalisation; loin de là, car il rece-

vrait celles d'historiographe du diocèse que ses lecteurs seraient prêts à les signer. Parmi les points de l'histoire ecclésiastique qui pouvaient solliciter ses goûts, on comprend que le savant auteur se soit de préférence attaché à celui qu'il vient de traiter. Membre de la Compagnie de Saint-Sulpice, il devait se sentir pris du désir de raconter ce qui s'était fait dans le diocèse de Bordeaux pour la formation du clergé.

Bordeaux était une ville trop importante pour n'avoir pas eu de bonne heure une école épiscopale, mais l'absence de documents ne permet pas de rien préciser sur les premières origines. Il faut descendre jusqu'à Pierre ou Pey Berland, archevêque de Bordeaux, confirmé par Martin V en 1430, pour rencontrer la première fondation (1442) d'un établissement stable d'enseignement clérical ; ce fut le collège de Saint-Raphaël. L'acte authentique par lequel il l'instituait (t. I, p. 11-20) montre que le saint prélat avait compris, cent ans avant le concile de Trente, ce que devait être un séminaire ecclésiastique. En 1583, le collège prenait le nom de séminaire, et cet établissement, après avoir subi des transformations et une translation matérielles, disparaissait en 1794, pour devenir une prison, puis un hôpital militaire, puis une caserne, puis une école de pharmacie, enfin un hôpital, ce qu'il est encore. — En 1643, un nouveau séminaire s'ouvrait à Bordeaux, avec l'approbation de Henri de Sourdis : celui des enfants de saint Vincent de Paul, les prêtres de la Mission. Il était vendu en 1792, et devenait l'hôtel des monnaies. Des prêtres irlandais, fuyant la persécution d'Élisabeth, vinrent chercher un refuge à Bordeaux. Accueillis avec bienveillance par Mgr de Sourdis en 1603, et mis en possession de l'église Saint-Eutrope, ils s'occupèrent de leurs jeunes compatriotes exilés comme eux ; en 1618, Paul V approuva l'institut qu'ils formèrent et le séminaire qu'ils ouvrirent. La maison fut fermée à la Révolution. Après la restauration du culte catholique par Napoléon, le diocèse de Bordeaux eut l'insigne bonheur d'avoir à sa tête un prélat aussi distingué par sa piété que par son zèle apostolique. Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay (1802-1826) comprit que, pour relever les ruines de l'Église, il fallait, avant tout, créer un nouveau clergé. Quelques vétérans du sanctuaire, revenus d'exil ou échappés à la tourmente révolutionnaire, qu'était-ce en face des besoins de son vaste diocèse ? Tout le second volume de l'ouvrage

de M. l'abbé Bertrand est consacré au récit de ce qu'il entreprit et de ce qu'il réalisa : le grand séminaire fut confié à la Compagnie de Saint-Sulpice en 1804, et, depuis cette époque, est resté sous sa direction ; — un petit séminaire, confié aux prêtres du diocèse en 1810, passait entre les mains des Jésuites en 1814, et était fermé par les ordonnances de 1828. — Le troisième volume contient l'histoire des maisons d'éducation cléricale de Bazas.

Est-ce assez sec ? Mais lisez et tout va prendre de la vie. Surtout ne vous arrêtez pas à la préface où l'auteur avoue les défauts qu'il reconnaît dans son œuvre : l'abondance des documents reproduits, des digressions plus ou moins longues, l'abus des dates, trop de menus détails, que sais-je ? Si je l'osais, je prendrais la défense de M. l'abbé Bertrand contre lui-même : les documents sont nombreux, soit ! mais qu'aurait-on dit d'un pareil ouvrage, ouvrage capital dans la question, s'il n'avait pas contenu tout ce qui est nécessaire pour confirmer l'exactitude des faits ? — Il y a des digressions trop longues, soit ! mais lesquelles ? — Il y a trop de dates, soit encore ! mais pas de chronologie, pas d'histoire ; — il y a trop de menus détails, soit ! mais Doudan avait « mauvaise idée des grands esprits qui n'aiment pas les petits détails ; ce sont des pédants » ; c'est aussi mon avis. Je serai même si coulant sur ce chef d'accusation que je ne condamnerai même pas la pièce finale du troisième volume, le poème sur Popel, le célèbre cuisinier du séminaire de la Mission, reproduction d'une plaquette rare. Du reste, aurais-je la tentation de sanctionner de mon approbation les reproches que M. l'abbé Bertrand se fait en public, que je n'y succomberais pas. Et pourquoi ? Lisez, au commencement du dernier volume, la lettre de M. l'abbé Couture à l'auteur. N'y a-t-il pas là de quoi fermer la bouche à tout critique grincheux, et à l'auteur lui-même ? Pour mon compte, je me tais, mais non sans avoir redit à M. l'abbé Bertrand ces mots de M. l'abbé Couture : « A quand le premier volume de l'*Histoire littéraire de Saint-Sulpice?* » Je prêche pour mon saint, je l'avoue, mais les bibliographes attendent cet ouvrage et l'exigent.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

Un paladin au dix-huitième siècle. *Le prince Charles de Nassau-Siegen*, d'après sa correspondance originale inédite,

de 1784 à 1789, par le marquis d'Aragon. Paris, Plon. In-8, pp. 396. Prix : 7 fr. 50.

C'est bien un paladin que nous présente le marquis d'Aragon, en nous faisant connaître les hauts faits « d'un Nassau catholique, prince allemand et sujet français, grand d'Espagne, tour à tour ou tout à la fois officier général en France et en Espagne, grand seigneur polonais et amiral russe », véritable chevalier errant, égaré à la fin du dix-huitième siècle.

L'auteur, détenteur des lettres originales du prince, a été avec raison séduit par l'idée de nous faire connaître un homme possédé de la passion de la gloire et du souci de conquérir une place dans la postérité ; il a voulu aussi faire passer devant nos yeux les personnages considérables avec lesquels Nassau a été en relations : Joseph II, Catherine II, Stanislas-Auguste, Gustave III, Kaunitz, Potemkin, Ségur et les princes de Ligne et d'Anhalt.

Avant de nous présenter cette correspondance, le marquis d'Aragon nous met au courant des origines de son héros, puis nous fait le récit succinct des premières années de sa vie si tôt et si bien remplie. A quinze ans, le prince assiste à la dernière campagne de la guerre de Sept ans, comme aide de camp du futur maréchal de Castries. Le 24 décembre 1766, notre héros s'embarque à bord de la frégate *la Boudeuse*, pour faire le tour du monde avec Bougainville ; il avait alors vingt ans. Rentré en France après deux ans et quatre mois d'heureuse navigation, le prince obtient le titre de colonel-propriétaire du régiment de cavalerie « Royal-Allemand ». A la même époque il est autorisé à lever des troupes en vue d'une expédition sur les côtes de Guinée, dans le but de conquérir le petit royaume de Juïda, le Wyddah actuel. Son appel est entendu et l'on s'arrache à prix d'or les brevets d'officier de la « Légion Nassau ». Les complications de la politique ayant fait tomber ce projet dans l'oubli, Nassau songe à jeter sa légion sur les côtes d'Angleterre ; puis notre marine n'étant pas en mesure d'appuyer une telle opération, il essaye, le 30 avril 1779, d'enlever l'île de Jersey.

Ses rêves évanouis, le prince se trouva en présence d'une situation très obérée : ses folies, ses dépenses pour son régiment et pour l'équipement de sa légion l'avaient prodigieusement endetté,

et c'est alors que le roi, qui avait à compter avec Nassau, lui impose l'assistance et les conseils de Beaumarchais pour liquider sa situation. Au même moment, le prince d'Orange, avec lequel il était en contestation au sujet de l'État de son grand-oncle, lui fait suggérer de s'engager par vœux dans l'Ordre de Malte ; notre chevalier lui répond en épousant, presque inopinément, la princesse Sangusko, née Gordeka. Au retour d'un premier voyage en Pologne, notre héros, apprenant la tentative du duc de Crillon sur Gibraltar, accourt au camp de Saint-Roch et obtient le commandement des dix batteries flottantes destinées à compléter la ligne d'investissement.

La seconde partie de l'ouvrage nous présente Nassau dans ses plus brillantes années : à Vienne, où le retient la revendication des États de son grand-oncle devant le Conseil aulique ; en Pologne, où tout en s'occupant de ses intérêts il se mêle aux intrigues des élections de la diétine de Podolie; à Pétersbourg, où il se lie avec le prince Potemkin, se fait recevoir à la cour de Catherine et inviter à l'accompagner dans son voyage en Tauride. Nous trouvons dans le chapitre qui nous initie aux négociations entreprises en vue d'une quadruple alliance de la France avec l'Espagne, l'Autriche et la Russie, des détails fort intéressants sur Catherine II, sur la marche de notre diplomatie et sur les efforts faits par notre ambassadeur, M. de Ségur, pour sauvegarder l'avenir, compromis auprès de l'impératrice par les négligences et les tergiversations de la cour de Versailles.

Sans doute, comme le dit le marquis d'Aragon, dans sa poursuite acharnée de la célébrité, Nassau n'avait pas su toujours distinguer la vraie gloire, celle qu'on peut obtenir d'un dévouement héroïque à une grande idée suivie pour elle-même, de la satisfaction égoïste du bruit fait autour de son nom ; mais on ne peut savoir trop de gré à l'auteur d'avoir évoqué la figure de ce chevalier de la gloire. Le volume, édité avec soin, orné d'un superbe portrait où revit la mâle et noble figure du héros, est d'une lecture aussi agréable qu'entraînante. LE FOURDRAY.

Mémoires et correspondance de Billaud-Varenne, *accompagnés des biographies de Billaud-Varenne et de Collot-d'Herbois*, par Alfred Begis. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1893. In-8, pp. 455. Prix : 7 fr. 50.

Quels odieux personnages que l'avocat Billaud de Varenne et l'histrion Collot d'Herbois ! Ils commencent par célébrer en prose et en vers

Tout ce qu'un Français adore
Le Roi, la Reine et le Dauphin (Collot);

puis, désireux d'arriver, ils se lancent dans la politique, se font admettre au club des Jacobins, sont élus membres de la Commune insurrectionnelle de Paris, au 10 août 1792. Ils arrivent rapidement et se signalent par leur violence et leur cruauté. Ainsi ils coopèrent à la préparation des massacres de septembre, si longuement médités, si froidement organisés par Danton et Marat (ch. p. 269 et sq.). Collot dira plus tard aux Jacobins : « Le 2 septembre est le grand article du Credo de notre liberté. Sans cette journée, la Révolution ne se serait jamais accomplie... » Quel avait été le but avoué de ces massacres ? Terroriser les électeurs, au moment même où l'on nommait les députés à la Convention. Collot fut nommé président de l'assemblée électorale de Paris ; il fit évincer les modérés et décider le vote à haute voix. De la sorte, Jacobins et Cordeliers contraignirent les votants à élire leurs principaux chefs : Robespierre, Danton, Marat, Collot, Billaud, etc. Ces deux derniers furent plusieurs fois présidents de la Convention, et entrèrent au Comité de salut public. On connaît les horreurs commises à Lyon par Collot, qui avait autrefois été hué et sifflé au théâtre de cette ville. Billaud applaudissait à ces mitraillades, comme aux folies sanguinaires de Lebon, à Arras. Mais heureusement la justice eut son tour. Après avoir contribué à la chute de Robespierre, Collot et Billaud furent arrêtés, jugés, condamnés à la déportation (1795) et conduits à Cayenne. L'année suivante, Collot mourait à l'hôpital militaire. Quant à Billaud-Varenne, qui se croyait l'homme le plus sensible, le plus vertueux du monde, à la façon de Jean-Jacques, il vécut à la Guyane jusqu'en 1817, et il y souffrit beaucoup. M. Begis se sent pour lui de la compassion ! Vraiment, est-ce qu'un tel homme n'avait pas mérité les pires châtiments des galériens ? En 1817, Billaud, qui n'avait pas voulu bénéficier de l'amnistie décrétée par le premier Consul (en 1798), quitta la Guyane et se réfugia à Haïti. C'est là qu'il expira, le 31 décembre 1819, « en confessant... que loin de se repentir, il mourait fier de l'utilité et du désintéressement de sa vie ».

Les mémoires et les lettres nombreuses publiés par M. Begis nous peignent au vif le disciple de Rousseau, « l'homme sensible » du dix-huitième siècle ; de ce chef, ils ont une véritable valeur historique et littéraire. Billaud-Varenne nous apparaît bien ce que nous le savions déjà, un poseur, un vantard, un être sans conscience et sans dignité. J. LIONNET, S. J.

La Captivité de Sainte-Hélène, par M. Georges FIRMIN-DIDOT, secrétaire d'ambassade. Ouvrage accompagné de 8 gravures hors texte. Paris, Firmin-Didot et Cie. In-8, pp. 381. Prix : 7 fr. 50.

De nombreux écrits ont eu pour objectif Napoléon à Sainte-Hélène ; la plupart représentaient le gouverneur Hudson Lowe comme un geôlier impitoyable dont la cruauté avait hâté la fin du *martyr ;* cette légende bonapartiste est devenue populaire. Or, voici un ouvrage dont l'auteur, malgré ses sympathies napoléoniennes, réduit à leur juste mesure, grâce aux rapports inédits du marquis de Montchenu, les allégations de l'esprit de parti.

En vertu du traité des puissances daté du 2 août 1815, la France, l'Autriche, la Prusse et la Russie s'engageaient à envoyer chacune un commissaire à Sainte-Hélène, pour s'assurer de la présence de Napoléon et donner des détails sur ce qui se passait dans l'île, sans toutefois se rendre solidaires du mode de traitement du captif. Ces commissaires furent pour la France le marquis de Montchenu sous le ministère du duc de Richelieu, le comte de Stürmer pour l'Autriche et la Prusse, le comte Balmain pour la Russie.

Ils ne furent pas heureux dans l'accomplissement de leur mission. Hudson Lowe, que le marquis dépeint comme une pauvre tête au-dessous de son emploi, comme un homme bizarre, jaloux, poursuivi par la crainte de laisser mourir son prisonnier et d'assumer ainsi une responsabilité redoutable devant son gouvernement et l'Europe, n'accueillit les commissaires qu'avec froideur : de là des froissements continuels entre eux et lui. En même temps, tandis qu'ils devaient agir collectivement, ils ne s'entendaient pas. L'extrême cherté des vivres leur imposait une pénurie que de fréquents appels à leurs gouvernements respectifs

diminuaient à peine sur un sol entouré de rochers sauvages, sous le ciel brûlant des tropiques. Ce n'était rien encore en face des difficultés presque insurmontables que Napoléon leur opposait. Naturellement, son orgueil n'acceptait ni le traité du 2 août ni le mandat des commissaires. Il consentait à les recevoir comme simples particuliers ; mais il les repoussait — il l'eût même fait par la force — en tant que commissaires ; il en était ainsi du gouverneur. Par suite, malgré les instructions de Hudson Lowe qui lui prescrivaient, plus encore qu'aux délégués, de s'assurer chaque jour de la présence du captif et de le faire accompagner d'un officier anglais pendant ses promenades, alors que d'autres mesures de sûreté étaient prises sur les côtes et dans l'intérieur avec la plus grande vigilance, Napoléon persistait très souvent à rester chez lui, en dépit de sa santé qui réclamait impérieusement l'exercice. Dès lors, le marquis ne put avoir de renseignements que par l'intermédiaire officieux de l'entourage du prisonnier, et spécialement du général Montholon. Cet entêtement de l'ex-empereur fut la cause principale de sa maladie et de sa mort prématurée. Sans cesse il se plaignait, pour fixer sur lui les regards sympathiques de l'Europe : il prétendait souffrir dans son logement, dans tous les détails de sa vie, et pourtant le marquis affirme que le gouverneur adoucissait parfois les injonctions de Londres, et qu'il obtint, sur sa demande, des améliorations sensibles. Rien toutefois ne pouvait satisfaire Bonaparte. Il restait *Empereur*, il avait sa cour, et la traitait, disait Montholon, en *souverain absolu*. Cette cour était pleine de divisions, à cause des préférences successives du maître : Gourgaud, personnalité peu estimable, le quitta ; Bertrand lui-même serait peut-être rentré en France, s'il n'eût été sous le coup d'une peine qui l'avait frappé par contumace. Il va de soi que Napoléon ne renonçait pas à l'espoir de ressaisir son trône ; il comptait sur l'opposition française, c'est-à-dire sur les conspirations, et il ne s'en cachait pas dans ses entretiens avec ses fidèles. Il dicta à Montholon, car il n'écrivait jamais, un Mémoire sophistique où il protestait, malgré ses deux abdications qu'il passait sous silence, contre le traité du 2 août et ses conséquences nécessaires pour préserver l'Europe de nouvelles catastrophes. Cet écrit tout personnel est complètement réfuté, dans la huitième pièce justificative, par un Mémoire que remit, en 1818, le cabinet

de Russie, sur le mode d'existence de Napoléon à Sainte-Hélène, et qui fut pris en considération par les autres puissances ; ces pages instructives se recommandent à l'attention de tout lecteur impartial.

On sait que Napoléon, dans son exil, se passionnait pour les entretiens politiques. A ce point de vue les rapports du marquis font de nouvelles révélations. L'illustre prisonnier respectait Louis XVIII, mais il était sans pitié et souvent sans justice pour son gouvernement. Que de réformes, s'il était au pouvoir ou s'il y revenait ! A côté d'observations profondes sur les questions gouvernementales et sociales, il y en avait d'autres, et en plus grand nombre, absolument fausses et même contradictoires. Il parle d'institutions *libérales*, et on sent qu'en lui le despotisme vit toujours. C'est ainsi qu'il répète cyniquement : « Le duc d'Enghien conspirait contre moi ; je l'ai fait fusiller sans jugement. » C'est ainsi encore que tout en avouant quelques fautes qui lui ont été funestes, par exemple son décret contre Pie VII, il donne pour modèle aux souverains, dans leurs relations avec le Pape et le clergé, l'empereur Joseph II.

Le marquis, demeuré seul, après le rappel de ses collègues à peu près inutiles, suit Napoléon, dans ses renseignements pleins d'intérêt, année par année, mois par mois, et même plus souvent. Selon l'occasion, il signale les défaillances successives du captif, puis sa mort (5 mai 1821), sans dire si la religion consola ses derniers instants. Viennent ensuite les détails de la translation, si imprudente pour l'avenir de la royauté du 7 août, des restes du grand homme en France, d'après les rapports du comte de Rohan Chabot, commissaire de Louis-Philippe en 1840.

Bien qu'on ne puisse approuver tous les jugements de l'historien, son volume lui fait honneur ; il mérite d'être lu et retenu.

G. GANDY.

Les Forteresses françaises en 1870-1871. — *Nos places assiégées*, par Marcel POULLIN. Paris, Bloud et Barral. In-8, pp. VI-312. Prix : 4 francs.

L'auteur continue dans ce troisième volume ses études sur les forteresses françaises en 1870-1871. Les deux premiers ont été consacrés à nos places perdues d'Alsace-Lorraine : c'est que, hélas ! la liste en est longue et les noms importants.

Le lecteur est averti que « ces récits n'ont aucune prétention technique » ; le but poursuivi par M. Marcel Poullin dans ces pages qui ont, nous en sommes avertis, « deux mérites indéniables : ceux de la fidélité et de l'impartialité », est de « faire aimer davantage notre chère patrie en faisant mieux connaître ses malheurs » (v, vi).

Nous pouvons dire que ce but est atteint. Les lecteurs qui ont feuilleté les récits militaires du général Ambert connaissent la conduite des Prussiens. En voici de nouveaux traits retracés d'une main émue. Lisez la page 159 : vous saisirez au vif leur organisation.

Nous sommes consolés de telles scènes par la fermeté toujours digne, parfois héroïque de nos villes assiégées. La femme française n'est pas absente de ces pages qui racontent la valeur patriotique. Bayard disait jadis, en s'enfermant dans Mézières, « qu'il n'y avait point de place faible où il y avait des gens de bien pour la défendre ». Les canons prussiens et certaines bombes à pétrole (p. 242) ont fait mentir le bon chevalier. Toul, Verdun, Montmédy, Mézières, Longwy... ont dû laisser pénétrer l'Allemand dans leurs rues désertes, toutes fumantes de décombres.

La plume, que l'on sent courir, a parfois laissé tomber quelques négligences de style. La « soldatesque » fait une trop fréquente apparition. On lit à la page 167 : « Les costumes les plus disparates bigarraient cette petite troupe *qui n'avait de français que le cœur...* » Ce sont quelques coups de pinceau tracés d'une main distraite dans un tableau émouvant des malheurs de la patrie.

L. V., S. J.

Le Maduré. *L'ancienne et la nouvelle mission*, par le R. P. Auguste Jean, S. J. Paris, Desclée, 1894. 2 vol. in-8, pp. xvi-509 et 430. Prix : 10 francs.

Les missions des Jésuites dans les Indes sont peu connues, à une époque où l'on se pique pourtant de mettre en lumière tout ce qui touche à la géographie, à l'ethnographie, à la science des religions et à l'évolution morale des peuples les plus éloignés. Les deux volumes du R. P. Jean comblent en partie cette lacune pour le Maduré.

Le premier contient un rapide aperçu de l'ancienne mission (1608-1762) ; l'on y voit défiler les grandes et saintes figures des Nobili, des Da Costa, des Britto, des Lainez, des Martin, des Bouchet, des Beschi et de leurs émules dans la souffrance et le succès ; les paysages, les mœurs et les costumes leur forment un cadre très curieux. Cette histoire s'achève par de nombreux détails sur la fameuse controverse des Rites malabares.

Le second volume, consacré à la nouvelle mission (1836-1892), expose la situation politique, sociale et surtout religieuse de l'Inde et du Maduré sous les Anglais. On y verra quelle révolution profonde s'accomplit dans ce pays des Castes. De nombreuses notices sont accordées aux principaux apôtres de ces pays meurtriers, et à leurs luttes contre le protestantisme.

Cette histoire est écrite d'après des documents authentiques inédits ou inconnus du public. Outre les sources originales manuscrites ou imprimées, l'auteur a pu s'aider de traditions orales et de souvenirs personnels, car il a pris une part considérable aux règlements, aux programmes et à l'organisation scolaire de l'Inde. La libre et intelligente Angleterre n'a pas hésité à nommer un jésuite français fellow de l'Université de Madras, et à mettre à profit son expérience et son dévouement ; ce n'est pas une des moindres lecons de cet ouvrage. ÉT. CORNUT, S. J.

Vie de C.-F. Painchaud, *prêtre, curé, fondateur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière*, par N.-E. Dionne, bibliothécaire de la Législature de Québec. Québec, Rousseau, 1894. In-8, pp. 440.

L'auteur de cet ouvrage est bien connu de ceux qui s'occupent de l'histoire du Canada, surtout de ses origines aux seizième et dix-septième siècles. Champlain, le grand Français auquel le Brouage vient enfin d'élever un monument, lui doit une étude sur ses voyages qui sera chose plus durable encore [1]. Les lecteurs de la *Revue Canadienne*, du *Matin* de Québec et du *Courrier du*

1. *Samuel Champlain, fondateur de Québec et père de la Nouvelle-France. Histoire de sa vie et de ses voyages*, par N.-E. Dionne. Tome I. Québec, A. Côté et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1891. In-8, pp. 430. (Le tome II paraîtra prochainement.) — *La Nouvelle-France, de Cartier à Champlain, 1540-1603*. Québec, Darveau, 1891. In-8, pp. 400.

Canada apprécient dans M. Dionne le magistral écrivain qui descend à ses heures au détail curieux de l'érudition[1].

C'est un curé du commencement de ce siècle dont il nous a retracé la vie dans le présent volume. Mais pourquoi un volume entier consacré à ce prêtre? La meilleure réponse est dans ce mot de l'abbé Painchaud : « Oh ! qu'il y a peu d'*hommes* parmi les hommes! » Lui, en fut un véritable. Son existence fut celle d'un homme de Dieu, d'un homme de tête et de cœur. Les huit années de ses missions à la baie des Chaleurs, au milieu de luttes terribles, livrées plutôt que subies, contre les sauvages adonnés à l'ivrognerie, sont pleines des faits les plus émouvants. Sa force physique servait d'auxiliaire à sa vaillance morale, et, Dieu aidant, il triompha des plus grands dévots à l'*eau de feu*.

Mais il y a une sauvagerie pire que celle des primitifs : la sauvagerie des civilisés non élevés ou mal élevés. L'abbé Painchaud transporta sur ce nouveau terrain son action personnelle et sa puissante initiative. D'abord il se fit maçon et chercha lui-même, en *traîneau à bâtons*, ses charpentes pour la construction d'un collège d'enseignement secondaire; puis il travailla sur l'âme et l'esprit de ses écoliers. Son programme est intéressant : pas de châtiments corporels ni de punitions humiliantes; guider l'enfant par les sentiments et par l'honneur. Joindre l'utile à l'agréable et instruire partout, en récréation même et en promenade; tenir grand compte du caractère et des aptitudes spéciales.

Enthousiaste de Chateaubriand, le curé Painchaud lui écrivait, en 1826, des phrases comme celle-ci : « Vous êtes l'homme de la nature et celui de la religion, c'est-à-dire un être presque idéal. » A quoi l'auteur vieilli du *Génie du christianisme* répondit : « Croyez que je suis infiniment plus touché des éloges d'un *pauvre curé* du Canada, que je ne le serais des applaudissements d'un prince de l'Église. »

1. *Le Tombeau de Champlain*. In-12, pp. 92 (ouvrage couronné). — *États-Unis, Manitoba et Nord-Ouest*. In-32, pp. 184. — *Fête nationale des Canadiens français à Windsor*, pp. 152. — *Jacques Cartier*. In-12, pp. 350 (ouvrage couronné). — *Le Séminaire de Notre-Dame des Anges*. In-8, pp. 36. — *Historique de l'Église de Notre-Dame des Victoires*, pp. 88.

H. CHÉROT, S. J.

West-Grinstead et les Caryll. *Étude historique et religieuse sur le comté de Sussex en Angleterre*, par Max de Trenqualéon. Neuville-sous-Montreuil, Imprimerie Notre-Dame des Prés, 1893. 2 vol. in-8, pp. ix-461 et 454, avec photogravures. Prix : 12 francs.

A West-Grinstead, affirme le *Directory* catholique anglais, la foi ne s'est jamais éteinte. C'est ce fait si rare en Angleterre que l'auteur étudie et raconte. Grâce à la noble famille des Caryll les catholiques de West-Grinstead ne manquèrent jamais de prêtres.

Des récits pleins d'entrain et de charme forment le premier volume. Le second raconte l'histoire de Caryll. C'est au British Museum que M. de Trenqualéon fouilla les archives de cette héroïque famille. On ne peut lire sans émotion ces glorieuses annales.

Les Caryll étaient de fervents catholiques et des partisans fidèles des Stuarts. C'était un double titre à la persécution. Comme « papistes » ils sont soumis à la taxe double, aux dénis de justice, à l'emprisonnement. Rien qu'en l'année 1760, un Caryll subit cinquante-quatre jugements et paya près d'un million de francs d'amende.

Pour rester fidèles à Dieu et au roi, les Caryll viennent en France, font leur éducation au collège des Écossais, à Paris, se mettent au service de Jacques II et du prétendant. Enfin, le dernier de sa race, lord Caryll meurt à Dunkerque, à l'ombre du couvent des Bénédictins que ses ancêtres avaient élevé.

Qu'importe que le magnifique parc de West-Grinstead ait passé en d'autres mains, les armoiries des Caryll sont à leur vraie place dans l'église de West-Grinstead. Elles proclament la foi de cette famille qui jamais ne connut de défaillance.

L'étude de M. de Trenqualéon ne manque pas d'intérêt pour des lecteurs français. On oublie trop vite ce que la France a fait pour l'Angleterre. Aujourd'hui comme jadis, les couvents du sud, de Ramsgate à Plymouth, sont d'origine française. C'est aux prêtres émigrés français qu'est dû surtout le réveil de la foi en Angleterre, et puis n'est-ce pas à un missionnaire français qu'est échu l'héritage des Caryll ? N'est-ce pas lui qui veille sur leur mémoire et qui garde le dépôt de la foi ? L'étincelle conservée au prix de tant de sacrifices est devenue un vaste foyer. Grâce à

Mgr Denis, des religieuses françaises sont venues fonder une école et un orphelinat ; le pèlerinage de Notre-Dame de Consolation attire chaque année de nombreux pèlerins. A West-Grinstead, plus que partout ailleurs, le réveil de la foi s'annonce consolant ; je n'en veux citer comme preuve que cette magnifique Chartreuse de Parkminster, qui est, comme aurait dit Veuillot, « un des cœurs de l'humanité ».

S. HEIMBURGER, S. J.

Autour du Tonkin, par Henri-Ph. d'Orléans. 2[e] édition. Paris, Calmann Lévy, 1894. In-8, pp. iv-650. Illustrations et cartes d'après les croquis et photographies de l'auteur. Prix : 7 fr. 50.

Dans sa séance générale du 20 avril dernier, la Société de Géographie décernait au prince Henri d'Orléans une grande médaille d'or pour son intéressant voyage à travers le Tonkin, le Laos et le Siam, résumé dans un livre aussi instructif que bien écrit, intitulé : *Autour du Tonkin* C'est actuellement le cinquième ouvrage sorti de la plume du jeune et vaillant explorateur, dont la devise semble être : *Crescit eundo.* En effet, cet intéressant volume dépasse de beaucoup ses devanciers (de simples brochures, à l'exception de *Six mois aux Indes*).

Il est rempli de vues aussi justes que patriotiques sur notre organisation coloniale, qui mérite, comme on le sait, de nombreuses critiques. Pour ce qui est de la question du Siam, aujourd'hui heureusement réglée, sauf ce qui concerne le petit reliquat de l'état-tampon, on sait toute la part prise par le prince Henri dans la polémique ardemment patriotique qui força enfin la main au gouvernement français et l'obligea à venger la mort du consul Massie et du résident Grosgurin. La presse anglaise ne s'y trompa point; aussi, avec une entente touchante, elle s'empressa de dénigrer les articles du jeune prince, en le traitant de blanc-bec et autres aménités de ce genre.

Il est évident que les voyages et les travaux de ce dernier n'étaient point faits pour plaire à l'Angleterre, dont ils gênaient terriblement la politique dans le Siam et les états Chans. « Mais, comme le dit fort bien H. d'Orléans, quand l'Anglais crie, c'est que nous avons raison, nos intérêts étant la plupart du temps directement opposés aux siens. Et c'est en sachant ne pas nous

laisser assourdir par des cris poussés plus haut qu'il ne convient, que nous assurerons à la France, dans les mers de Chine, la place qui lui est due : grande, solide, respectée. » Voilà du patriotisme bien entendu, et tous les partis sans distinction, pourvu qu'ils soient réellement français, ne pourront qu'applaudir à de si nobles paroles qui, espérons-le, trouveront de l'écho auprès de nos gouvernants, et surtout du ministère des Affaires étrangères.

A.-A. FAUVEL.

Palmyre. *Souvenirs de voyage et d'histoire*, par le capitaine DEVILLE, breveté d'état-major. Paris, Plon, 1894. In-18, pp. VIII-270, avec gravures et carte des routes de Damas à Palmyre. Prix : 4 francs.

« Partout où nous avons pensé qu'il y aurait quelque épi à recueillir, nous avons glané. » Ainsi l'auteur caractérise son travail et sa méthode. A propos de Palmyre il touche à beaucoup de choses qui, elles-mêmes, touchent à Palmyre de plus ou moins près. Le voyage de Damas aux célèbres ruines n'est pas fort considérable : trois ou quatre jours pour aller, autant pour revenir. Aussi les notes du touriste tiennent relativement peu de place dans les *Souvenirs de voyage et d'histoire.* Mais chemin faisant, M. Deville disserte avec ses compagnons, tous gens à l'esprit ouvert et curieux ; il pousse des pointes au gré de l'inspiration dans le champ de la philosophie, de la religion, de l'art, de l'histoire surtout, et de tous ces épis glanés d'ici de là, compose une gerbe très fournie. Ces quelques chapitres résument fort bien l'état de nos connaissances sur la mystérieuse cité qui fut un moment la reine de l'Orient, et, comme Carthage, tint en échec la fortune de Rome.

Les observations personnelles de M. Deville dénotent un esprit réfléchi et judicieux, qui n'accepte pas sans examen la monnaie des opinions courantes. Il faut lui savoir gré tout particulièrement d'avoir mis au point une tirade passablement sophistique de M. de Vogüé, qui trouve dans les monuments des anciens la révélation d'un état de civilisation de tout point supérieur à ce que le monde a jamais vu, même après le christianisme. Les déclamations du sensible Volney, l'*inventeur* de Palmyre, sont aussi à l'occasion finement exécutées.

Les questions religieuses se présentent fréquemment ; elles sont

abordées avec un tact parfait. Ce n'est pas qu'on ne rencontre çà et là quelques méprises, par exemple dans l'emploi des dénominations relatives aux rites orientaux : *grec*, *syrien*, *jacobite*, etc. Mais un militaire est bien excusable de s'embrouiller un peu dans cet écheveau. Le palais que Salomon se bâtit à Baalbeck n'est pas appelé dans la Bible *la forêt du Liban*, mais seulement désigné par ce voisinage : *ad saltum Libani*. Le mot qui exprime la doctrine catholique dans la querelle de l'arianisme n'est pas ὁμοιούσιος, *semblable* en substance, mais ὁμοούσιος, le *même* en substance.

L'officier d'état-major se révèle dans la complaisance avec laquelle est décrite l'expédition d'Aurélien contre Zénobie, ainsi que les deux combats d'Antioche et d'Émèse où sombra le royaume éphémère de Palmyre. Une réflexion, une morale, si l'on veut, que M. Deville n'a pas formulée, mais qui se dégage de son récit, c'est que les États dont la vitalité a pour base le négoce et la finance ne résistent pas aux grandes épreuves. Palmyre périt comme Carthage; les marchands juifs et arabes qui l'avaient couverte de palais de marbre transportèrent ailleurs leurs comptoirs, et la merveilleuse cité tomba si bien dans l'oubli que longtemps on put croire qu'elle n'avait jamais existé que dans les rêves des poètes. J. BURNICHON, S. J.

La Côte d'azur, par M. Stéphen LIÉGEARD. Nouvelle édition illustrée. Paris, May et Motteroz, 1894. In-8, pp. 628. Prix : broché, 10 francs ; cartonné, 15 francs.

Nous sommes en retard avec la *Côte d'azur*. Nous n'avions pas encore loué ce superbe volume bleu et or, qui a enrichi d'un nom nouveau le dictionnaire et la géographie des bords de la Méditerranée. Il vient de reparaître sous un format plus portatif, avec un luxe véritable de gravures pittoresques. L'Académie couronna, il y a six printemps, ce livre « d'un poète et d'un historien.... dont le style est coloré comme les beaux lieux dont il peint l'azur ». Le très aimable académicien et voyageur intrépide, Xavier Marmier, avait accepté la dédicace de *Côte d'azur*, récit, tableau, poème, tout plein de soleil, de fleurs, de vie, du ciel bleu et de la mer bleue. En retour, il légua par testament sa « plume d'or » à M. Stéphen Liégeard. L'auteur de

Côte d'azur méritait cet héritage, pour la richesse de ses descriptions, la fermeté souple et gracieuse de son style, l'abondance de ses souvenirs, de ses connaissances historiques, de ses recherches locales, de ses citations littéraires.

Sur cette corniche magnifique qui s'étend de Marseille à Gênes, où pleuvent les fleurs et la lumière, où tant d'événements ont laissé leur trace, tout est dit, tout est montré, tout est dessiné, enguirlandé, chanté : merveilles de la nature, merveilles de la foi, merveilles de l'art, que dis-je ? merveilles du *confort*, rien n'est oublié. A travers ces éblouissements du pays bleu, l'écrivain, ou si vous voulez, le peintre, n'a pas oublié Dieu, qui fait de si belles choses en ce coin de notre terre de France. Il est croyant, il est patriote, comme il est écrivain, peintre et poète. Ajoutons qu'en nous mettant sous les yeux tant de belles choses, semées là-bas par Dieu, comme à pleines mains, certains feuillets de la *Côte d'azur* laissent un peu entrevoir comment les hommes abusent trop aisément des largesses divines ; ombre et nuage sur tant d'azur. Pourquoi tant de *casinos,* sortant partout d'un sol où le ciel sourit, où s'étalent à profusion les fleurs immaculées, blanches, roses ou bleues? C'est la réflexion qui éclôt à travers les riches pages de la *Côte d'azur;* et je suis certain qu'elle est venue à M. Stéphen Liégeard, bien des fois, de par delà les massifs élégants de sa villa des Violettes.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — La Baie du Mont-Saint-Michel et ses approches. — *Création historique de la baie, établie par l'archéologie, la géographie, l'histoire, la géologie, ainsi que par les voies romaines et les îles de la Manche*, avec 46 cartes explicatives, par le vicomte de Potiche. Paris, A. Picard, 1891. 1 vol. gr. in-8, pp. xvi-308 et 46 cartes. Prix : 15 francs.

II. — L'Art chrétien en France. — L'Abbaye du Mont-Saint-Michel. Texte et dessins par G. Dubouchet. Paris, Lethielleux, 1894. 1 vol. in-12, pp. 297. Prix : 3 fr. 50.

I. — Les deux ouvrages que nous annonçons ensemble tiennent l'un à l'autre par un mot de leur titre, mais diffèrent essentiellement pour tout le reste.

Le premier, de grand format, ne se départit jamais des allures

scientifiques, même quand il sillonne le champ de l'histoire, de l'hagiographie surtout. On croit avoir en main un traité de géométrie, quand on lit un, n'importe lequel, des six livres, divisés en chapitres et en titres, dont se compose l'ouvrage, et surtout quand on déplie les quarante-six cartes qui terminent le volume. Jamais la moindre prétention littéraire.

Comment et quand s'est formée la baie du Mont-Saint-Michel ? Par des envahissements successifs de la mer, entre l'époque gallo-romaine et l'époque carlovingienne. Démontrer cette double assertion est l'unique but que l'auteur s'est proposé d'atteindre. Or, il y a réussi, au témoignage de M. de la Borderie, membre de l'Institut, auquel nous n'avons plus, nous, en laissant de côté tout ce qui regarde le style, qu'à joindre nos modestes compliments.

II. — Ce qui domine dans le second ouvrage, c'est l'intention artistique. Fournir aux touristes et aux pèlerins un manuel où se trouvent dessinées, puis expliquées les curiosités du Mont-Saint-Michel, principalement de ce qui se nomme *la Merveille*, tel a été le but de l'auteur. Peu lui importe après cela l'exactitude historique, critique et même géographique : on ne sera pas plus difficile avec lui qu'on ne l'est d'ordinaire avec un cicerone attitré. Ces deux ouvrages se complètent donc. A. JEAN.

BELLES-LETTRES

I. — **L'Évolution du vers français** *au dix-septième siècle*, par Maurice Souriau, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, Hachette, 1893. Grand in-8, pp. xiv-494. Prix : 10 francs.

II. — **La Morale par la Nature,** par A. Degré. Paris, Lamulle et Poisson, 1893. 1 fort vol. in-8, pp. 438. Prix : 3 fr. 50.

I. — *Évolution* est un terme vague ; tout terme vague est élastique. M. Souriau avait besoin d'un titre qui signifiât à peu près ceci : Étude sur la métrique de chacun de nos plus grands poètes français, au dix-septième siècle, de Malherbe jusqu'à Racine ; où l'on

établit comme quoi Malherbe fut un assez pauvre poète, et Racine le poète parfait. D'où ce titre : *Évolution*. C'est du reste un mot que M. Brunetière donne, lui aussi, pour titre à ses livres, et dans lequel il entasse les idées. — Hasardons encore deux ou trois critiques, puisque nous commençons par là.

M. Souriau affirme que, « entre le vers de Racine et le vers romantique, il n'y a point de différence essentielle » (page v); il s'applique à réfuter Sainte-Beuve qui, entre ceci et cela, ne voyait rien de commun (page 456). N'est-ce pas aller un peu vite et un peu loin? Le vers de Racine, alors même qu'il ne marque point la césure principale à l'hémistiche, ne se disloque jamais comme le vers romantique; il se tient ferme, il repose l'oreille et la pensée par des césures voulues, régulières, sans jamais négliger le repos du milieu. Enfin, les vers raciniens (sauf dans les *Plaideurs*) vont généralement par groupes; ce sont des périodes poétiques. Les vers romantiques, au rebours; ils visent à l'effet, ils se détachent, ils vont un par un; en quoi ils imitent davantage l'alexandrin de Corneille.

M. Souriau est bien sévère pour Malherbe et pour Boileau. Il en veut surtout à Malherbe, dont il fait, ou peu s'en faut, le dernier des prosateurs en poésie (page 104); il essaye presque d'en faire le dernier des hommes, un impie, une sorte de Voltaire anticipé. Certes Malherbe ne fut que modérément dévot; mais il était croyant; et s'il fut un poète très sec, c'est lui pourtant dont la rigoureuse discipline a façonné la strophe française. Boileau eut peu d'imagination et fut rarement un *artiste* de haut vol, surtout dans son *Art poétique;* mais n'est-ce pas ce sage qui a formulé cette règle féconde :

Un esprit vigoureux
Trop resserré par l'art sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites ?

Notons, en passant, que ce dernier alexandrin offre un assez bel exemple de césure, indiquée, non par l'hémistiche, mais par la pensée. Au surplus, Malherbe est-il bien le premier versificateur du dix-septième siècle? Mathurin Régnier (mort en 1613) n'est-il pas le vrai créateur du vers français classique? Boileau l'estimait fort. On sait d'ailleurs que La Fontaine, à qui une ode de Malherbe révéla son génie, alla souvent chercher sa métrique chez Clément Marot. Il suffit de feuilleter les poètes *réfrac-*

taires, par exemple et surtout Saint-Amant, pour se trouver en compagnie passablement romantique vers 1650.

Encore une critique ; ce sera la dernière. Pourquoi, dans une étude si consciencieuse de la métrique française au dix-septième siècle, cette charge à fond de train contre le dix-septième siècle, où, selon M. Souriau, il n'y avait ni *patriotisme* ni *amour* M. Souriau n'a-t-il donc pas lu les poètes dont il parle si doctement?); où enfin la religion catholique, par son « intolérance absolue » (page 472), resserre les âmes et tue le lyrisme? Racine allait à la messe tous les jours ; et je crois qu'il contredit M. Souriau sur tous les points. Pourquoi, au lieu de cette diatribe, le savant professeur n'a-t-il pas voulu voir, ou dire, que précisément le dix-septième siècle dut à la foi catholique cette plénitude incomparable du bon sens, de la force, de la grandeur ; cette littérature où toutes les facultés de l'âme concourent, mais avec harmonie, et dans l'équilibre : ce qui est chose toute française?

Arrivons aux éloges. Autant certaines idées générales de M. Souriau sont contestables, autant ses recherches minutieuses, ses trouvailles ingénieuses, à travers les poèmes du dix-septième siècle, méritent d'être louées. Dans ces six chapitres — presque six traités — sur Malherbe, Corneille, La Fontaine, Molière, Boileau, Racine, M. Souriau raconte, expose, analyse, juge, par le menu, tout ce que ces merveilleux ouvriers ont voulu, ont entrepris, ont fait pour notre langue; il montre comment ils ont, chacun en un style très personnel, empreint leur génie, ou même leur caractère. Il met en lumière leurs théories, leur méthode, leur métrique : rime, césure, hiatus, licences; tout, jusqu'aux *chevilles* (hélas ! où n'y en a-t-il point?).

M. Souriau a beaucoup lu, beaucoup vu ; il a compté même les trente alexandrins monosyllabiques de Racine (page 419); tous harmonieux, comme les douze syllabes connues : *Le ciel n'est pas plus pur*, etc. Racine est pour lui le plus grand poète, ou, à le bien prendre, le poète du dix-septième siècle. Il le grandit de ce qu'il enlève et retranche à Malherbe, à Boileau, que dis-je? à tout le dix-septième siècle. Les dernières pages sont des stances en prose à la gloire de Racine. Nous ne voulons point chicaner; nous aimons mieux féliciter M. Souriau de son admiration sincère pour le plus classique de nos grands poètes; pour celui que les

romantiques de 1830 traitaient de « polisson ». Quel juste retour des choses d'ici-bas !

Enfin nous applaudissons, de grand cœur, au désir exprimé en ces termes : « Il serait donc très désirable qu'un Français fît l'histoire générale de la versification française et nous évitât le désagrément de la voir sortir un jour d'un séminaire allemand. » (P. IX.) M. Souriau ajoute modestement : « J'apporte.... ma pierre à cet édifice. » Certes, sa pierre est solide et de belle taille. Elle vaut, à elle seule, tout un pan de mur ; ou même un peu plus.

II. — « La Fontaine n'est plus.... Pleurez, vous tous qui avez reçu du ciel un cœur et un esprit capables de sentir tous les charmes d'une poésie élégante, naturelle et sans apprêt. » Il vous souvient probablement de ce joli thème dicté par Fénelon au duc de Bourgogne; tous les poètes devraient le lire, le méditer, le loger en leur mémoire, quand ils entendent, comme Socrate ou Platon, une voix qui doucement leur murmure : *Fais des Fables !* Des *Fables*, on en fait toujours, deux siècles après les *Fables* de La Fontaine; témoin ce gros in-octavo rouge, à reflets dorés, qui s'intitule : *La Morale par la nature.* C'est bel et bien un recueil de fables; environ deux cents, presque autant que chez le Bonhomme.

Une lettre de M. François Coppée, en tête du volume, y reconnaît « de la simplicité et de la *bonhomie* »; les mauvaises langues diront peut-être que ces compliments ont été provoqués par certaine ode *Au génie*, laquelle se trouve à quelques pages de là, et qui est dédiée à *M. François C...* Personne du moins n'osera prétendre que les *moralités* de ces fables ne sont pas *morales*, et même les mauvaises langues seront forcées d'avouer que M. A. Degré est le plus modeste des fabulistes. Il dit à ses lecteurs, en réclamant d'eux « patience » et « bienveillance » :

> Je me sens rassuré; si je n'amuse point,
> Pour avoir endormi, je réclame un bon point. (P. 17.)

Donnons plus d'un bon point à un poète si peu ambitieux.

V. DELAPORTE, S. J.

La Poésie dans la vie des saints, histoires et légendes, par P. B. des Valades, prêtre de l'Oratoire. Lyon, Vitte. In-16, pp. 348. Prix : 2 fr. 50.

Le naïf moyen âge abusait peut-être un peu de la légende ; les temps modernes, à leur tour, n'abusent-ils pas de l'érudition ? Il faut en hagiographie, personne n'en doute, des érudits et des critiques qui satisfassent aux exigences du monde savant, et nous sommes les premiers à admirer leurs œuvres ; mais le monde savant n'est pas la foule, et la science austère n'empêchera jamais l'imagination de réclamer, elle aussi, son aliment. Aussi les anciens recueils de Vies de saints poétiques ou, si l'on veut, « poétisées » par la tradition populaire, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, les *Fioretti* de saint François d'Assise, et autres, n'ont-ils rien perdu de leur parfum suave, et le P. des Valades a-t-il fait œuvre utile et charmante en recueillant les plus gracieuses fleurs de ces antiques parterres pour les présenter de nouveau au public.

On y retrouvera ces figures toujours aimées dont il est bon de rajeunir le souvenir, parfois à demi effacé : saint Christophe, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Zite, patronne des cuisinières ; saint Firmin, évêque d'Amiens ; sainte Marthe domptant la Tarasque, saint Malo, saint Patrice, etc., etc., et l'origine de plusieurs pèlerinages à Notre-Dame, comme Liesse, le Folgoët, les Trois-Épis.

En plusieurs fragments, on regrettera peut-être que l'auteur ait cru devoir remanier ou rajeunir ces vieux récits, dont une simple réédition ou une traduction littérale eût mieux conservé toute la saveur et le ton de candeur inimitable. Et puisque rien n'imposait le choix à faire parmi tant de légendes, pourquoi ne pas s'être borné à celles qu'on peut présenter sans inconvénient absolument à toutes les imaginations ? Certains détails, parfaitement inoffensifs pour l'innocente simplicité de nos pères, ne permettront pas de laisser ce recueil dans son intégrité entre toutes les jeunes mains, et c'est dommage ; car, à l'heure où l'on voit des romanciers sceptiques ou des dramaturges de mauvaise foi s'emparer des naïves relations de ces temps de foi pour en dénaturer le merveilleux et le rapetisser aux proportions de leurs conceptions tout humaines, il était opportun de remettre les

saints et leurs miracles, touchants ou grandioses, dans leur vraie lumière, et de rappeler, avec un véritable esprit chrétien, que toutes ces merveilles viennent de Dieu.

J. MARQUAIS, S.J.

Chateaubriand, par A. Bardoux, membre de l'Institut. Paris, Lecène et Oudin, 1893. In-8, pp. 240. Prix : 1 fr. 50.

Chateaubriand appartient à la collection « neutre » dite des *Classiques populaires.* Nous avons déjà parlé (déc. 1892) du *Chateaubriand* de M. de Lescure, pour la collection Hachette, avec lequel celui de M. Bardoux semble, à première vue, faire double emploi ; il a néanmoins ses qualités particulières et il est plus complet. Nous y avons constaté, presque d'un bout à l'autre, une impartialité de vues à laquelle il ne nous déplaît certes point d'applaudir. Il est assez curieux d'entendre un sénateur républicain, un des anciens 363, faire l'éloge du plus convaincu des royalistes ; et de l'entendre déclarer, à propos de tel gentilhomme, qu'il eut « l'honneur de monter sur l'échafaud » (p. 21). On rencontre bien, de ci de là, un éloge furtif des *conquêtes* de la Révolution ; et l'auteur relève, non sans complaisance, certaines boutades de Chateaubriand, aigri et vieilli ; mais il rend justice au « loyalisme » de l'écrivain qui publia *De Buonaparte et des Bourbons ;* brochure qui, au dire de Louis XVIII, « profita plus à la monarchie qu'une armée de cent mille hommes ». (P. 53.)

M. Bardoux raconte la vie de Chateaubriand, d'un style alerte et sobre ; il ne tait point la mort chrétienne de l'auteur des *Martyrs.* Puis il analyse les principales œuvres; il le fait avec goût et indépendance, sans toutefois critiquer avec assez de vigueur telle et telle de ces œuvres, qui réclament un jugement plus sévère. Il cite un grand nombre de pages, heureusement choisies ; sauf pourtant quelques-unes, que nous ne saurions recommander aux jeunes lecteurs. L'auteur de *Chateaubriand* n'éprouve point ces scrupules, ou il le laisse peu voir ; il dit, à propos de *René :* « Les âmes qui gardent la jeunesse,... les créatures privilégiées pour la souffrance, etc..., aimeront et comprendront *René.* » (P. 130.) C'est un encouragement, mais non point à une bonne lecture. M. Bardoux paraît enclin à répéter l'exclamation de Sainte-Beuve : « O *René....* nous sommes vos fils. » (P. 131.) Triste père, triste famille ! Il va un peu plus outre et salue dans

René une des conquêtes de 89 ; car enfin, dit-il, « il manquerait quelque chose à 89, si *René* n'avait pas paru ». (P. 236.) Hélas ! même après *René*, que de choses manquent à cette date de folie universelle ! Tout à la fin, M. Bardoux promet à Chateaubriand « l'immortel souvenir... de tous ceux qui ont été percés des flèches de Diane ». (P. 238-239.) Est-ce que Chateaubriand ne mérite pas un peu plus et un peu mieux que le souvenir de ces invalides ?

Malgré ces lacunes, le livre n'est point œuvre de parti ; et l'auteur est un lettré, un admirateur sincère du génie de Chateaubriand. V. DELAPORTE, S. J.

Nos meilleurs amis les livres. Société de Saint-Augustin. Lille, Desclée. Prix : 90 centimes.

C'est un petit ouvrage fort utile que vient d'éditer la Société de Saint-Augustin, sous ce titre alléchant : *Nos meilleurs amis les livres*. Ne sont-ce pas en réalité des amis excellents que ces livres qui contiennent, soit la vie des saints, ces héros de la foi, soit des conseils de piété, dont la lecture serait si nécessaire à tant de chrétiens, au lieu de ces romans plus ou moins honnêtes qu'on retrouve dans toutes les bibliothèques, même paroissiales, et qui, au témoignage des directeurs, sont les plus demandés, les plus recherchés ?

Dans ce volume, beaucoup de traits d'histoire. Tous n'ont pas l'attrait de la nouveauté, mais n'en sont pas moins propres à prouver l'influence des bons livres pour le profit de l'esprit et du cœur. Dans l'Appendice, d'excellents conseils pour le choix des lectures, que les jeunes gens surtout devraient mettre en pratique. BARAUD.

ROMANS

Die Wunderblume von Woxindon. *Historischer Roman aus dem letzten Jahre Maria Stuarts*. Von Joseph SPILLMANN, S. J. Zwei Bænde. 332 u. 304 S. kl. 8°. Fribourg en Brisgau, Herder, 1893. Prix : M. 5 ; geb. M. 6.50.

La Fleur merveilleuse de Woxindon, tel est le titre d'un roman plein de charme que le sympathique rédacteur des *Catholischen*

Missionen vient d'offrir au public de son pays; et, chose plus rare en ce genre d'écrits, il a toute l'importance d'une étude historique. Puissamment conçu, le récit se déroule tout entier dans le courant de l'année 1586, et c'est la conspiration de Babington qui en fait le fond. Rien ne prête mieux que l'époque profondément troublée du règne d'Élisabeth à une succession de tableaux émouvants; et ce sont les survivants d'entre les victimes de ses royales fureurs qui, réunis plus tard sur le continent, racontent les étranges péripéties du drame auquel ils furent mêlés. La diversité des personnages qui tour à tour prennent la parole, l'heureuse paix dont ils jouissent après tant d'orages, leur langage même fort bien harmonisé avec leur caractère et le rôle qu'ils ont joué, tout cela forme un cadre heureux aux événements et rappelle comme genre de composition, avec une unité, non point factice, mais très réelle en plus, le genre du *Décaméron* de Boccace, et des *Canterbury Tales* de Chaucer.

Nous voici d'abord dans le noble manoir de la famille Bellamy, à Woxindon; le P. Weston s'y tient ordinairement caché, et de gracieuses scènes d'intérieur y font place aux poignantes émotions causées par les perquisitions de l'infâme Topkliff; puis ce sont des tavernes où s'ourdissent de ténébreux complots; la Tamise, témoin de fuites et d'évasions nocturnes; la demeure du brave batelier Bill Bell, qui surplombe le fleuve et offre un abri aux catholiques traqués de toutes parts; le palais d'Élisabeth contrastant avec le sombre *castle* de Chartley, où gémit sa rivale, la douce Marie Stuart; la tour de Londres, où miss Maria Bellamy a trouvé moyen de s'introduire et de rester comme servante de la femme du commandant, pour prodiguer ses services aux confesseurs de la foi, à ceux surtout de sa famille.

Les caractères d'Élisabeth et de Marie Stuart sont tracés de main de maître, et ressortent vivement dans leur perpétuelle opposition; la fougue impatiente et téméraire de Babington ne fait que trop prévoir l'issue fatale du complot formé pour la délivrance de Marie Stuart; on se sent pris d'une vive sympathie pour le neveu de Walsingham, jeune homme à l'âme droite et loyale que son vieux renard d'oncle lance sur la piste des conspirateurs. Écœuré par les hideux dessous de la politique machiavélique du grand ministre, Saint-Barbe voit son âme s'ouvrir peu à peu à la lumière et finit par refuser avec indignation de se prêter à la fal-

sification des lettres de Marie Stuart qu'il a interceptées. Bientôt après il se convertit et se réfugie en Belgique. Devenu humble frère dans un couvent de Capucins, il est un des narrateurs mis en scène par l'auteur. Si ce récit est en lui-même d'un vif intérêt, son principal mérite est sans doute dans sa vérité historique. Nature souple et heureuse, le P. Spillmann sait s'identifier avec les lieux et les temps qu'il décrit par une sorte de pénétration intime qui les fait revivre sous son regard. La nombreuse jeunesse allemande qui a lu : *Autour de l'Afrique*, — *A travers l'Asie*, — *Dans l'océan Indien*, — *Aux pays lointains*, etc., le sait par une agréable expérience. Mais ici il y a plus. Le P. Spillmann, par de longues études antérieures et des ouvrages publiés sur les martyrs anglais au temps de Henri VIII et d'Élisabeth, a acquis une connaissance approfondie de l'histoire d'Angleterre au seizième siècle. La source où puise surtout l'écrivain est le consciencieux ouvrage du protestant John Horsack : *Mary, queen of Scots and her accusers;* ouvrage qui dévoile sans ménagements, à l'encontre des grossières altérations de Froude, le tissu d'intrigues qui en 1586 finit par la condamnation à mort de l'innocente Marie Stuart. C'est sur ce fond historique que l'auteur a placé au premier plan l'histoire de la famille catholique Bellamy, bien innocemment impliquée dans la fatale entreprise de Babington. Le rôle du P. William Weston, S. J., en particulier, est de tous points conforme aux circonstances de sa vie, telles que nous les trace le P. Morris dans son livre : *The Troubles of our Catholic Forefathers*.

Le fait historiquement prouvé de l'apparition de la « fleur merveilleuse » dans le manoir des Bellamy, fleur dont l'épanouissement et la décadence semblent marcher de pair avec les destinées de cette famille, jette sur l'ensemble un reflet mystérieux qui en augmente le charme. D'aucuns cependant trouveront peut-être que, vu le peu d'importance de ce fait, un autre titre, celui, par exemple, de : « la Conspiration de Babington », ou bien : « Une famille sous le règne d'Élisabeth », eût mieux convenu.

Ajoutons enfin que ce livre n'est pas seulement intéressant et vrai, mais qu'il est aussi un *bon* livre, dans toute la force du terme ; il s'en exhale une haute et fortifiante moralité. Sans que le Père ait semblé le chercher, il est, par la seule éloquence des faits, une affirmation victorieuse de la supériorité divine de la

religion catholique ; et comme l'auteur s'est gardé avec soin de toute invective, de tout propos haineux ou blessant, les protestants eux-mêmes le liront avec plaisir. Traduit en anglais, il exciterait, ce semble, un vif intérêt de curiosité et ferait réfléchir bien des lecteurs de bonne foi.

Dans les familles françaises où on désire que les enfants s'entretiennent dans l'étude pratique de la langue allemande, voici un livre d'étrennes tout trouvé pour nos jeunes polyglottes. La légère difficulté qui aux premières pages provient de locutions archaïques destinées à donner plus de couleur locale au style des narrateurs, disparaît vite avec l'habitude de les retrouver, pour ne laisser place qu'à l'attrait d'un style limpide et toujours animé.

L'éditeur Herder a su donner, contrairement à beaucoup de publications allemandes, une forme gracieuse et un soin typographique parfait aux deux petits volumes qui composent *la Fleur merveilleuse de Woxindon*. L. SŒHNLIN, S. J.

L'Obex, par F. DE NION. Paris, Charpentier, 1894. In-12, pp. 270. Prix : 3 fr. 50.

L'Obex : un de ces titres à mystère, dont le miroitement derrière les vitrines attire de loin le passant naïf ou curieux. C'est un roman dont il ne faut attendre de profit ni pour l'esprit ni pour le cœur. Jeanne, après quelques mois de mariage, découvre que sa mère faillit un jour à ses devoirs d'épouse ; elle est unie à son frère. Son anxiété, on la conçoit. Elle court à Paris consulter son ancien confesseur, rue Saint-Honoré. Le Père Laurent lui laisse espérer une dispense ; mais quelques jours plus tard, par une lettre assez étrange, il l'avertit que sa demande a été rejetée et que son mariage est nul.

Qu'un tel mariage soit nul de *droit naturel*, ou simplement de droit positif, en raison des funestes conséquences qu'il entraîne, c'est une question que je ne tranche pas. Toujours est-il que l'Église n'a *jamais* prétendu valider ces unions. Comme l'intrigue, le dénouement se passe d'art. Jeanne se noie ; est-ce un suicide ?

L'auteur sait observer ; là est son mérite. Mais les descriptions, dont il abuse, ne sont guère qu'un décalque grossi de la

nature. Sa phrase est travaillée, maniérée, surchargée de mots nouveaux. F. TOURNEBIZE, S. J.

Les Chambres de Fernande, par A. VERLEY. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. 267. Prix : 2 francs.

Quel joli et gracieux roman aurait présenté l'auteur, s'il s'était arrêté au mariage de Fernande et s'il s'était borné au récit coloré, vivant, d'une jeune fille gâtée parce qu'elle était orpheline de mère, irritée contre la nouvelle femme de son père, puis corrigée, devenue aussi bonne, aussi charitable qu'elle était emportée ! L'histoire de ces aiguilles rouillées qu'elle trouve dans sa chambre de demoiselle, et qu'elle dérouille chaque fois qu'elle remporte une victoire sur son caractère, les luttes, les défaites de cette courageuse quand même, étaient une trouvaille. Et pourquoi M. ou Mme Verley ont-ils continué le récit par le journal d'une institutrice anglaise qui nous montre la dernière étape, la dernière chambre, si vous le voulez, de Fernande ? Ce livre ressemble à un tableau où, d'un côté, des personnages seraient figurés dans l'action, et où, d'autre part, on verrait un homme seul lisant un livre. A. LEFEVRE.

I. — **Badinage,** par Jean DE LA BRÈTE. Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 313. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Beaux serments,** par Fernand DE LA MORANDIÈRE. Paris, Ollendorff, 1894. In-18, pp. 303. Prix : 3 fr. 50.

I. — Les vieux, les jeunes, les riches et les pauvres, les choses et les bêtes, tout devient matière à honnête plaisanterie dans ce livre essentiellement badin. Les saints mêmes n'échappent pas toujours à la verve de l'auteur, qui jette ses fines moqueries et ses charmants bons mots à tout venant. Il y a une intrigue cependant. Claude, élevée entre une grand'mère bonasse et une tante paradoxale, ne partage pas les prétentions intéressées de ses parentes, et veut donner son cœur à M. de Chétigné, son voisin, de très modeste fortune. Des serments d'amitié sont échangés entre les deux jeunes gens. La fortune dore soudainement la dot chétive de Claude, puis elle la trahit. Qu'importe ! Claude et Hervé s'aiment et ils se marient. Je serais

profondément injuste si je laissais nos lecteurs sur cette idée que l'auteur s'est contenté de plaisanter ; il a exprimé de fort beaux sentiments dans son livre destiné surtout aux gens du monde. Il combat, et certes il a raison, la manie moderne des mariages à écus.

II. — Lisez *Beaux serments!* et si vous n'êtes pas égayé et ému, c'est que vous serez hypocondriaque. Ne vous le souhaitant pas, je ne le suppose pas, et je vous conduis au cœur du sujet. Le singulier commandant Du Guerno a élevé son neveu Hervé dans la haine des femmes, et il lui a fait jurer de ne jamais songer au mariage. Aussi, quand leur nièce et cousine, Mlle Yvonne de Meuses devient leur voisine, il n'est pas de tours impolis qu'ils ne lui jouent. Et cependant, voilà Yvonne installée chez son oncle; or, bientôt la grâce aimable, l'intelligent dévouement de la jeune fille, sont parvenus à changer l'aspect désordonné et revêche de cette maison. Les domestiques, ravis de ne plus être rudoyés, s'empressent et s'amendent, puis c'est l'oncle bourru, puis enfin Hervé, qui résiste, qui a résisté jusqu'à ce qu'enfin, ému, transfiguré, il lance ses serments par-dessus bord et devient le mari d'Yvonne.

Ces deux marins sont portraiturés de main de maître.

Du reste, tout est bien, parce que tout est vrai, simple, gai, entraînant.

A. LEFEVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris). — Février. — Problème esthétique et statistique des épithètes, *Griveau*.

Mars. — L'Inconnaissable et M. Fouillée, *comte Domet de Vorges*.

Association catholique (Paris). — 15 avril. — Notion chrétienne de la propriété, *V. de Pascal*. — Le monastère comme organisme social, *Pierre Sylvestre*. — Réponse à quelques attaques, *M. de La Tour du Pin Chambly*. — L'assistance par le travail, étude bibliographique, *A. Nogues*. — Chronique, *comte de Ségur-Lamoignon*. — Aperçus et documents sociaux. — Chronique bibliographique, *A. Nogues*.

Bibliothèque de l'École des chartes (Paris).— Janvier-avril 1894. — Nouvelles acquisitions du département des *Mss.* de la Bibliothèque nationale (1892-93), *H. Omont*. — Notice et état sommaire de 3 363 registres de la Chambre des comptes de Paris, versés aux Archives nationales en 1889, *Bruel*. — Style gothique et déambulatoire de Morienval, *C. Enlart*. — Lettre de Charles VIII concernant la victoire de Rapallo, *L. Le Grand*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris). — 15 mars. — Instruction religieuse à l'école primaire, *Dr Salembier*.

Bulletin de l'Institut catholique (Paris). — Mars. — La théologie ; son apostolat nécessaire, *A. de La Barre, S. J.*

Canoniste contemporain (Paris).— Avril. — Etudes cléricales.

Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris). — 19 mars. — Mémoire sur la direction des ballons, *E. Ithier*.

27 mars.— Acétylures cristallisés de barium et de strontium, *H. Moissan*.

2 avril. — Mécanisme de la fontaine de Vaucluse, *M. Dyrion*.

9 avril. — Quelques objets de cuivre provenant de l'ancienne Égypte, *M. Berthelot*.

Correspondant (Paris).— 25 mars, — Le maréchal Oudinot. Souvenirs de la duchesse de Reggio.

10 avril. — Le prince de Joinville et la marine française, *Th. Froment*.

Cosmos (Paris).— 24 mars.— Psychologie d'un jury italien, *Dr A. B.*

31 mars. — Influence du moral sur l'éclosion et la marche des maladies, *L. Ménard*.

7 avril. — Déluge de Noé, *M. de*

Kirwan. — Lac de Tibériade, *Th. Barrois.*

14 avril. — Hôtel des téléphones et son grand tableau multiple, *F. Kéramon.*

21 avril. — Translation du système solaire dans l'espace, *L. Rabourdin.*

Économiste français (Paris). — 24 mars. — La Sibérie et le Transsibérien.

31 mars. — Lenteur des constructions dans la marine.

7 avril. — Un exemple d'association coopérative : l'association de consommation coopérative des employés.

14 avril. — Chômage professionnel, et moyens de l'atténuer.

Enseignement chrétien (Paris). — 1er avril. — « Lettres d'un curé de campagne », *C. Huit.* — Grec des fables d'Ésope, *E. Ragon.*

16 avril. — Deux mosaïques chrétiennes au IVe siècle, *Louis Lefort.*

Journal des économistes (Paris). — 15 avril. — Les finances italiennes. — La crise en Sicile. — La caisse des retraites et le projet de la commission. — Revue des principales publications économiques de l'étranger. — De la durée de la garantie d'intérêt accordée aux chemins de fer français. — Les statistiques commerciales. — Une visite à la République de Libéria. — Lettre d'Espagne. — Bulletin. — Société d'économie politique (séance du 5 avril 1894). Discussion : Pourquoi les économistes sont-ils altruistes et les socialistes égoïstes ? — Comptes rendus. — Notices bibliographiques. — Chronique économique.

15 mai. — Le Sénat et l'Algérie. La loi sur la propriété foncière. — Le socialisme en Angleterre, d'après une récente publication anglaise. — La caisse des retraites ouvrières et le projet de la commission (suite et fin). — Le mouvement agricole. — Revue des publications économiques en langue française. — Les placements en Angleterre. — Les colonies juives de l'Argentine. — Une audience à la Cour de Madagascar.

15 juin. — L'État et la Société. Le socialisme et l'individualisme. — La question des vins. — Mouvement scientifique et industriel. — Revue de l'Académie des sciences morales et politiques. — Lettre d'Autriche-Hongrie. — Commerce de la France avec la Suisse en 1893. — Une excursion dans les Moluques. — Comment j'ai passé mon baccalauréat. — Bulletin. — Société d'économie politique (Réunion du 5 juin 1894). — Discussion : Des rapports entre l'économie politique et la sociologie. — Comptes rendus. — Chronique économique.

15 juillet. — Les banques aux États-Unis, *G. François*. — Revue des principales publications économiques de l'étranger, *Maurice Block.* — Le développement d'une colonie française : La Guyane. L'Algérie appréciée par un Anglais, *Daniel Bellet.* — Souvenirs de voyage : I. Bornéo. II. Les Anglais dans l'Inde, *Dr Meyners d'Estrey.* — Nécrologie : Guillaume Roscher. — Bulletin. — Société d'économie politique (Réunion du 5 juillet 1894). — Discussion : Convient-il de dénoncer l'Union monétaire latine le 31 décembre prochain. — Comptes rendus. — Chronique économique, *G. de Molinari.*

Journal du droit canon et de la jurisprudence canonique (Paris). — Mars. — De l'interdiction, par un maire, des cérémonies religieuses et du port d'insignes servant à un culte reconnu, sur la voie publique.

Nature (Paris). — 24 mars. — L'éboulement de la Roche-Guyon, *X..., ingénieur.* — La plus grande bibliothèque des plus petits livres du monde, *Gaston Tissandier.* —

Statues des rois de Dahomé, *Maurice Delafosse*. — Origines de la bière, *A. Fournier*. — Alambic des familles, *G. Mareschal*. — Nouveau procédé de conservation des pommes de terre, *J. Poisson*.

31 mars. — La vélocipédie sur rails, *Baudry de Saunier*. — Machines à piocher, *Gaston Tissandier*. — Appareil simplifié pour la photomicrographie, *Albert Londe*. — Questions relatives à l'éclairage, *Ch.-Ed. Guillaume*. — L'électricité dans les hôtels modernes, *J. Laffargue*. — Photographies de nos contemporains chez eux, *Gaston Tissandier*. — Les graines sauteuses, *Edmond Bordage* et *Paul Tertrin*.

7 avril. — La Mode, *Dr Félix Regnault*. — Le pays de Timbouctou, *Gaston Rouvier*. — Les nouveaux ponts du département de la Seine, *Max de Nansouty*. — Rivière souterraine de la Piuka, *L.-A. Martel*. — L'association moléculaire, *C.-E. G.* — Ballon précipité dans la mer, *G. T.* — Les châtiments et les supplices chez les Persans, *Dr Ern. Martin*. — Le marégraphe plongeur de M. L. Favé, *Ch.-Ed. Guillaume*.

14 avril. — Machines d'induction électrostatique sans secteurs. — Les comètes, *J. Vinot*. — La fontaine de Vaucluse. — Les secours aux noyés et aux asphyxiés, *Dr Mareschal*. — Combustion spontanée des aérostats, *G. Espitallier*. — L'éléphant de Durfort, *Marcellin Boule*. — Le système métrique, *C.-E. G.* — Droitiers et gauchers de la vue, *marquis de Camarasa*.

21 avril. — L'Aptéryx du Jardin des Plantes, *E. Oustalet*. — Les éclairs en chapelet, *G. Pellissier*. — Les personnages en cire, *Alber*. — — Le trône de Béhanzin au Musée ethnographique du Trocadéro, *Maurice Delafosse*. — Exploitation des mines de graphite en Bohême, *P. G.* — Électricité pratique, *J. Laffargue*. — Le Mont Blanc vu du sommet du Puy de Dôme, *J.-R. Plumandon*.

28 avril. — Le rôle géologique du vent, *Stanislas Meunier*. — La nouvelle frontière franco-allemande au Soudan, *Gaston Rouvier*. — Compteur kilométrique pour vélocipèdes, *Ch. Chateau*. — Combustion solaire, *G. T.* — Une mine d'aluminium, *Ch. Marsillon*. — Les parfums des fleurs, *Dr A. Cartaz*. — Les chemins de fer de montagnes en Suisse, *L. B.*

5 mai. — Le vélographe, *L. Baudry de Saunier*. — Le Kolatier. — Les nouveaux ponts du département de la Seine, *Max de Nansouty*. — La matière et l'énergie, *C.-E. Guillaume*. — « Embouteillage » des eaux stérilisées, *G. Mareschal*. — Mine de borate de chaux dans la Vallée de la Mort en Californie, *Ch. Marsillon*. — Le Daltonisme, *X. West*. — La science pratique, *Gaston Tissandier*. — Une nouvelle unité de lumière, *C.-E. G.*

12 mai. — Mon laboratoire de photographie, *Gaston Tissandier*. — Grande carte photographique de la Lune, *J. Vinot*. — Bombes et machines infernales, *lieutenant-colonel Hennebert*. — Un nouvel ébullioscope de voyage, *Ch.-Ed. Guillaume*. — Histoire d'un sequoïa, *Daniel Bellet*. — Centenaire de l'École polytechnique, *A. Rochas*.

19 mai. — Sur les spectres de l'oxygène, *J. Janssen*. — Un drame souterrain, *A. Martel*. — Loch électrique à double moulinet, *Georges Dary*. — La Mode, *Dr Félix Regnault*. — Courants des grands lacs américains, *Daniel Bellet*. — Le jeu de polo, *Gaston Tissandier*.

26 mai. — Camée Sassanide de la Bibliothèque nationale, *Ernest Babelon*. — Découvertes archéologiques en Egypte. — Bombes et machines infernales, *lieutenant-colonel Hennebert*. — Le Vésuve. — Les roues en papier. — Le calcimètre, *Antoine de Saporta*. — Une course de piétons, d'échassiers et de chevaux, *Gaston Cornié*. — Exposition électrique de Budapest. — Le môle, *L. Dufour*.

— Les torpilleurs anglais à grande vitesse, *X..., ingénieur.*

2 juin. — Les tremblements de terre en Grèce, *Gaston Tissandier.* — Concours de la lampe à pétrole. — L'eau-de-vie de prunelles. — L'ambographe, *X..., ingénieur.* — Une chatte et ses poussins, *Daniel Bellet.* — La flore du Soudan, *lieutenant-colonel Hennebert.* — Cyclographe à foyer fixe, *Albert Londe.* — Acridiens d'Algérie. — Les cavernes de l'Atlas algérien, *Armand Viré.* — Les lettres de bons souhaits en Chine, *G. T.*

9 juin. — Entraîneur automatique pour vélocipèdes, *L. Baudry de Saunier.* — Les tissus caoutchoutés. — Fonctionnement des lampes à arc et à incandescence, *J. Laffargue.* — Les tubes à gaz comprimés, *Daniel Bellet.* — Le Pélopée tourneur, *Henri Coupin.* — Destruction et utilisation des ordures ménagères. — Fabrication des marbres. — Chemin de fer d'Ouray et de Silverton, *Ch. Marsillon.* — La réforme de l'orthographe, *E. Renou.* — Le cerf-volant et la résistance de l'air, *F. Pottier.* — Statuettes ethnographiques indiennes, *Dr Félix Regnault.* — Le mistral.

16 juin. — Le chemin de fer à crémaillère de Monte-Carlo à la Turbie, *Marius Otto.* — Les orages en France, *E. Renou.* — Les courants alternatifs. — Art et optique, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Le mal de montagne, *Dr A. Cartaz.* — Les plantes cruelles, *V. Brandicourt.* — L'éclairage pratique, *J. L.* — La fumivorité en Angleterre, *Max de Nansouty.*

23 juin. — Le compas-directeur, *Max de Nansouty.* — Électricité pratique, *J. Laffargue.* — Le lucane du Chili, *Paul Tertrin* et *Edmond Bordage.* — La culture de l'huître, *A. Gaston Cornié.* — Une plante fourragère, *J. Poisson.* — Les salines naturelles, *Daniel Bellet.* — Un cas de monstruosité chez la tortue caret, *F. Mocquard.* — Le phare de Walde, *X..., ingénieur.* — Photographies organiques, *X. West.*

30 juin. — Tourelle cuirassée à éclipse, *lieutenant-colonel Hennebert.* — Nouvel emploi de l'aluminium, *Charles Margot.* — Les Æpyornis, *E. Oustalet.* — Nouvel appareil vélocipédique, *X..., ingénieur.* — La conquête du pôle nord, *Jacques Léotard.* — Chronique. — Académie des sciences; séance du 25 juin 1894, *Ch. de Villedeuil.* — Un soldat de la Grande Armée, *Gaston Tissandier.*

7 juillet. — Histoire d'un singe du Congo, *J. Dybowski.* — Les chemins de fer électriques, *L. B.* — Exposition universelle de Lyon, *Gaston Tissandier.* — Le stéréochromoscope, *Léon Vidal.* — Chronique. — Académie des sciences; séance du 2 juillet 1894, *Ch. de Villedeuil.* — L'escarpolette diabolique, *Dr Z...*

14 juillet. — Les actualités géologiques au Muséum, *Gaston Tissandier.* — Points de repère aux températures élevées, *C.-E. G.* — La température minima des radiations visibles, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Allumeur extincteur à distance, *G. M.* — Chemin de fer de Catskill Mountain, *Ch. Marsillon.* — Impôt sur la barbe. — Prophylaxie de la myopie. — Les Alpes dolomitiques, *E.-A. Martel.* — Vélocipédie, *Gaston Cornié.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris). — Monnaies et médailles, *J. Roussel.*

Nouvelle revue (Paris). — 1er avril. — L'Evangile selon saint Pierre, *X...*

15 avril. — Molière et la comédie à Toulouse, *Auguste Baluffe.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *juin* — 20 *juillet* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Agusti (V.), S. J. — *Páginas del cristianismo dedicadas á la juventud. Calatrava.* Bilbao, impr. del Corazon de Jésus, 1894. In-16, pp. 143. Prix : 40 centimes.

Agusti (V.) et Garau (F.), S. J. — *El Purgatorio.* 3ª edicion. Ibid., id., 1894. In-16, pp. 130. Prix : 40 centimes.

Beaugrand (Léon), président de Chambre honoraire. *Philosophie et religion. Une profession de foi rationnelle.* Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. II-328. Prix : 3 fr. 50.

Benoit (R. P. Dom Paul). — *La Cité antichrétienne. Première partie. Les erreurs modernes. 4e édition.* 2 vol. in-8, pp. 567 et 694. Prix : 8 francs.

Boudinhon (A.), professeur de droit canon à l'Institut catholique de Paris. — *Étude théologique sur les ordinations anglicanes.* Paris, Lethielleux, 1895. (Extrait du *Canoniste contemporain.*) In-8, pp. 43. Prix : 1 franc.

Congregación de la Immaculada Virgen Maria y S. Luis Gonzaga, de Barcelona. Documentos y actos, año 1893. Barcelone, imprimerie Rosal, 1894. In-18, pp. 198.

Corne (R. P. J.), oblat de Marie-Immaculée. — *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — III. *Le ministère évangélique de Jésus.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. 512. Prix : 5 francs.

Dausch (Dr). *Der Neutestamentliche Schristcanon und Clemens von Alexandrien.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. 58. Prix : 1 Mk.

De San (Louis), S. J. — *Tractatus de Deo uno. Tomus prior, præter tres partes priores ipsius tractatus, continens disquisitionem de mente sancti Thomæ circa prædeterminationes physicas.* Louvain, Peeters, et Paris, Lecoffre, 1894. In-8, pp. 775. Prix : 15 francs.

Didiot (chanoine Jules), doyen de la Faculté de théologie de Lille. *Traité de la sainte Écriture d'après S. S. Léon XIII.* Paris, Lefort, 1894. In-18, pp. 256.

Fiter (Luis), S. J. — *Calendario perpetuo de las Congregaciones Marianas.* Barcelona, imp. de E. Bars, 1894. In-16, pp. 109. Prix : 25 centimes.

— *Practicas tradicionales de las Congregaciones Marianas. Santos patronos del mes y año.* Barcelona, imp. de Henrich, 1894. In-16, pp. 48. Prix : 20 centimes.

Gaudeau (P. Bernard), S. J. — *Notre-Dame de Lourdes et Jeanne d'Arc. Allocution prononcée le* 30 *mai* 1894 *à Lourdes, devant l'École préparatoire et le collège de l'Immaculée-Conception de Toulouse.* Montluçon, imprimerie Herbin, 1894. In-16, pp. 15.

Gihr (Dr) et Moccand (abbé L. Th.). — *Le Saint Sacrifice de la messe. Son explication dogmatique, liturgique et ascétique.* Paris, Lethielleux, 1894. 2 vol. in-8, pp. II-422 et 458. Prix : 10 francs.

Gillet (abbé). — *Heures de loisir. Études et essais.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-18, pp. 346. Prix : 3 francs.

Journal et pensées intimes de l'auteur de « *La Vierge chrétienne* », *une des victimes de la catastrophe de Saint-Gervais,* 12 juillet 1892. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-16, pp. XIX-550. Prix : 2 fr. 50.

Leguay (abbé). — *Combats pénibles et glorieux triomphes de l'âme chrétienne.* Bruxelles, A. Vromant, 1894. In-16, pp. 80. (*Petite bibliothèque chrétienne.*) Prix : 45 centimes.

Maillet-Guy (Dom), chanoine régulier de l'Immaculée-Conception. — *Nouvelles fleurs du curé d'Ars.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-32, pp. 152. Prix : 75 centimes.

Ollivier (T. R. P.), des Frères Prêcheurs. — *La Mission providentielle de Jeanne d'Arc. Conférence prononcée à Amiens, le* 18 *mai* 1894. Paris, Lethielleux, 1894. Brochure in-8, pp. 29. Prix : 60 centimes.

Prática de los Ejercicios espirituales de San Ignacio de Loyola. Nueva edicion. Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1894. In-16, pp. 465, en 61 livraisons.

Schmitz (Wilhelm), S. J. — *Der Einfluss der Religion aus das Leben beim ausgehenden Mittelalter besonders in Daenemark.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. XVI-160. Prix : 2 Mk 20..

Sifferlen (R. P.), S. J. — *Cours complet de la religion catholique, à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Cours supérieur. Classes de* 3e, 2e, *rhétorique et philosophie.* Paris, Gaume, 1894. In-18, pp. XXIII. Prix : 4 francs. Chaque vol. séparément, 1 fr. 50.

Terrien (J.-B.), S. J. — *S. Thomæ Aquinatis, O. P., doctrina sincera, seu de Unione hypostatica Verbi Dei cum humanitate, amplissime declarata,* auctore J.-B. Terrien, S. J., in catholico Instituto Pari-

siensi, S. Theologiæ professore. Parisiis, Lethielleux, 1894. In-16, pp. 216. Prix : 3 fr. 50.

Tolstoï (comte Léon). — *L'Esprit chrétien et le patriotisme. Édition originale.* Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 182. Prix : 2 fr. 50.

Vianney (vénérable J.-B.-M.), curé d'Ars. — *Sermons, publiés par les chanoines E. Delaroche et Dom M.-A. Delaroche.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. 4 vol. in-12, pp. xx-456, 464, 410, 406. Prix : 12 fr.

Vitali (abbé L.). — *La Famille catholique.* Traduit de l'italien par l'abbé F.-M. Didier. Paris, Delarue, 1894. In-18, pp. viii-310. Prix : 3 fr. 50.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Béchaux (A.), professeur d'économie politique à la Faculté libre de droit de Lille. — *Les Revendications ouvrières en France.* Paris, Guillaumin et Rousseau, 1894. In-18, pp. 293. Prix : 3 fr. 50.

Berr (Henri). — *Vie et science. Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien.* Paris, Colin, 1894. In-12, pp. 232. Prix : 2 fr. 50.

Bigeon (A.), avocat. — *La Photographie et le droit.* Paris, Mendel, 1894. In-18, pp. 297. Prix : 3 fr. 50.

Bossu (chanoine Léon), docteur en philosophie. *Sommaire de philosophie.* 4e édition, revue et complétée. Roubaix et Louvain, Reboux et Peeters, 1893. In-8, pp. 330. Prix : 4 francs.

Branly (Édouard), docteur ès sciences, professeur de physique à l'Institut catholique. — *Traité élémentaire de physique, destiné aux classes de Mathématiques élémentaires et de Première sciences.* Paris, Poussielgue, 1894. In-8.

Bressolles (Paul), docteur en droit. — *Liquidation de la Compagnie du Panama. Commentaire théorique et pratique de la loi du 1er juillet* 1893. Paris, Rousseau, 1894. In-18, pp. iv-180. Prix : 3 francs.

— *Compte rendu du deuxième Congrès ouvrier chrétien.* — Reims, mai 1894. Reims, imprimerie Monce, 1894. In-8, pp. 540. Prix : 1 fr. 25.

Dubouchet (G.). — *L'Art chrétien en France. L'Abbaye du Mont-Saint-Michel.* Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. 297. Prix : 3 fr. 50.

Ferreira-Deusdado. — *A Anthropologia criminal eo Congresso de Bruxellas.* Lisboa, Imprimerie nationale, 1894. In-8, pp. xxvii-302.

Guibert (J.), prêtre de Saint-Sulpice, professeur de sciences naturelles au séminaire Saint-Sulpice, à Issy. — *Anatomie et physiologie animales.* Étude spéciale de l'homme. Ouvrage rédigé conformément aux derniers programmes du baccalauréat ès lettres deuxième partie,

du baccalauréat de l'enseignement ès sciences restreint, du brevet supérieur d'instituteurs et d'institutrices. Paris, Retaux, 1894. In-18, pp. 399, et 180 gravures. Prix : 4 francs.

Lucien-Brun (Joseph), avocat à Lyon. — *Les Marques de fabrique et de commerce, en droit français, comparé et international.* (Thèse de doctorat.) Lyon, imprimerie Waltener, 1894. In 8, pp. 459.

P.-Ch. M., docteur en droit. — *Le Droit social de l'Église et ses applications dans les circonstances présentes.* Deuxième édition. Paris, Larose, et Retaux, 1894. In-8, pp. 414. Prix : 4 francs.

Pachtler et Duhr (PP.), S. J. — *Monumenta Germaniæ pædagogica.* Band XVI. *Ratio studiorum et institutiones scholasticæ Societatis Jesu.* 4. Berlin, Hofman, 1894. In-8, pp. xviii-621. Prix : 15 Mk.

Peyre (Roger). — *Histoire générale des beaux-arts. Ouvrage contenant plus de* 300 *illustrations d'après les œuvres les plus célèbres.* Paris, Delagrave, 1894. In-12, pp. 786. Prix : broché ou cartonné, 6 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, tranches rouges, 7 fr. 50.

Piat (abbé), professeur à l'Institut catholique de Paris. — *La Liberté.* Deuxième partie. *Le Problème.* Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. 306. Prix : 3 fr. 50.

Ravier du Magny (Pierre), avocat. — *Droit romain. Les origines de la vente et du louage. Droit français. Le Contrat de fondation.* (Thèse de doctorat.) Lyon, imprimerie Jevain, 1894. In-8, pp. 268.

Santangelo Spoto (Hippolyte). — *Tisseur de San Leucio* (2e série, 34e fascicule des *Ouvriers des Deux Mondes*). Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. 325-396. Prix : 2 francs.

Tarroux (Ferdinand). — *Lettres sur le socialisme.* Paris, Fischbacher, 1894. In-16, pp. ix-396. Prix : 5 francs.

X***. — *Quelques lettres d'un ingénieur sur la question du salaire.* Nevers, imprimerie Gourdet, 1894. Brochure in-8, pp. 12.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Audiat (Louis). — *Inauguration du monument de saint Louis à Taillebourg,* 24 *juillet* 1892. La Rochelle, imprimerie Texier, 1892. Prix : 1 franc.

Bigot (M. l'abbé E.), curé de Ventelay, membre correspondant de l'Académie de Reims. — *Biographie de M. Louis-Henri Hulot, ancien doyen d'Attigny, vicaire général de Reims, et Étude sur ses œuvres* (1757-1829). — Reims, Dubois-Poplimont, 1893. In-8, pp. 311, avec portrait. Prix : 3 fr. 50. — En vente chez l'auteur, à Ventelay (Marne), et, à Reims, chez les principaux libraires.

Cazauran (abbé). — *Saint-Arailles et Notre-Dame de Brétous.* Auch, Soulé, 1894. In-8, pp. 54.

Chassin (Ch.-L.). — *Études documentaires sur la Révolution française. La Vendée patriote* (1793-1795). T. III. Paris, Dupont, 1894. In-8, pp. 575. Prix : 10 francs.

Cornulier-Lucinière (Général comte de). — *La Prise de Bône et Bougie, d'après des documents inédits* (1832-1833). In-16, pp. 372. Prix : 3 fr. 50.

Crèvecœur (Robert de). — *Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers-état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante,* 3 *mai* 1789-3 *avril* 1790, publié pour la Société d'histoire contemporaine. T. I, 3 mai-29 octobre 1789. Paris, Picard, 1894. In-8, pp. xl-504. Prix : 10 francs.

Delbrel (le P. J.), S. J. — *Les Jésuites et la pédagogie au seizième siècle. Juan Bonifacio.* Paris, Picard, 1894. In-8, pp. xi-89. Prix : 2 francs.

Dionne (N.-E.), membre de la Société royale du Canada. — *Vie de C.-F. Painchaud, prêtre, curé, fondateur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière.* Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1894. In-8, pp. 434.

Félix (G.). — *Le Général Chanzy.* Tours, Cattier, 1893. In-8, pp. 239. Prix : 2 fr. 25.

Larthe (Albert). — *Dans l'Isthme de Panama.* (Bibliothèque instructive.) Tours, Cattier, 1895. Prix : 1 fr. 50.

Lestrade (Vicomte de). *La Sicile sous la monarchie de Savoie.* Paris, Guillaumin, 1894. In-18, pp. 422. Prix : 3 fr. 50.

Martel (E.-A.). — *Les Abîmes, les eaux souterraines, les cavernes, les sources, la spélæologie. Explorations souterraines effectuées de* 1888 *à* 1893 *en France, Belgique, Autriche et Grèce,* avec le concours de MM. G. Gaupillat, N. A. Sidéridès, W. Putick, E. Rupin, Ph. Lalande, R. Pons, L. de Launay, F. Mazauric, P. Arnal, J. Bourguet, etc. Paris, Delagrave, 1894. In-4, pp. 578, avec 4 phototypies et 16 planches hors texte, 100 gravures d'après des photographies et des dessins de G. Vuillier, L. de Launay et E. Rupin, et 200 cartes, plans et coupes. Prix : 20 francs.

Pelissier (Léon-G.), professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. *Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse, écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire* (1809-1814). Paris, Perrin, 1894. In-16, pp, xxxviii-256. Prix : 3 fr. 50.

Pensa (Henri), secrétaire de la délégation sénatoriale en Algérie. — *L'Algérie. Voyage de la délégation de la Commission sénatoriale des questions algériennes, présidée par Jules Ferry.* Préface par E. Combes. Paris, Rothschild, 1894. In-8, pp. xxxi-464, avec carte indiquant l'itinéraire de la délégation et le programme de la colonisation de 1891 à 1895. Prix : 10 francs.

S. (L. L.), S. J. — *La Mision del Napo*. Quito, imprimerie de la Universidad central, 1894. In-8, pp. 96, avec une carte.

Trenqualéon (Max de). — *West-Grinstead et les Caryll. Étude historique et religieuse sur le comté de Sussex en Angleterre*. Paris, Torré, 51, rue Sainte-Anne, 1893. 2 vol. in-8, pp. IX-461 et 454. Prix : 12 francs.

Voltaire. — *Le Siècle de Louis XIV*. Nouvelle édition, annotée par A. Rébelliau et M. Marion. Paris, Colin, 1894. In-18, pp. 864. Prix : 4 fr. 50.

Welschinger (Henri). — *Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin* (1794-1812). Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 299. Prix : 3 fr. 50.

X. — *Monografia del Obispo de Tarazona, D. Pedro Cerbuna*. Tarazona, tip. de F. Ferrández, 1894. In-8, pp. 139.

BELLES-LETTRES

Barrett (Henry). — *Grammaire anglaise*. Tours, Cattier, 1895. In-16, pp. 182. Prix : 2 fr. 50.

Caruel (le P.), S. J. — *Histoire littéraire à l'usage des candidats au brevet supérieur de l'enseignement primaire* (*programme* 1894-97). Tours, Cattier, 1894. In-16, pp. 848. Prix : 6 francs.

Croiset (Paul). — *Jeanne d'Arc* (vers). Paris, Bricou, 1894. In-16, pp. 7.

Dante. — *La Divina Commedia di Dante Allighieri, con commento del prof. Giacomo Poletto*. Rome et Tournai, Desclée, 1894. 3 vol. in-8, pp. xxv-748, 777 et 17. Prix : 30 francs.

Darbélit (abbé Henri). — *Jeanne d'Arc*. Drame en cinq actes, en vers, avec chœurs, de Jules Barbier. Edition spéciale pour la jeunesse, avec une lettre de Jules Barbier. Musique de Ch. Gounod. Paris, Bricon, 1894. In-12, pp. 108. Prix : 1 franc.

Dupuy (Marc). — *Les Deux Croix*. Monologue. Paris, Bricon, 1894. In-12, pp. 9. Prix : 25 centimes.

— *Le Retour*. (Même série.)

Fortemolé (A. de). — *La Première victoire de Jeanne d'Arc*. Drame en trois actes. Paris, Haton, 1894. In-16, pp. 48. Prix : 1 franc.

Gr'eech (Jehan). — *Jeanne d'Arc*. Drame en cinq actes, avec chœurs et couplets. Paris, Bricon, 1894. In-16, pp. 94.

Harcoët (Marie de). — *Les Pupilles de Madeleine*. Paris, Delarue, 1894. In-12, pp. 285. Prix : 2 francs.

Jeanroy (Alfred), chargé de cours à la Faculté des lettres de Toulouse, et Puech (Aimé), professeur à la Faculté des lettres de Mont-

pellier. — *Histoire de la littérature latine.* Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Delaplane, 1894. In-12, pp. VII-359. Prix : 2 fr. 75.

LEDAY (J.). — *Les Roches noires*, comédie en un acte. Paris, Bricon, 1894. In-24, pp. 46. Prix : 80 centimes.

MALATESTE (l'abbé P. M.). — *La Harpe de David.* Traduction en vers français du Psautier. Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. v-272. Prix : 3 fr. 50.

NICOLAS (abbé M.). — *Croquis de collège.* Tours, Cattier, 1895. In-16, pp. IX-186. Prix : 2 francs.

RIVOLI (duc de). — *Les Missels imprimés à Venise de* 1481 *à* 1600. *Description, illustration, bibliographie. Études sur l'art de la gravure sur bois à Venise.* Première livraison. Paris, Rothschild, 1894. In-fol., pp. 50. Prix de souscription : l'ouvrage complet, 150 francs ; première livraison, 30 francs.

SOSTA (René). — *Les Lunettes d'or. L'Histoire de mon petit doigt.* Monologues. Paris, Bricon, 1894. In-12, pp. 7. Prix : 25 centimes.

— *Le Jour des rois.* — *Le Baiser de deux anges. La petite Bouquetière.* — *Les Bouts pointus.* (Même série.)

ROMANS

AUVRAY (Michel). — *La Dame aux cheveux d'argent.* Paris, Gautier, 1894. In-12, pp. 232. Prix : 2 francs.

FLAMMARION (Camille). — *La Fin du monde.* Paris, Ernest Flammarion, 1894. In-18, pp. 418. Prix : 3 fr. 50.

MEUNIER (E.). — *Front d'ivoire.* Paris, Delarue, 1894. In-18, pp. 209. Prix : 2 francs.

POIRIER (Alphonse) [Maxime Juillet]. — *Châtiment.* Deuxième édition. Paris, Retaux ; 1894. In-16, pp. 93. Prix : 1 franc.

Le 31 juillet 1894

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. DUMOULIN et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

31 AOUT 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Le Paradis terrestre et la Race nègre devant la science, par M. l'abbé Dessailly. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 323. Prix : 3 fr. 50.

« Vous êtes un incorrigible, nous dira-t-on, vous allez de ridicule en ridicule ; vous aimez le paradoxe, vous tenez à vous mettre à dos le monde savant. Nul n'ignore, après les observations des Renan, des Obry, des Lenormant, des Oppert, que le site du Paradis est au Pamir. Tout le monde s'est rallié à cette opinion, même les pieux, les exégètes catholiques, les historiens de l'Église, tout prêtre qui lit un peu, qui suit le mouvement de la science contemporaine. » (P. 25.)

En ces quelques lignes, M. Dessailly nous indique nettement le sens et le but de son livre : Le *Paradis terrestre* est une protestation contre les aventureuses hypothèses qui se sont produites en ces derniers temps sous l'autorité d'hommes célèbres. Mais, comme le remarque fort justement M. Dessailly, « en dehors de l'enseignement révélé, sur le terrain des sciences humaines, nous ne sommes point obligés de croire à l'autorité des savants ; leur grand renom ne nous impose pas ; nous ne donnons notre adhésion qu'à leurs raisons et à leurs démonstrations. Or trop souvent les savants n'ont pas de preuves et ne procèdent que par voie d'autorité, » comme l'auteur se propose de le montrer dans le cours de la discussion (p. 24).

A la suite de M. Dessailly, nous avançons par un chemin con-

nu ; nous n'abandonnons aucune des thèses que l'on peut appeler traditionnelles. Toute l'humanité aujourd'hui existante procède d'un couple unique, œuvre d'un acte spécial de création ; — les premiers hommes habitèrent dans les contrées qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate ; — l'humanité entière, à l'exception de huit personnes, a été anéantie par le déluge, et, par conséquent, tous es hommes qui peuplent actuellement notre globe, les nègres aussi bien que les blancs, sont de descendance noachique.

Le Pamir, que Renan nous montrait comme « l'ombilic du monde », le Pamir où Lenormant se figurait, en imagination, de verdoyants pâturages propres « à nourrir les populations primitives encore à l'état pastoral », le Pamir a perdu toutes chances de pouvoir être pris pour le paradis terrestre. Ceux qui ont vu le Pamir nous disent que c'est une des contrées les plus froides du globe, couverte de neige durant les deux tiers de l'année, balayée par des vents si rudes que le voyageur redoute de s'exposer à leur violence. La raréfaction de l'air à cette altitude (14 000 pieds) y rend le séjour pénible pour les hommes et les animaux. L'herbe ne se voit que dans les creux humides, au bord des lacs et des ruisseaux : partout ailleurs, aridité, etc.

Quoi qu'en disent les savants au nom de la linguistique et de l'ethnographie, laissons le Pamir, et, pour retrouver le site du paradis terrestre, revenons dans les contrées où coulent l'Euphrate et le Tigre : nous restons ainsi dans les idées traditionnelles.

Dom Calmet plaçait le paradis aux sources de ces fleuves, en Arménie ; l'assyriologue Rawlinson, qu'ont précédé plusieurs exégètes que cite Cornelius a Lapide, opine pour la Babylonie. M. Dessailly est persuadé qu'il faut descendre plus bas encore : « Le Paradis, nous dit-il, occupait toute la région qui s'étend le long du Chat-el-Arab, du confluent du Tigre et de l'Euphrate jusqu'au golfe Persique, sur une longueur d'environ vingt-six lieues. C'est là que nous retrouvons les quatre cours d'eau qui arrosaient le Paradis : le Tigre et l'Euphrate portent encore le même nom ; le Géhon de l'Écriture est le Gynd des géographes, la Kerka du Kouzistan, qui prend sa source dans l'ancienne Médie, traverse l'ancienne Susiane et se jette dans le Chat-el-Arab, un peu au-dessous de l'embouchure du Tigre. Le Phison de Moïse est le Karoun, qui a sa source au sud-ouest d'Ispahan, vient aussi traverser le Kouzistan en se rapprochant de la Kerka, et enfin,

débouche vingt lieues plus bas dans le Chat-el-Arab. Le Chat-el-Arab est lui-même le fleuve unique du Paradis, formé du confluent de quatre autres cours d'eau.

Toute la force de l'argumentation de M. Dessailly repose sur l'identification du Géhon avec la Kerka, du Phison avec le Karoun. Aussi l'auteur insiste sur ce point, et croit avoir trouvé une preuve décisive dans cette particularité, relatée par Moïse, que le Géhon est le fleuve qui vient de la terre d'Éthiopie : *Et nomen fluvii secundi Gehon : ipse est qui circumit omnem terram Æthiopiæ.* Déterminons le site de cette Éthiopie, et nous connaîtrons le Géhon. Or, la contrée que la Vulgate nomme *Éthiopie*, s'appelle, dans le texte hébreu, *Chusim*, terre de Chus ou des fils de Chus : ces *Chusim* ou Éthiopiens sont les descendants de Chus, l'un des fils de Cham ; ils habitaient primitivement la Susiane ancienne, le Kouzistan moderne, et c'est de là que partit le Khoussite Nemrod, petit-fils de Cham, fils de Chus, pour aller faire la conquête de la Babylonie et y établir un empire choussite. Et voilà comment la Kerka moderne qui arrose le Kouzistan, se trouve être le Géhon de la Genèse, ce fleuve qui arrose l'Éthiopie, la Khoussie.

M. Dessailly ne s'arrête pas là : la race nègre tout entière descend, d'après lui, de Noé par ces Chouschites. Dans l'opinion de Maspéro et de Lenormant, Chouschites et Nègres sont deux races distinctes. Lenormant veut même que les nègres, comme les négritos, soient des descendants directs de Caïn qui auraient échappé au déluge universel.

M. Dessailly n'admet point, et avec raison, cette exception : pour lui, négritos d'Asie et nègres d'Afrique sont tous de descencendance noachique, aussi bien que les blancs d'Europe et les jaunes de l'extrême Orient. M. Dessailly va plus loin, et désigne par son nom le père de tous les nègres : « Il n'y a, dit-il, qu'une famille chouschite depuis les bords de l'Indus jusqu'aux sources du Nil; négritos d'Asie et nègres d'Afrique ont une même souche, remontent à un ancêtre commun, Chus, l'aîné des fils de Cham (p. 273); et la Susiane, la terre de Chus, est le berceau commun de toute la race noire; l'assyriologie, la linguistique, la tradition concourent à le prouver. » (P. 209.)

Si tous les lecteurs n'arrivent pas à partager les convictions de M. Dessailly, du moins ils lui rendront ce témoignage que son

argumentation est sérieuse et logiquement conduite. L'auteur n'est pas tendre pour la science libérale. Qu'il ait tort dans le fond, personne ne le dira ; mais l'objurgation est quelquefois un peu vivement exprimée, et certainement trop souvent répétée dans le cours des trois cent vingt pages qui composent le volume.

Pour rester jusqu'au bout fidèle à sa méthode et conserver à son œuvre le cachet de la rigueur scientifique, M. Dessailly aurait dû supprimer les trois dernières pages de son livre. Dans ces pages, l'auteur invoque des raisons de convenance : « Aucun autre endroit du globe ne convenait mieux que la basse Chaldée à l'emplacement du Paradis terrestre, à cause de la mission que le premier homme avait à remplir : commander à la nature, en chanter la beauté et l'harmonie à la gloire de son Auteur ; peupler le monde, donner leur nom à tous les êtres. » (P. 314-315.)

Quand il s'agit de prouver scientifiquement la réalité d'un fait qui dépend de la libre volonté du Créateur, ces arguments de convenance n'ont aucune force démonstrative. Qu'il soit prouvé que Dieu a mis le paradis tout autre part qu'en basse Chaldée, en Arménie, par exemple, en Babylonie, si l'on veut, aussitôt, avec un peu d'industrie, on trouvera en faveur de ce site d'aussi belles raisons que celles que M. Dessailly invoque à propos de la basse Chaldée et des bords du Chat-el Arab.

A. HATÉ, S. J.

Les Grandes Énigmes du Monde. *Philosophie de la Nature*, par Tilmann Pesch, S. J. 2e édition (en allemand). Fribourg, Herder, 1893. 2 vol. gr. in-8, pp. xxv-799; xii-616. Prix : 22 fr. 50.

Le 8 juillet 1880, Du Bois Reymond fit à l'Académie de Berlin une conférence, restée célèbre, sur « les Sept Énigmes du monde », et les déclara insolubles. De là ce titre d'Énigmes, au lieu de Problèmes, que par « condescendance » le P. Pesch donne à son ouvrage.

Projeter sur les problèmes du présent la lumière du passé, et opposer les vieilles vérités aux nouvelles erreurs, voilà son but. Il n'apporte donc point de théories inédites, mais il discute en savant les données de la science sur le monde, et les interprète en philosophe. Il expose loyalement et renverse sans pitié les systèmes cosmologiques contemporains, empirisme, matéria-

lisme, monisme. A la grande énigme il donne sa vraie et seule solution : l'être et la manière d'être accusent une intelligence ordonnatrice et une finalité ; le monde n'existe et ne s'explique que par Dieu. Dessinons rapidement les grandes lignes de son œuvre.

Une philosophie de la nature a-t-elle des droits à l'existence ? Pourquoi naturalistes et philosophes les lui contestent-ils ? Y aurait-il conflit entre ses conclusions et celles de la science de la nature ? Si nous jetons les yeux en arrière, nous voyons que depuis les Éléates et les Héraclites, jusqu'aux scolastiques du moyen âge, en passant par Platon et Aristote, la philosophie de la nature a eu de beaux jours. Où seraient les raisons d'antagonisme et d'antipathie ? Elles ne sont point à coup sûr dans les notions fondamentales de la science naturelle sur la matière, la force, la loi et la finalité. L'auteur consacre à ces questions des pages qui révèlent une étude profonde et personnelle des théories scientifiques et philosophiques anciennes et modernes. Il discute ensuite avec clarté et vigueur le mécanisme adynamique ou extrême, le mécanisme atéléologique ou modéré, le mécanisme platonicien, le dynamisme dans sa conception la plus générale : minimal-dynamisme ou monadologie de Leibnitz et dynamisme de continuité, le dynamisme psychique, complément nécessaire du mécanisme, enfin l'atomisme qui cherche ses appuis sur le terrain de la physique, de la chimie et de la philosophie. Le péripatétisme nous donne-t-il de la nature des choses une notion plus satisfaisante ?

Les pages suivantes développent et justifient ses théories sur la constitution intime des corps, sur la forme, la matière, la nature, les propriétés et les relations des corps, la qualité, le mouvement, l'espace, l'être et le devenir, la vie, l'homme doué de vie et d'intelligence, être distinct du végétal et de l'animal sans raison.

Le second volume est consacré à l'examen de « la Conception du monde d'après la philosophie naturelle » (*Naturphilosophische Weltauffassung*). Il s'ouvre par une solide réfutation du monisme cosmique : panthéiste avec Fichte et Karl Marx, pessimiste avec Schopenhauer et Hartmann, naturaliste avec Fechner et Oersteds. L'auteur expose ensuite le monisme mécanique et ses théories sur l'origine du monde : origine du mouvement et de

ses éléments, évolution progressive, origine des premiers organes et impossibilité de l'abiogénèse, origine des phénomènes psychiques. A notre avis, les chapitres les plus remarquables sont ceux où l'auteur résout le problème de l'origine de l'homme. Appuyé sur les données de la science, il montre avec une grande clarté les différences psychologiques et organiques qui séparent l'homme de l'animal, et met à nu l'arbitraire des théories darwiniennes de stabilité, de descendance et d'adaptation. Le monisme mécanique n'a de valeur scientifique ni comme théorie ni comme hypothèse; dans l'ordre pratique, il renverse par la base toute morale. Entre cette conception « moniste » et le dualisme traditionnel, la raison ne saurait hésiter : au-dessus de l'homme et du monde, il faut remonter au Créateur, à Dieu.

« Vous n'avez pas étudié nos systèmes dans nos livres; vos réfutations portent à côté, » disent souvent les philosophes du jour, et parfois avec quelque raison, aux philosophes scolastiques. Ils auraient mauvaise grâce à n'opposer que cette réponse banale aux arguments du P. Pesch. Il a étudié, compris et largement cité ses compatriotes d'outre-Rhin, sans oublier nos philosophes français. Et certes, à une époque où chaque philosophe se croit obligé d'imaginer « son système des choses », il y a quelque mérite à réunir dans une vaste synthèse des théories souvent disparates, à les grouper par familles autour de certaines erreurs fondamentales, enfin à les analyser avec une précision et une rigueur de méthode devant laquelle s'évanouit la fantasmagorie soi-disant scientifique de la nouvelle philosophie. Pour s'orienter dans le dédale des systèmes modernes, nous ne saurions conseiller aux savants catholiques et aux professeurs de philosophie un guide plus sûr que les deux volumes du P. Pesch. Cette importante étude n'a pas chez nous son équivalent, et la *Philosophia naturalis* du même auteur, malgré son mérite, n'en saurait tenir lieu. Aussi ce livre a-t-il eu grand succès : par une fortune assez rare aux ouvrages de ce genre et de si vastes proportions, il est parvenu rapidement à sa seconde édition. Il vient d'en paraître une traduction espagnole. Nous souhaitons qu'une plume habile nous offre bientôt le plaisir de le relire en français.

M. F., S. J.

I. — **De la célébration du mariage religieux et civil.** *Du Divorce.* Étude de législation canonique et civile comparée, par le chanoine Allègre, docteur en théologie et en droit canon. Paris, Roger et Chernoviz, 1893. Brochure in-12, pp. 71.

II. — **Coup d'œil sur l'ensemble du Code civil,** par le chanoine Allègre, ancien avocat, docteur en théologie et en droit canon. Paris, Roger et Chernoviz, 1894. Brochure in-8, pp. 15.

I. — On parle beaucoup d'une refonte du Code civil. Il y a dans notre Code des erreurs, des disparates et des lacunes qui depuis longues années ont été signalées par les jurisconsultes. Des besoins nouveaux ont aussi nécessité des règles nouvelles et tant de lois se sont accumulées dans le *Bulletin* depuis quatre-vingts ans, que l'on est en train de retourner au chaos d'où nous avait tirés le premier consul. Le moment semble venu de faire une halte, de condenser dans des formules brèves et claires les prescriptions sans nombre, éparses dans la masse des lois, et en même temps de reviser l'ensemble du Code. M. le chanoine Allègre, ancien avocat et docteur en théologie, en prévision de ce remaniement qui s'impose, suggère quelques réformes demandées par tous les catholiques. Dans une brochure savante sur le mariage civil et religieux, il met en relief les points nombreux où se heurtent le droit civil et le droit canonique ; tout est indiqué avec précision, et pour chacun des inconvénients M. Allègre présente une réforme pratique. Le trait saillant de cette brochure est l'exposé des procédés divers qu'ont employés les nations étrangères pour parer aux effets funestes du mariage civil introduit dans la législation à côté du mariage religieux. On constate avec tristesse, en étudiant les codes étrangers, que la France est, de toutes les nations, celle où l'on pratique avec le moins de largeur le respect dû à la conscience des catholiques, et que, même en France, les musulmans d'Afrique et les Hindous de nos possessions orientales sont traités avec plus d'égards que les catholiques de la mère-patrie. Ce sont des « régalistes » qui ont fait la loi sur le mariage et ils l'ont élaborée avec l'étroitesse habituelle de leur esprit. Reconnaissons cependant qu'ils étaient

moins animés de fanatisme irréligieux que les auteurs de la loi sur le divorce. M. Allègre, dans un chapitre spécial, combat cette loi détestable au nom de l'Église, du droit naturel, de l'intérêt de la famille et du bien public ; on ne réforme pas loi pareille : on la détruit.

II. — C'est dans sa deuxième brochure : *Coup d'œil sur l'ensemble du Code civil*, que M. Allègre indique avec sagacité la principale réforme à introduire dans notre Code. Docte jurisconsulte, il évite d'élever contre le Code des accusations fausses. Résumé de notre législation coutumière et du droit romain, le Code n'a laissé qu'une assez maigre place au droit révolutionnaire proprement dit. M. Allègre rend justice à la sage disposition des matières, au style clair et ferme de la rédaction, au bon sens pratique de ses prescriptions, mais il s'élève avec force contre le principe de la sécularisation de la loi, tel que l'ont appliqué les rédacteurs du Code. C'est ce faux principe qui sépare Dieu et l'État, la loi religieuse et la loi civile, le chrétien et le citoyen, et d'où proviennent, dans le Code, la théorie du mariage civil, le divorce et l'amoindrissement de la puissance paternelle. En face de cette erreur manifeste, M. Allègre place l'enseignement de Léon XIII, dans l'Encyclique *Quod apostolici muneris*, et termine en souhaitant que les réformateurs futurs du Code civil s'inspirent de cette parole de vérité. La brochure du chanoine Allègre fera cesser bien des préjugés et de faux jugements : elle soulève des questions intéressantes qu'il importe aux catholiques de ne pas négliger.

E. BOULANGÉ, S. J.

Dr. Michael Felix Korum, Bischof von Trier. *Wunder und göttliche Gnadenerweise* bei der Ausstellung des *heil. Rockes* zu Trier im Jahre 1891. Aktenmässig dargestellt. (*Miracles et grâces surnaturelles accordées durant l'ostension de la Sainte Robe à Trèves en* 1891.) Trèves, Paulinus-Druckerei, 1894. In-8, pp. 192. Prix : broché, Mk. 1,50; relié, Mk. 2,50.

Décidément, la science qui *a priori* rejette le miracle, joue de malheur de nos jours autant ou plus que jamais.

Voici en effet que le livre publié par Mgr l'évêque de Trèves : *Miracles accomplis pendant l'ostension de la sainte Robe*, relate

onze guérisons miraculeuses absolument reconnues telles par une commission de médecins et de savants, et *vingt-sept guérisons* qui, elles aussi, portent tous les caractères de l'intervention surnaturelle, mais pour lesquelles la commission déclare ne pas vouloir exclure absolument la possibilité d'une cause naturelle. Pour quiconque lira le récit de ces dernières guérisons, les conclusions de la commission paraîtront d'une réserve plutôt exagérée ; celle-ci est généralement motivée par quelque complication d'hystérie dans le cas des malades.

On ne saurait trop louer le mode de procéder de Mgr Korum. Après une magistrale introduction dans laquelle il traite de la possibilité du miracle, de sa constatation et de sa force probante, il s'efface pour laisser parler les faits. Le lecteur le plus prévenu voit défiler à sa barre les documents et les acteurs mêmes de ces drames touchants où la misère et la grâce entrent en contact ; il voit rapportés dans l'ordre de leur apparition les certificats des médecins qui constatent le mal, les sollicitations des pasteurs qui attestent la bonne conduite des patients et leur désir de chercher la santé au contact de la robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; les dépositions des témoins oculaires du miracle, celles du malade, de son pasteur et du médecin constatant la guérison et la stabilité de la guérison. Le tout, personnes et documents, soumis à l'examen de la commission qui statue sur le cas et donne en termes brefs ses conclusions.

Voici un exemple de ces conclusions. Il s'agit de la vue rendue à la jeune Hélène Daniel, âgée de quatorze ans.

« En vertu des présents documents, les experts, et avec eux la commission, déclarent les moyens naturels exclus de cette guérison soudaine. »

Rien d'émouvant parfois comme le simple récit des malades rendus à la santé ; leur confiance rappelle la parole de la pauvre femme de l'Évangile : « Si je parviens seulement à toucher le bord de sa robe, je serai guérie. »

La conclusion de ces faits s'impose à tous les hommes de bonne foi, et Mgr Korum la tire à la fin du livre. Dieu ne se ment pas à lui-même. Le miracle a sans doute pour but premier de rendre la santé aux corps, mais il s'opère en même temps pour une fin plus élevée. Dieu aime surtout les âmes et veut le salut éternel de tous. Son intervention authentique affirme donc la vérité de

notre sainte religion, la réalité de l'Incarnation, la divinité de Jésus-Christ. Dans le cas présent, elle sanctionne la *légitimité du culte des reliques*, rejeté comme une superstition par les protestants. A toutes les âmes droites que le préjugé, l'intérêt ou la passion antireligieuse n'aveuglent pas, Dieu offre ainsi une fois de plus la lumière de la vérité, et avec elle la voie du salut.

Remercions Mgr Korum, l'aimable et éloquent évêque, le fils dont l'Alsace est fière, d'avoir consacré plus de deux ans d'efforts consciencieux et presque minutieux dans leur prudence, pour exposer au plein jour de l'évidence les merveilles de l'intervention directe du Tout-Puissant en faveur de la foi et de la confiance des chrétiens, lors de l'ostension solennelle de l'insigne relique de Trèves en 1891. L. SŒHNLIN, S. J.

Zschokke (Mgr. H.) *Die Theologischen Studien und Anstalten der Katholischen Kirche in Œsterreich.* Aus Archivalien. Wien, Braumüller, 1894. In-8, pp. x-1235.

Ce gros ouvrage n'est pas une histoire des vicissitudes de l'enseignement théologique dans l'Autriche-Hongrie. Le véritable historien se recueille de temps en temps, critique et juge. Mgr Zschokke ne s'est jamais aventuré sur ce brûlant terrain, d'autant plus brûlant qu'à chaque pas il aurait eu à se prononcer sur l'immixtion de l'empereur Joseph II dans ce domaine essentiellement ecclésiastique, et à faire des réserves sur les défauts d'une organisation qui de nos jours encore enraye le bon fonctionnement de maint institut théologique du clergé séculier et régulier.

Pareil écueil n'a pas échappé au clairvoyant prélat. Mais, d'autre part, il n'a pas voulu frustrer les historiens futurs d'un grand nombre d'actes originaux offrant un véritable intérêt, et que sa haute position officielle de référendaire au ministère des cultes mettait facilement à sa portée. En même temps, d'intelligents chercheurs lui prêtaient une aide efficace pour explorer et utiliser au besoin maint dépôt privé d'archives, dont le seul travail de Mgr Zschokke et toute sa patience seraient venus difficilement à bout. En général, ces collaborateurs obligeants se sont acquittés de leur tâche avec conscience ; et il leur revient une part des éloges que mérite cette vaste compilation.

La masse de documents ainsi recueillis — mémoires, instructions, plans d'études, règlements d'ordre intérieur — est énorme; mais ils abondent surtout à partir de la moitié du siècle dernier, et embrassent successivement les facultés théologiques des universités, tous les séminaires et les Instituts des maisons religieuses. Malgré une certaine uniformité, ces témoignages sont instructifs; ils font saisir sur le vif un mouvement scientifique qui ne fut pas toujours un progrès. Faut-il d'ailleurs rappeler que souvent les prescriptions de ce genre sont lettre morte et que les programmes promettent plus qu'ils ne tiennent?

Tous ces matériaux ne s'engouffrent pas pêle-mêle dans un ordre chronologique illusoire ; ils viennent chacun à leur place étayer ou compléter le précis historique consacré à ces divers établissements. Ces notices, peu développées, d'une charpente plus ou moins solide, sont, on le conçoit aisément, d'une valeur assez inégale. Quelques-unes, faute de zèle ou de renseignements, offrent peu de consistance. D'autres se réduisent à un résumé fidèle d'excellents ouvrages déjà existants. Tel est le cas pour le collège hongrois du cardinal Pazmani, dont Mgr C. Rimely, actuellement évêque de Neusohl, a écrit l'histoire d'après des sources originales. Mais bien plus souvent ces travaux partiels sont le fruit de recherches nouvelles et d'une judicieuse mise en œuvre. Nous signalerons, entre autres, au premier rang, l'étude de M. J. Schindler sur les vicissitudes de la Faculté théologique de l'Université de Prague; les pages où Mgr Zschokke retrace les différentes phases de l'Institut supérieur Saint-Augustin, l'Augustinienne, comme on dit à Vienne, créé au commencement de ce siècle pour la formation d'habiles professeurs de théologie et de présidents de séminaires ; mais surtout la section de la seconde partie, où le docte prélat expose l'érection, l'organisation et la décadence des séminaires généraux, qui fut la principale fondation de Joseph II. Tout l'ouvrage est d'ailleurs parsemé d'une foule de détails bio-bibliographiques. Si l'influence du livre et du professeur est souvent bien autrement efficace que les ordonnances officielles, il faut savoir gré à l'auteur d'avoir fourni ce précieux outillage d'investigations.

En résumé, Mgr Zschokke a élevé à la gloire de son pays un monument unique, digne de l'émulation des autres nations, et

qui, malgré des lacunes et des défectuosités, a reçu l'accueil le plus flatteur dans le monde savant de l'Autriche-Hongrie.

FR. VAN ORTROY, S. J.

I. — **La Femme et l'enfant dans la franc-maçonnerie universelle,** *d'après les documents officiels de la secte (1730-1893)*, par A.-C. DE LA RIVE. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1894. Un fort vol. in-8, pp. 760, avec de nombreuses lettrines symboliques et des portraits. Prix : 7 francs.

II. — **L'Angleterre et la Franc-Maçonnerie** *(mœurs anglaises)*, par Louis MARTIN. Paris, Grasilier, 1894. In-18, pp. 436. Prix : 3 fr. 50.

III. — **La République universelle gouvernée par les Juifs, race supérieure,** par E. DUPONT. Paris, Savine, 1893. Brochure in-18, pp. 68. Prix : 50 centimes.

I. — La Franc-Maçonnerie tient encore à se faire passer, aux yeux du public, pour une école de haute vertu et de haute moralité laïques. Cette dernière auréole, elle veut à toute force la conserver.

Or si l'on venait à divulguer dans le monde profane qu'il existe des *sœurs maçonnes*, qu'il y a des ateliers androgynes, que les ff.·. maçons se réunissent à jours fixes avec les sœurs maçonnes dans le plus profond secret des loges, où ils restent soigneusement cachés à tous les regards indiscrets ; le bon sens populaire jugerait, et avec raison, que ces réunions n'ont pas lieu, de la part de leurs auteurs, par pur amour pour le progrès de la moralité humaine. On dirait, tout au contraire : la vertueuse franc-maçonnerie ne doit être sans doute qu'une simple école de lubricité. Les francs-maçons ont donc toujours caché, avec un plus grand soin encore que leurs autres mystères, l'initiation et l'existence des sœurs maçonnes. Aussi, ces dernières années, quand parut le livre : *Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie ?* ce fut-il, parmi tous les ff.·., une véritable tempête de fureurs. Aujourd'hui, l'ouvrage magistral de M. de la Rive vient, à l'encontre de ces dénégations mensongères et intéressées, porter un coup droit à la secte et rendre en même temps un service éminent à la cause catholique. Désormais, pour tout homme sincère, fût-il

un franc-maçon naïf et imparfaitement initié, la cause est jugée sans appel; impossible de nier la réalité des faits, après les preuves si nombreuses et si authentiques apportées par l'auteur, preuves puisées dans les documents officiels.

II. — Une pensée patriotique a inspiré cette publication toute récente. On sait que la Franc-Maçonnerie est chez nous une étrangère ; c'est par elle, comme instrument de règne, que des juifs exotiques enlèvent la France aux Français. M. Louis Martin veut démontrer spécialement — le titre de son livre l'indique — que par la Franc-Maçonnerie, tout anglaise à son origine, les Anglais continuent à dominer notre pays et nos colonies. La thèse nous semble vraie.

Sur ce fond grave et sérieux, l'auteur entrelace une suite d'études peu flatteuses des mœurs anglaises. — Ce livre, comme le précédent, ne peut pas être mis entre toutes les mains.

III. — Cette brochure renferme des conceptions et des documents intéressants sur la question très actuelle du sémitisme. Nous la signalons ici pour bien faire remarquer à cette occasion que l'idée et le désir de voir quelque jour l'Europe, et le monde même, se transformer en une vaste république, est une idée essentiellement judéo-maçonnique, prônée toujours à grand tapage par les journaux des juifs et des francs-maçons. Certains catholiques se laissent tromper parfois par ce bruit factice, jusqu'à croire que la masse des nations européennes a cette tendance au républicanisme. Mgr Freppel a démontré combien, pour l'ensemble des peuples de la vieille Europe, cette thèse est matériellement fausse.

E. ABT, S. J.

Práctica de los Ejercicios espirituales de San Ignacio de Loyola. Nueva edicion corregida y aumentada. Bilbao, imp. del Corazon de Jesus, 1894. In-16, pp. 465.

Publié en 1849, à Bruxelles, par le P. Ramón García, ce commentaire des Exercices spirituels a été souvent réédité. Nous souhaitons même succès à la nouvelle édition que nous donne aujourd'hui le P. Vicente Agustí. D'un format commode, elle renferme, en outre des Exercices mêmes de saint Ignace, une vingtaine de méditations courtes mais substantielles.

E. M. R., S. J.

Lebensweisheit in der Tasche (*Recettes de sagesse pour la vie, vade-mecum de poche*), par Fr. Albert-Maria Weiss, O. P. 3e édition entièrement revue. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893. In-16, pp. xix-507. Prix : broché, 2 M. 80; relié, 3 M. 60.

Volume relativement restreint. L'auteur y aborde toutes les questions un peu importantes de controverse religieuse agitées de nos jours : Dieu, son existence et sa nature; les esprits, le monde, l'homme, la chute et la réparation, l'Église, la vie surnaturelle, etc. Il ne s'agit pas ici de savantes recherches ni de discussions épineuses. C'est plutôt le carnet d'impressions d'un apologiste. Dans une édition précédente on lisait en sous-titre : « Échardes et copeaux de l'atelier d'un apologiste ».

Ceux qui, ne croyant pas encore, cherchent la lumière, devront recourir à un autre travail plus étendu du même écrivain, sa grande apologie du christianisme. Le livre que nous annonçons est pour ceux qui croient; il a été écrit pour des lecteurs cultivés; il va de préférence aux jeunes. Aux heures de solitude, il leur tiendra compagnie, à leur grand profit; aux heures sombres, il leur suggérera le conseil d'ami qui rassérène, relève et fortifie.

La forme est attrayante; la prose et la poésie se succèdent tour à tour; l'une et l'autre sont d'un fin lettré.

C'est sans doute par une erreur de typographe que Louis XIV est accolé à Mme de Pompadour (p. 424)? L'auteur était-il de mauvaise humeur quand il ne découvrait dans le sentiment du patriotisme qu'un vulgaire égoïsme collectif (p. 398)? Ce sont des théories dont il vaut mieux laisser le monopole aux sans-patrie de l'anarchisme. On pourrait aussi reprocher au spirituel dominicain d'avoir parfois trop d'esprit : tels paragraphes trahissent la recherche; tels autres confinent à la mièvrerie ou tournent à l'épigramme. Rares défauts; le livre est bon.

J. GRIESBACH, S. J.

Manuel du jeune chrétien, par Mme Nau de Beauregard, née de Givodan, avec approbation de Mgr Dubourg, évêque de Moulins, et Avant-propos de M. Amédée de Margerie. Paris, Lamulle et Poisson, 1894. In-18, pp. vii-753. Prix : broché, 3 francs; relié, 10 francs.

Le *Manuel du jeune chrétien* est le fruit des réflexions d'une mère qui s'est posé devant Dieu cette question : « Comment ferai-je de mon fils un chrétien ? » et qui a fait converger vers ce but tous les trésors de son esprit, de son érudition et de son cœur. Le charme particulier de ce livre est qu'il n'a pas été écrit pour le public, mais pour un fils, très réel objet de la tendresse et des préoccupations de l'auteur, ce qui donne au ton et au style une vérité et une vivacité saisissantes.

L'ouvrage comprend quatre parties, correspondant aux quatre périodes de la jeunesse.

La petite enfance, où la piété doit être l'air respiré par le chrétien, le premier aliment qui entre dans sa substance, et lui forme une nouvelle nature. Cette première partie est un chef-d'œuvre; une mère peut seule élever ainsi l'âme de l'enfant à propos de tout : à propos d'un bon ou d'un mauvais travail, après une impatience, un plaisir.

La seconde partie s'occupe des sacrements, et surtout de la préparation à la première communion, qui « doit être le but de toute la première période de la vie ».

Puis, quand l'enfant a été nourri par la main de l'Église, la mère semble s'effacer devant l'Épouse de Jésus-Christ, à laquelle elle laisse la première place dans la formation de son fils : cette troisième partie comprend les offices et les prières liturgiques.

Mais à l'heure de l'adolescence, à l'âge des passions, la mère doit encore remplir une mission importante et difficile : sa voix douce et persuasive peut seule se faire entendre au milieu de la tempête ; sa main délicate et sûre peut seule tenir et faire briller dans la nuit de l'âme le double flambeau de la raison et de la foi. C'est par la contemplation des grands horizons surnaturels que Mme Nau de Beauregard s'efforce de maintenir ou de ramener la paix dans l'âme du jeune homme de seize ans. Plusieurs de ces méditations sont de vrais traités de vie spirituelle. Un pareil idéal d'éducation ne peut être inspiré, surtout ne peut être réalisé, selon la remarque de M. de Margerie, que par « la pensée vivante et l'amour vivant du Dieu vivant ». G. DE MONTENON.

I. — **Le Salut.** Considérations pour chaque jour du mois, extraites des œuvres de Bourdaloue, mises en ordre et

enrichies d'exemples, par le P. Félix Caels, S. J. Paris, Retaux-Bray, 1894. In-12, pp. iv-522. Prix : 3 fr. 50.

II. — Petite Bibliothèque chrétienne. Année 1893. 12 livraisons formant un vol. in-16 de 800 pages. Bruxelles, Vromant, 1893. Prix : 3 fr. 50.

I. — Voilà des considérations puisées à bonne source. Disposées dans un bel ordre, elles nous donnent en quelque sorte la théologie du salut et fournissent à l'âme chrétienne un aliment aussi substantiel qu'il est nécessaire. Les exemples ne sont pas moins bien choisis : on les lira avec autant d'intérêt que d'édification.

II. — Petite et modeste dans son titre, la *Bibliothèque chrétienne*, que dirige le P. Kieckens, est grande dans son but et par l'importance de ses publications : depuis 1875, que d'œuvres utiles rééditées! que de perles ascétiques distribuées aux lecteurs chrétiens!... A signaler parmi les livraisons de 1893 : *la Passion dominante*, par le P. Bellecius, S. J.; *le Miroir qui ne trompe point*, par le P. Pinamonti, S. J.; *Dieu présent partout*, par H.-M. Boudon, archidiacre d'Évreux, etc.

A. CADET, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — Une profession de foi rationnelle. *Philosophie et religion*, par Léon Beaugrand, président de chambre honoraire près la Cour d'appel d'Agen. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. ii-328. Prix : 3 fr. 50.

II. — L'Esprit chrétien et le patriotisme, par le comte Léon Tolstoï. Édition originale. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 182. Prix : 2 fr. 50.

I. — On pourrait intituler le livre de M. Beaugrand *les Étapes d'une conversion*. Il nous dit comment il est passé d'un spiritualisme, d'ailleurs fortement raisonné, à la croyance en la divinité du christianisme et de son fondateur. Il y a dans cet exposé

nombre de pages excellentes, vrai modèle d'apologétique serrée et loyale. Mais pourquoi l'auteur, qui a étudié de si près le texte biblique, n'a-t-il pas également lu dans leur texte les Pères de l'Eglise et les grands théologiens catholiques ? Il y aurait trouvé sans nul doute quelque lumière au sujet de l'infaillibilité pontificale, de la confession auriculaire, de la doctrine catholique sur l'Eucharistie. De même l'histoire de l'Église étudiée à ses sources lui ferait peut-être juger autrement l'Inquisition et la politique des Papes. Quant à ce qui regarde l'« Ordre des Jésuites », nous avouons ne pas nous être reconnus dans le tableau fantaisiste qu'il en trace. En tout cas, la *Grande Encyclopédie* est un moyen d'information théologique vraiment insuffisant.

Nous espérons que M. Beaugrand voudra pousser plus loin ses impartiales recherches. « Malgré ma complète bonne foi, écrit-il, je ne crois pas pour cela avoir été à l'abri de toute erreur. Si donc il y en a dans cet écrit, je prie Dieu et j'attends de sa bonté infinie qu'il daigne m'éclairer sur celles que je peux avoir commises. » (Page 295.)

II. — On sait quelle haine farouche Tolstoï a vouée à l'idée de patrie, idée purement artificielle, créée et entretenue par les gouvernements dans la vue de se rendre nécessaires, idée sauvage qui porte deux peuples à s'entr'égorger pour le seul intérêt des puissants qui les exploitent, idée antichrétienne au suprême degré. Aussi les dernières fêtes franco-russes ont provoqué chez lui ce qu'il nomme lui-même « une impression d'indignation ». Les manifestations de Cronstadt et de Toulon lui apparaissent comme un cas d'épidémie psychopathologique (p. 30) ou psychopathique (p. 40).

Mais au milieu de ses railleries et de ses éclats de colère, il laisse échapper cette phrase : « Je me souviens que moi-même, lisant distraitement une de ces descriptions de l'accueil enthousiaste fait à nos marins, je me sentis tout à coup gagné par une sorte d'attendrissement ; même, je sentis que j'étais prêt à pleurer, et je dus faire un effort pour résister à cette émotion. » (P. 28-29.) Ne serait-ce pas que le patriotisme a son fond dans la nature humaine?

L. ROURE, S. J.

Solutions politiques et sociales, par Émile Ollivier, de l'Académie française. Paris, Bellier, 1894. In-18, pp. vii-310. Prix : 3 fr. 50.

Questions politiques et sociales à résoudre foisonnent aux heures troublées dans la vie des peuples. Notre époque en est fertile. M. Émile Ollivier en groupe quelques-unes sous quatre chefs : guerre sociale ; presse ; méthode politique ; politique pontificale.

Orateur de premier ordre, jurisconsulte éminent, écrivain d'élite, homme d'État discuté, inflexible académicien, M. Émile Ollivier aborde ces études contemporaines avec la puissance d'un esprit toujours brillant, une science étendue, une méthode d'analyse allant au fond des choses, avec une marque très personnelle, — quitte à donner des solutions contestables. Dans le livre, l'éloquence ne perd pas ses droits ; comme à la tribune, comme à la barre, la parole est chaude, souple, attachante.

I. Dans la guerre sociale, les adversaires ou belligérants sont le peuple maigre et le peuple gras. L'égalité est réclamée partout, devant le coffre-fort comme devant l'urne, comme pour le service militaire. Pourquoi l'égalité des conditions ne suivrait-elle pas toutes les autres égalités ? Le drapeau sous lequel le socialisme révolutionnaire groupe ses forces et prépare le combat est le collectivisme : mainmise sur la banque, les mines, les chemins de fer. L'État, propriétaire du sol, de l'usine, de tous les établissements créés par le génie des industriels, en remet l'exploitation à la collectivité, règle la production du travail et la répartition des bénéfices. Quelle est la tactique adoptée ? La marche par étapes successives et le mouvement tournant. Les discoureurs de réunions publiques continuent à déclamer, à reproduire les mêmes sentimentalités incohérentes. Les chefs d'action, plus pratiques, ont réduit leurs revendications à deux points : la réforme de l'impôt et les huit heures de travail. Par l'impôt, ils comptent confisquer la terre ; par la réglementation légale des heures du travail, l'usine. La confiscation de la propriété est en train, par la surcharge constante des impôts ; l'impôt spécial sur le revenu et la confiscation de la rente en seront le dernier terme. Qu'importe l'enveloppe si l'amande est prise.

Le système du travail de huit heures, imposé par la loi, aurait le premier effet détestable de condamner les chefs de l'industrie française et leurs meilleurs ouvriers à l'uniformité niveleuse du salaire moyen, tombeau de l'émulation, oppression de l'ouvrier laborieux et capable par l'ouvrier paresseux et médiocre. Puis l'usine, passant aux mains de la collectivité, verrait bientôt le déficit à ses portes, tandis que les ouvriers seraient à la buvette, délibéreraient ou chargeraient de dynamite les boîtes vides de conserves.

Quels sont, dans l'autre camp, les préparatifs pour résister à l'assaut, pour conjurer les catastrophes ? De ce côté, les insouciants et les égoïstes sont nombreux. D'autres se bercent de rêves philanthropiques. L'attitude des vrais chefs d'industrie n'a pas été la même dans tous les pays. En Angleterre, le patron paye l'ouvrier, puis il ne s'en occupe pas ; à celui-ci d'organiser comme il l'entend sa vie, et de préparer la sécurité de sa vieillesse. C'est à quoi pourvoient plus ou moins bien les puissantes associations *Trades-Unions*. En Prusse, l'État a pris la place du patron et a établi d'autorité, obligatoirement, la protection légale du travail. En France, les patrons, sentant qu'ils allaient être acculés à une défensive désespérée, ont établi à leurs frais un ensemble d'institutions patronales, de nature à satisfaire toutes les exigences légitimes des ouvriers. Toutefois, aussi bien par la volonté d'indépendance toujours croissante de l'ouvrier, que par la lassitude du patron, de plus en plus combattu, le patronat français s'affaiblira jusqu'à ce qu'il disparaisse totalement. A la fin, dit M. Émile Ollivier, il n'y aura plus en présence que deux systèmes : celui de l'Angleterre, l'indépendance réciproque de l'ouvrier et du patron se rapprochant par le contrat, se limitant par la liberté d'association, se tempérant par une participation volontaire aux bénéfices, sous forme de primes et de subventions, et le socialisme d'État de la Prusse. Le socialisme d'État n'est pas un progrès, c'est une rétrogradation. Que Dieu nous en garde ! A l'obligatoire militaire, pédagogique, se joindra l'obligatoire professionnel, intellectuel, médical, et, qui sait ? culinaire et somptuaire (p. 80, 93, etc.).

Une autre solution est meilleure. M. Émile Ollivier reconnaît que l'Église a pacifié la richesse et la pauvreté (p. 13). L'Église ne peut-elle pas encore apaiser les hostilités, servir de trait

d'union entre le patron et l'ouvrier? Ces préoccupations anxieuses de l'heure présente sont parvenues, à travers les murailles derrière lesquelles il est enfermé, jusqu'au Souverain Pontife. Léon XIII s'est plu à examiner, dans une Encyclique sur la condition des ouvriers [1], les problèmes compliqués et menaçants que soulèvent partout, sous des formes plus ou moins aiguës, les phénomènes économiques du travail industriel moderne. Ayant sondé la plaie, il en indique le remède. Voici l'idée culminante, la conclusion et le résumé du document pontifical : Si la société doit être guérie, elle ne le sera que par le retour à la vie et aux institutions du christianisme.

II. Les discussions sur la presse se poursuivent depuis un siècle. Elles sont ici résumées avec une grande précision. M. Émile Ollivier estime que tous les systèmes sont impuissants à dominer et à réfréner la presse, et se déclare partisan de la liberté du journalisme. Liberté sans limites ? Non. Les principaux contrepoids sont la multiplicité des journaux, mettant opinion contre opinion, flot contre flot, d'où résulte l'équilibre, la publicité obligatoire servant de contrôle et de correctif à la polémique libre, le contrôle de la tribune et des réunions publiques. Ce sont là des palliatifs, d'autres diront des irritants. Plus salutaires sont les mesures restrictives proposées en cas de diffamation, de provocation à un crime et délit. Il existe une distinction essentielle entre ce qui est une opinion pure et ce qui est un acte. Dès qu'ils sortent du domaine de la pensée pure, qu'ils cessent d'exprimer des opinions pour accomplir des actes, les journaux doivent encourir la responsabilité à laquelle les actes quelconques sont soumis.

Finalement, M. Émile Ollivier conseille d'avoir deux législations différentes : celle des temps calmes et celle des temps orageux. Celle des temps calmes accordera toutes les libertés ; celle des temps orageux n'en accordera aucune. Dans les temps calmes, les journaux n'auront d'autre surveillant que l'opinion publique ; dans les temps orageux, ils seront soumis à l'autorité discrétionnaire des pouvoirs publics (p. 165). Deux codes, suivant les saisons, de même que nous avons deux vêtements, l'un d'hiver et l'autre d'été, soit. S'agit-il d'une guerre étrangère ou d'une guerre

1. Encyclique « Rerum novarum » du 15 mai 1891.

civile, la dictature est admissible. En dehors de ces deux cas, il reste à graduer le baromètre, à fixer le point indiquant la vraie tempête. Ce n'est pas chimérique de craindre un brusque agacement de nerfs, un affolement possible chez les hommes au pouvoir, usant de coups de force, décrétant des mesures draconiennes, sous le fallacieux prétexte de péril public.

III. Les règles de la sagesse politique sont inconnues ou du moins ne sont pas respectées en France, depuis vingt-trois ans. Point de méthode, soit au gouvernement, soit dans l'opposition. Au gouvernement, l'absence de direction et de solidarité ministérielle, l'esprit d'exclusion, d'intolérance et de rancune, l'asservissement aux étroitesses sectaires, l'accroissement du nombre des fonctionnaires et la distribution des emplois rappelant un partage de dépouilles, l'augmentation incessante des impôts et du déficit, la violence et la fraude se rencontrant dans des embrassements scandaleux en face des urnes, l'état permanent du conflit religieux, la loi devenant une arme de parti, sont toutes choses contraires à la saine méthode. Le rôle de l'opposition n'a pas été brillant. L'opposition des radicaux-socialistes en est aux programmes. L'opposition conservatrice a été paralysée par l'éparpillement des forces, les indécisions de la marche, par l'attaque de toutes les positions à la fois et le manque de ténacité dans la lutte.

La conclusion renferme tout un programme. Les deux rouages du mécanisme politique, sur lesquels il importe de porter sans retard une main réformatrice, sont l'institution de la présidence et le suffrage universel. Pour que le Président soit actif, il faut le rendre responsable, lui en donner le moyen en l'autorisant à choisir ses ministres même en dehors du Parlement, le rendre indépendant en ne confiant plus son élection aux assemblées législatives. Il aura une autorité réelle, et il ne cessera de représenter une dépense inutile que s'il est choisi par une Convention spécialement élue, selon la Constitution américaine, ou, ce qui est mieux, par le vote direct du peuple, comme dans la Constitution républicaine de 1848 (p. 240-243).

Le suffrage universel serait réglementé d'après deux systèmes : celui du vote multiple, celui du vote spécialisé. Le point de départ du vote multiple est que si tout citoyen a droit à un vote, il

existe des citoyens auxquels plusieurs votes doivent être attribués, à cause des garanties particulières de leur situation. Les uns auraient une voix d'expérience, après un certain âge; les autres, une voix de famille s'ils sont mariés; les autres, une voix de capacité, comme conséquence de leurs fonctions élevées ou de leurs diplômes. Le système du vote spécialisé constituerait des groupes professionnels, celui du commerce, de l'agriculture, du travail, le groupe militaire, juridique, etc. Tous les citoyens seraient répartis entre chacun de ces groupes. Chaque groupe nommerait un certain nombre de députés, déterminé selon son importance sociale. Les élus de tous ces groupes constitueraient l'Assemblée législative, laquelle serait divisée en comités correspondant à chacun des groupes, comme l'Institut l'est en classes et le Conseil d'État en sections. On serait électeur à vingt-cinq ans; les scrutins de ballottage seraient supprimés (p. 246-250). Le Sénat serait fortifié par l'adjonction des sénateurs de droit, qui seraient les anciens ministres, les anciens ambassadeurs ou hauts fonctionnaires administratifs et judiciaires, les officiers supérieurs de terre et de mer en retraite, etc. On le relèverait en le débarrassant à jamais du rôle odieux qu'on lui a fait jouer de tribunal révolutionnaire au profit d'un parti (p. 239).

IV. Dans l'étude sur la politique pontificale, M. Émile Ollivier se constitue à la fois avocat et juge. Nul n'a fait un plus brillant éloge de l'Encyclique sur la condition des ouvriers, laquelle est « une merveille d'élévation, de justesse, de mesure, de délicate et ferme pondération d'idées et d'intérêts contradictoires ». L'éminent académicien admire cette « parole haute, forte et douce, qui emprunte à la langue lapidaire dont elle se sert une majesté que nos idiomes ne connaissent plus ».

L'homme d'État, visant l'Encyclique du 16 février 1892, adressée aux évêques et aux catholiques de France, juge sévèrement la conduite politique de Léon XIII. Il admet que le Pape soit le consolateur et le docteur des âmes; mais lui refuse le droit d'être le pasteur des peuples. Il ne reconnaît valable à aucun titre l'intervention de la papauté dans un débat de la politique intérieure d'un peuple, « même dans le sens de la justice et de la raison ». — Le Saint-Siège n'a pas qualité pour recommander aucun gouvernement, quelle que soit son étiquette (p. 289, 293).

— Le Pape est Italien ; comme politique, il est partout étranger, excepté en Italie (p. 306).

Nous ne retrouvons plus ici l'habituelle largeur d'idées du maître. Certes, tout homme doit ne pas oublier le coin de terre qui fut son berceau. Mais celui que Dieu prend par la main pour le mettre sur le Siège de Rome, celui-là voit les horizons s'élargir. Quelle est sa patrie ? Le monde entier. Et il doit, sans étroitesse de cœur, avoir soin de tous les peuples confiés à sa garde.

La thèse de M. Émile Ollivier est facile à réfuter. En ce qui concerne la France, rappelons ce passage de la lettre de Léon XIII, du 22 juin 1892, à l'évêque de Grenoble : « Nous ne cherchons pas à faire de la politique ; mais quand la politique se trouve étroitement liée aux intérêts religieux, comme il arrive actuellement en France, si quelqu'un a mission pour déterminer la conduite qui peut efficacement sauvegarder les intérêts religieux, dans lesquels consiste la fin suprême des choses, c'est le Pontife romain. » Le Saint-Père, dans l'Encyclique du 16 février, constate un fait : l'existence de la République, et n'entend pas le légitimer, le consacrer. Il laisse à chacun la liberté d'être républicain ou légitimiste. Ce qu'il demande, ce qu'il conseille, c'est que les catholiques, « les gens de bien », mettant de côté la forme actuelle du gouvernement, s'unissent pour combattre les lois hostiles aux libertés et aux droits catholiques. En faisant alliance avec nous, le tsar entend-il préconiser la République ? Assurément non. Au-dessus du gouvernement républicain, il met la France. Au-dessus de la République, l'immortel Léon XIII met la France et la religion. ALEX. COURAT.

Les Droits de l'humanité, par Charles SECRÉTAN, professeur à l'Université de Lausanne, etc. Paris, Alcan ; Lausanne, Payot, 1890. In-12, pp. III-351. Prix : 3 fr. 50.

Ce qu'il y a derrière ce titre un peu ambitieux peut se résumer en quelques propositions empruntées à l'auteur lui-même.

Le droit naît du *devoir*. Mais qu'est-ce que le devoir ?

« Le devoir est naturel ; notre devoir c'est notre nature même, ou plutôt, notre nature c'est notre devoir. » (P. 6.)

Or, notre nature étant la liberté (p. 6), « notre devoir est de nous constituer, de nous établir dans la liberté ». (P. 7.)

Mais cette liberté doit toujours se déterminer par l'idée du *bien*. Qu'est-ce que le bien?

Le bien n'est pas défini par la conscience individuelle. L'individu n'est que la partie d'un tout. « Le bien-être de l'ensemble est le bien moral, le but positif que l'individu doit se proposer pour tâche. » (P. 14.)

« Je veux que nous soyons, — c'est-à-dire, je veux que nous voulions ; — je veux que nous voulions : telle est la formule abstraite de la vérité, qui est la charité, la justice, au sens positif du mot justice. » (P. 14.)

« Être au service du genre humain..., telle est la conception du devoir. » (P. 15.)

Tout cela est peu clair. L'individu a la claire vue du bien. Le bien est, non pas une sorte de résultante variable des besoins d'une masse sans cesse renouvelée ; c'est la conformité à un ordre immuable, absolu, éternel, émanant d'un être supérieur, de Dieu. Mais Dieu — j'entends le Dieu des catholiques — est absent de ce livre.

Comme conséquence, « la morale doit être séparée du droit » : la morale exige le plus ; le droit, pratiquement, ne peut demander qu'un minimum. C'est ce que l'auteur appelle « le minimum de justice ». Or, comme l'individu n'est pas suffisamment armé pour l'obtenir, il lui faut la garantie d'une autorité supérieure : d'où nécessité de l'État.

Les *droits de l'humanité* sont donc « les droits que la loi devrait garantir suivant la justice ». (P. 77.)

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'énumération qu'il en fait : liberté individuelle, liberté de penser, liberté religieuse, etc., toutes libertés qui pour lui n'ont qu'un sens, celui que leur ont donné les doctrinaires de la Révolution.

Signalons seulement, dans l'ordre des droits privés, un certain nombre d'opinions dont l'indépendance tranche assez courageusement avec les préjugés courants pour contrebalancer l'approbation donnée à d'autres erreurs formelles.

Parmi ces préjugés auxquels s'attaque vigoureusement l'auteur, figurent notamment l'impunité légale de la séduction et le partage forcé.

En somme, mélange de vrai et de faux, où trop souvent la balance penche de ce dernier côté. F. BUTEL, *docteur en droit.*

I. — De la participation des particuliers à la poursuite des crimes et des délits. *Étude d'histoire et de législation comparée*, par Paul Nourrisson, docteur en droit, avocat à Paris. Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Larose, 1894. In-8, pp. 300. Prix : 6 francs.

II. — Le Contrat de fondation, par P. Ravier du Magny, licencié ès lettres, docteur en droit, avocat à Lyon. Paris, Larose, 1894. 1 vol. gr. in-8, pp. 270. Prix : 4 francs.

III. — Les Marques de fabrique et de commerce en droit français, *droit comparé et droit international*, par Joseph Lucien-Brun, docteur en droit, avocat à Lyon. Paris, Larose, 1894. 1 vol. gr. in-8, pp. xx-456. Prix : 6 francs.

I. — Un exposé de l'histoire et de l'état des législations anciennes, française et étrangères ; une étude critique des différents systèmes, et enfin une conclusion présentant les réformes à introduire dans la législation française : telles sont les trois parties dont se compose ce travail.

La poursuite des crimes et délits peut être exercée, dans la pratique, par deux agents différents : l'État ou les particuliers agissant directement. Les seuls particuliers peuvent être chargés de cette poursuite : c'est le système du droit athénien, romain et germanique. Au contraire, ce droit pourrait être réservé à l'État seul. De nos jours, ces deux systèmes ont universellement fait place à deux autres, reposant sur une combinaison du rôle de l'État et de celui des particuliers. Dans le premier, la poursuite est exercée en principe par le ministère public, délégué de l'État; les particuliers n'interviennent qu'exceptionnellement. C'est le système français. M. Nourrisson indique comment il s'est formé peu à peu, depuis le moyen âge jusqu'au Code d'instruction criminelle, puis jusqu'aux projets de loi discutés en 1884. Il étudie le rôle du ministère public et celui des particuliers ; il signale les abus, tels que les odieux arrêtés de conflit et autres.

Le système français a été adopté par presque tous les États de l'Europe, y compris l'Écosse et l'Irlande, et même de l'Amérique ; l'analyse de leurs législations remplit les pages 112-211. Il est un quatrième système dans lequel le rôle des particuliers est

prépondérant : à eux l'exercice de l'action publique, l'État n'intervenant que très rarement. C'est le système anglais. En Angleterre, l'action des citoyens était d'abord presque exclusive : de là bien des abus; et, dès 1798, on émettait le vœu de voir organiser un ministère public. Ce n'est qu'en 1879 qu'il a été fait quelque chose, sans que du reste la prépondérance dans la poursuite criminelle ait cessé d'appartenir aux particuliers.

Après avoir envisagé les divers systèmes dans leur développement historique et dans leur application par les diverses législations, M. Nourrisson en examine la valeur dans sa seconde partie (p. 210-253).

Enfin, la troisième partie est en même temps une conclusion : Quel est le meilleur système? quelles sont les réformes possibles en France? Le système anglais, avec des avantages, donne lieu à beaucoup d'abus ; dans tous les cas, il serait chimérique de vouloir l'introduire en France. Néanmoins on peut dire qu'en France le rôle des particuliers est trop restreint; notre système de poursuites a le défaut capital de s'en rapporter exclusivement à l'action de l'État, et de décourager l'initiative des particuliers. L'auteur indique quelles réformes lui paraîtraient possibles, évitant très sagement cette tendance si française de vouloir tout détruire et reconstruire à neuf; il n'en propose qu'un petit nombre qu'il a bien étudiées.

La plus considérable est celle qui consisterait à reconnaître le droit de poursuite aux associations constituées pour cet objet. Elles l'ont en Angleterre et aux États-Unis (bien que dans ce dernier pays le système de poursuites soit bien plutôt le système que nous avons appelé français), et M. Nourrisson, dans un appendice spécial, avec documents, en expose le fonctionnement et les heureux résultats. Ne pourrait-on pas faire de même, c'est-à-dire accorder ce droit de poursuivre, dans des formes déterminées, au moins à certaines associations? Comme l'auteur, nous inclinons pour l'affirmative. Dans tous les cas, il y a là une question neuve et importante, car elle se rattache à la grande question générale des associations et de leur liberté.

L'ouvrage de M. Nourrisson est à la fois sérieux, intéressant, très travaillé, bien documenté. Signalons particulièrement les chapitres consacrés aux législations étrangères, et surtout celui où est exposé le droit anglais. Pour peu qu'on ait été en Angle-

terre ou qu'on ait étudié les institutions de ce curieux pays, on sait combien il est difficile de se rendre compte de leur jeu et de l'exposer clairement. M. Nourrisson a parfaitement vaincu cette difficulté, et il montre aussi avec quelle prudence et quelle lenteur, presque trop grande, les Anglais modifient leur législation.

II. — Ce traité est avant tout une étude juridique; les considérations historiques, d'économie politique ou de législation, la critique de notre code et de nos lois si profondément gallicanes et antilibérales en cette matière, n'y entrent que pour une faible part.

Par quel acte juridique se réalise la fondation; quelles qualités juridiques doit posséder le donataire; enfin comment s'exécute le contrat : telles sont les trois grandes questions qui font l'objet des trois parties du traité.

La fondation est une aliénation avec affectation spéciale et permanente des biens aliénés. En droit français, les particuliers, ne pouvant créer de personnes morales, ne peuvent fonder que par contrat. La fondation est donc un contrat dont le caractère, et plus encore la légalité, ont donné lieu à de longues controverses, exposées dans les chapitres II, III et IV : elles proviennent de cette haine de gallicans, jadis, et de notre code révolutionnaire pour la liberté en général et les fondations en particulier. La fondation, selon l'auteur, est un contrat gratuit par rapport au fondateur, onéreux par rapport au donataire; contrat en faveur d'un tiers, lequel n'intervient pas à sa formation. Ici se place (chap. IV) une discussion subtile et serrée sur le fameux art. 1121 de la stipulation pour autrui.

Il faut de la part du donataire trois qualités essentielles : capacité de recevoir, de remplir la charge, permanence et stabilité. Les règles varient suivant que le donataire est une personne physique, une association, une société commerciale ou civile, un établissement public, existant ou à fonder. Les chapitres IV et V (2e partie) sont consacrés à l'hypothèse d'un établissement public : leurs soixante-quinze pages sont remplies surtout par l'énumération des restrictions sans nombre, des mesures de tutelle, des formalités minutieuses imposées par les lois, des entraves de tout genre dont elles sont remplies; on éprouve en les lisant comme une sensation d'étouffement.

Viennent enfin les questions relatives à l'exécution du contrat. Contrat synallagmatique, il a mis en présence deux parties, dont chacune est à la fois créancière et débitrice; mais, par suite d'une originalité particulière à cette convention, une tierce personne intervient, second créancier des deux autres sans être cependant aucunement leur débiteur.

Quelques pages de droit comparé montrent combien les autres peuples, Allemands, Anglais, Américains, ont plus de facilités que nous pour fonder. Quand donc, au beau pays de France, nous donnera-t-on un peu de liberté? Quand vous saurez l'exiger et la prendre, répondrait peut-être Drumont.

M. du Magny s'exprime et discute avec calme, sans la moindre invective, ce dont on ne saurait trop le louer; cependant, peut-être aurait-il pu insister un peu plus sur les idées contenues, tant dans les dix dernières lignes de son traité que dans ce passage de Léon Say qu'il cite au début : « Que de mainmortes nous font défaut pour perfectionner notre outillage d'améliorations sociales, prudentes, sincères, réfléchies! N'entrevoyez-vous pas le nombre d'établissements d'utilité publique que l'initiative individuelle pourrait faire sortir d'une législation pratique et libéralement conçue ? » (*Journal des Économistes*, 15 octobre 1890.)

III.—Dès la plus haute antiquité les signes ou marques désignant le fabricant ont été en usage; mais cet usage est allé se développant avec le commerce. Aujourd'hui, les dispositions législatives qui leur ont été consacrées en droit français sont contenues dans les lois de 1824 et 1857, légèrement modifiées par celles de novembre 1873, mai 1890 et janvier 1892 (art. 15). M. J. Lucien-Brun a consacré à ces lois le premier tiers de son ouvrage, étudiant la naissance, la vie (c'est-à-dire les effets) et la mort des marques.

Mais le commerce se développant rapidement et tendant de plus en plus à devenir international, les marques sont, elles aussi, devenues d'un usage essentiellement international; en sorte que l'étude des diverses législations s'imposait. Elle remplit les pages 164-321 : les lois et règlements de vingt-huit États y sont successivement analysés. Assurément cette liste est assez complète; on y voit figurer notamment le Japon et l'Uruguay; nous

remarquons cependant que l'État libre du Congo, où il a été récemment légiféré sur cette matière, a été omis.

Vient enfin dans une troisième partie l'examen des principes du droit international et leur application dans les traités d'union pour la protection de la propriété industrielle. Une union internationale de la propriété industrielle s'est formée par convention en date du 20 mars 1883; depuis lors, l'accession ou la sortie de nombreux États a donné lieu à plusieurs conférences (conférence de Rome 1886; de Madrid 1890), protocoles, projets, etc. Il n'était pas facile de s'y retrouver, d'y faire la lumière au moyen d'un bon exposé historique et juridique; enfin d'indiquer clairement les droits et les obligations résultant de l'Union et des traités divers; les avantages auxquels on a droit; les formalités diverses à remplir, etc. L'auteur y a si bien réussi que son ouvrage peut servir également à celui qui désire étudier ces questions au point de vue théorique, et à l'industriel désireux de savoir comment s'y prendre pour déposer et faire respecter sa marque et pour réprimer les contrefaçons.

CH. A.-T., S. J.

Les Populations agricoles de la France, par Henri BAUDRILLART, membre de l'Institut. 3e série, publiée par Alfred BAUDRILLART, docteur ès lettres, agrégé de l'Université. *Les Populations du Midi.* Paris, Guillaumin, 1893. In-8, pp. VI-656. Prix : 10 francs.

Ce volume est une œuvre posthume. La mort est venue enlever à ses travaux l'éminent économiste qui, depuis quinze ans, avait reçu de l'Académie des sciences morales et politiques la mission d'étudier l'état intellectuel, moral et matériel de nos populations rurales. Heureusement, son fils était à même de mettre la dernière main à la troisième série de ces intéressantes études. Il avait fréquemment accompagné son père dans les voyages d'exploration nécessaires pour recueillir les éléments d'une pareille enquête. Il avait souvent assisté aux interrogatoires, pris part au dépouillement des documents qui affluaient, collaboré à la rédaction des notes, s'était ainsi pénétré de la pensée de l'auteur et de sa méthode. D'un autre côté, sa piété filiale l'a porté à respecter scrupuleusement les opinions de son père, et même les

expressions employées par lui. Aussi ce troisième volume paraît bien le frère de ses aînés.

Les deux tomes précédents contenaient la description des populations agricoles du Nord et de l'Ouest. Celui-ci s'applique au Midi, non à tout le Midi. Mais une étude préliminaire généralise à cette partie si intéressante de la France les observations recueillies plus spécialement en quelques départements : on y voit un tableau en raccourci du caractère de ces populations ardentes et des cultures si diverses auxquelles elles se livrent. Puis viennent les études consacrées en propre à la Provence, au comté de Nice, au Comtat Venaissin, au Roussillon, au comté de Foix, au Languedoc. Les multiples observations faites sont groupées dans ce volume sous les mêmes titres que dans les précédents; et le passé y est aussi rappelé, afin d'éclairer le présent. Une foule de particularités seraient à mentionner. Par défaut d'espace, relevons seulement les quelques pages consacrées à la transformation du territoire d'Aigues-Mortes et aux communautés de métayers dans la Montagne-Noire (département du Tarn).

Espérons qu'une enquête si instructive sur l'état de nos campagnes sera poursuivie et complétée. Il y faudrait encore deux volumes consacrés à l'Est et au centre. Des documents considérables sur l'Orléanais, le Berry, la Marche, le Bourbonnais et le Nivernais sont d'ores et déjà mis à la disposition de l'observateur consciencieux qui voudrait continuer ce travail. Une offre si généreuse ne peut manquer d'encourager à s'en charger celui qui hésiterait devant la grandeur et la difficulté de l'entreprise.

P. FORTIN, S. J.

I. — Le Collectivisme et ses conséquences, par le comte DE BOUSIES. Bruxelles, Société belge de librairie; Paris, Guillaumin et Cie, rue Richelieu. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50.

I. — M. le comte de Bousies, vice-président d'honneur de la Société d'économie sociale belge, dont le nom est bien connu dans la littérature sociale, vient de publier un livre digne d'être recommandé à tous ceux qui cherchent la solution des problèmes de l'heure actuelle.

Le *Collectivisme* est une étude approfondie, claire, exacte, des théories de Karl Marx et de Lassalle.

Après avoir exposé en quelques pages l'historique du collectivisme, il analyse et critique avec verve la célèbre théorie de la *plus-value* dans la valeur, base des attaques furibondes de Marx contre le capital et la propriété foncière.

La plus-value et le profit industriel, *la plus-value et le profit commercial*, sont méticuleusement étudiés dans deux remarquables chapitres.

La *loi d'airain* de Lassalle est solidement réfutée. Puis l'auteur, se plaçant sur le terrain pratique, montre comment, dans l'hypothèse du collectivisme appliqué, l'exploitation de la richesse publique, le mode de répartition, le choix des professions, la détermination des besoins, deviendraient d'insolubles problèmes.

L'auteur stigmatise les conséquences du collectivisme au point de vue moral, et détaille les déplorables effets de l'union libre, but avoué et logique du collectivisme.

En résumé, l'étude de M. de Bousies est une critique serrée et victorieuse du collectivisme scientifique, dont le grand promoteur a été le juif allemand Karl Marx. JULES RICHÉ.

Paris qui mendie, par Louis PAULIAN. Paris, Paul Ollendorff, 1894. In-12, pp. VIII-302. Prix : 3 fr. 50.

Le *Paris qui mendie* de M. Louis Paulian est une étude de grand intérêt qui pourrait devenir l'occasion d'une salutaire réforme. Rien n'est plus digne de compassion que le sort des vrais pauvres ; mais les faux pauvres, les mendiants professionnels qui exploitent la charité publique, ajoutant à la paresse beaucoup d'autres vices, pullulent à Paris et ailleurs. Leurs industries sont aussi variées qu'ingénieuses. Après avoir examiné le problème sous toutes ses faces et avoir multiplié les expériences personnelles dans ces répugnants milieux, l'auteur propose une série de projets pratiques pour débarrasser la société de ce fléau : suppression absolue de l'aumône dans la rue, remplacement de la pièce de deux sous ou du morceau de pain par des bons personnels, organisation de l'assistance par le travail, réformes dans le domaine de la préfecture de police et de l'Assistance publique, où les scandales deviennent de plus en plus visibles, refonte des articles du Code concernant la définition, l'exercice et la répression de la mendicité, enfin création d'une caisse centrale des so-

ciétés de charité qui permettrait d'empêcher le cumul des secours accaparés par les habiles et les indignes aux dépens des timides et des nécessiteux. Si les millions fournis par la générosité française étaient mieux surveillés et plus intelligemment distribués, on verrait en grande partie réalisées ces belles instructions de Louis XIV à son fils, par lesquelles M. Paulian termine son curieux travail :

« Si Dieu me fait la grâce d'exécuter tout ce que j'ai dans l'esprit, je tâcherai de faire en sorte, non pas à la vérité qu'il n'y ait plus dans tout le royaume ni pauvre ni riche, car la fortune, l'industrie et l'esprit laisseront éternellement cette distinction entre les hommes, mais au moins qu'on n'y voie plus ni indigence ni mendicité, je veux dire une personne, quelque misérable qu'elle puisse être, qui ne soit assurée de sa subsistance, ou par son travail, ou par un secours ordinaire et réglé. »

M. Georges Berry, qui a fait consciencieusement la même enquête que M. Louis Paulian, constate les mêmes abus et propose à peu près les mêmes remèdes. Aboutiront-ils ? On peut en douter ; dans l'avenir, comme dans le présent et comme dans le passé, le mendiant tuera le pauvre ; la Cour des miracles se transformera, mais elle vivra probablement autant que l'humanité.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **Anatomie et physiologie animales.** *Étude spéciale de l'homme.* Ouvrage répondant aux derniers programmes du baccalauréat ès lettres (deuxième partie), du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne, du brevet supérieur d'instituteurs et d'institutrices, par J. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Retaux, 1894. 1 vol. in-18, pp. 399 avec 180 grav. Prix : 4 francs.

II. — **Nouvelle médecine des familles à la ville et à la campagne,** par le Dr A.-C. de Saint-Vincent. 11e édition. Paris, J.-B. Baillière, 1894. 1 vol. in-18, pp. 452, avec figures. Prix : 4 francs.

I. — Les livres d'éducation, les *manuels* sont plus rares qu'on ne pense, ils sont beaucoup plus difficiles à écrire que les ouvrages de science pure ; et c'est un plaisir — en même temps qu'un devoir — de signaler ceux qui, comme le volume de M. Guibert,

répondent aux multiples exigences de l'enseignement et ne laissent guère prise à la critique.

Dans une première partie, l'auteur donne les notions générales d'histoire naturelle. La constitution chimique et histologique de l'être vivant, les caractères et la classification des animaux sont brièvement étudiés. Un chapitre intéressant est consacré à la question de l'espèce. Quelques pages enfin sont données à celle des microbes, mais c'est trop peu pour en fournir une idée satisfaisante.

Dans la seconde partie, la plus importante, et qui ne mérite que des éloges, M. Guibert étudie en détail et avec les divisions nécessaires l'anatomie et la physiologie animales. Les trois derniers chapitres sont consacrés au système nerveux et au cerveau. Nous nous plaisons à reconnaître qu'ils sont en général au courant des derniers travaux de la science, et que, en cette matière si importante, le manuel du docte Sulpicien tranche heureusement sur ses devanciers. Sans doute il serait facile de relever des oublis ou des inexactitudes; mais il est juste d'observer que l'auteur n'a pas prétendu donner un traité de physiologie cérébrale et nerveuse, mais seulement un aperçu sommaire des faits physiologiques. Or, à ce point de vue, nous n'hésitons pas à le déclarer, M. Guibert nous livre un travail qui ne laisse rien à désirer et qui est un petit *chef-d'œuvre*. Nous le recommanderions aux maisons d'éducation, s'il n'était déjà dans toutes les mains.

II. — Les éditions successives de ce livre montrent qu'il répond à un besoin des profanes. Hâtons-nous d'ajouter que l'ouvrage du Dr de Saint-Vincent, augmenté et transformé avec la présente édition, mérite son durable succès. Dans une première partie sont étudiés en détail *les remèdes sous la main;* dans une seconde et une troisième partie, *les premiers soins en attendaut le médecin ou le chirurgien*. Une dernière partie expose très sommairement *l'art de soigner les malades et les convalescents*. Le chapitre sur l'*antisepsie* (p. 162) est insuffisant. Celui sur *les soins religieux* (p. 428) a pu procurer naguère à l'auteur des approbations épiscopales, mais il est loin d'être complet et exact. Les soins *religieux* pendant l'agonie ne consistent pas à donner de l'air au moribond (p. 429). Enfin les *signes de la mort* sont très mal indiqués

(p. 431). Ce livre est un simple manuel et est appelé dans les familles à rendre de précieux services. Malgré les défauts qu'il présente, et qui pourront facilement disparaître à la prochaine édition, nous n'hésitons pas à le recommander.

Dr SURBLED.

Principes et développements de Géométrie cinématique, par le colonel A. MANNHEIM, professeur à l'École Polytechnique. Paris, Gauthier-Villars. Prix : 25 francs.

Ampère a donné le nom de Cinématique à l'étude du mouvement considéré indépendamment des causes qui le produisent, mais en tenant compte du temps. La géométrie cinématique a pour objet le déplacement des figures, abstraction faite du temps aussi bien que des forces.

Cette branche de la géométrie moderne a pris, depuis les premiers travaux de M. Mannheim, une notable extension. On peut en juger par le Cours de géométrie descriptive que le savant professeur publiait en 1880 et qu'il a réédité en 1886, avec de nouveaux développements. Dans le beau livre qu'il vient de faire paraître, M. Mannheim offre aux amateurs de géométrie pure la synthèse de ses découvertes. Bien que l'auteur se défende d'avoir composé un traité complet sur cette matière, son œuvre est considérable. A l'exception de quelques notions premières empruntées aux travaux de Chasles ou de Cauchy, l'ouvrage est tout entier le résultat des recherches personnelles de M. Mannheim. Les questions traitées par lui sont extrêmement variées et intéressantes. Signalons seulement, dans la première partie, les formules relatives au déplacement des figures polygonales de forme variable ; dans la seconde partie, le déplacement d'un solide astreint à quatre conditions, et, comme applications, l'étude des normalies, celle des pinceaux de droites, les propriétés relatives à la courbure des surfaces, celles du conoïde de Plücker, etc.

La troisième partie contient une suite de théories importantes, une étude complète de la surface des ondes, des aperçus sur le déplacement infinitésimal d'une figure polyédrale de forme variable, etc., etc.

La lecture de cet ouvrage est des plus attrayantes. A l'enchaînement lumineux des théorèmes, à l'élégance habituelle des démonstrations, on reconnaît le maître éminent qui, depuis trente

ans, fidèle aux traditions des Poncelet et des Chasles, entretient parmi les élèves de l'École polytechnique le culte de la géométrie supérieure. R. D'ESCLAIBES, S. J.

Mon Temps. *Rêve de sagesse*, par Raoul GLORIA. Paris, Savine, 1893. In-12. Prix : 2 francs.

« M. Gloria n'est pas le premier venu, » disait ici même M. Lefevre (30 avril 1894). Et si M. Gloria mérite des éloges comme romancier chrétien, il est plus recommandable encore comme penseur. Qu'on lise *Mon Temps* et l'on verra que cet ouvrage est un beau rêve de sagesse vraiment admirable. Généralisons dans la pratique les conseils de l'auteur sur la famille, l'éducation, l'atelier, et la fameuse question sociale sera résolue dans le vrai sens, avec le bon sens, le sens chrétien. H. GOURDIN, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

L'Histoire et la Pensée, *essai d'une explication de l'histoire par l'analyse de la pensée*, par Claude-Charles CHARAUX. Paris, Pedone-Lauriel, 1893. In-12, pp. 354. Prix : 3 francs.

« Ceux qui n'ont pas étudié la nature humaine comme l'étudient les philosophes ne sauront jamais et ils ne vous diront pas le vrai point de départ des faits. » (P. 213.) Cette maxime jetée au milieu de son livre donnerait une assez juste idée de l'œuvre de M. Charaux, en même temps qu'elle serait son plus bel éloge. Philosophe consciencieux autant que profond, il a étudié la pensée de l'homme, et dans cette patiente analyse il a su démêler les causes des faits, l'ordre qui échappe dans la confusion des événements, les fins cachées qui se dérobent au premier regard. Il est en effet de ces esprits élevés que la philosophie de l'histoire tourmente et attire. Le présent ouvrage en est une nouvelle preuve. Sans rien enlever à la part de Dieu dans les révolutions des empires, l'auteur s'arrête à l'élément humain de l'histoire. C'est là qu'il cherche la raison des faits. Il la trouve dans cette constante analogie entre la vie de l'homme et la vie des peuples, entre

le développement de sa pensée et les accroissements des sociétés. Une introduction fortement raisonnée met en lumière cette idée maîtresse ; quatre discours, qui s'enchaînent et se complètent, la développent dans une large exposition ; des pensées choisies, finement écrites et plus profondément méditées, en font ressortir les détails et les multiples applications.

La vie de l'homme se reproduit dans la vie des sociétés : mêmes aspirations, mêmes passions, mêmes résolutions. Les idées d'ordre et d'unité, de grandeur et de liberté, du bien, du vrai, du beau travaillent, sans leur laisser ni repos ni trêve, l'âme des peuples comme celle des individus ; ce sont les seuls biens que leur libre activité s'efforce de conquérir. Qu'elles en aient conscience ou non, les nations ont leur pensée propre qui s'élabore, se développe, se perfectionne comme la pensée humaine ; elles ont « leur beauté faite de douleur et de joie, de triomphes et de revers, de gloire et d'humiliation » ; elles ont aussi leur idéal que souvent elles voient mal ou qu'elles méconnaissent, mais qui nettement conçu et courageusement poursuivi est le guide de leur politique, le ressort de leur activité, la première cause de leur grandeur. Telle est dans ses grandes lignes la théorie de M. Charaux. Pour la faire mieux connaître il faudrait descendre dans les détails et s'arrêter à chaque page. Œuvre d'un penseur, ce livre appelle lui-même l'étude et la réflexion ; à qui le lira et le méditera nous osons promettre de douces jouissances pour l'esprit et le cœur.

T. REGNIER.

Manuel de biographie bibliographique et d'iconographie des femmes célèbres, par *Un vieux bibliophile*. Turin, Roux ; Paris, Nilsson, 1892. In-8 à 2 col. de XI-896 col. Prix : 30 francs. (Tirage à pet. nomb. numér. ; 20 ex. sur vélin.)

On est effrayé, quand on parcourt un des numéros hebdomadaires du *Journal de la Librairie*, de voir la quantité prodigieuse de publications de tous genres qui naissent chaque jour. Sans doute rien n'est éternel en ce monde, et nos livres du dix-neuvième siècle, tout comme leurs devanciers des quinzième et des seizième siècles — aujourd'hui pour la plupart disparus — disparaîtront à leur tour. Ils vivront pourtant relativement davantage, étant donnés les soins intelligents dont ils sont l'objet dans nos

grandes collections privées ou publiques, plus nombreuses qu'autrefois, les conditions meilleures d'aération et de sécheresse de nos maisons, enfin les chances moins grandes d'incendie et de pillage — si toutefois MM. les pétroleurs et dynamitards veulent bien nous permettre ces prévisions optimistes. Mais, si nos livres continuent à naître aussi pressés et vivent en moyenne deux ou trois siècles comme leurs aînés, il est permis de se demander comment feront bientôt nos grandes bibliothèques pour arriver à emmagasiner ces millions de volumes et se reconnaître au milieu de rayons sans fin. La seule liste des titres des ouvrages entrés à la Bibliothèque nationale, liste que publie la librairie Champion, forme mensuellement un fascicule d'une centaine de pages. D'ici à quelques mois les galeries actuelles de ce vaste établissement seront au complet, et on s'occupe déjà de les agrandir en leur adjoignant de nouveaux locaux, ce qui au centre de Paris n'est point chose commode ; mais ces locaux ne tarderont pas à être à leur tour rapidement remplis, et il faudra, à grand renfort d'argent, percer dans tous les sens du quartier Richelieu de nouvelles galeries pour Sa Majesté le livre. Déjà actuellement où les rayons ne sont pas très éloignés de la salle de lecture, la recherche des ouvrages nécessite un temps fort long, étant donnée la distance assez grande qu'ont souvent à parcourir à l'aller et au retour les employés chargés de leur recherche. Que sera-ce lorsque, dans un demi-siècle, le nombre des livres ayant quintuplé, un lecteur demandera un ouvrage placé à plusieurs kilomètres de la salle de travail ?

A ce point de vue, les bibliothèques récemment construites par les grandes et riches universités américaines, celle de Philadelphie par exemple, sont admirablement comprises : la salle de lecture est un bâtiment circulaire autour duquel s'enroule extérieurement en forme d'hélice une galerie garnie de rayons, qui est ainsi indéfiniment extensible et dont tous les points sont relativement le plus près possible du lecteur. Des travées permettent de couper directement et de gagner rapidement les divers points des galeries sans avoir à suivre l'hélice. Enfin un service très bien organisé de téléphones, d'ascenseurs et de petits chemins de fer permet plus de célérité, en même temps qu'il ménage les pas des employés.

Devant cette marée montante du livre et cette obligation de se

spécialiser de plus en plus, qui en est la conséquence, il devient difficile de se tenir au courant des publications anciennes et récentes, même dans la seule branche d'études dont on s'occupe. Aussi la science bibliographique affirme-t-elle chaque jour davantage son importance et gagne-t-elle sans cesse du terrain : les bibliographies se multiplient et surtout se spécialisent. On s'était contenté d'abord des bibliographies universelles, puis on en vint, comme Œttinger et l'abbé Ulysse Chevalier, aux *bio-bibliographies*. Aujourd'hui, détaillant davantage, M. U..., qui signe : Un vieux bibliophile, et dont nous respectons l'anonymat, consacre un volume, fruit de longues années de recherches, à la *bio-bibliographie des femmes célèbres*.

Cet ouvrage comprend un dictionnaire des femmes qui se sont fait remarquer à un titre quelconque dans tous les siècles et dans tous les pays, avec les dates de leur naissance et de leur mort; la liste des principales monographies biographiques relatives à chaque femme, avec la mention de leurs traductions; l'indication de leurs portraits les plus connus et de leurs autographes, avec les prix de vente de ces divers articles. Un appendice comprend un répertoire fort complet de biographies générales nationales et locales.

Ce plan est encore, comme on le voit, très vaste,... trop vaste même pour qu'on puisse demander à l'auteur d'être complet sur chacun de ses personnages, si nombreux. Il devait se contenter de ne point oublier d'ouvrages importants ; mais forcément bien des monographies devaient lui échapper, d'autant qu'il a négligé un peu trop, à notre avis, les indications si précieuses données par le chanoine Ulysse Chevalier dans son *Répertoire des sources historiques*, ainsi que les bibliographies spéciales déjà publiées sur diverses femmes célèbres. (C'est ainsi qu'il ne cite que cent soixante-deux ouvrages sur Jeanne d'Arc ; c'est vraiment trop peu.) Aussi le titre de *Manuel* est-il bien celui qui convient à cette bibliographie.

L'auteur a laissé de côté, comme il nous en avertit lui-même, la bibliographie de la sainte Vierge, « car il en existe, dit-il, de spéciales ». Nous avouons que la raison ne nous satisfait guère. Pourquoi alors n'avoir pas négligé de même Jeanne d'Arc, dont il existe aussi plusieurs bibliographies spéciales ? N'eût-il pas été préférable de mettre une bonne notice de la sainte Vierge plutôt

que les articles si peu intéressants relatifs à la maîtresse du général Boulanger ou à Gabrielle Fenayrou et autres gibiers de potence? Le livre eût assurément gagné à négliger ces personnalités d'un éclat aussi douteux qu'éphémère.

A dire vrai, nous aimerions bien quelques détails de plus sur les livres en eux-mêmes, comme le nom d'éditeur, le nombre de pages. Il est important en effet de savoir si on se trouve en face d'une simple plaquette ou d'un ouvrage véritable, d'un livre d'érudition ou de vulgarisation.

Nous signalons aussi à l'auteur, en vue d'une nouvelle édition, quelques erreurs de classement : Agnès Sorel se trouve à la lettre S, alors que les autres Agnès sont à la lettre A. N'eût-il pas été préférable d'adopter dans chaque notice, pour classer les ouvrages, l'ordre chronologique plutôt que l'ordre alphabétique de noms d'auteurs?

Tel quel, cet ouvrage consciencieux sera d'une utilité incontestable pour les travailleurs, les chercheurs, et pour tous ceux qui s'occupent d'études historiques; ce qui n'empêchera pas pourtant que, dans bien des cas donnés, il faudra recourir aux *bio-bibliographies spéciales*, appelées, pour les raisons que nous avons exposées, à devenir chaque jour de plus en plus nombreuses. C'est là l'avenir de la bibliographie historique.

P. L. D'ARC.

Histoire de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, par UN ANCIEN SAINT-CYRIEN. 52 compositions hors texte de Paul JAZEL. Phototypies de André QUINSAC. Paris, Delagrave, 1893. Prix : broché, 20 francs; relié, 25 francs.

Même si l'on n'a jamais « dévalé la Grimpette » — cette pente douce qui, de la gare, conduit les « recrues » au village de Saint Cyr — on s'intéresse à l'histoire de notre école spéciale militaire. Elle tient en effet d'assez près à l'histoire de l'armée française pour toucher à celle de la patrie.

Le « nid de colombes » édifié en 1685 par Mme de Maintenon, et duquel « Napoléon fit une aire pour ses aiglons », est aujourd'hui le berceau où la France élève bon nombre de ses meilleurs officiers. Il y avait à raconter là deux siècles d'histoire agités, tourmentés par bien des renversements et des restaurations. C'était une belle pensée de montrer à travers tous les orages le

bataillon de Saint-Cyr toujours debout aux côtés du chef de l'État, qu'il s'appelât Bourbon ou Bonaparte, comme s'il ne connaissait, sans acception de personnes, que l'autorité et la patrie. L'auteur a réalisé cette pensée. Du moins, on la dégage aisément de la première partie de son œuvre, même lorsqu'elle se cache sous des détails techniques dont l'ancien saint-cyrien n'est pas avare, s'il n'en est pas prodigue (chap. VI : *les Écoles militaires avant* 1808).

Quant à la seconde partie du livre, elle n'apprendrait rien à l'élève de Saint-Cyr : il *vit* lui-même l'histoire qui est racontée là. Mais peut-être plus d'un cœur maternel y trouverait de l'apaisement en s'assurant que le cher enfant ne sera point brimé (les brimades étant mortes sous l'épée du général de Gondrecourt), que l'ordre du jour est plus que tolérable, que les professeurs ne sont point des croque-mitaines, qu'il y a de bonnes sœurs à l'infirmerie, un aumônier auprès de la chapelle, sur l'autel Celui même qui s'est appelé souvent le Dieu des armées, et qu'à pareille école « chaque soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal du duc de Reggio ».

Si la phrase, taillée un peu raide, est jetée sans grand art comme des notes sur un carnet d'officier, sans doute la main qui l'a travaillée se soucie plus de porter vaillamment l'épée que de tenir élégamment la plume. B. HENRY.

La Vie privée d'autrefois. *Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du douzième au dix-huitième siècle :* **Variétés chirurgicales,** par Alfred FRANKLIN. Paris, Plon, 1894. 1 vol. in-18, pp. 301. Prix : 3 fr. 50.

M. Franklin continue la série de ses travaux sur la vie privée et publique d'autrefois, avec ce livre sur les *Variétés chirurgicales*. Nous devons signaler comme très intéressants les chapitres sur la *saignée*, les *sages-femmes et accoucheurs*, les *dents et les dentistes*, la *pierre et les hernies*, les *châtreurs*, *renoueurs*, *oculistes et pédicures*. L'énumération détaillée des hospices et hôpitaux de Paris, qui termine le volume, ainsi que le chapitre sur la chirurgie à l'Hôtel-Dieu, serait mieux placée dans le volume spécial qu'on annonce. Certaines assertions de M. Franklin sont très contestables, particulièrement celle-ci : les hôpitaux anciens n'auraient pas connu les épidémies, et Paris ne serait décimé par la con-

tagion que depuis les transformations hygiéniques (p. 45). Tout cela est bien paradoxal, nais ne nous empêche pas de louer un *profane* pour la manière exacte, savante et intéressante dont il traite ordinairement les choses médicales. Dr SURBLED.

Marquis de Villars. Mémoires de la Cour d'Espagne de 1679 à 1681, publiés et annotés par M. A. MOREL-FATIO. Paris, Plon, 1893. In-18, pp. LXXX-348. Prix : 6 fr. 50.

« Tout est dit, » écrivait La Bruyère au début d'un ouvrage qui n'en fut pas moins fort original. Ce mot, on serait tenté de le répéter en présence des productions de toutes sortes inspirées par la période brillante de Louis XIV ; et pourtant chaque année voit naître de nouveaux travaux, toujours intéressants, sur cette époque unique dans notre histoire. Celui que M. Morel-Fatio vient d'éditer ne fera point mauvaise figure au milieu des plus sérieux.

Ce volume d'une impression distinguée, d'un format commode, s'offre à nous avec une introduction consciencieuse, ample, due à la plume délicate de M. le marquis de Vogüé. C'est une notice biographique sur l'auteur de ces *Mémoires*, Villars, figure sympathique, cœur noble et désintéressé, intelligence fine et pénétrante, l'un des types de ces ambassadeurs dont l'ancienne France pouvait être justement fière.

Villars, à deux reprises différentes, avait déjà représenté Louis XIV à Madrid, lorsqu'il y arriva une troisième fois, en 1679, sous le règne de ce pauvre Charles II, dont la mort, en laissant vacant le trône d'Espagne, devait déchaîner sur l'Europe une interminable guerre. Les *Mémoires* dont nous nous occupons se rapportent aux années de cette dernière mission. L'ambassadeur s'y attache spécialement à nous faire connaître le roi et la reine, l'infortunée Marie-Louise d'Orléans, et avec eux la cour et les principaux personnages qui la fréquentaient, les passions, les cabales, les rivalités qui s'y agitaient, les intrigues souterraines qui s'y nouaient.

Cette lecture est également agréable et instructive. M. Morel, en effet, ne s'est point épargné pour éclairer le texte de notes précieuses, de commentaires lumineux ; il n'a rien laissé dans l'ombre. Chaque personnage a sa petite notice biographique ;

chaque événement obscur, son éclaircissement; chaque usage est expliqué; chaque allusion, dévoilée. On devine ce qu'il a fallu de recherches, de science à l'intelligent éditeur.

Une réserve cependant. Il nous reste deux rédactions différentes des *Mémoires de la cour d'Espagne*, l'une assez courte et remaniée, publiée dès 1733, l'autre complète et primitive qui n'a point encore vu le jour. M. Morel a cru bon de fondre en une seule ces deux rédactions, de former un seul tout de ces deux textes. N'eût-il pas été préférable, puisque nous avions la rédaction abrégée, de nous donner purement et simplement celle qui demeurait manuscrite? — De plus, il a été contraint de rejeter, vu leur abondance, la plus grande partie des notes à la fin du volume; quelques lecteurs le regretteront sans doute, d'autant que les renvois ont été parfois oubliés, notamment aux pages 23 et 24.

Malgré ces légers déficits, cette publication fait honneur à l'érudition et au sérieux de M. Morel-Fatio.

P. BLIARD, S. J.

Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio, d'après les *Souvenirs* inédits de la Maréchale, par M. Gaston STIEGLER. Préface de M. le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. XIV-567. Prix : 7 fr. 50.

On aime, au milieu des ignominies du présent, à reporter sa pensée vers les nobles figures d'un passé encore près de nous, et parmi elles Oudinot brille d'un éclat sans ombre. « Sire, disait Napoléon au czar Alexandre, à Erfurt, je vous présente Oudinot, le Bayard sans peur et sans reproche de l'armée. » Jamais éloge ne fut plus mérité : sans peur, il le fut toujours par son audacieuse intrépidité sur les champs de bataille, habituellement couronnée de succès, et glorieusement attestée par trente-deux blessures ; sans reproche, il l'était par sa fidélité, par sa nature chevaleresque, par son amour de la justice, par son humanité qui adoucissait, dans la mesure du possible, les maux de la guerre.

Oudinot naquit à Bar-le-Duc. Ardent et dévoué à la France, il se fit soldat à l'âge de seize ans ; onze ans plus tard, il était général de brigade. De 1792 à 1815, sa vaillance s'illustra dans cent batailles, et les bulletins de la Grande Armée le signalèrent

dans les campagnes d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram et de Russie ; M. Stiegler raconte d'un style net et rapide ces hauts faits d'armes, en les émaillant des *Souvenirs* de Mme la duchesse de Reggio. Après avoir servi la République, non pour elle-même, mais pour la France en face de l'étranger, Oudinot s'attacha militairement, en dehors de la politique, à la fortune de l'Empereur ; il le servit loyalement jusqu'à son abdication, autant par son devoir de soldat que par sa reconnaissance pour l'estime dont il l'avait sans cesse honoré.

Donc, après la chute de l'Empire, il se rallia de tout cœur aux Bourbons : les Cent-Jours, malgré les sollicitations de Bonaparte, n'ébranlèrent pas sa fidélité ; la seconde Restauration utilisa, comme la première, son énergique dévouement. Membre de la Chambre des pairs, ministre d'État, commandant des grenadiers et chasseurs royaux, chef de la garde nationale, il donna partout des preuves incessantes de son activité, de ses lumières et d'une modération qui eût semblé incompatible avec un caractère impétueux jusqu'à la témérité. A la suite de la Révolution de 1830, qui affligea et indigna son patriotisme, il crut devoir, pour sauver son pays d'une désastreuse république, accepter, bien qu'avec douleur, le nouveau régime ; il continua à défendre, à la Chambre des pairs, les intérêts publics. Enfin, nommé gouverneur des Invalides, il mourut chrétiennement en 1847, à l'âge de quatre-vingt-un ans ; ses splendides funérailles eurent lieu dans l'église Saint-Louis, à l'ombre des drapeaux de l'ennemi, « qui semblaient réunis là pour honorer son cercueil ».

J'arrive au foyer que la duchesse de Reggio ennoblit de ses vertus et dont elle fut le charme par sa tendresse incomparable. Mlle de Coucy, âgée à peine de dix-huit ans, unit ses destinées à celles du héros ; il avait quarante-quatre ans, six enfants et 500 000 francs de rente. A dater de ce jour, la duchesse de Reggio fut le bon génie de son mari. Soutenue par une piété profonde qui était la force et la consolation de sa vie dans ses rudes épreuves, elle fit des miracles d'abnégation. Lorsqu'elle apprit que le duc de Reggio venait d'être blessé dans la terrible campagne de Russie, elle s'arracha sans hésiter à l'affection des siens, et partit soudainement, bravant les dangers d'une guerre lointaine, la rigueur du froid, les steppes neigeuses, pour secourir celui qu'elle aimait. Sous la Restauration, le duc de

Berry la fit nommer dame d'honneur de la princesse qui allait être sa femme, et dès lors elle entra dans une nouvelle carrière où son tact, son intelligence, sa douceur mêlée d'une fermeté sage, lui valurent l'admiration et l'attachement de la cour ; par ses qualités exceptionnelles, dit Mme de la Ferronays, « elle fit taire l'envie ». Quand le nouveau régime l'eut séparée pour toujours de sa chère duchesse, elle vécut à Bar dans une paisible retraite, et c'est là qu'elle écrivit ses *Souvenirs* pour les confier à ses enfants. Coulants et simples, ils sont vraiment le reflet de son âme aussi tendre que virile. Elle a sur les hommes et les choses, surtout dans la période de ses hautes fonctions, des révélations précieuses, des appréciations dictées par un esprit pénétrant et une impartialité sereine. En ces pages qui retiennent constamment l'attention, on voit, si je puis ainsi dire, le défilé des événements, des princes et des princesses, des fêtes officielles, des illusions, des agitations et des tristesses de la cour. Si la bonne duchesse, comme on l'appelait autour d'elle à cause de son inépuisable charité, touche à la politique, c'est avec mesure et justesse. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, elle reconnaît que les invasions ont eu pour causes les dernières campagnes de Bonaparte, et elle repousse avec vigueur le préjugé qui attribue aux puissances étrangères le rétablissement de la monarchie nationale acclamée par la France. Au reste, qu'on ne cherche pas dans ces *Souvenirs* les médisances et les historiettes scabreuses qui sont le piment de tant de *Mémoires;* l'aimable duchesse n'ignorait certes pas les intrigues qui se nouaient, les jalousies et les menées perfides, mais son respect pour ses enfants et sa pieuse indulgence lui interdisaient les anecdotes scandaleuses ou méchamment alléchantes.

J'espère que ce volume, orné de deux portraits, aura autant de lecteurs qu'il y a de cœurs vraiment français. Il s'ouvre par une préface de M. de Beauregard, digne de lui, et se termine par un Appendice où se fait remarquer, parmi des pièces intéressantes, une lettre du Comte de Chambord au général Oudinot, après la délivrance de Rome. Le maréchal avait donné à la France ses trois fils et son petit-fils, qui, au moment de sa mort se battaient en Algérie, devant l'ennemi. Un peu plus tard le libérateur de Rome continuait les gloires de son père.

G. GANDY.

Le R. P. Joseph Passerat, *et sous sa conduite les Rédemptoristes pendant les guerres de l'Empire*, par le R. P. Desurmont, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. Paris, Retaux, 1893. In-8, pp. 416. Prix : 4 francs.

Le R. P. Joseph Passerat naquit à Joinville, en Champagne, le 30 avril 1772, d'une famille honorable et chrétienne; il montra de bonne heure une inclination prononcée pour l'état ecclésiastique. Obligé de fuir devant les menaces de la Révolution, il quitta, vers la fin de 1792, sa patrie qu'il ne revit plus qu'à de rares intervalles. D'exil en exil, il parcourut l'Allemagne et arriva, conduit par la main de Dieu, au fond de la Pologne, où la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur avait envoyé d'Italie quelques-uns de ses enfants. Le jeune émigré s'adjoignit à ces nouveaux apôtres, et désormais sa vie presque entière sera consacrée, comme celle de son maître, le bienheureux Clément Hofbauer, à la propagation de son Institut.

Après sept années passées dans la retraite à Varsovie, il est envoyé en Allemagne à la tête d'une colonie naissante qu'il guide, pendant près de quinze ans, de royaume en royaume, fuyant toujours devant la guerre, sans asile assuré, sans espoir humain, sans ressource d'aucune sorte. Bientôt la persécution le force à quitter l'Allemagne avec sa petite communauté et à se réfugier dans les montagnes de la Suisse; il y vécut dix années dans la souffrance et dans l'humiliation. Enfin le Ciel vint à son secours : les portes d'une ancienne chartreuse abandonnée lui furent ouvertes, et le gouvernement de Fribourg lui promit aide et protection.

Le bienheureux Hofbauer étant mort en 1820, le R. P. Passerat reçut du Supérieur général de la Congrégation l'ordre de se rendre à Vienne, en qualité de vicaire général pour les provinces transalpines, charge importante qu'il occupa durant l'espace de vingt-huit ans. Par ses soins, les Rédemptoristes se répandent de tous côtés : ils pénètrent en France, dans la haute Italie, en Portugal, en Belgique, dans la Bavière, en Hollande, en Angleterre, en Amérique. En 1848, une révolution éclata à Vienne. Le vénérable Supérieur, à l'âge de soixante-seize ans, réduit à s'enfuir en toute hâte, se réfugia en Belgique. Délivré sur sa demande du fardeau de l'autorité, il vécut encore dix ans, en proie à de

pénibles et humiliantes maladies, mais chéri et vénéré de tous ses frères, qui ne l'appelaient que leur saint patriarche. Il mourut en réputation de sainteté, à Tournai, le 30 octobre 1858.

Telle fut la carrière bien remplie de ce fervent disciple de saint Alphonse de Liguori, dont le P. Desurmont à écrit d'une manière attachante la vie admirable. Conformément aux paroles de l'Apôtre placées en tête du livre : *In tribulatione patientes, orationi instantes, necessitatibus sanctorum communicantes*, le R. Père Joseph Passerat a pratiqué héroïquement les vertus propres à sa sainte vocation : la patience dans les tribulations, l'amour de la prière et le zèle de l'apostolat. Puisse donc, selon le vœu de l'auteur, « la divine Sagesse faire fructifier ces enseignements dans l'âme de ceux qui liront » cet édifiant volume !

V. MERCIER, S. J.

Le Cardinal Jean-Baptiste Pitra, par Albert Battandier, ancien vicaire général du cardinal Pitra. Paris, Sauvaitre, 1893. Gr. in-8, pp. xxxvi-963. Prix : 15 francs.

Nous avions déjà une excellente Vie du cardinal Pitra, par le R. P. D. Cabrol, prieur de Solesmes. Nous en avons rendu compte dans les *Études* (15 avril 1893).

En voici une nouvelle qui a pour auteur Mgr Battandier, prélat romain. En vérité, quand on considère le rôle exceptionnel qu'a joué dans l'Église le savant cardinal, ce n'est pas trop de deux historiens pour retracer, chacun à son point de vue, sa vie et ses œuvres ; surtout quand ces deux écrivains ont été plus que personne en mesure de les connaître, comme dans le cas présent. L'un a été son frère en religion, enrôlé comme lui dans cette admirable Congrégation bénédictine de France qui, dès sa naissance, a conquis une si belle place dans l'Église. A Solesmes, que de choses il a pu voir par lui-même, que d'intéressants détails il a dû recueillir de la bouche de ses anciens, jadis compagnons du cardinal ; que de précieux documents dans les archives du monastère ? L'autre, mis plus tard en relation avec dom Pitra, l'a suivi dans sa longue carrière de cardinal ; associé à ses travaux en qualité de secrétaire, à son administration épiscopale à titre de grand vicaire, et ne le quittant que lorsqu'une sainte mort a mis un terme à cette illustre existence.

Nous n'avons pas à comparer ensemble ces deux biographies. Le

cadre devait être nécessairement le même. C'est le brillant élève du petit séminaire d'Autun, le professeur érudit qui se révèle au monde savant par son interprétation de l'inscription d'Autun ; puis le fervent religieux de Solesmes, devenu au lendemain de sa profession prieur de Saint-Germain, à Paris. C'est ensuite le quêteur dévoué, en route à travers la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, implorant pour son Ordre les secours de la charité ; mais ne pouvant, au milieu des intérêts temporels, se défaire de sa vocation de savant, fouillant bibliothèques, archives, musées, et revenant de son excursion plus riche de trésors patristiques que de ressources pécuniaires.

L'horizon s'agrandit ensuite. C'est le docte bénédictin arraché à sa cellule, envoyé par le pape Pie IX en Russie pour étudier dans ses sources le droit canon de l'Église d'Orient. Il exploite en passant les bibliothèques d'Allemagne, et rentre à Rome avec ample moisson de canons des Églises grecques, et de plus une magnifique collection d'hymnes sacrées et autres pièces liturgiques, qui, toutes, aussi bien que les canons des conciles, attestent la foi antique de l'Orient en la primauté du Siège apostolique. Vient ensuite le cardinalat de dom Pitra, ses travaux dans les congrégations romaines et à la bibliothèque Vaticane ; sa promotion à l'évêché suburbicaire de Frascati, d'abord, puis de Porto ; enfin sa sainte mort.

Les deux historiens ont rempli ce cadre chacun à sa manière. Dom Cabrol est sobre de détails. Dans ses 400 pages in-8 il fait parfaitement connaître le grand moine qui jeta un si vif éclat sur l'abbaye de Solesmes, mais il ne pouvait s'étendre beaucoup. Mgr Battandier a pris son sujet plus au large. A la même Vie il consacre un gros in-4 de près de 1000 pages. C'est assez dire que son récit sera beaucoup plus circonstancié ; et comme il est souvent tiré des notes mêmes de dom Pitra, il offre au lecteur un intérêt tout exceptionnel. N'omettons pas de signaler les chapitres si intéressants où il retrace les pratiques de la cour romaine, les cérémonies de la création des cardinaux, les travaux des congrégations romaines, la grande part qu'y prit notre cardinal ; l'organisation de la bibliothèque Vaticane, et son administration sous le cardinal Pitra ; puis ces charmants détails sur les évêchés suburbicaires, sur la vie du cardinal dans sa délicieuse demeure de Frascati et dans son désert de Porto, au milieu de

ces rares habitants rongés par la misère et par la fièvre ; sa charité inépuisable, son dévouement personnel au service de ces pauvres qui composaient tout son troupeau.

En écrivant la Vie du saint cardinal, Mgr Battandier a complété l'ouvrage de dom Cabrol. Il y a bien entre l'un et l'autre quelques divergences, par exemple en ce qui regarde les rapports de dom Pitra avec dom Guéranger, surtout dans les affaires du prieuré de Saint-Germain, et dans la promotion au cardinalat, et quant à la manière de présenter certain épisode bien connu de la vie du cardinal. Chez Mgr Battandier, tout est plus constamment à l'avantage du héros. Nous signalons ces divergences sans les discuter. D'ailleurs, si elles sont de nature à soulever des questions délicates, elles n'enlèvent rien à l'intérêt historique des deux ouvrages. Ils figureront avec honneur, l'un et l'autre, dans la bibliothèque de tout homme soucieux de conserver le souvenir des grands serviteurs que la France a donnés à l'Église romaine.

G. D., S. J.

L'amiral Cloué, *sa vie*. Récits maritimes contemporains, par H. Buchard, lieutenant de vaisseau ; préface de Jean Aicard. Paris, Ch. Delagrave, 1893. In-8, pp. xii-208. Prix : broché, 5 francs ; relié, 6 fr. 50, 7 fr. 75 et 8 francs.

« Ce livre est la consciencieuse étude historique d'un marin, sur la vie d'un homme qui a grandement honoré la marine française. » (Préface.) Et que sous ce titre d' « Étude historique », on ne s'imagine pas une sèche nomenclature de voyages, de combats et d'événements politiques : le cœur d'un marin et d'un fils vibre à travers ces récits émouvants ; il parle de ce qu'il aime et de ce qu'il connaît. Né en 1817, d'un humble ouvrier ébéniste de Paris, le jeune Cloué est admis à quinze ans à l'école navale, avec le numéro 4. Son seul talent, son courage et une véritable passion pour le travail le mènent rapidement aux grades les plus élevés. Voyages sur toutes les mers du monde de 1833 à 1879, campagnes de Crimée, du Mexique, de Terre-Neuve et de l'Océanie, travaux hydrographiques de la plus haute importance, enfin gouvernement de la Martinique, préfecture de Cherbourg, ministère de la marine et des colonies, telles sont les étapes d'une glorieuse carrière qui se termine par la campagne de la Tunisie.

Ce grand homme fut-il chrétien ? Un mot dans son dernier ordre du jour et plus encore ses sentiments élevés et sa belle conduite semblent l'indiquer ; mais l'auteur n'a pas jugé à propos de nous le dire. Était-ce donc une question si secondaire ?

P. J., S. J.

I. — **Les Conférences antiesclavagistes libres,** données au palais des Académies de Bruxelles (avril 1891). Bruxelles, Imprimerie coopérative, 1892. Gr. in-8, pp. 114.

II. — **Alexis Vrithoff,** compagnon des capitaines Jacques et Joubert au lac Tanganika (Afrique centrale). *Sa jeunesse, son « Journal de voyage », sa mort glorieuse*, par A. M. de Saint-Berthuin. Société de Saint-Augustin, Desclée, 1893. In-8, pp. 191, nombreuses gravures. Prix : 1 franc.

I. — Les orateurs qui ont pris la parole aux « Conférences antiesclavagistes libres de Bruxelles », en avril 1891, se distinguent tant par leur influence sociale que par leur compétence reconnue dans les questions africaines.

Aussi la collection de leurs discours forme-t-elle une belle et intéressante plaidoirie en faveur des pauvres peuplades noires, si inhumainement exterminées par les chasseurs d'esclaves.

Ce sont ces discours que le Comité antiesclavagiste de Bruxelles, organisateur des Conférences, a voulu porter à la connaissance d'un public plus étendu. Un compte rendu des séances, des cartes spéciales de l'Afrique, une courte biographie des différents orateurs, ainsi que la série de leurs portraits, vraie galerie de bienfaiteurs de l'humanité, complètent l'élégante brochure.

Puisse cette publication, selon le vœu de ses auteurs, susciter partout de nouveaux coopérateurs à l'œuvre si éminemment humaine et chrétienne que J. Simon a bien nommée « la sainte croisade » !

II. — Alexis Vrithoff est un des chevaliers de cette nouvelle croisade. Fils de la catholique Belgique, élève des Frères de Malonne, ce noble jeune homme n'a pas plutôt connu l'appel de la Société antiesclavagiste, qu'il s'est offert avec sa fière et généreuse devise : « A la garde de Dieu, et pour le service du prochain. »

Accepté aussitôt et envoyé avec le commandant Jacques au secours du capitaine Joubert, sur le Tanganika, il a su se faire aimer et admirer de tous par son joyeux entrain et sa bravoure à toute épreuve.

Son journal, publié par ses anciens maîtres, contient d'intéressants détails sur son voyage à travers les colonies européennes de l'Est africain et sur la situation de la petite mais vaillante troupe antiesclavagiste au Tanganika. Mais ce qui le recommande tout spécialement à la jeunesse, c'est le vivant portrait qu'il nous trace d'un jeune et vaillant chrétien.

« A quoi serviraient nos efforts d'antiesclavagistes, écrit-il, si nous oubliions de mériter le secours du Ciel en rendant à Dieu nos devoirs de bons catholiques ? »

Plus loin, il ajoute, après avoir vu les missionnaires à l'œuvre : « Courageux prêtres, plus que nous encore ils exposent leur vie et leur santé pour une cause glorieuse, la conversion des pauvres nègres à la religion qui seule peut donner le bonheur en ce monde et en l'autre. »

Il exposait donc sciemment sa vie pour les intérêts éternels des pauvres Africains. Dieu a accepté son généreux sacrifice. A vingt-quatre ans, après plusieurs engagements glorieux, il est tombé en héros sur un champ de bataille, première victime donnée par l'Europe chrétienne à la nouvelle croisade.

F M., S. J.

I. — L'Océan de la Loire à la Gironde, par CONSTANT de Tours. Paris, May et Motteroz, 1893. 1 vol. oblong, avec 25 dessins d'après nature. Prix : 3 fr. 50.

II. — Les Étapes d'un touriste en France. *Les Bains de Saint-Malo et de Saint-Brieuc*, par Léon TRÉBUCHET. Paris, Hennuyer, 1893. In-16. Prix : 5 francs.

I. — Ceci n'est pas un livre, c'est un album de croquis, de croquis charmants dessinés d'une main légère, et reproduits avec toutes les ressources de la gravure et de la phototypie. Encore un peu, l'on oublierait qu'il y a un texte. C'est, du reste, une variante des *Guides-Joanne*, allégée des renseignements d'hôtel, ornée de quelques arabesques quasi littéraires, où l'auteur s'oublie une fois ou l'autre à glisser une réflexion gauloise : un sacrifice au goût du temps.

II. — La collection nouvelle dont ces *Étapes* font partie s'annonce bien. Elle promet aux écoliers en vacances d'aimables compagnons de voyage. Il faudra les fréquenter non point sur le bateau ou dans le wagon, mais le soir, dans la chambre d'hôtel où l'on s'endort en causant des excursions de la journée. L'esprit s'enrichira sans altérer la fraîcheur des souvenirs. L'auteur est sobre de descriptions ; dans la solitude du cabinet, on le trouve même un peu regardant ; en voyage, on lui sait gré de nous épargner trop de pages étourdissantes et éblouissantes du genre de celle-ci (p. 216) : « Le front dans la nue que sillonnent des vols d'oiseaux, les pieds dans les flots qui hurlent et l'enlacent constamment sans l'ébranler jamais, la colonne de granit (le phare des Héaux de Bréhat), sentinelle immobile, semble au nom du génie humain défier les grandes forces de la nature. » L'auteur a bien fait de nous instruire et de nous laisser admirer.

B. HENRY.

Les Mers de France, par N. Filoz. Paris, Lecoffre, 1894. 141 figures. In-12, pp. 290. Prix : 3 francs.

Ce livre est écrit pour charmer les loisirs des monotones journées passées sur les bords de la mer. Tandis qu'une multitude d'enfants barbotent les pieds dans l'eau, s'éclaboussent et rehaussent leur petite taille en montant sur quelque tas de sable, les jeunes gens, les grandes personnes préfèrent d'autres distractions et d'autres amusements. Ce livre leur est destiné.

Pour le baigneur arrivé de son pays, c'est tout un monde nouveau qui se présente, une foule d'usages et de signaux qu'il est heureux de connaître et d'expliquer.

C'est d'abord la mer avec son étendue, ses nuances et ses teintes variées, noires, bleues, vertes, suivant l'aspect du ciel et la nature des côtes. Mille dangers se présentent qu'il faut savoir affronter ou éviter ; avec l'explication du flux et du reflux, de la direction des courants, l'auteur donne quelques détails pleins d'intérêt sur la vitesse des vagues, l'apparition des barres et des mascarets, la puissance de ces terribles lames de fond, capables de déplacer de gros canons et de rejeter à dix ou douze mètres plus loin des blocs du poids de trente-six tonnes.

La côte elle-même n'est pas dépourvue de pittoresque ni de grandeur. Les falaises y élèvent leur cime et laissent crouler

comme à regret un de ces morceaux que la violence des vagues ne cesse d'ébranler. Des dunes se forment; arrêtées par un tronc d'arbre, un arbuste, une épave, elles franchissent l'obstacle et montent, comme dans le golfe de Gascogne, jusqu'à de soixante-quinze à quatre-vingt-dix mètres de hauteur. Des alluvions sont recouvertes par les sables; minées par les eaux, elles cachent leurs fonds vaseux où l'imprudent qui s'y engage disparaît victime de sa témérité. Au-dessus des tours, des signaux s'agitent, des drapeaux montent et descendent; de leurs feux rouges, verts, blancs ou bleus, fixes ou scintillants comme les étoiles, les phares indiquent le continent; les bouées, les bateaux-phares signalent les endroits dangereux; l'auteur complète ces leçons par quelques notes détaillées sur les tours les plus anciennes, comme la tour d'Ordre de Boulogne, les phares de la Hève et de Cordouan, etc.

Puis, passant à une série de phénomènes plus intimes, à l'explication de la vie animale et végétative qui, encombrant nos plages, étale ses variétés capricieuses et s'agite sous les formes les plus diverses, l'auteur en vient à décrire et à classer dans un ordre déterminé de nombreux êtres à peine connus.

Le lecteur appréciera l'utilité de tant de renseignements que les souvenirs personnels de l'écrivain, fruit d'une expérience de quinze années, lui ont permis de rendre instructifs et attrayants.

P. D., S. J.

2 000 ans d'histoire, par de Launay. Paris, Flammarion, 1894. In-12, pp. 355. Prix : 3 fr. 50.

Nous ne saurions trop féliciter M. de Launay de l'idée qu'il a eue de communiquer au public le fruit de très longues et très intelligentes recherches sur le berceau de ses ancêtres, la vallée d'Aulnay. L'auteur s'est moins attaché à la partie géographique ou descriptive du Hurepoix qu'à l'histoire de sa famille : c'était son droit. Tel qu'il est, son livre est intéressant pour tous, car il est accompagné de réflexions générales.

Les catholiques ne liront pas sans intérêt la page 39, que nous copions textuellement.

« C'était en 1096. Payen, fils de Foulques de Launay, et sa femme Hodierne donnèrent totalement de leurs possessions à la sainte église du bienheureux Martin des Champs l'église située

sur la montagne appelée *Montmartre*, c'est-à-dire, l'autel et la châsse, la sépulture, le pourtour pour y construire les demeures des frères, ainsi qu'une moitié de charrue de terre labourable. » N'est-ce pas un titre de gloire qui en vaut bien mille autres ?

Ils sont bien moins glorieux, mais plus célèbres, ces « Philippe et Gautier d'Aulnay, complices des brus de Philippe le Bel et écorchés vifs en place de Grève. Nous retrouvons un de Launay au dix-septième siècle, bâtissant le château de Versailles. Nous les voyons, à la même époque, graveurs et imprimeurs parisiens.

Branche aînée ou branche cadette, hommes d'épée ou de plume, ils ont reçu ce suprême hommage du dernier de leurs descendants. Puissent toutes nos vieilles familles françaises trouver un historien aussi convaincu, aussi sérieux que M. de Launay.

A. LEFEVRE.

Les Étapes d'un touriste en France. *Promenades et excursions dans les environs de Paris. Région du Nord.* — I. *La vallée de Montmorency, les bords de l'Oise, la forêt de Carnelle, Chantilly.* — III. *Creil, Clermont, Beauvais et sa région, Gisors et le Vexin,* par Alexis MARTIN. Paris, Hennuyer, 1894. 2 vol. in-12, pp. XI-160-5 et XII-349 à 519-5, avec gravures et cartes coloriées. Prix : chaque vol., 3 francs.

Ce guide à la main, vous ne regretterez pas de revoir Chantilly, que vous connaissez tous, mais dont aucune description aussi exacte ne vous a encore détaillé les souvenirs historiques. Cependant, s'il était permis de discuter les assertions d'un *cicerone* aussi sûr que M. Alexis Martin, on pourrait lui contester que la chambre à coucher du grand Condé soit *intégralement* « conservée telle qu'elle était quand il mourut en 1686 » (p. 143); et il faudrait bien réclamer pour l'église *Saint-Louis*, de la Maison professe des Jésuites aux dix-septième et dix-huitième siècles, l'admirable monument des cœurs des Condés (p. 145). Cette église, appelée aujourd'hui *Saint-Paul-Saint-Louis*, ne doit être en rien confondue avec l'église paroissiale *Saint-Paul*, actuellement détruite et dont elle n'a hérité que le nom.

Une confusion de personnes encore plus regrettable est de faire de La Bruyère le précepteur du *fils* du grand Condé (p. 138).

Élevé par les Jésuites de Bourges, Condé confia l'éducation de Henry-Jules de Bourbon son fils (1643-1709) aux Pères de La Falluère et Bergier, lesquels le suivirent à Namur et à Anvers. C'est son *petit-fils* qui, au sortir du collège de Clermont, eut l'auteur des *Caractères* pour maître d'histoire, à partir du 15 août 1684.

M. Alexis Martin est dans le vrai en nous montrant Henri-Jules établissant définitivement la résidence de sa maison princière à Chantilly (p. 138); il aurait même pu ajouter qu'il fit achever les décorations de l'admirable salle nommée la *Galerie de Condé*, mais il ne faudrait pas faire remonter l'exécution des toiles représentant les batailles à l'année *1665*. C'est *1685* qu'on doit lire, et ceci a son importance. En effet, le premier tableau représentant Rocroi fut peint du vivant du grand Condé, qui mourut l'année suivante, mais il n'en est pas de même de tous les autres. L'auteur aurait pu remarquer aussi que la dernière toile, celle de la bataille de Seneffe, si magistralement racontée naguère par Mgr le duc d'Aumale, vient d'y être réintégrée, au moins en copie, puisque l'original, enlevé lors de la Révolution, est resté à Versailles. Je sais bien qu'il est difficile de tenir à jour l'état de ces merveilleuses collections qui augmentent sans cesse.

L'orthographe de quelques noms propres a souffert des typographes : *Statonice* pour *Stratonice* (p. 143) et *Caïn* pour *Cain* (p. 141), le grand animalier qui vient de mourir.

H. CHÉROT, S. J.

BELLES-LETTRES

I. — **Le Nouveau Mystère du siège d'Orléans,** drame en vers, par Émile Eude, architecte du monument de Vaucouleurs. Orléans, Herluison, 1894. In-16, pp. xxv-226. Prix : 10 fr.

II. — **La Sœur de Duguesclin,** scène historique en vers, avec chœur (1373), par Émile Eude. Paris, Retaux, 1894. In-18, pp. 36. Prix : 1 franc.

III. — **Les Fabliaux,** études de littérature et d'histoire littéraire du moyen âge, par Joseph Bédier, ancien élève de l'École normale et de l'École des Hautes Études, maître

de conférences à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Bouillon, 1893. Grand in-8, pp. XXVII-485. Prix : 12 fr. 50.

IV. — Victor Hugo après 1852 : *l'exil, les dernières années et la mort du poète*, par Edmond BIRÉ. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. XI-379. Prix : 3 fr. 50.

V. — Depuis, par Auguste VACQUERIE. Paris, Calmann Lévy, 1894. In-8, pp. 268. Prix : 7 fr. 50.

VI. — Paysages de France et d'Italie, par Pierre DE NOLHAC. Paris, Lemerre, 1894. In-12 carré, pp. 151. Prix : 3 fr. 50.

VII. — Récital mystique, par Adrien MITHOUARD. Paris, A. Lemerre, 1893. In-8 jésus, pp. 110. Prix : 3 francs.

I. — Le *Nouveau Mystère du siège d'Orléans* fut joué avec applaudissement, en cette bonne ville, le 8 juin 1894, quatre cent soixante ans après l'ancien *Mystère*. L'ancien, publié en 1862, compte plus de 20 000 vers, et renferme une forte dose d'ennui pour les vaillants qui se hasardent à le feuilleter. Figurez-vous la *Pucelle* de Chapelain arrangée en scènes, dans une langue vingt fois plus plate et dix fois plus rocailleuse ! Le *Nouveau Mystère,* de M. Eude, ne ressemble point à ces vieilleries, encore qu'il ait une saveur antique, une naïveté, une grâce qui fleurent le droicturier langage parlé par la Pucelle et par les gens d'armes qui déconfirent l'Anglois. M. Eude n'a emprunté au vieux *Mystère* que les plus heureuses scènes, et n'en a gardé qu'une centaine de jolis vers, enchâssés proprement dans un riche écrin de poésie.

Cette poésie est histoire ; c'est tout le *miracle* de Jeanne d'Arc, jusqu'à la victoire de Patay, cet épilogue de la délivrance d'Orléans. Tous les personnages principaux de la merveilleuse épopée y défilent tour à tour ; grâce à des changements de décors qui remplacent, non sans avantage, les « establies, loges, mansions et sièges » où nos bons aïeux faisaient tenir la création, le déluge, le sacrifice d'Abraham, la moitié des miracles de l'Évangile, etc., sans parler du ciel, du monde et de l'enfer.

M. Eude ne veut, comme son gentil page Louis de Coutes, être payé de sa peine « que par la seule pensée d'avoir travaillé *pour l'honneur de sa Dame* ». (P. XXIV.) Sa Dame, c'est Jeanne la Vénérable, pour laquelle il a rimé ce *Mystère* et ses aimables

Poèmes johanniques, et à laquelle il élève en nobles pierres le monument de Vaucouleurs. Sa Dame l'a bellement inspiré; son érudition historique et littéraire aussi. Œuvre vraiment originale, qu'il faut ou voir et ouïr, ou lire. Cela vous fait revivre, pour trois heures, au milieu de l'incomparable *Geste* qui sauva et refit la France, *en nom Dieu*.

II. — Julienne, sœur du bon connétable messire Bertrand Duguesclin, laquelle devint abbesse de Saint-Georges de Rennes, fut brave comme son frère; à telles enseignes que, seule, avec quelques damoiselles ses amies, elle défendit, contre 200 *godons*, son castel de Pontorson, en Normandie. C'est ce joli fait de *chevalerie* que M. Eude met en scène pour damoiselles du dix-neuvième siècle. Ses vers sont de vaillants alexandrins, dignes de l'héroïne Julienne. En voici une demi-douzaine, où la sœur fait le portrait de son frère Bertrand Duguesclin :

Voilà le chevalier, vrai fils de saint Louis;
Humble, pieux, prudent (comme on chante à la messe),
Fidèle à son devoir et ferme en sa promesse...
Il épargne le peuple et défend les petits :
Parmi tous les routiers qui désolent la France,
Lui seul a pour devise : *Honneur et délivrance.*
Il sert Chevalerie en féal, loyaument;
Il l'a dit : à ses yeux, c'est comme un sacrement. (P. 15.)

Belles leçons, que nous recommandons chaudement et *loyaument.*

III. —Voici une très grosse thèse sur de menus sujets ; un arsenal de documents; plus de 500 pages compactes, émaillées de citations, de titres, de noms, de dates, de références; un peu d'allemand, un peu de grec, un peu d'hindou, pour fleurir les broussailles de la discussion : sans ces fioritures, une thèse n'a l'air de rien; cela ressemble à un livre. Le tout est réparti en une quinzaine de chapitres serrés, auxquels s'accolent nombre d'appendices. D'aucuns estimeront que c'est beaucoup s'étendre, et s'allonger outre mesure sur de petites choses. Mais c'est une thèse, et, qui plus est, une thèse de *folk-lore;* or, en pareil cas, il convient qu'on soit infini.

M. Bédier a feuilleté presque tous les ouvrages savants parus sur la matière, et les ouvrages savants abondent. Il va au fond de

ces mille et une créations populaires où s'égayaient nos bons aïeux. Il pousse les fouilles dans toutes les directions; peut-être, de ci et de là, s'attarde-t-il aux détails des détails. Il aligne des calculs d'hypothèses ingénieuses, où il emploie même des formules d'algèbre.

On ne s'attendait guère
A voir l'algèbre en cette affaire.

Il dresse des tables généalogiques de *Contes*, comme cela se pratique pour des dynasties. Mais il sait, il analyse, il raisonne, il prouve. Nous avons surtout admiré ses conclusions contre le système qui fait venir de l'Inde absolument tous les *contes* et *fabliaux* (les érudits, qui veulent le paraître, écrivent *fableaus :* c'est du dernier genre). Citons, entre autres, le chapitre IV : *Influence des recueils de contes orientaux réduite à sa juste valeur.* Signalons, à un autre point de vue, le chapitre X : *l'Esprit des fabliaux.* Ces récits grecs, indiens, gaulois, scandinaves, kabiles, etc., ne sont que médiocrement édifiants. Quand on va des fables Milésiaques et du Panchatantra aux fantaisies de Boccace ou de Straparola, même en passant par le moyen âge, par le *Lai d'Aristote*, le *Lai de l'épervier*, le *Chevalier au chainse*, voire les *Trois Bossus*, on risque fort de patauger en pleines grivoiseries, gaillardises et contes gras. L'esprit dit « gaulois » y déborde, même contre Dieu et ses saints. *Clergé*, *chevaliers*, *bourgeois*, *manants*, tout en est éclaboussé. Nous félicitons M. Bédier d'avoir glissé sur les *Contes obscènes*, encore bien qu'il les mentionne et qu'il cite en courant.

De tout cela, trois conclusions : 1° la thèse de M. Bédier sur les *Fabliaux* est docte, complète, presque trop complète; 2° tous les peuples ont semé des *Contes* sur leur route ; et cette littérature ne fait pas trop d'honneur à l'humanité. Il y a là-dedans un peu d'esprit, pas trop, et pas mal de boue.

IV.— Cinquième et dernier tome de ces curieuses et merveilleuses études biographiques; digne couronnement d'une œuvre colossale de patience, de vérité et de justice. D'aucuns, sans preuves du reste, ont voulu voir en M. Biré un ennemi personnel de V. Hugo, un démolisseur de parti pris.

La *Préface* du présent volume nous montre tout au rebours que M. Biré commença par admirer jusqu'à l'enthousiasme le poète

des *Rayons et des Ombres :* il avait été quasi ébloui par les rayons de l'enfant sublime, chantre de la royauté : plus tard seulement il aperçut les ombres. Un premier mensonge découvert, sans malice aucune, l'induisit à sonder de plus près, jusque dans les recoins, l'histoire de l'Homme-Océan ; il le fit, il perça et creva les nuages amoncelés autour de l'idole : et nous lui devons ces innombrables révélations, où, pièces en main, il établit que V. Hugo fut, à bon escient ou non, l'un des plus puissants menteurs qui aient paru sous le soleil.

La devise du poète et de ses audacieux biographes semble avoir été renouvelée de Voltaire : « Mentez ! il en restera quelque chose ». Grâce à M. Biré, il n'en reste rien, pour les gens de bonne foi : sauf un V. Hugo réduit aux proportions de l'humanité, hélas ! d'une humanité peu triomphante.

Le volume va de 1852 à 1885 ; de l'exil, que le poète voulut prolonger vingt ans, pour narguer les amnisties, jusqu'au jour du carnaval funèbre où le poète des antithèses énormes, qui « laissait *sept millions* dans ses coffres », fut traîné au Panthéon sur le *corbillard des pauvres* (p. 371). Pour faire place à Hugo, la République chassa Dieu de l'église Sainte-Geneviève ; et, dernière antithèse, le corps d'un président assassiné par un lecteur de Hugo (du moins, on l'a dit), vient d'être posé là, près du poète qui a écrit :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

M. Biré le suit pas à pas dans tous les détails de sa vie à Jersey, à Guernesey, en Belgique, à Paris ; et, à travers ses œuvres lamentables de haine ou de folie, des *Châtiments* à l'*Ane* et au delà. Le critique historien a tout vu, tout noté. Ce livre instructif, attachant, vengeur, est un régal pour le lettré érudit, un soulagement pour la conscience : c'est un suprême chapitre — véridique celui-là — des *Châtiments*.

Le *Victor Hugo après 1852* semble être un admirable et excellent commentaire des trois mots quasi prophétiques, écrits par L. Veuillot, le 3 mai 1871 : « V. Hugo... laissera de beaux morceaux, mais rien d'entier, et quelle biographie ! »

V. — Que signifie le gros adverbe étalé sur ce gros in-octavo café-au-lait? M. Vacquerie se hâte de nous éclaircir, en prose, ce

mystère forgé par lui-même. L'adverbe veut dire ceci : *De 1848 à 1894*. Il y a donc, en ce gros in-octavo, quarante-six ans de vie et de rimes; quarante-six ans de révolutions, de bruit et de folie, pendant lesquels, chez l'heureux M. Vacquerie,

> Sans quitter la cime sacrée,
> Le Beau combat, et le Beau crée. (P. 11.)

Le « Beau crée », depuis 1848; et M. Vacquerie, de même; en dépit des sifflets, malgré les critiques, ces scélérats, ces gueux,

> Ces Jésuites de l'art avec leur distinguo ! (P. 51.)

M. Vacquerie, depuis 1848, eut affaire à d'autres gueux pires encore que les Jésuites de l'art; Napoléon III ayant eu l'audace de lui faire palper les « murs humides et barbares » de la Conciergerie; et la reine d'Angleterre l'ayant chassé de Jersey, où il avait suivi le Prométhée Hugo, « cet immortel » (p. 36). Ces horreurs, que le soleil a vues sans rebrousser chemin, se sont accomplies, tandis que Napoléon III, le bandit, l'assassin, était (ô honte!)

> Léché par le juge et le prêtre ! (P. 37.)

M. Vacquerie, ombre de V. Hugo, exècre (cela va de soi) « les prêtres et les rois » (p. 79); il en veut de toutes ses forces aux Papes et à l'Église :

> Sa conscience dit à l'Eglise : Tu mens ! (P. 145.)

Sa conscience, ou sa muse, ou sa bile, disent même à Dieu toutes les choses impertinentes qui lui passent par la fantaisie ; et Dieu sait s'il lui en passe : cela tient du torrent, ou de l'avalanche.

A part le poème intitulé *A Paul Meurice*, où il y a de l'esprit et qui est un pastiche de divers morceaux des *Contemplations*, le gros livre de M. Vacquerie est indigent. C'est une longue redite, ou réminiscence, des *Châtiments*. Dans les *Châtiments*, Hugo crie plus haut, frappe plus fort (pas plus juste), blasphème plus dru, hait plus âprement, insulte plus lâchement, et entasse des énormités plus... énormes. *Depuis* répète tout cela, mais comme un écho lointain et faible. Quand on a fermé le lourd volume, et qu'on cherche à formuler son jugement, deux vers de M. Vac-

querie obsèdent la mémoire : on a beau faire des efforts pour les chasser, ils reviennent. Voici donc ce que M. Vacquerie (p. 16) dit à *Un critique :*

Le livre que tu viens de louer (?) est stupide;
Le fond en est baroque et la forme insipide.

VI. — Ces *Paysages de France et d'Italie* forment un grand album poétique d'environ 170 sujets, d'une inspiration plus souvent gracieuse et douce, parfois d'une grande allure; ce sont des pastels, ce sont des dessins, des miniatures, des compositions savantes ou délicates. De ces sujets variés, un vrai peintre, un héritier de ceux dont M. de Nolhac garde les chefs-d'œuvre au musée de Versailles, ferait plus d'un tableau superbe, parlant moins encore aux regards qu'à la pensée.

M. de Nolhac semble avoir vu les scènes qu'il emprunte à l'Italie avec l'imagination de notre Poussin ; celles qu'il emprunte à la France, surtout à l'Auvergne, rappellent mieux la fantaisie de Corot. Le poète de ces *Paysages* est un poète érudit ; il se souvient des ancêtres latins, italiens, français, qui ont su voir et exprimer : il les invoque, il s'en pénètre, et il parle une langue sobre et classique ; sauf peut-être en certains *Essais métriques*, d'un genre moins défini, que lui-même intitule, ou juge, de ces deux mots : *Curiosis nugæ.*

Avant d'écrire, il a relu Pétrarque; il a relu les *Bucoliques* ou les *Géorgiques* sur les monts d'Albe,

Sur les monts pleins d'histoire où gisent les débris,
Nous allions tout un jour en récitant Virgile;
Et, graves, nous marchions dans les genêts fleuris. (P. 9.)

A travers ces *Paysages*, il passe comme un souffle de printemps, et la lumière s'épand en douces ondées. M. de Nolhac aime la lumière, toute lumière vraie qui vient d'en haut ; il se le dit en ses nobles strophes *Ad mortem :*

Toi qui, plus que la gloire, as cherché la lumière,
Le soleil étérnel t'éblouira demain;
Va courageusement, pars dans ta foi première :
La Vérité vivante est au bout du chemin. (P. 130.)

VII.—M. A. Mithouard est poète; il plane, de cent coudées, audessus des rimeurs à la douzaine : il a du talent; il a des idées;

il fait de beaux rêves et des vers charmants ; il rime comme un millionnaire du Parnasse ; il est croyant ; il invoque même *Notre-Dame des Poètes*. Bref, M. A. Mithouard est doué de toutes les qualités enviables qui mènent à la gloire par un sentier fleuri.

Mais alors pourquoi ce privilégié s'abaisse-t-il à être décadent ? Pourquoi daigne-t-il être *verlainien ?* Pourquoi choisit-il un titre qui est une énigme ? Qu'est-ce, au juste, et en français, qu'un *Récital mystique ?* Et sous ce titre, entre ces deux couvertures jaunes qui enserrent des poèmes curieux, personnels, pourquoi tant de vocables bizarres, de rythmes abracadabrants, de chevauchées apocalyptiques? Pourquoi le poète du *Récital* ressemble-t-il (oh! de loin) à son moine Jean, lequel débite des « oraisons sidérales », en tirant sur la corde qui pend de la lune « à la face de gypse » et en sonnant les angelus de minuit !

V. DELAPORTE, S. J.

I. — **Un Voyage imprévu,** par G. Félix. Tours, A. Cattier. In-8, pp. 235. Prix : 2 fr. 25.

II. — **Agnès.** Tours, A. Cattier. In-8, pp. 195. Prix : 2 fr. 25.

III. — **L'Enfance d'un saint,** par Ch. Buet. Tours, A. Cattier. In-8, pp. 128. Prix : 1 fr. 25.

I. — Les hirondelles savent ou elles vont, car la Providence les dirige, mais les quatre jeunes voyageurs dont on raconte l'histoire ne se doutent même pas du but de leur excursion ; ils ont les poches gonflées d'or, c'est déjà bien ; ils montent dans l'express-Orient, comme ils monteraient dans le train d'Espagne, et vogue la vapeur ! Nous les retrouvons à Jérusalem.

II. — Agnès est aveugle de naissance ; de plus, son enfance se passe dans la misère noire ; cependant Dieu fait rayonner dans son âme le soleil de son amour, elle aime Jésus-Christ ; elle l'aime encore lorsque la fortune lui envoie ses trésors ; elle mérite d'être l'instrument dont la Providence se sert pour convertir ses parents, adeptes fervents du protestantisme.

III. — Dans l'*Enfance d'un saint* M. Ch. Buet nous dépeint en traits colorés les prémisses de la vie de François de Sales. Il nous montre en cette âme d'enfant la générosité, la douceur, l'intelligence qui ont fait de notre saint une des gloires de l'Eglise.

A. LEFEVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris). — Avril. — Relations entre la foi et la raison, *abbé de Broglie*. — Les origines de l'architecture, *C. C. Charaux*.

Mai. — Essai d'une théorie nouvelle de la connaissance. Les catégories et les procédés, *Léon Jouvin*.

Juin. — L'évolution du Spinozisme, *B. Aimant*.

Juillet. — Substantialisme et phénoménisme en psychologie. Le synergisme, *V. Ernoni*.

Août. — Relations entre la foi et la raison, *abbé de Broglie*. — La conversion de saint Augustin, *P. Festugière*. — Maximes et réflexions, *comte de Charencey*.

Association catholique (Paris). — 15 mai. — Les classes dirigeantes en présence des questions sociales, *Funck-Brentano*. — Discours du comte Albert de Mun (30 avril). — Situation matérielle et morale de la commune de Villemontoire, *E. Forzy*.

15 juin. — Histoire économique de l'Angleterre au moyen âge, *H. Bussoul*. — Le capitalisme fin de siècle, *R. Meyer*.

15 juillet. — Un programme qui vient à son heure, *marquis de la Tour-du-Pin-Chambly*. — Situation de la Sicile, *E. Niggio*.

15 août. — Démocratie contre ploutocratie, *marquis de la Tour-du-Pin de Chambly*. — Le remède à l'anarchie, *comte de Ségur-Lamoignon*. — Grandeur et décadence des classes moyennes, *Funck-Brentano*.

Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne (Montauban). — 1er trimestre 1894. — Prélats originaires de Tarn-et-Garonne, *Emeran Forestié* et *abbé Galabert*.

2e trimestre. — Conférence de Mgr Biet sur le Thibet et étude sur ses monnaies, *capitaine de Villaret*.

Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes (Gap). — N° 10. 2e série. — Objets archéologiques découverts à la Batie-Montsaléon (1801-1830), *abbé Guillaume*. — Herborisations au Lautaret, *Flavien Brachet*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris). — 15 avril. — La classe de philosophie dans les lycées, *Ch. Huit*.

15 mai. — Foi et patrie, *E. Keller*.

15 juin. — M. Silvy, *Mgr d'Hulst*.

15 juillet. — L'éducation dans l'Université, *L. Lescœur*.

15 août. — La piété dans les écoles libres. Ce que doit être le livre, *Abbé X*.

Bulletin de l'Institut catholique (Paris). — 25 avril. — Une université allemande, *P. Rousselot*. — Les problèmes généraux de la linguistique, *baron de Vaux*.

25 mai. L'Eglise de France en 1789, *A. Largent.* — Riemann grammairien, *P. Lejay.*

25 juin. — Rapport sur les travaux de la Faculté de théologie, *A. de La Barre.*

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Valence). — Mai-juin. — Bibliographie historique du Dauphiné au moyen âge, *chanoine U. Chevalier.*

Juillet-août. — Histoire religieuse de Saint-Laurent en Royans, *abbé Fillet.* — Histoire du Pont-de-Beauvoisin, *abbé Perrin.*

Canoniste français (Paris). — Mai. — Du droit de l'Église sur les institutions de bienfaisance, *A. Pillet.* — *Acta sanctæ Sedis.*

Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris). — 16 avril. — Recherches sur la rigidité cadavérique, *J. Tissot.*

23 avril. — Exemple d'approximations successives divergentes, *E. Picard.*

30 avril. — Digestion sans ferments digestifs, *A. Dastre.*

7 mai. — Le triangle des séquences, *M. Darboux.*

15 mai. — Augmentation des récoltes par le sulfure de carbone, *A. Girard.*

21 mai. — Triméthylène et propylène, *M. Berthelot.*

28 mai. — Comète Brooks, *G. Rayet.*

23 juillet. — Couleurs de cobalt pour peinture sur porcelaine, *M. Béraud.*

30 juillet. — Dernières phases géologiques et climatériques du sol barbaresque, *A. Pomel.*

6 août. — Nouvelles recherches anthropologiques et paléontologiques dans la Dordogne, *E. Rivière.*

13 août. — La question du calendrier à Constantinople et en Russie, *Tondini.*

Correspondant (Paris). — 25 avril. — Les origines de l'anarchie, *Louis Proal.*

10 mai. — Palestrina, *M. Brenet.*

25 mai. — Les Juifs au milieu des Grecs sous Alexandre le Grand et ses successeurs, *cardinal Meignan.*

10 juin. — Quelques années de la jeunesse de Montalembert, *Léon Lefébure.*

25 juin. — L'agriculture aux États-Unis, *E. Levasseur.*

10 juillet. — Notre tâche aujourd'hui et demain, *Léon Ollé-Laprune.*

25 juillet. — Le catholicisme en Australie, *abbé Lemire.* — L'action, le caractère et la volonté, *Henri Joly.* — Le mouvement révolutionnaire en Italie. La Sicile, *comte Joseph Grabinski.* — Lettres d'ambassadrices et souvenirs de grandes dames, *M. Dronsart.* — Louis XIV et les papes, *L. de Lanzac de Laborie.* — L'agriculture aux États-Unis, *E. Levasseur.* — Lettre apostolique aux princes et aux peuples de l'univers, *marquis de Gabriac.*

10 août. — Une visite à Pulmann-City, *A. Delaire.* — Un diplomate français à Londres (1871-1877), Lettres et impressions, V. *Charles Gavard.* — Les comédiens révolutionnaires, *Victor Fournel.* — Le Conclave, *M. de Marcey.* — Les Sheridans, *M. Dronsart.* — Kassala et Souakim, *L. Desforges.*

Cosmos (Paris). — 28 avril. — La réforme des boissons, *G. de Dubor.* — La rivière d'Ain, *Tardy.*

5 mai. — Le globe marin de Mgr Rougerie.

12 mai. — Les causes de la fièvre typhoïde, *Dr L. Ménard.*

19 mai. — Les moines et le travail des mains.

26 mai. — Le traitement de la mort apparente.

2 juin. — De la rédemption et de la

pluralité des mondes habités, *Pierre Courbet*.

9 juin. — Araignées et leur venin, *P. Camboué, S. J.*

16 juin. — Chauffage des voitures de chemin de fer, *P. Guédon*.

23 juin. — Du pain à travers les âges, *Laverune*.

30 juin. — La bannière de Jeanne d'Arc, *E. Eude*.

7 juillet. — Le monopole de l'alcool, *G. de Dubor*.

14 juillet. — La bicyclette à boules.

21 juillet. — L'abbé Fortin. — Nouveau traitement contre la morsure des serpents, *L. Pervinquière*.

28 juillet. — Signaux phoniques de brume, *B. B.* — Le climat et les affections de poitrine. — Notes de voyage à Samarie et en Galilée, *Germer-Durand*. — Le général de La Moricière, *A. R.*

3 août. — Dieu et la science, *A. Maumené*. — Le nombre; notion et définition, *Ch. Marsillon*. — Nécessité pour les autruches et la plupart des oiseaux d'avaler des corps durs, *Sappey*.

11 août. — La fabrication des cycles en 1894, *Y. Guesdon*.

18 août. — Compteur d'énergie électrique système Brille, *de Contades*.

Économiste français (Paris). — 21 avril. — Les contributions indirectes en France en 1893 et 1892.

28 avril. — Contexture générale du budget de 1895.

12 mai. — Les sociétés coopératives et le droit commun.

19 mai. — L'impôt sur les revenus.

26 mai. — Nécessité d'une reconstitution des partis politiques.

2 juin. — Règlements d'atelier.

9 juin. — Colonisation française en Afrique.

23 juin. — Monopole de l'alcool.

30 juin. — Tâche du nouveau Président.

7 juillet. — Vote des contributions directes.

14 juillet. — Systèmes fiscaux des divers pays.

21 juillet. — La propriété des mines et les mines inexploitées en France et en Belgique.

28 juillet. — Les municipalités socialistes.

4 août. — Définition des principes financiers de la Révolution française.

11 août. — La situation des houillères en France.

18 août. — L'Empire du Japon : population, agriculture, industrie, commerce, finances et impôts, organisation militaire, civilisation.

Enseignement chrétien (Paris). — 16 avril. — L'enseignement secondaire scientifique. De la formation des professeurs ecclésiastiques. *A. Pautonnier*.

1er mai. — M. de Quatrefages, *Dr Maisonneuve*. — Du merveilleux en littérature, *J.-M. V.*

16 mai. — Taine, *Ch. Huit*. — La classe d'histoire, *F. Hamant*.

1er juin. — La classe de philosophie, *A. Boué*.

16 juin. — L'art d'interroger en classe, *J.-V. Bainvel, S. J.*

1er juillet. — Souvenirs de Birmanie, *E. Richard*.

16 juillet. — Du livre et du tableau noir, *J.-V. Bainvel, S. J.*

Institutes des fastes du Sacré-Cœur (Paray-le-Monial). — 21e cahier. — Les saints et le règne de Notre-Seigneur, *baron de Maricourt*.

22e cahier. — Le *Pactum Romanum* comme base du Saint-Empire romain.,

23e cahier. — Le Hiéron de Paray.

Journal des Économistes (Paris). — 15 août. — L'Etat et la Société. Le socialisme et l'individualisme, *Maurice Block*. — La question des noirs aux Etats-Unis, *G. Tricoche*. — Le mouvement agricole, *G. Fouquet*. — Revue des principales publications économiques en langue française, *M.*

Rouxel. — Les dettes publiques russes de 1862 à 1894, *L. Winiarsky.* — Le meeting annuel du Cobden blub. — Les assurances contre les accidents en Allemagne, *P. Muller.*

Journal du Droit canon (Paris). — Avril. — De la pratique du for ecclésiastique; conséquences fâcheuses qui découlent de son abandon; futilité des prétextes allégués.

Mai. — La Chambre des députés et le nonce apostolique.

Juin. — La genèse des fabriques. Ce qu'on appelait « fabriques » au IIIe siècle.

Messager du Sacré Cœur (Toulouse). — Février. — Emilie d'Oultremont, fondatrice de Marie-Réparatrice.

Mars. — Thérèse de Saint-Joseph, du Carmel de Tours (1819-1890).

Avril. — Paul du Broutel († 5 avril 1891).

Mai. — La vénérable Jeanne d'Arc. La paysanne et l'inspirée.

Juin. — L'apôtre saint Martial.

Juillet. — Marie-Louise, l'une des victimes de la catastrophe de Saint-Gervais.

Août. — La solution nécessaire des questions sociales.

Nature (Paris). — 21 juillet. — La dynamite dans l'antiquité, *lieutenant-colonel Hennebert.* — Le Caire port de mer, *G. Béthuys.* — Les machines à écrire, *Gaston Tissandier.* — Résultats d'exploitation des tramways électriques. — Comment on construit une maison en Amérique, *G. Pellissier.* — Une visite aux ardoisières d'Angers, *L. de Launay.* — La science pratique, *J. L.* — Châssis transformateur de photographies, *G. Mareschal.*

28 juillet. — Voitures automobiles, *E. Hospitalier.* — Les rayons cathodiques, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Pêche aux saumons dans la Colombie britannique, *Albert Tissandier.* — Influence de l'abondance de l'alimentation des plantes sur la longueur de leurs racines, *E. Bréal.* — Un planimètre économique, *E. H.* — Trombe dans le Calvados, *Gaston Tissandier.*

11 août. — Ancienne machine à puiser l'eau, *N.-J. Raffard.* — Skiascope-optomètre, *E. Hoffmann.* — Atelier photographique à orientation variable, *G. M.* — Matelas électro-thermogénique, *E. H.* — Un vieil orang-outan, *E. Oustalet.* — Collection de montres de M. P. Garnier, *Gaston Tissandier.*

18 août. — La marine de guerre Japonaise, *X..., ingénieur.* — L'échauffement et l'inflammation spontanée des foins, *M. Berthelot.* — La maladie des blés et l'oscine de l'avoine, *Ch. Poirson.* — L'absinthe, *A.-M. Villon.* — Le canal maritime de Manchester, *Daniel Bellet.* — Les moteurs à gaz, *J. Laffargue.* — La structure du système nerveux, *Dr Félix Regnault.* — Le ginkgo ou arbre aux quarante écus, *J. Poisson.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris). — Mai. — L'étendard de Jeanne d'Arc à Notre-Dame de Paris, *G. Martin.* — Deux portraits inédits de Jeanne d'Arc, *Ch. Clair, S. J.* — Du rythme dans la musique grégorienne, *A. Dechevrens, S. J.*

Juin. — A propos de deux portraits de Jeanne d'Arc, *C. C.*

Juillet. — La tunique inconsutile d'Argenteuil, *J. Roussel.* — Du rythme dans la musique grégorienne, *A. Dechevrens, S. J.* — A travers les musées d'Allemagne, *comte Guy de La Rochefoucauld.* — Quelques églises, *J. Heuzey.* — Musée de Lyon, *T. Guédy.*

Août. — Le jugement dernier dans l'art, *abbé Bouillet.* — Une visite au Glaspalast de Munich, *J. Dusonchet.* — La chambre de la signature, *R. P. Godet.*

Nouvelle Revue (Paris). — 1er avril. — La représentation proportionnelle

Angot des Rotours. — Au Siam, *Henri Bryois.*

15 avril. — Portraits inédits du second Empire, *Corentin-Guyho.*

1er mai. — L'esprit nouveau, *M. de Marcère.*

15 mai. — Le pont sur la Manche, *Villemont.*

1er juin. — A Palestro, *commandant Grandin.*

15 juin. — Autour de l'exposition d'Anvers, *A. Badin.*

1er juillet. — Esquisse de psychologie politique, *comte de Mouy.*

1er août. — Lettres politiques de Louis-Napoléon Bonaparte. — Un favori de Jacques Ier, « Rochester », *Hector de la Ferrière.* — Leconte de Lisle, *Frédéric Loliée.* — Bandi, *Henri Montecorboli.*

15 août. — Ernest Havet et son œuvre religieuse, *M. Vernes.*

Nouvelle Revue théologique (Tournai). — T. XXVI, n° 3. — Secrétariat des brefs. — S. Congrégations du Concile, de la Discipline régulière, des Evêques et réguliers, des Indulgences. — S. Inquisition. — S. Congrégation des Rites. — S. Pénitencerie apostolique. — Conférences romaines.

Questions actuelles (Paris). — 24 mars. — Documents sur la fête de Jeanne d'Arc et répertoire chronologique.

31 mars. — Les Sœurs de Charité et l'Assistance publique.

7 avril. — M. Spuller aux sociétés savantes. — L'enregistrement et les Congrégations religieuses.

14 avril. — La municipalité parisienne.

21 avril. Fouilles de Dahchour.

28 avril — Discours du Pape aux Espagnols (18 avril).

5-12 mai. — Le socialisme à la Chambre.

19 mai. — Jeanne d'Arc et le xxe siècle.

2 juin. — Nos marins au Siam.

9 juin. — Discours de M. l'abbé Lemire à Reims.

16 juin. — Jeanne d'Arc au Sénat.

23 juin — Le mariage civil en Hongrie.

30 juin-7 juillet. — Vie et funérailles de M. Carnot.

14 juillet. — L'impôt progressif sur le revenu.

21 juillet. — Léon XIII et la neutralité scolaire.

28 juillet. — L'anarchie. — L'assassin de M. Grosgurin. — Leconte de Lisle.

4 août. — Congrès eucharistique de Reims. — Loi contre les anarchistes. — Concours général. — Procès de la Banque romaine.

18 août. — Roumanille. — Le traité franco-congolais. — Le procès des Trente. — Germanisation des Etats-Unis. — Le congrès scientifique catholique de Bruxelles.

Réforme sociale (Paris). — 1er avril. — Vouloir et agir, *J. Angot des Rotours.*

16 avril. — Les fabriques d'église et leur nouvelle comptabilité, *Maurice Lambert.*

1er mai. — Idées avancées, idées rétrogrades, *Urbain Guérin.*

16 mai. — La vraie Amérique, *Raphaël-Georges Lévy.*

1er juin. — Souvenirs d'un voyage au Congo français, *G. Barrat.*

16 juin. — L'évolution et les trois formes de la féodalité en France. — *A. des Cilleuls.*

1er juillet. — Séances générales, réunions de travail et visites industrielles.

16 juillet et 1er août. Décentralisation de l'industrie dans les campagnes, *J. Chorat.*

16 août et 1er septembre. — Un grand patron modèle : M. Léonce Chagot, *Ch. Hamel.*

Revue administrative du culte catholique (Lille). — Mars. — Appel au législateur mieux informé. — Re-

vendications épiscopales (suite). — L'interpellation de M. de Baudry d'Asson. — Questions choisies relatives à la session de Quasimodo.

Avril. — Hors la loi les services hors budget! — Revendications épiscopales (suite). — Déclaration d'abus et esprit nouveau. — Comment l'impôt sur le revenu s'applique aux congrégations religieuses. — Communication aux conseils municipaux des budgets et comptes des fabriques. — Questions choisies.

Mai. — L'équivoque. — Le Gouvernement et les Evêques. — Le monopole des pompes funèbres. — Ne mutilez pas les timbres mobiles. — Déclaration d'abus et esprit nouveau. — Questions choisies.

Juin. — Déclarations gallicanes. — La proposition de M. Gendre sur le casuel des cultes. — La proposition de M. André Lebon sur la comptabilité des fabriques. — Arrêt du Conseil d'Etat du 5 janvier 1894. — Le droit d'exclusion dans les communautés religieuses. — Propriété des objets mobiliers nécessaires au culte. — La perception du casuel en Belgique. — Questions choisies.

Revue biblique (Paris). — Avril. — La révélation du nom divin Jéhovah, *Ch. Robert*. — La cosmogonie mosaïque, *J. Semeria*. — L'Apocalypse d'Isaïe (24-27), *Fr. J.-M. Lagrange. O. P.* — L'apparition de Dieu à Moïse, *Fr. A. Montagne, O. P.* — Epigraphie chrétienne et Antiquités romaines trouvées à Jérusalem, *Germer-Durand*. — Inscription grecque à Jérusalem, *Fr. Séjourné, O. P.*

Juillet. — Maspha et les villes de Benjamin : Gabaa, Gabaon et Beroth, *L. Heidet*. — L'Apocalypse de saint Jean, *Gallois*. — Comment s'est formé le Nouveau Testament, *P. Battifol*. — La création d'après la Genèse et la science, *Ch. Robert*. — Saint Augustin et la Bible, *C. Douais*. — La tablette de Lachis, *Fr. V. Scheil*. — « Christum in cubile », *P.* — Chronique, *Fr. M. Lagrange, O. P.* — Une tradition biblique à Jérusalem. — Bibliographie. — Revue des livres et des revues.

Revue bleue (Paris). — 24 mars. — Vert-Vert et la vie dans les couvents de femmes au XVIII[e] siècle, *J. Wogue*.

31 mars. — Kossuth et la nationalité hongroise, *F. Amouretti*.

7 avril. — Réforme des études supérieures de droit, *E. Boutmy*.

14 avril. — La comédie en province au temps de Molière, *M. Baluffe*.

21 avril. — La presse et l'éducation de la démocratie, *E. Spuller*. — Tolstoï, *N. Zagoskine*.

28 avril. — Balzac, *P. Flat*.

5 mai. — La campagne de 1792, d'après le journal d'un dragon de Condé-Cavalerie.

12 mai. — Nos humoristes, *Bergeret*.

19 mai. — Edouard Grenier, *E. Faguet*.

26 mai. — Un exorcisme en Angleterre sous Élisabeth, *T.-G. Law*.

2 juin. — France et Congo, *M. Rouire*.

9 juin. — Paul Bourget et Albert Sorel, *A. Rambaud*.

16 juin. — Vagabondage et mendicité, *F. Dreyfus*.

23 juin. — Le suffrage féminin en Angleterre, *A. Moireau*.

30 juin. — Les syndicats ouvriers, *E. Berr*.

7 juillet. — La conception d'un livre, *E. Mouton*.

14 juillet. — Nos cinq présidents, *Hector Depasse*.

21 juillet. — Anatole France, *G. Pellissier*.

28 juillet. — Leconte de Lisle, *Léon Barracand*.

4 août. — Un oublié du XVII[e] siècle : Jacques Esprit, *A. Baluffe*.

11 août. — Maîtres d'histoire : Renan Taine et Michelet, *E. Faguet*.

18 août. — Ames modernes, *R. Chandoz.*

Revue catholique d'Alsace (*Rixheim*). — Mars. — Vie de saint François d'Assise, *A. Largent.*

Avril. — La mission des Loges, d'après le conciliabule maçonnique de septembre 1893, *N. Delsor.*

Mai. — Le séminaire épiscopal du Haut-Rhin pendant la Révolution, *I. Beuchot.*

Juin. — Causerie scientifique, *Dr L. Kueny.*

Juillet. — Notice sur la collégiale de Surbourg. — Le droit de collation laïque et de patronage dans la Haute-Alsace sous l'ancien régime, d'après des documents inédits.

Revue catholique de Bordeaux. 25 mars. — Fraude et mévente des vins, *E. Maufras.*

10 avril. — Le vieux Bordeaux à la Bibliothèque Impériale de Vienne, *T. de Larroque* et *A. Geffroy.*

25 avril — Amiral Jaubert de Barrault et les pirates de la Rochelle, *T. de Larroque.*

10-25 mai. — Hommage à Jeanne d'Arc.

10 juin. — Le titre de Sainte-Pudentienne, *E. Allain.* — Un certificat de douceur délivré par Henri IV au futur cardinal de Sourdis, *T. de Larroque.*

25 juin. — Promotus episcopus Vivariensis, *E. Allain.*

10 juillet. — Une histoire de nos séminaires, *E. Allain.*

25 juillet. — Les reliques de saint Louis à la Montjoie, *T. de Larroque.*

10 août. — Le club des Sans-Culottes de Bourg, *E. Maufras.*

Revue catholique des institutions et du droit (Paris). — Avril. — Les testaments dans l'ancien droit français, *X. d'Haucourt.*

Mai. — Le mouvement néo-bouddhiste, *William de Rouzaud.* — Consultation sur la question des fabriques, *A. Rivet.*

Juin. — La propriété au point de vue du droit et du fait; le socialisme, les capitalistes, *A. Onclair.*

Juillet. — La neutralisation de Rome, *P. Guérin.* — Théorie chrétienne de la guerre, *L. Olivi.* — Le barreau libre pendant la Révolution, *L. Martin.*

Août. — Progression du budget des dépenses de l'État, *comte de Luçay.* — De quelques principes économiques en matière d'impôts, *H. Baugas.* — L'impôt sur les successions, *Hubert-Valleroux.* — La question des fabriques, *J. Jamet.*

Revue chrétienne (Paris). — 1er avril. — Notice sur la vie et les œuvres de M. de Pressensé.

1er juin. — La France et le protestantisme, *Roger Hollard.*

1er juillet. — La protestation de saint François d'Assise, *E. Comba.*

1er août. — Prévost-Paradol, *R. Reuss.* — Prison préventive, *J. Arboux.* — Mouvement géographique en 1893, *Dupin de Saint-André.* — La photographie des couleurs, *E. Monod.* — Cimetière de campagne, *H. Babut.*

Revue de Gascogne (Paris). — Avril. — L'idiome gascon à la Sorbonne, par M. Lanusse, *L. Couture.*

Mai. — Le château de la Gardère. Un portrait de Gaston IV de Foix, *T. de Larroque.*

Juin. — La Fronde dans les Landes, III, *abbé Tauzin.*

Revue de la jeunesse catholique (Paris). — Mars. — Crédit agricole et caisses rurales, *J. Gairal.*

Avril. — Seconde session du conseil fédéral, 12-15 avril 1894.

Mai. — Les mines et les mineurs dans l'ancienne organisation du travail, *J. Sarda.* — Le congrès ouvrier chrétien de Reims, *François Veuillot.*

— Hyde de Neuville, *Pierre du Magny*. — Choses de Bretagne, *Paul Thomas*.

Juin. — Les conférences de Notre-Dame, *Georges Gariel*.

Juillet. — Châteaux de Gascogne, *Ph. Lauzun*.

Juillet. — Souvenirs de conférences populaires, *E. Flornoy*. — Une abbaye sous l'ancien régime, *Rouillé d'Orfeuil*. — Maxime du Camp, *Hyacinthe Le Franc*. — L'œuvre des bibliothèques roulantes, *R. Berga*.

Revue de l'art chrétien (Lille-Paris). — Tome V, 2e livraison. — La scène de la Visitation au portail de Moissac, *E. Rupin*. — Le Yorkshire et le Nord-Est de l'Angleterre, *J. Soil*. — Justification archéologique des reliques de sainte Cécile à Albi, *Mgr Barbier de Montault*.

Tome V, 3e livraison. — Broderies, *L. de Farcy*.

Revue de l'enseignement secondaire et supérieur (Paris). — 15 mars. — Réforme de l'enseignement de la philosophie, *J. Gautier*.

22 mars. — Le mouvement poétique, *E. Trolliet*.

29 mars. — Wagner et le génie français, *O. Billaz*.

5 avril. — Réunion annuelle des société savantes à la Sorbonne.

12 avril. — Néo-catholicisme, *Picavet*.

Revue de l'histoire des religions (Paris). — Novembre-décembre 1893. — Le Bouddhisme, *Barth*. — Les Hérodes et le rêve hérodien, *Réville*.

Mai-juin 1894. — La vie de saint Gall et le paganisme germanique, *L. Knappert*. — La reine de Saba, *J. Deramey*. — Contes bouddhiques, *G. de Blonay* et *L. de La Vallée-Poussin*.

Revue de Lille. — Avril. — L'homme est-il interglaciaire ou postglaciaire, *N. Boulay*.

Mai. — Les Etats généraux du Languedoc, *V. Canet*. — Brizeux, *C. Lecigne*. — La physionomie d'une armée française en Allemagne au dix-huitième siècle. — François Bacon, *T. Delmont*.

Juin. — Un nouvel enseignement des sciences sociales et politiques à Lille. — L'ancienneté de l'homme en France, *N. Boulay*.

Juillet. — La crise monétaire et l'union latine, *Louis Selosse*. — L'ancienneté de l'homme en France, *N. Boulay*. — Les fouilles de M. de Morgan, *E. de Pas*.

Août. — Deux philosophes écossais, *A. de Margerie*. — Descartes en Hollande, *C. Looten*. — Jeanne d'Arc dans la littérature contemporaine, *A. Sevin*.

Revue de métaphysique et de morale (Paris). — Mai. — Opportunité d'une édition nouvelle des œuvres de Descartes, *E. Boutroux*. — Hétéronomie et autonomie, *E. de Hartmann*. — La logique de Hégel, *G. Noël*.

Juillet. — Nature du raisonnement mathématique, *H. Poincaré*. — Renan : Dieu et la nature, *G. Séailles*. — L'utilitarisme et ses nouveaux critiques, *G. Belot*. — Concept du transfini, *P. Tannery*.

Revue de Saintonge et d'Aunis (Saintes). — 1er mai. — Tombeau gallo-romain à Royan. — Cimetière mérovingien à Ebéon. — Arènes et musée de Saintes.

1er juillet. — Le bataillon des Amazones d'Aunay. — Le vingtième anniversaire de la Société des Archives.

Revue des Deux Mondes (Paris). — 1er avril. — Afrique romaine, *G. Boissier*. — L' « Introduction à la vie dévote », *René Doumic*.

15 avril. — Le règne de l'argent, *Anatole Leroy-Beaulieu*. — La jeune littérature allemande, *Édouard Rod*. — La revision constitutionnelle, *duc de Broglie*.

1er mai. — Seneffe (1674), *M. le duc d'Aumale.* — Prévost-Paradol, *G. Valbert.*

15 mai. — La dernière campagne (1675), *M. le duc d'Aumale.* — L'assistance par le travail, *comte d'Haussonville.*

1er juin. — Donatienne, *René Bazin.* — Le règne de l'argent, *A. Leroy-Beaulieu.* — L'Italie dans la Triple Alliance, *C. Benoist.* — Chicago et la science américaine, *J. Violle.* — A propos d'un débat religieux, *vicomte Melchior de Vogüé.*

15 juin. — La frontière, *J. Claretie.* — Marie de Médicis, les Concini et l'évêque de Luçon, *G. Hanotaux.* — Le cadenas et les droits de douane, *Charles-Roux.*

1er juillet. — Le caractère des races humaines, *A. Fouillée.* — La condition de la femme aux États-Unis, *Th. Bentzon.* — Aubanel, *E. Lintilhac.* — L'éducation et la réforme de l'instruction publique en Angleterre, *G. Valbert.*

1er août. — Le gouvernement de l'Église et le Sacré-Collège en 1894, *C. Benoist.*

15 août. — Le congrès religieux de Chicago et la réunion des églises, *G. Bonet-Maury.* — La science de l'agriculture, *P.-P. Dehérain.*

Revue des Facultés catholiques de l'Ouest (Angers). — Avril. — Influence et rôle du christianisme dans la formation du droit international, *F. Lucas.*

Juin. — Étude du domaine congéable. Une vieille coutume bretonne, *P. Henry.* — Les regrets de Joachim du Bellay, *Alexis Crosnier.* — La rouille du poirier, *F. Hy.* — Anjou et Vendée. III. Marceau, *H. Daguenier-Desormeaux.*

Août. — Pourquoi Bossuet doit-il plaire et plaît-il à nos contemporains, *H. Pasquier.* — Le vicomte E. Melchior de Vogüé et son œuvre, *R. Bazin.*

Revue des questions historiques (Paris). — 1er avril. — Fin du nouvel empire chaldéen, *F. de Moor.* — Marine française sous Charles VIII, *A. Spont.* — Débuts du joséphisme, *abbé Gendry.* — Cardinaux noirs (1810-1814), *Geoffroy de Grandmaison.* — Seigneurs d'Arsur en Terre Sainte, *comte de Mas-Latrie.* — Chronologie biblique, *marquis Terrier de Loray.* — Courriers anglais, belge et russe. — Chronique. — Revue des périodiques. — Bulletin bibliographique.

Revue des religions (Paris). — Mars-avril 1894. — La Pseudo-critique biblique moderne, *abbé de Moor.*

Mai-juin. — Les déformations crâniennes et le concile de Lima, *comte de Charencey.* — La science des religions, *abbé Z. Peisson.*

Juillet-août. — Le Livre de Judith, *abbé de Moor.*

Revue des sciences ecclésiastiques (Paris). — Février. — De la fin de l'Etat ou des sociétés civiles, *R. P. Caudron.* — La Hollande catholique, *abbé Leuridan.*

Mars. — La science et la Bible, *chanoine Bourgeat.*

Avril. — La science et la Bible, *abbé Bourgeat* (suite).

Mai. — Hypogées et momies, *abbé Rohart.*

Juin. — La comtesse Jeanne de Flandre, *Mgr Dehaisnes.* — Du fondement objectif de la notion du beau, *abbé H. C. D.*

Revue du Lyonnais. — Février. — Les savants lyonnais et les Bénédictins de Saint-Germain des Prés, *abbé J.-B. Vanel* (fin). — Mémoire sur le mode de captage et l'aménagement des sources thermales de la Gaule romaine, *Dr Humbert-Mollière* et *Dr E. Poncet.*

Mars. — Les Lyonnais à la Sorbonne, *A. V.*

Avril. — Industrie de la soie en France, *Natalis Rondot*.

Mai. — Morel de Voleine, sa vie et ses œuvres, *H. de Terrebasse*.

Juin. — Notice sur le castel du prince ou de la Greysolière, à Écully, *G. P.* — L'industrie de la soie en France, *Natalis Rondot*. — Morel de Voleine, sa vie et ses œuvres, *H. de Terrebasse*. — La deuxième édition de « Pauca paucis », *P. de Bouchaud*.

Revue du Midi (Nîmes). — Mars. — Les rancunes du dieu Hugo, *L. Bascoul*.

Avril. — Le chapeau cardinalice du P. Joseph, *P. Apollinaire*.

Mai.— Jeanne d'Arc, *A. Ricard*.

Juin. — Gounod au pays de Mireille, *A. Delacroix*.

Juillet.— Les États du Languedoc, *A. Pieyre*.

Revue du monde catholique (Paris). — 1er avril. — Le budget des cultes et la séparation de l'Église et de l'Etat, *J. Cantrel*. — Les catalogues épiscopaux de l'ancienne Gaule, *abbé Trouet*. — Vie poétique de Lamartine, *G. Maze*.

1er mai.— Taine, *Edmond Biré*.— Fables jésuites, *XX*.— Jeanne d'Arc, *A. du Courneau*. — Catholiques et socialistes belges et suisses, *U. Guérin*.—Un combattant de l'armée de la Loire, C. *Derouet*.

1er juin.—Monothéisme et mythologies, *P. Fontaine, S. J.* — Un nouveau François d'Assise, *L. Bascoul*.

1er juillet. — Le bienheureux Urbain V, *Dom Th. Berengier*. — Les congrès sociaux, *U. Guérin*. — Le Salon de 1894, *Marquet de Vasselot*. — Le stick, *abbé Vigneron*.

1er août.— L'irréligion de l'avenir, d'après M. Guyau, *P. J. Fontaine, S. J.* — Le bienheureux pape Urbain V, *Dom Th. Berengier*. — Politique religieuse du second Empire jusqu'à la guerre d'Italie, *J. d'Estienne*. — Le cardinal Fesch, *abbé Casabianca*. — L'Église et le socialisme dans les deux mondes, *Léonce de la Rallaye*.

Revue française de l'Étranger et des colonies (Paris). — Avril. — Congo. Défaite des Arabes à Kassongo.

Mai. — Tonkin. Places de ravitaillement, routes d'invasion, *Schreiner*.

Juin. — L'accord anglo-congolais et les responsabilités, *Édouard Marbeau*.

Juillet. — La situation en Algérie appréciée par un Anglais, *A. S.*

Août. — Haut Congo, écoles et missionnaires français, *G. Delmanche*.— Madagascar, sol et climat, *A. Grandidier*. — L'Égypte pharaonique, *Z.* — Le réseau ferré tunisien, *G. Vasco*. — Tonkin, conseils aux colons, *E. Duchemin*.

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris). — 30 mars. — Faisceau sensitif, *J. Soury*.

15 avril. — Lutte contre l'oïdium et le mildiou, *P. Ferrouillat*.

30 avril. — Les bases positives de la stéréochimie, *J. Van't Hoff*.

15 mai. — Les expériences de M. d'Arsonval sur les propriétés physiques et physiologiques des courants alternatifs, *L. Olivier*.

30 mai.—La mécanique générale à l'exposition de Chicago, *G. Richard*.

15 juin.—La paralysie générale et l'ataxie locomotrice, *Dr J. Nageotte*.

30 juin. — L'action de la lumière sur les microbes.

15 juillet. — La lutte des nations sur le terrain de l'industrie chimique, *A. Haller*.

30 juillet. — Théorie cinétique des gaz, *H. Poincaré*.

15 août. — Les mathématiques pures dans l'antiquité, *L. Autonne*.

Revue historique (Paris).— Juillet-août. — La réaction féodale sous les fils de Philippe le Bel, *Ch. Dufayard*. — Les « Œconomies royales » de Sully et le grand dessein de Hen-

ri IV, *Ch. Pfister.* — Récit inédit de la mort du cardinal de Richelieu, *Lud. Lalanne.* — Madame, mère du Régent, et sa tante, l'électrice Sophie de Hanovre. Nouvelles lettres de la princesse Palatine, *G. Depping.* — Le nabab René Madec (1735-1784) et la cession à Louis XVI du delta de l'Indus, *Émile Barbé.* — Bulletin historique : France, *Louis Farges* et *G. Monod.*

Revue Philosophique (Paris). — Avril. — Problème du monisme dans la philosophie du temps présent, *E. de Roberty.*

Mai. — Règles de la méthode sociologique, *Durkheim.* — Sentiment et analyse, *Rauh.*

Juin. — Actions d'arrêt dans les phénomènes de la parole, *Binet* et *Henri.*

Juillet. — Observations et documents sur les paramnésies.

Août. — L'ancienne et les nouvelles géométries, *J. Delbœuf.* — Influence de l'âge sur la mémoire immédiate, *Bourdon.* — Les règles de la méthode sociologique, *E. Durkheim.*

Revue Scientifique (Paris). — 24 mars. — Le mal de montagne, *Chauveau.*

31 mars. — Ponts métalliques transportables, *Léo Dex.*

14 avril. — Les fumeurs d'opium.

21 avril. — La défense de l'organisme, *Ch. Richet.*

28 avril. — La nutrition de la cellule, *A. Gautier.*

5 mai. — La navigation en Extrême-Orient, *L. Reverchon.*

12 mai. — La force osmotique, *Van't Hoff.*

19 mai. — La traction électrique, *C.-M. Gariel.*

26 mai. — La science de l'énergie, *H. Le Chatelier.*

2 juin. — La société des amis des sciences, *R. Vallery-Radot.*

9 juin. — Les ascensions à grande hauteur, *G. Hermite.*

19 juin. Natalité et masculinité, *A. Dumont.*

23 juin. — Les tremblements de terre, *Stanislas Meunier.*

30 juin. — Audition colorée des aveugles, *M. Philippe.*

7 juillet. — La question du désarmement.

14 juillet. — L'état mental des dégénérés, *M. Magnan.* — Un appareil volant, *Léo Dex.*

21 juillet. — Une nouvelle méthode en géologie.

28 juillet. — La marche et la station chez l'homme sain et chez les malades myopathiques, *Paul Richer.*

4 août. — Projet d'organisation en France d'un service d'archives photographiques documentaires, *L. Vidal.* — La genèse et la nature des atomes, *A. Duponchel.*

11 août. — Congrès scientifiques.

18 août. — Influence de la lumière sur les microbes, *H. Marschall Ward.* — Les cadavres salés dans l'ancienne médecine judiciaire, *A. Corre* et *P. Aubry.*

Revue thomiste (Paris). — Mai. — Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres à l'Université de Paris, *R. P. Denifle.* — L'évolution sociale et politique de l'Église d'après M. Spuller, *R. P. Schwalm.*

Juillet. — L'empire du diable, *R. P. Monsabré.* — La justice criminelle et la peine de mort, *R. P. Hébert.* — La peinture religieuse aux expositions de 1894, *R. P. Sertillanges.*

Science catholique (Paris-Auteuil). — 15 avril. — Le bouddhisme, *A. Roussel.*

15 mai. — J.-B. Jaugey, *R. P. Pesnelle.* — Saint Joseph appartient-il à l'ordre hypostastique? *L. Bellouvet.* — L'Université catholique internationale de Fribourg, *C. Morel.*

15 juin. — La volonté, *Dr Surbled.*

15 juillet. — Ile de Paques. —

Eclaircissements sur la passion de sainte Ursule, *Dom Plaine*. — Un épisode oublié de l'histoire primitive d'Israël, *Fl. de Moor*.

15 août. — L'argument de saint Anselme, *H. Gayraud*.

Science sociale (Paris). — Avril. — L'Eglise et l'esprit nouveau, *Robert Pinot*.

Mai. — Gladstone. — La vieille Angleterre et l'Angleterre moderne, *Paul de Rousiers*.

Juillet. — Le personnage d'Odin et les Caravaniers iraniens en Germanie, *Ph. Champault*.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical review (Philadelphie). — Juillet. — Le mois du Précieux Sang et le scapulaire rouge.

Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa. — 12e série, nos 11 et 12. — Evêchés portugais en Orient, *C. C. de Nazareth*.

13e série, nos 3 et 4. — Célébration du cinquième centenaire de la naissance de l'infant Dom Henrique. — Lettres envoyées de l'Amérique du Sud (1882-83), *A. Lopes Mendes*.

Boletin de la real Academia de la historia (Madrid). — Mai. — Recherches historiques relatives au Guipuzcoa, *J. Gomez de Arteche*. — Station préhistorique de Badajoz, *L. Villanueva*.

Catholic world (New-York). — Juillet. — L'éducation chrétienne et patriotique aux Et ats-Unis, *Rev. Alfred Young*. — Coup d'œil sur les ordres militaires monastiques, *Rev. Reuben Parsons*.

Ciudad de Dios (Madrid). — 5 mai. — La Conversion de saint Augustin et le *Te Deum*, *P. Tirso Lopez*. —

20 mai. — La littérature régionale de Galice, *B. Garcia*.

5 juin. — Un congrès chrétien rabbinique, *P. Teodoro Rodriguez*.

20 juin — Astronomie, *P. Angel Rodriguez*.

5 juillet. — Le Pentateuque et l'archéologie préhistorique, *P. Honorato del Val*.

20 juillet. — Religion et morale des Grecs, *P. Fr. Cipriano Arribas*.

5 août. — La peine de mort et le droit de grâce, *P. Fr. Jeronimo Montes*.

Civiltà cattolica (Rome). — 5 mai. — Si la franc-maçonnerie est une société philanthropique. — Nicolas III Orsini (1277-1280).

19 mai. — Un mémoire des États-Unis à tous les gouvernements. — Agnès et Suzanne.

16 juin. — L'État moderne et les partis extrêmes. — Les actions et les instincts des animaux.

2 juillet. — Devoir des catholiques italiens en face de l'œuvre des congrès.

21 juillet. — Le miracle de Lourdes et la critique de Zola. — Des prétendues erreurs scientifiques de la Bible.

4 août. — La parole de Léon XIII et la paix armée.

18 août. — Le problème religieux de la vie humaine.

Dublin review (Dublin). — Janvier. — Les anciens offices de quelques saints d'Angleterre, *E. Gilliat-Smith*.

Avril. — Albi et les Albigeois, *R. Twigge*.

Juillet. — William George Ward, *W. Wilberforce*.

Hittudomanyi Folyoirat (Budapest). — Décembre 1893. — Le temple de Jérusalem, *S. Lajos.*

Literarische Rundschau (Fribourg en B.).

Mars. — La littérature catholique d'Angleterre en 1893, *Bellesheim.*

Avril. — Mirbt, L'élection de Grégoire VII, *Felten.* — Hanauer, Coutumes matrimoniales au moyen âge.

Mai. — Ouvrages récents de prédication, *Keppler.* — Zigon, De scientia media seu Thomismi cum Molinismo concordia, *Othen.*

Juin. — Strassburger Theologische Studien, *Funk.* — Desjardins, De la liberté politique dans l'état moderne, *Hertling.*

Juillet. — Kneer, Les origines de la théorie conciliaire, *Knöpfler.*

Août. — Huit, La vie et l'œuvre de Platon, *Bach.*

Monat-Rosen (Bâle) — 15 mai. — Le public des premières. — Un médecin original.

15 juin. — Les poètes, *Charles Mougel.* — Du pessimisme à l'anarchie, *G. de Montenach.*

15 juillet. — Le patriciat démocratique, *Ed. de Hallès.* — La morale avant Jésus-Christ, *E. Morand.*

15 août. — Un mal social, *E. Bise.* — Projets de réforme, *A. Vonderweid.*

Month (Londres). — Mai. — Dante et la « Divine Comédie », *C. Kegan Paul.* — Sur l'éducation secondaire des femmes catholiques.

La « Contemporary review » et l'encyclique du Pape sur la Bible, *Rev. Herbert Lucas.* — Le cratère éteint de la baie de Naples, *H. P. Fitz Gerald Marriott.*

Août. — Sur une basilique pour Londres. — Une théorie anglicane de l'Eglise, *E. Reginald Hull.*

Monumenta historica, S. J. (Madrid). — Juillet. — Chronique de la Compagnie de Jésus, 1550-1551.

Précis historiques (Bruxelles). — Mai. — L'apostolat des Sœurs dans les missions étrangères. — Philippe IV, roi d'Espagne, et la Compagnie de Jésus, épisode historique (1631), *J. Pra, S. J.*

Juin. — Les Pères Trappistes et les Missions africaines, *V. B.* — Le trésor de Notre-Dame de Hal à la fin du XVIII[e] siècle, *Fr. Kieckens, S. J.*

Juillet. — Mission du Kwango. La résidence de Kimuenza. — Souvenirs de saint Ignace à Montserrat et à Manrèse.

Août. — Le fils du grand Condé, son éducation en France et en Belgique, *H. Chérot, S. J.* — Mission du Bengale, *PP. Scharlaeken* et *Bodson, S. J.* — Mission du Kwango. — Date de la naissance de saint Ignace, *P. Alberdingk Thiym, S. J.* — Un monument élevé à Zwolle à Thomas à Kempis, *chanoine Delvigne.*

Przeglad powszechny (Cracovie). — Juillet. — Le panslavisme parmi les Kachoubes, *Matusiak.* — Sur les mots : « sous Ponce Pilate », *Morawski.* — Lettres de voyage en Asie, *Sapieha.* — Le Père Charles Antoniewicz, *Badeni.* — Pendant un séjour à Spreewald, *Sopodzka.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *juillet* — 20 *août* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

A. B. L. — *Les Fleurs du bien, ou Petit Courrier des bonnes pensées et des bons exemples.* Fontaine-sur-Saône, Robert (1894). In-18, pp. 305. Prix : 1 fr. 25.

Damoiseau (abbé). — *Documenta quædam sacræ Scripturæ, cum doctrina sanctæ Hildegardis de rationalitate et de antiquo dierum, composita cura et studio sac. Augustini Damoiseau.* In-8, pp. 48.

Isoard (Mgr), évêque d'Annecy. — *Les Quinze dernières années. Lettres adressées aux pouvoirs publics.* Annecy, Abry, 1894. In-8, pp. 124. Prix : 1 franc.

Jung (P. G.), S. J., directeur de l'Œuvre des Alsaciens-Lorrains à Troyes. — *Cantica Sion.* 220 *chants latins, anciens et nouveaux, à* 2, 3, 4 *voix égales, parfois mixtes, recueillis par le P. G. Jung, S. J.* Quatrième édition, corrigée avec soin et considérablement augmentée. Strasbourg, Le Roux; Paris, Haton (s. d.). In-16, pp. xii-516. Prix : 3 francs.

Knell (abbé J.), du diocèse de la Rochelle. — *Les Enfants de la Bible.* Tours, Mame, 1894. In-18, pp. 144. Prix : 45 centimes.

Poivet (abbé Hy.). — *Cæcilia. Recueil de chants sacrés, à une ou deux voix, en l'honneur du T. S. Sacrement, du Sacré Cœur, de la Sainte Vierge et des Saints Patrons.* Paris, Haton (s. d.). In-16, pp. vi-99. Prix : 1 fr. 50.

Robert (Charles). — *Les Etudes bibliques. Réponse à « l'Encyclique et les catholiques anglais et américains ».* Paris, Grasilier, 1894. In-8, pp. 63. Prix : 1 fr. 50.

Restagno (Demetrius), chanoine-archiprêtre de la cathédrale de Mondovi. — *Collectio casuum de re dogmatica, morali et liturgica.* Mon-

teregali, Imprimerie de l'évêché, 1893. In-16, pp. VIII-591. Prix : *franco*, chez l'auteur, 4 francs.

Ricard (Mgr), prélat de la maison de Sa Sainteté, vicaire général d'Aix. — *La Vraie Bernadette de Lourdes. Lettres à M. Zola.* Quatrième édition. Paris, Dentu, 1894. In-18, pp. 280. Prix : 3 francs.

Sabouret (abbé J.), aumônier des religieuses Norbertines, au Mesnil-Saint-Denis (Seine-et-Oise). — *Psautier accentué pour les vêpres du dimanche et des fêtes, pour les vêpres des morts et les complies, à l'usage des maisons d'éducation chrétienne, des maîtrises, des enfants de chœur, et de toutes les personnes qui désirent prendre part au chant des vêpres.* Paris, Haton, 1894. In-16, pp. 32. Prix : 20 centimes.

Vigouroux (abbé), prêtre de Saint-Sulpice. — *Dictionnaire de la Bible, contenant tous les noms de personnes, de lieux, de plantes, d'animaux, mentionnés dans les Saintes Ecritures, les questions théologiques, archéologiques, scientifiques, critiques, relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament, et des notions sur les commentateurs anciens et modernes, avec de nombreux renseignements bibliographiques.* Fasc. VI. Beck-Bigamie. Paris, Letouzey, 1894. In-4, col. 1537-1792, avec quatre planches hors texte, dont une chromolithographie. Prix : pour les souscripteurs, chaque fascicule, 5 francs.

Wilmers (le P. W.), S. J. — *Lehrbuch der Religion*, ein Handbuch zu Deharbes katholischem Katechismus und ein Lesebuch zum Selbstunterrichte. (*Cours de Religion*, Manuel complémentaire du Catéchisme catholique de Deharbes, et livre de lecture pour l'étude privée.) Munster, Aschendorff, 1894. 4 vol. in-8. Tomes I et II, pp. XV-662 et XVI-770. Prix : 13 Mk.

X***. — *Les Réflexions du cher frère, recueillies par un de ses anciens élèves.* Paris, Librairie d'éducation contemporaine, 1894. In-32, pp. 80. Prix : 75 centimes.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Demante (G.), professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris, archiviste paléographe. — *Etude historique sur les gens de condition mainmortable en France, au dix-huitième siècle. Appréciation, sur ce chef, des lois abolitives du régime féodal.* Paris, Picard, 1894. In-8, pp. 111. Prix : 3 francs.

Gautier (G. E. M.), ingénieur agronome. — *La Représentation artistique des animaux. Application, pratique et théorie de la photographie des animaux domestiques, particulièrement du cheval arrêté et en mouvement.* Paris, Mendel, 1894. In-18, pp. x-320. Prix : 5 francs.

Jollivet-Castelot, chimiste. — *La Vie et l'âme de la matière, essai de physiologie chimique. Etudes de dynamochimie.* Paris, Société d'éditions scientifiques, 1894. In-18, pp. 199. Prix : 3 fr. 50.

Mielle (abbé Paul), professeur de philosophie au grand séminaire de Langres. — *De substantiæ corporalis vi et ratione, secundum Aristotelis doctorumque scholasticorum sententiam, dissertatio metaphysica, quam apud Facultatem theologicam Lugdunensem propugnabat Paulus Mielle, philosophiæ, theologiæ jurisque canonici licentiatus.* Langres, Rallet-Bideaud, et chez l'auteur, 1894. In-8, pp. 431. Prix : 6 francs.

Montalcyon (G.). — *Pensées et réflexions. Points d'interrogation ? Ma philosophie.* Deuxième édition. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-16, pp. xvii-241. Prix : 2 francs.

Nourrisson (Paul), docteur en droit, avocat à la Cour d'appel. — *De la participation des particuliers à la poursuite des crimes et des délits. Etude d'histoire et de législation comparée.* Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques, concours de 1893. Paris, Larose, 1894. In-8, pp. 300. Prix : 6 francs.

Ollé-Laprune (Léon), maître de conférences à l'École normale supérieure. — *Le Prix de la vie.* Paris, Belin, 1894. In-18, pp. viii-490. Prix : 4 francs.

Pepin (le P. Th.), S. J. — *Sur une table auxiliaire de Gauss.* Rome, Imprimerie des sciences mathématiques et physiques, 1889. In-4, pp. 24.

— *Démonstration d'un théorème de Liouville.* Rome, Cuggiani, 1889. In-4, pp. 23.

— *Sur la décomposition des grands nombres en facteurs premiers.* Rome, 1890. In-4, pp. 31.

— *Nouvelle loi de réciprocité de Legendre.* Rome, 1890. In-4, pp. 9.

— *Sur l'équation indéterminée* $X^2 + cY^2 = z^3$. Rome, 1892. In-4, pp. 36.

— *Solution de quelques problèmes numériques énoncés dans la correspondance de Fermat.* Rome, 1892. In-4, pp. 28.

— *Démonstration du théorème de Fermat sur les nombres polygones.* Rome, 1893. In-4, pp. 15.

— *Solution de quelques équations bicarrées.* Rome, 1893. In-4, pp. 40.

— *Introduction à la Théorie des fonctions elliptiques.* Rome, 1894. In-4, pp. 129.

Rocquigny-Adanson (M. G.). — *L'Allée couverte de Gavr'inis.* (Extrait de la *Revue scientifique du Bourbonnais et du centre de la France.*) Moulins, Imprimerie Auclaire, 1894. In-8, pp. 10.

Rousseau (abbé L. du), professeur de philosophie à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles. — *Eléments de logique.* Bruxelles, Schepens, 1894. In-16, pp. 256.

SURBLED (Dr Georges). — *La Volonté. Etude de psycho-physiologie.* Arras, Sueur-Charruey, 1894. In-8, pp. 52.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

FAROCHON (P.-A.), ancien professeur de l'Université. — *Chypre et Lépante. Saint Pie V et Don Juan d'Autriche.* Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. 320, orné de 77 gravures. Prix : 5 francs.

FLAHAULT (abbé R.), directeur au collège de Notre-Dame des Dunes. — *Notes et documents pour servir à l'histoire des institutions ecclésiastiques de l'enseignement secondaire à Dunkerque, à partir du dix-septième siècle.* 1er fascicule. Dunkerque, Minet-Tresca, 1894. In-16, pp. 196.

HERLUISON (H.). — *Abrégé de la vie de Jeanne d'Arc, suivi du catalogue des livres, estampes et médailles, relatifs à la Pucelle d'Orléans, en vente à la librairie H. Herluison.* Orléans, Herluison, 1894. In-16, pp. 32.

LAPLACE (abbé L.), chanoine honoraire de Belley. — *La Mère Marie Deluil-Martigny, fondatrice de la Société des Filles du Cœur de Jésus.* Lyon, Vitte; Paris, Lecoffre, 1894. In-16, pp. XXIII-427. Prix : 3 fr. 50.

MOGUEL (Sanchez). — *Reparaciones historicas. Estudios peninsulares.* Primera serie. Madrid, 1894. In-16, pp. XVI-302.

MONIQUET (R. P.), S. J. — *Les Saints de l'Église de France. Les Saints de l'archidiocèse de Bordeaux. Saint Seurin, évêque de Bordeaux au cinquième siècle, et sa basilique.* Paris, Tolra, 1894. In-16, pp. 240. Prix : 2 fr. 50.

— *Saint Amand, évêque de Bordeaux au cinquième siècle, durant les invasions barbares.* In-16, pp. VI-221. (Même collection.)

PORCHER (Jacques). — *Les Étapes d'un touriste en France. Le pays des Camisards, la Margeride, les Cévennes, les gorges du Tarn, les Causses.* Paris, Hennuyer, 1894. In-16, pp. XIII-320, avec 46 gravures, dont 18 hors texte, et 1 carte coloriée. Prix : 5 francs.

SEPET (Marius). — *Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique.* Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 192. Prix : 2 fr. 50.

T'SERCLAES (Mgr de), prélat de la maison de Sa Sainteté. — *Le pape Léon XIII. Sa vie, son action religieuse, politique et sociale.* Avec une introduction par Mgr Baunard, recteur des Facultés catholiques de Lille. Paris et Lille, Desclée, 1894. 2 vol. in-4, pp. XV-567 et 636. Prix : 15 fr.; papier de luxe, 20 francs.

VAN HOOREBEKE (Ladislas), avocat à Gand. — *Quatre ans d'évolution,*

relation des principaux faits politiques et sociaux accomplis en Belgique (1890-1894), avec préface par M. Guillaume Verspeyen. Gand, Siffer; Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. 484. Prix : 6 francs.

BELLES-LETTRES

Broughton (Rhoda). — *Hélas!* Traduit, avec l'autorisation de l'auteur par A. Chevalier. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 367. Prix : 3 fr. 50.

Collection Lantoine. *Livres de lecture et d'analyse :* Homère. — *Odyssée* (extraits), avec une introduction, un index et des notes, par F. Allègre, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Masson, 1894. In-16, pp. 206.

Hérodote. (Extraits), par M. Corréard, professeur au lycée Charlemagne. Pages 267.

Plutarque. *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. Lemercier, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Caen. Pages 206.

— *Vies des Romains illustres* (Choix), par M. Lemercier. Pages 202.

Virgile. (Analyse et Extraits), par M. H. Lantoine, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris. Pages 262.

Eschyle, Sophocle, Euripide. (Extraits), par M. Puech, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Pages 220.

Plaute, Térence. (Extraits choisis), par M. Audollent, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont. Pages 403.

Aristophane. Pièces choisies par M. Ferté, professeur au lycée Saint-Louis. Pages 218. Prix : chaque volume cartonné, 2 francs.

Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. Session tenue au Mans les 14 *et* 15 *novembre* 1893. Le Mans, Monnoyer; Paris, siège de la Société bibliographique (2 et 5, rue Saint-Simon), 1894. In-8, pp. 518.

Delaporte (R. P. V.), S. J. — *Extraits d'auteurs français prescrits pour les classes de troisième, seconde et rhétorique, publiés sous la direction du R. P. V. Delaporte, S. J. — Les chroniqueurs, Montaigne, Pascal, Provinciales I, IV, XIII, Lettres du dix-septième siècle, Lettres du dix-huitième siècle, Voltaire, J.-J. Rousseau, Buffon.* Tours, Mame, 1894. In-18, pp. xiii-141, 252, 310. Prix : 3 francs.

Monceaux (Paul). — *Les Africains. Étude sur la littérature latine d'Afrique. Les Païens. Le génie africain et l'éducation classique. Manilius. Florus. Fronton. Aulu-Gelle. Apulée. Némésien. Macrobe. Capella. La vie littéraire à Carthage.* (Nouvelle Bibliothèque littéraire.) Paris, Lecène et Oudin, 1894. In-18, pp. v-500. Prix : 3 fr. 50.

Richard (Jules-Marie), ancien archiviste du Pas-de-Calais. — *Le*

Mystère de la Passion. Texte du manuscrit 697 *de la bibliothèque d'Arras.* Arras, imprimerie Laroche, 1893. In-8, pp. xxxvi-295. Prix : 10 francs.

ROMANS

Aigueperse (M.). — *Les Etapes de Simone.* Paris, Lecoffre, 1894, In-18, pp. 312. Prix : 2 fr. 50.

Daudet (Léon A.). *Les Morticoles.* Paris, Charpentier, 1894. In-12. Prix : 3 fr. 50.

Lambelin (Roger). — *Fils de Chouan.* Roman contemporain. Paris, Plon, 1894. In-18, pp. vii-294. Prix : 3 fr. 50.

Zola (Émile). — *Lourdes* (*Les trois villes*). Paris, Charpentier, 1894. In-12, pp. 598. Prix : 3 fr. 50.

Le 31 août 1894

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. Dumoulin et Cᵉ, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

30 SEPTEMBRE 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

S. Thomæ Aquinatis *doctrina sincera de Unione hypostatica Verbi Dei cum humanitate amplissime declarata*, auctore J.-B. Terrien, S. J., in cath. instituto Paris. S. theologiæ professore. Paris, Lethielleux, 1894. In-12, pp. 216. Prix : 3 fr. 50.

Le livre du R. P. Terrien s'adresse aux étudiants et surtout aux professeurs scolastiques. Son langage technique et concis n'est guère à la portée des profanes, ou de ceux qui s'occupent de théologie en amateurs. Le problème qu'il s'efforce de résoudre est depuis longtemps agité au sein des écoles ; et, de longs siècles encore, il tourmentera d'excellents esprits.

La révélation nous apprend qu'il existe en Notre-Seigneur deux natures, unies en une seule personne : c'est l'union hypostatique. Mais d'où vient que l'humanité du Christ ne constitue pas une personne? Que lui manque-t-il? Est-ce « une entité réelle », un « mode substantiel », qui lui servirait d'appui et de complément ? est-elle simplement privée, en naissant, de son indépendance, et avant de s'appartenir, soumise à la haute personnalité du Verbe ? Ils ne sont pas rares les théologiens qui s'arrêtent à l'une de ces deux solutions, à la seconde surtout. Plus subtile est l'opinion que le R. P. Terrien pense découvrir en saint Thomas. Il croit que, d'après l'enseignement du grand docteur, la nature humaine du Christ n'est point une personne, parce qu'elle n'a point d' « existence propre ». Son existence est celle même de la personne du Verbe. Son explication, on le voit, s'appuie *sur*

l'hypothèse de la distinction réelle entre l'essence et l'existence, dont il parle d'ailleurs fort au long dans la première partie de son livre.

Qu'on adopte ou qu'on rejette ses conclusions, il y a utilité pour le théologien à connaître son travail, à suivre dans toutes ses phases un système complet, savamment reconstruit et ingénieusement présenté. Ceux-là mêmes qui verraient d'un autre point de vue la doctrine de saint Thomas sur cette question, auront plaisir et profit à trouver groupés ensemble tous les textes du grand docteur qui s'y rapportent, avec les importantes conséquences que plusieurs théologiens — *à tort ou à raison* — déduisent de la distinction entre l'essence et l'existence.

F. TOURNEBIZE, S. J.

Cours complet de religion catholique, par le R. P. SIFFERLEN, S. J. — *Cours supérieur*. 1re année : *La Révélation ancienne et le Symbole* ; 2e année : *La Révélation chrétienne et la morale*; 3e année : *L'Église, la Grâce et les Sacrements* ; 4e année : *L'Histoire de l'Église*. Paris, Gaume, 1894. 4 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 le volume cartonné. (En un volume broché, pp. XXIII-608 : 4 francs.)

Il y a deux ans, le R. P. Sifferlen faisait paraître son *Cours moyen de religion catholique* (V. *Études*, *Partie bibliographique,* 31 octobre 1892). Aujourd'hui, il nous donne, et au complet, son *Cours supérieur*.

Ce cours est divisé en quatre volumes correspondant aux quatre classes supérieures de l'enseignement secondaire. On y trouve la même méthode que dans les volumes précédents : divisions multipliées, paragraphes courts où l'auteur s'attache à dire beaucoup en peu de mots, notions plutôt indiquées que développées. Le P. Sifferlen a voulu fournir un thème fécond aux explications du professeur. Longtemps professeur lui-même, il sait que le meilleur livre d'enseignement est celui qui ne dit pas tout.

Cependant, ici ou là, peut-être aurait-il pu dire davantage. Ainsi l'*Institution divine de l'Église* nous semble insuffisamment prouvée (p. 322). La question de l'infaillibilité du Souverain Pontife est omise. Quatre lignes sur les vœux de religion (p. 280), quatre lignes sur la sainte Vierge (p. 277), c'est vraiment trop maigre.

Le titre du premier volume : *Révélation ancienne et Symbole*, ne nous paraît pas heureux. Le second volume parle de Notre-Seigneur (on prouve deux fois sa divinité, p. 149-150 et p. 219-236) et de l'Église : mais ceci fait partie du Symbole.

Un certain nombre de négligences de style montrent quelque hâte dans le travail (par exemple, p. 587).

Le Cours du R. P. Sifferlen n'en reste pas moins précieux par sa précision ordinaire et par la disposition graduée des matières. Seul, croyons-nous, parmi les cours publiés en France, il offre aux élèves un enseignement varié, pour l'espace de sept années, en sept petits volumes distincts. L. ROURE, S. J.

I. — **Lourdes,** *Hommes et choses*, par l'abbé DOMENECH. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1894. 1 vol. illustré in-8, pp. 323. Prix : 3 francs.

II. — **Lourdes,** *depuis 1858 jusqu'à nos jours*, par le Dr BOISSARIE. Paris, Sanard et Derangeon, 1894. In-8, pp. VIII-516. Prix : 3 fr. 50.

III. — **Le « Lourdes » de Zola,** critique d'un roman, par l'abbé Joseph CRESTEY. Roger et Chernoviz, 1894. 1 vol. in-8, pp. 144. Prix : 2 francs.

I. — Tout a été dit sur Lourdes, semble-t-il.

L'ouvrage que nous annonçons n'en est pas moins intéressant, neuf, suggestif. Sous une forme humoristique, M. l'abbé Domenech nous fait l'histoire de Lourdes et nous montre les différentes faces du pèlerinage, le côté sérieux et religieux, le côté mondain, le côté industriel.

Rien n'échappe à son œil de lynx. La question médicale n'est même pas négligée. On signale avec de justes éloges le *Bureau des constatations*, fondé par notre estimé confrère M. de Saint-Maclou, et qui est destiné non pas à *contrôler* le miracle, mais à constater scientifiquement l'état des malades qui désespèrent de la science humaine et font appel au *grand Médecin*, par l'intercession bénie de la très sainte Vierge.

II. — Notre savant confrère le Dr Boissarie a publié un bon livre sur Lourdes, en 1891. Il le réédite aujourd'hui dans de meilleures conditions, en tenant compte des critiques faites. Nous lui

souhaitons le meilleur succès. Quelques chapitres nouveaux sont très appréciés, particulièrement celui qui réfute les objections de Charcot et de Zola et met en relief les efforts des médecins catholiques (Société de Saint-Luc, Faculté catholique de médecine à Lille, Bureau des constatations à Lourdes).

Les miracles de Lourdes sont très exactement narrés; et, en présence des certificats et des détails techniques qui les accompagnent, il est impossible de ne pas se rendre, à moins d'être de mauvaise foi. Le cas de Pierre Delannoy nous paraît seul suspect : nous espérons que le Dr Boissarie le fera disparaître dans sa troisième édition, qui sera, nous l'espérons, très prochaine.

III.—M. l'abbé Crestey nous donne une excellente critique du roman imaginé par Zola sur Lourdes. Son opuscule se divise en trois chapitres. Le premier montre combien la mise en scène du pèlerinage est dénaturée; le second signale la malveillance avec laquelle est traitée l'histoire de Lourdes; le troisième enfin aborde la question scientifique, et n'a pas de peine à prouver l'incompétence de Zola et de tous ses compères en libre-pensée.

L'œuvre de M. Crestey, un peu courte, est bonne : elle fait justice d'un mauvais livre qui fourmille d'erreurs et flatte les pires passions du siècle. Mais, comme le dit le savant abbé dans une conclusion qui sera la nôtre : « Qu'est-il question de vérité en tout ceci ? La vérité, ce sera le succès du bouquin. » Les éditeurs sont tout fiers d'annoncer que *Lourdes* est à l'Index et que sa lecture est interdite par les évêques du Canada. Opposons le silence à cette malheureuse réclame. Dr SURBLED.

La Vraie Bernadette de Lourdes. *Lettres à M. Zola*, par Mgr Ricard. Paris, Dentu (s. d.). In-18, pp. 280. Prix : 3 fr. 50.

Les affirmations fantaisistes de M. Zola dans son roman de *Lourdes* réclamaient un prompt démenti. Mgr Ricard, l'écrivain infatigable, s'est mis aussitôt à l'œuvre. Le *romancier* avait fait de la voyante de Massabielle une hallucinée et une exaltée. L'*historien* nous en retrace la vraie physionomie : physionomie attachante de pureté, de candeur, d'humilité, de désintéressement, de paix et de bon sens.

En même temps, Mgr Laurence, le curé Peyramale, le doc-

teur Boissarie sont vengés des étranges travestissements qu'on leur a infligés. Bref, c'est toute l'histoire du pèlerinage de Lourdes qui passe sous les yeux du lecteur dans un résumé vivant, net, entraînant.

« Œuvre de sincérité et de bonne foi », ces *lettres* gardent une allure constamment calme et courtoise. « J'en ai écarté, dit l'auteur, tout ce que les usages de la polémique tolèrent le plus facilement, le ton acerbe et même l'accent vif, si naturel à qui se sent atteint dans sa foi et son amour. »

On comprend aisément que le fond de l'ouvrage ne saurait être absolument neuf. Lourdes a eu ses historiens d'un mérite incontesté, qui se complètent l'un l'autre. Mgr Ricard n'avait que l'embarras du choix entre Mgr Forcade, M. Lasserre, le docteur Boissarie. Ce qui est neuf, c'est la mise en regard de ces différentes citations avec les fantaisies de M. Zola. — Il est curieux de voir à quel point un romancier qui se pique d'exactitude, qui professe même le culte de la minutie, se livre à son imagination à propos de détails qu'il lui était si facile de contrôler et qu'il semble n'avoir pu ignorer. L. ROURE, S. J.

La Stigmatisation, l'Extase divine et les Miracles de Lourdes, par le Dr A. Imbert-Gourbeyre, professeur à l'École de médecine de Clermont (1852-1888). Clermont-Ferrand, Bellet; Paris, Vic et Amat, 1894. 2 vol. in-8, pp. XLI-576 et 576. Prix : 15 francs.

Relever pieusement les traces que les miraculeuses visites de Notre-Seigneur ont laissées dans le corps et l'âme de ses favoris, c'est une œuvre d'apologétique bien appropriée aux besoins et aux exigences de notre temps. Et je ne connais pas en ce genre de démonstration plus nourrie de faits, plus étendue et plus attachante que celle du Dr Imbert-Gourbeyre. Dans le tome I de son volumineux ouvrage sont exposés les faits de la stigmatisation. Fort large est le sens qu'il donne à ce dernier terme : « La stigmatisation se compose de stigmates, d'extases et de sainteté; » aussi a-t-il été logiquement amené à décrire tous les phénomènes extra-naturels d'ordre physiologique, psychique, intellectuel ou moral qui ont précédé, accompagné ou suivi l'empreinte des sacrés stigmates; bref, c'est un tableau pré-

cis et détaillé du merveilleux divin dans les sept derniers siècles. A ne regarder que le nombre des stigmatisés, jamais liste aussi longue n'a été dressée. Au dix-septième siècle, un de leurs historiens, Théophile Raynaud, S. J., ne comptait pas plus de 15 stigmatisés. Jusqu'à cette époque, le Dr Imbert en retrouve près de 150; depuis le treizième siècle jusqu'à l'heure actuelle, il en énumère 321, dont 47 hommes. 293 ont appartenu à des ordres religieux; et c'est en Italie d'abord, puis en France, que sont écloses en plus grand nombre ces fleurs sanglantes de la Passion.

Rien d'émouvant comme de voir se dérouler, selon le cours des années et des siècles, la procession ininterrompue de tous « les blessés de l'amour divin ». Le jour de leur naissance, l'époque précise et les phases diverses de leurs miraculeuses blessures, rien n'est omis. On a une délicieuse échappée et comme un fragment de ce qu'il y a eu, sur la terre, de plus pur, de plus suave et de plus pathétique. On dirait de célestes apparitions, qui ne sont descendues, un instant, sur la terre, que pour y être marquées de la douloureuse empreinte de la croix. Toutes revivent, et, en défilant, posent plus ou moins longuement devant nous, en proportion de leur célébrité et de leur merveilleuse ressemblance avec le divin ami dont l'amour les a transpercées. Au cours du dix-neuvième siècle, le Dr Imbert compte déjà vingt-cinq stigmatisées. Dans ce nombre figurent Palma-Maria Matarelli d'Oria, en Italie; Louise Lateau, du Bois-d'Haine, en Belgique; Marie-Julie Jahenny de la Fraudais, près de Nantes. Ces malades extraordinaires, au sujet desquelles tous les docteurs catholiques ne sont point encore tombés d'accord, l'auteur les a visitées, examinées avec soin; et il ne doute pas que leurs stigmates et leurs extases ne soient miraculeux.

Dans le second volume, le Dr Imbert revient sur les principales scènes de stigmatisation qu'il a rapidement décrites. C'est l'analyse après la synthèse, le portrait après l'esquisse. Il fouille avec la précision d'un anatomiste et la sagacité d'un psychologue le corps et l'âme des stigmatisés. Il décrit les stigmates sous tous leurs aspects, en révèle les « prodromes », en trace la marche, en signale les variétés, en marque les « lieux d'élection », les transformations, les phénomènes extraordinaires qui les accompagnent souvent, comme le « mariage mystique », les « mala-

dies surnaturelles » et « les assauts diaboliques » : c'est là, dit l'auteur, l'histoire douloureuse des stigmatisés ; les extases et la sainteté en sont le glorieux contrepoids. Les deux chapitres où sont examinés ces derniers faits si complexes, nous offrent des modèles d'analyse pénétrante et vigoureusement poussée. Les signes diagnostiques de l'extase divine sont décrits avec soin ; au-dessus des autres caractères qui la différencient plus ou moins nettement de ses contrefaçons, l'auteur place la sainteté et les vertus héroïques qui lui font cortège (t. II, p. 402).

Le D[r] Imbert vise surtout à confondre les médecins de la Salpêtrière, qui ne voient dans les stigmates et les extases des saints que des phénomènes d'hallucination et d'hystérie. Contre eux sa démonstration est, le plus souvent, remarquable de bon sens, de verve et de logique. Pourtant, faut-il le dire, elle eût parfois gagné en autorité auprès de quelques incroyants, si, laissant de côté beaucoup de faits secondaires et d'un contrôle difficile, l'auteur s'était appliqué tout entier à dégager les plus caractéristiques, à en établir avec plus de soin encore la réalité, par des preuves irrécusables à des esprits sincères mais exigeants. Élevée sur de telles bases, l'œuvre, par son unité et sa rigueur scientifique, serait devenue inattaquable non seulement dans son ensemble, mais dans toutes ses parties, à l'adversaire le plus récalcitrant. Ce n'est pas nous, certes, qui nous plaindrons d'entendre souvent invoquer l'autorité de notre mère la sainte Église. Nous savons aussi que la seule affirmation d'une personne vertueuse, à l'égard même de faits extraordinaires dont elle est le sujet ou le témoin, peut souvent exclure tout doute raisonnable. Néanmoins, nous aurions aimé voir notre intrépide guide marcher avec plus de circonspection à travers des sentiers glissants ou mal explorés.

Esprit original et ardent, il n'est pas homme à s'arrêter à mi-chemin ; les sommets l'attirent, et il va d'un bond jusqu'aux pointes extrêmes. Il ne craint plus l'isolement, dès qu'il se sent en plein surnaturel. Le surnaturel, peut-être, à certains moments, en étend-il les limites au delà même de son immense empire ! Peut-être se montre-t-il trop prompt à dénoncer l'intervention diabolique dans certains cas de suggestion, à déclarer que « l'hypnotisme est mauvais par essence ». (T. II, p. 297.) Entre les faits racontés par l'auteur, il y a telles légendes, véné-

rables sans doute, mais dont on pourrait discuter respectueusement la valeur, pour donner à la démonstration du surnaturel d'inébranlables assises. Enfin, on se fait difficilement à l'idée que Notre-Seigneur ait jamais *physiquement* échangé son cœur contre celui de quelques servantes, même privilégiées (t. II, ch. v). Les faits cités ne peuvent-ils commodément s'expliquer par une transformation analogue à celle mentionnée dans les Écritures : « J'enlèverai votre cœur de pierre et lui substituerai un cœur de chair. » (Ezéch. xxxvi, 26.)

Malgré ces exagérations de détail que l'importance même de l'ouvrage nous oblige de relever, nous lui reconnaissons une haute valeur apologétique. Il représente vingt-cinq ans d'un travail intelligent et consciencieux. L'érudition du savant n'appesantit pas la marche de l'écrivain; son style est rapide, d'un ton vif et original, souvent coloré et entraînant. Ce n'est pas seulement son esprit qu'il a mis en son livre : son âme est là tout entière? elle a su comprendre les chrétiens d'élite qu'elle glorifie; elle se meut à l'aise dans les régions surhumaines où s'est écoulée leur vie. Vivement intéressé, le lecteur ne songe pas à se plaindre des circuits et des arrêts de son guide pour achever telles démonstrations déjà plusieurs fois ébauchées.

Le deuxième volume se termine par un discours aux médecins, noble et courageuse profession de foi, qui est en même temps une belle page d'éloquence. Le chrétien, le docteur et le penseur aux larges envolées se retrouvent tout entiers dans cette prière finale, digne couronnement de l'œuvre : « O Christ, confrère divin, préserve les médecins des fausses doctrines; confirme-les dans la religion, la science, le dévouement, et sois leur récompense au lendemain immortel! » F. TOURNEBIZE, S. J.

La Vie intérieure simplifiée et ramenée à son fondement, ouvrage publié par le R. P. Tissot, Supérieur général des Missionnaires de Saint-François de Sales. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 318. Prix : 3 francs.

Le R. P. Tissot est heureux de présenter au public ce livre qui, dit-il, « n'est pas de lui ». Il mérite, croyons-nous, d'être recommandé aux personnes pieuses et aux prédicateurs de retraite. Qu'on n'y cherche pas certaines mièvreries à la mode;

une piété à fleur d'âme, toute d'imagination et de sentiment, « explique, si l'on en croit l'auteur, le matérialisme dans la société ». Selon lui, « la piété commence dans l'intelligence, se continue par la volonté, et se termine dans l'action » : de cette idée, il tire avec autant de vigueur que de logique tous les développements de son traité. Ses guides préférés sont, après l'Écriture, saint Ignace et saint François de Sales. Il s'en est assimilé la doctrine et l'a marquée de son empreinte personnelle. Voici d'ailleurs le principe simple et fécond auquel il réduit toute la vie spirituelle : « Tout subordonner à la gloire de Dieu », même les satisfactions spirituelles, même le salut. Et cet ordre qui résulte des rapports essentiels des créatures avec Dieu, il faut le mettre non seulement dans nos actes, mais dans nos dispositions. Ainsi « le joueur de luth pince toutes les cordes et tire ou relâche celles qu'il trouve dissonantes ». De la volonté ainsi éclairée et exercée sortiront plus vivaces les sentiments de piété.

Nos critiques, si nous en avions le loisir, viseraient certains conseils qui, faute d'être suffisamment expliqués, sembleront exagérés. « Pour bien recevoir la souffrance, dit l'auteur, il faut en mesurer le côté le plus fâcheux et l'accepter d'avance. » Voilà un remède héroïque, dont quelques tempéraments ne s'accommoderont pas ; non plus que certains esprits de ce principe trop austère ou trop concis : « Boire parce que j'ai soif, sans songer à la gloire de Dieu, c'est une imperfection, et *un mal de même nature que le péché*. »

F. TOURNEBIZE, S. J.

Étude sur la formation des professeurs ecclésiastiques, par l'abbé A. PAUTONNIER, professeur au collège Stanislas. Paris, Poussielgue, 1894. In-8, pp. 68. Prix : 1 fr. 50.

Cette *Étude* se présente avec les apparences modestes d'une brochure ; mais elle renferme abondamment la matière d'un juste volume. M. l'abbé Pautonnier y traite à fond, avec une compétence induscutable et non sans hardiesse, une question délicate.

Il met en parallèle la formation que l'Université donne à ses professeurs de sciences, et celle que reçoivent, ou plutôt que ne reçoivent pas les professeurs ecclésiastiques ; la comparaison aboutit à la constatation d'une regrettable infériorité pour l'en-

seignement des collèges dirigés par des prêtres. L'auteur expose ensuite ses vues pour l'amélioration de cet état de choses.

M. l'abbé Pautonnier a trop approfondi son sujet pour ignorer ce qu'on peut répondre et à sa thèse et à ses arguments. Sans doute les évêques ne témoignent pas en général beaucoup d'empressement à envoyer des clercs aux Universités catholiques, pour s'y former au professorat, et trop souvent de jeunes prêtres vont enseigner les mathématiques ou la physique au sortir du séminaire, sans autre préparation que celle qu'ils se donnent à eux-mêmes. Mais les évêques ont bien quelque excuse. Les prêtres leur manquent pour le service des paroisses, et il faut aller au plus pressé. L'Université, elle, retient ses aspirants-professeurs pendant des années au pied des chaires de maîtres savants ; elle leur impose examen sur examen et concours sur concours. Fort bien; mais ces jeunes gens n'ont pas à faire trois ou quatre années d'études théologiques ; ils ont une position ou une bourse qui leur permet d'attendre une chaire de professeur ; le professorat lui-même est une carrière fort convenablement rentée. Aussi les candidats abondent et surabondent ; l'Université peut leur tenir la dragée haute. Sur ces différents points, hélas ! la comparaison est trop au désavantage des maîtres ecclésiastiques ; il est superflu d'insister.

Mais, après tout, sont-ils tellement inférieurs à leurs rivaux dans l'accomplissement de leur tâche? Rien n'est moins démontré. Il faut distinguer entre la valeur scientifique du maître et la valeur professionnelle ; M. l'abbé Pautonnier en convient. Autre chose est un professeur savant, autre chose un bon professeur, si bien qu'un professeur très savant peut fort bien être un mauvais professeur. Surtout quand il s'agit de l'enseignement élémentaire, — et en fait de sciences celui des collèges ne va guère au delà, — on peut dire que la plupart du temps le maître qui a poussé ses études au-dessus d'un certain niveau y trouve plutôt un danger qu'un secours. Il ne sait plus descendre. Et voilà pourquoi il ne faut pas juger la qualité de l'enseignement dans les maisons d'éducation, par le nombre des diplômes supérieurs que possède le corps professoral.

Et pourtant M. Pautonnier a raison de demander que les supérieurs ecclésiastiques avisent à mieux former les professeurs de sciences — et les autres aussi. Là, nous sommes d'accord ; sur

les raisons qu'il en donne, nous le sommes plus ou moins ; mais il y a une affirmation que nous ne pouvons admettre, contre laquelle même nous protestons ! D'après M. l'abbé Pautonnier, si le clergé a été évincé du Conseil supérieur de l'Instruction publique, il le doit à son insuffisance : « Je ne crois pas qu'on eût pu faire au clergé cet affront et cette injustice, si les professeurs de ses collèges avaient été en science les égaux de leurs collègues de l'*Université.* » (P. 60.)

Cette façon de recevoir les soufflets est par trop évangélique. C'est encourager l'État athée à ne pas se gêner avec nous. Il serait aussi juste de dire que si les curés ont été exclus des bureaux de bienfaisance, c'est qu'ils ne sont pas égaux *en probité* à ceux qui, de par la loi, gèrent aujourd'hui le patrimoine des pauvres.

J. BURNICHON, S. J.

Souvenirs de la Roquette, par l'abbé Faure, aumônier du dépôt des condamnés. Paris, Dreyfous, 1894. In-12, pp. 370. Prix : 3 fr. 50.

Ces *Souvenirs*, recueillis « au pied de l'échafaud » par un prêtre zélé qui a connu intimement le monde de la Roquette et les plus célèbres condamnés à mort des dernières années, ne sont pas une pâture offerte à la curiosité malsaine, mais une contribution précieuse aux études sur les criminels, études si fort en vogue et habituellement inspirées par les plus déplorables doctrines déterministes et matérialistes. Dans ces courtes notices on saisit sur le vif l'abus de la liberté en même temps que l'influence de l'hérédité, du tempérament, de l'éducation, des milieux, des lectures, et l'effet produit sur les coupables par la peine de mort. Le lecteur, trop souvent effrayé par la précocité du vice et par l'horreur des forfaits, peut admirer aussi le pouvoir de la religion pour relever et transformer les natures les plus déchues ; un grand nombre de ces misérables ont terminé par une mort courageuse et chrétienne leur triste vie. Le moraliste et le jurisconsulte trouveront dans ce livre des observations et un élément négligés d'ordinaire par les savants à courte vue et de parti pris, qui s'occupent de crime et de pénalité. M. L. Crouslé, professeur à la Sorbonne, a écrit pour ce volume une préface touchante et chrétienne.

ÉT. CORNUT, S. J.

Poésie liturgique traditionnelle de l'Église catholique en Occident, ou *Recueil d'hymnes et de proses usitées au moyen âge et distribuées suivant l'ordre du Bréviaire et du Missel*, avec vignettes et gravures, par Ulysse Chevalier. Tournai, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, 1894. In-8, pp. LXVIII-288. Prix : 5 francs.

M. l'abbé Chevalier se plaint, au début de son *Introduction*, « que la science ecclésiastique, dans son ensemble, *n'ait pas* suffisamment bénéficié des légitimes progrès de la science moderne ». Sans le suivre dans l'examen de ses *desiderata*, par exemple, pour une édition *critique* des œuvres de saint Thomas, constatons que de louables efforts ont déjà été faits et continuent encore dans le domaine liturgique. Il suffit de citer les Bénédictins d'Allemagne, de Belgique, de France, l'abbé Duchesne, l'abbé Batiffol, le P. Dreves, sans parler de M. Chevalier lui-même.

Le présent ouvrage est une sorte d'Anthologie liturgique, un « recueil d'hymnes et de proses », dont plusieurs sont encore en usage aujourd'hui. Mais nous avons ici, au lieu du texte liturgique, tel que nous le tenons d'Urbain VIII, celui de la tradition antérieure. Dans l'*Introduction*, où il résume rapidement les destinées de l'hymnologie liturgique, M. Chevalier juge sévèrement l'œuvre d'Urbain VIII et de ses commissaires, et prend à son compte les idées de M. l'abbé Pimont à ce sujet. Sans doute, pareille réforme accuse le manque de sens historique, général à cette époque d'humanisme, et nul aujourd'hui ne la désirerait. Mais admise la nécessité d'une retouche pour donner aux hymnes la régularité prosodique, on est trop sévère pour les correcteurs. Ils ont été d'ordinaire fort discrets; ils ont respecté la pensée, et, dans la mesure du possible, l'expression traditionnelle; dans bien des cas, ils ont eu la main heureuse, et l'œuvre retouchée est littérairement meilleure.

Quoi qu'il en soit, on saura gré au savant éditeur de nous donner l'ancien texte. On regrette seulement qu'il ne l'ait pas établi d'une façon plus rigoureusement scientifique, et que les variantes soient choisies un peu au hasard. Pourquoi aussi reproduire des morceaux qui sont partout, et sous la même forme : le *Te Deum*, les hymnes au Saint Sacrement, etc. ? Pourquoi ne pas faire plus d'attention à la disposition typographique? il est telle page où les

notes sont restées au milieu du texte, comme dans une feuille d'épreuves. Pourquoi enfin continuer de mettre, fût-ce avec le signe du doute, sous le nom de saint Ambroise ou de saint Bernard, des pièces dont des travaux récents ont démontré la non-authenticité ? Quand on est, comme M. Chevalier, un maître de l'érudition, on se doit de faire sa toilette pour le grand public, et de ne lui rien présenter qui ne soit exquis et achevé.

J.-V. BAINVEL, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

L'Action, par M. Blondel. Paris, Alcan, 1893. In-8. Prix : 7 fr. 50.

L'action est comme le théâtre sur lequel la nature humaine déploie toute son activité, intelligence, volonté, liberté, sensibilité, instinct, force motrice. Dans l'action s'épanouissent les puissances profondes et cachées de la vie végétative. L'action, c'est l'homme. La nécessité de l'action nous emporte. Il faut agir, la vie est à ce prix. M. Blondel a disséqué l'action. Il en isole les éléments. Il en scrute les tendances les plus intimes comme les plus irrésistibles. Enfin il trouve dans l'action ainsi étudiée la réfutation de toutes les erreurs contraires à la morale et la voie qui mène à la solution du problème de la destinée. Le pessimisme est pulvérisé, l'hédonisme flétri, la morale indépendante mise à néant. Ce qui ressort dans un saisissant relief de l'étude de M. Blondel, c'est que l'homme est impuissant à se suffire, que ses tendances vont plus haut que lui et qu'il ne pourra *s'égaler* (*soi-même*) que par son union avec Dieu.

L'homme cherche le bonheur. C'est là le fond de l'âme, et il n'y a rien de plus manifeste que ce fond. Le dernier des Canaques en sait autant là-dessus que le plus intelligent des civilisés. L'homme ne trouve pas le bonheur en lui-même, voilà l'expérience universelle. Il doit donc le chercher en un autre, puisqu'il ne peut pas ne pas le chercher. La déduction est immédiate. Ensuite, l'homme éprouve que ce bonheur cherché dans un autre ne se trouve pas dans ses semblables. Il n'a pas même besoin de

l'éprouver pour le savoir. Car puisqu'il ne le trouve pas en lui-même il ne le trouvera pas davantage dans un autre qui n'est pas plus que lui-même. Il ne le trouvera donc que dans un être supérieur à lui.

Si tout le monde sait cela, si la plupart des philosophes l'ont enseigné, rarement nous l'avons vu développer avec plus de force, et nous dirons même, plus de magnificence, que dans l'auteur. Ces premières vérités suffisent pour ruiner la morale indépendante. Car, à moins de supposer que l'homme est un être essentiellement absurde et intrinsèquement contradictoire (ce qui ne se peut), il faut bien supposer que cet être supérieur existe. Il est impossible en effet que la pleine satisfaction ne soit rien ou que l'on tende au rien. Donc, la morale consistera nécessairement à s'unir par la volonté à cet être qui nous est supérieur.

La pensée du livre est saine et vigoureuse, l'allure méditative et un peu lente, le style grand. Certains néologismes éclos sous la plume de l'auteur méritent de prendre place dans la langue des philosophes. Des métaphores, justes, riches, savantes, originales, s'accumulent autour de l'idée. C'est un voile étincelant, mais c'est un voile. Ce volume ne passera pas inaperçu. Nous avons voulu pour le moment, non pas l'analyser, non pas même l'effleurer, mais l'annoncer. F. DE CURLEY, S. J.

La Volonté. *Étude de psycho-physiologie*, par le docteur Georges Surbled. Arras, Sueur-Charruey, 1894. Brochure in-8, pp. 52.

« Les derniers travaux de la science, écrit le Dr Surbled, nous paraissent donner une remarquable confirmation à l'enseignement de la philosophie ancienne, et permettre d'édifier enfin une *théorie de la volonté*... Les opérations de la volonté sont liées au cervelet comme celles de l'intelligence le sont au cerveau : telle est la thèse que nous défendons. » (P. 17-18.) Le cervelet, continue-t-il, a été négligé et dédaigné par les physiologistes. On commence cependant à reconnaître que cet organe est le centre de la vie affective ou appétitive. « C'est de cette hypothèse aussi neuve qu'originale, que nous attendons le renouvellement de la science encéphalique et l'explication scientifique de la conscience. » (P. 24.)

La thèse est proposée avec une réserve louable. Nous aurions voulu une démonstration plus serrée procédant d'une délimitation plus stricte de la faculté appelée *volonté*. Celle-ci semble parfois identifiée avec la liberté; la conscience en est présentée à tort, croyons-nous, comme le couronnement : elle serait « l'âme prenant connaissance avec liberté ». (P. 23.) De plus, l'exercice de la volonté est-il lié au cervelet de la même manière que l'exercice de l'intelligence est lié au cerveau? Le cerveau fournit à l'intelligence les images qui sont ses matériaux; mais les matériaux de la volonté, appétit intellectuel, sont les concepts. Quelle est donc la nature de l'influence du cervelet, organe de la vie affective suivant le D[r] Surbled, sur la volonté? Il y a là un point délicat à éclaircir, digne de la sagacité de notre « chercheur indépendant ». L. ROURE, S. J.

I. — **La Révolution,** d'après M. TAINE; ou analyse critique des *Origines de la France contemporaine*, augmentée de considérations sur les temps actuels, par M. l'abbé BIROT, docteur en droit canon, chanoine honoraire de la Rochelle et d'Amiens. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. Gr. in-8, pp. 107. Prix : 1 fr. 50.

II. — **La Séduction libérale** *et la nécessité de l'autorité chrétienne dans l'ordre politique et civil*, par M. l'abbé Léon CHAPOT. Paris, Féchoz (s. d.). Prix : 1 fr. 25.

III. — **Le Bien de famille insaisissable** (*Questions rurales*), par M. Robert DE LA SIZERANNE, avocat à la Cour d'appel. Paris, Colin, 1894. Brochure in-16, pp. 15. Prix : 50 centimes.

I. — Taine, peu de temps avant sa mort, prit connaissance du travail de M. le chanoine Birot, et il remercia vivement l'auteur de cette intéressante et instructive *Analyse*. Le but de M. Birot est de reproduire, en consultant les *Origines de la France contemporaine*, « dans son ensemble et ses traits principaux, le saisissant tableau de la Révolution, peint d'après nature et de main de maître ». (*Préface*.) Il vise à montrer comment l'état de choses actuel n'est rien autre que la Révolution organisée, avec son esprit qui est la haine de Dieu, avec toutes ses tendances qui sont la révolte permanente contre tout l'ordre chrétien. La Révolution

« satanique » n'a voulu que mettre Dieu hors la loi; et depuis cent ans, elle y travaille. L'auteur le prouve, en comblant les lacunes de l'ouvrage de Taine; lacunes dont la principale est de n'avoir pas mentionné parmi les causes de la Révolution « l'action des sectes qui se rattachent à la franc-maçonnerie » (page 10). M. Birot n'admet pas qu'on réhabilite le « bloc » de la Révolution : bloc, hélas! trop « compact dans son incohérence, où le seul esprit de haine et d'orgueilleuse révolte domine tout et fait l'unité ». (Page 2.)

Sa conclusion peut se formuler en ces trois phrases : 1° « Nous marchons à l'athéisme pratique. » (Page 91.) 2° « Nous courons à l'anarchie et à la dissolution sociale. » (Page 105.) 3° Aux lois païennes il faut opposer le *Non possumus* de la doctrine et de l'action; il nous faut « des docteurs et des preux ». (Page 106.) — Excellente brochure, dont l'*actualité* ne saurait échapper aux catholiques qui savent voir et qui doivent agir.

II. — La *Séduction libérale* est aussi une excellente et vigoureuse œuvre de doctrine et de combat; M. l'abbé Chapot y attaque les erreurs qui nous ont réduits où nous en sommes. La Révolution nous envahit; ici, révolution brutale, se réclamant pour le moins de 1792; là, révolution libérale, saluant 1789 comme une aurore et continuant à vivre des principes de 1789; ou plutôt achevant d'en mourir. Cette *séduction* a fasciné des âmes chrétiennes, parfois généreuses, où le sens de la foi diminue, où les principes oscillent; âmes pleines de beaux rêves, et que le malheureux espoir de concilier le faux avec le vrai possède et aveugle. Lamennais employa son génie à poursuivre ce mirage, qui séduisait, vers 1845, M. l'abbé Dupanloup : « Nous acceptons, nous proclamons, écrivait-il, l'esprit généreux, le véritable esprit de la Révolution, en déplorant, avec M. Thiers (avec M. Thiers!) ses excès et ses erreurs... Nous acceptons, nous invoquons les *principes* et les libertés proclamés en 89. » (*De la Pacification religieuse*, ch. v.) Il faut revenir de ces illusions et se persuader efficacement que la restauration de l'autorité chrétienne, dans l'ordre politique et civil, est « une question de vie ou de mort pour la vraie civilisation » (page 61); détruire les lois « païennes », faire à nouveau régner Dieu, c'est tout le salut, tout l'espoir, tout l'avenir.

III. — Les cépages américains réussissent en terre française; pourquoi les mœurs et institutions américaines ne prospéreraient-elles pas en France? Ceci n'est pas un argument, ce n'est qu'un gros point d'interrogation autour duquel on entasserait vite des réponses. M. de la Sizeranne estime qu'il faut du moins implanter chez nous quelque chose d'Amérique, savoir : le *Homestead*, terme qu'il traduit par les cinq mots du titre. Il s'appuie d'une part sur la maxime : *Every man's house is a castle* (bien qu'ici il ne s'agisse que de la demeure du cultivateur); d'autre part, sur le fait annuel de neuf mille saisies immobilières (page 14); à gauche, sur l'exemple de « Jonathan »; à droite, sur les besoins de « Jacques Bonhomme », puis sur certaines dispositions du code qui garantissent une parcelle du *Homestead*. L'argumentation est nourrie; l'intérêt porté aux classes rurales éclate en chaque alinéa; le tout est d'une lecture instructive et agréable, comme tout ce qui est signé du nom de l'auteur.

V. DELAPORTE, S. J.

Les Peintres célèbres du dix-neuvième siècle, par C. DE BEAULIEU. T. I : *Gros*, *Girodet*, *baron Gérard*, *Robert*, *Géricault, H. Vernet*, *P.-N. Guérin*, *Sigalon*, etc. T. II : *Corot*, *Meissonier*, *Delaroche*, *Manet*, *Robert-Fleury*, *B. Lepage*, *Paul Baudry*, *Daubigny*, etc. Paris, Bloud et Barral, 1894. 2 vol. in-8, pp. 309 et 304. Prix : chaque vol., 4 francs.

Ces deux volumes de M. Ch. de Beaulieu renferment la vie abrégée d'une vingtaine de peintres choisis dans la phalange la plus renommée de notre siècle : charmantes petites notices composées avec une justesse de vue et une sincérité d'appréciation qui dénotent la connaissance approfondie des diverses écoles de peinture, et l'étude impartiale de l'œuvre de chaque peintre.

Quelles pages immortelles ne réveillent pas à l'esprit la plupart de ces noms, qui ont fait tressaillir en leur temps le monde des arts et ont excité les enthousiasmes populaires : Gros, Girodet, Gérard, Robert, Géricault, Vernet, Guérin, Sigalon, Scheffer, Corot, Meissonier, Delaroche, Manet, Robert-Fleury, Lepage, Baudry, Daubigny, Rousseau, Granet, Chintreuil!

Gros, le peintre des épopées impériales, génie merveilleusement organisé. Ses triomphes furent les Pestiférés de Jaffa, le Champ de bataille d'Eylau, François I[er] et Charles-Quint visitant

les tombeaux de Saint-Denis, la Coupole de Sainte-Geneviève, tant de fois modifiée.

Girodet, qui débuta par un coup de maître, le Sommeil d'Endymion. Sa Scène du Déluge, qui emporta le premier grand prix décennal sur les Sabines de son maître David, est restée comme la dernière expression de son talent idéaliste.

Baron Gérard, peintre d'histoire, à qui l'on doit les admirables tableaux de la bataille d'Austerlitz et de l'Entrée de Henri IV à Paris, fut aussi un portraitiste incomparable, qui ne peignit pas moins de deux cents portraits-bustes et quatre-vingt-sept en pied.

Léopold Robert, élève de David comme les précédents, mais moins bien doué. Il copia plus qu'il n'interpréta la nature; la vision de l'idéal lui manquait. Peintre de genre, il eut une vogue méritée, surtout pour ses types de brigands italiens.

Géricault, nature vibrante à l'excès, pleine de fougue et d'énergie. Le Radeau de la Méduse, telle est l'œuvre qui l'a immortalisé. Faite en dehors de toutes les traditions d'écoles, ce fut un coup d'audace qui dérouta les intelligences, et contribua pour beaucoup à lancer la jeune école naturaliste.

Les trois Vernet, *Joseph*, *Carle et Horace*, dont le dernier personnifie la gloire. *Horace Vernet*, peintre de batailles et de scènes militaires. Prodigieux talent, auquel il ne manqua que l'idéal pour s'élever au rang des premiers maîtres de l'art. Il se confina dans le réel de la vie contemporaine, mais avec une entente parfaite des détails qui flattaient le sentiment populaire. Des zouzous, des pioupious, des tambours, des clairons, des sapeurs, des cantinières et tout le fourniment des régiments, tout cela présenté sous le côté le plus pittoresque : tel est le secret de son immense popularité.

Pierre Guérin, un amateur du beau idéal. Sa première œuvre remarquable, le Retour de Marcus Sextus, eut un succès d'enthousiasme. Son chef-d'œuvre, c'est Énée et Didon, tableau d'une harmonie exquise.

Sigalon, élève de Guérin. Son début, la Jeune Courtisane, fut un coup de maître : on la dirait d'un maître florentin. Puis vint la Vision de saint Jérôme, œuvre puissante par la profondeur de la pensée exprimée. Avec Delacroix, Sigalon affirma l'école romantique inaugurée par Géricault.

Ary Scheffer appartient à la pléiade romantique. Sa nature douce et tendre ne lui permit pas de s'élever jusqu'au drame; mais pour les œuvres poétiques, il est resté un maître du genre.

Corot, talent souple, d'une poésie pleine de vie et de charme. En tant que paysagiste, c'est le Virgile de la peinture contemporaine. D'un style indépendant, il fut souvent mis à l'écart par le jury des Salons. Mais l'opinion publique regimbant, il fallut lui rendre justice.

Meissonier, encore un indépendant, peintre de genre d'une fine et délicate expression de sentiment. On a dit de lui qu'il fallait l'admirer à la loupe dans ses figures lilliputiennes, qui sont aussi finies que si elles étaient de grandeur nature.

Paul Delaroche, élève de Gros. Son objectif fut d'éviter ce qu'il voyait d'excessif dans les deux genres opposés, l'académique et le romantique, et il y réussit. Peintre à tempérament, il fit les délices des bourgeois. Cependant, comme peintre d'histoire, il peignit une page admirable, la Mort du duc de Guise. L'hémicycle de la salle des Prix à l'École des beaux-arts est son œuvre. Jamais peut-être on ne put mieux distinguer ce qui sépare le grand talent du génie. Dans les dix dernières années de sa vie, il devint presque exclusivement peintre religieux; son style s'éleva et parvint parfois jusqu'au sublime.

Manet, peintre qui a visé à la renommée bruyante, et qui n'a réussi qu'à ses dépens, par ses excentricités poussées jusqu'au ridicule. C'est sa vanité qui le perdit. Il n'est pas de peintres qui aient été plus moqués par la foule; il n'en est pas non plus qui aient gâté plus follement un réel talent. Son nom cadre mal avec les autres.

Robert-Fleury, peintre d'histoire universellement apprécié, qui se montra dès sa première œuvre dans son plein talent, et qui ne se démentit jamais. Dans son chef-d'œuvre, le Colloque de Poissy, toutes les qualités du maître sont portées au plus haut degré.

Lepage, comme portraitiste, appartient à l'école des physionomistes. Ce n'est pas une impression fugitive qu'il cherche à rendre, c'est le caractère propre de la personne : genre qui exige de longues poses.

Comme peintre de genre, il a réussi dans les sujets rustiques.

Paul Baudry, peintre de haut style. Sa Charlotte Corday le plaça au rang des maîtres. Son œuvre principale est la décoration du nouvel Opéra, qui lui demanda dix années de travail. Baudry est l'un des plus illustres représentants de la grande école moderne, qui professe l'alliance des solides études avec la liberté de la conception.

Daubigny, le peintre des clairs de lune, comme on l'a appelé. Le récit de sa jeunesse et de ses premiers essais est vraiment attachant. M. de Beaulieu s'y est complu, et on ne peut que l'en remercier.

Nature impressionnable et mobile, Daubigny fut le peintre de l'inspiration momentanée, papillonnant en quelque sorte sur tous les sujets. La Moisson, avec ses empâtements au couteau, fut le point de départ de ses succès, qui ne firent que grandir avec le temps. Il est difficile de réunir plus de vérité, de fraîcheur, de souplesse, de transparence, de grâce et de poésie.

Rousseau, avec son originalité puissante, opéra une véritable révolution dans le paysage, en l'affranchissant du genre de convention.

Pendant quinze ans, il fut frappé d'ostracisme par le jury des Salons; enfin, il triompha, et l'on s'étonna qu'on eût méconnu si longtemps un si grand talent. Malheureusement, faute de commandes, il ne put sortir des toiles de chevalet.

Granet, le peintre des cloîtres, dont les commencements furent si pénibles, se révéla tout à coup un jour par son admirable Cloître des Feuillants; mais l'œuvre qui l'éleva jusqu'à la célébrité fut son Chœur de l'église des Capucins, dont il fit une quinzaine de variantes, pour satisfaire aux demandes princières.

Chintreuil, le peintre de la rosée et des vapeurs irisées du matin, a eu ce don rare d'éviter les lieux communs et les redites monotones, qui existent dans la nature comme en littérature. L'Espace est un de ses plus beaux tableaux; mais Pluie et Soleil fut son dernier mot, testament où il laissa toute son âme, magnifique poème où il chante la lutte de la vie et de la mort par celle de la lumière et de l'ombre.

Sans négliger le point de vue esthétique, quand l'occasion s'est présentée de l'aborder, M. de Beaulieu a plutôt voulu faire œuvre de biographe. Il s'est attaché à mettre en relief le caractère particulier de chaque peintre, en nous décrivant les origines de

sa vocation artistique, sa formation graduée, ses échecs, ses progrès et ses succès.

Nous félicitons aussi l'auteur d'avoir su à propos faire vibrer la note chrétienne, surtout à la mort des artistes.

J. SATABIN, S. J.

Les Missels imprimés à Venise de 1481 à 1600. *Description, illustration, bibliographie. Études sur l'art de la gravure sur bois à Venise*, par le duc DE RIVOLI. Première livraison. Paris, Rothschild, 1894. In-fol., pp. 50. Prix de souscription : l'ouvrage complet, 150 francs; première livraison, 30 francs.

Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer ce bel ouvrage; sans attendre les livraisons à suivre, on peut dès celle-ci, qui est la première, pressentir l'importance et l'intérêt de la publication complète. Bien connu des bibliophiles par ses travaux antérieurs sur les *Livres à figures vénitiens* des quinzième et seizième siècles, M. le duc de Rivoli a tourné son attention vers les missels, non point admirables mais fort curieux, qui sortirent des presses de Venise de 1481 à 1600. A partir de 1500 seulement, l'ornementation prend un caractère vraiment artistique. Jusque-là, les gravures sur bois sont faites au simple trait et à peine relevées de quelques hachures. Durant le seizième siècle, elles sont ombrées, mais le dessin en est devenu plus chargé que mouvementé. Ni perspective puissante, ni relief vivant. C'est dire que les très nombreuses reproductions mises ici sous les yeux du lecteur ne lui causeront point le plaisir de l'œil caressé par les charmantes couleurs des enluminures. Le seizième siècle fut pour le livre une époque d'industrialisme. Il fallait produire vite et beaucoup : vite pour soutenir la concurrence, beaucoup pour mettre entre toutes les mains de fidèles avides leur livre de prières. Cependant la décoration des missels était relativement soignée; elle est de plus originale, et, par les figures des saints, du Christ, de la Vierge qu'elle interprète de tant de manières, elle fournit d'abondants matériaux à l'histoire de l'iconographie chrétienne.

M. le duc de Rivoli, suivant les traces du P. Cahier dans ses *Caractéristiques des saints*, s'est attaché presque exclusivement à cette dernière étude. Les types qu'il décrit dans le présent fas-

cicule sont rangés par ordre alphabétique et vont de la lettre A à la lettre C. A signaler les chapitres de l'Annonciation, de l'Ascension, de l'Arbre de Jessé, du Calendrier et surtout du Triomphe du Christ, qui fut un des motifs le plus souvent et le mieux traités.

H. CHÉROT, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Essai sur le règne de l'empereur Domitien, thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Stéphane Gsell, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Thorin, 1893. 1 vol. in-8, pp. 391. Prix : 12 francs.

Remarquable étude qui témoigne de longues recherches et du plus consciencieux travail. L'auteur a mis à contribution toutes les sources littéraires, archéologiques et juridiques de l'époque qu'il raconte. Il en a tiré, sur les hommes et les choses d'alors, une telle abondance d'observations qu'il semble difficile de regretter une omission. La physionomie du prince avant son règne, le caractère de son administration, particulièrement en ce qui concerne la religion nationale, la censure des mœurs et la législation ; Rome, l'Italie et les provinces ; l'armée et les guerres diverses de 81 à 96 ; l'hostilité de l'aristocratie contre l'empereur, les premiers complots et la période de « Terreur » qui s'ensuit, pendant laquelle s'élèvent tout ensemble une persécution contre les philosophes et une persécution religieuse ; enfin, le meurtre de Domitien et les conséquences de son gouvernement : telles sont les matières successivement traitées par M. Gsell avec l'érudition sûre et précise dont les membres de l'École française de Rome sont coutumiers. Un index alphabétique soigneusement dressé termine le volume ; il ne fallait rien moins pour permettre au travailleur de s'orienter dans le dédale de ces onze chapitres où les menus faits se succèdent jusqu'à s'entasser. Ce dernier mot n'est pas un reproche. J'ai admiré au contraire comment la profusion n'a pas nui à l'ordonnance du livre ; il se trahit bien çà et là quelque chose d'un peu artificiel dans le groupement de tant de matériaux historiques ; néanmoins chaque détail a sa place,

qu'un chercheur, à l'occasion, saura bien trouver. Pourtant si ce n'est plus d'ordre, c'est du moins un peu plus d'air que maints lecteurs se prendront à désirer sur ces denses paragraphes. Tant de noms, tant d'événements, tant de références diverses, tant de discussions (claires et courtes, il est vrai), se suivent uniformément, pressés dans cette thèse comme d'innombrables échantillons derrière les vitrines d'un musée ! On eût respiré plus à l'aise dans cette substantielle lecture si l'auteur eût bien voulu marquer lui-même plus fortement les temps d'arrêt; il fallait seulement donner plus de relief aux résultats de l'enquête, dégager davantage les idées principales, non seulement à la fin du livre, mais, de temps à autre, à la fin des chapitres. M. Gsell avait toute compétence, après si scrupuleuse analyse des documents, pour apprécier fermement et largement. Mais il a préféré laisser au lecteur presque tout le travail (ou le plaisir) des conclusions. Ce n'est pas que les vues d'ensemble fassent absolument défaut dans son *Essai*. Mais elles sont rares et à peine indiquées, caractérisées d'un seul mot, parfois heureux d'ailleurs, plutôt qu'amplement esquissées. Surtout les chapitres II et XI comportaient ces aperçus généraux, et l'on y trouve en effet quelques idées directrices. Mais elles ne se développent guère dans le premier que par simple énumération; quant au second, il donne, pour terminer, moins l'appréciation du personnage que le résumé de sa vie et le rapide tableau de la situation où il laisse le Sénat. Là, comme ailleurs, M. Gsell s'abstient presque entièrement de décider au nom de la morale ; placé sur le terrain de la science pure, sur celui des faits, il les explique les uns par les autres, sans considérer beaucoup, sans mettre en lumière, du moins, le côté odieux de cette évolution. Aussi, après les infamies et les cruautés dont il a donné l'inventaire détaillé, on trouvera peut-être assez pâle et bien mitigé le portrait final qu'il laisse de son héros. Tout lecteur, en constatant que l'auteur n'a voulu faire qu'œuvre d'érudition, lui pardonnera bien volontiers sa réserve; mais on souhaitera certainement qu'un si savant livre se transforme bientôt en véritable histoire.

J. DELARUE, S. J.

Sainte Agnès et son siècle, par J.-T. de Belloc. Paris, Desclée, 1893. In-8, pp. 304 et 90 gravures. Prix : 5 francs.

Il y a beaucoup de choses dans ce beau volume, mais pourquoi n'y est-il pas toujours question de sainte Agnès ? Si la délicieuse vie de la douce héroïne pouvait tenir en moins de pages, pourquoi lui donner ce cadre qui l'écrase un peu? La maîtresse main de Dom Guéranger avait, il est vrai, su remplir un volume plus grand encore, de la vie très courte de sainte Cécile; aussi je n'ai pas peur que cet excellent modèle ait fait faire fausse route à Mme de Belloc.

Peut-être la vie de sainte Agnès se prêtait-elle pourtant moins que celle de sainte Cécile à de pareilles proportions. En tout cas, le meilleur moyen de lui donner ces proportions était bien de lui coudre une longue étude sur les catacombes, suivie de nombreux chapitres sur saint Jérôme, saint Ambroise, un peu sur tout. Même remarque sur les gravures : la médaille de Constance Chlore coudoie un buste farouche de saint Jérôme, et le portrait de César précède l'éternel fossoyeur Diogène, des catacombes de Calliste.

Mais tout en pareille matière dépend du point de vue auquel se place l'auteur et de son talent personnel. Ici le talent est incontestable comme l'érudition, et nous applaudissons à l'Académie française qui a couronné un si bon et si pieux ouvrage.

H. BRÉMOND, S. J.

La Vie privée des Romains, par Joachim Marquardt. Ouvrage traduit sur la deuxième édition allemande publiée par A. Mau, par Victor Henry, docteur en droit, chargé de cours en Sorbonne, lauréat de l'Institut. T. II, avec 23 gravures sur bois. — **Histoire des sources du droit romain** par P. Krüeger, traduit de l'allemand par Brissaud, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. T. XVI du *Manuel des Antiquités romaines*. Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. xii-552. Prix : 12 francs.

Le tome II de la *Vie privée des Romains* traite de questions qui intéressent particulièrement nos contemporains, je veux dire du travail et des jeux. Après avoir indiqué, dans l'Introduction,

comment se sont introduits à Rome les arts et métiers de l'Orient et de la Grèce, Marquardt montre de quel mouvement commercial Rome était le centre. Il étudie ensuite l'alimentation et les métiers qui s'y rapportent, les industries du vêtement, depuis le travail de la matière première jusqu'à la coupe des habits masculins et féminins, les arts et les métiers qui ont pour objet l'habitation et l'ameublement, enfin le travail intellectuel et les professions qui en dépendent : le barreau, la médecine et la pharmacie, la mécanique et l'horlogerie, la librairie et l'art des scribes. Un dernier chapitre est consacré aux jeux de l'enfance et de l'adolescence, et aux jeux de hasard.

Ce volume, comme le précédent, est accompagné d'un certain nombre de planches qui nous montrent, d'après les monuments figurés, comment était faite une toge romaine, la *palla* des femmes, et qui nous donnent des spécimens des différentes formes de vases en usage chez les Romains.

Le traducteur n'a guère ajouté au texte, ce dont encore une fois nous le louons : il s'est contenté de le traduire avec exactitude et élégance. On trouve cependant çà et là, au bas des pages et dans l'avant-propos, l'indication de quelques ouvrages parus depuis le livre allemand, indications qu'il eût été regrettable de négliger.

Au *Manuel* de Mommsen et Marquardt l'éditeur a eu la bonne pensée de joindre la traduction du livre de M. P. Krueger sur l'*Histoire des sources du droit romain*. Ce livre est un excellent complément du Manuel. « C'est en effet, comme disait M. P. Girard, dans un article publié dans la *Nouvelle Revue historique du droit* (mars-avril 1890, p. 331 et suiv.), un de ces ouvrages rares dont les qualités ne peuvent être le fruit que d'une longue activité scientifique habilement dirigée, où la vigueur des vues d'ensemble et la précision des détails attestent une ferme préparation antérieure, faite d'une suite heureusement variée de travaux divers et de recherches spéciales. »

On sait en effet que M. Krueger a été à la fois l'auteur de savantes éditions des Institutes et du Code Justinien, des Sentences de Paul et des Règles d'Ulpien, et le principal collaborateur de Mommsen pour la publication du Digeste.

Dans le présent volume, M. Krueger nous fait connaître le droit primitif et les *leges regiæ*, la législation de la République, les

sénatus-consultes, le *jus civile* et le droit pontifical, les édits, les écoles de jurisconsultes, les lois et constitutions impériales, les documents juridiques de natures diverses, et enfin le droit dans les écrits non juridiques.

Il aborde ensuite l'étude des grandes collections du Bas-Empire, les divers codes, les novelles, les lois romaines dans les royaumes barbares, etc.

L'ouvrage est admirablement ordonné, et la multitude des renseignements qu'on y trouve est ingénieusement groupée par des vues d'ensemble. Ajoutons que l'édition française n'a pas seulement le mérite d'être une traduction bien faite, elle est en progrès sur l'édition allemande. M. Krueger a augmenté le texte et les notes, il a retouché plus d'une page, en un mot, il a mis le livre au courant de l'état actuel de la science. Le traducteur n'a ajouté que quelques citations empruntées au recueil de *Textes de droit romain* de M. Girard.

Enfin, à l'exemple du traducteur de la *Vie privée*, il a placé en marge les numéros des pages du texte allemand.

E. BEURLIER.

Mgr Cousseau. *Œuvres historiques et archéologiques*. T. III, Paris, Vic et Amat; Angoulême, Trillaud et Coquemard. 1892. In-8, pp. VIII-528. Prix : 5 francs.

Ce titre semblerait n'annoncer que des sujets arides ou vieillis. Il n'en est rien. Archéologie, éloges funèbres, discours pour comices agricoles, distributions de prix, bénédiction d'églises, d'hôtels de ville, de chemins de fer, etc., tout, jusqu'aux débats avec le « fâcheux abbé Michon » (L. Veuillot), offre ici de l'intérêt.

Sans doute, ceux qui sont à l'affût de discours tout faits et à tout faire, pourraient n'y pas trouver leur compte ; ils y trouveront, ce qui vaut mieux, un genre oratoire qui tend à se faire beaucoup trop rare, des raisons et des choses, une forme précise, claire, élégante, en un mot française, et cela seul donnerait aujourd'hui un air nouveau aux sujets les plus anciens.

Nous citerons, en particulier, le discours sur la dédicace et l'histoire de la cathédrale d'Angoulême : « J'ai cru, mes Frères, pouvoir donner à votre foi une jouissance... en réunissant tout ce que nous avons pu apprendre sur cette vénérable église.... Ce ne

sera point satisfaire une vaine curiosité.... » Nous sommes loin, on le voit, de ce qui se débite couramment de nos jours dans la chaire dite chrétienne, même, comme tout récemment, en des consécrations d'églises : Panama, la Triplice, Cronstadt, Toulon et le reste.

D'ailleurs, dans ces discours au fond antique se rencontrent les leçons les plus actuelles, par exemple dans cet éloge d'un héros du seizième siècle : « On voudrait déclarer l'Église étrangère à la politique, comme si l'Église était étrangère à la morale, et que la politique en fût aussi indépendante » (p. 257) ; ou à propos des classiques païens : « Qu'il est facile d'en user sans péril ! Il y a quinze cents ans que saint Basile en traçait la méthode. »

Et en cela, comme en archéologie, Mgr Cousseau, lui, parlait d'autorité, linguiste et humaniste qu'il était. Quelques lettres latines en témoignent (p. 501 et *sqq.*). Nous leur ferions toutefois le petit reproche que Sainte-Beuve osait déjà adresser aux fables de Fénelon, « d'offrir, sous le latin, la phrase trop courte et pas assez liée du français ». Il est vrai que c'est l'écueil de tout latin, puisé, comme aujourd'hui notre latin gallican, hors des sources. Mais il n'y avait que cela de gallican en Mgr Cousseau ; on le vit bien au concile et ailleurs.

Comme rapprochement entre le passé et le présent, nous pourrions citer (p. 133) la conduite d'Henri II d'Angleterre, voulant emporter de haute lutte l'élection de son candidat au siège de Bordeaux, et l'anecdote qui nous montre « le divin Jules » (J. Simon) et ses choix épiscopaux, sa conversation avec un évêque à ce sujet (p. 521).

L'actualité ne manque donc pas à ces *Œuvres archéologiques*, et elles montrent mieux encore en Mgr Cousseau, ce que l'on savait, un prélat pieux, érudit, lettré, ami de son siège, et comme disait, en 1873, le nonce, d'après Pie IX, « un des grands évêques de ce temps ». A. L., S. J.

Le Livre d'or de Jeanne d'Arc. *Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc*, catalogue descriptif et critique des principales études historiques et littéraires consacrées à la Pucelle d'Orléans depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, par Pierre Lanéry

d'Arc. Paris, Techener; Aix, l'auteur, 1894. In-4, pp. xxviii-1008 et 170 gravures. Tiré à petit nombre. Prix : 30 francs.

La dernière de ces 1 008 pages est remplie par ces trois lignes éloquentes : « Achevé d'imprimer, le samedi 27 janvier 1894, jour de l'introduction à Rome de la cause de béatification de Jeanne d'Arc. » C'est bien, comme porte le titre, le *Livre d'or* de Jeanne d'Arc; et l'arrière-petit-neveu de la Vénérable servante de Dieu ne pouvait mieux choisir le jour et l'heure de cette publication vraiment unique.

C'est un catalogue; mais, tout ensemble, une œuvre historique, un monument artistique, et même un recueil littéraire; le tout d'une haute valeur. Tout ce qui a été écrit sur la glorieuse Pucelle, en ce premier cycle du souvenir (1429-1894), se trouve là, mentionné, classé, jugé. Certes, comme l'auteur le fait observer en son *Avant-propos*, il y a eu trop de livres ou de poèmes médiocres consacrés à la bonne Lorraine : l'épopée de Chapelain est elle-même une merveille, si on la compare à tant de productions dont la bonne volonté fait tout le mérite; la bonne volonté est un hommage, l'hommage de l'impuissance. D'autre part, la haine, l'impiété ou l'impudeur ont inspiré des œuvres qui honorent Jeanne d'Arc, étant signées d'auteurs par qui il serait honteux d'être loué. Aussi, M. Lanéry d'Arc a-t-il raison de dédier ce noble travail :

A la plus honorée des femmes. (P. xx.)

Dans une liste de 30 pages, M. Lanéry d'Arc cite près de 4 000 noms d'écrivains qui se sont occupés de la libératrice. Le *Livre d'or*, divisé en deux parties : *Jeanne d'Arc dans l'histoire*, et *Jeanne d'Arc dans la poésie*, *dans la musique*, *au théâtre*, renferme, en ses 1 008 pages, environ 3 000 notices : et l'auteur ne cite guère qu'une édition de chaque ouvrage.

Voici un tableau de ces ouvrages, parus avant le 27 janvier 1894 :

1 600	études historiques,	21	opéras,
46	poèmes épiques,	18	drames lyriques,
205	drames en vers ou en prose,	410	poèmes divers, etc., etc.

M. P. Lanéry d'Arc a donc bien le droit de conclure : « Nul personnage, dans aucune histoire, le plus célèbre fût-il, n'a donné lieu à autant d'écrits, n'a suscité autant de travaux, n'a été l'objet d'autant d'études. » (P. xix.)

Le *Livre d'or* est lui-même une étude immense et un très riche écrin. Ce ne sont pas seulement des nomenclatures, des titres, des dates, et autres indications de librairie. A tout cela, l'auteur ajoute, pour les chercheurs, la cote de chaque volume à la Bibliothèque Nationale, des analyses, des discussions, des critiques, des réfutations, s'il y a lieu, — et 170 estampes ou gravures curieuses.

Dans ces 1 000 pages serrées, hérissées de noms, de chiffres, de références, ne s'est-il glissé aucune inexactitude de détail, par exemple, de typographie? Ce serait miracle, ou peu s'en faut. Relevons-en une ou deux, pour prouver à l'auteur le soin avec lequel nous avons feuilleté ce superbe *Livre d'or*. Page 312, nº 699, on cite le *Discours....* par le P. Berthier, comme extrait de l'*Histoire de l'Église gallicane* du P. Longueval; le titre exact serait : *Histoire...*, commencée par le P. Longueval, continuée par le P. Berthier. On renvoie de là au nº 1017, qui signale un panégyrique de Jeanne d'Arc, par le même; mais au nº 1017, on dit (ce qui est vrai) le P. Berthier, de l'Oratoire. Au nº 1019, le P. de Marolles est désigné comme jésuite; il ne l'était plus. Mais ce sont choses de minime importance : et c'est le cas, ou jamais, de répéter : *Verum opere in tanto....*

Ce *Livre d'or*, qui est une bibliothèque entière, restera comme l'une des plus admirables œuvres publiées en 1894, en cette « année de Jeanne d'Arc ». V. DELAPORTE, S. J.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler. Livre I : *Les Bretons ;* fascic. 19 (*Camb-Carn*). T. VII. Rennes, Plihon et Hervé, 1894. In-8, pp. 321-490. Prix : 5 francs.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà l'œuvre monumentale de M. Kerviler. Le présent fascicule termine le septième volume; il va de *Cambout* à *Carné*. Il faut parcourir ces pages pour avoir une idée des trésors qu'elles contiennent; il y a de quoi intéresser non seulement les Bretons, mais quiconque s'occupe d'érudition et se plaît aux détails précis et curieux. C'est plaisir de voir défiler ces noms bretons, avec tout ce qu'on sait sur chacun : biographie courte, mais pleine, exacte, au courant de tout; bibliographie de leurs œuvres, comme les maîtres sa-

vent la faire; détails généalogiques et blason; indications iconographiques; enfin, renvois aux travaux dont chacun des personnages a été l'objet, depuis les gros livres jusqu'aux moindres articles de journaux. Voici les *Coislin* (*du Cambout*), dont plusieurs ont une figure si originale ; *Cambronne*, avec le résumé précis des discussions à propos du mot célèbre; les *Caqueray*[1], dont quarante combattaient ensemble dans l'armée des princes en 1792, et voulaient former une compagnie à eux seuls, un peu comme les 300 Fabius ; les *Caradec*, avec un compte rendu impartial des polémiques violentes que M. Drumont a rallumées dans *la Fin d'un monde*[2]; les *Caradeuc*, avec la vérité sur La Chalotais et sur la légende du cure-dent, qui « grave pour l'immortalité »; les *Carné*, dont le nom, comme celui des Coislin, des Cambronne, des La Chalotais, etc., appartient à l'histoire générale; tant d'autres encore, célèbres ou inconnus. — Lisez, et vous direz avec moi que ce livre, instrument de travail indispensable pour qui étudie les Bretons ou la Bretagne, est en lui-même plein d'intérêt et de renseignements en tout genre.

J.-V. BAINVEL, S. J.

Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin, par M. Henri DE WELSCHINGER. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 299. Prix : 3 fr. 50.

Le baron de Cormatin, major général de l'armée catholique et royaliste de Bretagne, est un des hommes que la haine a le plus chargés de calomnies et d'injures. Intrigant et aventurier, fou, traître, mauvais comédien, tels sont les aspects sous lesquels les uns ou les autres le font paraître; après le traité de la Jaunaie, des officiers vendéens l'ont appelé *mannequin* et *lâche transfuge*. L'auteur de cet ouvrage, fort de nombreuses recherches et des communications obligeantes de savants consciencieux, a dit enfin, *sine ira et studio*, avec une entière impartialité, toute la vérité sur ce personnage; il l'a présenté avec ses défauts, ses erreurs et ses qualités.

1. Une faute d'impression défigure leur devise : *Aut gloriam aut letum* ; ce n'est pas la seule, mais elles sont rares.

2. A ce propos, la réponse à Drumont : *Demain !* semble être attribuée (p. 411) à M. J. de Penhouët; M. Roger des Fourniels pourrait dire peut-être si l'attribution est juste.

Tout d'abord Cormatin a-t-il usurpé son titre de baron? Non, répond l'historien, et il le prouve. Il décrit ensuite les voyages en Europe et en Amérique, les services militaires du soi-disant aventurier, son débarquement à Saint-Malo pour s'associer à l'insurrection bretonne, après la journée du 10 août 1792; les pouvoirs que lui donnent les princes comme major général de l'armée de Bretagne, comprenant cette province, le bas Maine, l'Anjou, la Normandie, et connue sous le nom de chouannerie; il reçoit même le grand cordon de Saint-Louis. Ami des futilités, du luxe et des plaisirs, vain, désordonné dans ses mœurs, verbeux, continuellement agité, désireux d'imposer, étrange par ses allures et ses mystères, par ses prétentions hautaines et ses exagérations bruyantes, voilà les côtés défectueux de Cormatin. Par contre, il était dévoué à la cause royaliste, brave, intelligent, énergique dans ses protestations contre les injustices dont il fut victime ; il eut cependant, malgré ces qualités incontestables, le malheur d'être suspect aux deux partis en lutte sur le sol breton. Plusieurs de ses compagnons d'armes lui reprochèrent passionnément son adhésion à la double pacification de la Jaunaie et de la Mabilais (1795). Mais pouvait-il faire autrement? Un général républicain, placé sous les ordres de Hoche, était venu lui proposer des conditions de paix qui accordaient la liberté religieuse et d'autres garanties considérables. Cormatin attendait vainement les secours d'Angleterre souvent promis par le comte de Puysaye. Aucun prince français ne venait donner à l'insurrection, ou plutôt à la résistance bretonne et vendéenne, un appui décisif; l'épuisement des ressources se faisait d'ailleurs sentir, et Charette lui-même avait accédé au traité de la Jaunaie. Toutefois ces traités étaient des pièges républicains. L'auteur a scruté profondément cette question et il est convaincu que la Convention et le Comité de salut public avaient pour objectif, dans cette conciliation apparente, de désorganiser l'armée royaliste, de séparer les soldats de leurs chefs, de mettre en temps opportun la main sur ceux-ci, en leur imputant avec hypocrisie, et spécialement à Cormatin, la rupture dont ils étaient eux-mêmes les criminels auteurs, et qui rendit à la guerre civile son terrible acharnement. Le généralissime Hoche, que Cormatin avait eu l'imprudence de ne pas admettre dans les négociations, contribua par sa jalousie haineuse à ces arrestations et voua dès lors au major général une aversion implacable.

Ici commencent les longues vicissitudes de Cormatin, sept ans prisonnier, abreuvé de chagrins et de souffrances, mais protestant toujours avec courage. Condamné à la déportation par une commission militaire inconstitutionnelle, alors qu'une autre commission absolvait avec éloges le général Tourreau, le bourreau de la Vendée, il fut ensuite, sur d'autres accusations, acquitté par le tribunal de Coutances.

A cette époque commence le *roman amoureux* de Cormatin, dans sa prison de l'île Pelée, près de Cherbourg, c'est-à-dire sa correspondance avec la marquise de *Feu-Ardent*, qu'il avait séduite. Les lettres de cette mère de famille sont empreintes d'une passion grandissante qui confine à l'ivresse et à la folie. En publiant ces effusions ardentes d'une passion coupable, qui ne sont pas sans danger pour les jeunes imaginations, l'auteur a trop facilement cédé à l'attrait de l'inédit. Néanmoins, malgré quelques expressions telles que l'*adorable* marquise, l'historien est loin d'applaudir à ce commerce épistolaire; il en montre les suites vengeresses, à savoir la fouille de cette correspondance par un vil policier, l'arrestation momentanée, puis la mort de la marquise et les dernières années si abaissées de l'ex-major. Il obtint son élargissement par une humble soumission au régime consulaire. Mais il resta surveillé et suspect, avec un modeste emploi à la manufacture de tabacs de Lyon.

Un appendice très curieux enrichit de nouveaux documents ce livre des plus attachants, qui est une véritable restitution historique.

G. GANDY.

I. — **La France et l'Italie devant l'histoire,** par Joseph Reinach, député. Paris, Alcan, 1893. In-8, pp. 244. Prix : 5 francs.

II. — **La Question italienne.** *Période de 1814 à 1860.* Aperçus d'histoire politique et diplomatique, par Giacometti. Paris, Plon, 1893. In-12, pp. 394. Prix : 3 fr. 50.

III. — **Italie, 1852-1862.** *Feuillets militaires.* Souvenirs, notes et correspondance du général de Bailliencourt. Paris, Didot, 1894. In-12, pp. xii-394. Prix : 3 fr. 50.

IV. — **Les Adversaires du pouvoir temporel et la Triple**

Alliance, par l'abbé A. Kannengieser. Paris, Lethielleux. In-12, pp. xxiii-333. Prix : 3 fr. 50.

V. — **Le Pape-Roi,** par l'abbé Decorsant. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. 182. Prix : 2 francs.

VI. — **Les Italiens d'aujourd'hui,** par René Bazin. 3e édition. Paris, Calmann Lévy, 1894. In-12, pp. 315. Prix : 3 fr. 50.

VII. — **Rome,** *histoire de ses monuments anciens et modernes*, par Pelade, ex-sous-officier de l'armée d'occupation. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8 illustré, pp. 239. Prix : 2 fr. 50.

I. — Le livre de M. Reinach n'est point un manuel d'histoire ; c'est le développement historique d'une idée, et cette idée cache une pensée politique. Il examine l'action de la France dans les diverses circonstances où elle a eu à se mêler, à tort ou à raison, des affaires italiennes, et compare son action avec celle des autres peuples qui, eux aussi, sont descendus dans les plaines de la péninsule. « Où ont passé les reîtres de l'Empire, les durs fantassins d'Espagne, les cavaliers d'Autriche, Croates et pandours, des ruines, et encore des ruines. Quand la France intervient dans les affaires de l'Italie, son intervention s'exerce presque toujours dans le même sens, qui est le grand courant de la civilisation et de la liberté. Même la conquête française n'est pas stérile, parce que le génie de la France est plus fort et que la conquête laisse derrière elle, à défaut de réformes pratiques ou d'améliorations palpables, toute une floraison d'idées nouvelles que le temps fera germer. » (P. 1-2.) Seulement, ajoute-t-il, pas une fois la politique française n'aura la force et la sagesse d'aller jusqu'au bout de l'œuvre entreprise.

Voilà la thèse de l'auteur, et elle suffit à indiquer les tendances du livre, dont les différents chapitres ne seront que les développements.

Il faut convenir que si la France se donne ce rôle de semeur de liberté, elle a semé dans un terrain bien ingrat, car il n'y a rien de plus réfractaire que l'Italie à la liberté de la patrie. M. Reinach en donne deux démonstrations : l'une (p. 169), en montrant l'Italie comme monnaie d'appoint de tous les conquérants, et passant indifféremment de l'un à l'autre (révolte de

Naples, p. 146); l'autre, la constitution de l'Italie, sa vie municipale intense qui s'opposait à la formation d'une patrie dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot (p. 212), et la preuve : « Dès le douzième siècle les guerres municipales donnent cent dix-neuf guerres chroniques entre quatre-vingt-dix-neuf villes militaires ; à la fin du quinzième siècle, le total des révolutions sera sept mille deux cents plus sept cents massacres. » Toutefois notre auteur découvre dans le Piémont (p. 177) ce sens de l'unité qui manque à l'Italie, et il veut expliquer comment de cet État seul pouvait venir l'unité italienne.

L'Italie, grâce à la France, est ce qu'il est convenu d'appeler un peuple libre, et cependant il n'a jamais été plus asservi, puisque pour faire plaisir au reître allemand il est en train de mourir de faim. Il faut enfin faire observer que l'idée religieuse est absente du volume qui ne parle guère du Pape que pour en dire du mal, quand il ne recueille pas des faussetés historiques comme au sujet de Boniface VIII mourant « sans confession, sans marque de foi » (p. 27).

II. — L'ouvrage de M. Giacometti est encore une thèse. A la théorie des trois tronçons, l'Autriche, la Confédération du Nord, la Confédération du Sud, l'auteur voudrait substituer l'union des trois États latins, l'Italie, l'Espagne et la France, idée plus irréalisable encore. Comme conséquence de cette idée, l'auteur cherche à peindre des couleurs les plus noires les Autrichiens, et les anecdotes pleuvent sur la germanisation de la Lombardie (p. 46 et suiv.). L'Autrichien est l'étranger qu'il faut haïr, l'ennemi irréconciliable de l'Italie, et l'alliance avec lui n'est qu'une union monstrueuse d'où rien ne peut sortir de bon pour la péninsule.

Les documents abondent dans ce volume, bien qu'ils soient déjà connus, en partie du moins. La lettre si intéressante de Cavour à Victor-Emmanuel (p. 129 et suiv.) a été publiée par l'*Univers* il y a une dizaine d'années ; mais qu'elle est curieuse à lire, à étudier dans son ensemble et dans ses détails. La façon dont on s'y prendra pour dénoncer la guerre ; l'usurpation des États de l'Église alors qu'on laissera encore libre le duché de Toscane (p. 134-136) ; le projet de la confédération italienne, et par-dessus tout la partie si curieuse du mariage de la princesse

Clotilde avec le prince Jérôme, et les raisons aussi inattendues que suggestives que la fertile imagination de Cavour trouve pour sacrifier la princesse à l'ambition de Napoléon. (Voir entre autres le détail, p. 143, qui prouverait la bonté de cœur du prince.)

Mais l'Italie voulait Rome, et la paix de Villafranca vint brusquement remettre à un temps plus éloigné les plans longtemps caressés. Le sentiment populaire était si net sur ce point qu'à Gênes, où Napoléon était entré en triomphateur, il doit se rembarquer sous la protection de la police (p. 221).

Le livre de M. Giacometti a cela de bon qu'il met à nu des plans secrets que l'empereur n'eut pas alors le courage d'exécuter (p. 225). Le vrai objectif de la campagne était l'abolition du pouvoir temporel du Saint-Siège; tout le reste n'était que le moyen pour arriver à ce but. Les événements de 1859-1860 devaient se terminer par ceux de 1870. De là ces froideurs et ces hostilités qui remplacèrent les ivresses de l'ouverture de la campagne. Ce n'est pas le but que s'est proposé M. Giacometti en écrivant son aperçu politique, mais en voulant séparer politiquement l'Italie de l'Autriche, il nous a raconté d'une façon très intéressante un épisode de la guerre à la Papauté.

III. — Les *Feuillets militaires* se rapportent à la même époque, mais dans un autre genre; ils sont l'œuvre d'un soldat, spirituel, observateur et chrétien. C'est un livre à lire et à faire lire. Toutefois la fin du volume se compose de lettres adressées à l'auteur; ce ne sont plus des mémoires, et franchement on le regrette. Le général abonde en anecdotes sur Pie IX, dont quelques-unes inédites, celle par exemple de la bénédiction *urbi et orbi,* où, à la voix tonnante du colonel commandant : « Genou, terre », les Romains, croyant qu'on va les fusiller, s'enfuient à toutes jambes (p. 255). Tout serait à citer dans ce volume, que peu de fautes typographiques déparent, mais il ne faut point oublier son aperçu libellé en 1862 (p. 367) : « Si les Piémontais viennent un jour, par la tolérance ou la permission de la France, arracher de son siège le vénéré Pie IX, la société romaine, qui n'aura peut-être rien fait pour chasser le Pape, ne fera certes rien pour le défendre. Un Cialdini mettra sa botte sur la Ville éternelle, et ce peuple asservi la baisera comme il baise aujourd'hui la mule du Souverain Pontife. »

IV-V. — Voici deux ouvrages de polémique. Le premier s'ouvre par une préface à laquelle on ne peut nier le mérite de l'originalité. C'est un bref du Saint-Père, et des comptes rendus sur d'*autres ouvrages* de l'auteur ; cela ressemble à un père de famille présentant son aîné pour faire louer son cadet. L'intention du polémiste est excellente, mais pourquoi ne pas compter parmi les ennemis du pouvoir temporel le gouvernement français ? C'est à lui, et à lui seul que l'on doit la guerre de 1859 et le lâche abandon de 1870, et l'Autriche n'est que responsable d'avoir laissé faire à un moment où il lui était peut-être bien difficile de se mettre en travers. Puis, dans l'ardeur de la polémique, il échappe à l'auteur quelques expressions malheureuses : « Napoléon eut le tort de consentir trop facilement à l'amoindrissement du patrimoine de saint Pierre. » (P. 17.) Donc un peu plus de difficultés, et il était blanc comme neige. Il paraîtrait, d'après la contexture du texte (p. 45), que Minghetti n'est pas mort. Quand l'auteur cite des ouvrages italiens, il semble ne pas en avoir lu le titre, sans cela il n'écrirait pas toujours (p. 303 et *passim*) *dissentimento* pour *dissidio*, et donnerait le titre exact des volumes de Curci qu'il incrimine à bon droit, mais avec trop d'indulgence encore. En somme, l'auteur fait deux études polémiques sur Dœllinger et Curci ; mais c'est trop de les faire les *champions* de la triple alliance contre le pouvoir temporel.

L'autre volume est d'importance plus modeste. L'auteur, après une introduction consacrée à la mission de la papauté, montre qu'elle a délivré les nations de l'esclavage, et que l'apostasie a de nouveau asservi ces mêmes nations délivrées par l'Église. Il termine par un appendice où il répond aux objections qu'il se fait sur cette thèse.

Commençons par dire que cette dernière partie est faible ; par exemple (p. 159), de ce que le Pape est l'évêque de Rome il ne s'ensuit pas qu'il doive résider à Rome, ni encore moins avoir la souveraineté temporelle de cette ville. Il y a ensuite de nombreuses inexactitudes de fait, comme (p. 97) quand l'auteur affirme que l'Italie ne peut vivre que parce qu'elle est la servante de l'Allemagne, ou quand le bienheureux Urbain V est taxé d'avoir, par une *faiblesse coupable* (p. 65), regagné la France. L'ouvrage a d'excellentes intentions, mais une question aussi sérieuse mérite

autre chose qu'une plaquette, et c'est l'amoindrir que de la traiter en format ainsi réduit.

VI-VII. — Voici deux guides. Le premier est un guide mondain en Italie, où, sous couleur de nous faire connaître les Italiens, l'auteur nous fait voyager du nord au sud, commençant par Milan, passant à Verceil, s'arrêtant à peine à Florence. Voilà pour le nord, où il oublie Venise, Turin et Gênes. Le centre est Rome ; les provinces du sud, Naples. L'auteur raconte plus ce qu'on lui a dit que ce qu'il a vu lui-même ; et si les indications qu'on lui donne sont malheureusement sujettes à caution, le lecteur manquera des moyens de les contrôler (ce qu'il dit, par exemple, p. 53, sur les décorations est inexact). Le reste est composé de tableaux impressionnistes (p. 244 et suiv.), lâchés de facture, nullement fouillés dans les détails, mais non sans charme pour le lecteur léger qui aime à voir les pays comme à travers un kaléidoscope. Pourquoi, cependant, à propos de l'*Italien d'aujourd'hui,* consacrer soixante-dix pages à l'assainissement de l'*Agro Romano*, et parler de champs à la place d'individus ? Enfin l'auteur est allé à Rome, mais n'y a guère vu le Pape. Le lecteur a le droit d'en être surpris.

Le dernier volume enfin est un guide de Rome, aussi pavé de bonnes intentions que d'illustrations en dessous du médiocre et de multiples erreurs. Le but de l'auteur est de montrer, par l'histoire des monuments de Rome, ce qu'ont fait les papes pour la grandeur de la ville et la conservation des monuments du passé. Le volume écrit vers 1862, alors que le chemin de fer n'allait pas de Civita à Rome, n'a pas été mis au point, ou, s'il l'a été, c'est d'une façon si incomplète qu'on ne s'en aperçoit que dans les conclusions (p. 234). Les mots italiens sont presque toujours estropiés. Ce que l'auteur dit de Saint-Jean de Latran, par exemple, outre de nombreuses erreurs de détail, les orgues postiches qui s'entendent aux jours de fête, des peintures prises pour des mosaïques (p. 174), montre qu'il n'a aucune idée du renouvellement de l'Abside par Léon XIII. Mais il serait trop long de compter les inexactitudes dont fourmille le volume, qui n'offre de prix que par l'idée-mère, très juste, qui a guidé la plume de l'auteur.

D[r] A. BATTANDIER.

I. — Le Cardinal Manning et son action sociale, par M. l'abbé J. Lemire. Paris, Lecoffre, 1893. Prix : 2 fr. 50.

II. — Henry Edward Manning, *Cardinal-Erzbishof von Westminster*. Ein Lebensbild von Alphons Bellesheim. Mayence, 1892. In-8, pp. xii-276. Prix : 3 fr. 75.

I. — M. l'abbé Lemire aime son héros avec passion, il est plein de sa thèse, il écrit avec verve : c'est dire qu'il sait attirer et retenir le lecteur. Nous serions étonné qu'on fermât le volume avant d'atteindre la dernière page.

Ce livre n'est pas une histoire, ni même une biographie de 'illustre cardinal, ni une étude de ses écrits, ni un jugement d'ensemble sur son œuvre. Comme le sous-titre l'indique, l'auteur n'envisage qu'un aspect de cette grande figure et ne regarde en Manning que le *Démocrate*. En effet, les deux premières parties, intitulées *le Prêtre* et *le Patriote*, beaucoup plus succinctes, ne sont guère qu'une introduction.

Démocrate tout court sonne mal, et les oreilles catholiques, toutes rebattues qu'elles sont de ce mot, ne s'y accoutument pas aisément. M. Lemire a soin de l'expliquer par un synonyme qui le corrige : le démocrate ou l'homme du peuple. Si aimer le peuple, défendre ses intérêts, promouvoir son bien, c'est être démocrate, quel catholique ne serait fier de l'être?

Peu d'hommes ont aimé le peuple avec autant d'intelligence, de constance et d'ardeur que le grand cardinal anglais. Il comprit que pour aimer le travailleur en œuvres et en vérité, il fallait le moraliser au lieu de le flatter, modérer ses passions au lieu d'allumer ses convoitises. Il passa la meilleure partie de sa vie à combattre, dans les classes inférieures, le vice et l'ignorance; aussi, avant de mourir, montrait-il avec un légitime orgueil les vingt-huit mille hommes enrôlés dans sa *Ligue de la Croix*.

On lira avec un intérêt particulier l'histoire de la grande grève de Londres qui priva de travail et de pain deux cent cinquante mille personnes et réduisit à la banqueroute tant de capitalistes. L'évêque anglican de Londres, le lord-maire lui-même, à bout de diplomatie et d'éloquence, avaient renoncé à rétablir l'accord entre ouvriers et patrons. Manning se jette alors au milieu des camps ennemis, voit l'un après l'autre les chefs de la grève, fléchit les patrons, harangue les ouvriers dans les rues et les carre-

fours. Enfin, le 16 septembre 1889, après vingt-six jours de lutte, la paix était faite : on la nomma la *paix du Cardinal.*

M. Lemire raconte ce fait et les autres, d'un style clair, incisif, entraînant. Le lecteur, en le suivant dans ses intéressantes pérégrinations, ne doit jamais oublier qu'il foule un sol anglais. Manning accorde beaucoup à l'intervention de l'État, mais c'est dans un pays éminemment conservateur où les abus de pouvoir ne sont pas fort à craindre. Il prône la séparation de l'Église et de l'État[1] et souscrirait volontiers à la maxime : L'Église libre dans l'État libre ; mais on doit se souvenir que l'Angleterre est un pays protestant où les catholiques ne peuvent aspirer qu'à la tolérance, tout au plus à la liberté. Appliquer cela à la France, nation catholique, et abandonner les droits garantis par les concordats, serait faire un paralogisme.

II. — En attendant le jour de l'histoire, tous ceux qui s'occupent des questions religieuses et sociales désiraient une bonne biographie du grand cardinal anglais. Manning est en effet un des rares hommes qui ont su s'imposer à notre siècle par le double ascendant du caractère et de la vertu : nul peut-être de nos contemporains n'a joui d'une renommée si pure et d'une influence si incontestée.

Outre une belle Vie du cardinal Allen, M. le chanoine Bellesheim nous avait donné une savante Histoire de l'Église en Écosse et en Irlande, sans parler de nombreuses études sur l'anglicanisme. Aujourd'hui, il se défend de présenter au public autre chose qu'une esquisse. De quelque nom qu'on l'appelle, c'est une œuvre consciencieuse que pouvait seul exécuter un homme habitué à dépouiller depuis des années les principales revues anglaises, et parfaitement au courant de la vie et des écrits du cardinal.

Plusieurs parties nous semblent rédigées d'après des documents inédits ou du moins peu connus. Citons le récit ému de la conversion de Manning. Le conseil privé venait de ranger la nécessité du baptême au nombre des questions indifférentes

1. Le cardinal développa ses idées sur la séparation de l'Église et de l'État en France, dans une audience donnée à M. l'abbé Lemire et à son frère, le P. Achille Lemire, jeune et vaillant missionnaire, couronné trop tôt.

qu'un ministre anglican est libre de nier. A cette nouvelle, Manning, Gladstone, Keble, Pusey et d'autres personnages en vue se réunirent pour signer une protestation. Son tour venu, Gladstone refusa la plume. Parmi les treize signataires, six étaient bientôt catholiques. Manning était du nombre. Ce ne fut pas sans quelque appréhension. Les craintes diminuaient avec la conscience de plus en plus raisonnée qu'il était évidemment plus périlleux de rester dans l'Église anglicane que d'en sortir. Toutefois le cœur lui battait encore d'anxiété et de trouble lorsque, le 6 avril 1851, accompagné de son ami le célèbre juriste Hope-Scott, il alla frapper à la porte du P. Brownbill, supérieur de la résidence des Jésuites.

Voici le jugement d'ensemble de l'auteur sur l'œuvre de l'archevêque de Westminster : « Manning ne laissa jamais échapper une occasion propice, sans proclamer bien haut les droits de l'Église catholique à la tolérance, au respect, à la considération et à l'obéissance du peuple anglais. Il réussit à mettre ses coreligionnaires sur un pied d'égalité avec les communions protestantes, et prépara à ses successeurs un terrain d'action beaucoup plus favorable. Dans les fastes du peuple anglais et sur les pages de l'histoire de l'Église au dix-neuvième siècle, le nom de Manning est écrit en traits indélébiles. » F. P., S. J.

Le Père Joseph Areso, *restaurateur des Franciscains de l'Observance*, par l'abbé Henri DE SURREL DE SAINT-JULIEN, missionnaire apostolique. Montreuil-sur-Mer, Imprimerie Notre-Dame des Prés, 1893. Pp. VIII-312.

Joseph Areso, né le 12 février 1797, à Bigüezal, dans le diocèse de Pampelune, mourut le 17 février 1878, au couvent des Franciscains de Saint-Palais, dans le diocèse de Bayonne. Prêtre, puis franciscain, il se fit remarquer par son zèle tout apostolique, d'abord dans le nord de l'Espagne, et, après l'expulsion des Ordres religieux, dans le Béarn et le pays basque voisin. En 1849, au retour d'un pèlerinage en Terre-Sainte, il fut nommé, par le ministre général de son Ordre, commissaire provincial pour la France, avec mission de rétablir l'observance franciscaine dans notre pays. Les fondations de Saint-Palais (1851), d'Amiens, de Bourges, de Bordeaux, de Pau, de Béziers, de

Brives, de Paris, formèrent la province franciscaine de France, qui, depuis la mort du fondateur, a pris de nouveaux accroissements. Ce n'est donc pas une simple biographie que nous donne M. l'abbé de Saint-Julien, — biographie d'ailleurs très intéressante et très édifiante, — c'est une contribution importante à l'histoire de la renaissance des ordres religieux en France. Au moment où les Frères Mineurs Observants y reparaissaient ainsi par les soins du P. Areso, le P. Bénigne de Valbonne y introduisait aussi les Frères Mineurs réformés d'Italie ou Récollets ; quant aux Frères Mineurs Capucins, ils avaient été rétablis chez nous dès la première moitié du siècle ; ainsi la grande famille de saint François reprenait de plus en plus possession de ce royaume de saint Louis, où elle avait tant contribué, surtout aux temps du protestantisme, à maintenir la foi catholique. L'auteur de ce livre a eu la bonne fortune de le préparer à Rome près des archives mêmes de l'Ordre, et le talent de mettre en œuvre avec goût et avec piété les nombreux documents dont il disposait.

R. DE SCORRAILLE, S. J.

Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, *fondatrice et première Supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de la Charité du Bon-Pasteur d'Angers*, par l'abbé M. H. Pasquier, doyen de la Faculté catholique des lettres d'Angers. Paris, Lethielleux, 1894. 2 vol. in-8, pp. xxviii-482 et 612. Prix : 8 francs.

L'œuvre de la Vénérable Mère Pelletier, accomplie sans bruit, non sans épreuves héroïquement affrontées, aura été une des plus étonnantes merveilles de la miséricorde de Dieu, en notre dix-neuvième siècle. Cette femme au grand cœur, aux vues élevées, cette Vendéenne douée de l'énergique foi des martyrs ses compatriotes, sans autre fortune que son indomptable confiance, plus d'une fois entravée du côté même d'où lui devait venir secours et consolation, aura exercé un apostolat d'une vitalité, d'une étendue et d'une fécondité qui tiennent du prodige.

Notre temps, malgré ses inénarrables misères, « a vu germer et s'épanouir sur tous les points de la France des congrégations, vouées à toutes les formes de la charité;... mais en général ces fondations ont pour objet direct de soulager les souffrances du corps » (t. I, p. xx). La Mère Pelletier s'est vouée à la guérison

des maladies de l'âme, plus terribles, non moins répugnantes, mais que le monde ne plaint guère et ne soulage pas. Elle arrivait, bien pauvre, avec deux seules compagnes, à Angers, en 1829; et en 1868, au temps de sa mort, elle comptait « plus de 3 000 filles du Bon-Pasteur, qui portaient son nom et prêchaient Notre-Seigneur sur toutes les plages du monde connu » (t. II, p. 556). Elle avait fondé 110 monastères, où d'innombrables légions d'enfants pieuses, de préservées, de pénitentes et de *madeleines*, de toute langue et tribu, lui doivent la paix, la vie et le ciel : le Bon-Pasteur compte actuellement 200 *bergeries*.

Pendant quarante ans, la Mère Pelletier demanda à la sainte Vierge « des travaux, des âmes, des croix » (t. II, p. 590). Elle fut exaucée, presque au delà de ses immenses désirs. C'est à raconter les admirables conquêtes de la Mère Pelletier, en fait de travaux, d'âmes et de croix, que M. le chanoine Pasquier (aujourd'hui recteur des Facultés catholiques d'Angers) a consacré son talent d'écrivain, son érudition historique — voire classique, dont on retrouve de nombreuses traces dans ces deux beaux volumes. Les œuvres entreprises pendant ces quarante années, les fondations, les vertus de la vénérable fondatrice et celles de ses premières sœurs, ses enseignements répétés dans ses conférences ou ses lettres, les dévouements des bienfaiteurs, — à commencer par les nobles familles d'Anjou, les d'Andigné, les de Neuville, les de Quatrebarbes, — la protection des princes de l'Église et surtout les attentions toutes paternelles de Pie IX, les bénédictions divines tombant sur cette famille religieuse, répandue dans les cinq parties du monde : tel est le sujet très vaste, très varié, de ces cinquante-quatre chapitres.

M. le chanoine Pasquier, chargé de ce travail par la Mère de Coudenhove, seconde Supérieure générale de la Congrégation, a employé tous les documents remis entre ses mains ; il suit les événements pas à pas, année par année. Il n'a rien omis, pas un détail, pas une parole un peu importante : il a tout dit « avec simplicité et bonne foi » (*Préface*, p. VI). La cause de béatification de la servante de Dieu est introduite en cour de Rome : nous avons le droit d'espérer que cette *Vie*, si consciencieuse et si complète, servira à la glorification de la Mère Pelletier.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — **Valentine Fabrège** (1870-1893). Montpellier, Firmin et Montane, 1893. In-8, pp. 170.

II. — **Vie de la R. M. Anne Quinon,** *fondatrice et première Supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons.* Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. x-176. Prix : 2 francs.

III. — **Jeanne Poinsot.** *Vie angélique d'une enfant de Marie* (1867-1892), par le P. A. J. Muzac, S. J. Avignon, Aubanel, 1894. In-16, pp. ix-307. Prix : 3 francs.

I. — Il y a peu d'années, un vénérable et savant religieux qui parcourt la France, prêchant des retraites dans les communautés religieuses, nous disait : « Travaillez donc pour les pensionnats de jeunes filles. On leur donne en prix tant de *babioles!* Faites pour eux des livres intéressants et instructifs. »

Voici un ouvrage tel que le digne religieux en eût désiré. Quelle belle existence que celle de cette jeune personne morte à vingt-trois ans, favorisée de tout ce que le monde estime: la considération, la richesse, la beauté et l'amabilité d'une brillante jeunesse. Jusqu'à vingt ans, l'angélique enfant a connu la joie ; bientôt elle fait connaissance avec la douleur, adoucie par sa piété. Au plus fort de ses souffrances on l'entend s'écrier : « Je suis trop heureuse, trop aimée.... J'ai peur. Priez pour mon salut. Mon bonheur m'épouvante. » Quel langage différent des plaintes de tant d'autres qui regrettent la vie à vingt ans !

Un parfum des plus suaves vertus s'exhale de ces pages, écrites avec le cœur qui a connu et aimé son héroïne, dans un style enrichi de nobles et poétiques pensées.

Souhaitons qu'un bon nombre de directrices de pensionnats aient l'heureuse idée de faire connaître ce livre à leurs élèves. Nulle n'aura lieu de s'en repentir.

II. — Plus simple d'allure, mais non moins édifiante, est cette biographie écrite avec une réserve et une sobriété que l'on dirait imposées par l'humilité de la vénérée religieuse. L'auteur se contente d'esquisser la physionomie de cette grande servante de Dieu, qui consacra sa vie à la régénération des pauvres prisonnières, en présentant dans un rapide récit l'origine de la Congrégation des Sœurs de Marie-Joseph. Elle n'avait rien de brillant

selon le monde, cette pieuse Mère Saint-Augustin, mais elle fut appelée à créer une œuvre admirable. L'amour de Dieu, l'amour des pauvres et des petits sont la double impulsion de ses actes pendant plus de cinquante années.

III. — C'est l'histoire intime d'une âme qui en quelques années d'une courte existence parvint à une éminente sainteté. Humble et cachée comme la violette, Jeanne n'a fait aucun bruit dans le monde, son passage ici-bas est à peine connu de quelques amis; mais combien parfaite fut sa vie! Celui-là peut le dire, qui, comme le P. Muzac, eut « la clef de son intérieur ».

Caractère indépendant, esprit élevé, jugement droit, cœur voué à Dieu, telle nous apparaît Jeanne Poinsot. Spectacle bien réconfortant que cette vierge chrétienne donnant l'exemple des plus hautes vertus au milieu de ce dix-neuvième siècle qui leur oppose tant d'obstacles. Dans ce livre, les jeunes filles trouveront un modèle attrayant, les mères d'utiles leçons, les religieuses elles-mêmes un puissant stimulant, tout un vrai profit pour leur âme. Encore un ouvrage à recommander aux supérieures de pensionnats de jeunes filles. Pourvu qu'elles ne le trouvent pas trop sérieux! A. BARAUD.

Recherches historiques sur les vingt communes du canton de Saint-Pierre-Église. — *Antiquités, églises et seigneuries, administrations civiles*, par Louis Drouet. Cherbourg, Imprimerie Saint-Joseph, 1893. In-8, pp. 488-vii. Prix: 10 francs.

Le canton de Saint-Pierre-Église (Manche) occupe l'extrémité nord-est de la presqu'île dont Cherbourg, avec son double port, ses bassins et sa rade, occupe l'extrémité centrale. Son littoral, qui commence en deçà du cap Lévi et s'étend jusqu'au delà du cap de Gatteville, appelé vulgairement pointe de Barfleur, le met pour ainsi dire en contact avec deux mers. Il est arrosé intérieurement par le cours moyen d'une charmante rivière, la Saire, qui a donné son nom à toute cette partie de la presqu'île, le *Val de Saire*.

Saint-Pierre-Église, chef-lieu de ce canton, n'est qu'une petite ville ou qu'un gros bourg. Mais sa position avantageuse, ses maisons alignées et proprettes, son territoire cultivé ou boisé,

son horizon déclinant en pente douce vers la mer, en font une sorte de capitale. Ajoutons que le château monumental et le splendide parc environnant embellissent notablement Saint-Pierre à l'ouest, tandis que vers l'est, sur une éminence, se montre avec beaucoup de grâce un couvent de la Congrégation de Notre-Dame, qui est à la fois externat, orphelinat et pensionnat pour les jeunes filles.

Décrire sommairement le sol, en signalant les antiquités qui peuvent s'y trouver ; puis faire l'histoire de l'église paroissiale et des chapelles particulières, en donnant, autant que faire se peut, une notice sur les prêtres qui les ont desservies aux différentes époques ; passer ensuite aux seigneurs séculiers, connus le plus souvent par leurs largesses envers l'Église, esquisser leur histoire et tracer leur généalogie ; terminer enfin par la municipalité de la commune qui ne date que d'un siècle : tel est le plan que s'est imposé M. Drouet et qu'il a constamment suivi, pour la commune de Saint-Pierre-Église d'abord, puis pour les dix-neuf communes rurales qui relèvent de ce chef-lieu.

L'érudition est sûre et l'exactitude parfaite.

Ce n'est pourtant pas qu'on ne rencontre par-ci par-là quelques fautes, au moins d'impression, dans les cinq cents pages très compactes des *Recherches historiques*. L'auteur doublera facilement lui-même, en se relisant attentivement, la liste de ses *errata*. Que dis-je ? il corrigera ses fautes dans le texte, si on lui demande, ce que nous regardons comme probable, une seconde édition de son consciencieux ouvrage.

Nous remarquons avec plaisir les trente photogravures, hors texte, qui ornent le livre. A. JEAN, S. J.

Auxi-le-Château, par M. l'abbé VITASSE, curé-doyen d'Auxi-le-Château. Lille, Danel, 1894. Gr. in-8, pp. 400. Prix : 10 fr. 50.

A la fin de la Préface, l'auteur exprime le désir « de voir son humble essai agréable aux érudits, utile à ses chers Auxiliens, intéressant pour tous ». L'ouvrage a tout ce qu'il faut pour que ce vœu soit réalisé. Les Auxiliens y trouveront une description détaillée de leur pays, avec une étude et de nombreuses statistiques sur son agriculture et son industrie dans le passé et au temps

présent, d'intéressants détails sur son administration aux diverses époques, sur les principales familles. Mais c'est surtout à l'histoire de l'église et du château, de la paroisse et de la seigneurie, que le savant auteur s'est attaché. De nombreux documents, puisés, soit aux archives locales, soit aux Archives nationales, lui ont permis de donner sur la vie religieuse et civile d'Auxi au moyen âge, sous l'ancien régime et à l'époque de la Révolution, les renseignements les plus précis et les plus intéressants.

Un état du doyenné d'Auxi au dix-huitième siècle fait connaître les vingt-neuf cures dont il se composait, avec le chiffre de leur revenu, les patrons qui présentaient à ces cures, etc. Les biens étaient administrés par les marguilliers, élus par le curé et les paroissiens.

Plusieurs abbayes et couvents avaient été fondés sur le territoire d'Auxi. L'auteur s'étend surtout sur l'abbaye de Willencourt.

La seconde partie du volume est consacrée à la seigneurie. Un tableau généalogique nous fait connaître les seigneurs d'Auxi jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et donne des détails sur ceux qui ont joué un rôle historique auprès des ducs de Bourgogne, comme le maréchal d'Esquerdes.

Dans les chapitres suivants, l'auteur nous fait connaître les divers droits seigneuriaux, l'organisation de la justice, la procédure, les règlements de police, et nous donne le texte de la coutume d'Auxi, rédigée en 1507. Deux charmantes légendes accompagnent l'histoire du château. Une intéressante statistique nous met sous les yeux les revenus et les charges du domaine particulier du comte d'Egmont, seigneur d'Auxi, à la fin du dix-huitième siècle.

On voit quelle richesse de documents et de renseignements nous offre cette savante et très intéressante monographie.

L. BOUTIÉ, S. J.

I. — **Les Gorges du Tarn illustrées,** par le chanoine SOLANET. Paris, Colombier, 1894. In-8, pp. 407. Prix : 16 francs.

II. — **Les Abîmes,** par E.-A. MARTEL. Paris, Delagrave, 1894. In-4, pp. 565. Prix : 20 francs.

I. — C'est un monument splendide que ce livre, monument élevé par un poète, un convaincu, à la gloire de ces Gorges du Tarn,

si célébrées maintenant et si parfaitement ignorées il y a vingt ans. — M. le chanoine Solanet, de Mende, n'a pas attendu l'engouement des touristes pour connaître et parcourir en tous sens les merveilleuses rives du Tarn.

M. Martel a sans doute éclairé la question et donné la description panoramique de la fameuse vallée, il n'a pas étudié pierre par pierre, brin par brin le cañon, il n'a pas classé par ordre toutes les pittoresques beautés de ce coin grandiose de la France méridionale, comme l'a fait M. Solanet.

L'auteur a divisé le parcours de la vallée en quatre tronçons; ce sont donc quatre excursions que le lecteur va faire en docte et aimable compagnie. — A chaque page, presque, il trouvera des gravures qui mettront le texte en lumière. Et quand on aura ainsi voyagé par la pensée de merveille en merveille, on souhaitera de prendre le chemin de fer jusqu'à Mende, pour aller admirer de ses propres yeux.

II. — Utile ouvrage qui console de ces inepties parées et dorées où tout l'intérêt se trouve dans le papier velouté et le nombre ou la splendeur des gravures.

L'auteur, qui a déjà savamment et consciencieusement étudié « les gorges du Tarn et leurs merveilles », étudie présentement les eaux souterraines, les cavernes, les sources; il décrit les explorations souterraines effectuées de 1888 à 1893 en France, en Belgique, en Autriche et en Grèce. A son idée première, celle du touriste curieux, a succédé bientôt une idée d'utilité et de progrès. Animé d'un courage persévérant, d'une audace et d'un entrain dignes d'éloges, l'auteur a cherché à résoudre les problèmes de géologie, de météorologie, d'histoire naturelle, par l'étude approfondie des cavités du sol. Alors, aidé de compagnons braves comme lui, il descendit dans les abîmes et il créa la spelæologie, c'est-à-dire la science des cavernes. Ils ont ainsi découvert et étudié nombre de fontaines, d'abîmes et de grottes. On saisit tout le profit que l'industrie et l'agriculture peuvent tirer de ces études. Remercions donc M. Martel et ses amis, ils ont bien mérité du pays.

A. LEFEVRE.

BELLES-LETTRES

L'Armée à l'Académie, par C. DE LA JONQUIÈRE. Paris, Perrin, 1894. In-8, pp. 300. Prix : 7 fr. 50.

Ce livre comble une lacune dans l'histoire de l'Académie française.

Il contient une série de notices sur les *Immortels* qui furent soldats, et qui unirent la plume et l'épée : deux puissances encore alliées. Ces académiciens soldats sont loin d'être tous des héros. Plusieurs n'ont fait que passer dans l'armée, tels Mezeray, Saint-Aulaire, Mirabaud, Chateaubriand, Lamartine, etc. Quelques-uns sont à peine connus de nos jours ; d'autres, tels que les maréchaux Villars, Richelieu, sont illustres. Le duc d'Estrée, avec quelques collègues, appartient à la marine. L'un de ces hommes n'a pas des mœurs édifiantes et ne peut être proposé pour modèle à personne (Duras).

On remarque dans les dernières années du règne de Louis XIV une tendance à admettre à l'Académie des personnages de situation considérable, qui ne sont pas des lettrés de haute valeur. Les dernières années de la monarchie, de 1783 à 91, offrent une augmentation notable dans le nombre des militaires admis à l'Académie.

Puis on voit cette institution sombrer dans la tourmente révolutionnaire, frappée par un décret de la Convention (8 août 1793) ; enfin, ressusciter sous un autre nom et une forme nouvelle. A la suite de la Révolution, elle est peuplée d'hommes imbus des idées de Voltaire et de J.-J. Rousseau, au point que Chateaubriand se soucie peu d'entrer dans ce qu'il appelle « une tanière de philosophes ». Il accepte enfin, mais sans enthousiasme[1].

Ce travail a demandé des études sérieuses.

Des épigrammes en grand nombre, anecdotes, traits d'esprit, bons mots d'académiciens, boutades à propos de leur élection,

1. L'Académie du dix-huitième siècle fut souvent blâmée d'ouvrir trop large ses portes aux grands seigneurs. Celle du dix-neuvième n'encourt pas ce reproche. En revanche, les personnages politiques prennent trop souvent la place due aux écrivains.

de leurs études, rendent agréable la lecture de ces pages. La note chrétienne y résonne d'un bout à l'autre, et l'on y rencontre des pensées comme celle-ci : « Depuis la divine ascension du Golgotha, la souffrance a toujours été le premier élément de perfectionnement moral. » A. BARAUD.

Messire Jean-Louis de Fromentières, *évêque et seigneur d'Aire, prédicateur ordinaire du roi* (1632-1684). Étude biographique et critique. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Bordeaux par l'abbé Paul LAHARGOU, licencié ès lettres, professeur à l'institution Notre-Dame de Dax. Paris, Retaux, 1892. In-8, pp. 350. Prix : 6 francs.

Messire Jean-Louis de Fromentières, fort apprécié par les contemporains de Bossuet, en particulier, au dire du gazetier Loret :

..... grandement prisé
De plusieurs docteurs doctissimes,
De tout plein d'évêques sacrés
Et d'abbés crossés et mitrés.....

a eu la bonne fortune de trouver à notre époque un homme de savoir et de goût, aujourd'hui « docteur doctissime » lui aussi, qui a pris à tâche de le tirer de l'oubli presque total dont n'avaient pu le préserver ni la prose rimée de la *Muse historique*, ni les éloges par trop vagues de l'avocat Richard, son premier biographe.

L'ouvrage consacré par M. l'abbé Lahargou, j'allais dire à cette résurrection, est divisé en deux parties. La première, la plus courte et la moins importante, étudie « l'homme, sa vie, son caractère ; la seconde, sa prédication ».

Né à Paris en 1632, au sein d'une vieille famille originaire de l'Anjou, Jean-Louis de Fromentières fait ses premières études chez les Oratoriens, au collège du Mans ; revient à Paris en 1648 pour y suivre les cours de philosophie ; entre au séminaire de Saint-Magloire « pour se perfectionner sous la conduite du R. P. Sénault » ; ses études théologiques terminées, remporte vers 1657 « les palmes triomphantes du doctorat » ; accepte en 1663 la charge de chanoine théologal du Mans ; est nommé peu après prédicateur ordinaire du roi, puis abbé du Jard ; voit son nom figurer à côté de celui de Bossuet sur la liste des candidats à la charge de précepteur du dauphin ; porte la parole devant l'as-

semblée du clergé en 1670, et obtient enfin en 1673, « sans brigue ni cabale », uniquement par le mérite de ses prédications, l'évêché d'Aire, où il meurt un peu moins de douze ans plus tard, « extrêmement regretté de son diocèse, dit l'avocat Richard, malgré les réformes qu'il y avait introduites ». Rien de bien saillant dans cette vie, aussi notre auteur passe-t-il vite.

Le portrait moral de Fromentières est esquissé plus rapidement encore. L'évêque d'Aire est froid, et, chose bien rare au dix-septième siècle, « mélancolique », — le mot est de Nicolas Colbert; il paraît quelquefois dans le monde, mais sans jamais se départir d'une sage réserve voisine de l'austérité; vif et d'une activité fiévreuse, il ne laisse pas d'être « l'aimble », le doux, l'humble, le charitable Fromentières, éloquent plus encore par son exemple que par sa parole.

Cette parole n'a pourtant rien de vulgaire, et nous voudrions, après M. l'abbé Lahargou, dire quelques mots sur Fromentières prédicateur, sur sa rhétorique et ses doctrines, sur ses mérites comme moraliste ou comme auteur de panégyriques et d'oraisons funèbres, enfin sur le discours qu'il prononça à la prise d'habit de Mlle de Lavallière, discours qui autorise non pas une comparaison, mais un rapprochement entre l'évêque d'Aire et celui de Meaux. Nous verrions alors que les qualités moyennes de cet orateur de second ordre, à peine déparées par quelques défauts, comme le manque d'inspiration personnelle, lui méritent bien l'honneur que lui fait notre auteur, quand, dans un ingénieux tableau des prédicateurs français, ébauché à l'imitation de l'*École d'Athènes*, il le met, proportions gardées, non loin des grands maîtres Bossuet et Bourdaloue, parmi les disciples du P. Sénault, le Socrate de Saint-Magloire, à la place de Xénophon. Mais mieux vaut renvoyer à la thèse de M. Lahargou lui-même; signalons seulement, entre autres choses remarquables, le chapitre sur les panégyriques de Fromentières; on y trouvera, ce nous semble, « la manière » ordinaire de l'auteur, son érudition de bon aloi, sa largeur de vues et sa sagesse habituelles. Une critique rigoureuse se demanderait peut-être si, dans cet ouvrage, le clergé du siècle de Louis XIV n'est pas un peu sévèrement jugé ici et là, et s'il est bien vrai de dire (p. 157), avec M. de Carné, que les protestants, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, étaient en France « les sujets les plus soumis sinon les plus

timides » ; mais nous ne croyons pas qu'il y ait lieu d'insister sur ces passages, d'ailleurs fort courts.

Nous ne parlons pas du style ; à quelques négligences près, encore sont-elles rares, il nous paraît fort bon. On ne fréquente jamais en vain le dix-septième siècle.

ED. RUFFIAC, S. J.

Villiers de l'Isle-Adam. *L'Écrivain*, *l'Homme*, par R. du Pontavice de Heussey. Paris, Savine, 1893. In-18, pp. 304. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, biographie sommaire mêlée de critique, a le tort d'être écrit, par un proche parent, en un style souvent précieux. L'auteur a bien vu les défauts de l'homme et de l'écrivain : il note au passage les défaillances morales du chrétien qui croit et ne pratique pas; il signale les écarts de cette âme mal équilibrée que l'imagination emporte parfois par delà les limites de la raison et du naturel; sur le style par trop tourmenté, il fait quelques restrictions; mais une sympathie profonde, une compassion sincère, l'empêchent de tout dire et risquent d'égarer le lecteur peu attentif.

Écrivain, Villiers ne laisse rien d'achevé, rien qui ressemble, même de loin, à une œuvre de maître. Homme, malgré ses grands sentiments de foi, d'honneur et de piété filiale, il eut tous les dehors d'un pauvre bohème, hantant, la nuit, les cafés et les tavernes de banlieue. Là n'était point la place du comte Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, qui avait pour ancêtres plusieurs maréchaux de France et des grands maîtres de l'ordre de Malte, entre autres l'héroïque défenseur de Rhodes, en 1521. Ce grand nom et ces souvenirs contrastent péniblement avec les tristes aventures d'un gendelettre besogneux. Il répondit fièrement aux Juifs qui voulaient acheter son talent de railleur et l'opposer à celui de Drumont. Il mourut en bon chrétien : c'est et ce sera plus tard sa plus belle, peut-être son unique gloire.

J. F. ALRIC, S. J.

La Comédie de société *au dix-huitième siècle*, par Victor Du Bled. Paris, Calmann Lévy, 1893. In-18, pp. 326. Prix : 3 fr. 50.

M. V. du Bled n'est pas un *auteur*, pas même un écrivain,

dans le grand sens du mot, c'est un érudit et un causeur. Tout plein de son sujet, connaissant comme pas un le dix-huitième siècle des coulisses et des petits cabinets, il le raconte, il le montre aux yeux avec une variété et une précision de détails qui commandent l'attention. Biographies, portraits et caractères, anecdotes, réflexions morales, se succèdent, se mêlent, s'enchevêtrent, épuisant la matière, sans nuire jamais au relief du personnage ou du groupe étudié. Appliquée à une histoire de quelque étendue, la méthode ne serait pas sans inconvénients, elle n'a guère que des avantages dans une monographie comme celle qui nous occupe : *la Comédie de société au dix-huitième siècle*, à la cour et chez les princes.

Car tel est le vrai sujet du volume, dont le titre incomplet annonce à la fois plus et moins qu'il ne donne. Il ne dit rien d'une étude fort intéressante sur Mme de Genlis qui remplit à elle seule 150 pages ; il laisse espérer une histoire de la comédie de salon à Paris et en province, à peine indiquée au début du premier chapitre. L'auteur ne s'occupe de fait que de cinq théâtres : ceux de la duchesse du Maine, de Mme de Pompadour, de Marie-Antoinette, du duc d'Orléans et du comte de Clermont. Pour chacun d'eux, il passe en revue les auteurs, les pièces du répertoire, les acteurs et les spectateurs. C'est tout ce qu'il faut pour donner une idée du genre, ce n'est pas assez pour une histoire. Le peu qu'on nous en dit suffit amplement à nous inspirer une profonde pitié pour cette société de décadence qui, sans remords et comme de parti pris, tourne le dos aux grandeurs du siècle précédent et s'achemine en riant vers les horreurs et les crimes de la Révolution. Ce sentiment est-il bien celui de notre auteur ? A en juger par l'impression qui se dégage de l'ensemble, il pencherait plutôt vers l'indulgence, ou même, on serait tenté de le croire, vers une sorte de scepticisme moral.

J.-F. ALRIC, S. J.

Écrivains d'aujourd'hui, par M. René DOUMIC. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 318. Prix : 3 fr. 50.

Les *Études* auraient mauvaise grâce à traiter ou sans égards ou sans attention les *Écrivains d'aujourd'hui*, de M. René Doumic. M. Doumic est lui-même un très estimable écrivain

d'aujourd'hui, duquel la prose soignée est reçue en bon lieu. Ainsi, les huit chapitres du présent volume ont déjà paru en articles, ou en feuilletons, dans la *Revue bleue*, dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Correspondant* et dans le *Journal des Débats*. Ce fait seul prouverait la merveilleuse souplesse de la plume ou du pinceau qui déposent sur tant de toiles, aux cadres si variés, les portraits fort divers des *Écrivains d'aujourd'hui.*

D'autre part, si les *Études* poussaient les éloges de M. Doumic jusqu'à l'hyperbole, M. Doumic serait le premier à récuser leur témoignage, même favorable; par la raison que, pour M. Doumic, écrivain répandu en tant de revues, les *Études* viennent immédiatement au-dessous de rien. Il n'y a, si on l'en croit, dans cette revue-là, « qu'assoupissement, timidité et routine ». Ces trois substantifs gisent au bas de la page 302 de ce volume bleu d'azur.

Disons, au rebours, ceci : 1° M. Doumic n'est point timide; il est presque hardi; 2° cet hypnotiseur aimable et discret n'assoupit que ceux de ses lecteurs qui y consentent. Néanmoins, nous ne saurions conseiller à tout le monde les pages éveillées où M. Doumic étale le fruit de ses lectures à travers des livres tels que ceux de Maupassant, de Loti; sans doute il analyse *Boule-de-suif*, *Japoneries d'automne* et le reste, avec le soin et les précautions d'un M. Pasteur qui remue les pourritures où les microbes pullulent : il ne touche aux ordures littéraires qu'avec des mitaines de velours; mais il y touche, ce sont des ordures, et les mitaines en sont imprégnées.

M. Doumic admire J. Lemaître, ce « modèle d'une sagesse tempérée » (page 167); il vénère M. Brunetière, le savant : « car l'étendue de son savoir n'*en* a d'égale que la solidité » (page 178); il honore M. Lavisse, qui « remplit avec zèle la mission... de prédicateur laïque », et dont « l'œil bleu est caressant » (page 232). Puis il déclare que, pour être un bon critique, il faut « ne dépendre d'aucun dogme politique ou religieux » (page 212). A ce compte, l'auteur des *Écrivains d'aujourd'hui* n'admettrait-il donc lui-même aucun dogme?

Malgré cela, M. Doumic s'attarde un peu à juger des choses religieuses; il estime que Sainte-Clotilde est une « paroisse chic » (page 268); que l'Église catholique, où il n'y a guère plus ni « mouvement, ni idées, ni vie », doit « s'ouvrir large-

ment au mouvement moderne » (page 315); que « les Jésuites détestent Mgr d'Hulst » (p. 283), etc. Il révèle beaucoup d'autres choses, qu'il serait long de relever; d'autant que nos lecteurs sont déjà bien assoupis, et que, si nous ajoutions à cette demi-page, nous les endormirions tout à fait.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — **Ballades et chansons populaires tchèques et bulgares,** par M. Achille Millien. Paris, A. Lemerre, 1894. In-18 jésus, pp. iv-120. Prix : 3 francs.

II. — **Quelques pages du « Livre »,** par M. Charles Lejard. Montligeon (Orne). In-18 jésus, pp. 96. Prix : 1 fr. 50.

III. — **Sur le chemin du doute,** par l'abbé O. Hautefeuille. Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. xvi-220. Prix : 3 fr. 50.

IV. — **La Harpe de David,** par l'abbé P.-M. Malateste, bachelier en théologie, auteur de l'épopée *Saint François-Xavier*. Paris, V. Retaux et fils, 1894. Prix : 3 fr. 50.

V. — **Heures perdues,** par M. Adolphe Poisson. Québec, Aug. Coté, 1894. In-12 carré, pp. 256.

I. — M. Achille Millien, le poète et riche glaneur du *Folk-lore* nivernais, publia, l'an passé, les *Chants oraux du peuple russe*, dont les *Études* ont fait mention. Il nous offre, en 1894, « un choix de légères cantilènes, empruntées aux Tchèques de la Bohême, à ceux de la Moravie et aux Slovaques » (page 3); cantilènes traduites en strophes françaises d'allure variée. Ce qui est moins varié (nous n'en accusons pas l'honorable poète-traducteur), c'est le ton, c'est le sujet des cantilènes : complaintes d'amour tchèques, récits de galanteries bulgares, « drames domestiques où quelquefois s'expose la réalité brutale, sèche et poignante ». Est-il besoin d'avertir après cela que ces *cantilènes* tchèques et bulgares n'ont rien de commun avec des *cantiques?*

II. — Le *Livre* d'où M. Charles Lejard a détaché *quelques pages*, c'est le Livre des livres (*Biblia*); c'est la Bible et l'Évangile. Le jeune et habile poète en a choisi environ une vingtaine de pages, presque toutes parmi les plus simples, les plus touchantes et douces : *Rébecca, la Samaritaine, la Veuve de Naïm, Lazare...*

Il traduit, sans se permettre de trahir, comme le font presque toujours les « jeunes » qui osent porter des regards peu croyants et des mains maladroites sur la Parole de Dieu. M. Ch. Lejard croit à cette parole inspirée, qu'il enchâsse dans des vers harmonieux et coulants. Il y ajoute bien un peu de ci et de là, pour remplir la mesure et atteindre à la rime sonore : il y coud les paraphrases qui naissent de la méditation, mais avec le respect qui naît de la foi. Ajouter et coudre, ce n'est pas enrichir; heureusement, M. Ch. Lejard est assez sûr de lui-même pour ne point appauvrir.

Souhaitons qu'après avoir essayé ses forces en s'appuyant sur le *Livre*, le poète des « Quelques pages » vole de ses propres ailes; nous croyons du reste qu'il n'a pas attendu pour cela nos encouragements.

III. — *Sur le chemin du doute* n'est pas une œuvre rimée sur le chemin qui mène au doute; le titre pourrait le laisser croire, mais on est vite détrompé. L'auteur espère modestement que ses vers, « ces pauvres vers... (page XIV) bégaieront de charitables conseils » (page XV) à des poètes égarés ou trébuchant sur le chemin du doute. Mais combien y a-t-il de ces poètes-là qui lisent les vers d'autrui? surtout quand il s'agit de choses sérieuses! Or, le poème de M. Hautefeuille est un traité, en trente chapitres, de questions très hautes et très vastes, rappelant les œuvres philosophiques de M. de Pompignan. Pour encourager les lecteurs hésitants, l'auteur les conjure de ne point voir seulement les défauts, s'il y en a, « mais aussi les endroits moins indignes qui se rencontrent toujours, même dans l'œuvre la plus gauchement élaborée et exécutée » (page XVI). Qui n'écouterait une prière si humble, surtout venant d'un poète?

IV. — La *Harpe de David* est une « traduction en vers français du Psautier », de tout le Psautier. Le vénérable traducteur nous raconte, en ces termes, l'histoire de cet ouvrage : « De bonne heure, la poésie, m'ouvrant la carrière, me prit comme par la main et fut la douce compagne de ma vie. Je débutai par quelques essais fantaisistes qui, malgré leur ardeur juvénile, ne manquaient point d'élégance et de sensibilité, et charmèrent les esprits autour de moi... » (Page IV.) Ce fut « de bonne heure » que M. Malateste ébaucha cette tâche pieuse; nous voyons en effet

plusieurs psaumes qui portent la date de 1855; les autres sont de 1891 à 1893.

Enfermer les cent cinquante psaumes, y compris le cent dix-huitième, en des strophes et des rimes, c'est bien là ce qu'on peut appeler une œuvre de longue haleine. Reproduire exactement le texte, sans rien ajouter, rien retrancher, comme M. Malateste s'y est employé, c'est, comme il le dit, une « entreprise colossale et unique » (page IV). Beaucoup déjà y ont peiné qui n'ont pas atteint l'idéal. Je ne parle point des drôlatiques paraphrases de Marot, devenues le psautier des Huguenots; mais de vrais poètes et de très grands y ont exercé leur génie : Desportes, Bertaut, Racan, Pierre Corneille... Pour le seul dix-septième siècle, nous en avons compté (*Du merveilleux dans la littérature française*, page 237) tout près d'une quinzaine. Combien, depuis, se sont remis à cette besogne sainte, malaisée et tentante! Combien l'essaieront encore, d'ici la fin des temps, ou, comme parlent les psaumes, *in generationem et generationem*, *in seculum seculi!* — Disons : *Amen!*

V. Les *Heures perdues* nous arrivent d'Arthabaskaville, des bords du Saint-Laurent, où l'on songe encore avec une reconnaissante fierté à la mère-patrie, car

> Le *Saint-Laurent* fidèle est demeuré français (p. 136);

où, de la vieille France, on garde

> ... La langue et la foi,
> Don précieux qu'un jour la terre américaine
> Reçut d'un fier marin, messager d'un grand roi (p. 140);

où vit, dans tant de cœurs, pour la vieille France, un amour qu'aucune secousse ne déracine;

> Quand la France est frappée, on ressent sa blessure
> Encore plus que ses succès. (P. 37.)

Aimable livre; aimables poèmes, d'où éclatent ces accents d'un patriotisme bien filial pour le pays des ancêtres. Trois ou quatre surtout de ces poèmes nous ont ému : *les Deux Frances*, que le poète lut au Congrès national de Montréal, en 1884; un récit d'une remarquable vigueur, *le Navire allemand*, dit à une séance de l'Institut canadien de Québec, en 1888; puis une ode d'une grande et noble inspiration sur la mort du *Prince impérial*.

Nous ne pouvons qu'applaudir à de si généreux sentiments, traduits simplement dans la vraie langue de France ; c'est une joie fortifiante pour nous de lire ces pages écrites là-bas par un frère ; c'est pour nous un devoir très doux d'envoyer au poète des *Heures perdues*, jusqu'aux rives de son beau fleuve, nos félicitations de critique, nos remerciements d'ami.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — **Histoire littéraire** *à l'usage des candidats au brevet supérieur de l'enseignement primaire (programme 1894-97)*, par le P. Caruel, S. J. Tours, Cattier. In-12, pp. 850. Prix : 6 francs.

II. — **Collection Lantoine.** (Paris, Masson, 1894. In-16) : *Homère, Odyssée* (analyse et extraits), par Allègre, pp. 208. — *Hérodote* (extraits), par Corréard, pp. 268. — *Eschyle, Sophocle et Euripide* (choix), par Puech, pp. 222. — *Aristophane*, pièces choisies, par Ferté, pp. 220. — *Plutarque, Vies des Grecs illustres* (choix), par Lemercier, pp. 208 ; — *Vies des Romains illustres* (choix), par le même, pp. 204. — *Plaute et Térence* (extraits choisis), par Audollent, pp. 404. — *Virgile* (analyse et extraits), par Lantoine, pp. 262. Prix : chaque volume cartonné, 2 francs.

I. — Voici un excellent manuel où les jeunes filles aspirant au brevet, les élèves de l'enseignement moderne et beaucoup d'autres encore trouveront un goût littéraire irréprochable, une science étendue, des jugements tous dictés par un ferme bon sens, et, faut-il l'ajouter, par une impeccable orthodoxie. Les critiques les plus autorisés sont souvent cités et parfois redressés. Toutefois nous nous sommes demandé si l'auteur, qui d'ailleurs venge fort bien Pascal de l'accusation de scepticisme, montre assez comment des erreurs baïanistes compromettent irrémédiablement l'apologie religieuse entreprise par ce tenant de Port-Royal. Peut-être aussi la chronologie (par exemple celle des œuvres de Corneille) aurait-elle eu à prendre dans quelques travaux récents. Enfin des études plus développées sur plusieurs morceaux marqués au programme des lectures eussent rendu service aux candidats ; l'auteur aura sans doute hésité à grossir davantage son volume, mais il est de ceux qui savent plaire en

instruisant. En le suivant dans cette revue habilement menée à travers les rangs des littérateurs français, on pourrait craindre au premier abord d'être ébloui par le défilé de dix siècles de fécondité intellectuelle : la liste alphabétique ne contient pas moins de dix-huit colonnes de noms ; mais, esprit éminemment didactique, le P. Caruel a le génie de la méthode ; grâce à son art merveilleux de diviser et de subdiviser, on le suit sans effort et sans perdre la pensée conductrice. Ses leçons sont à la fois pour l'esprit un aliment et un charme.

II. — Envers ses enfants nouveau-nés de l'enseignement moderne, l'Université n'a que des tendresses et des gâteries. Cette collection, qui leur est destinée, a été confiée à des gens de talent et de goût ; les traductions, il est vrai, sont pour la plupart extraites à coups de ciseaux de collections anciennes, mais celles qui sont nouvelles ont été soignées. « Nous n'avons rien omis, dit une des préfaces, pour rendre cette traduction *digne* des jeunes lecteurs auxquels elle est destinée ; » il n'est pas jusqu'à la reliure qui ne vise à l'élégance. On le voit, il ne s'agit plus d'inculquer à la jeunesse ces mœurs spartiates qui furent naguère l'idéal de l'Université ; on cherche des méthodes faciles et des livres agréables. Donnera-t-on ainsi aux élèves, comme l'espère un des collaborateurs, « le goût et le sentiment des lettres anciennes » ? j'en doute fort. Tout au plus éveillera-t-on leur curiosité, suivant le vœu de l'éditeur d'Aristophane ; et puissent-ils n'être pas curieux de lire dans un texte plus complet les polissonneries des comiques grecs et latins ! A ce propos, n'est-il pas étrange que le programme officiel insiste tant sur le théâtre antique, et n'admette aucune œuvre de Platon, pas même de Démosthène, à l'honneur de former cette intéressante jeunesse ?

En somme, travail réussi, mais travail aisé, auquel les professeurs de l'enseignement libre ont de leur côté à s'appliquer sans retard, s'ils ne veulent pas être devancés. PAUL T..., S. J.

Modèles français, *extraits des meilleurs écrivains, avec notices*, par Edmond Procès, de la Compagnie de Jésus. — 1re série en quatre volumes : I. *Sixième et Cinquième.* Seconde édition. In-8, pp. 264. Prix : 1 fr. 50. — II. *Quatrième et Troisième.* Seconde édition. In-8, pp. 528. Prix : 2 fr. 25.

— III. *Seconde*. In-8, pp. 612. Prix : 2 fr. 50. — IV. *Rhétorique*. In-8, pp. 776. Prix : 3 fr. 50. — 2e série en deux volumes : I. *Cours inférieur*. In-8, pp. 264. Prix : 1 fr. 50. — II. *Cours supérieur*. In-8, pp. 636. Prix : 3 francs. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1892-1893.

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs un excellent ouvrage du R. P. Procès : les *Modèles français*. Ce recueil très fourni, sagement gradué pour chaque classe, nous donne, avec les morceaux des maîtres, des passages de beaucoup de bons auteurs, notamment des modernes, qu'on laisse d'ordinaire un peu facilement dans l'ombre. Aussi le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen en Belgique vient-il d'adopter cet ouvrage et de le déclarer classique. Cette estampille donnée par l'Université belge à un ouvrage d'un ton éminemment catholique, n'est sans doute pas un médiocre éloge. Nous tenons surtout à relever le mérite du dernier volume, celui de rhétorique. On y trouve ce que l'on chercherait souvent en vain dans des recueils analogues : à savoir, de larges extraits des poètes, des orateurs, des publicistes, voire des romanciers contemporains, tels que Sardou, vicomte de Bornier, duc de Broglie, comte de Mun, Jules Favre, Berryer, Lachaud, etc. Si, dans le dictionnaire des professeurs sérieux, le mot de rhétorique n'a pas encore pour sens exclusif une course affolée à travers les études les plus disparates, sous peine d'un diplôme, sans nul souci de la vraie formation de l'esprit et de l'éducation du cœur, qu'ils donnent ce recueil à leurs élèves. Outre qu'il fera tomber chez ceux-ci bien des ignorances honteuses à un bon esprit, et plus encore à un chrétien, il les reposera des compilations indigestes auxquelles les condamne ce despote qui a nom le Programme!

M. BERRAT.

Narrations et critiques littéraires, par le P. LHERMITE, licencié ès lettres, professeur de rhétorique à l'École Saint-Elme (Arcachon). Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 322. Prix : 3 francs.

Le P. Lhermite, des Dominicains-Enseignants, vient de réunir en volume une soixantaine de « Devoirs » littéraires, composés — on s'en aperçoit vite — par le professeur. Le volume s'adresse

d'abord aux professeurs de seconde et de rhétorique; mais l'élève peut en tirer profit, comme le maître; chacun selon sa mesure, *pro captu lectoris*, comme parle l'Ancien. Ce recueil est divisé en quatre parties : *Narrations*, *Critiques littéraires*, *Discours*, *Lettres et dissertations*. Nous ne saurions mieux le présenter au lecteur qu'en reproduisant quelques lignes où le professeur de l'école Saint-Elme expose lui-même, en toute sincérité et modestie, sa pensée et le but qu'il poursuit : « Ce livre n'a pas la prétention de répondre à un besoin, ni de combler une lacune; il s'est formé au jour le jour, selon les loisirs du professeur et les exigences de sa classe... Le genre tient une sorte de milieu entre le ton libre et narratif d'une classe de seconde et les formes plus précises de la rhétorique; et ce recueil est conçu d'après ce principe qu'il importe autant de féconder l'esprit de l'élève que de le discipliner. » (Page 5.) — *I nunc, parve liber!...* V. DELAPORTE, S. J.

I. — **Grands Cœurs,** par Ed. de AMICIS. Paris, Delagrave, 1892. In-12, cartonné, pp. VII-320. Prix : broché, 1 franc; relié, 1 fr. 80.

II. — **Selecta Martyrum acta.** Tomus quartus quartanorum. 4e édition. Paris, Gaume, 1892. In-12, cartonné, pp. XX-228. Prix : 1 fr. 30.

I.—Cet ouvrage, traduit de l'italien par M. A. Piazzi, a pour titre dans l'original *Cuore*, « Cœur », et mérite vraiment ce beau nom. Pourquoi faut-il qu'un tel livre écrit avec tant d'émotion, d'intérêt, de délicatesse, soit de ceux qu'une conscience chrétienne ne saurait conseiller? Tout y est pourtant délicieux, enchanteur même. Le cadre ingénieux imaginé par l'auteur donne un charme nouveau à ces lectures pour l'enfance. Dans cette fiction de journal intime d'un écolier de douze ans, memento sincère et souvent ému des scènes de chaque jour, se reflète, vivant et pittoresque, le tableau d'une école municipale en Italie. Les détails des mœurs locales, conservés par le traducteur, ajoutent à ces pages d'album une saveur plus pénétrante.

Maitresses des petites classes, empressées autour de leurs bambins, sitôt grandis et si vite oublieux, sinon ingrats, maîtres

dévoués et vénérables, types variés d'élèves de toute condition et de tout caractère, défilent sous nos yeux, au hasard des rencontres quotidiennes.

Çà et là, chaque mois — le livre suit pas à pas l'année scolaire, d'octobre à juillet — le récit mensuel s'enchâsse dans le journal fictif, sertissant comme une perle un acte de courage, un trait de patriotisme ou de piété filiale dont le héros est un enfant. Ces devoirs d'école sont de petits chefs-d'œuvre de narrations *ad usum juventutis*. On sent que les âmes des petits auditeurs vibrent à l'unisson de ces nobles enseignements. Ces enfants sont de bons et grands cœurs. Leurs figures sympathiques concourent avec ensemble à prêcher toutes les vertus chrétiennes. On sent qu'un pays où l'on a pu copier, prendre sur le vif de si généreux caractères, est encore profondément imprégné de religion.

Et cependant le livre n'est pas bon parce qu'il est neutre. L'école municipale ainsi dépeinte et idéalisée est sans Dieu et sans prière. Il y a là une tare qui empêche de recommander l'ouvrage et oblige à le proscrire. On n'y trouve pas un mot de l'autre vie, de l'au-delà, du ciel. L'idéal, le tout de l'homme semble être dans l'instruction, le salut dans l'école seule : « L'école est une mère. » (P. 308.) Le ton de l'ouvrage se devine dès lors. Là est le mensonge, là le danger. Car ces vertus, ces généreux sentiments, cette charité, on les prête à des hommes auxquels le nom de Dieu semble inconnu et qui ne pratiquent aucune religion positive. Ce *livre de lecture pour toutes les écoles*, suivant le sous-titre significatif, doit donc être écarté des écoles chrétiennes. Si les maîtres peuvent en tirer les éléments de fort *édifiants* récits qu'il sera facile de compléter par la note religieuse, les enfants, à qui est due la vérité, ne doivent pas avoir entre les mains cette peinture menteuse d'une société vertueuse sans religion.

L'enfance, M. de Amicis l'aime d'une affection visible et vraie qui lui a inspiré cette sorte de manuel civique en action ; aussi ses intentions paraissent irréprochables. Mais il semble au moins ignorer que les « lectures morales » où Dieu est passé sous silence sont plus perfides et plus funestes que des attaques déclarées. Loin de lui la pensée de faire œuvre de sectaire ; mais il a voulu écrire un livre neutre : il ne pouvait produire qu'un livre dangereux.

II. — Il est malaisé, pour des raisons différentes, de dire plus grand bien du *Choix des Actes des martyrs*, un livre franchement chrétien celui-là : il faut toutefois rendre hommage au pieux désir de l'éditeur. Chacun peut en faire, en conscience et sans prévention, l'essai sincère et loyal, mais il est permis de l'affirmer, après expérience : une lecture sérieuse et intégrale de l'œuvre amène à douter que ces *morceaux choisis* soient propres à atteindre le but espéré.

Ces éloges de martyrs écrits souvent par des martyrs sont de précieux témoignages de foi. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, ni des modèles dans l'art d'écrire ou de penser. Les élèves n'apprendront là ni le latin, ni l'art de la composition que les maîtres seuls enseignent, et il faut chercher les maîtres en ceux-là seuls à qui Dieu a départi le don assez rare du génie littéraire ; et uniquement aux *âges d'or* des littératures classiques. Soyons aussi sages que nos aïeux chrétiens. La vénération que leur inspiraient les *Actes* de leurs pontifes ou de leurs frères martyrisés pour Jésus-Christ n'allait pas jusqu'à faire de ces précieux souvenirs de famille les ouvrages destinés à l'enfance, les *classiques* à étudier dans les écoles. Les familles nobles qui vénèrent leurs titres et parchemins n'en font pas pour cela le livre de lecture de leurs fils.

Sans juger avec outrecuidance le style des auteurs rassemblés ici, on se demande si le latin souvent enchevêtré, parfois assez plat de S. Pontius ou des nombreux anonymes est toujours accessible aux enfants ; si les exclamations admiratives des trop fréquentes notes qui signalent souvent un tableau tracé de main de maître, et d'autres éloges littéraires de même genre, ne sont pas *de commande* et ne portent pas sur des passages assez ordinaires. Que dire d'étymologies un peu surannées, parfois risquées et douteuses, prodiguées un peu à tout propos pour illustrer ces nouveaux classiques ?

Il faudrait plaindre sans doute les enfants qui ne connaîtraient rien des œuvres des Pères ou du récit de la mort des martyrs. Mais il faut aussi, si l'on veut leur faire aimer notre littérature chrétienne, en choisir pour eux les chefs-d'œuvre et les leur offrir dans des éditions classiques irréprochables.

E. G., S. J.

La Bête noire de Baptistin, comédie bouffe en deux actes, par Jean DRAULT et Noël GAULOIS. Paris, H. Gautier (s. d.). In-18 jésus, pp. 90. Prix : 1 franc.

La *Bête noire de Baptistin* est l'œuvre de deux rédacteurs à la *Libre Parole;* d'où il suit que l'on y daube, à quatre mains, sur le youtre et sur les fils de la veuve. Jugez des personnages par leurs noms et titres : *Isaac Youdmann*, *Abraham Oberfürt*, *Sterkeïn*, vénérable de la loge : « Les Cœurs innocents ». Baptistin, domestique de M. Dubois, entrepreneur de bâtisse et « cœur innocent », joue divers tours de sa façon à Youdmann, sa bête noire, arrache son maître aux Cœurs innocents et fait rire le public. Le public est, ou doit être, celui des patronages, où la *Bête noire de Baptistin* peut servir de conférence gaie sur la juiverie, la franc-maçonnerie et autres canailleries du temps présent. C'est peu compliqué et l'intrigue ne doit pas grand'chose à Aristote; mais c'est amusant; il y a de bonnes farces, surtout la scène où l'on joue le dîner franc-maçon, et d'autres. Nous conseillons seulement aux jeunes acteurs de se ménager sur les *sacrebleu*. Mieux vaut laisser cela aux « *youtres* ».

V. DELAPORTE, S. J.

ROMANS

Par elles! par Henry DE CHENNEVIÈRES. Paris, Marpon et Flammarion, 1894. In-16, pp. 424. Prix : 3 fr. 50.

Au lendemain de son arrivée dans une petite ville de province, ayant pour tout bagage sa trousse de médecin, mais empêtré de préjugés haineux contre la religion et la noblesse, le docteur Lavigne est mandé en toute hâte au château. Une mère est là, veuve d'un prince italien, éperdue, près du lit de sa jeune fille agonisante.

La première bataille du médecin est couronnée par une éclatante victoire. Les deux princesses rêvent de remporter sur lui un succès plus glorieux.

Par elles, les étapes de la conversion du docteur seront franchies; mais avec lenteur, péniblement, et non sans de graves écarts. C'est merveille vraiment que cet homme soit tiré de l'or-

nière. Avec lui, sur la même trame, figurent quelques personnages peu sympathiques. La femme du docteur, épousée par dépit, est d'une embarrassante vulgarité. Le mari de la jeune princesse, au déshonneur de la ruine par le jeu ajoute la lâcheté du suicide. Elle-même est étrangement fantasque.

Les amateurs de mots abstraits pourront recueillir ici des glanes abondantes. ALEX. COURAT.

Le Songe d'une ombre, par Edmond Coz. Paris, Gautier, 1894. In-12, pp. 245. Prix : 2 francs.

Une ombre! le songe d'une ombre! cela fait rêver de mystère et de nuages! Ce n'est pas, en effet, un livre où le style, qui est la soie, court joyeusement sur le canevas qui est la pensée, et s'arrête en des dessins toujours harmonieux et aimables à voir. Première scène : le sculpteur Jacques Reus, amoureux fou d'Homère et de tous les poètes grecs, se paganise à ce point qu'il pense en grec, à des dieux grecs, à des héros grecs : son rêve est de formuler en marbre une Hélène Aphrodite, déesse victorieuse qui enchante les êtres par la puissance de sa beauté! Or, il rencontre dans un salon une femme remarquablement belle, il obtient la main de Magdeleine Braun. Il l'aime? Oh! non! il s'en sert comme d'un modèle unique dans sa radieuse élégance; mais en posant le nu, Magdeleine prend froid et meurt avant d'avoir obtenu une marque de sympathie de son époux. Et alors! l'auteur le dépaganise et fait de Jacques l'atticiste, le Frère Augustin, — c'est le deuxième acte. Au moins cela finit bien.

Mais ce n'est pas à dire que ce livre puisse être mis entre toutes les mains. A. LEFEVRE.

Les Morticoles, par Léon A.-Daudet. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1894. In-18, pp. 358. Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui tranche sur l'ordinaire et que nous aurions mauvaise grâce à blâmer : nous préférons lui rendre justice. C'est, sous la forme agréable du roman, la satire cruelle — mais malheureusement trop vraie — de la gent médicale, et particulièrement des professeurs de la Faculté matérialiste de Paris. Dieu nous garde de faire nôtres toutes les assertions de l'au-

teur (quelques-unes sont hasardées), ou même de donner la *clef*, souvent apparente, de tous les personnages qu'il fait défiler devant nous. Mais il faut avouer que son récit est généralement exact, et d'une vérité quasi photographique.

Les *Morticoles* ont eu le succès qu'ils méritaient : ils sont dans toutes les mains. Ils échappent d'ailleurs à l'analyse. Tous les vices de la profession, livrée au culte de la matière, sont exposés dans leur hideur, et surtout l'abus de certaines opérations sur les femmes, dont la manie se répand de plus en plus et que nous avons déjà stigmatisées dans notre *Morale*. M. Daudet a fait une bonne action en dénonçant au grand public cette infamie : qui sait si son intervention ne sera pas plus efficace que les protestations des médecins honnêtes?

Notre approbation des *Morticoles* ne va pas sans critique. Comme toute satire, ce livre dépasse un peu les bornes de la vérité : notons cependant qu'il rend hommage aux praticiens sérieux dans la personne d'un médecin et d'un chirurgien des hôpitaux. Les littérateurs reprochent à M. Daudet son style décousu, relâché et fin de siècle. Pourquoi suivre Zola dans ce qu'il a de pire? Pourquoi ces scènes grotesques qui, pour peindre les infamies des concours, s'agrémentent des images les plus crues et sont d'un réalisme dégoûtant?

Ces réserves faites, nous aimons à louer l'esprit chrétien qui anime ce volume et à citer sa conclusion : « Mon Dieu, vous êtes la source de toute bonté, de tout amour. Sans vous, la conscience n'est qu'un mot, l'homme qu'un amas de boue et de sang. Que l'exemple des Morticoles, qui vous ont chassé des âmes, serve à tout le monde! »

Dr SURBLED.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Association catholique (Paris). — 15 septembre. — La démocratie chrétienne et le mouvement social, *comte de Ségur-Lamoignon*. — Démocratie contre ploutocratie, *marquis de La Tour du Pin-Chambly*. — Le capitalisme fin de siècle, *Dr R. Meyer*. — La question sociale d'après un article du Dr Vaughan, *G. de Pascal*. — Chronique, *comte de Ségur-Lamoignon*. — Aperçus et documents sociaux, *S. L.* — Chronique bibliographique, *A. Nogues*. — Programme.

Bulletin de la Société d'étude des Hautes-Alpes (Gap). — 3e trimestre. — La confrérie des Dames de la Miséricorde de Gap, *J. Roman*. — Le livre de raison de la famille Souchon des Preaux. — Armorial des Hautes-Alpes, *abbé Guillaume*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris). — 15 septembre. — Certificats d'études officiels et certificats de l'enseignement primaire libre, *A. Savouré*. — Les écoles chrétiennes du soir, *comte de Vorges*. — Salon scolaire de 1894, *Dupray de La Mahérie*. — Bulletin judiciaire. — Chronique des comités et des œuvres d'enseignement chrétien. — Laïcisation d'écoles. — Nécrologie. — Bibliographie. — Supplément.

Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences (Paris). — 20 août. — L'électricité considérée comme un mouvement tourbillonnaire, *Ch.-V. Zenger*.

27 août. — Variations de grandeur apparente des lignes et des angles, dans la vision directe et dans la vision par des mouvements des yeux et de la tête, *Ch. Henry*.

3 septembre. — Note relative au tonnerre en boule, *C. Huc*.

10 septembre. — Truffes de Tunisie et de Tripoli, *Ad. Chatin*.

Correspondant (Paris). — 25 août. — Jeunes et vieux soldats, *E. Keller*. — Victor Hugo et les contemporains, *Édouard Rod*. — Le catholicisme en Australie, II, *abbé Lemire*. — Un diplomate français à Londres (1871-1877), (fin), *C. Gavard*. — Voltaire commerçant, *H. Valleroux*. — La France à Rome, *F. Carry*.

10 septembre. — Monsieur le Comte de Paris, *H. de Lacombe*. — Lettres inédites de la duchesse de Gontaut (1802-1839), *marquis de Gontaut*. — Un nouvel aspect de la question d'Orient : l'Angleterre et la Russie derrière la Chine et le Japon. — L'équilibre de la terre ferme, *A. de Lapparent*. — Les Américains, *E. Lacroix*. — Le catholicisme en Australie, *abbé Lemire*.

Cosmos (Paris). — 25 août. — Locomotives routières aux États-Unis. — Médecine monastique, *Dr A. B.* — L'abatage des animaux de boucherie. — Le canal des Deux-Mers, *Y. de la Basthe.*

1er septembre. — Papier à cigarettes, *Dr A. Battandier.* — Machines dynamo-électriques, *A. Tauleigne.* — Un nouveau wagon blindé. — Recherche des lois de périodicité des phénomènes terrestres. — *A. Doneux.*

8 septembre. — Un milliaire d'Hadrien à Bettir, *Germer-Durand.* — Emplois du sel marin, *Max de Nansouty.* — Dernière grande journée de l'Exposition de Chicago. — Le transformisme et le dogme, *L. Ménard.* — Le canon de midi à Rome, *Dr A. B.*

15 septembre. — Le P. Epping, S. J. — Le transformisme et le dogme, *L. Ménard.* — Soudure électrique des rails. — Le nouveau gaz de l'atmosphère, *E. Maumené.* — Exposition de Lyon, *A. Bertrier.* — Les emplois du liège. — Tremblement de terre à Constantinople, *S. B.* — Théorie des inflorescences, *A. Acloque.* — L'agriculture industrielle française. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

Économiste français (Paris). — 25 août. — Baisse du prix des marchandises en gros depuis trois quarts de siècle. — Les déplacements de l'industrie dans les villes et dans les campagnes.

1er septembre. — La vendange de 1894.

8 septembre. — Un projet de monopole d'Etat des assurances contre l'incendie. — Le socialisme catholique d'après un livre récent : « l'Allemagne. » — Une nouvelle cause de l'extension bureaucratique : le ministère des colonies.

15 septembre. — Situation et avenir de l'Algérie. — Production des métaux précieux. — Loi sur les syndicats professionnels. — Taxation locale en Prusse.

Journal des Economistes (Paris). — 15 septembre — Le capital, *G. du Puynode.* — La question des noirs aux Etats-Unis, *G.-N. Tricoche.* — La journée de huit heures, *M. L. R.* — Mouvement scientifique et industriel, *D. Bellet.* — Revue de l'Académie des sciences morales et politiques, *M.-J. Lefort.* — L'Association britannique à Oxford, *E. Castelot.* — Le sixième congrès des banques populaires en France, *G. François.* — Une singulière inégalité en matière d'impôt, *Hubert-Valleroux.* — Correspondance. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Comptes rendus. — Notices bibliographiques. — Chronique économique, *G. de Molinari.*

Journal du Droit canon (Paris). — Juillet. — Autorité et droit patriarcal du Pontife romain sur les provinces d'Occident, *Mgr Satolli.* — Droit de l'Eglise à l'administration de ses biens, *abbé Pillet.* — Les sociétés modernes, les principes du droit chrétien et les décrets de 1809 et 1893 relatifs aux fabriques, *Déballet.*

Août. — De la confirmation et de l'âge auquel il convient d'y admettre. — Situation canonique de l'Église de France. — Actes du Saint-Siège. — Consultations juridiques.

Messager du Cœur de Jésus (Toulouse). — Septembre. — Le bienheureux Jean d'Avila, béatifié par S. S. Léon XIII, 6 avril 1894.

Nature (Paris). — 25 août. — La Pholade, *Henri Coupin.* — Les applications du kaolin, *A. Hébert.* — Le serpent et la couverture. — Météorographe à longue marche de l'observatoire du mont Blanc, *J. Janssen.* — Voitures automobiles, *E.*

Hospitalier. — La photographie des petites planètes, *A. Fraissinet.* — Cabestans électriques, J. *Laffargue.* — Pétroles et gazolines.

1er septembre. — La guerre aux marsouins, *J. Léotard.* — L'industrie du bois de teck au Siam, *D. B.* — Le pont de la Tour à Londres, *D. Bellet.* — Navires à propulsion hydraulique. — L'Exposition d'Anvers, *G. Pellissier.* — La statistique à la machine, *J. Bertillon.*

8 septembre. — Le menhir du bois de Clamart, *Dr Capitan.* — Les consommations des moteurs à gaz, *J. L.* — Les fleurs de l'encre, *Dr E. Trouessart.* — La protection des bois contre les Tarets, *Daniel Bellet.* — — Dressage des zèbres, *P. Mégnin.* — La trombe de Torigni-sur-Vire (Manche). — Le plus petit chemin de fer électrique du monde. — La bicyclette instrument d'arpentage. — Les grandes gares allemandes, *L. B.*

15 septembre. — Les ventilateurs électriques, *J. Laffargue.* — Les conserves d'œufs, *D. B.* — Le chemin de fer électrique aérien de Liverpool, *J. L.* — Les causses artificiels, *S. Meunier.* — Voûtes en béton de scories, *D. C., ingénieur.* — Un nouveau fluide mécanique. — Les centenaires de la Salpêtrière, *A. Londe.* — La superficie de Paris. — L'outillage du pêcheur à la ligne, *A. Good.*

Nouvelle Revue (Paris). — 1er septembre. — Une fronde anglaise, *Paul Hamelle.* — Une duchesse d'Uzès au XVIe siècle, *Hector de La Ferrière.*

15 septembre. — Le désert, *Pierre Loti.* — Le familiat, *G.-E. Simon.* — Notes sur la Norvège, *Hugues Le Roux.* — La Corée, *colonel Chaillé-Long.* — Lettres sur la politique extérieure. *Mme Juliette Adam.*

Questions actuelles (Paris). — 25 août. — Lettre-circulaire de la S. Congrégation des évêques et réguliers sur la prédication. — Le procès des Trente (suite). — Tatouages religieux.

1er septembre. — Lettre de S. S. Léon XIII à l'épiscopat mexicain. — Lettre de M. Turquet au cardinal Rampolla et réponse du cardinal. — M. Spuller à Lille. — Prorogation du Parlement britannique. — Progression de notre budget. — Affaire de Cempuis.

8 septembre. — Courte biographie du comte de Paris. — L'Eucharistie dans le retour de l'Eglise gréco-russe. — De l'unité catholique. — Vœux du Congrès eucharistique de Reims. — Les fouilles de Delphes. — Joachim du Bellay.

15 septembre. — Le comte de Paris. — La Maison de France. — Les fouilles de Delphes.

Réforme sociale (Paris). — 16 septembre. — L'esprit nouveau dans l'Église, *J. Angot des Rotours.* — De quelques transformations dans l'enseignement des sciences sociales, *E. Duthoit.* — La réforme des impôts, *E. Cohen.* — Les Touareg de l'est, *F. Foureau.* — Le comte de Paris, *A. D.* — La fabrique collective d'après l'école allemande, *P. du M.* — Un appel aux membres de l'école de la paix sociale. La bibliothèque de la Société et les institutions patronales. — Unions de la paix sociale. Présentations et correspondance. — Chronique du mouvement social, *A. Fougerousse.* — Bibliographie des périodiques et des publications nouvelles.

Revue bleue (Paris). — 25 août. — La guerre de Corée, *Frédéric Amourette.*

1er septembre. — L'immortalité littéraire, *G. Lanson.* — La révolution en Bourgogne, *J. Durandeau.* — Mes souvenirs d'enfance, *T. Fontane.* — La fin du conflit franco-congolais,

M. Rouire. — Le *Lys rouge* d'Anatole France, *T. de Wyzewa.*

8 septembre. — Un décadent grec, Méléagre, *E. Faguet.* — Une question de préséance au xviii[e] siècle, *H. Gauthier-Villars.* — Les débuts d'un artiste, *H. Havard.* — Guerre sino-japonaise, *Jean Dargène.* — La misère des professeurs, *F. Vanderem.*

15 septembre. — La France et l'Angleterre en Indo-Chine, *Ch. Lemire.* — Quelques figures d'éditeurs sous le second Empire, *F. Maillard.* — Les Mémoires du chancelier Pasquier, *L. Béclard.* — Un Béranger nouveau, *E. Cottinet.* — Littérature wagnérienne, *T. de Wyzewa.* — Une Histoire du théâtre, *J. du Tillet.* — Un Chinois à Paris en 1910, *Jean-Pierre.* — Thèse de doctorat. — Chronique politique.

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Août. — L'industrie en Alsace, *H. Cetty.* — Les merveilles de la cristallographie, *D[r] L. Kueny.*

Revue catholique de Bordeaux. — 25 août. — L'Eglise d'Agen sous l'ancien régime, *Ph. Tamizey de Larroque.* — Nouvelles études sur Clément V, *F. Lacoste.* — Le club des sans-culottes de Bourg, *E. Maufras.* — Etymologies girondines, *H. Caudéran.*

10 septembre. — L'instruction dans la Gironde avant la Révolution, *E. Allain.* — Chateaubriand et sa correspondance familière, *G. Pailhès.* — Nouvelles études sur Clément V, *F. Lacoste.* — Le club des sans-culottes de Bourg, *E. Maufras.* — Etymologies girondines, *H. Caudéran.*

Revue catholique des institutions et du droit (Paris et Grenoble). — Septembre. — L'enregistrement et les frais de justice, *G. Théry.* — De la proportionnalité ou de la progressivité de l'impôt, *J. Rambaud.* — Du droit de l'Eglise à l'administration de ses biens, *Pillet.* — Les changes et les droits de douane, *Terrel.* — Chronique législative, *E. Godefroy.* — Vingt ans d'histoire, ou la jeunesse de Berryer, *Ch. Boullay.* — Chronique du mois, *A. Desplagnes.* — Bibliographie.

Revue chrétienne (Paris). — 1[er] septembre. — Lamartine. Le retour d'une gloire, *Ch. Furster.* — Les ordres religieux de l'Islam, *Th. Rollez.* — Les premières traces du christianisme, *F.-H. Kruger.* — Solidarité, *J.-E. Roberty.* — Lettre d'Italie, *E. Comba.*

Revue de Gascogne (Auch). — Septembre-octobre. — Notaires-poètes et représentations dramatiques en Pardiac et Armagnac, *H. Carrère* et *A. Breuils.* — La Gascogne dans l'*Inventaire des Archives de la Gironde, Ph. T. de Larroque.* — La seconde édition de l'*Histoire de Béarn* et le second volume de l'*Armorial de Béarn, Léonce Couture.* — Une monnaie de bronze de Quietus, *M. Calcat.*

Revue de l'art chrétien (Lille-Paris). — Tome V, 4[e] livraison. — Le baron Bethune, *J. Helbig.* — Léon XIII et l'art chrétien. — Découverte d'un monument funéraire à Valenciennes, *C. Dehaisnes.* — Le Yorkshire, *E. J. Soil.*

Revue de Lille. — Septembre. — Deux philosophes écossais, *A. de Margerie.* — Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise contemporaine, *A. Sevin.* — Les Sermons laïques de M. Huxley. Science et religion, *N. Boulay.* — La jeunesse française au xix[e] siècle, *Paul Allard.* — Une armée française en Allemagne. — Les Etats-généraux en Languedoc.

Revue de métaphysique et de morale (Paris). — Septembre. — Le problème de la sociologie, *G. Simmel.* — Sur la méthode mathématique, *E. Le Roy* et *G. Vincent.* — Une étude réaliste de l'acte et de ses consé-

quences morales, *J. Weber*. — Notes critiques. — Supplément.

Revue des Deux Mondes. — 1er septembre. — L'alliance autrichienne (1756). — La guerre d'Amérique, *duc de Broglie*. — L'École normale en 1848, *A. Mezières*. — La condition de la femme aux Etats-Unis, *Th Bentzon*. — Diego Velasquez, *E. Michel*. — L'avenir du bimétallisme, *duc de Noailles*. — Explorations parlementaires, *vicomte de Vogüé*.

15 septembre. — Talleyrand, *Émile Ollivier*. — Les castes dans l'Inde, *E. Senart*. — Nouveaux fragments du journal inédit d'*Eugène Delacroix*. — Syndicats industriels et syndicats agricoles, *Cucheval-Clarigny*. — Au Maroc, *H. de la Martinière*. — Diderot, *René Doumic*. — Revue allemande, *T. de Wyzewa*. — Chronique, *Francis Charmes*. — Mise en scène du drame wagnérien.

Revue des religions (Paris). — Septembre-octobre. — Le Livre de Judith, *abbé de Moor*. — Nature et utilité de l'étude des religions (discours lu à Chicago), *Mgr de Harlez*.

Revue des sciences ecclésiastiques (Paris). — Juillet. — A propos d'une récente étude philosophique sur la doctrine de Jésus, *Dr A. Chollet*. — Le Verbe demiurge, *Dr Bourdais*. — Les facultés sensibles et leurs organes, *abbé Goujon*. — Une école des sciences sociales et politiques à l'Université catholique de Lille, *abbé H. Quilliet*.

Revue du Lyonnais (Lyon). — Juillet. — La ville de Lyon et la Russie sous Pierre le Grand et Catherine II. La première manifestation franco-russe à Lyon, en 1782, *E. Veuclin*. — Notice sur le Castel du prince ou de la Greysolière, à Ecully, *G. P.* (fin). — L'industrie de la soie en France, *Natalis Rondot* (fin).

Revue du Midi (Nîmes). — Août. — Les campagnes de César, *G. Maurin*. — Optimistes, pessimistes, *C.-C. Charaux*. — Histoire d'une vieille rue, *Mgr Ricard*. — La liberté, *M. Couder*. — Souvenir de Camprodon en Catalogne, *A. Henry*. — Causerie littéraire sur la poésie, *Mont.-Nougar*.

Septembre. — La noblesse de Languedoc, *A. Pieyre*. — Louis Veuillot et la critique, *Bascoul*. — Le P. Joseph, *P. Apollinaire*. — Une excursion à la Grande-Chartreuse, *P. de Saint-Georges*. — Revue bibliographique, *A. Ricard*.

Revue du monde catholique (Paris). — 1er septembre. — Leconte de Lisle, *E. Biré*. — L'irréligion de l'avenir d'après M. Guyau, *R. P. J. Fontaine*, *S. J.* — Catalogues épiscopaux de l'ancienne Gaule, *abbé Trouet*. — L'Église et le socialisme dans les deux mondes, *L. de La Rallaye*. — La Réforme des caisses d'épargne, *U. Guérin*. — Le Japon et les crises politiques dans l'Extrême-Orient, *A. Lepage*. — *Lourdes* par Zola, *Danrieux de Forville*. — Un grand duché, *abbé Vigneron*.

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris). — Septembre. — La triple alliance africaine, *Africanus*. — Le Traité maritime, *Ed. Engelhardt*. — Convention franco-congolaise du 14 août 1894 (texte). — Les Belges au Congo. — Soudan français, *G. V.* — A travers la Russie boréale. — Le développement des Chinois, d'après *Ly Chao Pée*. — La capitale de la Corée. — Explorateurs et voyageurs. — Nouvelles géographiques et coloniales.

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris). — 30 août. — Etat actuel de la météorologie agricole en France, *F. Houdaille*. — Revue annuelle d'anatomie, *H. Beauregard*.

15 septembre. — La digestion pep-

tique de l'albumine. *A. Herzen.* — L'Institut électrotechnique Montefiore, *O. de Bast.* — La perspective photographique et la perspective oculaire, *J. Richard.* — Bibliographie. — Académies et sociétés savantes de la France et de l'étranger. — Supplément.

Revue historique (Paris). — Septembre-octobre. — Le Trésor de l'épargne sous François Ier (1523-1547), *G. Jacqueton.* — Les « Œconomies royales » de Sully et le Grand dessein de Henri IV, *Ch. Pfister.* — Madame, mère du Régent, et sa tante, l'électrice Sophie de Hanovre. Nouvelles lettres de la princesse Palatine, *G. Depping.* — Le nabab René Madec, 1736-1784, et la cession à Louis XVI du delta de l'Indus, *E. Barbé.* — L'anarchie administrative; le clergé et la municipalité d'Ernée (Mayenne) (février 1791-juillet 1793), *Paul Robiquet.*

Revue philosophique (Paris). — Septembre. — Le problème logique de l'infini, *G. Mouret.* — L'idée d'âme dans l'ancienne Egypte. Sa genèse et son développement, *Amélineau.*

Revue scientifique (Paris). — 25 août. — La sauvegarde du vignoble champenois, *M. Crépeaux.*

1er septembre. — La fonction et l'organe, *G. Fano.* — Théorie de la grêle, *E. Durand-Gréville.* — La chimie des soins de propreté, *V. Lewes.* — Casse-tête sur le carré de l'hypothénuse, *E. Brand.*

8 septembre. — Magnétisme terrestre, *A. Rücker.* — Les grandes pêches aux Etats-Unis, *H. de Varigny.* — Réorganisation de l'artillerie de campagne.

15 septembre. — Détermination des poids moléculaires par l'ébullioscopie et la cryoscopie, *Raoult.* — Congrès d'hygiène de Budapest, *Roux.* — Notion de l'espèce chez les Muscinées, *Acloque.* — Analyse des matières alimentaires et recherches de leurs falsifications, *Girard* et *Dupré.* — Académie des sciences de Paris. — Informations, correspondance et chronique. — Inventions, bibliographie et bulletin météorologique.

Revue thomiste (Paris). — Septembre. — Bref du Pape au directeur de la revue. — Les aspects nouveaux de la foi dans les encycliques de Léon XIII, *R. P. Schwalm.* — Un pèlerinage artistique à Florence. Fra Angelico, *R. P. Sertillanges.* — Procès de l'hypnotisme, l'accusation, *R. P. Coconnier.* — Saint Augustin contre le manichéisme de son temps, *C. Douais.* — Pape et dominicain bibliophiles, *R. P. Chapotin.* — Revue du mouvement littéraire. Zola, *Claude des Roches.* — Bibliographie.

Science sociale (Paris). — Août. — L'éducation anglaise, *P. de Rousiers.* — Types sociaux du bassin de la Méditerranée, *E. Demolins.* — Le provincial et la littérature du dix-septième siècle, *G. d'Azambuja.* — Le boudhisme dans l'Inde, *A. de Préville.*

Septembre. — Les Scandinaves aux États-Unis, *P. de Rousiers.* — La péninsule ibérique, *L. Poinsard.* — Saint Thomas d'Aquin et la science sociale, *P. M. B. Schwalm.* — Le boudhisme, *A. de Préville.* — Le mouvement social, *E. Demolins.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical review (Philadelphie). — Septembre. — Missions paroissiales. Leurs bons effets.

Octobre. — Le vrai site du Paradis terrestre, *Zahm*. — La messe quotidienne, *Barry O'Neill*. — Le prêtre dans ses relations avec l'Église et la société, *J. Jenkins*. — Gants épiscopaux, *P. Arminio*. — Le privilège paulinien dans nos facultés. — Conférences. — Analecta. — Revue des livres. — Livres reçus.

Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa. — 13e série, nos 5 et 6. — Explorations portugaises en Lourenço Marques et Inhambane. — Relations d'Alfred Freire de Andrade et de Mathieu Serrano.

Boletin de la real academia de la historia (Madrid). — Juillet-septembre. — Conquête et colonisation du Mexique, étude historique, *J. G. Icazbalceta*. — Clochette romaine de Tarragona, *E. Hübner*. — Excursions épigraphiques, *F. Fita*. — Sépulture du P. Rodriguez de Azevedo, fondateur de la Compagnie de Jésus en Portugal, *A. C. Mena*. — « Réparations historiques » de D. A. Sanchez Moguel, *P. de Madrazo*.

Catholic World (New-York). — Septembre. — Hans Holbein, *L. Johnston*. — Les perles de Donna Anna, *l'auteur de « Tyborne »*. — Les catholiques de Russie, *Bryan J. Clinch*. — Les expériences d'un missionnaire, *Rev. W. Elliott*.

Ciudad de Dios (Madrid). — 20 août. — Religion et morale des Grecs, *P. Fr. Cipriano-Arribas*. — Un congrès chrétien-rabbinique, *P. Fr. Felix Perez-Aguado*.

5 septembre. — L'anthropologie moderne, *P. Fr. Zacarias Martinez*. — Curiosités bibliographiques, *P. Fr. B. Fernandez Alvarez*.

Civiltà cattolica (Rome). — 1er septembre. — Lettre de S. S. Léon XIII aux archevêques et évêques du Brésil. — Le retour à l'unité. Un vœu de S. S. Léon XIII. — Le crédit agricole ; une solution facile. — Des Hittim ou Héthéens et de leurs migrations. — Agnès et Suzanne, ou les dernières années de la persécution de Dioclétien.

15 septembre. — De l'hypercritique du jour en histoire. — Actions et instincts des animaux. — Nicolas III (Orsini), 1277-1280. — Agnès et Suzanne, ou les dernières années de la persécution de Dioclétien.

Katholische Bewegung (Wurzbourg). — Septembre. — État catholique et État libéral. — Jugement de deux protestants sur un historien catholique (Janssen).

Literarische Rundschau (Fribourg-en-B.). — Septembre. — Girard (de), Études de géologie biblique, *Schanz*. — Duhm, Le Livre d'Isaïe, *Peters*. — Braig, La liberté de la recherche philosophique, *Schmid*. — Quilliet, De civilis potestatis origine theoria catholica, *Schmid*. — Jannet et Kämpfe, Les États-Unis contemporains, *Ratzinger*.

Monat-Rosen (Bâle). — 15 septembre. — La conférence internationale de Liège. — Le parti populaire catholique, *X*. — Professeurs et hommes politiques, *Quartenoud*. — Du pessimisme à l'anarchie, *G. de Montenach*. — Les exercices physiques.

Month (Londres). — Septembre. — Un moderne hospitalier, *E. Screi-*

ber. — L'imagination, sa nature, son usage et ses abus. — En Acadie, *R. Howley.* — Le « Canadian Pacific railway », *Rev. E.-J. Devine.* — Une théorie anglicane de l'Eglise. *R. Hull.*

Précis historiques (Bruxelles). — Septembre. — Le fils du grand Condé; son éducation en France et en Belgique (suite), *H. Chérot, S. J.* — Mission du Bengale, *A. Lallemand, S. J.* — Mission du Kwango, *E. Van Hencksthoven, S. J.*

Przeglad powszechny (Cracovie). — Septembre, — Développement des notions religieuses en Chine, *Zaborski.* — Devoirs des églises filiales envers les paroisses, *Plazek.* — Congrès catholique à Brunn, *Badeni.* — A propos des archives des Carmes déchaussés, *Krotoski.* — Lettres de voyage en Asie, *Sapicha.*

Revue Bénédictine (Maredsous). — Juillet. — Notes sur plusieurs écrits attribués à Bède le Vénérable, *D. Germain Morin.* — Un pèlerinage à Subiaco, *D. Laurent Janssens.*

Août. — Notes additionnelles à l'étude sur l'auteur du « Te Deum », *D. Germain Morin.* — Le collège de Saint-Martial d'Avignon, *D. Ursmer Berlière.* — Une nouvelle histoire du Symbole des apôtres, *D. Jean Chapman.*

Septembre. — Étude sur une série de discours d'un évêque [de Naples ?] du VIe siècle, *D. Germain Morin.* — Philosophie et science, *D. Columba Marmion.* — La Congrégation bénédictine des exempts de Flandres, *D. Ursmer Berlière.* — La biographie de Léon XIII par Mgr de T'Serclaes, *D. Laurent Janssens.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — 25 avril. — De la science de Jésus-Christ, *abbé Bovet.* — Théories et systèmes des probabilités en théologie morale, *R. P. Boisdron.*

25 mai. — Les prêtres français émigrés à Saint-Maurice en Valais, *A. Arbet.*

25 juin. — Le réveil du mysticisme chrétien, *G. de Montenach.* — Étude sur l'ambon de Saint-Maurice. *R. P. Boisdron.*

25 juillet. — Paul Verlaine, *A. Charpine.*

Revue des questions scientifiques (Bruxelles). — Octobre 1893. — L'école anglaise et les théories physiques, *P. Duhem.*

Janvier 1894. — Les grands progrès de la chirurgie contemporaine, *Dr Debaisieux.* — Le courant électrique, *P. J. Thirion.*

Avril.—Les explications physiques de la mémoire, *Dr Surbled.*

Juillet. — Le congrès scientifique international des catholiques (1894), *Mgr Lamy.* — Quelques pages de l'histoire d'un grain de poussière, *G. Van der Mensbrugghe.* — Notes d'un missionnaire sur le Popo et les Mimas, *R. P. Ménager.* — L'homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la théologie, *R. P. Fr. Dierckx, S. J.* — Charcot et son influence sur l'opinion publique, *R. P. G. Hahn, S. J.*

Rivista internazionale (Rome). — Mai. — La statistique et les mariages religieux.

Juin. — Statistique du divorce.

Août. — La « Lettre apostolique aux princes et aux peuples du monde », *G. M. Semeria.* — Le mariage civil en Hongrie, *M. di Carpegna.* — Des idées juridiques contenues aux livres V et VI des *Institutions* de Lactance, *C. Ferrini.*

Scuola cattolica (Milan). — Mars. — Palestrina. Sa vie et ses œuvres.

Avril. — Les ruines religieuses et le libéralisme.

Mai. — Création, déluge et science.

Juin et juillet. — Jérôme Savonarole.

Août et septembre. — L'heure présente. Les actes de Tanlongo et de Cesario, *G. Ruffoni*. — Défense de Léon XIII contre une accusation de scepticisme portée par un survivant de l'école Rosminienne, *F. Bertani*. — De l'opposition entre le programme catholique social et le socialisme, *Toniolo*. — Premier anniversaire de l'inauguration du monument de Zanella, *A. Ferrandina*. — Les corporations milanaises d'arts et métiers, *P. Merighi*. — Bovio et son « Christ à la fête des Purim » *G. Rossignoli*.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en B.) — Juin. — Les rapports de l'économie politique avec la morale et les sciences sociales. — *H. Pesch*.

Juillet. — La fresque nouvellement découverte dans la catacombe de Sainte-Priscille à Rome, *Th. Granderath*.

Août. — Principes musicæ. I. (Palestrina), *Th. Schmid*.

Studi e documenti (Rome). — Janvier-juin. — La Bible et la sagesse grecque, *E. Gismondi*.

Studien (Utrecht). T. XLII, liv IV. — La « Réduction » de Groningue. Siège et prise de la ville, mai-juillet 1594, *W. Wilde*. — Notes apologétiques, *G. van Heyst*. — Connaissance naturelle de Dieu, *J. Kerlen*.

Liv. V. — Jacques (Augustin) Ouzeel, *H. J. Allard*. — La « Réduction » de Groningue (1594) et ses suites, *W. Wilde*. — Four électrique ; sa température. — La famille « Occo ».

Août. — Année de naissance, parents et le *Deus ego amo te* de saint François-Xavier, *W. van Nieuwenhoff*. — Léon XIII aux princes et aux peuples, *J. Alberdingk Thym*. — Le codex de Kirchheim, *V. Becker*.

T'oung Pao (Leide). — Mars. — Tableau chronologique des souverains de l'Annam, *G. Maspero*.

Mai. — Le Tcheou-li et le Shanhai-king, *C. de Harlez*.

Zeitschrift für katholische Theologie (Innsbruck), 1894.

Janvier. — L'explication de la transsubstantiation, *F. Schmid*.

Mars. — Sur la liturgie gréco-russe, *N. Nilles, S. J.*

Juin. — La réforme de l'Église russe par Pierre le Grand, *A. Arndt, S. J.*

Septembre. — L'encyclique *Providentissimus Deus* et l'inspiration, *J.B. Nisius, S. J.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *août* — 20 *septembre* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

BOURRET (cardinal). — *Discours de S. E. le cardinal Bourret, évêque de Rodez et de Vabres, au couronnement de Notre-Dame de Mende, le* 15 *août* 1894. Rodez, Carrère, 1894. In-8, pp. 14.

CURÉ (Mgr Amédée), ancien aumônier de M. le comte de Chambord. — *Les Repas. Conférences à des religieuses.* Bar-le-Duc, Imprimerie de l'Œuvre de la Banque, 1894. In-12, pp. XVI-121. Prix : 1 franc.

DEMANTE (P. Henri), S. J. — *Exposition de quelques pages du Nouveau Testament et de l'histoire des Saints.* Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul (1894). In-18, pp. 196. Prix : 1 fr. 50.

DEMENTHON (abbé Ch.), licencié en théologie, professeur de philosophie au séminaire de Meximieux (Ain). — *De l'instruction religieuse dans les maisons d'éducation.* (Extrait du *Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement.*) Paris, Retaux; Lyon, Vitte. Brochure in-8, pp. 16.

DUMAX (abbé V.), sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. — *La Guerre aux défauts. Petit traité tout en histoires sur la correction des défauts, dédié à la jeunesse chrétienne.* Sixième édition. Paris, Haton. In-18, pp. 216.

— *L'Obéissance enseignée aux enfants. Petit traité en histoires sur la désobéissance et la soumission.* Huitième édition. In-18, pp. 216.

— *Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance, avec introduction de l'abbé Chevojon sur ce que Jésus-Christ a pensé des enfants.* Cinquième édition. In-18, pp. 213.

— *Aux Mères chrétiennes. Entretiens et conseils avant et après le catéchisme.* In-18, pp. 249.

— *Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa*

vie. Mois de Marie de la jeune chrétienne. Huitième édition. In-18, pp. 215. Prix : chaque volume, 1 franc.

Elbel (P. Benjamin), O. S. F. — *Theologia moralis per modum conferentiarum, auctore clarissimo P. Benjamin Elbel. Novis curis edidit P. F. Irenæus Birbaum, O. S. F., provinciæ Saxoniæ S. Crucis lector jubilatus.* Editio secunda (III-IV mille). Cum approbatione superiorum. Volumen secundum continens partes tres. Paderborn, Schrœdrer (1894). In-8, pp. vi-624. Prix : Mk. 4,80.

Gombault (abbé). — *Accord de la Bible et de la Science dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe. Résumé scientifique.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-16, pp. 128. Prix : 1 fr. 50.

Gondal (abbé), professeur de théologie au séminaire de Saint-Sulpice. — *Le Miracle.* Paris, Roger et Chernoviz, 1894. In-18, pp. 216. Prix : 2 francs.

Imbert-Gourbeyre (Dr Antoine), professeur à l'École de médecine de Clermont (1852-1888), commandeur de l'ordre de Charles III. — *La Stigmatisation, l'Extase divine et les Miracles de Lourdes.* T. I : *Les Faits.* T. II : *Analyse et discussion.* Clermont-Ferrand, Bellet ; Paris, Vic et Amat, 1894. 2 vol. in-8, p. xli-576 et 576. Prix : 15 francs.

Nannerini (Luigi), S .J. — *Il popolo avventurato. Panegirico in onore della santa casa di Loreto, detto dal P. Paolo Segneri, d. l. C. d. G.* Fermo, Imprimerie archiépiscopale, 1894. In-16, pp. 22.

Neumayr (R. P. Fr. Neumayr), S. J. — *Règlement de vie chrétienne offert aux Enfants de Marie, d'après les règles des Congrégations, et adapté aux besoins de chaque jour, pour tous les âges, toutes les conditions et tous les états.* Traduit du latin par un Père de la même Compagnie. Paris, Lethielleux, 1895. In-32, pp. 78. Prix : 50 centimes.

Pallu (Martin), S. J. — *Du saint et fréquent usage de la divine Eucharistie.* Bruxelles, Vromant, 1894. In-16, pp. 114. (*Petite Bibliothèque chrétienne.*) Prix : 55 centimes.

Pesch (Christianus), S. J. — *Prælectiones dogmaticæ, quas in collegio Ditton-Hall habebat Christianus Pesch, S. J.* Tomus I : *Institutiones propædeuticæ ad sacram theologiam.* (I. *De Christo legato divino.* — II. *De Ecclesia Christi.* — III. *De locis theologicis.*) Fribourg en Brisgau, Herder (1894). Prix : 6 fr. 75.

Pont (vénérable Louis du), S. J., et Monjardin (abbé Ch.), curé de Saint-Giniez, ancien directeur de l'école Belzunce, à Marseille. — *De la perfection du chrétien dans l'état ecclésiastique.* Ouvrage traduit de l'espagnol. Paris, Walzer, 1894. 3 vol. in-18, pp. viii-644, 678 et 463. Prix : 12 francs.

Rambaud (abbé), aumônier des Clarisses de Bordeaux. — *L'Office divin. Origine et beautés du Bréviaire romain.* Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. 99. Prix : 75 centimes.

Ramus (le P. Marc), S. J. — *La Propagation du sacerdoce ou la principale intention de l'Église dans la prière et le jeûne des Quatre-Temps.* Cinquième édition, revue et augmentée. Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. 58. Prix : 75 centimes.

Restagno (Demetrio), chanoine-archiprêtre. — *Casus de re dogmatica, morali, et liturgica qui resolvebantur in publicis collationibus theologicis, habitis in ecclesia cathedrali Montisregalis* (1893). Monteregali, Imprimerie de l'évêché, 1893. Brochure in-16, pp. 87. Prix : 50 centimes.

Ricard (Mgr), prélat de la maison de Sa Sainteté, auteur de la *Vie de l'abbé Combalot.*— *Les Chefs-d'œuvre oratoires de l'abbé Combalot, publiés d'après les manuscrits.* (*L'Enfant prodigue, le Sacerdoce, la Bible, la Foi, la Parole de Dieu, la Confession, l'Eucharistie, le Scandale, le Sensualisme, la Prière, l'Unité de l'Église, l'Universalité de l'Église.*) Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-18, pp. 307. Prix : 3 francs.

Sauvade (A.), abbé. — *Courts sermons. Grandes fêtes de l'année. Credo. Quelques homélies. Sujets de circonstance.* Lyon, Vitte, 1894. In-16, pp. 333. Prix : 3 fr. 25.

Schmid (Dr Franz), professeur de théologie. — *Christus als prophet. Nach den Evangelien dargestellt.* (Jésus-Christ, comme prophète, d'après les Evangiles.) Brixen, Librairie du Katholisch-Politischer Pressverein, 1892. In-16, pp. iv-195. Prix : Mk. 2,40.

X***. — *Exercices spirituels pour apprendre à l'homme à se vaincre.* Première série : *les Grandes vérités et la vie chrétienne.* Abbeville, Paillart. 20 tracts de 8 pages en 1 vol. in-16. — Deuxième série : *la Voie, la Vérité, la Vie.* — Troisième série : *les Dévotions.*— Quatrième série : *les Manières de prier.* — Cinquième série : *la Réforme de la vie.* Prix des 100 tracts de 8 pages, renfermés dans cinq brochures : 2 francs.

Zschokke (Dr Hermann), professeur d'Écriture Sainte à l'Université de Vienne. — *Historia sacra antiqui testamenti.* Editio quarta, emendata et instructa quinque delineationibus et tabula geographica. Vienne et Leipsig, Braumüller, 1894. In-8, pp. x-449. Prix : 8 Mk.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Camboué (P.), S. J. — *Araignées et leur venin.* Bruxelles, Imprimerie Polleunis, 1894. In-8, pp. 31.

Canu (F.), publiciste. — *Précis de météorologie endogène*, avec préface de Philippe Gérigny. Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-18, pp. 216. Prix : 3 fr. 50.

Fritsch (Dr C.), professeur de droit naturel au grand séminaire de

Strasbourg. — *La Question sociale.* IV. *Le Mal social et l'influence de l'Église*, par Aug. Lehmkuhl, S. J. Louvain, Uystpruyst-Dieudonné, 1894. In-8, pp. 61. Prix : 2 francs.

Fromont de Bouaille (C. de), avocat à la Cour d'appel de Lyon, docteur en droit. — *De la conciliation et de l'arbitrage dans les conflits entre patrons et ouvriers, en France et à l'étranger.* Commentaire de la loi du 27 décembre 1892. Paris, Larose, 1894. In-8, pp. 255. Prix : 5 francs.

Maroussem (Pierre du), docteur en droit. — *Fermiers montagnards du Haut-Forez (Loire, France), ouvriers chefs de métier dans le système des engagements momentanés, d'après les renseignements recueillis sur les lieux, en août* 1892 *et août* 1893. (2e série, 35e fascicule des *Ouvriers des deux mondes.*) Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. 396-476. Prix : 2 francs.

Moyen (J.), prêtre de Saint-Sulpice. — *Les Champignons, traité élémentaire et pratique de mycologie, suivi de la description des espèces utiles, dangereuses, remarquables, avec une introduction par J. de Seynes, agrégé à la Faculté de médecine de Paris.* Paris, Rothschild. In-16, pp. xxxv-762, orné de 20 chromos et 334 vignettes. Prix : 12 francs.

Soullier (le P.), S. J. — *Le Plain-Chant. Histoire et théorie.* Tournai, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, 1894. In-16, pp. xvi-328. Prix : 3 fr. 50.

Théron (abbé E.). — *Études sociales. Individualisme, socialisme et paupérisme.* Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. xxiii-456. Prix : 3 fr. 50.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Castonnet des Fosses (H.). — *Madagascar.* (Collection des voyages et découvertes géographiques, publiée sous la direction du comte de Bizemont.) Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. 176. Prix : 1 franc.

Chérot (le P. Henri), S. J. — *Le Fils du grand Condé. Henry Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Son éducation en France et en Belgique, d'après des documents inédits. I.* (Extrait des *Précis historiques*, août et septembre 1894.) Bruxelles, Vromant, 1894. Brochure in-8, pp. 40.

Counort (Firmin). — *Un Pensionnat de Frères sous la troisième République.* Paris, à la *Revue Gerson*, 1894. In-18, pp. 244. Prix : 3 francs.

Dechevrens (A.), S. J. — *Les Universités catholiques, autrefois et aujourd'hui.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet (1894). In-16, pp. xxvii-396. Prix : 4 francs.

Dijon (le R. P. Dom Hippolyte), chanoine régulier de l'Immaculée-Conception. — *La Cathédrale de Saint-Claude. Notice historique et descriptive.* Lons-le-Saulnier, Martin, 1894. In-8, pp. 75, avec plans et gravures. Prix : 1 fr. 50.

Masson (A. L.). — *Jean Gerson. Sa vie, son temps, ses œuvres.* Précédé d'une introduction sur le moyen âge. Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. 424, avec illustrations. Prix : 4 fr. 50.

Ménard (E.), professeur de philosophie au petit séminaire de Montmorillon. — *La Maison-Dieu et le petit séminaire de Montmorillon* (1090-1094). Montmorillon, Fontenaille, 1894. In-16, pp. vi-572, et neuf photogravures hors texte. Prix : 5 francs.

Mercier (le R. P.), S. J. — 1782-1854. *Lamennais, d'après sa correspondance et les travaux les plus récents.* Paris, Lecoffre, 1895. In-18, pp. xx-344. Prix : 3 francs.

Nicoullaud (Charles). — *Casimir Périer, député de l'opposition* (1817-1830). Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 496. Prix : 7 fr. 50.

Tamizey de Larroque (Ph.). — *Les Reliques de saint Louis à la Montjoie.* Bordeaux, Bellier, 1894. Brochure in-8, pp. 10.

Tournafond (Paul). — *La Corée.* (Collection des voyages et découvertes géographiques, publiée sous la direction du comte de Bizemont.) Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. 170, avec carte. Prix : 1 franc.

X***. — *Histoire de l'école navale et des institutions qui l'ont précédée, par un ancien officier, avec lettre du vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française.* Paris, Quantin, 1889. In-4, pp. 366, et 40 compositions de Jazet et Méaulle. Prix : 25 francs.

X***. — *Pouillé du diocèse de Boulogne. Manuscrit de l'ancien évêché* (1780-1790). — Boulogne-sur-Mer, Hamain, 1894. In-8, pp. 35, avec carte.

X***. — *Une Petite Sœur de l'ouvrier. Vie et mort de sœur Jeanne Douin.* Grenoble, Baratier et Dardelet, 1894. In-16, pp. 28.

X***. — *Vie de Monsieur l'abbé Padé. Restauration des grandes écoles dans le diocèse d'Amiens après la Révolution. Collèges de l'Oratoire et de Montdidier. Le lycée d'Amiens et le collège d'Abbeville. Maîtrise Notre-Dame. Saint-Acheul. Collège de Roye. Pensionnat et petit séminaire de Saint-Riquier* (1797-1838). Lille, Imprimerie salésienne, 1894. In-8, pp. viii-436. Prix : 3 fr. 50.

BELLES-LETTRES

Besneray (Mme Marie de). — *Au pays de Bernadette.* Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. 248. Prix : 2 francs.

Crestey (l'abbé Joseph). — *Critique d'un roman historique. Le « Lourdes » de Zola.* Paris, Roger et Chernoviz, 1894. In-16, pp. 144. Prix : 2 francs.

Domenech (abbé), missionnaire apostolique. — *Voyages légendaires en Irlande.* Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. 400. Prix : 4 fr. 50.

Meyer-Lubke (W.), professeur à l'Université de Vienne. — *Grammaire des langues romanes.* Traduction française par Auguste et Georges Doutrepont, professeurs aux Universités de Liège et de Louvain. Tome deuxième : *Morphologie.* Première livraison : I. *La Déclinaison.* II. *La Conjugaison* (à suivre). Paris, Welter, 1894. In-8, pp. i-288. Prix : 24 francs.

Rosier (J.). — *Jacques d'Antioche. Aventures d'un spahi en Algérie.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. 288. Prix : 3 francs.

Sommervogel (Carlos), S. J., Strasbourgeois. *Introduction de l'imprimerie dans différentes villes au dix-septième et au dix-huitième siècle.* (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, t. IV (1894), pp. 91-106.) Paris, Bouillon, 1894. In-8, pp. 16.

Testoin (E.), membre de l'Alliance française. — *L'Égypte ou le pays des Coptes. Diffusion de la langue française en Orient.* Tours, Cattier, 1894. In-8, pp. 256. Prix : 6 francs.

Valès (P. Joseph), S. J. — *Cours d'exercices allemands gradués pour les commençants.* Lyon, 5, impasse Cathelin, 1895. In-16, pp. viii.

Zi (Siu) (le P. Étienne), S. J. — *Pratique des examens littéraires en Chine.* (Variétés sinologiques, n° 5.) Chang-Hai, Imprimerie de la Mission catholique, 1894. In-8, pp. 277. Prix : 10 francs.

Le 30 septembre 1894.

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. Dumoulin et Cᵉ, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

31 OCTOBRE 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Institutiones theologicæ in usum scholarum auctore G. Bernardo Tepe, S. J., cum approbatione Superiorum et Eminentissimi Fr. card. Richard, arch. Paris. Volumen primum continens tractatus de vera Religione, de Ecclesia Christi, de Verbo Dei scripto et tradito. Paris, Lethielleux, 1894. In-8, pp. 636. Prix : 6 francs.

Le mouvement théologique va progressant, et la preuve en est qu'on ne se contente plus de rééditer et de mettre à jour, vaille que vaille, les anciens manuels, on les remplace par de nouveaux ouvrages. Celui que nous offre le P. Tepe, en quatre volumes, tient un juste milieu entre les grands Cours de théologie, tels que la fin du dix-septième siècle en a produit de fort remarquables, et les *Compendia*, souvent bien légers, qui sont en faveur au dix-neuvième. Le cadre s'est élargi, et s'il n'atteint pas encore l'ampleur que réclamerait le haut enseignement, il est du moins en harmonie avec la méthode actuelle des meilleurs séminaires.

Dans les limites qu'il s'est imposées, le P. Tepe a généralement évité l'écueil du genre, cette banalité superficielle qui donne à tant de manuels une physionomie si uniforme et si peu attrayante. Une doctrine sûre, puisée aux bonnes sources de saint Thomas et de Suarez, et en même temps une sage réserve sur les points incertains ; des divisions claires et naturelles, sans morcellement excessif ; l'exposition lucide, parfois un peu trop sommaire, de la controverse ; l'art de grouper autour de thèses centrales les *scholia* ou vérités secondaires ; enfin une langue sobre, précise, et

d'une extrême limpidité : tout cela trahit le professeur qui, jeté en Angleterre par le Culturkampf, enseigne depuis des années la théologie au célèbre scolasticat de Saint-Benno's.

Le premier volume renferme les traités *de Vera religione*, *de Ecclesia, de Verbo Dei scripto et tradito ;* le deuxième contiendra *de Deo uno-trino-creatore ;* le troisième, *de Gratia*, *de Virtutibus theologicis, de Verbo incarnato;* le quatrième enfin, *de Sacramentis in genere et in specie*, *de Novissimis*. Trois grands traités par volume : c'est beaucoup, mais le cadre l'exigeait. Dans le premier volume (le seul paru), nous n'oserions affirmer que le traité *de Ecclesia*, plus largement développé, n'ait pas fait tort aux deux autres. Toutefois, la démonstration du christianisme est vraiment sérieuse. Sur la question du miracle, l'auteur nous renvoie sagement à Benoît XIV ; mais pourquoi ne lui a-t-il pas emprunté sa profonde théorie, sans laquelle l'apologiste peut être mis au défi de vérifier la définition du miracle dans aucun des prodiges de l'Écriture accomplis précisément pour prouver la foi. En revanche, la thèse sur l'authenticité des Évangiles est un bon résumé de cette question importante entre toutes ; elle serait parfaite, si les systèmes aujourd'hui en vogue sur la composition des synoptiques étaient signalés.

C'est d'ailleurs le mérite de ce cours : dans les thèses fondamentales ou difficiles (comme les preuves du christianisme, la primauté du pape, la question d'Honorius), l'auteur oublie heureusement qu'il écrit un résumé, il consulte les sources, cite les documents, et alors c'est la clarté de la langue française mise au service de l'érudition allemande. Nous espérons que les volumes suivants accentueront encore ce caractère.

E. PORTALIÉ, S. J.

I. — **L'Erreur géocentrique, la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation,** par le R. P. Th. Ortolan, des Oblats de Marie-Immaculée, professeur de théologie. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. xii-434. Prix : 5 francs.

II. — **La Conception scientifique de l'univers et le dogme catholique,** par l'abbé Constans, docteur en théologie. Paris, Bloud, 1892. In-8, pp. 166. Prix : 2 fr. 50.

I. — Outre ces objections contre la foi chrétienne, vieilles

comme les passions et les préjugés humains, et qui se perpétueront comme eux, il en est d'autres qui varient avec les siècles. Abusant de récentes découvertes, des écrivains plus romanciers qu'astronomes en ont tiré cette étrange conclusion : Le dogme de l'Incarnation a été annoncé à une époque où l'on croyait que la terre est le centre de l'univers, et que l'homme en est le roi. Devant le télescope, ces illusions se sont dissipées; à leur suite, les anciennes croyances religieuses doivent disparaître. De ces attaques nos dogmes ne sauraient souffrir : les rayons de la révélation et ceux de la vraie science partant du même foyer, loin de s'entre-détruire, se complètent. Pourtant, le nom seul de science et de progrès a sur certaines âmes tant de prestige ; toute erreur qu'il couvre en devient si menaçante, qu'il faut l'empêcher de faire prescription. Aussi, répondre aux attaques de nos astronomes romanciers, c'était le sujet même proposé par la Faculté catholique de Paris, pour le prix Hugues (1893).

Le Révérend Père Ortolan, dont le mémoire a été couronné, a traité cette question avec beaucoup de science et de talent. Il montre que les dogmes catholiques ne reposent pas plus sur le système *géocentrique* de Ptolémée que sur le système *héliocentrique* de Copernic. La déchéance du genre humain par la faute d'Adam, sa réhabilitation par le Christ, voilà certes deux faits qui en sont indépendants ; eh bien, toute la révélation est là. Si les Pères et surtout les docteurs scolastiques ont prétendu tirer quelques conséquences d'un système de cosmologie erroné, c'est sur des points secondaires, accidentels au dogme : sur le lieu, par exemple, où seraient situés l'enfer, le purgatoire et le ciel. Encore l'auteur pouvait-il ajouter qu'ici l'accord n'a jamais été unanime.

Même dans les poèmes du Dante, du Tasse, de Milton, de Klopstock et de Chateaubriand, le fond du dogme est resté sensiblement le même. Ce qui a varié, suivant les progrès de l'astronomie, ce sont les décors des scènes religieuses qu'ils retracent et le cadre de leurs tableaux.

Dans la seconde partie de son livre, le R. P. Ortolan examine la relation des dogmes chrétiens avec la nouvelle conception de l'univers. Et d'abord, certains astronomes parlent de la pluralité des mondes habités, comme d'un fait démontré. Il leur répond avec preuves à l'appui que, dans la plupart de ces

mondes, une vie analogue à la nôtre semble impossible. Qu'il y en ait d'habités, c'est une hypothèse qu'on aura beaucoup de mal à vérifier, mais dont la religion — quoi qu'il arrive — n'a rien à redouter. La terre et l'homme occuperaient-ils au point de vue matériel un espace encore plus restreint, le mystère de l'Incarnation, révélé il y a dix-huit cents ans, n'en serait pas modifié. Du moment qu'un Dieu infini s'abaisse, qu'importent les degrés de l'humiliation ! sa miséricorde éclate d'autant plus qu'elle descend plus bas.

Aussi, n'est-ce pas d'un œil chagrin que l'auteur voit reculer indéfiniment devant le télescope les limites de l'univers connu. Il croit même que la science moderne nous donne de Dieu une idée plus haute que celle du moyen âge. Que l'univers apparaisse plus grandiose, c'est incontestable ; mais au regard du chrétien, Dieu, nous semble-t-il, reste ce qu'il était, car il ne le mesure pas à son œuvre ; et, selon nous, ses infinis attributs éclatent aussi bien dans la création d'un insecte que dans celle des mondes stellaires. Dans les derniers chapitres, l'écrivain et l'artiste se donnent plus libre carrière. L'auteur pense qu'avec la terre l'univers ne sera pas détruit. Puis, opposant aux hypothèses de Flammarion des hypothèses plus vraisemblables, il nous décrit d'une plume brillante ces mondes innombrables, qui seront probablement, dit-il, l'objet sensible de la contemplation des élus.

Il serait heureux si son travail « pouvait rendre la paix à quelqu'une de ces âmes sincères que troublent dans leur foi religieuse certains problèmes soulevés par la science actuelle ». C'est aussi la récompense que nous lui souhaitons, et que les qualités de son livre nous permettent d'espérer.

II. — La question traitée par M. l'abbé Constans est aussi un sujet de concours pour le prix Hugues, celui de 1890-91. Son livre est une réponse à des difficultés, soulevées au nom de la science moderne, « contre l'existence d'un Dieu créateur et la cosmogonie biblique ». S'il n'est pas une œuvre d'art, au même degré que le précédent, il est plus didactique et plus précis. En peu de pages l'auteur a condensé beaucoup d'idées. Il expose d'abord les faits « dont l'ensemble forme la *nouvelle conception de l'univers*, au double point de vue de son origine et de sa cons-

titution ». Puis, après avoir rappelé quel est, sur le même sujet, l'enseignement catholique, il montre qu'entre celui-ci et la *vraie* science il n'y a point de désaccord. Son langage est d'ordinaire celui d'un croyant à l'esprit très ouvert, ne rejetant aucun des systèmes que n'a pas condamnés l'Église. Cette largeur de vues ne nous déplaît pas. Pourtant, quand l'apologiste réduit à sa juste valeur tout ce qui a été dit sur la prétendue antiquité de l'homme, est-il nécessaire, pour en avoir raison, de supposer une race humaine qui aurait disparu avant la création d'Adam ? (p. 146). Également, est-il bien prudent d'affirmer que, la Bible renfermât-elle des erreurs scientifiques, la foi n'en serait pas compromise ? (p. 150). S'il survient quelque conflit entre des faits scientifiquement constatés et l'interprétation des saints livres, c'est le commentateur et non l'écrivain sacré qu'il faut amender.

F. TOURNEBIZE, S. J.

La Cité antichrétienne au dix-neuvième siècle, par le R. P. Dom Paul Benoit, chanoine régulier de l'Immaculée-Conception. Première partie : *Les Erreurs modernes.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. 2 vol. in-8, pp. 567 et 694. Prix : 8 francs.

Sous ce titre, le R. P. Dom Paul Benoît nous offre une 4e édition refondue et augmentée d'un ouvrage qu'il publia en 1883, et qui reçut alors de nombreuses et hautes approbations. Dans les deux volumes que nous signalons ici, l'auteur nous présente un tableau complet des principales *Erreurs modernes* touchant la religion. Il les divise en deux grandes classes : les erreurs extrêmes, qui font table rase de toute la révélation, et les erreurs mitigées, qui sont un essai de conciliation entre les erreurs extrêmes et la doctrine catholique. Les premières comprennent, sous le nom générique de rationalisme, le déisme, le panthéisme, l'athéisme, le matérialisme et le positivisme. Les autres, rangées sous le titre commun de semi-rationalisme, sont l'hermésianisme, le traditionalisme, l'ontologisme, le rosminianisme et le latitudinarisme.

Malgré l'aspect rébarbatif de ces mots, le livre du R. P. Benoît offre une lecture aussi intéressante qu'instructive aux esprits avides de connaître les déviations de la pensée religieuse en ce siècle. A l'aide de citations bien choisies ou d'expositions claires et sobres, l'auteur fait d'abord connaître l'erreur, puis il lui oppose

la doctrine de l'Église et souvent une réfutation puisée aux meilleures sources dans de nombreux documents patristiques, pontificaux et conciliaires. Cette réfutation, copieuse dans la deuxième partie, qui regarde les diverses formes du libéralisme, aurait peut-être gagné à être plus étendue dans le premier volume, qui traite des erreurs extrêmes, telles que le déisme et le matérialisme. L'auteur a pensé que le simple énoncé du rationalisme et sa confrontation avec la foi de l'Église en sont une réfutation suffisante (I, p. 25). Cela peut être vrai pour ceux qui possèdent déjà la vérité; mais pour ceux qui vivent plongés dans l'erreur, nous constatons trop souvent que la simple affirmation de la vérité ne suffit pas à les éclairer.

On s'aperçoit vite que le R. P. Dom Benoît a pour le mal une de ces haines vigoureuses qui sont une des meilleures garanties de la pureté et de l'intégrité des doctrines. C'est dans le deuxième volume que ce zèle pour la vérité éclate davantage : il y frappe les coups les plus énergiques et les plus habiles contre les différentes formes du libéralisme : nous regrettons seulement que certains de ses coups s'égarent sur d'honnêtes gens qui ne sont pas tout à fait des ennemis. On peut ne pas partager les conclusions du P. de Smedt sur l'organisation des chrétientés primitives : mais plus d'un savant catholique trouvera un peu bien sévère l'épithète de « scandaleuses », décernée aux thèses de l'illustre bollandiste (II, p. 13), jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elles sont fausses.

L'auteur a raison de réprouver certaines propositions téméraires ou même erronées que l'on rencontre dans le *Christianisme et les temps présents.* Mais il en blâme quelques-unes qui ne semblent dignes d'aucune censure. L'immobilité des corps glorieux, par exemple, répugne à Mgr Bougaud. Il lui plaît de se représenter les Bienheureux voyageant d'astre en astre à travers l'espace. En cela, il est tout à fait libre. Il se pourrait même qu'il n'eût pas tort, et que l'agilité des corps glorieux leur servît à quelque chose.

L'ancienne théorie sur le ciel empyrée est présentée comme la doctrine catholique, enseignée aux petits enfants par les catéchistes du monde entier. Nous croyons au contraire que c'est une théorie aujourd'hui abandonnée, dont les catéchistes ne parlent pas aux enfants et que les théologiens ne mentionnent que pour mémoire, comme une opinion sans fondement. En réalité, nous ne savons rien sur le lieu des corps ressuscités.

On peut en dire autant du nombre des élus. Ce n'était pas, nous semble-t-il, l'opinion de Mgr Bougaud qu'il fallait attaquer, mais certaines raisons alléguées par cet écrivain en faveur du grand nombre des élus, comme, par exemple, lorsqu'il dit que le plan de Dieu serait mal conçu et la bataille perdue si la majorité des hommes était damnée. Nous n'avons pas le droit de tenir ce langage, que l'Église a réprouvé. Quant au nombre même des élus, une oraison de la messe nous dit que Dieu seul le connaît. Il n'y a pas sur ce point de doctrine catholique, et nous sommes réduits aux conjectures. On est tout aussi libre d'incliner, avec Mgr Bougaud et d'autres illustres esprits, vers le grand nombre des élus, que de soutenir l'hypothèse contraire, défendue avec plus d'éloquence que de théologie par Massillon.

Le P. Dom Benoît a classé le déisme, l'athéisme, le matérialisme, etc., sous le titre commun de rationalisme. Certaines considérations théoriques peuvent justifier cette vue de l'auteur, et lui ont paru permettre l'extension du mot à toutes ces erreurs. Nous aurions préféré, pour la commodité du lecteur, que ce nom de rationalistes fût réservé, suivant l'usage universel, à ceux qui, rejetant la révélation, admettent l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et généralement toutes les vérités directement accessibles à la raison humaine.

En réalité, ce sont là des ombres bien légères, et si nous voulions énumérer les belles qualités de l'ouvrage, la tâche serait bien plus longue. Ces qualités font de la *Cité antichrétienne* un recueil excellent où les lecteurs sérieux aimeront à trouver, sur les grandes erreurs modernes, des documents, des textes et des aperçus précieux. S. C., S. J.

La Religion, par l'abbé Camille Rambaud, de Lyon. Paris, Gaume, 1893. In-8, pp. xv-464. Prix : 6 francs.

Le but de ce livre est d'établir que toutes les vérités de la religion sont en parfait rapport avec les aspirations de notre cœur et de notre intelligence. Ce n'est donc pas, à proprement parler, un cours didactique d'instruction religieuse; c'est plutôt un exposé simple et même familier des raisons de nos principaux dogmes. L'auteur se sert volontiers de comparaisons empruntées à la vie de famille. Il parvient par cette méthode à mettre nos

plus profonds mystères à la portée des esprits les moins cultivés. On regrette qu'il semble attribuer à ces heureuses explications une valeur démonstrative, et que son apologétique soit un peu vieillie. Il se montre d'ailleurs bien au courant de la théologie, et ne cherche point l'originalité aux dépens de l'exactitude.

VACANT.

La Très sainte Passion du Dieu immortel *souffrant dans un corps mortel*, d'après Guillaume STANIHURST, de la Compagnie de Jésus, traduite en français par l'abbé E. DELEVAL, curé d'Étinehem (Somme). Amiens, Rousseau-Leroy, 1893. In-8, pp. 585. Prix : 5 francs.

En la solitude du presbytère rural, c'est riche fortune d'avoir un véritable ami. Ce fut celle de l'abbé Deleval, le jour où, bénissant la Providence, il plaça sur son bureau de travail le très remarquable ouvrage sur la Passion de Notre-Seigneur, écrit en latin par Guillaume Stanihurst, et publié à Anvers en 1660.

Dès lors ce livre, tout plein de bonne sève de la vie chrétienne, eut pour lui une invincible attirance. Langue et sujet étaient faits pour lui plaire.

Le sujet est ce drame divin qui se déroule du jardin de Gethsemani au sommet du Calvaire, en des scènes inoubliables. Les vertus rayonnantes de Jésus-Christ, la merveilleuse puissance de son œuvre incomparable se reflètent dans des pages animées, substantielles. Le pieux et savant disciple de saint Ignace, adoptant la meilleure méthode, suit pas à pas le récit des Évangiles et l'explique avec une grande richesse de pensées empruntées surtout à la sainte Écriture et aux Pères de l'Église.

Nous avons remarqué la date de la publication. Le dix-septième siècle savait parfaitement s'exprimer et de même écrire dans la langue de Cicéron et de Tite-Live, que l'Université de France d'aujourd'hui se refuse à cultiver et ne comprendra plus demain. La composition du livre porte bien la marque du grand siècle : ampleur dans le développement des idées, élévation de vues, clarté dans les considérations mystiques. Les accents de la piété douce et forte vont droit à l'âme, réchauffent le cœur.

Au cours de la lecture de l'ouvrage sur la Très sainte Passion du Dieu immortel, cette parole de saint François de Sales revient doucement à la mémoire : « Le mont Calvaire est la vraie Aca-

démie de la dilection. » Mais en cette Académie il faut des maîtres. Celui que vous nous avez révélé, écrit Mgr Fallières à l'abbé Deleval, est remarquable entre tous par sa pénétrante onction. »

Nous espérons que M. l'abbé Deleval complétera son beau travail en plaçant à la première page de ce livre une notice sur le R. P. Stanihurst, auteur de plusieurs ouvrages de piété.

ALEX. COURAT.

I. — **Pour les jeunes gens**. *Nouveaux entretiens et discours*, par le P. Jean VAUDON, missionnaire du Sacré-Cœur. Paris, Retaux, 1894. In-18, pp. IX-348. Prix : 3 fr. 50.

II. — **La Douleur et la mort.** *Entretiens et discours*, par le P. Jean VAUDON, missionnaire du Sacré-Cœur. Paris, Retaux, 1895. In-18, pp. II-350. Prix : 3 fr. 50.

I. — La série des sujets traités dans les *Nouveaux entretiens et discours à des jeunes gens* se déroule dans un large cadre. Par le visible, par la création, le P. Jean Vaudon fait monter d'un rapide coup d'aile ses jeunes auditeurs jusqu'à l'invisible, jusqu'à l'infinie Sagesse, à l'éternel amour. De Dieu, semant les mondes dans l'espace, de l'homme avec ses facultés admirables, du mal, de son châtiment et de sa réparation, il les conduit jusqu'à Jésus-Christ, présentant aux âmes sa croix et son calice, vraies sources de vie. Il proclame la nécessité du règne du divin Maître, et voit poindre à l'horizon l'aurore de jours meilleurs.

L'enseignement est substantiel et nourri. S'agit-il de sonder les plaies, le scalpel est promené avec délicatesse. Pour arriver à l'âme des jeunes gens, pour les former à la science chrétienne, le P. Jean Vaudon parle leur langue, je veux dire celle de l'imagination et du cœur.

II. — Même élévation, élégance et facilité de style dans les conférences sur la *Douleur et la mort*. Comme orateur sacré, le P. Jean Vaudon suit cette règle de Bossuet : « Le prédicateur évangélique, c'est celui qui fait parler Dieu. » Parfois le commentaire de la parole divine devient un chant, un hymne avec de superbes envolées.

La douleur est la loi de la vie. La douleur est à tous les foyers, au fond de toutes les âmes. Depuis que Jésus-Christ l'a épousée

dans les noces sanglantes du Calvaire, elle n'est plus un mal, mais un don de l'amour ; elle nous éclaire et nous détache de ce monde ; elle purifie, refait, réhabilite, transforme. Ici, comme dans les entretiens précédents, nous arrivons à l'Homme-Dieu. A côté du grand maître de la douleur, le P. Vaudon groupe quelques copistes du sublime modèle : saint Bernard, saint Pierre Claver, le B. Perboyre, Mgr Verjus, missionnaire du Sacré-Cœur. Le discours sur Jeanne d'Arc n'est qu'un trait de plume ; nous avons l'espoir que l'occasion se présentera de reprendre et terminer l'ébauche. ALEX. COURAT.

I. — **Entretiens sur la fréquente communion,** par l'abbé Henri PIERRE. Nouvelle édition. Paris, Bloud et Barral. Pp. 212. Prix : 2 francs.

II. — **Notre-Dame de Pontmain,** *son message à la France,* par Louis COLIN. Paris, Bloud et Barral (1894). In-16, pp. IX-407. Prix : 4 francs.

I. — « Voici que tout est prêt; allez donc dire aux invités qu'ils viennent au festin. » Ce festin, dont il est parlé dans l'Évangile, n'est qu'un symbole ; la réalité, c'est le festin eucharistique, auquel sont conviés tous les fidèles de bonne volonté. L'auteur de ces « Entretiens » leur transmet l'invitation divine.

Avec une piété qu'on voudrait peut-être plus onctueuse, mais qu'on ne saurait désirer plus solide ni plus éclairée, il fait valoir auprès des âmes trop craintives, ou trop molles, les raisons décisives de s'approcher fréquemment de la table sainte ; il écoute leurs excuses, qui ne sont que des prétextes : il en démontre l'inanité ; il rappelle, un peu brièvement, les dispositions requises pour communier fréquemment. Cela fait six entretiens, très nourris, très clairs, sans exagération ni dans un sens ni dans l'autre. Les deux derniers disent comment, par le moyen de la fréquente communion saintement reçue, Dieu entre dans l'âme et dans la vie des chrétiens.

Un avant-propos, un peu hors de mesure (p. 9-78), traite de l'Eucharistie en général, dans ses rapports avec l'individu, avec la famille, avec la société.

Le livre est d'un écrivain maître de son sujet, qui expose avec calme, mais non sans chaleur, qui éclaire, et qui, en éclairant,

convainc. La doctrine est puisée aux bonnes sources. Nommons, après les Pères de l'Église, fréquemment cités, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, Bourdaloue, Fénelon dans ses deux lettres sur la fréquente communion, saint Alphonse de Ligori, le cardinal Gousset, etc. On regrette que les citations soient insuffisamment et même pas du tout indiquées : le contrôle est impossible.

Deux planches reproduisent ces chefs-d'œuvre de l'art : la Communion de saint Jérôme, du Dominiquin, et la Dispute du Saint Sacrement, de Raphaël.

II.— Que dire de ce volume? Est-ce une histoire? est-ce une légende? est-ce un poème? — Il y est parlé de Pontmain et de l'apparition merveilleuse ; il y est parlé surtout de la France, de ses gloires, de ses deuils, de ses espérances. — Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Lourdes, Paray et les révélations du Sacré Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie; Patay et la vaillance des zouaves ; Montmartre et la basilique du Vœu national; la visite mémorable des Russes et les funérailles triomphales du glorieux soldat mort le 17 octobre, date anniversaire de l'apparition de Pontmain, etc., etc. : c'est le tableau des miséricordes divines poursuivant la France et lui offrant le salut.

Parmi ces événements, qui de près ou de loin se rattachent à l'apparition de Pontmain, l'historien aurait pu faire un choix ; il eût mis dans sa marche une méthode plus lumineuse ; dans le ton plus de maturité, dans tout l'ensemble une certaine sobriété qui dénote l'écrivain maître de son sujet et maître de lui-même.

Le défaut capital, — d'autres diront peut-être le mérite de son livre, — c'est que l'imagination et le sentiment y débordent, plutôt que la raison calme; il est fait pour charmer le lecteur déjà bien disposé, et édifier les âmes pieuses. Plusieurs dessins reproduisent les détails et l'ensemble de l'apparition : ils seront accueillis avec faveur.

J. GRIESBACH, S. J.

I. — **Introduction aux mélodies grégoriennes,** par Boyer d'Agen. Paris, Oudin, 1894. In-8, pp. 215. Prix : 3 fr. 50.

II. — **De la Participation du peuple chrétien à la liturgie et au chant de l'Église,** par le chanoine Grospellier. (Extrait de la *Revue du chant grégorien.)* Grenoble, 1894. In-8, pp. 8.

I. — M. Boyer d'Agen aimait le plain-chant; il s'en est ouvert à Gounod, qui l'approuva et lui conseilla d'aller à Solesmes. Il s'y rendit en septembre 1893, y passa huit jours, visitant en touriste, assistant aux offices, ouvrant quelques volumes. C'était assez pour écrire une apologie du plain-chant, mais insuffisant, à notre avis, pour un *Mémoire adressé à l'Institut de France, le* 22 *mars* 1894, *sur la musique neumatique, dite de plain-chant, depuis son origine jusqu'à nos jours.*

La relation du séjour de l'auteur à Solesmes, sous forme de *Lettres à Gounod*, fait suite à ce mémoire.

M. Boyer d'Agen procède par descriptions et tableaux. Il excelle dans ce genre, mais il recherche trop constamment l'effet, et ne recule, pour cela, devant aucun néologisme. Rien que dans la Préface nous trouvons « le faîte *anudi* des branches, — les cloches *jubilantes*, — l'humble *crucifère* (porte-croix), — le *cumulat* sacré des siècles antérieurs, — un livre perdu sans espérance de *retrouvaille* »; c'est trop, surtout quand on nous parle du passé.

La thèse qui réunit les grands faits de l'histoire musicale est ingénieuse. Le plain-chant a sa source dans l'ancienne musique sacrée des Hébreux, il s'est développé dans les catacombes, conservé dans la mémoire du peuple chrétien jusqu'à saint Grégoire, qui l'écrivit et le codifia. A l'encontre, la musique profane et païenne aurait produit d'abord les hymnes, et ensuite la polyphonie. Cette dernière a si bien envahi l'Église, qu'elle a fini par tuer le plain-chant. Heureusement qu'il commence à ressusciter, grâce aux travaux modernes, couronnés par les éditions de dom Pothier.

Tout cela est plus brillant que solide. Par exemple, au sujet du chant des premiers chrétiens dans les catacombes, l'auteur lui-même se demande : « Que chantaient-ils, et comment ? » Et il répond : « Question embarrassante, sans doute, si nos interrogations ne se contentent pas d'hypothèses rationnelles... ». Le chant des Hébreux n'aurait-il pas donné naissance à notre psalmodie, qui est entrée dans l'Église romaine vers la fin du quatrième siècle? L'*hypothèse rationnelle* devrait donc chercher l'origine du chant des premiers chrétiens ailleurs que dans la synagogue. Autre exemple : M. Boyer d'Agen met la polyphonie à Byzance, d'où les croisés l'auraient rapportée. Malheureusement, il n'est pas prouvé qu'on avait la polyphonie à Constantinople, tandis

que les règles en avaient déjà été écrites en Occident par Hucbald et Gui d'Arezzo, avant le départ des croisés.

Malgré cela, le livre de M. Boyer d'Agen ne manque pas d'intérêt, et peut justifier son titre d'*Introduction aux mélodies grégoriennes*. Le lecteur, qui aura pris ainsi une vue d'ensemble et le goût du plain-chant, en sera quitte pour rectifier les détails par la lecture d'ouvrages plus sérieux.

II. — Il faut faire circuler dans l'âme du peuple chrétien la vie de l'Église ; une des manifestations de cette vie, c'est la liturgie. Que prêtres et maîtres catholiques expliquent donc au peuple les prières, les cérémonies des fêtes chrétiennes, qu'ils lui apprennent le chant, que l'on mêle ensuite le plus possible les fidèles aux offices de leur paroisse, et le peuple comprendra, aimera, pratiquera la vie de l'Église catholique.

E. SOULLIER, S. J.

Le Plain-Chant. Histoire et théorie, par le P. Soullier, S. J. Tournai, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, 1894. In-16, pp. xvi-328. Prix : 3 fr. 50.

Pour hâter le retour à la grande musique ambrosienne et grégorienne, il était à souhaiter qu'on en publiât une histoire populaire. Le P. Soullier nous la donne, à la fois précise, complète et vivante.

Chose rare pour un travail d'érudition, ce volume se lit couramment ; et, en fermant le livre, le lecteur a conscience d'avoir entre les mains tous les éléments d'une connaissance claire et raisonnée de la question du Plain-Chant.

Hommes et choses, théorie et pratique, progrès et décadence, tout est mis là en bonne et pleine lumière ; et c'est vraiment plaisir d'assister comme en témoin à l'épanouissement de cette merveilleuse musique qui fit les délices de nos pères, et dont nous avons tant de peine, de nos jours, à nous représenter la ravissante beauté.

Rien ne manque, ce semble, à l'histoire des Hymnes, des Proses, des Séquences, des Tropes, pas même ce qui en fut le côté plaisant, comme la fête de l'*Ane* ou des *Fous*.

Quant à la connaissance et à la signification précise des *neumes*, dont l'étude constitue, en ce moment, la base sérieuse du retour

aux saines traditions grégoriennes, la question est traitée avec toute l'ampleur et toute la netteté désirables.

Le P. Soullier ne reconnaît, lui aussi, dans le plaint-chant proprement dit, qu'un rythme décoré récemment du nom d'*Oratoire;* mais il admet du moins que les signes romaniens eux-mêmes indiquent non seulement la note, mais leur *inégale durée.*

Or c'est précisément cette inégalité dans la durée qui permet à d'autres, non sans motifs, d'espérer retrouver le véritable rythme *musical* des mélodies grégoriennes.

Quoi qu'il en soit, le lecteur trouvera dans le P. Soullier l'exposé exact de l'état de la question au moment présent : l'heureuse fortune du P. Lambillotte au monastère de Saint-Gall ; la publication splendide des manuscrits dans la *Paléographie musicale* des Pères Bénédictins ; les travaux de dom Pothier et du P. Lhoumeau pour promouvoir l'intelligence de la mélodie grégorienne ; enfin les désirs et les ordres des Souverains Pontifes pour arriver à l'uniformité du chant dans toutes les églises, désirs et ordres qui viennent de recevoir une consécration nouvelle par le décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 7 juillet dernier.

A. FLEURY, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **Le Prix de la vie,** par Léon OLLÉ-LAPRUNE, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Belin, 1894. In-18, pp. VIII-490. Prix : 4 francs.

II. — **L'Idée du phénomène,** par Émile BOIRAC, professeur de philosophie au lycée Condorcet. Paris, Alcan, 1894. In-8, pp. 350. Prix : 5 francs.

III. — **De substantiæ corporalis vi et ratione.** Dissertatio metaphysica quam apud Facultatem theologicam Lugdunensem propugnabat Paulus MIELLE. Langres, Rallet-Bideaud, 1894. In-8, pp. XXVIII-431. Prix : 6 francs.

I. — C'est un livre d'une lecture singulièrement attachante que le dernier ouvrage de M. Ollé-Laprune. Le sens et *le prix de*

la vie : quel problème s'impose avec une force plus poignante à tout homme qui pense? L'éminent professeur en examine tous les aspects avec sa finesse et son élévation ordinaires ; il en conduit la solution avec sa logique à la fois forte et pénétrante.

La discussion part d'un double fait indéniable et d'une certaine notion de l'homme admise par tous : le double fait, « c'est que, en un sens, je puis faire de ma vie ce que je veux, et, en un autre sens, je ne puis faire de ma vie ce que je veux » ; la notion, c'est que « l'homme qui se sent et se sait homme » est soumis à certaines « exigences, contre lesquelles rien ne prévaut » (p. 11-14). De ces données, on arrive à une première conclusion : l'œuvre de l'homme est d'être vraiment homme, c'est-à-dire d'être bien en soi et source de bien pour autrui ; ou encore : le sens de la vie et son prix, c'est le bien à vouloir, et, puisque la vie présente n'est pas la vie totale, le bien à mériter. Ce qui se résume dans le mot *aimer*. « Aimer : cela prend tout l'homme, ou cela se fait avec tout l'homme.... Il y faut la raison, il y faut la volonté. » (P. 320.) « Je suis fait pour aimer Dieu, pour aimer mes semblables par rapport à Dieu. » Mais « la religion est essentiellement lien, lien des hommes avec Dieu, lien des hommes entre eux » (p. 335), lien d'amour; et « la vie chrétienne se résume en un mot : Aimer, aimer Dieu et le prochain » (p. 368). Et M. Ollé-Laprune peut conclure, suivant un mot célèbre, que « l'âme est naturellement chrétienne ».

Ce que nous voulons louer particulièrement dans cette étude c'est que le dogme n'y est pas séparé de la morale, ni l'amour de Dieu de l'amour du prochain. L'auteur connaît trop bien le christianisme pour le réduire, comme font quelques écrivains modernes d'une intention d'ailleurs droite, à une doctrine de vague sympathie ou de dévouement tout humain pour nos semblables.

Puisse la jeunesse des écoles supérieures, à laquelle s'adresse particulièrement l'auteur, amenée en face du christianisme, reconnaître son parfait accord avec la raison et aller jusqu'aux conséquences de cette constatation.

II. — Au mois de mai dernier, M. Boirac, professeur de philosophie au lycée Condorcet, soutenait en Sorbonne une thèse sur l'*Idée du phénomène*. Comme il le raconte lui-même, la pensée de

ce travail lui était venue en étudiant le problème qui attire chaque jour davantage l'attention des philosophes contemporains. Ce problème, c'est le *monisme* ou la réduction de la multiplicité des choses à l'unité d'un principe qui les explique. Or il trouve dans sa doctrine du phénomène un moyen de pousser fort avant cette unification.

Le premier obstacle à l'unification des êtres, c'est la dualité du phénomène et de la substance, le partage de « la réalité entre deux mondes hétérogènes, celui des phénomènes que nous pouvons seul connaître, l'autre, celui de l'être ou des noumènes à jamais inaccessible à notre connaissance » (p. 335). La dualité tombe si on admet que « le phénomène est le seul objet de connaissance et de pensée possible, la seule réalité.... Le Noumène ne représente à la pensée que la négation possible du réel. »

Le second obstacle est la dualité du mouvement et de la pensée, de la matière et de l'esprit, du physique et du mental. — Mais, dit M. Boirac, pour nous comme pour Leibniz, « les phénomènes ne sont que des pensées ». « Tout phénomène est, en soi et relativement à l'être auquel il appartient, un état de conscience, un état subjectif, de même nature que nos sensations. ... Le phénomène n'existe que dans la pensée... Si l'être n'existe qu'à la condition d'apparaître, tout phénomène est un état de conscience ; le mental n'est pas un accident qui se superpose au physique ; il est l'essence même du physique... Les mouvements se réduisent, s'identifient aux sensations. »

Quant au troisième obstacle, la distinction des consciences individuelles, c'est à ce dernier problème que « viendront désormais aboutir, selon nous, toutes les démarches de la métaphysique future ».

Est-ce à dire que, suivant M. Boirac, l'accumulation des phénomènes soit toute la réalité ? — « Poser chaque phénomène à part de tout autre, répond-il, comme une individualité distincte et indépendante, c'est en faire une abstraction. Tout phénomène nous est donné en relation avec d'autres phénomènes : inséparables les uns des autres, ils constituent tous ensemble une unité complexe et continue. » A cet aspect d'unité, d'identité, de permanence, on peut, si l'on veut, donner le nom d'Être. Mais ce rapport, cette loi d'unité n'est qu'un mode de la pensée ou de la conscience. « La conscience est le seul lien qui puisse unir les

phénomènes du dedans.... En dehors de nous, tout phénomène contient en soi son sujet conscient d'où lui vient l'unité; mais cette conscience est rudimentaire, non organisée et centralisée comme la nôtre. »

On a vu en Sorbonne dans cette doctrine une nouvelle édition du criticisme de M. Renouvier. Au fond, la question d'originalité importe peu. M. Boirac déclare lui-même qu'il « borne son ambition non à inventer quelque vérité nouvelle, mais à découvrir une nouvelle démonstration d'une vérité sans doute ancienne » (p. 341). Les emprunts au phénoménisme et à l'idéalisme qu'on lui reprocherait ne lui font donc pas peur. En somme, toutefois, il préférerait appeler sa doctrine un « leibnizianisme réformé » (p. 344).

Mais nous avons été assez étonné de voir, dans un récent article du *Monde* (17 sept. 1894), M. Yves Le Querdec écrire que « les conclusions auxquelles aboutit M. Boirac contredisent à peu près point par point tout ce qu'enseigne M. Renouvier ». A l'encontre de M. Renouvier, « M. Boirac, dit-il, admet l'existence du durable et du permanent. En outre des phénomènes, il admet qu'il existe dans les êtres une loi selon laquelle les phénomènes sont unis les uns aux autres. Et il prétend ainsi redonner à la substance toute la réalité à laquelle elle a droit.... Cette conception avait déjà été soutenue par M. Fonsegrive. » — Que M. Yves Le Querdec soit bien placé pour connaître les doctrines de M. Fonsegrive, c'est ce qui est hors de conteste. Pour ce qui regarde M. Renouvier, nous croyons qu'il est loin de ne voir dans les choses « rien que de passager »; tout au contraire, il insiste sur les rapports stables des phénomènes entre eux, sur les lois et fonctions des phénomènes. Il définit les êtres « de certains ensembles de phénomènes liés par des fonctions déterminées.... ». Et cette loi, cet ordre n'est guère une idée plus abstraite dans M. Renouvier que dans M. Boirac. (V. *Études*, 15 juin 1894, p. 218-222.)

La thèse de M. Boirac reste donc bien une thèse phénoméniste, avec ce caractère commun à tous les phénoménistes, idéalistes ou positivistes, de chercher dans la loi identifiée au phénomène la raison de l'unité et de la permanence des êtres.

III. — La thèse de M. l'abbé Mielle sur *la Composition substantielle des corps*, compte parmi les travaux les plus sérieux de

philosophie scolastique qui aient été publiés de nos jours en France. Il appartient d'ailleurs à un diocèse où de pareilles études sont justement en faveur. L'auteur devait nécessairement rencontrer sur son chemin des questions délicates, comme celles de la quantité, de l'émanation des accidents, de la production des êtres, de l'individuation par la matière : il les traite non peut-être de manière à satisfaire tous ses lecteurs (quel philosophe aurait cette illusion?), mais avec pénétration et finesse. Existe-t-il des changements substantiels dans les corps *inorganiques?* Notre jeune docteur se prononce pour l'affirmative, mais avec une réserve que nous aimons : il a senti que la sucession dans les corps inanimés de qualités *spécifiquement* différentes ne s'établit pas sans peine (p. 369-373). La question du dépérissement des êtres, en particulier de la mort des *vivants*, est à peine abordée (p. 203-204); nous le regrettons : M. l'abbé Mielle était capable d'apporter quelque lumière à ce point obscur.

L. ROURE, S. J.

La Vie et l'Ame de la Matière. Essai de physiologie chimique. Études de dynamochimie, par François Jollivet-Castelot. Société d'éditions scientifiques, 1894. In-18, pp. 199. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, qui est chimiste, adopte la théorie atomique basée sur l'éther et le principe d'évolution, et consacre ses deux premiers chapitres à exposer et à défendre son dynamisme. Dans les deux suivants, il donne libre cours à l'imagination en traitant de la *transmutation des corps et des métaux*. Il cherche à transformer l'argent en or; et, ma foi, s'il réussit, je lui conseille de vendre son secret au gouvernement, qui l'utilisera tout de suite pour combler le déficit croissant du budget.

L'article sur *la Vie et l'âme de la matière* ne saurait être analysé. « La vie est partout. Elle féconde tout, anime tout, brûle partout. Force immortelle, infinie, énergie divine!... Il n'y a que la vie. La matière est constituée par la vie. » (P. 51.) Tout est sur ce ton, et nous ne pouvons qu'encourager l'auteur à poursuivre ses études. Il est « jeune, enthousiaste, riche; il a le culte de la chimie et de la vérité; il a du courage, de l'ardeur, de la persévérance, de la volonté, et il croit à la transmutation des métaux, à la fabrication de l'or ». (P. 72.) Dr SURBLED.

Pensées et réflexions. *Points d'interrogation? Ma philosophie*, par G. Montalcyon. Lyon-Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. xxi-241. Prix : 2 francs.

Il y a des sentiments délicats, des mots qui font penser, parfois de belles échappées, même de hardis coups d'aile chez l'écrivain distingué qui signe Montalcyon. *Montalcyon!* cela veut dire dédain de la terre et amour des hauteurs. Il ne faut qu'ouvrir le livre pour sentir qu'on est en contact avec une âme dont le lieu est Dieu même : c'est là qu'elle puise ce qu'il y a de pénétration, de force et de douceur dans ses accents. A son commerce, les âmes qui veulent s'élever monteront, et celles que la souffrance fait saigner trouveront mieux le secret de la résignation chrétienne. L. ROURE, S. J.

I. — Le Socialisme contemporain, par M. L. Winterer. 2e édit. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. xi-406. Prix : 3 fr. 50.

II. — Les Caisses rurales et le Crédit agricole, par Louis Guérin. Lille, Ducolombier. Brochure. Prix : 75 centimes.

I. — M. le chanoine Winterer vient de reprendre et de continuer dans son nouvel ouvrage, *le Socialisme contemporain*, ses études si appréciées sur les différentes manifestations du socialisme, de 1843 à 1894.

Trois livres partagent son travail.

Dans le premier, il fait connaître tout au long l'origine et la nature du collectivisme et de l'anarchisme.

Des observations critiques assez nombreuses suivent l'exposition de la théorie collectiviste.

Le second livre passe en revue, dans quatre chapitres :

1° Les causes du rapide développement du socialisme ;

2° L'histoire de l'Internationale ;

3° Les congrès internationaux de Gand, de Paris, de Bruxelles et de Zurich ;

4° L'histoire des exploits anarchistes.

Le troisième livre présente successivement, et d'après l'ordre alphabétique, l'histoire du socialisme et de l'anarchisme en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Belgique, en Danemark, en Espagne et en Portugal, en France, en Hollande, en Italie,

en Pologne, en Roumanie, en Serbie, en Bulgarie, en Russie, en Suède, en Norvège et en Suisse.

M. Winterer expose les faits, qu'il a puisés presque exclusivement dans les publications socialistes, et laisse aux lecteurs le soin de conclusions faciles à tirer.

II. — *La Caisse rurale a plus fait pour moraliser ma paroisse que tous mes sermons.*

C'est par ce modeste aveu d'un prêtre des provinces rhénanes que M. Louis Guérin commence sa très intéressante brochure sur l'organisation du crédit agricole.

La crise ouvrière qui sévit avec une inquiétante intensité dans les milieux d'usiniers ou de mineurs, a trop fait oublier la profonde détresse du monde agricole.

Aussi ne voyons-nous, jusqu'à présent, rien ou presque rien de fait, sur le terrain pratique, pour aider l'agriculteur à se procurer les instruments, la matière première nécessaire à son travail : semences, engrais, bétail, toutes choses dont la petite culture ne saurait se passer. Il faut pourtant à l'agriculteur, en dehors du banquier qui ne consent guère à immobiliser ses fonds pour peu de temps, un instrument de crédit facile et peu coûteux.

M. Louis Guérin vient opportunément nous rappeler comment à nos portes, et depuis près d'un demi-siècle, fonctionnent, avec une supériorité de succès qui défie toute critique, les caisses rurales de Guillaume Raiffeisen et les banques de Schultze-Delitzsch, les deux grands promoteurs du crédit coopératif.

En quelques pages profondément étudiées, l'auteur expose avec netteté l'organisation, le fonctionnement et les merveilleux résultats, tant économiques que moraux, de ces deux institutions essentiellement démocratiques.

Grâce à elles, *on compte*, dit-il, *sur soi, sur son énergie, son activité, son honnêteté, et non sur le Dieu-État.*

Nous regretterons avec M. Louis Guérin que la France se soit laissé devancer en cela par toutes les autres grandes nations, malgré des efforts généreux, mais trop isolés.

JULES RICHÉ.

Le Régime corporatif au dix-neuvième siècle dans les États germaniques. *Étude de législation sociale comparée*, par M. Brants. Louvain, Peeters; Bruxelles, Société belge de librairie ; Paris, Lecoffre. Prix : 2 francs.

Sous ce titre, M. Victor Brants, professeur à l'Université catholique de Louvain, vient de publier une très intéressante étude sur les efforts faits en Autriche et en Allemagne pour donner au travail une organisation légale. Appliquant la méthode monographique, si chère aux disciples de Le Play, l'auteur laisse constamment la parole aux faits.

Après un coup d'œil d'ensemble sur le mouvement législatif dans les deux pays, depuis l'établissement de la liberté industrielle, M. Brants examine en détail les diverses mesures qu'on y a prises pour protéger la petite industrie.

En Autriche, où la loi de 1859, tout en maintenant la corporation obligatoire, avait permis à tous le libre exercice des métiers, la *Gewerbe-Novelle* de 1883 organise la preuve de capacité et la rend obligatoire pour certaines professions ; ce n'est d'ailleurs qu'un simple certificat d'apprentissage.

En Allemagne, la *Gewerbe-Ordnung* de 1869 avait établi l'unité industrielle basée sur la liberté, et réduit la corporation au rôle de simple confraternité. Des réclamations se firent jour, comme elles s'étaient fait jour en Autriche sous le régime de la loi de 1859 ; d'autre part, le socialisme prenait un accroissement inquiétant ; le prince de Bismarck, longtemps ennemi de toute législation sociale, entra en 1881 dans la voie des lois d'assistance. En cette même année, la loi permit l'établissement de corporations pour la protection des intérêts industriels. En 1884, les membres des corporations obtiennent le droit exclusif d'avoir des apprentis. Enfin, en 1890, la Chambre vote une loi rétablissant la preuve de capacité obligatoire, mais elle se heurte à l'opposition du conseil fédéral, et la loi nouvelle reste lettre morte.

A l'appui de son exposé, M. Brants nous donne des relevés fort précis et des statistiques dressées avec le plus grand soin ; le lecteur peut ainsi juger des lois par leurs effets.

Tout cet ensemble de mesures a eu pour résultat, dans les deux empires, de grouper les ouvriers en *corps d'état*, mais à ce mécanisme savant il faut la vie. Cette transformation est le but auquel

tend le groupe chrétien, qu'il s'appelle *Christlich-social* comme en Autriche, ou *Centre* comme en Allemagne. L'auteur pouvait d'autant moins passer sous silence les efforts de ces groupes, que bien des modifications aux lois ouvrières sont dues à leur initiative.

Passant ensuite à l'étude de la grande industrie, où l'organisation ouvrière présente des difficultés spéciales, M. Brants nous indique les excellents résultats obtenus en Allemagne par l'organisation libre des conseils d'usine, où patrons et ouvriers se rencontrent pour discuter les intérêts communs. Dans cet ordre d'idées la loi a établi l'obligation pour toutes les usines d'avoir un règlement, et le droit pour les ouvriers de donner leur avis lors de sa rédaction.

En Autriche, un projet de loi organisant des comités de patrons et des comités d'ouvriers a été soumis aux Chambres. A côté de ces organes un comité de conciliation serait appelé à trancher les différends qui pourraient surgir entre patrons et ouvriers.

Ici comme pour la petite industrie, l'État peut établir des groupes professionnels, les faits prouvent qu'il ne peut leur donner la vie.

Le livre de M. Brants est écrit dans un style clair et précis, peut-être un peu froid. Plusieurs des chapitres de son étude ont paru, soit dans la *Réforme sociale*, soit dans la *Revue générale* de Bruxelles ; en les réunissant, l'auteur les a complétés et les a mis au courant des faits récents ; aussi son livre sera-t-il fort utile à tous ceux qui veulent se faire une idée exacte d'un mouvement législatif peu connu, croyons-nous, et qui mérite de l'être davantage.

E. S.

De la conciliation et de l'arbitrage *dans les conflits entre patrons et ouvriers en France et à l'étranger*. Commentaire de la loi du 27 décembre 1892, par C. de Fromont de Bouaille, docteur en droit, avocat à Lyon. Paris, Larose, 1894. In-8, pp. 255. Prix : 5 francs.

La loi dont s'agit ne se présente pas à nous comme un remède nouveau devant produire à bref délai la pacification sociale. De fait, dans les 607 grèves relevées en 1893, il n'y a eu que 104 recours à la loi ; lesquels ont abouti à 30 arrangements et 8 sentences arbitrales. Mais aussi elle n'a pas cette prétention ;

elle se borne à instituer une procédure d'arbitrage simplifiée et facile, pouvant par cela même contribuer à éviter les grèves ou à les résoudre pacifiquement. A cette procédure, patrons et ouvriers sont toujours libres de recourir ou non.

Un préliminaire indispensable était l'étude de quelques-unes des nombreuses institutions auxquelles les peuples étrangers ont confié la mission de juger ou d'arranger ces conflits. M. Fromont a consacré 100 pages intéressantes et bien remplies à cette étude, examinant les tentatives faites en Angleterre, aux États-Unis, en Belgique et en Allemagne, et leurs résultats; sans oublier, chose importante, de bien décrire les milieux dans lesquels elles s'étaient produites. Pour la France, il a suivi la même méthode : avant le commentaire et la relation des premières applications de la loi, 50 pages sont employées à relater et apprécier soit ce qui s'est fait en France, d'une manière générale, en matière d'arbitrage, de 1848 à 1892, soit les projets et rapports qui ont immédiatement précédé la loi.

Ce travail s'ouvre par une introduction sur la question sociale, le mal et ses causes, les remèdes. Il y a là une synthèse remarquable. En moins de 30 pages, l'auteur a su condenser un résumé clair et suffisamment complet, et des indications très sages. La situation de l'ouvrier peut et doit être améliorée, dit-il, mais il faut renoncer aux dangereuses chimères des collectivistes et des socialistes. Selon lui, il y aurait cinq grands moyens d'apaisement : avant tout, la liberté d'association et les caisses de secours mutuels et d'assurance; dans une certaine mesure et sans vouloir trop en attendre, les sociétés coopératives et la participation aux bénéfices; enfin les institutions de conciliation et d'arbitrage qui rapprocheront patrons et ouvriers.

Nous ne voyons à reprocher à ce travail sérieux et complet que quelques hors-d'œuvre, d'ailleurs intéressants. Il nous semble aussi que l'auteur, qui indique fort justement comme l'une des grandes causes de la crise sociale l'indifférence religieuse, aurait pu ensuite citer quelques auteurs catholiques et non pas seulement des protestants ou des libéraux ; parler de ce que font ou disent soit les patrons du Nord, soit MM. Harmel, de Mun, Decurtins, etc.; enfin, puisqu'il parlait des banques populaires du protestant haineux Schultze-Delitzch, nommer, au moins en passant, les caisses Raiffeisen, que M. Louis Durand, Lyonnais

comme M. Fromont, travaille avec tant de zèle à vulgariser en France. CH. A.-T., S. J.

Les Champignons, par J. MOYEN, prêtre de Saint-Sulpice, avec une Introduction par le Dr J. DE SEYNES, agrégé de la Faculté de médecine de Paris. Paris, Rothschild. In-16, pp. xxxv-762, orné de 334 vignettes et de 20 chromotypographies. Prix : 12 francs.

Nous sommes loin du temps où les champignons étaient l'objet d'un mépris presque universel, et où des moralistes, d'ailleurs doux et saints, criaient avec aplomb : « Les meilleurs ne valent rien. » La science a eu pitié de ces êtres calomniés, délaissés, souvent foulés aux pieds; et, depuis un siècle, des centaines de botanistes les ont étudiés avec soin et nous les ont montrés tels qu'ils sont en réalité. Ils nous ont dit : « Il y a beaucoup de champignons mauvais, très mauvais : laissez donc ceux que vous ne connaissez pas; mais, à côté de ces homicides, il y en a un grand nombre qui sont bons, excellents, délicats, exquis même : apprenez à les distinguer des mauvais, — ce qui est aisé, — et servez-vous-en sans crainte.

M. Moyen, prêtre de Saint-Sulpice et professeur d'histoire naturelle à la maison de philosophie d'Alix (Rhône), s'est uni aux défenseurs des champignons. Il les a étudiés avec amour pendant plusieurs années; il a médité les ouvrages que les savants leur ont consacrés; et c'est le résultat de ses expériences personnelles et de ses études approfondies qu'il présente aujourd'hui au public.

Son livre comprend un Traité de mycologie et une Flore.

Dans le Traité de mycologie, M. Moyen nous fait d'abord connaître l'organisation, la composition chimique, les propriétés et la classification des champignons. Il examine ensuite leur distribution géographique, les changements qu'ils subissent sous l'influence des agents extérieurs et leur culture. Il expose enfin leur rôle dans la nature, les remèdes à employer contre les maladies qu'ils déterminent chez l'homme, chez les animaux et dans les plantes, leur usage dans la médecine et dans l'industrie, leurs qualités alimentaires, la manière de distinguer ceux qui sont comestibles, de les conserver, de les assaisonner, de rendre inof-

fensifs ceux qui sont vénéneux et d'en combattre les effets en cas d'empoisonnement. Ce traité est non seulement clair et méthodique, mais à la hauteur de la science actuelle. Les vignettes qui l'accompagnent permettent de comprendre sans peine les passages qui, à une première lecture, sembleraient présenter une ombre de difficulté.

Dans la *Flore*, l'auteur donne une description nette et détaillée des principales espèces de champignons que l'amateur peut rencontrer sur sa route. Cette Flore l'emporte sur celle que le Dr Cordier publia en 1870 (2e édition) chez le même éditeur, et qui fit jadis mes délices.

J'ai lu l'ouvrage de M. Moyen avec le plus vif intérêt et je lui souhaite le meilleur succès. Il est trop considérable et trop cher pour devenir jamais populaire, comme l'auteur le voudrait; mais les prêtres, les professeurs, les médecins, tous ceux qui ont du goût pour les merveilles de la nature, feraient bien, à mon avis, de se le procurer. Ils y trouveraient une foule de notions qui leur seraient très utiles et qu'ils pourraient répandre autour d'eux pour le bonheur, ou du moins pour le régal de l'humanité.

Je finis par une remarque critique. A la page 369, dans la distribution méthodique des *Agaricinés*, l'auteur signale cinq groupes et met le genre *Montagnites* dans le deuxième groupe; tandis qu'à la page 604, il fait du genre *Montagnites* l'unique représentant d'un sixième groupe. Je ne vois pas la raison de ce changement.

J. BARBIER, S. J.

La Représentation artistique des animaux, par G.-E.-M. GAUTIER, ingénieur-agronome. (Application, pratique et théorie de la photographie des animaux domestiques, particulièrement du cheval, arrêté et en mouvement.) Paris, Mendel, 1894. In-12, pp. x-320. Prix : 5 francs.

Préparé de longue main par des études spéciales, l'auteur de ce livre intéressant et instructif nous fait part des observations qu'il a recueillies sur le meilleur choix des attitudes de l'animal, surtout du cheval, soit au repos, soit en mouvement, et, préconisant sous ce rapport son grand moyen d'investigation, la photographie, il montre les services qu'elle est appelée à rendre dans l'avenir à l'art de la représentation des animaux. Plein de

foi dans l'influence prépondérante de cette invention moderne sur les destinées du genre cultivé par l'animalier, il plaide avec tant d'âme en faveur de son système, que d'aucuns penseront peut-être qu'il en exagère un peu la portée et dépasse légèrement le but; mais en tout cas on ne pourra pas lui reprocher que sa conviction ne soit unie à une connaissance approfondie de son sujet. Sans revendiquer au profit du procédé photographique l'honneur de figurer au rang des beaux-arts, il voudrait cependant lui obtenir une toute petite place, la dernière de toutes, dans leur sanctuaire vénéré. Et cette modeste aspiration n'est-elle pas légitime au moment où un autre observateur, M. Marey, avec ses instantanés sur la chute du chat, pose à l'Académie des Sciences ce problème encore insoluble : Pourquoi un chat retombe-t-il toujours sur ses pattes ? Qui sait si l'Académie des Beaux-Arts n'y viendra pas aussi ?

Le mérite principal de cet ouvrage est donc dans sa théorie à la fois scientifique et artistique de l'esthétique du mouvement chez l'animal, champ d'observation presque inexploré, que l'auteur parcourt avec un rare bonheur, découvrant de nouveaux horizons et livrant généreusement le secret de ses propres découvertes. Conçu sur un plan méthodique, ce livre est encore relevé par quelques planches et d'excellents sommaires.

J. SATABIN, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

I. — **De l'Origine des cultes arcadiens,** par V. Bérard, ancien membre de l'École française d'Athènes. Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. 378. Prix : 12 fr. 50.

II. — **Les Divinités de la Victoire en Grèce et en Italie,** d'après les textes et les monuments figurés, par André Baudrillart, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. 96. Prix : 3 fr. 50.

I. — « Quid vetat, σωκρατίζειν paulisper, et, omissa Aristotelica auctoritate, quærere ? » (Ramus.) Telle est la devise de ce livre, et

l'auteur l'a justifiée : son travail est aussi hardi que nouveau. Je m'empresse d'ajouter que cet ouvrage, plein de vues originales, est aussi très convaincant, et qu'il se laisse lire avec un vif intérêt du début à la fin ; qualité rare dans un volume de cette étendue et traitant de mythologie.

M. Bérard essaye, à propos des cultes arcadiens, une tentative de méthode en cette science encore si imparfaite. « Toutes les études de mythologie grecque, dit-il, supposaient jusqu'à présent comme admis le postulat suivant : Les Hellènes possédèrent de tout temps, ou du moins dès leur arrivée en Grèce, une mythologie commune... » Ce postulat est-il vraisemblable ? Ne vaut-il pas mieux procéder à la façon du philologue, « qui ne cherche pas la langue commune à l'origine des dialectes parlés, mais commence par ces dialectes pour aboutir à la langue commune » ? De même, dit justement M. Bérard, « le mythologue devrait considérer la mythologie commune, non comme la source, mais comme le confluent des dialectes mythologiques ». D'après ce principe, on devra d'abord étudier la mythologie des Arcadiens, celle des Spartiates, celle des Athéniens ; et quand on les aura reconstituées, on pourra en conclure la mythologie des Hellènes. C'est, on le voit, la méthode analytique substituée à la méthode synthétique ; et ce point de vue nouveau est parfaitement logique.

Non content de signaler la route à suivre, M. Bérard s'y engage le premier, et il examine les orignes de la mythologie grecque dans ce qu'il appelle un de ses dialectes. Avec une conscience scrupuleuse et des textes précis, il reconstitue le panthéon arcadien. Il nous fait connaître le caractère et les attributions de tous les dieux qui y figurent : Zeus Lycaios ; Déméter et ses filles Despoina (ou Soteira) et Kallisté ; Aphrodite, Artémis, le Poseidon et le Dionysos arcadiens ; enfin le dieu fils, l'Adonis arcadien. Un chapitre fort intéressant expose les rapports de plusieurs dieux entre eux (*les Couples divins*).

Mais il ne s'agit pas seulement, dans ce livre, des dieux arcadiens et de leur culte. M. Bérard recherche aussi leur origine, qu'il trouve dans les religions phéniciennes ou sémitiques ; Zeus Lycaios est un Baal phénicien, Hécate n'est autre que Baalat, etc. Que si l'on se demande pourquoi et comment ces divinités et leur culte sont parvenus au fond de l'Arcadie, au lieu de s'arrêter,

par exemple, aux provinces des bords de la mer, M. Bérard répond que les Phéniciens avaient de réels avantages à s'établir dans l'Arcadie, où ils pouvaient faire un commerce important de bois, d'esclaves, etc.

Ce résumé rapide donne une bien vague idée du livre de M. Bérard Nous engageons vivement à s'y reporter tous les lecteurs qu'intéressent les questions mythologiques. D'ailleurs, cette thèse, qui a valu à celui qui la soutenait en Sorbonne la mention *très honorable*, a eu un juste retentissement : c'est un de ces ouvrages qui font date dans une science.

II. — Il ne faut pas chercher dans cette monographie une étude d'archéologie pure, où soit traitée l'histoire artistique de la « Victoire » en Grèce et à Rome. M. Baudrillart nous le déclare lui-même dans son Introduction : il veut avant tout exposer « la nature de cette divinité, ses caractères, son culte ». C'est donc un travail de mythologie, et aussi de littérature, que nous trouvons dans ce petit volume : oserons-nous ajouter qu'il n'en est que plus intéressant ?

M. Baudrillart parle peu de la Niké des Grecs ; il discute cependant le problème curieux de son assimilation avec Athéna : séparées à l'origine, les deux divinités se ressemblent tellement, que les poètes et les mythologues s'efforcent de les confondre en une seule déesse, la véritable Niké, celle d'Hésiode.

La partie principale du livre a rapport à l'Italie et à Rome. Après une étude presque toujours originale sur les déesses italiques qui semblent être des divinités de la Victoire (*Vacuna*, *Vitellia*, *Vitula*, *Vitoria*, *Vica Pota*), l'auteur s'occupe longuement de la déesse romaine *Victoria*; il résume l'histoire, très ancienne, de son culte, puis en montre l'importance dans la religion de Rome. Nous signalons surtout la seconde partie du chapitre v, l'un des passages les plus nets et les plus suggestifs du livre. La fin du volume est consacrée aux jeux en l'honneur de la Victoire, à la Victoire du cirque, aux temples dédiés à cette divinité.

M. Baudrillart ne raconte point l'épisode qui mit fin à ce culte, et la lutte fameuse entre saint Ambroise et Symmaque : il se contente de renvoyer le lecteur à la *Fin du Paganisme* de M. G. Boissier. Pourquoi cependant n'avoir point résumé ces pages dramatiques ? La monographie de la « Victoire » en eût été plus complète,

encore qu'il s'agisse d'un événement bien connu. Au reste, ce n'est là qu'une critique légère. Grâce à ses connaissances archéologiques, à sa consciencieuse étude des textes et des inscriptions, à l'utile emploi de son séjour à l'École de Rome, M. Baudrillart a tiré du riche sujet qu'il traitait un livre agréable à lire, utile et savant. P.-l. M.-t.

Les Corporations ouvrières à Rome, *depuis la chute de l'Empire romain*, par E. Rodocanachi. Paris, Picard, 1894. 2 vol. in-4. Prix : 40 francs.

Le livre de M. Rodocanachi est un recueil de documents des plus précieux; c'est dire que malgré son mérite, et quoiqu'il soit appelé à rendre les plus grands services à ceux qui étudient l'histoire des corporations ouvrières, il est difficile d'en faire une analyse. Nous y trouvons les statuts de près de cent corporations. A dire vrai, toutes ne sont pas composées de ce que nous appelons aujourd'hui des ouvriers. Il y a dans le nombre des associations de marchands, de fabricants; quelques-unes appartiennent même à ce que nous appelons aujourd'hui les professions libérales, par exemple les corporations des médecins et des notaires. Mais nous ne devons pas regretter que M. Rodocanachi nous ait donné un recueil complet.

Le plan suivi par lui est celui-ci : après avoir indiqué le nom de la corporation en français et en italien, il donne le nom du saint patron et de l'église siège de la corporation, la date de la fondation et celle de la rédaction des statuts, puis la bibliographie. Il fait ensuite l'historique de l'association, et donne le texte des statuts, non d'après l'ordre de l'original, mais d'après un ordre qu'il crée lui-même, de façon à ce que les articles soient toujours groupés sous les mêmes titres. Ces titres sont : Admission, Administration (création des officiers, fonctions des officiers), Devoirs des membres (devoirs sociaux, devoirs envers le public, devoirs religieux).

Deux appendices contiennent, l'un, une étude sur la valeur comparative des diverses monnaies dont il est fait mention dans l'ouvrage; l'autre, une bibliographie générale. De multiples *indices* rendent les recherches très faciles aux travailleurs. On y trouve une table alphabétique des corporations, une liste des

noms propres, une autre des églises, un index des bulles pontificales, et enfin une table analytique. Que peut-on désirer de plus?

Dans l'Introduction qui précède l'ouvrage, M. Rodocanachi a fait très bien ressortir l'intérêt que présentent les documents qu'il publie. Le rôle de la papauté dans l'organisation et la protection des corporations ouvrières y apparaît comme celui d'une puissance bienfaisante. C'est au pape Martin V qu'est due, en 1421, la refonte des statuts de la *Mercanzia*, c'est-à-dire de la Hanse romaine. Pendant le séjour des papes à Avignon, les corporations avaient eu en effet beaucoup à souffrir. Quand la papauté fut rentrée à Rome, commença pour elles une ère de prospérité qui s'accentua à partir du pontificat d'Eugène IV, et dont l'apogée fut au dix-huitième siècle.

Comme partout, les corporations eurent à souffrir à Rome du mouvement révolutionnaire. Pie VII se vit contraint, en 1801, d'abolir les privilèges des associations; elles se reformèrent dès que la papauté redevint libre, mais le coup qu'elles avaient reçu avait été terrible. Aujourd'hui, ce ne sont que des associations de bienfaisance, elles ont entièrement perdu leur caractère primitif.

Remercions M. Rodocanachi d'avoir fait revivre ce passé curieux. Grâce aux recherches si consciencieuses faites par lui dans les archives romaines, nous connaissons mieux ce côté de la vie municipale de Rome, qui a son intérêt à côté des événements d'une portée plus générale. Le livre de M. Rodocanachi nous montre que le souci des affaires de l'Église universelle n'empêchait pas le pape de se souvenir qu'il était l'évêque et le souverain de Rome, et de s'occuper activement de ses sujets.

E. BEURLIER.

Les Fusillades du Champ-des-Martyrs. Mémoire rédigé en 1816 par M. l'abbé GRUGET, curé de la Trinité, publié et annoté par E. QUERUAU-LAMERIE. Angers, Germain et Grassin, 1893. In-8, pp. 129. Prix : 1 fr. 75.

Sur le chemin qui conduit d'Angers à la Meignanne, à une demi-lieue environ de la ville, non loin des étangs de Saint-Nicolas, on trouve la chapelle du Champ-des-Martyrs, pèlerinage fréquenté par les pieuses populations de l'Anjou et du Bocage. C'est là que périrent, en 1794, des centaines de Vendéens sous les balles des soldats de la Révolution. Ce terrain, autrefois appelé la Haie

des Bons-Hommes, appartenait à un prieuré de l'abbaye de Grandmont, où vécut Pierre Roger, qui devint pape sous le nom de Grégoire XI. Sanctifié déjà par la prière et la pénitence des moines, le lieu était bien choisi pour servir de champ de repos aux victimes de la Terreur et devenir le Champ-des-Martyrs.

Nous retracer le tableau des scènes sanglantes qui se sont passées à la Haie des Bons-Hommes, en complétant son récit par la sombre histoire de la Terreur à Angers, tel est le but de l'abbé Gruget dans son « Recueil des faits qui ont eu lieu à l'occasion des victimes massacrées en haine de Dieu et de la royauté, dont les corps ont été déposés au Champ-des-Martyrs, dans les mois de janvier et février 1794 ».

Ce mémoire vient d'être réédité fort à propos, dans ces jours où fatalement nos esprits se reportent à ce qui se passait, il y a cent ans. D'octobre 1793, alors qu'à Paris, sur la place de la Concorde, tombait la tête de Marie-Antoinette, à octobre 1794, à Angers, sur la place du Ralliement, la guillotine fut en permanence. Et pendant que sous le couteau sanglant tombaient les têtes des victimes à gros héritage, sur les bords des étangs de Saint-Nicolas, on fusillait les pauvres dont l'héritage n'offrait pas un aliment assez ample à la cupidité des révolutionnaires.

Il n'y a qu'à louer M. Queruau-Lamerie d'avoir publié, dans son texte original, le Mémoire de l'abbé Gruget, et, avec lui, on ne peut que regretter de n'avoir pas en entier les Mémoires du curé de la Trinité.

Tout est raconté sans affectation ni recherche littéraire, mais avec une grande sincérité et avec cœur. Si le récit n'est pas absolument conforme aux faits, on en excuse facilement l'auteur, qui n'a pu être présent à toutes les exécutions, n'a pu connaître les noms de toutes les victimes et n'a pas eu entre les mains tous les interrogatoires. Heureusement, pour compléter le récit de l'abbé Gruget, M. Queruau-Lamerie a ajouté des notes claires et positives, dues à des recherches consciencieuses.

On voit dans le récit de l'abbé Gruget combien le souvenir de ces scènes de mort était encore présent à sa mémoire, et quelle horreur il en éprouvait après vingt-deux ans !

Habitants de l'Anjou et du Bocage liront ce récit avec intérêt, et, trouvant dans les listes des victimes, qui forment comme une longue litanie, des noms connus de parents ou d'amis, ils se diront

fiers d'appartenir à cette race de héros et de martyrs. Des étrangers, prévenus peut-être contre les « brigands », les « conspirateurs » de la Vendée, déposeront leurs préjugés lorsqu'ils verront avec quelle foi et quelle générosité allaient à la mort ces hommes énergiques, ces faibles femmes, dont le crime avait été de refuser tout commerce religieux avec les intrus, d'assister à la messe, dite en cachette, de prêtres insermentés, ou d'avoir combattu pour leur roi, mais plus encore pour leur religion.

M. DELAUNAY, S. J.

Les Mémoires d'une inconnue, 1780-1836, publiés sur le manuscrit original. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. XI-419. Prix : 7 fr. 50.

L'inconnue est connue, c'est Mme Cavaignac, épouse du conventionnel régicide et archijacobin qui plus tard se rallia, comme tant d'autres républicains, à l'Empire dont ils furent les serviteurs bien rentés.

C'est au commencement de sa vieillesse que Mme Cavaignac a écrit ces souvenirs incomplets; elle en a brûlé, dit-elle en finissant, de plus longs et plus intimes; « pour remplir ses tristes heures », elle a recommencé et brûlé encore; peu s'en est fallu que tout fût consumé. Pourquoi? mystère.

Ces Mémoires ne contiennent, en politique, rien de nouveau. L'*Inconnue* se raconte elle-même, dans sa vie intime et mondaine, dans ses voyages. Son père, étranger aux idées religieuses, était lié avec les encyclopédistes. Sa mère, dont elle fait un pieux éloge, était protestante ou plutôt sans aucune religion. On recevait souvent dans la maison paternelle les célébrités littéraires : Collin d'Harleville, Picard, La Harpe, Florian, Suart, Arnaud, etc. Mme Cavaignac les peint au naturel, avec esprit. Livrée à elle-même dans son adolescence, elle lut beaucoup de romans; sa vive imagination, sa nature ardente et nerveuse furent bientôt séduites par Rousseau, qui toujours resta son maître. De là ses fausses théories sur les hommes et les choses, rectifiées douloureusement plus tard, au contact du monde, par l'observation du désaccord entre les principes apparents et les actes. Dès lors, elle fut impitoyable pour la prétention, l'hypocrisie et la déloyauté.

Par suite de sa première instruction, et sous l'influence du

milieu où elle vivait jadis, elle aime à *philosopher* sur le cœur, sur la conduite de la vie et l'éducation, sur le monde, les hommes et les femmes ; elle émaille son récit de ces réflexions souvent pleines de finesse et de vérité, souvent aussi paradoxales, subtiles et portant la marque des utopies de Jean-Jacques.

Toutefois, par la dignité de ses mœurs, par sa tendresse et son dévouement pour les siens, par sa fidélité à ses amies, elle fut bien supérieure au sophiste. Elle n'en vécut pas moins, d'après ses aveux, dans une continuelle agitation, malgré ses relations et ses voyages. C'est que l'idéal de l'infini lui manquait. Toujours, il est vrai, sa profonde honnêteté avait eu en horreur les *bas-bleus*, les folies de leurs écrits malsains, et c'est ainsi qu'elle s'indigne contre George Sand et cite avec dégoût une parole impudique de Mme de Staël dans un musée d'antiques ; mais longtemps la foi lui fit défaut. Au moment où Cavaignac s'étant rendu à Naples pour jouir d'une grande situation auprès de Murat, elle dut abandonner et sa mère et son fils tant chéris, elle se sentit attirée par ses voix intérieures vers le catholicisme. Jusqu'à cette époque, elle n'avait été que baptisée. Ici se déroule un drame psychique des plus attachants : M. de Frayssinous d'abord, puis le saint abbé Duval, aidés de la grâce divine, triomphèrent enfin de ses doutes et de ses résistances. Son esprit et son cœur repoussaient vivement le déisme, « sans dogmes et sans pratiques religieuses », il lui fallait une religion « positive » : elle eut le bonheur de la trouver dans l'Église : elle se confessa et communia.

J'arrive avec regret à sa politique, si toutefois on peut donner ce nom au jacobinisme qu'elle puisa dans sa famille, et que M. Cavaignac fortifia. La Révolution est son idole ; elle la dit préparée par la presse, par les clubs et surtout la Société des Jacobins. Suivant elle, il y eut constamment *progrès* de 89 à 93 ; la Convention fut superbe, le Comité de salut public « gigantesque ». Mme Cavaignac prône l'assassinat de Louis XVI, le meurtre du duc de Berry ; le régicide est à ses yeux une mesure que commande le salut public ; elle maudit tous les rois, ils ne s'appuient que sur les « vices » ; les Bourbons de France, d'Espagne et d'Italie sont « le plus grand des *fléaux* ». En revanche, elle attribue au Directoire « de grandes choses », bien qu'elle abhorre les gouvernements représentatifs. En 1814 et en 1815, ses

haines et ses calomnies contre Louis XVIII et les princes, contre la vénérable duchesse d'Angoulême, contre Marie-Antoinette, qu'elle rapproche odieusement de Caroline de Naples, sont sans bornes ; c'est plus que la violence, c'est la rage. Par contre, elle célèbre le dictateur Napoléon; elle justifie son « despotisme » par la raison qu'il était né pour « commander au monde »; elle fait en cinq pages son apothéose : le retour de l'île d'Elbe « est l'événement le plus admirable du passé et de l'avenir ». C'est là sa manière d'aimer la liberté, la justice et le bonheur des peuples.

Comment de telles extravagances pouvaient-elles se concilier avec sa droiture native, avec les tendresses de sa nature et surtout sa conversion religieuse? Elles s'expliquent par son exaltation nerveuse, jointe à la puissance néfaste de ses préjugés, à ses inspirations familiales, à la pensée des malheurs de toute sorte qui suivirent l'exil obligatoire de Cavaignac en tant que régicide. Vraiment, c'est dommage, car chaque fois qu'elle laisse parler son âme, son style, souvent incorrect ailleurs, s'élève et tient le lecteur sous le charme. G. GANDY.

Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes. T. II, *1795-1799.* — T. III, *1799-1806.* Paris, Plon, 1894. 2 vol. in-8, pp. 563 et 563. Prix : chaque vol., 7 fr. 50.

Et encore! Pour n'être pas tous clercs, ceux qui racontent eux-mêmes leurs propres aventures ne sont pas toujours dignes de foi, fussent-ils de la plus grande bonne foi. On le voit bien en comparant le second volume des *Mémoires du général Thiébault* avec les *Souvenirs du maréchal Macdonald.* Il serait curieux de confronter leurs assertions sur les événements de Naples et de les collationner avec les documents officiels. Ce n'est pas le lieu d'ébaucher ici ce travail; il suffit de savoir que le nouveau volume du général Thiébault en fournit les éléments. Il offre encore un autre intérêt à la critique, quand il fait justice de certaines légendes, par exemple sur la prise du pont d'Arcole ou sur le serment de la redoute de Montenotte. Ce n'est pas lui qui serait dupe de certains faits réputés historiques et consacrés par les monuments, il a trop l'expérience du *sic vos non vobis.* Ne

soyons pas dupes à notre tour de tous ses dires. Parmi les récits qu'il fait d'un ton dégagé, il en est de bien invraisemblables; si ce n'est pas une raison d'en douter, ce n'est pas non plus une raison de croire qu'ils sont vrais de tout point. Le narrateur est parfois sérieux, toujours intéressant, souvent bien frivole. Les plus graves événements sont pour lui prétexte à raconter des aventures galantes. La moralité n'y gagne pas, mais la vérité historique y gagne-t-elle? Il y a dans l'histoire plus et mieux que des histoires d'alcôve. Quoiqu'il soit à la mode aujourd'hui d'étudier les petits côtés des grands hommes, quoique des écrivains prétendus sérieux fassent des livres sur les amours du plus grand conquérant des temps modernes, quoique l'on essaye de mettre l'épopée napoléonienne en madrigaux, il est fort peu intéressant pour l'histoire de connaître les faiblesses de la vie privée d'un Napoléon; que sera-ce donc de celles de ses lieutenants en second ou en dixième ordre? Un capitaine se juge lui-même quand il ne voit dans les événements militaires qu'une occasion d'escorter les petites femmes; or, le général Thiébault nous raconte en détail que son idéal dans la retraite de Naples était la satisfaction de voyager avec sa maîtresse du moment. Tant pis pour lui et pour ses lecteurs!

Pendant que le second volume attendait son compte rendu, le troisième vient de paraître. Il va de 1799 à 1806. C'est dire quel intérêt doit avoir la narration, étant donnés la grandeur des événements et le vif talent du narrateur.

Inutile de présenter de nouveau à nos lecteurs le portrait du général Thiébault. Quoiqu'il semble se ranger dans le cours de ce volume, il aime toujours l'anecdote graveleuse et se plaît encore à fronder la religion; il n'y a donc point à lui faire d'amende honorable. Mais il faut lui reconnaître des qualités toutes françaises de style et de conduite. Junot a écrit de lui qu'il avait « le courage d'un héros et la bonté d'une femme », et la duchesse d'Abrantès, que « son talent était remarquable dans le cabinet, comme sa bravoure sur le champ de bataille ». Encore que ce soient là des témoignages d'amis, ils rappellent le mot de nos vieux auteurs : « ἀγαθός, bon, brave au combat ». Thiébault eût mérité ce titre à Austerlitz et n'y obtint pas même celui de général de division. Malgré le dépit qu'il en eut et sa rancune con-

tre le maréchal Soult, sa relation de cette campagne est à lire. On y verra comment beaucoup de figures héroïques de ce temps-là ont dû passer à l'arrière-plan et sont aujourd'hui tombées dans l'oubli. A beaucoup de ces héros obscurs, le général Thiébault rend justice en bon camarade. « Tant de noms, écrivait-il vers 1830, dont nos armées ont si justement retenti, ne sont plus même connus de la génération actuelle... Quelques années suffisent pour que des pygmées contemporains cachent des géants passés; et sur ce vieil horizon de gloire qui chaque jour se couvre de brumes plus épaisses, seules quelques figures colossales résisteront à l'effacement des temps. »

Mais il n'est pas mauvais que l'on sache quels lieutenants dignes d'eux avaient alors les grands capitaines, et tant de *Mémoires* dont on nous inonde ne seront pas perdus, s'ils peuvent remémorer à la France quelques-unes de ses gloires oubliées.

A. BOUÉ.

Histoire de mon temps. *Mémoires du chancelier Pasquier.* T. II (1812-1814). T. III (1814-1815). Paris, Plon. 2 vol. in-8, pp. 458 et 448. Prix : chaque vol., 8 francs.

Ce volume commence à la campagne de Russie et se termine un peu après le premier traité de Paris (30 mai 1816). Deux années seulement, mais si troublées, si remplies, qu'elles peuvent compter pour une période considérable de la vie humaine.

Avec l'expédition de 1812 les difficultés commencent pour l'empire. Le général Malet tente de s'emparer du pouvoir; M. Pasquier nous donne d'amples détails sur ce complot, dont il fut si bien témoin qu'il faillit en être victime. Cette conspiration n'était qu'un symptôme d'un état de malaise général. Obligé par ses fonctions d'observer, de compter les pulsations de la foule, le préfet de police constate chez la plupart des citoyens un sentiment de lassitude, le désir du repos et de la paix, chez plusieurs une haine à peine déguisée, chez d'autres cette « tristesse mélancolique qui saisit toutes les âmes élevées à la vue d'un grand monument qui s'écroule ».

Lorsque après la capitulation de Paris la vie de Napoléon fut menacée, comme l'avait été pendant l'invasion la vie des Bourbons, M. Pasquier, honnête homme avant d'être homme de parti,

remplit cet étrange devoir d'avertir tour à tour les princes et l'empereur.

Affaires mystérieuses, études sur l'esprit public, c'en serait assez pour permettre d'intituler ce volume *Mémoires d'un préfet de police.* Que l'on détache, en outre, du tome I les années 1810 et 1811, celles-là précisément qui, d'après le titre de ce livre (1789-1810), n'y figurent que par erreur, et les *Mémoires* seront complets : ils comprendront toute l'administration de M. Pasquier.

Ce préfet de police eut le privilège assez rare de jouer, sans l'avoir voulu, le rôle d'un homme d'État. Quand Paris ouvrit ses portes aux alliés, l'impératrice régente était partie pour Blois avec ses ministres ; le lieutenant général Joseph Bonaparte s'était empressé de la suivre ; sauf le préfet de la Seine, M. de Chabrol, déconcerté par le fracas des événements, et Lebrun, l'archi-trésorier, qui dissimulait sa présence, il ne restait dans la capitale que deux hommes, M. de Talleyrand et M. Pasquier : l'un qui, depuis plusieurs années, pressentant l'effrondement de l'Empire, cherchait prudemment un autre abri, et qui employa sa souplesse et son activité à seconder l'empereur Alexandre dans son dessein de rétablir les Bourbons ; l'autre qui, ne voyant que l'intérêt de son pays, aida les efforts du diplomate, et eut le mérite très appréciable de maintenir l'ordre dans une ville où tous les jours se coudoyaient les royalistes enthousiastes, les vieux soldats exaspérés et les étrangers vainqueurs, Autrichiens, Cosaques ou Prussiens.

Quels jours que ces jours d'espérance et d'angoisse ! et quelle nuit que celle du 4 au 5 avril, où, chez Talleyrand, le czar décidait du sort de la France ! Aussi est-il bien naturel que parfois la grandeur éloquente des faits se communique au style d'ordinaire si calme de l'homme de loi qui les a vus et les raconte, et qu'elle anime l'expression de ses jugements sans en altérer pourtant l'exactitude et la sagesse.

Le tome III, sérieux, instructif comme les précédents, n'offre ni la même valeur d'intérêt ni le même cachet de grandeur. Pourtant, un second Empire de cent jours entre deux Restaurations, une nouvelle abdication et une nouvelle invasion sont des événements assez graves et assez pressés pour un espace de moins de

deux ans. Mais l'auteur s'est habitué peut-être à ces changements, et le lecteur aussi.

Du reste, tout a baissé, semble-t-il : Napoléon, après un premier élan, tombe dans le découragement; l'empereur de Russie n'a plus le même zèle pour la cause des Bourbons ; c'est Talleyrand qui l'a maladroitement brouillé avec eux ; il leur assure, il est vrai, un appui du côté de l'Angleterre ; mais, à part ses débuts au congrès de Vienne, il ne retrouve plus ses beaux jours de 1814. Fouché le remplace dans son rôle : ministre de la police de Napoléon, il travaille sous main à ménager le retour de Louis XVIII ; toutefois sa finesse ne vaut pas l'habileté du vieux diplomate.

Seul parmi les personnages en vue dans ce livre, M. Pasquier suit une marche ascendante dont il ne cherche pas, d'ailleurs, à se prévaloir : cette remarque n'est donc pas une épigramme. Directeur général des ponts et chaussées, il est nommé, après son exil des Cent jours, ministre de la justice et, par intérim, ministre de l'intérieur; mais l'intérim se prolonge jusqu'au moment où le cabinet Richelieu succède au cabinet Talleyrand. M. Pasquier se retire alors; dans quelques années il sera rappelé au ministère.

A. FRÉRY, S. J.

I. — **Napoléon,** *son caractère, son génie, son rôle historique,* par Marius Sepet. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. 192. Prix : 2 fr. 50.

II. — **Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse,** écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire, de 1809 à 1814, publiées par Léon G. Pélissier. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. xxxviii-256. Prix : 3 fr. 50.

I. — Sur cette fin de notre siècle, plusieurs aiment à se retourner en arrière, vers un certain point. Nous entendons en effet retentir avec une recrudescence de plus en plus accentuée le nom fatidique de Napoléon. On le répète plus que jamais dans les livres, dans la presse périodique et jusqu'au théâtre. Un nombre considérable d'ouvrages concernant cet homme extraordinaire ne cessent de paraître, et nous en annonçons deux nouveaux : le premier, plus court, résumant toutes les publications récentes, essaye de nous donner l'état actuel de l'opinion ou des

appréciations dont Napoléon vient d'être l'objet; le second nous montre, il est vrai, au premier plan un payeur subalterne des armées impériales, mais nous laisse entrevoir souvent la vraie figure de l'empereur.

M. Sepet se pose comme un rapporteur fidèle et impartial. Fidèle, il l'est. Impartial, il veut absolument l'être. Nous doutons cependant qu'il parvienne à se faire goûter des adorateurs impériaux, malgré les éloges qu'il prodigue à leur idole; et nous sommes certain qu'il déplaira à plusieurs critiques consciencieux, parce qu'il n'a pas suffisamment relevé les actes odieux, cruels et tyranniques, qui caractérisent son héros.

II. — M. Pélissier nous prévient avec la plus louable franchise, dans sa notice sur Guillaume Peyrusse, qu'il n'y a rien d'héroïque dans l'auteur des lettres inédites dont il s'est fait l'éditeur. Des appétits matériels, quelquefois licencieux, un idéal borné à l'avancement, tout au plus à la décoration, et certains autres défauts, ravalent singulièrement la probité incontestable du payeur. Notons en passant une erreur évidente de date, p. XXXIV : le 4 mai 1814 au lieu du 4 mars.

L'éditeur analyse bien chacune des lettres; il indique soigneusement les pages du manuscrit qui se trouve à Carcassonne. Toutefois, on aimerait mieux quelques notes explicatives du texte. Malgré cela, ces lettres sont curieuses, instructives même. Car elles nous font apercevoir les bas-fonds de l'administration napoléonienne, dont nous ne connaissons guère que les hautes cimes.

A. JEAN, S. J.

Napoléon Ier et les Israélites. *La Prépondérance juive.* Deuxième partie : *Son organisation (1806-1815)*, par l'abbé Joseph LÉMANN. Paris, Lecoffre, 1894. In-8, pp. III-362. Prix : 5 francs.

Par quel enchaînement de circonstances les Juifs, dont la condition avait été depuis des siècles soigneusement séparée de celle des autres citoyens, ont été réhabilités par Napoléon Ier; comment ils profitèrent de cette nouvelle fortune avec leur habileté traditionnelle; et comment, en voulant faire du judaïsme une force sujette et le serviteur de ses desseins, Napoléon travailla sans le savoir à édifier la prépondérance juive : voilà la trame de

ce récit, qui met en lumière une page des plus curieuses et des plus ignorées de l'histoire contemporaine.

Napoléon s'était dit que pour neutraliser l'influence néfaste des Juifs, parasites et usuriers, le plus sûr était de les fondre dans la nation française, en leur donnant une existence officielle, une hiérarchie et un clergé officiels. Il y procéda par une série de mesures et de lois dont l'exposé tient une bonne place dans le livre de M. Lémann.

En ordonnant, en 1806, la réunion d'une sorte de concile juif, sous le nom de Sanhédrin, l'empereur cherchait avant tout à faire sanctionner par les délégués d'Israël ses impérieuses volontés, en obtenant d'eux qu'ils décrétassent eux-mêmes, avec une apparence de liberté, leur assimilation à la société française.

Calcul vite déjoué. Des diverses fusions désirables, aucune, suivant l'auteur, n'a tourné à l'avantage de la France.

La fusion des cœurs était impossible. Celle des esprits n'a profité qu'aux Juifs, qui, ne produisant rien, n'ont accru d'aucune manière le patrimoine intellectuel de la nation. Celle des intérêts n'a eu pour résultat que d'introduire dans les affaires la conception talmudique avec sa morale étroite et souvent odieuse.

Une seule fusion s'est faite, hélas! et trop complètement : celle des vices. Les Français ont communiqué aux Juifs leur scepticisme religieux; ils ont reçu d'eux l'amour effréné de l'or et tous les désordres du lucre.

En somme, en ouvrant toutes grandes aux Juifs les portes de la société française, en leur imposant des noms de famille, en abaissant devant eux tout rempart protecteur, Napoléon a désorganisé l'antique constitution des nations chrétiennes. Les décrets de 1806 marquent bien la fin de cet établissement séculaire qui avait garanti la sécurité du monde occidental. Désormais, la race dédaignée, refoulée, maudite, va se lever, grandir, et en se glissant dans les fissures de cet édifice, démantelé du vieux ciment chrétien, préparer pour ses descendants la domination la plus extraordinaire et la plus mystérieuse.

Jamais ce fait n'avait été mis en lumière comme dans le livre de M. Lémann. L'auteur s'emploie à cette tâche avec une énergie à la fois courageuse et compatissante. Voilà qui éclaire mieux la question juive que toutes les violences de l'antisémitisme.

F. BUTEL, *docteur en droit.*

Histoire des Juifs de Bayonne, par Henry Léon. Paris, Durlacher, 1893. In-4 carré, pp. xvi-436. Prix : 15 francs.

L'établissement à Saint-Esprit après l'expulsion d'Espagne ; — l'organisation sous la Révolution ; — l'époque contemporaine : telles sont, semble-t-il, les trois phases principales qui partagent l'*Histoire des Juifs de Bayonne*. L'auteur l'entremêle de monographies des personnalités les plus marquantes de la « Communauté », d'intéressantes études sur les cérémonies religieuses, les professions, les mœurs et usages, etc.

La première période est celle des « luttes et persécutions ». Nous y assistons aux démêlés de la « nation portugaise » avec le curé de Saint-Etienne, avec les chocolatiers, et surtout avec la municipalité. La longue question du « Procès avec la ville » est coupée seulement pour l'œil en plusieurs chapitres distincts ; on aurait gagné à fondre les documents dans un récit plutôt qu'à les exposer tout au long.

L'historien se plaît à poser ses coreligionnaires en victimes.

A propos de conversions, il raconte celle de « Marie Fortade, probablement Furtado, volée à ses parents ». Entre cette allégation dénuée de preuves, et l'acte authentique qu'il cite en entier, tiré du « registre des prises d'habit du couvent de Sainte-Ursule », avec les autres pièces qu'il rapporte, que vaut-il mieux choisir ?

C'est la Révolution qui a rendu les Juifs « enfants légitimes de la patrie française » et leur a ouvert les portes de la ville de Bayonne, car ils ne pouvaient auparavant habiter que le faubourg Saint-Esprit, où est encore leur synagogue.

En 1793, plusieurs d'entre eux remplissent des fonctions publiques, persuadés qu'il faut se mettre, « pour ainsi dire, à la tête du mouvement sage de la Révolution » ; qu'il ne faut « pas y résister, mais le diriger ». Aussi pas un d'eux n'est-il exécuté ; la guillotine ne se dresse même pas sur la place Jean-Jacques-Rousseau, dont le nom remplace le nom « par trop chrétien » du faubourg.

L'auteur dit que les Juifs, soldats de la République, « ne faillirent pas à leur devoir et partirent avec leurs frères des autres cultes ». Je ne puis concilier cette assertion avec l'opinion des plus récents historiens prêtant à Napoléon Ier le *but* de ne plus

les laisser échapper à la conscription, lorsqu'il porta le décret de 1808, qui leur enjoignait de prendre un nom patronymique de famille et un prénom fixe.

Mais si l'intérêt des faits est grand, plus grand encore est celui des traditions; et je m'associe, en ce point, au jugement du bibliothécaire de la ville.

Il y a là de précieux aveux à recueillir sur les communautés « qui étaient riches », sur les pèlerins orientaux « quelquefois accueillis, parfois reçus avec aigreur », sur les quêtes faites par ces mendiants, sommes gaspillées « en frais de voyages dispendieux, au détriment de la charité elle-même ».

M. Léon prouve péremptoirement que le Pentateuque est l'œuvre de Moïse; il faut, de nos jours, l'en féliciter et lui en savoir gré.

Il raconte que « c'était une *mitsva* de porter un *Sepher* (livre de la loi). Honneur qui se payait, et était vendu aux enchères; ces enchères étaient faites en espagnol : *Cuanto dan para la mitsva de llevar el primer Sepher Thora?* s'écriait le *Hasan* du haut de la *Theba;* et aussitôt des divers coins du temple : *Un franco*, *dos*, *cinco*, *diez* et quelquefois plus. » Les Juifs d'Espagne n'avaient-ils pas emprunté cette coutume à la nouvelle patrie qui avait vu naître leurs enfants et mourir leurs ancêtres ? Il m'est impossible de ne pas faire un rapprochement avec ce qui se pratique encore jusque dans les petits *pueblos* au jour de la fête patronale, où par des dons en nature ou en argent on achète aux enchères l'honneur de porter quelque temps à la procession la statue du *Santo* ou de déposer les petits enfants sur son brancard.

Quelques allégations du judicieux écrivain auraient, je crois, besoin d'être contrôlées. Est-il certain, par exemple, que la commune de Lunel, en reconnaissance pour l'avocat Crémieux, ait « acheté son image » pour la placer « dans l'église même, entre celles de Jésus-Christ et de saint Joseph »?

Je voudrais donner un échantillon du style de M. H. Léon : il faudrait y relever bien des négligences. « Les chrétiens cherchaient à séduire leurs enfants et à les attirer par toutes sortes de ruses dans les couvents *où*, *là*, ils leur faisaient abjurer le judaïsme. »

En somme, fidèle à l'épigraphe qu'il emprunte à Montaigne [1],

1. « J'ai seulement fait ici amas de fleurs étrangères, n'ayant fourni du mien que le fil à les lier. »

M. Henry Léon a écrit une histoire très documentée. Son gros volume regorge de pièces, de mémoires, de citations, qui l'encombrent un peu et n'ont peut-être pas coûté à l'auteur de très patientes recherches, car il n'a guère puisé qu'aux archives de la ville, du consistoire dont plusieurs de ses parents sont des membres influents, et de sa famille, l'une des plus considérées de la communauté juive de Bayonne. C'est, au reste, un plaidoyer *pro domo sua :* en faveur des siens et de toute la communauté. Il n'y aurait pas de quoi lui en faire un crime, si la partialité n'avait trop souvent égaré sa plume. D'ailleurs, cette histoire, je me plais à le reconnaître, n'est pas sans mérite ni sans intérêt pour quiconque a souci d'acquérir une connaissance approfondie des choses du passé, et de jeter un coup d'œil sur les coutumes et la religion des Juifs.

P. P., S. J.

I. — Vie de M. l'abbé Padé. *Restauration des grandes écoles dans le diocèse d'Amiens après la Révolution*, par l'abbé L. Dubourguier. Lille, Imprimerie Salésienne ; Amiens, Renard, 1894. In-8, pp. 436. Prix : 3 fr. 50.

II. — La Maison-Dieu et le petit séminaire de Montmorillon (1090-1894), par l'abbé E. Ménard. Ouvrage orné de 9 photogravures. Montmorillon. A. Fontenaille, 1894. In-8, pp. 572. Prix : 5 francs.

I. — C'est moins ici la vie d'un homme que l'histoire d'une œuvre, de plusieurs œuvres même, comme le détaille un copieux sous-titre. Au début, l'auteur — il nous le dit lui-même — n'avait d'autre intention que de retracer l'histoire de Saint-Riquier, petit séminaire du diocèse d'Amiens, depuis 1824. Mais, la plupart du temps, l'histoire d'une maison d'éducation chrétienne, due à l'initiative privée, qu'est-ce autre chose que l'histoire de son fondateur ? Ce fondateur, pour Saint-Riquier, fut l'abbé Padé, homme au zèle infatigable, aux largesses duquel le diocèse doit ce bel établissement. Et comme, avant de relever de ses ruines l'antique abbaye bénédictine, il avait été tour à tour élève des Pères de la Foi, ami du vénéré P. Sellier, par lequel il fut initié à toutes les traditions de Saint-Acheul, supérieur du collège de Montdidier, et mêlé plus ou moins à la «restauration » des écoles secondaires qu'avait détruites la Révolution, l'occasion s'offrait

toute naturelle d'élargir le cadre primitif, et à propos de Saint-Riquier, de parler des maisons similaires ou rivales que la Picardie possédait au commencement de ce siècle. L'ouvrage y perd un peu en unité, mais il y gagne peut-être en intérêt pour les lecteurs du pays. On aime à retrouver tous ces vieux souvenirs, quand même ils se dérouleraient sans ordre bien apparent.

Ces détours, d'ailleurs, finissent toujours par nous ramener au point central, à Saint-Riquier. Là, rien n'est oublié, ni les vieilles chroniques de la *Centule* du neuvième siècle, ni la description des constructions anciennes ou modernes, ni la biographie, parfois plus qu'esquissée, des collaborateurs de l'abbé Padé, ni le récit des fêtes, ni les règlements et programmes d'études. On sent que tout ce qui touche de près ou de loin à l'éducation de la jeunesse a le don de passionner l'auteur. Il sait — et toutes les pages de son livre le prouvent — que nos établissements chrétiens d'enseignement n'ont pas formé des efféminés, comme certains esprits chagrins vont parfois le disant, mais bien des « hommes de caractère » ; et il aime à nous montrer que tout, dans leur organisation, tendait à ce but. De là ces aperçus généraux sur la discipline ou les études ; ces plaidoyers en faveur d'exercices prétendus surannés, comme les vers latins, ou des classiques « païens » pour lesquels déjà l'auteur avait naguère — et non sans éclat — rompu une lance contre les réformateurs imprudents.

Pourquoi faut-il que cet ouvrage, où il y aurait tant à louer, soit déparé par des lapsus typographiques ? Qu'eût pensé un professeur de Saint-Riquier, si dans le devoir d'un de ses élèves, fût-ce de son meilleur élève, il avait trouvé une telle proportion de mots estropiés et de noms défigurés ?

II. — Montmorillon, voilà certes un nom célèbre dans les fastes de l'enseignement chrétien. Fondée en 1806 par un prêtre dont les rares qualités faisaient un administrateur de premier ordre, puis bientôt confiée aux Jésuites, cette maison s'acquit une excellente réputation.

On sait comment le cours de cette prospérité fut brusquement interrompu par les tristes ordonnances de 1828 ; mais plus tard, quand le cardinal Pie eut entrepris de faire revivre dans son diocèse les traditions ecclésiastiques des âges passés, Montmo-

rillon recommença à faire parler de lui. Avec ses jeunes clercs, tonsurés dès la troisième, et recevant ensuite chaque année un des ordres mineurs, ce petit séminaire, seul en France si parfaitement conforme aux prescriptions du concile de Trente, avait bien un cachet à part.

Et pourtant, ce qui semble avoir tenté primitivement l'auteur, ce n'est pas tant l'histoire scolaire de Montmorillon que son histoire archéologique. Membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, il voulait faire la lumière sur le passé lointain de cette *Maison-Dieu*, fondée en 1090, occupée par les Augustins, objet de tant de litiges entre ces religieux et les chevaliers de Malte ou l'ordre de Saint-Lazare, enrichie du tombeau de La Hire, d'une église remarquable comme type d'architecture limousine, et d'une construction dite « l'Octogone », qui a été l'objet des explications les plus fantaisistes.

Malgré son attrait, M. l'abbé Ménard, après avoir traité ces questions avec une réelle compétence, s'est étendu davantage, et il a bien fait, sur le passé plus rapproché de nous, c'est-à-dire sur l'histoire du petit séminaire. D'une plume jeune, alerte, exercée, sans s'attarder aux détails minuscules, sans louer de parti pris, mais sachant, d'un trait délicat, « mettre au point » hommes et choses, il nous redit les efforts, les tâtonnements, les succès, les joies, parfois les déboires des éducateurs qui se sont succédé dans ces murs. Ce sont là, plus qu'on ne le croit communément, des événements dignes de mémoire. Ce sont aussi des encouragements précieux pour ceux qui se sont voués à la tâche pénible de l'enseignement. Non, quand on est arrivé à avoir des congrégations fonctionnant comme celle de Montmorillon jusqu'en 1840, à obtenir des sacrifices comme celui de la distribution des prix de 1860, à donner au pieux Mgr de Ségur un auditoire capable de le suivre dans les régions les plus hautes, à inscrire enfin sur son « Livre d'or » les noms de trois martyrs, on n'a pas perdu son temps.

J. MARQUAIS, S. J.

Biographie de M. Louis-Henri Hulot, *ancien doyen d'Attigny, vicaire général de Reims*, et *Étude sur ses Œuvres*, par M. l'abbé E. BIGOT, curé de Ventelay. Reims, Dubois-Poplimont, 1893. In-8, pp. v-311. Prix : 3 fr. 50.

C'est l'un des triomphes de l'Église catholique de susciter d'intrépides champions de la foi aux heures de trouble et de périls. L'abbé Hulot, né au bourg d'Avenay (Marne), mort à Reims, 1757-1829, fut de ceux-là.

Docteur en théologie, professeur à l'Université de Reims (1782), exilé pour la cause du Christ (1791), il rendit à Dieu, à l'Église, de glorieux témoignages, en Belgique, en Allemagne, affirmant et proclamant partout les droits du Saint-Siège. De cette époque date la publication de l'un des principaux ouvrages : *Collection des Brefs et des Constitutions de Pie VI*, concernant les malheurs de l'Église de France (Augsbourg, 1796). De retour dans sa patrie, après dix ans d'exil, l'abbé Hulot fut nommé curé d'Avançon (1801), doyen d'Attigny (1803), vicaire général de Reims (1822), et dès lors eut une importance considérable dans l'administration diocésaine. Confesseur de la foi, apologiste et défenseur des droits de l'Église, savant théologien, il doit être compté parmi les écrivains qui ont maintenu la saine doctrine et la hiérarchie catholique contre les erreurs du dix-huitième siècle.

Ses écrits, dont les deux tiers seulement ont été imprimés, sont pour la plupart des traités, des thèses de professeur ou des ouvrages de polémique contre les erreurs de ses contemporains. Les plus importants sont un traité théologique sur le *Triomphe du Saint-Siège*[1]; l'*Histoire d'Attigny*, 1819; un traité didactique sur les *Romans*, 1825. Joints à ses sermons sur la *Sagesse*, ils forment, nous dit l'éditeur, la matière d'environ 8 volumes in-8 de 350 pages.

Le style du biographe, sans prétention, a le mérite d'être clair. Le travail est bien documenté. Quelques-uns des documents intéressent même l'histoire générale de l'Église.

ALEX. COURAT.

La Mère Marie de Jésus, *Marie Deluil-Martiny*, fondatrice des Filles du Cœur de Jésus, par l'abbé Laplace, chanoine honoraire de Belley. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. XXIII-428. Prix : 3 fr. 50.

Il nous souvient, comme d'hier, de la stupeur douloureuse qui frappa les catholiques de Marseille, lorsque, dans la soirée du

1. *Sedis apostolicæ triumphus*, 1809.

27 février 1884, ils apprirent la fin tragique de « la Supérieure de la Servianne » : Mademoiselle Deluil-Martiny venait d'être assassinée par un domestique du couvent, gardé là par compassion.

Quelle était cette femme dont la mort causait pareil émoi ? Quel était cet institut nouveau, marqué à son berceau d'un aussi sanglant sacrifice? C'est ce que raconte admirablement le beau livre du chanoine Laplace,— lequel d'ailleurs n'en est pas à son coup d'essai.

Dès l'abord le mérite de l'ouvrage se devine aux approbations motivées des cardinaux Mazzella et Goossens, de l'archevêque de Turin, des évêques de Marseille et de Belley. Tout récemment, le cardinal Rampolla écrivait à la Supérieure de l'Institut : « Le Saint-Père a reçu avec un sentiment particulier de satisfaction la Vie de la Mère Marie Deluil-Martiny. »

Cette vie de fondatrice est *une thèse en action*, l'une des plus relevées de la théologie mystique : *l'Immolation, avec le Christ immolé sur la croix et sur l'autel.* Le fond en est aussi ancien que le catholicisme ; mais la forme en est nouvelle, appropriée aux besoins de l'Église, divers selon les temps : ici, nous touchons aux nécessités du sacerdoce contemporain, tant poursuivi de toutes façons. Par ailleurs, le cadre dans lequel se meut l'héroïque existence de Marie de Jésus est plein d'intérêt autant que de solides instructions.

Les vrais chrétiens profiteront à cette lecture. Ils y apprendront, comme dit excellemment Mgr Robert, évêque de Marseille, « à s'unir au souverain Sacrificateur » ; et ils y verront comment Dieu, tout en aimant une âme avec prédilection, la laissa néanmoins aux prises avec l'obscurité, les répugnances, l'angoisse et les tentations crucifiantes. C'est le mérite des saints d'avoir vaincu dans l'épreuve : cette histoire le fait bien voir. Nous voudrions que toutes les *Vies édifiantes*, au lieu de ne montrer que le calme serein et radieux des grandes âmes, fussent écrites comme celle-ci.

E. PLANTIER, S. J.

Les Femmes françaises à la guerre, par Ludovic JABLONSKI. Paris, Charles Lavauzelle, 1894. In-12, pp. 132. Prix : 2 francs.

Les idées de l'auteur sont empreintes en général de bon sens et de patriotisme ; mais son ouvrage paraît l'œuvre d'une main

inexpérimentée qui a recueilli faits et dates de toute provenance, sans vérifier ni coordonner. Le titre ne répond guère au volume : il n'annonce que des françaises ; or, à la page 40, nous en sommes encore à Zénobie, « cette fameuse reine des Palmyréniens », et nous avons vu défiler toutes les amazones antiques ou modernes, de la Scythie à l'Amérique du Sud et au Dahomey, sans compter celles de l'avenir, auxquelles M. Jablonski, bien inspiré, ne croit pas.

Entre Jeanne d'Arc et Mme Sans-Gêne, nous avons lu avec quelque attention le chapitre des héroïnes du dix-septième siècle. Il faut avoir étudié leur biographie ailleurs pour reconnaître Mme de Saint-Balmont dans celle que l'auteur appelle partout : de *Saint-Bastemont*. Où a-t-il vu que la vaillante mousquetaire de Lorraine, aussi pieuse que brave, « se fit religieuse, mais rentra bientôt dans ses domaines, où elle mourut » (page 79) ? Le P. des Billons, mieux informé, l'a fait mourir au couvent des Clarisses de Bar-le-Duc (22 mai 1660). — La maréchale de camp de Mlle de Montpensier était Mme de Fiesque, et non de *Fresque* (page 81). Et puis comment la Grande Demoiselle, si précoce qu'on la suppose, aurait-elle pu monter à l'assaut des murs d'Orléans, en *1626* (page 82), si elle n'était pas née ? Il s'agit sans doute de l'épisode de la Fronde arrivé en mars 1652 ; la fille de Gaston d'Orléans avait alors vingt-cinq ans. Ce qui est plus étrange encore, c'est d'attribuer à Mme de Longueville, parlant de La Rochefoucauld, les deux vers du poète P. du Ryer parodiés après le combat du faubourg Saint-Antoine par le héros lui-même, blessé d'une mousquetade en plein visage :

> Faisant la guerre au Roy, j'ai perdu les deux yeux ;
> Mais pour un tel objet je l'aurois faite aux Dieux.

L'auteur a voulu produire un volume de vulgarisation et d'actualité.

Même pour gagner du temps et alléger sa marche, un écrivain moraliste ne saurait se débarrasser aussi aisément de son bagage d'histoire et d'érudition. H. CHÉROT, S. J.

Exploration de la région du grand lac des Ours, par E. Petitot. Paris, Téqui, 1893. In-8, pp. vi-470, avec cartes. Prix : 4 francs.

C'est le résultat de treize années de courses apostoliques et d'explorations géographiques que l'abbé Petitot offre au public.

On pardonnera à l'auteur d'avoir oublié quelque peu, au milieu des Indiens du grand lac des Ours, la belle langue française. Son récit y gagne peut-être en pittoresque ; il ne recule pas plus devant un néologisme qu'il n'a hésité devant ses longs et pénibles voyages. Si l'ordre était plus apparent, les profanes suivraient plus facilement les courses du missionnaire dans ces régions peu connues. Les géographes y puiseront de précieux documents. Pour s'en convaincre, ils n'auront qu'à jeter un coup d'œil sur la carte de Franklin, heureusement complétée par celle de l'abbé Petitot. C. PERROT.

I. — **Choix de documents,** lettres officielles, proclamations, édits, mémoriaux, inscriptions. Texte chinois avec traduction en français et en latin, par S. Couvreur, S. J. Ho-Kien-Fou, 1894. In-8, pp. 560.

II. — **Le Canal impérial,** étude historique et descriptive, par le P. Dominique Gandar, S. J. Chang-haï, 1894. In-8, pp. 78, avec 19 cartes ou plans.

III. — **Pratique des examens littéraires en Chine** (*Variétés sinologiques*, n° 5), par le P. Étienne Siu, S. J. Chang-haï, Imprimerie de la Mission catholique, 1894. In-8, pp. 278, avec planches et plan. Prix : 10 francs.

I. — En attendant le « Cours complet de parler et style chinois », qu'il nous promet en douze volumes, le Père Séraphin Couvreur, de la mission des PP. Jésuites au Tchéli sud-est, a fait paraître à *Ho-Kien-Fou* un gros volume de documents en catères chinois, avec traduction en français et en latin. Ce beau et utile travail du zélé missionnaire vient heureusement couronner la série des ouvrages de linguistique qu'il a déjà publiés et dont la Revue a fait l'éloge lors de leur apparition : nous voulons parler de ses dictionnaires chinois-latin et latin-chinois. Les élèves interprètes, les missionnaires et tous les étudiants de la langue chinoise en général ne sauraient être trop reconnaissants à celui qui leur facilite l'étude aussi longue que difficile de la langue écrite du Cé-

leste-Empire. Nous possédions bien, il est vrai, un recueil de documents diplomatiques chinois avec traduction anglaise, édité il y a plus de vingt ans par Sir Thomas Wade, alors ministre d'Angleterre à Pékin, et destiné à compléter son cours de chinois dit *Tzu-erh-chi*. Mais, grâce au choix bien plus varié des documents, et grâce surtout à ses deux traductions juxtalinéaires en latin et en français, le choix de documents du P. Couvreur possède une valeur pratique bien supérieure.

En dehors des étudiants de chinois, les personnes curieuses de connaître les mœurs et coutumes de la Chine y trouveront des renseignements d'autant plus intéressants qu'ils nous sont fournis par les plus hautes autorités compétentes, à savoir les Chinois eux-mêmes. Les édits impériaux ou ceux des vice-rois des provinces, contre l'infanticide par exemple, seront fort appréciés de ceux qui ont à défendre les missionnaires et l'Œuvre de la Sainte-Enfance contre les affirmations de ceux qui les ont accusés de mauvaise foi ou du moins d'exagération dans leur peinture de cette plaie qui ronge la société chinoise. Les édits contre l'opium intéresseront surtout le public anglais et la société contre la vente de ce poison. Les Français y liront avec curiosité les récits officiels des opérations militaires pendant la guerre franco-chinoise. En somme, cet excellent travail s'adresse à beaucoup plus de monde que son titre ne le laisse supposer.

II. — Les Pères Jésuites missionnaires en Chine viennent de publier, sous les titres ci-dessus, les numéros 4 et 5 d'une collection d'ouvrages intéressants destinés à compléter nos connaissances sur ce mystérieux empire de la Chine. Nous avons dit mystérieux, car on peut l'habiter et l'explorer toute sa vie sans arriver à le posséder à fond, tant il est vaste dans son étendue, compliqué dans son administration, variable dans ses mœurs, langue et coutumes.

Par sa monographie du grand canal, le P. Gandar nous apprend tout ce que les Chinois eux-mêmes ont écrit sur son histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Des planches en couleur donnent le tracé sous les différentes dynasties. Quelques lithogravures nous montrent les écluses, etc. Enfin une grande carte représente l'état actuel du canal avec les noms des villes voisines en caractères chinois et latins. Après cela, il ne reste

plus rien à dire sur ce fameux travail, en partie, hélas! détruit aujourd'hui.

III. — La pratique des examens civils est une étude absolument complète de la question, accompagnée de cartes, vues et figures représentant les bâtiments, leur distribution d'après des plans chinois et des photographies faites par les missionnaires.

Les ornements spéciaux du chapeau des lettrés n'y sont pas oubliés. Le fac-similé des cahiers d'examen s'y distingue par son impression en rouge et noir avec caractères chinois. Ces derniers sont abondamment semés dans le texte et permettent aux élèves interprètes et à tous ceux qui travaillent la langue de puiser à ce livre des renseignements pratiques. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces publications fort utiles sorties des presses de la mission catholique de Toù-sé-wè, près Changaï. Elles font honneur au savoir des petits orphelins et à leur habileté dans l'art, plus difficile en Chine qu'ailleurs, du parfait compositeur.

A. A. FAUVEL.

BELLES-LETTRES

I. — **L'Évolution littéraire** *dans les diverses races humaines*, par Ch. Letourneau. Paris, Battaille, 1894. In-8, pp. viii-574. Prix : 9 francs.

II. — **Précis des littératures étrangères** *anciennes et modernes*, par Eugène Bouchet. Paris, Hetzel, 1894. In-8, pp. v-425. Prix : 7 fr. 50.

III. — **Supplément au Dictionnaire arabe**, par Saïd El-Khoury El-Chartouni. Beyrouth, imprimerie Saint-Joseph, 1894. In-8, pp. 548. Prix : 15 francs.

I. — Les littératures étrangères, malgré de louables efforts tentés dans ces dernières années, sont encore relativement peu connues en France. Les deux ouvrages cités plus haut se proposent de vulgariser ces connaissances aujourd'hui si utiles, mais dans des buts bien différents. L'ouvrage de M. Letourneau semble, au premier abord, affecter des allures beaucoup plus scienti-

fiques, et s'adresser à des lecteurs d'une érudition moins vulgaire. Il ne vise pas tant à une histoire des littératures qu'à faire de l'anthropologie et de l'esthétique littéraire. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que cet étalage de science abrite une théorie. L'auteur est matérialiste, il est surtout hanté d'idées darwiniennes : cela se remarque au titre même de l'ouvrage. Décrire l'évolution littéraire de l'esprit humain depuis l'époque la plus reculée, où « la vie mentale, essentiellement identique chez les hommes et les animaux supérieurs » (p. 4), a commencé à se manifester par les premiers phénomènes d'ordre physiologique, par les sécrétions « du matériel psychique plus considérable dans le cerveau humain » (*ib.*), jusqu'au complet épanouissement de la raison, dans les sociétés les plus civilisées, tel est le but que se propose M. Letourneau. Les métamorphoses progressives, l'influence du milieu, les besoins esthétiques jouent là comme dans l'évolution darwinienne un rôle considérable. Nous ne suivrons pas l'auteur dans le développement de sa thèse. Ces bribes de littérature des peuplades sauvages, chansons populaires, chants de guerre, strophes de danses, harangues enfantines, etc., des Papous, des Hottentots, des nègres d'Afrique, des Peaux-Rouges, des Australiens (qui ont, paraît-il, l'honneur d'avoir le mieux gardé le type de l'homme primitif), tout cela ne prouve qu'une chose, l'infériorité intellectuelle des races non civilisées. Personne n'a jamais nié l'heureuse influence de la culture de l'esprit, les avantages de l'éducation morale ; mais de là à l'évolution littéraire, telle que l'imagine M. Letourneau, il y a encore loin. Il y aurait aussi bien des erreurs à relever, des jugements faux à rectifier, notamment sur les littératures arabe et hébraïque, où l'auteur se met à la remorque des rationalistes les plus outrés. La faute en est à la thèse insoutenable qu'il défend. Ces réserves faites, on ne peut nier que M. Letourneau déploie dans son ouvrage beaucoup d'érudition et profite avec avantage des travaux récents de linguistique, de folk-lore et d'ethnologie.

II.— Plus simple dans sa forme, le Précis de M. E. Bouchet réalise assez bien, en partie du moins, le programme qu'il s'était tracé, c'est-à-dire « faire connaître, par grandes périodes littéraires, par langue et par genre d'ouvrages, les noms des écrivains célèbres, le titre et la nature de leurs œuvres principales ; analy-

ser tous les grands poèmes, quelques poèmes secondaires et quelques tragédies de divers auteurs; donner des fragments de certaines poésies lyriques qui ne sont pas de nature à être analysées ». Le sujet, on le voit, est vaste, le plan varié. Les dames et les jeunes filles, auxquelles l'auteur s'adresse plus spécialement, comme il nous en prévient dans sa Préface, trouveront cette lecture aussi instructive qu'agréable.—Les littératures européennes occupent, comme de juste, le rang principal dans l'ouvrage, après celles de la Grèce et de Rome. Peut-être l'auteur aurait-il bien fait de s'en tenir là. Les deux derniers chapitres, qu'il consacre l'un aux littératures diverses, l'autre aux littératures orientales, sont par trop superficiels et même peu exacts. C'est à peine s'il effleure les littératures persane, chinoise, slave, turque et arabe. Cette dernière, plus orientale que n'importe quelle autre littérature, est pourtant rangée, on ne sait pourquoi, parmi les littératures diverses. Elle se résume pour M. E. Bouchet à quelques romans de chevalerie, *Antar* et *Abou-Zeyd*, au Koran et aux *Mille et une Nuits*. Les autres littératures, celle des Hindous exceptée, sont encore plus mal partagées, sans parler de celles qu'il passe complètement sous silence, comme les littératures arménienne, hébraïque, syriaque, etc., etc. Cela devait arriver avec un sujet déjà trop vaste pour les seules langues classiques et européennes.

III.— Les deux volumes du Dictionnaire arabe de M. Saïd El-Chartouni (*Aqrab-ul-Mawarîd*) ont été déjà favorablement accueillis du public lettré en Orient et des orientalistes d'Europe. On regrettait pourtant que l'auteur eût écarté de son ouvrage un certain nombre de mots ou de locutions, plus rares, il est vrai, ou moins décents, pour garder à son œuvre son cachet de dictionnaire classique.

Cette lacune, M. El-Chartouni vient de la combler largement par le présent volume. Il ne se contente pas de donner en plus de 400 pages à deux colonnes serrées les mots que l'on ne trouve que dans les grands dictionnaires arabes, il y ajoute le fruit de ses connaissances très étendues de la langue et de ses lectures des auteurs anciens, et réussit ainsi à fournir aux lexicographes futurs une contribution de plus d'un millier de mots tirés des meilleures sources. Sous ce rapport, il lutte, croyons-nous, fort

avantageusement avec le Supplément aux Dictionnaires arabes de Dozy, où la critique laisse à désirer.

Un excellent travail de l'auteur à signaler, c'est le tableau détaillé des erreurs qui s'étaient glissées dans les grands Dictionnaires arabes, et reproduites par les lexicographes postérieurs. M. El-Chartouni corrige ces fautes d'après les autorités les plus graves, en y joignant des remarques aussi justes que subtiles.

On reprochera peut-être à l'auteur de n'avoir pas ajouté une liste d'*errata* à son propre travail. Cela n'aurait pas été de trop, surtout pour les deux premiers volumes, où nous avons relevé un certain nombre de fautes. L. CHEIKHO, S. J.

Le Ramayana, poème sanscrit de VALMIKY, traduit en français par Hippolyte FAUCHE, avec préface de Ch. MARCILLY. Paris, Marpon et Flammarion. In-16 elzévir, pp. IX-314. Prix : 2 fr. 50.

Ce gracieux volume, au cartonnage antique, fait partie de la collection des Épopées nationales, publiée par la librairie Marpon et Flammarion. C'est une élégante traduction de la fameuse épopée indienne. On connaît le sujet du poème : l'incarnation du dieu Vichnou dans la personne du prince Rama, et ses luttes héroïques contre les Rakshasas, race de démons à dix têtes, gouvernés par le roi Ravana. Les innombrables récits de cette épopée de cinquante mille vers se groupent autour d'une action principale qui donne à l'œuvre une certaine unité : Ravana s'est emparé de Sita, la chaste épouse du divin Rama ; celui-ci écrase son ennemi, détruit sa cité de Lanka (Ceylan) et reprend son épouse. De l'aveu des critiques, le poème repose sur un fond historique : la conquête aryenne de l'Hindoustan. Ce serait vers le quinzième siècle avant notre ère que Rama, à la tête des Hindous du nord, aurait conquis l'île de Ceylan.

Une analyse ne saurait donner l'idée exacte de cette œuvre originale dont Valmiky est l'auteur supposé. Il est intéressant de la comparer à nos épopées européennes. On n'y trouvera point cette proportion et cette mesure, ce goût artistique qui caractérise les œuvres grecques, mais on y admirera une certaine élévation morale, de la richesse dans les descriptions, quelque grandeur dans les tableaux.

Hâtons-nous d'ajouter que, pour rendre cette épopée abordable à un lecteur français, M. Ch. Marcilly a eu l'excellente idée de la dégager des répétitions, des descriptions sans fin, des légendes que rien ne rattache au sujet. Les mythologues y perdent, les artistes y gagnent. Nous avons pu constater nous-mêmes que la suite du récit ne souffre nullement de ces coupures habilement faites. Le poème ainsi allégé est resté « intact » avec « son caractère et sa saveur particulière ».

J. E. BOUDES, S. J.

La Divina Commedia di Dante Allighieri con commento del prof. Giacomo Poletto. Tournai, Tipografia liturgica di S. Giovanni, Desclée, Lefebvre et Ce, 1894. 3 vol. in-8. Prix : 30 francs.

Ce commentaire de la *Divine Comédie* est dédié à Sa Sainteté Léon XIII, fondateur de la chaire dantesque occupée par M. Poletto. Les *Études* ont déjà eu occasion de signaler le mérite de l'auteur[1]. Aussi je ne ferai qu'annoncer la publication de ces trois volumes imprimés par la Société Saint-Jean. Relire la *Commedia,* en compagnie d'un maître, serait un vrai charme. Comme M. Poletto, nous emprunterions volontiers le mot que Dante disait de sa Béatrice :

Jo non la vidi tante volte encora,
Ch' io non trovassi in lei nuova bellezza.

Mais ce très riche commentaire nous entraînerait, et nous attacherait plus longtemps que je n'en ai le loisir. J'ai déjà dit du reste, l'an passé, tout le bien que je pensais de la méthode adoptée. Expliquer ce que Dante a voulu dire, et ne pas le tirer à ses propres idées, c'est plus rare qu'on ne pense. L'érudition du commentateur est toute tournée de ce côté. Il connaît à fond les moindres œuvres de Dante, et renvoie sans cesse à l'une ou à l'autre, pour éclairer la pensée du poète d'après sa manière habituelle de concevoir. Cet ouvrage est donc le complément naturel du *Dizionario*, et doit se trouver sur la table de l'admirateur studieux de l'Allighieri.

J. PACHEU, S. J.

1. *Partie bibliographique,* 30 août 1893, et *Études,* 15 février 1894.

Poésies d'Arthur Masriera, *de la Compagnie de Jésus*, avec une lettre-préface de M. Hyacinthe VERDAGUER, prêtre, maître en gai savoir (en catalan). Barcelone, Librairie Catholique, 1893. In-16, pp. 298. Prix : 4 francs.

L'auteur de ces poésies est un des plus chauds tenants des coutumes provinciales de Catalogne. De bonne heure, il a pris une part active à la renaissance de sa langue maternelle, et a été plusieurs fois couronné aux Jeux floraux et dans d'autres joutes littéraires.

Le recueil qu'il offre aujourd'hui au public a pour but de montrer que le patriotisme catalan est inséparable du sentiment religieux : cette idée est mise puissamment en relief, surtout dans les odes religieuses et les hymnes patriotiques. En lisant ces vers tantôt vaillants, tantôt doux et tendres, suivant le sujet, on songe à *Patria e Idilios* du célèbre Verdaguer.

Les chants religieux, d'un ton parfois mélancolique et vague, produisent un effet de lointain. Nous leur préférons les coups de clairon de la *Bandera bona* et de la *Cadira d'argent dels Reys d'Arago*. P. C., S. J.

Histoire littéraire du peuple anglais. *Des origines à la Renaissance*, par J.-J. JUSSERAND. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. VII-580. Prix : 7 fr. 50.

Voici une œuvre originale et importante. On se fera une idée de la valeur et de l'intérêt de ce livre si l'on comprend bien les promesses du titre, et si l'on se dit — comme c'est justice — que M. Jusserand les a tenues. Il n'a pas voulu écrire, à proprement parler, une histoire de la littérature anglaise. Peut-être était-il plus curieux de « résurrection historique » que d'esthétique pure et de théorie ; peut-être les circonstances, en le faisant vivre longtemps en contact avec l'âme anglaise, lui ont-elles dicté le plan de son livre ; quoi qu'il en soit, l'auteur cherche avant tout, dans les documents littéraires, tout ce qui peut éclairer l'histoire de la nation. Taine, visant à un autre but, pouvait ne s'occuper que des œuvres maîtresses de cette féconde littérature ; mais notre auteur ne néglige aucune des manifestations de la pensée insulaire, il s'attache à toutes les œuvres, latines, françaises, anglaises,

dans lesquelles le génie de la race s'est reflété, et il s'applique « à donner l'impression du contact, de la continuité de vie, de la familiarité avec le peuple dans son présent et son passé ».

Forcément un peu vague quand il s'agit des origines, cette vision du passé devient très nette, intéressante et pittoresque, dès que les Français entrent en scène. On assiste à cette entraînante conquête où le vainqueur fait accepter, d'enthousiasme, sa langue et sa civilisation au vaincu, et, en même temps, on remarque, à telle ligne d'un manuscrit oublié, que le cœur de la vieille race anglo-saxonne bat toujours, qu'il garde son habitude de rêve mélancolique, ses affections profondes et cette sorte d'esprit qui n'est pas la finesse normande et qui va devenir l'*humour*.

Peu à peu la fusion des langues et des races est opérée. L'Angleterre est aux Anglais : la langue est mûre pour un grand poète ; Chaucer peut venir. M. Jusserand va demander à ce contemporain de Froissard un chapitre d'histoire, et puisé à cette source charmante, ce chapitre est un des plus agréables du livre. Mais Chaucer n'a vu qu'une moitié de la nation anglaise, il a peu connu la mystérieuse Angleterre des Saxons et des Scandinaves ; voici, pour le compléter, William Langland, dont les étranges « visions » sont un terrible examen de conscience pour l'Angleterre du moyen âge. Avec Wicliff le tableau devient plus sombre : le père de la prose anglaise est un révolté comme Luther, et à l'accueil que fait la Cité de Londres à ce précurseur de la Réforme, on peut pressentir la grande scission qui sera le plus grand crime d'Henri VIII.

Il ne faut pourtant pas se méprendre et ne voir dans ce beau livre qu'une pittoresque étude d'histoire. Non, la littérature y tient encore une bonne place; des observations et des rapprochements littéraires très ingénieux et piquants charmeront les amis des lettres anglaises; ils seront surtout reconnaissants à l'auteur d'avoir si habilement fait entrevoir dans cette littérature des origines les caractères qu'on retrouvera dans les chefs-d'œuvre des siècles classiques. N'est-il pas intéressant, par exemple, de voir poindre dans un passage du *Beowulf* l'idée, presque les termes, du fameux monologue de Hamlet, ou dans Richard Rolle et Langland un premier crayon du grand Bunyan ?

Mon grand regret[1] est qu'une phrase mélancolique de la Préface

1. Entre autres réserves, M. J. ne se soucie pas assez de faire justice aux choses d'Église. Il y a sans doute plusieurs chapitres irréprochables ; mais

promette avec tant d'hésitation les deux autres volumes. Pourtant nous aurions tous hâte de faire, avec un guide comme M. Jusserand, le tour de l'Angleterre moderne, tous hâte de voir comment cet ami de Chaucer nous parlera de George Éliot et Tennyson.

H. BRÉMOND, S. J.

Diderot. *L'Homme et l'écrivain*, par Louis Ducros, professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. 342. Prix : 3 fr. 50.

M. Ducros n'est pas gentil pour les Jésuites : une ou deux fois dans son livre il plaisante sur leur dos.

Diderot est-il pris « en flagrant délit de mensonge »? Parbleu, ce sont ses premiers maîtres qui lui ont appris « la théorie des fraudes pieuses »! Fourbe il se montra toute sa vie? C'est qu'il fut « un élève *émérite* »! — Ce qui, soit dit en passant, n'est pas d'un français excellent.

Mais ces plaisanteries sont depuis si, si longtemps inoffensives, que la Revue des Jésuites n'en tient pas rigueur à M. Ducros, et qu'elle sera aimable pour son livre.

C'est qu'il n'est pas méchant, son livre; pas méchant, pas mauvais non plus, mais pas bon : vraiment *neutre*.

La vie plus que désordonnée de Diderot y est contée en badinant, sans « haine vigoureuse », sans trop de complaisance pourtant, et même avec un blâme résolu de temps en temps, quand le scandale est trop gros, quand l'auteur du *Père de famille* abandonne pour un bon dîner sa fille malade, et se plaint à Sophie Volland de sa femme, pauvre créature, qui mangeait son pain sec, tout heureuse d'économiser pour son mari, tandis que lui se donnait des indigestions chez d'Holbach, au Grandval; ou bien encore, quand il se fait, pour 60 à 80 000 livres, le plat courtisan et l'avocat en France de l'horrible Catherine II !

On raille en passant les dévotes (p. 256); mais on sourit aussi du « sermonnaire en écharpe pour mariages civils » (p. 260). Justice distributive, et... esprit nouveau.

On blâme l'impiété grossière, ordurière du cynique « satyre »

parfois l'auteur a l'air de croire que tous les moines du moyen âge ressemblaient au « pardonneur » de Mancer. Ailleurs il ne soupçonne pas que les érudits ne sont pas d'accord sur l'authenticité de la bulle *Laudabiliter*, et il nous dit — tout bonnement — que Adrien IV vendit l'Irlande à Henri II.

d'Holbach. Quant à l'athéisme de Diderot, on l'expose sans le condamner, sans l'approuver expressément non plus d'ailleurs, en se bornant à ce jugement d'universitaire trop prudent : « Si on peut blâmer Diderot d'avoir parlé de Dieu en mauvais termes, il faut le louer d'avoir été logique et d'être allé jusqu'au bout de sa pensée... Son loyal athéisme n'est-il pas préférable au déisme politique et boiteux de l'auteur de *Candide?* »

Et pourtant, c'est bien une *étude critique* que dans sa préface nous avait promise M. Ducros ! Alors, j'ai le droit de demander ce qu'il pense de ce qu'il appelle la « philosophie » de Diderot : est-elle, exagérations et extravagances à part, œuvre de lumière et de progrès, et dois-je pardonner au cynique coquin les hontes de sa vie, en reconnaissance des services rendus à l'esprit humain ? ou bien, en celui qui professa qu' « il n'y a qu'un devoir au monde, c'est d'être heureux », et qui presque partout prêcha comme morale l'obéissance aux instincts et aux passions de la bête humaine, dois-je voir un fou dangereux et un des précurseurs de l'anarchie ?

Ne croit-on pas que la jeunesse d'aujourd'hui aurait besoin d'une nourriture un peu plus fortifiante que ce pain sans sel et sans levain que lui donne le savant professeur de la Faculté d'Aix?

Je parle de la jeunesse. Car c'est bien un ouvrage de vulgarisation qu'a voulu faire M. Ducros. Il n'a point cherché à être complet, — les lacunes sont nombreuses, et de plusieurs ouvrages même de Diderot, comme les *Notes sur Térence*, ou l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, il n'est pas question, — ni à apporter des faits nouveaux, ou à éclaircir certains points obscurs de la biographie.

Il a simplement, avec les ouvrages déjà abondants sur le dix-huitième siècle et sur Diderot, conté d'une plume alerte et sans prétention la jeunesse de Diderot, sa vie de famille, ses relations avec Catherine II, sa mort, et esquissé de courtes notices sur quelques-uns de ses amis : c'est la première partie. Dans la seconde, profitant des études tous les jours plus nombreuses des critiques, voire de ceux qu'il ne nomme pas, comme M. Parigot, il redit de justes choses sur l'influence anglaise au dix-huitième siècle, puis il étudie successivement dans Diderot : le *Philosophe*, — nous avons dit un mot déjà sur ce chapitre, trop superficiel et

que complétera un volume annoncé sur l'*Encyclopédie;* — le *Romancier*, jugeant de façon singulière la *Religieuse*, qu'il estime presque une œuvre chrétienne, grâce à cet amusant raisonnement : « Il suffirait qu'un père de famille, un seul, au récit des souffrances qu'il allait infliger à sa fille en la cloîtrant malgré elle, eût renoncé à son funeste projet, pour que l'on dût être reconnaissant à Diderot d'avoir écrit la *Religieuse;* » — l'*Auteur dramatique*, et ses théories intéressantes, et ses drames « formidablement ennuyeux » ; — le *Critique d'art* et ses *Salons*, qui sont bien défendus contre la sévérité insuffisamment éclairée de M. Brunetière, mais où il y a encore bien des ordures, bien des impiétés sur lesquelles on fait silence.

Trop de silences décidément dans ce livre! Ce qu'on y dit, — sauf les réserves que j'ai faites, — est en général judicieux ; l'éloge est relativement modéré. Mais ce qu'on n'y dit pas changerait bien la figure de Diderot : au lieu d'apparaître comme un « grand enfant », il paraîtrait ce qu'il fut bien, je crois, un drôle.

C'est du moins d'une lecture aisée, agréable. Littérature facile en résumé, — facile,... comme les plaisanteries sur les Jésuites!

LOUIS GABRIEL.

Nitocris, *histoire africaine* (drame), par Florentin Loriot. Alençon, 1893. In-12, pp. 140. Prix : 2 fr. 50.

Nitocris n'est pas un drame moderne, ni un fait divers comme le soleil en voit tous les jours. Cela se passe, nous dit le livret, quelque trois mille et cinq cents ans avant Jésus-Christ. Cette Nitocris fut reine d'Égypte; prenez garde de la confondre avec la Nitocris de Babylone, laquelle fut, comme chacun sait, mère de Nabopolassar II, que nous autres ignorants nous appelons Nabuchodonosor. — M. Florentin Loriot a emprunté le sujet de son drame à Hérodote. Nitocris, pour venger le roi, son mari, invita « aucuns Égyptiens » à un banquet dans un souterrain; « lesquels venus et séant à table se trouvèrent surpris et engloutis de la rivière conduite par un tuyau fort grand et secret ». Il y a dans *Nitocris* de l'imagination, de la mise en scène et de la couleur locale, celle d'il y a cinq mille ans. Mais pourquoi M. Fromentin Loriot, qui est poète, *Phœbo digna locutus*, n'a-t-il pas transformé sa prose colorée en beaux alexandrins? Il nous conte, en sa *Notice bibliographique*, comment *Nitocris* fut pré-

sentée à Sarah Bernhardt par MM. France et Puvis de Chavannes. Il ne dit pas quel fut l'accueil. Si *Nitocris* avait été rimé, peut-être l'actrice eût-elle consenti à jouer cette reine qui régna longtemps avant Cléopâtre. Les reines de théâtre peuvent-elles s'abaisser à parler comme M. et Mme Jourdain?

V. DELAPORTE, S. J.

Extraits d'auteurs français *prescrits pour les classes de troisième, seconde et rhétorique*, publiés sous la direction du R. P. V. Delaporte, S. J. — *Les Chroniqueurs. Montaigne. Pascal, Provinciales I, IV, XIII. Lettres du dix-septième siècle. Lettres du dix-huitième siècle. Voltaire. J.-J. Rousseau. Buffon.* Tours, Mame, 1894. In-12, pp. 900. Prix : 3 francs.

Né d'une pensée chrétienne, ce livre s'adresse aux futurs bacheliers, obligés de conquérir leur diplôme au prix de lectures qui ne sont pas toujours sans péril. Que le joug des programmes officiels pèse lourdement sur l'enseignement libre, c'est une vérité devenue banale et sur laquelle nous n'insisterons pas. Ce qui n'est point banal, c'est le soin pieux des maîtres appliqués à tirer le meilleur parti d'une situation qu'ils n'ont pas faite. Les *Essais* de Montaigne et les *Provinciales* de Pascal, ainsi que les pages caractéristiques des « malfaiteurs de plume » qui s'appellent Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, ne pouvaient pénétrer dans les écoles catholiques qu'après un travail sérieux de sélection et d'annotation. Ce travail nous paraît accompli avec succès. D'ailleurs on nous offre, dans ces *Extraits*, bien autre chose que des champignons vénéneux rendus inoffensifs par les condiments : les fruits savoureux du meilleur esprit français y abondent. Cent quarante pages sont consacrées à nos vieux chroniqueurs; deux cent cinquante aux épistoliers du dix-septième siècle; la plupart hommes de grand sens en même temps que d'un goût si pur. Des notices écrites avec beaucoup de soin, des remarques utiles et sobres, un peu rares peut-être dans certaines parties, rendent la lecture aussi instructive qu'attachante. Le R. P. Delaporte nous avertit que le recueil auquel il prête son nom est en réalité une œuvre collective; on ne peut qu'applaudir à cet heureux concours de bonnes volontés anonymes : la rapidité de l'exécution y a gagné sans que l'unité d'esprit ait rien perdu.

A. D'ALÈS, S. J.

La Vie sous la Terreur. *Manette André*, par Paul PERRET. Paris, Plon, 1893. In-18, pp. VII-297. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur se défend d'écrire un roman historique : et il fait bien. Ses personnages vivent sous la Terreur ; mais c'est de l'histoire contemporaine, hélas ! que ce triomphe de la passion sur le devoir.

Manette André s'annonce en héroïne : elle veut être mariée devant le prêtre, et si on l'interroge, « je répondrai, dit-elle à Claude Cézeron, son mari, je suis sa femme devant Dieu ». (P. 80.) Elle finit en actrice, avec un muscadin, Laurent de Laverdac, qui l'a sauvée dans une bagarre.

Récit déplorable où sont traités de la main la plus leste, sans vergogne et presque sans raison, les devoirs les plus sacrés. Et pourquoi traîner dans ces hontes un nom doublement ennobli par la vaillance et par le sang versé ? Pourquoi Manette s'appelle-t-elle André de la Frégeollière ? Un léger travestissement ne rend pas le nom méconnaissable. La chose valait une protestation.

B. HENRY.

I. — Le Pont sur l'Oiselle, par M. MARYAN. Paris, Gautier, 1894. In-12, pp. 328. Prix : 3 francs.

II. — Brave fille, par Fernand CALMETTES. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1894. In-12, pp. 308. Prix : 3 fr. 50.

I. — L'Oiselle ? C'est une rivière, puisqu'il y a de l'eau qui murmure, des rives ombrées et un pont pour relier les propriétés de deux amis, M. de Sallis et M. de Marmennes. L'amour perdit Troie ; une affection contrariée mit la haine au cœur de M. de Sallis : le pont est brisé, et avec lui se brise la joie des deux familles. M. de Marmennes supporte chrétiennement la perte de sa fortune ; du reste, la Providence lui a donné une fille résignée, aimable et pieuse. M. de Sallis se lance dans la politique, c'est-à-dire dans les tracas ; et plus il est comblé d'honneurs, plus il oublie Dieu et la voix de sa conscience. A lui aussi la Providence a donné un bon ange dans sa nièce Christiane, modèle de toutes les vertus. — Mme Maryan a créé là un type admirable de charité, un modèle exquis de dévouement.

Christiane sera donc l'habile architecte qui rétablira ce trait

d'union entre les deux rives, réconciliera les deux camarades d'enfance et cimentera leur affection rajeunie en mariant la fille de M. de Marmennes avec son frère Jean. — Je vous fournis le canevas ; mais ce que je ne peux vous donner, c'est la charmante broderie que le talent de Mme Maryan a su dessiner et fleurir. Qu'un bon livre peut faire de bien! et quel mérite aura l'auteur auprès de Celui qui récompense même un verre d'eau offert en son nom! Que de bonnes et pieuses pensées fera naître ce roman, où tout est simple, distingué, attachant, aimable. Je lis beaucoup de romans; j'en conserve très peu ; je ferai relier le volume de Mme Maryan.

II. — Celui qui n'est pas un fervent de la mer, qui n'aime pas son odeur âcre et forte, qui a peur des vagues amoncelées, du bruit des tempêtes, n'éprouvera pas le plaisir que nous avons ressenti à lire ce livre qui nous parlait de pays et de choses aimés. Il s'agit d'une « brave fille », Élise Hénin, qui s'embarque pour la pêche au hareng, en qualité de matelot. Orpheline, elle a pris la tâche d'initier son jeune frère à la vie de marin, et elle lui montre un rude exemple ; forte contre les éléments, forte contre les hommes qu'elle domine par sa loyauté, sa franchise et sa charité, elle devient le premier marin du pays ; Élise aime son frère, mais son cœur a une autre affection aussi légitime : elle aime Silvère parce qu'il est honnête et courageux. L'auteur a réussi à nous faire admirer ces deux héros, et il le fait de main de maître dans cette scène où Élise, luttant contre le dévouement de Silvère, parvient à revêtir l'appareil d'un scaphandrier pour retrouver le cadavre de son père. C'est du plus haut et du plus touchant intérêt. Je sais bien que c'est invraisemblable, mais je n'en crie pas moins : Bravo! à M. Calmettes. J'aime beaucoup moins, ou, pour être franc, je n'aime pas du tout ces duels au couteau que M. Calmettes montre comme une habitude chez les matelots, et qu'il regarde comme très naturels. C'est donc un roman honnête, loyal et intéressant que l'Académie a couronné.

A. LEFEVRE

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris). — Septembre.—Essai d'une nouvelle théorie de la connaissance. L'imperfection, *L. Jouvin*. — Substantialisme et phénoménisme en psychologie. Le moi idée directrice, *V. Ernoni*. — Maximes et réflexions, *comte de Charencey*. — La morale de Kant et la théorie du péché philosophique, *E. Verriele*. — Les rapports de la musique et de la poésie, *G. Lechalas*. — Les diverses acceptions du mot Loi, *comte D. de Vorges*.

Association catholique (Paris). — 15 octobre. — Le budget et la réforme fiscale en France, *H. Savatier*. — Réunion ecclésiastique d'études sociales au Val-des-Bois, *S. L.* — L'industrie en Alsace, *H. Cetty*. — Chronique, *comte de Ségur-Lamoignon*. — Aperçus et documents sociaux, *S. L.* — Chronique bibliographique, *A. Nogues*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris). — 15 octobre. — Les noces d'or de M. Chesnelong. — L'œuvre sociale des étudiants catholiques, *abbé Fonssagrives*. — « L'éducation chrétienne », *F. J.*

Bulletin de l'Institut catholique (Paris). — 25 octobre. — Les catholiques au parlement des religions, *J. Keane*. — Compte rendu du troisième congrès scientifique international des catholiques, *baron de Vaux*. — L'unité individuelle de l'être, *A. de La Barre, S. J.*—Chronique. — Bibliographie.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Romans). — Septembre-octobre. — Histoire religieuse de Saint-Laurent-en-Royans, *abbé Fillet*. — Histoire du Pont-de-Beauvoisin, *abbé Perrin*. — L'abbé J.-B. Caillet, *chanoine Perrossier*. — Mélanges. — Chronique.

Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris). — 17 septembre. — Théorème de Fermat, *M. Sarrat*. — Tonnerre en boule, *Ed. Schneider*.

24 septembre. — Observation des taches du soleil faites à l'Observatoire de Lyon (équatorial Brünner), pendant le second semestre de 1894, *J. Guillaume*. — Sur la rotation des taches solaires, *Flammarion*.

1er octobre. — Sur le transmetteur automatique des ordres de route, *H. Bersier*. — Description d'un faisceau de fibres cérébrales descendantes, allant se perdre dans les corps olivaires, *M. Luys*.

8 octobre. — Pouvoir diélectrique de la glace, *A. Perrot*. — Etude des chaleurs latentes de vaporisation des

alcools saturés de la série grasse, *W. Louguinine.*

Correspondance catholique (Paris). — 4 octobre. — Le programme socialiste, *G. de Pascal.* — Les écoles évolutionnistes, *R. P. Zahm.*

11 octobre. — Zola et Lourdes. — La bicyclette et le clergé. — Le Psaume XCIV. — Causerie scientifique.

18 octobre. — Chroniques de France, d'Abyssinie, d'Autriche-Hongrie, de Hollande. — L'enseignement populaire de la foi au temps présent, *Un curé vendéen.* — Le paradis terrestre, *Ph. Mazoyer.* — En quel sens il est vrai que l'Ecriture Sainte ne contient aucune erreur, *R. P. Knabenbauer.*

Correspondant (Paris). — 25 septembre. — Une âme royale et chrétienne, *Mgr d'Hulst.* — Le congrès scientifique de Bruxelles, *P. Pisani.* — La duchesse de Gontaut. Lettres inédites (1846-1855). II, *marquis de Gontaut.* — Le Mashonaland, *marquis de Nadaillac.* — Chantegrolle, *André Godard.* — Un salon littéraire à New-York, Mme Botta, *C. Bader.* — Les œuvres et les hommes. — Chronique politique, *Louis Joubert.*

10 octobre. — A la recherche d'une religion civile. I, *abbé Sicard.* — Jean-Baptiste de Rossi, *Paul Allard.* — La vie militaire sous le premier Empire, *Arthur de Ganniers.* — Le Mashonaland (fin), *marquis de Nadaillac.* — Chantegrolle. II, *André Godard.* — L'Allemagne nouvelle. La littérature révolutionnaire. I, *X***.* — La femme espagnole, *Norbert Lallié.* — Revue des sciences. Sérothérapie, *Henri de Parville.* — Chronique politique, *Louis Joubert.*

Cosmos (Paris). — 22 septembre. — Tour du monde. — Le transformisme et le dogme, *Dr L. Ménard.* — La presse russe et le méridien initial de Jérusalem, *C. Tondini de Quarenghi.* — Le skiascope optomètre ; mesure de la réfraction, *Dr A. Battandier.* — L'eau à Paris, *André Brocchi.* — Machine volante de M. Hiram Maxim. — L'attaque de Jeanne d'Arc sur Paris, *E. Eude.* — Sociétés savantes. — Bibliographie.

29 septembre. — Le commandeur J.-B. de Rossi. — La saculine. — Agrandissement des photographies lunaires, *W. Prinz.* — Le traitement de la diphtérie, *Dr L. Ménard.* — Le monocycle sociable, *de Contades.* — Un camp de bûcherons au Michigan, *Ch. Marsillon.* — Helmholtz, *H. Dufour.* — Congrès international des catholiques. — Association française pour l'avancement des sciences.

6 octobre. — Tour du monde. — Correspondance. — La bicyclette à l'Académie de médecine. — Le laboratoire maritime à l'île Tatihou, près Saint-Waast-la-Hougue, *E. Perrier.* — Un arbre foudroyé. — Les arbres nourriciers du gui, *G. de Rocquigny-Adanson.* — De quelques causes fréquentes de tuberculose. — Le cyclomètre Mascotte de M. Couleru-Meuri, *L. Reverchon.* — Le chrome pur et ses emplois. — Voitures automobiles, *Yves Guédon.* — L'agriculture industrielle française. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

13 octobre. — Tour du monde. — L'exploration du prince Henri d'Orléans à Madagascar, et sa visite à l'Observatoire de la Compagnie de Jésus à Ambohidempona, *P. J.* — Un phénomène singulier sur l'Hoogly à Calcutta, *P. B.* — Sur l'alimentation de deux commensaux, *H. Coupin.* — Hygiène et météorologie à Paris, été de 1894, *L. Descroix.* — Le développement des arbres et l'humidité. — Transporteur électrique à câbles. — Le bigraphe, *Dr A. Battandier.* — Observations aux hautes altitudes. — Double série de plans déviateurs de polarisation ; cône déviateur, *abbé Issaly.* — Honoraires

des chirurgiens au xiv[e] siècle, *Dr L. Ménard*.

20 octobre.—L'origine du temps, *C. Tondini de Quarenghi*. — Sérothérapie, diphtérie et tuberculose, *Dr L. Ménard*. — Transmetteur automatique des ordres de route, *H. Bersier*. — Le claviviole tétracorde, *C. Crépeaux*. — Nouvelle théorie sismique du déluge, *C. de Kirwan*. — Scie circulaire à lame diamantée, *Jozan*. — Exposition internationale de Lyon, *A. Berthier*. — La conspiration du silence; le « Sully » et la « Touraine », *B. Bailly*. — Nouvelle méthode en astronomie, *miss A. Clerke*.

Économiste français (Paris). — 22 septembre. — Situation et avenir de l'Algérie. — Production des métaux précieux. — Assurance mutuelle et population maritime. — Le socialisme catholique d'après un livre récent. — La république orientale de l'Uruguay. — Lettre d'Angleterre. — Commerce extérieur du Congo. — Partie commerciale. — Partie financière.

29 septembre. — Études sur le taux de l'intérêt. — Mouvement social et économique en Allemagne. — Statistique judiciaire en France depuis trente ans. Criminalité et décisions du jury. — Commerce extérieur de la France et de l'Angleterre. — Manchester, port de mer.

6 octobre. — M. Armand Lalande. Études sur le taux de l'intérêt. — Une nouvelle application de la coopération. — Les mines d'or de l'Afrique du Sud. — Le mouvement économique aux États-Unis. — République Argentine. — Lettre d'Angleterre. — Correspondance. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer : le commerce extérieur du Japon en 1893.

13 octobre. — Les assurances ouvrières en Suède, en Norvège et en Finlande. — La république de l'Equateur. — Existe-t-il, en dehors de la volonté des parties contractantes, un moyen de déterminer avec plus de justice la valeur des services que les hommes se rendent entre eux?

Enseignement chrétien (Paris). — 1er octobre. — L'exercice, *J.-V. Bainvel, S. J.* — Chronique littéraire, *J.-M. V.* — Quelques directions pour l'enseignement du latin et du grec, *R. Horner*. — Sujets de composition. — Devoirs classiques. — Actes officiels. — Bibliographie. — Chronique.

16 octobre. — Du roulement des professeurs, *Ch. Huit*. — De la mémoire, *J.-V. Bainvel, S. J.* — Le livret scolaire, *E. Ragon*.

Journal du Droit canon (Paris-Auteuil). — Septembre. — Notions diverses sur les officialités. — Bulletin du contentieux. — Actes du Saint-Siège. Consultations juridiques. — Bibliographie.

Messager du Cœur de Jésus (Toulouse). — Le culte des saints anges. — Marie Husson († 18 septembre 1893). — *Novissima verba, P. J. Tissot*. — L'Œuvre ouvrière de Saint-François Régis à Saint-Etienne.

Nature (Paris). — 22 septembre. — Helmholtz, *Ch.-Ed. Guillaume*. — Les piquants des plantes, *H. Coupin*. — Les attitudes dans l'art égyptien, *Dr F. Regnault*. — L'eau à haute pression. — Jardin botanique de Buitenzorg, *A. Tissandier*. — L'uniformisation des méthodes d'essai des matériaux de construction, *G. T.* — Les chevaux en France. — Le vérascope, *X..., ingénieur*. — Vélocipédie, *L. Baudry de Saunier*. — L'Exposition de Chicago en miniature.

29 septembre. — Nos torpilleurs, *Max de Nansouty*. — Les incorrections du langage scientifique, *E. H.* — L'intensité de la pesanteur, *Ch.-Ed.*

Guillaume. — Un nouveau tire-ligne. — L'inscription mécanique du spectre infra-rouge. — La chronophotographie d'amateur et le portrait vivant, *G. Mareschal.* — Le traitement de la diphtérie, *Dr A. Cartaz.* — Canons de 120 millimètres, *lieut.-colonel Hennebert.*

6 octobre. — Tremblement de terre de Turquie observé à Adabazar, *X. Dybowsky.* — Les canalisations électriques aériennes, *G. Pellissier.* — Les aéroplanes, *Gaston Tissandier.* — Les garde-côtes japonais de construction française, *G. Béthuys.* — L'outillage du pêcheur à la ligne, *Arthur Good.*

13 octobre. — Pygmées du Congo, *J. Dybowsky.* — L'agriculture au Mexique. — Les poiriers de France et les poiriers de Californie, *G. Tissandier.* — L'intensité de la pesanteur, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Les grues-chèvres, *E. Vignes.* — L'Exposition du Livre au Palais de l'Industrie, *G. Tissandier.* — Dépôts d'émeri de l'île de Naxos. — Petit bateau à vapeur à très grande vitesse, *Max de Nansouty.* — La science pratique, *G. Mareschal.*

20 octobre. — La chute d'une goutte d'eau, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Le Kinétoscope d'Édison, *G. Tissandier.* — Les arbres nourriciers du gui, *G. de Rocquigny-Adanson.* — Forêts de la province de Washington aux États-Unis, *A. Tissandier.* — Les étoiles filantes observées en Italie en août 1894, *P. F. Denza.* — Papier photographique, *G. Mareschal.* — L'outillage du pêcheur à la ligne, *A. Good.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris). — Septembre. — Le jugement dernier dans l'art (suite), *abbé Bouillet.* — La chambre de la signature (fin), *R. P. Godet.* — Chronique : théâtre et musique, *B. Fauvet.*

Octobre. — Quelques églises, *J. Heuzey.* — Le jugement dernier dans l'art, *abbé Bouillet.* — A travers les musées de l'Allemagne, *comte Guy de La Rochefoucauld.* — Chronique, *B. Fauvet.*

Nouvelle Revue (Paris). — 1er octobre. — Le désert, *Pierre Loti.* — Une amie de Catherine II, *princesse Schahowskoy-Strechneff.* — Jean Aicard et la Provence, *A. Albalat.* — Notes sur la Norvège, *Hugues Le Roux.* — Mieux que l'amour, *Destin.* — Les démolitions du centre de Florence, *H. Montecorboli.* — Un ami, *F. Maratuech.* — L'éducation de la femme, *Mme A. Lampérière.* — Rêverie, *Ch. Brunet.* — Deux heures à l'Exposition du Livre, *G. Frappier.* — Un roman politique japonais, *S.* — Quinzaine littéraire, *Léon Daudet.* — Lettres sur la politique extérieure, *Mme Juliette Adam.*

15 octobre. — Une page inédite de l'alliance prusso-saxonne en 1866, *baron Hess.* — Avec mes amis Iroquois, *Mathilde Schaw.* — Le coup du mandarin, *J. Sigaux.* — Les maladies du siècle, *marquis de Castellane.* — Le trimestre agricole, *Noël Blache.* — Les mères cruelles, *G. Ferrero.* — Plaies mondaines, *S.-B. de Courpon.* — Lettres sur la politique extérieure, *Mme Juliette Adam.* — Théâtre, *L. Gallet* et *J. Case.* — Livres nouveaux, *Rodocanachi.*

Questions actuelles (Paris). — 22 septembre. — Lettre encyclique du pape Léon XIII sur le rosaire. — Discours de Mgr d'Hulst au Congrès de Bruxelles. — Le testament du comte de Paris.

29 septembre. — Jeanne d'Arc et les archives anglaises. — Les Anglais en Afrique. — Le commandeur Jean-Baptiste de Rossi. — Les derniers congrès catholiques. — Les patriarches francs-maçons.

6 octobre. — Jeanne d'Arc et les archives anglaises. — Les fortifications de Paris. — La statue de Villemain à Bruyères. — Message mika-

donal. — Lettre de M. Lasserre à M. Zola.

13 octobre. — Le programme de M. Poincarré. — La convention anglo-italienne en Afrique orientale et les droits de la France. — Les fortifications de Paris. — Manifeste de l'Union démocratique chrétienne de l'arrondissement de Liège, — Les moyens de salut. — Les drapeaux des pontonniers.

Réforme sociale. — (Paris). — 1er octobre. — Les moyens de salut. Quelques pages oubliées de F. Le Play. — Monographie d'un grand atelier. — La papeterie de Monfourat (Gironde) et ses œuvres patronales, *L. Champion.* — Tolstoï et l'antipatriotisme, *A. Boyenval.* — L'enquête de la Société des agriculteurs de France et de la Société d'économie sociale sur la condition des ouvriers agricoles, *Urbain Guérin.* — Les revendications ouvrières en France, *H. Clément.* — Le mouvement social à l'étranger, *J. Cazajeux.*

16 octobre. — L'œuvre nouvelle. Le comité de défense sociale. — L'expansion de l'Allemagne dans les pays d'outre-mer, *G. Blondel.* — L'assistance par le travail dans la ville de Paris, *L. Rivière.* — Le crédit agricole, *P. de Loynes.*

Revue administrative du culte catholique (Lille). — Septembre. — Les deniers des fabriques et l'erreur législative de 1892. — Une formalité essentielle, la mise en demeure des héritiers connus. — Les biens meubles des congrégations et le droit commun des expertises fiscales. — Un excès de pouvoir des maires en matière de pompes funèbres. — Les emprunts des fabriques à la caisse des dépôts et consignations. — Questions choisies.

Revue bleue (Paris). — 22 septembre. — La question de Madagascar, *M. X.* — En détresse, *Berr de Turique.* — Logements d'hommes de lettres, *Firmin Maillard.* — Littérature d'Afrique, *E. Faguet.* — Le château de Chantilly, *Germain Bapst.* — Les poètes, *A. Valabrègue.* — « La Femme de Claude », *J. du Tillet.* — La douleur de correspondre, *F. Vandérem.* — Bulletin.

29 septembre. — Une famille d'autrefois, M. et Mme de Barante, *Léon Séché.* — Un instantané (nouvelle), *Mme Jeanne Mairet.* — La bienfaisance conjugale, *Herbert Spencer.* — Les imitations françaises de Werther. — Deux chirurgiens au XIVe siècle, *Guy de Chauliac* et *H. de Mondeville.*

6 octobre. — Un romancier contemporain. J.-H. Rosny, *G. Pellissier.* — Le grand commandement et les manœuvres, *X...* — Pauvres vieux (nouvelle), *H. Bordeaux.* — La religion, étude de logique sociale, *G. Tarde.* — Séances académiques, *M. Firmin Maillard.* — Théâtre, *J. du Tillet.* — Notes et impressions, *F. Vandérem.* — Bulletin.

13 octobre. — Vingt-huit jours en Chine, *Félix Régamey.* — M. de Sybel et Guillaume II, *A. Guilland.* — Le socialisme d'État, *A. Liesse.* — La révolution en Bourgogne, *J. Durandeau.*

Revue catholique de Bordeaux. — 25 septembre. — Léonce Langarica, *E. Allain.* — Les origines de l'imprimerie à La Réole (1517), *A. Claudin.* — Le club des sans-culottes de Bourg, *E. Maufras.* — L'instruction primaire dans la Gironde avant la Révolution, *E. Allain.* — Etymologies girondines, *H. Candéran.* — Supplément.

10 octobre. — Jean-Baptiste de Rossi, *L. Duchesne.* — A propos du congrès de Bruxelles, *E. Allain.* — Nouvelles études sur Clément V, *F. Lacoste.* — Chateaubriand d'a-

près sa correspondance familière, *G. Pailhès.*

Revue catholique des Institutions et du Droit (Paris et Grenoble). — Octobre. — Projet de réforme des contributions directes, *Lacombe.* — Projet de loi simplifiant les formalités du mariage, *Lesur-Bernard.* — La neutralisation de Rome, *P. Guérin.* — Caisses rurales, *Hubert-Valleroux.* — La propriété au point de vue du droit et du fait, *Aug. Onclair.* — Consultations, *A. Rivet.* — Chronique du mois, *A. Desplagnes.* — Bibliographie.

Revue chrétienne (Paris). — 1er octobre. — Signe du temps, *Ad. Schæffer.* — Mada'ch, poète hongrois, et la « Tragédie humaine », *Édouard Sayous.* — Cette femme, *Mme Decoppet.* — Brèves réflexions sur le dernier roman de M. Zola, *F. Pillon.* — Le jour du Seigneur, *O. Prunier.* — Jonas de Gath-Epher, *Alexandre Westphal.* —Lettre de Suisse, *Louis Ruffet.* — Revue du mois, *Frank Puaux.*

Revue de Lille. — Octobre. — Le congrès scientifique international des catholiques, *N. Boulay.* — Une lecture chez Mme Henriette d'Angleterre, *A. de Margerie.* — Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise contemporaine, *A. Sevin.* — Une armée française en Allemagne. — Les Etats-Généraux de Languedoc, *V. Canet.*

Revue de Saintonge et d'Aunis (Saintes). — 1er septembre. — Les arènes de Saintes. — L'église de Fenioux. — Saintongeais devenus évêques. — Le cardinal Thomas. — La Roche-Courbon. — Quelques victimes de la Révolution. — La Saintonge pendant la guerre de Cent ans.

Revue des Deux Mondes (Paris). — 1er octobre. — Budget de 1895. Libéraux et socialistes, *Léon Say.* — Les Roches-Blanches, *E. Rod.* — La peinture anglaise contemporaine. — I. Les origines pré-raphaélites, *Robert de la Sizeranne.* — Vingt ans de monarchie moderne en Espagne, *Ch. Benoist.* — Le mécanisme de la vie moderne. II. Le travail des vins, *vicomte G. d'Avenel.* — Les ruines monumentales de l'Afrique australe, *Th. Hallez.* — La civilisation et les grands fleuves historiques, *vicomte Eugène Melchior de Vogüé.* — Guillaume II et le parti conservateur prussien, *G. Valbert.* — Chronique, *Francis Charmes.*

15 octobre. — Études diplomatiques. L'entrevue de Babiole, *duc de Broglie.* — Les Roches-Blanches, *Edouard Rod.* — La nouvelle réglementation des études médicales, *L. Liard.* — Trois maîtres d'Italie. I. Palestrina, *Camille Bellaigue.* — Condition de la femme aux États-Unis, *Th. Bentzon.* — La psychologie de la prestidigitation, *A. Binet.* — Les « Chroniques » de Froissart et les débuts de l'histoire en France, *René Doumic.* — La correspondance d'Edgar Poë, *T. de Wyzewa.* — Chronique, *Francis Charmes.*

Revue des Facultés catholiques de l'Ouest (Angers). — Octobre. — La poésie épique chez les Aryas, *Th. Pavie.* — Le généralissime d'Elbée, *marquis d'Elbée.* — Les sciences dans l'enseignement secondaire, *M. Couette.* — Anjou et Vendée, *H. Baguenier-Desormeaux.* — M. et Mme Pantoiseau, *André Dreux.*

Revue des questions historiques (Paris). — 1er octobre. — Le paganisme au milieu du quatrième siècle. Situation légale et matérielle, *Paul Allard.* — Catherine de Médicis et les politiques, *comte de La Ferrière.* — Une invasion en France sous Louis XIII, *Octave Vigier.* — Un grand diocèse d'autrefois. Organisa-

tion administrative et financière, *chanoine E. Allain.* — Mélanges : le P. Joseph et Richelieu, *comte Baguenault de Puchesse.* — Un manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou, *R. P. Pierling, S. J.* — Un prêtre régicide : le conventionnel Chasles, *E. Welvert.*

Revue des sciences ecclésiastiques (Amiens). — Août. — Les facultés sensibles et leurs organes, *abbé H. Goujon.* — Les cérémonies religieuses des confréries, *abbé A. Tachy.* — Les charges ecclésiastiques et l'élection populaire, *Dr B. Dolhagaray.* — La Vulgate et le concile de Trente, *R. P. E. Lingens, S. J.*

Revue du Lyonnais (Lyon). — Août.— Les sires de Beaujeu, *E. L.* — Vieux mots lyonnais, *Ad. Vachet.* — Impressions de voyage à Venise, *E. Cuaz.* — Intermédiaire lyonnais, *Puitspelu.* — Rêve d'humanisme, poésie, *Pierre de Bouchaud.* — Sociétés savantes. — Chronique d'août 1894.

Septembre. — Le Christ d'ivoire, nouvelle, *Paul Riverieux.* — Les sires de Beaujeu, *E. L.* — Vieux mots lyonnais, *Ad. Vachet.*

Revue du Monde catholique (Paris). — 1er octobre. — Leconte de Lisle, *Ed. Biré.*— L'état d'esprit de l'Italie au lendemain de Solferino, *F. Garrilhe.* — Jeanne la Pucelle dans la littérature anglaise, *abbé L. Robert.* — Le bienheureux pape Urbain V, *Dom Th. Bérengier.* — La guerre de Corée, *Aimé Etienne.* — Un grand duché, *abbé L. Vigneron.* — A travers les revues, *H. d'Hesserd.* — La Pergola, *Léontine Rousseau.*— Chronique scientifique, *Dr Tison.* — Chronique générale, *Arthur Loth.*

Revue française de l'Etranger et des Colonies (Paris). — Octobre. — La colonisation en Cochinchine, *A. Schreiner.*— La Guyane et ses mines d'or, *C. de Lassalle.* — L'avenir du Soudan français, *Dr Verrier.* — Relations avec les Touareg Azdjers, d'après le *R. P. Hacquard.* — La pénétration, d'après le *colonel de Polignac.* — A travers la Corée septentrionale. — Ressources et commerce de la Bulgarie. — Requins et baleines. — Explorateurs et voyageurs.

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris). — 30 septembre. — Les lignes directrices de la géologie de la France, *M. Bertrand.* — Les déplacements de l'axe de rotation de la terre, *W. Foerster.* — Revue annuelle de chirurgie, *H. Hartmann.*

15 octobre. — L'hypothèse de la matière radiante, *L. Poincarré.* — Le canal de Manchester à Liverpool, *C. Rowson.* — La chimie dans l'alimentation artificielle de la petite enfance, *Dr Soxhlet.*

Revue philosophique (Paris). — Octobre. — De la suggestibilité naturelle chez les enfants, *A. Binet* et *V. Henri.* — Théorie du jugement et du raisonnement déductif dans la « Logique » de Wundt, *H. Lachelier.* — Compréhension et contiguité, *V. Egger.* — Recherches sur la mémoire affective, *Th. Ribot.* — Notes et discussions. — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers.

Revue scientifique (Paris).— 6 octobre. — La faune des puits jaillissants de l'Oued-Rir', *G. Rolland.* — Le rayonnement aux basses températures, *R. Pictet.* — Les travaux de Helmholtz, *C.-M. Gariel.* — Forçage et conservation du raisin de table, *C. Crépeaux.* — Les microbes et la germination, d'après *H. Dixon.* — La faune des cadavres, *P. Mégnin.* — Académie des sciences de Paris. — Informations, correspondance et chronique. — Inventions, biblio-

graphie et bulletin météorologique.

22 septembre. — La mer, *Warton.* — Suture nerveuse, *A. Herzen.* — Intelligence des oiseaux, *Mlle Fanny Bignon.* — Canal du Rhône à Marseille, *Charles Roux.* — Causerie bibliographique.

29 septembre. — La formation de la houille, *F. Rigaud.* — Les consultations entre médecins au XIVe siècle, *E. Nicaise.* — Statistique des naufrages, *E. Fabre.*

13 octobre. — Etiologie du paludisme, *A. Laveran.* — Théorie de la grêle, *E. Durand-Gréville.* — Calendrier perpétuel mental, *A. Dutens.* — L'éclairage à Paris, *H. Carvill Lewis.*

Science catholique (Paris). — 15 septembre. — Les astres dans la Bible, *abbé Bourdais.* — Les évangiles et les écoles critiques, *abbé Douais.* — Le concile de Séleucie-Ctésiphon en 410, *Mgr Lamy.*

Science sociale (Paris). — Octobre. — La réforme de l'éducation. Un nouveau type d'école, *E. Demolins.* — Controverse sur l'école de la « Science sociale », *XXX* et *Henri de Tourville.* — Extrait du mémoire sur le Homestead, qui a remporté le prix Rossi, *Paul Bureau.* — Chine et Japon, *M. La Bourdonnière.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Catholic World (New-York). — Octobre. — Immoralité dans l'usage et la vente des toxiques, *Rev. A. F. Hewit.* — Les lumières du foyer, *E. C. Donnelly.* — Le nouvel hédonisme, *S. M. Miller.* — Tübingue et ses savants catholiques, *F. X. Griffith.* — Catherine Seyton, *Alba.* — Les Pharaons du British Rule, *J. O'Shea.* — Une visite au monastère de la Grande-Chartreuse, *Ch. Chaille-Long.* — Le Colisée, *Rev. J. L. Spalding.*

Civiltà cattolica (Rome). — 6 octobre 1894. — Encyclique de S. S. Léon XIII sur le rosaire. — Le Dieu de la Franc-maçonnerie. — Religion et morale dans les œuvres littéraires de A. Bartoli. — Agnès et Suzanne ou les derniers jours de la persécution de Dioclétien.

20 octobre. — De l'anarchie. — Nicolas III (Orsini), 1277-1280. — Les caisses rurales de Raiffeisen. — Agnès et Suzanne. — La *Civiltà cattolica* et Raphaël de Cesare devant les tribunaux.

Ciudad de Dios (Madrid). — 20 septembre. — Religion et morale des Grecs, *P. Fr. Cipriano Arribas.* — Catalogue des écrivains augustins espagnols, portugais et américains, *P. Fr. Bonifacio Moral.* — Notes de critique littéraire, *P. Fr. Restituto del Valle Ruiz.* — Discours de Don Alfonso de Cartagena.

3 octobre. — Encyclique sur le rosaire. — Jansénisme et régalisme en Espagne, *P. F. Miguelez.*

Dublin review (Dublin). — Octobre. — Le plus ancien missel romain, *E. Bishop.* — Les livres liturgiques en Aquitaine au moyen âge, *R. Twigge.* — Jeanne d'Arc, *Miss E. M. Clerke.* — L'Église et la Bible, *baron von Hügel.* — Lourdes, *Dr R. Gasquet.* — La reine Élisabeth et la Révolution, *miss J. M. Stone.* — Le Home rule bill de lord Mor, *Erskine.* — L'Église primitive et le siège de Pierre, *Rev. Kent, O. S. C.* — Marlborough, *G. T. Mackenzie.* — Caractères de la juridiction papale en Angleterre, au moyen âge, *Moyes.*

Katholische Bewegung (Wurzbourg). — Le Congrès des catholiques allemands à Cologne. — État

de droit catholique et État légal libéral. — L'école normale catholique à Vienne. — L'encyclique de Léon XIII. — Les « voies désolées du monachisme ». — Peur des J-suites.

Month (Londres). — Octobre. — Prudence et ignorance. — La conversion du P. John Morris, *Rev. J. H. Pollen*. — M. Dalbus sur les ordinations anglicanes, *Rev. S. F. Smith*. —Le prétendu paganisme d'A Kempis. III, *Rev. J. Rickaby*. —Fragment sur l'art, *F. Th. Harper*. —Un poème inconnu du P. Southwell le martyr, *Rev. H. Thurston*. — Lourdes et M. Zola. — Les pierres sculptées d'Écosse, *G. Kinloch*. — Conférence catholique de 1894, *J. Britten*. — Damas, *Rev. C. C. Clarke*.

Monat-Rosen (Bâle). — 15 octobre. — Ratisbonne et Solesmes, *A. Hartmann*. — L'envahissement de l'histoire, *Ph. Monnier*. — Ma bicyclette, *E. Haraucourt*. — Le futur drame de Sardou.

Nouvelle Revue théologique (Tournai). — T. XXVI, n° 4. — Lettre apostolique de S. S. Léon XIII aux princes et aux peuples. — Bref aux évêques du Pérou. — Congrégations des Indulgences et des Rites. — Pénitencerie apostolique. — Distinction des confréries et archiconfréries. — Conférences romaines.

Précis historiques (Bruxelles). — Octobre. — Mission du Kwango. Lettres des sœurs de Notre-Dame. — Le fils du grand Condé, son éducation en France et en Belgique (suite), *P. H. Chérot, S. J.* — Bibliographie. — Nécrologie.

Przeglad powszechny (Cracovie). — Octobre. — Un mot sur l'exposition de Lwow, *François Morawski*. — Développement des notions religieuses en Chine, *Zaborski*. — L'abbé Charles Antoniewicz, *Badeni*. — Lettres de voyage en Asie, *prince Sapieha*. — Archives des Carmes déchaussés, *Krotowski*. — Bibliographie. — Chronique.

Revue Bénédictine (Maredsous). — Octobre. — La Congrégation bénédictine des exempts de Flandres, *D. Ursmer Berlière*. — Un mouvement vers l'union en Russie, *D. Gerard van Caloen*. — Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, *D. Ursmer Berlière*. — Les Commentarioli inédits de S. Jérôme sur les Psaumes, *D. Germain Morin*. — « Die Seelenlehre Tertullians » du Dr Esser, *D. Laurent Janssens*.

Revue de la Suisse catholique (Fribourg. — 25 août. — De la science de Jésus-Christ, *abbé Bovet*. — Paul Verlaine, *A. Charpine*. — Lettres inédites de Marie Jenna. — Théories et systèmes de probabilités en théologie morale, *R. P. Boisdron*. — Notions d'économie politique, *J.*

Rivista internazionale di scienze sociali e discipline ausiliarie (Rome). — Septembre. — La prétendue évolution sociale de l'Église, *G. Toniolo*. — La féodalité à Rome, *G. Tomassetti*. — La loi du repos des fêtes et les discours des sénateurs Lampertico et Rossi, *N. Raffaelli*.

Scuola cattolica (Milan). — Septembre. — Les deux congrès de Turin et de Pavie, *G. Pastori*. — Le mouvement socialiste actuel et la société de l'avenir, *I. Torregrossa*.

Stimmen aus Maria-Laach (Friboug-en-Brisgau). — 14 septembre. — Religion et bien-être populaire, *H. Pesch*. — Principes musicæ (fin), *Th. Schmid*. — Le système de Copernic (fin), *J. G. Hagen*. — L'histoire d'un malheureux fils de prince,

II, *O. Pfülf.* — L'ancienne poésie arabe et le christianisme, *A. Baumgartner.*

Studien (Utrecht). — Septembre. — Louris Cornelisz. Broer, *H. J. Allard.* — Le Père P. Roh, *W. van Nieuwenhoff.* — Enseignement neutre et obligatoire, *v. D...* — Les points sur des i, *I. Alb. Thym.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *septembre* — 20 *octobre* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Bouhours (le P.). — *Paroles tirées de l'Écriture Sainte, pour servir de consolation aux personnes qui souffrent. Ouvrage posthume du P. Bouhours.* Nouvelle édition ornée de gravures et augmentée de pensées consolantes extraites des écrits des saints, d'exemples fortifiants tirés de leur vie et de passages choisis des auteurs ascétiques, par un Père de la Compagnie de Jésus. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-32, pp. xiv-303. Prix : 1 franc.

Cartaud (abbé C.), chanoine honoraire d'Orléans, curé-doyen de Puiseaux (Loiret), auteur de : « Chant grégorien. — L'édition bénédictine et les diverses éditions modernes ». — *Chant grégorien. Grammaire élémentaire.* Solesmes, Imprimerie Saint-Pierre, 1895. In-8, pp. 128. Prix : 1 fr. 50.

Dechevrens (A.), S. J. — *Du Rythme dans l'hymnographie latine.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895. In-16, pp. xii-159. Prix : 5 francs.

Dolhagaray (abbé B.), docteur en théologie et droit canonique, curé de Cambo. — *Le Pape et les catholiques français. Commentaire de l'Encyclique du* 16 *février* 1892. Pau, Société de publicité catholique, 1894. In-16, pp. 55. Prix : 85 centimes.

Duplessy (abbé E.), du clergé de Paris. — *Les Apologistes laïques au dix-neuvième siècle. Exposé du dogme, de la morale et du culte catholique, extrait des auteurs profanes du siècle.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet (1893). In-8, pp. 575. Prix : 6 francs.

Gallerani (P. Alessandro), S. J. — *La Guida del predicatore, ossia la circolare sulla predicazione emanata dalla Sacra Congregazione dei vescovi e regolari, esposta in lettere ad un giovine sacerdote, colla scorta di vescovili documenti inediti, aggiuntavi un' appendice sul centenario del*

Segneri. (*Le Guide du prédicateur*, avec la *Circulaire de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers sur la prédication*, exposée sous forme de lettres à un jeune prêtre, et d'après des documents épiscopaux inédits, et suivie d'un appendice sur le centenaire de Segneri.) Rome, Tipografia Vaticana, 1894. In-16, pp. 251. Prix : 1 fr. 50. (Se vend à l'Administration de la *Civiltà cattolica,* Rome, Via di Ripetta, 246.)

Gautier (Léon), membre de l'Institut, professeur à l'École des Chartes. — *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor. Texte critique.* Troisième édition. Paris, Picard, 1894. In-16, pp. xxii-335. Prix : 4 francs.

Gilly (Mgr), évêque de Nîmes. — *Sermons de carême. Les principales vérités de la religion.* Paris, Bloud et Barral (1894). In-8, pp. ii-363. Prix : 4 francs.

Hammerstein (L. von), S. J. — *Begründung des Glaubens.* Theil I. *Gottesbeweise und moderner atheismus.* Theil III. *Katholismus und Protestantismus.* (Démonstration de la foi. Preuves de l'existence de Dieu et l'athéisme moderne. Catholicisme et protestantisme. Trèves, Paulinus-Druckerei, 1894. 2 vol. in-8, pp. xi-254 et xi-481.

Lazaire (abbé Élisée), prélat de la maison de Sa Sainteté. — *Panégyrique de saint Fulcran, évêque de Lodève, prononcé le* 7 *mai* 1893. Montpellier, Firmin et Montane, 1893. In-8, pp. 26.

— *L'Oratoire de Saint-Antoine de Padoue, à Montpellier. Œuvre de Don Bosco : Allocution de charité prononcée dans l'église de Saint-Denis.* Ibid., 1894. In-8, pp. 15.

— *Panégyrique de saint Roch, prononcé le* 16 *août* 1894. Ibid., 1894. In-8, pp. 19.

Mariès (abbé Charles), chanoine de Lorette et de Montpellier. — *Oraison funèbre de Mgr Charles-François-Siméon Vermandois de Saint-Simon Rouvroy Sandricourt, dernier évêque et comte d'Agde* (1759-1794), *prononcée dans l'église cathédrale de Saint-Étienne d'Agde, à l'occasion du centenaire de sa mort glorieuse.* Montpellier, Calas, 1894. In-8, pp. 142. Prix : 1 fr. 50.

Neves (F. A. Carlos das), prêtre et bachelier formé en théologie à l'Université de Coïmbre. — *O Mez de Outubro, ou do sacratissimo rosario.* Porto, Gomes da Silva, 1894. In-32, pp. 195.

Paul de Sainte-Madeleine (Bienheureux P. F.), franciscain, martyrisé à Londres en 1643. — *Soliloques ou leçons de perfection chrétienne,* traduits du latin par un religieux du même Ordre. (Bibliothèque franciscaine.) Paris, Bloud et Barral (1894). In-24, pp. xii-295. Prix : 1 fr. 50.

Prats-de-Mello (le P. Exupère de), capucin. — *Mélanges ascétiques, panégyriques et conférences.* Tournai, Casterman (1893). In-12, pp. 452. Prix : 3 francs.

Ricard (Mgr), prélat de la maison de Sa Sainteté, vicaire général d'Aix. — *La vraie Bernadette de Lourdes. Lettres à M. Zola.* Vingt-troisième édition, complètement refondue et mise au courant des dernières controverses. Paris, Dentu (1894). In-18, pp. xiv-319. Prix : 3 francs.

Speil (Ferdinand), D. S. T., recteur du séminaire archiépiscopal de Breslau, et I. V. S., O P. — *Exhortations aux religieuses*, par F. Speil, traduites de l'allemand par I. V. S. Paris, Retaux ; Bruxelles, Société belge de librairie. 1894. In-16, pp. 312.

Tissier (abbé Joseph), directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres. — *La Parole de l'Évangile au collège. Instructions morales aux jeunes gens sur le saint Évangile.* Paris, Retaux, 1894. In-18, pp. xxiv-316. Prix : 3 fr. 50.

Vacant (abbé J.-M.-A.), professeur au grand séminaire de Nancy. — *Histoire de la Conception du sacrifice de la messe dans l'Eglise latine.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. (Extrait de l'*Université catholique.*) In-8, pp. 60. Prix : 1 fr. 50.

Vaudon (le P. Jean), missionnaire du Sacré-Cœur. — *La Douleur et la mort. Entretiens et discours.* Paris, Retaux, 1895. In-18, pp. 347. Prix : 3 fr. 50.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Boedder (Bernard), S. J. — *Psychologia rationalis, sive philosophia de anima humana, in usum scholarum.* Fribourg en Brisgau, Herder (1894). In-12, pp. xvii-344. Prix : broché, 4 francs ; relié, 5 fr. 25.

Broglie (M. l'abbé de). — *La Réaction contre le positivisme.* Paris, Plon, 1894. In-18, pp. xiii-297. Prix : 3 fr. 50.

Corre (Dr A.). — *L'Ethnographie criminelle, d'après les observations et les statistiques judiciaires recueillies dans les colonies françaises.* Paris, Reinwald, 1894. In-16, pp. ix-521. Prix : 5 francs.

Fabreguettes (M. P.), premier président à la Cour d'appel de Toulouse. — *De la complicité intellectuelle et des délits d'opinion. De la provocation et de l'apologie criminelle de la propagande anarchiste. Articles* 59, 60 *du Code pénal, lois des* 29 *juillet* 1881, 12 *et* 18 *décembre* 1893, 28 *juillet* 1894. *Etude philosophique et juridique.* Paris, Chevalier Marescq et Cie, éditeurs, 1894-95. In-8, pp. xv-102. Prix : 3 fr. 50.

Franco (le R. P. J. J.), S. J. — *Le Spiritisme. Manuel scientifique et populaire. Histoire, phénomènes, doctrines, morale, causes, périls et questions connexes.* Traduit de l'italien, avec l'approbation exclusive de l'auteur, par Aug. Onclair, prêtre. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894. In-16, pp. 460. Prix : 3 francs.

Lauth (J.), capitaine du service d'état-major. — *L'Etat militaire des principales puissances étrangères au printemps de* 1894. *Allemagne, Angleterre, Autriche-Hongrie, Belgique, Espagne, Italie, Russie, Suisse.* Sixième édition, augmentée et mise à jour. Paris, Berger-Levrault, 1894. In-16, pp. 688. Prix : 6 francs.

Réveillère (contre-amiral). — *La Conquête de l'Océan.* Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1894. In-16, pp. xiii-320. Prix : 3 fr. 50.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Apollinaire (le P.). — *Le P. Joseph.* (Extrait de la *Revue du Midi.*) In-8, pp. 47.

Bernard (le R. P. C.), de la Société des prêtres de l'Immaculée-Conception de Saint-Méen. — *De l'Enseignement élémentaire en France, aux onzième et douzième siècles.* Paris, Retaux, 1894. In-12, pp. xii-457. Prix : 4 francs.

Bittard des Portes (René). — *Histoire des Zouaves pontificaux.* Paris, Bloud et Barral (1894). In-8, pp. viii-400. Prix : 5 francs.

Cara (C. A. de), S. J. — *Dell' odierna ipercritica nella storia.* (De l'hypercritique du jour en histoire.) (Extrait de la *Civiltà cattolica,* 15 septembre 1894.) Brochure in-16, pp. 15.

Claverie (Paul). — *Pages détachées. Notes de voyage. Au Sénégal. Le détroit de Magellan, Tahiti et les îles sous le Vent. Iles Marquises. L'Océanie centrale.* Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 278. Prix : 3 fr. 50.

Degert (abbé A.), professeur à l'institution Notre-Dame de Dax, docteur ès lettres. — *Le Cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et de Bayeux* (1537-1604). *Sa vie, ses négociations à Rome.* Paris, Lecoffre, 1894. In-8, pp. xiii-403. Prix : 7 fr. 50.

Dussart (le P. Henri), S. J. — *Vie de saint Berthauld, ermite, apôtre de Chaumont-Porcien.* Hirson, Bonna-Basuyaux, 1894. Brochure in-12, pp. 24.

Esnéval (baron d'). — *Conditions mises par les Jésuites à l'ouverture de leur collège de Rouen* (1592). Rouen, Cagniard, 1894. In-8, pp. 6.

Gagnol (abbé), licencié en histoire. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient. Hébreux, Égyptiens, Assyriens et Babyloniens, Indiens, Mèdes et Perses, Phéniciens.* Troisième édition. Paris, Poussielgue, 1894. In-18, pp. viii-310. Prix : 3 francs.

Grandin (commandant). *Le Dernier maréchal de France. Canrobert.* Paris, Tolra, 1894. In-8, pp. xv-343, illustré de 50 compositions par Maîtrejean. Prix : broché, 5 francs ; relié : 6 fr. 50.

GRANDMAISON (M. Geoffroy de). — *Un Curé d'autrefois. L'abbé de Talhouët.* Paris, Poussielgue, 1894. In-18, pp. v-361. Prix : 3 fr. 50.

I. V. S., O. P. — *Un saint anachorète. Vie de saint Gerlach, ermite de l'Ordre de Prémontré.* Bruxelles, Librairie générale; Paris, Retaux, 1894. Brochure in-18, pp. 96.

— *Un serviteur de Marie. Le Bienheureux Siard, cinquième abbé de Mariengaarde (jardin de Marie), de l'Ordre de Prémontré. Notice.* Ibid., 1893, pp. 71.

LACHAUD (Mlle Marie-Emma). — *Une fleur de l'Ordre de Saint-Dominique. — Vie merveilleuse de la Vénérable Mère Agnès de Jésus, prieure du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Langeac,* avec de belles considérations sur l'influence qu'a eue la Vénérable Mère sur la société chrétienne. Paris, Vic et Amat, 1894. In-16, pp. XIV-143. Prix : 1 fr. 25.

PIE DE LANGOGNE (P.), des Frères Mineurs Capucins. — *Jeanne d'Arc devant la S. Congrégation des Rites.* Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894. In-16, pp. XXXI-231. Prix : 3 francs.

ROGER (Dr Jules). — *Les médecins normands du* XIIe *au* XIXe *siècle (Calvados, Manche, Orne et Eure). Biographie et bibliographie.* Paris, Steinheil, 1895. Tome second, pp. 292. Prix : 7 francs.

ROUETTE (abbé Casimir), ancien curé de Saint-Germain des Prés, au diocèse d'Orléans. — *Itinéraire de Jeanne la Pucelle ou Jeanne d'Arc, suivie jour par jour et pas à pas.* T. I : *De Domremy à la délivrance d'Orléans.* T. II : *D'Orléans à Rouen.* Vulaines-sur-Seine, Guignon (par Avon, Seine-et-Marne), 1894. 2 vol. in-16, pp. 311 et 315. Prix : 5 francs.

THIÉBAULT (baron). — *Mémoires du général baron Thiébault,* publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes. T. III (1799-1806). Avec deux héliogravures. Deuxième édition. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 563. Prix : 7 fr. 50.

TOUPIN (M. le chanoine H.-C.), aumônier de la Visitation de Romans. — *Histoire de la Vénérée Mère Marie-Philippine du Vivier, fondatrice de la Congrégation de Sainte-Marthe.* Paris, Bloud et Barral, 1894. In-8, pp. LXVII. Prix : 5 francs.

TOURNIER (abbé), curé d'Athesans. — *Le catholicisme et le protestantisme dans le pays de Montbéliard.* (Ouvrage couronné par l'Académie de Besançon.) Besançon, imprimerie Jacquin, 1894. In-8, pp. XXI-492. Prix : 4 francs.

BELLES-LETTRES

Bolo (abbé Henry), vicaire général. — *Lettre au R. P. Burnichon, de la Compagnie de Jésus, ou la critique chez les Pères Jésuites.* Paris, Haton, 1894. In-12, pp. 43. Prix : 75 centimes.

Botrel (Théodore). — *Voleur de pain.* Monologue. Paris, Bricon, 1894. In-18, pp. 7. Prix : 25 centimes.

— *Les Pièces d'or.* Saynète. Pp. 15. Prix : 50 centimes.

Croiset (Paul). — *Les débuts d'un sous-préfet.* Comédie en un acte. Paris, Bricon, 1894. In-18, pp. 31. Prix : 80 centimes.

Delaporte (P. V.), S. J., et Jor (A. C. M.). — *Næchstenliebe des Knaben Vincenz von Paul. Dramatische Kinder-Idylle in einem Auszug.* Nach dem Französischen des P. V. Delaporte, S. J. Münster, Russel (1894). (Traduction allemande de : *Trente sous de saint Vincent de Paul.*) In-16, pp. 32.

Hatzfeld (A.), Darmesteter (A.) et Thomas (A.). — *Dictionnaire général de la langue française du commencement du dix-septième siècle jusqu'à nos jours,* précédé d'un traité de la formation de la langue et contenant : 1° la prononciation figurée des mots ; 2° leur étymologie, leurs transformations successives et l'exemple le plus ancien de leur emploi, etc. Paris, Delagrave, 1894. 14e livraison : *Faîteau-Four.* In-8, pp. 1025-1104. Prix de souscription à l'ouvrage complet en 30 livraisons : 30 francs. Chaque livraison : 1 franc.

Mars (Antony). — *Barbotin et Picquoiseau.* Comédie-vaudeville en deux actes. Paris, Bricon, 1894. In-18, pp. 60. Prix : 1 franc.

Novus. — *Tout-y-croît-sur-Livonne.* Poème électoral en quatre chants. Paris, Sauvaître, 1894. In-18, pp. 67.

Pasquier (abbé H.), recteur des Facultés catholiques de l'Ouest. — *Pourquoi Bossuet doit-il plaire et plaît-il à nos contemporains ?* (Extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest.*) Angers, Lachèse, 1894. In-8, pp. 43.

Said el-Khoury el-Chartouni. — *Nawadir Abi-Zaid,* éditées pour la première fois. Beyrouth (Syrie), Imprimerie catholique, 1894. In-8, pp. 302. Prix : 5 francs.

Sepet (Marius). — *Les plus anciens drames en langue française.* (Extrait de la *Revue catholique de Normandie.*) Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. 47.

X***, auteur du Voyage à Boulogne-sur-Mer. — *Un déjeuner sous bois.* Comédie en un acte, avec chants et musique. Deuxième édition. Paris, Bricon, 1894. In-18, pp. 35. Prix : 80 centimes.

ROMANS

Aigueperse (M.). — *Main d'enfant.* Paris, Lecoffre, 1895. In-12, pp. 270. Prix : 2 fr. 50.

Biart (Lucien). — *La Conquête d'une patrie.* Paris, Hennuyer, 1895. In-8, pp. 398, avec illustrations de F. Lix. Prix : 7 francs.

Gladès (André). — *Au gré des choses.* Paris, Perrin, 1894. In-16, pp. 324. Prix : 3 fr. 50.

Trotignon (Lucien). — *Mariage de convenance.* Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 288. Prix : 3 fr. 50.

Le 31 octobre 1894.

Le gérant : H. CHÉROT.

Imp. D. Dumoulin et Cᵉ, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

30 NOVEMBRE 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — **Retraite spirituelle** *de trois jours*, pour servir de préparation *au renouvellement des vœux* qui est en usage dans les maisons religieuses, par le R. P. Gabriel Martel, de la Compagnie de Jésus. Séguin frères, Avignon, 1893. In-12, pp. xxiv-360. Prix : 3 francs.

II. — **Directorium asceticum** *in quo de viri spiritualis eruditione tutissima sanctorum Patrum documenta traduntur* a R. P. Mathæo Josepho Rousset, O. P. Friburgi Brisgoviæ ; sumptibus Herder, MDCCCXCIII. In-18, pp. vi-306. Prix : 3 francs.

I. — L'auteur de cette Retraite de trois jours, le P. Gabriel Martel, mourut à Toulouse le 14 février 1756 ; son ouvrage n'a pas vieilli. Esprit judicieux et ferme, — c'est l'éloge mérité que lui donne son nouvel éditeur, — le P. Martel va droit au but ; point de vague sentimentalité, ni de développements superflus. Instruire et convaincre, voilà ce qu'il veut avant tout, et à quoi il réussit. Pour les personnes auxquelles s'adresse l'auteur, c'est l'essentiel : chez elles, quand la lumière est faite, la volonté ne reste guère en arrière.

L'ouvrage renferme, outre l'instruction préparatoire, une série d'exercices variés pour chacun des trois jours : trois méditations, une considération, une morale tirée de l'Évangile et une lecture spirituelle. Une deuxième partie donne l'abrégé de méditations, avec quelques instructions ou avis pour élever les

novices dans l'esprit de la vie et de la perfection religieuses. Les personnes religieuses de tout ordre qui se disposeront au renouvellement de leurs vœux par ces trois jours de retraite en sortiront plus affectionnées à leur sainte vocation, instruites, consolées, fortifiées, de moins en moins attachées au monde et à elles-mêmes, pour être de plus en plus toutes aux choses du ciel, toutes à Dieu.

II. — Conduire les âmes à la perfection de la vie chrétienne et religieuse a toujours été regardé comme l'art difficile entre tous. Il y faut la science et la prudence surnaturelle des saints. La famille de saint Dominique a donné à l'Église un grand nombre des ascètes qui ont excellé dans cette science si rare. Saint Vincent Ferrier a été un de ces maîtres. A défaut de ses œuvres, les disciples qu'il a formés parleraient pour lui. Cinq d'entre eux ont mérité les honneurs des autels. C'est le directoire de ce grand maître de la vie religieuse que le R. P. Rousset offre aujourd'hui au public. Le texte du saint, reproduit chapitre par chapitre, sert de thème à un riche commentaire, œuvre personnelle du R. P. Rousset. Dans ce commentaire, l'auteur explique la doctrine du saint; il en développe les motifs, en fait voir les avantages, en mesure l'étendue, en indique l'application. Doctrine solide et sûre, méthode et clarté parfaites, langue pure, simple, facile à saisir, malgré sa grammaire un peu trop scolastique; avec tout cela une grande abondance de matériaux amassés en des pages relativement courtes : voilà ce qu'on trouvera dans ce commentaire. L'auteur semble moins avoir voulu développer que fournir au lecteur des points de méditation, aux prédicateurs et directeurs de communautés religieuses des canevas féconds pour leurs instructions.

L'ouvrage est divisé en trois parties : les Principes de la vie spirituelle; la Pratique de la vie spirituelle ; un court sommaire de la doctrine spirituelle. — Suivent deux séries d'exercices : la première, empruntée en grande partie aux docteurs scolastiques; la deuxième, au traité de saint Vincent Ferrier.

Nous souhaitons que ce directoire, abrégé de la doctrine des Pères et des grands ascètes monastiques, soit beaucoup lu, médité et suivi. J. GRIESBACH, S. J.

Sermons du vénérable serviteur de Dieu Jean-Baptiste-Marie Vianney, *curé d'Ars*, publiés par les soins de M. le

chanoine Étienne Delaroche, archiprêtre d'Ainay, à Lyon, et du R. P. dom Marie-Augustin Delaroche, chanoine régulier de l'Immaculée-Conception. Nouvelle édition, augmentée de plusieurs sermons inédits. Lyon, Paris, Delhomme et Briguet, 1894. 4 vol. in-18 jésus, pp. xx-456-464-410-406. Prix : 12 francs.

Le nom du vénérable serviteur de Dieu J.-B.-Marie Vianney rappelle le souvenir des plus hautes vertus sacerdotales.

La *Bibliographie catholique*[1] a rendu compte, en son temps, de la première édition des sermons du saint curé d'Ars. Dès lors, la brièveté s'impose.

La deuxième édition s'est enrichie de six allocutions inédites. Les uns et les autres datent des débuts du ministère pastoral (1818-1827). Il ne faut pas les confondre avec les incomparables *Catéchismes* qui, plus tard, attirèrent les foules autour de la chaire du vénérable pasteur, et furent publiés séparément. Les sermons embrassent à peu près toute la doctrine chrétienne, avec une part plus large faite à la morale. La division est celle de l'année liturgique. Dans la plupart, déjà se révèle éclatante et féconde la science des âmes; déjà pour la conquête l'armure devient solide. Suivant la voie ordinaire, le vénérable curé d'Ars s'est préparé par l'étude aussi bien que par la prière et la mortification au rôle admirable que lui préparait la Providence. Sans doute, et Bossuet l'aurait remarqué, J.-B. Vianney était un « ignorant dans l'art de bien dire », mais il n'en est pas moins l'évangélisateur actif, bon, charitable, du troupeau confié à ses soins. Il écrit, il parle, il agit « sous l'impulsion d'un zèle vraiment surnaturel qui n'a d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes ». La rhétorique de la sagesse humaine ne l'inquiète guère; il cherche avant tout à instruire, édifier, élever les cœurs vers le ciel, et les instructions qu'il adresse à la foule sont irréprochables au point de vue de l'exactitude et de la solidité de la doctrine, de la clarté de l'exposition, et il sera demain un maître dans l'art de convertir et de sanctifier. Le langage est simple, pieux; c'est le langage d'un saint.

A. COURAT.

1. V. t. LXVIII, p. 65-67.

Conférences sur l'histoire de l'Église et le développement du dogme *aux huit premiers siècles*, par V.-L. Olivier, S. J. Liège, Dessain, 1894. In-8, pp. 630.

Nous avons salué avec plaisir, il y a deux ans, l'apparition des *Conférences théologiques* du R. P. Olivier. Nous signalions alors à tous les amis sincères de la vérité cette démonstration éloquente, claire, complète, de la vérité chrétienne, où la part est faite si large aux questions modernes et aux objections les plus spécieuses de l'incrédulité contemporaine.

Le R. P. Olivier vient de donner à ce beau travail d'apologétique un digne complément. C'est encore la démonstration catholique, mais cette fois par l'histoire. Dans un tableau vivant, résumé substantiel des annales ecclésiastiques des huit premiers siècles, l'éminent conférencier nous montre la vérité s'établissant sur la terre, s'y organisant socialement, longtemps en lutte avec ses ennemis, et victorieuse successivement du paganisme, de l'Empire romain, des premières hérésies, de l'Islam et des prétentions césariennes. Cette doctrine, que les attaques et les fraudes de l'hérésie ne font qu'illuminer de clartés croissantes, cette société qui s'affirme plus vitale à mesure que ses ennemis se multiplient, constituent déjà un miracle. Mais l'Église ne se contente pas de vivre : le vaste mouvement de transformation qu'elle opère dans le monde par ses apologistes, ses docteurs, ses missionnaires et ses moines, forme, à lui seul, une autre démonstration saisissante de la vérité catholique.

Le livre du R. P. Olivier, c'est donc l'histoire de l'Église envisagée dans ses graves leçons, esquissée largement sans doute, mais notant avec soin « ces grands changements qui ont porté coup dans la suite », comme disait Bossuet. Dans tous ces tableaux, le dessin est ferme, tracé avec netteté ; personnages et événements se détachent ; beaucoup de faits, secondaires au point de vue apologétique, ont dû nécessairement être omis ; mais on sent, aux lignes générales, que le peintre a vu les choses de haut et n'a rien ignoré de l'ensemble. Le R. P. Olivier excelle à saisir et à mettre en relief le principal d'une question ; son précis des hérésies, matière aride et compliquée, est à cet égard un modèle de lucidité. Les mêmes qualités se retrouvent dans sa belle étude sur les rapports qui ont existé entre l'Église et l'État,

de Constantin à Charlemagne. Mais ce qui, à notre avis, donne à ces pages leur attrait le plus vif, c'est que le lecteur y sent partout que le peintre auquel il a affaire est doublé d'un philosophe et d'un théologien. Les grands faits historiques provoquent une multitude de questions intéressantes, et souvent leur solution relève de la spéculation la plus haute. Le R. P. Olivier satisfait toujours l'esprit de son lecteur. Par exemple, à propos de la chute de l'Empire d'Occident, il étudie les plans de la Providence dans ce grand événement. Plus loin, il recherche les raisons pour lesquelles le Christ a permis que les bons rapports des deux puissances fussent précédés d'une ère de persécutions, et pourquoi il a fallu, dans les vues providentielles, que l'Église fût appuyée par l'État. Parmi les questions dépendant plus immédiatement de la théologie, nous signalerons la série de conférences intitulées *Apologie de la vie monastique*, ainsi que l'étude sur les grands principes qui dominent les rapports de l'Église et de l'État dans une société chrétienne.

En résumé, nous croyons l'ouvrage du R. P. Olivier appelé à faire un grand bien. D'une lecture attrayante, parfaitement à la portée des hommes du monde, il pourra redresser une foule d'appréciations erronées, et constituer, pour beaucoup d'esprits plus accessibles aux vérités d'ordre historique, un appoint excellent à la démonstration rationnelle de la vérité catholique.

A. GRIGNARD, S. J.

Le Diable apôtre *par la possession d'Antoine Gay, de Lyon, 1821-1871. Biographie et documents*, publiés par Victor de Stenay. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. XVII-282. Prix : 4 francs.

Antoine Gay, menuisier à Lyon, habile ouvrier, fervent chrétien, désireux d'embrasser la vie religieuse, prit l'habit de novice (1836) à la Trappe d'Aiguebelle (Drôme) ; il avait quarante-six ans. Après quelques mois d'épreuve, il rentra librement dans le monde. Gay était atteint d'une affection nerveuse assez grave, laquelle s'accrut avec des symptômes étranges. Son état fut examiné par des savants distingués : médecins, religieux, prêtres, théologiens. La question fut même soumise au cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, et discutée avec ardeur durant plusieurs années. Se trouvait-on en face d'un cas de troubles

physiologiques, de démonomanie, ou de possession démoniaque réelle ? Les avis furent partagés. Toutefois le cardinal de Bonald autorisa l'exorcisme secret. L'exorcisme solennel était réclamé par Gay et ses partisans. Entre temps, pour l'obtenir, ceux-ci s'adressèrent tour à tour aux évêques de Valence, de Grenoble, de Perpignan, de Belley, de Tulle, de Clermont, au R. P. abbé d'Aiguebelle, au saint curé d'Ars, J.-B. Vianney. La cause fut correctement renvoyée à l'Ordinaire, premier juge en cette matière délicate. De fait, l'exorcisme n'eut pas lieu. Gay mourut en 1871, assisté à ses derniers moments par le curé de Saint-Irénée de Lyon, dont il était paroissien. La possession aurait duré cinquante ans ; — il s'agit de la possession simple, de la possession corporelle. M. de Stenay groupe en cinq chapitres de nombreux témoignages et certificats en faveur d'Antoine Gay et de sa possession satanique. Il est difficile d'asseoir un jugement, car nous ne trouvons ici qu'un seul genre de pièces et de dépositions : celles qui sont favorables à la cause du diable.

Que M. de Stenay soit convaincu de la possession réelle de Gay, c'est son droit. Il le dépasse en raillant la clairvoyance du cardinal de Bonald et des évêques auxquels la cause fut soumise, en leur infligeant un blâme sans doute immérité (p. 6-9, 12, 27, 245, 248, 251, etc.). Que le diable, possesseur de Gay, ait été d'aventure apôtre, c'est possible ; car les démons sont toujours sous la main de Dieu. Mais nous voyons bien qu'il ne fut jamais l'apôtre de la charité.

ALEX. COURAT.

L'Instruction religieuse à cinq degrés. *Quatrième degré : Catéchisme de Persévérance*, par l'abbé PALFRAY, curé-doyen de Saint-Romain (près le Havre). Paris, Librairie catholique internationale de l'Œuvre de Saint-Paul. In-8, pp. 469. Prix : 2 francs.

Le chrétien comme l'homme a son enfance, son développement et sa maturité. De là pour le catéchiste la nécessité d'adapter l'enseignement chrétien aux besoins de ces âges divers. Dans ce volume, qui est son *quatrième degré de l'instruction religieuse*, l'auteur, M. l'abbé Palfray, complète l'exposition de la doctrine par l'explication des rites et des cérémonies du culte divin. Il lui a semblé, et avec raison, que le moyen le plus efficace de faire

aimer nos offices aux fidèles, c'était de leur en donner l'intelligence. J. PRA, S. J.

Les Premiers quinze ans de la vie, ouvrage dédié aux parents chrétiens, par UN ANCIEN MISSIONNAIRE. Saint-Amand (Cher), imprimerie Saint-Joseph, 1893. In-16, pp. 208. Prix : 2 francs.

L'éducation chrétienne étant bannie de l'école laïque, en la terre de France, les devoirs des parents, sans être « nouveaux », s'imposent plus pressants que jamais. Plus attentive doit être leur vigilance ; car ils sont les gardiens des âmes que Dieu leur a confiées. Par leur négligence sur ce point, ils deviendraient les complices des législateurs de la neutralité scolaire, laquelle du reste n'existe que sur le programme écrit.

Tout en développant ces considérations, l'auteur fournit, sans innovation, un programme à son tour : celui du foyer domestique. A chaque étape de la vie de l'enfant, depuis le berceau jusqu'aux limites de l'adolescence, correspondent des enseignements et des avis particuliers, dont feront profit les parents chrétiens. Le programme est excellent ; il s'appuie sur l'autorité des souverains pontifes et des docteurs de l'Église.

Le vénérable auteur nous permettra de contredire cette affirmation : « Les familles chrétiennes perdent leur temps à récriminer contre des lois dont elles ne peuvent plus empêcher l'application. » (P. 53.) Les récriminations contre les lois scolaires sont insuffisantes certainement ; mais les familles chrétiennes peuvent encore mettre obstacle à leur application, et doivent toujours, sans défaillance, leur faire échec. ALEX. COURAT.

Feuilles d'or. — Publication miniature de bonnes pensées et de bons conseils pour le bonheur de tous. Paris, Delhomme et Briguet. In-24. Prix : 1 franc par an.

Son titre, à lui seul, ne suffirait-il pas à recommander cette gracieuse collection, pour peu qu'il ne soit pas trompeur? Or il ne l'est point. Mais bien déçus, je m'empresse de le dire, seraient ceux qui chercheraient ici de l'inédit. Le zélé collectionneur n'a pas eu l'intention de faire du neuf, mais l'ambition de faire du bien. Ce souhait apostolique s'est constamment réalisé : « Que

d'âmes abattues, ajoute l'auteur, auxquelles mes petites feuilles ont porté quelque bonne parole et qui m'en ont remercié avec effusion, parce que cette lecture leur avait fait du bien! » (T. III, p. 8.)

Et cela en butinant, comme les abeilles, sur les fleurs odorantes, en glanant, après la moisson, les épis perdus dont on fait des gerbes. Fleurs et épis sont ici des pensées sérieuses, des mots frappants, des traits instructifs, groupés sous une foule de titres divers.

Les *Feuilles d'or* forment chaque année un vrai bouquet. La collection des quinze premières années est une corbeille à laquelle le docte et modeste chanoine A. P. vient de mettre une riche bordure en publiant une table analytique utile aux catéchistes.

P. POYDENOT, S. J.

I. — **Les Fleurs du bien,** par A.-B. L. Fontaine-sur-Saône, Robert, 1894. In-18, pp. 305. Prix : 1 fr. 25.

II. — **Guide général et pratique du pèlerin en France,** par Un Pèlerin. Marseille, Imprimerie Salésienne, 1894. In-12, pp. 455. Prix : 3 francs.

I. — Paillettes d'or, fleurs du bien, c'est toujours la bonne semence qui est jetée, c'est toujours la brise parfumée qui passe en vivifiant nos âmes. Pensées, réflexions, bons exemples, tout cela part de Dieu et va à lui. Que pouvons-nous dire de mieux pour louer l'auteur et le livre?

II. — Le *pèlerin* a eu l'excellente idée de faire un Guide à travers la France religieuse. Il a raison : les indications sommaires, toujours incomplètes, des Guides Joanne ou Conti sur les pèlerinages constituaient une lacune. J'avoue qu'en consultant la table j'avais été surpris d'y trouver les magasins du Louvre et du Bon Marché; mais il ne s'agit pas de la description de ces vastes maisons, c'est tout bonnement un point de repère, pour les sanctuaires remarquables de Paris. Le pèlerinage, c'est ici l'essentiel; les musées, les monuments ne forment que l'accompagnement : c'est le contraire des Guides verts ou roses.

A. LEFEVRE.

Ny Fivoasana ny Katesizy ho any ny Malagasy *(Explication du catéchisme pour les Malgaches).* A. M. D. G. Tananarive (Madagascar), Imprimerie de la Mission catholique, 1894. In-12, pp. VI-469.

A qui recommander cet ouvrage?... Ce n'est pas qu'il ne soit de tout point recommandable; mais un livre malgache ne saurait, hors de Madagascar, avoir beaucoup de lecteurs. Ceux du moins pour qui il a été écrit, y trouveront un exposé substantiel, clair, méthodique de la doctrine chrétienne, tout ce qu'il faut à des maîtres d'école et à des catéchistes pour s'instruire eux-mêmes et enseigner les autres. L'auteur se révèle théologien dans la précision de son langage, et missionnaire expérimenté par sa science profonde du caractère et des mœurs malgaches. Un semblable ouvrage, si modeste en apparence, ne peut manquer de contribuer efficacement au vrai progrès, à la vraie civilisation de Madagascar. A. CADET, S. J.

Chant grégorien. *Grammaire élémentaire*, par l'abbé CARTAUD, curé-doyen de Puiseaux (Loiret). Solesmes, Imprimerie Saint-Pierre, 1895. Pp. 123.

Prenant pour principe que « le chant grégorien et la *lecture* du latin reposent sur des règles identiques », l'auteur divise son opuscule en deux parties : 1° la *lecture* du latin; 2° le *chant* grégorien.

Pour la lecture du latin, l'auteur appuie avec raison sur l'*accent*, dont il donne d'excellentes règles, et sur les *distinctions*.

Pour le chant, M. l'abbé Cartaud traite succinctement et méthodiquement, en deux chapitres très serrés : des *notes*, simples ou groupées; des *mots* musicaux, des *membres* de phrases et des *phrases;* des notes d'*ornement;* du *mouvement* d'exécution du plain-chant; de son *rythme* spécial, appelé *libre*, et que l'auteur dit être « simultanément binaire et ternaire »; des diverses pièces de liturgie, notamment de l'*hymnodie*, où l'accent *métrique* est mis en bonne lumière; enfin de l'*accompagnement* et de l'*expression* du chant grégorien.

Ce petit volume est donc comme la synthèse des théories mélodiques et rythmiques, soit de Dom Pothier, soit du R. P. Lhoumeau. A. FLEURY, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **La Réaction contre le positivisme,** par M. l'abbé de Broglie. Paris, Plon, 1894. In-18, pp. xiii-297. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Vie et science.** *Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien*, par Henri Berr. Paris, Colin, 1894. In-18, pp. 232. Prix : 2 fr. 50.

III. — **Éléments de logique,** par l'abbé L. du Roussaux, professeur de philosophie à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles. Bruxelles, Schepens, 1894. In-8, pp. 256. Prix : 3 francs.

IV. — **Psychologia rationalis** *sive Philosophia de anima humana in usum scholarum,* auctore Bernardo Boedder, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894. In-12, pp. xviii-344. Prix : broché, 4 francs ; relié, 5 fr. 25.

I. — Dans les milieux les plus divers, il se produit en France une réaction contre le positivisme. Une des formes de cette réaction est le mouvement néo-chrétien. On a le sentiment confus des insuffisances d'une doctrine longtemps régnante, de son impuissance à satisfaire les aspirations de l'âme humaine. Mais le positivisme ne cède pas sans combat. A la foi religieuse qui veut introduire l'homme par voie d'autorité dans le monde de l'au-delà, il oppose la diversité des religions ; à la métaphysique spiritualiste qui lui propose, pour sortir de la sphère purement expérimentale, la voie de raison, il répond par les contradictions des philosophies.

M. l'abbé de Broglie s'attache à montrer que cette diversité n'est pas absolue, que ces contradictions ne vont pas sans exceptions. En tout cas, il existe une religion qui s'élève, par ses caractères de vérité divine, au-dessus de toutes les autres : c'est le catholicisme ; il existe une doctrine philosophique qui seule donne la clef des grands problèmes de l'homme et du monde : c'est le spiritualisme. Cette religion et cette doctrine s'unissent et se soutiennent. Elles forment ce qu'on peut appeler le *spiritualisme chrétien.*

En face du spiritualisme chrétien, quelle attitude doivent prendre les docteurs du néo-christianisme ? « S'ils ne s'avancent pas assez loin, répond M. l'abbé de Broglie, pour pouvoir affirmer sans hésitation soit la vérité absolue du christianisme, soit l'existence d'un Dieu personnel et parfait, leur œuvre sera vaine; elle sera même dangereuse et nuisible. Le public qu'ils auront essayé de soulever vers un idéal supérieur retombera lourdement et avec découragement dans le scepticisme... S'ils s'avancent assez loin pour poser des affirmations précises, mais sans s'élever jusqu'au spiritualisme catholique,... leur œuvre sera imparfaite et insuffisante, mais elle pourra être utile. » Ils auront jeté des germes féconds d'où sortira peut-être une vérité plus complète.

L'éminent écrivain avait qualité pour adresser cet appel aux chercheurs de la vérité. Il le fait avec sympathie pour les souffrances de leurs doutes et un ardent désir de les amener à la pleine lumière. Son argumentation est forte et pressante, quoique un peu redondante par endroits. Elle est d'autant plus efficace qu'on reconnaît partout l'homme parfaitement au courant des idées et des besoins de son temps.

II. — Un *étudiant parisien*, au sortir du lycée où il n'a reçu ni « principe directeur » ni même « d'indications précises pour en trouver un dans la suite », se met à chercher dans l'enseignement supérieur de l'Université un remède au « mal du siècle » qui le travaille, une réponse aux doutes et aux perplexités qui le fatiguent. Déçu dans son attente, il s'adresse à un *vieux philosophe strasbourgeois*. Celui-ci lui explique comment « on a organisé », comment « on perfectionne des écoles professionnelles, des ateliers de science et d'éducation »; mais on a négligé « la préparation à la vie ». Il faut à la jeunesse une inspiration nette, et elle la trouvera dans l'unité scientifique de l'enseignement, dans la synthèse succédant enfin à l'analyse. Or « le temps de la synthèse est venu : il faut qu'on prenne conscience — il en est temps, je vous le dis — et de ce que cherche la science et de ce qu'elle a trouvé déjà ». Mais il n'y pas de révélation soudaine. Nous sommes trop impatients ; il faut savoir attendre. Cependant le siècle est mûr pour la lumière.

La lumière qui éclaire, qui échauffe, qui remplit toute l'âme, existe quelque part, mais elle n'est pas dans la science pure.

M. Berr l'a entrevue par instants, lorsqu'il parle de ce moine qui marche « le front haut comme dans le ciel, les yeux dardant la certitude », lorsqu'il rappelle que l'Université de Paris a été un foyer de vie au temps « où la science jetait des clartés sur la foi, où la foi complétait la science insuffisante ». Mais ce qui l'empêche d'aller à cette foi, c'est qu'il l'imagine faite toute de « candeur intacte », n'ayant à donner aux âmes que « d'antiques traditions, de belles légendes, de pressantes affirmations »; c'est qu'il pense qu'il faut respecter les religions, mais « les dépasser »; qu'il faut revenir à l'enthousiasme d'autrefois, mais non aux anciennes doctrines. Il semble ignorer que le catholicisme, cette « vieille synthèse », est toujours jeune, qu'il a dans la richesse de ses enseignements de quoi satisfaire tous les esprits et tous les états d'âme de tous les temps, qu'à l'exemple de son divin Auteur, il est d'hier, il est d'aujourd'hui, il est de tous les siècles.

Ce livre d'un professeur de rhétorique de l'Université, israélite de nationalité, est triste et par les souffrances et par les ignorances qu'il trahit une fois de plus. Il montre combien sont opportuns des ouvrages comme celui de M. l'abbé de Broglie, dont nous parlions à l'instant, ou le beau travail de M. Ollé-Laprune, que nous signalions il y a un mois : *le Prix de la vie.*

III. — Renouveler l'enseignement de la logique est une entreprise hardie. M. l'abbé du Roussaux l'a tentée. Et certes il a réussi, si l'on considère l'allure moderne du style, le choix des exemples et des autorités, l'actualité des doctrines dont il fait la critique. Il a voulu innover aussi dans le partage de ses *Éléments.* « La division traditionnelle, dit-il, en simple appréhension, jugement, raisonnement, ne nous plaît pas. Concevoir, juger, raisonner n'est pas une classification exacte des opérations intellectuelles. En effet, le jugement est l'acte final de la pensée : on ne conçoit, on ne raisonne que pour juger, pour adhérer à ce qui est. » Pour lui, il divise « la logique formelle d'après le travail de la pensée en trois chapitres. On examine dans le premier les *formes déductives*, qui sont celles de la raison abstraite; dans le second, les *formes inductives*, qui sont celles de l'expérience, et dans le troisième, les *formes scientifiques.* » Et il parle dans le premier des termes et des propositions ; dans le troisième, de l'argumentation. Mais il est évident que les termes

et les propositions appartiennent aussi bien aux formes *inductives;* et il est un peu tard d'expliquer la nature et les variétés de l'argumentation après deux chapitres consacrés aux *formes* de l'argumentation même.

M. du Roussaux se plaint que « certains auteurs mêlent trop la logique et l'ontologie ». Mais n'est-ce pas faire quelque peu d'ontologie que de parler de l'immutabilité des substances (p. 191), du panthéisme (p. 233), de Dieu comme base éternelle du vrai (p. 236)?

Une logique qui aspire avec raison à être moderne aurait pu aussi donner quelque place à la question si débattue de nos jours de l'influence de la volonté sur le jugement.

Mais il n'en reste pas moins dans ce livre nombre d'excellentes choses bien dites, présentées avec netteté et relief.

IV. — La *Psychologie* du P. Boedder fait partie du *Cours de philosophie classique* entrepris par les Pères Jésuites de la province d'Allemagne : nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de faire l'éloge de cette publication. Ce traité est digne de ses devanciers par la plénitude de la science, la richesse des informations et la clarté de la méthode. Le P. Boedder nous annonce que sa *Théodicée* ne tardera pas à paraître. Alors le Cours sera complet. L. ROURE, S. J.

I.—La Question ouvrière, par P. du Maroussem. Paris, Rousseau, 1894. In-8, pp. 307. Prix : 6 francs.

II. — La Vie privée d'autrefois. *Les Magasins de nouveautés*, par Alfred Franklin. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 319. Prix : 3 fr. 50.

I. — L'auteur traite du « Jouet parisien », des petits ou grands fabricants qui le produisent, des commissionnaires qui l'achètent et le vendent en gros, des marchands qui le débitent au public. Des statistiques de fabrication et de frais de ménage accompagnent le texte très documenté.

Il y a dans ces colonnes de chiffres par « doit et avoir » des fantaisies, comme il y en a dans tout budget : page 113, par exemple, — le passage relatif aux vêtements de la femme du fondeur de soldats en plomb — je lis : une robe, 80 francs, durant cinq

ans. Une robe, la même robe, pendant cinq ans ! c'était bon du temps de nos arrière-grand'mères ; on achète maintenant une robe toute faite qui coûte 20 francs, et on la renouvelle tous les ans.

L'auteur ne se contente pas de nous donner par le détail tous les éléments de la confection du jouet, il étudie les transformations actuelles de la production et de la vente.

Au lieu de petits ateliers on a d'immenses manufactures ; au lieu de magasins vendant quelques polichinelles ou quelques soldats on a des bazars avec cinq cents employés, et des Bon-Marché ou des Louvre.

Il s'en prend alors à l'organisation des grands magasins, et après avoir étudié le mécanisme créé par M. Boucicaut, il conclut, page 258, qu'il n'y a ni hygiène, ni dignité morale, ni vie de famille dans les grands magasins. Grosse question que nous n'avons pas à discuter ici, mais que l'auteur nous paraît trancher bien vite et peut-être sans avoir fait une enquête suffisante sur les inconvénients et les avantages, soit économiques, soit moraux, des grands et des petits magasins.

II. — Qui (je ne parle pas des dames) n'a pas été visiter un de ces palais dorés sur toutes les façades et qu'on appelle un *Bon-Marché* ou un *Louvre ?* On y trouve du papier à lettres et des chemises, des pardessus et des plumeaux. Et alors, d'aucuns s'emballent contre ces immenses bazars, les chargent de toutes les malédictions ; ils font des ligues et des complots, ils crient au scandale ! Ceux-là, marchands jaloux, économistes en chambre, titrés ou non, feront bien de lire le livre de M. Franklin. Ils y trouveront la preuve que le bazar, c'est-à-dire le magasin où l'on vend de tout, remonte au treizième siècle ; ils apprendront à distinguer entre les métiers qui devaient se confiner dans un objet précis et particulier, et les marchands « merciers » qui tenaient magasin de toutes choses vendables et de ... quelques autres encore.

Donc l'invention n'est pas moderne. Ils verront encore dans ce livre l'histoire de l'industrie du vêtement, et ... ses variétés masculines ou féminines depuis le treizième siècle jusqu'au règne de Louis XVI. Comme l'auteur a de ci de là des citations ou plutôt des indiscrétions sur les ficelles de la coquetterie des dames, ce

volume, quoique très intéressant et très instructif, ne peut faire partie du bagage de nos écoliers. Il aura assez de lecteurs sans eux.

A. LEFEVRE.

I. — **La Femme au point de vue du droit public.** *Étude d'histoire et de législation comparée*, par M. OSTROGORSKI. Ouvrage couronné par la Faculté de droit de Paris. Paris, Rousseau, 1892. In-8, pp. VIII-198. Prix : 4 francs.

II. — **De la condition juridique des enfants naturels** *dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Étude de législation comparée*, par AUGÉE-DORLHAC. Paris, Rousseau, 1891. Gr. in-8, pp. 383. Prix : 8 francs.

III. — **Les Victimes des lois d'enregistrement,** par MM. STOLLON et HENRICET. Paris, Giard et Brière, 1892. In-12, pp. II-270. Prix : 3 francs.

I. — Sans être absolument passionnante, la question des droits des femmes tient une certaine place dans les préoccupations de notre fin de siècle. Certains publicistes des deux sexes s'en font un tremplin et y trouvent matière à des thèses plus ou moins tapageuses.

Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, le cas de M. Ostrogorski. Son livre est une étude de législation comparée, où il examine la situation faite dans le passé et dans le présent à la femme par le droit public : droit constitutionnel pour les membres des familles souveraines, droit électoral, accession aux charges publiques, etc.

Depuis un siècle, beaucoup de tentatives ont été faites un peu partout pour introduire la femme dans la vie publique. Ce qu'on ignore généralement, c'est que la Cour de cassation française a été appelée à statuer, en 1885, à propos de l'inscription de nos concitoyennes sur les listes électorales. On a trouvé — jusqu'à quand ? — de bonnes raisons pour les exclure.

En Angleterre, les femmes votent pour les élections locales ; reste à conquérir l'électorat politique, et c'est, paraît-il, simple affaire de temps. Aux États-Unis, on marche nécessairement plus vite, et certains États ont déjà mis en pratique l'égalité politique des sexes.

L'auteur donne d'intéressants détails sur les conditions dans

lesquelles les femmes peuvent, en divers pays, exercer, directement ou par mandataire, une part de suffrage dans le gouvernement local.

En France, l'effort s'est principalement porté sur l'admission des femmes aux fonctions de l'État. Aujourd'hui, certaines administrations, comme les postes, l'instruction publique, leur son toutes grandes ouvertes. Le nombre des doctoresses en médecine croît de jour en jour. Le barreau se montre encore récalcitrant.

Notons, parmi les réformes auxquelles on peut souscrire sans trop de difficulté, la possibilité, pour les femmes, de servir de témoins dans les actes civils.

En somme, nous admettons volontiers que certaines barrières sociales jadis élevées contre les femmes peuvent disparaître sous la poussée de nouvelles conditions de vie ; avec quelle prudence toutefois ! L'encombrement des carrières publiques ne devrait-il pas nous mettre en garde contre les entraînements irréfléchis ?

Tout récemment, le ministre des télégraphes ouvrait un concours pour 400 places : 10 000 candidates se sont présentées ; en voilà donc 9 600 d'évincées.

« On ne peut pourtant pas créer 20 000 places nouvelles, » gémit Francisque Sarcey.

Eh non ! mais à qui la faute, sinon à ceux qui ont encouragé outre mesure le développement d'une instruction mal réglée, et créé chez nous la maladie chronique du déclassement ?

Cette réflexion n'est pas de l'auteur, cela va sans dire. Son livre est une œuvre de juriste, qui expose, mais ne critique pas. En pareille matière cependant, un peu de philosophie n'eût pas été de trop, et le lecteur n'est pas sans éprouver quelque déception de cette lacune. Au reste, étude curieuse et bien documentée.

II. — Sans être un moraliste grincheux, on peut affirmer que voici l'une de nos plaies sociales. D'après une récente statistique, sur 862 000 naissances, 75 754 — le *onzième* — sont illégitimes.

Inutile d'en déduire toutes les conséquences physiologiques, morales et politiques même : elles sont présentes à tous les esprits.

La cause de ce débordement ? — Elle est multiple. Mais l'un

des stimulants les plus actifs est, de l'aveu de bien des penseurs, l'impunité assurée à la séduction par nos lois françaises.

En cela, comme en tout, nous subissons l'héritage de la Révolution, si peu tendre à la vieille morale familiale. On sait que le droit intermédiaire avait été jusqu'à assimiler complètement la condition juridique des enfants naturels et des enfants légitimes.

Les protestations ne datent pas d'hier. Malheureusement, en pareil cas, les réformes doivent compter avec les préjugés, d'autant plus puissants que les mauvaises mœurs y trouvent leur compte. Encore aujourd'hui, malgré les efforts d'hommes très sérieux et très convaincus, malgré le dépôt de divers projets de loi, la question n'a pas fait un pas, et l'honneur de la femme est, comme il y a quatre-vingts ans, à la merci du premier venu.

La principale réforme désirée porte sur l'abrogation de l'article 340 du Code civil, prohibant la recherche de la paternité. L'auteur s'y rallie avec chaleur, et, sans apporter d'arguments bien nouveaux, il présente assez complètement tout ce qu'on peut dire sur la matière.

Comme conclusion, il propose de modifier l'article 340, en étendant la recherche de la paternité aux cas de séduction, de viol et de possession d'état. C'est un minimum. Souhaitons, sans trop l'espérer, que cette consciencieuse étude contribue à précipiter une solution devenue nécessaire.

Autour de cette importante réforme, M. Dorlhac en groupe un certain nombre d'autres, qu'il voudrait voir compléter l'œuvre de la « réparation » due, suivant lui, à l'enfant naturel, trop rigoureusement traité par nos lois.

Il demande notamment : que le père puisse reconnaître l'enfant naturel par déclaration *sous seing privé ;*

Que la légitimation de l'enfant reconnu résulte toujours du mariage subséquent, *quelle que soit la date* de la reconnaissance ;

Que le père ou la mère ait la *tutelle légale* de l'enfant qu'il ou elle aura reconnu ;

Que le droit héréditaire de l'enfant naturel soit des *deux tiers* au lieu du tiers) de la part d'enfant légitime, et de l'intégralité de la succession, au cas de concours avec tout autre héritier que des enfants légitimes.

Ici, nous arrêterons l'auteur. Si loin que l'on pousse l'indulgence, il semble vraiment excessif de décider que la famille légi-

time tout entière, depuis les ascendants jusqu'aux oncles et neveux, sera exclue par l'étranger, dont la venue n'apporte ordinairement que honte et discorde.

Si l'on veut absolument rompre avec notre ancien droit français, qui excluait entièrement les bâtards, ce n'est pas un motif pour abattre les dernières barrières qui, chez nous, à défaut de sanctions plus efficaces, différencient encore la famille légitime de celle qui ne l'est pas.

III. — Nos lois d'enregistrement sont absurdes, tout le monde en convient. Mais jusqu'où va cette absurdité, voilà ce qu'on peut difficilement imaginer si l'on n'a pas lu ce livre.

Et ne dites pas que c'est du parti pris. Les auteurs sont des spécialistes, très au fait des arcanes de la « science du timbre », et, s'ils ont mis au jour tant de faits monstrueux, c'est pour disposer l'opinion à une réforme que tout le monde appelle, que l'on croit difficile, et qui est, nous affirment-ils, des plus aisées.

Il paraît que les plus avides de réforme sont les fonctionnaires de l'enregistrement eux-mêmes. Je crois bien ! Les malheureux se débattent dans un abîme de lois, de règlements, de circulaires, d'instructions, d'arrêtés tous plus obscurs et plus contradictoires. « Formez un jury d'un receveur, d'un sous-inspecteur, d'un inspecteur, d'un directeur, d'un chef de bureau à la direction générale, d'un notaire, etc.; donnez-leur des compositions d'enregistrement à corriger. Ils discuteront des années, mais ils ne tomberont jamais d'accord. » (P. 161.) Voilà qui est consolant.

Je trouve à la page 160 une jolie anecdote. Un inspecteur de l'Est réclame un jour à un adjudicataire un supplément de droits de 118 fr. 70 payables sur surenchère. Le redevable fournit des explications, et l'inspecteur réduit sa réclamation à 44 fr. 33. Le contribuable ne bouge pas. On lui écrit une dernière fois de payer 14 fr. 55, et on lui décerne contrainte pour... 14 fr. 30. De 118 à 14 !... Notez que pour chacun de ces cas l'inspecteur croyait avoir absolument raison.

Ce livre, composé d'articles de journaux publiés à différentes époques, met en relief, par des faits précis, les criantes injustices de nos lois fiscales, dont on peut dire en deux mots : Dures aux riches, cent fois plus dures aux pauvres.

Par exemple, combien de fois n'a-t-on pas signalé l'odieuse

disproportion des droits de vente, suivant qu'il s'agit de petites valeurs ou de valeurs considérables. Pourquoi, sur une vente de 100 000 francs, le droit est-il exactement de 6,88 pour 100, tandis que pour une vente de 20 francs il monte jusqu'à 51 pour 100?

Et la progression formidable des droits de mutation, qui grève les familles en proportion de leur fécondité !

Et l'inégalité résultant de la nature des biens ! Vous achetez 4 500 francs une action de la Banque de France, c'est 30 francs de frais ; employez ces 4 500 francs à acheter un hectare de terre, vous paierez 400 francs au fisc.

Et les frais de justice qui se perçoivent sur des pièces de procédure qu'il dépend de l'ingéniosité des avoués de rendre interminables !

En 1891, la sous-commission du budget, saisie du projet Brisson, voulut se rendre compte par elle-même et se transporta au Palais de justice pour examiner les dossiers enregistrés, « lorsque M. Poincaré, avisant une liasse de papier timbré : « Je « parie, dit-il, qu'il y a dans ce paquet des pages entièrement « étrangères au procès. » Il feuilleta, et il put lire à ses collègues un long passage de *Télémaque*... Tout cela est enregistré et tout cela coûte cher au plaideur. » (P. 192.)

Les auteurs soutiennent une cause juste. Pourquoi faut-il qu'ils la gâtent par la façon dont ils apprécient le fameux droit d'accroissement ? M. Stollon ne conteste pas que la taxe imposée aux congrégations ne soit exorbitante, mais il trouve mauvais qu'elles se plaignent, attendu que leur situation est encore meilleure que celle des autres contribuables, victimes de droits exagérés.

Quel raisonnement ! On se garde bien de dire que si les congrégations se plaignent du droit d'accroissement, c'est que les impôts que ce droit est censé remplacer sont déjà payés par elles sous forme de droits de mainmorte très considérables, et que, s'il y a inégalité, c'est à leur détriment. Et puis, n'est-il pas injuste de ne pas leur tenir compte du service qu'elles rendent à l'État, en déchargeant celui-ci d'une foule de besognes sociales sous le poids desquelles il finirait par succomber?

Mais sur ce point, nous nous entendrions difficilement. M. Stollon est un des collaborateurs de la *Justice*.

Sous la réserve que nous indiquons, ce livre peut être utile à tous ceux que préoccupent les réformes de notre législation.

F. BUTEL, *docteur en droit.*

I. — Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales, par Henri GAUTIER et Georges CHARPY. Deuxième édition. Paris, Gauthier-Villars. Gr. in-8, pp. x-480. Prix : 9 francs.

II. — Théories météorologiques et prévision du temps, par E. GUILHON, lieutenant de vaisseau. Paris, Gauthier-Villars, 1894. In-8, pp. III-88. Prix : 2 fr. 50.

III. — Les Oscillations électriques. Leçons professées pendant le premier trimestre 1892-1893, par H. POINCARÉ, rédigées par Ch. MAURAIN. Paris, G. Carré, 1894. In-8, pp. 343. Prix : 12 francs.

I. — Les *Leçons de Chimie* de MM. H. Gautier et G. Charpy, dont nous avons annoncé la première édition, il y a deux ans[1], ont obtenu un succès réel et mérité ; aussi les auteurs se sont-ils vus dans l'heureuse nécessité d'en donner déjà une seconde édition.

Nous n'avons pas à en refaire l'analyse ; signalons seulement les modifications principales apportées à l'ouvrage. Les *Généralités* ont été l'objet d'une revision et d'une refonte complètes et les divers sujets sont groupés plus méthodiquement. La partie relative aux *métalloïdes* a été remise au courant des derniers travaux, spécialement de ceux de M. Moissan sur le diamant et le bore.

Les auteurs ont maintenu la double notation en poids atomiques et en équivalents, cette dernière étant encore, malheureusement, employée parfois dans les cours de mathématiques spéciales ; c'est une nécessité que les auteurs ont dû subir tout en le regrettant.

Deux détails encore à signaler : au-dessus de chacun des corps qui figurent dans les formules, de petites lettres ont été placées, S, L, etc., indiquant l'état (solide, liquide, etc.) sous lequel se présentent ces corps dans la réaction ; c'est là un renseignement

1 Voir *Études, Partie bibliographique,* 1892, p. 336.

fort utile. De plus, le nombre des figures a été considérablement augmenté.

Bref, cet ouvrage déjà excellent, est devenu meilleur encore, et bien qu'il soit principalement destiné aux élèves de mathématiques spéciales, il est de nature à rendre de grands services, tout au moins aux professeurs, même dans les cours d'élémentaires.

II. — Cet ouvrage est divisé en quatre parties. La première expose les lois générales de la météorologie, la seconde leur application à la prévision du temps, la troisième fournit des renseignements sur l'installation et l'usage des instruments, la dernière enfin est composée de tables servant à réduire les observations.

Dans la partie théorique, M. Guilhon s'inspire surtout des travaux des météorologistes ses prédécesseurs, les complétant en certains points au moyen des résultats de ses réflexions personnelles et de ses propres observations. Le style est clair et l'exposition méthodique. L'auteur traite d'abord de la circulation normale des vents à la surface des mers et des continents, puis des accidents qui s'y produisent sous le nom de hautes et basses pressions, dépressions et points secondaires.

Dans la seconde partie, il cherche à établir une nouvelle méthode de prévision du temps. Les cartes météorologiques perdent à distance beaucoup de leur utilité, puisque l'intervalle de temps pour lequel elles peuvent fournir des renseignements est déjà écoulé en partie quand on les reçoit. C'est donc surtout à la prévision par les instruments que M. Guilhon s'attache. Cette question sera toujours difficile, exigeant une connaissance sérieuse des lois météorologiques; mais ceux qui voudront s'y exercer trouveront certainement dans cet opuscule un réel secours.

III. — L'un des plus beaux travaux accomplis depuis quelques années dans le domaine des sciences physiques est sans contredit celui de Hertz, sur les oscillations électriques et leur propagation dans l'espace sous forme d'ondulations.

Des travaux multiples ont été publiés sur cette question, se complétant, se contrôlant les uns les autres, et il était assez difficile d'en avoir une idée d'ensemble. M. H. Poincaré s'est proposé, dans les leçons qu'il a professées à la Sorbonne en

1892-93, de synthétiser ces éléments épars, et en cela il a rendu un signalé service aux physiciens.

Après avoir établi les équations aux dérivées partielles qui forment le fond de la théorie de Hertz (chap. I), il rappelle (chap. II) les travaux plus anciens sur les oscillations électriques, théorie de Thomson, expériences de Feddersen et de Mouton, puis celles de Hertz lui-même et de M. Blondlot. Il intègre ensuite les équations de Hertz et développe les calculs dans les cas les plus simples et les plus importants (chapitre III).

Les vérifications de la théorie sont d'abord fournies par les phénomènes de résonance électrique ou de propagation des ondes électromagnétiques le long des fils conducteurs (chap. IV). A la suite de ce chapitre, l'auteur ajoute un complément relatif aux belles expériences, postérieures à l'époque de ses leçons, par lesquelles M. Blondlot a mesuré récemment la vitesse de l'électricité.

Puis vient l'étude capitale de la propagation des oscillations dans l'air d'abord (chap. V et VI), puis dans les diélectriques autres que l'air (chap. VII). La vitesse de cette propagation n'est point infinie comme les anciennes théories le faisaient penser, mais égale à la vitesse de la lumière, conformément aux idées de Maxwell. Le chapitre VIII et dernier est consacré à un mémoire de Hertz sur les équations fondamentales de l'électrodynamique pour les corps en mouvement.

Nous recommandons vivement cet ouvrage à tous ceux qui désirent étudier ces questions d'un si grand intérêt.

J. DE JOANNIS, S. J.

La Fin du monde, par Camille FLAMMARION. Paris, E. Flammarion, 1894. In-8, pp. 418. Prix : 3 fr. 50.

M. C. Flammarion s'est fait, on le sait, l'apôtre de l'astronomie; son œuvre tout entière a pour but de vulgariser cette magnifique science, et certes on ne peut lui en faire un reproche, bien au contraire. Le malheur est que ces théories scientifiques sont mêlées de thèses philosophiques et religieuses, les unes fort contestables, d'autres absolument inadmissibles. Ainsi, M. Flammarion, qui admet d'ailleurs l'existence de Dieu, nie toute révéla-

tion positive ; il soutient la transmigration des âmes et leurs épreuves successives dans les astres, l'éternité du monde et l'infinité de l'espace, etc. Et telles sont encore les idées qui forment le fond du présent ouvrage.

L'auteur a cherché à prendre le genre, assez à la mode, de roman scientifique, mais il n'a pas su éviter bien des faiblesses de composition, longueurs, calculs fastidieux, répétitions, digressions excessives, le tout assez mal fondu avec la trame du récit. Le livre se divise en trois parties distinctes. Dans la première, le lecteur est transporté au vingt-cinquième siècle et assiste à la rencontre de la terre et d'une comète ; tout le monde s'attend à la fin du monde, mais on en est à peu près quitte pour la peur. Il est profondément regrettable que l'auteur se soit comme amusé à plaisir à jeter ici le ridicule sur la religion catholique ; pour n'en donner qu'une idée, outre qu'il se moque de la croyance catholique à la fin du monde, disons seulement que parmi les événements du récit se trouve la célébration d'un concile œcuménique où l'on définit la divinité du pape !

La seconde partie : « Dans dix millions d'années », est une description fantaisiste des évolutions que M. Flammarion se plaît à imaginer pour l'humanité : celle-ci arrive à son apogée dans huit millions d'années ; alors il n'y a plus qu' « une seule religion la philosophie astronomique) ». On peut craindre vraiment que M. Flammarion ne soit lui-même, à ce point de vue, en avance de huit millions d'années sur son siècle. Enfin arrive la fin de la vie sur la terre ; elle s'achève dans une sorte d'épisode romanesque qui surgit on ne sait d'où. D'ailleurs, ce n'est pas la seule fois que l'on rencontre dans ce livre des fadaises de ce genre ; on y trouve aussi plusieurs passages de fort mauvais goût, sans compter quelques illustrations de même tournure, qui interdisent absolument de mettre ce livre entre toutes les mains.

La troisième partie est une sorte de dissertation philosophique où l'on cherche à prouver au lecteur que l'espace est sans bornes, ainsi que le nombre des soleils qu'il contient, et que le monde existe de toute éternité et pour toute l'éternité. Bref, ce livre est peu intéressant et ne peut être recommandé à personne.

J. DE JOANNIS, S. J.

Les Lieux géométriques en géométrie élémentaire, par M. P. Sauvage. Paris, Gauthier-Villars, 1893. In-8, pp. 114. Prix : 3 francs.

Le but de l'auteur n'a pas été de découvrir des idées nouvelles sur les lieux géométriques; ce qui serait malaisé pour des questions étudiées depuis Platon. Il a voulu écrire un livre classique, où les élèves puissent trouver réunis les théories et exercices connus. Il se restreint aux méthodes élémentaires, augmentées des compléments en usage dans les cours de Saint-Cyr. Il y aura profit pour les candidats à trouver ainsi toutes ces notions groupées en faisceau. AUG. POULAIN, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Jansénius, évêque d'Ypres. *Ses derniers moments, sa soumission au Saint-Siège, d'après des documents inédits.* Étude de critique historique, par des membres du Séminaire d'histoire ecclésiastique établi à l'Université catholique de Louvain. Louvain, Vanlinthout, 1893. In-16, pp. 228. Prix : 3 fr. 50.

On m'excusera d'éprouver quelque embarras à parler, quoique bien tard, d'un ouvrage où les auteurs ont cité fréquemment et avec trop de bienveillance *Jansénius et le P. Rapin.* Le seul mérite de mon travail de 1890 aura été de provoquer peut-être leur étude de 1893. Ma principale ambition était alors d'attirer de nouveau l'attention sur la biographie fort obscure du septième évêque d'Ypres. Cette espérance est aujourd'hui dépassée, comme le sont — et de beaucoup — les modestes conclusions auxquelles j'étais arrivé. Il ne s'agit plus de savoir si Rapin a été plus ou moins malmené par le dernier historien de Jansénius, M. Alphonse Vandenpeereboom. La question qui se pose est plus large : Jansénius lui-même a-t-il été présenté sous son vrai jour par cet écrivain ? L'auteur de l'*Augustinus* est-il mort, oui ou non, soumis au Saint-Siège ?

Problème complexe : nombre d'inconnues et peu de moyens d'en éliminer. Les documents de première main ont fait défaut longtemps ; ceux-mêmes qu'on tenait étaient suspects. Désormais, grâce aux recherches critiques du Séminaire d'histoire ecclésiastique, nous avons sous les yeux des pièces jusqu'ici ignorées, et, quant à celles qui depuis trois siècles sont un objet de perpétuelle contradiction, nous sommes plus à même d'en apprécier la valeur.

Une des plus curieuses et des plus neuves est la *Lettre du P. Bettonville*, contenant la relation de cette sœur noire, Pétronille Bertens, presque unique témoin des derniers moments de l'évêque d'Ypres. Pourquoi cette narration n'a-t-elle été écrite que trente-deux ans après la mort du prélat (1638-1670) ? N'importe, la vivacité persistante du souvenir s'y révèle par la précision des détails et l'ingénuité des expressions. M. l'abbé Callewaert la discute avec une pénétrante sagacité, et finalement il serait difficile de ne pas reconnaître avec lui, sous le style ampoulé des retouches postérieures, un récit primitif tel qu'une garde-malade, honnête et véridique, pouvait seule le dicter : tout ce que l'on a écrit sur la piété de Jansénius en face de l'éternité se trouve ici confirmé. On y apprend même qu'après le saint viatique et l'extrême-onction, il reçut, une heure avant sa fin, l'absolution générale.

La main du pieux pestiféré, cette main que soutenait la sœur Bertens, a-t-elle écrit sur le grand livre dominé par l'image de saint Augustin, la soumission à l'Église romaine qui lui a été depuis attribuée, là est le nœud de la difficulté. Cette question de l'authenticité du *Testament spirituel* est étudiée à fond par l'habile critique. Tout un dossier inexploré est venu verser dans le débat non la pleine lumière, mais une clarté grandissante. C'est M. le baron Surmont de Volsberghe, sénateur d'Ypres, qui a bien voulu tirer ces trésors de ses archives personnelles. Lui-même, se mêlant au débat, a envoyé à M. Callewaert deux lettres dont la première est un véritable plaidoyer en sens inverse. Suivant pas à pas les conclusions de l'auteur, il essaye de les rejeter, et résolument, avec M. Vandenpeereboom, il regarde sinon comme apocryphe, du moins comme interpolée en grande partie, la fameuse *Copia testamenti* insérée en tête de l'*Augustinus*. Calenus aurait forgé le début de cette déclaration. Une des raisons est que, parmi

la masse de papiers formant « la liquidation de la mortuaire » de Jansénius, on ne trouve rien, pas même une allusion, sur le *Testament spirituel*. D'autre part, l'original est perdu et la première copie, faite au siècle passé, présente des variantes et des erreurs.

Mais M. Callewaert a trouvé réponse à tout. Il démontre que la *Copia testamenti* a rendu, non point littéralement peut-être, mais substantiellement, les dernières volontés de l'évêque d'Ypres, fils obéissant de cette Église dans laquelle il avait toujours vécu et protestait vouloir mourir.

Au jugement de M. de Volsberghe, la question est assez élucidée pour fournir matière à une opinion sérieuse. Notre sentiment est que ses intelligentes communications venant en aide aux efforts réunis des érudits de Louvain, les abbés Callewaert et Nols et le R. P. Michiels, ont mis sur la voie de la vérité. Encore quelques pas et la soumission de Jansénius appartiendra à l'histoire. Cela ne changera rien d'ailleurs à la nature des Cinq propositions.

H. CHÉROT, S. J.

Documents sur la négociation du Concordat *et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège en 1800 et 1801*, publiés par M. le comte Boulay de la Meurthe. Paris, Larousse. 3 vol. in-8. Prix : chaque vol., 8 francs.

Le dix-neuvième siècle naquit au bruit des batailles. L'Europe assistait, stupéfaite, au bouleversement des empires ; les institutions politiques étaient fortement ébranlées ; un ordre nouveau se levait sur le monde.

En ce même temps, une lutte moins sanglante s'était engagée, non plus sur les champs de bataille, mais dans l'obscurité de la diplomatie. Passée inaperçue jusqu'à l'heure où ses résultats éclatèrent au grand jour, elle allait pourtant exercer une immense influence sur l'avenir du peuple chrétien. L'Église se trouvait aux prises avec la Révolution française. C'était, d'un côté, le jeune vainqueur de Marengo, Napoléon Bonaparte, parvenu au pouvoir suprême, et désireux de rendre à la France la paix religieuse. Malgré tous ses préjugés de jacobin, il comprenait qu'il n'atteindrait son but qu'en rendant à l'Église catholique son existence légale.

De l'autre côté, c'était le Pape nouvellement élu. Pie VII souhaitait de tout son cœur la réconciliation officielle de la France

avec le Saint-Siège. Il n'ignorait pas qu'elle ne s'effectuerait qu'au prix de grands sacrifices, et il était tout disposé à les faire. Mais la condescendance a ses bornes. Dans le traité à conclure, il fallait sauvegarder les droits essentiels de l'Église, aussi bien que ses dogmes, et empêcher qu'aucune expression dans la rédaction du Concordat ne se trouvât en contradiction avec eux. Quant à la discipline, elle peut varier, il est vrai, et se plier aux nécessités des temps et des lieux; mais, dans ses lignes générales, ne devait-elle pas régir l'Église renaissante de France? Le Pape, enfin, avait un devoir sacré à remplir envers l'ancien épiscopat français. Injustement chassés de leurs sièges, plus de cent évêques avaient vécu dans l'exil, où la plupart souffraient encore pour la défense de la foi. Au jour de la restauration religieuse, n'avaient-ils pas droit de reprendre dans l'Église le rang qui leur était acquis?

D'autre part, Napoléon prétendait bien ne rien sacrifier des conquêtes de la Révolution. Ce n'était pas une restauration ecclésiastique qu'il avait en vue, mais un accommodement de l'Église avec le nouvel ordre politique. Aussi voulait-il éviter dans la rédaction du Concordat toute disposition et même toute expression qui semblerait un blâme pour les actes de la République, ou serait en opposition avec les institutions. C'en est assez pour comprendre comment un contrat de dix-sept articles demanda presque une année de laborieuses négociations, et se termina, de guerre lasse, par une rédaction qui ne satisfaisait pleinement aucune des parties contractantes.

Peu de personnages intervinrent dans ce débat solennel. Le Pape d'abord, suivant personnellement tous les détails de l'affaire; au-dessous de lui, le cardinal Consalvi, son habile secrétaire d'État, avec une congrégation choisie de cardinaux, chargés, sous le plus grand secret, de surveiller la marche des négociations et d'examiner les divers projets de traité présentés par le gouvernement de la République. Un agent spécial du Saint-Siège, l'archevêque de Corinthe, Mgr Spina, assisté du P. Caselli, ancien général des Servites, traitait directement à Paris avec les négociateurs français, mais sans caractère diplomatique, sans pouvoir de conclure, avec mission de rendre compte de tout à la cour pontificale, de présenter ses observations et ses demandes aux agents de Napoléon, et de discuter

avec eux les différents points en litige. Il exerça ces délicates fonctions jusqu'au jour où, pour en finir avec des difficultés sans cesse renaissantes, le secrétaire d'État lui-même se transporta à Paris avec plein pouvoir de conclure, sauf ratification du Pontife romain.

Du côté de la France, c'était d'abord le Premier Consul, tenu jour par jour au courant de la discussion. Puis c'était Talleyrand, l'évêque apostat d'Autun, en qualité de ministre des affaires étrangères; et, sous ses ordres, le célèbre abbé Bernier, choisi pour intermédiaire entre le gouvernement et le Saint-Siège.

La négociation fut conduite avec la plus grande discrétion à Paris aussi bien qu'à Rome. Le public savait bien qu'on était en pourparlers entre les deux cours pour le rétablissement légal de la religion catholique en France; mais à quelles conditions s'effectuerait cette restauration, c'était un mystère impénétrable.

Ce qui était clair pour tous, c'est que les vues étaient bien différentes des deux côtés. Attachée à ses traditions séculaires, la cour pontificale travaillait à ramener l'Église de France à son ancien état, autant que le permettraient les circonstances; Napoléon, au contraire, élevé dans les maximes de la Révolution, subissant de plus l'influence des jacobins et des philosophes dont il était entouré, celle surtout de son ministre, voulait réduire au strict nécessaire l'Église renaissante. Cette contrariété de vues explique assez la difficulté des négociations et leur longueur.

M. le comte Boulay de la Meurthe a compris tout l'intérêt qu'il y aurait pour l'histoire religieuse moderne à percer le mystère dont elles étaient enveloppées, et que pour cela le mieux serait de reproduire les correspondances échangées à cette époque entre les agents des deux cours. Toutes les sources ont été scrupuleusement sondées par lui, mais surtout les archives du Vatican. C'est là que, jour par jour, presque heure par heure, dans les missives de l'archevêque de Corinthe et du cardinal Consalvi, il a retrouvé les détails les plus circonstanciés sur cette importante affaire. Ajoutons un certain nombre de notes de l'abbé Bernier, quelques lettres de Talleyrand ou de son secrétaire, le comte d'Hauterive, un assez grand nombre de dépêches des ambassadeurs étrangers, et nous aurons le tableau à peu près complet des débats entre les deux pouvoirs : projets de concordat, contre-projets, objections sur tel ou tel article, telle ou telle expression,

concessions mutuelles jusqu'à ce qu'on eût rencontré une rédaction acceptable des deux côtés, voilà ce que nous offre, avec une parfaite netteté, cette volumineuse correspondance. Elle débute par les premières ouvertures que fit Bonaparte à l'évêque de Verceil, le cardinal Mariana, et nous conduit jusqu'à l'échange des ratifications.

Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1891, et a déjà été l'objet d'un compte rendu dans le numéro d'octobre de nos *Études* de la même année ; et nous exprimions le désir de voir bientôt compléter cette savante publication. Notre vœu est accompli. Les deuxième et troisième volumes ont paru, deux magnifiques volumes, d'une typographie à peu près irréprochable, avec notes historiques très utiles pour l'intelligence du texte, plus une belle table indiquant très exactement les pièces du recueil, avec un sommaire du sujet qu'elles traitent.

L'étude attentive de cette collection fait parfaitement ressortir la portée de chacune des expressions du concordat ; elle fait admirer l'habileté avec laquelle le négociateur romain a passé à travers tant d'écueils, élaguant toute formule contraire aux droits essentiels de l'Église et à ses enseignements, sans refuser à l'esprit nouveau les concessions exigées du Souverain Pontife. On y voit comment ce contrat, tout incomplet qu'il est en lui-même, a pu depuis près d'un siècle servir de base aux rapports de l'Église avec l'État ; comment il pourrait encore, s'il était dégagé des articles organiques frauduleusement annexés, et appliqué sincèrement par les pouvoirs civils, assurer pour longtemps la paix religieuse en France.

Remercions donc M. Boulay de la Meurthe de son beau travail. Il restera la meilleure source à laquelle iront puiser les historiens de l'Église gallicane pour les temps modernes ; il sera aussi utilement consulté par les hommes politiques qui auront à traiter les questions si délicates des rapports de l'Église avec l'État.

G. DESJARDINS, S. J.

Die Päpstliche Kammer unter Clemens V und Johann XXII. *Ein Beitrag zur Geschichte des päpstlichen Finanzwesens von Avignon*, von Dr Leo König, S. J. Vienne, Mayer, 1894. Brochure in-8, pp. 87.

L'histoire des finances pontificales ne fait pas dans l'histoire

générale un chapitre isolé. Elle touche aux points les plus divers de la vie ecclésiastique et politique des peuples, et jette un jour intéressant sur les innombrables relations de la chaire apostolique avec les princes et les États, les évêchés et les monastères, les clercs et les laïques. Aussi la matière est-elle devenue l'objet d'actives recherches. De nombreux travaux ont été déjà publiés sur l'origine et les développements de l'administration financière des papes, sur leurs revenus multiples, les attributions des employés, l'emploi des fonds, etc. La courte brochure du P. Kœnig est une très consciencieuse étude, faite sur documents, en particulier sur les registres de Clément V. Contrairement à l'opinion commune qui attribue au pape Jean XXII la création ou tout au moins la réorganisation presque intégrale de la trésorerie papale, l'auteur prouve qu'en somme cette administration fonctionnait déjà sous Clément V, et même, en grande partie, sous Boniface VIII. J. D., S. J.

Le Cardinal d'Ossat, *évêque de Rennes et de Bayeux (1537-1604), sa vie, ses négociations à Rome*, par l'abbé Degert. Paris, Lecoffre, 1894. In-8, pp. xiii-403. Prix : 7 fr. 50.

Voilà une biographie particulière qui sur plusieurs points confine à l'histoire générale de la France et de l'Église. C'est de plus une thèse présentée en vue du doctorat ès lettres; dûment approuvée et soutenue, elle a fait de l'abbé Degert un docteur. On a donc droit de s'attendre, en la lisant, à goûter les fruits de l'érudition historique et les saveurs d'une bonne composition littéraire. L'attente sera-t-elle trompée?

Non, croyons-nous, pour ce qui est de la biographie. Car elle nous révèle pour la première fois ou nous confirme de nouveau tout ce que nous avons intérêt de savoir concernant un de nos plus grands diplomates, Arnaud d'Ossat : sa naissance modeste, mais légitime, ses études souvent troublées par des querelles d'école, entre autres par un engouement de jeunesse pour Pierre Ramus, ses progrès parallèles dans les connaissances humaines et dans la vertu, ses relations amicales avec les Marca, avec Jean de la Barrière, réformateur des Feuillants, avec Paul de Foix, etc. Nous voyons aussi, dans cette biographie, de quelle haute considération Arnaud d'Ossat jouit à Rome, pendant plus de

trente ans, et quels éminents services il eut occasion d'y rendre à la France, surtout au roi Henri IV.

C'est à ce moment que la biographie atteint au niveau de l'histoire et se confond avec elle : appréciation sévère, jusqu'à l'injustice, de la Ligue ; abjuration précipitée, quoique trop tardive, de Henri IV, ce qui rend son absolution plus difficile ; expulsion et rappel des Jésuites ; édit de Nantes et traité de Vervins ; réparation des ruines intérieures, rétablissement ou maintien des alliances extérieures, même avec les protestants et les Turcs, sans trop affliger le pape.

Oui, mais on se demande souvent si l'auteur, qui connaît bien la biographie de son héros, connaît aussi bien les grands faits de l'histoire. Il y a lieu d'en douter. On peut encore douter que la division, si embarrassée, de l'ouvrage soit naturelle, que les chapitres soient assez distincts les uns des autres et se suivent bien ; que le style, généralement correct, n'admette trop facilement le néologisme à côté des louables citations en bon vieux français.

Mais ce dont on ne peut aucunement douter, c'est du nombre considérable de fautes d'impression qui rendent telle phrase inintelligible, telle autre contradictoire. L'auteur n'a donc pas corrigé ses épreuves ? Nous affirmons que les dix-sept articles de son *errata* peuvent être hardiment quadruplés.

Ces observations, quelque dures qu'elles paraissent, ne nous empêchent pas de constater que cet ouvrage dénote une grande lecture et un travail consciencieux, de rendre hommage aux intentions de l'auteur, et d'entrevoir, grâce à lui, d'admirer même, en pleine Rome, la figure si française de l'illustre, habile, éloquent, honnête, modeste et pieux cardinal d'Ossat.

A. JEAN, S. J.

De Eusebii Cæsariensis duplici opusculo, περὶ τῶν ἐν Παλαιστίνῃ μαρτυρησάντων, scripsit Joseph Viteau. Paris, Bouillon, 1893. In-8, pp. 94. Prix :

Il s'agit d'une thèse de doctorat livrée au public après la soutenance. Le choix même du sujet trahit un esprit original, érudit et judicieux. Eusèbe de Césarée, dans son *Histoire ecclésiastique*, fait souvent allusion à des récits faits par lui de la vie et de la mort des martyrs. Ces opuscules, dont Bollandus et Henri de Valois déploraient la perte, ont été récemment découverts, au moins

en grande partie. Le περί τῶν ἐν Παλαιστίνῃ μάρτυρησάντων est un des plus intéressants, et les découvertes récentes nous mettent en présence d'un texte authentique grec du récit des martyres, et de deux versions syriaques d'un autre opuscule qui n'est ni la traduction ni même l'abrégé ou le développement du texte grec. Quelle est donc la relation du texte grec au texte syriaque, quel est le but précis de ces opuscules divers ? Voilà le problème à résoudre.

De l'étude attentive du texte grec, M. Viteau conclut que l'œuvre date des dernières années de la persécution de Dioclétien, et remarque avec raison que le ton du récit est celui de l'histoire, sec, nu, sans animation. Ce texte, qui a été inséré indûment entre le huitième et le neuvième livre de l'*Histoire* d'Eusèbe, pourrait être appelé de ce nom, qui donne bien sa caractéristique : *Annales religieuses de la persécution de Dioclétien en Palestine.* L'opuscule syriaque que l'édition anglaise de Cureton, en 1881, nous a rendu plus complet que l'édition romaine d'Asseman en 1748, est plus oratoire et sent l'homélie parénétique, non plus le récit. Il pourrait s'intituler *Notices biographiques sur les martyrs de la Palestine*, et semble avoir été composé, après la paix rendue à l'Église, par l'évêque de Césarée, pour mettre sous les yeux de ses fidèles les glorieux exemples des chrétiens qui ont souffert pour la foi. Cette distinction est très lumineuse, et bien fondée sur la lecture attentive des textes. Les preuves par lesquelles M. Viteau, à la suite de Cureton, établit que le texte primitif des deux opuscules a été grec, et que les versions syriaques ont été faites sur un texte grec, me paraissent évidentes (p. 67 et suiv.). Reste donc encore le texte primitif à découvrir. Il y a peu de tableaux sans ombre. L'ombre, ici, c'est le style latin, pénible, obscur, parfois incorrect (cf. p. 36, *quæ quidem*, etc.; p. 8, *id impedimento erat quod*....), qui fait acheter trop cher au lecteur les richesses du fond.

J. LE GÉNISSEL, S. J.

Histoire de l'écriture dans l'antiquité, par M. Philippe Berger. Deuxième édition. Paris, Imprimerie nationale ; Hachette, 1892. Gr. in-8, pp. xxiv-389. Prix : 10 francs.

Les *Études* n'ont pas encore loué ce livre sobre et clair, magnifiquement illustré, habilement et sagement rédigé par un savant

de premier ordre. Un tiers, ou un peu moins, est consacré à l'écriture d'avant l'alphabet : dessins, figures, hiéroglyphes ou syllabaires américains, chinois, assyriens, cypriotes, égyptiens, hittites. C'est la partie la plus neuve, la plus exposée à vieillir, on l'avoue, surtout en ce qui concerne Chypre et le monde héthéen.

La genèse et l'expansion de l'alphabet, de la branche araméenne surtout, sont retracées avec beaucoup de critique et de lumière (négligeons quelques propos un peu prétentieux de « transformisme »), avec une puissance d'enchaînement qui nous fait, à peu de chose près, souscrire aux termes du résumé que voici (p. 365) : « Rien n'est imposant comme cette marche de l'alphabet à la conquête du monde. Elle a quelque chose du caractère irrésistible et fatal des grandes invasions. En face des migrations des peuples qui lancent périodiquement l'Orient sur l'Occident, nous voyons l'alphabet phénicien remonter le courant. Après s'être établi dans le bassin de la Méditerranée, il pénètre dans le centre de l'Asie de trois côtés à la fois : tandis que l'alphabet indien s'empare peu à peu de toute la région située au sud de l'Himalaya et rayonne jusque sur le Thibet et la Mongolie, l'alphabet syriaque s'avance directement à travers le plateau central et lance une pointe hardie jusqu'en Chine; au nord, enfin, nous avons vu l'alphabet gréco-italiote, après avoir contourné l'Europe, devançant les voyageurs modernes, pénétrer à son tour dans les plaines de la Sibérie; et ces trois branches de l'alphabet, parties dans des directions opposées, se sont rencontrées et sont venues se heurter aux murailles de la Chine. C'est la marche de la civilisation, et les différents degrés de perfection ou de dégradation de l'alphabet correspondent aux différents degrés de développement des peuples. »

Ce livre, écrit d'abord, en souvenir de l'Exposition de 1889, pour le Musée pédagogique, ne s'adresse pas directement aux enfants et ne leur serait pas mis en mains sans quelque inconvénient ; mais il doit contribuer largement à l'éducation archéologique du « grand public » français. Ajoutons que l'auteur non seulement est juste envers ses devanciers, mais s'efface, lui, complètement devant son sujet qui se trouve être l'histoire des découvertes et de la science modernes aussi bien que de l'écriture

antique. Signalons aussi quelques pages finales sur l'avenir de l'écriture et de l'orthographe.

G. CHAMBEAU, S. J.

La Bretagne aux derniers siècles du moyen âge (1364-1491), par A. de la Borderie. Rennes, Plihon et Hervé. In-18, pp. 285. Prix : 3 francs.

Ce volume, qui fait suite à la *Bretagne aux grands siècles du moyen âge* (v. *Études*, *Partie bibliographique*, mars 1894), a été publié dans les mêmes conditions, et nous donne le résumé des conférences faites à la Faculté de Rennes en 1892-93. Il renferme l'histoire de la Bretagne depuis l'avènement de la maison de Montfort jusqu'au mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII. C'est une période de paix intérieure et de grande prospérité, après le triomphe de l'autorité centrale sur les grands vassaux, sous l'habile et sage administration des ducs qui gouvernent avec le concours des États. Dans la longue lutte entre la France et l'Angleterre, quoique toujours sympathique à la France, la Bretagne ne voulut jamais livrer ni à l'une ni à l'autre son indépendance nationale dont elle était si jalouse, et ce ne fut qu'après une résistance obstinée, qu'à la fin du quinzième siècle elle perdit son indépendance politique, tout en conservant son autonomie administrative.

Dans un exposé clair, précis et rapide, M. de la Borderie nous fait assister aux intéressantes péripéties de l'histoire de la Bretagne, s'arrêtant avec complaisance devant les belles figures historiques du duc Jean IV, de Clisson, de Richemond, de saint Vincent Ferrier, d'Anne de Bretagne surtout, « la suprême incarnation de la race » dont les Bretons ont bien le droit d'être fiers.

A toutes ces causes d'intérêt ajoutons des documents inédits, des éclaircissements et des rectifications sur quelques faits, qui donnent un nouveau prix à cette œuvre historique.

L. BOUTIÉ, S. J.

Mémoires de Madame la duchesse d'Abrantès. *Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*. T. V et VI. Paris, Garnier (s. d.). 2 vol. in-12, pp. 562 et 586. Prix : 3 fr. 50, chacun.

Deux nouveaux volumes des *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, le cinquième et le sixième. Ils commencent en 1804, au camp de Boulogne, et finissent en 1807, à la première expédition de Portugal. Comme dans les deux premiers (nous n'avons pas reçu le troisième et le quatrième), on y trouve de petits babillages autour de grands événements. Il y a de tout dans ces Mémoires. « C'est une réunion de tout ce qui, pendant un certain nombre d'années, a passé devant les yeux de celle qui écrit. C'est une mosaïque des plus variées entourant une figure principale et lui servant de cadre. » Voilà comment Mme Junot définit elle-même ses Mémoires. La figure principale, c'est naturellement Napoléon, qu'elle adore; mais elle ne se borne pas, comme elle dit, à *ne* parler *que* de l'empereur. « Il marche entouré de cette troupe, fort remarquable au reste par elle-même, mais qui prend et reçoit un intérêt positif de ses rapports avec lui » : les vingt-quatre grands officiers de l'Empire. « Hélas ! ajoute-t-elle, la foudre en a beaucoup brisé !... et les autres ! » (T. V, p. 11.)

Ceci était écrit vers 1832, et le dernier mot est une allusion au maréchal Soult, qu'elle poursuit de sa rancune de femme blessée dans ses intérêts et ses affections. « Petite peste ! » disait déjà d'elle l'empereur, qui se défiait de son cailletage. N'allons pas lui demander de l'impartialité et du sang-froid, mais elle pourra nous intéresser tout le long de ses dix volumes par des propos interrompus où la plume court à bride abattue. On lit d'abord les anecdotes les plus piquantes, et puis l'on revient aux autres ; c'est comme dans un panier de cerises : vous choisissez les plus belles, et pour peu que vous soyez gourmand, tout y passe.... Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que nous trouvons du charme au bavardage de cette caillette, et que, sous Louis-Philippe, malgré les critiques et les allusions aux choses du temps, malgré la renaissance de l'esprit napoléonien, on n'ait pu le supporter jusqu'au bout. Il faut que nous soyons, en ce temps-ci, bien entichés des souvenirs de l'Empire, puisque cette avalanche de Mémoires n'empêche pas le public d'en désirer encore et toujours.

A. BOUÉ.

I. — Mes Souvenirs, par le général DU BARAIL. T. I (1820-1851). Avec un portrait. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 452. Prix : 7 fr. 50.

II. — **Le Général Chanzy,** par G. Félix. Tours, A. Cattier, 1893. In-8, pp. 240. Prix : 2 fr. 25.

I.— La vogue est aux *Mémoires* et aux *Souvenirs*. Mais combien sont moins intéressants que ceux de Du Barail ! Le général est cet officier supérieur que le maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République, ne voulut pas mettre à la retraite avec les généraux de Lartigue, Bataille, Bourbaki et Montaudon, lorsque le général Gresley, ministre de la guerre, sous la pression de la gauche, prétendit le lui imposer. Le maréchal préféra donner sa démission de président de la République, plutôt que d'infliger cette disgrâce à l'un de ses compagnons d'armes. « Qu'a fait Du Barail, disait-il, un de nos meilleurs officiers généraux de cavalerie ? Qu'avez-vous à lui reprocher ? »

Personne ne sera tenté, en lisant ce volume, d'accuser l'auteur de se mettre en scène dans un but de vaine gloire. Ce n'est pas pour exalter sa bravoure que le général Du Barail a voulu parler des choses et des hommes d'Afrique. Là, au reste, il n'est pas question de lui principalement. Des centaines de braves soldats, figures captivantes, passent et repassent devant lui, non pas comme en présence d'un héros de drame, mais d'un témoin, d'un acteur mêlé à ces glorieux événements. Les spahis, les turcos, le plan de Lamoricière pour la conquête de l'Afrique, la smala d'Abd-el-Kader, Isly, Zaatcha, les Arabes, la révolution de Février, le coup d'État, forment autant de chapitres où les traits de valeur, les anecdotes, les propos intimes encore peu ou point connus captivent le lecteur, le font vivre dans ces montagnes tour à tour brûlantes ou glacées, et le mènent au combat avec les braves d'Afrique. Alors, non seulement on pardonne au général de parler aussi de lui, mais en achevant son récit on lui demande de continuer au plus tôt ses *Souvenirs*, où tout Français aime à retrouver ces figures de guerriers dont plusieurs ne font qu'apparaître et s'évanouir dans un rayon de gloire. En soldat de la vieille armée, Du Barail regrette la manière dont furent traités tant d'officiers supérieurs, en 1870-71, et des souvenirs attristants passent sous sa plume (p. 107). Dans les dernières pages du volume, l'auteur, fort de sa vieille expérience, exprime son avis sur la manière de gouverner les Arabes et de recruter les officiers indigènes nécessaires à l'armée d'Afrique.

Ce volume mérite le succès qu'il a obtenu. Puissent ces fortifiantes et instructives lectures d'histoire remplacer les fades et inutiles romans, — nous ne parlons que des meilleurs ; — tout y gagnera, même l'intérêt.

II. — En outre des notices biographiques sur Chanzy répandues dans plusieurs ouvrages, le héros de Coulmiers méritait qu'un livre entier fût consacré à redire son intelligence, son courage, ses mérites.

M. Félix, s'appuyant souvent sur M. Arthur Chuquet, nous montre son héros comme le type de l'honneur et du patriotisme, et, à ce titre, digne d'être offert en exemple, surtout à la jeunesse.

Chanzy, contrairement à certain avocat trop célèbre de la Défense nationale, déteste les grands mots, les paroles de rhéteur ; homme du devoir, il veut que ses actions parlent pour lui. Il n'est le courtisan de personne, ni sous le second Empire, où il a conquis tous ses grades sans intrigues, sans protection ; ni sous la troisième République, où il ne flatte point Thiers ni Gambetta. Homme simple et grand, il veut servir la France, être utile à son pays. En lui, nulle autre ambition : « Servir la patrie, disait-il, ce doit être notre seul but, notre unique pensée. » Et ce qui a fait Chanzy, c'est sa foi religieuse. Catholique, ses actions sont inspirées par sa croyance. Le chapitre Ier, *Caractère de Chanzy*, eût peut-être trouvé mieux sa place dans le cours de l'ouvrage, ou même à la fin, comme résumant la vie entière.

A. BARAUD.

Histoire de Mlle Le Gras *(Louise de Marillac)*, par la comtesse DE RICHEMONT. 4e édition. Paris, Poussielgue, 1894. In-12, pp. XVIII-394. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est pas nouveau, mais l'édition présente, nécessitée par les travaux de l'introduction de la cause en cour de Rome, renouvellera le succès qui accueillit les premières. L'auteur a vraiment trop d'humilité en écrivant que son travail n'est pas digne du titre qu'il porte.

Comme l'a remarqué Mgr Mermillod, il est des plus attrayants et des plus utiles. Attrayant, il l'est assurément à cause du sujet traité : la part considérable prise par Mlle Le Gras dans la fondation des Filles de la Charité, appuyée sur des documents nouveaux,

lettres précieuses adressées à la fondatrice par son directeur, Mgr Le Camus, évêque de Belley et disciple de saint François de Sales, par saint Vincent de Paul et par Michel de Marillac, enfin les écrits intimes très nombreux de Louise de Marillac. Très utile est ce livre, au moment où le travail de laïcisation se poursuit autour de nous ; il montre les vertus qu'exige des simples fidèles, et notamment des dames chrétiennes qui vivent dans le monde, la pratique des œuvres de charité. Quoi de plus propre à provoquer le zèle que l'exemple de Mlle Le Gras, qui mérita d'être choisie de Dieu pour aider saint Vincent de Paul dans l'établissement d'une congrégation si utile ?

En l'étudiant, on se souvient de ce cri d'enthousiasme arraché au rhéteur Libanius par la mère de saint Jean Chrysostome : « Quelles femmes il y a parmi les chrétiens ! »

A. BARAUD.

Monographies paroissiales *du diocèse de Marseille*, par l'abbé T. Brieugne. Fascicule I. Marseille, Imprimerie Marseillaise, 1892. In-8, pp. 109. Prix : 1 fr. 50.

M. l'abbé Brieugne réunit dans ce volume les intéressantes études publiées par lui dans l'*Écho de Notre-Dame de la Garde*. Écrites surtout pour les pieux fidèles qui y trouvent la notice de chaque paroisse, avec la description de l'église, les modifications successives, l'indication et les origines des œuvres diverses établies sur le territoire, ces monographies seront aussi d'une grande utilité à ceux qui s'occupent de l'histoire locale. Chaque article porte en note une longue liste d'auteurs à consulter par celui qui voudrait approfondir quelque détail. En outre, on y trouve une vue d'ensemble que ne donneraient pas les documents épars dans les bibliothèques.

Plusieurs photogravures viennent ajouter à l'intérêt du volume. Nous n'avons qu'un regret, c'est de ne voir encore dans le présent opuscule que dix de ces monographies, et nous encourageons l'auteur à poursuivre une œuvre si bien commencée.

E. SOULLIER, S. J.

Disputatio de ætate qua conscripta est Historia Augusta. Scripsit Henricus Vermaat, S. J. Lugduni Batavorum, apud Van Leeuwen, 1893. In-8, pp. 121.

A défaut d'autres documents romains sur la période impériale d'avant Constantin, il faut bien tenir compte du mauvais recueil biographique qu'on appelle l'*Histoire Auguste;* mais il y a nécessité de soumettre à la plus sévère critique les informations qu'il fournit. C'est ce qui explique comment une compilation si médiocre a provoqué tant de recherches. Les principaux travaux sont dus aux Allemands. Le P. Vermaat résume et combat dans sa brochure la thèse de Dessau et de Seek, déjà réfutée par Klebs et Mommsen. Ses conclusions sont à peu près celles de Hermann Peter. Il apporte son contingent de preuves pour démontrer à nouveau la pluralité des auteurs et pour fixer l'époque où ils ont écrit, entre 300 et 327. Il faudrait pourtant, d'après lui, remonter un peu plus haut pour quelques biographies de la série dioclétienne. S. D., S. J.

I. — **Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret,** publiés par le baron DE RUBLE. Paris, Huard et Guillemin, 1893. In-8, pp. XIII-240. Prix : 7 fr. 50.

II. — **Mémoires de M. Jaume,** *avocat au Conseil souverain, professeur à l'Université de Perpignan*, avec notes et introduction par M. l'abbé Ph. TORREILLES. Perpignan, Latrobe, 1894. In-8, pp. LXII-215.

I. — Les Mémoires de Jeanne d'Albret avaient déjà été publiés dans un volume, rare aujourd'hui, où ils se trouvent comme perdus au milieu de pièces historiques de la même époque. Ils sont peu connus, et M. de Ruble « les présente aux admirateurs de la reine de Navarre comme un document nouveau ».

On y lit à la fin : « Cependant je prieray ceux qui liront cecy excuser le style d'une femme qui a estimé le subject de son livre si excellent qu'il n'y a eu besoin de belles paroles pour le farder, seulement de la vérité, laquelle elle y a si fidèlement observée, qu'au moins si elle est dicte ignorante et imbécille, elle sera dicte véritable. »

A la lecture de ces Mémoires et de ces poésies dont le mérite littéraire est incontestable, personne ne sera tenté d'accuser l'auteur d'*ignorance* et d'*imbécillité*. La culture intellectuelle était à la hauteur de l'énergie du caractère chez cette princesse qui, au dire de d'Aubigné, « n'avait de femme que le sexe, l'âme entière

ès choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible ès adversités ». Mais, à moins de partager son fanatisme protestant, on ne saurait dire qu'elle *a fidèlement observé la vérité* dans cet écrit plein de passion, ardent réquisitoire contre ses ennemis, où « les accusations contre les chefs du parti catholique vont *jusqu'à l'invraisemblance* ».

Le savant éditeur a eu soin d'accompagner le texte de notes nombreuses qui l'éclaircissent, et y relèvent bien des erreurs.

Parmi les pièces justificatives se trouvent un document important imprimé pour la première fois, le manifeste des gentilshommes de Basse-Navarre contre la religion réformée, des lettres de Jeanne d'Albret, etc.

II. — Bien des Mémoires ont paru sur la Révolution et les derniers temps de la monarchie. Au milieu de l'abondance de documents souvent contradictoires qu'ils renferment, la critique historique n'a pas peu à faire pour arriver à la vérité. Les nouveaux Mémoires publiés par M. l'abbé Torreilles offrent des garanties de sincérité et de vérité que l'on ne trouve guère dans la plupart de ces écrits, trop souvent inspirés par l'amour-propre et l'esprit de parti. Leur auteur n'est pas un personnage historique entretenant le public des événements politiques auxquels il a été mêlé, faisant l'apologie de ses faits et gestes comme diplomate, ministre, homme de guerre, etc. C'est un simple bourgeois de province, notant au jour le jour les incidents de sa vie de famille, les faits divers qu'il observe dans la société qui l'entoure. Longtemps en contact avec toutes les classes de la société roussillonnaise, c'est un témoin clairvoyant et sincère des mœurs et de l'état d'esprit de cette société dans la dernière moitié du dix-huitième siècle.

La bourgeoisie à laquelle il appartenait comptait alors beaucoup de familles aux mœurs simples et profondément chrétiennes. Les enfants y étaient nombreux, et beaucoup embrassaient l'état ecclésiastique. Les belles physionomies de prêtres et d'évêques que Jaume a l'occasion d'esquisser donnent une bonne opinion du clergé de ce diocèse ; la plupart de ses membres s'honorèrent en refusant le serment à la Constitution civile. Moins édifiants sont les détails qu'il nous donne sur les couvents et les monastères, où le relâchement avait pénétré, et qui refusaient de se laisser réformer.

Sur l'enseignement public, sur l'Université de Perpignan, où il fut si longtemps professeur et même recteur, on regrette qu'il ne nous ait pas laissé plus de renseignements. M. l'abbé Torreilles a dû demander à d'autres sources les documents pour composer son *Mémoire sur l'Université de Perpignan en* 1789. Jaume nous donne la liste « des hommes illustres, imbus des sciences divines et humaines, produits par cette Université qui fleurissait depuis quatre siècles ». Élève du collège des Jésuites pendant plusieurs années, il ne dit rien de leur enseignement. Un souvenir seulement pour les congrégations et les représentations théâtrales.

La physionomie de la magistrature à cette époque ressort des détails donnés sur quelques personnages et quelques faits principaux, en particulier sur l'expulsion des Jésuites, « suggérée en France par des philosophes en haine de la religion ». Le Conseil souverain du Roussillon fut le second des parlements ou cours souveraines qui déclarèrent leur Institut abusif. La pluralité des membres de ce Conseil leur était favorable ; mais la minorité qui était contre eux, ayant à sa tête le premier président de Bon, épia et saisit le moment où ceux qui composaient la majorité seraient empêchés de se rendre au tribunal pour y *suffrager*.

L'Assemblée de 1791 prescrivit un serment à tous les fonctionnaires publics. « Craignant que ce serment ne fût contraire à la religion, Jaume donna sa démission de la chaire de droit qu'il occupait depuis trente-cinq ans. La plupart des autres professeurs n'imitèrent pas ce bel exemple. Les derniers chapitres sont remplis de lamentations. Dépouillé par la Révolution de presque toute sa fortune, il compare les tristes années de sa vieillesse à celles de la jeunesse et de l'âge mûr, « qui par la bonté divine lui avaient donné un état agréable, honnête et décent », et l'état présent du Roussillon couvert de ruines, avec l'ancienne prospérité de cette province.

Enrichis d'une belle Introduction et de notes nombreuses par M. l'abbé Torreilles, ces Mémoires ne renferment pas seulement de précieux documents pour l'histoire provinciale : ils offrent un intérêt plus général et nous aident à mieux connaître l'ancien régime et la société française à la fin du dix-huitième siècle.

L. BOUTIÉ, S. J.

I. — **Souvenirs et Révélations.** *Histoire diplomatique de l'Alliance franco-russe, 1873-1893*, par Ernest Daudet. Paris, Ollendorff, 1894. In-8, pp. iv-331. Prix : 7 fr. 50.

II. — **Les Russes et la France,** par François Bournand. Paris, Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-8, pp. 377, avec gravures. Prix : 6 francs.

III. — **France et Russie**. *Roman historique*, par le comte A. de Saint-Aulaire. Paris, Calmann Lévy, 1894. In-18, pp. 320. Prix : 3 fr. 50.

I. — M. Daudet s'est proposé simplement de « tracer la voie aux futurs historiens de l'alliance franco-russe » (Préface, p. ii). De fait, les jalons sont plantés, le terrain est déblayé par endroits ; on voit, de Paris à Saint-Pétersbourg, les relations amicales commencer, s'interrompre, recommencer vingt fois, pour s'établir enfin solennellement sous le regard attentif et surpris de l'Europe ; c'est un spectacle instructif et intéressant.

Il reste des points où la vue est coupée. C'est un parti pris de M. Daudet (Préface, p. ii). Sans parler de la discrétion, cela témoigne d'un grand respect pour l'histoire : deux choses assez rares chez les auteurs de « Souvenirs et révélations ».

Là où l'on voit clair, les choses se sont-elles passées comme on les voit ? M. Daudet affirme qu'il ne craint pas « les démentis, au moins en ce qui est important » (Préface, p. iv). Sans doute, la notoriété de l'auteur, la mesure dont il use à l'égard de tant de régimes, de tant de personnalités diverses mêlées à l'histoire de l'alliance, préviennent en sa faveur. Mais, d'autre part, les faits étant si récents et si compliqués, les sources de renseignements si secrètes, ce contrôle serait aussi souhaitable qu'il est difficile.

Quoi qu'il en soit, une conclusion, insinuée d'ailleurs par M. Daudet, paraît incontestable : l'isolement de la France eût été moins pénible et moins prolongé, si, chez nous, les affaires étrangères eussent été confiées à des mains plus sûres ; l'alliance serait plus solide et plus féconde, si nos affaires intérieures étaient conduites avec la pensée que notre pays est et doit rester chrétien.

II. — M. Bournand s'adresse à « la jeunesse studieuse » (Introd. p. 13). Voilà pourquoi il y a dans son ouvrage des gra-

vures comme dans les livres de prix, des renseignements entassés comme dans un memento, des descriptions et des anecdotes empruntées longuement aux auteurs en renom. L'ordre des douze parties qui composent le volume n'est pas toujours fort logique. La plume de l'auteur, si habituée qu'elle soit à courir, bronche quelquefois. Mais les écoliers n'y regardent pas de si près. *Les Russes et la France* sont un livre fort intéressant. Il pourra être utile à tous ceux qui voudront « connaître un peu et aimer beaucoup » l'ethnographie, la géographie, l'histoire, les arts, la littérature, le commerce, la marine, l'armée, les origines et les gloires de nos alliés.

III. — *France et Russie* est un roman historique. M. de Saint-Aulaire semble affectionner ce genre. Peut-être serait-il plus digne de sa plume d'écrire l'histoire. Ce serait plus moral aussi. Oh! sans doute, l'auteur n'est pas un réaliste. Mais, à quoi bon nous montrer les jeunes nobles de France et de Russie ferraillant et fraternisant tour à tour devant des femmes qu'ils se disputent? Ni l'amour ni le duel n'avaient besoin de ce panégyrique indiscret; et on ne voit pas ce que l'alliance franco-russe y peut gagner.

PAUL DUDON, S. J.

I. — **Un Grand Français : le Cardinal Lavigerie,** par Xavier DE PRÉVILLE. Paris, Tolra, 1894. In-16, pp. 333, et 39 gravures sur bois. Prix : 5 francs.

II. — **Un Glorieux soldat : Mac-Mahon,** *maréchal de France, duc de Magenta*, par LE MÊME. Paris, Tolra, 1894. In-8, pp. 362, avec nombreuses compositions hors texte. Prix : 5 francs.

III. — **Gentilshommes ruraux de la France**, par Henri BAUDRILLART, de l'Institut. Publié par M. André BAUDRILLART, et précédé d'une notice biographique par Charles BENOIST. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. LXVIII-358. Prix : 10 francs.

IV. — **Histoire de Soulavie,** *naturaliste*, *diplomate*, *historien*, par MAZON. Paris, Fischbacher, 1893. 2 vol. in-8, pp. 299 et 277. Prix : 15 francs.

I. — Le nom du grand cardinal, comme celui de Mac-Mahon,

vivra longtemps dans la mémoire des Français et des Arabes. M. de Préville a voulu travailler à glorifier ce nom. Rien de bien nouveau dans ce livre, rien qui n'ait été publié dans ces derniers mois par les journaux et les brochures, mais tout bien coordonné, écrit simplement, de manière cependant à montrer dans tout son éclat cette grande figure. Aux faits bien connus de la vie publique du cardinal se mêlent des détails intimes, des traits, des mots piquants, qui révèlent son caractère et ses vertus. Enfin, sa mort édifiante, sa glorieuse sépulture, l'honneur qui en rejaillit sur la religion et la France, couronnent dignement un récit propre à charmer le lecteur, à élever son âme et faire admirer le héros du livre.

II. — Plusieurs biographies et notices ont été publiées depuis un an sur Mac-Mahon ; toutes n'ont pas la même autorité. L'une des plus goûtées, et dont les appréciations politiques, militaires et religieuses sont les plus saines, sera celle de M. Xavier de Préville. La vie du glorieux soldat est là tout entière, écrite d'un style rapide, simple, parfois un peu négligé, toujours vivant.

Nombreux sont les documents qu'on peut consulter, et l'auteur de ce volume en a profité. Il a su tirer de la belle Vie du maréchal par le commandant Grandin quelques magnifiques pages. M. de Préville nous montre le *glorieux soldat* toujours poursuivi par « cette heureuse veine » qui ne l'a point abandonné, à peine blessé légèrement, bien que prenant part à plus de cent combats, atteint plus gravement, en 1870, d'une blessure qui lui enleva, *par bonheur*, le commandement de l'armée. Au chapitre v, deux beaux portraits d'Abd-el-Kader et de Bugeaud, qui forment un contraste saisissant.

Félicitons l'auteur de n'avoir pas partagé l'illusion du commandant Grandin sur les capacités militaires de Gambetta. Les torts de Mac-Mahon à l'égard du cardinal Lavigerie, son défaut de fermeté comme président de la République, montrent que le maréchal n'était pas fait pour la politique, auquel il fut condamné. Au chapitre xvii, on prouve qu'il n'est pour rien dans la capitulation de Sedan.

Si le prix de ce volume le rendait accessible aux maisons d'enseignement pour distributions de prix, la gravure de la page 169

serait avantageusement supprimée. Les enfants n'ont pas besoin d'avoir sous les yeux la toilette d'un bal à Berlin.

III. — M. Henri Baudrillart fut chargé par l'Académie des sciences morales et politiques de procéder à une enquête approfondie sur l'économie rurale de notre pays. A cette œuvre importante ont été consacrées les dernières années de sa vie laborieuse.

Entouré d'une vénération générale, ce grand homme de bien trouvait partout le meilleur accueil dans ses voyages, entrepris pour voir de près les petits et les grands propriétaires, ainsi que les ouvriers agricoles. Trois volumes rédigés par lui, un quatrième achevé par l'un de ses fils, le P. Baudrillart, de l'Oratoire, un érudit de marque, ont donné l'exposé très exact de la condition matérielle et morale des agriculteurs français dans cette fin de siècle.

Cette enquête fut d'autant mieux conduite, que le savant économiste était un chrétien convaincu, et son œuvre prouve, une fois de plus, que le souci des choses éternelles n'enlève rien à la clairvoyance de l'esprit en ce qui touche aux intérêts matériels.

Mais M. Baudrillart, pour qui la France ne date pas d'un siècle, avait le culte des ancêtres, et c'est avec une sorte de piété filiale qu'il a voulu faire connaître les principaux gentilshommes ruraux des trois siècles passés.

Dans le livre que nous annonçons, l'auteur remonte jusqu'au seizième siècle, et nous parle du journal savoureux et instructif d'un châtelain de Normandie, le sire de Gouberville. Olivier de Serres, au sortir des guerres de religion, nous y apparaît comme un patriarche au milieu de ses enfants, de ses champs, de ses serviteurs ; lui, dont Bernard Palissy a dit : « Je l'ai chanté toute ma vie, et je le chanterai après ma mort. »

Dans Noël du Fail on voit le savant magistrat, le peintre aimé et malicieux des mœurs rurales. Dans le marquis de Mirabeau sont abordés et étudiés les plus importants problèmes de l'économie rurale et politique. Montchrétien de Vatteville se montre plein de sollicitude pour ceux qui se consacrent au dur labeur de la terre ; le marquis de Turbilly est un agriculteur économiste, théoricien et praticien, se livrant aux travaux qui enrichissent le sol.

Amusante et sérieuse du même coup est l'étude sur M. de Montyon, qui a voulu honorer la vertu ; seigneur rural à l'écorce rude, mais bienfaisant et généreux; écrivain aux idées neuves et hardies. Avec Léonce de Lavergne on arrive au dix-neuvième siècle : ses profondes études des choses rurales l'ont mis au premier rang parmi les agronomes ; il s'est occupé du « ménage des champs ». Le temps lui a manqué pour faire passer dans l'ordre des réformes accomplies tant d'idées sages et pratiques lentement mûries.

Enfin, M. de Falloux a montré combien c'était une chose noble qu'une existence vouée à l'agriculture. Les années consacrées à cette occupation furent les meilleures pour cet homme que la politique avait agité. — L'idée dominante de l'œuvre de M. Baudrillart est un chaleureux appel aux riches pour les inviter à habiter leurs terres, et à les apprécier « autrement que par les revenus qu'on peut en tirer à distance », et qu'on dépense si largement dans les villes.

IV. — *Soulavie :* ce nom est peu connu, bien que celui qui l'a porté soit auteur ou éditeur d'une cinquantaine de volumes où nos historiens modernes ont largement puisé. Nous avouons préférer surtout en lui le naturaliste. M. Mazon est son compatriote : c'est assez dire pourquoi Soulavie a tenté sa plume.

L'auteur nous le montre, dès sa jeunesse, passionné pour la géologie ; devenu prêtre, quittant, par malheur, sa province pour la capitale, et là, fréquentant les plus mauvais philosophes de l'époque : Diderot, d'Holbach, d'Alembert ; risquant de perdre complètement sa foi pour obtenir des honneurs. Aussi ne faut-il point s'étonner s'il s'associe avec passion à la Révolution de 1789, par ses écrits et son action, au point de devenir ardent jacobin. En 1790, il ne craint pas de prêter le serment constitutionnel, et s'égare si complètement qu'on l'entend affirmer que *la Liberté est la divinité actuelle des Français.* Cette erreur de l'intelligence prépare l'erreur dans la conduite, où le malheureux vient aboutir. Il soutient le mariage des prêtres, se marie lui-même, au désespoir de la pieuse mère que Dieu lui a donnée. Soulavie est sur la pente qui le mène à l'abîme.

Ses titres comme naturaliste sont, notamment, l'*Histoire naturelle du Vivarais... de la France méridionale... du Languedoc*,

les Époques de la nature; comme historien : le *Bréviaire des Nations*, des *Mémoires*, *Histoire de la décadence de la Monarchie française*, *Pièces inédites sur Louis XIV*, *Louis XV* et *Louis XVI.*

Fourvoyé dans le milieu révolutionnaire, ses actes deviennent de la folie. Il veut le jugement du roi, et cependant proclame ce prince honnête homme, — l'envoi d'une armée à Rome pour saisir le Pape, les cardinaux, les amener en France et les jeter dans un séminaire pour y apprendre les libertés de l'Église gallicane, — l'extermination des infâmes brigands de la Vendée, dont le crime est de mourir pour Dieu et le roi qu'il a aimés. L'ambition et l'orgueil le jettent dans la diplomatie. Nommé ministre à Copenhague, puis résident de France à Genève, il écrit en termes chaleureux à Robespierre, dont il est le professeur pour la politique étrangère, l'appelant du nom de *cher* Robespierre. Aussi prêtres et émigrés sont ses *bêtes noires*. Il est dénoncé, révoqué, conduit en prison à Paris comme un scélérat. Après avoir joué un certain rôle sous Bonaparte, il meurt réconcilié avec l'Église. Sa mère, nouvelle Monique, par ses larmes et ses prières, avait obtenu la conversion d'un fils révolté.

Ouvrage très documenté, terminé par une table des noms de personnes cités dans les deux volumes; très utile pour les recherches historiques et biographiques.

A. BARAUD.

Les Sociétés africaines, leur origine, leur évolution, leur avenir, par A. de Préville. Paris, Firmin-Didot, 1894. In-8, pp. XIII-345, avec 10 cartes. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, M. A. de Préville condense tout ce que l'on sait actuellement sur les diverses races qui habitent l'Afrique et qu'il décrit en les classant sous des groupements nouveaux, d'après les zones qu'elles habitent : zone des déserts, zone des montagnes, zone équatoriale, et d'après leurs mœurs et conditions d'existence : région des pasteurs cavaliers, pasteurs chameliers, pasteurs chevriers, pasteurs vachers. Il subdivise ces zones ou régions d'après les produits du sol : manioc, bananes, éleusine, etc. Il nous initie aux mouvements de chacune de ces races, donne leurs caractéristiques et les conditions de leur régénération sociale. Il espère beaucoup de la race noire; mais il nous faut attendre longtemps encore : ce n'est pas en cinquante

ans qu'on fera exécuter au Noir ce que nous avons mis vingt siècles à accomplir. Nous voudrions pouvoir croire à ce futur développement de la race noire; mais nous craignons fort que l'importation continue de la poudre, des armes à feu et de ce poison violent qu'on appelle l'alcool de traite ne détruisent peu à peu cette pauvre race trop méprisée par les conquérants modernes.

Le livre de M. Préville est une source précieuse de renseignements pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui s'intéressent à la fameuse question du partage de l'Afrique.

A.-A. FAUVEL.

Impressions de voyage dans Paris, par le baron LAFOND DE SAINT-MUR. Paris, Savine, 1893. In-12, pp. 430. Prix : 3 fr. 50.

Paris est si vaste, si divers, qu'il peut fournir des matériaux à tous les poètes, à tous les artistes, à tous les littérateurs, voire même à M. Lafond de Saint-Mür, voyageur regardant les maisons et leurs enseignes, s'enquérant de l'étymologie des noms de rues, fouillant les monuments anciens, parcourant les musées, les boulevards, potinant, racontant, s'arrêtant parfois avec une simplicité charmante devant l'étalage d'un éventailliste ou d'un confiseur : bref, un Parisien flânant ailleurs qu'au boulevard des Italiens et laissant marcher sa plume, après avoir exercé ses yeux. Tout n'est point cependant à louer dans cette promenade fantaisiste et fort intéressante. L'honorable sénateur ne tombe pas du haut mal, comme M. de Ménorval, quand il voit une soutane, mais il est voltairien à son heure. Il blâme (page 19) les historiens qui « ont si injustement flétri le sage empereur Julien du nom d'apostat ». Comment alors le dénommer? De chrétien, de lecteur à l'église de Nicomédie, il se fait affilier aux sciences occultes, renie son passé et devient persécuteur. Allons, M. de Saint-Mür ferait bien de nous dire ce qu'il admire en Julien. Serait-ce le talent de rhéteur, d'opportuniste hypocrite, talent remarquable chez ce parfait menteur? M. de Saint-Mür n'aime pas les Jésuites ; et s'il a des tendresses pour l'apostat Julien, il insinue sans preuves, sans examen, qu'en 1618 les Jésuites furent (dit-on) accusés d'avoir incendié la grande salle du Palais de justice.

A. LEFEVRE.

BELLES-LETTRES

Prévost-Paradol. *Étude, suivie d'un choix de lettres*, par Octave Gréard, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1894. In-16, pp. 305. Prix : 3 fr. 50.

Il y a deux parties dans ce volume : une attachante *Étude*, due à la plume fine et élégante de M. l'académicien Gréard ; — des lettres inédites de Prévost-Paradol, la plupart à ses camarades Taine, Gréard, Ludovic Halévy, nous contant de manière charmante sa jeunesse, ses débuts dans la vie de publiciste, ses années d'enseignement à Aix, ses succès ou ses échecs académiques, ses idées toujours intéressantes, ses espérances toujours fières, et déçues presque toujours, jusqu'au naufrage suprême de sa fin tragique.

De l'étude comme des lettres se dégage, séduisante à bien des égards, la figure de l'auteur de la *France nouvelle*. Et si l'on avait quelque méfiance contre la partialité attendrie de M. Gréard, qui fut le condisciple, à l'École normale, de Prévost-Paradol, et resta toujours son intime ami, qui professe d'ailleurs les mêmes idées libérales, on trouvera dans ce volume plus d'un témoignage qui paraîtra moins suspect aux lecteurs catholiques.

Outre en effet que Prévost-Paradol admira beaucoup Lacordaire et Mme Swetchine, et exprima hautement cette admiration, malgré les sourires des sceptiques, tout comme il rendait hommage à saint Vincent de Paul, et parlait éloquemment de l'éloquence chrétienne, il entra dans l'amitié des Dupanloup, des Montalembert, des Falloux, des Broglie, et força la sympathie même de Louis Veuillot.

« Je vous lis toujours avec bonheur et admiration, lui écrit Montalembert. Dieu vous a donné une plume, et, ce qui vaut bien mieux encore, un cœur dont vous devez rendre compte à votre temps. »

Irréligieux, sceptique, mais *libéral*, comme on l'était alors, — comme on ne l'est plus guère ! — il voulait séparer l'Eglise de l'État, mais avec la louable intention de donner à l'Église toutes les libertés qui lui sont dues. Et non seulement, malgré sa vivacité de polémiste, il prenait garde de ne pas froisser des croyances

dont l'humanité vit depuis tant de siècles ; mais encore il respectait l'influence légitime de l'Église, et proclamait sincèrement la religion chrétienne « la plus humaine et la plus miséricordieuse qui ait paru sur la terre ».

Voilà pourquoi Mgr Dupanloup lui disait : « Je suis touché de l'élévation, de la profonde sensibilité, de la pénétration si délicate avec laquelle vous appréciez l'influence de la religion dans les bonheurs ou dans les malheurs de la vie... On ne peut pas ne pas sentir que vous inclinez vers Dieu, peut-être plus que vous ne pensez, par les meilleurs instincts de votre âme, et par cette sorte de christianisme latent qui est au fond de tous les cœurs droits, honnêtes, généreux. »

C'est ce que, sous une forme plus vive, exprimait Louis Veuillot, quand il lui écrivait en 1868 : « J'honore tout ce que votre livre me montre de réflexion, de droiture, de vrai courage et de beaux chemins tracés pour arriver plus haut. Je ne crois pas que vous puissiez rester où vous êtes... Mais pour monter vous avez le jarret, et même, Dieu merci, les ailes. »

Il y avait en effet bien des parties généreuses dans l'âme de cet homme qui, fils d'une actrice parisienne, s'étant élevé presque seul, et ayant été de bonne heure livré au dissolvant de lectures philosophiques dangereuses, — les lettres qu'il écrit du collège sont à cet égard significatives, — fut, dans une époque troublée, difficile, protégé contre presque toutes les surprises de la vie par un sentiment très fort de la dignité humaine, par cette sorte de religion de l'honneur que dans une belle page il a montrée soutenant encore les nations d'où la vertu et la religion se sont retirées, comme un lambeau d'écorce soutient et fait vivre encore l'arbre au tronc pourri sur le bord du ruisseau !

Aristocrate il fut vraiment, ayant, dans les affaires de la vie, l'horreur de ce qui salit ; en littérature, le goût de tout ce qui est élevé, délicat ; en politique, la haine de l'égalité niveleuse, du despotisme à une tête ou à un million d' « Ilotes » ; tous ses projets de réforme tendant à une monarchie constitutionnelle, ou à une démocratie parlementaire, où le pouvoir appartiendrait à l'élite. Toutes ces idées, qu'expose avec une grande clarté M. Gréard, elles sont bien loin de nous ! Elles n'en sont que plus intéressantes à étudier, — quelque mélancolie qui naisse de cette étude, — pour nous faire voir combien ce qu'on fait souvent

ressemble peu à ce qu'on veut faire, quelle œuvre bien différente de leurs rêves est sortie des efforts, moins éclairés que généreux, il est vrai, de ceux qui luttaient de 1850 à 1865 pour former cette France nouvelle !

Et puis ceux qui voient de près la jeunesse d'aujourd'hui, si grossièrement éprise des jouissances matérielles, ivre d'une ambition sordide qui par n'importe quels moyens tend à n'importe quelle fin, ne pourront s'empêcher de suivre avec sympathie — et regrets aussi — l'histoire de la jeunesse d'un homme qui, doué d'un grand talent, et, presque dès le collège, d'une réputation qui lui eût aplani la voie de la fortune, ne songea pas un instant à faire de son esprit métier et marchandise, mais supporta allègrement la pauvreté ou la gêne, en travaillant, en défendant ses idées, en attendant des jours meilleurs.

Insuffisante sans doute la religion stoïcienne de l'honneur ! Mais préférable encore à la religion du succès, qui semble bien être celle d'aujourd'hui !

C'est à cette religion de l'honneur, pense M. Gréard, qu'il sacrifia sa vie, lorsqu'en 1870, au lendemain du jour où il s'était rallié à l'Empire, qui promettait ces libertés qu'on devait, suivant lui, accepter de n'importe quel gouvernement, il apprit, à peine débarqué en Amérique, la nouvelle de la guerre, signe de l'effondrement prochain.

Il se tua, laissant de son mariage avec une protestante trois enfants, dont deux filles baptisées au temple.

Aujourd'hui, seule survivante, la plus jeune de ses filles — on apprendra sans doute ce détail avec intérêt, peut-être avec émotion, comme moi-même — est, avec la sœur de Prévost-Paradol, religieuse dans l'Ordre de Notre-Dame de Sion. Son autre fille est morte, il y a quelques années, au moment de prendre le voile.

Comment ne pas espérer de l'immolation de ces trois existences le rachat mystérieux des erreurs du père et de sa triste fin ?

LOUIS GABRIEL.

La Vie mystique, par Édouard SCHURÉ. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. IX-228. Prix : 3 fr. 50.

Je ne vois pas, mais pas du tout, ce qu'il y a de mystique dans ce livre ; c'est, peut-être, que je ne suis pas initié, et que les vers de M. Schuré ne sont pas pour les commençants.

Voici pourtant l'idée que mon âme bourgeoise se fait de cette « vie mystique », voici la leçon que semblent répéter ces étranges poèmes : Aime, aime au hasard de ton caprice, et ne te refuse aucune joie des sens; mais, en même temps, grise-toi de mots obscurs et sonores, qui transfigurent, à tes yeux et à ceux du monde, l'histoire, d'ailleurs banale, de tes amours. Les autres poètes aiment *Florence* tout simplement et n'y mettent pas plus de mystère, mais le poète initié s'adresse en ces termes à son amie :

A travers toi, Florence, et ton âme de feu,
Ainsi je vois le monde et l'abîme de Dieu.
Dans le miroir profond de tes noires prunelles,
Brillent les vérités, sublimes, éternelles. (P. 59.)

C'est la vie mystique.

Autre secret. Si jamais vous êtes las de contempler tant de choses « à travers l'âme de feu de *Florence* », et si, ô poète, il vous prend fantaisie d'aller « voir tous les dieux » dans les yeux de *Lieta*, alors, pour vous calmer la conscience, dites-vous que *Florence* c'est *Melidonis*, et que Melidonis c'est *Lieta*.

Je ne suis plus Melidonis,
Je deviens Lieta. (P. 134.)

C'est encore la vie mystique.

A moins qu'il ne faille chercher le mysticisme dans la façon dont M. Schuré traite le vers français.

La *Muse d'Éleusis* est bien clémente à son fidèle, si elle lui passe des vers comme ceux-ci :

Le crépuscule couve sur l'immensité. (P. 76.)
... Disent : « Nous sommes, nous sommes les nations. (P. 90.)
Divins amants dans leur délire,
Ils entre*voient* le grand secret. (P. 23.)

ou encore :

Revêts, ô vivante,
Ton ombre mouvante,
Rends-moi ton *respir*.

et cette trouvaille :

Ni la mort, ni la vie, *et ni* la renaissance. (P. 117.)

Vétilles sans doute, et qu'on remarquerait à peine si on était pris dans un courant de vraie poésie; mais, hélas! c'est ce que j'ai vu de plus clair dans ce livre. Peut-être y a-t-il autre chose;

mais pourquoi n'est-ce pas plus net et plus pur? je ne demandais pas mieux que d'admirer et de comprendre.

H. BRÉMOND, S. J.

La Poésie lyrique et satirique au moyen âge, par Léon CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lauréat de l'Institut. Paris, Lecène et Oudin, 1893. In-12, pp. 240. Prix : 1 fr. 50.

Ce volume est publié dans la collection des Classiques populaires, et ce n'est pas le moins curieux. Je ne sais même s'il en est un seul qui fournisse plus de renseignements nouveaux ou ignorés sur l'histoire littéraire. L'Introduction est particulièrement instructive et montre que l'auteur n'ignore aucun des secrets de la formation de la poésie française. Lisez, par exemple, le paragraphe sur le Vers et la Rime, et vous verrez comment le vers latin rythmique et populaire de quinze syllabes a pu donner à notre versification française la plupart de ses rythmes. On voudrait insister là-dessus, si c'était ici le lieu; car c'est intéressant, et en somme fort clair.

Mais si accessible qu'il essaye de la rendre au grand public, l'érudition de M. Léon Clédat aura peine, je le crains, à franchir le cercle des lettrés de profession. Ce n'est pas sa faute, il faut le reconnaître, mais bien celle du sujet. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse pour rendre populaires les poètes du moyen âge, on aura beau les proclamer dignes de prendre rang parmi les classiques, on n'arrivera pas à rendre Rutebeuf classique comme Racine, à populariser Bertrand de Born à l'égal de Corneille, ni même Colin Muset, malgré son joli nom, à l'égal de La Fontaine.

Encore que Boileau ignorât les grandeurs du moyen âge chrétien, il avait bien quelque raison de commencer l'histoire de notre poésie à Villon et à Marot, et de méconnaître l'art confus de nos vieux romanciers. Cet art pouvait être populaire autrefois quand le peuple parlait le même langage, mais il ne l'est plus aujourd'hui. Et s'il est permis d'appliquer à ce sujet les jolis vers de Marot sur l'amour, disons avec lui, en les défigurant un peu :

Il faut d'abord que la langue on refonde,
Et qu'on la mène ainsi qu'on la menoit
Au bon vieux temps.

Jusque-là, les linguistes pourront se plaire à la naïveté de cette langue et analyser ses transformations depuis le latin populaire jusqu'au français moderne, les littérateurs pourront admirer les gestes héroïques chantés par nos vieux trouvères, et les hommes de foi y retrouver l'inspiration chrétienne, trop souvent absente des poèmes lyriques et satiriques, nous souscrirons sans peine à leurs éloges, mais à la condition pourtant qu'on ne nous impose pas cette poésie parmi les classiques populaires. Elle n'a ni la simplicité de pensée ni la forme naturelle et définitive qu'on exige dans les classiques, et ne pouvant plus être comprise du peuple, elle ne saurait jamais redevenir populaire.

A. DES GRÉES.

Nicolas Coeffeteau, *dominicain, évêque de Marseille, un des fondateurs de la prose française, 1574-1623.* — Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Ch. Urbain, ancien élève de l'École pratique des Hautes-Études, licencié ès lettres. Paris, Thorin, 1893. In-8, pp. 415. Prix : 5 francs.

Il faut beaucoup de travail et de recherches pour écrire un pareil livre, et M. Ch. Urbain, s'il n'a pas découvert beaucoup d'inédit, — ce qui après tout n'est pas nécessaire, — a lu et bien lu beaucoup d'imprimés.

Les trois premiers chapitres, consacrés à la biographie de Coeffeteau, sont intéressants; ils sont un peu longs peut-être, mais comme il est difficile de ne pas tout dire! Balzac, Vaugelas, Théophile, Malherbe, Valladier et Peiresc, qui doit tant à M. Tamizey de Larroque, connurent et estimèrent Coeffeteau ; l'auteur, qui sait à merveille son dix-septième siècle commençant, traite avec tous ces écrivains comme avec de vieux amis. La lutte entre le ministre de Charenton, Pierre du Moulin, et l'évêque de Marseille, rappelle le souvenir de notre P. Garasse, qui mettait dans sa polémique moins de forme que le savant dominicain, oh! beaucoup moins, mais qui pourtant frappait parfois fort juste.

L'auteur m'en voudra-t-il de critiquer sa division : L'homme et l'œuvre? Les deux parties rentrent l'une dans l'autre, et M. Ch. Urbain a bien dû s'en apercevoir quand il a écrit son livre : il n'a pu narrer la vie sans parler des œuvres, et il n'a pu parler des controverses, des œuvres oratoires, ascétiques et morales,

des traductions, sans revenir sur des événements déjà racontés. « Pourquoi séparer la vie de l'œuvre? dit quelque part M. Brunetière. Il ne faut pas séparer ce qui est inséparable. »

Je m'en voudrais de terminer par une critique, et je me plais à louer la justesse de vue, les recherches consciencieuses, et aussi, dans certains chapitres, le second par exemple, l'habileté de mise en œuvre. Une table de noms propres indique dès l'abord aux chercheurs pressés la page qui les intéresse.

Nicolas Coeffeteau, avec ses qualités et malgré quelques défauts. est une bonne thèse de doctorat. A. H., S. J.

I. — **Le Mystère de la Passion.** Texte du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras, publié par Jules-Marie Richard, ancien archiviste du Pas-de-Calais. Arras, Imprimerie Laroche, 1893. Gr. in-8, pp. xxxvi-295. Prix : 10 francs.

II. — Grammaire des langues romanes, par W. Meyer-Lübke, professeur à l'Université de Vienne. Traduction française par Auguste Doutrepont, chargé de cours à l'Université de Liège, et Georges Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain. Tome deuxième : *Morphologie*. Première livraison : *I. La Déclinaison. — II. La Conjugaison* (à suivre). Paris, H. Welter, 1894. In-8 raisin, pp. 288. Prix : 24 francs le vol. entier.

I.—L'habile et chrétien éditeur laisse au manuscrit 349 miniatures (elles mériteraient une publication distincte) et un tiers de la matière rimée, *la Vengeance* (ou Vespasien à Jérusalem), imprimée plusieurs fois au seizième siècle sous une forme trop peu différente, quoique développée. Il faut nous contenter de 24 944 vers : l'affaire de quatre journées, une *Passion* comprenant l'enfance, la vie publique, la vie souffrante et la gloire du Christ, avec la Pentecôte, le tout enclavé dans le procès de paradis entre Miséricorde, Justice et Vérité. « Tout n'est pas à blâmer dans ce long drame, et plus d'un passage est à retenir même pour les délicats. » (P. xvi.) Ainsi la plainte de Notre-Dame :

Adieu la terre de Judée
Où j'ay esté mainte saison,
Adieu, la terre où je suis née...

Mais l'introduction excellente, petit chef-d'œuvre d'équité, montre surtout la valeur, du moins la portée morale de cet ancêtre d'Arnoul Greban.

A plusieurs gens ont moult valu
Qui n'entendent les escriptures,
Exemples, histoires, pointures,
Faictes ès moustiers et palais,
Ce sont les livres des gens lais...

Ainsi parle le prêcheur à la fin de la première journée de la *Vengeance*, dont l'auteur certain est Eustache Mercadier, official de Corbie en 1414 et auteur probable de la *Passion*.

Une analyse sommaire en sept pages et un glossaire de huit à neuf cents mots, revu par M. G. Paris, rendent cette lecture fort aisée à qui voudra suivre jusqu'au bout non seulement Marie, Joseph, Élisabeth, Gabriel, mais aussi l'empereur Octavien, son héraut Bondésir, le berger Robechon et le berger Gombaut, l'évêque Cirin, Hérode et son bouffon Galopin et quelque cent autres.

II. — Cet important et très dense ouvrage formera trois volumes : Phonétique, Morphologie, Syntaxe. L'édition française interrompue par la mort de M. l'abbé Rabier, professeur à Fribourg (Suisse), reparaît à présent sous deux plumes belges. Par une interversion bien légitime, et, ici, heureuse, ce demi-volume nous présente tout d'abord la partie la plus intéressante, la flexion, tout entière quant au nom et au pronom, fort avancée en ce qui concerne le verbe ; à bientôt la formation des mots, dérivation, composition. La disposition des matières nous paraît dans le détail être en progrès sur le premier volume. Brièveté tout juste correcte mais généralement claire : par endroits même, de la vie, presque de l'art dans les introductions partielles et dans la défense de certaines hypothèses, comme l'origine de 1ère plur. — *ons*, *vendons*, *chantons :* analogie de *sons* (*sumus*). Louons, et les traducteurs en partagent largement le mérite, une terminologie à la fois libre et pure, nouvelle au besoin et simplement expressive, encore qu'algébrique ici ou là : on nous parle couramment de verbes III *b;* il n'est que de s'entendre, et cela vaut bien « forme iotacisée » (p. 248). Pourtant une page provisoire de table nous eût épargné quelque peine, et les publica-

tions par livraisons ont parfois, même en Allemagne, de ces prévenances, témoin la *Grammaire indo-européenne* de M. K. Brugmann, à laquelle ce précis devient tout à fait comparable et qu'il dépasse, croyons-nous, en intérêt sinon en vigueur et en rigueur scientifique.

G. CHAMBEAU, S. J.

Ma foi, ma patrie, par Louis DANJOU. Paris, Retaux. In-8, pp. 455. Prix : 5 francs.

455 pages, en un caractère très fin! Bien que l'auteur fût de nos amis, c'est avec terreur que nous considérions notre tâche. Cependant les premières pages étaient de lecture agréable, parfois enlevante, et nous sommes arrivé ainsi gaiement et souvent ému à la dernière ligne. C'est que l'histoire de Louis Valembert à travers le monde est pleine d'enseignements, étincelante d'humour. Un soldat, un Parisien, surtout lorsqu'il est chrétien, n'est-il pas capable de tous les dévouements, de toutes les abnégations et... de tous les *bons* mots? On mettra ce livre dans les bibliothèques de jeunes gens.

A. LEFEVRE

ROMANS

I. — La Vénitienne, par Ernest DAUDET. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 312. Prix : 3 fr. 50.

II. — Zozo, par Jean DE LA BRETONNIÈRE. Paris, Lemerre, 1894. In-12, pp. 280. Prix : 3 fr. 50.

III. — L'Impérieuse bonté, par J.-H. ROSNY. Paris, Plon, 1894, In-12, pp. 371. Prix : 3 fr. 50.

IV. — Francesca, par Valentine BENOIT. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 275. Prix : 3 francs.

V. — L'Aveu, par Henry GRÉVILLE. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 284. Prix : 3 fr. 50.

VI. — Au Pays des cigales, par Georges BEAUME. Paris, Plon. In-12, pp. 279. Prix : 3 fr. 50.

VII. — Front-d'Ivoire, par E. MEUNIER. Paris, Paul Delarue, 1894. In-12, pp. 210. Prix : 2 francs.

VIII. — Acte d'amour, par Eugène DE LA QUEYSSIE. Paris, Plon, 1894. In-12, pp. 293. Prix : 3 fr. 50.

IX. — Le Silence, par Édouard ROD. Paris, Perrin, 1894. In-12, pp. 300. Prix : 3 fr. 50.

X. — Le Gondolier de la Mort, par Ch. LEROY-VILLARS. Paris, Bricon, 1894. In-12, pp. 138. Prix : 1 franc.

XI. — Les Martyrs sous Néron. — La Fronde, par J. SIMEC. Paris, Retaux et fils, 1894. 2 brochures in-16. Prix : 40 centimes.

XII. — La Muse de Lilia, par J. DE JIADCER. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-18, pp. 258. Prix : 2 fr. 50.

XIII. — Les Kérouaz, par MEUNIER. Paris, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 325. Prix : 3 francs.

XIV. — Les Pupilles de Madeleine, par Marie DE HARCOËT. Paris, Paul Delarue, 1894. In-12, pp. 285. Prix : 2 francs.

XV. — La Dame aux cheveux d'argent, par Michel AUVRAY. Paris, H. Gauthier, 1894. In-12, pp. 230. Prix : 2 francs.

XVI. — Croquis de collège, par l'abbé NICOLAS. Tours, Cattier, 1894. In-12, pp. 179. Prix : 2 francs.

XVII. — Pour amuser les petits, par TOM-TIT. Paris, Plon, 1894. Album in-4 oblong, cartonné, pp. 48. Prix : 3 fr. 50.

XVIII. — Le Grand Sylvain, par Pierre DE BARNEVILLE. Paris, Perrin, 1894. In-32, pp. 264. Prix : 3 fr. 50.

I — La scène se passe à Venise.... Il y a donc des gens qui tuent et des gens qui soupirent. Nous sommes en 1820 ; les nobles conspirent contre les Autrichiens, et parmi eux le marquis Prioli. Celui-ci est fiancé à la princesse Soranzo, une jolie femme atrocement ambitieuse et sans cœur. Elle le trahit, le livre à la police après avoir fait soudainement la conquête d'un Français, le duc de Kerhoët. Elle parvient à l'épouser. Pendant ces intrigues politiques ou tendres, la nièce du duc tombe à son tour amoureuse du marquis Prioli. C'est un chassé-croisé de vaillance, de dévouement d'un côté, de fourberie de l'autre. L'auteur met en scène des officiers, anciens combattants des guerres de la

Vendée. Il fait jouer à l'un d'eux un rôle de traître, pourquoi? A quoi bon jeter des insultes à la face de ceux qui combattaient pour Dieu et pour le roi ?— Et le dénouement? me demanderez-vous. — La nièce du duc de Kerhoët épouse le marquis italien, et l'ex-princesse Soranzo est tuée par l'officier vendéen devenu son amant. Tout cela intéresse, oui, intéresse, mais en même temps et surtout, tout cela surprend; et pire, où sont la moralité politique et la vérité historique?

II. — N'est-ce pas Zozo, c'est Bébé, Lolo, Bibi, que sais-je? une fantaisie de nom inventée pour une fillette qui joue encore à la poupée? Mais non, elle a dix-huit ans, Zoé de Vernoux, quand elle quitte le couvent et qu'on nous la présente. Drôle de famille que la sienne! Le père est un égoïste qui, trouvant ennuyeux le foyer conjugal, le quitte pour vivre de la vie de garçon. Zoé le voit de temps à autre, et vit habituellement avec sa mère. Que vous dirai-je? Elle rencontre chez son père un ami d'enfance, fort agréable lieutenant, qu'elle va bientôt aimer et qui lui rendra son affection. Zoé n'hésite pas cependant à faire taire son cœur lorsqu'elle apprend que sa future belle-mère est une femme méprisable. C'est honnête; c'est le seul compliment que nous puissions faire à ce roman par trop paisible.

III. — Le premier chapitre de ce volume est du genre Zola. Nous assistons à un incendie à Plaisance. Les incendiés grouillent et gisent dans un hangar où ils ont été parqués pour passer la nuit; — c'est terrible, c'est sale, c'est obscène parfois. Qu'on m'appelle prude, ça m'est égal; grâce à Dieu, à mon père, à ma mère, j'ai appris à savoir rougir, et je protesterai contre ces tableaux hideux et immoraux étalés maintenant sous les yeux des lecteurs pour... les instruire? — Les autres chapitres développent les industries philanthropiques de Jacques Fougeray, le petit manteau-bleu du temps présent; je dis philanthropiques, car le bon Dieu est loin, avec son Évangile et sa morale!

IV. — Par caractère, par disposition d'esprit, il y a des gens qui aiment « le triste ». D'aucuns même s'amusent énormément aux spectacles où ils pleurent. Ils trouveront dans ce livre l'attrait des larmes. Francesca, née au Japon, est amenée par son père à Paris; elle n'a que cinq ans, et on est obligé de l'arra-

cher à la haine féroce et inepte de sa mère. Elle est confiée à une maîtresse de pension, modèle de dévouement et de charité. Mais cette pauvre enfant ne connaîtra que la persécution. Arrachée de force par son tuteur à l'affection de Mme Brunet, elle retrouve chez sa tante les mêmes traitements, les mêmes accès de rage qu'elle avait connus au Japon. Elle supporte toutes ces infamies avec une résignation admirable ; elle meurt à dix-sept ans, en invoquant le roi de la souffrance, Jésus-Christ, notre modèle.

V. — Maître Loysel, notaire à Clermont, est un libertin qui risque sa fortune dans l'inconduite. Sa femme le surprend en conversation criminelle avec une écuyère, et le tue. On accuse un innocent de ce crime ; il va être condamné sur des présomptions malheureuses, lorsque, vaincue par sa belle-fille et le remords, Mme Loysel fait l'aveu de sa vengeance. Mme Gréville a un véritable talent, et l'intérêt dramatique est supérieurement ménagé dans ce nouveau roman ; mais le sujet choisi est de ceux qu'on ne peut recommander dans une bibliographie catholique.

VI. — Histoires détachées, idylles champêtres ; on y parle d'amour, mais d'amour avouable ; tous ces bergers et ces bergères se disent leur affection en termes simples, émus, et ils se meuvent pour le bien et pour l'honneur ; nous exceptons toutefois « le Cadeau » : c'est d'un goût plus que douteux.

VII. — M. Gerbeley s'est expatrié pour chercher la fortune en Amérique. Il la trouve ; mais que de deuils elle sème sous ses pas ! C'est sa femme qui meurt de chagrin, c'est son existence empoisonnée, à cause de la perte d'un fils tendrement aimé. Et cependant voilà cet enfant qui lui est ramené vingt ans après ; mais quelle désillusion ! Il a vécu de la vie des Indiens ; on le nomme Front-d'Ivoire, et aux douceurs, aux tendresses du foyer paternel, il préfère le grand air et la liberté. Cependant, la religion adoucira ses aspérités, et Front-d'Ivoire se mariera avec la fille d'un chef indien converti à la foi catholique. — Nous ne pouvons que louer les excellentes intentions de l'auteur.

VIII. — Desbryts est un ardent, un jeune, un enthousiaste d'art, de poésie ; il aime avec passion, comme il fait tout avec passion. Sa fiancée, puis sa femme, est d'une allure toute différente : éle-

vée à la campagne, près de la nature, ayant vécu dans un milieu très réglé, très juste et très honnête. Tout est rose au début; mais bientôt Desbryts se dégoûte de ce foyer si calme, si simple; il lui faut des élans là où il ne trouve que des sourires; il veut du bruit au lieu du silence aimable de Lucienne. Et, comme il se dirige lui-même avec son orgueil, son cœur débordant, il tombe dans les bras d'une chanteuse qui singe la passion, l'exalte, le flatte et lui fait quitter l'honneur de la maison conjugale. Mais quand il a bu largement à la coupe des plaisirs, le dégoût arrive, puis la honte, puis le remords, et il finit enfin par se convaincre que la vérité c'est le respect de la loi établie par Dieu. On comprendra facilement que ce thème passionnel ne peut et ne doit être lu par tout le monde.

IX. — Le silence... dans l'amour. Kermoysan aime une femme mariée; il en est aimé. Rien ne transparaît au dehors; personne ne le sait qu'eux; ils s'aiment en silence, jusqu'au jour où l'épouse coupable dans ses désirs et dans son affection, meurt de chagrin, et où l'amant, toujours discret, s'en va se faire tuer au Soudan. — C'est raconté d'une manière empoignante, et c'est bien triste, cette triste idylle. Mais quelle est la thèse de l'auteur ? c'est là ce que nous devons examiner.

La pensée maîtresse se trouve exprimée dans la dernière page du volume : « Que de liens que nous condamnons valent mieux que ceux tissés par nos lois ! Que de sacrifices faits à la faute sont aussi purs, plus purs peut-être que ceux qu'on fait à la vertu ! Pourtant, nous haïssons, sans savoir, fiers de nos codes, sûrs de nos lois ; et comme je réfléchissais à ces choses, je me pris à rêver d'un monde où, à défaut de Dieu, les hommes mêmes auraient pitié du cœur des hommes. » — Ce qui veut dire en bon français que l'adultère qui souffre est digne de pitié, et que nous devons l'excuser, le plaindre et lui envoyer l'expression de notre douloureuse sympathie. Non, non, non !

X. — Deux enfants volés à Venise se retrouvent au milieu des luttes fratricides et sanglantes. Ils suivent des camps opposés, imitant sans le savoir l'exemple de leurs pères. N'en doutez pas, il y a des conspirateurs qui tuent et des conspirateurs qu'on tue; c'est un chassé-croisé de ruses, de trahisons, mais aussi de noblesse dramatique et de dévouement.

XI. — Le sujet du premier drame est profondément attachant: un jeune Romain, fils d'un guerrier illustre, subit le martyre, appelle à la foi, puis à la mort, ses parents naguère les amis de Néron.

L'autre drame est né des luttes de la Fronde. Nous y voyons Anne d'Autriche, Mazarin, Condé, puis Broussel et Boucherat.

Mais sur quel théâtre l'auteur veut-il que ces pièces soient représentées? Aussi bien au collège qu'au patronage, il ne faut pas de dames sur la scène? Or, elles sont ici en nombre respectable.

XII. — Par suite de circonstances *très* extraordinaires, Lilia recherche son père dans la vaste Amérique; elle chante en vers son malheur. L'infortuné M. de Chambercy, prisonnier à Puébla, lit ce poème; l'espérance lui revient au cœur; il prie, et Dieu l'exauce en lui renvoyant sa fille sous l'habit d'une sœur de charité.

XIII. — Il y a des familles qui n'ont pas de chance! Mme de Kérouaz avait trois fils; elle en marie deux, ils meurent, et l'auteur fait disparaître avec eux leurs épouses. Donc quatre morts qu'on porte en terre dès le début. Le troisième, marié plus tard, meurt également, mais on nous conserve sa femme qui expie son égoïsme en prenant le voile. Les trois ménages laissent chacun une fille. Mais trois cousins Kérouaz les épouseront, et trois garçons naîtront, qui pourront réaliser le rêve de la grand'mère et perpétuer le nom.

Vous comprenez? j'ai eu du mal, moi.

XIV. — Hâtons-nous de le dire : voilà un livre excellent, qui est appelé à faire le plus grand bien.

Madeleine est la fille peu fortunée d'un ancien militaire; son bon cœur lui a fait adopter deux orphelines qu'elle élève dans la crainte de Dieu; mais si Lina est une fille simple et bonne, il n'en est pas de même de Marthe sa sœur. Malgré les exemples, les conseils, les larmes de sa mère adoptive, elle s'éloigne de la maison maternelle pour entrer dans un lycée, puis dans une maison mondaine et sans Dieu en qualité de lectrice. Sa beauté la fait remarquer d'un bel officier qui se brouille avec sa mère pour l'épouser. Marthe était cependant fiancée au fils de sa bienfaitrice. Mais à l'amour d'un homme modeste, elle a préféré la haute situation du capitaine d'artillerie. Et voilà que le malheur frappe à

coups redoublés sur ce ménage doré : l'officier meurt des suites d'une chute de cheval ; Marthe le suit bientôt au tombeau, réconciliée toutefois avec son Dieu et avec sa mère adoptive. Lina épouse le fiancé de sa sœur. Ils sont heureux, ils devaient l'être.

XV. — Dans un mouvement de colère, Mme de Liverny a tué un paysan qui braconnait ; elle répare sa faute en élevant la fille de sa victime ; aussi peu modérée dans la réparation qu'elle l'avait été dans la punition, elle veut adopter Gertrude, après l'avoir fait richement élever. Résistance de la jeune fille, lorsqu'elle apprend la cause de sa fortune, puis pardon généreusement accordé. Tel est le bilan de ce livre, dont le but est à louer sans restriction.

XVI. — M. l'abbé Nicolas nous raconte dans des pages émues sa vie de collège ; ses peines, ses joies ont été les nôtres. Il a donc bien fait de nous donner le plaisir de revivre ces trop courtes années.

XVII. — Cet album fera voir aux enfants les jouets qu'on peut faire avec des oranges, des noisettes, de la paille ou des marrons. C'est aussi drôle qu'amusant, même pour les grandes personnes.

XVIII. — M. Émile Pessard a chanté le berger Sylvain dans une romance célèbre. Alors... ce Sylvain, c'est un berger fort et beau ? — Que nenni ! — Ce Sylvain est un papillon rarissime qu'un collectionneur demande et appelle depuis longues années. La fille d'un vieux capitaine l'aide souvent dans ses chasses ; elle court si agilement, elle est si gracieuse !... Bref, malgré ses quarante-cinq printemps, l'amateur de sylvains sent son cœur qui bat ; mais le dira-t-il ? N'est-ce pas insensé ? Cependant, elle est devenue orpheline ; il lui faut un protecteur, ce sera lui, — et il arrive qu'ils se conviennent et qu'ils sont heureux.

C'est une délicieuse bluette que ce livre.

A. LEFEVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris). — Octobre. — Substantialisme et phénoménisme en psychologie, *V. Ermoni.* — Essai d'une nouvelle théorie de la connaissance, *L. Jouvin.* — Peut-il y avoir une créature éternelle ? *L. Duquesnoy.* — La personnalité humaine et les théories contemporaines, *L. Maisonneuve.* — L'année philosophique, *L. Lechalas.*

Association catholique (Paris). — 15 novembre. — La démocratie et la pensée contemporaine, *G. de Pascal.* — Dans une commune rurale, *baron d'Avril.* — Le budget et la réforme fiscale en France, *H. Savatier.* — Lettre à M. Léon Harmel, *abbé de Villeneuve.* — Chronique, *comte de Ségur-Lamoignon.*

Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne (Montauban). — 3e trimestre. — Prélats originaires du Tarn-et-Garonne, MM. *Eméran Forestié neveu et abbé Galabert.* — Lapérouse et Bénas, *Robert Latreille.* — Le bureau des trésoriers de France à Montauban (1635-1790), *de Mila de Cabarieu.* — Promenade archéologique et photographique, Dieupentale et Verdun-sur-Garonne. Les collections et l'atelier de Léo Boistel, *Marcel Semézies.* — Observations d'un spécialiste sur le parement d'autel de l'évêché de Montauban, *Mgr Barbier de Montault.*

Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris). — 15 octobre. — Détermination en partie expérimentale et en partie théorique de la contraction inférieure d'une nappe de déversement déprimée, ou noyée en dessous, ou même adhérente, sur un barrage ayant sa face d'amont verticale, *J. Boussinesq.*

22 octobre. — Vérifications expérimentales de la théorie des déversoirs à nappes noyées en dessous ou adhérentes : vérifications relatives au débit et à la contraction inférieure. *J. Boussinesq.*

29 octobre. — Hydrodynamique, *J. Boussinesq.* — Chimie végétale, MM. *Berthelot et G. André.* — Mécanique animale, *Marey.* — Mécanique, *Maurice Lévy.*

5 novembre. — Mécanique, *Marcel Deprez.* — Hydrodynamique, *J. Boussinesq.* — Chimie, *H. Moissan.* — Paléontologie, *Berthelot.* — Mécanique, *M. Lévy.*

12 novembre. — Astronomie physique, *J. Janssen.* — Electricité, *L. Cailletet* et *E. Collardeau.* — Botanique fossile, *G. de Saporta.*

Correspondance catholique (Paris). — 25 octobre. — France. Nos députés ; la majorité. — Italie. La nouvelle politique religieuse de M. Crispi.

1er novembre. — Chronique de France, Allemagne, Rome. — Zola

et Lourdes, le Sacerdoce et Zola, *E. Duplessy*. — Écriture Sainte, le psaume XLI-LXII, *H. Lesètre*.

8 novembre. — Chroniques. — Théologie, liturgie, *E. Choucary*. — Écriture Sainte, *H. Lesètre*. — Bibliographie, l'œuvre du docteur Bataille, *R. P. Delaporte*.

Correspondant (Paris). — 25 octobre. — A la recherche d'une religion civile, *abbé Sicard*. — L'Allemagne nouvelle. — Deux officiers de la marine anglaise à la tour du Temple, *Victor Pierre*. — La question scolaire à l'étranger, *J. Angot des Rotours*. — Chantegrolle, *A. Godard*. — La France et la Chine, *A. Perquer*.

10 novembre. — L'empereur Alexandre III, *H. de Lacombe*. — Le général Ducrot, sa vie militaire, d'après sa correspondance. — Le Japon d'aujourd'hui, industrie et commerce, *Norbert Lallié*. — Une poule survint, *E. Rod*. — Hypnotisme et personnalité, *C. Piat*. — Chantegrolle, *A. Godard*. — Le dernier des chanceliers de France, le duc Pasquier, *L. de Lanzac de Laborie*. — Berryer et la monarchie de Juillet, *H. Delorme*. — Revue des sciences, *H. de Parville*.—Chronique politique, *Louis Joubert*.

Cosmos (Paris). — 27 octobre. — A propos de l'alimentation des nouveau-nés, *Dr L. Ménard*. — Nouvelles applications de l'électro-chimie, *A. M. Villon*. — En Filanjana, *Olona, S. J.* — Genèse et science; une nouvelle théorie sismique du déluge, *C. de Kirwan*. — Expériences sur la pénétration des balles du fusil Lebel, *G. Béthuys*.

3 novembre. — Tour du monde.— Voitures à vapeur automobiles, *Yves Guedon*. — Carrières de marbre africain, *Dr A. Battandier*. — Le canal maritime de Manchester, *P. Viator*. — Le « Sully » et la « Touraine », *L. Muller*. — Essai : recherche des lois de périodicité des phénomènes terrestres, *A. Doneux*.

10 novembre. — De la tourbe et de ses applications nouvelles, *Emile Eude*. — Bicyclette pneumatique à moteur, *A. B.* — L'oie de saint Martin, *Dr Albert Battandier*. — La question des blés, *G. de Dubor*. — Le retour de la huppe dans le centre de la France, *G. de Rocquigny*.

17 novembre. — Le Weissmannisme, *L. Reverchon*. — La statue de Claude Bernard, *Dr L. Ménard*. — Fabrication des couleurs par les microorganismes. — Des engrais chimiques et de leur mode d'emploi, *A. de Vaulabelle*. — Le Rhône moteur, *A. Berthier*.— Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand*. — Démonstrations analytiques du principe fondamental de la polarisation mobile de Biot, *abbé Issaly*.

Economiste français (Paris). — 27 octobre. — La lutte contre le socialisme et la reconstitution nécessaire des partis politiques. — Le Crédit populaire, la Caisse d'épargne et la Banque populaire à Milan. — Les salaires aux Etats-Unis. — La colonie du Cap de Bonne-Espérance.

3 novembre. — Nos prochains rivaux de l'Extrême-Orient. — L'essor économique et industriel du Japon. — Le crédit agricole. — Le café. — L'occupation et la colonisation de la région de l'Amour par les Russes.

10 novembre. — De l'occupation de Madagascar et du futur régime gouvernemental et administratif de l'île. — L'accroissement de la vitesse sur les chemins de fer. — Lettres du Japon.

17 novembre. — La prétendue réforme des droits de succession. — La situation commerciale en France, en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis. — L'immigration étrangère en France. — Affaires municipales.

Enseignement chrétien (Paris). —

1er novembre. — Causeries pédagogiques : S'il est bon d'écrire et de parler en latin, *J.-V. Bainvel, S. J.* — Quelques directions pour l'enseignement du latin et du grec, *R. Horner.* — La grammaire et l'orthographe, *Gaston Paris.*

Etudes sociales et économiques (Bordeaux). — 20 octobre. — Le juste salaire, *J. Rouvier.* — La mendicité, *F. Moine.* — Congrès ecclésiastique d'études sociales au Val-des-Bois, *X.*

Journal du Droit canon (Paris-Auteuil). — Septembre. — Des séminaires et de leur admininistration. — Jurisprudence canonique et bulletin du contentieux. — Consultations juridiques.

La Nature (Paris). — 27 octobre. — Les locomotives à bec, *Max de Nansouty.* — Les forêts pétrifiées des Etats-Unis, *X. West.* — Perforatrice rotative électrique. — La jumelle-boussole, *J. Laffargue.* — L'utilisation des forces naturelles, *G. P.* — Le traitement de la diphtérie. — Le laboratoire maritime de Saint-Vaast-de-la-Hougue, *Henri Coupin.*

3 novembre. — Les cuirasses invulnérables, *G. Tissandier.* — Le concours de moteurs à pétrole, *L. B.* — Congrès de l'Association géodésique internationale. — Les Cynocéphales hamadryas au jardin d'acclimatation de Paris, *G. T.* — Un Herculanum dans l'Amérique centrale, *X. West.* — Cas curieux de la dissémination des plantes, *V. Brandicourt.*

10 novembre. — Mécanique animale, *E.-J. Marey.* — Les bêtes féroces dans les Indes anglaises. — Les livres en bois du Muséum de Cassel, *X. West.* — Tourelles cuirassées « de campagne », *lieut.-colonel Hennebert.* — Un torpilleur sous-marin américain. — Exposition de machines-outils électriques à Budapest, *J. Laffargue.* — L'âge des chutes du Niagara.

17 novembre. — Une bicyclette automobile à moteur de gazoline, *L. Baudry de Saunier.* — La tour Eiffel de Londres, *Ch. Marsillon.* — Les gisements de pétrole de Grosnoje (Russie). — Le carrousel de Saumur du 6 août 1894, *Gaston Tissandier.* — Théorie de la formation aurifère de Witwatersrandt (Transvaal), *J. Garnier.* — Science pratique, *J. Laffargue.* — Le tachymètre Amsler, *Ch.-Ed. Guillaume.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris). — Novembre. — La Chambre de la signature, *R. P. Godet.* — Le jugement dernier dans l'art, *abbé Bouillet.* — Quelques églises, *J. Heuzey.* — Musée de Marseille, *T. Guédy.* — A travers les musées de l'Allemagne, *comte Guy de La Rochefoucauld.*

Nouvelle Revue (Paris). — 1er novembre. — Le désert, *Pierre Loti.* — Lettres à un jeune diplomate, *comte Charles de Mouy.* — La revision judiciaire en Russie, *X...* — Prévost-Paradol, *Henri Mornand.* — Le Soudan d'Egypte et Kassala, *colonel Chaillé-Long bey.* — Une visite à Yellowstone Park, *Paul Rouget.* — Quinzaine littéraire, *Léon Daudet.* — Lettres sur la politique extérieure, *Mme Juliette Adam.*

15 novembre. — Aux femmes russes pour le Tsar (poésie). — Un jugement de Villemain sur le prince de Talleyrand, *H. Welschinger.* — Tunis au moment de l'expédition, *E. Deschamps.* — A propos de la millième de Faust, *O. Comettant.* — Mieux que l'amour, *Destin.* — Scènes de la vie chinoise à New-York, *Mme M. Shaw.* — La littérature contemporaine en Espagne, *L. Quesnel.*

Questions actuelles (Paris). — 27 octobre. — Mgr Augouard et le Congo belge. — M. Méline à Mont-

pellier. — M. Viger et le socialisme. — Mazzini et Bismarck. — Les élections belges. — Les nouvelles Chambres belges.

3 novembre. — Le nécrologe de l'Institut. — Le salaire aux États-Unis. — Le maréchal Bosquet. — L'impôt de 3 0/0 sur les communautés. — Les principales maladies de Paris.

10 novembre. — Alexandre III. — Biographie d'Alexandre III. — Le czar intime. — Alexandre III et les nihilistes. — Alexandre III apprécié par son peuple. — Nicolas II. — Le manifeste du nouveau czar. — La famille impériale de Russie. — Gounod.

17 novembre. — Expédition à Madagascar. — Projet de loi demandant des crédits pour Madagascar. — Les promesses du nouveau czar. — L'autopsie d'Alexandre III. — M. Leygues et Cempuis. — L'Angleterre et le Saint-Siège.

Quinzaine (Paris). — 1er novembre. — Le P. Gratry, polytechnicien, philosophe et apologiste, *abbé de Broglie*. — Chez John Bull, *baron E. de Mandat-Grancey*. — Lettre d'un curé de canton, *Yves Le Querdec*. — Un des profils de M. Thiers, *J. Buisson*. — Causerie philosophique et religieuse, *R. P. Lavy*. — Parisette, *Aimé Giron*. — La bombe, *Jean Rouvray*.

15 novembre. — Causerie philosophique et religieuse, *R. P. Lavy*. — L'œuvre de M. Brunetière, *abbé F. Klein*. — Parabole évangélique, *comte de Larmandie*. — La Croix-Rouge de France (poésie), *vicomte H. de Bornier*. — Lasserre, Zola et Pouvillon, *G. Fonsegrive*. — Chronique musicale, *H. Eymieu*. — Chronique théâtrale, *Martinville*.

Journal des économistes (Paris). — Novembre. — Le socialisme d'Etat, *Léon Say*. — Les bienfaits de l'intervention de l'Etat, *Ladislas Domanski*. — Mouvement agricole, *G. Fouquet*. — Revue critique des principales publications françaises, *Rouxel*. — Lettre d'Autriche-Hongrie, *A. Horn*. — Congrès de Milan sur les accidents du travail, *Paulian*. — Les idées économiques de M. de Caprivi, *Arthur Raffalovich*. — Le commerce de la Corée, *Daniel Bellet*.

Réforme sociale (Paris). — 1er novembre. — L'école de la paix sociale, la session nouvelle, *A. Delaire*. — Les projets de réglementation du contrat de travail en Belgique, *Ch. Dejace*. — Les socialistes et les profits du capital dans l'industrie, *Hubert Valleroux*. — L'institution des biens de famille en Italie, *Santangelo Spoto*.

16 novembre. — L'assurance contre le chômage involontaire, *E. Rostand*. — Les catholiques et l'économie politique, *Claudio Jannet*. — Le morcellement en France avant le XIXe siècle, *A. des Cilleuls*. — Rapport sommaire sur les travaux de la société belge d'économie sociale pendant sa 13e session, *V. Brants*.

Revue administrative du culte catholique (Lille). — Octobre. — A propos d'une quête à l'église pour la Conférence de Saint-Vincent de Paul. — La déclaration des congrégations pour l'ouverture d'une école privée. — Validité des inscriptions hypothécaires sur les biens des communes et des établissements publics. — Les emprunts des fabriques au Crédit foncier de France. — L'ordonnance du 12 janvier 1825.

Revue biblique (Paris). — Octobre. — Etudes sur la physionomie intellectuelle de Notre-Seigneur. — La parabole de l'enfant prodigue, *J.-M. Ollivier*. — L'Eglise naissante, introduction historique à l'étude du Nouveau Testament, *P. Batiffol*. — L'Evangile de Pierre, *J.-B. Séméria Barnabite*. — Néhémie et Esdras, *J.-M. Lagrange*. — De visionibus Eze-

chielis prophetæ, *L. Hebrans.* — La chronologie biblique, *Ch. Robert.* — Epigraphie palestinienne, *P.-M. Séjourné.*

Revue bleue (Paris). — 20 octobre. — M. Adolphe Franck et le mouvement philosophique depuis cinquante ans, *Alfred Fouillée.*—Mémoires du chancelier Pasquier : les attentats contre la famille royale en 1821. — Vingt-huit jours en Chine : Hong-Kong, Canton, *Félix Régamey.*

27 octobre. — Le suffrage universel en Belgique, *P. Laffitte.* — Une histoire de pirates, *P. Mille.* — Le parricide, *de Geyerstamm.* — Au Sénat, *P. Puget.*

3 novembre. — La France à Madagascar, *de Mahy.* — La milliardaire, *L. Barracaud.* — Un graveur du XVII[e] siècle, *G. Duplessis.* — Vingt-huit jours en Chine, *F. Régamey.* — L'Eglise et le siècle, *H. Bérenger.*— Notes et impressions, *F, Vandérem.*

10 novembre. — Le tsar Alexandre III, *A. Rambaud.*—Philosophes français contemporains, *F. Picavet.*

17 novembre. — Souvenirs littéraires, *Jules Levallois.* — Les contes et romans de Voltaire, *E. Faguet.* — La situation à Madagascar, *D. A.*

Revue catholique de Bordeaux. — 25 octobre. — Les origines de l'imprimerie à la Réole, *A. Claudin.* — L'instruction primaire dans la Gironde avant la Révolution, *E. Allain.* — Le club des sans-culottes de Bourg, *E. Maufras.* — Fragments d'un ancien office de Saint-Seurin, *E. Allain.* — Etymologies girondines, *H. Caudéran.*

10 novembre. — Le pain de chez nous, *A. Ferrand.* — Czar ou Tsar ? *Het Caudéran.*

Revue catholique des Institutions et du droit (Paris et Grenoble). — Novembre. — Projets de réforme des contributions directes, *Lacombe.* — La neutralisation de Rome, *P. Guérin.* — De l'unité de juridiction, suppression des tribunaux administratifs, *G. Privat.* — La représentation proportionnelle, *Séverin de la Chapelle.*

Revue chrétienne (Paris). — Novembre. — Le socialisme de Luther, *F. Huhn.* — Un précurseur du socialisme : Lamennais, *G. Chastand.* — Les deux nouvelles écoles, *J.-E. Néel.* — Scrupules, *Mme Marie Girardet.* — L'amour des morts, *Georges Blot.* — Un appel aux maçons, *El. Pradez.*

Revue de l'art chrétien (Lille-Paris). — Tome V., 5[e] livraison. — André Beauneveu et Fra Giovanni de Fiesole. — Sur un passage des Actes de saint Patrocle.

Revue de métaphysique et de morale. — Novembre. — Du rapport entre la pensée et le réel, *G. Remacle.* — La logique de Hegel : la science de l'essence, *G. Noël.* — Sur la méthode mathématique, *E. Le Roy et G. Vincent.* — Note sur la nature du raisonnement mathématique, *G. Lechalas.* — Les sciences sociales en Allemagne : A. Wagner, *C. Bouglé.*

Revue de Gasgogne (Auch). — Novembre. — La Fronde dans les Landes, *abbé Tauzin.* — Mgr de Faudoas, évêque de Meaux ; notes supplémentaires, *abbé Paul Gabent.* — La Gascogne dans l'inventaire des archives de la Gironde, *Ph. Tamizey de Larroque.*

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur (Paris). — 1[er] novembre. — Histoire et géographie : Rapport sur le concours d'agrégation en 1894, *P. Foncin.* — La littérature latine d'Afrique, *P. Robert.*

15 novembre (Paris). — Chambre des députés (Interpellation de M'

Lavy): extrait du discours de M. Leygues, ministre de l'instruction publique. — La philosophie à la licence ès lettres.

Revue des Deux Mondes (Paris). — 1er Novembre. — Etudes diplomatiques : L'alliance autrichienne (traité de 1756), le duc de Nivernais à Berlin, *duc de Broglie.* — Les Roches-Blanches, *E. Rod.* — Etudes sociales, le luxe, la fonction de la richesse, caractère et variété du luxe, son rôle économique, *Paul Leroy-Beaulieu.* — La peinture anglaise contemporaine, ses maîtres actuels : l'art mythique, l'art chrétien, l'art académique, *Robert de la Sizeranne.* — Un drame de Henrik Ibsen, Brand, *comte M. Prozor.* — Les boissons aromatiques, *J. Rochard.* — Le Rhône, *vicomte Eugène-Melchior de Vogüé.*

15 novembre. — L'Afrique romaine, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. La littérature africaine, *G. Boissier.* — Au polygone, *Art. Roë.* — La France et l'Europe après 1815, *Emile Ollivier.* — Sommations respectueuses, histoire de petites gens, *Masson-Forestier.* — Les comédiens français pendant la Révolution et l'Empire, *V. du Bled.* — L'hérédité morbide, *Ch. Féré.*

Revue des sciences ecclésiastiques (Amiens). — Septembre. — Les théologiens de Douai. III. Sylvius, *abbé Leuridan.* — Les facultés sensibles et leurs organes, *abbé H. Goujon.* — La famille moderne, le droit naturel et l'Église, *abbé F. Dubois.* — Notes de pédagogie catholique, *abbé L. Rambure.*

Revue du Lyonnais (Lyon). — Septembre. — Le Christ d'ivoire, *Paul Riverieux.* — Les sires de Beaujeu, *E. L.* — Vieux mots lyonnais, *Ad. Vachet.*

Octobre. — Quelques notes, *Clair Tisseur.* — L'âne dans les littératures classiques, *Gabriel Bleton.* — Peintures du dôme de l'église de Saint-Pothin, *A. de Saint-Pulgent.*

Revue du Midi (Nîmes). — Octobre. — La vraie Bernadette, *Mgr Ricard.* — Le musée de Bagnols, *A. Pieyre.* — Louis Veuillot et la critique, *Bascoul.* — Athènes et Rome, *Mont-Nougarèd.*

Revue de Saintonge et d'Aunis (Saintes). — Novembre. — Archéologie : Une cuve baptismale du XIe siècle. — Capitaines saintongeais du XVIe siècle, *Jacques de Rabar.* — Les débuts de l'imprimerie à Poitiers et les bulles d'indulgence de Saintes. — Les loges maçonniques de l'Angoumois, Aunis et Saintonge.

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris). — Novembre. — La course au clocher en Afrique, *Georges Demanche.* — La colonisation en Cochinchine, *Alfred Schreiner.* — Colonisation anglaise vulgarisée, *A. S.* — Comment les Chinois exécutent les consignes. — Transvaal, *V.* — Tombouctou depuis l'occupation française.

Revue du Monde catholique (Paris). — Novembre. — Julie Billiard, *Ch. Clair, S. J.* — L'état d'esprit de l'Italie au lendemain de Solférino, *F. Garrilhe.* — Portraits jaunes : *Un ancien missionnaire.* — Le bienheureux pape Urbain V, *Dom Th. Bérengier.* — Fables de Jésuites, *X.* — Les musulmans schiites dans la Turquie d'Asie et l'Angleterre, *A. Lepage.* — Un grand duché, *abbé L. Vigneron.* — Le vicariat apostolique du Danemark, *Dom J. Rabory.*

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris). — 30 octobre. — Les dilatations du cœur, *Dr M. Letulle.* — L'œuvre de Hertz et ses conséquences philosophiques, *H.*

Ebert (*de Kiel*). — Revue annuelle de géologie, *E. Haug*.

15 novembre. — Le Congo français au point de vue historique et politique, *J. Deloncle* et *L. Delavaud*. — Avant-projet d'une voie de communication de Stanley-Pool à la mer, *A. Cornille* et *J. Goudard*. — La géologie et les mines du bassin du Niari, *M. Bertrand*. — Les produits végétaux du Congo français, *H. Lecomte*. — Les conditions sanitaires de l'Afrique inter-tropicale et en particulier du Congo, *G. Treille*.

Revue Historique (Paris). — Novembre-décembre. — Etude sur les classes serviles en Champagne du XIe au XIVe siècle, *H. Sée*. — L'homme au masque de velours noir, dit « le Masque de fer », *Fr. Funck-Brentano*. — Les « Œconomies royales » de Sully et le grand dessein de Henri IV, *Ch. Pfister*. — Bulletin historique : France, *L. Farges* et *G. Monod*. — Allemagne (publications relatives à l'histoire de la Réforme), *Alfred Stern*.

Revue Philosophique (Paris). — Novembre. — La mémoire brute et la mémoire organisée, *Dugas*. — De l'importance des langues sauvages au point de vue psychologique, *R. de la Grasserie*. — La discussion judiciaire et l'état de droit, *G. Richard*. — Les travaux récents de psychologie, *V. Henri*.

Revue Scientifique (Paris). — 27 octobre. — La mécanique, *Le Chatelier*. — La guerre de Corée, *Léo Dax*. — Les ponts mobiles, *D. Bellet*. — Les insectes fossiles, *Ch. Brongniart*.

3 novembre. — L'Institut de France en 1894, *M. Lœwy*. — La désinfection des locaux, *Laverne* et *Vaillard*. — La traversée de la Manche : les roues à aubes et les hélices, *L. Reverchon*.

10 novembre. — La médecine en province, *M. Potain*. — Le protoplasma, *A. Danilewsky*. — L'évolution des basidiomycètes, *A. Acloque*.

17 novembre. — L'amplitude du système solaire, *W. Harkness*. — La tuberculose dans la race jaune, *E. Martin*. — Les bateaux à gaz, *D. Bellet*.

Revue thomiste (Paris). — Novembre. — La philosophie au congrès de Bruxelles, *R. P. Gardeil*. — Marie Madeleine, *R. P. Ollivier*. — La justice criminelle et la peine de mort, *R. P. Hébert*. — Théorie sismique du déluge, *R. de Girard*. — Caractère unique et singulier de l'action pontificale dans le monde, *G. Goyan*. — Revue des sciences physico-chimiques, *J. Franck*.

Revue universitaire (Paris). — 15 novembre. — Agrégation de grammaire, rapport de *M. Couat*. — De l'enseignement colonial, *P. Foncin*. — Le projet de réforme de la licence ès lettres, *Ch.-V. Langlois*. — Lucrèce et les poètes pessimistes du XIXe siècle, *P. Laumonier*.

Science catholique (Paris). — 15 octobre. — Au congrès catholique de Lille en 1893, *H. Gayraud*. — Les Evangiles synoptiques, *Douais*.

15 novembre. — Les stigmates selon la science, *Dr Surbled*. — La composition des évangiles synoptiques, *abbé Douais*. — Une thèse de baccalauréat en théologie protestante, *abbé H. Gayraud*. — Bulletin théologique, *chanoine Forget*.

Science sociale (Paris). — Novembre. — Questions du jour. — L'abus des interpellations, *G. d'Azambuja*. — Cours d'exposition de la science sociale : les types sociaux du bassin de la Méditerranée ; la région des ports maritimes ; le type ancien : Phéniciens et Carthaginois, *E. Demolins*. — Les propositions de

loi de *Homestead* en France, les arguments des partisans et des adversaires. Conclusion, *P. Bureau.* — Monographie du Canada. Comment le domaine plein a limité le développement de la race. Conclusion, *L. Gérin.*

Sociologie catholique (Montpellier). — Novembre. — Les bases de l'organisation corporative chrétienne, *Paul Lapeyre.* — Le change international, *J. Coulazou.* — Les impôts, *E. Coste.* — Les viticulteurs et M. Méline, *G. H.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical Review (Philadelphie). — Novembre. — La nature et l'objet de la ligue eucharistique des prêtres, *V. Rev. Cluse.*— Son histoire et son état actuel, *Rev. Fintan.* — Le prochain Congrès eucharistique aux Etats-Unis, *Mgr Maes.* — Création d'une Revue eucharistique, *Rev. H. Brinkmeyer.*

Boletin de la real Academia de la historia (Madrid). — Octobre. — Inscriptions romaines et ibériques de Fraga, *F. Fita.* — Testament de Antonio de Herrera, *C. Pérez Pastor.*— Deuxième voyage de Orellana au fleuve des Amazones, *M. Jimenez de la Espada.* — Manuscrits et incunables de la cathédrale de Vich en 1806, *Fr. J. Villanueva.*

Boletin da Sociedade de geographia de Lisboa. — N° 7. — Lettres écrites d'Amérique en 1882 et 1883 par *A. Lopes Mendes.*

N° 8. — Inscriptions lapidaires de l'Inde portugaise, relevées par *J.-H. da Cunha Rivara.*

Catholic World (New-York). — Novembre. — L'Eglise et l'Etat vis-à-vis des pauvres, *Rev. O'Riordan.* — La vocation d'Ida, *L. W. Reilly.* — Une mission négligée, *Dor. Lumnis.* — Les idées du professeur Huxley, *Rev. W. Barry.* — Pierre Loti, *Mary J. Onahan.* — Lueurs de vie dans un séminaire anglican, *Rev. Clar. Wolworth.* — L'Eglise en Arménie, *Mgr Terzian.*

Ciudad de Dios (Madrid). — Octobre. — D. Aureliano Fernandez. — Guerra y Orbe, *P. Tirso Lopez.* — L'anthropologie moderne, *P. Zacarias Martinez.* — La littérature hispano-américaine, *P. F. Blanco Garcia.* — Le jansénisme et le réyalisme en Espagne, *P. Manuel Miguelez.*

Novembre. — Astronomie, *P. Fr. A. Rodriguez.* — Le Pentateuque et l'archéologie préhistorique, *P. Hon. del Val.* — Discours de D. Alfonso de Carthagène au concile de Bâle, au sujet du droit de préséance du roi de Castille sur le roi d'Angleterre. — Le jour des morts, *P. J. Rodrigo.* — Catalogue des écrivains Augustins, espagnols, portugais et américains, *P. Bon. Moral.*

Civiltà cattolica (Rome). — 3 novembre. — Le second centenaire de Segneri. — Les prétendues erreurs scientifiques de la Bible. — Actions et instincts des animaux.

17 novembre. — La défense sociale contre l'anarchie.— Piété et culte maçonniques. — Agnès et Suzanne, ou les dernières années de la persécution de Dioclétien (suite). — Bulletin d'archéologie.

Katholische Bewegung (Wurzbourg. — Novembre. — L'Evangile des pauvres et le socialisme chrétien. — L'école neutre.— Les Lucifériens à Paris. — J.-B. de Rossi.

Magasin littéraire (Gand). — 15 octobre. — L'art à Munich en 1894,

W. Ritter. — Lune de miel, *L. Sahel.* — Pierre Loti, l'amour et lamort, *H. Bordeaux.* — Lourdes, *F. Van den Bosch.* — Buveurs de sang, *abbé Coupé.* — Morts royales, *Ch. Buet.*

Month (Londres). — Novembre. — Evolution et Intention. — Le Docteur Pusey, *C. Kegan Paul.* — Le musée de South Kensington, *J. Jackson.* — Le « Canadian Pacific Railway », *Rev. E.-J. Devine.* — Einsiedeln, *Orly Shipley.* — M. Dalbus et les ordinations anglicanes. II. *Rev. Sydney Fr. Smith.* — La doctrine de « l'Intention ». — De la propriété des enfants et des femmes mariées, *W. C. Maude.*

Précis historiques (Bruxelles). — Novembre. — Le fils du grand Condé, son éducation en France et en Belgique ; séjour à Namur, *H. Chérot, S. J.* — Mission du Bengale. Travaux dans le Chota Nagpore, *P. Stan. Carbery, S. J.* — Mission du Kwango (Congo Belge). Lettres des PP. *de Hert, Bovy et Liagre.*

Przegland powszechny (Cracovie). — Novembre. — L'induction chez Aristote et les Péripatéticiens, *Czaykowski.* — Le Père Charles Antoniewicz, *Badeni.* — Les juifs polonais-russes à Londres, *Lza.* — Développement des idées religieuses en Chine, *Zaborski.* — Croix miraculeuse de Lublin, *Rawicza.*

Revue Bénédictine (Maredsous). — Le R. P. Dom Suitbert Baeumer, O. S. B., *D. Ursmer Berlière.* — La Circulaire de la S. Congrégation des évêques et réguliers sur la Prédication sacrée, *D. Laurent Janssens.* — A la terre de Santa-Cruz. Voyage au Brésil. I. De Rome à Gênes, *D. Gérard Van Caloen.*

Revue Canadienne (Montréal). — La belle perlière, *E. Aubert.* — Le Play et la réforme sociale, *abbé Bédard.* — La forme de vie au sein du clergé, *Dom Benoit.* — Le fort et le château Saint-Louis, *E. Gagnon.* — Le Lucifériansme en Canada, *Dr Bataille.* — Les frères Hirke, 1628-29, *T. P. Bédard.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — 25 septembre. — De la science de Jésus-Christ, *abbé Bovet.* — Le chant sacré, *Fr. J. J. Berthier.* — Lettres inédites de Marie Jenna, X. — Paul Verlaine, *A. Charpine.*

Revue Néo-Scolastique (Louvain). — 20 octobre. — La cosmogonie d'Aristote, *comte Domet de Vorges.* — La cristallographie, *C. de la Vallée Poussin.* — Du beau dans la nature et dans l'art, *D. Mercier.* — Qu'est-ce que la pensée, *J. De Coster.* — L'origine des contes populaires, *Charles Martens.* — De l'influence de la philosophie arabe sur la philosophie scolastique, *J. Forget.*

Revue des Questions scientifiques (Bruxelles). — Charcot et son influence sur l'opinion publique, *G. Hahn, S. J.* — Psychique de la bête : l'Araignée, *P. Camboué, S. J.* — De la nécessité de développer les études scientifiques dans les séminaires ecclésiastiques, *J. A. Zahm.* — L'âge des formes topographiques, *A. de Lapparent.* — La théorie de l'évolution en botanique, *abbé Boulay.* — Les populations lacustres de l'Europe, *marquis de Nadaillac.* — De l'âge des sépultures des grottes des Baoussé-Roussé, *E. d'Acy.* — L'exposition universelle d'Anvers, *V. Van Tricht, S. J.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *octobre* — 20 *novembre* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Bardenhewer (Otto), docteur en théologie. *Patrologie.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. x-635. Prix : 10 francs.

Bouffier (R. P. Gabriel), S. J. — *L'Imitation de Jésus-Christ avec des annotations.* Avignon, Aubanel frères, 1894. In-32, pp. viii-476. Prix : 1 fr. 75.

Brandi (Salvatore M.), S. J. — *La questione biblica e l'enciclica « Providentissimus Deus » di S. S. Leone XIII.* Roma, Direzione ed amministrazione della « Civiltà Cattolica », 1894. In-16, pp. 228. Prix : 2 francs.

Brunel (l'abbé E.), docteur en théologie. — *Restauration du peuple d'Israël, après la captivité de Babylone.* Thèse de doctorat soutenue devant la Faculté de théologie de Lyon. Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. 330.

Debrosse (R.) et Augry (H.), S. J. — *Retraite spirituelle selon la méthode de saint Ignace, à l'usage des ecclésiastiques, des religieux et des séculiers.* Sixième édition. Paris, Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, s. d. In-18, pp. 320. Prix : 2 francs.

Domenech (abbé). — *Lourdes, hommes et choses.* Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. 327.

Dreves (Guido-Maria), S. J. — *Historiæ rhythmicæ : Liturgische Reimofficien des Mittelalters. Drite folge aus Handschriften und Wiegendrucken.* 1894. Leipzig, Reisland. In-8, pp. 266.

— Hymnodia hiberica : *Spanische hymnen des Mittelalters aus liturgischen handschriften und Druckwerken Rœmischen ordos.* 1894. Leipsig, Reisland. In-8, pp. 290.

— *Liturgische Reimofficien aus Spanischen Brevieren.* Im anhange : *Carmina Compostellana die Lieder des s. g. Codex Calixtinus.* 1894. *Ibid.* In-8, pp. 236.

Fillion (L. Cl.), S. S., et Nicole (H.), prêtre du diocèse de Reims. — *Petit Atlas géographique de la Bible*, d'après les documents anciens et les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895. In-8, pp. 48 et 8 cartes.

Gilly (Mgr), évêque de Nîmes. — *Les Méchants, les Bons, les Saints.* Paris, Bloud et Barral, s. d. In-16, pp. vi-258. Prix : 3 francs.

Grou (Nicolas), S. J. — *Vous prierez ainsi, ou l'Oraison dominicale modèle de nos prières et règle de notre vie.* Bruxelles, A. Vromant, 1894. In-16, pp. 128. (*Petite Bibliothèque chrétienne.*) Prix : 65 centimes.

Legendre (A.), professeur d'Écriture Sainte au grand séminaire du Mans. — *Carte de la Palestine* ancienne et moderne, à l'échelle de 1/400 000, avec le sud du Liban et de l'Anti-Liban, et les régions situées à l'est du Jourdain et de la mer Morte, pour servir à l'étude de la Bible. Dressée d'après les cartes du *Palestine Exploration Fund*, de l'État-major français, les travaux de MM. de Saulcy, E. Robinson, E.-G. Rey, Wetzstein, Tristam, V. Guérin, etc., par L. Thuillier, dessinateur-géographe. Paris, Letouzey et Ané. Prix : 5 francs.

Manning (Cardinal). — *Le Péché et ses conséquences* (avec un portrait de l'auteur). Traduction de M. l'abbé C. Maillet. Avignon, Aubanel frères. In-16, pp. xvi-252. Prix : 2 fr. 90.

Matignon (R. P. A.), S. J. — *Les familles bibliques, conférences prêchées à la réunion des pères de famille. Sixième série. La Sainte Famille.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895. In-24, pp. 415. Prix : 3 francs.

Olivier (R. P. V. L.), S. J. — *Conférences sur l'histoire de l'Église et le développement du dogme aux huit premiers siècles*, données à Liège. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-16, pp. 630.

Plat (abbé). — *Une troisième année de prédication, cinquante-deux prônes sur le Décalogue.* Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. viii-516. Prix : 4 francs.

Tepe (G. Bernard), S. J. — *Institutiones theologicæ in usum scholarum.* T. II. De Deo Uno, de Deo Trino, de Deo Creatore. Paris, P. Lethielleux, 1895. In-16, pp. 672. Prix : 6 francs.

Thomassin (R. P. L.), P. O. — *Traité de l'Office divin dans ses rapports avec l'oraison mentale.* Ligugé, Imprimerie de l'abbaye Saint-Martin, 1894. In-16, pp. xiv-404. Prix : 2 francs.

Tondini de Quarenghi (R. P.), barnabite. — *L'Eucharistie dans le retour de l'Église gréco-russe à l'unité catholique.* Rapport lu au Congrès eucharistique international de Reims, le 28 juillet 1894. Paris, maison de la Bonne Presse, 8, rue François 1er. In-12, pp. 17. Prix : 25 cent.

Trenkle (F. S.), docteur en théologie. — *Der Brief des heiligen Jacobus.* Fribourg en Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. viii-413. Prix : 7 fr. 50.

X***. — *Paroles de Jubilé : Discours prononcés par S. S. Léon XIII, à l'occasion du cinquantenaire de sa consécration épiscopale, suivis de l'Encyclique « Præclara Gratulationis »*, recueillis et expliqués par un pèlerin. Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. XXXI-336. Prix : 3 fr. 50.

X***. — *Manuel de piété pour la confession*. Saint-Brieuc, R. Prud'homme, 1894. In-18, pp. 94. Prix : broché, 50 centimes; relié, 75 centimes; avec gravures, 25 centimes en sus.

X***. — *Paillettes d'or*. Neuvième série. Cinquième édition. Avignon, Aubanel frères. In-32, pp. XII-148. Prix : 60 centimes.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Arbois de Jubainville (H. d'). — *Cours de littérature celtique*. T. VII. *Etudes sur le droit celtique*. T. I. Paris, Thorin, 1895. In-16, pp. XVIII-388. Prix : 8 francs.

Bocquet (Lucien), docteur en droit. — *Le célibat dans l'antiquité, envisagé au point de vue civil*. Paris, V. Giard et E. Brière, 1895. In-16, pp. 212. Prix : 3 francs.

Block (Maurice). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*. 51e année. Paris, Guillaumin et Cie, 1894. In-18, pp. 815. Prix : 9 francs.

Burnichon (P. Joseph), S. J. — *Le retour aux champs* et l'enseiseignement agricole dans les collèges catholiques. Paris, Retaux, 1894. (Extrait des *Études*.) In-8, pp. 97. Prix : 1 franc.

Cathrein (P.-V.), S. J. — *La question sociale. V. La propriété foncière privée et ses adversaires, ou le socialisme agraire de E. de Laveleye et de Henry George*, traduit de l'allemand par le Dr C. Fritsch. Louvain, A. Uystpruyst-Dieudonné, 1894. In-16, pp. 76.

Couette. — *Causerie pédagogique : Les sciences dans l'enseignement secondaire*. (Extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*.) Angers, Lachèse et Cie, 1894. In-16, pp. 28.

Dessaulles (L.-A.). — *Les erreurs de l'Église en droit naturel et canonique sur le divorce et le mariage*. Paris, A. Pedone, 1894. In-24, pp. XII-279. Prix :

Fabry (Eugène), ancien élève de l'Ecole polytechnique, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier. — *L'art de construire les ballons en papier. 19 planches*. Paris, Ch. Mendel, s. d. In-16, pp. 136. Prix : 2 francs.

Gailhard-Bancel (H. de), agriculteur. — *Petit manuel pratique des syndicats agricoles.* Paris, 262, boulevard Saint-Germain, 1894. In-16, pp. 64. Prix : 50 centimes.

Jacquot (E.) et Willm. — *Les eaux minérales de la France. Etudes chimiques et géologiques.* Paris, Baudry, 1894. In-8, avec 21 fig. et une carte en couleurs, pp. x-602. Prix : 20 francs.

Kannengieser (A.). — *Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne.* Paris, Lethielleux, 1894. In-16, pp. xvi-360. Prix : 3 fr. 50.

Lapeyre (Paul). — *Le socialisme catholique ou christianisme intégral. T. I. Les vérités mâles.* Paris, Lethielleux, 1894. In-24, pp. xxiv-367. Prix : 3 fr. 50.

Leclerc (Max). — *Les professions et la société en Angleterre.* Paris, A. Colin, 1894. In-18, pp. xiii-294. Prix : 4 francs.

Lucas (Edouard). — *Récréations mathématiques.* Paris, Gauthier-Villars et fils, 1894. T. IV. Petit in-8, pp. viii-266. Prix : hollande, 12 francs ; vélin, 7 fr. 50.

Magus. — *Magie blanche en famille.* Paris, H. Gauthier, s. d. In-16, pp. xxxi-335. Prix : 4 francs.

Mazoyer (abbé Ph.), du clergé de Paris. — *L'art chrétien en France. Lourdes et Betharram.* Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. 312. Prix : 3 fr. 50.

Mémain (abbé), chanoine de Sens. — *Mémoire sur l'ascension des Orientaux au calendrier grégorien.* Paris, maison de la Bonne Presse, 1895. Brochure in-16, pp. 30.

Mivart (Saint-Georges). — *L'homme, traduit de l'anglais par J. Segond.* Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. iv-397. Prix : 3 fr. 50.

Neuens (N.), directeur de l'Institut Kneipp à Bockryck-lez-Hasselt (Belgique). — *Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques, d'après le système Kneipp*, classées méthodiquement et scientifiquement. Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. 381. Prix : 3 fr. 50.

Niewenglowski (B.), professeur de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand. — *Cours de géométrie analytique.* Tome I. *Sections coniques.* Paris, Gauthier-Villars et fils, 1894. In-8, pp. vi-482. Prix : 10 francs.

Paliez (abbé Félix), prêtre du diocèse de Rodez. — *Le monde humain, ou exposé sommaire de ses lois sociales et économiques,* 2 vol. Paris, Retaux et fils, 1894. In-16, pp. vii-495, 444. Prix : 7 francs.

Spencer (Herbert). — *La morale des différents peuples et la morale personnelle.* Traduction de MM. E. Castelot et E. Martin Saint-Léon. Paris, Guillaumin, 1893. In-16, pp. 386. Prix : 9 francs.

— *Le rôle moral de la bienfaisance.* Paris, Guillaumin, 1895. In-8, pp. iv-258. Prix : 9 francs.

Urraburu (P. Joannes-Joseph), S. J. — *Institutiones philosophicæ. Vol. IV. Psychologiæ* Pars prima. Lutetiæ Parisiorum, Lethielleux; Romæ, Pietro Gatti, 1894. In-8, pp. vii-991.

X*** — *Polémique à propos d'enseignement entre J.-P. Tardivel, directeur de « La Vérité », et C.-J. Magnan, professeur à l'Ecole normale Laval et rédacteur à « l'Enseignement primaire »*. Québec, L.-J. Demers et frère, 1894. In-18, pp. 110.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Chérot (le P. Henri), S. J. — *Le Fils du Grand Condé, Henry Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Son éducation en France et en Belgique, d'après des documents inédits.* — II. — Bruxelles, Vromant, 1894. In-8, pp. 44. (Extrait des *Précis historiques*, octobre et novembre 1894.)

Crèvecœur (Robert de). — *Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers-état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée Constituante*, 3 *mai* 1789-3 *avril* 1790. T. II. 30 octobre 1789 - 3 avril 1790. Paris, Picard, 1894. In-16 pp. 545.

Domenech (abbé,). — *Voyages légendaires en Irlande*. Lyon, Vitte, 1894. In-8, pp. 400.

Douais (C.). — L'*Albigéisme et les Frères prêcheurs à Narbonne au treizième siècle*. Paris, Picard et fils, 1894. In-16, pp. vii-149.

Duplessy (abbé E.) — *Notre Dame de Lorette, le quartier, la paroisse, l'église*. Paris, Lethielleux, 1894. In-16, pp. 255. Prix : 2 francs.

Fabrège (Frédéric.) — *Histoire de Maguelone*. T. I : *La cité, les évêques, les comtes*. Paris, Picard ; Montpellier, Baumevielle, 1894. In-8, pp. viii-511. Prix : 30 francs.

Faye (J. de la). — *Cinquante ans de vie militaire. Le général de Laveaucoupet*. Paris, Bloud et Barral, s. d. In-16, pp. xi-368. Prix : 4 fr.

Ingold (A. M. P.) — *Notice sur l'église et le couvent des Dominicains de Colmar*. Colmar, Hüffel, et Paris, Picard, 1894. In-16, pp. 104. Prix : 2 fr. 50.

Kerviler (René.) — *Répertoire général de Bio-Bibliographie bretonne. Livre I : les Bretons. Fascicule* 20e *(Carn-Cer)*. Rennes, Plihon et Hervé, 1894. In-8, pp. 160. Prix : 5 francs.

Mandonnet (P. F.), O. P., professeur à l'Université de Fribourg. — *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*. Paris, Lethielleux, 1894. In-16, pp. 255. Prix : 3 francs.

Motte-Rouge (Général de la). — *Souvenirs et campagnes*. 1re *série. Empire. Restauration. Règne de Louis-Philippe*. Paris, Lethielleux, 1895. In-16, pp. 531. Prix : 6 fr.

Myrand (Ernest.). 1690. *Sir William Phips devant Québec. Histoire d'un siège.* Québec, L. J. Demers et frère, bureau de l'Evénement, 1893. In-16, pp. 428.

Orléans (Henri-Ph. d'). — *A Madagascar.* Paris, Calmann Lévy, 1894. In-24, pp. 59. Prix : 1 franc.

Pasquier (chancelier). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. Deuxième partie. Restauration. II. 1820-1824. T. V. Paris, Plon, 1894. In-8, pp. 581. Prix : 8 francs.

Poüan (Dr B. Th.), chanoine théologal de l'Église de Tours. — *Les origines de la Présentation. Vie de la vénérable Mère Marie Poussepin, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de charité de la Présentation de la Sainte Vierge.* Paris, Lethielleux, 1894. In-16, pp. xv-584.

Quarré-Reybourbon, membre de la commission historique du Nord. — *Fêtes célébrées à Lille en* 1729, *d'après un manuscrit orné de soixante-six aquarelles.* Paris, Plon, 1894. In-18, pp. 30.

Rouget (P.) *Voyage autour de la terre.* Paris, librairie de la Nouvelle Revue, 1895. In-16, pp. 420. Prix : 3 fr. 50.

Ségur (Général comte de). — *Mémoires d'un aide de camp de Napoléon. La Campagne de Russie.* Paris, Firmin-Didot, 1894. In-24, pp. ii-430. Prix : 2 fr. 50.

Surrel de Saint-Julien (abbé H, de), missionnaire apostolique. — *Un grand bienfaiteur du peuple, le bienheureux Bernardin de Feltre*, des Frères Mineurs de l'Observance. Vanves, Imprimerie Franciscaine missionnaire, 1894. In-24, pp. 240. Prix : 50 cent.

Vend (Véra). *L'Amiral Nevelskoy et la conquête définitive du fleuve Amour,* avec une préface de Mme Juliette Adam. Paris, librairie de la Nouvelle Revue, 1894. In-16, pp. 232. Prix : 3 fr. 50.

X*** — *Biographies du XIXe siècle. Alfred de Vigny, Grouchy, Paoli, Mmes Barat, Dupin, Marquise de La Rochejacquelein, Gorini.* Paris, Bloud et Barral, s. d. In-16, pp. 322. Prix : 3 fr. 50.

X*** *Jean-Baptiste de Rossi.* — Marseille, imprimerie Dupeyrac, 1894. In-8, pp. 15.

X... — *Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Jura.* 1789-1800. Lons-le-Saunier, Librairie catholique C. Martin, 1894. In-16, pp. 357. Prix : 3 francs.

X*** — *La vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance* (1839-1871), publiée par ses enfants. Paris, Plon, 1895. 2 vol. In-16, pp. 466-477.

X*** — *Le Comte Adolphe de Bremond* (1795-1870). Niort, Clouzot, 1894. In-32, pp. 138.

X***. — *Le Général de Brémond d'Ars, ancien sénateur de la Charente*,

né à Saintes, le 19 *mars* 1810, *décédé en son château de Saint-Brice, le* 23 *janvier* 1894. *Notes biographiques et compte rendu de ses obsèques.* Cognac, Bérauld, 1894. In-16, pp. 16.

X*** *M. Léon Harmel au Congrès de Mouveaux.* Roubaix, imprimerie Auguste Roussel. In-8, pp. 44.

BELLES-LETTRES

Cagnat (R.) et Goyau (G.). — *Lexique des antiquités romaines.* Ouvrage illustré de planches et de nombreux dessins inédits. Paris, Thorin, 1895. In-16, pp. IV-332. Prix : 7 francs.

Laplana (Mario), S. J. — *Summa Syntaxica cum thematis ad exercendum.* 2 volumes. Fribourg en Brisgau, Herder, 1894. In-24, pp. XIV-XIII-352. Prix : 5 francs.

Nicolet (Victor) et Reymond (Marcel). — *Lamartine et les Alpes.* Discours de réception de M. Victor Nicolet à l'Académie Delphinale, et réponse de M. Marcel Reymond, prés. de l'Académie. Grenoble, imprimerie Allier, 1894. In-8, pp. 91.

ROMANS

Filon (A.). — *Renégat* (1586-1593). Paris, A. Colin, 1894. In-18, pp. 311. Prix : 3 fr. 50.

Mussat (Mme Louise). — *Après le roman.* Paris, Hennuyer, 1895. In-12, pp. 360. Prix : 3 fr. 50.

Almanachs pour l'année 1895

Publiés par la Société de Saint-Augustin. Paris et Lille.

Almanach catholique. In-4 illustré. Prix : 1 franc ; et édition de luxe (3 chromolithographies), 3 francs; édition de grand luxe (6 chromolithographies), 5 francs.

Almanach des Enfants de Marie. In-8 de 80 pages. Édition de luxe : Prix : 60 centimes.

Almanach de la jeune fille chrétienne. In-4 de 64 pages. Prix : 50 centimes; édition de luxe, 1 franc et 1 fr. 25.

Almanach illustré des familles. In-4 de 90 pages. Prix : 50 centimes.

Almanach des enfants. In-32. 4 vignettes en chromotypie, nombreux dessins dans le texte. Prix : 50 centimes.

Almanach pour tous. In-16 de 96 pages, orné de nombreuses gravures. Prix : 25 centimes.

Almanach populaire. In-18 de 64 pages, orné de nombreuses gravures. Prix : 10 centimes.

Almanach populaire des enfants. In-18 de 64 pages, orné de nombreux dessins en noir dans le texte. Prix : 15 centimes.

Calendriers à effeuiller : de Saint-Benoit; de Saint-Jean Berchmans.

Almanach de la santé et de l'hygiène, à l'usage des familles et des communautés religieuses. 1895. Avignon, Aubanel frères. In-32, pp. 132. Prix : 50 centimes.

Almanach de l'Œuvre des campagnes. 1895. Paris, Lecoffre. In-16, pp. 106. Prix : 60 centimes.

Almanach des Missions. 1895. Paris et Lyon, aux bureaux des Missions catholiques et Delhomme et Briguet. Prix : 50 centimes.

Almanach Kneipp. Rédigé par Mgr Kneipp, curé de Wœrishofen (Bavière). 1895. Paris, Lethielleux. In-24, pp. 216. Prix : 60 centimes.

Almanach national illustré de Jeanne-d'Arc. 1895. Paris, Lethielleux. In-24, pp. 188. Prix : 50 centimes.

Almanach salésien. 1895. Paris, Vic et Amat. In-16, pp. 84. Prix : 50 centimes.

X***. — *Les jeudis du pensionnat, du collège et de la famille,* par l'Auteur des « Paillettes d'or ». Deuxième volume. Avignon, Aubanel frères, 1894. In-16, pp. VIII-551. Prix : 3 fr. 75.

Le 30 novembre 1894.

Le gérant : J. BURNICHON.

Imp. D. DUMOULIN et Cᵉ, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

31 DÉCEMBRE 1894

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. **Le Saint Sacrifice de la Messe,** son explication dogmatique, liturgique et ascétique, par le Dr Nicolas GIHR, traduit de l'allemand par M. l'abbé L.-Th. MOCCAND, vicaire général d'Annecy. Paris, Lethielleux, 1894. 2 vol. in-8, pp. xv-422, 458. Prix : 10 francs. — **II. De la perfection du chrétien dans l'état ecclésiastique,** par le Vénérable Louis DU PONT, S. J. Ouvrage traduit de l'espagnol par l'abbé Ch. MONJARDIN, curé de Saint-Giniez, ancien directeur de l'école Belzunce, à Marseille. Paris, Walzer, 1894. 3 vol. in-18, pp. VIII-644, 678 et 463. Prix : 12 francs. — **III. Le Mystère de Notre Seigneur Jésus-Christ.** III. *Le Ministère évangélique de Jésus*, par le R. P. CORNE, oblat de Marie-Immaculée, supérieur du grand séminaire de Fréjus. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d. In-8, pp. 512. Prix : 5 francs. — **IV. Les Chefs-d'œuvre oratoires de l'abbé Combalot,** publiés d'après les manuscrits, par Mgr RICARD, auteur de la *Vie de l'abbé Combalot.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-18, pp. 307. Prix : 3 francs. — **V. Courts sermons :** *Grandes fêtes de l'année. Credo ; quelques homélies ; sujets de circonstance,* par l'abbé A. SAUVADE. Lyon, Vitte, 1894. In-16, pp. 333. Prix : 3 fr. 25. — **VI. La Famille catholique,** par l'abbé L. VITALI, traduit de l'italien par l'abbé F.-M. DIDIER. Paris, Paul Delarue, s. d. In-18, pp. VIII-310. Prix : 3 fr. 50. — **VII. Jésus outragé, ou le Mois des opprobres,** par le R. P. DEIDIER,

missionnaire du Sacré-Cœur. Paris, Téqui, 1894. In-32, pp. xx-282. Prix : 2 francs. — **VIII. Exposition de quelques pages du Nouveau Testament et de l'Histoire des saints,** par le P. H. Demante, S. J. Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1894. In-18, pp. 196. Prix : 1 fr. 50. — **IX. L'Office divin : Origine et beautés du Bréviaire romain,** par l'abbé Rambaud, aumônier des Clarisses de Bordeaux. Paris, Téqui, 1894. In-18, pp. 99. Prix : 75 centimes. — **X. Exercices spirituels pour apprendre à l'homme à se vaincre.** Abbeville, Paillart. 100 tracts de 8 pages, renfermés dans cinq brochures. Prix : 2 francs. — **XI. Les Repas.** *Conférences à des religieuses*, par Mgr Amédée Curé. Bar-le-Duc, Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1894. In-16, pp. xvi-121. Prix : 1 franc. — **XII. Heures de loisir.** *Études et essais*, par l'abbé Gillet, aumônier. Saint-Étienne, J. Le Hénaff ; Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-12, pp. 346. Prix : 3 francs.

I. — « Nous nous faisons un devoir, dit Mgr d'Annecy, de recommander cet ouvrage aux prêtres et aux fidèles.... » C'est en dire toute la valeur. En effet, il justifie pleinement son titre. L'auteur a comme épuisé le sujet et les sources (jusqu'à une citation de G. Fullerton, dans *Louise de Carvajol*, qui a su discrètement se glisser entre saint Grégoire et Rupert, t. I, p. 252). Il indique dans une bonne table bibliographique les nombreux ouvrages qu'il a consultés; le sien figurera parmi les meilleurs sur la matière.

Quelle bonne pensée aussi que d'avoir réuni la partie dogmatique et l'ascétique dans ce livre, comme elles le sont dans la réalité, suivant ce mot de Suarez : *Sine veritate, pietas imbecilla.* (Préface, p. v.)

Un des ouvrages cités a pour titre : *les Cérémonies de la messe expliquées au peuple chrétien en sermons* (Schaffouse, 1863). A la bonne heure, et l'on devrait bien y recourir davantage. Tant de conciles l'ont recommandé (cf. *Coll. Lac.*, t. III). « Il est peu de prêtres, dit Mgr Gousset, qui n'aient quelque chose à se reprocher à cet égard. De là l'ignorance, le dégoût ou l'indifférence.... » (*Theol. mor.* II, p. 28.) De même dans les communautés et les collèges chrétiens. On se plaint quelquefois de ne savoir où trouver des

lectures spirituelles. Sait-on bien chercher? Il y a ici matière à un excellent choix. Les textes étant traduits dans le corps de l'ouvrage, il convient à tous.

Puisse l'habile et zélé traducteur voir le livre arriver bientôt en France, comme en Allemagne, à sa cinquième édition et au delà!

II. — *La Perfection du chrétien dans tous les états*, du P. Dupont, n'avait pas été récemment traduite en français, comme plusieurs autres de ses œuvres : c'est donc une heureuse inspiration d'en avoir traduit, et si bien, la partie qui se rapporte au clergé, ainsi que l'écrit Mgr de Marseille dans une lettre à bon droit élogieuse pour le traducteur.

Mais, dira-t-on peut-être, le P. Dupont, malgré tout son mérite, est-il vraiment un guide pour le clergé contemporain? Les choses ont tellement changé ; aujourd'hui, c'est l'action sociale du prêtre qui.... — Il y a dans le sacerdoce un fond qui ne change pas, et s'il y a aujourd'hui quelque chose de changé, c'est que, pour exercer son action sociale, le prêtre a plus besoin peut-être qu'autrefois des vertus de son état. Or, c'est ce que lui enseigne le P. Dupont à la bonne façon antique, avec solidité et non sans agrément. Comme, par exemple, quand il exhorte le prédicateur à la patience : « .... Il sera encore patient quand il verra dormir à ses sermons.... Car on ne dort point quand on entend une parole qui charme. D'ailleurs ce n'est pas chose nouvelle, malgré toute l'habileté du prédicateur, car un jour que saint Paul prêchait, etc. » Suit le récit des Actes.

S'il était besoin d'un supplément, nous allions dire, d'un assaisonnement tout à fait contemporain, le traducteur y a largement pourvu par ses *Réflexions* modestement rejetées *ad calcem*, et qui méritent d'être signalées. Signalons-y aussi, mais en le lui appliquant, le *Ubi plura nitescunt*, pour *nitent*, de la page 368.

Enfin, deux tables fort bien faites ajoutent au mérite de cet excellent ouvrage. Si tous ne peuvent produire de tels travaux, que tous au moins en profitent.

III. — Nous ne pouvons que répéter de ce troisième volume ce qui a été dit des précédents : il est sérieux, pieux, et gagnerait peut-être aussi à être parfois quelque peu resserré.

IV. — C'est bien à Mgr Ricard qu'il appartenait de nous donner ce volume nouveau. Les sermons de l'abbé Combalot traînaient, on peut le dire, dans tous les journaux de prédication. Nous les avons ici, d'après les manuscrits. Ce n'est pas que même sous cette forme, ils puissent servir de sermons tout faits, puisqu'il n'y a de tels que ceux qu'on fait soi-même ; mais on pourra s'en inspirer, et c'est tout le profit de ces sortes de publications, comme le disait déjà il y a quelques années, en excellents termes, un recueil oratoire publié sous la direction de Mgr Ricard : *Les Orateurs sacrés contemporains*.

A propos du sermon sur l'*Enfant prodigue*, nous avons vainement cherché, même ici, le fameux commentaire du *Cecidit super collum ejus*, que des auditeurs de l'abbé Combalot nous ont plus d'une fois cité.

Nous signalons ce détail pour le prochain volume annoncé.

V. — *Courts sermons !* Ils le sont, de fait, et c'est leur grand mérite. Il y aurait plus d'une réserve à faire sur les développements et les citations, v. g. pp. 54, 69, 75, 142, 219, etc. ; mais la forme est vive et brève, et c'est à ce point de vue qu'on y peut trouver quelque utilité. Autrement, à quoi bon vider ainsi en public ses tiroirs, surtout pour en tirer des sermons ? « Là en effet, disait déjà saint Cyprien, il ne faut pas s'affubler d'une défroque étrangère : non, prenez-moi la laine même de l'Agneau rédempteur, et taillez-vous-y vous-même un vêtement à votre mesure. *Plus in tuâ veste lætaberis.* » (*De exhort. martyr. Præfatio.*)

VI. — Ces Conférences, prêchées à Milan en 1884, renferment les bonnes choses ordinaires sur la famille, y compris ici les fiancés et les célibataires. Peut-être beaucoup de prosopopées : « Viens, ô Religion sainte !... — J'ai besoin, répond la Religion. — O ma chambre !... » (P. 200.) Quelques endroits exigeraient des explications : « La grâce, l'aurez-vous ? En vous exposant, vous perdez l'espérance d'avoir des secours. » (P. 221.) Et (p. 174) : « Trois grandes sociétés ont laissé une trace ineffaçable de leurs vertus et de leurs mœurs : les Spartiates, la République romaine à ses débuts et.... les premiers chrétiens. » Certaines expressions seraient avantageusement modifiées. « Quelle est cette longue théorie ? Ce sont les Vierges.... Vierges vertueuses, vous

êtes une armée de héros. » (P. 146.) « Le juge qui condamne la jeune fille qui attente à la vie de l'enfant de la faute. » (P. 202.) « Donner l'entretien » (fournir à l'entretien).

Le traducteur savoisien, qui a dédié ce livre « A S. M. Marguerite de Savoie, Reine d'Italie », souhaite « qu'il soit, sous d'augustes auspices, un gage d'union entre deux peuples qui, etc. » Souhaitons aussi que la famille de Savoie redevienne la famille catholique observant tous les commandements de Dieu, le septième comme les autres.

VII. — *Mois des opprobres!* C'est ici le mois de février : mais pourquoi donc encore un vocable nouveau jeté ainsi « soudainement » dans le public, et par ce qu'on pourrait appeler l'industrie privée, en fait de dévotion ? Le livre d'ailleurs est sérieux et peut offrir pour tous les mois une bonne lecture sur la passion. Peut-être aurait-on pu donner moins d'extension aux *Outrages*, et plus aux moyens de réparation. Les moyens conseillés sont bons : Heure sainte, Hommage, etc. ; mais il serait bon d'insister sur la vie chrétienne, la fuite du péché, la mortification. Les diverses formules d'amende honorable, etc., ressemblent encore un peu trop à une foule d'autres, longues, langoureuses, filandreuses. Il est à remarquer que les plus courtes citées ici, viennent des saints.

Quelques assertions sont beaucoup trop tranchantes : « Le cœur n'est pas seulement, comme le prétend l'incertaine science moderne, le symbole de l'affection.... Il en est encore le siège et l'organe. » (P. 85). « Il est certain que Luther s'est pendu comme Judas. » (P. 131.) De même la définition de l'hypnotisme et le rôle du démon (p. 153). *In dubiis*.... réserve.

VIII. — Après ses divers travaux sur l'Ancien Testament, le P. Demante explique ici, avec sa précision habituelle, quelques passages du Nouveau « qui offrent un fruit spécial, un sens difficile, et de fait sont moins souvent expliqués ». Comment ne pas conclure avec lui que, malgré le grand nombre d'ouvrages de valeur sur la matière, il y avait place pour celui-ci?

IX. — Résumer dans un opuscule sur le Bréviaire « *tout* ce que les grands auteurs ont dit de mieux, et y ajouter » était bien difficile. *Breviandi non facilem laborem*, dit l'Écriture (II Mach., II, 27). Aussi n'est-ce fait ici qu'en partie. L'auteur y aurait en-

core mieux réussi, s'il avait mis plus de faits et moins de phrases, de ces phrases, hélas! trop fréquentes dans ce qu'on a nommé le style ecclésiastique. Par exemple : « attaché aux pas de l'année et se repliant comme elle, le Bréviaire forme une couronne dont, etc. Il s'attache aux pas de Dieu dans le monde et dans l'éternité, » etc. (P. 15 et *passim*.) Quant au souhait de voir cet opuscule conduire à des études plus approfondies, il est déjà amplement réalisé. M. l'abbé Batiffol a donné l'an dernier, sur le Bréviaire romain, un de ces *Précis* qu'on ne refait pas.

X. — Ces intéressantes publications illustrées s'inspirent de saint Ignace, saint Alphonse de Liguori, saint Léonard de Port-Maurice ; nous en souhaitons la diffusion.

XI. — *Les Repas :* sujet bien digne d'être traité et qui l'est ici d'une façon convenable. Quelques expressions ne rendent peut-être pas toute la pensée de l'auteur. « Les repas : leur raison d'être. Dieu veut-il que nous mangions ? Combien ? »

XII. — *Heures de loisir* bien employées que ces *Études et essais*, sur Dieu, l'homme... Les points de vue sont très variés. Ainsi, « De la circoncision spirituelle » on passe « A la brise du soir ». Les titres pourraient sembler recherchés : « Ténèbres lumineuses, Royaume immobile, Esprit de recueil, » etc. Mais, pour certains lecteurs, c'est un attrait de plus.

A. L., S. J.

Sermons de carême. *Les Principales vérités de la religion*, par Mgr Gilly, évêque de Nîmes. Paris, Bloud et Barral, 1894. In-8, pp. II-363. Prix : 4 francs.

Prédicateur de vingt-sept carêmes en France, avant d'être évêque de Nîmes, Mgr Gilly « a fait choix, entre ses sermons, de ceux qui lui paraissaient les meilleurs ». Les vingt-sept campagnes entreprises pour le salut des âmes avaient été fructueuses ; le souvenir ne devait pas en être perdu. Les témoins des bons combats d'autrefois s'en réjouiront ; l'écho pour nous est plein de charmes.

Au cours de ces « stations » de carême, qui sont comme des veilles d'armes, Mgr Gilly s'est attaché tout d'abord à instruire les hommes de bonne volonté, à fortifier les cadres, à grossir les

rangs autour du chef suprême, Jésus-Christ, Médiateur et Rédempteur, fondateur de la société catholique; puis il fait connaître les positions et la tactique de l'ennemi. Voici les jours de la revue : chacun est invité à se rendre compte de ses forces, des faiblesses inhérentes à sa nature et à sa condition, à faire appel aux secours abondants que Dieu donne à ceux qui veulent le servir.

Les *Sermons de carême* sont pleins de doctrine et de sève.

A. COURAT.

Memento Juris Ecclesiastici publici et privati *ad usum Seminariorum et Cleri*, auctore F. Deshayes, S. Th. et J. C. Doct., Prof. Juris can. in Seminario Cenomanensi. Parisiis, apud Berche et Tralin, 1895. In-18, pp. 740. Prix : 4 fr.

Fournir à l'enseignement du droit canonique un manuel succinct et précis qui laisse au professeur la liberté de ses développements, et oblige l'élève à suivre attentivement la parole du maître, en la résumant de façon à tout lui rappeler, soit au cours de ses études, soit dans le saint ministère : tel est le but visé et atteint par ce *memento*.

Le titre est modeste, le format humble mais commode. Au premier coup d'œil jeté sur ces pages serrées et sur ces notes copieuses, le lecteur s'assurera qu'il eût été facile à l'auteur de publier en un ou deux volumes de bien plus grande figure dans une bibliothèque ou à la vitrine du libraire. L'ouvrage a assez de mérite pour pouvoir se passer de cette sorte de réclame matérielle.

Une très riche bibliographie, bien choisie et parfaitement tenue au courant des décisions et des publications les plus récentes, témoigne de l'ampleur des lectures qu'elle suppose, et permet au lecteur studieux de donner à ses travaux personnels toute l'étendue qu'il juge convenable. Par le recours aux sources et aux maîtres, il se gardera de l'inconvénient, inhérent à tout *compendium*, de généraliser d'une manière trop absolue l'application de formules qui ne peuvent signaler toutes les exceptions, ni préciser tous les détails.

Des appendices mettent sous la main les documents principaux relatifs à la France et les instructions du Saint-Siège ; le troisième donne le plan méthodique et complet d'une bibliothèque

canonique. Enfin, des tableaux synoptiques résument tout l'ouvrage et renvoient au texte.

En somme, rien n'a été négligé pour la science et pour l'utilité vraie de l'étudiant et du professeur; rien n'a été donné à l'apparat. Raison de plus pour louer comme ils le méritent le livre et l'écrivain.

S. ADIGARD, S. J.

Les Apologistes laïques au dix-neuvième siècle, par l'abbé E. Duplessy, du clergé de Paris. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. In-8, pp. 575. Prix : 6 francs.

Recueillir dans les auteurs laïques de ce siècle les passages qui peuvent le mieux illustrer ou défendre la vérité catholique, surprendre ainsi sur les lèvres d'hommes indifférents ou même ennemis, les témoignages que leur arrache la beauté du dogme, de la morale et du culte de l'Église, ce n'est pas seulement une idée originale, c'est une bonne œuvre, instructive et apostolique, dont il faut remercier et féliciter M. l'abbé Duplessy.

L'auteur explique dans sa préface qu'il n'a fait que suivre un illustre exemple. Saint Paul, s'adressant aux Aréopagites, ne dédaigna pas, par une attention dont la courtoisie dut flatter ces délicats, de citer un de leurs poètes, une de leurs gloires. Après Aratus, ce furent Épiménide et Ménandre qui eurent, dans les Épîtres, l'honneur de servir à une démonstration de l'Apôtre. C'est ainsi que l'abbé Duplessy trouve dans nos poètes et prosateurs les éléments d'une nouvelle et piquante apologétique. Parmi nos contemporains, il en est beaucoup sur qui tel passage d'un écrivain étranger ou hostile à notre foi fera plus d'impression qu'une homélie du vénérable Bède. La curiosité commencera ainsi une *préparation évangélique* que continuera la réflexion et qu'achèvera une grâce plus intime.

C'est dans plusieurs centaines d'auteurs que l'abbé Duplessy, d'une main aussi habile que patiente, est allé chercher ces témoignages « d'âmes naturellement chrétiennes », qui s'y trouvaient pêle-mêle avec les produits les plus hétéroclites de la pensée humaine. Parfois ses pincettes ont rencontré des perles dans le fumier même. Mais il ne se contente pas de nous montrer ces trouvailles, il les met en valeur : il les a serties dans l'or d'un exposé dogmatique très soigné.

Les incroyants ne seront pas les seuls à bénéficier de ce travail. Plus d'un prêtre sera heureux de lui emprunter des instruments d'apologétique spécialement adaptés à l'état de certaines âmes. Peu importe d'ailleurs leur provenance. Balaam n'était qu'un devin des gentils; cependant une parole tombée de ses lèvres devait un jour aider les mages à reconnaître l'étoile du Messie. Strauss, Renan, Richepin, Zola, les Goncourt, etc., sont bien aussi de la gentilité; mais la vérité est quelquefois sortie de leur bouche, et certaines de leurs paroles pourront aider plus d'une âme à reconnaître l'étoile qui mène à Dieu.

S. C., S. J.

Du Rythme dans l'Hymnographie latine ; Hymnaire grégorien : *Chants poétiques de l'Église latine*, traduits dans leur rythme naturel, par le P. A. Dechevrens, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895. In-8, pp. xii-218 et xvi-159. Prix : 5 francs.

Deux sortes de mélodies se partagent l'ensemble de nos chants liturgiques : les mélodies appliquées à des textes dépourvus de rythme poétique, et celles qui s'unissent à des textes poétiquement *mesurés* et *rythmés*.

S'attachant presque exclusivement à cette seconde catégorie de chants, le P. A. Dechevrens fait, croyons-nous, bonne et entière justice de l'erreur assez commune qui consiste à chanter *sans mesure* des textes composés précisément *pour la mesure*.

L'ouvrage se divise en deux parties : la première traite du Rythme en général, soit *musical*, soit *poétique*, et a pour but d'établir la véritable notion du rythme, tant en poésie qu'en musique, tel qu'on l'entendait sans doute encore au temps de saint Grégoire et au moyen âge.

La conclusion de cette partie est qu'il n'y a pas de rythme *sans mesure*. « En résumé, dit l'auteur (p. 9), le rythme suppose une succession de mouvements, s'enchaînant les uns aux autres dans un ordre déterminé, et observant entre eux les lois des nombres, c'est-à-dire une certaine proportion dans leur durée et leur intensité. La durée est rendue proportionnelle par la distinction des temps et la composition des *pieds rythmiques*.... »

Ces pieds rythmiques, ce sont précisément nos *mesures* modernes; car, comme l'établit l'auteur (ch. iii, art, II, p. 68 *sqq.*),

l'idée même de *pied* métrique, en poésie, n'est autre chose que l'emprunt fait par les grammairiens à ce sentiment d'ordre musical que nous appelons *mesure*, et que les anciens appelaient *pied*, du moyen dont ils se servaient pour en mesurer la durée ; « aliqua *pedum* percussione numerum instruere » (*Commemoratio brevis de tonis*).

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude spéciale du *Rythme grégorien et liturgique.*

On ne lira certainement pas sans intérêt les deux textes que l'auteur appelle à bon droit *omni exceptione majores*, — le premier, d'Hucbald de Saint-Amand (neuvième siècle) ; le second, de Guy d'Arezzo (onzième siècle), — exposant avec une netteté frappante que les *neumes* musicaux sont, non par pure analogie, mais par une assimilation réelle, de véritables *pieds dactyliques, spondaïques, ïambiques*, ayant la même proportion de durée que ces mêmes pieds en poésie.

Distinguant ensuite les hymnes *métriques* des hymnes *syntoniques*, l'auteur établit successivement les lois qui régissent musicalement les unes et les autres.

1° Dans les hymnes *métriques*, comme dans la poésie classique, la *quantité* est tout; l'*accent*, rien : « Le rythme de la poésie ancienne, avait dit le P. Dechevrens (p. 59), est un rythme de *quantité :* on n'y tient aucun compte de l'accent, mais uniquement de la durée longue ou brève des syllabes.... »

Dans ces hymnes (et ce sont les plus nombreuses de la Liturgie), le rythme est donc purement musical, en ce sens que l'accentuation rythmique des « *thesis* » suit uniquement l'accentuation *musicale*, nullement l'accentuation *tonique.* (Cf., 1re partie, ch. III : *Du rythme dans la poésie classique.*)

2° Pour les hymnes syntoniques, c'est exactement le contraire : la *quantité* n'est rien, l'*accent* est tout : « De même, lisons-nous p. 161, que la poésie métrique ne considère dans les mots que la quantité et fait abstraction de l'accent, ainsi à son tour la poésie syntonique néglige la *quantité* et ne voit plus dans les mots que des syllabes *fortes* ou *faibles.* »

Le rythme de la poésie syntonique est donc un rythme d'*accent;* mais de même que dans la poésie de quantité, l'indifférence des syllabes à l'accent ne comportait pas la négation de l'accentuation musicale, de la même manière, dans la poésie d'accent,

l'indifférence des syllabes à la durée n'emporte nullement la négation de l'inégale durée des notes : toute la différence consiste en ce que dans la poésie syntonique la musique seule règle la *durée des syllabes*, tandis que dans la poésie classique elle réglait seule leur *accentuation*.

C'est ce que le P. Dechevrens met fort bien en lumière dans toute cette seconde partie de l'ouvrage (ch. II, art. I, II et III), non seulement pour les hymnes syntoniques, qui toutes suivent les formules mêmes de la poésie classique; mais encore pour le rythme plus libre des séquences et des proses (art. III).

L'*Hymnaire Grégorien* qui suit ce traité vraiment magistral, donne au lecteur le recueil complet des *hymnes*, *proses*, *séquences* — liturgiques ou non — transcrites la plupart pour la première fois dans ce rythme, à la fois *poétique* et *musical*, qui est à la mélodie ce que l'âme est au corps, la peinture au dessin, la symétrie à l'architecture, la vie, le mouvement et l'ordre.

A. FLEURY, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Moralphilosophie. *Eine wissenschaftliche Darlegung der sittlichen, einschliesslich der rechtlichen Ordnung*, von Victor CATHREIN, S. J. (*Philosophie morale*. Exposition scientifique de la Morale et du Droit, par V. CATHREIN, S. J.) I. Morale générale. — II. Morale spéciale. 2e édit. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893. 2 vol. gr. in-8, pp. XIX-538, XVI-662. Prix : Mk. 15,50.

Longtemps collaborateur aux *Stimmen aus Maria-Laach*, le P. V. Cathrein a publié une série d'études fort remarquées sur la Constitution anglaise, les attributions de l'État, la morale du darwinisme, les questions sociales, etc., etc. En 1890-91, paraissaient les deux gros volumes de sa « Moralphilosophie ». C'est une lumineuse synthèse de ce qu'ont dit les maîtres, dans les écoles catholiques ou rationalistes, sur les grandes questions de la morale, la liberté et la destinée de l'homme, les concepts de la moralité, du devoir, du droit, les relations de l'individu avec

Dieu, ses semblables et soi-même, la propriété, la société, l'État et ses pouvoirs, le droit international, etc... Deux ans après, dans une seconde édition, l'auteur enrichit son ouvrage de quelques chapitres, où il complète ses premières données sur la fin dernière de l'homme, réfute la théorie du souverain bien d'après les partisans du progrès indéfini, rejette la morale indépendante et analyse brièvement les conceptions morales de M. Stirner, Fr. Niestche, P. Carus, H. Gallwitz, Herbart. Exposé sincère des systèmes, larges citations, discussion serrée des arguments, originalité des aperçus, — par exemple dans l'explication de la loi de la mort, de l'idée du droit, — appréciations judicieuses, phrase simple, alerte, plutôt française qu'allemande : ces qualités expliquent le succès du livre du P. Cathrein.

Il répond pleinement aux désirs de Léon XIII : la doctrine catholique, avec ses « vieilles » solutions, que le professeur Jodl avait la naïveté de reprocher à l'auteur, apaise mieux nos doutes que les conclusions aventureuses de ces théories d'un jour, qui demain seront renversées par d'autres, destinées elles-mêmes à disparaître bientôt. Fichte n'écrivait-il pas en 1847 : « Depuis Kant, chaque dynastie des dieux de la pensée a été culbutée du trône par une autre; et, présentement, la lutte est vive entre les prétendants à la couronne. » Cette parole est d'une actualité saisissante. Dans le « chaos » où elle se débat, la philosophie moderne répète : *Ignoramus*, *ignorabimus*. Une école entière, se voyant sans boussole, crie : « Revenons à Kant! » *Zurück zu Kant!* — Non, laissons dormir Kant, et allons, en compagnie du P. V. Cathrein, à la doctrine des philosophes chrétiens.

On a signalé ici, à propos de sa *Philosophia Moralis* (Cf. *Études*, Partie bibliogr., 1893, p. 818), les opinions de l'auteur sur certains points controversés. Le long chapitre où il défend la propriété contre les sophismes de Lassalle, Karl Marx, H. Georges, etc., a été détaché et traduit en français. L'ouvrage entier mérite de passer en notre langue, surtout un Appendice de près de deux cents pages, consacré à la revue historico-philosophique des idées morales chez les principaux peuples civilisés et barbares. C'est un beau travail d'érudition et de saine critique.

MARIUS FAVIER, S. J.

La Liberté. Deuxième partie : *Le Problème,* par l'abbé C. Piat, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lethielleux, 1894. In-12, pp. 306. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est la suite et le complément de celui que M. l'abbé Piat nous avait déjà donné sur le même sujet (*Part. bibl.*, 31 janv. 1894). Après l'histoire, c'est la doctrine, après l'enquête, la conclusion. Elle est telle que nous l'attendions et qu'on la devait espérer. Ceux que quelques formules du volume déjà paru, trop bienveillantes peut-être pour les doctrines les plus négatives et les plus osées, auraient inquiétés, doivent se sentir pleinement rassurés. S'ils avaient craint — sans raison suffisante, il faut le dire — que M. Piat ne fût trop tendre à l'erreur, ils peuvent voir que leur appréhension était chimérique. Les chapitres où il traite de la méthode seront certainement de leur goût.

Rien, quand on étudie la liberté, n'est plus important que la méthode; c'est même d'elle que tout dépend. Celle qu'ont suivie la plupart des auteurs modernes est défectueuse, aussi se sont-ils égarés. Si, comme on n'en peut douter, la question de la liberté est avant tout une question de fait, c'est à l'expérience qu'il faut s'adresser pour la résoudre. On doit se garder de débuter par la pure spéculation et l'*a priori*. Cela est si vrai qu'on est tenté de mettre en doute, non pas la bonne foi de ceux qui procèdent autrement, mais leur entière liberté d'esprit et leur affranchissement de toute idée préconçue. Et si l'on songe que, dans les autres problèmes, quelques-uns déclarent que non seulement la science doit commencer par les faits, mais qu'elle doit finir par les faits, qu'en dehors des faits il n'y a rien, cette tentation devient si forte qu'il est malaisé d'y résister. Un positiviste qui nie la liberté au nom du principe de raison suffisante ne peut manquer d'être suspect. Et celui qui, décidé à s'en rapporter à l'expérience, affirme que pour connaître la vraie nature de la liberté c'est dans les minéraux qu'il la faut étudier, ne l'est pas moins. « La méthode est originale à coup sûr, dit M. Piat, mais le malheur veut que cette originalité n'ait rien à voir avec la science. »

Sans doute, tout n'est pas neuf dans cet ouvrage; partout cependant on sent un effort pour tout renouveler, pour soumettre à une critique prudente, mais libre, les vieilles démonstrations,

pour compléter ce qui peut être insuffisant, surtout pour les tourner contre les objections nouvelles et les adversaires récents. Citons un exemple. Il s'agit des déterministes qui prétendent qu'entre le motif et le mobile il n'y a qu'une différence d'intensité et que les plus forts entraînent fatalement la volonté. Les motifs, sans doute, peuvent être connus plus ou moins clairement, et faire une impression plus ou moins forte.

Mais, continue l'auteur, sous la quantité il y a dans le motif une qualité, et qui est absolue. Que la connaissance du devoir soit intense ou non, qu'elle m'émeuve ou me laisse indifférent, par le fait même que je l'ai, je vois ce qu'il vaut, et cette valeur est infinie : je sens que le devoir une fois compris ne souffre pas de préférence ; je sens que ce serait le nier que de mettre un seul instant ses suprématies en doute, et ce sentiment est celui de tous les hommes ; personne ne doute que la chose essentielle ne soit l'honnêteté. En face de la passion qui change, il y a donc l'idée qui ne change pas ; en face du mobile qui est un infiniment petit, le motif qui est un infiniment grand..... Si le devoir a une valeur infinie, ce n'est plus par caprice que je me porte du côté des motifs, quand ils m'impressionnent moins que les mobiles : je fais alors un acte de pure raison. Au contraire, c'est toujours par caprice que je cède aux mobiles, quelle que soit leur intensité. (P. 161-163.)

On trouvera dans d'autres écrits le germe de cette démonstration, nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été donnée avec autant de netteté et de précision.

Après ces éloges, nous serons plus libre pour dire qu'il y a dans l'ouvrage de M. l'abbé Piat — qui en sera surpris ? — des idées qui nous paraissent discutables, d'autres que nous tenons pour inexactes ; notamment dans les chapitres qui traitent de la conservation de l'énergie. Dans son ensemble et dans ses conclusions, le livre est digne de ses devanciers et nous fait désirer que M. Piat ne termine pas encore la série des fortes études qu'il a entreprises au profit de la vérité. M. C., S. J.

I. — **Essai sur la loi de la vie,** par l'abbé Joseph Crozat. Le Touvet (Isère), chez l'auteur. In-8, pp. 407. Prix : 5 francs.

II. — **Appel à la bourgeoisie libérale,** par Édouard Cohen. Paris, Guillaumin. In-8, pp. 123. Prix : 2 francs.

I. — Le douloureux problème abordé par l'auteur est un de

ceux qui préoccupent le plus vivement les hommes clairvoyants. Outre l'angoisse patriotique de voir la France descendue du rang qu'elle occupait à la tête des nations européennes, le chrétien et le prêtre éprouve une tristesse indicible en présence du flot démoralisateur qui monte et de la perte des âmes. C'est ce sentiment qui a dicté le livre de M. Crozat. Dans un ton qui, sans être déclamatoire, se rapproche beaucoup de la conférence et quelquefois du sermon, l'auteur nous a donné « une monographie rationnelle de la vie aux points de vue de la nature et de la religion ». Ce qu'est la vie en soi, quelles sont les lois qui président à sa propagation, quelle est la vie de Dieu dans sa nature et ses personnes; les destinées humaines, le mariage, l'amour, la chasteté, le malthusianisme, etc., tels sont les principaux points de ce vaste sujet. Le tout se termine par quelques conseils pratiques aux prédicateurs et aux confesseurs. Tout le monde connaît les décisions des Congrégations romaines; l'important est de les appliquer avec sagesse et discrétion; une question imprudente peut faire un mal irréparable.

On lira avec intérêt et fruit *la Loi de la vie*. Peut-être l'auteur aurait-il gagné à se restreindre, et à ne pas donner à son livre l'aspect d'un traité complet de théologie.

De plus, certaines expressions manquent de clarté et de précision. Pour n'en donner qu'un exemple, nous nous demandons ce que l'auteur peut vouloir dire lorsqu'il affirme à plusieurs reprises, et avec insistance, que la vie est une *substance universelle*, ou que les corps bruts sont « incapables de produire des êtres substantiels, soit de les perfectionner substantiellement ». Il est vrai qu'on ne peut exiger partout la rigueur d'expression d'un théologien de profession.

II. — C'est un phénomène bien curieux à étudier que l'état d'esprit où se trouvent actuellement les soi-disant libéraux qu'on est convenu d'appeler opportunistes.

Le livre de M. Cohen en est une nouvelle preuve. Effrayés par la démoralisation toujours croissante des classes populaires, voyant monter le flot de l'anarchie qui les menace, eux tout particulièrement, ils sentent le terrain se dérober. Qu'ont-ils en effet à répondre aux malheureux qu'ils ont pervertis et ruinés? Sans Dieu, où est la morale? Sans morale, où est la justice so-

ciale? Où est la garantie de la propriété, de la famille, des biens essentiels de l'homme? Pourquoi serait-ce un mal de supprimer violemment celui ou ceux dont l'existence est un obstacle? Lisez la réponse de M. Cohen : « Intangibilité de la république et des lois républicaines, maintien du régime parlementaire, répression de la liberté de la presse, apaisement religieux; « il n'est pas indispensable, dit-il, de chasser complètement la religion de l'école. » Amélioration du sort des ouvriers par divers palliatifs, tels que les sociétés coopératives, les logements économiques, la participation aux bénéfices, assurance contre les accidents, etc., etc.

Parmi tous ces expédients vous ne trouverez pas un principe, pas une idée lumineuse, rien, absolument rien. Mais non, il y a quelque chose : la peur du bourgeois qui défend sa caisse, et qui est prêt pour cela à faire bon marché des droits les plus respectables.

H. D., S. J.

I. — **Le Contrat démocratique,** par O... Paris, Savine. In-12, pp. 94. Prix : 1 fr. 50.

II. — **Le Dernier mot du socialisme rationnel,** par E. DE POMPERY. Paris, Savine. In-12, pp. 130. Prix : 2 francs.

III. — **Saint-Simon et son œuvre,** par Georges WEILL, docteur ès lettres, ancien élève de l'École normale supérieure. Paris, Perrin. In-12, pp. x-245. Prix : 3 fr. 50.

IV. — **Socialisme pratique** *par le retour à la terre*, par P. VERDAD. Nantes, Lessard. In-12, pp. 200. Prix : 2 francs.

I. — Imaginez un aéronaute si ardent, qu'il se laisse emporter au delà des limites de notre atmosphère pour se donner le luxe, à l'instar de l'éminent Flammarion, d'une course affolée à travers l'immensité des mondes. Cet heureux évadé de la terre, après un long évanouissement, se réveille dans une autre planète, couché sur un petit lit, dans une serre où une pompe à air électrique entretient une pression atmosphérique double de celle ambiante. Cette pression est ramenée à une atmosphère et demie seulement, pendant les visites d'un certain Prophès, aimable compère qui, grâce à cette précaution, peut venir vanter au terrien prisonnier des spécifiques merveilleux pour la guérison radicale de la société.

Notre compatriote, on le comprend, ne pouvait manquer de penser à nos malaises et aux remèdes que nous cherchons. Et voici comment, tout dernièrement, tombait sur terre, à l'aventure, un petit tube en aluminium plein du fameux *Contrat démocratique*. Est-ce le salut? Je ne le crois pas. Trop long pour que je l'expose ici dans sa teneur, je me contenterai de résumer les articles les plus suggestifs d'un contrat qui peut faire le bonheur d'une autre planète, mais ne fera jamais le nôtre :

« 1° Les besoins de l'homme ne peuvent être légitimement satisfaits qu'à la suite de contrats librement consentis; la loi sociale a donc le devoir de prévoir les contrats de toute nature, d'en fixer les règles d'ordre public, et d'en garantir l'exécution.

« 2° Les besoins de l'homme se résument en un mot : consommation.

« 3° Le progrès ne peut être que la conséquence de l'application des lois naturelles, etc., etc. »

Il y a dans le *Contrat démocratique* de nombreux articles peu clairs. Je n'assumerai pas la tâche difficile de les éclaircir.

Que les curieux qui ont du temps à perdre et des efforts d'intellect à faire, se procurent le *Contrat démocratique*, ils verront là comment dans le « Land » tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, depuis l'institution du Crédit mobilier jusqu'à l'émancipation des femmes, en passant par le licenciement de l'armée.

C'est peut-être un arrière-goût de l'utopie de Thomas Morus ou de la *Cité du Soleil* de Campanello. Pauvre *Contrat démocratique !* la chute qu'il a faite lui en présage d'autres.

II. — M. de Pompery prétend apporter au monde le dernier mot du socialisme rationnel. Il faut avouer que, si modeste qu'elle soit, cette prétention est loin d'être rassurante pour un peuple menacé du terrible joug de ces messieurs de « la Sociale ». Après avoir mis « au pied du mur », dans une critique aussi solide d'ailleurs que judicieuse, tous les guesdistes, blanquistes, marxistes et collectivistes révolutionnaires ; après leur avoir montré que la solution de la crise sociale n'est nullement contenue dans la « nationalisation du sol et la socialisation des instruments de travail », obtenues par la violence et la force brutale, M. de Pompery, dans une étude rétrospective « qui sent presque le romain »,

va chercher chez les Thélémites de Rabelais et les Harmoniens de Fourier les éléments de sa nouvelle organisation.

Malgré ses deux célèbres inspirateurs, l'auteur, très habile pour détruire et critiquer, devient gauche et maladroit quand il s'agit d'organiser et de reconstruire.

« Vivre c'est agir, c'est être actif, c'est faire usage de ses forces et de ses facultés. Plus cet exercice est complet, plus on vit et plus on est heureux. Le but supérieur et final de la société humaine c'est de faire en sorte que tous ses membres puissent jouir de l'exercice intégral de leurs forces et de leurs facultés.

« Par là, l'individu devient et demeure sain de corps et d'esprit, et la société, composée de membres utiles et actifs, vit dans l'abondance et la paix. »

Et le grand moyen, l'unique, de l'avis de M. de Pompery, est de rendre le travail-fonction attrayant.

L'auteur semble oublier la plus noble partie de l'homme, c'est-à-dire l'âme et tout ce qui la concerne.

Le jour où les ouvriers, joyeux et couronnés de roses, s'en iront au travail comme à une fête, les passions n'en seront pas moins là avec leurs tristes et malsaines exigences, et M. de Pompery n'osera pas, que je sache, demander pour elles le plein épanouissement. En résumé, le dernier mot du socialisme ne me semble pas plus rationnel que le premier.

III. — Après tant d'autres, M. Georges Weill, dont personne ne saurait contester le talent littéraire, essaye de fixer la physionomie si mobile de Saint-Simon. S'inspirant des nombreuses brochures « courtes et incohérentes où Saint-Simon passe sans cesse de l'astronomie à la physiologie, et de la physiologie à la politique », il croit saisir le fil conducteur qui, à travers un fatras d'idées fantasques, lui ferait atteindre l'idée-mère, grande directrice de Saint-Simon. Durant douze chapitres allègrement écrits, nous voyons la silhouette agréablement profilée d'un Saint-Simon tour à tour commerçant et philosophe, dissipateur et héros de charité, démolisseur et organisateur, sans pour cela nous convaincre que ce précurseur du socialisme ait été autre chose qu'un charlatan social, plus occupé de sa propre réputation que du bonheur universel.

IV. — Il faut se déclarer satisfait, à une époque où la littérature

socialiste est si invariablement la même dans ses élucubrations renouvelées du père Enfantin et du juif Karl Marx, de rencontrer sous la plume d'un socialiste certains chapitres comme ceux qui composent le livre de M. Verdad. Sans doute, nous sommes loin de tout approuver dans cette œuvre ; mais, que l'auteur traite de la dépopulation de la France, du retour à la terre, de la mission des classes aristocratiques, du droit d'héritage, de la famille, etc., on sent un élan de sincère générosité qui bien souvent conduit M. Verdad vers les vraies solutions. Socialiste tout différent des autres, M. Verdad a compris que le véritable progrès, et partant le salut, dépend plus du retour aux idées morales et religieuses que d'une simple réglementation matérielle.

JULES RICHÉ.

Histoire générale des Beaux-Arts, par Roger PEYRE. Paris, Delagrave, 1894. In-8, pp. XVI-786, illustré. Prix : 6 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur s'est proposé d'écrire un manuel, ou, selon son expression, « une sorte de grammaire abrégée » des principales connaissances qui relèvent du domaine de l'art. Le lecteur a le plaisir et l'avantage de parcourir, à la suite d'un guide éclairé, toutes les parties de ce vaste domaine, depuis les commencements informes des origines les plus reculées jusqu'à l'épanouissement du beau, conçu et poursuivi par le génie de chaque peuple civilisé. La forme monotone, quoique plus facile, du dictionnaire n'a pas été du goût de l'auteur ; il a préféré celle plus agréable et plus suggestive, comme on dit maintenant, de la lecture courante. Son livre y a peut-être un peu perdu en précision, mais en revanche il y a certainement gagné en intérêt. Au lieu d'être simplement consulté, ou même d'être respectueusement classé dans une bibliothèque sans être ouvert, il sera lu, ce qui vaut mieux.

On ne peut avoir la prétention d'être complet dans un manuel qui résume succinctement l'histoire de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la gravure, de la musique et des arts industriels, à toutes les époques et dans tous les pays du monde. M. Peyre a visé à l'être dans les choses essentielles ; on ne pouvait lui en demander davantage ; et en le lisant, on est vraiment étonné du nombre prodigieux de données archéologiques, historiques et artistiques, qu'il a pu faire entrer dans un cadre res-

treint, avec autant de méthode et de clarté que d'érudition et de goût.

Environ trois cents illustrations bien choisies et soigneusement exécutées, d'après les meilleures œuvres connues, sont disséminées dans l'ouvrage, et l'agrémentent en appuyant à propos l'enseignement par l'exemple.

Notre critique portera d'abord sur l'insuffisance de la table des matières pour un ouvrage de ce genre. Veut-on reprendre le livre, après l'avoir lu en tout ou en partie, il faut, pour s'y reconnaître, se reporter aux canevas qui se trouvent en tête des chapitres. On peut regretter de ne pas les voir rejetés ou répétés à la fin du volume, avec la pagination convenable. La table des gravures pourrait jusqu'à un certain point suppléer à l'absence de la table analytique dont nous parlons; mais il faudrait pour cela que chaque illustration fût placée à l'endroit du texte où il y est fait allusion, ou bien qu'elle y fût indiquée par un numéro d'ordre correspondant.

Un certain nombre de *lapsus* ont échappé à l'auteur; nous en signalerons quelques-uns. Ainsi (p. 326), le célèbre jubé de Sainte-Madeleine de Troyes est placé à Saint-Urbain; dans la liste des principaux élèves de Rubens (p. 570), on omet l'un des noms les plus populaires, Teniers, le père du fameux peintre de genre; on dit (p. 492) que Maximilien (mort en 1519) fit commencer de son vivant un mausolée dans la Hofkirche d'Inspruck, et l'église date du milieu du seizième siècle; le prénom si connu de Jacques de Ruysdaël est changé (p. 596) en celui de Jacob; on fait peindre au Poussin (p. 615) en 1133 des tableaux pour la canonisation de saint Ignace, qui eut lieu en 1622, etc. On ne voit pas non plus pourquoi l'auteur tient tant (pp. 140 et 144) à présenter comme surfaite la renommée des chefs-d'œuvre de l'Apollon du Belvédère et du Laocoon. Parmi les artistes et les connaisseurs, il y en aura peu de son avis.

J. SATABIN, S. J.

Mémoire sur l'accession des Orientaux au Calendrier grégorien, par le chanoine Mémain. Paris, Maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier, 1895. In-8, pp. 29.

Je viens d'apprendre que l'auteur a reçu une lettre de félicitations de S. E. le cardinal Rampolla. Je n'en suis pas surpris. Il

est urgent que les Orientaux quittent leur calendrier suranné, répudié par l'astronomie. Maintenant que la Russie et l'Orient se mêlent de plus en plus au monde occidental, ces divergences de dates gênent les relations sociales. Les protestants ont compris depuis longtemps qu'il fallait adopter le calendrier grégorien ; et ce ne fut point par amour de la papauté. Les Orientaux, qui admettent le concile de Nicée, verront, dans les documents rappelés par M. Mémain, que le décret pascal de ce concile renferme la condamnation de leur système.

L'auteur fait (p. 6) une remarque intéressante : c'est que le calendrier institué par Moïse était fort supérieur, comme exactitude, à tous les calendriers anciens.

Voilà une brochure excellente et d'actualité.

A. POULAIN, S. J.

Cryptogamæ vasculares Quitenses, *adjectis speciebus in aliis provinciis ditionis Ecuadorensis hactenus detectis*, auctore Aloisio Sodiro, S. J. Quiti, typis Universitatis, 1893. 1 vol. in-8, pp. iv-656, accompagné de 7 planches lithographiées.

Cet ouvrage, que l'auteur présente trop modestement comme un opuscule, est le fruit d'un travail prolongé et consciencieux, qui mérite de prendre place dans les archives botaniques.

Chargé depuis vingt-trois ans de l'enseignement officiel de la botanique à l'Université de Quito, le P. Sodiro ne pouvait mieux faire, pour servir les intérêts de la science, que de se vouer spécialement aux études floristiques. Les recherches de cette nature, autrefois en si grand honneur en Europe, aujourd'hui un peu dépossédées de leur rang par l'anatomie et la physiologie, reprennent en effet tous leurs droits dès qu'il s'agit d'un pays encore mal exploré. D'autre part, un botaniste équatorien devait porter son attention tout d'abord sur les *Cryptogames vasculaires*, — Fougères, Prêles, Lycopodes, — ce singulier embranchement, si mal représenté actuellement dans nos climats, mais dont le passé géologique est exceptionnellement glorieux et qui conserve dans les zones tropicales quelques vestiges de sa splendeur primitive.

C'est à ce concours de circonstances que l'on doit divers travaux du P. Sodiro. Dès 1883, il publiait, sous le titre de *Re-*

censio Cryptogamarum Quitensium, un important relevé de ses herborisations, où sont décrites bon nombre d'espèces nouvelles. Nous ne pouvons signaler par leurs titres respectifs les notes parues dans les *Annales de l'Université*, auxquelles il est fait allusion dans l'ouvrage actuel. Dans tous les cas, celui-ci résume et complète, dans un travail d'ensemble, les publications antérieures.

Ce nouvel ouvrage est une Flore locale, destinée à la fois aux botanistes de tout pays et aux herboristes de l'Équateur. Suivant l'usage encore classique, de courtes diagnoses latines sont suivies d'une description moins condensée, rédigée, aussi bien que le texte courant, en langue vulgaire, c'est-à-dire ici en espagnol. Des tableaux dichotomiques servent à la détermination successive des divers groupes subordonnés et conduisent pas à pas au nom de l'espèce.

Nous ne pouvons songer à apprécier ici, au point de vue strictement botanique, le travail du P. Sodiro. Il nous suffira de faire remarquer, pour donner une idée de son importance, que sur les 670 espèces décrites dans l'ouvrage, 140 sont nouvelles ou ont été publiées antérieurement comme telles dans les mémoires ci-dessus mentionnés. On conviendra qu'il est peu d'auteurs d'ouvrages spécigraphiques à qui il soit donné d'offrir au public un tel contingent de découvertes personnelles.

Disons toutefois que notre critique, si nous pouvions entreprendre d'en faire une, porterait tout d'abord sur la nomenclature adoptée dans cette Flore. Non seulement il est difficile de savoir si les *Cryptogames vasculaires* y sont traités comme *Embranchement*, ou comme *Classe*..., mais on y voit avec surprise les *Ordres* ou *Sous-Ordres* se distribuer directement en *Genres*. Quant aux *Familles*, elles sont bannies des cadres adoptés.

Sans doute, ce sont là des questions de mots : les *Ordres* de Sodiro sont de véritables *Familles* naturelles ; mais la substitution d'un mot à un autre n'en est pas moins une rupture avec le langage consacré, et nous ne croyons pas qu'aucun précédent soit capable de la faire prévaloir.

Nous ne terminerons pas cette courte notice sans dire aux lecteurs des *Études* combien il nous est agréable de leur signaler une œuvre de ce caractère, émanée d'un modeste et savant reli-

gieux et patronnée successivement par deux présidents de République de ces pays-là. J. PANTEL, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

I. — **Itinéraire de Jeanne la Pucelle ou Jeanne d'Arc,** *suivie jour par jour et pas à pas*, par l'abbé Casimir Rouette, ancien curé de Saint-Germain des Prés, au diocèse d'Orléans. Vulaines-sur-Seine (par Avon, Seine-et-Marne), Guignon, 1894. 2 vol. in-16, pp. 311 et 315. Prix : 5 francs.

II. — **Jeanne d'Arc devant la S. Congrégation des Rites,** par le P. Pie de Langogne, des Frères mineurs Capucins. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894. In-8, pp. xxxi-232. Prix : 3 francs.

Il y a une dizaine d'années, un vénérable curé de l'Orléanais, fervent admirateur de Jeanne d'Arc, nous entretenait de son dessein d'écrire une histoire de l'héroïne, au point de vue spécial de ses itinéraires, des localités par où elle a passé, des routes qu'elle a dû suivre. Persuadé de l'utilité incontestable de ce travail, nous encourageâmes le digne abbé Rouette dans sa laborieuse entreprise, sans lui être toutefois d'un bien grand secours.

Quoique fort âgé, malade, à moitié paralysé, le bon prêtre ne recula pas devant le poids de la tâche qui lui tenait au cœur, et n'hésita pas à engager une volumineuse correspondance afin de recueillir les traditions locales.

Évidemment, malgré ses consciencieuses recherches, M. Rouette n'a pas toujours pu trouver d'indications précises, et souvent il a dû se taire sur certains points de cet itinéraire, demeurés obscurs ou ignorés, — on sait combien l'étude des routes du moyen âge est aujourd'hui encore peu avancée ; — mais enfin, malgré ses lacunes ce travail est déjà fort précieux en ce qu'il rattache bien des localités à Jeanne d'Arc, en établissant clairement le lien plus spécial qui les unit à l'héroïne. Ce qui prouve d'ailleurs son opportunité, c'est le nombre des savants et des archéologues qui recherchent en ce moment-ci les traces et les souvenirs de

Jeanne d'Arc dans les diverses provinces qu'elle a traversées. Plusieurs travaux ont déjà été publiés sur ce sujet, plusieurs autres le seront prochainement.

L'ouvrage de M. Rouette est une étude d'ensemble, embrassant la vie entière de la Pucelle. (T. I, de Domremy à la délivrance d'Orléans; t. II, d'Orléans à Rouen.) Son éditeur, M. Guignon, curé de Vulaines-sur-Seine, en Seine-et-Marne, qui a pris avec un grand dévouement cette œuvre à cœur, considère plutôt cette édition comme un essai destiné à lui valoir de nombreux renseignements à l'aide desquels il pourra, un peu plus tard, faire un ouvrage définitif et complet. Puisse son appel être entendu des savants qui s'occupent de ces recherches, puisse son projet être mené à bonne fin!

Chacun de ces deux tomes est suivi d'une table des noms de lieux. Il serait à souhaiter qu'une carte au moins les accompagne pour la facilité des recherches, ainsi qu'un tableau chronologique récapitulatif.

II. — Vers la fin de l'année dernière, sortait des presses de la Propagation de la foi, à Rome, un beau volume in-4 de 972 pages, intitulé : *Aurelianen. Beatificationis et canonizationis servæ Dei Joannæ de Arc, Puellæ Aurelianensis nuncupatæ. Positio super introductione causæ.* C'était le recueil des actes et documents du procès canonique pour l'introduction en cour de Rome de la cause de béatification, destiné à être distribué aux cardinaux composant la Congrégation des Rites, pour leur permettre de répondre *super dubio : an sit signanda commissio introductionis causæ in casu et ad effectum de quo agitur?*

Ce gros volume, dû aux soins de M. Captier, postulateur de la cause, et de S. E. le cardinal Parocchi, rapporteur de la Congrégation des Rites, est d'une grande importance et d'un puissant intérêt. Malheureusement, il n'a été tiré qu'à très petit nombre et n'a pas été mis dans le commerce. C'est pour obvier à cet inconvénient que le P. Pie de Langogne a eu la bonne pensée de donner une édition populaire, ou plutôt une traduction, à la fois analytique et abrégée, de ce *dossier de la Cause* dans les *Analecta ecclesiastica*, revue romaine, de février, mars, avril et mai derniers ; son tirage à part est devenu cet élégant petit volume, dédié au P. Captier.

L'auteur a suivi pas à pas les sept parties du dossier, savoir : 1° *L'instance* (faite par Minetti, avocat-défenseur) sur la vie de Jeanne, ses vertus, et la renommée de sa sainteté ; 2° *Le sommaire ;* 3° *Les témoignages d'admiration ;* 4° *Les documents des procès de condamnation et de réhabilitation ;* 5° *Les lettres postulatoires* des cardinaux, évêques et autres notabilités, telles que le comte de Chambord, au nombre de 276 ; 6° *Les animadversions* du promoteur de la foi, Mgr Caprara ; 7° *Les réponses* des avocats, Alibrandi et J. B. Minetti. Une sorte d'introduction est formée par un *Répertoire chronologique sur Jeanne d'Arc*, citant les principales dates et les principaux faits de la vie de l'héroïne.

Le P. Pie termine par la constatation suivante, qui nous est particulièrement agréable à enregistrer : « Ce dossier sort tellement des limites d'un simple procès d'introduction qu'il est permis de dire du procès lui-même que tout le gros œuvre est fait, qu'il ne reste plus qu'à le parachever, à l'orner. » Ce dernier travail ne saurait donc retarder beaucoup la solution définitive si ardemment souhaitée, dernier fleuron que tout, à commencer par le désir même du Souverain Pontife, nous fait croire relativement prochain.

N. B. — Nous nous permettons de signaler à l'auteur deux petites erreurs qui nous concernent personnellement ; nous ne les relevons que parce que l'occasion nous en est ici donnée.

1° En parlant de notre volume des *Mémoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc par les juges du procès de réhabilitation*, le P. Pie le fait paraître un peu *après* celui du P. Ayroles, alors qu'il était son aîné de plusieurs mois et que son apparition était relatée dans *La vraie Jeanne d'Arc* même du P. Ayroles. Cette question de priorité n'enlève d'ailleurs rien au mérite de ce dernier beau livre, puisqu'il est une traduction analytique, alors que le nôtre est le texte latin ; les deux ouvrages sont donc parallèles.

2° Dans la préface de ce même volume de *Mémoires et consultations*, parlant de J. Quicherat et de Mgr Dupanloup, j'avais écrit la phrase suivante : « Nul n'aura plus fait pour la Pucelle que ces deux champions de la première heure : l'un nous a donné les textes des documents authentiques, base nécessaire à toute histoire de Jeanne d'Arc ; l'autre nous a dessillé les yeux en nous rappelant que dans la guerrière il y avait aussi la vierge martyre,

nous a montré que sous la cuirasse battait un cœur si admirable qu'il était digne de notre culte, nous a révélé cette personnification sublime à la fois de l'amour patriotique et de l'esprit religieux, qui honorerait l'autel où nous la placerions. »

Le P. Pie se demande, avec une pointe de raillerie *devant ma joie étonnée*, quel est celui des panégyriques de Mgr Dupanloup qui m'a ainsi *dessillé les yeux*. Comment un lecteur — fût-il italien — a-t-il pu croire que je parlais en mon nom personnel et que ce *nous* me visait seul, et non la France chrétienne tout entière? Comment n'a-t-il pas compris que je n'avais pas seulement en vue les deux panégyriques de l'illustre évêque d'Orléans, mais plus encore ses actes, ses efforts, la préoccupation des dernières années de sa vie, ses conversations et la conviction ardente qu'il aimait à répandre autour de lui à l'égard de *sa chère sainte!*

P. L. D'ARC.

Monsignor Niccolo Ormaneto Veronese Vescovo di Padova, *Nunzio apostolico alla corte di Filippo II re di Spagna* (*1572-1577*). Narrazione fatta sopra documenti inediti dell'archivio segreto Vaticano, dal P. Francesco M. Carini, S. J. Roma, A. Befani, 1894. In-8, pp. 142.

Mgr Isidore Carini, premier custode de la Bibliothèque Vaticane, un des prélats les plus savants de Rome, publie une monographie assez complète de la nonciature de Mgr Ormaneto, évêque de Padoue. Intronisé le 15 juillet 1570 sur ce siège épiscopal, il le quittait deux ans plus tard pour aller comme nonce en Espagne, où il mourait à Madrid le 18 juin 1577.

« Ainsi finit la vie de Mgr Nicolas Ormaneto, dit Mgr Carini (p. 211), vie dépensée en labeurs de tout genre pour le plus grand bien de l'Église, à laquelle, dans de difficiles et importantes charges, il rendit d'importants services. La divine Providence voulut l'employer comme instrument d'utiles entreprises à Vérone, où il s'occupa du soin des âmes et d'assister l'évêque dans le gouvernement de ce diocèse; en Angleterre, avec le cardinal Pole au temps de la reine Marie, pour réconcilier ce royaume à l'Église; au concile de Trente, où il est envoyé par le duc de Bavière pour la controverse de la communion sous les deux espèces; à Milan, comme précurseur de saint Charles et réformateur du clergé et du peuple; à Rome, comme visiteur des paroisses; à

Padoue, comme un pasteur très vigilant, et finalement en Espagne, comme nonce apostolique et légat *à latere*. Dans tous ces emplois il justifia toujours la grande estime qu'ont eue de lui sainte Thérèse, le cardinal Charles Borromée et le souverain pontife Pie V, les trois saints les plus illustres que compte le seizième siècle. »

Telle est en quelques lignes l'histoire de ce prélat.

Des documents inédits complètent cette monographie dont il faudrait se garder de calculer l'intérêt sur la brièveté. A. B.

Vida de San Estanislao Kostka, por el P. Vicente Agusti, S. J. Barcelona, Subirana, 1893. In-12, pp. 624.

Cette biographie intéressante et pieuse résume heureusement les divers ouvrages parus sur saint Stanislas. Des contributions précieuses ont, en outre, permis à l'auteur d'éclairer les alentours de son sujet, et de mettre, par conséquent, son héros dans son vrai cadre historique. Des historiens rigoureux reprocheront au P. Agusti certains procédés oratoires qui nuisent à la complète exactitude de son récit, par exemple les dialogues qu'il prête à ses héros. Mais son dessein n'étant pas d'écrire une monographie simplement savante, on comprend qu'il ait orné à son gré un récit d'ailleurs sérieusement composé, et qui aura, nous n'en doutons pas, un succès mérité. P. SUAU, S. J.

Le Bienheureux Jean d'Avila, par le P. J.-B. Couderc, S. J. Lille, Paris, Société de Saint-Augustin. In-12 illustré, pp. 144. Prix : 1 franc.

Maître Jean d'Avila fut au seizième siècle une des grandes gloires de l'Église d'Espagne. L'Andalousie fut le principal théâtre de ses travaux apostoliques. Aussi laissa-t-il en mourant un renom de sainteté que trois siècles n'ont pu affaiblir. La vénération publique s'était attachée à son nom, et bien souvent, avant le jugement suprême du Saint-Siège, la dévotion des peuples lui avait conféré le titre de bienheureux. La sentence populaire vient d'être heureusement confirmée par Notre Saint Père le pape Léon XIII, qui, à l'occasion du grand pèlerinage espagnol au mois de juin, fit célébrer solennellement, dans la basilique de Saint-Pierre, les fêtes de la béatification.

Le R. P. Couderc, de la Compagnie de Jésus, a pensé avec raison qu'une notice du nouveau bienheureux et de ses travaux intéresserait le public pieux de la France. Il a donc résumé en un petit volume de 144 pages la vie de l'apôtre de l'Andalousie. La lecture de son opuscule fait naître le désir de voir un jour une histoire plus étendue du saint qui jeta un si vif éclat sur l'Église d'Espagne. X. L.

I. — **Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine,** par le comte DE LUDRES. Paris, Champion, 1894. 2 vol. in-8, pp. 400. Prix : 20 francs.

II. — **La Province sous l'ancien régime,** par A. BABEAU. Paris, Firmin-Didot, 1894. 2 volumes in-8. Prix : 12 francs.

III. — **Le Livre de raison de noble Honoré du Teil (1571-1586),** par Joseph DU TEIL. Digne, Imprimerie Chaspoul, 1894. In-8, pp. 30.

I. — Ce livre, qui n'a pas été écrit avec l'intention d'être donné au public, est une œuvre historique de grand mérite, à laquelle nous souhaitons beaucoup de lecteurs en dehors de ceux auxquels l'auteur la destine : « ceux qui portent son nom, un petit nombre d'amis, et peut-être quelques curieux ».

Les curieux des choses historiques y trouveront d'intéressants détails tirés de documents inédits, non seulement sur la famille de Ludres, mais encore sur l'histoire de la Lorraine, à laquelle cette noble famille s'est intimement mêlée par ses alliances avec les ducs et par le rôle important qu'elle a joué dans ce pays.

En exhumant de ses archives ces précieux documents, M. le comte de Ludres a enrichi l'histoire locale d'une œuvre nouvelle, où la distinction de la forme s'unit au sérieux des recherches, à l'exposition consciencieuse des faits, à la justesse des réflexions et des aperçus, qui à l'occasion s'étendent à l'histoire générale de la France : par exemple, lorsque l'auteur compare, au point de vue économique, l'époque féodale avec l'époque actuelle.

A ces mérites, l'auteur en ajoute un autre qui n'est pas le moindre : « Ne fardant en rien la vérité, même quand elle n'est

pas flatteuse, » il a le droit de dire lui aussi, avec un célèbre moraliste : « Ceci est un livre de bonne foi. »

II. — Les nouveaux volumes que M. A. Babeau vient d'ajouter à la série déjà longue de ses ouvrages sur l'ancien régime ne sont pas moins remarquables que les précédents. On y retrouve cette richesse et cette sûreté d'informations, cette abondance de détails heureusement choisis et bien groupés, cette clarté et cette netteté d'exposition, cette justesse d'appréciations en général, qui lui ont mérité les suffrages des savants et le bon accueil du public. L'importance et l'intérêt du sujet donnent un nouveau prix à cet ouvrage, qui nous fait connaître à fond l'administration de l'ancienne France dans toutes ses branches et tous ses détails. Il la juge avec une impartialité que l'on trouve assez rarement chez les écrivains de nos jours, et sans négliger les critiques bien fondées, lui accorde les éloges qu'elle mérite. Partisan d'une sage décentralisation, il venge l'ancien régime de l'accusation d'avoir éteint la vie provinciale au profit de la centralisation, et nous montre que l'administration s'efforçait au contraire « de l'alimenter et de l'empêcher de succomber sous l'unité de l'État ».

Sur la conduite du gouvernement envers les protestants (révocation de l'Édit de Nantes) et envers les jansénistes, il y a des appréciations qui, vraies dans leur généralité, méritent quelques réserves, et paraissent s'inspirer des faux principes du tolérantisme moderne. L'auteur reproche à l'État, étroitement uni à l'Église, « d'outrepasser ses droits et les bornes de la justice en voulant diriger les âmes par d'autres voies que celles de la persuasion ».

Si tout ce que le gouvernement a fait contre les protestants n'est pas à approuver, il n'est pas vrai que dans tout ce qu'il a fait *en dehors des voies de la persuasion*, il soit à blâmer pour avoir outrepassé ses droits.

Cette réserve faite, nous n'avons qu'à louer le savant auteur de nous avoir exposé d'une manière si complète et si approfondie tout ce qui regarde la formation des provinces, leurs Assemblées (États), leurs gouverneurs, leurs autorités inamovibles (évêques, corps judiciaires, financiers) et surtout leurs intendants, auxquels tout le second volume est consacré.

III. — Cette brochure, extraite du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*, renferme, avec des documents inédits sur la Provence, un fragment du *Livre de raison* d'Honoré du Teil (1571-1586), précédé d'une notice biographique. Nous y trouvons d'intéressants et d'édifiants renseignements sur cette famille et sur l'histoire locale. Avec les publications analogues de M. de Ribbe, elle aidera à faire connaître les familles et la Provence d'autrefois. A la suite du *Livre de raison* sont imprimés quelques sonnets (les seuls qui restent d'Honoré du Teil), qui offrent cet intérêt particulier, qu'ils comptent parmi les premiers essais des poètes provençaux en langue française.

L. BOUTIÉ, S. J.

La Vendée patriote (1793-1795), par M. Ch.-L. Chassin. T. III. Paris, Dupont, 1894. Gr. in-8, pp. IX-575. Prix : 10 francs.

Dans une courte préface l'auteur assure qu'à la suite de nombreux volumes il commencera une autre série de ses publications. Elle s'étendra de 1795 à 1801, jusqu'à l'époque concordataire qui « asservit le génie de la Révolution à l'esprit du moyen âge » ; cette singulière intervention du moyen âge donne déjà la note dominante du présent volume.

La période de 1793-1795 fut pour la Vendée, comme pour la France, le point culminant de la Révolution, l'apogée de sa guerre d'extermination contre un peuple héroïque, obligé de défendre par les armes sa liberté religieuse, ses autels et ses foyers.

L'histoire en a été faite et bien faite, mais l'auteur a entrepris de la dénaturer, de changer les vrais patriotes en brigands, et les brigands en patriotes ; c'est le vieux cliché. Dans ce but, il a entassé les documents officiels, compulsé des mémoires et des papiers inédits. Tout cela est incomplet, et en grande partie suspect, parce que les citations des écrits vendéens sont insuffisantes, parce que les autres sources sont infectées, pour la plupart, de la passion terroriste du temps. Toutefois le lecteur honnête, en lisant tant d'arrêtés, de délibérations, de décrets, de correspondances, sera tenté peut-être de remercier le collectionneur d'avoir mis en lumière les luttes intéressées, les jalousies, les haines, les rivalités, les dénonciations, les destitutions des autorités locales, des généraux, des représentants du peuple et

tutti quanti, sans compter les vols et l'indiscipline des soldats, l'ahurissement et l'incapacité de bien des chefs. Par contre, le terrorisme des Ronsin, des Rossignol, des Prieur de la Marne, Bourbotte et Turreau, délégués du *grand* Comité de Salut public, les ravages du territoire, les incendies, les massacres *légaux* des prisonniers vendéens, ne sont pas ici véridiquement dévoilés. M. Chassin, d'autre part, s'acharne à exagérer, d'après les témoignages des frères et amis, les représailles des armées catholiques, et il laisse dans l'ombre ou atténue leurs actes magnanimes qui contrastent avec la férocité permanente des persécuteurs.

Dans ses notes touffues, méticuleuses à l'excès, les erreurs abondent. C'est ainsi, par exemple, qu'il ose soutenir, en dépit des dénégations appuyées de preuves décisives, l'appel de Louis XVI et de Marie-Antoinette à l'invasion étrangère, la soi-disant conspiration royaliste que le coup d'État de Fructidor aurait fait avorter; c'est ainsi encore qu'il rattache faussement l'assassinat de Frotté à une entente avec l'étranger, sans dire que ce meurtre fut précédé d'un guet-apens déloyal. Quant aux boucheries militaires des *patriotes* et aux abominations de la Terreur, le *grave* historien attribue gratuitement celle-ci à la contre-révolution, à la ligue anglo-vendéenne, et il croit voir les origines et modèles des carnages dans les violences religieuses et monarchiques se succédant sans relâche depuis Moïse (*sic*) jusqu'à la fin du règne de Louis XV, et ne cessant que « sous le souffle de Voltaire ».

Mais enfin, quelle est la *Vendée* patriote qui a les préférences de M. Chassin ? Est-il pour les modérés, pour les ravageurs à outrance, ou pour les uns et les autres ? Modéré, il prétend l'être. Or il est avec la Montagne contre les Girondins. Ses historiens favoris sont le socialiste Louis Blanc, les démagogues Quinet et Michelet. Il salue fraternellement l'ami Mercier du Rocher, *robespierriste convaincu*, et il préconise Julien, le jeune hébertiste dont M. Édouard Lockroy a célébré les hauts faits terroristes. S'il blâme comme inexécutable l'extermination de la Vendée, décrétée par la Convention le 1er août, il déclare *pratique* et *juste* (p. 461) l'expropriation en grand des populations rebelles; il applaudit à la descente des cloches ; enfin, il constate, sans désapprobation formelle, les pouvoirs absolus, illimités, du représentant Carrier pour « sauver la patrie ». Son dernier cha-

pitre sur la *déchristianisation* et la *déprestisation* de la France, écrit dans un style qui n'a rien de commun avec les lettres françaises, couronne dignement l'œuvre. Le modéré expose froidement les sacrilèges et les dévastations de l'athéisme hébertiste dans la Vendée, les apostasies de prêtres (assermentés et révolutionnaires). Ah! elle était bien *timide* en matière religieuse la Convention; du moins elle a fait une excellente chose, le nouveau calendrier qui surexcita l'hébertisme, on daigne l'avouer, et qui, à lui seul, pouvait être une base sérieuse de destruction du « christianisme monarchique ». Après tout, de quoi se plaignent les antipatriotes et à qui la faute? Voulez-vous savoir la cause unique de la « réaction » hébertiste? Rien de plus simple : c'est le fanatisme des prêtres vendéens.

Nous voilà suffisamment édifiés sur la portée de ce volume digne de ses aînés. C'est sur de telles assises que s'élève le monument régénérateur des annales vendéennes; il vivra ce qu'ont vécu les mensonges et les légendes révolutionnaires.

G. GANDY.

Biographies vendéennes. Le comte Adolphe de Bremond, 1795-1870. Niort, Clouzot, 1894. In-8, pp. 138.

L'homme politique tient en peu de pages, mais mouvementées et semées de curieuses anecdotes. Adolphe de Bremond naquit d'un père émigré, à Sion, en Valais, devint orphelin, quelques jours après, par la mort de sa mère, fut élevé à Picpus, dans un collège catholique, et entra à Saint-Cyr en 1813. Prédestiné à conduire le deuil des monarchies, il accompagna l'impératrice fugitive Marie-Louise à Blois, comme plus tard, en 1830, Charles X à Rambouillet. Jeté en prison pendant les Cent jours, il connut de nouveau la captivité après la malheureuse insurrection de la Vendée en 1832. Sous la Restauration, il fut officier de la garde royale.

Rendu à la vie privée après son acquittement dans le procès des *Quarante Vendéens*, Adolphe de Bremond consacra sa vie aux bonnes œuvres. Mis en rapport avec Pauline Jaricot, la célèbre fondatrice de la Propagation de la foi, il vint en aide à cette héroïque chrétienne, la soutint dans ses épreuves, et mérita d'être appelé par elle à ses derniers moments *son bon Samaritain*.

Au milieu de beaucoup de détails recueillis pour la famille, on

suit avec plaisir, dans ses principales lignes, cette simple et droite existence d'un catholique de grand cœur, fidèle jusqu'au bout à la devise d'un des siens : *Patiendo vinces*.

H. CHÉROT, S. J.

1690. Sir William Phips devant Québec. *Histoire d'un siège*, par Ernest MYRAND. Québec, L.-J. Demers et Frère, 1893. In-8, pp. 428.

Le 16 octobre 1690, une flotte anglaise de trente-quatre voiles apparaissait devant Québec, sous les ordres de William Phips, gouverneur du Massachusetts. Insolemment sommé de rendre la ville, le comte de Frontenac lui fit répondre : « Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusil; qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme comme moi. » Le 18, descente des Anglais ; le 23, après avoir été vigoureusement repoussés, ils lèvent l'ancre et s'éloignent. Cet épisode de l'histoire de la Nouvelle-France était connu ; M. Myrand n'en a pas moins cru qu'il serait intéressant de recueillir à son sujet toutes les relations imprimées déjà ou encore inédites. De là ces dix-neuf récits, en partie de témoins autorisés, anglais ou français. Des recherches persévérantes dans différentes archives ont permis à M. Myrand de les compléter par un certain nombre de pièces, accessoires, si l'on veut, mais cependant tout à fait *ad rem*, par exemple, la liste des morts et des blessés des deux armées ; — les noms des prisonniers échangés après la levée du siège ; — l'annuaire militaire, politique et religieux de Québec en 1690; — une dissertation minutieuse sur le pavillon du vaisseau de Phips, abattu et brisé par un boulet, tombant à l'eau, capturé, oui, mais par des nageurs, selon la légende, ou par des canotiers? Sans attribuer à tous ces détails plus d'importance qu'ils n'en peuvent comporter, ils ont leur utilité pour l'historien.

Le livre de M. Myrand est illustré de plans et portraits, voire de fac-similés de signatures : c'est un ouvrage tel qu'on les désire aujourd'hui. Il sera le bien venu en France, comme tous ceux qui nous parlent de la France d'outre-mer.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

Histoire de l'École navale *et des institutions qui l'ont précédée*, par UN ANCIEN OFFICIER. Paris, Quantin, 1889. In-4, pp. 366. Prix : 25 francs.

Deux parties dans cet ouvrage. La première, tout historique, énumère en seize chapitres les institutions par lesquelles, de Richelieu jusqu'à nos jours, la France a tenté, avec plus ou moins de bonheur, de former des officiers de marine. Gardes de la marine, nouveaux gardes de la marine, gardes du Pavillon Amiral, gardes de l'*Étendard Réal* des galères défilent sous nos yeux; puis à la fin du siècle dernier apparaissent les premiers essais de collèges maritimes. Les écoles flottantes, inaugurées en 1810, sont remplacées à la Restauration par le collège d'Angoulême; enfin, après trois années d'épreuves satisfaisantes, le vaisseau-école *l'Orion* fait place en 1830 au *Borda*, et l'École navale est désormais constituée.

L'auteur ne se pique pas de faire œuvre d'historien ni d'écrivain; il n'a voulu, dit-il modestement dans sa conclusion (p. 349), que « rassembler les matériaux pour ceux qui voudront, dans une langue savante et harmonieuse », écrire après lui cette histoire. Du moins cette tâche est remplie en conscience; rien n'est avancé qu'avec document à l'appui; ou plutôt cette première partie n'est guère qu'une suite de documents analysés ou cités in extenso. Outre la monotonie qui résulte malheureusement de cette méthode, le lecteur paresseux regrette de ne pas trouver dans ces pages quelque idée d'ensemble, quelque rapprochement entre les systèmes mis à l'essai, quelque appréciation des causes qui les ont fait tour à tour adopter, puis rejeter.

La deuxième partie, la vie au *Borda*, est d'une lecture facile et intéressante; et si, depuis la publication du volume, il s'est introduit quelques modifications dans le programme des examens, dans la rentrée au *Borda*, dans les libertés de manœuvre, dans les vacances avancées au mardi gras; si le *Borda Valmy* a fait place au *Borda Intrépide*, l'aspirant *fistot* pourra quand même s'initier d'avance à mille détails de la vie qui l'attend. Il la verra un peu embellie sans doute, mais une pointe d'enthousiasme ne nuit à rien.

Par contre, pourquoi lui mettre sous les yeux tel couplet de l'Aspirant français qu'il apprendra toujours assez tôt?

Les quarante grandes compositions, dues au crayon de M. Paul Jazet, et gravées sur bois par Méaulle, sont dignes de tous éloges.

M. DESFORGES.

Lamennais, *d'après sa correspondance et les travaux les plus récents*, par le R. P. Mercier, S. J. Paris, Lecoffre. In-12, pp. xx-344. Prix : 3 francs.

On a beaucoup parlé de Lamennais et sans épuiser la matière. Cet homme dont le rôle s'annonçait si beau et si salutaire, et qui a trompé tant d'espérances, reste encore une énigme. Certains, aujourd'hui, pensent en donner le mot en faisant du malheureux une sorte de monomane de bonne foi, victime de la soudaineté de ses impressions, et égaré par mégarde.

L'intéressant ouvrage du R. P. Mercier n'a point la prétention d'être définitif, mais il est impartial et exact, ce qui est déjà un bel avantage. Sans aucun parti pris de blâme ni de réhabilitation, avec une parfaite modération de langage, l'auteur se contente d'exposer les faits, les éclairant de judicieuses analyses. Son étude ne renferme rien d'inédit; elle s'appuie surtout sur la correspondance de Lamennais ; mais sa connaissance du sujet a permis à l'auteur de citer ou de résumer ce qui, en somme, a été dit de meilleur sur son héros. Dans ses trois cents pages, il remplit donc parfaitement son programme : « Nous aider à bien saisir la physionomie de Lamennais. »

P. SUAU, S. J.

Un serviteur de l'Eucharistie. — L'abbé Édouard Le Guillou, *prêtre, professeur au collège de Lesneven (Finistère)*, par le P. Lambert, de la Congrégation du T. S. Sacrement. Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1894. In-8, pp. ix-411. Prix : 4 francs.

Voilà une biographie particulière qui a deux rares mérites : elle est très édifiante et foncièrement vraie. Si, en effet, elle nous montre un prêtre courageusement parvenu, moyennant la grâce, aux plus hautes cimes du surnaturel ici-bas, elle ne soustrait nullement à nos regards les défauts, pas plus que les qualités de sa nature. C'est sur ce plan, croyons-nous, que devraient être composées les vies des saints.

Ajoutons que cette biographie est tout à fait actuelle ; le prê-

tre dont il s'agit étant né à Brest le 24 mai 1852 et mort le 11 avril 1893, dans sa quarante-unième année, se trouve être notre contemporain, comme il est notre compatriote.

Édouard Le Guillou fut un enfant espiègle, puis un jeune homme très éveillé, avant de devenir un séminariste sérieux, appliqué et régulier. Il eut à vaincre plus de difficultés qu'un autre, et les tentations ne lui manquèrent pas. Loin d'en vouloir à l'historien de nous avoir fait connaître ces détails, nous l'en remercions plutôt. Car nous comprenons mieux ensuite les développements pleins d'intérêt qu'il nous donne sur le professeur consciencieux et ferme, sur le zélé directeur des congrégations, sur le prêtre adorateur de la sainte Eucharistie, sur l'homme de Dieu qui avait pour devise : *Travailler, prier et souffrir*.

Ces trois mots résument bien ce qui nous est dit sur l'abbé Le Guillou, ou plutôt ce qu'il nous dit lui-même. En effet, dans ce livre, c'est lui qui parle le plus souvent. Or, pour qui sait entendre ce qu'un homme humble peut dire de lui-même, il sera facile de savoir combien ardente était la dévotion du saint prêtre envers Notre-Seigneur, son Sacré Cœur et son auguste Mère, jusqu'où il portait la mortification, la pauvreté, la pureté de conscience et d'intention, la charité envers le prochain, le zèle des âmes et la résignation à la volonté divine.

C'est le mardi 11 avril 1893 qu'il a rendu sa belle âme à Dieu. C'est juste une année après, que le R. P. Lambert, aussi bien renseigné que possible, a publié ce livre, muni d'un *imprimatur* canonique, d'une approbation très louangeuse de Mgr Valleau et de la déclaration exigée par Urbain VIII. Une photogravure, placée en tête, représente l'abbé Le Guillou.

A notre avis, ce livre peut grandement édifier toute âme chrétienne, stimuler les jeunes gens, surtout ceux qui se préparent au sacerdoce au milieu même de l'inévitable caserne ; il encouragera les prêtres qui se dévouent à la formation de la jeunesse dans les collèges catholiques. A. JEAN, S. J.

Vie du Père Chevrier, par G. VILLEFRANCHE. Lyon, Vitte. In-8, pp. 380. Prix: 3 fr. 50.

Le P. Chevrier étonne le monde paganisé de notre fin de siècle, comme Dom Bosco l'a étonné. Avec les seules ressources d'un

amour ardent des pauvres, des enfants abandonnés, il fait des merveilles. M. Chevrier, alors vicaire à Lyon, achète une salle de bal mal famée, le Prado, et c'est de ce cloaque que sa charité va faire rayonner l'amour de Jésus-Christ. Il y bâtit une chapelle, établit l'œuvre du Patronage des enfants, le jeudi, puis tous les jours des vacances. Il crée l'œuvre de la Première Communion, fonde l'École cléricale, qui compte actuellement plus de soixante élèves. Des prêtres se groupent autour de lui, apportent le concours de leur humilité, de leur piété; des religieuses se dévouent avec lui : c'est une mission perpétuelle dans la grande cité lyonnaise. De ces enfants sauvés du vagabondage, du vice, les uns seront des artisans ou des employés honnêtes et bons, d'autres auront l'honneur insigne de devenir à leur tour des apôtres, des prêtres ou des sœurs. C'est en lisant ce livre, ému, parce qu'il a été fait par un condisciple et ami du P. Chevrier, que l'on comprend l'action divine dans le succès de ce héros de la charité. Cette action se voit partout : Dieu aime à se servir des petits, des modestes, et c'est sur cette terre fécondée par l'humilité qu'il élève sa croix; et la croix, c'est la vie, le salut, le triomphe. Et tout en nous édifiant des traits charmants, héroïques, souvent surprenants, contenus dans ce livre, nous pensions que si le bien ne fait pas de bruit, le bruit, à son tour, ne fait pas de bien. On paraît aujourd'hui, ici ou là, l'oublier un peu trop.

A. LEFEVRE.

I. — **Istoria della vita e del martirio dei beati Rodolfo Acquaviva, Alfonso Pacheco, Pietro Berno, Antonio Francisco, Francesco Aragna, d. c. d. G.,** narrata dal P. Nicola ANGELINI, S. J. Roma, Befani, 1893. In-8, pp. VII-228.

II. — **Der selige Rudolf Acquaviva und seine Gefæhrten,** von Nicolaus ANGELINI, teilweise neu bearbeitet von H. GRUBER, S. J. Regensburg, Pustet, 1894. In-8, pp. XVI-336.

III. — **Gli eroi della Salsette,** *ossia Rodolfo Acquaviva e i suoi compagni, beati Martiri della Compagnia di Gesù*, pel P. Pietro SUAU, S. J. Roma, Desclée, 1893. In-8, pp. 170 avec gravures. Prix : 1 franc.

IV. — **Los Mârtires de Salsete,** *reseña historica*, por el P. Vicente AGUSTI. Bilbao, 1893. In-16, pp. 233.

V. — Los Beatos Mârtires de Salsette Rodolfo Acquaviva *y sus compañeros de la Compañia de Jesus*, por un Padre de la misma Compañía. Tournai, Desclée, s. d. (1894). In-16, pp. 72.

VI. — Le Bienheureux Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons martyrs, S. J. *Panégyrique prononcé dans la primatiale de Bordeaux*, par le P. Babonneau, O. P. Le Havre, Dumesnil, 1894. In-12, pp. 50.

VII. — Panégyriques des bienheureux Martyrs Dominicains et Jésuites *Pierre Sanz et ses compagnons, O. P.; Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons, S. J., prononcés dans l'église métropolitaine de Toulouse*, par le R. P. Crozes, O. P., le R. P. Van den Brule, S. J., et S. G. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. Toulouse, Privat. In-8, pp. 64.

VIII. — Le Bienheureux Pierre Sanz et ses compagnons martyrs, O. P. *Panégyrique prononcé dans la primatiale de Bordeaux*, par le R. P. Farjou, S. J. Bordeaux, Coussau, 1894. In-8, pp. 30.

I. — Le livre du P. Angelini résume heureusement ce que les anciens auteurs, Alegambe, Bartoli, etc., avaient écrit sur les martyrs de Salsette. Quelques bons renseignements inédits, puisés aux archives du noviciat de Saint-André, et de bonnes tables généalogiques complètent les récits anciens. L'ouvrage du P. Angelini est bien mené et intéressant.

II. — Le P. Gruber, connu en France par ses belles études sur le positivisme, a fait plus que traduire le P. Angelini. Il a profité des études modernes sur la domination mogole dans l'Hindoustan, et a mis mieux en relief la figure d'Akbar et son rôle de rénovateur religieux.

III. — Les *Études* ont déjà parlé de l'ouvrage français du P. Suau. La traduction italienne rend bien les qualités de l'ouvrage original : exposition complète du sujet, habile groupement des faits.

IV. — La brochure du P. Agusti est un résumé édifiant de la vie des martyrs. Par distraction, l'auteur appelle les cardinaux

Jules et Octave Acquaviva, les frères du duc Jean-Jérôme; ils en étaient les fils. Il vaudrait peut-être mieux donner à la ville de Fatehpur son vrai nom, au lieu de l'appeler Pateful.

V. — Une seconde notice espagnole a paru chez M. Desclée. C'est la traduction, faite par le P. Docavo, d'une notice écrite en français. La notice était un bon résumé, la traduction est en excellent castillan.

VI. — A Bordeaux et à Toulouse, les Dominicains et les Jésuites ont eu l'excellente idée de s'unir pour célébrer, dans le même triduum, la mémoire de cinq Dominicains, martyrs du Tonkin, et de cinq Jésuites, martyrs de Salsette, tous récemment béatifiés.

VII. — A Bordeaux, le R. P. Babonneau, S. J., a remarquablement parlé des martyrs de Salsette; analysant l'idée de sacrifice, il l'a montrée totalement rendue dans le martyre de ses héros. Le panégyrique des martyrs dominicains, par le P. Farjou, S. J., est une page d'histoire racontée avec un entrain très oratoire.

VIII. — A Toulouse, le R. P. Crozes, O. P., a montré dans un discours pieux et pénétrant comment on se prépare au martyre. Le P. Van den Brule, S. J., avec un grand charme d'expressions et d'aperçus, a fait l'éloge des Prêcheurs martyrs, témoins complets de la vérité. Mgr de Cabrières, s'en tenant à des idées plus générales, montre dans le martyre une phase de l'éternelle lutte du bien et du mal. Les fragments publiés de son discours font songer aux belles pages de la *Cité de Dieu*. H. V., S. J.

I. — Vita del beato Antonio Baldinucci, d. c. d. G. descritta dal P. Pietro Vannucci, S. J. Roma, Befani, 1893. In-8, pp. 318.

II. — Antonio Baldinucci, *ein Bild aus dem leben der Kirche zu beginn des 18 Jahrhunderts*, von Georg Fell, S. J. Regensburg, Pustet, 1893. In-8, pp. 184.

III. — El beato Antonio Baldinucci, reseña historica, por el P. Vicente Agusti. Bilbao, 1893. In-12, pp. 108.

IV. — Lettere famigliari del B. Antonio Baldinucci, d. c. d. G.

riprodotte in fototipia dagli autografi custoditi nella biblioteca del seminario fiorentino.

I. — Le P. Vannucci n'a pu composer que les dix-huit premiers chapitres de l'ouvrage posthume publié sous son nom. Les sept autres chapitres sont extraits presque intégralement d'un ancien ouvrage du P. Galluzzi. Composé d'après de bons documents, indiqués par d'exactes références, l'ouvrage du P. Vannucci est instructif et édifiant. C'est une des meilleures histoires qu'on ait du bienheureux Baldinucci.

II. — Le P. Fell raconte d'abord la vie du Bienheureux, puis groupe, sous divers chefs, des traits de ses vertus. Il aurait pu, sans doute, en élaguer plusieurs qui ne disent pas grand'chose. Cependant son ouvrage, bien travaillé, donne une idée juste et complète du héros.

III. — La notice publiée par le P. Agusti est un résumé agréable à lire et édifiant.

IV. — Signalons la publication de vingt-cinq lettres autographes du bienheureux Baldinucci, reproduites par la phototypie. L'original est conservé au séminaire de Florence. La plupart sont adressées à Filippo Baldinucci, le père du Bienheureux.

H. V., S. J.

Nouvelle Géographie universelle, par Élisée Reclus. XVIII. *Amérique du Sud : ses régions Andines. Trinidad, Vénézuéla, Colombie, Écuador, Pérou, Bolivie et Chili.* Contenant 4 cartes en couleur tirées à part, 157 cartes intercalées dans le texte et 64 vues ou types gravés sur bois. Grand in-8, pp. 846. — XIX. *Amérique du Sud : L'Amazonie et La Plata. Guyanes, Brésil, Paraguay, Uruguay, République Argentine.* Contenant 5 cartes en couleur tirées à part, 169 cartes intercalées dans le texte et 62 vues ou types gravés sur bois. Gr. in-8, pp. 821. Paris, Hachette, 1893-1894. Prix : t. XVIII, 25 fr. ; t. XIX, 30 fr.

Les deux derniers volumes de la *Nouvelle Géographie universelle*, consacrés à l'Amérique méridionale, sont, comme tous les précédents, fort intéressants et pleins de riches informations. Il reste encore des découvertes à faire, surtout dans l'intérieur de

ce vaste continent, bien qu'il ait beaucoup attiré, lui aussi, les explorateurs savants, depuis un siècle. M. Reclus résume avec sa lucidité ordinaire toutes les observations, toutes les études faites, au point de vue soit de la géographie physique et de la géologie, soit de la botanique, de la zoologie, et enfin de l'ethnographie. A toutes ces sciences, l'Amérique méridionale a offert et offre encore des champs d'investigation extrêmement féconds. Les détails sur l'organisation politique et la situation économique des républiques sud-américaines sont également très instructifs. M. Reclus a bonne opinion des progrès faits par les populations hispano-lusitano-américaines, depuis leur émancipation : il trouve qu'ils ont été « de beaucoup supérieurs en proportion à ceux des nations européennes pendant le même espace de temps » ; cela pour ce qui concerne la richesse et l'instruction, autant que pour l'augmentation en population. Il y a là peut-être un peu d'optimisme. Il est certain, du moins, et la lecture de ces deux volumes le fait mieux comprendre, que les Hispano-Lusitaniens d'Amérique ont un magnifique avenir devant eux, s'ils emploient pour le développement matériel et moral de leurs riches patries l'argent, les forces et les talents qu'ils ont trop gaspillés dans les révolutions et les luttes politiques.

D'après ce que nous avons déjà dit des autres parties de la *Nouvelle Géographie*, on peut deviner les critiques que nous aurions à formuler aussi quant à ces derniers volumes. Les appréciations historiques de l'auteur, ses idées sur les conditions du vrai progrès de l'humanité appellent encore ici bien des réserves. Pour ne pas trop nous répéter, nous nous bornons à cette observation générale, qui mettra sur leurs gardes ceux qui auront à consulter l'ouvrage.

Un témoignage que nous devons donner à M. Reclus, c'est qu'il a parlé des anciennes *réductions* du Paraguay d'une manière relativement exacte et d'un ton convenable, qu'on pourrait presque croire bienveillant. Malgré tout ce qu'ont fait des observateurs indépendants, comme d'Orbigny, Martin de Moussy, Th. J. Page, Demersay et d'autres, pour rétablir la vérité sur ce sujet, nous ne sommes pas encore trop accoutumés à voir appréciée avec quelque justice l'œuvre si calomniée des anciens missionnaires jésuites.

Nous regrettons qu'il n'ait pas cru devoir s'arrêter un peu

plus sur les travaux que se sont imposés et les jésuites et tous les missionnaires catholiques, dans l'Amérique méridionale, non seulement pour convertir et civiliser les indigènes, mais encore pour défendre leur liberté contre la cupidité des conquérants. C'est assurément aux missionnaires, en première ligne, qu'est due la conservation des aborigènes de ce continent, dans des proportions incomparablement supérieures à ce qui se voit dans les pays de colonisation protestante, comme l'Amérique du Nord, l'Australie, etc.

Quoique nous ayons trop à reprendre dans la *Nouvelle Géographie universelle*, pour pouvoir la louer et la recommander sans de fortes restrictions, nous ne terminerons pas nos comptes rendus sans féliciter le savant et laborieux auteur de l'achèvement d'une si grande entreprise. Par beaucoup de ses parties, son œuvre est et restera parmi celles qui font le plus d'honneur à l'écrivain et au pays. J. BRUCKER, S. J.

I. — **Dans l'Isthme de Panama,** par Albert LARTHE. Tours, Cattier. In-8, pp. 155. Prix : 1 fr. 50.

II. — **L'Espagne monumentale et pittoresque,** par BLANC-SAINT-HILAIRE. Paris, Retaux, 1894. In-8, pp. 396. Prix : 4 francs.

I. — Il ne s'agit point ici du canal, de sa construction ou des vols honteux commis par les de Lesseps et leurs associés. Nous allons chez les Indiens, à Las Cruces, et nous étudierons le pays, les mœurs et les usages de ces demi-civilisés de la Colombie. Cette étude spéciale éclaire ce pays, mal connu précisément parce que tout l'intérêt s'est concentré sur Panama et le canal.

II. — Passons par-dessus la préface et... les Pyrénées, et visitons l'Espagne, sous la direction aimable de l'auteur. Nous ne manquerons pas d'assister à l'égorgement de quelque toréador à Madrid, nous visiterons la cathédrale de Tolède, nous verrons l'Alhambra de Grenade. Eh bien, permettez-moi de vous arrêter, dans ce palais, au milieu de la cour des Lions; c'est précisément dans ces monuments archiconnus par la peinture ou la photographie que l'on peut juger si le narrateur a vu de ses yeux ou des yeux d'autrui. Laissons la parole au voyageur : « Leurs douze museaux (il s'agit des lions) ressemblent assez à des museaux

d'hippopotame, les yeux rappellent ceux que forment les enfants barbouillant du papier de leurs dessins informes. » C'est humoristique, et c'est le genre de M. Blanc Saint-Hilaire. Il relève, anime la description par des réflexions piquantes. « Autrefois, dit-il, nous étions gais comme des Madrilènes, mais depuis que nous avons eu le singulier honneur d'être tous souverains, nous respectons notre dignité. » Ajoutez le respect de Dieu et de l'Église. Et toutefois, avant de recommander cet ouvrage aux établissements religieux, nous demandons la suppression de quelques plaisanteries un peu... comment dire... lestes? non; grivoises? hum! pas immorales toutefois. Je parle, par exemple, du jeune mari qui perd sa femme en chemin de fer. Il y aurait vingt mots à retrancher, et tout serait parfait. A. LEFEVRE.

BELLES-LETTRES

I. — **Les Africains.** *Étude sur la litérature latine d'Afrique. Les Païens,* par Paul MONCEAUX. Paris, Lecène et Oudin, 1894. In-18, pp. VI-500. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor**. — *Texte critique*, par Léon GAUTIER. 3e éd. Alph. Picard, 1894. In-12, pp. XXII-337. Prix : 4 francs.

I. — C'est un agréable chapitre d'histoire littéraire que vient d'écrire M. Paul Monceaux. Il y était bien préparé par ses travaux antérieurs sur diverses parties du sujet, et par la connaissance du sol africain. On trouvera dans son volume, avec une information toujours abondante, un vif éclat de couleur locale et un vrai charme de style.

Apulée domine toute cette littérature païenne d'Afrique. Nature puissante et bizarre, positive et exubérante, conférencier, poète, médecin, romancier, philosophe platonicien, hiérophante versé dans les sciences occultes et païen initié à tous les mystères, il résume en lui toutes les séductions et tous les contrastes qui font des Africains une nation à part dans l'histoire des lettres latines. M. Monceaux a dessiné avec amour cette figure originale, et là surtout s'est montré pleinement maître de son sujet.

Tel autre chapitre aurait pu être resserré; il y a quelques redites, mais nulle part l'intérêt ne languit. Bien des lecteurs feront là des rencontres inespérées. Ils aimeront à s'arrêter en compagnie de Manilius. Nul n'aura le mauvais goût de reprocher à l'auteur la libéralité avec laquelle il accorde à Aulu-Gelle des lettres de naissance africaine (p. 250), et à Némésien la propriété du *Pervigilium Veneris* (p. 381). Un livre qui touche à tant de choses devait renfermer des vues contestables, et dans le champ immense des conjectures il faut bien s'orienter parfois sur de faibles indices. Mais des métriciens n'approuveront pas entièrement ce qui est dit (pp. 92, 384) du rôle de l'accent dans la versification rythmique : Commodien en particulier s'occupe assez peu de l'accent des mots.

Nous ferons encore une remarque, avec le vif désir que M. Monceaux la prenne en bonne part. Il a cru devoir séparer complètement l'histoire des lettrés païens de celle des chrétiens, et il a eu raison. « Ces écrivains, dirons-nous avec lui, forment deux séries parallèles, irréductibles, tournées l'une vers le passé, l'autre vers le présent et vers l'avenir; et chacune d'elles a ses traditions propres. » (P. v.) Là où nous sommes moins sûr de nous rencontrer avec lui, c'est quand il compare le paganisme au christianisme et indique les dispositions d'âme qui peuvent être un acheminement de l'un vers l'autre. Par exemple, il écrit à propos d'Apulée : « Dévot comme nous le connaissons, et avide de surnaturel, s'il eût vécu cinquante ans plus tard, il eût sans doute été conquis par le christianisme ; comme Tertullien et tant d'autres rhéteurs du pays, il eût trouvé dans la religion nouvelle un aliment à sa chaude éloquence. » (P. 274.) C'est là vraiment accorder beaucoup à des qualités de surface. Qu'un certain mysticisme puisse être une disposition à bien accueillir les dogmes chrétiens, nous ne le nions pas ; mais il faut tout autre chose pour préparer des conversions comme celle d'Augustin. A qui rompait avec le passé, il fallait, outre la grâce de Dieu, une certaine droiture d'âme et un fonds de générosité naturelle. C'est dans le sanctuaire du cœur que jaillit la source des sentiments purs et des fortes résolutions qui font l'homme nouveau. En quelques passages, M. Monceaux semblerait croire que des païens ont pu arriver au christianisme par une évolution naturelle.

Cette simple réserve ne nous fait point mal augurer du nouvel

ouvrage que l'auteur prépare sur la littérature chrétienne d'Afrique. D'ailleurs les passages que nous avons en vue peuvent d'ordinaire, avec quelque bonne volonté, s'entendre dans un sens irréprochable. Le prochain volume de M. Monceaux nous prouvera sans doute qu'il les entend ainsi, et c'est tout ce que nous demandons.

II. — Nous avons ici le résumé de longs travaux. Dès 1858, M. Léon Gautier éditait les poèmes d'Adam de Saint-Victor ; il y revient aujourd'hui pour la troisième fois. Pareil honneur était dû à ces petits chefs-d'œuvre du moyen âge, qui renferment, sous l'entrelacement gracieux de leurs rimes, tant de théologie et de piété.

Grâce à l'éminent professeur de l'école des Chartes, nous pourrons désormais les lire dans un texte pur. Grâce à lui encore, nous possédons le recueil d'Adam purgé des nombreux apocryphes qui l'avaient grossi au cours des siècles : en comparant les témoignages anciens et en les contrôlant à l'aide du graduel de Saint-Victor, M. Léon Gauticr a résolu les questions d'authenticité avec toute la vraisemblance possible. Sous ce titre : *les Proses avant Adam de Saint-Victor*, il résume en quarante pages, à la fin du volume, une histoire qu'il connaît admirablement : celle des proses notkériennes, à l'origine simples phrases mnémoniques calquées sur les vocalises de l'Alleluia du graduel, plus tard compositions poétiques dont le type s'est conservé dans notre *Victimæ paschali*. Cette étude très précise charmera également le liturgiste, l'ascète et l'ami des lettres latines.

A. D'ALÈS, S. J.

Die Altchristliche Literatur und ihre Erforschung Seit 1880. *Allgemeine Uebersicht und erster Literaturbericht* (*1880-1884*). (*Les Recherches sur l'ancienne littérature chrétienne. Aperçu général et premier bulletin bibliographique*), par le D[r] Albert Ehrhard, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Wurtzbourg. Strasbourg et Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894. In-8, pp. xix-239. Prix : 3 Mk. 40.

Ouvrage d'une incontestable valeur et de réelle utilité, de nature à faire apprécier grandement la nouvelle revue des *Études théologiques de Strasbourg*, où il a paru, et dont il forme les 4[e] et 5[e] fascicules.

C'est l'analyse raisonnée et critique de plus de cinq cents écrits ou traités parus en quelques années, ayant tous pour objet les premiers Pères de l'Église et les plus anciens écrivains chrétiens. Tous ceux qui s'occupent d'études patristiques, à quelque titre que ce soit, sauront gré au Dr Ehrhard de leur avoir mis entre les mains un guide sûr, bien informé, judicieux, d'usage facile, qui, en leur épargnant de longues recherches préparatoires, leur fournit les éléments indispensables d'une sérieuse étude.

Remarque pénible : les ouvrages analysés émanent en majeure partie d'auteurs hétérodoxes ou rationalistes, qui cherchent dans la littérature chrétienne primitive des armes contre le dogme chrétien. N'est-ce pas une leçon et un stimulant ? L'auteur le pense ; il le dit dans un épilogue où il formule ses *desiderata*, et suggère quelques réformes, peut-être nécessaires, assurément utiles à introduire dans les études patristiques.

Le vrai progrès de la science ecclésiastique ne peut que gagner, ce semble, à ce que son appel soit entendu.

J. GRIESBACH, S. J.

ROMANS ET LECTURES

I. — **Les Enfants de la Bible,** par l'abbé J. Knell. Tours, Mame. In-18, pp. 144. Prix : 60 centimes.

II. — **Main d'enfant**, par M. Aigueperse. Paris, Lecoffre, 1894. In-12, pp. 270. Prix : 2 fr. 50.

III. — **Au gré des choses,** par André Gladès. Paris, Perrin, 1894. In-18, pp. 324. Prix : 3 fr. 50.

IV. — **Les Étapes de Simone,** par M. Aigueperse. Paris, Lecoffre. In-18, pp. 311. Prix : 2 francs.

V. — **La Conquête d'une patrie,** par Lucien Biart. Paris, Hennuyer, 1895. In-8, pp. 398. Prix : 7 francs.

I. — L'auteur a adopté l'ordre chronologique, qui est ici le suivant : Ismaël et Isaac, Samuel, David, etc. ; pour couronnement, l'enfant Jésus.

Que cela vaut mieux que l'histoire des enfants célèbres, et quels beaux sentiments les jeunes lecteurs trouveront dans ces pages où tout est bon, où tout est bien !

II. — Cette « main d'enfant » est celle de la gentille Rosie; orpheline, elle a été sauvée de la mort, puis choyée par Gérard. Qui est ce Gérard? Un original, selon le monde, un repentant, en réalité, qui a joué une seule fois, a perdu, et du même coup a fait mourir son père et ruiné sa mère. Il souffre, il expie, et sa petite Rosie le rapproche et de sa mère qui lui pardonne et de la fille de son patron, dont la fillette est la cousine. Gérard d'Ailly épouse Mlle Gorvello. Ils sont dignes l'un de l'autre. C'est un roman, je le veux bien, mais c'est un roman qui est parfait. Je le dis et je le signe.

III. — Remonter le courant, lutter, se sacrifier, telle n'est point la devise du comte de Rochebrune; il se teint les cheveux, n'est-ce pas tout dire? Ce comte a vécu en égoïste, il mange bien, porte des vestons à la mode et se maquille; or, il a deux filles et il les veut marier, non pour les rendre heureuses, mais pour redorer son blason.

Marie-Thérèse, sa fille aînée, incapable de volonté et d'amour vrai, se laisse conduire au gré des ambitions intéressées de son père.

En somme, roman qui n'étincelle pas de gaieté, mais qu'on peut lire avec quelque profit dans le monde des salons. *Rochebrune*, qui figure comme nom romanesque, n'est-il pas celui d'une très honorable famille, qui aurait le droit de protester?

IV. — L'auteur a su rendre intéressante son héroïne dès le début, car elle a entassé sur son enfance et sa jeunesse toutes les douleurs et toutes les misères. Simone, fille d'un colonel sans fortune, perd sa mère, son père, puis ses parents d'adoption; elle devient institutrice chez la douairière d'Even, femme orgueilleuse, sans pitié; pour élèves, on lui donne deux enfants gâtés, indisciplinés, volontaires et méchants; sa douceur et sa piété la font triompher de ces caractères. Elle a parcouru des étapes dans les ronces et les aspérités du chemin; mais la dernière, elle la fera au milieu des roses et des gazons fleuris; elle épouse le père de ses élèves, M. Roland d'Even : elle était digne de lui. L'auteur a su éviter l'écueil de bien des romanciers, qui marient des marquis avec des institutrices sans fortune. Simone avait mieux que de l'argent, elle avait de la naissance. Nous sommes heureux d'avoir à remercier Mlle Aigueperse

du plaisir qu'elle nous a procuré, par la lecture de son livre si attrayant.

V. — Nous sommes au Mexique, en 1810. Les Espagnols achèvent de préparer la révolte des habitants par leur domination trop impérieuse. Nous assistons aux prémices de la lutte, et nous la suivons dans toutes ses phases, non pas avec un plan dressé par l'état-major, mais à la suite de Cayétano Victoria, le chef heureux de cette lutte héroïque. Parti avec quelques amis, n'ayant pour lui que sa bravoure et sa loyauté, il triomphe et donne l'indépendance à son pays. Ce récit est très mouvementé, très attachant, et il est fait dans un bon esprit.

A. LEFEVRE.

Livres d'étrennes de la maison A. Colin.

I. — **Flossette,** par Gabriel Franay; illustrations par Geoffroy. In-4, format album, relié toile, pp. 173. Prix : 10 francs. — **II. Les Expédients de Farandole,** par Pierre Perrault; illustrations par Henri Pille. 1895. In-4, format album, relié toile, pp. 225. Prix : 10 francs. — **III. Le Théâtre chez Grand'Mère,** par Marie Delorme. Illustrations par Slom. 1895. In-12, pp. XVI-282.

I. — Elles sont charmantes les petites scènes dessinées par Geoffroy : Flossette trempant sa figure dans un pot de gelée de groseilles et se transformant en tartine, Flossette traînant à travers les blés le tricot de « Zane » qui se dévide d'une façon lamentable. Mais il manque quelque peu de naïveté et de candeur au texte. Puis, pourquoi faire de Flossette une petite idole dont on admire les espiégleries et les sottises autant que le reste? Elle serait aussi plus aimable si ses lèvres d'enfant ignoraient moins le nom du bon Dieu.

II. — Farandole est un bien brave garçon. Son voyage de Venise à Dijon, en compagnie du grand vizir du sultan Mongoulou, réduit à se cacher sous la peau d'un ours, est semé des aventures les plus dramatiques dont il sort toujours à son honneur. C'est aussi un bon petit chrétien qui, dans les moments critiques, n'oublie pas d'implorer la douce Madone. Ce livre au récit empoignant et à la moralité irréprochable serait d'un art parfait

si les gravures donnaient des traits plus juvéniles aux jeunes personnages.

III. — Ce recueil de saynètes, de petites pièces, de proverbes, de monologues et de souhaits peut être utile là où se conserve encore l'usage du théâtre de famille. Ces morceaux faciles et courts sont intéressants, variés et de bon goût. Il y a des rôles pour tous, depuis *Toto* et *Totote* jusqu'aux grands frères et aux grandes sœurs. Il y aurait des transformations à faire pour introduire ces essais comiques dans les maisons d'éducation. L. R., S. J.

Livres d'étrennes de la maison Delagrave

I. **Le Lion de Camors,** par Louis de Caters. Illustrations de Jules Girardet. In-8, pp. 300. — **II. La Caverne blanche,** par E. Dupuis. Illustrations de Maurice Dessertenne. In-8, pp. 300. — **III. La Ligue de Souabe,** par W. Hauff. Traduction de Lavalle. Illustrations de Adolphe Closs. In-8, pp. 390. — **IV. Les Apprentis de l'armurier**, par Arthur Dourliac. Illustrations d'Adrien Moreau. In-8, pp. 300. — **V. Girouette, Turlur et Cie**, par François Deschamps. Illustrations de E. Causé, G. Cain, J. Wagrez, P. Kauffmann. In-8. pp. 220. — **VI. Noire et Blanc,** par Gaston Vannesson, Illustrations de Cortazzo. In-8, pp. 128. — **VII. Aventures de Gros-Pépin et de son ami L'Haricot,** par J. Geoffroy. In-8, pp. 50.

Tous ces livres d'étrennes sont bien imprimés, sur fort papier, et ornés de nombreuses *illustrations* qui reproduisent pour les yeux les scènes domestiques, comiques ou idylliques racontées dans le texte. Tous ces volumes, très différents par ailleurs, se ressemblent par l'intérêt qu'ils ne manqueront pas d'avoir pour les jeunes lecteurs. Le *Lion de Camors* nous introduit en pleine chouannerie ; les *Apprentis de l'armurier* nous font voyager d'Avignon en Flandre au temps des Croisades ; la *Ligue de Souabe* nous transporte en Allemagne pendant une période fort tourmentée ; enfin la *Caverne blanche* nous fait assister aux épisodes émouvants dont l'Australie a pu être témoin au commencement du siècle, quand les chercheurs d'or, les indigènes, les bandits et les bêtes fauves se faisaient à la fois la guerre sur ce sol inexploré. *Girouette, Turlur et Cie* nous présente un bou-

quet d'histoires variées ; *Noire et blanc* nous intéresse aux aventures de deux braves cœurs sur le point d'être victimes d'un chef de petits ramoneurs; *Gros-Pépin et son ami L'Haricot* nous égaient par leurs gestes vivement traduits par le crayon. Parmi ces livres, un est d'inspiration anglaise, l'autre d'origine allemande, le reste d'esprit et de langue bien français; tous sont inoffensifs, quoique beaucoup de mariages s'y préparent et s'y terminent. Le seul danger qu'ils pourraient faire courir à leurs jeunes lecteurs, c'est de leur persuader que la vie ressemble à ces péripéties extraordinaires ; mais on sait aujourd'hui, de bonne heure, à quoi s'en tenir sur ces fortunes inespérées. Faut-il ajouter que la morale est trop humaine, et que pour être heureux et bon ici-bas, pour bien vivre et pour bien mourir, il faut invoquer Dieu et la Vierge Marie plus que ne le font les héros de ces livres d'étrennes ? E. C., S. J.

LIVRES D'ÉTRENNES DE LA MAISON MAME, DE TOURS.

I. Le Bon roy Henry. Album illustré par JOB. Prix : 8 fr. 50. — **II. Les Vertus et les grâces des bêtes,** par Eugène MOUTON. Prix : 8 francs. — **III. Jeanne d'Arc,** par Marius SEPET. In-4. Prix : 5 fr. 50. — **IV. Le Règne de l'électricité,** par BONNEFONT. In-4. Prix : 5 fr. 50. — **V. La France pittoresque de l'Est,** par A. M. G... Gr. in-8. Prix : 2 fr. 25.

I. — Le *Bon roy Henry*, par le brio et l'originalité très intelligente du dessinateur Job, aura certainement le succès du *Grand Napoléon* de l'année dernière.

II. — M. Mouton chante allègrement les mérites, les utilités ou les grâces du cheval, du crapaud ou du chien; c'est l'histoire naturelle mise gaiement à la portée des enfants, une étude des bêtes faite pour des bébés bien sages par un grand-papa Gâteau.

III. — Nous n'avons plus à faire l'éloge du monument élevé à Jeanne d'Arc par M. Sepet. Les éditeurs en présentent une édition de format plus attrayant.

IV. — L'électricité règne : il n'y a qu'à voir nos places illuminées et nos tramways actionnés par des dynamos, nos malades soulagés,etc. A quoi ne sert-elle pas cette électricité? M. Bon-

nefont en expose savamment les origines et les progrès, il donne une courte biographie des propagateurs de cette force qui est une des gloires de notre dix-neuvième siècle.

V. — Les initiales A.-M. G. cachent le nom d'un modeste savant très connu et très estimé dans le monde des géographes : le frère Alexis-Marie. Ce livre est un des quatre volumes qui nous feront connaître notre France, du nord au midi et du levant à l'occident.

Les deux premières publications s'adressent aux petits enfants, les autres peuvent être lues par les jeunes et les vieux.

A. LEFEVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris). — Novembre. — Les ressorts de la volonté et le libre arbitre, *comte Domet de Vorges*. — Dieu est-il inconnaissable ? *Mgr Hugonin*. — Essai d'une nouvelle théorie de la connaissance : La Géométrie, *L. Jouvin*. — Art et philosophie, *Hébert*. — La personnalité humaine et les théories contemporaines, *L, Maisonneuve*. — Le problème esthétique et la statistique des épithètes, *Griveau*. — Théorie du jugement et du raisonnement déductif dans la logique de Wundt, *D. V.*

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris). — 15 novembre. — La piété dans les écoles libres, *abbé X...* — L'enseignement agricole à l'école primaire, *F. Gibon*. — L'enseignement au congrès catholique de Lille en 1893.

Bulletin de l'Institut catholique (Paris). — Novembre. — Allocution prononcée à la messe du Saint-Esprit, *Mgr d'Hulst*. — La phonétique expérimentale, *P. Rousselot*. — Chronique, *H. Reverdy*.

Correspondant (Paris). — 25 novembre. — Le Vatican, la Papauté au dix-neuvième siècle, *Goyau*. — Le comte A. de La Ferronnays, *marquis Costa de Beauregard*. — Les collections royales du Louvre avant la Révolution, *A. Babeau*. — Le roman en Italie, *F. Carry*. — Hypnotisme et personnalité, *C. Piat*. — Une poule survint, *E. Rod*. — Deux officiers de la marine anglaise à la tour du Temple, *V. Pierre*. — Chantegrolle, *A. Godard*.

10 décembre. — L'empereur François-Joseph Ier, ***. — La guerre sino-japonaise aujourd'hui et demain, *A. Fauvel*. — Balzac et Napoléon, *E. Biré*. — Les galeries célèbres et les grandes collections privées. — Le foyer des artistes à la Comédie-Française, *R. Peyre*. — Deux siècles et demi d'apostolat chrétien et français. — La Société des Missions étrangères, *L. de Lanzac de Laborie*. — Les fibres secrètes, *comte V. d'Adhémar*.

Cosmos (Paris). — 24 novembre. — Aurore boréale à Moulins, *G. de Rocquigny-Adanson*. — Les nouvelles théories du diabète, *Dr L. Ménard*. — Machine dynamo-électrique à courant rectiligne, *de Contades*. — Chauffage et travail électrique des métaux, *C. Maze*. — La température de la pluie, *Dr A. B.* — Les nénuphars, *H. Léveillé*.

1er décembre. — Une pendule mystérieuse, *L. Reverchon*. — L'aspect physique de la lune et son histoire, *L. Rabourdin*. — Action chimique des organismes marins, *C.*

Marsillon. — Effets destructifs des projectiles de petit calibre, *L. Pervinquière.* — Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand.*

8 décembre. — Machines à courant rectiligne, *A. Tauleigne.* — Contribution à l'étude des orages, *A. Acloque.* — Les morsures de la musaraigne. — Le climat de Madagascar, *C. Maze.* — Les projecteurs lumineux et le nouveau projecteur Bellati, *abbé Noguier.*

Économiste français (Paris). — 1er décembre. — Les impôts sur les capitaux et les revenus en France. — L'industrie houillère et la condition des ouvriers mineurs en 1893. — Réformes prochaines dans la marine. — La crise économique et sociale dans la Sicile : les causes.

8 décembre. — Du rétablissement légal de la confiscation : l'impôt progressif et l'impôt dégressif. — Socialisme et charité. — La Fédération et l'Union douanière de l'empire britannique.

Enseignement chrétien (Paris). — 1er décembre. — Les classiques il y a deux mille ans, *C. Huit.* — Au Musée du Louvre, *J. M. V.* — Un peu d'analyse, s. v. p., *A. Boué.* — Quelques directions pour l'enseignement du latin et du grec, *R. Horner.*

Études sociales et économiques (Bordeaux). — 20 novembre. — Le socialisme, ses menaces, nos devoirs, *J. Métreau.* — Caisses ouvrières et caisses rurales, *F. Moine.* — Le catholicisme social, *J. Rouvier.* — Les encouragements du Pape, *XXX.* — Congrès ecclésiastique d'études sociales au Val-des-Bois.

La Nature (Paris). — 24 novembre. — La marine de guerre des États-Unis, *Daniel Bellet.* — Les chats des réfrigérateurs de Pittsburg, *de Varigny.* — Champ magnétique intense, *C.-E. Guillaume.* — L'éclairage électrique, *J. Laffargue.*

1er décembre. — Le jeune éléphant du Jardin des Plantes, *E. Oustalet.* — Les locomotives routières en Californie, *X...* — Les accumulateurs électriques sous pression. — Le siphon de Clichy-Asnières, *Max de Nansouty.* — Les chemins de fer à voie étroite. — Les installations électriques des grands moulins de Corbeil.

8 décembre. — Nouvelle machine à courir « Valère », *L. Baudry de Saunier.* — Applications de l'énergie électrique en Suisse, *J. L.* — Les cyclones de la Martinique, *Léon Sully.* — La caricature dans l'art antique. Les déformations crâniennes, *Dr F. Régnault.* — Les grands transports par câbles aux États-Unis, *Max de Nansouty.* — Soudure de l'aluminium, *A. Delécluse.*

Nouvelle revue (Paris). — 1er décembre. — Le désert, *Pierre Loti.* — Novalis, *M. Mæterlinck.* — Fragment de Mémoires, *V. Destutt de Tracy.* — Lettre à un empereur poète et musicien, *M. A. de Bertha.* — La défense nationale et la défense des côtes, *Sapiens.* — L'âme et son immortalité, *Th. Funck-Brentano.* — José Maria de Hérédia et la poésie contemporaine, *A. Arbalat.* — Mieux que l'amour, *Destin.* — Le patronage des adolescents, *H. Joly.* — La réconciliation des Magyars et des Slaves, *J. Rimler.*

Précis historiques. Bulletin mensuel des missions belges de la Compagnie de Jésus (Bengale-Congo). — Décembre. — Mission du Hwango. — Les sœurs de Notre-Dame sur la route des caravanes. — Mœurs et coutumes des noirs. — Mission du Bengale. — Nouvelles diverses.

Questions actuelles (Paris). —

1er décembre. — La médaille miraculeuse. — Rapport sur les prix de vertu. — Notice sur Eugène Labiche. — Rapport de M. le chanoine Fichaux. — M. Duruy. — Quelques anecdotes sur M. Duruy.

Quinzaine (Paris). — Lettres d'un curé de canton, *Yves Le Querdec.* — La France à la veille du dix-huit Brumaire, *O. Havard.* — M. Waldeck-Rousseau, *M. Salomon.*—Chez John Bull, *baron E. de Mandat-Grancey.* — Maurice de Guérin, *G. Maze-Sencier.* — Parisette, *A. Giron.*

Réforme sociale (Paris). — 1er décembre. — Claudio Jannet, *A. Delaire.* — Les populations du Sahara de Constantine. — *L. Marcassin.* — Etude sociale de la tuberculose, *Dr L. Petit.* — Les réformes communales. Les fonctionnaires, *O. Pyfferœn.* — Les caractères généraux du patronage, *Hubert Brice.*

Revue administrative du culte catholique (Lille). — Novembre. — La comptabilité des fabriques au point de vue du timbre et de l'enregistrement : Ni timbre ni enregistrement pour le service des comptables des fabriques. Oblitération des timbres de vingt-cinq centimes. — Les bureaux d'assistance. — Libéralité dévolue à une mense épiscopale. — Les substitutions prohibées entre personnes morales.

Revue bleue (Paris). — 24 novembre.— Théodore de Banville, *R. Rosières.* — Milieu de siècle, *J. Levallois.* — La milliardaire, *L. Barracaud.*— Un journaliste, *P. Laffitte.*

1er décembre. — Victor Duruy, *A. Rambaud.* — Brignol et sa fille, *A. Capus.* — A travers les Etats-Unis, *Mlle M. Dugard.* — Mon évasion, *colonel Patry.*

8 décembre. — La force du mal, *P. Mille.* — Procédés littéraires, *E. Mouton.* — Les fouilles de Delphes, le site, les travaux, *P. Monceaux.* — La Révolution de février : La famille de Michelet, *J. Levallois.* — La philosophie de M. Anatole France, *T. de Wyzeva.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Novembre. — Jour des morts. — La vision de Nazareth, *J. Ph. Riehl.* — Le christianisme en Corée, *A. Postina.* — M. l'abbé Philippi, curé de Molsheim, *J. Lux.* — Wissembourg pendant la Révolution française, *O. R. Landsmann.* — Lourdes et Zola, *J. Wagner.* — Le socialisme, *C. Faber.*

Revue catholique de Bordeaux. — 25 novembre. — Souvenirs et traditions de la vieille France, *Daspit de Saint-Amant.* — Une séquence en l'honneur de saint Emilion, *E. Allain.* — Les premiers livres imprimés à la Réole, *A. Claudin.*

Revue chrétienne (Paris).— Décembre. — La prière et le miracle, *E. Ménégoz.* — Croyance, *F. Duperrut.* — Les deux nouvelles écoles, *J. E. Néel.*— Scrupules, *Mme M. Girardet.*

Revue du clergé français (Paris). — 1er décembre. — Notre programme. — Les conférences ecclésiastiques avant le concile de Trente, *Mgr Péchenard.* — Les évêques de France durant l'émigration, *Sicard.* — Le pèlerinage de Sainte-Silvia, *Batiffol.* — L'histoire ecclésiastique et son enseignement, *Douais.* — *Prédication :* Plan de sermon pour l'Avent, *Colombel.* — Plan d'instruction pour l'Immaculée Conception. — Homélies pour le Ier et le IIe dimanche de l'Avent, *Cl. Dubourg.* — Chronique religieuse : Le Pape et les Eglises d'Orient, *Beurlier.* — Chronique scientifique, *Guillemet.*

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur (Pa-

ris). — 23 novembre. — Agrégation de grammaire : Rapport sur le concours de 1894, *Couat.*

29 novembre. — A l'Odéon, *Z.*

Revue des Deux Mondes (Paris). — 1[er] décembre. — Etudes diplomatiques. L'alliance autrichienne (traité de 1756). — V. Le traité, *duc de Broglie.* — Fors l'honneur, *P. Margueritte.* — Etudes sociales : Le luxe, la fonction de la richesse. — II. La législation et le luxe. — La fonction sociale de la fortune, *Paul Leroy-Beaulieu.* — Condition de la femme aux Etats-Unis, *Th. Bentson.* — L'assaut de Loigny (2 décembre 1870), *Art. Roë.* — Les conteurs italiens : I. Les primitifs, *E. Gebhart.* — Madagascar et la colonisation française, *vicomte E. M. de Vogüé.*

Revue de Gascogne (Auch). — Décembre. — La Fronde dans les Landes, *abbé Tauzin.* — Le livre de la chasse et le livre des oraisons de Gaston Phœbus, *L. Batcave.* — Un gentilhomme bourgeois d'Auch au xv[e] siècle, *Branet.* — L'atelier monétaire d'Auch au moyen âge, *Calcat.* — Un trait d'histoire locale vers 1391, *Despaux.* — « Doléances » de la ville de Gimont en 1789, *Fitte.* — Uzeste et Clément V, *Ph. Tamisey de Larroque.*

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris). — 30 novembre. — L'espèce et le polymorphisme en bactériologie, *L. Guignard.* — Le nouvel aspect des questions tunisiennes, *J. Brunhes.* — Chimicaustie et Électrolyse dans le traitement des fibromes, *D[r] A. Tripier.* — Revue annuelle d'agronomie, *P. Dehérain.* — Quelques mots sur l'état de l'industrie électrique en France et à l'étranger.

Revue de la jeunesse catholique (Paris). — Novembre. — Conseils d'usines ; conseils de conciliation et d'arbitrage, *M. Rabier.* — Politique coloniale de la France au xvii[e] siècle, *J. Denais.* — Sur François Coppée, *P. Huguenin.* — Maxime du Camp, *H. Le Franc.*

Revue de Lille. — Novembre. — La famine en Algérie et Mgr Lavigerie (1867-1868), *Mgr Baunard.* — Dante et Léon XIII, *chanoine J. Didiot.* — La section des sciences sociales et politiques à l'Université catholique de Lille, *comte de Vareilles.* — L'enthousiasme, *A. de Margerie.* — De l'office central des institutions charitables, *L. Guérin-Pellissier.* — Serumthérapie et diphtérie, *H. Lavraud.*

Revue du Midi (Nîmes). — Novembre. — Jusqu'au seuil du sanctuaire, *C.-C. Charaux.* — Louis-Numa Baragnon orateur, *N. Lenain.* — Alexandre III et l'influence allemande, *P. Combié.* — Souvenirs d'Arles-en-Vallespir, *A. Henry.* — Les origines des Capucins en Languedoc, *P. Apollinaire.*

Revue du monde catholique (Paris). — 1[er] décembre. — L'empire libéral : E. Ollivier, *Boyer d'Agen.* — L'union des Eglises, *don J. Rabory.* — Les fêtes de l'Eglise pendant la Terreur, *E. Biré.* — Le protestantisme et l'irréligion contemporaine, *R.-J. Fontaine.* — Réfutation de l'hypothèse Wellhausen-Maspero, *J.-B. Jeannin.* — La Sergola, *Léontine Rousseau.*

Revue philosophique (Paris). — Décembre. — Les conditions du progrès moral, *G. Ferrero.* — Les bases psychologiques du dressage, *G. Le Bon.* — Etudes de psychologie professionnelle : Le médecin, *D[r] Tardieu.*

Revue des religions (Paris). — Novembre-décembre. — De la chronologie égyptienne : sa concordance

parfaite avec la chronologie biblique, *abbé Dessailly.* — Le confucianisme, *abbé Peisson.*

Revue scientifique (Paris). — 8 décembre. — Les gîtes métallifères, *A. Ditte.* — La médecine chez les Cambodgiens, *A. Leclère.* — Les explosions de cylindres de gaz comprimé, *D. Bellet.* — Psychothérapie, MM. *Van Renterghem* et *Van Eeden.* — La géographie littorale, *J. Gérard.*

Revue des sciences ecclésiastiques (Amiens). — Octobre. — Les théologiens de Douai, *abbé Th. Leuridan.* — La souveraineté temporelle des papes au point de vue du dogme catholique et du droit international, *abbé A. Tachy.* — Une histoire générale du IVe siècle à nos jours, *abbé Sagary.*

Sociologie catholique (Montpellier). — Décembre. — La question sociale sera-t-elle résolue et par qui ? *P. Lapeyre.* — La sociologie et la réaction contre le positivisme, *abbé J. Molle.* — Le change international, *J. Coulazou.* — A propos des grèves de 1893, *G. Hérail.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Boletin de la real Academia de la historia (Madrid). — Novembre. — Nécrologie : D. Buen. Hernandez y Sanahuja, *E. Saavedra.* — Bibliothèque arabe-espagnole, *F. Codera.* — Inscription de la statue de Oquendo à Saint-Sébastien, *C. Fern. Duro.* — Nouvelles pierres romaines de Tarragone, *E. Hübner, F. Fita.*

Catholic World (New-York). — Décembre. — *Venite adoremus,* poésie, *J. O'Shea.* — Une fête de Noël à Hillwood, *Mrs E. Henry-Ruffin.* — Le prince indien, *Rev. Ch. Warren-Currier.* — Le comte de Mun, *leader* des députés catholiques-républicains.

Ciudad de Dios (Madrid). — Décembre. — La rotation de la terre, *P. Aug. Rodriguez.* — Questions de critique littéraire, *P. Rest. del Valle Ruiz.* — Les explosifs, *P. J. Fernandez.* — Un congrès chrétien-rabbinique, *P. F. Perez Aguado.*

Civiltà cattolica (Rome). — 1er décembre. — Le sixième centenaire de la translation de la *Santa Casa* à Lorette. — L'obole pour les pauvres religieuses d'Italie. — La messe dans les sociétés secrètes. — Souvenir maternel : Nouvelle.

15 décembre. — Le socialisme catholique. — Les actes et les instincts de l'animal. — Les caisses rurales de Fréd.-Guillaume Raiffeisen.

Katholische Bewegung (Wurzbourg). — Douzième livraison de 1894. — Le Luther danois, Jean Tausen. — Les « sans-travail » en Angleterre et leur asile officiel. — Jubilé de Notre-Dame de Lorette.

Première livraison de 1895. — Message de paix papal. — Le dommage causé par les universités. — Le clergé et la classe ouvrière. — Observations d'un Anglais sur le Centre.

Literarische Rundschau (Fribourg-en-Brisgau). — Jean-Baptiste de Rossi *Baumgarten.* — Sychowski, Saint Jérôme comme historien de la littérature, *Bardenhewer.* — Schmitz, L'influence de la religion à la fin du moyen âge, *Funk.* — Kehrbach, Monumenta Germaniæ pædagogica, *Krieg.* — Giry, Manuel de diplomatique, *Wittmann.* — Bernardini, La littérature scandinave, *Wittmann.*

Magasin littéraire (Gand). — 15 novembre. — Haillon et Rayon. Fraternité, *J. Serre.* — La passion de l'or, *F. de Breux.* — Carillon, *V. Kinon.* — Buveurs de sang, *abbé Coupé.* — Idéal amour, *B. Kervyn de Volkaersbeke.* — Torpeur, *L. Aguettant.* — L'extase, *Ch. Fuster.*

Month (Londres). — Décembre. — Les écrivains catholiques et les lecteurs d'Elisabeth : I. Le *Directoire chrétien* du P. Parson, *Rev. H. Thurston.* — A travers le Totra (Karpathes centrales), *E. L. Gérard.* — La conspiration des poudres : I. Considérations préliminaires. — Les chantres du moyen âge, *D. Bearne.* — Giordano Bruno en Angleterre, *C. Kegan Paul.* — « Rus in urbe » : Les oiseaux et leurs nids. — M. Dalbus et les ordinations anglicanes, *Rev. Sydney Smith.*

Przegland powszechny (Cracovie). — Décembre. — Quatrième soirée au bord du lac de Genève, *Morawski.* — L'induction chez Aristote et les Péripatéticiens, *Czaykowski.* — La société tchèque « Vlast », ses écrits, son activité, *Werberger.* — Souvenirs de voyage en Asie, *Sapieha.* — Le Père Karol Antoniewicz, *Badeni.*

Revue Bénédictine (Maredsous). — La controverse sur les ordinations, anglaises, *D. Bède Camm.* — La Congrégation bénédictine des exempts de Flandre, *D. Ursmer Berlière.* — Palestrina, *D. Laurent Janssens.* — Les conférences sur l'Orient au Vatican, *D. Gerard Van Caloen.* — Statistique de l'Ordre Bénédictin, *B.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Les conférences populaires, *G. de Montenach.* — L'ambon de Saint-Maurice, *Ch. Bourban.* — Paul Verlaine, *A. Charpine.* — Lettres inédites de Marie Jenna ***.

Scuola cattolica (Milan). — Novembre. — Léon XIII et les églises orientales, *P. Aug. Ballerini.* — Le collectivisme socialiste et le collectivisme du Tiers-ordre franciscain, *A. G. Ruffoni.* — Deux victimes d'un banquet : un mort, un blessé, *A. G. Ruffoni.* — A l'occasion du deuxième centenaire du P. Paul Segneri, *P. Merighi.* — L'Université de Pavie et le dogme de l'Immaculée Conception, *R. Majocchi.* — L'histoire biblique de la création et du déluge de Noé confirmée par la science.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en B.). — Décembre. — Le jubilé de saint Wolfgang, 994-1894, *A. Baumgartner.* — Les mosaïques de Ravenne (fin), *Ét. Beissel.* — Historique de la propagation du phylloxera, *E. Wasmann.* — Henry George et l'Encyclique *Rerum novarum* (fin), *H. Pesch.* — L'histoire d'un fils de prince malheureux (fin), *O. Pfülf.* — Sur l'histoire de la fête des fous, *G. M. Dreves.*

Zeitschrift für Katholische Theologie (Innsbruck). — Décembre. — Le « in scrinio pectoris sui » de Boniface VIII, *N. Nilles, S. J.* — Le B. Guerric d'Igny et ses *sermones*, *M. Gatterer, S. J.* — Ponce Pilate dans le *Credo*, *M. Morawski, S.J.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *novembre* — 10 *décembre* 1894.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Grandclaude (Mgr). — *La chronologie biblique des temps primitifs et la science contemporaine*. Paris, L. Vivès, 1895. In-24, pp. xvii-341. Prix : 3 francs.

Hulst (Mgr d'). — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la semaine sainte*. Carême de 1894. *La morale de la famille*. Avec notes. Paris, Ch. Poussielgue, 1894. In-8, pp. 456. Prix : 5 francs.

Liagre (A.-J.), S. Script. profess. in Sem. Lovaniensi. — *Commentarius in libros historicos Novi Testamenti*. T. III : In S. Joannem. Tornaci, Decalonne-Liagre, 1894, In-8. pp. 411.

Lootens (Mgr L.), évêque de Castabala. — *La Théorie musicale du chant Grégorien*. Paris, Thorin, 1895. In-8, pp. xxiv-432. Prix : 15 francs.

Matignon (R. P. A.), S. J. — *Les familles bibliques*. 6e série. *La Sainte Famille*. Paris, Lyon, Delhomme et Briguet, 1895. In-12, pp. 415. Prix : 3 francs.

Sibeud (abbé F.), prêtre du diocèse de Valence (Drôme). — *La loi d'âge divine et canonique pour la première communion*. Romans, R. Sibilat, 1893. In-16, pp. xiii-146. Prix : 1 fr. 25.

Sifflet (abbé P.). — *Je serai apôtre pour sauver les âmes, surtout la mienne*. Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1894. In-32, pp. 48. Prix : 0, 05 ; les 50, 2 fr. 25 ; les 100, 4 fr.

— *Cérémonies publiques de l'Église ;* traduction abrégée. Lyon, Ecole de La Salle, 1894. In-32, pp. 31. Prix : 0, 05 ; le cent, 1 fr. 40.

Un ami de la vérité. — *Unité du protestantisme*. 4e édition. Nîmes, Vve Parlongue, 1895. In-16, pp. 16. Prix : 0 fr. 30.

X***, ancien aumônier de communauté. — *La Jeune fille chrétienne*

dans la famille et la société. Lyon, Vitte, et chez les Religieuses Bénédictines du Saint-Sacrement, Caen (Calvados), 1892-1894. 4 vol. in-8, pp. 508, 300, 584, 638. Prix : 7 francs les 4 volumes.

X***. — *Le Sacrement de l'Ordre, d'après le Pontifical romain.* Paris, D. Dumoulin, 1895. In-8, pp. 44.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Brisse (Ch.), professeur à l'Ecole centrale. — *Cours de Géométrie descriptive* à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire moderne. Paris, Gauthier-Villars, 1895. In-8, avec 345 figures dans le texte, pp. XIX-144-116. Prix : 7 fr.

Brunel (Georges). — *Le Livre à travers les âges.* Numéro unique publié à l'occasion de l'exposition du Livre, sous la direction de Charles Mendel. Paris, Mendel, 1894. In-4, pp. 51.

Charaux (Cl. Ch.), professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble. — *Montmartre.* I. *Les Origines de l'universelle architecture.* — II. *Jusqu'au seuil du sanctuaire.* Grenoble, 1894. In-16, pp. 60.

Chevalier (P. S.), S. J. — *Observatoire de Zi-Ka-Wei. Typhons de* 1892, *juillet, août, septembre.* Shanghai, North-China Herald Office, 1894. In-8, pp. 83.

— *Shanghai Meteorological society first annual report for the year* 1892. Zi-ka-Wei ; printed at the Catholic Mission press, 1893. In-8, pp. 50.

— *Shanghai meteorological society*, second annual report for the year 1893 *on the typhoons of the year* 1893. Zi-Ka-Wei ; printed at the Catholic Mission press, 1894. In-8, pp. II-97.

— *Zi-Ka-Wei observatory :* The « *Bokhara* » *Typhoon*, *october* 1892 Shanghai, « North-China Herald » Office, 1893. In-8, pp. 43.

Donville (F. de). — *Guide pour le choix d'une profession, à l'usage des jeunes filles et des dames.* Paris, Garnier frères, s. d. In-24, pp. VIII-388. Prix : 3 fr. 50.

Laborde (J.-V.), directeur des travaux pratiques de physiologie à la Faculté de Paris, membre de l'Académie de médecine, — *Traité élémentaire de physiologie, d'après les leçons pratiques de démonstration, précédé d'une introduction technique à l'usage des élèves.* Paris, Société d'éditions scientifiques (s. d.). In-16, pp. XLVII-387. Prix : 10 francs.

Roché (G.), inspecteur principal des pêches maritimes. — *Les Grandes pêches maritimes modernes de la France.* Paris, Gauthier-Villars, s. d. Petit in-8, pp. 164. Prix : 2 fr. 50.

Rocquigny-Adanson (G. de). — *Le Retour du coucou et de la huppe dans le centre de la France.* Bruxelles, P. Weissenbruch, 1894. In-8, pp. 83.

Thomereau (Alfred). — *Quelles sont les limites de l'intervention de l'État en matière d'assurances?* Paris, L. Warnier, 1894. In-24, pp. 34. Prix : 0 fr. 50.

X***. — *Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'année* 1895. Paris, Gauthier-Villars, 1895. In-18, pp. VII-440. Prix : 2 francs.

Borderie (A. de la). — *La Bretagne aux temps modernes* (1491-1789). Résumé du cours d'histoire professé à la Faculté des lettres de Rennes en 1893-1894. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1895. In-12, pp. 288. Prix : 3 francs.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Bosquet. — *Lettres du maréchal Bosquet*, avec un portrait. Paris, Nancy, Berger-Levrault, 1894. In-16, pp. VIII-400. Prix : 5 francs.

Courson (Comtesse R. de). — *Quatre portraits de femmes : Épisodes des persécutions d'Angleterre.* Paris, Firmin-Didot, 1895. In-18, pp. XII-455. Prix : 3 francs.

Duval (Louis), archiviste de l'Orne, membre correspondant de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen. — *Un frère de Nicolas Foucquet. François, archevêque de Narbonne, exilé à Alençon.* Caen, Delesques, 1894. In-8, pp. 35.

Ferrette (Bernard de). — *Diarium de Murbach* (1671-1746), publié par Angel et Auguste Ingold. Paris, Picard, 1894. In-8, pp. 107.

Grèzes (R. P. H. de), O. M. C. — *Histoire de l'Institut des écoles charitables du Saint-Enfant-Jésus, dit de Saint-Maur*, suivie de la *Vie de la R. M. de Faudoas*, supérieure générale de 1837 à 1877 (1700-1877). Paris, Poussielgue, s. d. In-8, pp. 654. Prix : 5 francs.

Ingold (A. M. P.). — *Les Chartreux en Alsace. Prieurs de Strasbourg et de Molsheim.* Paris, Picard, 1894. In-8, pp. 20, avec un ancien plan.

Lacombe (Ch. de). — *Berryer et la monarchie de Juillet.* Paris, Firmin-Didot, 1895. In-8, pp. VII-597. Prix : 8 francs.

Reinach (Salomon). — *Antiquités nationales : Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye.* Une héliogravure et 600 dessins. Paris, Firmin-Didot, s. d. In-8, pp. XII-384. Prix : 10 francs.

Séailles (Gabriel), directeur des Conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Paris. — *Ernest Renan.* Paris, Perrin, 1895. In-16, pp. XIII-362. Prix : 3 fr. 50.

X***. — *Monumenta historica societatis Jesu*, nunc primum edita a Patribus ejusdem societatis. Annus primus; fasciculus duodecimus; mense decembri. Litteræ Quadrimestres. Tomus I. Fasciculus 1[us]. Madrid, Paz, 6. Administrator, don Gregorio del Amo, 1894.

BELLES-LETTRES

Béral (P.). — *Notes pour la préparation rapide du baccalauréat.* Première partie : les trois littératures classiques. Méthode nouvelle en 100 leçons. Montpellier, impr. Grollier. In-4, pp. 97.

Hochart (P.). — *Nouvelles considérations au sujet des Annales et des Histoires de Tacite.* Paris, Thorin, 1894. In-8, pp. xix-293. Prix : 8 francs.

Lazare (Bernard). — *Figures contemporaines : Ceux d'aujourd'hui; ceux de demain.* Paris, Perrin, 1895. In-16, pp. xv-281. Prix : 3 fr. 50.

Longhaye (R. P. G.), S. J. — *Histoire de la littérature française au cinquième siècle.* Première partie : Précurseurs et contemporains des premiers maîtres. Paris, Retaux, 1895. In-8, pp. xi-388. Prix : 6 francs.

Sevin (Adolphe). — *Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise contemporaine.* Lille, imprimerie V. Ducoulombier, 1894. In-8, pp. 100.

ROMANS

Livres d'étrennes de la maison A. Colin.

Delorme (Marie). — *Le Théâtre chez grand'mère.* In-18, pp. xvi-280. Prix : broché, 2 francs; relié toile, 3 francs.

Franay (G.). — *Flossette.* Illustrations par Geoffroy. In-4, format album, relié toile, pp. 173. Prix : 10 francs.

Perrault (Pierre). — *Les expédients de Farandole.* Illustrations de H. Pille, 1895. In-4 format album, relié toile, pp. 225. Prix : 10 francs.

Livres d'étrennes de la maison Delagrave.

Caters (Louis de). — *Le Lion de Camors;* épisode des guerres de la chouannerie (1795-1804). Illustrations de J. Girardet. 1894. In-8, pp. 300. Prix : broché, 10 francs ; relié toile, tranches dorées, 13 francs.

Deschamps (François). — *Girouette, Turlur et C[ie].* Illustrations de E. Causé, G. Cain, Wagrez. 1895. In-4, pp. 217. Prix : broché, 2 fr. 75; relié toile, 4 fr. 75.

DOURLIAC (A.). — *Les Apprentis de l'Armurier.* Illustrations d'A. Moreau. 1895. In-8, pp. 297. Prix : broché, 10 francs; relié toile, 13 francs.

DUPUIS (E.). — *La Caverne blanche* (adaptation de l'anglais). Illustrations de M. Dessertenne. 1895. In-8, pp. 297. Prix : broché, 2 fr. 90; relié toile, 4 fr. 50.

GEOFFROY. — *Les Aventures de Gros-Pépin et de son ami L'Haricot.* S. d. In-4 illustré, pp. 48. Prix : 3 francs.

HAUFF (W.). — *La Ligue de Souabe*, traduction de A. Lavalle. Illustrations de A. Closs. 1895. Grand in-8, pp. 389. Prix : broché, 3 fr. 90; relié toile, 6 fr. 25.

VANNESSON (G.). — *Noire et blanc.* Illustrations de Cortazzo. 1894. In-4, pp. 126. Prix : broché, 1 fr. 90; relié toile, 4 francs.

Le 23 décembre 1894.

Le gérant : J. BURNICHON.

TABLES

DE LA BIBLIOGRAPHIE DES *ÉTUDES*

POUR L'ANNÉE 1894

Ces *Tables* indiquent l'auteur et la matière de tous les ouvrages analysés ou fréquemment cités dans les *Études* de 1894 (tomes LXI, LXII et LXIII) avec leur *Partie bibliographique* (supplément aux tomes LXI-LXIII).

Le chiffre arabe, seul, renvoie au présent volume ; les chiffres romains (LXI, LXII, LXIII), aux tomes des *Études*.

I. — AUTEURS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P

Q

R

S

U

V

W

X

Z

II. — MATIÈRES

A

C

D

H

L

N

R

S

FIN

Imp. D. Dumoulin et Cᵉ, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris



